

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

BAA. — BON.

BRUXELLES. — IMPRIMERIE DE J. B. TIRCHER.

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

OU

DICTIONNAIRE

DE TOUS LES HOMMES

QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS,
LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES;

DEPUIS LE COMMENCEMENT DU MONDE JUSQU'A CE JOUR;

d'après la Biographie universelle ancienne et moderne de **Michaud**;
la Biographie universelle historique de **Weiss**; l'Encyclopédie nouvelle; le Dictionnaire de la Conversation;
l'Art de vérifier les dates, etc., etc.;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES.

TOME DEUXIÈME.

BAADER. — BONJOUR.

BRUXELLES,

CHEZ H. ODE, BOULEVARD DE WATERLOO, N° 34,
AU BUREAU DE LA MACÉDOINE LITTÉRAIRE.

1845


WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

BIOGRAPHIE UNIVERSELLE.

B

BAADER (Joseph-François), né à Ratisbonne en 1733, étudia d'abord la théologie, puis entra dans la carrière médicale, et fut appelé en 1759 à Munich comme médecin de l'électeur. Il mourut en 1794. On n'a de lui que quelques brochures en allemand sur un sirop balsamique et fondant qu'il préconisait dans les affections muqueuses et dans les obstructions.

BAADER (Ferdinand-Marie), médecin bavarois, né en 1747 à Ingolstadt, mort en 1797 à Augsbourg, n'a écrit que quelques ouvrages de circonstance, tous en allemand. Le seul qui mérite d'être cité est une instruction populaire sur les moyens de guérir les affections vénériennes, Munich, 1777.

BAADER (François-Josué-Lambert), professeur de botanique à l'université de Fribourg en Brisgau, mort le 10 novembre 1773, est auteur d'un petit ouvrage intitulé : *Observationes medicæ incisionibus cadaverum inservientes*, Fribourg, 1762.

BAALE (Henri van), poëte hollandais, se fit de la réputation par ses tragédies *De Saracenen* (les Sarrasins), Amsterdam, 1809, et *Alexander* (Alexandre), ibid., 1816. Il mourut à Dordrecht le 2 février 1822, à l'âge de 40 ans.

BAAN (Jean de), peintre, naquit à Harlem, le 20 février 1633. Privé, dès l'enfance, de son père et de sa mère, il fut élevé par son oncle Piemans, peintre peu connu. Baan, qui avait annoncé pour les arts un goût très-vif, étudia sous Jacques de Backer, lorsqu'il eut perdu Piemans, et, à dix-huit ans, il s'adonna au portrait, prenant pour modèle Vandyck. En 1660, il se rendit à la Haye, où il peignit plusieurs personnages de la cour. Le mérite de ses ouvrages le fit appeler en Angleterre, où il donna de la jalousie au peintre Lély. Il retourna ensuite en Hollande, et envoya son portrait au grand-duc de Toscane, qui le lui paya, et le fit placer dans sa galerie, parmi ceux des peintres célèbres. Mandé à Utrecht par Louis XIV, alors maître d'une partie de la Hollande, et qui voulait avoir son portrait de sa main, il s'en excusa, et le monarque français sut apprécier les motifs de son refus. Baan refusa aussi le titre de premier peintre de l'électeur de Brandebourg, et une pension de 6,000 florins. Cet artiste, qui faisait un noble emploi de la fortune qu'il devait à ses talents, qui tenait table ouverte pour ses amis et surtout pour ses confrères, aurait dû être respecté par l'envie; il ne le fut point. Le premier peintre de la cour de Frise avait vu avec peine que de Baan fût venu faire des portraits dans cette contrée : il le suivit secrètement à la Haye, et attenta deux fois à ses jours. De Baan fut d'abord sauvé par son chien qui le suivait partout, et ensuite par un ami qui entra chez lui au moment où l'assassin avait déjà le poignard levé sur lui. Dans une autre circonstance, de Baan ne put échapper à ses ennemis qu'en perdant un doigt de la main droite. Baan mourut à la Haye, en 1702. La plupart de ses portraits sont en Hollande.

BAAN (Jacques de), fils du précédent, marcha sur ses traces, fit les portraits de grands personnages du temps, et mourut à Rome en 1700, à 27 ans.

BAANA, chef de brigands en 1059 avant J. C.; au service d'Isboseth, fils de Saül, il fut l'un de ceux qui l'assassinèrent après la mort d'Abner.

BAARDT (Arnold), jurisconsulte, né à Bruxelles en 1554, mort en 1629, est auteur de plusieurs *Dissertations* peu remarquables, publiées à Cologne, 1579, in-8°.

BAARDT (Pierre), médecin et poëte flamand, a composé dans le 17e siècle, à l'imitation de Virgile, des *Géorgiques* très-estimées de ses compatriotes. Il est encore auteur du *Triton de Frise*, poëme dans lequel il célèbre la prise et la capitulation d'Olinda, capitale du Fernambouc.

BAARLAND (Adrien van) naquit dans l'île de Sud-Beveland, en 1488. Après avoir fait ses études à Gand, sous la direction de P. Schot, puis à Louvain, il enseigna le latin au collége de Busleiden, depuis 1518 jusqu'en 1520, alla ensuite en Angleterre, et à son retour obtint une chaire d'éloquence. Érasme dit de lui qu'il était versé dans toutes les sciences. Baarland mourut à Louvain vers 1542. Il a écrit un grand nombre d'opuscules; voici les titres de ceux qui traitent de l'histoire : *Chronologia brevis ac historia ab orbe condito ad annum* 1532; *De litteratis urbis Romæ principibus; De ducibus Venetis; De comitibus Hollandiæ; De episcopis Ultrajectinis; Chronicon ducum Brabantiæ*, traduit en français, Amsterdam, 1603; Anvers, Plantin, 1612, in-fol.; *De rebus gestis ducum Brabantiæ; De urbibus inferioris Germaniæ*. Tous ces opuscules ont été rassemblés et publiés en un vol. in-8°, par Bernard Gualter, Cologne, 1603.

BAARLAND (Michel van), secrétaire de la ville de Gand, était bon poëte et bon jurisconsulte. Ses *Poésies mêlées* ont été publiées à Dordrecht, en 1658, in-8°.

BAARLAND (Hubert van), né en Zélande, exerça la médecine à Namur, et écrivit sur cet art : *Velitatio medica*, Anvers, 1532, in-8°; *Epistola medica de aquarum distillatarum facultatibus*, Anvers, 1536, in-8°. Il a traduit du grec le livre de Galien, intitulé : *De medicamentis paratu facilibus*, Wexiæ, 1533.

BAASA, roi d'Israël, d'abord général du roi Nadab, se révolta contre ce prince et le défit devant Gebethon, l'an 953 avant J. C. Il mourut après un règne de 24 ans, souillé de crimes et d'impiétés.

BAAT (Catherine), Suédoise, a tracé et peint les *Tables généalogiques* de la noblesse de son pays, et rectifié les erreurs du traité de Messénius sur le même sujet.

BAAZIUS (Jean), né en 1581, savant suédois, régent, puis évêque de Wexio, composa, par ordre de la reine Christine, une *Histoire ecclésiastique de Suède*, jusqu'à l'an 1642, Linkoping, 1642, in-4° : elle est estimée

pour la partie moderne, mais moins que celle d'OErnhielm et Celsius. Il a laissé trois fils : — Jean, archevêque d'Upsal. — Éric, officier distingué. — Benoît, instituteur du prince Charles-Gustave.

BAB (Jean), né l'an 816, étudia la théologie et l'histoire dans le célèbre monastère arménien, appelé Maïravank, acquit une grande renommée, et mourut vers la fin du 9e siècle. Ses ouvrages sont restés manuscrits.

BABA, sectaire turc de l'an 1240 de J. C., parut d'abord à Amasie, et se fit de nombreux sectateurs, avec lesquels il ravageait la Natolie. Il fallut pour le réduire les forces des mahométans jointes à celles des Francs.

BABA (Ali), mollah (docteur) mahométan, a laissé un *Traité* sur la jurisprudence des musulmans, et mourut l'an 1569 de J. C.

BABA-ALI, premier dey indépendant d'Alger, exerçait les fonctions de grand prévôt, lorsqu'une révolution provoquée par l'incontinence d'Ibrahim, en 1710, termina la vie de ce tyran. Baba-Ali, élu pour lui succéder, fut obligé d'immoler à sa sûreté 1,700 victimes. Il fit arrêter le pacha turc qui s'opposait à son élection, l'embarqua pour Constantinople, et fit démontrer au Grand Seigneur la nécessité de supprimer ces fonctionnaires et de conférer leur autorité au dey. Cette demande fut accordée, et depuis ce moment jusqu'à l'occupation d'Alger par les Français, le dey fut regardé comme un souverain allié, plutôt que comme un sujet de la Porte. Baba-Ali mourut en 1718.

BABA-ALI, autre dey d'Alger, mourut en 1766 et eut pour successeur Baba-Mahmed.

BABA-KAN, concurrent au trône de Perse en 1788.

BABAKOUSCHI (Abdel-Rhamon-Mustapha), docteur musulman du 14e siècle, né en Crimée, est auteur d'un ouvrage intitulé : *le Favori des princes*. Il passe pour avoir composé l'ouvrage du *Jardin des Anémones*, attribué à un autre Babakouschi, mort dans le 16e siècle, et désigné comme le précédent par la qualité de *mufti* de Caffa. Il pourrait exister une erreur de date sur l'un ou l'autre des manuscrits.

BABANI, cheik arabe, gouverneur de Ghadamis, s'était offert comme guide au major Laing dans son voyage à Tombouctou en 1825. Mort en 1826, quelque temps avant la disparition du major.

BABBI (Gregorio), né à Césène, était vers 1740 un des premiers ténors de l'Italie. En 1755, il fut engagé pour le théâtre de Lisbonne, et il lui fut payé pour deux années d'appointements 24,000 crusades (152,000 francs). Retiré dans sa ville natale en 1777, il y est mort dans un âge avancé.

BABBINI ou **BABINI** (Mathieu), né à Bologne, en 1754, étudia d'abord la chirurgie. La mort de ses parents l'ayant laissé sans ressources, il fut recueilli par une tante mariée au fameux ténor Arcangelo Cortoni. Grâce aux leçons de ce dernier, Babbini devint aussi excellent musicien que bon acteur; il se fit entendre dans toute l'Europe, fut en correspondance avec Frédéric II, chanta un duetto avec Marie-Antoinette; et dans les cours où il s'arrêta, les rois et les princes ne dédaignèrent pas d'accompagner quelques-uns des airs qu'il chantait. Il était en 1785 engagé au théâtre de Vienne, et en 1789 à celui de Venise, où il fit jouer, avec les costumes, l'opéra des *Horaces* de Cimarosa. C'est à Babbini que l'Italie est redevable de cette innovation. En quittant le théâtre, il retourna à Bologne où il est mort le 21 septembre 1816.

BABEK (Khorremy ou Harramy), dit *le Libertin* et *l'Impie*, fameux imposteur persan du 2e siècle de l'hégire, propagea sa doctrine abominable les armes à la main, résista pendant 20 ans aux généraux des califes et fit trembler leur empire. Il fut enfin vaincu et pris l'an 837 de J. C. par le calife Motassem, qui lui fit couper les bras et les jambes, et le fit promener ainsi dans Bagdad, digne châtiment de ses cruautés.

BABELL (William), musicien anglais, né vers 1690 et mort en 1722. Élève de Handel, organiste de l'église de All-Hallows, et musicien particulier de George Ier, il est auteur de pièces de clavecin et de solos pour violon, flûte ou hautbois.

BABELOT, religieux de l'ordre de St.-François dans le 16e siècle, nommé aumônier du duc de Montpensier, suivit ce prince dans les guerres de religion, se fit remarquer par son acharnement contre les calvinistes, qui s'en vengèrent en le faisant pendre par les soldats du prince de Condé.

BABER (Zahir-Eddin-Mohammed), arrière-petit-fils de Tamerlan, né le 14 février 1483, fut, en 1494, proclamé souverain de l'empire mogol, dans la Tatarie occidentale et dans le Khoraçan. Il reprit Samarcande sur ses sujets révoltés, et s'empara successivement du Kandahar, du Kaboulistan et de l'Indoustan. Il mourut le 28 décembre 1530. Sa dynastie a régné dans l'Inde jusqu'au 19e siècle. Il a composé en langue mogole la *Relation* de ses conquêtes et l'*Histoire* de sa vie. Ces *Commentaires* ont été traduits en anglais par J. Leyden et Will. Erskine, Londres, 1826; en allemand par Keiser, Leipzig, 1828. — Un autre Baber, petit-fils de Tamerlan, disputa l'empire du Mogol à son frère aîné Eddaulah, et conclut ensuite avec lui un traité par lequel il resta maître d'une province. Il mourut l'an 1450 de J. C.

BABET (Hugues), poëte latin et philologue, était né en 1474 à Saint-Hippolyte, petite ville du comté de Bourgogne. Après avoir étudié dans les plus célèbres universités de France et d'Allemagne, il fut nommé professeur au collége de Busleiden, à Louvain, se démit de sa chaire pour aller visiter les universités d'Oxford et de Cambridge, et en Italie celles de Pavie, de Padoue et de Bologne; il revint ensuite à Louvain qu'il abandonna de nouveau pour aller à Besançon former l'éducation des cousins du cardinal de Granvelle, son ancien élève. Babet retourna se fixer à Louvain, et y mourut le 19 août 1556. Il avait laissé en manuscrit des Traités de théologie, de grammaire, de dialectique, de rhétorique et plusieurs poëmes latins, parmi lesquels on en cite un sur les *Inconvénients attachés à l'emploi de précepteur*. Il ne reste de Babet qu'une églogue latine adressée à Gilb. Cousin sur la mort de G. de la Baulme, son élève, et deux épîtres, l'une à J. de la Baulme, l'autre à Cl. Frontin.

BABEUF (François-Noel), plus généralement connu sous le nom de *Caius Gracchus Babeuf*, né à St.-Quentin en 1764, *commissaire à terrier* à Roye, rédacteur d'un journal démocratique en 1789, arrêté et conduit à Paris à cause de la véhémence de cette feuille, et acquitté en 1790, sur les instances de Marat. De retour dans ses

foyers, il est nommé administrateur du département de la Somme ; peu après condamné comme faussaire, il se soustrait à son jugement et se rend à Paris où il publie un ouvrage intitulé : *Du système de dépopulation* ou *la Vie et les crimes de Carrier*. Il commence ensuite la publication du journal le *Tribun du peuple*, et, de concert avec Darthé et Buonarotti, forme un club des *égaux* ou *niveleurs*, sous le nom de *Société du Panthéon*. Le Directoire ayant fait fermer ce club, Babeuf n'en continua pas moins la publication de son journal et fit placarder dans tout Paris des manifestes propres à provoquer des désordres, tandis qu'en secret il organisait une vaste conspiration qui devait faire table rase dans le gouvernement et établir l'autorité populaire dans ses plus larges conséquences. Le projet des conjurés était divulgué, et au moment de l'exécution, on les arrêta et on les mit en jugement à Vendôme. Le procès se termina par la condamnation à mort de Darthé et de Babeuf, qui, en entendant leur sentence, se frappèrent de plusieurs coups de poignard : mais on ne leur laissa pas le temps de s'achever, et le lendemain 25 mai 1797, on les porta demi morts sur l'échafaud. On a de Babeuf, en société avec M. Audiffret, *Cadastre perpétuel*, 1790.

BABEUF (Émile), fils puîné du précédent, se précipita du haut de la colonne Vendôme, lors de la seconde entrée des armées alliées à Paris.

BABEY (Pierre-Marie-Athanase), avocat, né dans le Jura, député aux états généraux de 1789 et membre de la Convention, vota, dans le procès de Louis XVI, pour la reclusion et le bannissement, protesta contre les journées des 31 mai, 1er et 2 juin 1793, et fut proscrit avec les députés girondins. Rentré à la Convention, il fut nommé au conseil des Cinq-Cents, d'où il sortit en 1797, et mourut le 9 novembre 1815.

BABI (Jean-François), né en 1750, à Tarascon, dans le comté de Foix ; riche propriétaire commandant de l'armée révolutionnaire à Toulouse après le 31 mai 1793 ; porte l'épouvante dans tout le département de l'Arriége ; décrété d'accusation, vient à Paris ; se fait absoudre ; obtient une nouvelle mission ; fait arrêter 400 suspects ; en envoie 14 au tribunal révolutionnaire ; après le 9 thermidor 1794, est arrêté et traduit au tribunal criminel de Foix ; amnistié en vertu de la loi du 3 brumaire an IV (octobre 1795) ; demande une indemnité en mai 1796 ; prend part à la conspiration du camp de Grenelle, au 9 septembre de la même année ; traduit devant une commission militaire, est condamné à mort et exécuté le 9 octobre.

BABIN (François), professeur de théologie, né à Angers en 1651, mort en 1734, fut chargé par son évêque, Poncet de la Rivière, de rédiger les conférences du diocèse. Il en publia 18 vol. qui roulent sur les sacrements, le décalogue, les censures, les monitoires, les irrégularités, les contrats, les bénéfices. Cet ouvrage eut beaucoup de cours.

BABINGTON (Antoine), né dans le comté de Derby, jouissait d'une fortune considérable et fut accusé d'avoir employé son influence pour délivrer Marie Stuart et l'établir sur le trône d'Angleterre. L'exécution de son complot était fixée au 24 août 1586, mais Babington et ses complices furent arrêtés, et il périt dans les supplices, le 13 septembre suivant, ainsi que les principaux conjurés ; ce complot motiva une accusation de conspiration dont fut victime Marie Stuart.

BABINGTON (Gervais), évêque anglais du 16e siècle, après avoir étudié à Cambridge, entra dans les ordres, et fut évêque de Landaff en 1591, puis d'Exeter et de Worcester. Ses ouvrages, qui renferment des *Remarques sur le Pentateuque*, une *Exposition du symbole*, une autre des *Commandements de Dieu*, sont à peu près oubliés. Il mourut en 1610.

BABINGTON (William), professeur de médecine et de chimie à l'hôpital Guy, à Londres, a publié quelques ouvrages, tels que *Arrangement systématique des minéraux*, 1795, in-4o ; *Nouveau système de minéralogie*, 1799, in-4o. Ce vénérable professeur et praticien est mort en 1833, doyen des médecins anglais.

BABINO (Albert), né dans le 16e siècle, fut élève de Calvin, et propagea la doctrine de son maître en Poitou, son pays natal. On a de lui un ouvrage intitulé : *la Christiade*, contenant des sonnets, des odes et des cantiques, Poitiers, 1560, in-8o.

BABLOT (Louis-Nicolas-Benjamin), médecin, né à Vadenay en Champagne, le 9 septembre 1754, alla se fixer à Châlons-sur-Marne, et mourut dans cette ville le 24 novembre 1802, victime de son zèle à combattre la fièvre contagieuse qui désola les maisons d'arrêt et de répression dont il était le médecin. Ayant adopté les principes de la révolution avec beaucoup d'ardeur, il avait été nommé agent national dans les temps les plus orageux. Ce fut lui qui introduisit dans ce pays l'usage de l'inoculation et plus tard celui de la vaccine. Outre plusieurs mémoires sur des points de médecine, il a publié divers opuscules en vers et en prose.

BABO (Joseph-Marie), auteur dramatique, de l'académie de Munich, né à Ehrenbreitstein en 1756, mort le 5 janvier 1822, a donné plusieurs tragédies, parmi lesquelles on cite *Othon de Wittelsbach*. Il rédigeait en 1804 le journal intitulé : *l'Aurora*.

BABOIS (Marguerite-Victoire), poëte élégiaque, née en 1760 à Versailles, morte en 1839, était par alliance la nièce de Ducis ; on a de cette dame des *Élégies et poésies diverses*, dont la 3e édition, Paris, 1828, 2 vol. in-18, est enrichie de sa correspondance avec Ducis.

BABOLÉNUS (St.) ou **BABOLEIN**, premier abbé de St.-Maur-les-Fossés, près Paris, mort vers 660.

BABON, burgrave de Ratisbonne, mort en 1030, n'est connu que par sa nombreuse famille, composée de 32 fils et 8 filles, que l'empereur Henri II fit venir à sa cour et dota richement. Ses enfants ont été la tige de beaucoup de maisons nobles d'Allemagne.

BABOU (Jean), seigneur de la Bourdaisière et de Thuisseau, gouverneur et bailli de Gien, maître de la garde-robe de François Ier, puis du roi Henri II et de son fils François II, qui l'envoya en ambassade extraordinaire à Rome en 1569 ; il fut maître général de l'artillerie, charge qu'il exerça en trois batailles consécutives, et mourut le 11 octobre 1569. Son père avait été maître d'hôtel de François Ier. La célèbre Gabrielle était leur petite-fille et arrière petite-fille.

BABOU (Philibert), de la Bourdaisière, né en 1495, frère du précédent ; cardinal, en 1561 ; évêque d'Angoulême, en 1532, puis d'Auxerre, en 1553, fut maître

des requêtes sous le règne de Henri II, qui l'envoya à Rome comme ambassadeur; il eut le même emploi sous François II et Charles IX; ce fut le pape Pie IV qui le nomma cardinal; il mourut subitement à Rome, le 27 janvier 1570, âgé de 75 ans, et fut remplacé dans son évêché par Jacques Amyot.

BABOUR, **BABUR** ou **BABR**. *Voyez* **BABER**.

BABRIUS ou **BABRIAS**, dont l'erreur des copistes a longtemps fait *Gabrias*, poëte mythographe grec, avait composé, en vers choriambes ou scazons, dix livres de fables selon Suidas, et deux seulement selon Aviénus, dans la préface des siennes. Ces fables, mises en prose sous le Bas-Empire, sont devenues le fond de la plupart des collections répandues sous le nom d'Ésope; et ce qu'il y eut de plus fâcheux dans la métamorphose, c'est que cette paraphrase barbare nous a fait perdre l'original, dont il ne reste aujourd'hui que six fables et un assez grand nombre de fragments, conservés par Suidas. On n'est pas d'accord sur l'époque précise où vécut Babrias. Un savant anglais, Tyrwhitt, croit qu'il florissait un peu avant Auguste; et Coray ne balance pas, d'après la pureté élégante de son style, de le reculer jusqu'à l'époque de Bion et de Moschus. Ce savant a fait entrer dans son excellente édition d'Ésope ce qu'il a pu recueillir des fragments de Babrias.

BABUER ou **BABUREN** (Théodore), peintre du 17e siècle, à Utrecht, excellait à représenter des vues intérieures d'églises. On estime de lui un *Christ au tombeau*.

BABYLAS (St.), évêque d'Antioche vers 237, fut persécuté sous l'empire de Dèce, et mourut dans les fers, regardé comme un saint martyr.

BABYLONE (François de), graveur, connu sous le nom du *Maître au caducée*, signe qu'il plaçait toujours dans ses estampes, florissait du temps d'Albert Durer. Ses œuvres sont estimées.

BACCALAR Y SANNA (Vincent), marquis de St.-Philippe, né en Sardaigne de parents espagnols, se distingua comme général et homme d'État sous Charles II et Philippe V, roi d'Espagne, et mourut en 1726. Ses ouvrages sont: *Histoire de la monarchie des Hébreux*, la Haye, 1727; et les *Mémoires sur l'Histoire de Philippe V*, depuis 1690 jusqu'en 1725, Paris, 1756.

BACCARELLES. *Voyez* **BACKEREEL**.

BACCELLI (Jérôme), né à Florence en 1514, mort en 1581, ayant entrepris, par ordre du grand-duc Ferdinand, la traduction d'*Homère* en italien, ne put la terminer entièrement. Son frère Baccio en donna une édition posthume qui ne contient que l'*Odyssée*, Florence, 1582.

BACCETTI (Nicolas), de Florence, né vers 1567, mort en 1647, successivement abbé de différents monastères de l'ordre de Cîteaux, avait, entre autres ouvrages, composé l'*Histoire* de l'abbaye de Settimo, publiée près de 80 ans après sa mort, sous ce titre: *Septimianæ Historiæ lib. VII*, Rome, 1724, in-fol., ouvrage estimé.

BACCHANELLI (Jean), médecin, né à Reggio dans le 16e siècle, est auteur de deux ouvrages utiles à consulter: *De consensu medicor. in curandis morbis libri quatuor; De consensu medicor. in cognoscend. simplicib.*, Paris, 1554, in-16, réimprimé plusieurs fois.

BACCHETTI (Laurent), jurisconsulte et professeur de médecine à Padoue, sa patrie, de 1688 à 1708, a publié des *Dissertations sur la nature et propriété des acides et alcalis*.

BACCHIADES ou **BACCHIDES**, famille puissante de Corinthe, régna sur cette ville dans les temps les plus reculés, pendant neuf générations. Cypselus leur enleva l'autorité et les fit bannir.

BACCHIARIUS, philosophe chrétien du 5e siècle, est auteur de *Lettres* et d'une *Apologie* conservées par Muratori, dans ses *Anecdota*.

BACCHIDÈS, général de Démétrius Soter, vainquit Judas Machabée avec des forces supérieures, et fut ensuite contraint par Josaphat d'abandonner la Judée.

BACCHILLE, évêque de Corinthe au 2e siècle, écrivit, au nom des évêques d'Achaïe, une *lettre sur la célébration de la Pâque*.

BACCHINI (Benoît), savant religieux bénédictin, né en 1651, à San-Donino, dans le Parmesan, se livra avec succès à la prédication, apprit le grec et l'hébreu, et mit en ordre les manuscrits de la bibliothèque de Modène. Il fut membre de la plupart des académies italiennes, et mourut en 1721. On a de lui quelques *ouvrages* d'histoire ecclésiastique, un journal littéraire, une *dissertation* sur un sistre romain, curieuse et recherchée, quelques *dialogues* et des *Lettres polémiques*.

BACCHIUS, médecin grec, a écrit un *livre* qui traite des choses les plus remarquables concernant Hérophile et ceux de sa secte; et des *Commentaires* sur les *Épidémies* d'Hippocrate.

BACCHIUS, écrivain grec, est auteur d'*Éléments de musique*, dont la meilleure édition est celle qu'a publiée Meibomius dans les *Antiquæ musicæ auctores septem*, Amsterdam, 1652.

BACCHYLIDES, lyrique grec de l'île de Cos, était neveu du fameux Simonides et florissait 450 ans avant J. C. Il avait composé des *Odes*, des *Hymnes* et des *Épigrammes*, dont les fragments se trouvent réunis dans le tome Ier des *Analectes* de Brunck.

BACCI (André), médecin du pape Sixte-Quint et professeur de botanique à Rome, savant dans la théorie plus que praticien habile, mort vers 1598, a donné, entre autres ouvrages de médecine et d'histoire naturelle: *de Thermis, lib. VII*, Venise, 1571; *De naturali vinorum historiâ*, in-fol., etc., livre rare et très-curieux par les aperçus qu'il donne sur cette matière: *De venenis et antidotis Prolegomena*, Rome, 1586, in-4°.

BACCI (Pierre-Jacques), né à Pérouse vers le milieu du 17e siècle, a composé la musique d'un opéra intitulé: *Abigaïl*, représenté en 1691.

BACCI (Dominique), né à Crémone et mort le 27 janvier 1549, fut l'un des plus grands chanteurs de son époque.

BACCIO DA MONTE-LUPO, sculpteur distingué, mort vers l'an 1535, fit à Lucques un grand nombre d'ouvrages de sculpture et d'architecture.

BACCIO (Raphael), fils du précédent, travaillait la cire, la terre, le marbre et le bronze. Il fut employé à décorer la Santa-Casa de Lorette, St.-Pierre de Rome, et la bibliothèque Laurentienne à Florence. Il a imité Michel-Ange.

BACCIO DEL BIANCO, peintre et ingénieur, né en Italie, entra au service de Philippe IV, roi d'Espagne,

et fit des machines fort utiles; mourut à Madrid, vers 1660, à 60 ans.

BACCIO DELLA PORTA, plus connu sous le nom de Fra Bartolomeo di San-Marco ou du Frate, né en 1469 à Savignano en Toscane, quitta la peinture pour prendre l'habit dominicain, reprit ensuite ses pinceaux pour les consacrer à des sujets de dévotion : il reçut des conseils de Raphaël, et fit un *St.-Sébastien* pour l'église de Saint-Marc à Florence. Le dessin et le coloris en étaient si parfaits, que ce tableau devenant l'objet spécial de l'admiration des femmes, les religieux l'enlevèrent et l'envoyèrent à François Ier. Il est le créateur de la belle manière de draper, et fut le premier qui employa des mannequins à ressort. Il mourut en 1517.

BACCIOCHI (Jean-Dominique), médecin-chirurgien de l'hôpital de Brescia en Italie, au 18e siècle, a laissé *Lettere intorno l'estrazione d'un calculo esistente sotto la lingua.*

BACCIUS (Martin), chanoine d'Ypres et archiprêtre, mort en 1609, a laissé un volume de sermons en latin.

BACCIUS (Jacques), médecin lithotomiste de Rotterdam, est auteur d'une lettre sur la pierre, publiée avec le traité de Beverovicius *de Calculo,* Leyde, 1638, in-12. On lui attribue encore : *Dissertatio de corde,* imprimée avec les *opuscules* d'Harvey sur le même sujet.

BACCUSI (Hippolyte), moine italien du 16e siècle, fut maître de chapelle de la cathédrale de Vérone, vers 1590. Ce fut l'un des premiers musiciens qui pour soutenir les voix dans la musique d'église, y joignit des instruments qui jouaient à l'unisson des voix. Il a composé plusieurs messes, psaumes et motets.

BACELLAR (Antoine-Barbosa), célèbre jurisconsulte, historien et poëte lyrique portugais, né à Lisbonne en 1610, s'annonça de bonne heure comme un poëte distingué. Un ouvrage qu'il publia en 1641, sur le droit de la maison de Bragance au trône de Portugal, lui ouvrit la carrière des dignités et de la fortune. On a de lui deux ouvrages historiques : l'un sur la guerre du Brésil et l'expulsion des Hollandais du continent; et l'autre sur la campagne du marquis de Marialva en 1659. Il est mort en 1663.

BACFARE (Valentin), luthiste hongrois du 16e siècle, a publié une tabulature du luth, et des morceaux pour cet instrument.

BACFART (Jean), célèbre joueur de luth, naquit en Hongrie à la fin du 16e siècle. Il a laissé quelques pièces de sa composition.

BACH (Weit), boulanger à Presbourg, fut forcé de quitter cette ville à cause de la religion protestante qu'il professait, et se retira à Wechmar, village de Saxe-Gotha, où il se fit meunier. Il se délassait de ses travaux en chantant et en s'accompagnant de la guitare. Il avait deux fils auxquels il communiqua son goût pour la musique et qui commencèrent cette suite non interrompue de musiciens du même nom, qui pendant près de deux siècles inondèrent la Thuringe, la Saxe et la Franconie.

BACH (Hans), fils aîné du précédent, musicien et fabricant de tapis à Wechmar, mourut en 1626.

BACH (Jean), fils aîné de Hans, naquit à Wechmar, en 1604, fut musicien du sénat à Erfurt, alla s'établir à Gotha et mourut en 1673, à l'âge de 69 ans.

BACH (Christophe), 2e fils de Hans, né à Wechmar, en 1613, alla se fixer à Eisenach, comme musicien de cour et de ville et mourut en 1616.

BACH (Henri), 3e fils de Hans, naquit le 16 septembre 1615, fut pendant 50 ans organiste à l'église d'Arnstadt, où il est mort le 16 juillet 1692, âgé de 77 ans, laissant 2 fils, plusieurs petits-fils et 28 arrière-petit-fils, cultivant tous la musique avec plus ou moins de succès.

BACH (Jean-Égide), 2e fils de Jean Bach d'Erfurt, né en 1645, fut organiste de Saint-Michel à Erfurt.

BACH (George-Christophe), fils aîné de Christophe, naquit à Eisenach, en 1642, et mourut en 1697, chantre et compositeur à Schweinfurt.

BACH (Jean-Ambroise), 2e fils de Christophe, naquit à Eisenach, en 1645, et succéda à son père dans la charge de musicien de cour et de ville. Jean-Ambroise est le père du célèbre Jean-Sébastien Bach.

BACH (Jean-Christophe), frère jumeau du précédent, avec lequel il avait tant de ressemblance que leurs femmes mêmes ne pouvaient les distinguer que par la couleur des vêtements, naquit en 1645 à Eisenach, et mourut à Arnstadt, en 1694.

BACH (Jean-Christophe), fils aîné de Henri, né en 1643 à Arnstadt, fut un des plus grands musiciens d'Allemagne, et mourut le 31 mars 1703, après avoir été 38 ans organiste de la cour et de la ville à Eisenach. Il a laissé des compositions vocales fort remarquables.

BACH (Jean-Michel), 2e fils de Henri, et frère du précédent, fut organiste et greffier de Amte-Gehren, dans la principauté de Schwarzbourg-Sondershausen. Il a composé divers motets et des préludes fugués pour des cantiques. Une de ses filles a été la première femme de Jean-Sébastien.

BACH (Jean-Nicolas), fils aîné de Jean-Christophe, naquit à Eisenach, le 10 octobre 1669, et mourut en 1738, organiste à Iéna.

BACH (Jean-Louis), bon compositeur de musique, né en 1677, fut maître de chapelle du duc de Saxe-Meiningen, et mourut en 1730.

BACH (Jean-Sébastien), un des plus grands musiciens de l'Allemagne, naquit le 21 mars 1685, à Eisenach, où son père Jean-Ambroise était musicien de cour et de ville. Orphelin à dix ans, il fut obligé de chercher un asile auprès de son frère aîné Jean-Christophe Bach, organiste à Ordruff, qui lui donna les premières leçons de clavecin. Abandonné à lui-même à la mort de son frère, Jean-Sébastien se rendit à Lunebourg avec un de ses camarades d'études, et tous deux s'engagèrent comme choristes à l'église Saint-Michel. De Lunebourg, il alla à Weimar, où il devint musicien de la cour en 1703. Il quitta cette place l'année suivante pour celle d'organiste de la nouvelle église d'Arnstadt, et la réputation de son talent s'étendant de plus en plus, il fut successivement nommé organiste de la cour, et en 1717, maître des concerts du duc de Weimar; maître de chapelle du prince Léopold d'Anhalt-Cœthen; en 1733, directeur de musique à l'école de Saint-Thomas de Leipzig, et en 1736 compositeur du roi de Pologne, électeur de Saxe. Jean-Sébastien mourut le 30 juillet 1750, dans sa 66e année. Il s'était marié deux fois : de sa première femme il avait eu sept enfants, de la 2e treize. Il a laissé d'innombrables compositions

musicales pour l'orgue et le piano ; le caractère distinctif de ses compositions est une originalité soutenue, un style élevé, une teinte mélancolique, une mélodie souvent bizarre, sauvage même, mais sublime ; une harmonie fréquemment incorrecte, mais pleine d'effet.

BACH (Guillaume-Friedmann), fils aîné du précédent, naquit à Weimar en 1710, et fut le plus grand organiste, le plus savant musicien de l'Allemagne, après son père. En 1733 il fut appelé à Dresde comme organiste de Sainte-Sophie ; en 1747 il fut nommé directeur de musique à Notre-Dame de Halle, où il resta vingt ans, quitta sa place sans motif apparent et vécut sans emploi d'abord à Leipzig, puis en 1771 à Brunswick, puis en 1773 à Gœttingue, et enfin à Berlin, où il mourut dans une extrême misère, le 1er juillet 1784. Il est auteur de sonates, de pièces d'orgue, et de morceaux de musique d'église.

BACH (Charles-Philippe-Emmanuel), 2e fils de Jean-Sébastien, né le 16 mars 1714 à Weimar, professeur de musique à Berlin, et attaché au service de Frédéric le Grand, jusqu'en 1767, où il alla comme directeur d'orchestre à Hambourg. Il y mourut le 14 décembre 1788. Il a composé un traité sur la manière de jouer le piano, un grand nombre de morceaux, de sonates et de la musique sacrée.

BACH (Jean-Christophe-Frédéric), 9e fils de Jean-Sébastien, maître de chapelle de Guillaume, comte de Lippe-Schaumbourg, né à Leipzig en 1732, et mort à Buckebourg le 26 janvier 1795, fut un artiste distingué, grand harmoniste et d'une énergie profonde. Il a laissé : *Pygmalion, Ino,* cantates, des concertos et des sonates pour piano.

BACH (Jean-Chrétien), 11e fils de Jean-Sébastien, naquit à Leipzig en 1735, quitta Berlin en 1754 et se rendit à Milan ou il fut nommé organiste de la cathédrale. En 1759 il quitta Milan pour Londres, où on le trouve bientôt musicien de la reine, et maître de la chapelle. En 1763 il fit représenter son opéra d'*Orion,* dans lequel les clarinettes furent entendues pour la première fois en Angleterre. Il mourut à Londres en 1782. Outre son opéra d'Orion, il a encore composé ceux de *Caton, Orphée, Thémistocle, Joas, etc.; Amadis des Gaules,* représenté à Paris en 1779 ; de la musique d'église, des symphonies et des concertos. — Sa femme Cécile Bach, née *Grassi,* fut cantatrice au théâtre de Londres, depuis 1767 jusqu'à la mort de son mari. — Ce nom de Bach a encore été porté avec honneur par plusieurs musiciens allemands.

BACH (Jean-Auguste), professeur extraordinaire de jurisprudence ancienne à l'université de Leipzig, écrivain érudit et élégant, né à Hohendorp en Misnie, le 17 mai 1721, mort le 6 décembre 1759, est auteur d'une *Dissertatio de mysteriis Eleusen.,* Leipzig, 1745, in-4° ; *Comment. de Leg. Trajani,* Leipzig, 1747 ; *Hist. jurisprud. roman.,* ouvrage devenu classique et dont Stockman a donné une excellente édition en 1806, in-8° ; *Critique impartiale des ouvrages de droit,* 6 vol. in-8°, en allemand.

BACH (Victor), né à Villefranche dans l'Aveyron, en 1770, médecin ; un des plus ardents partisans du régime de la terreur, en 1793 ; après le 9 thermidor 1794, persécuté à son tour comme complice de Babeuf, et un des agresseurs du camp de Grenelle, en 1795 ; nommé député au conseil des Cinq-Cents, en 1799, par une fraction du corps électoral ; en fut repoussé par un décret ; après le 18 brumaire, se brûla la cervelle sur la place de la Révolution, au pied de la statue de la Liberté, en maudissant la tyrannie qui pesait, disait-il, sur la France. (9 novembre 1799).

BACHARELLI (Vincent), peintre de Florence, fut employé à Lisbonne, et revint mourir dans sa patrie en 1745.

BACHAUMONT (Franç. le COIGNEUX de), né à Paris, en 1624, de Jacq. le Coigneux, président à mortier au parlement, fut conseiller clerc de cette compagnie, joua quelque temps un rôle dans les troubles de la Fronde et fut l'instrument du cardinal de Retz. Il se lia ensuite avec le fameux Chapelle, avec lequel il mena une vie tout épicurienne, et fit ce voyage célèbre dont ils nous ont laissé la *relation* en vers et en prose, in-12, publiée depuis avec les autres *poésies* de ces aimables épicuriens. Il mourut à Paris en 1702.

BACHAUMONT (Louis PETIT de), né à Paris sur la fin du 17e siècle, mort le 28 avril 1771, recueillait avec soin toutes les nouvelles historiques et littéraires, dont il composa un journal assez intéressant, et qui parut après sa mort sous le titre de *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la république des lettres,* 6 vol. in-12, lesquels, avec la continuation en 30 vol., sont assez recherchés aujourd'hui. On lui doit encore : *Mémoires sur le Louvre, l'Opéra,* etc., 1751, in-8° ; *Essai sur la peinture, sculpture et architecture,* etc.

BACHE, neveu de Franklin et rédacteur du journal l'*Aurore,* hérita de la meilleure partie des manuscrits de son oncle, et périt en 1798, victime de l'épidémie qui ravagea les États-Unis.

BACHELERIE (Hugues), ou de la Bacalaria, troubadour, né à Uzerche dans le Limousin, vers la fin du 12e siècle. Il reste de lui sept pièces de vers.

BACHELET-DANVILLE, général franç. tué en 1813 à la bataille de Leipzig, s'éleva par son courage et ses talents jusqu'au grade d'officier général. Longtemps chef d'état-major du général Latour-Maubourg en Espagne, il se distingua particulièrement à la bataille de la Gebora, le 19 février 1811.

BACHELEY (Jacques), graveur, mort à Rouen en 1781, a laissé dans le genre hollandais des marines et paysages estimés.

BACHELIER (Nicolas), sculpteur du 16e siècle, élève de Michel-Ange, se forma auprès de lui dans la grande manière qui le distinguait. De retour à Toulouse, sa patrie, il l'embellit d'ouvrages du meilleur goût, et tenta vainement de réformer le style mesquin et gothique qui régnait alors dans le midi de la France. Il vivait encore en 1566, mais on ignore la date de sa mort.

BACHELIER (J. J.), peintre, directeur et réformateur de la manufacture royale de Sèvres, né en 1724, mort en 1805 ; il avait, en 1763, établi pour les artisans une école gratuite de dessin ; est auteur d'un *Mémoire historique de l'origine et des progrès de la manufacture nationale de porcelaines en France.* On a encore de lui : *le Conseil de Famille,* proverbe en un acte, 1774 et *Mémoire sur l'éducation des filles,* 1789.

BACHER (George-Frédéric), médecin et docteur de l'université de Besançon, né à Blotsheim le 26 octobre

1709, pratiqua son art avec succès jusqu'à sa mort, arrivée vers la fin du 18e siècle. On a de lui : *Précis de la Méthode d'administrer les pilules toniques dans les hydropisies,* Paris, 1771; deux autres *Traités relatifs à la cure des hydropisies,* 1765, 1769, in-8°; *Recherches sur les maladies chroniques,* 1776; *Traité des vertus des eaux minérales,* 1772.

BACHER (Alexandre-André-Philippe-Frédéric), fils du précédent, né à Thann, vers 1750, mort à Paris, le 19 octobre 1807, a continué les observations de son père. On lui doit plusieurs volumes d'un *Cours de droit public,* écrits dans les principes du baron d'Holbach, Paris, 1796-1803, in-8°. Il a coopéré à la rédaction du *Journal de médecine* avec Mangin, depuis le mois d'octobre 1776 jusqu'en 1790.

BACHER (Théobald), né à Thann en Alsace, le 17 juin 1748; attaché au ministère des affaires étrangères, en 1771; secrétaire d'ambassade en Suisse, en 1777; premier secrétaire-interprète et chargé d'affaires en Suisse, de 1784 à 1792, agent de la république à Bâle, en 1793, et chargé du service secret des armées, de la surveillance des frontières et commissaire pour l'échange des prisonniers de guerre; en 1796, échangea Madame, fille de Louis XVI, contre les représentants prisonniers en Autriche; en 1797, écrivit au Directoire contre Moreau et Pichegru; au mois de novembre de la même année, présenta différentes notes au sénat de Bâle pour faire arrêter Richer-Sérisy et poursuivre le major Mérian; en 1798, chargé d'affaires à Ratisbonne, puis à Francfort; échangea pendant la guerre plus de 100,000 prisonniers; renvoyé à Ratisbonne, en 1801; mourut, en 1813, dans un fossé, sous le poids d'une grosse somme d'or qu'il cachait dans sa fuite.

BACHER (N.), négociant à Naples, fut, en 1799, un des principaux chefs de la conspiration dont le but était de faire massacrer l'armée française à Naples, en y renouvelant les Vêpres siciliennes; le complot découvert, Bacher fut condamné à mort et exécuté.

BACHERACHT (Henri), médecin, né à Pétersbourg le 27 décembre 1725, fut élevé à Moscou, et, après avoir visité les principales universités de l'Allemagne, alla recevoir le bonnet doctoral à Leyde. A son retour en Russie l'impératrice Élisabeth le nomma médecin du corps de l'artillerie et du génie, place qu'il quitta en 1776, pour être attaché à la marine; mort à la fin du 18e siècle; auteur de plusieurs ouvrages de médecine. Bacheracht fut le premier qui pratiqua l'inoculation de la petite vérole en Russie : il adopta la méthode de Dimsdale, dès qu'elle lui fut connue.

BACHERIUS ou **BAKER** (Franç.-Pierre), dominicain, né à Gand en 1517, mort en 1601, professeur de théologie à Louvain, est auteur d'une foule d'ouvrages ascétiques en flamand, et de quelques autres en latin, parmi lesquels : *Jurgium conjugale; Spongia ebriosorum; Tumultum panicum sive belgicum;* cette dernière pièce en vers.

BACHERIUS (André), jurisconsulte de Poperingue, collègue de Cujas à Bourges, mort en 1562, donna au public, en 1560, *De jure, personis et rebus extra contractum acquirendis.*

BACHERIUS (Jean), poëte latin du 17e siècle, né à Louvain, prit l'habit de Saint-Augustin, en 1635 : on a recueilli ses poésies sous ce titre : *Flavissæ poeticæ.*

BACHERIUS (Josse), poëte latin, né à Bruxelles, mort à Douai en 1661, auteur de quelques petits poëmes assez médiocres.

BACHET DE MEZIRIAC. *Voyez* **MEZIRIAC.**

BACHEVILLE (Barthélemi et Antoine), nés à Trévoux, le premier en 1778, et le second en 1780; ils prirent tous deux du service en 1804; entrèrent dans la garde impériale, et prirent part à toutes les batailles de l'empire depuis 1804 jusqu'en 1814. Tous deux ayant accompagné Napoléon à l'île d'Elbe, le suivirent dans les combats qui eurent lieu à son retour en France, et furent licenciés après la bataille de Waterloo; obligés de fuir pour se soustraire à la proscription qui les menaçait, ils gagnèrent la Suisse, et de là la Pologne et la Valachie, où ils se séparèrent pour ne plus se revoir. Barthélemi visita Constantinople, l'Archipel, la Grèce, et s'arrêta auprès d'Ali, pacha de Janina. Antoine, resté à Jassy, et ne pouvant supporter l'absence de son frère, partit pour Constantinople où une machination de la police française faillit l'amener de brigade en brigade à Lyon. Prévenu à temps, Antoine se rendit en Perse et alla mourir, en juin 1820, à Mascate à l'entrée du golfe Persique. Barthélemi avait quitté Ali-Pacha et était venu se fixer à Chambéry. En 1822, il purgea sa contumace, et après un arrêt de non-lieu se fixa à Paris où la police de la restauration lui fit subir des tracasseries. A la révolution de juillet, il reprit du service, et fut nommé commandant du fort l'Écluse dans le Jura. Il y est mort en 1833.

BACHI (Jean de), compositeur français du 16e siècle, a laissé des motets publiés dans le *Thesaurus musicus,* Nuremberg, 1564.

BACHIÈNE (Guillaume-Albert), né à Leerdam, en 1711, professeur d'astronomie et de géographie à Maestricht, où il est mort en 1783, a laissé une *Description de la Palestine,* 1765; *Géographie ecclésiastique,* 1778; *Topographie de la Hollande,* faisant suite à celle de Busching. — Son frère Jean-Henri, ministre comme lui et prédicateur à Utrecht, mort à 81 ans, en 1789, a écrit en hollandais plusieurs ouvrages sur la morale et la théologie. — Son fils, Philippe-Jean, fut aussi pasteur et professeur de théologie à Jutphaes et Utrecht, jusqu'en 1797, époque de sa mort.

BACHMANN, professeur d'histoire et de poésie à Marbourg au 16e siècle, est auteur d'un *Compendium præceptionum poeticarum,* Marbourg, 1610, et d'autres ouvrages d'éducation.

BACHMANN (Jean-Henri), conseiller intime et archiviste du duc de Deux-Ponts, né à Feuchtwangen, le 13 janvier 1719, mort le 15 juillet 1786, a composé un *Droit politique du Palatinat de Deux-Ponts,* avec 10 tables généalogiques de cette maison, Tubingen, 1784; ouvrage très utile en Allemagne, à cause des questions qui y sont traitées. Il s'était déjà fait remarquer par plusieurs écrits polémiques en faveur de cette maison.

BACHMANN (le baron Jacques-Joseph-Antoine-Léger de), major-général des gardes-suisses au service de France, naquit en 1733, à Naefels, dans le canton de Glaris. Après la journée du 10 août et la prise des Tuileries, Bachmann qui avait dirigé la défense des Suisses,

fut arrêté, incarcéré à l'Abbaye, mis en jugement, condamné à mort et exécuté le 5 septembre 1792, sur la place du Carrousel.

BACHMANN-ANDERLETZ (le baron Nicolas-François de), né à Nacfels, dans le canton de Glaris, le 27 mars 1740; frère du précédent; capitaine au service de France; fit la guerre de 1756 à 1763; major en 1768; dirigea, au camp de Verberie, en 1769, les mouvements de 14 bataillons allemands et suisses qui manœuvrèrent sous les yeux de Louis XV; commandant du régiment de Salis à Paris, au mois de juillet 1789; combattit à la journée du 10 août 1792; créa, dans sa patrie, un nouveau régiment qu'il conduisit au roi de Sardaigne, en 1793; général-major, en 1794; créa un autre corps, en 1799, et se réunit aux Autrichiens pour combattre les Français à Zurich, à Feldkirch et à Zutk, en 1800; général en chef de l'armée suisse confédérée, en 1801; commandeur de Saint-Louis, en 1814; commandant en chef d'une armée de 45,000 hommes qui fut tenue en respect par le général Lecourbe après Waterloo, ouvrit aux Autrichiens l'entrée de la France; mort dans ses terres en 1831.

BACHMANN (Charles-Louis), habile luthier et musicien de la chambre du roi de Prusse, naquit à Berlin, en 1716 et mourut en 1800. Il est l'inventeur des chevilles à vis pour la contrebasse, invention qu'il appliqua ensuite aux violoncelles et même aux violons. Il inventa aussi une espèce de guitare à clavier, qui eut peu de succès.

BACHMANN (le P. Sixte), religieux premontré à Marchtbal en Autriche, naquit le 18 juillet 1754 à Kittershausen; à l'âge de 9 ans il lutta sans désavantage avec le jeune Mozart sur le piano. Il a beaucoup écrit pour l'Église, mais on n'a publié que des sonates et petites pièces pour piano.

BACHMANN, musicien et facteur d'instruments, né à Paderborn en Prusse, le 7 janvier 1804, mort à Bruxelles le 18 août 1842, professeur de clarinette au conservatoire de Bruxelles et chef d'orchestre de la Société Philharmonique d'Ixelles. Il venait de construire un basson d'un nouveau système, lorsque la mort vint le surprendre.

BACHMEGYBI (Étienne-Paul), médecin hongrois, né à la fin du 17e siècle, et mort en 1735, a laissé: *Observ. de morbo esœmœr Hungariæ endemico*, dans les *Disput. medic.* de J. Milleter, Leyde, 1717; *Observ. diversæ*, dans le *Commerc. litter. noricum*, 1733, et *Otia Bachmegybiana*, etc.

BACHOT (Gaspard), né dans le Bourbonnais, vers 1550; médecin du roi à Moulins, en 1609; auteur de l'ouvrage intitulé: *Erreurs populaires touchant la médecine*, rare et recherché; mort vers l'an 1629 ou 1628.

BACHOT (Étienne), médecin de la même famille, né à Sens, en 1610; littérateur et auteur de divers ouvrages; mort vers 1687.

BACHOV (Reinhart), né à Cologne, en 1544, jurisconsulte et négociant à Leipzig, forcé de quitter cette ville, où il avait perdu ses places et ses biens pour cause de religion, se retira à Heidelberg, près de l'électeur de Bavière, qui le combla d'honneurs et de richesses jusqu'à sa mort, arrivée le 7 février 1614. Il cultivait la littérature et les langues, et a laissé en manuscrit un *Catechesis Palatinatûs*, etc.

BACHOV, fils du précédent, né à Leipzig en 1575' ut professeur de droit et de politique à Heidelberg. Il embrassa la religion catholique; mais il abjura ses nouvelles croyances en 1635 et revint au luthéranisme. L'époque de sa mort est inconnue. Il a laissé *Disputation. de variis juris civilis materiis liber unus*, 1604; *Observationes ad Joan. Paponis arresta*, 1628; *Notæ in paratitla Wesembecii super Pandectas.*

BACHSMIDT (Antoine), compositeur et violoniste, né à Moelk en Autriche vers 1709, a écrit beaucoup de musique d'église, des opéras allemands et italiens, des symphonies, quatuors, concertos, mais il n'a été gravé que six quatuors de violon, et un concerto pour hautbois, 2 violons, alto, basse et deux cors. Bachsmidt devint aveugle quelques années avant sa mort arrivée vers 1780.

BACHSTROM (J.-Fréd.), théologien, écrivain et médecin, né en Silésie vers la fin du 17e siècle, mena une vie longtemps errante, s'arrêta quelque temps à Londres, où il fut nommé membre de la société royale, et se fixa ensuite à Constantinople, où il établit une imprimerie, et répandit beaucoup de livres de piété. Il est auteur de *De pietâ polonicâ*, Copenhague, 1723; *Nova œstus marini theoria*, Leyde, 1734, in-8°; *L'art de nager*, etc., Amsterdam 1741.

BACHTISHUA, médecin indien du 8e siècle, guérit le calife Almanzor II d'une maladie grave. Ce prince le retint à Bagdad, le combla de bienfaits et l'employa à traduire quelques livres de médecine, ce qu'il fit avec succès.

BACHUSIUS ou **BACHUISEN** (Guillaume), chanoine de Bruges, mort en 1799, est auteur d'un *Traité sur van Espen, Quesnel et Erkel*, au parti desquels il était attaché.

BACIARELLI (Marcel), peintre, né à Rome, le 16 février 1731, eut pour maître Benefiali, et fut appelé en 1735 à Dresde, par Auguste III, roi de Pologne et électeur de Saxe. Ce prince l'emmena avec lui à Varsovie, où il se fit connaître de Stanislas Poniatowski qui devait bientôt succéder à Auguste. La réputation de Baciarelli s'étant répandue à Vienne, Marie-Thérèse pria le roi Auguste de vouloir bien le lui envoyer pour faire les portraits de la famille impériale. Quand le roi Auguste mourut, le prince de Kaunitz engagea le peintre de la cour à se fixer à Vienne. Baciarelli, qui avait aussi reçu d'autres invitations, préféra celle de Stanislas-Auguste qui venait d'être élevé sur le trône de Pologne. La diète extraordinaire de 1767, désirant l'attacher au royaume, lui accorda, dans une de ses séances, l'indigénat et des lettres de noblesse. Le roi Stanislas le nomma directeur général des bâtiments de la couronne. La carrière de Baciarelli a été longue, et il a produit des ouvrages dont le nombre étonne autant que la perfection. Ce grand peintre est mort le 5 janvier 1818, âgé de 87 ans.

BACICCIO (Jean-Baptiste GAULLI, surnommé le) peintre, né à Gênes en 1639, mort en 1709, profita des conseils du Bernin, et peignit à Rome la voûte de l'église de Jésus, remarquable par l'ensemble et la perspective, mais d'un dessin peu correct, défaut qu'on reproche également à la *Vierge avec son fils dans ses bras*, qu'il peignit ensuite; son *Saint-François-Xavier*, dans l'église de Monte-Cavallo, est d'un très-bel effet. Il réussissait surtout dans

le portrait, et fit celui des 7 pontifes sous lesquels il vécut. Il recommandait aux personnes qu'il peignait de parler et de gesticuler, disant qu'il ne voulait pas faire des statues. Son caractère violent et emporté causa la mort de son fils, qui, ne pouvant survivre à l'affront d'avoir reçu un soufflet de son père devant une nombreuse compagnie, alla se noyer dans le Tibre.

BACILLY (Bénigne de), prêtre, né dans la basse Normandie, vers 1625, a publié des *Recueils d'airs spirituels* et *bachiques*, et des *Remarques sur l'art de bien chanter*, 1668.

BACIO (Henri), jésuite, originaire d'une famille italienne, naquit à Nancy en 1609, et mourut préfet des classes, à l'université de Pont-à-Mousson, au commencement de l'année 1681. On connaît de lui : *Illustrissimi ducis Bellegardii Laudatio*, 1467, in-4°; *Elogium Henrici Borbonii II*, 1647, in-12.

BACIOCCHI (Marie-Anne-Élisa BONAPARTE, depuis Madame), la première des sœurs de Napoléon, naquit à Ajaccio, en Corse, le 3 janvier 1777. Elle fut élevée à la maison royale de Saint-Cyr, dans le temps où son frère Napoléon terminait de la même manière son éducation à Brienne et à l'école militaire. Cet établissement de Saint-Cyr ayant été supprimé par un décret de la convention nationale, Élisa retourna dans sa famille avec son frère, à la fin de 1792, et lorsque en 1793 la Corse tomba au pouvoir des Anglais, elle vint avec sa mère et ses sœurs résider à Marseille. Elles eurent, comme l'on sait, dans cette ville une existence précaire et malaisée. Napoléon devint, peu après, général en chef de l'armée d'Italie; mais cette soudaine élévation ne l'empêcha pas de donner son consentement à l'union projetée par sa mère entre Élisa et M. Baciocchi, ancien officier au régiment Royal-Corse. Le mariage fut célébré à Marseille, dans le mois de mai 1797; et, l'année suivante, Lucien Bonaparte ayant été nommé membre du conseil des Cinq-Cents, sa famille vint avec lui s'établir à Paris. Élisa, dont l'éducation avait été soignée, qui d'ailleurs avait de l'esprit, de l'amabilité, le goût des lettres et des arts, rassembla autour d'elle une société d'élite. Elle se forma une véritable cour composée des gens de lettres, des artistes les plus distingués de l'époque, et qui devint plus nombreuse et plus brillante, à mesure que s'éleva le pouvoir de Napoléon. Par un décret du 27 ventôse an XIII (18 mars 1805). Napoléon, devenu empereur, céda en toute propriété, à sa sœur Élisa et à son époux, la principauté de Piombino, à laquelle très-peu de temps après il ajouta celle de Lucques. Les nouveaux souverains partirent aussitôt pour leur résidence, et ils y furent couronnés le 10 juillet 1806. La princesse Élisa a attaché son nom à quelques établissements utiles, à quelques grands monuments, au premier rang desquels on cite la route magnifique qu'elle a fait construire de Lucques aux bains de *la Villa*. Elle fut nommée en 1808 grande-duchesse ayant le gouvernement de Toscane; mais ce titre, qui ne fut conféré qu'à Élisa, n'appartint jamais à son mari. Dès lors elle tint sa cour à Florence, à Pise, à Poggio, à Cajano. Après la chute de Napoléon, en 1814, la princesse Élisa, retirée d'abord à Bologne, et ne s'y trouvant pas en sûreté, voulut se réfugier à Naples; Murat, qui était alors l'allié des Autrichiens, refusa de l'y recevoir. Au commencement de 1815, elle alla chercher un asile à Trieste; depuis elle se réunit à sa sœur Caroline, veuve du roi Murat, dans le château de Haimbourg, près de Vienne, puis dans celui de Brunn en Moravie. Enfin elle se fixa, sous le nom de comtesse de Compignano, à Bologne où elle est morte, d'une fièvre nerveuse, dans les premiers jours d'août 1820. Ses restes embaumés ont été transportés à Trieste. — Son fils (Frédéric) est mort à Rome, dans le mois d'avril 1833, à l'âge de 18 ans, par suite d'une chute de cheval.

BACIOCCHI (Félix), époux de la précédente, né en Corse en 1762, membre du sénat en 1804, puis général, officier et grand cordon de la Légion d'honneur, suivit son épouse en Allemagne après les revers de 1814, et se fixa à Trieste où il est mort il y a quelques années.

BACK ou **BAECK** (Abraham), né en 1715, mort en 1795, premier médecin du roi de Suède, et membre de l'Académie des sciences de Stockholm. On a de lui différents mémoires sur l'histoire naturelle, entre autres sur la couleur des nègres; une traduction de l'ouvrage anglais de Dinisdale sur la *nouvelle* méthode d'inoculer la petite vérole, 1769, et une autre de Linné *de memorabilibus Insectis*.

BACK (P. Conrad), né en 1749 à Heigerloch, et mort en 1810 à Ottobeuern, a composé beaucoup de messes, litanies, etc., et un opéra de *Joseph*.

BACKER (Jacques de), né en 1530 à Anvers, fut dès sa jeunesse forcé de manier le pinceau pour exister, succomba sous l'excès du travail, et mourut en 1560. Son père, qui était peintre, mourut en France.

BACKER (Jacques), peintre d'histoire et de portraits, né en 1608 ou 1609, à Harlingen, mort à Amsterdam, le 27 août 1641. On cite de lui un *Jugement dernier* fait pour l'église des Carmes d'Anvers.

BACKER (Adrien), neveu du précédent, né à Amsterdam en 1643, mort en 1686, a fait un *Jugement dernier* pour l'hôtel de ville d'Amsterdam.

BACKER, né à Anvers en 1648, travailla en Angleterre sous la direction de Kneller, peintre de portraits.

BACKER (George de), imprimeur et libraire, exerçait sa profession à Bruxelles dès 1693. Il donna une édition revue et corrigée de la traduction française de *Lazarille de Tormes*, par l'abbé de Charnes, 1698, 2 vol. in-12, laquelle a servi de type aux nombreuses réimpressions de ce roman. On lui doit en outre : le *Dictionnaire des Proverbes français avec leur explication et leur origine*, 1810, petit in-8°, rare, et que les curieux continuent de rechercher. Le Roux, ou le compilateur que cache ce nom, a reproduit en entier l'ouvrage de Backer sous ce titre : *Dictionnaire comique, satirique, libre et proverbial*, Amsterdam, 1718, in-8°, avec des additions qui se sont accrues à chaque édition nouvelle, et ont fini par le rendre un des livres les plus orduriers qu'il y ait dans la langue française. Backer a traduit du flamand l'*Histoire du Saint Sacrement de miracle*, par P. Cafmeyer, Brux., 1720, in-8°.

BACKER (George), médecin de la reine d'Angleterre au 18e siècle, est auteur de différents ouvrages de médecine, entre autres de *Recherches sur les avantages de l'inoculation*.

BACKEREEL (Guillaume et Gille ou Égide), peintres d'Anvers estimés, florissaient au 15e siècle. Les bio-

graphes français les appellent Baccarelles, Bakereel ou Bacciarelli.

BACKERS, seulpteur de Berlin, fit avec Heusi et Herfort les *Esclaves* qui entourent le piédestal de la statue de Frédéric-Guillaume sur le pont de Berlin.

BACKHOUSE (William), astrologue et alchimiste, né dans le Berkshire en 1593, a publié : *The pleasant fountain of Knowledge, translated from the french,* in-8°; *Complaint of nature; la Toison d'or;* il a aussi inventé un instrument appelé *waywiser*. Il mourut en 1662.

BACKUS (Isaac), ministre anabaptiste du Massachussett, prétendant que le baptême par aspersion était insuffisant, se fit baptiser par immersion en 1751. Il a composé des sermons où règne un grand désir de l'égalité des droits parmi les chrétiens. Il mourut en 1806.

BACKUS (Charles), docteur en théologie et pasteur à Cowers, où il est mort en 1803, a publié un vol. de *Sermons*.

BACLER D'ALBE (le baron Louis-Albert-Ghislain), né à St.-Pol (Pas-de-Calais), le 21 octobre 1761, d'abord peintre et chef des ingénieurs géographes attachés au département de la guerre, et successivement directeur du cabinet topographique, maréchal de camp en 1813, et chef de division au ministère de la guerre en mars 1815, vécut depuis dans la retraite, et mourut à Sèvres le 12 octobre 1824. On a de lui la *Carte du théâtre de la guerre lors des premières campagnes de Bonaparte en Italie,* en 1802, 54 fr. Elle est fort recherchée, parce qu'au mérite de l'exactitude elle joint celui d'une belle exécution. *Vues pittoresques du haut Faueigny; Ménales pittoresques et historiques des paysagistes;* un recueil de dessins lithographiés sous le titre de *Souvenirs pittoresques,* etc.

BACMEISTER (Luc), théologien de Rostock, et surintendant des églises de Custrow, mort en 1638, était lié avec Juste Lipse. Il est auteur d'un grand nombre de commentaires et explications des Psaumes et questions théologiques.

BACMEISTER (Mathieu), fils du précédent, né à Rostock en 1580, voyagea en Allemagne, en Danemark et en Angleterre et vint s'établir comme médecin à Kiel. En 1612 il alla enseigner les mathématiques à Rostock, accepta en 1616 la place de médecin pensionné de Lunébourg, et mourut le 7 janvier 1626, laissant un traité de médecine pratique en 28 dissertations, et des notes sur les 4 premiers vol. des OEuvres de F. Joël.

BACMEISTER (Jean), fils du précédent, né à Rostock en 1603, mort en 1631, professeur de médecine à l'université, est auteur de dissertations académiques d'un faible intérêt.

BACMEISTER (Jean), mort en 1794, fut bibliothécaire de l'académie des sciences de Saint-Pétersbourg. On lui doit un *Essai sur la bibliothèque et le eabinet de euriosités et d'histoire naturelle de l'Académie des seiences de Saint-Pétersbourg,* 1779.

BACMEISTER (Hartman-Louis-Christian), frère du précéd. né à Hernbourg en 1736, membre de l'académie de Pétersbourg, dirigea longtemps le collége allemand de cette ville. On lui doit : un *Abrégé de géographie de l'empire russe,* Pétersbourg, 1773; un recueil de mémoires et de pièces authentiques *sur l'Histoire de Pierre III;* une *Bibliothèque russe,* ib., 1778-88, 11 vol. contenant des extraits d'un grand nombre d'ouvrages publiés en Russie en langues étrangères et dans celle du pays. Ce savant mourut à Pétersbourg en 1806.

BACO DE LA CHAPELLE, député aux états généraux en 1789, se montra partisan zélé de la révolution, fut nommé maire de Nantes en 1792; contribua à la défense de cette ville contre les Vendéens; fut ensuite accusé de fédéralisme et détenu à l'Abbaye jusqu'au 9 thermidor (27 juillet 1796). Le Directoire l'envoya depuis en qualité de commissaire à l'île de France, où on ne voulut pas le reconnaître. Il passa de là à la Guadeloupe, et y mourut en 1801.

BACOES ou **BACOCZ** (Thomas), cardinal, archevêque de Strigonie, et ministre d'État en Hongrie; né à Herdout, en Hongrie, de parents pauvres, il s'éleva par son propre mérite. Mathias Corvin le nomma à l'évêché de Javarin, et le fit conseiller d'État. Ladislas V obtint pour lui le chapeau de cardinal, le 25 septembre 1500, et le fit ministre d'État. Il assista à Rome à l'élection de Léon X, en 1515, et reçut la dignité de légat de Hongrie et de Bohême, où il fit prêcher la croisade; s'opposa à la révolte des Hongrois sous le règne de Louis le Jeune, fils de Ladislas, et mourut le 12 juin 1521.

BACON (Robert), théologien anglais, né vers la fin du 12e siècle. Il étudia la théologie à Oxford, et en fut un des plus célèbres professeurs; il prêcha au parlement convoqué à Oxford, en 1233, par Henri III, et fut en partie cause du renvoi du ministre français Pierre des Roches, et des étrangers; il contribua de tout son pouvoir à la gloire de l'université d'Oxford, et suscita à Clément V l'idée d'ajouter une constitution pour les professeurs; ce qu'il fit dans les ordonnances qu'il adressa au concile de Vienne, et publiées sous le nom de *Clémentines;* il mourut en 1248.

BACON (Roger), religieux de l'ordre de Saint-François, né en 1214, près d'Ilchester, dans le comté de Somerset, étudia d'abord à Oxford, puis à Paris, où il s'appliqua aux mathématiques et à la médecine. De retour à Oxford, vers 1240, il s'occupa des langues et de la philosophie; se fit moine de l'ordre de Saint-François à peu près à 26 ans, et forma plusieurs élèves qui l'aidèrent dans ses travaux. Vers 1260, il jouissait déjà d'une grande réputation, et les moines de son ordre commençaient à le persécuter; ses supérieurs lui défendirent même de communiquer ses écrits à qui que ce fût, sous peine de confiscation de l'ouvrage, et du jeûne au pain et à l'eau pendant plusieurs jours. Vers 1270, il rédigea le recueil de ses travaux, sous le titre d'*Opus majus*, et fit remettre par Jean de Paris, son élève favori, cet ouvrage au pape Clément IV, qui lui en avait fait la demande. En 1280, sous le pontificat de Nicolas III, le général des franciscains, Jérôme de Esculo, envoyé à Paris comme légat, condamna la doctrine de Bacon, le fit jeter en prison, et demanda au pape de confirmer ce qu'il avait fait. Bacon fut condamné comme magicien et astrologue. Lorsqu'il fut jeté en prison, il était âgé de 70 ans; 7 ans après, Jérôme de Esculo devint pape; loin d'accorder la liberté à Roger Bacon, qui avait appelé à lui de la sentence, il ordonna qu'il fût encore gardé plus étroitement. Il ne fut élargi qu'après la mort de ce pape, par le crédit de plusieurs seigneurs anglais; repassa en Angleterre,

puis retourna à Oxford, où il mourut, en 1294, âgé de 80 ans. On a conservé de ce philosophe : *le Miroir de l'Alchimie*, opuscule d'une douzaine de pages ; *Des OEuvres secrètes de la Nature et de l'Art, et de la nullité de la Magie ; Des moyens de retarder les infirmités de la vieillesse et de conserver nos sens ; Specula mathematica ; Traité de Perspective*, et *Opus majus, ad Clementem IV, pontificem romanum* ; ce dernier est le plus grand ouvrage de Roger Bacon, et fut publié à Londres, en 1733. On lui attribue, entre autres découvertes, l'invention de la poudre à canon.

BACON (Nicolas), jurisconsulte anglais, né à Chislehurst (Kent), en 1510, obtint la faveur de Henri VIII ; la reine Élisabeth le créa chevalier, le nomma garde du sceau et membre du conseil privé. Il eut beaucoup de part à l'établissement de la religion protestante en Angleterre. En 1568 et 1571, il fut chargé de présider les commissions qui devaient examiner les plaintes réciproques de la reine Marie d'Écosse et de ses sujets rebelles. Il mourut en 1579, laissant quelques *Traités* de politique et de législation, et un *Commentaire* sur les douze petits prophètes, restés manuscrits.

BACON (Anne), 2e fille d'Antoine Cook, précepteur d'Édouard IV, née vers l'an 1528, fut mariée à Nicolas Bacon, dont elle eut deux fils, Antoine et François Bacon, l'illustre chancelier. Elle traduisit de l'italien en anglais vingt-cinq sermons de Bernardin Ochin, et du latin l'apologie de l'Église d'Angleterre, de l'évêque Jewel, et mourut au commencement du règne de Jacques Ier.

BACON (François), fils de Nicolas, baron de Vérulam, vicomte de St.-Alban, et grand chancelier d'Angleterre, l'un des plus célèbres philosophes modernes, né à Londres le 22 janvier 1561, donna dès son enfance, des preuves d'un esprit supérieur. Il n'avait pas encore seize ans, que, frappé de la futilité de la philosophie d'Aristote, il fit un écrit pour la combattre. C'était alors un usage établi en Angleterre, d'envoyer dans les pays étrangers, et particulièrement en France, les jeunes gens destinés à entrer dans les affaires publiques. Le jeune Bacon vint à Paris, à la suite de l'ambassadeur Amias Powlet, qui le fit partir bientôt après pour l'Angleterre, avec un message qui demandait du secret et de la célérité. Après avoir rempli sa mission, il revint en France, et parcourut différentes provinces, pour s'instruire des mœurs et des lois du pays. A l'âge de dix-neuf ans, il composa un écrit intitulé : *De l'état de l'Europe*, dans lequel on trouve des marques frappantes de la maturité précoce de son jugement. La mort de son père le rappela dans sa patrie, où la médiocrité de son héritage le força à chercher les moyens de se procurer un état conforme à sa naissance. Il se décida pour la jurisprudence, et se livra à l'étude des lois, avec tant d'ardeur et de succès, qu'il fut nommé, n'ayant encore que vingt-huit ans, conseil extraordinaire de la reine. Cette place était plus honorable que lucrative ; ses talents, et son alliance avec le grand trésorier Burleigh et son fils, sir Robert Cecil, principal secrétaire d'État, semblaient l'appeler aux plus grands emplois. Malheureusement Cecil était ennemi déclaré du comte d'Essex, ami et protecteur de Bacon ; et cette inimitié de deux courtisans retarda longtemps la fortune de ce dernier. En 1594, Essex employa tout son crédit pour le faire nommer solliciteur général ; mais Cecil représenta Bacon comme un homme tellement livré aux études spéculatives, qu'il lui paraissait incapable de cette place. Élisabeth céda à cette objection. Le comte d'Essex, pour dédommager Bacon de ce refus, lui fit présent d'une terre, qu'il accepta avec les démonstrations de la plus vive reconnaissance ; mais il oublia, peu de temps après, ce qu'il devait à un si généreux bienfaiteur, qu'il abandonna dans sa disgrâce, avec une lâcheté que rien ne peut excuser. Tout le monde sait que le comte d'Essex périt sur l'échafaud, accusé de haute trahison. Dans l'instruction du procès, Bacon plaida lui-même contre le comte, sans y être obligé ; et après l'exécution de la sentence, il chercha à justifier la conduite du gouvernement, dans un appel au public, intitulé : *Déclaration des trahisons de Robert, comte d'Essex*. Après avoir montré une complaisance honteuse et servile dans l'affaire du comte d'Essex, il sembla reprendre sa probité et sa dignité dans sa conduite au parlement. Il avait été choisi, en 1593, pour représenter le comté de Middlesex dans la chambre des communes. Dans les débats qui eurent lieu sur des questions publiques, il vota avec le parti populaire, contre les mesures des ministres, quoiqu'il fût toujours au service de la couronne. Si quelque chose peut atténuer les fautes graves qu'on lui reproche, c'est sa pauvreté. Élisabeth, à qui il avait sacrifié son honneur, ne fit rien pour sa fortune, et il se trouva dans de tels embarras que, deux fois, il fut arrêté pour dettes. Le règne de Jacques Ier lui fut plus favorable : ce prince, qui se piquait de protéger les lettres, accueillit Bacon avec distinction, et lui conféra, en 1603, les honneurs de la chevalerie. Bacon se montra digne de cette faveur, par sa conduite au parlement. Il fut chargé de porter au pied du trône des représentations solennelles sur les vexations qu'exerçaient, en son nom, les pourvoyeurs de Sa Majesté ; il s'acquitta de cette commission délicate avec tant de talent et de bonheur qu'il satisfit à la fois le parlement et le roi. La chambre des communes lui vota des remercîments publics, et Jacques Ier le nomma un de ses conseillers, avec un traitement annuel de 40 livres sterling, et cette grâce fut bientôt suivie d'une nouvelle pension de 60 livres sterling. En 1607, il fut nommé solliciteur général. Sa fortune s'accrut alors considérablement par le produit de sa pratique au barreau, et par le mariage qu'il contracta avec Alix de Barnham, fille d'un riche alderman de la Cité. Il obtint successivement plusieurs autres places jusqu'en 1617, qu'il obtint celle de garde des sceaux. En 1619, il fut créé lord grand chancelier d'Angleterre, avec le titre de baron de Vérulam, qu'il échangea l'année suivante pour celui de vicomte de St.-Alban. Sa fortune était telle alors, qu'il aurait pu vivre avec la magnificence dont il avait le goût, sans dégrader son caractère par les actes d'avidité qu'on eut à lui reprocher avec trop de raison. Des plaintes graves furent portées contre lui. On l'accusa d'avoir reçu des sommes d'argent pour des concessions de places et de priviléges qu'il avait expédiées sous le grand sceau. Ces plaintes furent renvoyées à la chambre des pairs. Bacon, hors d'état de se justifier, voulut éviter l'éclat d'une recherche judiciaire, et adressa à la chambre une lettre de repentir et de soumission, par laquelle il invoque la clémence de ses pairs, et demande que la peine qu'on prononcera contre lui se borne à lui

ôter la place éminente qu'il a déshonorée. Les lords exigèrent de lui une confession circonstanciée sur chacun des griefs allégués contre lui. Il envoya un mémoire dans lequel il reconnaissait la vérité de presque toutes les imputations de corruption portées contre lui, en implorant de nouveau la clémence de la chambre. Malgré l'intérêt que le roi témoigna pour lui, et celui que prenait la chambre même à la situation d'un de ses membres, distingué par de si grands talents, elle ne put s'empêcher de rendre un jugement sévère ; il fut condamné à payer une amende de 40,000 livres sterling, et à être emprisonné à la Tour. Bacon mourut le 9 avril 1626. Frappé dès ses premières études, de l'absurdité de la méthode qu'on suivait dans les écoles pour l'enseignement public, Bacon avait conçu le projet hardi d'une refonte entière dans le système des sciences. Toutes ses études et toutes ses pensées se dirigèrent vers ce but. Il embrassa, dans ses vues, le cercle de toutes les connaissances humaines; il observa les rapports qui les unissent entre elles, et commença par en former la classification, suivant les diverses facultés de l'esprit humain auxquelles chacune des sciences appartenait. De là cette division en trois classes, de la mémoire, de la raison et de l'imagination. Il a été appelé le père de la philosophie expérimentale : il est en effet le premier qui ait bien senti et qui ait parfaitement montré que, dans toutes les branches des sciences positives, il n'y a qu'un moyen de parvenir à quelques vérités et de s'assurer qu'on y est parvenu : c'est celui d'observer la nature, non-seulement dans les phénomènes qu'elle présente à nos regards, mais encore dans ceux qu'on peut découvrir par la voie de l'expérience. Il ne suffit pas d'avoir des yeux pour observer la nature; il faut un art pour diriger les observations; il en faut un, plus difficile encore, pour interroger la nature. C'est pour parvenir à ce double but qu'il a créé des méthodes, dont il a fait des applications sans nombre à toutes les branches des sciences. C'est là l'objet du vaste plan qu'il appelait la *grande instauration des sciences,* plan qu'il n'a jamais exécuté dans son entier, mais dont on peut prendre une idée, dans les deux ouvrages qui en faisaient la base; l'un, *De dignitate et augmentis scientiarum;* l'autre, *Novum organum scientiarum.* La meilleure édition de ses ouvrages est celle de Londres, 1745, 5 vol. in-4°. Antoine de la Salle en a publié une traduction complète, 1799-1802, 15 vol. in-8°. Deluc a donné : *Précis de la philosophie de Bacon,* in-8°, ouvrage dans lequel il relève les inexactitudes des traductions françaises. On doit à Deleyre l'*Analyse de la philosophie de Bacon,* 1755, 2 vol. in-12.

BACON (Nathanael), frère du précédent, fut un peintre distingué, particulièrement dans le paysage.

BACON (Phanuel), théologien et poëte spirituel, élevé à Oxford où il fut reçu docteur en 1735, et ministre de Bramber dans le comté de Sussex, qu'il cumulait avec la cure de Balden dans l'Oxfordshire, où il mourut en 1783.

BACON (John), sculpteur anglais, né en 1740, à Southwark, bourg maintenant réuni à Londres, mort en 1799, membre de l'Académie royale de Londres, remporta le premier prix qui ait été donné par cette Académie et exécuta pour Bristol et Westminster plusieurs monuments, entre autres celui de lord Chatam, dont il a composé l'inscription. Il est auteur de fables et d'épitaphes qui montrent que la littérature ne lui était pas étrangère.

BACON (J.-B.-Pierre), avocat au parlement, professeur de belles-lettres à l'école militaire, né vers 1720 à Paris, mort vers la fin du 18e siècle, a publié un *mémoire sur le prix proposé par de Causans sur la quadrature du cercle,* 1755, in-4° ; *la Mahonaise* et *Belphégor dans Marseille,* coméd., 1756; *Éloge historique de Henri IV,* Londres, 1769, in-12; et avec Douchet, *Principes généraux de l'orthographe française.*

BACON-TACON (Pierre-Jean-Jacques), né à Oyonnax dans le Bugey, en 1758; archéologue; membre du conseil du département de l'Ain, en 1790; folliculaire à Paris, en 1791; attaché à la police secrète, en 1796; condamné pour escroquerie, en 1807, en matière de conscription, à 600 fr. d'amende et à 3 mois de prison ; s'occupa ensuite de littérature et publia : le *Discours sur les mœurs; Manuel du jeune officier; Manuel militaire; Recherches sur les antiquités celtiques; Histoire numismatique ancienne et moderne;* plusieurs ouvrages sur *l'équitation;* et mourut en mars 1817.

BACONTHORP (Jean), moine anglais et provincial des carmes au 14e siècle, étudia et professa à Oxford et à Paris, où il fut reçu docteur de Sorbonne, et mourut à Londres en 1346. On a de lui en latin, des *Commentaires sur les quatre livres des Sentences,* Milan, 1520 ; *Abrégé de la loi de J. C.,* Venise, 1527.

BACOUE (Léon), poëte latin, né en Gascogne en 1608, abjura le protestantisme et devint évêque de Glandèves, puis de Pamiers, et fut le seul huguenot converti parvenu à l'épiscopat sous Louis XIV. Il se fit d'abord connaître par son poëme intitulé : *SS. et B. Patri Clementi IX, carmen panegyricum;* il dut surtout son élévation au *Delphinus, seu de primâ institutione principis,* poëme sur l'éducation d'un prince, qu'il publia lors du choix d'un gouverneur pour le Dauphin, Toulouse, 1670. Bacoue est mort le 13 février 1694.

BACQUÈRE (Benoît de), religieux de l'abbaye des Dunes, à Bruges, natif de Termonde, mourut en 1678, âgé de 65 ans. Il cultiva la poésie latine avec succès. On cite de lui : *Senum medicus; Senum anatomicus; Senum salvator,* Cologne, 1673.

BACQUET (Jean), jurisconsulte né dans le 16e siècle à Paris, se fit recevoir en 1549 avocat au parlement et avocat du roi en 1570. Un de ses gendres, le fils de Jacques Charpentier, ayant été convaincu de trahison et roué en place de Grève, Bacquet mourut de chagrin en août 1597. Ses œuvres, recueillies en 1601, ont été réimprimées plusieurs fois. La meilleure édition est celle de Lyon, 1744, commentée par Ferrière.

BACREVANTAZY (David), né à Bacvan, ville de la grande Arménie, au commencement du 7e siècle, fut en 647 chargé par l'empereur Constance de pacifier les querelles religieuses, et de rétablir la bonne intelligence entre les deux peuples. Après avoir rempli sa mission avec honneur, il revint à Constantinople et mourut vers l'an 687. On a de lui un ouvrage instructif intitulé : *Porte de la sagesse.*

BACUET (Paul), professeur de philosophie à Genève en 1632, et ministre à Grenoble en 1641, non content de porter les secours spirituels aux malades de son Église, soulageait encore leurs infirmités par l'efficacité de ses re-

mèdes, dont il donna le recueil sous le titre de *l'Apothicaire charitable*, 1670, un vol. in-8°. On a encore de lui plusieurs *Dissertations physiques*, imprimées à Genève.

BACURIUS ou **BATURIUS**, roi des Ibères, peuples qui habitaient du côté de la mer Caspienne. Il se convertit, vers l'an 527, sous l'empereur Constantin, qui le fit comte des domestiques et gouverneur de la Palestine.

BADAJOZ (CATHERINE DE), savante espagnole, morte en 1553, se fit un nom dans le 16e siècle par son talent pour la poésie.

BADAKHCHY, poëte persan du 10e siècle de notre ère, contemporain du calife abasside Moctafy, est auteur d'un recueil de *poésies* ingénieuses et pleines de pensées d'un grand sens.

BADALOCCHIO ou **ROSA** (SISTO), peintre et graveur italien, né à Parme en 1581; mort en 1647, à Rome. Il fut l'élève et l'ami d'Annibal Carrache et de Lanfranc, avec lequel il grava les *Loges* de Raphaël. Il y a de lui deux tableaux au musée royal de Paris.

BADARO (JEAN), né à Languelia dans l'État de Gênes, en 1793; médecin, botaniste, mort au Brésil en 1831; auteur de mémoires sur la botanique.

BADASCH ou **BADESCH**, écrivain arabe, mort l'an de l'hégire 528, est auteur d'un *Commentaire sur la grammaire arabe de Ben Sarragi*.

BADCOCK (SAMUEL), théologien et critique anglais, né à South-Molton (Devon) en 1747, mort ministre à Londres en 1788, est auteur d'un grand nombre de morceaux de critique insérés dans le *Monthly Review*.

BADCOCK (RICHARD), physicien et naturaliste anglais, a donné à la Société royale de Londres des *observations microscopiques* sur diverses plantes, *Trans. philos.*, vol. 44, numéros 479 et 480.

BADE (HERMAN Ier DE), deuxième fils de Berthold Ier, duc de Carinthie, frère de Berthold II, duc de Zahringen, épousa, en 1052, Judith fille d'Adelbert, qui lui apporta en dot le comté d'Ufgau, qui forme le territoire de Bade; se retire dans l'abbaye de Cluni en 1073 et y meurt en odeur de sainteté le 25 avril 1074.

BADE (HERMAN II DE), fils du précédent, mort en 1130, prend à la diète de Bâle, en février 1130, le titre de margrave ou marquis de Bade.

BADE (HERMAN III DE), fils du précédent, se trouve en 1140 au siége de Weinsberg avec Conrad III, prend la croix en 1146 avec ce prince, envoie des secours à Frédéric Barberousse en Italie en 1154, accompagne ce dernier dans sa deuxième expédition en Italie, et meurt en 1160.

BADE (HERMAN IV DE), fils du précédent, suivit Frédéric Ier dit Barberousse, à la croisade contre le sultan d'Iconium, et mourut en Cilicie vers la fin de 1190. Son corps fut inhumé dans la cathédrale d'Antioche avec celui de l'empereur Frédéric Ier.

BADE (HERMAN V DE), dit *le Pieux*, mort le 16 janvier 1243, assista au couronnement de Frédéric II à Aix-la-Chapelle, et servit fidèlement ce prince dans ses démêlés avec son fils rebelle Henri, roi des Romains. — Henri, deuxième fils de Herman V, fut la tige des margraves de Hochberg.

BADE (HERMAN VI DE), fils du précédent, épousa en 1248 Gertrude, petite-fille de Léopold VI, duc d'Autriche et héritière de ce duché qui fut enlevé à la maison de Bade à la mort de Herman, arrivée en 1250.

BADE (FRÉDERIC Ier DE), fils du précédent, avait un an lorsqu'il perdit son père. Sa mère Gertrude se réfugia avec son fils à la cour de Louis II de Bavière où le jeune Frédéric se lia d'amitié avec son cousin Conradin, dernier rejeton de la maison de Souabe-Hohenstaufen et petit-fils de l'empereur Frédéric II. Conradin avait été dépouillé par son oncle Mainfroi, fils naturel de Frédéric II, de la couronne de Sicile, usurpée à son tour sur l'usurpateur par Charles d'Anjou. Les exactions de ce dernier ayant irrité ses sujets, ceux-ci engagèrent Conradin à venir reconquérir son trône, et le jeune prince, accompagné de Frédéric de Bade, quitta Rome le 10 août 1268. La défaite du 23 août à Tagliacozzo détruisit les espérances de Conradin. Les deux cousins s'embarquèrent sur un bateau de pêcheur, furent poursuivis, faits prisonniers et décapités à Naples le 26 octobre 1268. Frédéric fut exécuté le premier et Conradin ramassa la tête de son ami, la baisa, et se reprocha amèrement de l'avoir arraché à la tendresse de sa mère. — Rodolphe Ier, second fils de Herman V, succéda à Frédéric Ier dans le margraviat de Bade.

BADE (BERNARD Ier), fils de Rodolphe III *le Long*, succéda à son père en 1372 et mourut le 5 mai 1431, après une vie continuelle de guerres contre les Strasbourgeois, le duc d'Autriche, les villes libres d'Allemagne et plusieurs seigneurs. Il entra en 1405 dans la confédération pour placer Adolphe de Nassau sur le trône impérial.

BADE (JACQUES Ier DE), fils du précédent, surnommé *Salomon*, servit fidèlement René, comte de Provence, dans sa querelle avec Antoine de Vaudemont, pour le duché de Lorraine. Il fournit des secours à Frédéric II, contre les Russes en 1444, fut un des médiateurs du traité qui termina ce différend en 1446, et mourut en 1453.

BADE (JEAN DE), né le 9 février 1434, troisième fils du précédent, fut archevêque de Trèves et fut le premier qui prit le titre d'électeur.

BADE (CHRISTOPHE Ier DE), né le 13 novembre 1453, fils aîné du margrave Charles Ier, lui succéda en 1475. En 1477 il accompagna l'archiduc Maximilien dans le voyage que ce prince fit en Flandre pour épouser Marie de Bourgogne; en 1479, il se distingua dans la campagne de Maximilien contre Louis XI qui s'était emparé des provinces de Bourgogne, de Picardie, de Flandre et d'Artois. Les Flamands s'étant révoltés en 1488 contre Maximilien, et l'ayant retenu prisonnier à Bruges, Christophe arma pour le délivrer. Il mourut le 19 avril 1529, après avoir partagé ses États entre ses trois fils.

BADE (PHILIPPE Ier DE), fils du précédent, eut une grande influence dans les conférences occasionnées par la réforme de Luther, fut commissaire principal à la diète de Worms, et mourut le 17 septembre 1533, laissant ses États à ses deux frères, qui partagèrent la maison de Bade en deux branches; Bernard Ier fut la tige de Bade-Bade, et Ernest Ier la tige de Bade-Dourlach aujourd'hui en possession de tous les États de Bade.

BADE-BADE (GUILLAUME Ier), fils d'Édouard Ier *le Fortuné*, s'efforça de rétablir dans ses États la religion catholique et ne put arrêter la marche victorieuse de Gustave-Adolphe.

BADE-BADE (Guillaume Ier de), petit-fils du précédent, né à Paris le 8 avril 1655, et tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV. La princesse de Carignan, sa mère, voulait l'élever à Paris, mais son père et son aïeul le firent enlever à l'âge de trois mois pour qu'il passât son enfance au milieu des peuples qu'il devait gouverner. Louis-Guillaume, après avoir parcouru l'Europe, fit ses premières armes sous Montecuculli contre Turenne, se distingua à la défense de Vienne contre les Turcs, remporta sur ces derniers les victoires de Nissa, le 24 septembre 1689, et de Salankemen, le 19 août 1691. Il fit ses dernières campagnes contre la France dans la ligue de l'Allemagne et de l'Angleterre, et enfin dans la guerre de la succession d'Espagne où il fut moins heureux qu'habile. Après avoir fait 26 campagnes, commandé 25 siéges et livré 13 batailles, il mourut à Rastadt, le 4 janvier 1707, laissant à son fils Louis-George Ier, ses États dévastés par la guerre.

BADE-DOURLACH (George-Frédéric Ier de), né le 30 janvier 1573, succéda à son frère Ernest-Frédéric Ier. Il prit la défense des protestants contre Maximilien Ier de Bavière, embrassa le parti de Frédéric V à la guerre de trente ans, resta constamment fidèle à ce prince malgré la défaite de Prague et la mise au ban de l'Empire de l'électeur Palatin. George-Frédéric abdiqua en faveur de son fils Frédéric Ier, leva une armée de 16,000 hommes, fut défait près de Wimpfen, forcé de se réfugier à Genève et bientôt après à Thonon en Chablais. Ayant obtenu de l'argent de Charles Ier d'Angleterre pour réintégrer Frédéric dans ses domaines, il rentra en campagne en 1627; mais totalement défait par Wallenstein il quitta la carrière et se retira à Strasbourg où il mourut le 24 septembre 1638.

BADE-DOURLACH (Frédéric Ier, margrave de), fils du précédent, né le 6 juillet 1594, sut à la fois maintenir la paix avec l'Empereur, préserver ses États de la guerre, servir la cause des protestants, et ménager ses intérêts avec la France et la Suède qui, à la paix de Westphalie, le firent rentrer complétement dans ses États envahis par l'Autriche. Il mourut à Dourlach le 8 septembre 1649.

BADE-DOURLACH (Frédébic II, margrave de), fils du précédent, commanda les armées de Charles-Gustave, roi de Suède, et servit contre la France sous Montecuculli.

BADE-DOURLACH (Charles-Guillaume Ier, margrave de), né le 28 janvier 1679, succéda à Frédéric III dit *le Grand*, son père; il servit sous Louis-Guillaume Ier de Bade, fonda, après la paix de Rastadt, la ville et le palais de Carlsruhe et institua à cette occasion l'ordre de la Fidélité. Il mourut le 11 mai 1738.

BADE-DOURLACH (Charles-Frédéric, grand-duc de), né le 22 novembre 1728, succéda au précédent le 11 mai 1738, sous la tutelle de sa grand'mère et de son cousin Charles-Auguste, et fut investi de la souveraineté le 14 août 1750. Il s'appliqua d'abord à faire régner la prospérité dans ses États, et lorsqu'en 1792 la guerre éclata, il se montra un des plus empressés à fournir ses contingents à l'armée de l'Empire. Le 22 août 1796, il signa la paix avec le Directoire, et depuis il se montra constamment attaché à Napoléon, qui le créa électeur en 1803, et en 1804 grand-duc avec le titre d'Altesse royale. Le grand-duc Charles-Frédéric mourut à Carlsruhe le 10 juin 1811, à l'âge de 83 ans. Sa première femme Charlotte ou Caroline-Louise de Hesse-Darmstadt, mariée en 1751 et morte en 1783 était distinguée par sa beauté et son esprit. Voltaire entretint avec elle une correspondance de plusieurs années.

BADE (Charles-Louis-Frédéric, grand-duc de), petit-fils du précédent et fils du prince héréditaire qui mourut le 15 décembre 1801, naquit à Carlsruhe le 8 juin 1786. Il assista au couronnement de Napoléon qui lui fit épouser en 1806 Mlle Stéphanie Tascher de la Pagerie, cousine de l'impératrice, et adoptée par l'empereur qui lui avait donné les noms de Louise-Adrienne-Stéphanie Napoléon de France. Le prince eut part à la victoire d'Iéna, fit la guerre de Pologne, et se distingua au siége de Dantzick. Ayant succédé à son grand-père, en 1811, il envoya des contingents en Espagne et en Russie, et abandonna l'un des derniers l'empereur Napoléon; ce ne fut que le 20 novembre 1813 qu'il se réunit aux alliés. Il est mort à Rastadt le 8 décembre 1818.

BADE (Louis-Auguste-Guillaume, grand-duc de), né le 9 février 1763, fils de Charles-Frédéric et oncle du précédent, servit dans l'armée prussienne, fit la campagne de Champagne et celle du Rhin jusqu'en 1795, présida le ministère de la guerre à Carlsruhe, se retira totalement des affaires jusqu'à son avénement au trône le 8 décembre 1818, et mourut le 30 mars 1830 sans enfants, laissant ses États à son père le comte de Hochberg.

BADEGISILE, évêque de Mans, en 581; fut maire du palais de Chilpéric Ier roi de France; avant d'arriver à l'épiscopat, il était marié; il conserva néanmoins sa femme, et assista au concile de Mâcon, en 585; mort en 586.

BADÊME (St.), persan d'une famille noble, souffrit le martyre sous Sapor III, l'an 367 de J. C.

BADEN (Jacques), né à Vordingborg, en Suède, en 1735, ouvrit à Copenhague le premier cours de belles-lettres qu'on y eût encore donné dans la langue du pays, occupa diverses places dans l'instruction publique, fut membre de l'Académie des belles-lettres, et mourut en 1804. Ses principaux ouvrages sont: un *Journal critique* et un *Journal de l'université;* diverses *Grammaires* des langues grecque, latine, allemande et danoise; un *Dictionnaire* latin-danois et un autre danois-latin; les *Annales de Tacite,* en danois; des *Commentaires* sur Horace, etc.

BADENS (Jean), peintre, né à Anvers en 1576, passa de bonne heure en Italie, et s'y perfectionna dans son art. Il avait par ses talents amassé une fortune honnête dont il allait jouir dans sa patrie, lorsqu'il en fut entièrement dépouillé par des brigands. Il en mourut de chagrin en 1603.

BADENS (François), parent du précédent, né à Amsterdam en 1571, surnommé *le peintre italien,* eut la gloire d'introduire le premier le bon goût du coloris en Italie; il réussit également bien dans l'histoire et le portrait.

BADESSA (Paul), poëte, né à Messine, publia en 1564, une *traduction,* en vers libres, de cinq livres de l'*Iliade* d'Homère. On croit qu'il traduisit de même l'*Odyssée,* et une grande partie des *Métamorphoses* d'Ovide.

BADGER (Louis), Lyonnais, s'illustra par un trait

héroïque d'amitié fraternelle. Après le malheureux siége de Lyon en 1794, il alla s'offrir aux bourreaux conventionnels à la place de son frère, qui avait participé à la défense de sa patrie, et reçut courageusement la mort.

BADI EL ZEMAN, le dernier des descendants de Tamerlan qui ait régné dans le Koraçan, fut vaincu par les Usbeks et se réfugia en Perse. Mais Sélim Ier, empereur turc, s'étant emparé de Tauris, lieu de sa résidence, il fut emmené à Constantinople, où il mourut en 1517 de J. C.

BADIA (Thomas), cardinal italien, né à Modène vers 1485, mort à Rome le 6 décembre 1547, fut député par Paul III au colloque de Worms, convoqué par Charles-Quint, et dont il donne le récit dans une *lettre* adressée au cardinal Contarini.

BADIA (Charles-François), éloquent prédicateur italien, né à Ancône le 20 juin 1675, mort le 8 mai 1751 à Turin, prêcha avec le plus grand éclat pendant 58 ans dans la plupart des villes d'Italie et à Vienne. On a de lui un *Carême*, Turin, 1749, et des *Panégyriques*, Venise, 1750, in-4°.

BADIA-Y-LEBLICH (Dominique), né en Biscaye, en 1766, célèbre et savant voyageur espagnol, plus connu sous le pseudonyme d'Ali-Bey; doué d'un esprit aventureux, il partit d'Espagne, le 29 juin 1801, pour le voyage qu'il avait entrepris dans l'intérieur de l'Afrique septentrionale, afin de faire mieux connaître les pays occupés par les Musulmans. Au courant des habitudes de ces peuples et de la langue arabe, il se fit débarquer à Tanger, en 1803; se rendit à la cour de Maroc sous le déguisement turc et sous la fausse qualité de descendant des Abassides, et fut bien accueilli; mais obligé de s'éloigner précipitamment, il passa successivement à Tripoli, à Chypre, en Égypte et en Arabie, but principal de son voyage; sous prétexte de s'acquitter de ses dévotions, il pénétra dans le temple de la Mecque, ainsi que dans la mosquée d'Omar, à Jérusalem; de retour en Europe, le 9 mai 1808, il servit le roi Joseph Bonaparte; nommé intendant de Ségovie, en 1809, et préfet de Cordoue, en 1812; vint à Paris en 1814, après la chute de Napoléon, et y publia la relation de ses voyages; en 1817, il présenta au ministre des affaires étrangères un projet de voyages dans les contrées intérieures de l'Afrique, une ordonnance du 20 décembre le reconnut comme maréchal de camp au service de France; et lui donna mission pour ce voyage qui devait commencer par la Mecque. Badia partit l'année suivante pour la Syrie; à Damas il se joignit à la caravane des pèlerins, et succomba à une dyssenterie le 30 août 1818.

BADIALE (Alexandre), peintre et graveur italien, élève de Flam. Torre, mort à Bologne en 1726, a gravé à l'eau forte d'après son maître une *Descente de Croix*, une *Sainte Famille*, etc.

BADILLON ou **BODILLON**, seigneur français qui fut attaché à un poteau et fouetté par ordre du roi Childéric II, roi de France; il s'en vengea en massacrant ce roi, la reine Blichilde, qui était enceinte, et un enfant encore en bas âge, à leur retour de la chasse, en 674.

BADIUS (Josse), surnommé Ascensius, du village d'Assche, près de Bruxelles, où il vit le jour en 1462, fit de bonnes études en Flandre et en Italie, et professa les belles-lettres à Lyon, depuis 1491 jusqu'en 1511, que Robert Gaguin l'attira à Paris. Treschel, imprimeur dans la première de ces villes, l'avait fait correcteur de son imprimerie, et lui avait donné sa fille en mariage. Il monta, à Paris, cette fameuse imprimerie, connue sous le nom de *Prælum Ascensianum*, d'où l'on vit bientôt sortir un grand nombre de livres classiques, ornés de ses notes, ainsi que les meilleurs livres modernes et les siens propres. Mais le besoin de pourvoir à la nourriture de sa famille le força de suspendre ses travaux littéraires, pour se consacrer uniquement à son état d'imprimeur, jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ses trois filles épousèrent trois imprimeurs célèbres, Michel Vascosan, Robert Étienne et Jean de Roigny. Ce dernier continua à faire valoir les presses de son beau-père. Badius est auteur de plusieurs ouvrages, dont les suivants méritent une mention particulière : *Navicula stultarum mulierum*, traduit en français par J. Droyn, Paris, sans date, et 1501, in-4°; *Navis stultiferæ collectanea*, en vers latins, presque tous tirés des auteurs anciens, avec un commentaire en prose, 1513, rare; une *Vie de Thomas à Kempis*.

BADIUS (Conrad), fils du précédent, né à Paris, vers 1510, était encore jeune lorsqu'il perdit son père. Il embrassa, comme lui, l'état d'imprimeur. Les premières éditions qu'on connaît de Conrad sont datées de Paris, 1546. Trois ans après, il se retira à Genève, pour se soustraire aux persécutions qu'on commençait à exercer contre les protestants, dont il avait embrassé les opinions. Il s'associa d'abord à Jean Crespin, imprimeur célèbre; mais il rompit cette société, pour en former une nouvelle avec Robert Étienne, son beau-frère, qui était venu le rejoindre; ils ont publié ensemble un grand nombre d'éditions estimées, tant pour leur beauté que pour leur correction. Conrad Badius a traduit du latin en français l'ouvrage d'Érasme Alber, intitulé : *Alcoran des Cordeliers*, Genève, 1556, in-12. On a encore de Badius : *Les Vertus de notre maître Nostradamus, en rime*, Genève, 1562, in-4°. Il mourut à Genève, vers 1568, âgé d'environ cinquante-huit ans.

BADOARO (Pierre), célèbre avocat de Venise, naquit au commencement du 16e siècle, et mourut en 1591. On a de lui un recueil de plaidoyers, intitulé : *Orazioni civili secondo lo stile di Venezia*, Venise, 1593, in-4°.

BADOARO (Frédéric), noble vénitien, né en 1518, fut deux fois ambassadeur de la république auprès de Charles-Quint et de Philippe II. Une infidélité grave qu'il commit dans l'administration de l'Académie vénitienne, dont il était fondateur, le fit emprisonner, et causa la suppression de l'Académie. On lui attribue quelques ouvrages historiques relatifs à ses deux ambassades, et des *harangues* latines et italiennes. Il mourut en 1593.

BADOARO (Lauro), poëte italien, né vers 1546, fut de la congrégation des Frères de la Croix, se distingua dans la prédication, et devint évêque d'Albe. On a de lui une *Ode* au pape Sixte-Quint; *Rime spirituali;* les *sept Psaumes de la pénitence* en vers italiens.

BADOARO (Jacques), poëte vénitien, qui florissait au 17e siècle, est auteur de trois drames : *Nozze di Enea con Lavinia; Ulisse errante; Elena rapita*. Un quatrième, intitulé : *Il retorno d'Ulisse in patria*, a été représenté à Venise, mais n'a pas été imprimé.

BADOERO (Pierre), doge de Venise, succéda en

959 à P. Candiano, et fut le 7e de sa famille élevé à cette dignité. La république lui dut de sages réformes, la confirmation de ses libertés par Bérenger II, roi d'Italie, et le droit de battre monnaie. Il mourut en 942.

BADOLET (Jean), ministre à Genève, est auteur de plusieurs ouvrages de physique et de métaphysique qui lui valurent le droit de bourgeoisie en 1655.

BADONVILLE (Pierre), né à Pressy-le-Sec, en Bourgogne, en 1760 ; chef d'escadron et aide de camp de Pichegru ; chargé, en 1795, des commissions de ce général auprès du prince de Condé ; arrêté, en 1797, et détenu au Temple pendant deux ans ; absous, au mois de janvier 1800, par le conseil de guerre de Strasbourg ; employé en 1803, comme chef d'escadron ; arrêté de nouveau à Paris, en 1804, lorsque Pichegru y fut arrivé, et retenu jusqu'en 1805 ; fut alors envoyé dans son département sous la surveillance de la police, et mourut quelques années après.

BADOU (Jean-Baptiste), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, naquit à Toulouse vers la fin du 17e siècle, et fut l'un des plus saints missionnaires de son temps. Le 6 septembre 1727, il avait commencé à donner une retraite dans la maison des filles du Bon-Pasteur à Toulouse, située sur les bords de la Garonne, lorsque, le septième jour, une inondation extraordinaire gagna l'intérieur du couvent ; le P. Badou se trouva enfermé avec les religieuses, il se retrancha dans la partie de la maison qu'il présumait être la plus solide, et continua le cours de ses exhortations ; mais les eaux grossissant renversèrent le bâtiment, et engloutirent le saint prêtre avec cinquante-deux religieuses. Quelques-unes accablées sous les décombres, ne périrent pas sur-le-champ, mais il fut impossible de les dégager. Le P. Badou lui-même, enseveli au milieu des ruines, vécut encore quatorze heures, et ne cessa d'exhorter à la mort celles des sœurs qui pouvaient encore l'entendre. On a du P. Badou un livre intitulé : *Exercices spirituels, avec un catéchisme et des cantiques pour aider les peuples à profiter des missions*, Toulouse, 1716, in-12.

BADUEL (Claude), littérateur studieux, d'abord recteur du collége de Nîmes sa patrie, fut ensuite ministre à Genève, où il s'était retiré pour professer librement le calvinisme, et où il mourut en 1561. Parmi ses ouvrages, on ne cite plus que *De ratione vitæ studiosæ ac litteratæ in matrimonio collocandæ ac degendæ*, 1544, in-8°, traduit par Guy de la Garde, 1548, in-8° ; *Oratio funebris in funere Florettæ Sarrasiæ habita*, etc.

BAECK ou **BECK** (Jean-George), graveur allemand, était né vers 1675, à Augsbourg. Christ nous apprend qu'il marquait ses estampes des initiales J. B., ou simplement d'un B. Il a gravé, d'après les peintres allemands, des sujets d'histoire ou des paysages. On lui doit aussi la reproduction de quelques tableaux du Poussin. On ne connaît aucun ouvrage de lui postérieur à 1725.

BAECK. *Voyez* **BACK**.

BAEHR (Jean), célèbre compositeur et maître de concerts du duc de Weissenfels, naquit en 1652 à St.-George sur l'Ems et mourut en août 1700. Il a laissé plusieurs ouvrages remarquables, entre autres : *Bellum musicum*, 1701, in-4° ; *Discours sur la musique*, 1719 ; *Le très-honorable Menestrier*.

BÆHR (Joseph). *Voyez* **BEER**.

BÆHR ou **BÉRUS** (Oswald), médecin à Bâle, né dans le Tyrol, vers 1486 ; régent du collége des Carmes à Strasbourg ; professeur à Bâle ; recteur de l'université, en 1529 ; c'est sous son second rectorat, en 1532, que l'université de Bâle fut rétablie dans son premier lustre ; il fut ensuite nommé médecin de cette ville et mourut à 80 ans. Il a écrit un commentaire sur l'Apocalypse.

BAELI (François), littérateur et poëte, né le 15 décembre 1639 à Milazzo en Sicile, voyagea d'abord dans toutes les contrées de l'Europe, et de retour dans sa patrie, y fit représenter divers drames et comédies, qui furent alors assez goûtés, mais qu'on ne lit plus depuis longtemps, ainsi que son *État historique de la ville de Messine*, ses *Odes*, *Sonnets*, etc.

BAENGIUS (Pierre), évêque de Wiborg en 1696, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, et de divers ouvrages de théologie.

BAENTSCH (Louis-Gustave), conseiller de la régence ducale à Coethen, naquit le 4 janvier 1774, à Gusten, où son père était officier de justice. En 1804, nommé secrétaire titulaire de la chancellerie et en même temps secrétaire de la régence et du consistoire. En 1811, sous la domination française, il remplit les fonctions de juge de paix près la cour de justice et la cour criminelle, et devint président du consistoire et membre de la direction de l'instruction. Enfin en 1819 il eut l'honneur d'accompagner le prince Frédéric d'Anhalt-Coethen au congrès de Vienne, d'où il ne revint qu'en 1820, pour reprendre ses fonctions qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée le 23 août 1830.

BAER (Charles-Frédéric), théologien protestant, né en 1719, à Strasbourg, remplit pendant plusieurs années les fonctions de chapelain et de secrétaire de la légation suédoise à Paris. Il se retira dans sa patrie vers 1784 avec le titre d'aumônier honoraire du roi de Suède, et mourut le 23 avril 1797. Ses principaux ouvrages sont : *Lettre sur l'origine de l'imprimerie ; Essai historique et critique sur les Atlantiques ; Dissertation philologique et critique sur le vœu de Jephté ; Recherches sur les maladies épizootiques* ; et les *Oraisons funèbres* du maréchal de Saxe et de Louis XV.

BAEREBISTE, roi des Daces, contemporain de Sylla, de César et d'Auguste, arrêta sur les bords du Borysthène la marche des Sarmates, vainqueurs des Scythes, qui avaient déjà passé le Tanaïs, défit les Boïens, soumit la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, et se rendit si puissant par son habileté politique, son activité et son talent dans la guerre, qu'il fit trembler Rome, et se disposait à marcher contre elle, lorsqu'il périt victime d'une conspiration.

BÆRENFELS (de), ancienne et noble famille de Bâle.

BAERHOLZ (Daniel), poëte allemand, né à Elbing en 1630, secrétaire, puis membre du sénat de sa patrie, y mourut en 1688. Il a publié sous le nom de Bathys un recueil de poésies, Lubeck, 1674.

BAERLE (Gaspar van), plus connu en latin sous le nom de Barlæus, naquit le 12 février 1584, à Anvers. Son père, greffier de cette ville, la quitta, lorsqu'elle fut tombée au pouvoir des Espagnols, et s'établit en Hollande.

Gaspar, après avoir fait ses cours en théologie, à Leyde, devint, en 1608, ministre de l'Église réformée, dans un village de l'île d'Over-Flakkee; ensuite, il obtint, en 1612, la sous-régence du collége de théologie des États de Hollande, à Leyde, et, en 1617, il fut créé professeur de logique dans l'université de cette ville. Pendant les dissensions entre les partisans de Gomar et d'Arminius, en Hollande, van Baerle, s'étant déclaré en faveur des derniers, et les ayant défendus par ses écrits, perdit ses emplois en 1619, lorsque la doctrine arminienne fut publiquement condamnée. Il s'adonna alors à l'étude de la médecine, et reçut le grade doctoral à Caen, en Normandie, continuant néanmoins sa demeure à Leyde, et y instruisant quelques jeunes gens dans la philosophie. En 1631, il obtint la chaire de professeur de philosophie et d'éloquence à l'université d'Amsterdam, où il mourut le 14 janvier 1648. Ses poésies latines, publiées à Amsterdam sous le titre de *Poemata*, 1645, 2 vol. in-12, trop vantées de son temps, ne sont cependant pas sans mérite, ainsi que ses vers hollandais. Parmi ses autres ouvrages on doit distinguer le recueil de ses *lettres* latines, Amsterdam, 1667, 2 parties in-8°, et son Histoire du Brésil, Amst., 1647.

BAERLE (Melchior van), oncle du précédent, né à Anvers, fils de Lambert, archiviste de cette ville. On a de lui : *Brabantia dos libri V, carmine heroico, et Antuerpiæ Encomium,* Anvers, 1562, in-8°, *De Diis gentium, lib. II, versu elegiaco,* ibid, 1562, in-8° ; *Bucolica et raptus Ganymedis,* ibid, 1572, et dans les *Deliciæ poet. belg.*, P. I, pp. 212-229, où l'on trouve aussi l'églogue de Galatée qui va jusqu'à la p. 240. *Oratio de vitæ humanæ felicitate,* avec un poëme *de rerum humanarum vicissitudine ad Gasparum Barlæum fratrem,* ibid., Plantin, 1566, in-8° ; *De miseriis vitæ humanæ,* 1566.

BAERLE (Gaspar van), frère aîné du précédent, succéda à son père dans ses fonctions et se retira ensuite en Hollande.

BAERLE (Lambert), fils du précédent, aumônier de l'ambassade hollandaise à Paris, puis professeur de grec à l'académie de Leyde, a donné un *Commentaire sur la théogonie* d'Hésiode et le *Timon* de Lucien.

BAERLE (Jacques van), second frère de Melchior, fut d'abord professeur de seconde à l'école latine de Leyde, ensuite directeur de celle de la Brille.

BAERMANN (George-Frédéric), né à Leipzig, remplit la chaire de mathématiques à Wittenberg, fut membre de la société allemande de Leipzig, et mourut en 1769. On a de lui une édition des *Éléments d'Euclide,* en latin, 1740, in-8°; *Le Maître d'éloquence*, traduit du grec de Lucien, en allemand, 1745, in-8° ; *Introduction à la grammaire allemande*, et diverses *Dissertations* dans les *Acta eruditorum.*

BAERSDORP (Corneille van), né en Zélande, archiâtre et conseiller de l'empereur Charles-Quint, est auteur d'un ouvrage in-fol. intitulé : *Methodus universæ artis medicæ,* Bruges, 1538. Il mourut dans cette ville le 24 novembre 1568.

BAERSIUS ou **VEKENSTEL** (Henri), imprimeur et mathématicien à Louvain, a publié des *Tables des longitudes et latitudes des planètes,* 1528, et autres ouvrages d'astronomie.

BAERT (François), en latin *Baertius*, naquit, en 1651, à Ypres, où sa mère, qui habitait Bailleul, s'était réfugiée pendant sa grossesse, pour échapper aux soldats dont toute la Flandre était alors inondée. Baert entra chez les jésuites, fit son noviciat à Malines, acheva sa philosophie à Anvers, et pendant six ans professa les humanités à Bruges et ailleurs. Il consacra ensuite trois années à la théologie, soutint des thèses sur toutes les parties de cette science et reçut la prêtrise en 1680. L'année suivante ses supérieurs le rappelèrent à Anvers pour aider le P. Papebroch à la rédaction des *Acta Sanctorum.* Le 12 janvier 1716, atteint d'apoplexie, il resta dans cet état environ quatre ans, jusqu'à ce que, ayant subi inutilement l'amputation du pied droit où s'était mise la gangrène, il mourut le 27 octobre 1719, dans la maison professe des jésuites à Anvers.

BAERT (Philippe), bibliothécaire du marquis de Chasteler, s'occupait par prédilection de l'étude de l'héraldique, qui absorbait alors en partie la littérature belge. C'est de lui que sont *le Supplément au nobiliaire des Pays-Bas et de Bourgogne,* 2e édition, Louvain, 1772, in-12 ; et *le Vrai supplément aux deux volumes de ce nobiliaire*, ibid., 1774, in-12. Mais l'un et l'autre ont été corrigés par le comte de Cuypers, autre généalogiste. Au tome Ier, page 216, des *Acta Sanctorum Belgii,* on cite un ouvrage manuscrit de P. Baert : *De Comitibus Bruxellensibus.* On a encore de Philippe Baert : *Essai historique et critique sur une ancienne ville et forteresse saxonne nommée* Sigisbures, *située dans le comté de la Marck, laquelle fut détruite au treizième siècle*, 1803, in-8°.

BAERT (Arnould), jurisconsulte né à Bruxelles, en 1554, conseiller au grand conseil de Malines, mort en 1630, auteur de Dissertations peu remarquables publiées à Cologne.

BAERT (le baron Alexandre-Balthazar-François de Paule de), naquit vers 1750 à Dunkerque, dans une famille opulente, et se livra dès sa jeunesse à de longs voyages, d'abord en Russie, particulièrement sur les rives de la mer Caspienne, puis en Angleterre, où il séjourna longtemps et qu'il parcourut dans tous les sens. De là il passa en Espagne; et il se trouvait à Gibraltar en 1789. Revenu dans sa patrie, il fut élu en 1791 député du département du Pas-de-Calais à l'assemblée législative, où il parla le 21 octobre en faveur de la liberté illimitée des cultes et demanda, en conséquence de ce principe, que les actes de naissance et de décès fussent tenus par des officiers civils. Après le 10 août 1792, Baert se rendit aux États-Unis d'Amérique. Ce fut là qu'il acheva son grand ouvrage sur l'Angleterre et ses colonies. Il revint en France peu de temps après le 9 thermidor, et s'y occupa de la rédaction des documents recueillis dans ses courses pénibles, et qu'il publia successivement, savoir : *Mémoires historiques et géographiques sur les pays situés entre la mer Noire et la mer Caspienne,* 1799 ; *Tableau de la Grande-Bretagne, de l'Irlande et des possessions anglaises dans les quatre parties du monde*, 4 vol. in-8°, avec figures et cartes, Paris, 1800. Baert avait épousé mademoiselle de Montboissier, petite-fille de Malesherbes. Nommé en 1815, membre de la chambre des députés, il vota constamment avec la minorité jusqu'à l'ordonnance du 5 sept. 1816 qui en prononça la dissolution. Cependant il ne fut point

réélu et continua d'habiter la capitale, où il est mort le 23 mars 1825.

BAETON, historien grec, vers 324 avant J. C.; il écrivit les conquêtes d'Alexandre le Grand.

BAEX (Joachim), ecclésiastique d'Utrecht, mort en 1619, dont le père était secrétaire des états de la province, se distingua par son zèle contre les protestants et par les *ouvrages polémiques* qu'il composa contre eux en hollandais.

BAEZA (Diego de), célèbre théologien et prédicateur espagnol, né en 1582, à Ponferrada, embrassa la règle de Saint-Ignace, à l'âge de dix-huit ans, et professa d'abord la philosophie dans divers colléges; mais, ses talents pour la chaire l'ayant bientôt fait connaître, il quitta l'enseignement pour se livrer à la prédication. Le P. Baeza mourut à Valladolid, en 1647. Outre ses recueils de *sermons* in-4°, on a de lui: *Commentarii morales in historiam evangelicam.*

BAEZA (Gaspard de), célèbre jurisconsulte, vers 1540, traduisit en espagnol l'Histoire de Paul Jove, et laissa divers ouvrages de droit.

BAFFA (N.), savant napolitain, se fit surtout une grande réputation comme helléniste. Il eut le malheur d'accepter des fonctions publiques, lorsque le roi de Naples s'enfuit en Sicile; mais après la retraite des Français, en 1799, et au retour du roi, il fut condamné à mort et exécuté.

BAFFA ou **BAFFI** (Françoise), Vénitienne du 16e siècle, s'est fait connaître par des poésies pleines de grâce, imprimées dans les *Rime diverse,* etc.

BAFFIN (Guillaume), habile astronome et pilote anglais, né en 1584, et mort au siége d'Ormus en 1622, accompagna Hudson, Thomas Button, Robert Bileth, et le capitaine Gibbins, etc., dans leurs voyages pour découvrir par le nord de l'Amérique un passage dans les mers de Tatarie et de Chine. Il consigna ses découvertes et ses observations sur des *cartes* qui furent malheureusement perdues. Les géographes ont donné son nom à une vaste baie du nord-est de l'Amérique septentrionale. Purchas nous a conservé quelques-uns de ses journaux qui sont remplis de remarques utiles, surtout celles relatives à la déclinaison de l'aiguille aimantée.

BAFFO (George), patricien de Venise et rimeur obscène, mort en 1768, dont les œuvres ont été recueillies et imprimées à Venise, sous la rubrique *Cosmopoli,* 1789, 4 vol. in-8°; ce sont des *capitoli,* des *canzoni, sonnets, madrigaux,* etc.

BAFFO (la sultane) était une jeune chrétienne d'une rare beauté, de la famille des Baffo de Venise, qui, dans un voyage à Corfou, dont son père était gouverneur, fut prise par les Turcs et emmenée à Constantinople, où elle plut à Amurath III, qui la fit sultane favorite et en eut Mahomet III. Elle exerça un long empire sur ce prince, qui l'aima jusqu'à sa mort, conserva sous Mahomet III la même autorité, et ne la perdit que sous Achmet, qui la relégua dans le vieux sérail.

BAGARATO ou **BAGAROTTO**, jurisconsulte bolonais au 15e siècle, dont on trouve dans le *Tractatus universalis juris,* 1584, tom. III, pag. 2, deux *Traités* sur le reproche des témoins et les déclinatoires.

BAGARD (César), sculpteur habile, connu des artistes français sous le nom de *Grand César,* naquit à Nancy, le 27 mars 1639. Disciple de Jaquin qui travailla longtemps à Paris, Bagard y suivit son maître et exécuta, entre autres ouvrages, deux figures allégoriques représentant la *Force* et la *Vertu,* qui furent placées sur l'arc de triomphe dressé en 1659 pour le mariage de Louis XIV. Il revint ensuite en Lorraine, où il demeura jusqu'à l'époque de sa mort, arrivée à Nancy en 1709.

BAGARD (Toussaint), fils du précédent, sculpteur de mérite, mort jeune à Nancy, en 1712.

BAGARD (Charles), médecin, né à Nancy, le 2 janvier 1696, mort en cette ville, le 7 décembre 4772. Il mérita la confiance de Stanislas, roi de Pologne, devenu duc de Lorraine; fut nommé son premier médecin, et décoré de l'ordre de St.-Michel, en 1755. Ses ouvrages, spécialement relatifs à la matière médicale, sont absolument sans intérêt de nos jours. Bagard se servit de son influence auprès de Stanislas, pour faire établir dans sa patrie un jardin de botanique et un collége royal de médecine.

BAGARRIS. *Voyez* **RASCAS**.

BAGATTI (François), excellent compositeur et organiste à Sainte-Marie della Porta, à Saint-Victor et au St.-Sépulcre à Milan, vers le commencement du 17e siècle, a publié deux œuvres des motets, des messes et des psaumes.

BAGDEDIN (Mahomet), mathématicien arabe du 10e siècle, auquel on attribue un *Traité* de la division des superficies, dont Commandini d'Urbin donna la traduction en latin en 1570, Pesaro.

BAGDELONE (N.) devint de simple soldat général de division; le 4 avril 1793, il s'empara de 20 bouches à feu qui protégeaient les postes que leurs positions du mont Valsain, du mont St.-Bernard et de la Tiule, défendaient déjà, et le 20 juin il prit le petit St.-Bernard; mourut au mois de juin 1795.

BAGE (Robert), romancier anglais, né à Darley (Derbyshire) en 1728, et mort en 1801. Ses romans les plus remarquables sont *le Mont Heneth, James Wallace,* et *Barham Downs.*

BAGELLARDUS (Paul), médecin, professeur de philosophie, puis de médecine à Padoue, sa patrie, y mourut en 1494. Il est auteur de *Libellus de infantium ægritudinibus et remediis,* Padoue, 1472, Venise, 1487.

BAGENIES, philosophe allemand, renouvela dans le 17e siècle à Leipzig, sa patrie, le système religieux de Platon.

BAGET (N.), général de brigade, commandant de la Légion d'honneur; né en 1745, à Romagne (Haute-Garonne); blessé à la bataille d'Arlon; fut nommé peu après général de brigade; commanda, dans toute la campagne de 1793, la cavalerie de l'armée de la Moselle, et se distingua particulièrement à la bataille de Wissembourg et au déblocus de Landau en 1794; inspecteur général des remontes, puis commandant du département du Gers; mort vers 1828.

BAGETTI (le chevalier Joseph-Pierre), peintre paysagiste, né à Turin, en 1764, dessinateur du roi Victor-Amédée en 1793, topographe à l'école du génie de Turin en 1794, se rendit à Paris en 1807, et y fut attaché au dépôt de la guerre avec le grade de capitaine ingé-

nieur-géographe, spécialement chargé d'exécuter à l'aquarelle des tableaux représentant les victoires des armées françaises. Dans l'espace de huit ans il acheva plus de quatre-vingts tableaux, qui se trouvent dans la galerie de Fontainebleau et au dépôt de la guerre. Considéré, après la restauration, comme étranger, il donna sa démission, se rendit en 1815 à Turin, où le roi lui conféra le grade de major d'infanterie. Bagetti exécuta un bas-relief qui figurait les Alpes et tout le Piémont jusqu'aux limites de la Lombardie. Il composa ensuite plusieurs tableaux de batailles en l'honneur des héros de la Savoie. Ayant appris la musique dans sa jeunesse, Bagetti improvisait sur le piano des motifs très-agréables pour se distraire dans la maladie à laquelle il succomba en mai 1831, à Turin. Il a publié en italien l'*Analyse de l'unité de l'effet dans la peinture, et de l'imitation dans les beaux-arts*, Turin, 1827.

BAGFORD (Jean), antiquaire anglais, né à Londres, en 1651, mort en 1716, de cordonnier se fit libraire, et acquit d'assez vastes connaissances en bibliographie, quoiqu'il fût du reste fort ignorant, et ne sût pas même l'orthographe de sa langue. C'est à ses soins qu'on dut les importantes collections de livres et de manuscrits du comte d'Oxford et du D. Moore, évêque de Norwich.

BAGGAERT (Jean), médecin, né à Flessingue en 1657, et mort en décembre 1710, a laissé *la Vérité sur les six choses non naturelles*, en flamand, Middelbourg, 1696; *Traité de la petite vérole et de la rougeole*, Amsterdam, 1710, in-12.

BAGGE (Charles-Ernest, baron de), chambellan du roi de Prusse, amateur passionné de la musique, vivait vers 1783 à Paris, où il est mort en 1791. Il offrait des leçons aux premiers violonistes de l'époque et lorsque ceux-ci, pour se débarrasser de ses importunités, objectaient la nécessité d'utiliser le temps pour vivre, il leur offrait de les payer pour qu'ils devinssent ses élèves. Ce ridicule lui fit donner le nom de *Francaleu du violon*.

BAGGE (Jacques), amiral suédois, né en 1499 dans la province de Halland. Son père avait été officier supérieur de Christian II, mais pendant le siége de Stockholm, en 1520, il avait donné sa démission et prêté serment à Gustave Wasa. Jacques suivit l'exemple de son père, mais ce ne fut que 12 ans après qu'il eut occasion de se distinguer en faisant lever le siége de Halmstad, qu'il défendit ensuite avec succès, quoique blessé grièvement en repoussant un assaut. Il défit les rebelles de Smolandie sous les ordres de Nicolas Dack, commanda une expédition contre les Moscovites qu'il battit à Nœteborg et à Wiborg; protégea Revel contre la ligue des villes hanséatiques; battit en 1562, l'escadre danoise près de Bornholm; livra un autre combat près d'Oeland en 1563; en 1564 se met à la tête d'une nouvelle expédition qui est dispersée par la tempête, et qui est attaquée avant d'avoir eu le temps de se réunir. Bagge, avec quatre vaisseaux seulement, tient tête pendant deux jours à deux escadres immenses; entouré et pressé de toutes parts, il abandonne son vaisseau enflammé et près de sauter. Conduit prisonnier en Danemark, il y meurt dans les fers après plusieurs années de captivité sans que ses enfants aient jamais pu ni le voir, ni même savoir à quelle époque il a cessé de vivre.

BAGGER (Jean), théologien et évêque de Copenhague, né à Lunden en 1646, mort en 1693, n'occupe une place dans ce recueil qu'à cause d'une circonstance qui honore peu sa mémoire. Consulté par le gouvernement danois, en 1684, pour savoir si l'intérêt de la religion luthérienne permettait de recevoir en Danemark les réformés calvinistes expulsés de France par Louis XIV, il répondit que leur présence exposerait les luthériens à la damnation éternelle et conclut pour la négative : il s'agissait de 30 à 40,000 fabricants et savants qui auraient porté en Danemark leur industrie et leurs lumières.

BAGGESEN (Jens, c'est-à-dire, Emmanuel), poëte danois, né à Korsoer le 15 février 1764, fit ses études à l'université de Copenhague et montra dès sa jeunesse un esprit original et une grande chaleur d'âme. Un de ses protecteurs, le comte Adam de Moltke, l'emmena en Suisse et en France en 1789. A son retour par l'Allemagne il se lia avec Wieland, Reinhold, Klopstock et Voss. Il épousa à Berne la petite-fille du célèbre Haller, et après de nouveaux voyages, obtint en 1796 une chaire à l'université de Copenhague. Mais Baggesen, à qui une vie sédentaire convenait peu, se remit en route dès l'année suivante pour conduire sa femme sous un climat plus doux. Elle mourut à Kiel lui laissant deux enfants en bas âge que Baggesen conduisit en Suisse. Après deux voyages successifs à Paris, il s'y remaria avec Fanny Reibaz fille d'un pasteur suisse, avec laquelle il retourna en Danemark : mais voyant qu'elle ne s'habituait pas au climat, et vivant dans la gêne malgré son travail, il la ramena à Paris. Ses ressources étaient toujours précaires : pendant un de ses voyages à Paris, il fut emprisonné à Ste.-Pélagie par ses créanciers. Obligé enfin de chercher une place, il se fit nommer professeur de littérature danoise à l'université de Kiel. En 1814 il donna sa démission et revint à Copenhague, où il fut l'antagoniste classique de son compatriote et ami OEhlenschlæger. Sa santé déclinant rapidement, il se rendit aux eaux de Carlsbad, mais sans succès et, en retournant dans sa patrie, il mourut à Hambourg le 3 octobre 1826. Voici les titres de ses principaux ouvrages : *Contes plaisants*, 1783; *Ouvrages de ma jeunesse*, poésies détachées; le *Labyrinthe, ou Excursions d'un poëte en Europe*, 1792-93, 4 vol.; *Nouveaux mélanges de poésie*, 1807; *Épîtres poétiques*, 1807; *Poésies*, 1803; *Parthenaïs, ou le Voyage aux Alpes*; *Haideblumen*, fleurs des bruyères; *Adam et Eve, poëme épique et humoristique*, etc.

BAGGOWOTH, général russe, commandait une avant-garde à Prussisch-Eylau, le 8 février 1807, et fut chargé de défendre le village de Serpallen qui couvrait le front de l'armée russe. Ne pouvant plus résister, il mit le feu au village et rejoignit le général Kamenskoy à travers mille dangers. Baggowoth se distingua aux batailles de Heilsberg et de Friedland, et, devenu lieutenant général, commanda l'aile droite à la bataille de Borodino. Sa division ayant été chargée de la principale attaque contre le corps de Murat à Tarontino, il y fut tué d'un boulet de canon le 7 octobre 1812 dès le commencement de la bataille.

BAGIEU (Jacques), chirurgien distingué du siècle dernier, membre de l'académie de chirurgie, s'est fait connaître par d'intéressantes et utiles recherches sur les amputations, et par le soin qu'il a mis à restreindre le nombre des circonstances dans lesquelles on doit recourir

à ces graves opérations. On a de lui aussi des observations curieuses sur les corps étrangers, extraits des diverses parties du corps dans lesquels ils avaient été introduits.

BAGLIONE (César), peintre, né à Bologne au 16e siècle, se distingua dans les décorations de théâtre et les ornements de plafond. On remarque les peintures qu'il laissa dans le palais ducal à Parme. Il mourut en 1590.

BAGLIONE (Jean), peintre et écrivain, né vers 1573 à Rome, fut employé, sous le pontificat de Sixte-Quint aux décors de la bibliothèque du Vatican, et depuis chargé par ce pontife de plusieurs grands ouvrages. La plupart de ses peintures sont à fresque. Baglione fut plusieurs fois président de l'Académie de St.-Luc ; il composa des *notices* sur les artistes de son temps, où l'on admire une rare impartialité, Rome, 1640, et Naples, 1733.

BAGLIONI (Jean-Paul), tyran de Pérouse, sa patrie, au 16e siècle, fut d'abord un de ces aventuriers que les Italiens nomment *condottieri*. Il s'empara du pouvoir à Pérouse, fut chassé de cette ville et y rentra à plusieurs reprises. Il s'y était affermi, lorsque le pape Léon X, sous le prétexte de le consulter sur des affaires d'État, l'attira à Rome et lui fit trancher la tête, en 1520.

BAGLIONI (Astor), fils du précédent, guerrier et poëte, servit les Vénitiens, commanda dans l'île de Chypre, fut assiégé par les Turcs dans Famagouste, capitula après un an de résistance, et eut la tête tranchée avec les officiers de la garnison, en 1571. Il reste de lui deux *sonnets,* imprimés dans un recueil de poésies de Pérousins, en 1720, in-8°.

BAGLIONI (Thomas), imprimeur vénitien, acquit quelque réputation dans son art au commencement du 17e siècle. Il a publié l'*Histoire des guerres de Flandre,* par Lanario d'Aragon, Venise, 1616.

BAGLIVI (George), célèbre médecin, natif de Raguse, professeur d'anatomie à Rome, y mourut en 1707. Ses *œuvres* ont été imprimées, 1710 et 1788, 2 vol. in-8°.

BAGNATI (le P.), jésuite, né à Naples en 1651, se consacra entièrement à la prédication, et mourut en odeur de sainteté à Naples en 1727. On lui doit des *sermons; panégyriques; l'Art de bien penser; l'Ame dans la solitude,* etc., et autres ouvrages ascétiques.

BAGNI (Jean-François), cardinal, né en juillet 1565 ; suivit en France le cardinal Aldobrandin envoyé comme légat en 1590 ; à son retour, le pape Clément VIII le fit vice-légat d'Avignon, 1596 ; il fut aussi deux fois nonce sous Grégoire XV et Urbain VIII ; ce dernier lui donna le chapeau de cardinal, en 1627 ; il était déjà évêque de Cervia, et mourut le 24 juillet 1641.

BAGNI (Nicolas de Giudiis), cardinal-prêtre, du titre de St.-Eustache ; frère du précédent ; né en 1584 ; suivit d'abord la carrière des armes ; envoyé en Espagne avec le connétable Colonne, et à son retour nommé général des troupes du pape, par Grégoire XV, qui l'envoya dans la Valteline, en 1623, d'où il fut chassé par le marquis de Cœuvres, général français qui vint l'assiéger dans Tirano ; Urbain VIII lui donna le commandement des troupes dans la marche d'Ancône, et en 1656, le généralat dans le duché de Ferrare, qu'il garda sept ans ; son épouse étant morte, il se fit ecclésiastique, fut envoyé en qualité de nonce auprès de Ferdinand II, grand-duc de Toscane, et nommé archevêque d'Athènes ; en 1644, à la mort d'Urbain VIII, il vint en France, et y resta douze ans en qualité de nonce ; disgracié sous le pape Innocent X ; fut rappelé à Rome, en 1656, par Alexandre VII, qui le fit cardinal, le 30 mars 1657, et le 18 mai suivant, évêque de Sinigaglia ; en 1662, il vendit son palais et ses meubles pour soutenir la guerre contre les Turcs, et mourut le 15 août 1663, âgé de 80 ans.

BAGNOLI (Jules-César), poëte italien, né vers la fin du 16e siècle dans le Ferrarais, était secrétaire de Michel Péretti, neveu de Sixte-Quint, et très-versé dans la littérature ancienne. On a de lui deux tragédies : les *Aragonais* et le *Jugement de Pâris,* Trapani, 1682, in-4°. Il mourut dans un âge très-avancé.

BAGNOLI (Jean), peintre, né à Florence en 1678, reçut à Milan les leçons du chevalier Tempeste, et se donna entièrement au paysage et aux fleurs, genre dans lequel il a excellé.

BAGNOLO (Jean-François-Joseph, comte de), docteur en droit et mathématicien, né à Turin en 1709, a laissé des dissertations *sulla gente Curzia e dell' eta di Q. Curzio l'istorico,* Bologne, 1741, in-8° ; sur l'*Ortatore,* emploi de la marine ; une lettre *sull' aurora boreale.* Son principal ouvrage qui est très-estimé en Italie est l'explication des *Tables de Gubbio,* Venise, 1748. Ce savant est mort vers 1760.

BAGOAS, eunuque égyptien, tout-puissant à la cour d'Artaxercès Ochus, empoisonna d'abord ce prince, puis le jeune Arsès qu'il avait mis sur le trône, et allait faire éprouver le même sort à Darius Codoman, lorsque celui-ci le prévint en le faisant mettre à mort, 335 ans avant J. C.—Alexandre le Grand eut un favori de ce nom.

BAGOLINO (Sébastien), peintre, poëte et musicien, fils du peintre Léonard Bagolino de Vérone, naquit à Alcamo en Sicile, le 19 janvier 1560. Il se fit une grande réputation par sa connaissance approfondie des langues latine, espagnole et italienne. Il mourut à Alcamo le 27 juillet 1604. On a de lui la traduction de l'espagnol en latin des *Emblèmes* d'Orosco, évêque de Girgenti, et un *recueil* de poésies que la mort de l'auteur a laissé sans commencement et sans fin.

BAGOT (Jean), jésuite, né à Rennes en 1580, théologien de son général à Rome, mort recteur de la maison professe de Paris, le 22 août 1664. Son principal ouvrage, *Defensio juris episcopalis,* fut dénoncé par les curés de Paris à l'assemblée du clergé de 1655, à cause de quelques propositions ultramontaines sur la hiérarchie, et sur l'administration du sacrement de pénitence.

BAGOT (Louis), évêque de Norwich et de St.-Asaph, mort en 1802, est auteur de quelques *Discours* et des *Sermons* sur les prophéties, prêchés dans la chapelle de Lincoln.

BAGRATION (le prince Pierre), général russe, né en Géorgie en 1765 ; entra au service de Russie comme simple sergent en 1782 ; fit la guerre contre des peuplades du Caucase en 1783 ; se trouva à l'assaut d'Otchakow, en qualité de colonel, en 1788 ; passa à l'armée de Pologne en 1794 ; défit un corps de cavalerie à l'assaut de Varsovie le 24 octobre ; accompagna Suwarow en Italie en 1799, et devint bientôt, selon l'expression du maréchal, *le bras droit de Suwarow ;* le 10 avril, il se ren-

dit maître de Brescia; cinq jours après, obtint un avantage important contre le général Serrurier, et fut blessé; le lendemain, obligea Moreau à se retirer de la plaine de Marengo; blessé dans un combat en Suisse, retourna en Russie à la fin de 1799; partagea la disgrâce de Suwarow; fut chargé, en 1805, du commandement de l'avant-garde de l'armée envoyée au secours des Autrichiens; éprouva des revers en Souabe le 15 novembre; à la bataille d'Hollabrun, se fit jour à travers l'armée française trois fois plus nombreuse que sa division; fut nommé lieutenant général et se distingua à la bataille d'Austerlitz, par une retraite habile; assista aux batailles d'Eylau, d'Heilsberg et de Friedland en 1807; entra en Finlande en 1808; en occupa tout le pays et fit son entrée à Abo le 10 mars; commanda en Moldavie en 1809; s'empara de la forteresse d'Hirsova; éprouva un échec à Tartaritza; en 1812, tint tête à trois armées ennemies, chacune plus forte que la sienne, et alla se réunir à la grande armée de Barclay de Tolly; prit part à la bataille de Smolensk le 18 août 1812, et à celle de la Moskowa le 6 septembre, où il fut blessé mortellement; transporté à Moscou, il mourut à Sima le 24 septembre 1812.

BAGSHAW (Christophe), né dans la province de Derby, fit ses études à l'université d'Oxford, fut en 1579 principal du collége de Glocester-hall. En 1582, il quitta ses bénéfices et ses places pour se faire catholique. Étant passé sur le continent, il séjourna en France, se rendit à Rome où il étudia la théologie dans le collége Anglais, prit le bonnet de docteur et revint en Angleterre comme missionnaire. Il fut arrêté et enfermé au château de Wishich avec plusieurs autres détenus pour la même cause. Mis en liberté, il fut chargé, par le clergé, d'aller suivre à Rome l'affaire de l'établissement d'un archiprêtre qui divisait toute l'Église catholique d'Angleterre. Il se retira quelque temps après à Paris où il mourut vers 1626. La *relation* qu'il a publiée, Rouen, 1601, et ses autres ouvrages font connaître l'histoire de l'Église catholique d'Angleterre, sous les règnes d'Élisabeth et de Jacques Ier.

BAGSHAW (Guillaume), théologien anglais, né en 1628, mort en 1705, fut curé de Glessop au comté de Derby, et dirigea ensuite une congrégation de dissidents. Il a laissé quelques écrits en matière de controverse.

BAHA-EDDAULAH. *Voyez* **BOHE-EDDAULAH.**

BAHALI, auteur arabe, mort en l'an 220 de l'hégire, a écrit un livre sur l'*Étymologie des mots.* — Un autre écrivain arabe du même nom en a écrit un sur la *Différence des auteurs musulmans.*

BAHARAL XEFDH (mer de mémoire), surnom donné à un écrivain arabe, dont le vrai nom est *Abu-Othman-Ben-Amru,* mort l'an 868 de J. C. Il est auteur d'un livre sur les *Mœurs et les qualités des princes.*

BAHARIAN ou **BAHARITES**, nom de la première dynastie des mameluks qui régnèrent en Égypte. Ces mameluks étaient dans le principe de jeunes Turcomans, que les Tatars avaient vendus à des marchands égyptiens. Le sultan Malek-Saleh, de la dynastie des Ayoubites, les racheta de ces marchands au nombre de mille, et les fit instruire au métier des armes, dans une forteresse bâtie au bord de la mer (en arabe *Bahar*), de là leur nom de *Baharite* ou *Baharites* (marins). Ils s'emparèrent ensuite de l'autorité souveraine, et nommèrent l'un d'entre eux, Ezzeddin-bey, sultan d'Égypte en l'an 1250 de J. C.

BAHARAM ou **BAHRAM.** *Voyez* **BEHRAM.**

BAHIER (Jean), oratorien, poëte latin estimé, mort en 1707, composa, à l'occasion de l'arrestation du surintendant Fouquet, un poëme intitulé : *Fuquetius in vinculis,* qui eut du succès.

BAHNSEN (Benoît), arithméticien à Amsterdam, né à Eiderstædt dans le Holstein vers 1610, mort en 1669, se passionna, sans avoir fait aucune étude, pour les livres de théologie, en publia plusieurs, dont les préfaces ne sont pas même de lui, quoiqu'il eût l'effronterie de s'en donner pour le véritable auteur.

BAHRDT (Charles-Frédéric), théologien protestant, né le 15 août 1741 à Bischofswerda, s'attira par ses opinions hétérodoxes la haine de ses confrères. Un décret de la chambre impériale lui défendit de rien publier en matière de religion avant qu'il eût rétracté publiquement ses erreurs. S'étant réfugié à Halle, il fit paraître sa *Profession de foi,* et ouvrit des cours de philosophie et de langues anciennes. Bientôt après, ayant fait, dans sa pièce intitulée : l'*Édit de religion,* en 5 actes, la satire de l'édit du roi de Prusse, il fut arrêté et enfermé à Magdebourg, où il écrivit l'histoire de sa vie, de ses opinions et de ses destinées. Le roi abrégea la détention à laquelle il avait été condamné, et Bahrdt revint habiter sa maison de campagne près de Halle, où il mourut le 24 avril 1792. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, entre autres : *Rhétorique à l'usage des prédicateurs,* et *Bibliothèque de théologie universelle.*

BAI ou **BAY** (Thomas), né à Crevalcuore, au territoire de Bologne, dans la 2e moitié du 17e siècle, fut pendant plusieurs années ténor de la chapelle du Vatican, et mourut le 22 décembre 1714. Un seul ouvrage a fait sa réputation, c'est un chef-d'œuvre, un *Miserere,* qui est encore chanté chaque année à la chapelle pontificale pendant la semaine sainte.

BAIAN ou **BAIANO** (André), prêtre, né dans le 16e siècle à Goa, d'une famille portugaise, acheva ses études à Coimbre, et vint à Rome, où dès 1610 il eut l'honneur de prêcher dans la chapelle du Vatican, en présence du pape Paul V. Ami d'Allacci, il vivait en 1633, ayant déjà publié une foule de discours et de pièces de vers. Ses traductions de l'*Énéide* en vers grecs, et de la *Lusiade* du Camoens en vers latin, sont inédites.

BAIARDI ou **BAIARDO** (André), poëte italien, né à Parme, florissait vers la fin du 15e siècle et au commencement du 16e siècle. Il fut en faveur auprès de Louis Sforce, duc de Milan, surnommé *le More,* et servit en qualité d'officier dans ses milices ; il était riche, et possédait dans le Parmesan le château ou la forteresse d'Albari, qui fut pris en 1482, et dont les murs furent abattus. Il fut marié et père de plusieurs enfants, ce qui ne l'empêcha pas, comme on le voit dans ses poésies, d'avoir, quoique très-attaché à sa femme, deux maîtresses, dont il appelle l'une son *Aurore,* et l'autre son *Phénix.* Son amour pour cette dernière dura pendant vingt-cinq ans. On ignore le temps précis de sa mort ; mais il vivait encore en 1521. Son principal ouvrage est un poëme romanesque intitulé : *Libro d'arme e d'amore nomato Philogine,*

qui contient près de 2,000 octaves, et que Baiardi composa en moins de 4 mois.

BAIARDI ou **BAIARDO** (Octave-Antoine), antiquaire italien, né vers 1690 à Parme, prétendait descendre du chevalier Bayard. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il vint à Rome, où il fut bientôt référendaire et notaire du saint-siége, et s'acquit la réputation d'un des premiers archéologues de l'Italie. Chargé par le roi de Naples, Charles III, de la publication des monuments d'Herculanum, en 1747, il rédigea en un vol. in-fol., le catalogue des monuments rassemblés à Portici, et en attendant que l'on terminât les figures qui devaient composer le 2e volume, Baiardi obtint du roi la permission de faire un prodrome ou préface destiné à faire connaître l'époque, les suites et l'utilité des fouilles d'*Herculanum*. Il avait déjà publié de ce prodrome 5 vol. in-4°, très-épais, qu'il n'avait pas encore abordé son sujet. Le roi impatienté distribua le travail à plusieurs savants dont il composa l'académie *Ercolanese*. Baiardi en fut nommé président, avec avec un traitement de 6,000 écus; mais il n'en fut pas moins irrité de se voir ravir la gloire de mener seul à fin ce grand ouvrage, et quitta Naples quelques mois après. On ignore la date de sa mort, mais elle est postérieure à l'année 1760. Son *prodrome* est le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de lui.

BAIDOU-KAN, petit-fils d'Holakou-Kan, et le 6e empereur des Mogols de Perse, succéda l'an 694 de l'hég. (février-mars 1296) à Kandjiatou-Kan, déposé pour ses mœurs corrompues. Il ne jouit pas longtemps du pouvoir. Cazan, fils d'Argoun, et gouverneur du Khoraçan, sous le prétexte de venger le meurtre de Kandjiatou, s'avança vers la Perse. Cazan vint à bout de séduire le plus ferme appui de Baïdou, le général Thogadjar, et lui persuada de détrôner son maître. Baïdou abandonné, entouré de séditieux, prit la fuite, fut atteint et tué après un règne de huit mois.

BAIER (Jean-Jacq.), professeur de médecine à Altorf, savant naturaliste, né à Iéna, en 1677, mort à Altorf, le 14 juillet 1735. Il étudia la médecine à l'université de Iéna; et après y avoir été reçu docteur en 1700, il se rendit à Halle, et partagea son temps entre les leçons qu'il donnait aux étudiants et les visites des malades. Il alla ensuite à Nuremberg, où il fut agrégé au collége des médecins. En 1704, il fut appelé pour professer la physiologie et la chirurgie à Altorf. Ses talents lui firent obtenir la première place dans la faculté, et la charge de directeur du jardin de botanique. Étant devenu membre de l'Académie des *Curieux de la nature*, il en fut nommé conseiller en 1720, directeur en 1729, et président en 1730. Il a publié plusieurs ouvrages sur la médecine, sur l'histoire naturelle des fossiles, entre autres, *Monumenta rerum petrificatarum præcipua*, etc., Nuremberg, 1757; *Oryctographia norica*, ibid., 1708, 1758; *Biographia medic. profess. Altorf*, etc., 1728, etc.

BAIER (J.-Guillaume), né à Nuremberg en 1647, professeur de théologie à l'université de Halle, où il mourut en 1694, est auteur d'un *Compendium theologicum*, et de divers ouvrages de théologie.

BAIER (J.-Guillaume), né en 1675, professeur de théologie à Altorf, mort en 1729, a donné le résultat de ses recherches sur les monuments qui nous restent du déluge universel dans plusieurs *Dissertations* curieuses, imprimées à Altorf, 1722, et sur d'autres questions théologiques.

BAIER (Jean-David), frère cadet du précédent, né à Iéna, en 1681, professeur adjoint de théologie dans cette ville, en 1706; pasteur à Weimar, en 1710, surintendant à Dornbourg et à Burgeln, en 1721, remplaça son frère, en 1729, dans les places de pasteur et de professeur de théologie à Altorf; fut appelé ensuite à présider le consistoire du comté de Wolfstein, et mourut en 1752. On a de lui une dissertation latine *sur les fautes politiques imputées à Constantin le Grand*, Iéna, 1705, in-4°. Plusieurs autres individus de la même famille se sont aussi fait remarquer dans les sciences et dans le ministère de la religion luthérienne.

BAIF (Lazare de), né au commencement du 16e siècle, au château de Pins, près de la Flèche, en Anjou, conseiller de François Ier, maître des requêtes, ambassadeur à Venise et en Allemagne, est auteur de trois traités estimés : *De re vestiariâ; De re navali* et *De re vasculariâ*. Il a aussi traduit en vers français l'*Électre* de Sophocle, et l'*Hécube* d'Euripide; mort en 1547.

BAIF (Jean-Antoine de), fils du précédent, né à Venise en 1532, fréquenta l'école de Dorat en même temps que Ronsard, se livra entièrement à la poésie, prenant pour sujet tous les événements un peu remarquables de son époque. C'est un de ceux qui retardèrent le plus les progrès de la langue française, tout en voulant l'enrichir par la bizarrerie de son orthographe. Ce n'est pas lui qui le premier fit en cette langue des vers mesurés à la manière des Grecs et des Latins, mais il prétendait à l'honneur de cette invention et donnait à ses vers le nom de *baïfins*. En 1570 il obtint de Charles IX des lettres patentes pour l'établissement d'une académie de poésie et de musique, qui ne put se soutenir, vu le malheur des temps. Baif mourut pauvre à Paris le 19 septembre 1589. Ses *OEuvres*, 1572-73 sont rares. On cite encore de Baïf : *Mimes, enseignements et proverbes*, *Antigone*, traduit de Sophocle, et *le Brave* ou le *Taille-Bras*, imitée de Plaute, et enfin *Étrénes de poëzie franeoëse an vers mesurés*; *les Besognes et jours d'Hésiode; les vers dorés de Pythagoras*, etc., 1574.

BAIKOF (Théodore-Isaackievitsch), vayvode de Sibérie vers le milieu du 17e siècle, fit, en qualité d'ambassadeur du czar de Russie, un voyage en Chine qui dura 3 ans, et dont il a écrit le *Journal*, inséré dans le 4e tome de la *Bibliothèque ancienne de Russie*, ainsi que dans la 2e partie du *Courrier de Sibérie*.

BAIL (Louis), docteur de Sorbonne, curé de Montmartre, né à Abbeville, mort à Paris en 1669, est auteur de plusieurs *ouvrages* latins oubliés. M. de Marca ayant expulsé de Port-Royal les confesseurs qui dirigeaient ce monastère, en nomma Bail supérieur et directeur; mais ce dernier après avoir suivi pendant deux mois la conduite des religieuses, rendit un témoignage favorable, ce qui n'était pas très-conforme aux vues de ceux qui lui avaient fait donner cette délicate mission.

BAIL (Charles-Joseph), administrateur militaire, né à Béthune, en 1777, s'enrôla volontaire dans le corps des chasseurs francs du Hainaut, qui marchaient au secours de Lille, bombardée par les Autrichiens. Il fit en-

suite la campagne de la Belgique en 1793, passa dans l'artillerie, et fut enfin appelé dans l'administration de l'armée. Adjoint en 1807 à l'intendance d'Erfurt, il fut nommé directeur des bureaux de la régence du royaume de Westphalie; c'est par ses soins que fut publiée la *Statistique du royaume de Westphalie*, Gœttingue, 1809. Après avoir concouru à l'organisation administrative de ce nouvel État, Bail fut appelé aux fonctions de secrétaire général des finances. Prisonnier de guerre en 1813, il perdit par la conquête le fruit de ses économies. Rentré dans son grade au service de France en 1814, il concourut aux opérations du licenciement, et fut admis au traitement de réforme pour cinq ans. Au mois de mars 1818, il se retira dans la vallée de Montmorenci, où il est mort le 20 février 1827. Nous citerons parmi ses écrits : *Des Juifs au 19e siècle*, Paris, 1816, in-8o; *État des Juifs en France, en Espagne et en Italie*, depuis le commencement du 5e siècle, ouvrage qui a concouru pour le prix décerné par l'Académie des inscriptions, Paris, 1823, in-8o; *Essais historiques et critiques sur l'organisation des armées et sur l'administration militaire en France*, Paris, 1817, in-8o.

BAILEY (Louis), évêque de Bangor, prédicateur du roi Jacques Stuart, est connu en Angleterre par un livre intitulé : *Pratique de Piété*.

BAILEY (Thomas), théologien anglais, fils du précédent, fut très-attaché à Charles Ier, qu'il aida de sa plume et de ses conseils, voyagea après la mort de ce prince en France et en Italie, où il se convertit au catholicisme, et se lia avec le cardinal Ottoboni à Ferrare, où il mourut vers 1660. On a de lui un grand nombre d'*ouvrages* savants et bien écrits dans l'intérêt de Charles Ier, et sur les questions politiques et religieuses du temps.

BAILIES (Guillaume), l'un des médecins de Frédéric II, roi de Prusse, et membre des colléges des médecins de Londres et d'Édimbourg, a publié, en 1757, un *Essai sur les eaux de Bath*. On raconte qu'ayant été présenté, pour la première fois, au roi de Prusse, à qui on avait beaucoup vanté ses talents, ce prince lui dit, que, pour avoir acquis tant d'expérience, il devait avoir tué beaucoup de monde. — Pas autant que Votre Majesté, répondit le docteur.

BAILLE (Pierre), administrateur du département des Bouches-du-Rhône, député à la Convention nationale en 1792. Il se fit remarquer par son exaltation, vota la mort de Louis XVI, contre l'appel au peuple et le sursis. Lors de la levée en masse de tous les citoyens français, il fut un des députés chargés de veiller à son exécution. Commissaire de la république à Toulon, lorsque cette ville fut livrée par trahison aux Anglais, il fut fait prisonnier. Quelques jours après, on le trouva étranglé dans sa prison.

BAILLET (Adrien), historien critique, né à la Neuville en Hez, près Beauvais, le 13 juin 1649. Il quitta l'état ecclésiastique pour se livrer à l'étude, et fut bibliothécaire du jeune avocat général Lamoignon, chez lequel il mourut le 21 janvier 1706; il a laissé *Jugements des avocats sur les principaux ouvrages des auteurs;* son meilleur ouvrage est les *Vies des Saints*, 1701, 3 vol.

BAILLET (Christophe-Ernest, comte de), naquit le 1er septembre 1668, au château de la Tour, dans le duché de Luxembourg. Il était fils d'un conseiller et receveur des domaines royaux, qui fut anobli par lettres du roi Charles II, données à Madrid le 1er septembre 1674; sa famille prétend descendre de Henri de Baillet, trésorier de France, et de Jeanne des Essards, fille de Pierre des Essards, général des finances sous Philippe de Valois. Le roi d'Espagne Charles II le nomma d'abord assesseur du conseil provincial de Luxembourg le 27 mars 1699. De là il fut appelé au grand conseil, à Malines, le 26 janvier 1704, et nommé, peu de temps après, procureur général et maître des requêtes de l'hôtel. L'empereur Charles VI le fit président de cette cour suprême par lettres du 5 août 1716, et conseiller d'État le 10 avril 1718, chef et président du conseil privé, le 19 septembre 1725. Le 10 mars 1719, il avait été honoré du diplôme de comte. Il épousa Anne Martini de Luxembourg, décédée à Malines le 18 août 1717, et mourut à Bruxelles le 7 juin 1732.

BAILLET. *Voyez* **SAINT-JULIEN**.

BAILLEUL ou **BALIOL** (Jean), seigneur anglais, gouverneur de Carlisle en 1248, fut l'un des deux régents d'Écosse, pendant la minorité d'Alexandre III. Il fonda en 1261 à Oxford le collége qui porte son nom; mort vers la fin du 13e siècle.

BAILLEUL ou **BALIOL** (Jean de), originaire de Bailleul, bourg de Normandie, roi d'Écosse vers la fin du 13e siècle. Alexandre III était mort en 1289, laissant pour héritière sa petite-fille Marguerite de Norwége. Édouard Ier, roi d'Angleterre, fait demander pour son fils aîné la main de la jeune reine qui meurt dans la traversée. Douze compétiteurs se disputèrent alors le trône; Édouard Ier, nommé arbitre, les réduit à trois, Bailleul, Bruce et Hastings, issus tous les trois d'autant de filles de David, comte de Huntington, troisième fils de Henri, prince d'Écosse, mort avant le roi David Ier son père. Édouard se décida pour Bailleul que son caractère faible rendait précieux pour ses dessins. En effet, dès qu'il se fut assis sur le trône (1292), il prodigua les actes d'hommage et de servitude envers le monarque anglais. Celui-ci abusa tellement de la bassesse de son vassal, que la fierté écossaise se souleva de tous côtés et Bailleul lui-même fit un traité offensif et défensif avec la France, et refusa de comparaître au parlement de Newcastle, sur la citation d'Édouard. La guerre s'alluma et Bailleul, vaincu à Dunbar, vint avec son fils se prosterner aux pieds d'Édouard qui les envoya prisonniers à la Tour de Londres, après avoir fait signer à Bailleul l'abdication de sa couronne. Le pape sollicita leur élargissement, et après avoir renouvelé son abdication, Bailleul vint terminer ses jours en France dans la seigneurie de Château-Gaillard, près d'Andely.

BAILLEUL (Édouard de), fils du précédent, s'assit sur le trône d'Écosse 32 ans après l'abdication de son père. Robert Bruce avait levé l'étendard de l'insurrection en 1306, s'était fait couronner, et après 22 ans de vicissitudes, avait fait reconnaître l'indépendance de l'Écosse. Il mourut laissant un fils âgé de 9 ans. Les troubles de la minorité inspirèrent à Edouard III l'idée de profiter de Bailleul pour mettre l'Écosse dans les fers. Il lui envoya un gentilhomme écossais nommé Twine, couvert de crimes et réfugié en Angleterre. Celui-ci parvint à séduire Édouard de Bailleul, à l'arracher à sa paisible retraite, et à l'amener en Écosse, où après des victoires remportées,

des villes prises, et 14,000 Écossais passés au fil de l'épée, il se fit couronner à Scone en 1552. Édouard III, dominant l'Écosse par Bailleul qu'il tenait sous la main, eut à le traîner jusqu'à six fois à la conquête de son royaume nominal que lui disputaient des révoltes incessantes. Enfin, Bailleul fatigué de sa ridicule royauté, en résigna les derniers restes entre les mains d'Édouard le 20 janvier 1556. On ne sait ce qu'il devint depuis cette époque.

BAILLEUL (Nicolas), président au parlement de Paris, surintendant des finances, d'une ancienne famille de Normandie, fut le premier de sa maison qui préféra les emplois de robe à ceux des armes. Chargé par Louis XIII de le représenter aux états de Bretagne et de Normandie, et à la cour de Savoie de 1615 à 1620; puis nommé lieutenant civil de Paris en 1621; élu, en 1627, prévôt des marchands, dignité qu'il remplit pendant six ans; en 1643, nommé surintendant des finances. — Son fils, Louis de Bailleul, marquis de Château-Gontier, président au parlement de Paris, mourut en 1701 à l'âge de 79 ans.

BAILLEUL (Jacques-Charles), né le 12 décembre 1762, à Bretteville, arrondissement du Havre; avocat au parlement de Paris, qu'il quitta en 1790; vint exercer sa profession à Montivilliers, puis au Havre où il fut nommé juge de paix et quelque temps après député à la convention nationale; appelé au conseil des Cinq-Cents le 15 vendémiaire an III, il y resta jusqu'à la révolution du 30 prairial an V; présida l'assemblée lors de l'inauguration de la salle du palais Bourbon; membre du tribunat à sa première création, il s'occupa surtout des finances; en fut éliminé en 1802; en 1804, il fut directeur des droits réunis dans le département de la Somme; on remarque, outre ses ouvrages publiés pendant ses fonctions législatives, les suivants qui sont très-estimés : *L'esprit de la Révolution; Les Royalistes de M. de Chateaubriand; Examen critique des considérations de Mme de Staël Holstein sur la révolution française; Situation de la France considérée sous les rapports politiques, administratifs et commerciaux;* il fit partie de la chambre des représentants en 1815. Ce publiciste, éloigné des fonctions publiques pendant la restauration, devint en 1819 l'un des fondateurs et des principaux rédacteurs du *Constitutionnel*. Mort en 1829.

BAILLEUX (Antoine), professeur, compositeur et marchand de musique à Paris, mort en 1791, a publié *le Bouquet de l'amitié,* cantatille, des symphonies, une méthode de chant et des solféges.

BAILLIE (Robert), théologien presbytérien, né à Glascow en Écosse, l'an 1599, fut un des plus zélés soutiens du parti presbytérien; nommé, en 1638, membre de l'assemblée de Glascow, tenue par les Écossais pour la défense de leur religion, et d'où sortit le fameux Covenant; en 1640, porta à Londres les accusations des lords du *Covenant* contre l'archevêque de Cantorbéry; en 1643, fut un des commissaires de l'Église d'Écosse à l'assemblée de Westminster, où les deux chambres adoptèrent le Covenant; fut fidèlement attaché à la maison des Stuarts; alla complimenter Charles II, lorsqu'il eut été reconnu roi, au nom de l'assemblée générale d'Écosse; refusa un évêché que lui offrit ce prince, et mourut en 1662. Son *Opus historicum et chronologicum* est très estimé.

BAILLIE (Guillaume), né en Angleterre vers 1736; capitaine de cavalerie, dessinateur et graveur; mort au commencement du 19e siècle. Ses gravures, d'après Rembrandt, sont très-recherchées : *La Suzanne justifiée, le Peseur d'or.*

BAILLIE (Mathieu), médecin, né le 27 octobre 1761 près d'Hamilton, en Écosse, reçut le doctorat à Oxford, et se rendit à Londres en 1780, auprès de ses oncles, les célèbres anatomistes W. et J. Hunter, qu'il assista dans leurs leçons et démonstrations publiques d'anatomie, qu'il suppléa même, de leur vivant, et qu'après leur mort il remplaça avec succès. L'accroissement de sa clientèle comme praticien le détermina à cesser ses cours en 1799. Lorsque l'état mental de George III fit sentir le besoin des secours de l'art, le docteur Baillie fut appelé en consultation avec les médecins de la cour, et obtint ensuite la principale direction du traitement du roi : ce ne fut pourtant qu'en 1810 qu'il fut pourvu d'une place qui vint à vaquer parmi les médecins de S. M. Britannique; il reçut en même temps l'offre du titre de baronnet, qu'il eut l'extrême modestie de refuser. A cette époque, telle était la vogue immense et méritée dont il jouissait, qu'il avait à peine le loisir de prendre ses repas, et qu'il gagna en une année, à ce que l'on assure, la somme énorme de 10,000 livres sterling (environ 250,000 fr.). Il rehaussa encore l'éclat d'une si belle réputation par une générosité et une délicatesse dont on cite plusieurs traits fort remarquables. Il mourut à sa terre de Duntisbourne, près Cirencester, comté de Glocester, le 23 septembre 1823. Dans une vie si remplie, il trouva le temps de donner plusieurs *Mémoires* intéressants aux *Philosophical Transactions* des années 1788 et 1789, aux *Transactions de la société pour l'avancement des sciences médicales et chirurgicales,* et aux *Medical Transactions* publiées par le collége royal des médecins. Il composa même plusieurs ouvrages dont le plus important, celui qui a répandu son nom dans toute l'Europe, est l'*Anatomie des maladies des principales parties du corps humain* (*the morbid Anatomy*), 1795, 4e édition, et supplément à la 1re, 1787, in-8°. Il faut y ajouter une collection de gravures (*a series of engravings to illustrate the morbid anatomy*), publiée en 10 fascicules in-4°, 1699 à 1802. Il y en a une 2e édition de 1812, in-4°.

BAILLIE (John), savant écossais; né à Inverness en 1766; entré au service de la compagnie des Indes en 1791; professeur d'arabe, de persan et de droit mahométan, au collége du fort William en 1800; colonel en 1807, et résident à la cour du vizir d'Aoude; résident à Lucknow en 1815; retourne en Angleterre en 1818; est nommé, peu après, un des directeurs de la compagnie des Indes; mort à Londres en 1833.

BAILLIF (Roch le). *Voyez* **LARIVIÈRE**.

BAILLOD (David), notaire et greffier de Neufchâtel en Suisse, sa patrie, mort vers 1595, a laissé : les *Franchises et coutumes de la ville de Neufchâtel;* des *Entreprises du duc Charles de Bourgogne,* etc., MS. de la bibliothèque de cette ville.

BAILLON (Emmanuel), naturaliste français, mort en 1802 à Abbeville, s'est fait surtout connaître par des re-

cherches savantes sur les oiseaux de mer. Il a donné un *Mémoire sur les moyens de remédier au dépérissement des bois*, et un autre sur les moyens de s'opposer aux invasions des sables mouvants qui couvrent les côtes du département du Pas-de-Calais.

BAILLON (Pierre-Joseph), maître ordinaire de la musique du duc d'Aiguillon, vivait à Paris vers la fin du 18e siècle : on a de lui : *Nouvelle méthode de guitare*, et la *Muse lyrique*, journal d'ariettes.

BAILLOT (Pierre), né à Dijon le 8 septembre 1752, y mourut le 20 février 1815, professeur de littérature française et de rhétorique au lycée, et membre de l'académie. Des divers ouvrages qu'il a composés, on n'a livré à l'impression, outre ses poésies, que les trois suivants, qu'il avait faits pour ses élèves et en quelque sorte avec eux : *Récit de la bataille de Marathon; Phœdri fabulæ selectæ*, avec des notes; *Ovidii Metamorphoses*, également avec des notes fort bien faites.

BAILLOT (Étienne-Catherine), né à Evry-sur-Aube en 1758; avocat au bailliage de Troyes en 1787; député aux états généraux; membre du tribunal de cassation, en 1791; retiré en 1796; mort le 15 avril 1825. On a de lui une traduction en prose de Juvénal, 1823; et en manuscrit, des Recherches sur l'histoire de Champagne.

BAILLOT (Pierre-Marie-François de Sales), né à Passy, près de Paris, le 1er octobre 1771, annonça dès l'âge le plus tendre de rares dispositions pour la musique. Il eut pour premier maître à sept ans le Florentin Polidori; en 1780 Sainte-Marie professeur de violon, et enfin à Rome en 1783, Pollani élève de Nardini. Le père de Baillot, avocat au parlement de Paris, procureur du roi à Ajaccio en Corse, puis procureur général au conseil supérieur de cette île, était mort laissant sa veuve et son fils sans fortune, et M. de Boucheporn, intendant de l'île de Corse, s'était chargé de l'éducation de Baillot, l'avait envoyé à Rome avec ses enfants, et l'avait pris, à son retour en Corse, pour secrétaire. En 1791 Baillot vint à Paris, fut placé par Viotti à l'orchestre du théâtre Feydeau qu'il abandonna au bout de cinq mois pour une place au ministère des finances. La musique était pour lui un délassement. Il ne tarda pas à en faire l'objet d'une étude sérieuse, fut admis en décembre 1795 au conservatoire pour y remplacer Rode, étudia alors l'harmonie sous Catel, le contre-point sous Reicha et Cherubini, se réunit à Kreutzer et Rode pour former une méthode de violon et fut choisi pour rédiger cet ouvrage. Nommé chef des 2es violons de la musique du 1er consul le 20 juillet 1802, puis de la chapelle de l'empereur Napoléon, Baillot en 1805 partit pour la Russie avec de Lamare et donna de brillants concerts à Moscou, à St.-Pétersbourg, à Riga, à Mittau, et revint à Paris en 1808, où il reparut en public le 17 janvier 1809 avec le plus grand et le plus légitime succès. En juillet 1815, le conservatoire de Paris ayant été fermé, Baillot voyagea en Belgique, donna des concerts à Bruxelles, à Liége, à Rotterdam, à Amsterdam; passa en Angleterre, à Londres, où il fut reçu membre de la Société philharmonique, dirigea les concerts à Leicester, Birmingham, Liverpool, Manchester, et revint à Paris en 1816. Nommé 1er violon solo à l'Opéra en 1821, il dirigea les concerts spirituels donnés en 1822, 23 et 24; et cessa ses fonctions le 1er novembre 1831 par la suppression de sa place. Dès 1825 Baillot avait tenu la place de premier violon de la chapelle du roi au sacre de Charles X, en l'absence de Kreutzer; il reçut sa nomination définitive à cette place en 1827; la chapelle fut supprimée de fait à la révolution de 1830. En 1832, Baillot fut compris dans la musique particulière du roi Louis-Philippe comme chef des 2es violons. Dans l'été de 1833 il a fait un voyage en Savoie, en Piémont, en Lombardie, en Suisse et a donné des concerts à Lyon, Chambéry, Aix, Lausanne et Genève, Il est mort le 15 septembre 1842, âgé de 71 ans. On a gravé de Baillot 15 *trios* pour deux violons et basse, six *duos* pour 2 violons, 12 *caprices* pour violon seul, 9 *concertos*, une *symphonie concertante;* 30 *airs* variés, trois *nocturnes* en quintetti, trois *andante*, 3 *quatuor* pour deux violons, alto et basse, 1 *sonate* pour piano et violon, 1 *adagio*, 1 *souvenir*, 24 *préludes* dans tous les tons. Comme écrivain, Baillot a publié *Méthode de violon adoptée par le Conservatoire*, avec Rode et Kreutzer; *Méthode de violoncelle*, idem; l'*Art du violon*, Paris, 1835; *Rapport sur l'orgue expressif de M. Grenié*, 1812; *Rapport* sur un nouveau *Chronomètre*, 1813; *Notice sur Viotti*, 1825, etc.

BAILLOU (Guillaume de), *Ballonius*, surnommé *le Sydenham français*, naquit à Paris en 1538, et mourut en 1616. Baillou eut une grande réputation comme professeur et praticien. Dans le recueil de ses *Constitutions épidémiques*, on admire un rare talent d'observation. Au lieu de commenter les livres arabes, comme les médecins de son temps, il étudiait surtout les maladies elles-mêmes. On a réimprimé en 1635 son livre : *Consiliorum medicinalium libri duo* en 4 vol.; mais tous ses ouvrages l'ont été à Genève, en 1762, 4 vol. in-4°, édition revue par Th. Tronchin.

BAILLU (Pierre de), BAILLIEU, ou BALLIU, florissait à Anvers, vers 1640. Ayant quitté cette ville pour faire le voyage d'Italie, dans le dessein de se perfectionner dans la gravure, il resta à Rome quelques années, après lesquelles il revint dans sa patrie, où il se fit une grande réputation. On a de lui beaucoup d'estampes, d'après Rubens, Vandyck, Cortone, le Guide, Annibal Carrache, et d'autres maîtres. On remarque surtout celle de *Saint Athanase*, d'après Rembrandt.

BAILLY (David), peintre et graveur de Leyde, né en 1590, se distingua surtout par ses portraits à la plume.

BAILLY (Jacques), habile graveur et peintre en miniature, de Paris, mourut en 1677.

BAILLY (Louis), né à Bligny, près de Beaune, en 1730, professeur de théologie à Dijon, chanoine de la cathédrale, principal du collége et promoteur général du diocèse. La révolution l'ayant obligé de s'expatrier, il se réfugia en Suisse, d'où étant revenu en France à l'époque du concordat, il refusa une place de grand vicaire, et se consacra tout entier au service des pauvres, en qualité de desservant de l'hospice de Beaune. Il mourut en 1808. Ses ouvrages sont *Tractatus de verâ religione; Tractatus de ecclesiâ*, 1771, 1776; *Theologia dogmatica et moralis; Les principes de la foi catholique.*

BAILLY (Jacques), peintre et garde des tableaux du roi, né à Versailles, en 1701, mort le 18 novembre 1768, fut aussi auteur dramatique. Il existe de lui : *Théâtre et œuvres mêlées*, 1768, 2 vol. in-8°.

BAILLY (Jean-Sylvain), fils du précédent, né le

15 septembre 1736, s'adonna d'abord aux études littéraires et composa quelques tragédies qui n'ont pas été publiées. S'étant lié avec l'astronome Lacaille, il se tourna entièrement vers l'astronomie, publia des observations et des calculs sur la lune, la comète de 1765, les satellites de Jupiter, et publia l'*Histoire de l'astronomie,* qui lui valut, le 26 février 1784, la place de Tressan à l'Académie française. Il était déjà membre de l'Académie des sciences, et en 1785 il fut reçu membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres à cause de ses savantes recherches sur l'astronomie orientale. La révolution vint trancher en deux parts cette existence qui jusqu'alors avait été tranquille, heureuse et honorée, et devait être ensuite remplie de troubles et d'infortunes pour se terminer sur l'échafaud. En 1789, Bailly fut élu le premier député de Paris aux états généraux, et les états assemblés, il fut encore choisi le premier pour les présider; ce fut encore lui qui, le 20 juin 1789, présida la fameuse séance du jeu de Paume, et le 16 juillet il fut nommé maire de Paris, le jour même de l'assassinat de M. de Flesselles. Bailly porta dans cette nouvelle place, sa probité, sa droiture et son désintéressement ordinaires; mais ces vertus privées n'étaient pas suffisantes pour contenir une populace en proie à l'exaltation la plus violente. Une seule fois il employa la force publique. C'était après le retour du roi de Varennes. Une foule considérable s'était portée au Champ-de-Mars (17 juillet 1791), pour y signer, sur l'autel de la Patrie, une pétition par laquelle on réclamait la déchéance du roi. Bailly se rendit au Champ-de-Mars, avec des gardes nationales, ordonna aux factieux de se séparer, et sur leur refus, proclama la loi martiale et les fit disperser par la force; dès ce jour il perdit toute sa popularité, envoya sa démission le 19 septembre 1791, et au mois de novembre il quitta ses fonctions pour se retirer paisiblement à la campagne, dans les environs de Nantes. Bientôt cependant, malgré les conseils de Laplace, auquel il avait témoigné le désir de venir à Melun, Bailly se rendit dans cette ville, et en y entrant il fut aussitôt reconnu par un des soldats de l'armée révolutionnaire; le peuple s'ameuta contre lui. On le traîna à la municipalité, qui, après avoir examiné ses passe-ports, voulut lui rendre la liberté; mais il fallut, pour satisfaire ces furieux, le rendit en prison chez lui, jusqu'à ce que l'on eût écrit à Paris, pour décider de son sort. On conçoit ce qu'il dut être. Bailly, conduit dans les prisons de Paris, fut appelé en jugement le 10 novembre 1793, devant le tribunal révolutionnaire, condamné à mort le 11, et exécuté le 12 novembre. Les motifs de son arrêt furent l'affaire du Champ-de-Mars et de prétendus complots avec la famille royale. Derrière la charrette qui le conduisait au supplice, on attacha le drapeau rouge qu'il avait fait déployer au Champ-de-Mars, et un groupe de furieux le suivit pendant toute sa route, en l'accompagnant des plus cruelles vociférations. Cependant une pluie froide et pénétrante glaçait la tête et la poitrine du malheureux vieillard. Arrivé sur la place de la Révolution, on voulut qu'il mourût dans ce Champ-de-Mars, où il avait proclamé la loi martiale; on démonta l'échafaud, et on le traîna lui-même après. Au Champ-de-Mars, on brûla le drapeau devant lui, et on l'agita tout enflammé sur sa figure. Comme ses membres glacés par le froid et la pluie l'agitaient d'un tremblement involontaire: « Tu trembles, Bailly, lui « dit un de ses bourreaux. — Oui, je tremble, dit le vieil- « lard, mais c'est de froid. » Enfin, quand il se croyait près de mourir, un nouveau raffinement de cruauté fit déplacer encore une fois l'échafaud, de peur que l'enceinte *sacrée* du Champ-de-Mars ne fût souillée par le sang d'un si grand criminel. On rétablit donc encore une fois son lit de mort sur un tas de fumier; il y monta et périt. On a de cet écrivain; *Observations de Lacaille* sur 515 étoiles du zodiaque, 1763; *Essais sur la théorie des satellites de Jupiter* avec des tables de Jupiter, par Jeaurat, 1766, in-4°; *Éloge de Leibnitz,* 1769, in-4°; *Histoire de l'astronomie ancienne,* depuis son origine jusqu'à l'établissement de l'astronomie moderne, 1775, in-4°; *Histoire de l'astronomie moderne,* 1778-83, 3 vol. in-4°; *Histoire de l'astronomie orientale,* 1787, in-4°; *Lettres sur l'origine des sciences* et sur celle des peuples de l'Asie, 1777, in-8°; *Lettres sur l'Atlantide de Platon* et sur l'ancienne histoire de l'Asie, Londres, 1779, in-8; *Essai sur les fables et sur leur histoire,* 1798, 2 vol. in-8°; *Mémoires d'un témoin de la révolution,* 1804, 3 vol. in-8°; *Mémoires* dans les recueils des académies dont il était membre; *Poésies* dans l'*Almanach des muses.*

BAILLY (Antoine-Denis), prote de Didot, était né à Besançon le 8 novembre 1749, de parents pauvres. Ayant fait ses études avec succès au collége de cette ville, il embrassa la profession d'imprimeur, et vint à Paris. Devenu prote de l'imprimerie de Didot jeune, il y surveilla l'impression de la plupart des beaux ouvrages sortis de ses presses depuis 1780, et qui sont recherchés des amateurs, non moins pour leur correction que pour leur élégance. C'est à Bailly que l'on est en partie redevable de la publication des *Études de la nature*, ouvrage qui commença la réputation de B. de Saint-Pierre. Aimant les livres avec passion, Bailly était parvenu à en former une collection peu nombreuse, mais précieuse par le choix et la beauté des exemplaires. Un revers de fortune l'obligea de la mettre en vente. Bailly survécut longtemps à la dispersion de ses livres. Il vivait encore à Paris en 1815; mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On lui attribue les deux ouvrages suivants : *Dictionnaire poétique d'éducation,* Paris, 1775, in-8°, publié sous le pseudonyme de *Delacroix; Choix d'anecdotes anciennes et modernes, recueillies des meilleurs auteurs,* Paris, 1824, 5 v.

BAILLY (Joseph), né à Besançon en 1779; littérateur et pharmacien; partit pour Saint-Domingue en 1801; envoyé à Jacmel, il y fut atteint de la fièvre, eut le bonheur d'échapper à la mort, et resta seul chargé de l'administration et du service de l'hôpital; fait prisonnier de guerre en 1803, et transporté à Santo-Domingo; de retour en France, en 1804, fut employé comme pharmacien aide-major à l'armée des côtes; puis en Allemagne et en Prusse en 1806 et 1807; prisonnier à Dresde en 1813; aide-major de l'hôpital militaire de Besançon en 1823; mort le 15 décembre 1832; auteur de plusieurs écrits utiles.

BAILLY DE JUILLY (Edme-Louis-Barthélemi), né à Troyes en 1760, oratorien; professeur de rhétorique à Tours en 1788; puis au collége de Juilly en 1789; administrateur de Seine-et-Marne en 1790; député à la convention en 1792; dans le procès de Louis XVI, vota

pour le bannissement, pour l'appel au peuple et le sursis à la condamnation ; remplit les fonctions de président dans la journée du 1er prairial, le 20 mai 1795, avant Boissy-d'Anglas ; passa au conseil des Cinq-Cents, et en fut élu secrétaire le 16 juillet 1796 ; fut sauvé de la déportation au 18 fructidor, le 5 septembre 1797; réélu en 1798; dénoncé à la tribune comme royaliste ; nommé préfet du département du Lot, en 1800 ; déplacé en 1815; mort en juillet 1819. A la création de la Légion d'honneur, il fut nommé chevalier, et quelques années après, il en devint officier.

BAILLY-BRIET (Jean-Baptiste), avocat, né en 1729 à Besançon, jouissait d'une assez grande réputation au barreau de cette ville. Ayant renoncé de bonne heure à la plaidoirie, il fut honoré de la confiance de toutes les grandes maisons de la province, et publia, dans une foule de causes importantes, des mémoires qui pendant longtemps ont été recherchés des jurisconsultes. Inscrit sur la liste des *suspects* en 1793, et conduit au château de Dijon. Il passa ses dernières années au milieu de ses livres, étranger à tous les événements, et mourut le 27 octobre 1808, à l'âge de 79 ans. Il avait épousé la sœur du savant historien de Pontarlier. On doit à Bailly-Briet : *Le Comté de Montbéliard agrandi et enrichi au préjudice de la Franche-Comté* par l'échange conclu le 27 mai 1786 entre le roi de France et le duc de Wurtemberg, Besançon, 1789.

BAILLY DE MONTARON (Pierre de), chancelier de l'université d'Orléans, mort en 1775, a laissé : *Remèdes pour guérir la goutte*, 1749, in-12.

BAILLY DES ARDENNES (le baron Nicolas), doyen des conseillers à la cour de cassation, commandeur de la Légion d'honneur, né à Charleville vers 1756; mort à Paris le 11 juin 1832, âgé de 76 ans. D'abord avocat, puis substitut de l'accusateur public à la haute cour de Vendôme, il fit preuve de beaucoup de talent dans le procès de Babeuf en 1797; membre du tribunal de cassation pour le département des Ardennes, dans la même année ; en 1800, appelé à la cour suprême de justice, et, en 1812, président du collége électoral de Mézières.

BAILLY DE BLOIS (E.M.), docteur en médecine, né à Blois en 1796, mort en 1837, fit plusieurs voyages en France pour étendre ses connaissances ; passa à Rome, où il fit des observations très-utiles sur la nature des fièvres pernicieuses ; de retour à Paris en 1822, publia plusieurs ouvrages, et fut choisi, en 1825, par le comité grec de Paris, pour aller établir en Grèce un service de santé; fit établir des hôpitaux à Athènes, et dans les autres places de la Morée. Ses principaux ouvrages sont : *L'existence de Dieu et la liberté morale démontrées par des arguments tirés de la doctrine du docteur Gall, etc.; Mémoire sur les différents changements qui surviennent dans le système osseux, etc.; Traité anatomico-pathologique des fièvres intermittentes, etc.* ; et *Manuel d'astronomie*.

BAILLY (Henri de), surintendant de la musique de Louis XIII en 1625, mourut le 25 septembre 1639. On a de lui un *Super flumina*, des ballets et des divertissements pour la cour.

BAILLY DU ROLLET (N.), mort en 1786, a donné au théâtre *Iphigénie en Aulide*, opéra.

BAINBRIDGE (Jean), astron. anglais, né à Ashby de la Zouch, en 1582, mort en 1643 à Oxford, où il était professeur de l'université, a donné une *Description astronomique de la comète de* 1618, Londres, 1619 ; une édition grecque et latine de la *Sphère de Proclus*, des *Hypothèses des planètes*, et de la *Table chronologique des rois Ptolémée*, Londres, 1620, in-4°; des *Observations astronomiques*, restées MS. dans la bibliothèque du collége de la Trinité de Dublin.

BAINES (Rodolphe), d'abord professeur d'hébreu à Paris, puis évêque à Lichfield en Angleterre, mort en 1560, est auteur d'un *Commentaire sur les proverbes*, et d'une *Grammaire hébraïque*, Paris, 1550, in-4°.

BAINI (Laurent), compositeur, né à Venise, mort à Rieti, a écrit plusieurs opéras de 1785 à 1788. Il a laissé un stabat, et des motets à trois parties.

BAINVILLE (Charles), peintre et chansonnier provençal, mort en 1644, est connu par plusieurs pièces fugitives et un grand nombre de chansons bachiques.

BAIRACTER MUSTAPHA. *Voy.* **MUSTAPHA.**

BAIRD (sir David), général anglais, entré au service en 1772, comme enseigne ; embarqué en 1779, pour les Indes orientales, comme capitaine ; grièvement blessé et fait prisonnier à la bataille de Perimbancum en 1800 ; reste trois ans et demi captif à Seringapatnam ; lieutenant-colonel en 1790; prit part, en 1791 et 1794, au siége de cette même ville; et en 1793, à celui de Pondichéry; colonel en 1795; brigadier en 1797 ; major général en 1798; dirigea, le 4 mai 1799, l'assaut de Seringapatnam et reçut du général en chef Harris l'épée d'apparat du sultan vaincu ; en 1801, commandant d'une expédition en Égypte ; lieutenant général en 1805; dirigea une expédition contre le cap de Bonne-Espérance; battit l'armée hollandaise le 8 juin 1806 ; fit capituler le fort et la ville du Cap le 10 juin, et se rendit maître de la colonie le 18 ; commanda une division au siége de Copenhague en 1807 ; y fut deux fois blessé ; en janvier 1809, le fut de nouveau au combat de la Corogne, en Espagne ; créé baronnet et grand-croix de l'ordre du Bain; général commandant en chef et conseiller privé pour l'Irlande en 1814 ; gouverneur de Kinsale en 1819; du fort George en 1827 ; mort le 18 août 1829.

BAIRO (Pierre), médecin à Turin, mort en 1558, a donné un *Recueil de secrets de médecine ;* un *Traité de la peste ; Lexipyretæ perpetuæ questiones*, Turin, 1512.

BAISANCOR ou **BOUZIANGOR**, fils de Caidu-Kan, empereur des Mogols, vivait vers 1080 ; il eut deux frères, Guicalemgom, chef de la tribu Tahuit, et Guiermagin, chef de la tribu Sahuit, les plus nobles parmi les Mogols. Baisancor eut un fils, Tumnakan, ou Toummennh-Kan, tige commune de Gengis-Kan et de Tamerlan. Il vivait vers 1092.

BAISANCOR, fils de Schahrokh, surnommé *Gaiathaldunia-Valdin-Mirza*, fut envoyé par le sultan, son père, dans la Géorgie vers 1449 ; il y apprit la révolte d'Eiskander, fils de Cara-Josef le Turcoman, qui avait envahi la province d'Aderbigian, et le fit rentrer dans le devoir. Baisancor mourut en 1451, d'un excès d'intempérance, à l'âge de 37 ans.

BAISANCOR-MIRZA, fils d'Yacoub-Beg, cinquième prince de la dynastie des Turcomans du Mouton Blanc, est proclamé sultan à l'âge de 10 ans, l'an 1488 ;

mais il se trouva deux autres factions qui élevèrent sur e trône Massid-Beg, frère d'Yacoub, d'un côté ; et Ali-Beg, fils de Khalil-Beg, de l'autre ; mais aucun des trois ne régna paisiblement, car Rostam-Beg, fils de Maksad et aussi petit-fils de Hassan-Beg, les chassa tous, et s'empara de leurs États. Baisancor qui était sous la tutelle de Sophi-Chalil-Mosuli, ne régna qu'un an et huit mois ; il fut défait et tué par Rostam, près de la ville de Berdaa en 1490.

BAISANCOR-MIRZA, fils de Mahmoud, de la branche de la famille de Tamerlan qui régna dans la Transoxane ; son père Mahmoud mourut à Samarcand en 1512, laissant quatre enfants. Baisancor qui avait le gouvernement de Samarcand, n'ayant pas des forces suffisantes pour résister à son frère Massud, se tint caché dans la ville qu'il lui avait abandonnée, puis il se retira auprès de Kosru-Schah, dans la ville de Condaz. Ce dernier força Massud de lever le siége de Condaz et de s'enfuir dans le Khoraçan, auprès du sultan Hussein ; puis il fit mourir Baisancor et devint ainsi maître des pays de Condaz, de Bottlan, de Hessar et de Bodakhschien en 1517.

BAITELLI (Giulia). *Voyez* **FENAROLI**.

BAITHOS, Juif, disciple d'Antigonus Sochœus, fonda avec Sadoc, son condisciple, la secte des saducéens, qui s'appelaient aussi baithosiens.

BAITZ (Jean-André Hartmann), bon constructeur d'orgues à Utrecht, mourut peu de jours avant la dédicace d'un orgue qu'il avait terminé le 20 décembre 1770 à Ziericzée.

BAIUS ou **DE BAY** (Michel) naquit en 1513 à Melin dans le Hainaut, fit ses études à Louvain au collége de Standock, dont il devint principal, puis six ans après, président du collége d'Adrien ; prit le bonnet de docteur en 1550, devint l'année suivante professeur d'Écriture sainte, et substitua à la méthode des scolastiques un enseignement réglé sur l'Écriture et sur les docteurs de l'Église, surtout sur saint Augustin. Les franciscains firent un relevé de 18 propositions qu'ils dénoncèrent à la faculté de théologie de Paris, sans toutefois nommer l'auteur qui les eût avancées ou le livre d'où elles étaient tirées. La Faculté frappa de censure 15 de ces propositions comme hérétiques, et les trois autres comme fausses. Le cardinal Granvelle essaya en vain d'étouffer la querelle, et lorsque Baius et Hesselius son partisan eurent été députés au conseil de Trente par le roi d'Espagne et la faculté de Louvain, les adversaires de Baius parvinrent à faire condamner par Pie V, le 1er octobre 1567, soixante-deux propositions, la plupart extraites des ouvrages de Baius. Ce dernier n'était point nommé dans la bulle qui ne fut ni affichée, ni imprimée, mais lue seulement dans la Faculté par Morillon, grand vicaire de l'archevêque de Malines qui refusa d'en délivrer copie et de la faire inscrire sur les registres. Grégoire XIII confirma cette bulle en 1579. Baius se soumit alors, mais les disputes n'en continuèrent pas moins dans l'université. Baius mourut le 15 septembre 1589 ; il avait laissé des fonds pour bâtir un collége. Ses œuvres ont été imprimées par les soins de P. Gerberon, Cologne, 1696.

BAIUS (Pierre), frère du précédent, est auteur du *Directorium electionum*.

BAIUS (Jacques), fils du précédent, professeur de théologie à Louvain, fit bâtir le collége Baianum, pour lequel Michel Baius avait laissé des fonds ; il mourut en 1614, laissant *Institutionum christianæ religionis libri IV; De eucharistiæ sacramento*.

BAIZÉ (Noel-Philippe), prêtre de la congrégation de la doctrine chrétienne, né à Paris le 28 octobre 1672, dirigea d'abord le collége de Vitry-le-Français, et y enseigna la théologie en 1697. Il revint à Paris en 1704 pour y exercer les mêmes fonctions dans la maison de Saint-Charles, rue des Fossés-Saint-Victor. Miron, docteur de la maison de Navarre, ayant laissé ses livres aux prêtres de la doctrine chrétienne, à condition que leur bibliothèque serait ouverte au public certains jours de la semaine, le P. Baizé en fut nommé directeur ; il en dressa le catalogue avec une telle exactitude qu'aucun autre, sous ce rapport, ne peut lui être comparé. Il mourut à Paris le 24 janvier 1746.

BAJAZET Ier, fils d'Amurath Ier, fut salué empereur sur le champ de bataille de Cassovie, l'an de l'hég. 792 (1390 de J. C.). Une mort violente et imprévue avait empêché le troisième sultan des Ottomans de désigner son successeur : Jacoub-Chélébi, frère de Bajazet, se crut des droits à hériter de l'empire, parce qu'il avait contribué à l'agrandir par sa valeur. Bajazet ne vit avec raison, dans Jacoub, que le premier de ses sujets, et dans ce sujet qu'un rebelle ; il le fit mettre à mort. Ses guerres continuelles, soit domestiques, soit étrangères, rappelèrent ce sultan d'une extrémité à l'autre de son vaste empire : toujours armé, on le voyait presque à la fois apparaître la foudre à la main, en Europe et en Asie. Son étonnante activité, la promptitude de ses coups, l'effet simultané de sa colère et de sa vengeance, le firent surnommer Bajazet *Ildérim* (Bajazet l'Éclair) ; vainqueur, en Asie, du prince de Caramanie, son beau-père, il repassa en Europe, pour venger au delà du Danube l'affront qu'Étienne de Moldavie avait imprimé, sur les bords du Sireth, aux armes ottomanes. Tour à tour vainqueur et vaincu, Bajazet reparut dans la Natolie, et terrassa ce même ennemi dont il avait épousé la fille, et à qui sa clémence avait permis de se relever d'une première chute. Cette fois il fit trancher la tête à Caraman-Ogli, son beau-père, et s'empara de ses États. Bientôt une ligue formidable arma les princes chrétiens contre l'empire ottoman. Sigismond, roi de Hongrie, alarmé des succès et de la puissance du sultan, avait provoqué cette croisade. Ce fut près de Nicopolis en Bulgarie, sur les bords du Danube, que la querelle se vida, à la honte des princes chrétiens, et à la gloire de Bajazet. Il remporta sur les Polonais, les Hongrois et les Français confédérés une victoire signalée, l'an de l'hég. 797 (1395 de J. C.). Le roi Sigismond prit la fuite ; l'élite de la noblesse française périt sur le champ de bataille, ou fut obligée de se rendre. Mais le sultan souilla sa victoire par des actes de cruauté envers les prisonniers ; il fit mourir tous ceux qui refusaient d'embrasser l'islamisme, ou qui ne lui donnaient pas l'espérance d'une riche rançon. La prise de Constantinople manquait seule à la gloire de ses armes ; mais il imposait des tributs aux Grecs, et dictait des lois aux derniers successeurs de Constantin. Il allait peut-être entreprendre d'achever son ouvrage, lorsqu'il en fut tout à coup détourné par l'attaque d'un ennemi

formidable; Tamerlan, qui venait de se rendre maître d'une grande partie de l'Asie, tourna ses armes contre Bajazet. Tamerlan ne voulait point souffrir d'égal, et le chef des Ottomans ne voulait point reconnaître de supérieur. Ils se provoquèrent l'un l'autre par des lettres pleines d'ostentation et de menaces. Ces provocations étaient le signal d'une guerre à mort : les deux colosses se heurtèrent dans les plaines d'Ancyre, en Galatie, l'an de l'hég. 804 (1402 de J. C.). Un million de combattants se mêlèrent, et le sang humain fut versé pendant trois jours et deux nuits. Deux cent quarante mille hommes tués sur le champ de bataille attestèrent que la bravoure et la fureur étaient égales de part et d'autre : mais la fortune accabla Bajazet de toutes les humiliations. Vaincu, fait prisonnier, le dernier coup pour son orgueil fut de ne pouvoir échapper à la magnanimité de Tamerlan. Tamerlan rendit à Bajazet sa femme et son fils, et le laissa décoré d'un sceptre et d'une couronne; il avait même promis de lui rendre ses États. La vérité historique rejette les traditions populaires qui l'ont représenté renfermé dans une cage de fer, et traîné comme une bête farouche, à la suite de son vainqueur; mais elle admet que Tamerlan, lassé des tentatives que faisait le sultan captif pour lui échapper, l'ait mené à la suite de son armée dans un chariot couvert; elle admet même qu'il ait eu la pensée de conduire Bajazet jusqu'à Samarcande, pour qu'il y servît d'ornement à son triomphe. Quoi qu'il en soit, ce prince infortuné, que l'orgueil n'abandonna qu'avec la vie, mourut d'apoplexie au camp tatar, devant Ak-Shéir, l'ancienne Antioche de Pisidie, l'an de l'hégire 806 (ou 1403). Tamerlan donna quelques larmes à sa mémoire, et permit à son fils Mouza de régner sur la capitale de la Natolie.

BAJAZET II succéda à son père Mahomet Fatile (Mahomet le Vainqueur), l'an de l'hég. 886, de J. C. 1481. Les premières années de son règne il eut à combattre Jem, ou Zizime, son frère, devenu célèbre par ses malheurs. Délivré d'un ennemi qui lui semblait si dangereux, le sultan songea à se venger de ceux qui l'avaient protégé. Sa fureur se tourna sur Cait-Bey, soudan des mameluks d'Égypte; mais ce souverain du Caire était plus aisé à attaquer qu'à vaincre : Bajazet ne put qu'entamer la sanglante querelle que son fils était destiné à terminer par la destruction des mameluks et de leur monarchie. Il combattit les Moldaves, soumit la Bosnie et la Croatie, et envoya les Ottomans secourir leurs frères, qui, sous le nom des Maures d'Espagne, cédaient à la fortune de Ferdinand et d'Isabelle. Après trente années de travaux et de fatigues, Bajazet voulut céder le trône à Achmet, son fils aîné; mais le prince Sélim, le second de ses fils, en avait ordonné autrement. Bajazet, vieux et infirme, fut forcé de s'armer contre lui : cette guerre impie se termina par un parricide; le sultan descendit du trône, il couronna Sélim de sa propre main; et, quelques jours après, mourut empoisonné par lui à soixante-deux ans, l'an de l'hég. 918 (1512 de J. C).

BAJAZET, fils d'Achmet I[er] et de la sultane Kiosens, était un des frères d'Amurath IV. Élevé et gardé dans le sérail, ce prince donnait les plus belles espérances. Ibrahim, imbécile et ignoré, n'était point compté parmi les rejetons de la tige impériale, et le sultan Amurath avait perdu jusque-là tous ses enfants mâles, dans leur bas âge; mais les droits de Bajazet à l'affection publique ne lui en donnaient qu'à la haine et à la défiance de son frère. Cet ombrageux et cruel souverain, résolu depuis longtemps à sacrifier cette innocente victime, avait cependant toujours cédé aux larmes de leur commune mère, qui intercédait pour Bajazet. Pendant son expédition contre les Persans, l'éloignement enhardit la férocité d'Amurath, et le même messager qui vint annoncer à Constantinople la prise de Revan, apporta l'ordre de mort pour l'infortuné Bajazet. La sultane sa mère ne put arrêter le bras des bourreaux; ses imprécations contre l'un de ses fils n'empêchèrent pas l'autre de périr : du moins se défendit-il avec courage, et ce ne fut qu'après qu'il eut tué quatre de ses meurtriers, que les autres parvinrent enfin à l'étrangler, l'an de l'hégire 1044.

BAJAZET, sultan, fils de Soliman I[er] et de Roxelane, fut célèbre par ses crimes et par le châtiment qu'il en eçut. Après la catastrophe de Mustapha et de Zéangir, arrivée l'an de l'hég. 960 (1553 de J. C.), Bajazet était resté le seul prince du sang ottoman, avec Sélim, son aîné, qui devint depuis Sélim II; mais Sélim était désigné par le vieux Soliman comme le successeur à l'empire. Ayant tenté vainement de se défaire de Sélim, Bajazet essaya si le fer ne lui réussirait pas mieux que le poison : il fit prendre les armes aux troupes que le rang et l'autorité de sanjiac de Kutaïa mettaient à sa disposition : Sélim marcha contre lui, avoué par son père, et par un fetfa du mufti. Bajazet fut vaincu près d'Iconium, l'an de l'hég. 995 (de J. C. 1558), et réduit à chercher un asile auprès du roi de Perse. La vengeance de Soliman l'y suivit : le prince fugitif, condamné tant qu'il fut criminel, intéressa dès qu'il fut malheureux. Le sofi l'avait fait jeter dans une prison. Soliman envoya des bourreaux, sous le nom d'ambassadeurs, porter à Bajazet le fatal cordon, et l'ordre de mourir, l'an de l'hég. 966 (de J. C. 1559).

BAJOLE (Jean), jésuite, né à Condom, en 1599, mort à Béziers en 1650, est auteur d'une *Histoire sacrée d'Aquitaine*, Cahors, 1644, 2 vol. in-4°.

BAJON, médecin naturaliste de la faculté de Paris; envoyé, en 1763, comme chirurgien-major à Cayenne; obtint, en 1773, une médaille d'or de l'Académie de chirurgie pour un mémoire sur les traitements des maladies inflammatoires; en 1774, élu correspondant de l'Académie des sciences; en 1776, publia, en France, des mémoires pour servir à l'histoire de Cayenne et de la Guiane française; on ignore la date et le lieu de sa mort, mais il vivait encore en 1790.

BAJOT, sous-commissaire de la marine, et chef du bureau des lois au ministère de la marine et des colonies; a publié en 1801, *Revue de la marine française depuis son origine jusqu'à nos jours;* en 1804, *Répertoire de l'administration de la marine;* en 1810, *Éloge de la pomme et de ses avantages sous le rapport de la santé;* mort dans ces dernières années.

BAKE (Laurent), poëte hollandais de la fin du 17[e] siècle, issu d'une des familles les plus distinguées d'Amsterdam, était seigneur de Wulverhorst, et neveu du célèbre poëte et historien Noost. Son ouvrage le plus remarquable est un *Recueil de saints cantiques,* Amsterdam, 1682 et 1721, in-4°. Il est mort en 1714. Vandenbroeck a pu-

blié ses *Mélanges poétiques*, fort estimés, Amsterdam, 1737, in-4°.

BAKER, voyageur anglais, a écrit un voyage qui porte son nom, quoiqu'il ne fût parti qu'en qualité de facteur. Ce voyage est de l'an 1563. Un second voyage qu'il entreprit sur les côtes de Guinée, lui fut malheureux. Séparé des vaisseaux par un épais brouillard, et obligé de longer la côte dans une chaloupe, il fut après mille dangers recueilli comme prisonnier par deux vaisseaux français; après quelques mois de séjour en France, Baker acheta sa liberté et revint mourir dans sa patrie, en 1580.

BAKER (David), bénédictin anglais, né en 1575 à Abergavenni dans la province de Montmouth, partagea sa vie entre les devoirs de son état, soit comme religieux, soit comme missionnaire, et la recherche des monuments sur l'histoire ecclésiastique d'Angleterre et sur celle de son ordre. On conservait chez les bénédictines anglaises de Cambrai, dont il avait été l'aumônier pendant 9 ans, 9 vol. in-fol. de ses œuvres. Il n'a rien publié; mais Hugues Cressy a beaucoup profité de ses recherches dans son *Histoire d'Angleterre*. Baker mourut à Londres en 1641.

BAKER (Richard), historien, né en 1568 dans le comté de Kent, s'étant engagé pour des dettes contractées par la famille de sa femme, passa ses dernières années dans la prison de la Flotte, comme débiteur insolvable. Il y composa la plupart de ses ouvrages, et mourut en 1645. Dans la foule de ses écrits, on distingue la *Chronique des rois d'Angleterre depuis l'époque du gouvernement des Romains jusqu'à la mort du roi Jacques*. Elle eut un succès prodigieux, et c'est encore un livre populaire.

BAKER (Thomas), mathématicien anglais, né vers l'année 1625, à Ilton, dans le comté de Somerset, étudia à l'université d'Oxford, prit les ordres, et fut nommé vicaire de Bishop's Nymmet, dans le comté de Devon. Il publia, en 1684, un traité intitulé *la Clef géométrique, ou la Porte des équations ouverte*, etc.; mort en 1790.

BAKER (Thomas), antiquaire anglais, né le 14 septembre 1656, à Crook, dans le comté de Durham, étudia à l'université de Cambridge, et entra ensuite dans les ordres. Reçu membre du collége de St.-Jean à Cambridge, en 1679, il perdit cette place en 1717, pour avoir refusé de prêter le serment de fidélité au roi George Ier. Le poëte Prior, son ami, qui le remplaça, eut la générosité de lui abandonner le traitement attaché à la place; mais Baker n'en conserva pas moins un vif ressentiment de son expulsion, et il avait coutume d'écrire sur tous ses livres: *Socius ejectus*, ou *Ejectus rector*. Il continua cependant de résider dans le collége, où il était généralement estimé, et où il mourut, le 5 juillet 1742, âgé de 84 ans. Son principal ouvrage est intitulé: *Réflexions sur la science, où l'on démontre son insuffisance dans toutes ses branches, et l'utilité et la nécessité d'une révélation*, publié en 1699, sous le voile de l'anonyme, en un vol. in-8°, réimprimé sept fois depuis, notamment en 1709 ou 1710, 1714 et 1738; traduit en français par Berger, sous le titre de *Traité de l'incertitude des sciences*, 1714, in-12. Il avait conçu le plan d'une *Histoire de l'université de Cambridge*, et ses collections pour cet objet, qui consistent en 39 vol. in-folio et 3 vol. in-4°, presque tous écrits de sa main, ont été conservées dans la bibliothèque de cette université, et dans le musée britannique.

BAKER (Henri), naturaliste anglais, mort en 1774, fut membre de la Société royale et de celle des antiquaires. Une médaille d'or lui fut décernée en 1744 pour ses découvertes microscopiques. Son *Microscope mis à la portée de tout le monde*, a été traduit en français par le Père Pezenas, 1754, in-8°.

BAKER (David-Erskine), fils du précédent, quoique dans le commerce, s'occupait de littérature, et a laissé quelques poésies et une espèce de biographie dramatique.

BAKEREEL. *Voyez* **BACKEREEL**.

BAKEWELL (Robert), célèbre fermier anglais, né en 1726, à Dishley, dans le Leicestershire, s'occupa de l'amélioration des bestiaux, et voyagea pour cet objet en Angleterre, en Irlande et en Hollande. Ses essais furent si heureux, que le troupeau de Dishley se faisait remarquer entre tous ceux de l'Angleterre. Bakewell retira d'un seul de ses béliers, pendant le temps de la monte, le produit surprenant de 1,200 guinées. La race de son troupeau se reconnaît à la délicatesse des os et de la chair, à la légèreté des intestins et à une disposition à l'assoupissement. Bakewell mourut en 1795.

BAKHTIAR, surnom de Mohammed-Khalage, officier de Schehabeddin, quatrième sultan de la dynastie des Gaurides. Cet officier passait pour le plus brave de son temps; on lui donna les titres de *Tchomten-gehan* et de *Pehelevan-zaman*, qui signifiaient *le Preux* et *le Héros* de son siècle. Après la mort de Schehabeddin, il s'attacha au service de Cothbeddin-Ibek, roi de Delhi. En présence de ce prince, armé seulement d'une énorme massue, il combattit un éléphant blanc, et le força de fuir devant lui (1120 de notre ère).

BAKHTICHUA, médecin arabe du 8e siècle de J. C., guérit d'une maladie grave le calife Hadi, qui, pouvant se passer de ses autres médecins, ordonna leur mort; Bakhtichua prévint l'exécution de cet ordre en empoisonnant le calife.

BAKHTICHUA, petit-fils du précédent, succéda à son père Gabriel dans la charge de médecin de Mamoun, fut tour à tour persécuté, exilé et réintégré dans ses biens jusqu'à sa mort arrivée en 870 de J. C.

BAKHUYZEN (Ludolphe), peintre, né à Embden, en 1631, montra dans sa jeunesse des dispositions singulières pour l'écriture. Après avoir travaillé jusqu'à dix-huit ans chez son père, secrétaire des États, il fut placé dans une maison de commerce à Amsterdam. Ce fut là qu'il commença, sans le secours d'aucun maître, à dessiner à la plume les vaisseaux qu'il voyait dans le port. Encouragé par le succès de ses premiers essais, il entra dans la carrière de la peinture, et prit des leçons de van Everdingen; à force de travail, et en fréquentant les ateliers des meilleurs peintres, il parvint à une grande habileté; mais ce qui contribua le plus à ses progrès, ce fut le zèle qu'il mit à étudier la nature. Pour mieux se pénétrer de ses effets extraordinaires, il ne craignait pas de s'exposer aux plus grands dangers. Monté sur une frêle barque, il allait, à l'approche des temps orageux, observer de sang-froid le mouvement des vagues, leur choc impétueux contre les rochers, l'agitation et la tourmente des vaisseaux, et les sillonnements des éclairs et de la foudre: souvent les matelots effrayés le ramenaient à terre, malgré ses instances; alors courant chez lui, sans se dis-

traire, sans parler à personne, il se hâtait de peindre les esquisses qu'il venait de tracer, et en rendait tous les détails avec une admirable exactitude. Un zèle si courageux a valu à Bakhuysen le premier rang parmi les peintres de marine. Ses ouvrages furent très-recherchés, et plusieurs souverains honorèrent son atelier de leur visite; le czar Pierre voulut même suivre ses leçons. Les bourgmestres d'Amsterdam lui commandèrent une grande *Marine*, qu'ils payèrent 1,390 florins, et l'envoyèrent à Louis XIV, en 1665. Le musée de Paris possède ce beau tableau, ainsi que sept autres *Marines* du même auteur, parmi lesquelles on distingue une *Vue d'Amsterdam*, et celle d'une *Mer houleuse, à l'entrée d'un port*. Toutes les productions de ce maître sont d'une extrême vérité. Bakhuysen cultivait aussi la poésie, et il trouvait encore le temps d'enseigner l'écriture; il inventa même des méthodes pour fixer les principes de cet art. Ses rares talents et ses mœurs douces lui concilièrent l'amitié des gens de lettres, des artistes et des hommes de son temps les plus recommandables. Sa gaîté et sa force d'âme ne l'abandonnèrent point dans les longues souffrances qui terminèrent ses jours, en 1709, à l'âge de soixante et dix-huit ans.

BAKKER (Pieter-Huysinga), poëte hollandais, né en 1715, à Amsterdam, et mort dans la même ville, le 22 octobre 1801, fut l'ami de l'historien Wagenaer qui avait épousé sa sœur. Il survécut à cet homme célèbre, et publia une notice sur sa vie. Les poésies de Bakker, sur divers sujets, forment 3 vol. in-8°, où l'on remarque un poëme estimé, sur l'inondation de 1740. Ses *Satires contre les Anglais* ont été imprimées séparément en un vol. in-4°. On y trouve de la chaleur et de la véhémence, quoique l'auteur fut âgé de 82 ans, quand il les composa. Il était membre de l'Académie de Leyde, et il a fait insérer dans le 51e volume des *Mémoires* de cette société, une *Dissertation* très-savante sur la versification ancienne et moderne des Hollandais.

BAKKER (Mathieu), mécanicien hollandais, auquel on doit l'invention des *chameaux*, machine pour alléger les vaisseaux et les faire passer sur les bas-fonds.

BAKKER (Gerbrand), médecin hollandais, professeur à l'université de Groningue, naquit à Enkhuisen, dans la Nord-Hollande, le 1er novembre 1771. En 1806 il fut nommé lecteur d'anatomie, de chirurgie et d'accouchements à l'école chirurgicale de Harlem; l'année suivante une place de professeur ordinaire à Franeker lui fut décernée. En 1811, lorsque la Hollande fit partie de l'empire français, le gouvernement le nomma professeur d'anatomie, de physiologie, de chirurgie et d'accouchements à l'université de Groningue. Bakker remplit ces importantes fonctions pendant dix-sept ans, et ne se distingua pas moins comme professeur que comme écrivain. Il mourut le 14 juin 1828. Bakker a publié divers ouvrages en hollandais. Plusieurs sont sur les accouchements; on y remarque aussi un traité sur le magnétisme animal, un sur les vers, dirigé contre le professeur Rudolphi de Berlin, un autre sur l'œil humain. Ses autres ouvrages sont en latin.

BALAAM, fameux devin d'Aram, dans la Mésopotamie, chargé par Balac, roi de Moab, de maudire les Israélites, qui étaient arrivés du désert sur les bords du Jourdain, consulte plusieurs fois le Seigneur, qui lui défend de se prêter à cet acte; mais Balaam, séduit par les magnifiques promesses de Balac, entre dans ses vues, et, monté sur une ânesse, suit les députés que le roi lui avait envoyés. L'ânesse se jette à travers les champs; ramenée dans un sentier étroit, elle s'agite sous les coups de Balaam, et s'abat sous lui. Balaam la frappe, et Dieu donnant la parole à l'ânesse, elle se plaint à son maître des mauvais traitements dont il l'accable. Alors un ange apparaît à Balaam, lui reproche l'intention secrète de son voyage, lui permet de le continuer, et lui ordonne de n'exécuter que ce que le Seigneur lui commandera. Balaam, arrivé auprès de Balac, ne fit entendre que des bénédictions pour les Israélites et des malédictions sur leurs ennemis. Balac furieux le renvoya sans récompense, et Balaam lui conseilla alors d'envoyer des filles moabites et madianites dans le camp des Israélites, pour les corrompre et les porter à l'idolâtrie. Quelque temps après, Balaam fut tué par les Hébreux vainqueurs des Madianites.

BALACE, préfet sous l'empereur Constance, fit éprouver une cruelle persécution aux chrétiens. St. Antoine le menaça de la vengeance céleste, et lui prédit sa mort qui arriva bientôt après.

BALADAN, roi de Babylone, régna vers 726 avant J. C., et fit alliance avec Ézéchias, roi de Juda.

BALAGNY (Jean de MONTLUC, seigneur de). *Voyez* **MONTLUC**.

BALAMIO ou **BALAMY** (Ferdinand), médecin de Léon X, cultiva la langue grecque avec succès, et s'est fait un nom par ses traductions de divers *opuscules* de Galien réunies dans l'édition de Venise, 1586.

BALARD (Jean), syndic de Genève, a laissé dans la bibliothèque de cette ville un manuscrit intitulé: *Journal de tout ce qui s'est passé à Genève, de* 1525 *à* 1531.

BALARD (Jean), habile joueur de luth, vers la fin du 16e siècle.

BALARD (Marie-Françoise-Jacquette ALBI, dame), avantageusement connue par ses poésies, née à Castres en 1776, avait un talent remarquable pour la poésie. En 1810, elle publia un poëme en 4 chants: l'*Amour Maternel;* en 1811 remporta deux prix à l'Académie des jeux floraux; publia une *Ode sur la Restauration;* un *Éloge de madame Verdier*, et mourut le 8 avril 1822, laissant inédits plusieurs morceaux, entre autres : *Velleda*, cantate.

BALAS. *Voyez* **ALEXANDRE BALAS**.

BALASSA (Valentin), comte hongrois, distingué dans la double carrière des armes et des lettres, est auteur de *poésies* latines et hongroises, dont le recueil a été imprimé à Leutschau.

BALASSI (Mario), peintre florentin, élève de Passignano, mort vers 1670, a laissé plusieurs ouvrages parmi lesquels on cite : *St. François recevant les plaies*, et une copie de la *Transfiguration de Raphaël*.

BALATHI (Abulfeda-Othman-Ben-Issa), auteur arabe dont on a un traité *des caractères de différents alphabets*, et un *écrit sur les sectateurs de Zoroastre et les Manichéens, qui maintiennent les deux principes du bien et du mal*.

BALBANI (Nicolas), de Lucques, ministre de l'Église italienne à Genève, mort en 1587, est auteur de la *Vie de Galeas Caraccioli*, en italien, Genève, 1547.

BALBATRE ou **BALBASTRE** (Claude), fameux

organiste, né à Dijon le 8 décembre 1729, et mort à Paris le 9 avril 1799. Il fit de grands progrès sous Rameau, son ami; se fit remarquer très-avantageusement au concert spirituel de 1755, et quelque temps après obtint l'orgue de Saint-Roch, le meilleur de Paris. Il y attirait tellement de monde, que l'archevêque de Paris lui défendit de toucher l'orgue pendant les grandes fêtes de l'année; on l'admira surtout lorsqu'il exécuta ses variations sur la *Bataille de Fleurus* et sur l'*Hymne des Marseillais;* c'est lui qui fit substituer le forte-piano au clavecin; il composa plusieurs morceaux pour cet instrument.

BALBEN (Auger de), troisième grand maître de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem; succéda à Raimond du Puy, en 1160, et mourut trois ans après.

BALBES (les), nom générique de la première famille ou tribu de la république de Quiers, fondée vers la fin du 6e siècle, et qui devint par la suite assez importante pour voir son alliance recherchée par les républiques de Gênes et de Venise, par la maison de Savoie et autres puissances de l'Italie. Les Balbes se défendirent longtemps contre les souverains de Montferrat; au 12e siècle, contre l'empereur Frédéric Barberousse qu'ils vainquirent le 29 mai 1176, dans la mémorable journée de Lignano. Après cinquante ans de combats, ils accordèrent enfin à leurs ennemis extérieurs, en 1271, une longue trêve; mais la république, divisée par des factions, et ne pouvant plus se soutenir par elle-même, se donna, en 1347, au duc de Savoie, en se réservant toutefois son gouvernement intérieur, dans lequel les Balbes eurent toujours la prééminence; en 1455, ils en furent entièrement dépouillés par Louis II, duc de Savoie. Un d'eux, Gilles de Berton, alla, en 1456, s'établir à Avignon, et obtint par la suite, de Louis XI, les plus beaux priviléges pour cette ville.

BALBI (Jean), dominicain génois, mort en 1298, est auteur d'un *Livre de grammaire* ou *lexique* qui fait époque dans l'histoire de la typographie. Quoiqu'on ne le désigne que sous le titre de *Catholicon,* il est intitulé: *Summa grammatical. valdè notabilis, quæ dicitur, etc.*, Mayence, 1460, in-fol., réimprimé un grand nombre de fois.

BALBI ou **BALBO** (Jérôme), littérateur vénitien, mena dans sa jeunesse une vie licencieuse et vagabonde; mais enfin il se fixa près de Ladislas, roi de Hongrie, qui lui confia l'éducation de ses enfants; il fut ensuite chargé par ce prince et par le roi Louis, son fils, de plusieurs ambassades importantes qui lui valurent l'évêché de Gurck. Quoique âgé, il accompagna l'empereur Charles-Quint à Bologne, et, témoin de son couronnement, il publia à ce sujet *De coronatione,* Bologne, 1530, in-8o. Il mourut en 1535. On cite encore de lui: *De rebus turcicis lib. IV,* Strasbourg, 1603; des *Poésies,* dont les plus décentes sont insérées dans le *Deliciæ poetar. ital.* de Gruter.

BALBI (Gaspard), joaillier vénitien, a donné une *Description exacte des Indes orientales,* où il avait séjourné de 1579 à 1588, Venise, 1600.

BALBI (Dominique), poëte vénitien, a publié de 1667 à 1680 quelques opuscules en vers et en prose, et des ouvrages dramatiques qu'on ne joue plus aujourd'hui.

BALBI (comtesse de), née CAUMONT de la FORCE, dame d'atours de Marie-Josephine de Savoie, femme de Monsieur depuis Louis XVIII; dissipa entièrement sa fortune et celle de son mari qu'elle fit interdire; admise dans l'intimité de Monsieur, elle leva des sommes considérables sur la cassette de ce prince, l'accompagna dans son émigration et le suivit à Mons et à Coblentz, où elle s'aperçut bientôt que M. d'Avaray l'avait remplacée dans l'esprit du prince. Elle se jeta dans diverses intrigues, fit plusieurs fois le voyage de Spa, se rendit en Hollande où elle se lia avec Archambaud de Périgord, et passa en Angleterre où elle resta jusqu'en 1799. Rentrée en France et exilée à Montauban, elle y établit une banque de jeu. A la restauration elle essaya de rentrer à la cour, mais sans succès, et mourut oubliée à Paris en 1830.

BALBIAN (Juste), médecin, né à Alost, pratiqua son art à Gouda où il mourut en 1616, et laissa *De lapide philosophico,* 1599; *Nova ratio praxeos medicæ,* 1600.

BALBIAN (Corneille), médecin flamand du 17e siècle, mort en Italie, publia à Rome en 1629: *Speculum chemicum.*

BALBIN (Décius-Cælius), empereur romain avec Maxime, choisi par le sénat pour combattre le féroce Maximin, l'an 236 de J. C., fut massacré dans une émeute, l'an 238, par les gardes prétoriennes, qui mirent à sa place le jeune Gordien.

BALBINUS (Aloysius-Boleslaus), jésuite laborieux, né à Kœnigsgratz en 1611, mort en 1689 à Prague, où il était professeur de rhétorique et préfet des études, a donné: *Epitome historica rerum Bohemicarum,* Prague, 1677; et *Miscellanea historica regni Bohemorum*, etc., 1679-87, 10 vol. in-fol., ouvrages importants pour l'histoire de la Bohême.

BALBIS (Jean-Baptiste), né à Moretta dans le Piémont en 1765, savant médecin et botaniste, médecin dans les hôpitaux militaires des armées des Alpes et d'Italie en 1797; membre du gouvernement provisoire du Piémont en 1798; professeur de botanique à l'université de Turin; professeur et directeur du jardin botanique de Lyon en 1819; et fondateur d'une société linnéenne dans cette ville; mort à Turin le 13 février 1831; on lui doit plusieurs ouvrages sur les plantes d'Italie, un *Traité de matière médicale,* etc.

BALBOA (Vasco-Nunez de), navigateur espagnol, né en 1475; un des meilleurs officiers de Ferdinand; chassé de l'Espagne par la perte de sa fortune, il prit du service dans l'expédition d'Enciso. Hardi, aventureux, il fut nommé commandant par ses compagnons, et fut mis à leur tête; fit la découverte du Pérou et en prit possession au nom de la couronne de Castille, mais il ne put s'en emparer faute de forces suffisantes; remporta dans le Darien, aux Indes, une victoire qui le fit élever au grade de commandant par ses associés vers l'an 1512; il eut la gloire de former Pizarre; quelques années après, accusé de révolte, il eut la tête tranchée à Santa-Maria par les ordres d'un nouveau gouverneur envoyé d'Espagne, qui lui avait intenté un procès au sujet de l'affaire d'Enciso. Il n'avait que 42 ans (1517).

BALBUENA (Bernard de), évêque de Porto-Rico en Amérique, de 1620 à 1627, est auteur d'un *poëme héroïque,* dont le sujet est la *Victoire de Roncevaux.*

BALBUS (L. Lucilius), habile jurisconsulte, disciple de Mutius Scévola, vivait environ 90 ans avant J. C.

BALBUS (L. Cornélius), né à Cadix, devint citoyen romain et consul l'an 40 avant J. C.; vainquit, étant proconsul, les Garamantes, peuples d'Afrique, et conquit tout leur pays, l'an 21 de J. C.; obtint les honneurs du triomphe; bâtit à Rome un théâtre qui porta son nom, et fonda auprès de l'ancienne Cadix une ville plus considérable avec un arsenal pour la marine; on ignore l'époque de sa mort. Il fut le premier étranger qui fut honoré du consulat. D'autres personnages du même nom ont joué un rôle peu important dans l'histoire romaine.

BALBUS ou **BALBI** (Pierre), savant philologue du 15e siècle, était en 1423 au nombre des disciples que la réputation de Victorin de Feltre attirait à Mantoue de toutes les parties de l'Europe. Balbus fut nommé, vers 1460, évêque de Tropea dans la Calabre ultérieure. C'est dans cette ville qu'il termina, le 22 mars 1462, sa traduction latine de la *Théologie* de Proclus, dont il offrit la dédicace au roi de Naples, Ferdinand Ier. La traduction que Balbus avait faite de l'*Introduction à la philosophie de Platon* par Alcinoüs a été publiée, avec sa dédicace au cardinal de Cusa, à la suite de la première édition d'*Apulée*, Rome, 1469, in-fol. Balbus a traduit en outre le *Dialogue* de saint Grégoire de Nysse *sur l'immortalité de l'âme*, et *la Vie de saint Macrin;* le *Sermon* de saint Grégoire de Nazianze *sur l'amour de la pauvreté;* celui de saint Jean Chrysostôme *sur l'aumône;* celui de saint Basile *sur la prière;* et enfin divers *Opuscules* de saint Maxime.

BALCANQUAL (Gautier), chapelain de Jacques Ier, roi d'Écosse, et membre du synode de Dort, suivit ce prince en Angleterre et mourut en 1643.

BALCET (Jean), écrivain religieux du 17e siècle dont on a une apologie de la messe et un *Tractatus de morbis animi.*

BALCHEN (Jean), amiral anglais, né le 2 février 1669, se signala d'abord dans la Méditerranée sous l'amiral G. Byng, et fut ensuite nommé gouverneur de Greenwich. Après avoir réussi à débloquer du Tage sir Ch. Hardy, il revenait en Angleterre sur le vaisseau *la Victoire*, lorsqu'il périt dans une tempête sur les côtes de Jersey le 7 octobre 1744.

BALCK (Dominique), jurisconsulte, né à Leuwarden en 1684, professa le droit à l'université de Francker, et mourut en 1750. Il fut remplacé par Hermann Cannegieter. Balck a publié quelques *dissertations* de peu d'intérêt sur des sujets de jurisprudence.

BALDACCI (Marie-Madel.), née à Florence en 1718, eut pour maître J. D. Campiglia, habile peintre de portraits, qu'elle égala dans la miniature, mais auquel elle est inférieure pour les portraits à l'huile et au pastel.

BALDASSARI (Joseph), professeur d'histoire naturelle à Sienne en 1750, démontra le premier que la craie est une espèce de sel, et remporta le prix proposé par l'Académie des sciences physiques sur les causes de l'incombustibilité de l'amiante.

BALDASSINI (Jérome), historien, né, vers 1720, à Jesi dans la marche d'Ancône, consacra sa vie à recueillir et à mettre en ordre des matériaux pour l'histoire de sa ville natale, et mourut en 1780.

BALDAYA (Alonzo-Gonzalez), navigateur portugais, continua de faire la reconnaissance de la côte d'Afrique en 1434, qu'il étendit 50 lieues au delà du cap Bojador, et revint en Europe après avoir reconnu le *puerto de Cavallero.*

BALDE (Jacques), jésuite, né à Ensisheim en 1603. La cour de Bavière applaudit à ses sermons, et l'Allemagne à ses vers latins. Il mourut à Neubourg, en 1668. Ses œuvres poétiques ont été imprimées à Munich, 1729, 8 vol. in-8o. Jean Conrad Orell a donné une édition de ses *Poésies choisies* avec des notes, Turin, 1805, in-8o.

BALDE DE UBALDIS (Pierre), célèbre jurisconsulte, disciple et rival de Bartole, né à Pérouse, professa le droit à Vérone, Padoue et Pavie avec une grande distinction, et mourut le 28 avril 1400, de la morsure d'un chien qui lui communiqua la rage. On a de Balde plusieurs *ouvrages* de jurisprudence recueillis en 3 vol. in-fol. Ils sont, comme tous ceux de ses contemporains, écrits sans méthode et sans goût, fertiles en citations apocryphes et surtout en faux raisonnements.

BALDE (Ange) degli **UBALDI**, frère du précédent, mort à Florence vers 1423, a composé plusieurs *traités de jurisprudence*, dans lesquels on remarque une justesse d'esprit qui manquait à son frère.

BALDELLI (François), littérateur italien, né à Cortone, vers 1520, a publié un grand nombre de traductions du grec et du latin, entre autres celles des *Commentaires de César*, de *Dion Cassius*, de *Diodore de Sicile*, etc., Venise, 1549 à 1600.

BALDELLI (le comte Jean-Baptiste), né à Cortone en 1766; entré au service de France; officier d'infanterie, puis de cavalerie en 1789; émigré en 1791; servit dans l'armée des princes en 1792; dans celles de Prusse et d'Autriche en 1793 et 1794; chargé par le grand-duc de Toscane d'un commandement dans la Romagne en 1798; quitta le service en 1800, et se consacra à l'étude des lettres; président de l'Académie de la Crusca en 1815; envoyé à Dresde en 1817, pour négocier le mariage du fils de Ferdinand III avec la princesse Marie; publia en 1797 un *Éloge de Machiavel*, dont le succès l'engagea à écrire la *Vie de Pétrarque*, puis celle *de Boccace*, qui ne parut qu'en 1806; des *Recherches historiques sur le fameux voyageur Marco-Polo;* mort gouverneur de Sienne en 1831.

BALDERIC (Rubens), surnommé *le Rouge*, historien ecclésiastique, mort en 1112, évêque de Noyon et de Tournay. On lui a attribué une *Chronique de Cambrai et d'Arras depuis Clovis jusqu'en* 1070, Douai, 1615, due à un autre Balderic ou Baudri. *Voyez* **BAUDRI.**

BALDERIC ou **BAUDRY**, évêque de Dol, né vers le milieu du 11e siècle à Meun-sur-Loire, mourut en 1129 ou 1130. Ses principaux ouvrages sont : une *Histoire de la première croisade* en latin, insérée dans le recueil de Bongars; elle est renommée pour son exactitude; la *Vie de Robert d'Arbrissel*, son ami, en latin, imprimée à la Flèche en 1641, et traduite en français par le P. Chevalier, jésuite, la Flèche, 1648, in-8o; un *Poëme historique sur les événements du règne de Philippe Ier* dans les *Historiens de France* de Duchesne.

BALDEUS (Philippe), pasteur à Beervliet et missionnaire dans les Indes orientales, a donné la *Description de l'île de Ceylan et de la côte de Malabar et de Coromandel*, dans la *Collection de voyages*, Amst., 1670 à 1683, 12 vol. in-fol.

BALDI (Bernardin), savant universel et littérateur distingué, né à Urbin le 6 juin 1553, fut à la fois théologien, mathématicien, philosophe, historien, géographe, antiquaire, orateur et poëte; il possédait très-bien les langues anciennes et orientales, et presque toutes celles d'Europe. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'un esprit solide, il était encore infatigable dans le travail et trouvait du temps pour tout. Il ne négligea pourtant jamais ses devoirs, même lorsqu'il fut abbé de Guastalla. Ses *Poésies morales*, ses *Églogues*, son poëme de la *Navigation*, ses *vers* latins, l'ont rendu célèbre comme poëte; il ne le fut pas moins comme savant : ses *Commentaires* et son *Lexique de Vitruve*, dans la belle édition des œuvres de cet architecte, Amsterdam, Elzevir, 1649, in-fol; sa *traduction* latine de Hiéron l'Ancien, insérée dans les *Mathematici veteres*; son *Commentaire des mécaniques d'Aristote*; la *Vie* des plus illustres mathématiciens, etc.; et une foule d'autres *ouvrages* ne l'ont pas moins illustré. Il mourut dans sa patrie le 12 octobre 1617.

BALDI (Camille), savant écrivain, né à Bologne vers 1547, y professa la philosophie avec succès, et mourut en 1634. On a de lui : *In Physiognomicâ Aristotelis commentarii*, Bologne, 1621; et plusieurs *Traités de morale* estimés.

BALDI ou **BALDUS**, médecin florentin du 17e siècle, a laissé les ouvrages suivants : *Prælect. de contag. pestis; Dissertation* sur un passage du traité d'Hippocrate, *De aere*, *aquis et locis;* une autre sur la pleurésie; deux autres sur l'emploi du baume oriental dans la préparation de la thériaque; *Relation d'un miracle opéré à Rome* par l'intercess. de saint Philippe de Néri.

BALDI (Lazaro), peintre italien, né à Pistoie en 1624, mort à Rome en 1703, a peint sous Alexandre VII la galerie *del Monte Cavallo,* et une belle chapelle à Saint-Jean-de-Latran.

BALDI (Joseph), médecin de Florence, vivait en 1690, et a laissé un manuscrit curieux sur les champignons, qui se trouvait dans la bibliothèque Nani, à Venise.

BALDINGER (Ernest-Godeproid), médecin distingué, né près d'Erfurt le 13 mai 1738, mort à Marbourg le 2 janvier 1804. On a de lui 84 ouvrages, y compris ses programmes académiques; les principaux sont : *Magasin pour les médecins; Sylloge opusculorum selectorum; Litteratura universæ materiæ medicæ*, etc.; *Historia mercurii et mercurialium medica; Traité des maladies qui règnent dans les armées*, 1774.

BALDINGER (Bernard), théol. suisse du 17e siècle, dont on a un ouvrage latin sur *la foi catholique*, Fribourg, 1644.

BALDINGER (Charles), frère du précédent, chanoine de Bade, a publié des Controverses en latin.

BALDINI (Baccio), orfévre et graveur de Florence dans le 15e siècle; contemporain de Maso Finiguerra, l'inventeur de l'imprimerie en taille-douce, il surpassa cet habile artiste.

BALDINI (Clément) est auteur d'un ouvrage intitulé : *Pinax iconicus antiq., ex Lil. Gregorio excerptus,* Lyon, 1556, in-8°, avec 59 figures.

BALDINI (Baccio), mort à Florence vers 1585, premier médecin du grand-duc Cosme qui l'admit à sa familiarité, fut en même temps garde de la bibliothèque Laurentienne et l'un des membres distingués de l'Académie florentine. Ses principaux ouvrages sont : *Vita di Cosimo I,* Florence, 1578, in-fol.; *Discorso dell' essenza del fato,* 1578, in-4°.

BALDINI (Bernardin), médecin, philosophe, mathématicien et poëte, né près du lac Majeur vers 1515, professeur et médecin à Pavie, et de mathématiques à Milan, où il mourut le 12 janvier 1600, a publié entre autres ouvrages : *De stellis iisque qui in stellas et numina conversi dicuntur homines*, Venise, 1579, in-4°; *De diis fabulosis antiquarum gentium*, Milan, 1588, in-4°; la *traduction* en vers latins de *l'Art poétique,* de *la Physique* et des *Économiques d'Aristote,* ib., 1576-1600, in-4°.

BALDINI (J.-François), savant littérateur de la congrégation somasque, né le 4 février 1667 à Brescia, mort à Tivoli en 1765, après avoir passé par toutes les dignités de son ordre. On a de lui des *lettres* et *dissertations* sur plusieurs points de physique et d'antiquité. Il a beaucoup augmenté les *Numismata imper. roman.* de Levaillant, Rome, 1743, 3 vol. in-4°.

BALDINSEL (Guillaume), commandant de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem, a écrit dans le 14e siècle *Hodœporicon ad terr. sanct.,* inséré dans le *Thesaur. monument.* de H. Canisius, Amsterd., 1725, 4 vol. in-fol.

BALDINUCCI (Philippe), bon écrivain, né à Florence en 1624, mort en 1696, membre de l'Académie de la Crusca, réunit l'étude des belles-lettres à celle du dessin, et s'acquit une grande réputation par son *Histoire des artistes célèbres* de 1660 à 1670, que la mort l'empêcha d'achever et qu'il avait commencé de publier en 1681; réimprimée à Florence en 1774, 20 vol. in-8°. On lui doit aussi la *Vie* des plus célèbres graveurs, 1686, in-4°. —Son fils, Francesco-Saverio, hérita des connaissances de son père, et mit la dernière main à cet important ouvrage, avec le cav. Gaburri.

BALDIT (Michel), médecin de l'université de Montpellier, est auteur *des Merveilles des eaux et des bains de Bagnols,* Lyon, 1615; du *Speculum sacro-medicum octogenum,* Lyon, 1666, etc.

BALDOCK (Ralph de), prélat anglais des 13e et 14e siècles, étudia à Oxford, fut élu évêque de Londres en 1304; mais son élection ayant éprouvé quelques obstacles en Angleterre, il eut recours au saint-siége, et fut sacré à Lyon en 1306. Deux ans après, le pape le nomma un de ses commissaires pour l'examen des accusations portées contre les Templiers. Il fut quelque temps grand chancelier d'Angleterre sous le règne d'Édouard Ier. On lui doit plusieurs fondations ecclésiastiques dans son diocèse. Il avait composé en latin une *Histoire des Affaires d'Angleterre* jusqu'à son temps, et que Léland dit avoir vue à Londres; mais cet ouvrage a été perdu. Il a laissé aussi le *Recueil des statuts et constitutions de l'église de Saint-Paul,* que l'on conserve dans la bibliothèque de cette cathédrale. Il est mort à Stepney en 1313.

BALDOVINETTI (Alessio), peintre de Florence, né en 1425, mort en 1499, élève de Paul Uccello, dont on voit d'excellents tableaux dans la grande chapelle de la Ste-Trinité et l'Annonciade de cette ville. Il excellait aussi dans le genre mosaïque.

BALDOVINI (François), poëte italien, né le 27 février 1635, mort le 18 novembre 1716, est connu par

son *Lamento di Cecco da Varlungo*, Florence, 1694, in-4°, poëme écrit dans l'idiome toscan, dont Horace Marrini a donné une bonne édition en 1755.

BALDRÈDE (St.), évêque de Glascow (Écosse), mort en 608, fonda un grand nombre de monastères.

BALDUCCI (François), poëte italien, né à Palerme, mort en 1642 à Rome, est le premier, suivant Crescimbeni, qui ait composé des *oratorios*, des *cantates*. Ses *Poésies lyriques*, imprimées à Rome, l'ont été depuis à Venise, 1665, in-12.

BALDUIN (Martin), évêque d'Ypres, assista au concile de Trente en 1562, et présida celui de Malines en 1570. On a de lui un *Commentaire sur le maître des sentences* et un *Manuale pastorum*.

BALDUIN (Frédéric), théologien luthérien, né à Dresde en 1575, professeur à Wittenberg, où il mourut en 1627, a publié un *Commentaire* sur les Épîtres de St. Paul, et une défense de la confession d'Augsbourg.

BALDUIN (Chrétien-Adolphe), petit-fils du précédent, mort en 1682, est auteur de plusieurs *Dissertations* savantes sur les métaux et la reproduction de l'argent.

BALDUNG (Jean) dit *Baldegreen*, peintre et graveur sur bois, contemporain d'Albert Durer, né à Gemunden dans la Souabe vers 1476, vivait encore en 1534. Il a signé quelques estampes; les autres portent un monogramme. Les plus connues sont: *Jésus et les apôtres, Adam et Ève, Xantippe et Socrate, Bacchus ivre*, des *Paysages* et un *Sabbat*.

BALDWIN (Thomas), théologien anglais et archevêque de Cantorbéry, accompagna Richard Ier dans la Palestine, où il mourut en 1191. On a de lui : *De corpore et sanguine Domini; De sacramento altaris*, etc., insérés dans la *Bibliotheca Patrum* et dans la *Bibliotheca Cisterciensis*.

BALDWIN (Guillaume), savant instituteur anglais, mort en 1564, a publié la *Philosophie morale*, ou *Vie des philosophes*, etc; *Paraphr.*, en vers anglais, *des Cantiques de Salomon*, etc., Londres, 1549, in-4°.

BALDWIN (Ébenezer), savant ministre de Danbury (Connecticut) et recteur du collége de Wale de 1766 à 1770.

BALDWIN (Abraham), habile homme d'État, mort à Washington en 1807, était président de l'université de Géorgie et sénateur des États-Unis.

BALE (Robert), carme anglais de la province de Norfolk, mort en 1503, a laissé une *Histoire abrégée de l'ordre des carmes et du prophète Élie*.

BALE ou **BALÆUS** (Jean), théologien anglais, né à Cove, Suffolk, en 1495, fut élevé dans la religion catholique, embrassa la réforme, et pour la répandre écrivit divers ouvrages pleins d'aigreur qui lui attirèrent des persécutions, et lui firent mener une vie assez vagabonde jusqu'à l'avénement d'Élisabeth, qui lui donna un canonicat à Cantorbéry où il mourut en 1563. On a de lui en latin : un *Précis des Vies des écrivains célèbres de la Grande-Bretagne*, Bâle, 1557 et 1559, in-fol.; diverses productions sur les événements du temps, et des *comédies* tirées de l'Écriture sainte, qui l'ont fait regarder comme le plus ancien écrivain dramatique anglais.

BALECHOU (Jean-Jacques), célèbre graveur français, né à Arles en 1715, fut chargé de faire la gravure du portrait en pied d'Auguste, roi de Pologne; mais ayant vendu des premières épreuves de ce portrait, il fut rayé de la liste des membres de l'académie. Il a gravé, d'après Vernet, *les Baigneuses, le Calme, la Tempête*; et d'après Carle Vanloo, une *Ste-Geneviève*. Il mourut le 18 août 1765 à Avignon.

BALÉE Ier, roi d'Assyrie, succéda à son père Arolius, l'an 1889 avant J. C.; il conquit une partie de la Syrie et des Indes, ce qui lui valut le surnom de *Xerxès* ou *vainqueur*; mourut 1859 ans avant J. C., après un règne de 30 ans.

BALEN (Henri van), peintre d'histoire, est au premier rang des peintres flamands; natif d'Anvers, et disciple d'Adam van Oort, il fut le premier maître de Vandyck. Il alla étudier en Italie, et ne revint dans sa patrie qu'après une très-longue absence; mais il y revint enrichi par le fruit de ses talents : il mourut à Anvers en 1652. Ses principaux tableaux sont : un *Festin des Dieux*; un *Jugement de Pâris*; un *Saint Jean dans le désert*; une *Annonciation*. Le musée de Paris conserve un autre petit tableau du même, représentant *Abraham renvoyant Agar*.

BALEN (Jean van), fils du précédent, et peintre comme lui, étudia à Rome, et, de retour dans sa patrie, l'enrichit de ses compositions; son dessin est peu correct, mais son pinceau est gracieux et sa couleur brillante.

BALEN (Mathias), historien, né à Dordrecht en 1611, et élevé à Gand dans la maison de son aïeul maternel, y contracta l'habitude de parler flamand, et cultiva depuis cette langue de préférence au néerlandais. On cite de lui des pièces de vers estimés, et la *Description de Dordrecht*, 1677, 2 vol. in-4°, en flamand. Il mourut peu de temps après la publication de cet ouvrage.

BALEN (Mathieu), petit-fils du précédent, né à Dordrecht en 1684, a peint l'histoire et le paysage.

BALES (Pierre), célèbre maître d'écriture de Londres, né en 1547, l'un des inventeurs de l'art d'écrire par abréviation, avait un talent rare pour écrire en petit. On rapporte qu'il offrit à la reine Élisabeth une bague dont le chaton contenait le *Pater*, le *Credo*, les dix commandements de Dieu, une prière en latin, son nom, une devise, le jour du mois, l'année de J. C., et celle du règne d'Élisabeth, écrits d'une manière très-lisible. Il mourut en 1610; publia, en 1590, le *Maître d'écriture*.

BALESDENS (Jean), de l'Académie française, était né à Paris, vers la fin du 16e siècle. Ses talents étaient médiocres, mais il était secrétaire du chancelier Seguier, protecteur de l'Académie, et les académiciens voulurent témoigner à ce magistrat leur reconnaissance en le recevant. Balesdens, s'étant trouvé sur les rangs en même temps que le grand Corneille, écrivit à l'Académie pour la prier de faire attention à son peu de mérite et à l'éminente supériorité de son concurrent. Corneille fut nommé, et l'élection de Balesdens retardée de deux ans. Il mourut à Paris, le 27 octobre 1675. Il a très-peu écrit, et le plus souvent il s'est borné aux fonctions d'éditeur. On lui doit des éditions de la plupart des ouvrages de Savonarole; du *Cartiludium logicæ* (jeu de cartes logique) de Thomas Murner; des *Scolies latines* de Jean Gagney, sur les Évangiles et les Actes des Apôtres; des *Éloges des Hommes illustres* de Papire Masson, Paris, 1638, 2 vol. in-8°; des *OEuvres spirituelles* de St. Grégoire de Tours; des

Épitres de Ste. Catherine de Sienne; du *Traité de l'eau-de-vie,* de Brouault; des *Fables d'Ésope,* traduites en français, et accompagnées de *Maximes morales;* et enfin de quelques autres ouvrages moins importants.

BALESTRA (Antoine), peintre italien, né en 1666, mort à Vérone, sa patrie, vers 1740, élève de Carle Maratte, avait un dessin pur et facile, et un grand charme de composition; mais il aimait trop, comme son maître, cette sorte de brouillard qui jette souvent de l'harmonie dans le tableau, mais qui n'est pas toujours appliqué à propos. On cite surtout de lui *la Défaite des géants;* une *Annonciade* à Crémone; une *Cène* à Venise.

BALESTRA (Raimond), compositeur italien du commencement du 17e siècle, a laissé des psaumes et des motets dans le *Parnassus musicus* de Bonometti, 1615.

BALETTI (Gianetta-Rosa BENOZZI), née à Toulouse, actrice des Italiens, plus connue sous le nom de *Silvia,* y remplit pendant près de 40 ans les rôles d'amoureuse, et mourut à Paris en 1758.

BALETTI (Joseph), ou *Mario,* mari de la précédente; il faisait partie de la troupe italienne que le duc d'Orléans, régent, fit venir d'Italie; il joua longtemps les amoureux.

BALETTI (Louis), fils des précédents, se distingua au même théâtre comme acteur et danseur.

BALEY (Gautier), médecin et ecclésiastique anglais, dans le comté de Dorset, né au 16e siècle, fut nommé en 1561 professeur de médecine à l'université d'Oxford, et devint peu après médecin ordinaire de la reine Élisabeth. Il mourut le 3 mars 1592. On a de lui en anglais: *Traité de trois sortes de poivre commun,* 1558 ou 1588, in-8°; *Direction pour la santé,* etc., avec des remèdes pour l'ophthalmie, 1626, in-4°; un *Traité sur la conservation de la vue,* Oxford, 1616 et 1654, in-8°; *Explicatio Galeni de potu convalescentium et senum,* ouvrage inédit.

BALFOUR (André), noble écossais, contribua beaucoup à la fondation en 1680 du muséum et du jardin de botanique d'Édimbourg, sa patrie.

BALGUERIE-STUTTENBERG (Pierre), négociant, né à Bordeaux en 1779, d'un père qu'avaient presque ruiné les malheurs de la révolution et la perte de St.-Domingue, débuta jeune dans la carrière commerciale qu'il devait parcourir avec plus de succès et avec non moins d'honneur. Cependant ses spéculations, longtemps entravées par la guerre, ne trouvèrent à se développer dans toute leur étendue qu'à l'époque où la restauration rendit la paix au monde. Dès 1816 ses bâtiments parcoururent les mers les plus lointaines, et firent reparaître le pavillon français dans les parages des Indes et de la Chine. Ce fut lui qui, en éveillant l'esprit d'association dans le Midi, concourut le plus puissamment à l'achèvement des ponts de Bordeaux, de Libourne, de Moissac, d'Agen, d'Aiguillon, de Coësmont et de Bergerac. D'autres établissements, tels que de grandes fonderies, des services de bateaux à vapeur, des bains publics, la banque de Bordeaux, furent les résultats de l'impulsion donnée par lui à l'esprit public, et se partagèrent sa sollicitude et ses capitaux. Il mourut aux eaux de Bagnères le 25 août 1825.

BALGUY (Jean), théologien, né en 1686 à Sheffield dans le comté d'York, mort en 1748, a donné plusieurs *ouvrages de théologie morale.* Les Anglais font grand cas de ses *sermons.*

BALGUY (Thomas), fils du précédent, suivit la même carrière, et publia sur des matières théologiques des *opuscules* peu importants.

BALI, écrivain mahométan du 10e siècle de l'hégire, a laissé un *Traité de jurisprudence* des Musulmans.

BALICOURT (Marguerite-Thérèse de), comédienne, débuta au Théâtre-Français le 29 novembre 1727, dans le rôle de *Cléopâtre.* Ses succès furent si brillants, qu'elle fut reçue à part entière dès le mois suivant. Quoique cette actrice fût très-jeune pour l'emploi des reines, elle réunissait tant d'avantages, que l'on passa légèrement sur ce défaut. La *Médée,* de Longepierre, dut à Mlle Balicourt une sorte de résurrection en 1728. Cette actrice joua ce rôle avec une telle supériorité, que la pièce, oubliée depuis trente-quatre ans, eut un succès prodigieux. Mlle Balicourt obtint sa retraite en 1738, et mourut le 4 août 1743.

BALIN (Jean), prêtre et médecin, né à Vesoul en 1570, mort à Wesel dans le 17e siècle, est auteur de: *De bello belgico auspiciis duc. Amb. Spinolæ,* Bruxelles, 1609, où il rapporte les événements dont il avait été lui-même témoin dans la guerre de Flandre.

BALINGHEM (le P. Antoine de), écrivain ascétique, né en 1571, à Saint-Omer, mourut à Lille, le 24 janvier 1630, à l'âge de 49 ans, laissant la réputation d'un homme pieux et instruit. Il a publié entre autres écrits: *Les plaisirs spirituels contre-quarrés aux sensuels du Quaresme-Prenant,* Douai, 1627, in-12, fort rare; *les Après-dîners et propos de table contre l'excès au boire et au manger pour vivre longuement,* Lille, 1615.

BALINO (Annibal-Pio-Fabri), surnommé *il Bolonese,* né à Bologne, élève de Pistocchi, et l'un des meilleurs ténors de son temps, mourut le 12 août 1760 à Lisbonne, premier chanteur de la chapelle royale.

BALIOL ou **BALLIOL**. *Voyez* **BAILLEUL**.

BALIVET (Claude-François), né à Gray, en 1754; avocat au bailliage de cette ville, en 1798; membre de l'administration centrale du département de la Haute-Saône, en 1791; député à la convention, en 1792; dans le procès de Louis XVI, vota pour la détention provisoire et le bannissement à la paix; membre du conseil des Anciens, en 1796; commissaire du Directoire près l'administration de son département, en 1798; mort le 29 avril 1813.

BALK (Évrard), jurisconsulte du 16e siècle, professeur de droit à Bourges et à Harderwyck, a publié *De intellectu,* 1622; *Electa juris,* 1629.

BALKIS, reine de Saba en Arabie, vint de ce pays pour visiter Salomon et entendre ses discours pleins de sagesse.

BALL (Jean), prêtre séditieux, l'un des disciples de Wiclef, prêchait aux habitants des campagnes que la différence des rangs et l'inégale distribution des fortunes étaient contraires à l'ordre primitif, naturel et divin. Le clergé, les seigneurs, étaient l'objet de ses déclamations; on se saisit de sa personne, il fut mis en prison. Aussitôt on vit les paysans de plusieurs provinces menacer la capitale; leur nombre s'accrut jusqu'à cent mille. Ils se précipitèrent sur Londres, ouvrirent les prisons et déli-

vrèrent leur apôtre. Le roi, pour ne pas devenir victime de leur fureur, leur livra l'archevêque de Cantorbéry, le chancelier et le grand trésorier, qu'ils mirent à mort. Le gouvernement reprit enfin le dessus ; Ball fut arrêté à Coventry; on lui fit son procès, et il fut exécuté en 1381.

BALL (Jean), théologien puritain, né en 1585 dans le comté d'Oxford, fut pasteur et maître d'école d'un petit village du comté de Stafford. Le plus connu de ses ouvrages est un *Traité sur les fondements principaux de la religion chrétienne,* qui, avant l'année 1632, avait eu 14 éditions, et fut traduit en langue turque. Il mourut en 1640.

BALLA (Philibert), jésuite, né à Bagnasco dans le Piémont en 1703, mort en 1760, a publié des *Lettres théologiques,* dans lesquelles il s'attache à justifier la doctrine des jésuites.

BALLABENE (Grégoire), né à Rome dans la première moitié du 18e siècle, mort vers 1800, s'est fait connaître par une messe composée du *Kyrie* et de *Gloria* à 48 voix, divisées en douze chœurs, chef-d'œuvre de patience et de savoir. Il a composé en outre des *Dixit* et un *Amen.*

BALLAINVILLIERS (le baron de), avocat du roi à 17 ans, conseiller au parlement, intendant du Languedoc, préserva cette province de la famine en sacrifiant sa propre fortune. A la révolution il refusa le titre de maire de Montpellier, émigra, obtint la survivance de M. Monthyon au conseil de Monsieur, et l'intendance générale de l'armée des princes, rentra en France en 1801; à la restauration fut nommé conseiller d'État, membre de la Légion d'honneur et présida provisoirement le conseil des ministres; nommé en 1825 grand prévôt, maître des requêtes, des cérémonies, des ordres; mort dans ces dernières années.

BALLAND (Antoine), général de division, né le 27 août 1751 ; entra au service à l'âge de 15 ans; passa successivement par tous les grades jusqu'à celui de commandant d'un régiment qu'il reçut sur le champ de bataille de Jemmapes; fut nommé général de division à l'armée du Nord, et commanda, en 1793, l'armée qui se trouvait dans les environs de Guise; il termina sa carrière militaire par la campagne de 1796, en Italie; mort depuis 1830, à Guise, où il s'était retiré.

BALLANTINE (Jean), né à Kelso dans le comté de Roxburgh, en Écosse, exerça d'abord dans sa ville natale la profession d'imprimeur avec tant d'habileté et de goût, qu'il fut promptement en état de former à Édimbourg un grand établissement de ce genre, au moment même où Walter Scott débutait dans le monde littéraire. Tous les ouvrages de cet homme célèbre furent imprimés par Ballantine, qui a pendant longtemps dirigé le *Journal hebdomadaire d'Édimbourg.* Il est mort en 1833.

BALLARD (George), biographe anglais, né à Campden, comté de Glocester, publia en 1752 un vol. in-4°, intitulé : *Mémoire des dames anglaises célèbres par leurs écrits.* Cet ouvrage, imprimé plusieurs fois, est cependant peu commun. Il mourut en 1752, laissant à la bibliothèque Bodléienne une collection nombreuse de manuscrits.

BALLARD (Robert), chef d'une famille qui, pendant près de deux siècles, eut en quelque sorte le monopole de l'impression des livres de musique en France, fut pourvu en date du 16 février 1552 de la charge de *seul imprimeur de la musique de la chambre, chapelle et menus plaisirs du roi* Henri II, conjointement avec son beau-frère Adrien le Roy. Ce privilége fut confirmé par Charles IX. Ils imprimèrent en société *Tablature de guitare,* 1561 ; *Psaumes de David en vers par Marot; les OEuvres de Nicolas de la Grotte,* et d'autres collections.

BALLARD (Pierre), fils du précédent, fut maintenu dans la charge de son père par Henri III et Henri IV. Ayant fait pour 50,000 livres de dépenses pour l'acquisition de poinçons et de matrices, Louis XIII l'en récompensa par des lettres patentes en 1633. Il a imprimé : 150 *Psaumes de David,* mis en musique par Claudin, etc.

BALLARD (Robert), fils du précédent, fut investi de la charge de seul imprimeur du roi par Louis XIII en date du 24 octobre 1639. Il fut successivement juge-consul, administrateur des hôpitaux, et syndic de la chambre des libraires de 1652 à 1657.

BALLARD (Christophe), fils du précédent, fut confirmé dans la charge paternelle par lettres de Louis XIV, en date du 11 mai 1673.

BALLARD (Jean-Baptiste-Christophe), fils du précédent, obtint le même privilége de Louis XIV, le 5 octobre 1695. Il a imprimé beaucoup d'ouvrages théoriques et pratiques; mort en 1750 avec le titre de doyen des grands juges.

BALLARD (Christophe-Jean-François), fils du précédent, obtint des lettres patentes de Louis XV en date du 6 mai 1750; mourut en 1765.

BALLARD (Pierre-Robert-Christophe) continua le privilége le 20 octobre 1765. Depuis tous ces priviléges ont été abolis, et la gravure lui fit une dangereuse concurrence. A la révolution, la fortune de Ballard était anéantie depuis longtemps.

BALLAROTTI (François), musicien italien de la fin du 17e siècle, a composé : *Alciade,* 1699, avec Pollarolo et Gasparini; *Ariovisto,* 1699, avec Perti et Magni, et l'*Amante impazzito,* 1714.

BALLENDEN ou **BELLENDEN** (sir John), écrivain écossais du 16e siècle, très-attaché à Jacques V, entreprit par son ordre la traduction du latin en écossais de la *Chronique* de ce royaume, par Hect. Boéthius, et la mit au jour, Édimbourg, 1536, in-fol. Ayant essayé inutilement d'arrêter les progrès du protestantisme, il se retira à Rome, où il mourut en 1550.

BALLERINI (Pierre), célèbre écrivain ecclésiastique, né à Vérone le 7 septembre 1698, fils d'un professeur de chirurgie, fit d'excellentes études sous les jésuites, entra dans les ordres, et publia sous le titre de *Saint Augustin,* etc., un livre dont un paragraphe donna naissance à une guerre de plume qui dura longtemps à Vérone sur le *probable* ou le *plus probable,* ou sur les degrés de probabilité morale. Ayant abandonné la chaire de belles-lettres pour professer la théologie dogmatique et morale, il est choisi en 1748, pour théologien canoniste de la commission que Venise envoyait à Rome dans l'affaire du patriciat d'Aquilée. Le pape le charge d'une édition des *OEuvres de saint Léon* d'après les manuscrits du Vatican. Mort vers 1764, a laissé une *Histoire de probabilisme; S. Zenonis sermones; S. Antonini Summa theologica,* et des ouvrages *contre l'usure.*

BALLERINI (Jérôme), frère du précédent, né à Vérone le 29 janvier 1702, fit à peu près les mêmes études que Pierre, travailla avec lui à presque toutes ses publications, coopéra surtout aux *Sermons de S. Zenon,* à la *Somme de S. Antonin* et aux *OEuvres de St. Léon.* Mourut vers 1780.

BALLEROY (Jacques-Claude-Augustin, marquis de la COUR), né le 20 janvier 1694; premier écuyer du duc d'Orléans; mestre de camp, en 1714; brigadier en 1734; gouverneur du duc de Chartres, en 1735; maréchal de camp, en 1738; lieutenant général, en 1744; se distingua au siége de Fribourg; exilé au mois d'octobre de cette année, pour avoir engagé le duc de Chartres à se joindre au parti des princes du sang, disgrâce qui dura 30 ans; en 1769, proposa au ministère un plan pour l'établissement des assemblées provinciales; mourut en 1775; il était membre d'une petite société littéraire, connue sous le nom de *l'Entre-sol,* qui exista depuis 1724 jusqu'en 1731.

BALLEROY (Charles-Auguste de la COUR, comte de), lieutenant général depuis 1762, après une vie remplie de vertus et de services utiles, fut, en 1794, à l'âge de 74 ans, une des victimes du tribunal révolutionnaire.

BALLESTEN (Louis), jésuite, mort à Valence en 1624, y enseigna longtemps la langue hébraïque et l'Écriture sainte. Il est auteur d'une *Onomatographie,* Lyon, 1615.

BALLESTEROS (don Francisco), général espagnol, né à Bréa, dans l'Aragon, en 1770; fit la campagne de 1793, comme lieutenant dans les volontaires de cette province; capitaine en récompense des services qu'il rendit en Catalogne; destitué, en 1804, puis nommé la même année chef des douanes dans les Asturies, poste qu'il occupait encore lors de l'invasion française, 1808; cette même année, commandant d'un régiment de la junte de cette province, eut part à la victoire de Baylen; en 1809, se laissa surprendre à Santander; en 1810, éprouva un échec à Roquillo, et un autre à Castilles; battit des corps de Français dans l'Estramadure et l'Andalousie, à Castana et à Ossuna; exilé à Ceuta par ordre des cortès; puis nommé lieutenant général par la junte de Cadix, en 1811; ministre de la guerre en 1814; peu de temps après, exilé à Valladolid; en 1820, accourut à Madrid; se mit à la tête du mouvement insurrectionnel, et devint président d'une junte provisoire; le 7 juillet 1823, mit en fuite quelques bataillons de la garde du roi Ferdinand VII, qui voulaient délivrer ce monarque; quelques mois après, commandant général des troupes chargées de défendre la Navarre et l'Aragon des attaques des Français; le 24 juillet 1824, battu non loin de Grenade; le 4 août suivant, signa dans cette ville une convention par laquelle il reconnaissait la régence établie à Madrid en l'absence du roi; Riego refusa d'adhérer au traité; et Ballesteros voulut l'y contraindre, mais une grande partie de ses troupes ayant passé du côté de Riego, ce général essaya à son tour, mais en vain, de déterminer Ballesteros à reprendre le commandement en chef des troupes contre les Français. Lorsque Ferdinand VII bannit tous les fonctionnaires du gouvernement constitutionnel, Ballesteros envoya au duc d'Angoulême sa protestation contre cette violation de la capitulation, se réfugia ensuite en France, et mourut à Paris le 28 juin 1832.

BALLET (François), écrivain ascétique et sermonnaire, né à Paris le 6 mai 1702; curé de Gif près de Versailles, il composait des ouvrages propres à ranimer la dévotion et aidait ses confrères dans les fonctions du ministère. Il était souvent appelé à Paris pour prêcher. Avant 50 ans il fut forcé, par la maladie, de résigner sa cure, et consacra les dernières années de sa vie à rédiger de nouveaux écrits et à retoucher ses sermons. Il mourut vers 1762, on a de lui : *Traité de la dévotion à la Vierge; Instructions pour le jubilé, pour la pénitence du carême; Exposition de la doctrine de l'Église romaine; Prônes sur les commandements de Dieu, sur les Évangiles de toute l'année; Panégyrique des Saints,* 4 vol., *Histoire des temples des païens, des juifs et des chrétiens; Vie de la sœur Françoise Bony,* sœur de charité.

BALLET (Jean), jurisconsulte, né vers 1760, dans la province de la Marche, exerçait en 1789 la profession d'avocat à Évreux. Nommé en 1791 juge au tribunal de cette ville; élu député de la Creuse à l'assemblée législative, et membre du comité des finances. Rentré dans la magistrature, il est nommé en 1805 procureur général au tribunal d'appel de Limoges; en 1811, avocat général; en mai 1815, député à la chambre des représentants; au second retour du roi reprit ses fonctions d'avocat consultant et mourut à Limoges le 30 avril 1832. Est auteur du *Nouveau Salviat* et d'une *Table raisonnée* de l'ouvrage de Merlin.

BALLET (N.), notaire d'Haguenau, auteur des *Conférences sur les ordonnances, etc., du conseil d'Alsace,* Colmar, 1788.

BALLEXSERD (Jacques), écrivain genevois, né en 1726, mort en 1774, est connu par deux bons ouvrages : l'*Éducation physique des enfants depuis leur naissance jusqu'à l'âge de puberté,* Paris, 1762, in-8°, réimprimé en 1780; *Quelles sont les causes de la mort d'un aussi grand nombre d'enfants, et les préservatifs les plus efficaces pour les arrêter?* 1775, in-8°.

BALLIANI (J. B.), membre du sénat de Gênes, sa patrie, où il mourut en 1666 à 80 ans, a publié en latin un *Traité* sur le mouvement naturel des corps pesants, Gênes, 1638 et 1646.

BALLIÈRE DE LAISEMENT (Charles-Louis-Denis), né à Paris le 9 mai 1729, vice-directeur de l'académie de Rouen, cultiva tour à tour les lettres, la musique et la chimie, et mourut le 8 novembre 1800. Il a donné, de 1751 à 1754, les opéras suivants : *Deucalion et Pyrrha; le Rossignol; le Retour du printemps; Zéphire et Flore.* On a en outre de lui : *Théorie de la musique,* Paris, 1764, in-4°; *Éloge de le Cat,* Rouen, 1769, in-8°, etc.

BALLIN (Claude), habile orfévre et graveur sur métaux, né à Paris, en 1615, mort le 22 janvier 1678, a fait époque dans son art dont il a reculé les bornes. Il exécuta et cisela pour le cardinal de Richelieu, et surtout pour Louis XIV, un grand nombre de vases, de tables, de candélabres, de soleils, croix, chandeliers, et beaucoup de meubles enrichis de bas-reliefs. Mais ces objets précieux furent portés à la Monnaie lors de la guerre de *la Succession.* Ses autres ouvrages, répandus dans les Églises

de France, éprouvèrent le même sort à l'époque de la 1re révolution. Il remplaça Varin dans la charge de directeur des médailles.

BALLIN (Claude), neveu et élève du précédent, naquit, vers 1660, à Paris, où il mourut le 18 mars 1754. Comme son oncle, il fut orfévre du roi, et se distingua par la pureté et l'élégance de ses travaux, aussi célèbres dans les pays étrangers qu'en France. Lorsque la mort l'enleva à plus de 93 ans, il était encore occupé de son art : il finissait pour Louis XV un surtout d'or, d'une composition admirable, dont l'achèvement fut confié à son fils qui lui succéda dans la charge d'orfévre du roi.

BALLINO (Jules), jurisconsulte et littérateur vénitien du 16e siècle, a donné un grand nombre de traductions italiennes d'ouvrages grecs, entre autres : la *Vie de Moïse*, par Philon, 1560, in-4o ; le traité de Plutarque, *De l'amour des parents pour leurs enfants*, 1564, in-8o. Il avait aussi entrepris la publication d'un recueil intitulé : *Disegni delle più illustri città e fortezze del monde*, Venise, 1560, in-4o, inachevé.

BALLIS (Antoine de), jurisconsulte sicilien, mort en 1591, auteur de plusieurs dissertations de droit canonique. — Son neveu, du même nom, et professeur de jurisprudence, a publié divers traités sur le droit criminel.

BALLISTE, BALISTE ou **CALLISTE**, général romain et préfet du prétoire sous Valérien, battit, avec le secours d'Odenat, roi de Palmyre, les armées de Sapor, roi de Perse, et fit élire ensuite Macrin pour empereur. Il prit lui-même ce titre après la mort de ce prince et de ses fils, et mourut en 264, assassiné par les ordres d'Odenat.

BALLO (Fabio), jurisconsulte de Palerme, où il mourut le 25 mai 1632, faisait son délassement de la poésie. On connaît de lui des *Canzoni siciliane* et les *Églogues*, insérées dans les *Muse siciliane*, Palerme, 1662.

BALLO (Jean-Dominique), fils du précédent, d'abord avocat, prit ensuite l'état ecclésiastique et a laissé quelques poésies qui se trouvent dans le même recueil.

BALLO (Joseph), d'une illustre famille de Sicile, renonça aux avantages de sa naissance pour cultiver modestement les sciences et les lettres dans la carrière ecclésiastique. Né à Palerme le 29 juillet 1567, il avait été prendre en Espagne ses grades en théologie. De retour dans sa patrie il fut fait chanoine de Bari, et mourut le 2 novembre 1640 à Padoue, dans un voyage qu'il y avait entrepris pour quelques publications. On cite de lui : *De fœcunditale Dei circa product. ad extra*, Padoue, 1634, in-4o ; *De motu corporum naturali*, ibid., 1635, in-4o, etc.

BALLO (Thomas), poëte sicilien du 16e siècle, membre de l'académie des *Accesi*, est auteur de plusieurs compositions, dont la plus considérable a pour titre : *Palerma liberata*, pëme héroïque dédié à Cosme II, Palerme, 1612, in-4o.

BALLOIS (Louis-Joseph-Philippe), né à Périgueux, en 1778, était fort jeune encore, lorsqu'il fit paraître à Périgueux un journal politique, dans lequel il professait les principes républicains les plus exagérés. Ses doctrines déplurent même au Directoire exécutif, qui saisit bientôt une occasion de lui témoigner son mécontentement. L'ex-conventionnel Lamarque, nommé ambassadeur en Suède, ayant voulu prendre Ballois pour secrétaire de légation, reçut du gouvernement l'ordre positif de renoncer à ce choix. Cette exclusion, qui semblait frapper Ballois jusque dans son avenir, le précipita dans un tel désespoir qu'il prit la résolution de mettre fin à ses jours ; mais soit défaut de fermeté, soit que l'arme fût mal dirigée, il ne se fit qu'une blessure peu grave. Échappé à ce danger, il participa à la rédaction de plusieurs feuilles publiques, qui furent supprimées après le 18 brumaire. Cette révolution ayant tempéré la fougue de ses idées démocratiques, il tourna ses vues vers un ordre de connaissances dont les théories et l'application également inoffensives n'étaient pas de nature à effaroucher le pouvoir. Il entreprit en 1802 et continua jusqu'à sa mort la publication des *Annales de statistique* dont il a paru huit vol. in-8o. Un établissement venait de se former à Paris, sous le nom de *Société de statistique* (5 février 1803). Ballois en avait été nommé le secrétaire perpétuel, mais la mort, qui l'avait fui lorsqu'il la cherchait, vint le surprendre au moment où il pouvait espérer d'obtenir par ses travaux un sort honorable. Il termina prématurément sa carrière à Paris, le 4 décembre 1803, ayant à peine atteint 25 ans.

BALLON (Louise-Blanche-Thérèse PERRUCARD de), fondatrice des bernardines réformées ou Sœurs de la Providence, dont elle fit approuver les *constitutions* par le pape en 1651, était née en 1591 au château de Vanchi (Savoie), et mourut en odeur de sainteté le 14 décembre 1668, au monastère de Seyssel. Elle avait fait profession à seize ans, au couvent de Ste.-Catherine-sur-Annecy ; et c'est à Rumilly, sous la direction de St. François de Sales, son parent, qu'elle entreprit, en 1622, la réforme qu'elle établit successivement à Grenoble, Saint-Jean de Maurienne, la Roche, Seyssel, Vienne et Lyon. Le P. Grossi a fait imprimer ses *OEuvres de piété*, 1700, in-8o, avec sa *Vie* en tête.

BALLONIUS. *Voyez* **BAILLOU** (Guill. de).

BALLYET (Emmanuel), carme déchaussé, né à Marnay en 1700, évêque et consul de France à Babylone (Bagdad), où il mourut de la peste en 1773, a laissé une *Relation faite à Benoît XIV du commencement, des progrès et de l'état présent de la mission de Babylone*, en français et en latin, Rome, 1754, in-12. Cette relation curieuse est rare.

BALLYET (Symphorien), frère du précédent, mort supérieur général de son ordre.

BALME (Claude-Denis), médecin, né au Puy en Velay, le 24 janvier 1742, mort le 29 novembre 1805. Outre plusieurs mémoires, réflexions ou lettres insérés dans le Journal de médecine de Paris, depuis 1768 jusqu'à 1790, il a publié : *Dissertations sur le suicide*, 1789, *Mémoire sur les efforts*, 1791 ; *Recherches diététiques du médecin patriote*, 1791 ; *Considérations cliniques sur les rechutes*, 1797 ; *Lettre sur les médecins accusés d'irréligion, et sur les nourrices mercenaires*, 1804.

BALMIS (Abraham), médecin juif de Venise, florissait au 16e siècle ; auteur d'une grammaire hébraïque intitulée *Mikneh Abraham*, 1523.

BALOCHI ou plus exactement **BALLOCO** (Louis), né à Verceil, en 1766, étudia la jurisprudence dans le collége *del Pozzo*, et fut reçu docteur à l'université de cette ville en 1786. Mais son goût pour la poésie lui fit bientôt abandonner le barreau. Lors de la réunion du

Piémont à la France, en 1802, Balloco vint à Paris, et il y fut attaché comme poëte et chef de la scène au Théâtre-Italien, où il donna plusieurs opéras de sa composition. Vivement affligé de la perte de sa femme, Balloco vivait depuis quelque temps dans la retraite, lorsqu'il fut frappé du choléra et mourut à Paris, le 25 avril 1832. On a de lui : *Il Merito delle donne*, traduit du français de Legouvé, 1802 ; *I virtuosi ambulanti; Penelope; La primavera felice;* avec M. Soumet : *Le Siége de Corinthe; Il viaggio a Reims;* avec M. Jouy : *Moïse*, 1827, in-8° ; *Roberto il Diavolo,* imité de Robert le Diable. Paroles et musique de plusieurs *Romances*, *Cavatines*, et *Cantates,* dont une à quatre voix sur la mort de Cimarosa.

BALON (Narsès), évêque d'Ormus au 14e siècle, après avoir excité de grands troubles de religion en Arménie, se retira près du pape à Avignon. Il y accusa l'Église arménienne de 117 articles d'hérésie, sur lesquels il fut statué dans un concile tenu à Sis en 1342. On cite de lui deux ouvrages manuscrits : *Histoire abrégée des rois et des patriarches d'Arménie,* et une traduction arménienne des *Vies des papes et des empereurs.*

BALOUFEAU (Jacques), aventurier du 17e siècle, fils d'un avocat de Bordeaux, voyagea sous le nom de baron de Saint-Angel dans divers pays et dans chacun épousa une femme. Arrêté après son 4e mariage, il s'évada, se fit délateur, et fut enfin pendu après diverses escroqueries commises en France et en Angleterre.

BALSAC (N.), né à Paris vers le milieu du 18e siècle; dessinateur, architecte et poëte ; fit partie de l'expédition d'Égypte en 1798 ; mourut le 31 mars 1820, inspecteur en chef des travaux publics du département de la Seine.

BALSAMINA (Camille), excellente cantatrice, née à Milan vers la fin du 18e siècle, fut accueillie avec enthousiasme partout où elle se fit entendre. Vers 1807, première cantatrice à la cour d'Eugène, vice-roi d'Italie, et appelée à Paris à l'occasion du mariage de Napoléon avec Marie-Louise, elle fut surprise par un temps affreux au mont Cénis ; sa santé s'en altéra, et son séjour en France ne fit qu'augmenter le mal. De retour à Milan, elle ne put se rétablir et mourut le 9 août 1810.

BALSAMO (Laurent), poëte sicilien du 17e siècle, n'est connu que par des *Canzoni sacre* et des *Octave*, insérés dans les *Muse siciliane,* 1653.

BALSAMO (Ignace), jésuite, mort à Messine, sa patrie, en 1659, est auteur d'un *Canzone* sous le titre de *Lettera di Nostra Signora alla cità di Messina*, Messine, 1652, in-4° ; et de *Poésies* pieuses sur le martyre de St. Placide et de ses compagnons, ibid., 1653, in-4°.

BALSAMO (Ignace), jésuite, né dans la Pouille en 1543, mort à Limoges le 2 octobre 1618, après avoir rempli en France les premiers emplois de son ordre, a publié : *Instructions sur la perfection religieuse et sur la vraie méthode de prier et de méditer,* traduit depuis en latin, Cologne, 1611.

BALSAMO (l'abbé Paul), né à Termini, en Sicile, le 7 mars 1765; écrivain agronomique et économiste; bibliothécaire du roi de Sicile; mort à Palerme en 1818.

BALSAMO. *Voyez* **CAGLIOSTRO.**

BALSAMON (Théodore), patriarche d'Antioche, mort vers 1214, à Constantinople, où il fut bibliothécaire de Sainte-Sophie ; il est regardé comme un des plus habiles canonistes qu'aient eus les Grecs.

BALTAZARINI, musicien italien, connu en France sous le nom de *Beaujoyeux;* premier valet de chambre de Catherine de Médicis, placé à la tête de ses musiciens en 1566 ; intendant de la musique de Henri III en 1574, et chargé de l'ordonnance des fêtes de la cour ; remplit longtemps cette place avec intelligence.

BALTEN (Pierre), peintre d'Anvers au 16e siècle, était habile à représenter ensemble un grand nombre de petites figures : c'est tout le mérite de son tableau de *St. Jean prêchant dans le désert,* qu'il fit pour l'empereur Rodolphe II.

BALTEZY-MÉHÉMET. *Voyez* **MÉHÉMET.**

BALTHASAR (Christophe), avocat du roi à Auxerre, né à Villeneuve-le-Roi en 1588, et mort à Castres vers 1670, a laissé un *Traité des usurpations des rois d'Espagne sur la couronne de France depuis Charles VIII,* Paris, 1626, 1635, in-8°.

BALTHASAR, fils du précédent, avocat au présidial d'Auxerre, a laissé différents traités manuscrits sur le droit de régale et l'origine des fiefs.

BALTHASAR (Jacq.-Henri de), théologien et surintendant des églises de la Poméranie suédoise, a donné un *Recueil* de faits relatifs à l'histoire ecclésiastique de cette province, Greifsweld, 1723-1525, in-4°, etc.

BALTHASAR (Augustin de), né en 1701 à Greifswald en Poméranie, fit ses études à Iéna et alla s'établir à Wismar, où il mourut en 1779, professeur de la faculté et membre du grand tribunal d'appel du roi de Suède. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les plus remarquables sont : *Apparatus diplomatico-histor.,* Greifswald, 1730-35 ; *Tableau historique des tribunaux de la Poméranie; Jus ecclesiasticum pastorale.*

BALTHASAR (Jos.-Ant.-Félix de), jurisconsulte et historien, né en 1737 à Lucerne, où il mourut en 1810, avait été d'abord trésorier de l'État, puis président du conseil municipal. On a de lui : *De Helvetiorum juribus circa sacra,* Zurich, 1708, traduit en français sous le titre de *Libertés de l'Église helvétique; Défense de Guillaume Tell; Museum viror. Lucernatum... illustr.*, Lucerne, 1777. — François de Balthasar, son père, avait publié dans les mêmes vues d'indépendance, divers écrits sur l'histoire de sa patrie.

BALTHAZAR, dernier roi de Babylone, selon la Bible, se fit apporter dans un festin les vases sacrés du temple de Jérusalem et les profana. Au même instant une main inconnue traça sur la muraille des mots qui présageaient sa perte. En effet, la même nuit Darius le Mède prit Babylone et le fit périr l'an 538 avant J. C. On croit Balthazar le même que le Labynète d'Hérodote, et Darius le même que Cyrus.

BALTHAZAR, GASPARD et **MELCHIOR**, noms des trois mages qui vinrent adorer J. C. ; honorés par l'Église, le 6 janvier, *fête des Rois.* La cathédrale de Cologne prétendait posséder leurs ossements.

BALTHAZAR, infant d'Espagne, fils aîné de Philippe IV ; né en 1629. A trois ans, les états de Castille lui firent hommage, et ceux d'Aragon, en 1645, après qu'il eut confirmé leurs priviléges ; mourut à Saragosse, le 2 septembre 1646.

BALTHAZARI (Théodore), professeur de mathématiques et de physique à Erlangen, inventa, en 1710, le microscope solaire, et en publia l'explication sous ce titre : *De micrometrorum telescopiis et microscopiis applicandorum variâ structurâ et usu,* Erlangen, 1710, in-8°.

BALTIMORE (le baron de). *Voyez* **CALVERT**.

BALTUS (Jean-François), né à Metz, le 8 juin 1667, jésuite en 1682, professa les belles-lettres à Dijon, à Pont-à-Mousson, et l'Écriture sainte, à Strasbourg. Il fut appelé à Rome, en 1717, pour y être chargé de l'examen des livres composés par les membres de sa société. L'air de cette ville ne convenant point à sa santé, il revint en France, fut successivement recteur de plusieurs colléges, et mourut le 19 mars 1743, bibliothécaire de celui de Reims. Le P. Baltus est principalement connu par sa *Réponse à l'histoire des Oracles*. Baltus prétendait que les oracles étaient au moins en partie l'ouvrage des démons, et qu'ils avaient été réduits au silence, lors de la mission de J. C. sur la terre. Les autres ouvrages de ce savant jésuite sont : *Défense des SS. PP. accusés de platonisme,* Paris, 1711 ; *la Religion chrétienne, prouvée par l'accomplissement des prophéties,* Paris, 1728, in-4° ; les *Actes de S. Barlaam,* Dijon, 1720.

BALTUS (Jacques), frère puîné du précédent, jésuite, né à Metz, le 31 janvier 1670, exerça dans cette ville la profession de notaire, et fut élu conseiller-échevin à l'hôtel de ville. Il avait tenu, par ordre chronologique, un journal des faits les plus importants qui concernaient sa patrie. Ce travail fut mis au jour en 1719 par dom Tabouillot, sous le titre d'*Annales de Metz depuis l'an 1724 inclusivement.*

BALTZAR (Thomas), né à Lubeck, dans la première moitié du 17e siècle, fut le premier virtuose sur le violon que l'on entendit en Angleterre. Arrivé à Londres en 1651, Baltzar n'y resta pas longtemps et se rendit à Oxford où il séjourna deux ans. A la restauration il fut nommé maître des concerts de Charles II ; il mourut en 1663 des suites de son intempérance.

BALUE (Jean la), né en 1421, au bourg d'Angle, en Poitou, d'un tailleur ou d'un meunier, s'éleva à un rang qu'il méritait peu par ses talents, et dont il était très-indigne par ses vices. Il surprit d'abord la confiance de Jacques Juvenal des Ursins, évêque de Poitiers, qui le nomma son exécuteur testamentaire ; et il trouva le moyen de détourner à son profit les meilleurs effets de la succession. Devenu ensuite grand vicaire de Jean de Beauveau, évêque d'Angers, il fit dans cette place un commerce scandaleux de bénéfices, à l'insu de son maître. Au retour d'un voyage de Rome, Balue s'attacha à la cour, où s'étant insinué dans les bonnes grâces de Louis XI, par la conformité de son caractère avec celui de ce prince, il fut successivement conseiller au parlement, administrateur du collége de Navarre, des hôpitaux et des aumôneries, chargé de la disposition des bénéfices, trésorier de l'épargne, secrétaire d'État, titulaire des plus riches abbayes, enfin évêque d'Évreux. Les plus grands crimes ne lui coûtaient rien pour satisfaire son ambition ; ses intrigues furent en partie cause de la mort de Charles de Melun, qui l'avait introduit dans la faveur de Louis XI. Il fit déposer l'évêque d'Angers, son bienfaiteur, pour s'emparer de son siége. Il acheta, par l'abolition de la pragmatique sanction, et par une décime qu'il procura au pape Pie II, sur le clergé de France, le chapeau de cardinal, que ses mœurs dépravées lui avaient fait refuser à une première demande ; enfin, cet homme sans pudeur, élevé par toute sorte de forfaits aux fonctions de premier ministre, dont le titre n'était pas encore en usage, se jouait de l'aveuglement et de la crédulité du monarque, pour empêcher, par ses intrigues secrètes, qu'il ne se raccommodât avec le duc de Berri, de peur que la réunion du roi avec son frère ne diminuât son crédit : mais les lettres qui contenaient ses complots, ayant été interceptées, il fut arrêté. Louis, craignant de se brouiller avec la cour de Rome, fit demander au pape des commissaires apostoliques pour faire le procès au cardinal ; le pontife prétendit qu'il ne pouvait être jugé que par le consistoire. Cette absurde dispute sauva la vie au coupable, qui fut enfermé dans une cage de fer de huit pieds en carré, qu'on voit encore aujourd'hui au château de Loches. On prétend que cette espèce de cachot était de son invention. Lorsqu'il eut été en prison pendant onze ans, le cardinal légat, neveu de Sixte IV, intéressa la conscience de Louis XI, vers les dernières années de son règne, pour obtenir son élargissement. Cependant cette grâce ne lui fut accordée que sous la condition expresse que le pape se chargerait de faire juger et punir ce perfide ministre. Mais à peine Balue fut-il arrivé à Rome, qu'on l'y combla d'honneurs ; il réussit, par ses intrigues, à se faire nommer légat en France, en 1484, et eut l'impudence de s'y montrer revêtu de cette nouvelle qualité. Le parlement lui fit signifier un arrêt qui lui défendait l'entrée de la capitale. Il trouva plus de facilité au conseil, en se soumettant à toutes les restrictions qu'on jugerait à propos de mettre à ses pouvoirs. De retour à Rome, il devint évêque d'Albano, et mourut en 1491 légat dans la Marche d'Ancône.

BALUZE (Étienne), né le 24 décembre 1630 à Tulle, d'une ancienne famille de robe. Son goût l'entraîna vers l'histoire ecclésiastique ; M. de Montchal, archevêque de Toulouse, lui ouvrit sa bibliothèque, et le savant de Marca, successeur de ce prélat, l'attira à Paris, l'associa à ses travaux et, en mourant, le fit dépositaire de ses manuscrits. En 1667 il entra chez M. de Colbert en qualité de bibliothécaire, jusqu'en 1700 qu'il se retira dans une maison dépendante du collége des Écossais. En 1670 Louis XIV avait institué pour Baluze une chaire de droit canon au collége royal, dont il devint inspecteur en 1707 après la mort de l'abbé Gallois. Peu de temps après il inséra dans son *Histoire généalogique de la maison d'Auvergne* quelques fragments d'un ancien cartulaire qui prouvaient que les Bouillon descendaient des anciens ducs de Guienne, comtes d'Auvergne. Le cardinal de Bouillon s'étant retiré en pays étranger, Louis XIV chercha à le mortifier dans la personne de son historien qu'on supposa n'avoir inséré ces titres que pour soutenir les prétentions du cardinal à l'indépendance. Baluze fut exilé successivement à Rouen, à Blois, à Tours, à Orléans et ne put obtenir son rappel qu'en 1713, après la paix d'Utrecht ; mais on ne lui rendit ni sa place ni son traitement au collége royal. Il mourut à Paris le 28 juillet 1718. Ses ouvrages imprimés sont au nombre de 45 dont quelques-uns ont plusieurs volumes. En voici les principaux : *Regum fran-*

corum capitularia, 1677; *Epistolæ Innocentii papæ III,* 1682; *Conciliorum nova collectio,* 1683; *Vies des Papes d'Avignon,* 1693, 2 vol.

BALUZE (Hyacinthe), parent du précédent, fit imprimer à Bordeaux, en 1703, des *Pensées morales et chrétiennes,* 2 vol.

BALZAC (Jean-Louis GUEZ de), membre de l'Académie française, né à Angoulême en 1594, est regardé comme le restaurat. de la langue française pour l'élégance et la concision qu'il sut donner à son style. Jusqu'à lui les prosateurs français semblaient ignorer le ressort que donne à la pensée une diction vive à propos, noble ou familière, claire toujours, surtout dans les choses subtiles, et plus simple dans les saillies. Son mérite lui valut la distinction du cardinal de Richelieu, qui lui accorda une pension de 2,000 liv. et le brevet de conseiller d'État. Balzac n'eut pas moins d'admirateurs que de critiques, et parmi ces derniers il faut signaler le P. Goulu, général des feuillants, dont l'acharnement et les tracasseries le forcèrent enfin de se retirer dans une de ses terres, où il mourut le 18 février 1655. Balzac a composé un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on estime surtout son *Prince, le Socrate chrétien; Aristippe,* etc., réunis sous le titre d'*OEuvres diverses,* Leyde, 1651, in-12.

BALZAC DE FIRMY (Jean-Jacques), conseiller au parlement de Toulouse, signa, en 1790, la protestation de ce parlement contre les décrets de l'assemblée constituante; conduit à Paris et condamné à mort en 1794.

BALZAC, architecte, membre de la commission des arts et des sciences pour l'expédition d'Égypte, né à Paris vers 1750, mort le 31 mars 1820, est auteur de quelques *poésies* insérées dans les recueils du temps et réunies en un vol. in-8°, Paris, 1817; d'un petit *poëme* allégorique intitulé : *Douleurs et guérisons,* Paris, 1819, in-8°.

BALZARANO (J. Paul), jurisconsulte napolitain du 16e siècle, dont on a des *Commentaires* sur les constitutions de la Sicile, Naples, 1620, et un *Traité des fiefs,* Venise, 1596, in-fol.

BALZE, avocat et homme de lettres, né à Avignon en 1733, mort en 1792, est auteur d'un recueil de *contes,* d'*odes* et d'une tragédie de *Coriolan,* Avignon, 1773.

BALZO (Charles), théologien italien du 16e siècle, a publié : *Traité sur la manière d'exorciser; Pratique des confesseurs,* etc.

BAMBA ou **WAMBA**, le premier des rois visigoths qui furent couronnés en Espagne; monta sur le trône en 672; le 14 octobre 680, il se retira dans un monastère après un règne de huit ans un mois quatorze jours. On voit par le huitième concile de Tolède, tenu en 681, que Bamba céda la couronne à un Grec nommé Erwige. Il mourut sept ans après.

BAMBERG (comtes de). Leur famille, une des premières d'Allemagne, descend des anciens rois de Franconie. Henri, comte de Bamberg, plus connu sous le nom d'Albert, fut le premier qui se fit remarquer; il épousa Baba, sœur de l'empereur Henri Ier, et fille d'Othon, duc de Savoie; chargé, conjointement avec Henri, comte de Henneberg, par Louis III, du commandement d'une armée; ils eurent ordre de contraindre Hugon à chercher l'investiture du duché de Lorraine auprès de l'empereur; quelque temps après, Albert, vers 902, chassa l'évêque de Wirtzbourg, prit et brûla cette ville; dans cette guerre, Adelhard, frère d'Albert, fut pris, jeté en prison et mis à mort; Henri, un autre frère, fut tué dans la même bataille; Conrad, comte de Franconie, fils de l'empereur Arnulphe, voulut s'opposer à Albert, mais il fut battu et tué par Albert pour venger la mort de Reinhold, son troisième frère, tué par Conrad. L'empereur Louis IV, qui cherchait à le réduire, l'assiégea vainement dans Bamberg; mais Hatton, archevêque de Mayence, le lui livra par trahison; condamné à mort à la diète de l'Empire tenue à Fribourg, en 904, il fut exécuté, et tous ses biens confisqués. Il laissa deux fils, Léopold et Albert. Le premier mourut sans héritiers; le second reçut le marquisat d'Autriche en fief de l'empereur Othon Ier, en 950; sa famille subsista pendant trois cents ans avec les titres de marquis et de duc d'Autriche; elle s'éteignit dans le 13e siècle par la mort de Henri V, dont la fille unique fut mariée à Hermann V, marquis de Bade, vers 1248.

BAMBOCCIO (Antoine), peintre italien, né dans le royaume de Naples au 14e siècle, était fils d'un habile sculpteur qui le fit entrer à l'école de Mazuccio; il se distingua surtout dans le décor et les ornements.

BAMBOCCIO. *Voyez* **LAAR.**

BAMBRIDGE (Christophe), évêque de Durham et archevêque d'York, fut chargé par Henri III de diverses ambassades auprès de Jules II qui le fit cardinal.

BAMFYLDE (François), théologien anglais non conformiste, mort en 1684, est auteur d'un livre sur l'observation du sabbat.

BANAYAS, capit. des gardes de David et général de Salomon, chargé par ce dernier de tuer Joab, 1014 av. J. C.

BANCAL (Henri), connu sous le nom de *Bancal des Issarts,* était notaire à Paris au commencement de la révolution, dont il adopta les principes. Né en Auvergne, le 3 novembre 1750, il fut, en 1792, nommé député du Puy-de-Dôme à la Convention, où il se maintint dans une parfaite modération. Lorsque la discussion s'ouvrit sur la mise en jugement de Louis XVI, il contesta à l'assemblée le droit de le juger, et, plus tard, tout en se prononçant contre le gouvernement monarchique, il vota pour la détention du roi et son bannissement à la paix. L'un des trois commissaires chargés, avec le ministre Beurnonville, d'observer la conduite de Dumouriez, il fut livré, avec ses collègues, aux Autrichiens, et dut sans doute à cette circonstance le bonheur d'échapper à l'échafaud qui ne pouvait manquer d'être le prix de sa probité et de son courage. Le traité d'échange qui fit sortir du Temple la fille de Louis XVI rendit Bancal à la liberté. Cette circonstance lui assurait, en vertu d'un décret spécial, l'entrée au conseil des Cinq-Cents. Il y parut en 1796, et y fut reçu en triomphe; dès lors on ne le vit plus monter à la tribune que pour plaider avec chaleur la cause des idées religieuses, qui étaient devenues l'objet exclusif de ses méditations. En 1797, l'année même qu'il sortit des Cinq-Cents, il fit hommage aux deux Conseils d'un écrit intitulé : *Du nouvel ordre social fondé sur la religion.* Il mourut en 1826, à Clermont-Ferrand, où il avait passé la dernière partie de sa vie, uniquement occupé des études relatives aux saintes Écritures.

BANCBANUS, magnat de Hongrie et régent du royaume pendant l'expédition d'André II dans la terre

sainte, en 1217, vengea sa femme, outragée par un des frères de la reine Gertrude, en poignardant cette princesse, qui l'avait autorisé, et demanda à être jugé par le roi lui-même, qui lui pardonna à son retour, mais ne put empêcher ses fils de le sacrifier lui et toute sa famille.

BANCET (Joseph), mort inspecteur des hôpitaux à Mayence, en 1814, était propriétaire d'une partie de la *Correspondance de Grimm*. Il a composé quelques romans et quelques pièces de théâtre.

BANCHI (Séraphin), dominicain de Florence, ayant été chargé par Ferdinand Ier, grand-duc de Toscane, d'observer en France les troubles du temps de la Ligue, eut l'occasion de se trouver à Lyon avec le P. Barrière qui lui fit part de son projet d'assassiner Henri IV. Il se hâta d'en faire prévenir ce prince, et le parricide fut arrêté au moment où il allait commettre son crime. En récompense d'un tel service, on lui offrit l'évêché d'Angoulême, qu'il refusa, se contentant d'une légère pension avec laquelle il se retira dans un couvent de son ordre à Paris, où il mourut en 1622. On a de lui : *Apologie contre ceux qui pensent conserver la religion par le meurtre des rois de France,* Paris, 1596 ; *Histoire prodigieuse d'un détestable parricide sur la personne du roi, et comme il en fut miraculeusement garanti,* 1598, in-8° ; *Traité du Rosaire,* dédié à la reine, mère de Louis XIII, 1610.

BANCHIERI (Adrien), né à Bologne vers 1567, fut d'abord moine olivétain, puis abbé titulaire et mourut en 1634. Il s'est distingué par des compositions musicales sacrées et profanes d'un bon style et par la publication de plusieurs ouvrages didactiques, entre autres *La Pazzia senile ; Lo studio dilettevole ; Pratica musicale,* des madrigaux, des messes, des motets, etc. Il a composé plusieurs comédies publiées sous le nom académique de *Camillo Scaligeri della Fratta.*

BANCK (Laurent), né à Norkoping, vint en 1641 à Franeker pour y étudier la jurisprudence. Il se concilia tellement l'estime et la faveur des curateurs de l'université de cette ville, qu'en 1647 ils le nommèrent professeur extraordinaire de droit. Il exerca cette place jusqu'à sa mort, arrivée le 13 octobre 1662. On a de lui : *Roma triumphans, seu inauguratio Innocentii X, cum appendice de quarumdam ceremoniarum papalium origine,* Franeker, 1645, in-12, réimprimé dans la même ville en 1656 ; *De tyrannide papæ in reges et principes christianos diacepsis,* Franek., 1649 ; *Commentarii de privilegiis militum, jurisconsultorum, studiosorum, mercatorum, mulierum ; De banceiruptoribus* (sur les banqueroutes), 1650 ; *Taxa S. cancellariæ apostolicæ, notis illustrata,* 1651 ; *Dissert. de jure et privilegiis nobilium,* Franck., 1652, in-4° ; *De duellis,* Franck., 1651, in-4° ; *Bizarriæ politicæ,* etc., Franck., 1658, etc.

BANCK (Pierre van der), graveur hollandais, né vers 1710, élève de Poilly, s'établit à Londres, où il se fit une réputation par ses estampes à la manière noire.

BANCROFT (Richard), théologien anglais, mort évêque de Londres en 1610, avait une grande réputation comme savant érudit.

BANCROFT (Jean), neveu du précédent, fut d'abord professeur au collége du Christ à Oxford, président de l'université et ensuite évêque de cette ville, où il fit reconstruire le palais épiscopal, et mourut en 1640.

BANDARINI (Marc), poëte italien, né près de Padoue, est connu par les deux premiers chants d'un poëme intitulé : *Mandricardo inamorato,* Venise, 1543. *L'Impresa di Barbarossa contra la città di Cattaro,* poëme, 1543, in-4° ; *le due Giornate del poeta Bandarini,* 1556, in-8°, sont une traduction en prose italienne des *Fortianæ quæstiones* d'Ortensio Lando.

BANDARRA (Gonçalo Eannes), cordonnier, natif de Francoso, en Portugal, vécut sous les rois Emmanuel, Jean III et Sébastien. Sans savoir lire ni écrire, il composa des couplets prophétiques sur le sort futur de sa nation, qui furent bientôt dans la bouche de tout le monde. Le cardinal Henri, qui fut depuis le dernier roi de cette ligne des ducs de Béja, et qui était alors à la fois grand inquisiteur et le plus aveugle instrument des innovations, fit poursuivre Bandarra par le saint-office, qui le condamna à de grandes pénitences, et à paraître dans un auto-da-fé, en 1541. Il paraît cependant que l'opinion publique lutta cette fois avec l'inquisition, et l'emporta sur elle ; car Bandarra continua à publier ses couplets ; et, quinze ans après, en dédia la collection entière à l'évêque de Guarda, D. Jean de Portugal, qui était d'une branche légitimée de la maison royale. On ignore l'époque de sa mort ; mais elle a dû être postérieure à l'année de cette dédicace (1556). Bandarra est enterré à St.-Pierre de Francoso, où D. Alvaro de Abranches, fameux général portugais, dans la guerre de la révolution, lui fit faire un mausolée en 1641. Au nom de Bandarra, on a vu, plus d'une fois, les Portugais se lever en masse contre leurs ennemis.

BANDELLO (Vincent de), né à Castelnuovo en 1435, général de l'ordre de St.-Dominique, mort le 27 août 1506, a publié : *De veritate conceptionis B. Mariæ,* Milan, 1475 ; *De singul. puritate conceptionis J. C.,* Bologne, 1481.

BANDELLO (Mathieu), neveu du précédent et dominicain comme lui, né à Castelnuovo en 1480, négligea la scolastique et l'alchimie pour ne s'occuper que des belles-lettres, dont il donna des leçons à la célèbre Lucrèce Gonzague. Mais sa patrie ayant été ravagée en 1525 par les Espagnols après la bataille de Pavie, il passa en France, où Henri II le nomma à l'évêché d'Agen, qu'il abandonna bientôt pour se consacrer tout entier à l'étude. Il mourut vers 1565. On a de lui des *Nouvelles* dans le goût de Boccace, qui ont eu un grand nombre d'éditions. La plus complète est celle de Londres, 1740, 4 vol, in-4°, réimprimée en 1791, 9 vol. in-8° ; des chants à la louange de Lucrèce Gonzague, Agen, 1545, in-8°, rares et très-recherchés, etc.

BANDI (Georgine-Brigitte), cantatrice de premier ordre, connue en France sous le nom de BANTI, naquit à Monticelli d'Ongina, dans le Parmesan vers 1756, et mourut à Bologne le 18 février 1806. Quelques-uns la font naître à Crema en 1757. De Vismes, ancien entrepreneur de l'Opéra de Paris, entendit un soir, en 1778, près d'un café sur les boulevards, une voix dont l'accent le frappa ; c'était Brigitte Bandi ; il lui glissa un louis dans la main, lui donna rendez-vous pour le lendemain, lui fit entendre deux fois un air de bravoure de Sacchini que Brigitte répéta admirablement ; Devismes l'engagea sur-le-champ et la fit débuter par un air qu'elle chanta entre le 2e

et le 3e acte d'Iphigénie. Son succès fut prodigieux, et dès ce moment sa carrière fut tracée. Elle a brillé sur les principaux théâtres de l'Europe : en 1780, à Vienne ; puis à Florence, à Milan, à Venise, à Naples et à Londres, où elle chanta avec le même succès pendant neuf années consécutives.

BANDIERA (Alexandre), d'abord jésuite, puis frère servite, né à Sienne en 1699, se consacra entièrement à la carrière de l'enseignement, et publia des traductions de *Cornelius Nepos*, du *Traité des offices*, des *Épîtres* de Cicéron, etc., avec des notes grammaticales très-utiles à la jeunesse italienne pour l'étude de sa propre langue et du latin ; des *dialogues sur l'histoire sainte*, dans la forme du *Décameron* de Boccace, dont il donna également une édition purgée de tout ce qui est contraire aux bonnes mœurs, etc.

BANDIERA (François), frère du précédent, jurisconsulte, écrivit sur le droit un ouvrage enrichi de notes historiques et critiques.

BANDIERA (Jean-Nicolas), frère des précéd., oratorien, a laissé *De Augustino Dato libri II*, Rome, 1733, in-4° ; *Trattato degli studj delle donne*, où il prétend prouver que les femmes peuvent devenir savantes dans toutes les parties des connaissances humaines.

BANDINELLI (Baccio), sculpteur et peintre italien, né à Florence en 1487, mort en 1559, a fait une copie très-estimée du fameux *Laocoon*. On a de plus de sa composition un beau bas-relief représentant une *Descente de croix ; Hercule vainqueur de Cacus*, groupe colossal, et les *statues de Léon X* et de *Clément VII ;* on lui doit aussi quelques tableaux d'un dessin pur, mais qui manquent de grâce et de coloris.

BANDINI (Ange-Marie), littérateur italien, né le 25 sept. 1726, chanoine de Florence, sa patrie, et conservateur de la bibliothèque Laurentienne, place qu'il remplit dignement pendant 44 ans, jusqu'en 1800, année de sa mort. On lui doit le *Catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens* de cette importante collection, Florence, 1754-1768, 8 vol. in-fol ; *Specimen litteraturæ Florentinæ sæculi XV*, Florence, 1747, 2 vol. in-8° ; *Descriptio obelisc. Aug. Cæsaris*, Rome, 1750, in-fol. ; *De Florentinâ Juntarum typographiâ*, Lucques, 1791, 2 vol. in-8° ; les *Vies* de plusieurs hommes célèbres d'Italie, et un grand nombre de savantes *dissertations* sur les langues anciennes et les antiquités.

BANDINI (Salluste), né à Sienne, le 10 avril 1677, mort en 1760, abandonna la carrière des armes, pour l'étude de la jurisprudence civile et ecclésiastique. En 1740 il composa sur la *Maremma* de Sienne, une dissertation qui détermina François Ier et le grand-duc Léopold à chercher les moyens d'assainir le territoire siennois ravagé par le mauvais air.

BANDINO, poëte italien, né à Padoue dans le 15e siècle, est cité par Dante dans son *Traité de l'éloquence vulgaire*.

BANDINUS, théologien scolastique du 12e siècle, est auteur d'ouvrages théologiques imprimés à Venise, 1519, in-fol., et à Louvain, 1555 et 1557, in-8°.

BANDURI (D. Anselme), bénédictin, né vers 1670 à Raguse, bibliothécaire du duc d'Orléans, et membre de l'Académie des inscriptions, mort à Paris, le 14 janvier 1743, a publié : *Imperium orientale*, 1711, 2 vol. in-fol. ; *Numismata imper. rom.*, depuis Trajan Dèce jusqu'au dernier Paléologue, Paris, 2 vol. in-fol.

BANES (Dominique), né à Valladolid en 1527, religieux espagnol de l'ordre des Frères prêcheurs, professa pendant 32 ans la théologie à Avila, où il fut le confesseur de Ste Thérèse, à Salamanque, etc., et mourut le 1er novembre 1604. Il est auteur d'un *Comment.* sur la *Somme* de St. Thomas, sur la *Dialectique* d'Aristote, etc.

BANFI (Jules), luthiste, né à Milan dans la 1re moitié du 17e siècle, fils d'un médecin de cette ville, fut pris par un corsaire en allant en Espagne, et vendu comme esclave à Tunis. Son instrument lui fit obtenir la liberté, et l'amitié du bey. Après quelques années de séjour et d'études, il passa à Madrid, où il mourut ingénieur et lieutenant général d'artillerie. Avant d'entreprendre son voyage, Banfi avait publié : *il Maestro di chitarra*, Milan, 1653.

BANG (Frédéric-Louis), médecin danois, né dans l'île de Séeland, le 4 janvier 1747, mort à Copenhague, le 26 décembre 1820, voyagea pendant quelques années, visita les hôpitaux de Berlin, Paris, Strasbourg ; en 1773, premier médecin de l'hôpital Frédéric de Copenhague, et en 1782, professeur à l'université ; s'occupa dans ses dernières années de poésie latine et traduisit en hexamètres plusieurs morceaux de la Bible. On a de lui le *Recueil des faits cliniques*, recueillis dans l'hôpital Frédéric de 1782 à 1787 ; un *Traité de médecine pratique*, et une *Pharmacopée*.

BANGIUS (Thomas), né en Fionie, en 1600, professeur de théologie, de philosophie et d'hébreu à Copenhague, mort le 27 octobre 1661, a donné un *Dictionnaire hébraïque*, et des *thèses sur l'origine de la diversité des langues*.

BANGIUS ou **BANG** (Pierre), théologien suédois, né à Helsingborg en 1633, mort en 1696, évêque de Wiborg, est auteur de *Commentaires sur l'épître aux Hébreux* et d'une *Histoire ecclésiastique*, publiée en 1675.

BANIER ou **BANER** (Jean-Gustave), feld-maréchal suédois, né à Diursholm en 1596, fut l'élève de Gustave-Adolphe dans l'art de la guerre. Il accompagna ce monarque en Pologne et en Allemagne, se signala dans plusieurs campagnes et notamment à la bataille de Leipzig, prit Magdebourg, et fut blessé dangereusement à l'affaire de Nuremberg. Après la mort de Gustave-Adolphe, Banier eut le commandement de l'armée suédoise, défit deux fois les Saxons, et vainquit l'armée impériale en Bohême. Son union avec la fille du margrave de Baden lui fit négliger le soin de sa gloire dans la dernière année de sa vie. Il mourut en 1641.

BANIER (Antoine), littérateur, membre de l'Académie des inscriptions, né à Dalet en Auvergne, le 2 novembre 1673, mort le 2 novembre 1741, s'est occupé spécialement du soin d'éclaircir la mythologie dans ses rapports avec l'histoire, les mœurs et l'état des connaissances des peuples de l'antiquité. Il a publié à ce sujet plusieurs ouvrages, tels que l'*Explication historique des fables ; la Mythologie et les fables expliquées par l'histoire*. Il fut l'éditeur des *Voyages de Paul Lucas et de Corneille Lebruyn*, des *Mélanges d'histoire et de littérature de Bonaventure d'Argonne ;* et il traduisit les *Métamorphoses* d'Ovide.

Le dernier ouvrage auquel il ait eu part est l'édition des *Cérémonies et coutumes religieuses des différents peuples du monde,* Paris, 1741, 7 vol. in-fol.

BANIM, romancier irlandais, mort à Londres, au mois d'août 1842, pauvre et d'un état de santé déplorable. Sir Robert Peel lui avait fait obtenir une pension de 150 liv. sterling sur la liste civile. Banim venait de publier le *Père Coffnell,* histoire d'un curé catholique, modèle de charité chrétienne, ami du pauvre et se volant lui-même pour les secourir; etc.

BANISTER (HUMPHREY), trahit pour 1,000 liv. sterl. en 1483, son seigneur et bienfaiteur Stafford, duc de Buckingham, qui s'était caché chez lui, et le livra à Richard III qui le fit décapiter. Banister fut lui-même exécuté dans un âge fort avancé, pour avoir commis un meurtre.

BANISTER (JEAN), médecin, reçu docteur à la faculté d'Oxford, en 1573, a écrit plusieurs ouvrages d'anatomie et de chirurgie, dont le plus remarquable est une *Histoire de l'homme, extraite de la quintessence des meilleurs anatomistes,* Londres, 1578, in-fol.

BANISTER (RICHARD), parent du précédent, et médecin comme lui, se livra surtout à l'étude des maladies des yeux. On lui doit une édition d'un *Traité* de ces maladies par J. Guillemeau, avec la *Description anatomique de l'œil.*

BANISTER (JEAN), missionnaire et botaniste anglais, s'établit en Virginie (États-Unis), d'où il envoya en 1680 un *Catalogue de plantes,* des *lettres,* et des *mémoires* insérés dans les *Transactions philosophiques.*

BANISTER (JEAN), violoniste et directeur de la Chapelle de Charles II, roi d'Angleterre, naquit à Londres vers 1630, fut envoyé en France aux frais du roi, et au retour perdit sa place pour avoir dit que le talent des Anglais sur le violon était inférieur à celui des Français. Il fonda chez lui des soirées de musique et une école à laquelle il donna en 1676 le nom d'*académie.* Il a mis en musique l'opéra de *Circé,* pour le théâtre de *Dorset Garden,* en 1676. Mort le 3 octobre 1676.

BANISTER (JEAN), dit *le jeune,* fils du précédent, né à Londres vers 1663, apprit le violon sous la direction de son père et fut violoniste du théâtre de Drurylane jusqu'en 1720; mort en 1725. On a de lui des caprices variés pour violon, et une collection de musique de différents caractères.

BANKER ou **BAKKER** (JACOB), habile peintre, né en Hollande en 1609 et mort en 1651, a laissé des portraits et des tableaux d'histoire estimés.

BANKERT (JOSEPH van TRAPPEN), né à Flessingue, d'une famille obscure; de simple matelot s'éleva au grade de vice-amiral; en 1622, il combattit sur la flotte de Pierre Hein, lors de la prise des riches galions espagnols; en 1629, seconda avec succès les tentatives de la compagnie des Indes sur Fernambouc; en 1637, prit trois vaisseaux à Dunkerque; l'année suivante se signala dans un autre combat naval, sous le commandement du fameux Tromp, qui le récompensa par le don d'une chaîne en or; en 1639, se distingua encore contre la flotte espagnole sur la côte d'Angleterre; fut fait amiral cette même année. La compagnie des Indes lui donna, en 1646, le commandement d'une flotte destinée à rétablir ses affaires dans le Brésil; dans cette expédition plusieurs malheurs vinrent contrarier ses projets; cependant il battit la flotte portugaise dans la baie de Tous-les-Saints; il mourut en revenant en Hollande, d'une attaque d'apoplexie en 1645.

BANKERT (ADRIEN), né à Flessingue, fils du précédent, devint vice-amiral en 1667; il joignit avec 5 vaisseaux la flotte de l'amiral Ruyter dans son entreprise contre Chatam, se signala dans trois actions contre les flottes combinées d'Angleterre et de France, et mourut en 1684.

BANKERT, frère du précédent, capitaine de vaisseau, fut tué au service de sa patrie dans la bataille navale entre les Hollandais et les Anglais, livrée le 13 juin 1665.

BANKES (sir JOHN), né en 1589 à Keswich, dans le Cumberland, fut successivement avocat, procureur général, président de la chambre des plaids communs, et ensuite conseiller privé de Charles Ier. Il mourut en 1644 à Oxford. Il a écrit plusieurs *Traités de jurisprudence,* qui n'ont point été imprimés. — Lady Bankes, femme de sir John, assiégée dans son château de Corffe, résista à un parti nombreux de troupes du parlement, et tint bon contre les surprises et la famine jusqu'à l'arrivée des secours, bien que la petite ville dépendant du château eût été forcée de se rendre, et qu'elle ne fût secondée que par une petite troupe, d'abord de 5 hommes et qui ne s'éleva jamais à plus de 40.

BANKS (JEAN), auteur angl. du 17e siècle, a donné au thâtre plusieurs tragédies, qui, quoique écrites dans un style emphatique et peu élégant, ont eu du succès, et ont arraché plus de larmes que des pièces plus correctes et de meilleur goût. Ces tragédies sont : *les Rois rivaux,* 1677; *la Destruction de Troie,* 1679; *la Vertu trahie; la Mort de Marie, reine d'Écosse; le Favori malheureux,* ou *le comte d'Essex,* 1685; l'*Usurpateur innocent,* 1694; *Cyrus le Grand,* 1696.

BANKS (JEAN), écrivain anglais, né en 1709, à Sunning (Berk), fut d'abord mis en apprentissage chez un tisserand; mais s'étant démis le bras, et ne pouvant continuer ce genre de travail, il vint à Londres, où il ouvrit une petite boutique de librairie, qu'il abandonna ensuite pour le métier de relieur. Il consacrait ses moments de loisir à la littérature, et il a travaillé à une *Vie de J. C.,* in-folio, et à différents journaux anglais. On a aussi de lui quelques poésies; mais il est plus connu comme auteur de l'*Examen critique de la Vie d'Olivier Cromwell,* en 1 vol. in-12, qui a été souvent réimprimé. Jean Banks mourut à Islington, en 1751.

BANKS (THOMAS), sculpteur anglais, né vers le milieu du 18e siècle, mérite une place distinguée parmi les bons statuaires. Ses meilleurs ouvrages sont une statue de *Caractacus,* et une autre de l'*Amour,* qu'il rapporta de Rome en 1779, et qu'il vendit à l'impératrice de Russie Catherine II, en 1781.

BANKS (sir JOSEPH), président de la Société royale de Londres et correspondant de l'Institut de France, né en Angleterre, le 13 décembre 1743, se livra de bonne heure avec passion à l'étude de l'histoire naturelle, suivit avec le docteur Solander le célèbre capitaine Cook dans son premier voyage autour du monde en 1769, 70 et 71, et con-

tribua puissamment au succès de cette grande entreprise. Il fit ensuite à ses frais un voyage en Islande et aux Hébrides. L'Angleterre, apprenant les services que ce savant ne cessait de rendre par ses importantes observations et le sacrifice de sa fortune et de son repos, le combla d'honneurs. Il s'en montra digne par son noble caractère, ses continuelles découvertes et les précieuses collections dont il enrichit la science jusqu'à sa mort, arrivée le 19 mai 1820. On lui doit les dessins et gravures de la belle édition du *premier Voyage de Cook,* Londres, 1773, en anglais. Il mérite surtout la reconnaissance des naturalistes et des bibliographes pour son importante collection de livres d'histoire naturelle, la plus complète qui existe en Europe, et dont le catalogue latin a été imprimé à Londres, de 1796 à 1800, 5 vol. in-8°. Ses *Mémoires* sont insérés dans les *Transactions philosophiques* et l'*Archéologie.* Ce fut le chevalier Banks qui restitua à la France les papiers relatifs aux voyages de la Peyrouse et d'Entrecasteaux, tombés entre les mains des Anglais.

BANNAKER (Benjamin), nègre du Maryland, mort en 1807, s'éleva par la seule force de son génie, et guidé seulement par les livres de Ferguson et les tables de Tob. Mayer, aux hautes sciences de l'astronomie et des mathématiques, dont il s'occupa dans les moments de loisir que lui laissait la culture des terres. Il calcula exactement, et publia pendant plusieurs années les *Éphémérides* pour le Maryland et les États voisins.

BANNELIER (Jean), né à Dijon en 1683, mort en 1766, avocat au parlement de Bourgogne, doyen de l'université de Dijon, a laissé : *Introduction à l'étude du Digeste,* Dijon, 1750; *Coutume du duché de Bourgogne,* dans l'ouvrage de Davot dont il est l'éditeur.

BANNERMAN, graveur anglais, auquel on doit un grand nombre de portraits qui font partie de l'ouvrage d'Horace Walpole, sur les artistes d'Angleterre, Londres, 1762.

BANNIERI (Antoine), né à Rome en 1638, fut amené très-jeune à Paris; il était laid et contrefait, mais doué d'une des plus belles voix de soprano qu'on eût jamais entendues. Pour conserver sa voix, Bannieri engagea un chirurgien à lui faire l'opération de la castration, sous la promesse formelle du plus grand secret. Cependant on s'aperçut que la voix du chanteur embellissait tous les jours, et on en découvrit la cause. Louis XIV interrogea Bannieri pour savoir qui lui avait fait l'opération, et, sur son refus de le dénoncer, le roi reprit : « Tu fais bien, car je le ferais pendre, et c'est ainsi que je ferai traiter le premier qui s'avisera de commettre une pareille abomination. » Le roi voulait d'abord chasser Bannieri, mais il lui rendit ses bontés et ne lui accorda sa retraite qu'à l'âge de 70 ans : il en vécut encore plus de 30, et mourut en 1740, âgé de 102 ans.

BANNING (Jean), poëte latin, né à Loosdrecht en Hollande, professeur de philosophie à Leyde, mort en 1642, a laissé, outre quelques dissertations sur la physique et la morale, une satire *in corruptos juventutis mores,* et *Epigrammata brasiliana.*

BANNISTER (Charles), musicien et chanteur anglais, avait quitté le commerce pour le théâtre, et passait pour le plus joyeux original de son temps. Mort en novembre 1814.

BANNISTER (John), fils du précédent, né en 1758, fut d'abord mis en apprentissage chez le peintre Loutherbourg, et ensuite présenté à Garrick, qui le prit en amitié et lui donna des leçons. En 1776, Bannister remplaça le Roscius anglais, épousa miss Harper, cantatrice de Covent-Garden, et se retira du théâtre en 1815. Mort le 8 novembre 1836.

BANNIUS (Jean), prêtre de Harlem, musicien, mort en 1656, a publié en hollandais les *Principes de l'art musical; méthode* pour y faire des progrès.

BANNUS (Jean-Albert), professeur de droit à Harlem, vers le milieu du 17ᵉ siècle, a écrit un petit *Traité sur la musique,* Harlem, 1654.

BANQUO, thane, ou chef royal de Lochquhabir en Écosse, se conduisit d'abord avec une grande intégrité; mais il servit ensuite l'ambition de Macbeth qui priva du trône et de la vie le malheureux Duncan, et sacrifia bientôt Banquo lui-même vers 1050.

BANTI. *Voyez* **BANDI.**

BANTISCH-KAMENSKII (Nicolas-Nicolaevitsch), conseiller d'État russe, né à Nijine, mort à Moscou en 1814, chef du dépôt des archives au ministère des affaires étrangères, y a rédigé un grand nombre de pièces diplomatiques, et publié un *Récit historique sur l'union polonaise,* Moscou, 1795.

BANWART (Jacques), compositeur, né en Suède au commencement du 17ᵉ siècle, mort vers 1657, maître de chapelle à la cathédrale de Constance, a laissé des motets, des messes, dont une à trois chœurs assez curieuse.

BANZER, médecin d'Augsbourg, quitta cette ville à cause de son attachement au luthéranisme, obtint une chaire de médecine à Wittenberg, et y mourut en 1664. On a de lui *Fabrica receptorum, id est methodus brevis remediorum*, Augsbourg, 1622, in-8°.

BAODAN, roi de l'Esthonie en Irlande, vers 565, fut dépouillé de ses États par Colman, son compétiteur, qui le poursuivit dans le monastère de St. Colomban, apôtre des Pictes, l'arracha de cet asile et le fit massacrer. Les Ultoniens prirent les armes à la voix de St. Colomban, et vengèrent la mort de Baodan par celle de son meurtrier.

BAPST (Michel), médecin allemand du 16ᵉ siècle, est auteur d'un *Traité* en allemand sur les propriétés attribuées au genévrier, et d'un *Traité de chirurgie,* en 5 vol., imprimés le 1ᵉʳ à Mulhausen, 1590, le 2ᵉ à Leipzig, 1592, et le 3ᵉ à Eisleben, 1596.

BAPTIST (Jean), peintre de fleurs, né à Lille, mort en 1699, élève de l'école d'Anvers. Le roi de France l'employa avec Lebrun à la décoration du palais de Versailles. Le duc de Montague et la reine d'Angleterre se l'attachèrent et enrichirent le Muséum britannique de ses peintures.

BAPTIST (Antoine), fils du précédent, peintre de fleurs également distingué.

BAPTISTA (Jean), compositeur de musique, vivait vers 1550. Des morceaux de sa composition se trouvent dans la *tablature pour orgue* d'Ammerbach, 1571. — Un autre compositeur du même nom et qui vivait dans la 1ʳᵉ moitié du 18ᵉ siècle, a laissé plusieurs œuvres de sonates pour flûte.

BAPTISTE (Baptiste ANET, dit), eut en France la réputation d'être le plus habile violoniste de son temps.

Il avait reçu des leçons de Corelli, vint à Paris vers 1700, et passa depuis en Pologne où il est mort chef de la musique du roi. Il a publié des *sonates* de violon, et des *pièces pour deux musettes.*

BAPTISTE (Louis-Albert-Frédéric), bon violoniste et compositeur, naquit à Attingen en Souabe le 8 août 1700, vint à Paris en 1718, parcourut l'Italie et vint se fixer à Cassel, en 1725 où il se fit maître de danse. On a de lui des solos pour violon et pour violoncelle, des trios pour hautbois et basse, des concertos pour basse de viole, et des sonates pour la flûte traversière.

BAPTISTE aîné, acteur du Théâtre-Français, né vers 1760 à Paris, débuta en 1791 sur le théâtre de la rue Culture-Ste-Catherine, où il attira la foule par la manière dont il remplit le rôle de *Robert, chef de brigands,* dans la pièce de Lamartelière, imitée des *Voleurs* de Schiller. Il passa, dès la fin de l'année suivante, au théâtre dit *de la République.* Son organe sourd et nasal nuisit à ses succès dans la tragédie; mais il déploya, dans le drame et la comédie, une supériorité incontestable. Il excellait dans le rôle du *Glorieux,* et il créa celui du capitaine de marine dans les *Deux Frères* de Kotzebue. Son âge avancé l'ayant déterminé à quitter la scène, il se voua aux fonctions de professeur à l'école royale de déclamation, et mourut à Paris en 1835.

BAPTISTIN. *Voyez* **BATISTIN.**

BAQUOY (Maurice), graveur français, dont on a, d'après les dessins de Boucher, les vignettes à l'eau forte pour *l'Histoire de France* du P. Daniel, et un *Combat naval* d'après Martin.

BAQUOY (Jean), fils du précédent, mort à Paris en 1778, hérita de son talent pour les vignettes, et grava celles des *Métamorphoses d'Ovide,* in-4°.

BAQUOY (Pierre-Charles), fils du précédent, né à Paris en 1760, fut également un des graveurs les plus habiles de son temps. On connaît de cet artiste les gravures des œuvres de Racine d'après Moreau jeune, celles des œuvres de Delille, et de Berchoux. Son chef-d'œuvre est une estampe du *Martyre des SS. Gervais et Protais* d'après Lesueur. Mort à Paris le 4 février 1829.

BAR (dom J. de), bénédictin, mort à Paris en 1767, dans le couvent de Blancs-Manteaux, a coopéré, avec ses confrères Pradier et Jallabert, à l'ouvrage intitulé : *État de la France par les bénédict.,* Paris, 1749, 6 vol. in-12.

BAR (George-Louis, baron de), prévôt héréditaire du comté d'Osnabruch, où il naquit en 1701, cultiva avec succès la poésie française ; mort le 6 août 1767. Ses *épîtres,* imprimées à Amsterdam, 1751, 3 vol. in-8°, ont été traduites en allemand; on a encore de lui un *Poëme* en 7 chants, *sur la consolation dans l'infortune,* Hambourg et Leipzig, 1758; des *Babioles littéraires et critiques,* ib. 1764, 5 vol. in-8°.

BAR (Jean-Étienne de), né à Anneville en 1748; avocat à Thionville en 1789; député à la Convention en 1792, vota pour la mort sans sursis et sans appel, dans le procès du roi; envoyé à l'armée du Nord en 1793; s'opposa à toute radiation sur la liste des émigrés en 1794; membre du conseil des Anciens en 1794 et 1799; président du tribunal de Thionville en 1800. Mourut en 1801.

BAR (François de), né en 1538, à Seizencourt, près de Saint-Quentin, embrassa l'état monastique, fut admis à l'abbaye d'Anchin dont il fut grand prieur jusqu'à sa mort, arrivée le 25 mars 1606. Le cardinal Baronius le consultait pour la rédaction de ses *Annales.* Les ouvrages de Fr. de Bar sont restés manuscrits à la bibliothèque publique de Douai. On y distingue : les *Histoires des archevêques de Cambrai, d'Arras, de Tournay,* etc. ; *Historia monastica Franciæ, Italiæ, et Hispaniæ,* etc.

BAR (Nicolas de), peintre célèbre, originaire du Barrois, connu en Italie sous le nom d'*Il signor Nicoleto,* descendait de la famille de la pucelle d'Orléans, et vivait dans le 17e siècle. Il a peint un grand nombre de *Vierges,* a passé presque toute sa vie à Rome où il est mort, laissant un fils peintre comme lui, et qui prit le nom de *du Lys,* accordé à ses ancêtres par Charles VII, en mémoire de Jeanne d'Arc.

BARABALLI, poëte italien, né à Gaëte, sous le pontificat de Léon X, se vantait d'être l'égal de Pétrarque. Le pape fit assembler tous les beaux esprits de Rome qui, pour punir Baraballi de ses prétentions, le promenèrent sur un éléphant au milieu des risées.

BARABAND (Jacques), peintre de fleurs et d'animaux, né à Aubusson en 1772. Il fit tous les oiseaux de paradis, les guêpiers, les barbus et plus de cent espèces de perroquets, pour le magnifique ouvrage de Levaillant, célèbre voyageur et naturaliste; un grand nombre de dessins d'histoire naturelle pour la commission d'Égypte. On remarque encore parmi ses chefs-d'œuvre son plafond portatif, orné d'arabesques, et son dernier tableau d'oiseaux que possède M. Dufresne ; il mourut à Lyon en 1809, où il professait le dessin à l'école spéciale des arts.

BARAC ou **BARACH,** 5e juge d'Israël, vers 1285 av. J. C., délivra, avec Débora, les Juifs de la servitude de Jabin, roi de Chanaan.

BARAC. *Voyez* **BORAC.**

BARAC-HAGEH, premier sultan de la dynastie des Cara-Cathayens, né dans le Cara-Cathai, au nord de la Chine. Son règne fut de onze ans, 1234, et il eut huit successeurs, dont Mabarek Khuagé, son fils, fut le premier.

BARACHIAS, père du prophète Zacharie, et nom commun à plusieurs autres Hébreux cités dans l'Écriture.

BARAFIN (N.), ancien avocat et auditeur militaire à Bruxelles, mort en 1841, un des antagonistes les plus ardents de la résolution adoptée par le gouvernement des Pays-Bas de traiter toutes les affaires en hollandais, avait publié sur ce sujet un ouvrage en 1816 ; et en 1817 un *Exposé de la législation des impositions indirectes.*

BARAGUAY (Thomas-Pierre), architecte français, a exécuté le percement et la plantation de la grande avenue du Luxembourg sur l'observatoire à Paris, et a restauré le théâtre de l'Odéon. Mort à Paris en 1820 âgé de 72 ans.

BARAGUEY D'HILLIERS (Louis), général français, né à Paris le 13 août 1734, parvint successivement par son mérite et sa valeur du grade de lieutenant du régiment d'Alsace à celui de général de division, et fit en cette qualité, avec gloire, les campagnes d'Allemagne et d'Italie. De retour en France, il y fut destitué par suite des accusations portées contre lui, puis réintégré dans son grade après une entière justification de sa conduite. Élevé sous l'empire au rang de grand officier de la Légion

d'honneur, et de colonel général des dragons, il rendit d'importants services dans la campagne d'Allemagne en 1805, plus tard en Espagne et ensuite dans la malheureuse expédition de Russie en 1812, au retour de laquelle il mourut à Berlin au mois de décembre.

BARAHONA-VALDIVIESO (Pierre), théologien et écrivain espagnol du 16e siècle, fut professeur de théologie morale, et bon prédicateur pour le temps.

BARAHONA Y PADILLA (Jean), écrivain de Xérès, a publié une paraphrase du traité italien de Piccolomini, intitulé : *Institutions de la vie de l'homme noble*, Séville, 1577.

BARAHONA Y SOTO (Louis), poëte et médecin, né à Lucena dans l'Andalousie, entreprit de continuer le *Roland* de l'Arioste sous le titre des *Larmes d'Angélique*, Grenade, 1586. Cervantes fait l'éloge de cette continuation. On a aussi de lui des *églogues*, des *stances*, des *sonnets*, etc.

BARAILON (Jean-François), né le 12 janvier 1745, à Viersat en Auvergne; médecin en chef de la généralité de Moulins en 1786; élu maire de Chambon en 1789, et, en 1792, député à la Convention; se récusa dans le procès de Louis XVI, et cependant vota, non comme juge mais comme homme d'État, la détention et l'exil à la paix; en 1794 et 1795 dénonça les dilapidations des deniers publics; organisa en trois mois les écoles centrales de 17 départements; fut en 1796 membre du conseil des Cinq-Cents; en 1799 membre du conseil des Anciens; en 1801 présida le corps législatif, et rentra dans la vie privée en 1806. Mort le 14 mars 1816 avec la réputation d'un habile médecin et d'un savant antiquaire. A laissé des Mémoires sur des objets d'antiquité, sur des points de médecine et des *Recherches sur les peuples cambioviciens de la carte de Peutinger*, etc., etc., etc., 1806.

BARAK-KAN, fils de Baissar, descendant de Gengis-Kan; succéda à son cousin Mobarek-Schah, sultan du Turkestan, mort sans enfants; il fit de vains efforts pour s'emparer du Khoraçan sur Abaka-Kan; il chercha ensuite à se rendre maître de la Chine qu'il fut obligé de quitter après l'avoir ravagée, et mourut en 1240.

BARALDI (Joseph), né à Modène en 1778, mort dans cette ville en 1832, fut adjoint à 18 ans à la bibliothèque de l'université de Modène, devint professeur dans le séminaire épiscopal, et, en 1799, remplaça son père en qualité de secrétaire de l'université. Il travailla avec l'abbé Lanzini à une *traduction* du *Comte de Valmont* qui parut en 1805. Trois ans après, on le nomma second bibliothécaire de la belle bibliothèque d'Este, dont il dressa un nouveau *Catalogue* raisonné. En 1822 il créa un journal intitulé : *Mémoires de religion, de morale et de littérature*. En 1828, le duc de Modène le nomma censeur, et l'année suivante Pie VIII le fit grand archiprêtre de la cathédrale. Admis en 1806 dans l'académie de la religion catholique à Rome, en 1807 dans celle des Dissonanti de Modène, en 1818 dans l'académie de Pise, il entra en 1827 dans l'académie latine de Rome. La révolution de Modène l'obligea en 1831 de se retirer en Toscane; il revint dans sa patrie au retour du duc. Grégoire XVI le nomma alors prélat de sa maison et protonotaire apostolique; puis le tribunal héraldique de Modène l'inscrivit par acclamation au livre d'or des nobles Modénais; mais il ne survécut pas longtemps à ces honneurs. On trouvera la plupart de ses écrits, qui consistent surtout en *Notices* biographiques et bibliographiques dans la collection de son *Journal*.

BARANOWSKI ou **BARANOVIUS** (Albert), théologien polonais, mort en 1615, archevêque de Gnesne, est auteur de *Concilium provinciale regni Poloniæ, celebratum anno* 1607, Cracovie, 1611; *Synodus diœcesana Gnesnensis, habita anno* 1612, Cracovie, 1612, etc.

BARANOWSKI (Stanislas), parent du précédent, a continué en langue polonaise les *Insignia facinoraque præclara nobilitatis Polonicæ*, de B. Paproz, jusqu'en 1655. Cette continuation est restée manuscrite.

BARANOWSKI. *Voyez* **BOGUSLAS BARANOWSKI**.

BARANTE (Claude-Ignace BRUGIÈRE de). *Voyez* **BRUGIÈRE**.

BARANTE (Claude-Ignace BRUGIÈRE de), petit-fils du précédent, né à Rome en 1755, chargé de fonctions de magistrature dans la Provence, persécuté et emprisonné sous la Terreur, préfet à Carcassonne en 1800, et en 1802 à Genève. Comme il vivait en relations habituelles avec Mme de Staël, M. de Saint-Priest, et d'autres exilés qui habitaient sur la frontière, cela déplut au pouvoir, et de Barante, remplacé en 1810, se retira à sa campagne en Auvergne où il mourut au commencement de 1814. Il a publié : *Introduction à l'étude des langues; Éléments de géographie, examen du principe général des langues; Essai sur le département de l'Aube*, etc. C'est le père de M. de Barante, l'historien.

BARANZANO (Redemptus), religieux barnabite, né à Serravalle, en 1590, mort à Montargis le 23 décembre 1622, était professeur de philosophie et de mathématiques à Annecy. On a de lui : *Campus philosophicus; De novis opinionibus physicis*, Lyon, 1619.

BARAS (Marc-Antoine), publiciste, né à Toulouse en 1764, cultiva d'abord les lettres et la jurisprudence, disputa quelques prix à l'académie des jeux Floraux et se fit recevoir avocat au parlement. Il se livra ensuite exclusivement à l'étude de l'économie politique, soumit ses essais à Condorcet, à Bailly, à Rabaut-St.-Étienne; se montra partisan de la révolution, ennemi des excès; et, en 1795, membre au conseil municipal de Toulouse, protégea les prêtres insermentés contre les persécutions qui les menaçaient. Dénoncé comme fédéraliste, il fut ramené à Paris et périt sur l'échafaud le 13 avril 1794 avec Hebert, Vincent et Momoro. On a de ce jeune et malheureux écrivain un *Traité d'arithmétique politique* sur le plan de l'ouvrage d'Arthur Young, un *Tableau de l'instruction publique en Europe*, 1791; un *Éloge du docteur Prue*, et un *mémoire* sur la fête qui se célébrait à Toulouse le 27 mai, en mémoire de l'avantage remporté en 1591, sur les protestants, fête que Baras fit supprimer.

BARAT (Nicolas), sous-maître au collége Mazarin, mort vers 1706, a donné, avec Charles Bordes, le *Glossarium universale hebraicum*, de Thomassin, Paris 1697, in-fol. C'était un bibliographe instruit; il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Nouvelle Bibliothèque choisie*, Amsterdam, 1714, 2 vol. in-12.

BARATELLA (Antoine LAUREGIO) de Campo-San-Piero, dans le territoire de Padoue, poëte latin très-

fécond, florissait dans la 1re moitié du 15e siècle ; il passa la plus grande partie de sa vie dans la villa *Lauregia,* ce qui fit ajouter à son nom celui de *Lauregio.* Il mourut en 1448, à Feltre où il enseignait la rhétorique. On évalue à 6,000 le nombre des vers latins qu'il a composés ; il n'en a rien été imprimé.

BARATH (Jean), carme, né à Valenciennes, professeur de théologie à Paris vers 1426, a publié *De revelatione Divinorum; Determinationes theologiæ.*

BARATHIER (Jean), jurisconsulte du 15e siècle, né à Plaisance, enseigna à Paris et à Ferrare le droit féodal romain et celui des Lombards. On a de lui un traité *De feudis,* Paris, 1612, et Strasbourg, 1695.

BARATIER (Jean-Philippe), génie précoce, né à Schwabach, dans le margraviat d'Anspach le19 janvier 1721, parlait le latin, le français et l'allemand dès l'âge de 4 ans, possédait à 6 le grec, à 9 l'hébreu, dont il donna 2 ans après un *Dictionnaire des mots les plus difficiles;* il apprit les mathématiques et l'astronomie en moins de 3 mois, et forma dès lors le projet de découvrir les longitudes. Il donna ensuite, en 1730, la *Notice exacte de la grande Bible rabbine,* 4 vol. in-fol. ; et traduisit de l'hébreu en français l'*Itinéraire de Benjamin de Tudèle,* 1734, 2 vol. in-8o. Il étudia le droit public d'après le conseil du roi de Prusse qui l'admit souvent auprès de sa personne. En 1738 il envoya son travail sur les *longitudes* et ses *tables astronomiques* à l'Académie des sciences de Paris. Mais ne bornant pas là ses études, il embrassait à la fois l'architecture, la littérature ancienne et moderne, médailles, inscriptions, antiquités grecques, romaines et orientales, le déchiffrement des hiéroglyphes, etc., lorsque la mort le surprit à 19 ans, le 5 septembre 1740. On a encore de lui : *De Anti-Artemonius,* etc., Nuremberg,1737; *Disquisit. chronolog. de successione episc. roman.,* Utrecht, 1740, in-4o ; *Défense de la monarchie sicilienne,* traduit de l'allemand de P. de Ludwic, Halle, 1738 ; des *lettres* et *dissertations* insérées dans la *Bibliothèque germanique.*

BARATON, poëte français né vers le milieu du 17e siècle, paraît descendre de Martin Baraton, ménétrier d'Orléans ; composa un grand nombre de pièces de vers, eut part à la rédaction du *Dictionnaire des rimes de Richelet,* et fit paraître en 1704 des *Poésies diverses.*

BARATTIERI (Charles, comte), physicien, né en 1738 à Plaisance, visita l'Allemagne, la France et l'Angleterre, s'adonna aux sciences physiques, n'adopta pas le système de Newton sur l'optique, et de retour dans sa patrie, consacra ses loisirs à des expériences de physique. Mort en 1806. Est auteur de *Conjettura sulla superfluita delle materie colorate nella luce.*

BARATOTTI (Galerano), nom sous lequel Arcangelo Tarabotti, Vénitien, religieux bénédictin de Ste-Anne, a publié un roman intitulé : *la Semplicità ingannata,* Leyde, 1654, Elzévir.

BARAZE (Cyprien) jésuite, envoyé vers 1675 pour porter l'Évangile chez les Moxes, nations sauvages qui occupent les contrées immenses situées sous la zone torride derrière les montagnes du Pérou. Le P. Baraze passa plus de 27 ans au milieu de ces peuplades, bravant mille dangers, convertissant et prêchant sans cesse chez les Tapacures, les Baures, etc. Le 16 septembre 1702, dans sa 61e année, il subit le martyre. Percé de flèches, il priait encore pour ses assassins lorsque l'un deux l'acheva en lui déchargeant sur la tête un grand coup de hache.

BARBA (Pons), troubadour sous le règne d'Alphonse II, roi d'Aragon, est auteur de plusieurs *Sirventes.*

BARBA (Alv.-Alonzo), curé au Potosi, fut témoin des divers procédés employés par les Espagnols pour l'exploration des mines, et les publia sous le titre de *Arte de los metalles,* Madrid, 1640, in-4o, traduit en français sous le titre de *Métallurgie,* Paris, 1751, 2 vol. in-12.

BARBA (Pierre), premier médecin de Philippe IV, vanta l'emploi du quinquina comme fébrifuge, dans un ouvrage intitulé : *Vera praxis de curatione tertianæ, etc.,* Séville, 1642, in-4o.

BARBA (Pompée della), médecin et philosophe, né à Pescia vers 1520, mort en 1582, académicien de Florence, est auteur de *Disc.* philosophiques sur Platon, Aristote et Cicéron ; *De secretis naturæ,* etc., Venise, 1558, in-8o.

BARBA (Simon della), frère puîné du précédent, aussi académicien de la même ville, publia avec son frère la traduction en italien des *Topiques de Cicéron,* avec un *Commentaire,* Venise, 1556, in-8o.

BARBA (Jean-Sanchez), sculpteur espagnol, mort en 1670, dont on admire à Madrid le fameux *Christ agonisant.*

BARBA (Gennaro del), peintre italien, né en 1691, a embelli de ses ouvrages le palais Corsini à Rome.

BARBADILLO (A.-J. de SALAS), poëte espagnol, mort dans la misère en 1635, a publié des romans, des poésies, des ouvrages de morale, et quelques comédies écrites d'un style naturel.

BARBADINO, écrivain portugais, a donné à Paris, en 1756, un *Traité* dans sa langue sur l'état de la littérature en Portugal.

BARBADORI (Donato), d'une famille illustre de Florence, et élevé aux emplois les plus importants de la république, fut envoyé à Avignon pour justifier en 1575 la conduite de ses concitoyens et la guerre qu'ils faisaient à l'Église. Il arracha des larmes aux cardinaux italiens, mais Florence n'en fut pas moins condamnée par le consistoire, et Barbadori se retournant vers le crucifix en appela de la sentence du pape à celle de Dieu lui-même. Trois ans après, une émeute populaire renversa le gouvernement de Florence, persécuta le parti de Pierre des Albizzi auquel Barbadori était attaché, et fit trancher la tête à Donato, en 1579.

BARBADORI (Nicolas), petit-fils du précédent, s'attacha au parti de Renaud des Albizzi, s'efforça vainement de chasser les Médicis de Florence, déposa les armes et fut exilé.

BARBANÇOIS (Char. HÉLION, marquis de) d'une ancienne famille du Berri, naquit le 17 août 1760 au château de Villegongis, près de Châteauroux; parvenu au grade de lieutenant-colonel d'infanterie, il avait quitté le service quand la révolution éclata, et se livrait tout entier à son penchant pour l'économie rurale et les expériences agricoles. Il fut un des premiers qui introduisirent en France les mérinos d'Espagne. Mort le 17 mars 1822. Il a laissé quelques opuscules sur des sujets d'économie rurale, des brochures politiques et un *Traité d'agriculture,* 1812.

BARBANÇON (le comte DE), député de la noblesse de Villers-Cotterets aux états généraux de 1789, y défendit constamment les principes monarchiques, rejoignit ensuite l'armée des princes, auxquels il rendit quelques services, et mourut en 1797.

BARBANÇON (MARIE DE), fille de Michel de Barbançon, lieutenant du roi en Picardie, et mariée à Jean de Barret, seigneur de Neuwy; après la mort de son mari, pendant les guerres civiles de France, sous Charles IX, elle fut assiégée dans son château du Berri; armée d'une demi-pique, elle défendit la brèche la plus dangereuse, malgré les murs et les tours renversés de son château; ramena au combat ses soldats épouvantés, et triompha de l'ennemi dans deux ou trois assauts; enfin manquant de vivres, elle fut forcée de se rendre après 15 jours de siége, le 6 novembre 1569, après s'être fait promettre qu'on lui laisserait la vie, ainsi qu'à tous ceux qui étaient dans le château. Le roi, instruit du courage héroïque de cette dame, fit défense de recevoir la rançon demandée.

BARBANÈGRE (JOSEPH, baron), né en 1772 à Pontac au pied des Pyrénées, servit d'abord sur mer dans un emploi subalterne, puis dans le 5e bataillon des volontaires des Basses-Pyrénées où il fut nommé capitaine, et fit ses premières campagnes contre les Espagnols. Devenu surnuméraire en 1796, il rentre au service en 1801 comme capitaine, puis chef de bataillon, et enfin colonel du 48e de ligne à Austerlitz. Général de brigade le 21 mars 1809, il assiste avec distinction aux batailles de Ratisbonne et de Wagram; fait la campagne de Russie, placé à l'arrière-garde dans la retraite, est blessé de deux coups de feu à Krasnoi le 18 novembre, se renferme dans Stettin, où il soutient un siége jusqu'au 5 décembre. Conduit prisonnier en Russie, il revient en France en juillet 1814, est créé chevalier de St.-Louis et adjoint à l'inspection générale de l'infanterie. Au retour de Napoléon, est nommé commandant de la ville d'Orléans le 25 mars 1815, et ensuite de la place d'Huningue où il soutint un siége contre les Suisses et les Autrichiens, capitula le 26 août, et, le lendemain, sortit de la place avec tout au plus cinquante hommes valides qui avaient traité d'égal à égal avec 25,000 hommes. Cependant une commission d'enquête fut nommée pour examiner sa conduite, et il fut déclaré à l'unanimité, le 14 septembre, qu'elle était sans reproche. Barbanègre vécut depuis sans emploi à Paris où il est mort le 9 novembre 1830.

BARBANÈGRE (JEAN), frère du précédent; colonel de cavalerie, se trouva, en 1796, aux batailles d'Arcole et de Crémone, où il fut blessé; à celle de Rivoli en 1797; lieutenant dans les guides de Bonaparte en 1799, il le suivit en Égypte; commandant d'une compagnie de cavalerie à la bataille de Marengo en 1800, y mérita un sabre d'honneur; colonel du 9e hussards à la bataille d'Iéna en 1806, y fut tué d'un boulet de canon le 14 octobre.

BARBANT (CHARLES), musicien anglais, organiste de la chapelle du comte Haslang, ambassadeur de Bavière à Londres en 1764; a laissé des *symphonies à grand orchestre,* des *trios* de violon, de clavecin; des *duos* de flûte.

BARBANTANE. *Voyez* **PUGET.**

BARBARELLI. *Voyez* **GIORGION** (LE).

BARBARIGO (JEAN), procurateur de Saint-Marc en 1378, fut le premier qui introduisit en Italie l'usage de l'artillerie.

BARBARIGO (MARC), de la famille du précédent, doge de Venise, succéda à Jean Mocénigo en 1485. Il ne gouverna la république que six mois.

BARBARIGO (AUGUSTIN), doge de Venise, succéda en 1486 à Marc, son frère, qui n'avait gouverné que six mois. Il eut un règne très-agité, soutint à la fois la guerre contre Charles VIII en Italie, et contre les Turcs dans les provinces grecques de la république, et mourut en 1501.

BARBARIGO (NICOLAS), de la même famille, mort en 1579, ambassadeur de Venise à Constantinople, a écrit en latin la *Vie du cardinal Contarini* et celle *du doge André Gritti.*

BARBARIGO (AUGUSTIN), de la famille des précédents. La république l'envoya en ambassade à Philippe II, roi d'Espagne; quelque temps après, nommé provéditeur général, il assista à la fameuse bataille navale dans le golfe de Lépante en 1571, et contribua puissamment à la victoire remportée par les chrétiens sur les Turcs; il y fut blessé, et mourut une heure après.

BARBARIGO (GRÉGOIRE), de la famille des précédents, né à Venise le 25 septembre 1625; assista, avec l'ambassadeur de la république, au traité de paix qui se fit à Munster en 1648; créé cardinal en 1660; évêque de Padoue en 1664; y fonda un séminaire et une imprimerie garnie de caractères pour les langues grecque, latine, hébraïque, chaldéenne, arabe et syriaque; il mourut le 18 juillet 1697.

BARBARIGO (JEAN-FRANÇOIS), neveu du précédent, né à Venise en 1658; deux fois ambassadeur à la cour de Louis XIV; évêque de Vérone en 1697; de Brescia en 1714; créé cardinal, et, en 1723, évêque de Padoue; mort le 27 janvier 1730; aima les lettres, et favorisa ceux qui les cultivaient.

BARBARINO (BARTOLOMEO), surnommé *il Pisarino,* compositeur, né à Fabiano dans la marche d'Ancône, a publié des *Madrigali a cinque* et *a trè voci,* Venise, 1609 et 1617.

BARBARO (JOSAPHAT), négociateur et voyageur vénitien, mort en 1494, remplit avec distinction en Asie diverses missions importantes pour sa patrie, et publia à son retour la *Relation* de ses voyages en Perse et dans les Indes, Venise, 1543 et 1545, in-8°.

BARBARO (CANDIANO), sénateur de Venise au quatorzième siècle, et chef de la famille illustre de ce nom: eut deux fils, François et Zacharie, père d'Ermolao, évêque de Trévise et de Vérone.

BARBARO (FRANÇOIS), un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, fils de Candiano, né à Venise, vers 1398, sénateur à 21 ans, successivement podestat de Trévise, de Vicence et de Vérone, et chargé de plusieurs ambassades importantes; soutint dans Brescia en 1438 un siége célèbre contre Piccinino, général du duc de Milan; en 1452 procurateur de St.-Marc, mort au commencement de janvier 1454. On a de lui des *harangues, De re uxoriâ,* traduit en français par C. Joly, 1667, et un recueil de *Lettres.* — Son fils Zacharie, fut procurateur de St.-Marc, et eut trois fils, Ermolao, Louis, mort sans postérité, et Daniel.

BARBARO (ERMOLAO), ou ERMOLAUS BARBARUS,

fils de Zacharie procurateur, et petit-fils de François, né à Venise le 21 mai 1454, fut chargé de négociations importantes auprès des empereurs Frédéric III et Maximilien son fils; puis envoyé en ambassade auprès du pape Innocent VIII qui le nomma patriarche d'Aquilée, dignité que le sénat de Venise lui défendit d'accepter. Il mourut de la peste le 14 juin 1493. Il a corrigé le texte de l'*Histoire naturelle* de Pline; et publié une version latine de *Dioscoride* avec commentaire.

BARBARO (DANIEL), neveu du précédent, né à Venise le 8 février 1513, de François Barbaro, fils de Daniel et par conséquent arrière-petit-fils du célèbre François. Il fit construire et planter à Padoue un jardin botanique, fut chargé en 1548 d'une ambassade auprès du roi d'Angleterre Édouard VI; en 1550, coadjuteur de Jean Grimani patriarche d'Aquilée, il prit de ce moment le titre de *patriarche élu;* assista au concile de Trente et mourut à Venise le 12 avril 1570; à la fois théologien, philosophe, mathématicien et antiquaire, il a laissé des ouvrages estimés et entre autres une traduction de Vitruve avec des commentaires, 1567.

BARBARO (ERMOLAO), fils de Zacharie, évêque de Trévise et de Vérone, naquit à Venise en 1410, assista au concile de Mantoue en 1459, et fut légat du pape Pie II, auprès de Charles VII. Mort à Venise en 1471; a laissé une version latine de quelques fables d'Ésope, des *Harangues*, des *Épîtres*, etc.

BARBAROUX (CHAR.-JEAN-MARIE), né à Marseille le 6 mars 1767, se distingua de bonne heure au barreau de cette ville, vint à Paris avec les Marseillais qui prirent part à la journée du 10 août 1792; député à la Convention, se lia avec les Girondins et après l'échec de ces derniers, le 31 mai 1793, refusa de donner sa démission et entendit tranquillement prononcer son arrestation. Il trouva moyen d'échapper, se rendit avec quelques collègues dans plusieurs départements qu'ils soulevèrent. Poursuivi d'asile en asile jusqu'à Bordeaux, il se tira deux coups de pistolet et fut porté mourant sur l'échafaud où il expira le 25 juin 1793. Il a écrit un Mémoire sur les volcans éteints des environs de Toulon, une Ode sur les volcans, et un fragment de ses Mémoires a été publié dans la collection de Baudouin.

BARBATELLI (BERNARDIN), connu sous le nom de *Poccetti,* mort à Florence en 1612, élève de Coradi dit *Ghirlandajo,* a peint avec succès l'histoire, les fleurs, les animaux et les fruits. Il a laissé de nombreuses fresques à Florence, entre autres le *Noyé ressuscité,* du cloître de la Nunziata.

BARBATO (St.), 1er évêque de Bénévent, apôtre des Lombards.

BARBATO (MARC), poëte italien du 15e siècle, né à Sulmone, royaume de Naples, mort en 1362, fut chancelier du roi Robert, s'éloigna de la cour après la mort de ce prince et y revint sous le ministère d'Acciajuoli; n'est célèbre que par son intimité avec Pétrarque qui lui a adressé plusieurs de ses *lettres* latines.

BARBATO (PÉTRONE), poëte italien du 16e siècle, né à Foligno et mort le 22 novembre 1554, fut un des premiers à écrire en vers *sciolti* ou non rimés. Ses vers ont été réunis en un vol., 1712: a laissé 2 comédies manuscrites, l'*Ortensio* et l'*Ippolito*.

BARBATO (BARTHÉLEMI), de Padoue, littérateur italien du 17e siècle, a laissé quelques ouvrages en vers et en prose: *Istoria della peste* 1630 *et* 1631; *Il contagio di Padova; la Lettera* et *Galatea*, idylles; une *Vie du Tasse* et des poésies.

BARBATO (JÉROME), de la famille du précédent, médecin à Padoue, a publié un traité sur la *Découverte du fluide laiteux dans le sang;* sur *la Goutte;* sur *la Formation du fœtus*, etc., 1676.

BARBATO (HORACE), jurisconsulte italien du dix-septième siècle, auteur des ouvrages suivants: *De fideicommisso; de Majoratu ac primogenitura perconali,* 1637, *de Divisione fructuum inter plures,* 1638.

BARBAULD (ANNA-LÆTITIA), fille du docteur Aikin, née le 20 juin 1743 à Kibworth (Leicestershire), morte octogénaire le 9 mars 1825, a laissé un nom honorable dans la littérature anglaise. Ses *poésies* sont estimées, et sa prose est d'une clarté et d'une pureté classiques. Elle a écrit beaucoup d'*Hymnes religieuses* et d'*Essais de morale* pour la jeunesse; ses éditions des moralistes anglais sont faites avec goût, et ses notices y ajoutent un nouveau prix; elle a publié aussi la *Correspondance de Richardson* et un *Choix des meilleurs romans,* depuis *Clarisse* jusqu'aux productions contemporaines.

BARBAULT (LOUIS), peintre et graveur français du 17e siècle: on estime surtout son *Martyre de saint Pierre* d'après Subleyras.

BARBAULT (J.), architecte, a publié plusieurs recueils estimés d'architecture, tels que *les plus beaux monuments de Rome ancienne et de Rome moderne*, Rome, 1763 et 1778, in-fol., avec l'explication des planches; *Recueil* de divers autres monuments de l'Italie, en 166 planches, avec l'explication, Rome, 1770, in-fol.; *Monuments antiques, égyptiens, grecs, romains et étrusques,* Rome, 1783, 94 pl. in-fol.

BARBAULT (ANT.-FRANÇ.), médecin et chirurgien de Paris, où il mourut le 14 mars 1784, après y avoir démontré 25 ans l'art des accouchements, a laissé: *Splanchnologie*, 1739, in-12; *Cours d'accouchement*, 1776, 2 vol. in-12, etc.

BARBAY (PIERRE), professeur de philosophie en l'université de Paris, mort vers 1665, a donné *In universam Aristotelis philosophiam comment.*, Paris, 1680, 6 vol. in-12; *Compendium theolog.*, ibid., 1685.

BARBAZAN (ARNAULD-GUILHEM DE), d'une famille distinguée de Bigorre, choisi par Charles VI pour chef d'un combat singulier entre six chevaliers français et six chevaliers anglais, devant le château de Montendre, en 1404, renversa le chevalier de l'Escale, chef des Anglais. Barbazan fut honoré du titre de *Chevalier sans reproche*, défendit Corbeil contre le duc de Bourgogne en 1417 et refugié à la Bastille avec les partisans du Dauphin, depuis Charles VII, emmena ce prince à Melun, revint avec 1,600 hommes pour surprendre les Bourguignons, et dut se retirer après un combat sanglant dans le faubourg St.-Antoine. En 1420 il défendit Melun contre Henri V d'Angleterre, et fut forcé, par le défaut de vivres, d'accepter une capitulation que le monarque anglais viola indignement. Barbazan fut transféré à Château-Gaillard et retenu prisonnier pendant 8 années, jusqu'à ce que la Hire le délivrât en 1430, ayant surpris le château par

escalade. Barbazan s'empara de Pont-sur-Seine, et battit complétement les Bourguignons et les Anglais à la Croisette en Bourgogne. A la bataille de Bulgnéville, livrée en 1431 par René d'Anjou malgré les avis de Barbazan, ce dernier fut percé de plusieurs coups, fait prisonnier, et mourut six mois après des suites de ses blessures. Il fut enterré à St.-Denis dans le tombeau des rois et avec les mêmes honneurs.

BARBAZAN (Étienne), né en 1696 à St.-Fargeau, mort en 1770 à Paris, s'était consacré à l'étude des anciens auteurs français, depuis le 12e jusqu'au 16e siècle, et il continua, en société avec l'abbé de la Porte et Graville, le *Recueil alphabétique*, commencé par l'abbé Pérau, continué par l'abbé de St.-Léger, éditeur du volume C, et par d'autres, Paris, 24 vol. in-12, 1745 et années suivantes. Il annonça ensuite dans un prospectus son *Glossaire du nouveau Borel*; mais Sainte-Palaye ayant également annoncé le sien, la concurrence l'intimida, et il ne voulut pas lutter contre un tel adversaire. La bibliothèque de l'Arsenal à Paris, en possède aujourd'hui le manuscrit, moins la 1re partie. Il a publié en outre : *Fabliaux et Contes français des* 12e, 13e, 14e et 15e siècles, Paris, 1756, 3 vol. in-12 ; l'*Ordène de chevalerie* ou *Instruction d'un père à son fils*, in-8°, etc. Il s'est surtout attaché dans tous ses ouvrages aux étymologies et à l'origine de la langue française.

BARBE (Ste.), vierge qu'on croit avoir été martyrisée à Héliopolis, vers 306, sous le règne de Galère, ou, selon Baronius, en 235, sous Maximien Ier.

BARBE, épouse de Sigismond Ier roi de Pologne, morte le 20 octobre 1525, surnommé Esther à cause de sa piété.

BARBE (le P. Philippe), doctrinaire, né en 1723, à Londres, de parents français réfugiés par suite de la révocation de l'édit de Nantes. Son père, pasteur de l'Église anglicane, étant rentré dans la communion romaine, revint en France avec sa famille vers 1733. Après de brillantes études au collége de Louis-le-Grand, il fit un voyage à Dublin, où il se perfectionna dans la connaissance des langues anciennes, enseigna la rhétorique à Avalon et à Vitry-le-Français; fut nommé principal du collége de Langres, puis préfet des études et professeur de belles-lettres à Chaumont, où il eut pour collègues le conventionnel Jacob Dupont et Manuel devenu célèbre comme procureur de la commune de Paris. Le P. Barbe, épuisé de fatigue, vivait à Paris dans la maison de St.-Charles, chef-lieu de la congrégation, lorsque la veille des massacres de septembre, son nom se trouvant sur la liste des prêtres qui devaient être arrêtés, Manuel l'envoya chercher par un de ses agents pour le mettre en sûreté. Échappé comme par miracle au fer des assassins, le pauvre prêtre erra dans Paris pendant plusieurs jours, et se réfugia à Chaumont auprès de ses anciens élèves où il expira le 8 octobre 1792. On a du P. Barbe : *Fables nouvelles; Fables et Contes philosophiques;* un *Manuel des rhétoriciens;* une foule de jolies pièces de vers, et, en manuscrit, des *Préceptes de rhétorique;* des discussions littéraires, etc.

BARBE RADZIVILL, veuve d'un palatin de Trocki, dut le titre de reine de Pologne à la passion qu'elle sut inspirer au fils de Sigismond, qui l'épousa en secret. Ce prince, devenu roi à la mort de son père (1548), la fit reconnaître malgré une vive résistance de la noblesse; mais elle mourut 6 mois après.

BARBE (Jean de SAINTE-), dont le nom de famille était DUCHATEAU, natif de Valenciennes, a laissé 3 volumes in-fol., man., sur les antiq. de sa patrie de 1160 à 1660.

BARBÉ (J. B.) graveur flamand; son chef-d'œuvre est la *Sainte Famille* d'après Rubens.

BARBÉ-MARBOIS (François, marquis de), né à Metz le 31 janvier 1745, fils d'un directeur de la monnaie, se chargea de l'éducation des fils de M. de Sartines, ministre de la marine, fut ensuite consul général aux États-Unis, puis intendant de St.-Domingue. De retour en France, il s'établit à Metz, fut nommé maire de cette ville en 1790, se tint à l'écart pendant la terreur, et fut, en 1795, député du département de la Moselle au conseil des Anciens, où il s'occupa surtout de l'organisation de la marine et des colonies. Déporté comme royaliste au 18 fructidor, il fut conduit à la Guyane, d'où il ne fut rappelé qu'après le 18 brumaire. Nommé conseiller d'État, puis, en 1701, directeur du trésor public avec le titre de ministre, il fut successivement fait grand officier de la Légion d'honneur, puis comte de l'empire et décoré de différents ordres. Disgracié en 1806 à cause d'une opération financière dont les résultats avaient été désastreux pour le trésor, il fut l'année suivante nommé premier président de la cour des comptes. Nommé sénateur en 1813, il vota l'un des premiers en 1814 la déchéance de Napoléon, et émit son vœu en faveur des Bourbons. Créé pair en 1814 et confirmé par le roi dans sa dignité de premier président de la cour des comptes, il dut quitter ses fonctions au retour de Napoléon, et ne les reprit qu'à la 2e rentrée du roi. Admis au conseil privé, il remplaça bientôt M. Pasquier dans la dignité de ministre de la justice et garde des sceaux, et installa, le 10 octobre 1815, la cour royale de Paris. Commissaire du roi dans le procès du maréchal Ney, il se récusa comme juge. Le 10 mai 1816, il remit les sceaux au roi, et reprit la présidence de la cour des comptes. Créé marquis en 1817, il fut admis à la retraite en 1834, conserva le titre de premier président honoraire, et mourut en 1837. Barbé-Marbois a publié plusieurs ouvrages sur les finances, l'agriculture et sur les colonies. On lui attribue les *lettres* imprimées sous le nom de madame de Pompadour. Il a publié aussi *Journal d'un député non jugé*, Paris, 1835, réimprimé à Bruxelles la même année, 2 vol. in-18.

BARBEAU DE LA BRUYÈRE (Jean-Louis), né à Paris le 29 juin 1710, mort le 20 novembre 1781, a écrit une *Vie du diacre Pâris*, et travaillé pendant plusieurs années avec Buache le géographe. On lui doit une *Mappemonde historique* qui présente d'un coup-d'œil les révolutions de chaque État. Il a donné des éditions des *Tablettes chronologiques* de Lenglet-Dufresnoy et de la *Géographie moderne* de Lacroix.

BARBEAU-DUBARRAN. *Voyez* **DUBARRAN**.

BARBEDETTE-CHERMELAIS (Joseph-Jean), né au village de Faucheries, sur la paroisse de Louvigné-du-Désert (département d'Ile-et-Vilaine), le 11 oct. 1784, étudia successivement à Fougères, à Rennes et à Paris. Il exerça pendant quelque temps la profession d'avocat

avec beaucoup de succès, et se fit une réputation par un *Traité des attributions des juges de paix*, Paris, 1810, in-8°. En 1816 président du tribunal civil de Fougères, il continua néanmoins à concourir au *Répertoire de la nouvelle législation*, etc., publié par Favart de Langlade; et il peut même en être regardé comme l'auteur, vu la part principale qu'il eut à la composition et à la rédaction. Mourut au village du Planty, le 28 janvier 1826.

BARBELLA (Emmanuel), né à Naples, et mort en 1775, fut un habile violoniste; il a publié des sonates et des duos pour son instrument : on cite de lui une pièce charmante à double corde, intitulée *Tinna nonna per prender sonno*.

BARBERET (Denis), médecin, né dans le bailliage d'Arnay-le-Duc en Bourgogne, le 17 octobre 1714, exerça son art à Dijon, à Bourg en Bresse, à Toulon et dans les armées, et se distingua dans les concours académiques. On a de lui deux *Mémoires* sur la meilleure *manière de cultiver la vigne et de faire le vin*; un sur les *Maladies épidémiques des bestiaux*, 1765, un sur les *Amendements des terres*, et un autre sur les *Analogies du tonnerre et de l'électricité*. Tous ces mémoires ont été couronnés à Lyon, à Besançon, à Paris, à Bordeaux et à Rouen. Barberet est mort à Toulon en 1780.

BARBERI (François), né à Rome vers le milieu du 18e siècle; procureur fiscal sous le pape Pie VI; fit condamner à une détention perpétuelle le fameux Cagliostro; en 1793, publia une brochure sur le meurtre de Basseville; en 1799, fut arrêté et maltraité par les Français et, malgré leurs menaces, refusa le serment qu'ils exigeaient; mourut quelque temps après.

BARBERI (Philippe), dominicain et inquisiteur en Sicile, dans le 15e siècle, est auteur d'un traité *de Animarum immortalitate*.

BARBERI (Jacques-Philippe), né en 1780 à Ajaccio, lieutenant, attaché à l'état-major de la 1re division de l'armée d'Italie, quitta le service pour achever ses études, et visita les principaux États de l'Europe, comme maître de langues. Nommé dans les *cent jours* sous-préfet des Bouches-du-Rhône, la 2e invasion le força de revenir à Paris, où il mourut en 1829. On a de lui : *Grammaire des grammaires italiennes*, 1819, 2 vol. in-8°; *Petit trésor des langues française et italienne*, 1821, in-8°; *Dictionnaire portatif français et italien*, 1822, 2 vol. in-16; *Grand Dictionnaire français-italien et italien-français*, terminé par MM. Basti et Cerati, 1838, 2 vol. in-4°.

BARBERINI, famille florentine qui, depuis le pontificat d'Urbain VIII (Maffeo Barberini), 6 août 1623, occupa un rang distingué dans la noblesse romaine. Deux Antoine et un François furent élevés au cardinalat par ce pape, leur oncle, avec 330,000 écus de rente; un quatrième, Taddeo, fut général de ses troupes. Tant d'honneurs et de richesses ne les satisfaisant pas, ils se rendirent maîtres des duchés de Castro et de Ronciglione, et marchèrent à la tête de 20,000 hommes, commandés par Taddeo, à la conquête du duché de Parme; mais ils furent défaits par les troupes d'Édouard Farnèse, qui ne sut pas profiter de sa victoire. L'année suivante le cardinal Antoine Barberini ayant été battu par Montecuculli, un traité fut conclu à Venise, qui rétablit chacun dans ses droits. Mais à l'avénement d'Innocent X, ils perdirent toute leur puissance et vinrent en France implorer la protection du cardinal Mazarin, qui fit lever le séquestre mis sur leurs biens et leur conserva la principauté de Palestrine, dont la famille a toujours joui depuis.

BARBERINO (François da), poëte toscan, un des meilleurs de cette première époque de la poésie italienne, né en 1264 et mort à Florence en 1348, après avoir occupé diverses charges importantes. On a de lui un poëme intitulé : *Documenti diamore*, où il enseigne les préceptes les plus essentiels de toutes les vertus. Cet ouvrage a été imprimé pour la première fois, Rome, 1640, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur.

BARBERINO (François da), né à Florence le 23 septembre 1597, cardinal, neveu du pape Urbain VIII, dont il fut légat en France et en Espagne, mort le 10 décembre 1679, évêque de Porto et d'Ostie, et doyen du sacré collége. Il a traduit du grec en italien les XII livres de Marc-Aurèle *sur la vie*, Rome, 1675.

BARBERINO (Antoine), surnommé *il Vecchio*, frère d'Urbain VIII, né à Florence en 1559, capucin en 1585, cardinal et évêque de Sinigaglia en 1624, mort en 1646, a laissé des constitutions synodales et d'autres écrits relatifs au régime de l'ordre des capucins.

BARBERINO (Antoine), cardinal, surnommé *il Giovane*, neveu du précédent et fils de Charles Barberino frère d'Urbain VIII; naquit en 1608, et mourut le 4 août 1671 : il y a de lui des vers latins et italiens dans *Ædes Barberinæ descriptæ*, Rome, 1642.

BARBEROUSSE Ier (Aroudj ou Horuc), roi d'Alger, surnommé *Barberousse* à cause de la couleur de sa barbe, fils d'un corsaire renégat de Métélin (Lesbos), et d'une Espagnole d'Andalousie, commença fort jeune le métier de corsaire, sur les côtes d'Afrique, se signala, dès l'âge de treize ans, par la prise de deux galères du pape, et, huit ans après, fut à la tête d'une escadre de quarante galères, montées par des Maures et des Turcs attirés par le bruit de ses exploits. Appelé au secours du roi de Bugie, qui avait été chassé de ses États, il débarqua avec une petite armée, attaqua inutilement la capitale, et eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon. La réputation de Barberousse s'étendit alors chez les Arabes des montagnes, qui lui donnèrent le titre de sultan. Ce fut en cette qualité qu'il reçut, en 1516, l'ambassade de Sélim Eutemy, souverain d'Alger, qui l'invitait à venir chasser les Espagnols de la côte. Barberousse fit partir dix-huit galères et trente barques sous les ordres de son frère Kaïr-Eddyn, et marcha lui-même par terre avec tout ce qu'il put trouver de Maures et de Turcs affectionnés. Mais au lieu d'aller droit à Alger, il tourne du côté de Sargel, où Hassan, autre fameux corsaire, s'était établi; Barberousse le surprend, lui fait couper la tête, se saisit de ses vaisseaux, et oblige les Turcs qui étaient au service de Hassan, de le suivre dans son expédition d'Alger. A son arrivée dans cette ville, les habitants le portèrent en triomphe aux acclamations du peuple. Le pirate, enflé de ces honneurs, conçut le projet de s'emparer du pouvoir souverain. Il s'assure d'abord de ses principaux officiers, laisse commettre impunément les plus grands excès à ses troupes, et se place sur le trône, après avoir ôté la vie au malheureux Sélim. Il augmenta ensuite ses forces, fit réparer les fortifications, et s'affer-

mit sur le trône; mais sa tyrannie l'ayant rendu odieux aux Arabes et aux Algériens, ceux-ci formèrent le projet de rétablir le fils d'Eutemy, qui s'était sauvé à Oran. Le vigilant Barberousse ne tarda pas à découvrir la conspiration; il fit couper la tête à une vingtaine de conjurés, ce qui jeta l'épouvante dans la ville. En vain le jeune Eutemy parut avec une flotte et dix mille Espagnols. Barberousse les ayant attaqués au moment du débarquement, la plupart furent tués ou faits prisonniers; ceux qui regagnèrent leurs vaisseaux périrent par la tempête avec le reste de la flotte. L'usurpateur se crut alors invincible, et redoubla de cruauté. Les Arabes indignés se liguèrent contre lui avec le roi de Tenèze, et marchèrent vers Alger avec quinze mille hommes. Barberousse les attaque et les disperse avec mille arquebusiers turcs et cinq cents Maures seulement; il poursuit le roi vaincu jusqu'aux portes de Tenèze, dont il s'empare, et force les habitants de le reconnaître pour souverain. Il subjugue également le royaume de Trémécen, dont le roi se sauve à Oran, auprès des Espagnols. Charles-Quint sentit alors la nécessité de s'opposer à la puissance et aux progrès du redoutable Barberousse. Les Arabes et dix mille Espagnols réunis sous les ordres du marquis de Gomarès, gouverneur d'Oran, marchèrent contre Barberousse, lui enlevèrent d'abord l'importante forteresse de Colou, située entre Alger et Trémécen, et s'avancèrent ensuite vers cette dernière ville; Barberousse se jeta dans le château, résolu de s'y défendre. Il fit effectivement une résistance vigoureuse; mais n'ayant plus de vivres, il se sauva, avec ses Turcs, par un souterrain qu'il avait fait creuser, emportant avec lui toutes ses richesses. Poursuivi par les Espagnols, il fit semer derrière lui, sur la route, son or, son argent, sa vaisselle, employant ainsi, pour favoriser sa fuite, le même artifice dont s'était servi Mithridate; mais il n'en obtint pas le même succès par la vigilance du général espagnol, qui le joignit au passage de la rivière de Huexda, à huit lieues de Trémécen. Obligé de faire face, Barberousse combattit avec acharnement; mais, accablé par le nombre, il fut massacré avec le reste de ses soldats, en 1518, à l'âge de 44 ans, laissant le trône à son frère Kaïr-Eddyn.

BARBEROUSSE II (Hadher ou Hazer dit Kaïr-Eddyn, ou Hayredin, dont les historiens occidentaux ont fait *Hariadan*), roi d'Alger, frère, lieutenant et successeur du précédent, fut proclamé roi des Algériens, et général de la mer, du consentement de tous les capitaines corsaires; mais craignant, après deux ans de règne, une révolte générale dans ses États, il se mit sous la protection de la Porte, à laquelle il céda la souveraineté d'Alger. Sélim Ier le nomma pacha ou vice-roi, et lui envoya deux mille janissaires. Kaïr-Eddyn exécuta alors deux grands projets qu'il méditait depuis longtemps : il se rendit maître de la forteresse que les Espagnols avaient élevée près d'Alger, et fit construire un môle pour former un nouveau port. Trente mille esclaves chrétiens y travaillèrent. Le port ayant été achevé en moins de trois ans, Barberousse se vit en état de fondre sur tous les vaisseaux marchands qui naviguaient vers la côte de Barbarie, et de se signaler par un grand nombre d'exploits. Soliman II, voulant l'opposer au célèbre Doria, le nomma amiral de toutes ses flottes. Rempli du vaste projet de conquérir toute la Barbarie, Barberousse mit en mer avec quatre-vingts galères et plusieurs galiotes; il ravagea d'abord les côtes d'Italie, jeta l'épouvante dans Rome même, fit voile ensuite pour l'Afrique, prit Biserte et Tunis, qu'il soumit au croissant. L'empereur Charles-Quint, craignant que Barberousse n'attaquât ses États, vint en personne disputer à cet heureux corsaire la conquête de Tunis, et débarqua, en 1535, près de cette ville une puissante armée. Les Maures ayant tourné le dos, Kaïr-Eddyn se renferma dans Tunis; mais la révolte des captifs chrétiens, qui brisèrent leurs chaînes, et fondirent sur les Turcs, le força d'abandonner cette ville au vainqueur, et de se réfugier à Biserte. Là, équipant à la hâte une escadre, il longea la côte, gagna Alger, courut ensuite ravager les côtes d'Italie; il porta la terreur dans la Pouille, et surprit la ville de Fondi. Barberousse continua d'être la terreur des chrétiens et le rival de Doria. Envoyé ensuite par Soliman pour assiéger Castel-Nuovo, par mer et par terre, il prit cette place d'assaut, en 1539. Aussi heureux sur terre que sur mer, il mit le royaume d'Yémen sous l'obéissance des sultans; et, reparaissant l'année suivante, à la tête des flottes ottomanes, il battit les chrétiens, forts de trois cents voiles, devant l'île de Candie. Il parut ensuite dans la rivière de Gênes, avec cent cinquante voiles, comme auxiliaire des Français; il entra à Marseille, assiégea la citadelle de Nice, qu'il ne put prendre, et réunit contre Charles-Quint la flotte de Soliman le Grand à celle de François Ier. L'amiral turc évita néanmoins Doria son rival. Après avoir mouillé à Toulon, Kaïr-Eddyn ravagea de nouveau les côtes d'Italie, et rentra à Constantinople avec sept mille captifs. Ce fut la dernière campagne de Barberousse; quoique âgé alors de soixante et dix ans, il s'abandonna aux délices du harem. On le trouva mort dans son lit, en 1546, (an de l'hégire 953).

BARBEROUSSE. *Voyez* **FRÉDÉRIC BARBEROUSSE.**

BARBÉSIEU (Richard de), troubadour de Saintonge, mort dans le 14e siècle, a célébré dans ses vers sous le nom de *Miels de Donna,* la meilleure dame, l'épouse de Geoffroi de Tonai, riche baron de son pays. Millot mentionne 14 chansons de ce poëte, Raynouard en a publié 3 dans le *Choix de poésies des troubadours,* III, 453-58.

BARBÉSIEUX (Louis-François-Marie le TELLIER, marquis de), ministre et secrétaire d'État sous Louis XIV, 3e fils du marquis de Louvois, naquit à Paris, en 1668, et fut d'abord chevalier de Malte. Quoique Louvois fût mort disgracié, Louis XIV n'hésita pas à le remplacer par Barbésieux son fils, à qui il avait accordé la survivance du ministère de la guerre. Barbésieux n'avait alors que vingt-trois ans, et, malgré sa grande jeunesse, le roi lui abandonna la direction des affaires les plus difficiles de l'administration de la guerre. Quoique Louvois eût épuisé toutes les ressources du royaume, son fils, en 1692, mit Louis XIV en état d'entreprendre le siége de Namur, à la tête d'une armée de cent mille hommes. A la paix de Riswick, Barbésieux se trouvant dans une sorte d'inaction, se livra à ses passions, et négligea les affaires publiques. Épuisé par tous les genres d'excès, il mourut le 5 janvier 1701, à trente-trois ans.

BARBET (Adrien), musicien français de la fin du

17e siècle, a publié un traité de musique sous ce titre : *Exemplaire des douze tons de la musique*, Anvers, 1509.

BARBETTE (Paul), chirurgien et médecin d'Amsterdam dans le 17e siècle, avait adopté la méthode exclusive de guérir toutes les maladies par les sueurs. Ses ouvrages, assez nombreux, d'abord bien accueillis et traduits dans presque toutes les langues, sont aujourd'hui négligés ou plutôt oubliés entièrement. Mangel les a réunis sous ce titre : *Opera omnia medica et chirurgica cum notis et observat.*, Genève, 1682.

BARBETTI (Jules-César), luthiste de Padoue, a publié en 1582 une méthode de doigter pour les luths à 6 et 7 cordes en usage à cette époque.

BARBEU-DUBOURG (Jacq.), médecin et botaniste né à Mayenne le 12 février 1709, et mort à Paris le 14 décembre 1779, a publié une *Gazette de médecine* dont les premières feuilles parurent en 1761 ; *Système de botanique*, 2 vol. in-12 ; *Aphorismes de médecine*, 1780, in-12 ; *Chronographie* avec une carte des révolutions des empires, in-12 ; *Code de la raison humaine*, Paris, 1774, in-8o, et 1789, in-12 ; *Petit calendrier de Philadelphie*. Il était lié avec Bolingbroke, dont il a traduit les *Lettres sur l'histoire*, et avec Franklin dont il a publié les *OEuvres*, traduites par l'Écuy. On a quelques *Lettres* de Barbeu dans la correspondance de Franklin.

BARBEY (Marc LE), médecin de Bayeux, préserva son pays de la peste, et ne voulut point secourir l'armée des ligueurs, affligée de ce fléau, ce qui lui valut sous Henri IV la place de premier méd. Il mour. vers 1600.

BARBEYRAC (Charles), célèbre médecin, né en 1629 à Céreste en Provence, devint professeur à Montpellier. Il mourut en 1699. Il n'a publié que deux ouvrages : *Traité de médecine*, etc., 1654 ; *Quæstiones medicæ duodecim*, 1658, in-4o.

BARBEYRAC (Jean), neveu du précédent, né à Béziers le 15 mars 1674, de parents calvinistes, fut conduit en Suisse à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Il professa les belles-lettres au collége français de Berlin, le droit public à Groningue, et mourut en 1729, membre de la Société royale de Prusse. Barbeyrac était savant et laborieux ; mais les incorrections, et surtout l'aridité de son style, rendent la lecture de tous ses ouvrages fastidieuse. Il a laissé une *Traduction du droit de la nature et des gens*, Londres, 1740, 3 vol. in-4o ; *Des droits de l'homme et du citoyen* de Puffendorff, 1741, 2 vol. in-12 ; *L'Histoire des anciens traités*, 1739, in-folio ; *Traité du droit de la guerre et de la paix*, traduit de Grotius, etc., Amsterdam, 1729, 2 vol. in-4o ; *Traité du jeu*, 1737, 3 vol. in-12 ; *Traité de la morale des Pères*, 1728, in-4o ; Une version du *traité latin de Cumberland sur le droit naturel*, Amsterdam ; 1744, in-4o.

BARBIANO (Albéric Ier, comte de). Pendant le 14e siècle, les Italiens avaient complétement renoncé à l'art de la guerre ; toutes leurs armées étaient composées de soldats étrangers, et ils laissaient désoler leurs provinces et trahir leurs souverains par des bandes redoutables d'Allemands, de Français, d'Anglais et de Hongrois, qu'on nommait *Compagnies d'aventure*. Albéric, comte de Barbiano, et seigneur de quelques châteaux dans le voisinage de Bologne, changea entièrement l'état de sa patrie, sous le rapport militaire ; il rétablit l'honneur des armes italiennes, et réussit, par son exemple et ses leçons, à remplacer les étrangers par des soldats italiens. Il commença, en 1555, à se faire connaître, par la part qu'il eut au massacre de Césène. Il commandait à cette époque un corps de six cents chevaux, sous les ordres du cardinal de Genève, qui fut depuis antipape sous le nom de *Clément VII*. Dès lors il appela auprès de lui tous les Italiens qui, dans différentes armées, servaient parmi les étrangers ; il en forma un corps, qu'il nomma la *Compagnie de St.-George ;* il remporta devant Marino, le 28 avril 1579, une victoire sur les Bretons, les plus redoutables parmi les soldats étrangers qui servaient en Italie, et il assura ainsi l'honneur de sa nouvelle troupe. La compagnie de St.-George devint la grande école de l'art militaire en Italie. Barbiano servit utilement sous Charles III, roi de Naples, et sous Jean Galeas Visconti, duc de Milan. Le premier, en 1584, lui donna le titre de grand connétable du royaume. Il mourut en 1409, au château de la Piève, près de Pérouse.

BARBIANO (Albéric II, comte de), fils du précédent, servit d'abord la cause des Florentins ; mais ayant été vaincu par Ange de la Pergola, général du duc de Milan, il embrassa le parti de ce prince, et défit les troupes de Florence qu'il n'avait pu conduire à la victoire.

BARBIANO (Jean), frère du précédent, et son élève dans l'art militaire, servait le parti d'Azzo d'Este contre Nicolas III dans les guerres civiles de Ferrare. Les émissaires de ce dernier lui promettent les châteaux de Lugo et de Consalice s'il veut assassiner ce marquis Azzo. Il accepte la proposition, en prévient en même temps son ami, fait inhumainement massacrer à sa place un domestique qui lui ressemblait, et vient demander le prix du sang, qui lui est accordé. Jean de Barbiano s'étant mis en 1401 à la solde de Jean Bentivoglio, celui-ci eut un soupçon de trahison, et lui fit trancher la tête la même année.

BARBIANO (Jean-Jacques de), comte de Belgiojoso, de Cunio et de Lugo, né en 1565, de la même famille que le précédent, entra au service d'Espagne, combattit dans les Pays-Bas sous le duc de Parme, et fut blessé devant Berg-op-Zoom ; il accompagna le duc en France pour le secours de la Ligue, 1592, et fut nommé général des troupes du pape ; aida à faire le siége de Rouen, et marcha au secours du duc de Savoie ; rappelé dans les Pays-Bas, il se distingua à la prise de Cambrai, à Dourlens, qui était bloqué, à la défense de Nicuport, à la délivrance de Bois-le-Duc, et devint général de cavalerie. En 1603, entré au service de l'Empereur, il reçut le gouvernement de Caschau, et le commandement des troupes de la haute Hongrie, où il remporta plusieurs avantages sur les Turcs ; maltraita les protestants et la noblesse, et fut cause, en 1604, que les grands de Hongrie et de Transylvanie abandonnèrent le parti de l'Empereur ; il fut ensuite battu à Botschlag, perdit Caschau, et fut obligé de se renfermer dans Zips ; de retour à Prague auprès de l'Empereur, il fut disgracié, et retourna dans les Pays-Bas, où le roi d'Espagne le fit gouverneur du pays entre Sambre et Meuse ; mourut en 1626.

BARBIÉ DU BOCAGE (Jean-Denis), géographe, né le 28 avril 1760 à Paris, perfectionna son instruction

dans le commerce du célèbre d'Anville, dont il fut le seul disciple. Les topographies de Milet, d'Halicarnasse, de Mytilène, et plusieurs notices insérées dans le premier volume du *Voyage pittoresque de la Grèce,* par M. de Choiseul-Gouffier, le firent connaître des savants, et particulièrement de l'abbé Barthélemy, qui lui fit obtenir une place au cabinet des médailles, et le chargea de dresser l'atlas du *Voyage d'Anacharsis.* Privé de son emploi et incarcéré momentanément en 1793, Barbié ne discontinua point ses utiles travaux. En 1802, il fut attaché au dépôt de la guerre, et chargé de la confection de la carte de la Morée; et l'année suivante il obtint la place de géographe des affaires étrangères. Admis à l'Institut en 1808, puis nommé professeur à la faculté des lettres de l'Académie de Paris, il devint successivement membre de plusieurs Académies, et reçut en octobre 1814 la décoration de la Légion d'honneur. Outre les nombreuses cartes qu'il a dressées, et parmi lesquelles on distingue celles dont il a enrichi plusieurs ouvrages de Sainte-Croix, les *Commentaires de César* dans la collection des *Classiques latins,* et les *Traités* d'Hippocrate, publiés par le docteur Coray, Barbié du Bocage a fourni un grand nombre d'*articles* au *Moniteur,* au *Magasin encyclopédique* et au *Mémorial topographique.* Il lut aussi à l'Académie des inscriptions divers *Mémoires* intéressants, notamment ceux sur la plaine d'Argos et sur la longueur du mille romain. Il concourut encore à enrichir, par des *Dissertations* sur Æné, Phylé et Eleuthère, la *Topographie de la bataille de Platée,* de M. Spencer Stanhope; dressa pour l'ouvrage de M. Melling des plans itinéraires et topographiques du Bosphore de Thrace, de ses rivages et de la mer de Marmara, et se chargea, de concert avec M. Letronne, de terminer le beau *Voyage pittoresque de la Grèce,* qui avait commencé sa réputation, et que la mort de M. de Choiseul-Gouffier laissait incomplet. Ce furent ses derniers travaux. Il mourut le 28 décembre 1825.

BARBIER (Louis). *Voyez* **RIVIÈRE**.

BARBIER-D'AUCOUR (Jean), de l'Académie française; né à Langres vers l'année 1641, répétiteur au collége de Lisieux, voulut ensuite s'adonner au barreau; mais la mémoire lui ayant manqué dans sa 1re plaidoirie, il se renferma dans son cabinet. On estime ses deux *factums* pour un pauvre domestique nommé Lebrun, injustement condamné à mort, comme ayant assassiné sa maîtresse, et qui mourut des suites de la question. Dès l'âge de 24 ans, il s'était fait connaître par une *Satire* en vers contre les jésuites; quelques années après il donna les *Sentiments de Cléanthe,* Paris, 1671 et 1672, 2 vol. in-12, réimprimés en un vol.; 1730 et 1760, excellente critique des *Entretiens d'Ariste et d'Eugène,* du P. Bouhours, qui voulut vainement en empêcher la publication. Maltraité de la fortune, il fut obligé pour subsister d'épouser la fille de son libraire, dont il n'eut point d'enfants. Il mourut en 1694. Ses autres écrits ne sont qu'un recueil de pièces critiques et facétieuses, oubliées aujourd'hui.

BARBIER. *Voyez* **METZ**.

BARBIER (Marie-Anne), née à Orléans, cultiva la littérature et la poésie, et vint s'établir à Paris où elle donna au théâtre : *Arrie et Pœtus, Cornélie,* 1703; *Tomyris,* 1707; *la Mort de César,* 1709, tragédies; le *Faucon,* comédie; *les Fêtes de l'été,* opéra; *le Jugement de Pâris,* et *les Plaisirs de la campagne,* ballets en trois actes, joués en 1719. Elle mourut en 1745.

BARBIER (André), médecin, né à Vesoul, est auteur d'une *Dissertation sur les eaux minérales* découvertes près de cette ville, Vesoul, 1751.

BARBIER (Victorin), sculpteur de Florence au 18e siècle. Le couvent de la Trinité de cette ville possède de cet artiste une *Descente de croix* en marbre.

BARBIER (Ant.-Alex.), savant bibliographe, né à Coulommiers le 11 juillet 1765, fit ses études à Meaux et embrassa l'état ecclésiastique. D'abord vicaire à Acy, puis à Dammartin, les électeurs le nommèrent, en 1791, à la cure de la Ferté-sous-Jouarre. En 1793, il renonça à la prêtrise, se maria, et fut rendu à l'état séculier par une bulle du pape; le département de Seine-et-Marne l'envoya presque aussitôt à Paris comme élève de l'école normale. Peu de temps après il fut choisi pour faire partie de la commission des arts, adjointe au comité d'instruction publique à la Convention nationale; il rendit alors aux lettres des services inappréciables, en sauvant de la destruction et en plaçant dans plusieurs bibliothèques de la capitale des richesses littéraires dispersées pendant les orages de la révolution ou entassées dans des dépôts formés à la hâte après la suppression de divers établissements civils et ecclésiastiques. Plus tard il fut successivement bibliothécaire du Directoire, du conseil d'État et de Napoléon. On lui doit la création des bibliothèques du Louvre, de Fontainebleau et de Compiègne; comme bibliothécaire de l'empereur, il fut souvent appelé auprès de Napoléon. Il lui présentait les principaux ouvrages au moment de leur publication; pendant les campagnes les nouveautés étaient envoyées, par les estafettes, au quartier général de l'empereur, avec des analyses ou des jugements. Souvent Napoléon chargea son bibliothécaire de lui faire des rapports sur divers points d'histoire et quelquefois sur des matières religieuses; c'est ainsi que le 5 janvier 1811, Napoléon lui fit demander, par le baron Méneval, de rechercher s'il y avait des exemples d'empereurs et de rois qui aient suspendu ou déposé des papes. Le lendemain Barbier soumit à l'empereur un assez long rapport sur cette question. Après 1814, l'administration des bibliothèques de la couronne resta confiée à Barbier. Brusquement arraché, en 1822, à des fonctions qu'il remplissait avec un zèle, un plaisir et une science rares, cette disgrâce l'affecta si vivement, qu'un dépérissement graduel le conduisit au tombeau le 5 décembre 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Catalogue de la bibliothèque du Conseil d'État,* 1803, 2 vol. in-fol.; *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes,* 1806-1808, 4 vol. in-8o, 2me édition, 1822-1827, 4 vol.; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût,* 1810, 5 vol. in-8o; *Dissertations sur 60 traductions françaises de l'Imitation de J. C.,* 1812, in-12; *Examen critique et complément des Dictionnaires historiques les plus répandus,* 1820, in-8o. Barbier a coopéré au *Mercure,* au *Magasin,* et à la *Revue encyclopédique;* il a donné plusieurs articles dans l'*Encyclopédie moderne* de Courtin, et a revu, pour la partie bibliographique, le commencement de la *Biographie Universelle Classique.*

BARBIERE (Domenico-Fiorentino). *Voyez* **DOMINIQUE**.

BARBIERI (Jean-Marie), savant philologue, né en 1519, à Modène, accompagna le comte Louis de la Mirandole à la cour de France, où il demeura près de huit ans. De retour à Modène, les magistrats choisirent Barbieri pour leur chancelier. Il mit en ordre les archives, en dressa lui-même un inventaire exact, et rédigea sur les pièces qu'il avait choisies, une *Chronique* du Modénois qu'il a laissée manuscrite. Il mourut d'une rétention d'urine, le 9 mars 1574. Il a publié : *la Guerra d'Attila, Flagello di Dio, tratta dall' archivio di principi d' Este*, Ferrare, 1568, in-4°, édition aussi rare que recherchée. Il en existe une seconde, Venise, 1564, in-8°, dont on fait moins de cas. *Canzone in lode della reina di Francia, moglie di Francesco II* (Marie-Stuart), et un grand nombre d'ouvrages manuscrits. Tiraboschi a depuis fait imprimer l'ouvrage de Barbieri, *Origine della poesia rimata*, Modène, 1790, in-4°.

BARBIERI. *Voyez* **GUERCHIN** (le).

BARBO (Louis), né en 1381, fils d'un sénateur de Venise de la même famille que le pape Paul II, établit la réforme parmi les élèves réguliers de St.-Augustin, devint évêque de Trévise, et mourut dans cette ville en 1443. On a de lui des *discours* et des *méditations*.

BARBO (Paul), noble vénitien, orateur latin, né vers l'an 1415, et frère de Pierre Barbo, qui devint pape sous le nom de Paul II, remplit les premiers emplois de sa république, fut envoyé complimenter Louis XI sur son avénement au trône en 1461, et mourut à Venise en 1464, peu de jours après l'élection de son frère à la papauté.

BARBO (Marc), cousin germain de Paul II, fut successivement patriarche d'Aquilée, évêque de Palestine, et cardinal en 1467; remplit diverses négociations avec autant de sagesse que d'esprit.

BARBO (Paul), dominicain, né à Soncino dans le Crémonais, s'est fait connaître par des ouvrages sur la philosophie d'Aristote, et par une édition des *Opuscules de St. Thomas*. Il mourut à Crémone en 1494.

BARBO (Jean-Baptiste). Deux poëtes italiens du 17e siècle ont porté ces noms. Le premier, de Padoue, est auteur d'une traduction en vers *sciolti* du poëme de Sannazar, *De partu Virginis*, et de diverses pièces de poésies imprimées dans les recueils du temps. L'autre, de Ravenne, a laissé quelques pièces insérées dans les *Rime scelte de' poeti ravenneti*.

BARBOSA ou **BARBESSA** (Édouard), géographe et voyageur portugais, né à Lisbonne en 1480, recueillit des renseignements précieux sur l'Asie méridionale, rédigea en 1516 la relation de ses voyages, accompagna Magellan dans son voyage autour du monde, et fut assassiné dans l'île de Zébu le 1er mai 1521.

BARBOSA (Arias), littérateur portugais, né à Aveiro, mort en 1540, est auteur de *Poésies* latines, petit in-8°; d'un *Commentaire* sur Arator, et d'autres ouvrages.

BARBOSA (Pierre), né dans le diocèse de Brague en Portugal, professa le droit avec éclat à l'université de Coimbre, fut nommé chancelier du royaume, et mourut en 1606. Il a laissé des *Commentaires* sur divers titres du *Digeste* : *de Judiciis*, Lyon, 1622, in-fol.; *De soluto matrimonio*, Madrid, 1595; *De Legatis et substitut.*, Lyon, 1624, in-fol.; *De Donationibus*, Francfort, 1623, in-fol.

BARBOSA (Emmanuel), avocat du roi de Portugal, mort en 1638 à l'âge de 90 ans, est auteur de *Commentaires* sur les lois portugaises.

BARBOSA (Augustin), fils du précédent, né à Guimaraens en 1590, égala son père dans la connaissance du droit civil et du droit canonique. Philippe IV lui donna l'évêché d'Ugento dans la terre d'Otrante en 1648; il mourut l'année suivante. On a de lui : *de Officio episcopi*, et plusieurs autres *traités*. Ses ouvrages ont été imprimés à Lyon, 1716, et années suivantes, 16 tom. in-fol.

BARBOSA (Antoine), religieux portugais, missionnaire à la Cochinchine, a donné un *Dictionnaire* de la langue de ce pays, Rome, 1651, in-4°.

BARBOSA (dom Vincent), théatin, né à Redondo en 1663, mort à Lisbonne en 1711, est auteur d'un ouvrage curieux intitulé: *Relation de la nouvelle mission de Bornéo*, Lisbonne, 1692, in-4°.

BARBOSA (dom Joseph), théatin, né à Lisbonne en 1674, mort en 1750, historiographe de la maison de Bragance, a donné en portugais une *Histoire des reines de Portugal*, 1727, in-4°. On avait imprimé, après sa mort, son *Histoire des ducs de Bragance*, 2 vol. que l'on allait publier lorsque l'incendie qui a suivi le tremblement de terre du 1er novembre 1755, détruisit toute l'édition.

BARBOSA-MACHADO (Diègue), érudit portugais, membre de l'académie d'histoire de Lisbonne, né à Lisbonne en 1682, mort vers 1770, a publié une édition des *Mémoires du roi Sébastien*, 4 vol. in-4°, et une *Bibliothèque des auteurs portugais*, 1741-1752, 4 vol. in-fol.

BARBOT (Jean), voyageur français, est auteur d'une *Description* de l'Amérique française et anglaise, qu'il composa d'après les matériaux qu'il avait rassemblés dans ses voyages pour les compagnies françaises des Indes orientales. Il la rédigea d'abord en français; mais après la révocation de l'édit de Nantes, il passa en Angleterre. Elle a été publiée dans la *Collection des voyages* de Churchill, Londres, 1732, 7 vol. in-fol.

BARBOTAN (Carris, comte de), ancien maréchal de camp, et député de la noblesse de Dax aux états généraux de 1789, siégea au côté droit de l'assemblée constituante. Accusé d'être à la tête d'une conspiration factice, et traduit devant le tribunal du Gers, il avait été acquitté unanimement, lorsque le féroce Dubarran, révolté de cet acte de justice, fit casser les juges et renvoyer le comte de Barbotan devant le tribunal révolutionnaire, qui le fit périr sur l'échafaud.

BARBOU, imprimeurs, qui se sont fait un nom par la correction et l'élégance des livres sortis de leurs presses. La famille de Barbou remonte jusqu'au 16e siècle. Jean, établi à Lyon, donna, en 1539, les *OEuvres de Clément Marot*, petit in-8°.

BARBOU (Hugues), fils du précédent, quitta Lyon pour aller s'établir à Limoges; il y donna, en 1580, une très-belle édition, en caractères italiques, des *Épîtres de Cicéron à Atticus*. — Le premier des Barbou qui se fixa à Paris, fut Jean-Joseph, reçu libraire en 1704, par arrêt du conseil; il mourut en 1752. — Son frère Joseph fut reçu libraire en 1717, et imprimeur en 1723; il mourut en 1737. Sa veuve lui succéda, et se démit de son imprimerie en 1750. — Joseph-Gérard Barbou, neveu des deux précédents, fut reçu libraire en 1746, et reprit, en 1750, l'imprimerie de Joseph, qui lui fut cédée par la veuve.

C'est ce même Joseph-Gérard qui a entrepris la suite de la jolie collection des classiques qui porte son nom; cependant il faut dire qu'elle n'a point été commencée par lui; car les premiers volumes ont paru dès 1745, et ceux qui ont été publiés par Barbou commencent à l'année 1755. J. G. Barbou céda, en 1789, son fonds à Hugues Barbou son neveu, mort en 1808. Les héritiers de ce dernier vendirent leur fonds à M. Auguste Delalain. Les éditeurs postérieurs ont été MM. Lallemand, Brotier, Capperonier, Valart, Denis, Beauzée, etc. La collection complète jusqu'à ce jour, est en 76 vol. in-12.

BARBOU (Gabriel), lieutenant général, né à Abbeville en 1761, mort le 6 décembre 1827, s'enrôla comme soldat en 1789. Général de brigade dans l'armée de Sambre-et-Meuse en 1797, il se distingua à l'affaire d'Hettersdorf. Sa campagne la plus glorieuse fut celle de 1799, dans la Nord-Hollande, sous le général Brune, à la suite de laquelle il fut nommé général de division. En 1801, on l'envoya en Franconie, sous les ordres d'Augereau, et plus tard il remplaça Ney en Suisse. En novembre 1804, il commanda une division du camp de Boulogne, et l'année suivante il succéda à Bernadotte dans le commandement de l'armée de Hanovre. A la paix de Presbourg, il fut nommé commissaire auprès du gouvernement hanovrien, et pourvu, en 1810, du gouvernement d'Ancône. A la restauration, il obtint le commandement de la 15e division militaire en Bretagne.

BARBOUR (Jean), théologien et poëte écossais, né en 1316, mort en 1396, fut chapelain de David Bruce qui l'employa, dans plusieurs ambassades. Il a écrit en vers la Vie et les actions de ce prince; Pinkerton en a donné une édition, 1790, 3 vol. in-12, d'après un ancien manuscrit, avec des notes et un glossaire, laquelle est annoncée comme la première édition authentique.

BARBUD, musicien persan, sous la 7e dyn. des rois de Perse, inventa une sorte de lyre appelée de son nom *Barbud*.

BARBUO' ou BARBO SONCINO (Scipion), gentilhomme et jurisconsulte de Padoue, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Sommario delle vite de' duchi di Milano*, Venise, 1584, in-fol.

BARBUOT (Jean), médecin de la faculté de Montpellier, né en Bourgogne en 1629, mort en 1665, a laissé une notice en latin sur les vertus et qualités des eaux de Sainte-Reine près Semur (Côte-d'Or), Paris, 1661, in-12.

BARCA (Alexandre), professeur émérite de droit naturel et social à l'université de Padoue, et membre de l'académie de cette ville, naquit à Bergame le 26 novembre 1741, et mourut à Padoue le 13 juin 1814; il a laissé des mémoires relatifs à la théorie de la musique.

BARCA (François), moine portugais, né à Évora, maître de chapelle du monastère de *Tous-les-Saints* à Palmela en 1640, a écrit beaucoup de musique d'église, dont les manuscrits ont été détruits avec la ville de Lisbonne par le tremblement de terre de 1755.

BARCALI, surnom de *Mohammed-Ben-Pir-Ali*, musulman du 16e siècle, a composé un grand nombre d'ouvrages sur les *principes religieux du mahométisme*, etc.

BARCELLA (Louis), jésuite, né dans le Brescian, mort général de son ordre en 1522, passait pour le plus savant de son temps dans les langues grecque, hébraïque et chaldaïque.

BARCHAM, roi de l'Assyrie occidentale, vers 1824 avant J. C., conquit une partie du royaume de Ninive et d'Arménie, mais fut vaincu et tué par Aram, roi de ce pays.

BARCHAM ou BARKHAM (Jean), savant théologien et antiquaire anglais, né à Exeter, vers 1572, mort en 1642, ministre à Bocking, travailla à l'*Histoire de la Grande-Bretagne*, publiée par J. Speed. L'université d'Oxford possède aujourd'hui sa riche collection de médailles.

BARCHOCHEBAS ou BARKOCHEBAS, l'un des imposteurs juifs, qui, dans les premiers siècles de l'Église, voulurent se faire passer pour le Messie. Il commença par être voleur, et à s'enrichir de pillages; ensuite il changea son nom Bar-Coziba (fils du mensonge), contre celui de Barchochebas, qui signifie *fils de l'étoile;* persuada un grand nombre de Juifs; assembla une nombreuse armée; se fit couronner roi; s'établit à Bither; fit battre monnaie en son nom; réunit tous les brigands des contrées voisins, et exerça toutes sortes de ravages. Jules Sévère fut envoyé contre lui, et l'assiégea dans Bither, qu'il prit d'assaut. Barchochebas périt dans la mêlée, l'an 136 de l'ère chrétienne.

BARCIA (André-Gonzalès de), savant écrivain espagnol, est auteur de *Mémoires* pour servir à l'histoire de la *Floride, du Mexique,* etc., publiés sous le nom de *Gabriel de Cardenas,* Madrid, 1723.

BARCKAUSEN ou BARCHUSEN (Jean-Conrad), médecin et chimiste, né à Horn dans la Westphalie, en 1666, fut employé comme médecin dans les troupes vénitiennes en Morée, et finit par se fixer à Utrecht, où il donna des leçons de chimie jusqu'à sa mort, arrivée en 1723. Il est auteur d'*Éléments de chimie,* Leyde, 1703, in-8o, et 1718, in-4o; d'une *Histoire de la médecine,* ibid., 1723, in-4o, et de quelques autres ouvrages.

BARCLAY ou BERCLEY (Alexandre), écrivain écossais, voyagea en Allemagne, en Italie et en France. A son retour, il fut prêtre du monastère de Sainte-Marie Ottery dans le Devonshire, et plus tard moine d'Ély. En 1546, il fut présenté à la cure de Baddow Magna, dans le comté d'Essex, et, en 1552, à celle d'Allhallows; mais il mourut quelques semaines après à Croydon, dans un âge très-avancé. Ses ouvrages sont : *le Miroir du bon ton,* contenant les quatre *vertus cardinales,* compilation qu'il traduisit en anglais du latin d'Antoine Mancinelli, in-fol., S. D.; *Guerre de Jugurtha,* par Salluste, traduite en anglais; *le Château du Travail habité par la Richesse, la Vertu et l'Honneur,* traduit du français de Gringore; *le Vaisseau des fous,* traduit en partie de Sébastien Brandt; plusieurs églogues, dont une sur les *misères des courtisans et des cours,* traduit du latin d'Æneas Sylvius.

BARCLAY (Guillaume), conseiller et maître des requêtes du duc de Lorraine, né à Aberdeen en Écosse, en 1543, étudia sous Cujas à Bourges, et professa ensuite lui-même le droit à Pont-à-Mousson et à Angers, refusant constamment les offres brillantes du roi Jacques Ier, à condition qu'il embrasserait la religion anglicane. Il mourut en 1605. Ses ouvrages les plus connus sont *de Potestate papæ,* Rome, 1610, traduit en français, 1688, in-12; *De regno et regali potestate,* Paris, 1600, in-4o.

BARCLAY (Jean), fils du précédent, né à Pont-à-Mousson en 1582, fut à la fois un savant écrivain et un

poëte distingué. Étant passé en Angleterre après la mort de son père, il plut à Jacques I[er], qui lui donna des emplois considérables, et ne le força pourtant pas à quitter sa religion. Ce fut un des plus redoutables adversaires du cardinal Bellarmin, qu'il suivit au tombeau en 1621. Tel était son mérite, et l'estime qu'on faisait de sa science, que, malgré ses écrits contre l'ultramontanisme, Paul V l'appela à Rome. Ses ouvrages les plus importants sont *Euphormion,* satire latine en deux livres, dont les meilleures éditions sont celles d'Elzevir, 1637, in-12, et de Leyde *cum notis variorum,* 1674, in-8°, traduit en français par Bérault, 1640, in-8°. *Argenis,* roman en prose et en vers, est son meilleur ouvrage, Leyde, 1636, in-12, et 1659, in-8°. La meilleure traduction française est celle de Savin, Paris, 1776, 2 vol. in-8°; deux livres de poésies in-4°, *Icon animorum,* Londres, 1614, traduits en français, Paris, 1625, in-8°.

BARCLAY (Robert), célèbre quaker, né à Gordon en Écosse, en 1648, mort le 13 octobre 1690, fut envoyé jeune à Paris, où son oncle, principal du collége écossais, tâcha de l'attirer à la religion romaine; mais son père se hâta de le rappeler. En 1670, il publia sous ce titre : la *Vérité vengée,* un traité pour défendre la secte à laquelle il était attaché. On lui doit encore : *Catéchisme* et *Confession de foi; l'Apologie des quakers,* Amsterdam, 1676, traduite en anglais, 1678, et en français, 1702, in-8°.

BARCLAY DE TOLLY (le prince Michel), feld-maréchal russe, né en Livonie, en 1755; bas-officier, en 1769, et parvenu de grade en grade à celui de colonel, en 1798; fit les campagnes contre les Turcs, les Suédois et les Polonais; général major, en 1799; lieutenant général, en 1807, après la sanglante bataille d'Eylau, 1806, où il fut blessé; se distingua en Finlande, en 1808; partit des côtes de ce pays au cœur de l'hiver, en 1809; bivouaqua trois nuits sur la glace, et parvint aux rivages suédois, où la présence de son armée hâta la révolution tramée contre Gustave-Adolphe II; nommé général d'infanterie, en 1810; il passa pour avoir conseillé à l'empereur Alexandre le plan de défense qui fut suivi par les Russes dans la campagne de 1812. Le 25 août, commandant l'aile droite de l'armée russe à la bataille de la Moskowa, il conserva seul sa position, et ne fit sa retraite que le lendemain; le 4 avril 1813, s'empara de l'importante forteresse de Thorn; battit Lauriston à Kœnigswarta; le 8 mai, à la bataille de Bautzen, n'opéra encore sa retraite que le lendemain; le 23 juillet, fit mettre bas les armes à Vandamme et à tout son corps d'armée à Culm; le 18 octobre, décida la bataille de Leipzig, et fut nommé comte; en 1814, dirigea et commanda les troupes russes aux batailles de Brienne, de la Fère et de Paris; le 31 mars, fut nommé feld-maréchal; le 23 juin 1815, établit son quartier général à Châlons-sur-Marne; le 12 septembre, fut élevé à la dignité de prince; mourut le 25 mai 1818, après 59 ans de services. D'après l'opinion des meilleurs écrivains militaires de notre époque, Barclay de Tolly était le général russe qui entendait le mieux la grande guerre, et peut-être le seul qui possédât un talent stratégique du premier ordre.

BARCLAY (Robert), colonel anglais, né en 1774; fit ses premières armes dans les Indes orientales, en 1795; accompagna J. Moore en Suède, puis en Portugal; le 25 juillet 1810, se distingua à la bataille d'Almeida; le 27 septembre de la même année, fut blessé en chargeant l'ennemi à la tête d'une brigade, sur les hauteurs de Busaco; mourut de sa blessure, le 5 mai 1811.

BARCO (Alexis), peintre espagnol du 17[e] siècle, excellait dans le paysage, et peignait avec une grande facilité.

BARCO-CENTENERA (Martin del), général bavarois, mort en 1809 dans la campagne du Tyrol.

BARCO-CENTENERA (Martin del), prêtre de l'Estramadure, passa au Paraguay en 1573; on a de lui une *Histoire de la rivière de la Plata,* depuis sa découverte, jusqu'en 1581, Lisbonne, 1602.

BARCOK. *Voyez* **BARKOK.**

BARCOS (abbé Martin de), né à Bayonne en 1600, neveu du célèbre abbé de Saint-Cyran, très-attaché comme lui à la cause de Port-Royal, lui succéda dans son abbaye, et mourut le 22 août 1678. Ses productions les plus importantes sont la *Grandeur de l'Église romaine,* 1645, in-4°; *Traité de l'autorité de saint Pierre et de saint Paul,* 1645, in-4°; l'*Exposition de la foi de l'Église sur la grâce et la prédestination,* Cologne, 1695, in-12, et 1700, in-8°.

BARD (Jean), médecin américain, mort en 1799, vint courageusement pratiquer son art à New-York dans le temps que la fièvre jaune y faisait ses plus grands ravages et éloignait tous les médecins.

BARD (Pierre), religieux flamand de l'ordre des Célestins, mort à Paris en 1535, fut fort aimé du roi Louis XII qui se servait de ses conseils et se confessait même à lui. Il a laissé manuscrits des *Discours,* des *Sermons,* et l'explication de la règle de Saint-Benoît.

BARDANE ou **VARDANE**, roi des Parthes, l'an de J. C. 47-50, élu par le peuple à la place de Gotarzès, se signala par de grands exploits, mais se fit détester de ses sujets, qui le firent périr.

BARDANE, surnommé *le Turc,* général des troupes d'Irène, se fit proclamer empereur vers 803; mais obligé de se soumettre à Nicéphore, qui s'était fait proclamer vers le même temps à Constantinople, celui-ci lui fit crever les yeux.

BARDAS, patrice de l'empire d'Orient, dut son élévation au mariage de sa sœur Théodora avec l'empereur Théophile en 830. Marin son père et Manuel son oncle occupèrent des places importantes. Théophile, en mourant, le nomma un des trois tuteurs de Michel, encore au berceau. Bardas excita les mauvaises dispositions du jeune prince, et développa dans son cœur les semences du vice. L'assassinat de Théoctiste, l'exil de Manuel, les deux autres tuteurs de Michel, furent les premiers fruits de ces funestes soins. Théodora elle-même fut chassée du palais et enfermée dans un cloître avec les princesses ses filles. Les sénateurs et les patrices les plus distingués furent mis à mort sous prétexte de conspiration. Le patriarche Ignace, qui avait voulu mettre un frein à ces crimes, fut déposé et remplacé par Photius. Basile le Macédonien avait excité contre Bardas les soupçons de l'empereur Michel qui donna l'ordre de le massacrer lorsqu'il entrerait sous la tente impériale. Bardas croit intimider son neveu, et se présente à lui dans un appareil magnifique. Au signal donné, Basile tire son épée, en vain Bardas se jette aux genoux de l'empereur; il est repoussé et tombe percé de coups le 21 avril 866.

BARDAS PHOCAS, neveu de l'empereur Nicéphore, relégué dans Amasie après le meurtre de son oncle, cherchait dans l'ombre les moyens de le venger. Uni en secret avec Léon le Curopalate son père et avec son frère Nicéphore, il se sauve d'Amasie, s'empare de Césarée, de Cappadoce, se revêt de la pourpre et prend le titre d'empereur. Léon et Nicéphore étant tombés entre les mains de Zimiscès, et Sclérus ayant déconcerté tous les projets des rebelles, Bardas Phocas se soumit et fut enfermé dans un monastère de l'île de Chio. Après la mort de Zimiscès, Sclérus ayant levé l'étendard de la révolte, Bardas Phocas fut tiré de son cloître et chargé de châtier le rebelle. Après des luttes souvent renouvelées, Bardas Phocas remporta une victoire signalée aux bords du fleuve Halys. Phocas garde le commandement de l'Orient pendant dix ans, et irrité des changements survenus à la cour de Constantinople, prévient la chute du ministre son protecteur, en ceignant lui-même le diadème pour la deuxième fois. Phocas, après avoir tendu un piége à son ancien antagoniste, Sclérus, qu'il fit enfermer dans une forteresse en 989, marcha vers Constantinople. Au moment de livrer bataille près d'Abyde, à l'armée des deux empereurs Basile et Constantin, il s'éloigne de ses soldats, s'assied sous un arbre et meurt, empoisonné sans aucun doute, à la vue des deux armées.

BARDAS SCLÉRUS, général et cons. d'État sous l'empereur Jean Zimiscès qui avait épousé Marie sœur de Sclérus. Bardas repoussa en 970 une invasion des Russes réunis aux Bulgares et aux Hongrois, combattit et fit prisonnier l'usurpateur Bardas Phocas, et se fit proclamer empereur en 975, se révolta ensuite contre les successeurs de Zimiscès, Basile et Constantin. Bardas Phocas fut à son tour chargé de punir le rebelle qui naguère l'avait réduit au devoir. Sclérus, défait complétement par son antagoniste qui, dans un combat singulier en présence des deux armées, le renverse sanglant sur son cheval, se réfugie auprès du calife de Bagdad, reprend les armes, se réunit à Phocas qui avait repris la pourpre, et qui se débarrasse de lui en le faisant enfermer dans une forteresse en 989. Phocas étant mort, Sclérus remis en liberté, allait recommencer la guerre lorsque, accablé de vieillesse et fatigué de dangers et de traverses, il chargea son fils qui était resté auprès de l'empereur, de négocier son pardon. Il l'obtint et mourut peu de temps après vers 990.

BARDE (Jean de la), marquis de Marolles-sur-Seine, né vers 1600, fut d'abord employé dans les bureaux des affaires étrangères. Son mérite et la protection particulière du cardinal Mazarin lui valurent un avancement rapide. Il fut envoyé au congrès d'Osnabruck par le cardinal, nommé ensuite ambassadeur en Suisse, poste qu'il occupa pendant douze ans, et enfin conseiller d'lÉat. Il mourut à Paris en 1692, dans un âge très-avancé. La Barde avait écrit en latin l'histoire de son temps. Les dix premiers livres furent imprimés à Paris en 1691, in-4°; ils contiennent le récit des événements arrivés de 1645 à 1652. La suite n'a jamais paru. Il a publié en outre un livre de controverse en latin touchant le dogme de l'Eucharistie.

BARDE (Denis de la), frère du précédent, évêque de St.-Brieux, fut secrétaire de l'assemblée du clergé de France, tenue à Mantes en 1641, et prononça en 1645 l'oraison funèbre de Henri d'Escoubleau, archevêque de Bordeaux.

BARDESANE, hérésiarque du 2e siècle, né en Syrie, fut d'abord sectateur de Valentin, qu'il combattit ensuite, et créa une nouvelle secte. Ses disciples prirent le nom de bardésianites. Eusèbe a conservé dans sa *Préparation évangélique* un morceau fort curieux de cet hérétique contre l'astrologue Abidas.

BARDESANE (Harmodius), fils du précédent, accrut encore ses erreurs par de nouvelles opinions. Ce fut pour affaiblir le dangereux effet que produisait parmi le peuple leur doctrine, qu'ils avaient mise en vers, que St. Ephrem, diacre d'Edesse, mit en vers et en musique la doctrine de l'Église.

BARDET (Pierre), avocat, né à Montagnet en Bourbonnais, le 15 décembre 1591, mort à Moulins le 20 septembre 1685, a laissé un *Recueil d'arrêts*, 2 vol. in-fol., Avignon, 1775.

BARDET DE VILLENEUVE (P. P. A.), écrivain militaire, descendant de Jean Bardet, savant jurisconsulte de Moulins et de la même famille que le précédent, naquit vers 1680, peut-être à Villeneuve, dans le Bourbonnais dont il joignit le nom à celui de sa famille. Entré au service de l'Espagne sous les ordres du marquis de Santa-Cruz, à son retour en France, Bardet y fut employé dans l'artillerie. Mais don Carlos (depuis Charles III) étant monté sur le trône des Deux-Siciles en 1734, il passa au service de ce prince avec le titre d'ingénieur ordinaire. Il a publié : *Cours de la science militaire*, la Haye, 1740-42, 11 vol. in-8°.

BARDI (Jean), comte de Vernio, littérateur de Florence, fut membre de l'Académie de la Crusca, et cultiva les mathématiques, les belles-lettres, la poésie et la langue grecque. On croit qu'il mit en vogue les représentations tragiques en musique. On a de lui : *Discorso sopra il giuoco del Calcio fiorentino*, Venise, 1580; des *poésies;* une *comédie,* etc.

BARDI (Pierre), fils du précédent, fut aussi de l'Académie de la Crusca, et a laissé : *Discorsi di Massimo Tirio filosofo platonico,* Venise, 1642, in-4°; un *Poëme burlesque* dans lequel il tourne en ridicule les hauts faits des paladins, etc.

BARDI (Ferdinand de), fils du précédent, mort en 1681, fut chambellan et conseiller du grand-duc de Toscane Ferdinand II, et s'occupait aussi de littérature. On a de lui une *Oraison funèbre de François de Toscane,* en italien, et d'autres écrits sur les événements de son temps.

BARDI (Jérôme), né à Florence vers 1544, camaldule, et curé d'une paroisse à Venise, où il mourut le 28 mars 1594, est auteur de plusieurs ouvrages d'histoire, entre autres : *Cronologia universale dalla creazione d'Adamo sino al* 1581, Venise, 2 vol. grand in-fol.; l'auteur abrégea lui-même son ouvrage; *Vittoria navale di Venezia contra imperadore Ottone,* Venise, 1584, in-4°; la *traduction* en italien du *Martyrologe romain,* 1585, in-4°.

BARDI (François), jésuite de Palerme, mort en 1661, fut attaché au tribunal de l'inquisition en Sicile. On a de lui des *Questions sur la Théologie morale;* un *Traité de la conscience.*

BARDI (Jérôme), prêtre et médecin italien, né à Rapallo en Sardaigne le 7 mars 1603, mort vers 1667, professa avec éclat la philosophie dans l'université de Pise. Ses ouvrages ont rapport à la philosophie et à la médecine, qu'il professa à Rome ; son poëme de *Xaverius Peregrinus* lui valut de la part d'Alexandre VII une pension de 50 écus romains.

BARDI (Dea de'), religieuse de Florence, cultiva dans le 15e siècle la poésie italienne ; elle n'est connue que par une *Ode* ou *Canzone sur la mort d'un geai*.

BARDILUS (Bareghard), jurisconsulte allemand, mort vers 1680, a publié *Conclusiones theoreticæ-practicæ ad Pandectas*, 1676.

BARDIN (Pierre), d'une ancienne famille de Toulouse, naquit dans cette ville, et y fut conseiller au parlement en 1424. Il fut auteur de plusieurs ouvrages assez remarquables pour le temps : l'un sur l'origine de la juridiction ecclésiastique, qu'il rapportait aux empereurs et aux rois ; l'autre sur les priviléges et immunités des moines.

BARDIN (Guillaume), fils du précédent, et conseiller au même parlement, est auteur d'une chronique du Languedoc, imprimée pour la première fois dans le tome IV du savant ouvrage publié sur cette province par dom Vaissette, et dom de Vic, sous le titre d'*Historia chronologica parlamentorum patriæ occitaniæ*. Elle commence en 1031 et finit en 1454.

BARDIN (Pierre), né à Rouen en 1590, membre de l'Académie française, se noya en 1637 en voulant sauver M. d'Humières qui avait été son élève. Il a laissé *le Grand Chambellan de France*, 1623 ; *Essai sur l'Ecclésiaste*; le *Lycée*, etc.

BARDIN (Pierre), né à Genève en 1696, mort en 1747, travailla en société avec Manget à la *Bibliotheca medica*.

BARDIN (Jean), peintre d'histoire, né le 31 octobre 1732, à Montbard, département de la Côte-d'Or, élève de Lagrenée aîné, et de Pierre, premier peintre du roi ; en 1764, il obtint le premier grand prix, pour son tableau de *Tullie faisant passer son char sur le corps de son père*, et fut envoyé à Rome, en 1768 ; en 1778, il entra à l'académie de peinture pour sa *sainte Geneviève au milieu des docteurs ;* en 1788, il fut nommé directeur de la nouvelle école de peinture à Orléans, et la soutint de sa bourse pendant la révolution ; il mourut dans le mois d'octobre 1809.

BARDON (Dandré). *Voyez* **DANDRÉ BARDON.**

BARDON DE BRUN (Bernard), ecclésiastique, né à Limoges dans le 16e siècle, mort en 1625, est auteur d'une tragédie en 5 actes et en vers, intitulée : *St.-Jacques*, Limoges, 1596, in-8°.

BARDOU (Jean), curé de Rilly-aux-Oyes, en Champagne, naquit à Torcy près de Sedan en 1729, et mourut à Rilly le 15 mars 1803. On a de lui : *Histoire de Laurent Marcel, ou l'Observateur sans préjugés*, Lille (Bouillon), 1770, 4 vol. in-12 ; réimprimée en 1779 et 1781 ; *Esprit des apologistes de la religion chrétienne*, Bouillon, 1776, 3 vol. in-12 ; *Les Amusements d'un philosophe solitaire*, Bouillon, 1783, 3 vol. in-8° ; il a laissé manuscrits le *Prince cosmopolite*, *l'Histoire de Fulbert Ansart*, etc.

BARDOZZI (Jean de), historien hongrois, né vers 1738, directeur du gymnase de Leutschau, et conservateur de la bibliothèque royale, il mourut à Pesth, le 18 mars 1819, à 81 ans. Les ouvrages de Bardozzi sur l'histoire de Hongrie sont fort estimés de ses compatriotes.

BARDY (Jean), conseiller au parlement de Toulouse, ayant signé la protestation de cette compagnie contre les décrets de l'assemblée constituante, fut à 85 ans, condamné à mort par le tribunal révolutionnaire de 1794.

BARDYLIS, chef de brigands, devint souverain de l'Illyrie, vainquit Perdiccas, roi de Macédoine, et s'empara de ses États l'an 359 avant J. C. Mais Philippe, frère de Perdiccas, lui enleva ses conquêtes, et l'on croit qu'il ne survécut pas longtemps à sa défaite.

BARDZINSKI (Jean-Alain), religieux polonais de l'ordre des dominicains, vécut dans le 17e siècle. Il a traduit en vers polonais la *Pharsale* de Lucain, Oliva, 1691 ; les tragédies de Sénèque, Thorn, 1696. On a aussi de lui une traduction, partie en prose, partie en vers, de la *Consolation philosophique* de Boëce, Thorn, 1694.

BARÉ ou **BARET**, née en 1741, dans un village de Bourgogne, fut la première femme qui eut le courage d'entreprendre un voyage autour du monde ; elle suivit, déguisée en homme, le célèbre Commerson, qui s'embarqua avec Bougainville, en 1766, et ne l'abandonna dans aucune de ses excursions scientifiques, recueillant des insectes, des coquilles et des plantes, avec toutes les précautions nécessaires pour en assurer la conservation ; elle reçut ses derniers soupirs à l'île de France, en 1773, et y épousa ensuite un soldat. Commerson avait donné le nom de *Baret* à des arbrisseaux qu'il découvrit à l'île Bourbon, et qu'il décrivit le premier.

BAREBONE, rebelle et fanatique, du temps de Cromwell, fut d'abord marchand de pelleteries, et ensuite un des membres les plus furieux du parlement de Cromwell en 1653, et qui a retenu le nom de *Barebone* (*os décharné*). Cromwell, voulant conserver l'apparence d'une république, décréta que l'autorité suprême résiderait dans la réunion de cent quarante personnes, sous la dénomination de parlement. C'était un rassemblement d'hommes vils, ignorants et fanatiques, qui, avec des noms de l'*Ancien Testament*, ou une sentence de l'*Écriture* ajoutée à leur nom, se dirent inspirés de l'esprit saint, et délibérèrent pour détruire le clergé, les universités et les cours de justice. Barebone prit pour surnom *Louez-Dieu*. Lorsque Monk vint à Londres pour rétablir la royauté, Barebone parut à la tête d'une populace si nombreuse, qu'il effraya ce général. Il présenta une pétition au parlement pour exclure le roi et sa famille ; mais Monk adressa ses plaintes au même corps qui encourageait ce fanatique et ses partisans, et on les vit bientôt rentrer dans l'obscurité.

BARENNES (Raymond de), né à Bordeaux, procureur-syndic du département de la Gironde en 1790, fut député à l'assemblée législative, et membre du conseil des Cinq-Cents où il fit plusieurs rapports sur des matières judiciaires. Il mourut membre du conseil des prises, en 1800.

BARENTIN DE MONTCHAL (le vicomte Louis de), lieutenant général, naquit en 1737, à Paris, entra

jeune au service et fit la guerre de sept ans. A la paix, il fut nommé officier dans la compagnie écossaise des gardes du corps, et profita de ses loisirs pour se livrer à la culture des lettres. En 1790, il suivit les princes dans l'émigration et fit toutes les campagnes de l'armée de Condé. Ayant été licencié, il rejoignit à Mittau le roi Louis XVIII, et prit le commandement de sa garde. Il était rentré en France depuis plusieurs années lorsque, malgré son grand âge, il reprit du service en 1814 dans les gardes du corps, mais il fut obligé de demander sa retraite en 1816. Il mourut à Paris en 1824, âgé de quatre-vingt-sept ans. On lui doit une traduction du *Voyage fait aux États-Unis d'Amérique* en 1784, par J. C. D. Smyth, Paris, 1791, 2 vol. in-8°; puis une *Géographie ancienne et historique, composée d'après les cartes de d'Anville,* ibid., 1807, 2 vol. in-8°.

BARENTIN (Charles-Louis-François de Paule de), frère du précédent, chancelier honoraire, commandeur de l'ordre du Saint-Esprit, né en 1738, d'une famille noble; avocat général au parlement de Paris, puis premier président de la cour des aides; en 1788, il fut nommé garde des sceaux, en remplacement de M. de Lamoignon de Bâville; mais trop faible pour remplir cet emploi dans ces temps difficiles, il donna sa démission; ce qui ne l'empêcha pas néanmoins d'être accusé d'avoir participé aux projets dirigés contre Paris, de complicité avec le baron de Bézenval. Jugé par contumace, le 1er mars 1790, il fut acquitté par le Châtelet. Il émigra ensuite en Piémont, en Allemagne et en Angleterre, où il s'occupa d'intrigues en faveur de Louis XVIII; il rentra en France en 1814, et fut nommé, par le roi, chancelier honoraire; il mourut à Paris, le 30 mai 1819.

BARENTSEN (Thierry), dit *le Sourd,* peintre hollandais, n'est connu que par un tableau que l'on voit à l'hôtel de ville d'Amsterdam, représentant une sédition arrivée en 1535.

BARENTSEN ou **BARENTS** (Thierry), fils du précédent, peintre, né en 1534, à Amsterdam; après avoir reçu de son père les premières leçons, il passa en Italie à l'âge de vingt et un ans, et eut l'avantage de se concilier à Venise l'amitié du Titien. Après sept années de séjour en Italie, Barentsen retourna dans son pays, où il épousa une jeune personne, alliée aux principales maisons d'Amsterdam. On estimait beaucoup une *Chute des Anges rebelles* qu'il avait faite pour la Communauté des arquebusiers de cette ville; mais ce tableau périt dans les guerres de religion. Parmi plusieurs autres ouvrages de ce peintre, répandus dans les principales villes de Hollande, on cite une *Judith,* que l'on regarde comme son meilleur ouvrage. Barentsen fit aussi un grand nombre de portraits. De Piles cite celui de Titien, par Barentsen, qui l'apporta d'Italie à Amsterdam. Barentsen mourut dans cette ville en 1592.

BARENTZEN (Guillaume), pilote hollandais, entreprit, en 1594, d'aller à la Chine en passant par le nord de l'Asie. Il parvint au delà de la Nouvelle-Zemble jusque vers le 77e et le 78e degré de latitude; mais le froid excessif et les glaces le forcèrent de revenir. Il y retourna courageusement en 1596, passa l'hiver à la hauteur de 77 degrés où il éprouva une nuit de près de trois mois. Le courage et la patience de Barentzen et de ses gens méritèrent d'être couronnés par le succès; cependant tourmentés par les ours blancs, accablés par les maladies, ayant à renverser sans cesse des monceaux de glaces impénétrables, ils revinrent enfin par la mer Blanche. La relation de Barentzen a été imprimée en hollandais, et traduite ensuite dans l'*Histoire générale des Voyages.*

BARÈRE de VIEUZAC (Bertrand), né en 1755 à Tarbes, était fils d'un avocat. Le nom de Vieuzac, qu'il joignit pendant quelque temps à son nom de famille, était celui d'un petit fief qu'il avait hérité de son père. Pourvu, dès l'âge de 20 ans, d'une charge de juge à la sénéchaussée de Tarbes, il ne tarda pas à se démettre d'une place qui contrariait ses goûts, et se rendit à Toulouse, où il partagea son temps entre la fréquentation du barreau et la culture des lettres. Plusieurs de ses discours furent couronnés, et lui valurent son admission à l'académie des jeux Floraux et à celle de Montauban. La réputation qu'il s'était acquise comme écrivain le fit élire, en 1788, député du tiers état de Bigorre aux états généraux. Les députés des communes s'étant constitués en assemblée nationale, le premier il rendit compte des séances de l'assemblée dans un journal intitulé : *le Point du jour;* il prit d'ailleurs une part très-active à ses travaux, fit décréter l'établissement du jury, provoqua les premières lois pénales contre les émigrés, et, membre de différents comités, en fut souvent le rapporteur, notamment de celui des domaines. Après la session, il fut élu membre du tribunal de cassation. Au mois de septembre 1792, député par le département des Hautes-Pyrénées à la Convention, il vota dès la première séance, avec enthousiasme, l'abolition de la royauté et l'établissement de la république. Nommé président (décembre), il fut chargé par la Convention d'interroger Louis XVI à la barre, et de diriger les premiers débats de ce grand procès. Dans cette circonstance difficile, Barère ne s'écarta point des égards dus au royal accusé, et fit tout ce qu'il put pour être impartial. Plus tard il combattit la proposition de l'appel au peuple. Lors du jugement, il déclara Louis coupable, vota pour la mort, en regrettant que cette peine ne fût pas effacée des codes, et contre le sursis. Membre du comité de constitution, il en fut le rapporteur, et il ne tint pas à lui de faire adopter le projet présenté par Condorcet; mais la Convention était déjà divisée, et le parti de la montagne, qui devait faire tant de mal à la France, soutenu ou dominé par la commune de Paris, fit ajourner la constitution, qui fut remplacée provisoirement par les lois révolutionnaires. Barère, nommé membre du 1er comité de salut public (avril 1793), ne cessa point d'en faire partie jusqu'au 9 thermidor, et, constant rapporteur des succès des armées, doit à cette circonstance la sorte de popularité qui s'est attachée à son nom. La division qui existait dans l'assemblée régnait aussi dans les comités. Barère se défiait de Robespierre : mais n'ayant pas le courage nécessaire pour l'attaquer en face, il le flatta jusqu'à sa chute. Dès que Robespierre fut tombé, il se montra l'un de ses plus ardents accusateurs, et se fit l'apologiste du 9 thermidor, sans prévoir les suites que devait avoir cette journée. Exclu du nouveau comité de salut public, il fut bientôt dénoncé par Lecointre, comme ayant participé à tous les actes de l'ancien comité. Ses amis parvinrent à retarder l'effet de cette dénonciation; mais,

au mois de février 1795, à la suite d'un rapport de Saladin, Barère, décrété d'accusation, fut gardé à vue dans sa chambre, et au mois d'avril suivant (12 germinal an III), condamné à la déportation. Ce décret fut rapporté le 1er prairial; mais quelques jours après, la Convention renvoya Barère devant le tribunal criminel de Saintes. Il resta quatre mois dans les prisons de cette ville, sans pouvoir être jugé. Craignant que ses ennemis ne trouvassent le moyen de le faire déporter, il s'évada de sa prison, et se tint caché jusqu'après le 18 brumaire. Bonaparte lui permit alors de revenir à Paris, et Barère témoigna sa reconnaissance au consul par divers écrits dirigés principalement contre les Anglais. Moins riche après la révolution qu'il ne l'avait été auparavant, il publia successivement plusieurs traductions de l'anglais et de l'italien, dont quelques-uns eurent du succès. La restauration ne troubla point la tranquillité dont il avait joui sous le gouvernement impérial. Mais au retour de Napoléon, les compatriotes de Barère, qui n'avaient pas cessé de lui donner des marques de leur sympathie, l'élurent membre de la chambre des représentants. Barère, que l'âge et l'expérience n'avaient point désabusé de ses utopies politiques, se crut revenu aux premiers jours de la révolution. Il y avait une constitution à faire; il s'en mêla beaucoup; il y travaillait encore, lorsque l'entrée des armées étrangères à Paris lui annonça la fin de ses rêves. Atteint par la loi de 1816 contre les régicides, il alla chercher un asile en Belgique, et il y vécut tranquillement sous la protection du roi des Pays-Bas. Rentré en France après la révolution de 1830, il ne resta que quelques jours à Paris, et se retira dans sa ville natale, Tarbes, pour y travailler à un grand ouvrage sur la révolution, qu'il avait commencé dans son exil. C'est là qu'il est mort le 13 janvier 1841, à 85 ans. Indépendamment de ses nombreuses traductions, Barère a publié un grand nombre de pamphlets. Nous ne citerons de lui que ses *Éloges académiques,* Paris, 1806, in-8°. En 1842, MM. H. Carnot et David (d'Angers), ont publié des *Mémoires de B. Barère,* rédigés d'après ses manuscrits, et précédés d'une notice historique par H. Carnot. Les deux premiers volumes ont paru et ont été réimprimés à Bruxelles, chez Meline.

BARET, né à Boulogne-sur-Mer, publia d'abord en 1785, à Malines, le *Courrier de l'Escaut;* il contribua ensuite à la rédaction des *Éphémérides de l'humanité,* et aux *Annales de la monarchie.* Lors de l'entrée de Dumouriez en Belgique, il fit partie des clubs de Bruxelles, fut accusateur public du tribunal révolutionnaire d'Anvers, et député au corps législatif. Il venait d'être nommé tribun sous le gouvernement consulaire lorsqu'il mourut à Valenciennes en 1799.

BARET (Jean), né à Tours en 1511, fut conseiller au présidial de cette ville, puis lieutenant général au siége royal de Loches, et considéré comme un des meilleurs magistrats de son temps. Il a publié : *Le Style de Touraine,* Tours, 1588, in-24; *Coutumes du duché et bailliage de Touraine,* édition augmentée de *la forme du style des procédures ès cours et juridictions* de ce duché, ibid., 1591, in-4°.

BARET (René), petit-fils du précédent, né également à Tours, et chevalier de l'ordre de Saint-Michel et maître d'hôtel du roi, a fait paraître un livre intitulé : *De la parfaite connaissance des chevaux et de toutes leurs maladies,* Paris, 1661, in-8°.

BARET DE LA GALANDERIE (Jacques), né à Tours en 1579, fils du procureur du roi à la prévôté, se fit recevoir avocat, puis référendaire à la chancellerie de France. Plus porté à l'étude des lettres qu'à celle de la jurisprudence, il fit paraître un livre curieux intitulé : *Le chant du coq français au Roi, où sont rapportées les prophéties d'un ermite allemand,* Paris, 1621, in-12.

BARET (Jean) rédigea, sur les mémoires de Charles de Joppecourt, l'*Histoire des derniers troubles de Moldavie,* Paris, 1620, in-8°.

BARETTI (Joseph) littérateur et poëte italien, né à Turin le 22 mars 1716, réussissait également bien dans le genre sérieux et le genre burlesque. Il quitta Turin, pour venir à Londres, où il ouvrit une école de langue italienne, et mourut le 5 mai 1789. Outre la traduction en vers *sciolti* des *tragédies* de P. Corneille, Venise, 1748, 4 vol., et de *l'Art d'aimer* d'Ovide, on a de lui des *Poésies badines,* Turin, 1750; *Grammaire* et *Dictionnaire anglais-italien; Voyage de Londres à Gênes par l'Angleterre, le Portugal, l'Espagne et la France,* traduit en français, 1778; *Mœurs et coutumes d'Italie,* traduits en français, 1773.

BAREUTH ou **BAREITH** (Frédérique-Sophie-Wilhelmine, margrave de), sœur de Frédéric II, roi de Prusse, naquit à Potsdam le 3 juillet 1709, eut une jeunesse triste et malheureuse et souffrit beaucoup de l'humeur de sa mère et des fureurs de son père Frédéric Ier. Son frère s'étant soustrait par la fuite aux cruels traitements de son père, celui-ci s'en prit à la jeune personne, lui appliqua plusieurs coups de poing sur le visage, et la mit en prison dans sa chambre. Le 20 novembre 1731 elle épousa le prince héréditaire de Bareuth, devint margrave le 17 mai 1735 et mourut le 14 octobre 1758. Voltaire, à la prière de Frédéric qui aimait tendrement sa sœur, écrivit son *Ode sur la mort de la margrave de Bareith.* Cette princesse a laissé des *Mémoires* curieux par les détails qu'ils renferment sur la famille royale de Prusse, sur les affaires politiques du temps et sur les nombreux personnages qui y figurent.

BARGÆUS (Ange), poëte latin et italien, né à Barga, mort en 1596, a écrit *Syrias* ou *les conquêtes de Godefroid de Bouillon dans la terre sainte,* poëme.

BARGAGLI (Scipion), gentilhomme siennois, l'un des membres les plus illustres de l'Académie *degli Intronati,* mourut le 27 octobre 1612, dans un âge très-avancé. On a de lui des *discours* académiques et des éloges funèbres; *il Turamino,* où il prouve que la langue italienne est plutôt siennoise que toscane; une traduction italienne du *Jephté* de Buchanan, Venise, 1601, et quelques pièces manuscrites dans la bibliothèque *Capponi.*

BARGAGLI (Jérôme), frère du précédent, jurisconsulte et membre de la même Académie, mort en 1586, fut auditeur de rote à Gênes, et revint ensuite à Sienne professer le droit et cultiver la littérature. Il a donné : *Dialogo de giuochi che nelle vegghie sanesi si usano di fare,* Sienne, 1572; des *comédies* et des *poésies lyriques,* insérées dans divers recueils.

BARGEDÉ (Nicolas), avocat de Vézelay, s'occupait

de littérature. On a de lui *le Moins que rien*, poëme, Paris, 1550; des *Odes*, des *Églogues*, etc.

BARGEDÉ (Hélie), fils du précédent, bailli de Vézelay, a composé: *la France triomphante*, et d'autres *Poésies* non imprimées.

BARGES (Antonio), maître de chapelle à Venise, a publié un livre de *Villote* à quatre voix, 1550, recueil curieux pour le style des airs de ce temps.

BARGETON (Daniel), né à Uzès vers 1675, vint suivre le barreau de Paris, y fut reçu avocat au parlement, et se trouva bientôt chargé des affaires des plus opulentes familles du royaume. Les rapports qu'il avait avec le duc et la duchesse du Maine le firent soupçonner injustement d'avoir trempé dans la conspiration de Cellamare et enfermer à la Bastille; mais son innocence bientôt reconnue, on le mit en liberté. Le contrôleur général des finances Machault ayant le dessein, en 1749, d'assujettir les biens du clergé à l'impôt des vingtièmes, Bargeton, d'après l'invitation de ce ministre, écrivit sur cet objet trois *Lettres*, dont le recueil fut appelé *Ne repugnate vestro bono*, d'une épigraphe prise dans Sénèque. Le clergé de France eut le crédit de faire supprimer ces *Lettres*, imprimées à Londres, Paris, (1750), in-12; réimprimées sous la rubrique d'Amsterdam, même date et même format. Ce livre fut réfuté la même année dans une *Réponse aux lettres contre l'immunité des biens ecclésiastiques*, par Duranthon, et dans un autre écrit, en forme épistolaire, 1751, 3 vol. in-12, par l'évêque de Grenoble, J. de Caulet. Bargeton était mort à Paris vers 1750, avant l'impression de ses *Lettres*.

BARGIUS (Thomas), théologien danois, mort en 1661, est auteur de divers *ouvrages* de controverse.

BARGNANI (Ottavio), né à Brescia vers le milieu du 16e siècle, fut organiste de l'église principale de Salo. On a imprimé de lui: *Canzonette à 4 et à 8 voix*, 1595, *Madrigali à 5 voix*, 1601.

BARGRAVE (Jean), né à Bridge, comté de Kent, en 1586, recteur d'Elythorne, ministre de Ste.-Marguerite et doyen de Cantorbéry, mort en janvier 1645.

BARIER (Fr.-Jul.), habile graveur en pierres fines, mort à Paris en 1746, a laissé diverses compositions d'un fini précieux.

BARILLI (Louis), chanteur italien, né à Modène vers 1767, selon d'autres, dans le royaume de Naples vers 1764, ou encore, selon M. Fétis, en 1761, débuta le 19 août 1805 au théâtre Louvois à Paris, par le rôle du comte Cosmopoli de la *Locandiera* de Farinelli. En 1809 il fut un des quatre administrateurs du théâtre italien; en 1820 régisseur du même théâtre; se cassa la jambe en février 1824, et mourut d'apoplexie le 26 mai, quand il se préparait à faire sa rentrée au théâtre. C'était un excellent bouffe, et un administrateur probe et actif.

BARILLI (Marie-Anne BONDINI), femme du précédent, célèbre cantatrice, née à Dresde le 18 octobre 1780, de parents originaires de Bologne. Elle n'avait que dix ans lorsque son père, chargé de l'entreprise du théâtre de Prague, fut ruiné par un incendie, et obligé de retourner en Italie avec ses enfants; mais il mourut pendant le trajet, laissant sa famille dans une déplorable position. Marie-Anne n'avait que dix ans, elle fut placée à Bologne à l'école de chant de Sartorini, épousa Barilli, et l'accompagna à Paris, où quelques succès de concert triomphèrent de sa répugnance pour le théâtre et même d'une clause de son contrat de mariage. Elle débuta le 14 janvier 1807 à la salle Louvois par le rôle de Clorinda des *due Gemelli* de Guglielmi; son second début n'eut lieu que le 30 mai dans la *Griselda* de Paër, et son succès fut tel qu'elle se résolut à se fixer à Paris. Elle continua d'étendre sa réputation et avait l'espoir de fournir une brillante carrière, lorsque des travaux trop assidus, après une longue maladie, la firent succomber le 24 octobre 1813.

BARILLON (Jean), nommé *Jehan Bourdel*, dans un manuscrit du président de Mesmes, était fils d'un apothicaire d'Issoire, et devint secrétaire du chancelier Duprat en 1515; il fut ensuite notaire et secrétaire du roi en 1534, et mourut dans le courant de l'année 1553. Il est auteur d'une histoire inédite des sept premières années du règne de François Ier; il en existe plusieurs copies à la bibliothèque du roi à Paris, sous les nos 8437-8618 et dans les portefeuilles de Fontanieu, année 1515. Cette histoire, qui contient tout au long, les discours, les serments, les instructions aux ambassadeurs, les lettres patentes et les documents secrets sortis du cabinet du roi, est très-précieuse pour servir de matériaux et de preuves aux historiens modernes.

BARILLON (Henri de), fils de Jean-Jacques de Barillon, président au parlement de Paris, né le 24 mars 1639, prieur de l'abbaye de Boulogne, évêque de Luçon en 1672, fut un des prélats les plus recommandables de l'Église gallicane par ses vertus, sa simplicité et la douceur de ses mœurs. Mort le 6 mai 1699, il a laissé: *Statuts synodaux* et *Ordonnances synodales*, *Prônes et ordonnances*, et des *Pensées chrétiennes*, *Réflexions sur la mort*, etc.

BARING (Daniel-Évrard), né à Oberg, pays d'Hildesheim, en 1690, sous-bibliothécaire à Hanovre, où il mourut en 1753, se livra à l'étude de l'histoire et de la diplomatie, publia une *Histoire ecclésiastique et littéraire de Hanovre*, Hanovre, 1748, in-8o; mais son principal ouvrage est *Clavis diplomatica*, etc., dont la meilleure édition parut en 1754, 2 vol. in-4o.

BARIOLA (Octave), compositeur et organiste distingué de l'église *della Madonna di S. Celso* à Milan, a publié *Ricercate per suonare l'organo*, 1585; *Capricci* à quatre voix, 1594.

BARISANUS (François-Dominique), médecin, né dans le Montferrat, et mort à Turin, a laissé: *Hippocrates medico-moralis*, Turin, 1682, in-4o; *Tractatus de thermis Valderianis*, ibid., 1690.

BARISON, roi de Sardaigne, héritier de la famille Sardi de Pise, qui avait conquis cette île sur les Sarrasins, s'engagea à payer à l'empereur Frédéric-Barberousse un tribut de 4,000 marcs d'argent, pour qu'il le maintînt dans ses États. Les Génois ayant équipé une flotte, et avancé la somme dans l'espoir de soustraire l'île aux Pisans, le promenèrent longtemps sur les côtes, en le retenant comme otage; et, voyant que personne ne prenait les armes pour lui, le ramenèrent à Gênes, où il mourut en prison.

BARISONI (Albertin), noble padouan, né le 7 septembre 1587, mort en 1667, évêque de Cénéda dans l'État vénitien, a donné une édition de la *Secchia rapita*

du Tassoni, son ami, Paris, 1662; *l'Éloge de la poésie*, Padoue, 1619; *de Archivis antiquorum commentarius*, Venise, 1757, in-fol., dans les *Nova suppl. antiq. roman.* de Poleni.

BARJAUD (Jean-Baptiste-Benoît), né à Montluçon le 28 novembre 1785, était destiné à suivre la profession d'architecte, mais dès l'âge de 6 ans il se livra à l'étude de la littérature, avec tant d'ardeur qu'on fut souvent obligé de l'arracher à un travail trop assidu. Couvert de palmes scolastiques dans sa ville natale, il vint à Paris où il n'obtint pas moins de succès au collége Ste.-Barbe et au concours des écoles centrales : mais la fortune de ses parents ne lui permettant pas de se livrer exclusivement au commerce des Muses, il prit le parti du barreau, qu'il abandonna bientôt après la publication de son *Épître aux femmes* qui lui valut les éloges de ses amis. Il publia des *Odes* à la gloire des armées françaises, des *comédies* avec M. Cormenin, des *notices* sous le voile de l'anonyme et obtint un prix pour une pièce de vers sur la naissance du roi de Rome. Il avait entrepris un poëme épique *Charlemagne* ou *Rome conquise* et il en avait publié quelques fragments, lorsqu'il perdit, en 1812, l'emploi qui assurait son existence. Il demanda du service, et entra comme sous-lieutenant à l'armée du prince Eugène, se fit remarquer à la bataille de Bautzen, assista au combat de Hollendorf, à l'affaire de Kulm, était le 16 octobre à la bataille de Wachau et le 18 à celle de Leipzig où il fut blessé mortellement. On a de cet écrivain : *Poésies nouvelles*, ou *les premiers essais d'un jeune littérateur*, Paris, 1805, in-8°; *Homère*, ou *l'origine de l'Iliade et de l'Odyssée*, poëme, suivi de *fragments* d'un poëme intitulé : *Charlemagne*, Paris, 1811, in-12; *Odes nationales*, 1811, in-8°, *le Bavard et l'Entêté*, comédie en un acte et en vers; Paris, 1809, in-8°; et plusieurs *pièces* relatives aux circonstances.

BARJÉSU ou **ELYMAS**, faux prophète juif que St. Paul priva de la vue à Paphos en présence du proconsul Sergius-Paulus, parce qu'il s'opposait à la prédication de l'Évangile. C'est en mémoire de ce miracle que St. Paul quitta son nom de Saul pour prendre celui du proconsul dont il venait d'opérer la conversion.

BARKER (Samuel), savant anglais, né à Londres, épousa la fille du célèbre Whiston. Il passa de longues années à préparer une grammaire hébraïque. Sa mort, qui arriva en 1760, l'empêcha de la terminer. En 1761 furent publiés ses opuscules : *Poesis vetus hebraica restituta; accedunt quædam de carmine Anacreontis; de accentibus græcis, de scripturâ vetere ionicâ, de litteris consonantibus et vocalibus, et de pronunciatione linguæ hebraicæ.*

BARKER (Thomas), fils du précédent, auteur de plusieurs poésies agréables, et membre de la Société royale, était d'une constitution fort délicate; mais s'abstenant de viande, il vécut jusqu'à l'âge de 88 ans. Il mourut à Londres en 1809. Ses ouvrages sont : *Le devoir et les bienfaits du Baptême; le Messie*, un vol. in-8°.

BARKER (Jean), médecin anglais, vivait dans le 18e siècle. Il fut attaché quelque temps à l'hôpital fondé par le duc de Cumberland, à Londres, et mourut vers la fin de 1748, dans un âge peu avancé. On connaît de lui : *Recherches sur la nature des fièvres* qui ont régné à Londres en 1740 et 1741 (en anglais), in-12; *Essai sur la conformité de la médecine ancienne et moderne* dans le traitement des maladies aiguës, in-12.

BARKHEY (Nicolas), théologien luthérien, mort à la Haye en 1788, est auteur de *bibliotheca Bremensis et Baganæ*, in-12; *Musæum Baganum*, in-12.

BARKO (Vincent), général hongrois, né en 1719, et feld-maréchal lieutenant sous Marie-Thérèse, se distingua à la bataille de Cosel, où il fit prisonnier le général Zettwitz, eut ensuite le commandement de la Hongrie, et mourut à Pesth en 1797.

BARKOF (Jean-Semenovitsch), interprète de l'Académie des sciences de St.-Pétersbourg, mort dans cette ville en 1768, est auteur d'une *Vie du prince Antiochus Cantemir, suivie d'observations sur ses satires*, St.-Pétersbourg, 1762. Il a aussi traduit en vers russes les *Satires* d'Horace, avec des *notes*, ibid., 1763; les *Fables* de Phèdre avec le texte en regard, et une *Vie* de l'auteur, ibid., 1764; et donna l'*Histoire universelle* de Golberg, ibid., 1766; deuxième édition, 1796.

BARKOK, premier sultan de la dynastie des mameluks circassiens en Égypte, mort le 20 juin 1399 (10 sefer, 792 de l'hégire). Esclave circassien, il s'éleva aux premières dignités de la milice des mameluks, et chassa du trône le sultan Hadjy, de la dynastie des mameluks baharites. Il eut à combattre plusieurs insurrections suscitées par les principaux émirs égyptiens, mais il en triompha, et finit par régner avec quelque tranquillité. Il rétablit l'ordre dans l'État, et, quoiqu'il eût aboli beaucoup d'impôts, il laissa 400,000 pièces d'or dans son épargne. Son fils Faradj lui succéda.

BARKSDALE (Clément), théologien anglais, mort en 1687, a donné *la Vie de Grotius; le Mémorial des honnêtes gens*, et d'autres écrits sur les hommes savants de son temps.

BARKYAROCK, fils aîné de Malek-Schah, quatrième sultan de la dynastie des Seljoucides, succéda à son père, l'an 1092 de J. C. Pendant qu'il était à Ispahan, siége royal des Seljoucides, il fut assiégé et pris par sa belle-mère qui voulait élever sur le trône Mahmoud, qu'elle avait eu de Malek-Schah; il parvint à s'échapper; eut ensuite des démêlés avec deux de ses oncles. Après la mort de sa belle-mère, il se réconcilia avec Mahmoud; quelque temps après, il fut pris et livré à son frère, et, sur le point d'avoir les yeux crevés, lorsque Mahmoud mourut subitement. Mohammed, un autre de ses frères, vint lui disputer ses droits, et après plusieurs combats, il fut obligé, par un traité, de laisser une partie de ses États à ce frère; il mourut, en 1104, âgé de 25 ans, après en avoir régné 12.

BARLAAM (St.), martyr sous Dioclétien, se laissa brûler la main dans laquelle on avait placé des charbons ardents plutôt que de sacrifier aux idoles.

BARLAAM, moine de St.-Basile, né à Seminara dans le Calabre ultérieure; il se nommait *Bernard* et quitta ce nom pour celui de Barlaam en entrant dans le cloître. Il se distingua par l'étendue de ses connaissances, passa en Orient pour apprendre le grec et y puisa en même temps les erreurs de l'Église grecque. Il se transporta à Constantinople en 1327, parvint aux bonnes grâces d'Andronic le Jeune, par la protection de Jean Cantacuzène, et obtint l'abbaye du St.-Esprit. Enorgueilli de sa faveur,

il traitait les Grecs d'ignorants et défia à une controverse le savant Nicéphore Gregoras. Barlaam fut vaincu et quitta Constantinople. Bientôt après Barlaam se remit bien avec les Grecs en se déclarant ouvertement pour le schisme, mais dans l'ardeur de son zèle il lança quelques traits contre les moines du Mont-Athos; George Palamas, l'un d'eux, prit leur défense, et il s'ensuivit une dispute qui dura trois ans. Barlaam fut envoyé par Andronic en France pour demander des secours contre les Turcs et les Bulgares, mais sans rien obtenir. De retour à Salonique il recommença sa querelle avec les moines du Mont-Athos, et les choses en vinrent au point qu'Andronic fut forcé de convoquer un synode à Constantinople. Barlaam voyant que la victoire penchait du côté de ses adversaires, chercha à se raccommoder avec eux et le synode fut dissous. Andronic étant mort, Barlaam protesta contre le synode; se retira en Italie, et chercha un asile auprès du roi Robert qui le mit à la tête de sa bibliothèque. On croit que, vers la fin de 1339, Barlaam, dans un voyage à Avignon, donna à Pétrarque les premiers éléments du grec. Revenu en Italie, Barlaam rétracta les opinions qui avait embrassées en Grèce, redevint bon catholique et écrivit en faveur de l'Église romaine. Clément VII le récompensa en le nommant, en 1342, évêque de Gerace dans le royaume de Naples. On ignore la date de sa mort, mais elle eut lieu avant le 4 août 1348, jour de l'élection de son successeur Siméon de Constantinople. On a de Barlaam. *Contra primatum Papæ liber; Arithmetica algebraica; Ethica secundum stoicos*, des harangues, des lettres de controverse, etc. Comme il a écrit tantôt pour l'une tantôt pour l'autre Église, quelques auteurs ont cru qu'il y avait eu deux Barlaam.

BARLAAM, ermite indien, dont la *Vie* a été écrite par J. Damascène, ouvrage très-goûté des chrétiens d'Égypte, traduit en cophte et en français par le P. Antoine Girard, jésuite.

BARLAND ou **BARLANDUS**. *Voyez* **BAARLAND**.

BARLÆUS. *Voyez* **BAERLE**.

BARLES (Louis), médecin, pratiqua son art à Marseille; il traduisit de Graaf les *Découvertes sur les organes de la génération*, y joignit les nouvelles recherches de van Hoorn et Wesling, et les fit imprimer en 1674. La meilleure édition est celle de Lyon, 1680, 4 vol. in-12.

BARLESIO, BARLEZIO ou **BARLETIUS** (Marin), de Scutari, a donné *De vitâ et laudibus Scanderbegi*, Strasbourg, 1537, in-fol., traduit en français par le P. Duponcet, 1709, in-12; *De expugnatione Scodrensi* (du siége de Scutari), Bâle, 1556, ces deux ouvrages abrégés par G. B. Pontanus, Hanau, 1609; *Chronicon Turcicum*, Francfort, 1578.

BARLETTA (Gabriel), dominicain à Naples au 15e siècle, se fit une grande réputation par des sermons qu'on ne lit plus aujourd'hui que pour le burlesque qu'ils contiennent. Il y en eut pourtant alors plus de vingt éditions, dont les meilleures sont celles de Lyon, 1536, Venise, 1571, in-8°.

BARLETTI DE SAINT-PAUL, savant littérateur, originaire de Naples, né à Paris en 1734, conçut de bonne heure un plan d'amélioration de l'enseignement. Il avait déjà composé une *Encyclopédie de la jeunesse*, en 18 vol., dans laquelle il développait un nouveau système d'éducation, lorsqu'il fut nommé, en 1756, sous-instituteur des enfants de France. Mais, ayant éprouvé beaucoup de désagréments relativement à l'impression de ce grand ouvrage, qui n'eut jamais lieu, il passa en Espagne en 1770, et fut nommé professeur de belles-lettres à Ségovie, place dont il se démit trois ans après. Son *Nouveau système typographique*, qu'il publia en 1776, in-4°, lui valut une gratification de 20,000 fr. Son mérite fut même respecté pendant la révolution, et il fut successivement membre du jury d'instruction publique en 1793, et professeur de grammaire à l'école centrale de Fontainebleau. Barletti est mort le 3 octobre 1809, sans avoir pu exécuter son vaste plan d'éducation. Les autres productions remarquables de ce laborieux écrivain sont: *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage dans l'instruction de la jeunesse*, Bruxelles, 1780, in-4°; *Les dons de Minerve aux pères de famille*, 1782; *Plan d'une maison d'éducation*, 1784; *Nouveaux principes de grammaire et d'orthographe*, in-4°, 1788, etc.

BARLOTTA (Joseph), poëte sicilien, né à Trapani le 13 décembre 1654, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, et s'acquit une réputation comme prédicateur. Dans ses loisirs il cultiva la poésie, s'exerçant sur des sujets pieux. On a de lui un poëme *sur le massacre des Innocents*, sous un titre singulier, Trapani, 1695, in-4°; des *sermons* et un recueil de *poésies diverses, sonnets, odes*, etc.

BARLOW (Thomas), théologien anglais, né en 1607 à Langhill, professeur à Oxford, mort évêque de Lincoln en 1691, se signala par ses écrits contre la doctrine catholique. Les principaux sont: *De la tolérance en matière de religion*, 1660; *l'Origine des sinécures*, 1676; *Principes et doctrines de la cour de Rome sur la déposition des rois*, traduits en français par de Rosemond, 1679, in-8°; *Exercitationes aliquot metaphysicæ de Deo*, Oxford, 1658, in-4°.

BARLOW (François), peintre anglais, né en 1646 dans le Lincolnshire et mort en 1702, s'appliqua à peindre les animaux, et se fit remarquer par la correction de son dessin; mais il pêchait entièrement par le coloris. Holler a beaucoup gravé d'après lui.

BARLOW (Joel), écrivain politique et poëte, né à Reading, dans le Connecticut, en 1755, d'une famille anglaise établie en Amérique, se trouvait encore au collége de New-Haven, lorsque éclata la rupture des États-Unis avec leur métropole. Il s'engagea comme volontaire, et se distingua dans plusieurs circonstances; c'est dans le loisir des camps qu'il esquissa le plan de son poëme intitulé: *La Colombiade*. Il fut élu aumônier d'une brigade par l'État de Massachussets, en 1776; après la paix de 1783, Barlow quitta la carrière ecclésiastique pour se livrer entièrement à l'étude des lois, et le barreau ne tarda pas à se féliciter d'avoir fait son acquisition. Il publia, en 1787, la *Colombiade* qui obtint un grand succès en Amérique et en Angleterre. Chargé d'une mission commerciale par la compagnie de l'Ohio, Barlow vint en France en 1789, et s'y occupa avec succès des intérêts de cette société. La colonisation, commencée par cette compagnie en 1788, prit un accroissement si rapide, qu'en 1812 on y comptait déjà 230,760 âmes. L'État de l'Ohio est aujourd'hui le 17e de l'Union et renferme une population de plus

de 900,000 habitants. Barlow, pendant les premières années de la révolution française, habita l'Angleterre où il publia plusieurs ouvrages politiques, entre autres celui qui avait pour titre : *Avis aux ordres privilégiés*. Ses ouvrages eurent une telle vogue en Angleterre que Fox fit lui-même l'éloge de l'auteur dans la chambre des communes ; mais ils déplurent au gouvernement qui lui intima l'ordre d'évacuer le royaume. Il revint en France où il reçut, comme une marque d'estime, le titre de citoyen français. Son gouvernement le chargea, en 1794, de faire des traités avec les régences barbaresques, et d'obtenir la liberté des Américains qui y étaient retenus captifs ; il eut le bonheur de réussir dans cette négociation. Il revint en France en 1798, et s'y fixa jusqu'en 1805, qu'il repassa en Amérique. Nommé en 1811, ministre plénipotentiaire auprès de Napoléon, il s'était rendu à Wilna, en octobre 1812, et en revenait avec les débris de l'armée française, lorsqu'une inflammation des poumons causée par le froid excessif l'enleva subitement à Zarnowich, le 26 décembre. Outre la *Colombiade* et l'*Avis aux ordres privilégiés*, on a de Barlow *Conspiration des Rois; Lettres à la Convention; Réminiscence royale; Lettres aux Piémontais*, et une traduction anglaise des *Ruines de Volney*.

BARLOW, habile horloger anglais, inventa en 1676 les montres à répétition.

BARLOWE (Guillaume), savant prélat anglais, né dans le comté d'Essex, mort évêque de Chichester en 1568, fut tour à tour protestant et catholique, et mena une vie extrêmement agitée sous les différents règnes depuis Henri VIII jusqu'à Élisabeth. On a de lui quelques *écrits* obscurs contre le sacrifice de la messe et le rit catholique.

BARLOWE (Guillaume), physicien anglais, fils du précédent, né dans le comté de Pembroke, entra dans les ordres, et devint archidiacre de Salisbury. Il est le premier qui ait écrit sur les propriétés de l'aimant. Ses découvertes à cet égard ont été insérées dans l'*Aide du navigateur*, Londres, 1597 ; et *Avertissement magnétique*, ibid., 1616. Il mourut en 1625.

BARMANN (Jean-Baptiste), prieur de l'abbaye de Weingarten, dans la forêt Noire, et ensuite professeur et prieur à Hof, naquit à Immenstadt, le 1er mars 1709 et mourut le 16 avril 1788. Il a publié en allemand un livre de chant des Églises catholiques, Augsbourg, 1760.

BARME (Roger de), président au parlement de Paris, sous les rois Louis XII et François Ier, naquit à Paris et fut choisi à cause de ses talents pour être avocat général ; en 1512, il fut prévôt des marchands de Paris ; en 1515, il fut envoyé en ambassade à Rome, et, à son retour, 1517, François Ier le nomma président à mortier ; il mourut en 1523, et fut enterré dans l'église de Saint-Martin-des-Champs, dont il est considéré comme le restaurateur.

BARMÉCIDES, nom d'une famille célèbre dans l'Orient par ses richesses, sa magnificence et ses malheurs. Le premier dont l'histoire parle d'une manière authentique est Kaled, fils de Barmek, vizir d'Almansour, deuxième calife Abasside, et gouverneur d'Haroun. Yahya, fils de Kaled, secrétaire de ce même Haroun surnommé depuis Al-Raschid, devint son vizir, et c'est son second fils Giafar qui figure dans les *Mille et une Nuits* comme le compagnon des promenades nocturnes de Haroun Al-Raschid. Ce prince conçut de l'ombrage en voyant le crédit et les immenses richesses de la famille de son vizir ; il fit mettre à mort Giafar, le 29 janvier 803, et envoya le père et les frères de Giafar à Rakka en Mésopotamie où ils finirent leurs jours dans la captivité.

BARNABÉ (St.), un des premiers disciples des apôtres, après la mort de J. C., était juif et né dans l'île de Chypre. Ayant embrassé la foi, il reçut avec St. Paul mission d'aller la prêcher aux Gentils, voyagea avec lui dans différents pays, et fut martyrisé, dit-on, à Salamine. L'épître que nous avons sous le nom de cet apôtre, insérée dans divers recueils, a été traduite en français par le P. le Gras.

BARNARD (Jean), auteur ecclésiastique, mort à Newark en 1683, est principalement connu par un ouvrage anglais intitulé : *Censura cleri*, contre les prêtres de mauvaises mœurs, Londres, 1660, in-4°. On lui doit encore *Theologo-historicus*, Londres, 1683, in-8°, et quelques autres ouvrages.

BARNARD (Jean), chanoine mineur de Saint-Paul à Londres vers le milieu du 17e siècle, a publié une collection précieuse d'hymnes, d'anciennes prières et de répons par les anciens compositeurs anglais Tallis, Parsons, Morley, Gilis, etc., sous ce titre : *The first book of Selected Church Music, etc.*, Londres, 1641.

BARNARD (Jean), né de parents quakers à Reading dans le Berkshire en 1685, quitta cette secte et rentra dans l'Église anglicane. Député par le corps des marchands de vins pour présenter à la chambre des lords leurs observations sur un bill qui les concernait, il montra tant de talents qu'il fut élu en 1722 membre du parlement par la Cité. Successivement lord-maire de Londres et alderman, il mérita pour sa bonne administration le nom de *Père de la Cité*, se retira en 1758, et vécut à Clapham jusqu'au 29 août 1766.

BARNARD (Théodore), peintre hollandais, élève du Titien, s'établit en Angleterre, où il fut employé par divers prélats. On lui attribue les tableaux de la cathédrale de Chichester.

BARNARD (Jean), ministre de Massachusett, fut un des plus célèbres théologiens de l'Amérique, et très-savant en mathématiques et en architecture navale. Il a laissé un grand nombre de *Sermons*, et un tableau des ministres célèbres de la Nouvelle-Angleterre, qui se trouve dans la collection historique de l'État de Massachusett.

BARNARD (Édouard), ministre de l'Évangile dans l'État de Massachusett, mort en 1744, a laissé quelques *Sermons*.

BARNARD (Thomas), ministre dans le même État, mort en 1776, dirigea longtemps l'Église de Salem et acquit une grande réputation de piété.

BARNAUD (Nicolas), médecin protestant, né à Crest en Dauphiné dans le 16e siècle, s'appliqua longtemps à la recherche de la pierre philosophale, et composa des livres d'alchimie. Après la St.-Barthélemi, il se réfugia à Genève où il fit imprimer, sous le nom d'Eusèbe Philadelphe, *le Réveil-Matin des Français et de leurs voisins*, Édimbourg, 1574, in-8°, en 2 dialogues, dont le 1er avait paru en latin dès 1573, dirigé contre les auteurs des massacres. On lui attribue un ouvrage fort rare intitulé : *le Miroir des Français*, 1583, in-8°, publié sous le nom

de *Montand*. Il y présente le tableau de la France sous Henri III, et les remèdes qu'il propose ont une analogie singulière avec ceux de la révolution française. Delisle de Sales en a donné l'analyse dans son ouvrage intitulé : *Malesherbes*, Paris, 1803, in-8°. Barnaud est du nombre des auteurs auxquels on attribue le fameux traité *De tribus impostoribus*, qui d'ailleurs est resté inconnu jusqu'à ce jour.

BARNAVE (Antoine-Pierre-Joseph-Marie), né à Grenoble en 1761, débuta très-jeune au barreau, prononça au parlement de cette ville en 1783, à l'âge de 22 ans, un discours *sur la nécessité de la division des pouvoirs dans le corps politique*, et publia, en 1785, un opuscule en faveur de la constitution anglaise, intitulé : *Esprit des Édits*. Appelé aux états généraux, il montra une ardente opposition aux deux ordres privilégiés et fut le vigoureux adversaire de Cazalès et de Maury. Plusieurs fois il lutta d'éloquence avec Mirabeau, et en particulier dans la question du droit de paix et de guerre. Membre du comité diplomatique, il s'occupa des intérêts publics et de la réorganisation des colonies. En 1790, porté à la présidence de l'assemblée constituante, il parut dès lors vouloir revenir sur ses pas dans la carrière révolutionnaire qu'il avait parcourue. Après l'arrestation de la famille royale à Varennes, Barnave fut désigné avec Pétion et Latour-Maubourg pour se rendre auprès d'elle et l'accompagner dans son retour à Paris. Dès ce moment, il fut en relation directe avec la cour, aida Louis XVI de ses conseils, défendit la couronne et perdit sa popularité. Après la clôture de l'assemblée constituante, il se retira dans sa ville natale, mais il fut bientôt décrété d'accusation, mandé à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire à cause de sa correspondance avec la famille royale trouvée dans l'armoire de fer des Tuileries. Son énergie et son éloquence ne purent le sauver ; il fut condamné à mort et périt sur l'échafaud le 29 octobre 1793, âgé de 32 ans.

BARNER (Jacques), médecin et chimiste, né, en 1641, à Elbing en Prusse, enseigna d'abord la chimie à Padoue, puis la médecine et la philosophie à Leipzig, et revint dans sa patrie, où il mourut en 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages de médecine et de chimie, en latin, publié à Augsbourg, Padoue et Nuremberg, de 1667 à 1689. Le plus remarquable est *Chimia philosophica*, etc. Nuremberg, 1689, in-8°.

BARNES ou **BERNERS** (Julienne), fille de sir James Berners, décapité sous Richard II, née à Roding, province d'Essex, vers la fin du 14e siècle, prieure de Sopewell, près de St.-Alban, où elle vivait encore vers 1460. Elle a composé quelques Traités sur la fauconnerie, la chasse et le blason, St.-Alban, 1481 ou 1486, réimprimés à Westminster, 1496 et plusieurs fois à Londres, 1550 et 1595. La dernière édition a pour titre : l'*École du gentilhomme* ou le *Livre de St. Alban*.

BARNES (Robert), chapelain du roi d'Angleterre Henri VIII, fut en 1535 envoyé par ce monarque en Allemagne pour conférer avec les théologiens de Wittenberg sur l'affaire de son divorce, et prit sur lui de supprimer celles de leurs conclusions qui n'étaient pas favorables aux vues du roi. En 1540, l'évêque Gardiner s'étant élevé en chaire contre les opinions de Luther, Barnes s'empressa de le réfuter dans un sermon composé sur le même texte ; il lui fut enjoint de se rétracter ; il le fit, mais d'une maniere si ambiguë, qu'il ne fit qu'aigrir ses ennemis. Il fut envoyé à la Tour de Londres par ordre du roi, et bientôt après condamné, sans examen et comme hérétique, à périr dans les flammes. Il subit son supplice le 30 juillet 1540, argumentant jusqu'au dernier soupir en faveur de sa doctrine. On a de lui plusieurs ouvrages, entre autres : *Vitæ romanorum pontificum*, publié en latin à Wittenberg en 1536, avec une préface de Luther.

BARNES ou **BARNS** (Jean), bénédictin anglais, né dans la province de Lancastre vers la fin du 16e siècle, professa longtemps la théologie dans une maison de son ordre à Douai, d'où il repassa en Angleterre. En 1624, il fut obligé de se réfugier à Paris pour éviter les poursuites de l'inquisition ; il y fut arrêté le 5 décembre 1626, garrotté sur un cheval, livré à deux de ses confrères, conduit par la maréchaussée et enfermé au château de Vilvorde, à deux lieues de Bruxelles : il y resta jusqu'au 11 mai 1628, que le nonce du pape le fit transférer à Rome et mettre dans les prisons du saint-office, où il mourut après 30 ans de captivité. Il s'était fortement prononcé contre les opinions ultramontaines, dans un traité en anglais sur la suprématie des conciles.

BARNES (Josué), né à Londres, le 10 janvier 1654, mort le 3 août 1712, professeur de grec à l'université de Cambridge. Le docteur Bentley disait de lui qu'il savait le grec aussi bien qu'un savetier d'Athènes. Il a donné des éditions d'Anacréon et d'Euripide ; celle d'Homère, *Homeri opera*, grec et latin, Cambridge, 1710, 2 vol. in-4°, est une des plus complètes de ce poëte.

BARNEVELD (Jean d'OLDEN), grand pensionnaire de Hollande, l'un des plus illustres citoyens de la république des Provinces-Unies, né à Amesfoord, dans la province d'Utrecht, en 1549, d'une des plus anciennes familles du pays ; il étudia le droit à la Haye ; de là, il se rendit successivement à Louvain et à Bourges pour y compléter ses études. Les guerres de la Ligue l'ayant obligé, comme beaucoup d'autres étudiants, à quitter la France, il s'en fut à Bâle, puis à Cologne, et de là à Heidelberg. Il revint se fixer à la Haye comme avocat, en 1570. La guerre des Pays-Bas contre le roi d'Espagne était alors dans toute sa force ; Barneveld y prit part comme volontaire. Il porta les armes devant Harlem et devant Leyde ; mais ce n'était point dans les camps que l'appelait son génie naturel ; c'est dans la carrière difficile de la diplomatie et des travaux parlementaires qu'il devait rendre de glorieux services à son pays. En 1576, il fut nommé conseiller et pensionnaire de la ville de Rotterdam. En 1584, après l'assassinat du prince d'Orange, les États-Généraux nommèrent stathouder, en remplacement de son père, le jeune Maurice, qui n'avait pas encore 17 ans. Les affaires des Espagnols étaient, sous la conduite du prince de Parme, en bon train. Plusieurs villes des plus importantes étaient entre leurs mains ; un grand nombre d'autres assiégées et pressées vivement ; les Vallons étaient soumis, la Flandre subjuguée, le Brabant entamé, la Hollande et la Zélande menacées, le reste des provinces mal soutenu ; l'armée se trouvait réduite à 5,000 hommes, et les revenus du trésor à une très-grande pénurie. Les États-

Généraux, convaincus de leur impuissance, envoyèrent en 1585, une députation solennelle à Henri III, roi de France, pour lui offrir la souveraineté des Pays-Bas. Ce prince refusa nettement après quelques tergiversations. Les États s'adressèrent la même année à la reine Élisabeth. Barneveld était l'un des chefs de cette députation. Élisabeth déclina la qualité de souveraine, et se tint simplement à celle d'auxiliaire. Le traité fut ratifié en octobre 1585. Il portait que la reine enverrait au plus tôt, en qualité de gouverneur général des Provinces-Unies, un seigneur de marque et de la religion réformée, ainsi qu'une armée entretenue à ses frais pendant la guerre, et dont les frais seraient remboursés à la paix, etc.; ce traité stipulait différentes conditions dont Barneveld n'eut point de peine à démêler l'astucieuse politique. Les États, suivant son conseil, se décidèrent à profiter du secours des Anglais, tout en veillant sur eux avec attention. Pour former un contre-poids aux vues ambitieuses de Leicester, Barneveld, avant l'arrivée de ce gouverneur, fit déférer au jeune Maurice le stathoudérat particulier de la Hollande et de la Zélande, 1585. En 1587, Barneveld notifia, au nom du pouvoir suprême, les griefs de la république contre Leicester, et détermina une ambassade chargée de porter plainte devant Élisabeth. Leicester tenta de faire enlever Barneveld et Maurice, et échoua; las de voir tous ses projets déconcertés, il regagna l'Angleterre à la fin de 1587, laissant à son lieutenant le commandement de ses troupes. En 1590, Barneveld passa en Angleterre comme ambassadeur, et conclut avec Élisabeth un traité, pour la reddition de trois places fortes de la république, occupées par les Anglais comme gages de leur créance pour les frais de la guerre. En 1598, il fut encore envoyé en ambassade auprès de Henri IV, et pour détourner ce prince de signer la paix avec l'Espagne. En 1607, après plus de quarante ans de guerre, l'archiduc Albert, gendre de Philippe II, dont il avait reçu l'investiture des Pays-Bas, fit les premières avances de paix à la république; ces ouvertures furent agréées : on signa de part et d'autre une suspension d'armes de huit mois, afin de pouvoir travailler efficacement à la conclusion de la paix. La ville de la Haye fut choisie pour le lieu du congrès. Barneveld était chargé de porter la parole. Le premier point sur lequel il insista fut la reconnaissance pleine, et sans aucune réserve, de l'indépendance des Provinces-Unies. Ce point fut accordé presque sans difficulté; mais le second, qui concernait la liberté du commerce, souleva de graves débats, et menaça de rendre tout accommodement impossible. Ce fut alors que Barneveld mit en avant la proposition d'une trêve. Le prince Maurice, qui au fond ne voulait point sérieusement de la paix, se prononça ouvertement contre la trêve. Ses partisans accusèrent Barneveld d'être vendu, soit à l'Espagne, soit à la France. Le délai fixé pour le congrès était expiré; les plénipotentiaires s'étaient retirés; le parti de Maurice était triomphant. Dans cette conjoncture délicate, Barneveld se rend devant l'assemblée des États; là, déplorant l'aveugle acharnement auquel il est en butte, il offre sa démission et se retire. Aussitôt les États délibèrent; on nomme des députés pour le prier de ne point abandonner la république dans ces temps difficiles; il se laisse fléchir et ramène ainsi à lui presque tous les suffrages. Maurice lui-même est obligé de céder, et la trêve, premier gage de la paix, est signée en avril 1609. Les deux partis, qui s'étaient si hautement dessinés dans le cours du congrès, choisirent dès lors un autre champ de bataille, celui des opinions religieuses, qui représentaient néanmoins des intérêts politiques opposés. Barneveld se rangea dans le parti d'Arminius. Maurice, au contraire, embrassa ouvertement le parti de Gomar, qui soutenait les principes durs et sévères de Calvin, et avait pour lui le peuple. Alarmé des progrès de Maurice vers le pouvoir souverain, Barneveld fit rendre par les États une ordonnance qui permettait à chaque ville d'avoir son armée, et de faire prêter un serment particulier aux troupes à sa solde. Maurice, fort de l'appui du peuple, empêcha presque partout l'exécution de cette mesure. En même temps, il favorisa secrètement les libelles, les accusations, les outrages, qui recommencèrent à pleuvoir sur Barneveld. On l'accusa de connivence avec Rome et Madrid; on demanda même son supplice. L'illustre vieillard offrit sa démission, mais on refusa de la recevoir; il publia alors une apologie de sa conduite. Mais Maurice, d'accord avec les États-Généraux, fit désarmer toutes les municipalités, et ordonner la convocation d'un synode national. Barneveld, ainsi que les deux pensionnaires de Hollande, Grotius et Hogerbett, sont arrêtés le même jour. Plusieurs citoyens prennent la fuite. L'ambassadeur de France essaie, mais vainement, de prêter aux prisonniers quelque appui. On nomme en février une commission de vingt-quatre membres, entre les mains desquels le procès est remis; et Barneveld fut condamné à mort le 12 mai 1617, et exécuté le lendemain, à l'âge de 71 ans. Le peuple, passant d'un extrême à l'autre, ne vit plus en lui, après son exécution, qu'un martyr; il trempa des mouchoirs dans son sang. La mort de Barneveld est le sujet d'une tragédie allégorique du poëte Vondel, son ami, et d'une tragédie de Lemierre. La lettre qu'il écrivit à sa femme avant d'aller au supplice est un monument de tendresse et de grandeur d'âme. Il existe une imitation française en vers de la lettre écrite de sa prison par Barneveldt à son ami Truman.

BARNEVELD (GUILLAUME D'OLDEN), fils aîné du précédent, occupait un emploi dans la république, et en fut privé lorsque son père fut décapité. Il conçut le projet de le venger, en assassinant Maurice dans le chemin de Ryswick à la Haye. La conspiration fut découverte; Guillaume prit la fuite et se réfugia à Anvers, où il mourut peu de temps après.

BARNEVELD (RENÉ), frère du précédent, avait également perdu l'emploi dont il était revêtu; invité par Guillaume à se joindre à lui dans son emploi, il refusa, chercha par tous les moyens à le détourner de son funeste projet : après la fuite de son frère, il fut arrêté, mis en prison et condamné à mort comme complice pour n'avoir pas révélé le complot. Il eut la tête tranchée en 1623.

BARNSTORF (BERNARD), naturaliste allemand, a publié un ouvrage intitulé : *Programma de resuscitatione plantarum*, Rostock, 1703.

BARO (SPARANO), jurisconsulte italien, chancelier de Charles d'Anjou, duc de Provence, a laissé un *Corps des lois et coutumes de Bari*, et un *Rosaire des vertus et des vices*, Venise, 1571.

BARO (Balthazar), l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Valence en 1600, fut d'abord secrétaire d'Honoré d'Urfé, dont il acheva le roman d'*Astrée*, qu'il publia en 1647, 5 vol. in-8°. Nommé sur la fin de sa vie procureur du roi au présidial de Valence, et trésorier de France à Montpellier, il mourut en 1650. Outre quelques odes, on a de lui 9 pièces de théâtre, imprimées à Paris de 1629 à 1651, in-4° et in-8°, dont le recueil est très-rare.

BAROCCI (Frédéric), ou FIORI FEDERICO D'URBINO, dit *le Baroche*, peintre italien et naturaliste d'Urbin, né en 1528, chef d'une famille qui compte plusieurs hommes habiles dans la sculpture, la ciselure, l'horlogerie, les mathématiques, se forma de bonne heure par l'étude des chefs-d'œuvre de Raphaël et du Titien. Le pape Pie IV l'appela à Rome, où il exécuta plusieurs grands tableaux au palais du Belvédère. Quelques peintres, envieux de ses succès, l'ayant empoisonné dans un repas, il ne fut rappelé à la vie par le cardinal de la Rovère, son protecteur, que pour languir jusqu'à sa mort, arrivée en 1612. On estime surtout de lui une *Descente de croix, le Martyre de St. Vital*, etc.

BAROCCIUS. *Voyez* **BAROZZI.**

BAROERO (Jacques), né à Soglio, dans le comté d'Asti, en 1790, professeur de chirurgie, membre du comité médical, puis premier chirurgien de l'hospice royal de la Charité, a publié *Traité de chirurgie pratique*, Turin, 1824, 2 vol. in-8°. Cet habile praticien s'est noyé dans le Pô, le 9 juillet 1831, lorsqu'il allait visiter un malade, avec deux de ses amis; leur voiture fut entraînée dans le fleuve par un violent orage.

BARON (Eguinaire), jurisconsulte, né en 1495, à St.-Pol-de-Léon, en Bretagne, mort à Bourges, le 22 août 1550, professeur à l'université de cette ville, d'abord antagoniste de Duaren, puis son ami. Ses principaux ouvrages sont: *Pandectarum juris civilici œconomia*, 1555; *Notæ in titulum de servitute; De dividuis et individuis obligationibus*, 1542; *De Beneficiis*, 1549; *In quatuor institutionum libros commentaria*, 1574. Ses œuvres ont été recueillies, Paris, 1552, 3 vol. in-fol.

BARON (Robert), écrivain anglais, vivant sous le protectorat de Cromwell, a publié un roman intitulé: l'*Académie cyprienne*, et une tragédie intitulée: *Mirza*.

BARON (Pierre), théologien du 16e siècle, originaire d'Étampes, sortit de France avec sa famille pour se soustraire aux persécutions auxquelles les protestants étaient en butte sous Charles IX, et alla chercher un asile en Angleterre où il fut pourvu d'une chaire de théologie au collége de Ste-Marguerite de l'université d'Oxford. Baron n'avait point adopté le système rigoureux de Calvin sur la prédestination, et eut à ce sujet une longue querelle avec Whitaker, son collègue. Baron n'ayant pas voulu se soumettre, se retira à Londres où il mourut vers 1599. On cite de lui: *Summa trium de prædestinatione sententiarum* et *Prædictiones in Jonam*, Londres, 1575.

BARON (le P. Vincent), théologien, né en 1604 à Martres, diocèse de Rieux, embrassa la règle de Saint-Dominique et fut chargé d'enseigner la théologie à Toulouse. Nommé en 1656 député de l'ordre au chapitre général à Rome; en 1657 prieur de la maison du noviciat à Paris, et, en 1660, envoyé commissaire en Portugal. Le pape Alexandre avait témoigné le désir de voir composer, d'après la doctrine de saint Thomas, une théologie morale pour s'opposer à celle des nouveaux casuistes. Le père Baron composa l'ouvrage, mais les jésuites le firent condamner à Rome. Le P. Baron mourut à Paris le 21 janvier 1674. Il a laissé: *Theologia moralis*, 1665; *St. Augustini et Thomæ vera et una mens, De humanâ libertate*, 1666; *Ethica christiana*, 1673.

BARON (Michel BOYRON, dit), fils d'un marchand mercier d'Issoudun, n'était pas destiné à la profession de comédien; mais étant allé à Bourges, il fut si charmé de quelques pièces qu'il vit représenter, qu'il alla offrir ses services à la troupe. Il fut accepté, et courut la province pendant plusieurs années. Ses talents ayant attiré l'attention, on l'engagea à venir débuter à l'hôtel de Bourgogne, où il obtint un grand succès. Il mourut en 1655 des suites d'une légère blessure qu'il s'était faite au pied, dans le rôle de don Diègue, en repoussant, avec le mouvement d'indignation que la situation exige, son épée qui n'a pu le venger du comte. Le mal ayant été négligé, il devint nécessaire de lui couper la jambe. Il n'y voulut jamais consentir. « Il ferait beau voir, disait-il, un roi de théâtre avec une jambe de bois! » — Sa femme mourut d'une révolution subite en apprenant qu'un de ses amants venait de lui voler tout son argent et tous ses meubles de prix.

BARON (Michel BOYRON, dit), né à Paris, en 1653, fils du précédent, fut l'élève et l'ami de Molière qu'il suivit dans sa double carrière d'acteur et d'auteur. Autant il lui fit supérieur dans la première, autant il resta au-dessous de lui dans la seconde. Né avec tous les dons de la nature, il les avait perfectionnés par l'art. Figure noble, taille imposante, voix sonore, geste naturel et intelligence supérieure, il réunissait tout. Racine, après avoir donné aux autres acteurs les instructions les plus détaillées sur leurs rôles, lui disait: « Pour vous, « M. Baron, je vous livre à vous même; votre cœur vous « en apprendra plus que mes leçons. » Il estimait peu sa profession; mais il faisait un cas extrême de son art, et surtout de lui-même. Il affectait avec les grands un ton d'égalité familière qui ne lui réussissait pas toujours bien. Un jour, son cocher et son laquais ayant été battus par ceux du marquis de Biron, il porta sa plainte au marquis, et lui dit: « Vos gens ont maltraité les miens; je vous en « demande justice. » Il répéta tant de fois *vos gens et les miens*, que le marquis, impatienté du parallèle, lui dit: « Mon pauvre Baron, que veux-tu que je te dise? Pour- « quoi as-tu des gens? » Il avait aussi la manie de passer pour homme à bonnes fortunes, et l'on croit qu'il a voulu se peindre lui-même dans la pièce qui porte ce titre. Les bontés de beaucoup de grandes dames pouvaient autoriser en lui ce genre de fatuité. En 1691 il quitta le théâtre, et il y remonta en 1720, au bout de vingt-neuf ans, en ayant lui-même soixante-huit. Il y eut encore d'étonnants succès; mais quelquefois aussi on lui fit sentir la décadence de ses moyens « Ingrat parterre! s'écriait-il alors, « si tu as du goût, c'est moi qui te l'ai donné, et tu le « tournes contre moi! » Une fois, on lui cria: « Plus « haut. — Et vous, plus bas, » répliqua-t-il. Il fut obligé de faire des excuses au public, et commença ainsi: « Messieurs, je n'ai jamais senti avec plus d'amertume

« qu'en ce moment la bassesse de mon état... » On voulut bien se contenter de cette orgueilleuse humiliation, et les applaudissements l'empêchèrent de continuer. Il mourut le 29 décembre 1729, âgé de soixante et dix-sept ans. Son théâtre, en 3 vol. in-12, Paris, 1759, contient sept comédies, le *Coquet trompé*, les *Enlèvements*, la *Coquette*, l'*Homme à bonnes fortunes*, l'*Andrienne*, le *Jaloux*, et l'*École des Pères*; la meilleure, l'*Homme à bonnes fortunes*, est restée au théâtre. De plus, il a imité en vers une satire et dix odes d'Horace.

BARON (Jean), graveur, né à Toulouse en 1651, étudia son art à Rome, où il se fixa. On a de lui plusieurs pièces d'après le Bernin et le Poussin, etc.

BARON (François), consul de France à Alep, fut envoyé par Colbert à Surate, en 1671, y fit prospérer le commerce français pendant son administration, et y mourut en 1683.

BARON (Bonaventure), dont le vrai nom était FITZ-GÉRALD, moine irlandais, né à Clonmel, mort aveugle à Rome en 1696, dans un âge très-avancé, a publié, en latin, plusieurs ouvrages en prose et en vers, dont les plus remarquables ont été réunis sous le titre d'*Opuscula varia*, Wurtzbourg, 1666, in-fol.

BARON (Hyacinthe-Théodore), professeur et doyen de la faculté de médecine de Paris, né en avril 1686, mort le 28 juillet 1758, âgé de 73 ans, fut l'éditeur de la *Pharmacopœa parisiensis*, 1732, in-4°, et publia quelques dissertations académiques, dont la plus curieuse est la suivante : *An senibus chocolatæ potus?* 1739.

BARON (Hyacinthe-Théodore), fils du précédent, né à Paris le 12 août 1707, mort le 27 mars 1787, était habile médecin et a publié trois ouvrages que l'on peut considérer comme d'utiles matériaux pour l'*histoire* qui reste encore à faire de la Faculté de Paris.

BARON (Bernard), graveur français, s'établit à Londres, où il mourut en 1766. Parmi les pièces que l'on a de lui, il faut remarquer *Charles Ier, roi d'Angleterre*, d'après Vandyck; *Jupiter et Antiope; la Famille du comte de Nassau*, d'après le Titien; *les Joueurs de cartes*, d'après Teniers.

BARON (Richard), écrivain politique, né à Leeds dans le Yorkshire, mort en 1768, a publié une collection de petits traités, sous ce titre : *The pillars of priestcraft and orthodoxy shaken*. Après sa mort on y ajouta deux autres vol. par souscription.

BARON D'HÉNOUVILLE (Théod.), frère du précédent, médecin, membre de l'Académie des sciences, né à Paris, le 17 juin 1715, et mort le 10 mars 1768, a publié des éditions du *Cours de chimie* de Lemery, augmenté, Paris, 1756, in-4°, et de la *Pharmacopée* de Th. Fuller, en latin, Paris, 1768, in-12, et plusieurs *Mémoires* insérés dans le *Recueil de l'Académie des sciences*. Ses connaissances étaient très-étendues en chimie et en pharmacie.

BARON (Ernest-Théophile), célèbre luthiste, né à Breslau, le 27 février 1696, voyagea en Allemagne, en 1722 et 1727, resta à la cour de Saxe-Gotha jusqu'en 1732, puis vint se fixer à Berlin, où il mourut le 12 avril 1760. Il a publié une grande quantité de musique pour luth, et des *Recherches historiques, théoriques et pratiques sur le luth*, avec des compléments, ouvrage très-estimé.

BARONI (Adrienne-Basile), surnommée *la Belle Adrienne*, née à Mantoue, s'attira par ses grâces et ses talents les hommages des poëtes de son temps. Le recueil des vers qui lui furent adressés parut en 1652, en 1 vol. in-8°.

BARONI (Léonore), sa fille, habile cantatrice, se fit également admirer par ses talents naturels et par les plus excellentes qualités du cœur et de l'esprit.

BARONI (Cavacabo-Gaspar-Antonio), peintre italien, né près de Roveredo en 1682, mort en 1759, élève de Balestra, dont il eut les défauts, ne fut qu'un artiste du 3e ordre. Ses meilleures compositions sont une *Cène* à Notre-Dame de Lorette, un *Élie*, un *Élisée*, etc.

BARONI (Théod.), ecclésiastique italien, mort à Mantoue en 1774, a laissé un recueil de *Thèses* philosophiques et une *Dissertation* sur le culte rendu aux martyrs par les premiers chrétiens.

BARONIO (Vincent), médecin italien, s'est fait connaître par un ouvrage intitulé : *De pleuripneumoniâ anno* 1623 *Flaminiam infestante, et à nemine observatâ*, etc., Forli, 1638, in-8°.

BARONIUS (Dominique), prêtre et prédicateur florentin au 16e siècle, écrivit contre l'Église romaine, et partagea les erreurs religieuses des Vaudois.

BARONIUS (César), né le 30 octobre 1538 à Sora, dans le royaume de Naples, fut un des premiers disciples de St. Philippe de Néri, fondateur de l'Oratoire d'Italie, et général après lui de cette congrégation. Clément VIII, dont il était le confesseur, le nomma cardinal et bibliothécaire du Vatican. Dans le conclave de Léon XI, et dans celui de Paul V, il eut plus de 30 voix pour la tiare. Il travailla jusqu'à sa mort, le 30 juin 1607, à ses *Annales ecclésiastiques*, en 12 vol. in-fol., qui vont jusqu'en 1198, et dont le 1er parut à Rome en 1588. Cet ouvrage renferme beaucoup de fautes de chronologie et d'histoire; mais il suppose des recherches immenses; il est classique dans son genre. Les plus belles éditions sont celles de Rome, 1586, et d'Anvers. On préfère la 1re, parce qu'on y trouve le *Traité de la monarchie de Sicile*, qui a été omis dans la 2e édit., après avoir été supprimé par une ordonnance du roi d'Espagne. On doit encore à ce savant cardinal *le Martyrologe romain*, avec des notes, Rome, 1586, in-fol.

BARONIUS (Juste), né à Xanten, dans le duché de Clèves, vivait vers 1604; il abjura le calvinisme entre les mains du pape Clément VIII et du cardinal Baronius, qui lui servit de parrain. Il a publié *les Motifs de sa conversion*, un *Traité des préjugés contre les hérétiques*, et un *Recueil* de lettres en latin, Mayence, 1605, in-8°.

BARONIUS (Franç.-Manfredi), écrivain sicilien du 17e siècle, mort en 1654, a publié sur la Sicile divers ouvrages historiques, cités par Mazzuchelli.

BAROR, prince tributaire d'Arménie, succéda à son père Sgaorty, et se ligua avec Arbace, Bélésis et Paramaz, pour renverser l'empire d'Assyrie. Ninive tomba en leur pouvoir, et la puissance de Sardanapale fut renversée. Baror se fit déclarer roi à sa place, l'an 747 avant J. C., et mourut après 45 ans de règne.

BAROTIUS (Scipion), chanteur à l'église Saint-Martin de Cologne, au commencement du 17e siècle, a publié *Sacri concentus* 8 *voc.* suivis d'une *messe* et d'un *Magnificat*, 1622.

BAROTTI (Jean-André), littérateur, né en 1701 à Ferrare, fut bibliothécaire de cette ville, composa un grand nombre d'ouvrages, et parvint à un âge assez avancé. Il mourut le 1er janvier 1772. On cite de lui : *Dissertation* italienne sur le proverbe : *Nul n'est prophète dans son pays,* Ferrare, 1728; *Défense des écrivains ferrarais,* insérée dans le recueil des *Esami di varj autori,* etc., Venise, 1739, in-4°; *Discours académique sur l'empire des femmes,* Bologne, 1745, in-8°; une traduction italienne de la *Manière de bien penser,* du P. Bouhours, Modène, 1745, in-4°; de bonnes éditions des *Poésies sacrées* de Jérôme Baruffaldi, des *OEuvres* de l'Arioste, de la *Secchia rapita* de Tassoni, etc.

BAROTTI (l'abbé Laurent), fils du précédent, prédicateur, biographe et poëte, né à Ferrare, le 20 décembre 1724, prit l'habit de Saint-Ignace, en 1740, fut chargé d'enseigner la grammaire et la rhétorique dans divers colléges, quitta l'enseignement pour la prédication, et parut pendant plusieurs années avec éclat dans différentes chaires d'Italie. A la suppression de son ordre en 1773, il se retira à Ferrare, où il mit en ordre les matériaux laissés par son père pour l'histoire littéraire de cette ville, s'adonna à la poésie, et mourut en 1801. Il a édité l'ouvrage de son père : *Memori istoriche de' litterati ferraresi,* 1777, dont la suite, publiée en 1798, est entièrement de l'abbé Barotti, et à laquelle Baruffaldi a ajouté une continuation. On doit encore à Barotti : *Serie di vescovi et arcivescovi di Ferrara,* 1781; *Lezioni sacre,* recueil de ses sermons; *La Fisica,* poëme, *Il Caffé,* id.

BAROU DU SOLEIL (Pierre-Ant.), procureur du roi au présidial de Lyon, né dans cette ville en 1741, a traduit quelques ouvrages anglais, et publié un *Éloge* de Prost de Royer, son compatriote, Lyon, 1785, in-8°. Le 13 décembre 1793, après le siége de cette ville, il fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, à l'âge de 52 ans.

BAROUD (Claude-Odile-Joseph), avocat, né à Lyon en 1755, exerça d'abord sa profession dans cette ville; mais ensuite vint à Paris, gagna la confiance de M. de Calonne, et fit alors des finances le sujet de ses écrits. Il rédigea les différents *mémoires* publiés en 1813 pour Michel jeune, contre Reynier, Boissière et Guible, prévenus de faux en écritures de commerce, et acquittés par la cour d'assises. Il est auteur de diverses brochures pseudonymes sur les finances, imprimées en 1814 et 1816. Nous citerons ses *Observations en faveur des acquéreurs de biens d'émigrés, et en faveur des émigrés eux-mêmes,* Paris, 1814; *Adresse des contribuables aux créanciers de l'arriéré,* Lyon, 1816, in-4°. Baroud est mort au mois de juin 1824.

BAROZZI (François), **BAROCCI** ou **BAROCCIUS**, noble vénitien et parent des papes Eugène IV et Paul II, fut professeur de droit canon à Padoue en 1447. Il était grand jurisconsulte, bon orateur et savant dans les langues anciennes. Nommé chanoine de Bergame, puis évêque de Trévise, il y mourut en 1471. Il a laissé en manuscrit un traité intitulé : *De cognitione juris; l'Oraison funèbre* de Bertholde d'Este, général vénitien.

BAROZZI (François), autre écrivain vénitien, plus célèbre dans les lettres, cultiva la philosophie et les mathématiques, et ne put, malgré ses grandes qualités, se garantir du travers de l'alchimie et de la magie, ce qui causa le malheur de sa vie. Ses nombreux ouvrages sur la physique, la mécanique, la cosmographie, ses *Commentaires* sur Euclide, ont été imprimés à Venise de 1560 à 1580.

BAROZZI (Jacq.), noble vénitien, neveu du précédent, très-savant dans les mathématiques, hérita de la bibliothèque de son oncle, qu'il augmenta beaucoup, et dont il fit imprimer le catalogue à Venise, en 1617, in-4°. On a de lui un *Commentaire* sur la sphère et un *Traité* de mathématiques.

BAROZZI (Pierre), évêque de Béthune dans la marche de Trévise, et ensuite de Padoue, a donné *Moyen de bien mourir,* des *Hymnes,* etc.

BAROZZIO. *Voyez* **VIGNOLE.**

BARRA (Joseph), né à Palaiseau, près de Versailles, saisi d'une exaltation précoce lors de la révolution, demanda à entrer comme tambour dans la division Bressuire, commandée par Desmares en 1792 : il n'avait pas douze ans. Il partagea toutes les fatigues et tous les dangers de la guerre; lutta seul un jour contre deux ennemis qu'il fit prisonniers. En frimaire an II, frappé au front d'un coup de sabre dans une mêlée, il tomba et mourut en pressant la cocarde tricolore sur son cœur.

BARRA (Pierre), médecin de Lyon, est auteur des ouvrages suivants : *De l'abus de l'antimoine et de la saignée,* Lyon, 1664, in-12; *De l'usage de la glace, de la neige et du froid,* ib., 1671-75; *Traité latin sur les vrais termes de l'accouchement,* ibid., 1666, in-8°.

BARRABAND (Pierre-Paul), l'un des peintres d'oiseaux les plus distingués que la France ait produits, était fils d'un ouvrier de la manufacture de tapis d'Aubusson. Né dans cette ville en 1767, il annonça de bonne heure des dispositions remarquables pour le dessin. A treize ans, il vint à Paris, où il entra dans l'atelier de Malaine, peintre-dessinateur des Gobelins; mais bientôt il fut en état de se passer de maître, et n'étudia plus que la nature. Il s'était déjà fait une réputation par quelques petits tableaux de fleurs qui promettaient un rival à Van-Huysum, lorsque le célèbre voyageur le Vaillant le chargea de dessiner et de peindre les oiseaux de sa collection. Il se vit dès lors accablé de demandes; mais, laborieux, et travaillant avec une facilité rare, il put fournir des planches au *Buffon* publié par Sonnini, à l'*Histoire des insectes* de Latreille, et au magnifique ouvrage sur l'Égypte. Dans le même temps, il exécuta de nombreux dessins pour la manufacture de Sèvres. En 1804, Barraband peignit, d'après les dessins de M. Percier, le plafond d'un cabinet portatif, destiné à Joseph Bonaparte. Il fut ensuite chargé de décorer la salle à manger de St.-Cloud. L'année précédente, par un décret daté de Varsovie, le 25 janvier, Barraband avait été nommé professeur de l'école des arts à Lyon. Il tomba malade peu de temps après son arrivée dans cette ville, et il y mourut le 1er octobre 1809, âgé de 42 ans.

BARRABAS, Juif séditieux et homicide, avait été condamné à mort en même temps que J. C.; mais les Juifs demandèrent à Pilate de le délivrer, Pilate le délivra de préférence au Christ, à l'occasion de la fête de Pâques.

BARRADAS (Sébastien), surnommé l'*Apôtre du*

Portugal, à cause de son zèle infatigable pour la prédication, né à Lisbonne en 1542, avait d'abord enseigné dans les universités de Coimbre et d'Evora, pendant plusieurs années. Il mourut en odeur de sainteté en 1615. Ses ouvrages, parmi lesquels on remarque *Comment. in concord. et historiam evangelicam,* ont été recueillis à Cologne en 1620, 4 vol. in-fol.

BARRAIRON (François-Marie-Louis), administrateur général des domaines, né à Gourdon en Gascogne, le 10 juin 1746, et mort en 1820, fut membre de la chambre des députés en 1816, conserva ses emplois sous les divers gouvernements qui se succédèrent depuis la révolution, et reçut de tous des faveurs et des titres.

BARRAL (Pierre), abbé, prit les ordres à Grenoble, sa patrie, et vint ensuite à Paris, où il se dévoua à l'éducation de la jeunesse. Il y mourut le 21 juillet 1772. On a de lui : *Dictionnaire historique, littéraire et critique des hommes célèbres,* avec les PP. Gaubil et Valla, oratoriens, 1758, 6 vol. in-8°, où il prend la défense des jansénistes ; beaucoup d'autres écrits également en leur faveur, publiés de 1750 à 1760 ; *Dictionnaire portatif, géographique et moral de la Bible,* 1758, 2 vol. ; un *Dictionnaire des antiquités romaines,* traduit et abrégé du *grand Dictionnaire de Pitiscus; Sevigniana,* 1756, in-12, réimprimé plusieurs fois.

BARRAL (Vincent), né à Nice, fit profession de l'abbaye de Lerins, le 12 mars 1577, fut fait abbé titulaire, et mourut à Palerme, en Sicile, au monastère de St.-Benoît. Il a laissé : *Chronologia sanctorum et aliorum virorum illustr. ac abbatum sacræ insulæ Lerinensis,* 1613. L'île de Lerins, au 5e siècle, était la retraite où se formèrent les saints, le séminaire des grands évêques des Gaules. Ce livre renferme les vies de St. Honorat, le *Commonitoire* de Vincent, des pièces de vers, des hymnes et des notices intéressantes.

BARRAL (Joseph-Marie de), connu sous le nom de *marquis de Montferrat,* né à Grenoble, en 1742, reçu à 22 ans conseiller au parlement, fut un des fondateurs de la bibliothèque publique de Grenoble, en 1772, et fut élu maire de cette ville en 1789. En 1790 président du département de l'Isère, et juge au tribunal de cassation l'année suivante. Après le 18 brumaire, de nouveau maire de Grenoble, et, à la réorganisation de l'ordre judiciaire, président du tribunal d'appel ; en 1805, membre du corps législatif, puis président de la cour impériale de Grenoble et mis à la retraite sans traitement, au second retour des Bourbons, pour avoir participé à l'organisation des corps fédérés pendant les cent jours. Barral mourut le 14 juin 1828. On lui doit une *Description du département de l'Isère,* 1800.

BARRAL (André-Horace-François, vicomte de), frère cadet du précédent, né à Grenoble, le 1er août 1743, fit comme sous-lieutenant les dernières campagnes de la guerre de sept ans ; nommé ensuite major dans les dragons de Noailles, il fit en 1782 partie de l'armée qui s'assemblait à Cadix ; fut créé maréchal de camp en 1791, et envoyé à l'armée des Alpes, sous Kellermann, en 1792. Il profita du voisinage de la frontière pour passer en Italie ; fut, après le 18 brumaire, rétabli dans son grade de général, faveur qu'il dut à la protection de Mme Bonaparte. Nommé préfet du Cher en 1805, il conserva cette place jusque en 1812 et demanda sa retraite. En 1813, il se mit à la tête de quelques soldats, et défendit vaillamment contre les Autrichiens, le poste des Échelles ; mais il fut obligé de céder au nombre et de se replier sur Grenoble. Il mettait en ordre des recherches sur les antiquités du Berry, lorsqu'il mourut le 15 août 1829 à 86 ans. On a de lui : *Mémoire sur les usines employés à la fabrication du fer dans le département du Cher,* 1805; une *Lettre sur les signaux chez les Gaulois,* en réponse à un mémoire de Monge.

BARRAL (Louis-Mathias de), frère des précédents, évêque de Troyes, né à Grenoble le 26 avril 1746, et mort le 6 juin 1816, refusa de prêter serment à la constitution civile du clergé, et se réfugia en Suisse, puis en Angleterre. Rentré en France en 1801, il fut nommé par Bonaparte, le l'année suivante, à l'évêché de Meaux, ensuite à l'archevêché de Tours, premier aumônier de l'impératrice Joséphine, et sénateur en 1806 ; le roi le créa pair en 1814. On a de lui plusieurs écrits, dont le plus remarquable est celui qui est intitulé : *Fragments relatifs à l'Histoire ecclésiastique du 19e siècle,* Paris, 1814, 1 vol. in-8°, et une *Oraison funèbre* de l'impératrice Joséphine, 1814. Ayant fait partie de la chambre des pairs pendant les cent jours, il en fut exclu au second retour du roi, et publia l'année suivante une *Justification* de sa conduite politique, in-8°.

BARRALIER (Honoré-François-Noel-Dominique), né à Marseille en 1805, manifesta de bonne heure un goût décidé pour l'étude des belles-lettres et des langues, surtout du grec. Il avait déjà composé un *Discours sur l'immortalité de l'âme,* quelques *poésies,* et un *Traité de morale,* lorsqu'il mourut à 16 ans le 24 juillet 1821. Son père recueillit ses opuscules et les fit imprimer en 1822.

BARRAN (Henri de), poëte français, est auteur d'une pièce intitulée : *Tragi-comédie française de l'homme justifié par foy,* 1554, in-16, très-rare.

BARRAS (Louis, comte de), lieutenant général des armées du roi, suivit le comte d'Estaing dans sa campagne au nord de l'Amérique, se distingua au combat naval de la Grenade, et contre l'amiral Hood en janvier 1782. Il s'empara ensuite des colonies anglaises de Nevis et de Montferrat, et revint en France, où il mourut peu de temps avant la révolution française.

BARRAS (Paul-François-Jean-Nicolas, comte de), l'un des cinq premiers directeurs de la république française, naquit le 20 juin 1755, à Fos-Emphoux, village de la Provence. Il était l'aîné de trois frères de la branche cadette d'une ancienne famille originaire de Digne. Il commença de bonne heure sa carrière militaire, en qualité de sous-lieutenant dans le régiment de Languedoc ; mais ses fredaines l'en firent sortir en 1775. On l'envoya alors à l'île de France, dont un de ses parents était gouverneur, et il y entra dans le régiment de Pondichéry. Se rendant à la côte de Coromandel, il faillit périr. Le vaisseau qui le portait, assailli par la tempête, donna contre des écueils qui bordent les Maldives. Tout l'équipage s'abandonnait au désespoir, lorsque, tirant les matelots de leur stupeur, Barras leur fit construire un radeau, monta dessus avec eux, et réussit à gagner une île habitée par des sauvages. Un mois après, il fut secouru et transporté avec ses compagnons à Pondichéry. Son aven-

ture eut un certain éclat, et lui valut quelque renommée. Un peu plus tard, il concourut, sous les ordres du général Belle-Combe, à la défense de Pondichéry, investi par les Anglais. Après la reddition de la ville, il assista, sur l'escadre de Suffren, au combat de la Progua. Ayant ensuite pris parti dans l'Inde pour son parent le gouverneur, contre le ministère, il en éprouva du désagrément et donna sa démission. De retour en France avec le grade de capitaine, il vint à Paris, et s'y livra à son goût pour le jeu et les femmes, ce qui dérangea sa fortune, d'ailleurs médiocre. Barras rétablit un peu ses affaires par son mariage avec Mlle Templier, fille d'un négociant de Cotignac. Mais, préférant le séjour de Paris, il continua d'y habiter tandis que sa femme restait en Provence. Ainsi il se trouvait dans cette ville au mois de juillet 1789, et il fut présent à la prise de la Bastille. S'étant rendu en Provence, vers le commencement de 1790, il y obtint, par de violentes déclamations, quelque ascendant sur la multitude. On le nomma administrateur du département du Var, puis juré à la haute cour d'Orléans, et enfin, au mois de septembre 1792, député à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis. Envoyé en septembre 1793, dans le Midi avec Fréron, il se porta vers Toulon, au moment où cette ville s'était livrée aux Anglais, pour se soustraire au joug de la Convention. Il courut alors les plus grands dangers : après avoir échappé en combattant, à des gens apostés qui attaquèrent sa voiture à Pignans, il s'embarqua à Saint-Tropez, arriva de nuit à Nice, et arrêta, au milieu de son armée, le général Brunet, qu'il accusa d'avoir été, avec le contre-amiral Trogoff, l'auteur secret de la reddition de Toulon. Il mit ensuite en état de siége Marseille, où il se montra néanmoins un peu moins cruel que son collègue Fréron. S'étant porté immédiatement sur Toulon, il suivit lui-même toutes les opérations du siége de cette place. Son premier soin fut d'éloigner de l'armée assiégeante le général en chef Carteaux, dans la seule vue de s'attribuer les honneurs du succès. Il devint un des principaux auteurs de la révolution du 9 thermidor an II (27 juillet 1794). Nommé par ses collègues commandant de la garde nationale de Paris, et secondé par sept autres représentants, il dispersa les troupes d'Henriot et s'empara de Robespierre. Nommé membre du comité de sûreté générale, il se déclara tout à fait contre les Montagnards, et se jeta dans le parti de la réaction, désigné sous le nom de *Thermidorien*, parce qu'il avait renversé Robespierre le 9 thermidor. Lorsque le 1er avril, la Convention fut assiégée par le peuple des faubourgs, qui venait lui demander du pain et la constitution de 1793, Barras montra encore beaucoup d'énergie ; il fit déclarer Paris en état de siége, et donner le commandement des troupes à Pichegru, auquel on l'adjoignit pendant le péril. Le 20 mai suivant, il fut chargé de la direction de la force armée, et il acheva la défaite du parti terroriste. On lui confia ensuite différentes missions pour l'approvisionnement de Paris, et il dirigea la force armée qui protégea les arrivages. Les colonnes sectionnaires ayant marché le 13 vendémiaire (5 octobre 1795) contre la Convention, Barras, qui avait signalé ce mouvement comme dirigé par le parti royaliste, fut encore chargé du commandement général de la force armée. Ce fut dans cette circonstance qu'il employa sous ses ordres Bonaparte qui depuis longtemps sollicitait en vain, auprès du comité de salut public, sa réintégration dans le grade de général de brigade. Barras fut un des cinq directeurs créés par la constitution de l'an III, et il alla avec ses collègues s'établir dans le palais du Luxembourg. Il eut incontestablement la principale part d'influence dans ce conseil souverain : elle s'accrut encore lorsqu'il eut enlevé à Carnot le portefeuille de la guerre et renversé le parti *clichien* (18 fructidor an V—4 septembre 1797). C'est alors qu'une députation du conseil des Cinq-Cents communiqua au Directoire la proposition de déporter tous les nobles en masse. Barras s'y opposa avec une grande énergie, et fit rejeter cet odieux projet. Sieyes, l'un des premiers provocateurs de la révolution de 1789, et qu'une faction puissante avait porté au Directoire (30 prairial an VII—18 juin 1799), ne balança qu'un moment l'autorité de Barras, qui parvint promptement à lui imposer par sa fermeté. A cette époque, le ministre anglais Pitt chargea un agent de faire à Barras la proposition de s'emparer de l'autorité, et lui offrit à cet effet l'appui de son gouvernement. Il paraît certain que, d'un autre côté, le directeur prêtait l'oreille à des propositions de la part de la famille des Bourbons. Il se serait engagé, dit-on, à rétablir cette famille sur le trône, moyennant des conditions qui assuraient son propre avenir. Quoi qu'il en soit, le retour de Bonaparte d'Égypte amena un ordre de choses imprévu. Ce général, secondé par Sieyes, réussit à s'emparer du pouvoir ; et Barras, rentré dans les rangs des simples citoyens, ne voulut accepter aucun des avantages qui lui furent offerts par le nouveau gouvernement. Bientôt l'ex-directeur vendit sa belle propriété de Grosbois près Paris, et alla s'établir à Bruxelles. Il y resta jusqu'en 1813, époque où, impliqué dans une conspiration contre le gouvernement impérial, il fut exilé à Rome. Vivant tranquille dans cette nouvelle résidence, il la quitta au mois de janvier 1814, lorsque Murat y vint avec son armée. Barras fut arrêté à Turin, et reçut l'ordre de se rendre à Montpellier. On l'avait encore impliqué dans une nouvelle conspiration, où figuraient beaucoup d'autres personnages marquants et l'ancien roi d'Espagne, Charles IV. La chute de Bonaparte termina cette intrigue politique. Barras, de retour à Paris, fut consulté, dit-on, par le gouvernement royal. L'état de sa santé ne lui permettant pas de s'occuper des affaires, il se retira dans le Midi ; mais il revint dans la capitale aussitôt après le débarquement de l'ex-empereur à Cannes, ne voulut accepter aucune fonction pendant le règne des cent jours ni participer à rien de ce qui se passait. Il se retira après le second retour du roi, à Chaillot près Paris, et y vécut obscur et tranquille jusqu'à sa mort, arrivée le 29 janvier 1829. Dix ans auparavant, dans une lettre envoyée aux journaux à l'occasion de la publication d'un écrit intitulé : *Souvenirs et Anecdotes secrètes* (par Lombard de Langres), Barras, en s'élevant contre certaines assertions qui le concernent dans cet ouvrage, annonçait le projet de publier un jour ses *Mémoires*. Le lendemain de sa mort, les scellés furent apposés sur ses papiers en vertu d'une décision du garde-des-sceaux, Peyronnet, ministre de la justice. Barras n'a pas eu d'enfant. Il avait deux frères : l'un était chanoine de St.-Victor, à Marseille ; l'autre, qui avait

émigré (le chevalier), était un joueur effréné; il s'est noyé par désespoir.

BARRAUD (JACQUES), avocat de Poitiers, mort en 1626, a donné des *Commentaires et éclaircissements sur la coutume du Poitou.*

BARRAUD (JACQUES), fils du précédent, se fit connaître comme poëte latin et comme jurisconsulte. On a de lui *Recitatio solemnis de sponsalibus et matrimonio*, 1652.

BARRAUT (JEAN, comte DE), archevêque d'Arles, mort le 30 juillet 1643, auteur du *Bouclier de la foi contre les hérétiques*, 1631.

BARRE (PIERRE LA). *Voyez* **BARRIÈRE** (PIERRE).

BARRE (JOSEPH), chanoine régulier de Ste-Geneviève, et chancelier de l'université de Paris, mourut dans cette ville le 23 juin 1764, âgé de 72 ans. Ses travaux littéraires remplirent le cours de sa vie. Parmi ses ouvrages il suffit de citer l'*Histoire générale d'Allemagne*, 1748, 11 vol. in-4°, qui est pleine de recherches, mais inexacte et rarement élégante. La *Vie du maréchal de Fabert*, 1752, 2 vol. in-12, publiée sous son nom, est du chevalier de Saint-Jory.

BARRE (FRANÇOIS POULAIN DE LA), littérateur, né à Paris en juillet 1647, cultiva la philosophie et la théologie, fut reçu docteur en Sorbonne, eut ensuite la cure de la Flamangrie près Laon, mais il n'y resta pas longtemps, il se retira à Genève en 1688, se fit protestant, eut une chaire dans le collége de cette ville, s'y maria en 1690, et y mourut en mai 1723. On a de lui un *Traité de l'Égalité des deux sexes*, 1673, in-12; *De l'excellence des hommes*, 1673; de l'*Éducat. des dames*, 1677, in-12.

BARRE (JEAN-JACQUES DE LA), fils du précédent, mort en 1751, ministre à Genève, a publié la *Doctrine des protestants* sur la liberté et le droit de lire l'Écrit. sainte, etc., Genève, 1720; *Pensées philosophiques*, et *Dialogues divers*, ibid.

BARRE (J. DE LA), prévôt de Corbeil dans le 17e siècle, est auteur d'une histoire intitulée : *Antiq. de la ville de Corbeil*, 1647, in-4°.

BARRE (LOUIS-FRANÇOIS-JOSEPH DE LA), né à Tournay le 9 mars 1688, mort le 24 mai 1738, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, a enrichi les mémoires de cette compagnie de plusieurs morceaux curieux, et a donné de bonnes éditions d'ouvrages importants, tels que l'*Imperium orientale*, et les *Numismat. imperator. romanor.* de Banduri; le *Spicilegium* de d'Achery, les *Vetera analect.* de Mabillon, le *Dictionnaire* de Moreri. Il fut l'un des rédacteurs du *Journal de Verdun*, depuis 1704 jusqu'à sa mort. On trouva dans ses papiers les matériaux d'un dictionnaire des antiquités grecques et romaines.

BARRE DE BEAUMARCHAIS (ANTOINE DE LA), frère utérin du précédent, né à Cambrai, mort en 1750, possédait les auteurs grecs et latins, savait l'anglais, l'espagnol et l'italien, et fit pour les libraires une grande quantité d'ouvrages qui n'offrent aujourd'hui que peu d'intérêt.

BARRE (NICOLAS) fonda en 1678 une communauté de Frères et Sœurs des écoles chrétiennes, appelée piétistes, et consacrée à l'éducation des enfants pauvres des deux sexes.

BARRE (MICHEL LA), un des meilleurs joueurs de flûte de son temps, né à Paris en 1680, se fit longtemps admirer à l'Académie royale de musique. On lui doit la musique de deux opéras de la Motte, *le Triomphe des arts*, 1700, et *la Vénitienne*; divers *trios* et *duos* pour la flûte, mort en 1744.

BARRE (ANTOINE LEFÈVRE DE LA), lieutenant général, aïeul du malheureux chevalier de la Barre, entra d'abord dans la magistrature, et remplit successivement les fonctions de maître des requêtes, d'intendant du Bourbonnais et de l'Auvergne et enfin de Paris. Il quitta la magistrature pour l'état militaire, fut élevé au grade de capitaine de vaisseau et nommé gouverneur de la Guyane en 1663; il reprit Cayenne sur les Hollandais, et en fit le centre d'une colonie qui devait devenir florissante. Après la cession des colonies à la compagnie des Indes, la Barre revint en Europe, fut créé lieutenant général en 1667, battit les Anglais aux Antilles et les força de lever le blocus de St.-Christophe. En 1682 il remplaça le comte de Frontenac dans le gouvernement du Canada, se laissa prévenir contre la Salle à qui la France devait la découverte de la Louisiane, négocia avec les Iroquois, se laissa tromper par ces sauvages, et accusé d'avoir fait, par sa faiblessse, manquer l'expédition, il fut remplacé par le marquis de Jennonville, resta depuis sans emploi, et mourut le 4 mai 1688. On a de ce général : *Description de la France équinoxiale ci-devant appelée la Guyane et par les Espagnols el Dorado*, Paris, 1666; *Journal d'un voyage à Cayenne.*

BARRE (JEAN-FRANÇOIS LEFÈVRE, chevalier DE LA), petit-fils du précédent, a été, en France, l'une des dernières victimes de l'intolérance religieuse. Son père ayant dissipé sa fortune, sa tante, abbesse de Villancourt, le fit venir auprès d'elle, et se chargea de son éducation. On venait de solliciter pour lui une compagnie de cavalerie, qui avait été promise lorsque arriva l'horrible événement que nous avons à retracer. Dans le courant de l'année 1765, un crucifix en bois, placé sur le pont d'Abbeville, avait été mutilé; l'évêque d'Amiens, de la Motte d'Orléans, publia un monitoire pour inviter à révéler les auteurs de ce crime, à peine d'encourir les censures ecclésiastiques et l'excommunication. Duval de Saucourt, conseiller au présidial d'Abbeville, et que des raisons d'intérêt avaient rendu ennemi de l'abbesse de Villancourt, en accusa le chevalier de la Barre : plusieurs témoins furent entendus. Le chevalier de la Barre et Détallonde, jeune homme de son âge, furent décrétés de prise de corps. Détallonde se sauva, et passa en Prusse, où il a servi avec distinction; le chevalier fut arrêté, et conduit en prison. L'acte d'accusation dressé par le lieutenant criminel d'Abbeville portait que les prévenus avaient passé devant une procession sans ôter leur chapeau; qu'ils avaient parlé contre le dogme de l'eucharistie; et enfin qu'ils avaient chanté des chansons libertines et impies. Le tribunal d'Abbeville condamna le chevalier de la Barre à avoir la langue et la main droite coupées, et à être ensuite brûlé vif. Un arrêt du parlement de Paris, du 5 juin 1766, rendu à la majorité de cinq voix sur vingt-cinq, adoucit le jugement, en ordonnant que le chevalier de la Barre serait décapité avant d'être jeté dans les flammes. Cet arrêt fut exécuté le 1er juillet suivant. L'infortuné jeune homme, à peine

âgé de dix-neuf ans, fut conduit au lieu du supplice, dans un tombereau, avec un écriteau sur la poitrine portant : *Impie, blasphémateur, sacrilége, abominable et exécrable.* Voltaire réclama avec autant de force contre ce jugement que contre celui de Calas; il fit paraître sous le nom de *M. de Casen,* avocat au conseil du roi, une *Relation de la mort du chevalier de la Barre.*

BARRE (César-Alexis CHICHEREAU, chevalier de la), littérateur, né vers 1630 à Langeais, dans la Touraine, servit comme volontaire et obtint le rang de capitaine dans le régiment royal. Il cultivait la poésie et se fit une réputation par quelques pièces recueillies dans le *Mercure galant.* Retiré du service, il mourut dans les premières années du 18e siècle plus que septuagénaire. On a de lui : *Fables,* Cologne 1687 ; *Conseils à une jeune dame qui entre dans le monde,* Tours, 1690.

BARRE (Jean de la) littérateur, né vers 1650 à Paris, mort en 1711, jouissait d'une assez grande réputation au barreau; il a publié une *Continuation du discours* de Bossuet *sur l'histoire universelle;* il a traduit le livre de Sénèque *sur la brièveté de la vie.*

BARRÉ (le colonel), membre de la chambre des communes d'Angleterre, suivit la carrière militaire, fit ensuite partie du parlement, où il se distingua par son esprit et ses sarcasmes, et mourut en 1802.

BARRÉ (Ives), fondateur et ancien directeur du Vaudeville, né à Paris, le 17 avril 1749, mort dans cette ville le 3 mai 1832, à l'âge de 86 ans, fut d'abord avocat, puis greffier *à seeaux* au parlement de Paris. Plus tard il se livra entièrement à la littérature, et donna, toujours en société, un grand nombre de petites comédies, qui ont obtenu plus ou moins de succès. Fondateur du théâtre du Vaudeville, il le dirigea pendant 20 ans. Parmi ses pièces, toutes composées en société avec Piis, Radet, Desfontaines, etc., nous citerons comme les plus remarquables : *les Vendangeurs, le Sabot perdu; le Printemps; les Amours d'été; le Mariage de Scarron; Chapelain; Sophie Arnoud; René Lesage; M. Guillaume; le Peintre français à Londres; la Girouette de St.-Cloud,* impromptu en un acte.

BARRÉ (Guillaume), né en Allemagne, vers 1760, d'une famille de protestants français réfugiés, servit d'abord dans la marine russe, et vint en France au commencement de la révolution dont il embrassa la cause avec beaucoup d'ardeur. Il fit les premières campagnes d'Italie dans l'armée française et y devint capitaine. Parlant et écrivant toutes les langues de l'Europe, il fut distingué par le général Bonaparte, et devint son interprète avec douze mille francs de traitement. Mais ayant composé contre lui des couplets satiriques, il fut obligé de fuir. Arrivé à Londres, il se vengea de Napoléon en publiant en anglais : l'*Histoire du consulat français sous Bonaparte,* Londres, 1807 ; l'*Origine, les progrès, la décadence et la chute de Bonaparte en France,* Londres, 1815, in-8°. Barré a traduit en français l'ouvrage de Sidney-Smith sur l'expédition d'Égypte. Cet auteur s'est donné lui-même la mort à Dublin, en 1829.

BARRÉ DE SAINT-LEU (Jean-Baptiste-Henri), contre-amiral, né à Paris en 1768, fils d'un ancien militaire, gouverneur du château de Saint-Leu, d'où il avait pris son nom. Tout jeune il fut garde-marine, et à seize ans il passa à Boston dans le parti des insurgés. Prisonnier de guerre et transféré sur un vaisseau anglais, il chercha à s'en rendre maître en poussant les prisonniers à la révolte, mais son projet ayant été découvert, il fut mis provisoirement aux fers; arrivé à Plymouth, on le jeta dans un cachot; mais quelque temps après, rendu à la liberté, il fut décoré de l'ordre de Cincinnatus par les Américains; en 1792, il eut le commandement de *l'Impatient,* en armement au Havre et destiné à une mission secrète; depuis cette époque jusqu'en 1798, il gouverna successivement les îles de Saint-Pierre et Miquelon, et commanda une division navale en station aux États-Unis; lors de l'expédition d'Égypte, il fut nommé capitaine de frégate et chargé, par l'amiral Brueys, de sonder les passages du vieux port d'Alexandrie. Dans la triste expédition de Saint-Domingue, où il fut envoyé à son retour, il commandait, dans la rade, en 1803, les forces restées au Cap, et empêcha, par sa fermeté, l'exécution des ordres de Christophe et Dessalines, de tirer à boulets rouges sur les navires français, au mépris du traité fait avec le général Rochambeau; en 1812, Barré fut fait prisonnier par les Anglais sur le vaisseau *le Rivoli.* Le 31 décembre 1814, il fut admis à la retraite, et récompensé du grade honorifique de contre-amiral. Il est mort dans ces dernières années.

BARRÉ DE SAINT-VENANT (Jean), agronome, né en 1737 à Niort, entra comme officier dans un régiment de cavalerie, fut envoyé à Saint-Domingne, où il s'occupa de culture et fonda un des plus grands établissements de l'île. De retour en France et avec les débris de sa fortune détruite par la ruine des colonies, il acquit aux environs de Paris un domaine qu'il cultiva lui-même, et admis en 1805 à la Société d'agriculture de la Seine, il lui communiqua plusieurs mémoires sur le code rural, sur la possibilité d'introduire dans les parties méridionales de l'Europe la culture du coton, du café, de l'indigo et surtout de la canne à sucre. Il devait aller dans le royaume de Naples pour y diriger une plantation de cannes lorsque la mort le surprit au mois de février 1810, à l'âge de 37 ans. Il est auteur d'un ouvrage intéressant : *Des colonies modernes sous la zone torride,* etc., 1802.

BARRÉ (Antoine), musicien français, s'établit à Rome vers 1550, s'y fit remarquer comme compositeur, et ouvrit en 1555 une imprimerie de musique. Il a publié *Primo libro delle Muse,* etc., recueil de madrigaux de divers auteurs et de lui-même. Il quitta Rome pour Milan où il publia en 1588, une nouvelle collection de ce genre.

BARRÉ (Léonard), contrapuntiste du 16e siècle, né à Limoges, se rendit à Rome où il entra en qualité de chanteur à la chapelle pontificale le 13 juillet 1537. Il fut envoyé au concile de Trente pour donner son avis sur ce qui concernait le chant ecclésiastique et la musique d'Église. On connaît de lui quelques motets, publiés par Gardane, en 1544.

BARREAU (François), célèbre tourneur, naquit à Toulouse le 26 septembre 1731, et alla s'établir à Avignon, où il s'occupa sans relâche à perfectionner, à inventer, soit dans ses instruments et ses procédés, soit dans les ouvrages qui sortaient de ses mains. A la révolution de 1789, il accepta des fonctions municipales et fut forcé, par une réaction, d'abandonner Avignon en y per-

dant une partie de sa fortune. Il se rendit à Paris où il fut bientôt avantageusement connu ; plusieurs de ses chefs-d'œuvre furent placés au Conservatoire des arts et métiers, et des distinctions honorables lui furent décernées. Barreau est mort le 2 août 1814 et n'a rien écrit, quoiqu'il n'ait cessé de travailler jusqu'à la fin de son existence.

BARREAUX (Jacques VALLÉE des), fameux épicurien, né à Paris en 1602, d'une famille de robe, avait lui-même une charge de conseiller au parlement, qu'il quitta pour mener une vie toute voluptueuse. Recherché pour ses bons mots, ses chansons et sa gaieté, il porta jusqu'au dernier raffinement le goût des plaisirs et brilla longtemps parmi les beaux esprits. Devenu plus sage avec le temps, il se convertit et se retira à Châlons-sur-Seine, où il mourut le 9 mai 1673. On ne connaît de lui que le fameux sonnet qu'il fit dans une maladie :

Grand Dieu ! tes jugements sont remplis d'équité, etc.,

qu'il désavoua, dit-on, lorsque sa santé fut rétablie.

BARREIROS (Gaspard), érudit portugais, neveu de l'historien Barros, mort chanoine d'Évora, en 1610. On a de lui de savantes *Observations* sur les origines de M. Porcius Caton, les écrits de Bérose et de Manéthon, le livre de Fabius Pictor sur l'origine de Rome, contre Annius de Viterbe, et une *Dissertation* sur le pays d'Ophyr, Anvers, 1600, in-8°.

BARRELIER (Jacques), dominicain, botaniste, né à Paris en 1606, eut occasion de voyager avec le général de son ordre en France, en Espagne et en Italie. Il y fit une précieuse collection de plantes, de coquillages, dont il s'occupait de donner l'histoire générale, lorsqu'il mourut le 17 septembre 1673. Ant. de Jussieu a publié ce qu'il a pu recouvrer des recherches du P. Barrelier, sous ce titre : *Plantæ per Galliam, Hispaniam et Italiam iconibus æneis exhibitæ,* Paris, 1714, in-fol.

BARRÊME (F.), dont le nom est devenu proverbial, né à Lyon, mort à Paris en 1703, est auteur du livre des *Comptes faits,* appelé communément Barrême ; on lui doit encore le *Livre facile pour apprendre l'arithmétique soi-même,* Paris, 1706, in-12 ; le *Livre nécessaire* et celui du *Grand commerce pour les intérêts et les changes,* etc.

BARRÈRE (Pierre), naturaliste, exerça la médecine à Cayenne et à la Guyane, et fut, à son retour en France, nommé professeur de botanique à Perpignan sa patrie, où il est mort le 1er novembre 1755. Il a publié entre autres : *Essai sur l'Histoire naturelle des plantes, des animaux et des minéraux de l'île de Cayenne et de la Guyane,* Paris, 1749, in-12 ; *Dissertation sur la cause physique de la couleur des nègres,* ibid., 1741, in-4° et in-12.

BARRES (Anatole de), né à Salins, en 1524, est auteur de : *Carolus V cœlo donatus,* Louvain, 1559 ; *Arithmeticæ praticæ lib. IV,* 1545.

BARRET (Paul), romancier, mort à Paris en 1785, a donné *les Amours d'Alcidor et de Charisée,* Paris, 1751, in-12, *Foka, ou les Métamorphoses,* ibid., 1777, in-12.

BARRETO (Moniz de), vice-roi des Indes, en 1573 sous le règne de Sébastien, fut ensuite gouverneur général des côtes orientales d'Afrique. Il y soutint une guerre cruelle contre les barbares, et pénétra jusqu'aux États du roi Monbas, dont il prit la capitale ; mais forcé de retourner à Mozambique, il préparait une autre expédition contre le Monomotapa, lorsqu'il mourut vers 1600.

BARRETT, lexicographe anglais du 16e siècle, étudia à Cambridge, fut ensuite maître d'école, et fit un *Dictionnaire anglais, latin et français* qu'il a publié sous ce titre : *Alvearia,* 1573, in-4°, avec le secours de Thomas Smith et de Nowell, doyen de St.-Paul, qui firent les frais de l'impression.

BARRETT (Jean-Jacques de), né à Comdom, le 12 novembre 1717, se livra entièrement à l'étude de la littérature ancienne, et fut, en 1762, nommé professeur de langue latine et inspecteur général des études à l'école militaire de Paris. Il a traduit le *Traité de la Vieillesse, de l'Amitié, le Songe de Scipion,* etc., 1776, in-12 ; les *Offices de Cicéron,* 1776, in-12 ; les *Métamorphoses d'Ovide,* 1778, 2 vol. in-12 ; les *OEuvres de Virgile* (il a seulement revu la traduction de Catrou) ; l'*Éloge de la folie d'Érasme,* 1789, in-12 ; les *Histoires de Tacite,* ouvrage posthume, 1811, 3 vol. in-12. Barrett est mort le 19 août 1792.

BARRETT (Stéphen), théologien et maître d'école, né à Rildwick dans le Yorkshire en 1718, recteur de Holkfield, dans le comté de Kent, mort en 1801, a donné quelques articles estimés dans le *Gentleman's Magazine.* Il a traduit aussi les *Pastorales* de Pope en latin, et les *Lettres* d'Ovide en vers anglais.

BARRETT (Jean), savant anglais, né en 1753, fils d'un ecclésiastique, entra lui-même dans l'Église, devint membre du collége de la Trinité à Dublin, bibliothécaire et professeur des langues orientales. Doué d'une mémoire prodigieuse et donnant toutes ses heures à l'étude, il acquit une érudition étendue et profonde. Il vivait sordidement, ne sortait guère de l'enceinte du collége que pour aller toucher ses revenus à la banque et amassait un trésor considérable qui faillit lui coûter la vie. Le concierge qui le sauva dans cette occasion ne fut pas oublié dans son testament. Barrett mourut à 69 ans, le 15 novembre 1807, laissant par dernière volonté 100,000 liv. sterl. destinées « à nourrir ceux qui ont faim et à vêtir ceux qui sont nus. » On a de Barrett : *Recherches sur l'origine des constellations qui composent le zodiaque,* etc., 1800 ; *Essai sur la première partie de la vie de Swift,* 1808 ; une édition de l'*Évangile de St. Mathieu.*

BARRETT (Eaton-Stannard), né en Irlande, suivit quelque temps la carrière du barreau et cultiva la littérature ; il mourut à 35 ans le 20 mars 1820, laissant *la Comète,* œuvre burlesque ; *Tous les talents,* poëme satirique ; *La femme* ou *Aventures de Chérubin,* poëme ; *l'Héroïne,* roman qui a eu du succès.

BARRETT (Jean), maître des enfants de chœur de l'hôpital du Christ à Londres et organiste de St.-Mary at Hill, vers 1710, a composé des chansons insérées dans la collection *Pills to purge melancholy.*

BARRETT (Guillaume), chirurgien et antiquaire anglais, mort en 1789, était membre de la Société d'archéologie de Londres. On a de lui *Histoire et antiquités de la ville de Bristol,* 1788, un vol. in-4°, très-exact et plein de recherches utiles.

BARRETT (George), peintre et paysagiste anglais, fut un des fondateurs de l'académie de peinture à Londres, dans le 18e siècle.

BARREY (Claude-Antoine), médecin distingué, naquit le 29 juillet 1771 à Besançon, où il mourut le 27

octobre 1837. Né d'une famille pauvre, mais honorable, il dut à la persévérance de ses efforts une éducation soignée, il étudia seul la pharmacie et la médecine. Mis en réquisition dans l'année 1794, comme pharmacien de 3e classe, il fut employé à l'hôpital de Besançon, puis à l'armée cantonnée à Zurich. De retour dans sa ville natale, il s'adonna tout entier à la médecine. C'est à lui que l'on doit la propagation de la vaccine en Franche-Comté. On doit au docteur Barrey un *Tableau comparatif des décès et des naissances qui ont eu lieu à Besançon pendant les 25 années qui ont précédé et suivi la découverte de la vaccine,* 1825, une feuille grand in-fol.; son but dans ce travail est de prouver que l'on doit à cette pratique l'accroissement de la population. *Histoire impartiale de la vaccine,* couronnée par la Société de l'Eure, 1831, in-8°; *De la vaccine et de ses effets,* 1808, in-8; *Mémoire sur les maladies épidémiques,* 1815, in-8°, couronné par l'Académie de Montpellier; *De l'influence de l'air atmosphérique dans la production des maladies épidémiques,* inédit, couronné par l'Académie de Toulouse; enfin un grand nombre d'articles importants dans le *Journal de médecine de Montpellier.*

BARRI (Gabriel), bon humaniste et savant géographe, né vers 1530 à Francia dans la Calabre, avait embrassé l'état ecclésiastique. On a de lui : *De antiquitate et situ Calabriæ libri V,* Rome, 1571, in-8°; *Pro linguâ latinâ lib. III,* 1554, in-4°; *De æternitate urbis; De laudibus Italiæ,* Rome, 1571, in-8°.

BARRI (Marcel-Ferdinand de), prêtre italien du 16e siècle, a publié des *Sermons* dont le P. Siméon, dominicain, a donné en 1610 la traduction française.

BARRI, religieux minime, mort à Paris en 1686, fonda les écoles chrétiennes et charitables du St.-Enfant-Jésus. Quelques-unes de ces Sœurs furent placées à St.-Cyr, pour y veiller à l'éducation des élèves de cette maison.

BARRIENTO (Barthélemi), critique espagnol, natif de Grenade, professeur de grammaire à l'université de Salamanque, florissait en 1570. On lui doit : *Lima Barbariei,* 1570; *Opuscula de periodis, de coloribus,* etc., 1569; *De cometarum explicatione,* 1574.

BARRIENTOS (Gomès de), dominicain espagnol, missionnaire, évêque titulaire de Troie et suffragant de Philippe le Hardi, archevêque de Manille. On a de lui : *Espugnacion de el probabilismo,* 1684.

BARRIÈRE (Pierre), ou LABARRE, d'abord batelier à Orléans sa patrie, puis soldat, esprit sombre, mélancolique, qui s'est rendu fameux par le projet d'assassiner Henri IV. Son dessein ayant été découvert par Banchi auquel Barrière en avait fait part, ce dernier fut arrêté à Melun, comme il allait l'exécuter, et rompu vif le 26 août 1593, sans avoir témoigné le moindre repentir. Il déclara dans son testament de mort, et il soutint sur l'échafaud, qu'il avait été porté ou encouragé dans son régicide par un capucin de Lyon, par Aubri, curé de St.-André-des-Arcs, et par le P. Varade, recteur des jésuites de Paris.

BARRIÈRE (Jean de la), instituteur de la congrégation des feuillants, né à St.-Ceré en Quercy, en 1544, resta constamment attaché à la cause royale durant les troubles qui désolaient la France. Quelques-uns de ses religieux, séduits par les ligueurs, le dénoncèrent au pape Sixte V, qui lui ôta son abbaye, et l'obligea de se présenter tous les mois devant le tribunal de l'inquisition pour y rendre compte de sa conduite. Il fut enfin absous par Clément VIII, et mourut à Rome le 25 avril 1600.

BARRIÈRE (Dominique), dessinateur et graveur du 17e siècle, a gravé l'*Histoire d'Apollon* en plusieurs pièces d'après Viola et le Dominiquin, et plusieurs tableaux de la Villa Aldobrandi, Rome, 1647, in-fol.

BARRIÈRE, violoncelliste français, a joui d'une brillante répuation à Paris vers 1740; il a publié des *sonates* et des *solos* pour son instrument, des *sonates* pour le pardessus de viole et des *concerts* pour clavecin.

BARRIÈRE (Étienne-Bernard-Joseph), né à Valenciennes au mois d'octobre 1749, eut pour maître de violon Pagin, élève de Tartini, et pour maître de composition, Philidor; fut un des violonistes solos du concert spirituel à Paris. Il a laissé plusieurs œuvres de quatuors, de symphonies, trios, duos et concertos.

BARRIL (Jehan), auteur français du 16e siècle, a composé un *Traité de morale* à l'usage des dames de haut rang, dédié à Marguerite, reine de Navarre, Toulouse, 1535, in-4°.

BARRIN DE LA GALLISSONNIÈRE. *Voyez* **GALLISSONNIÈRE.**

BARRIN (Jean), vicaire général du diocèse de Nantes, a traduit en vers les *Épîtres et Élégies amoureuses d'Ovide,* Paris, 1676; *Vie de la bienheureuse Françoise d'Amboise, femme de Pierre II, duc de Bret.,* 1704, in-12.

BARRINGTON (Jean SHUTE), né en 1678 à Théobald (Hertford), écrivain politique et religieux, fut employé par la reine Anne dans diverses affaires jusqu'en 1711, devint membre du parlement en 1722, et mourut dans sa terre du comté de Berks en 1734. Ses ouvrages les plus connus sont : *Essai sur l'intérêt de l'Angleterre relativement aux protestants non conformistes,* 1705, in-4°; *les Droits des protestants non conformistes,* 1705, in-4°; *Miscellanea sacra,* réimprimé en 1770, 3 vol. in-8°.

BARRINGTON (Daines), né à Londres en 1727, savant écrivain et jurisconsulte anglais, fils du précédent, président de la Société royale des sciences de Londres, membre de celle des antiquaires, fut successivement maréchal du tribunal de l'amirauté, secrétaire des affaires de l'hôpital de Greenwich, juge de Chester, commissaire général de l'approvisionnement de Gibraltar et conseiller du roi. Il résigna ses diverses places, et mourut le 14 mars 1800. Ses principaux ouvrages sont : *Observations sur les statuts anciens de la grande charte,* 1766, in-4°; *The naturalist Calendar,* 1767; une traduction en anglais de l'histoire d'*Orose,* avec la traduction anglo-saxonne *d'Alfred le Grand,* 1723; *Miscellanies,* 1757, in-4°, où sont réunies ses observations sur les antiquités en matière de jurisprudence et d'histoire, et divers points d'histoire naturelle et de géographie.

BARRINGTON (Samuel), frère du précédent, contre-amiral anglais, né en 1729, se fit aux grandes Indes un nom célèbre par sa valeur et sa prudence, s'empara de Ste.-Lucie, et contribua beaucoup au ravitaillement de Gibraltar en 1782. Il mourut la même année que son frère.

BARRIS (Pierre-Joseph-Paul) était commissaire du roi près le tribunal de Mirande, lorsqu'il fut nommé en 1791, député à l'assemblée législative. Peu de temps après juge au tribunal de cassation, baron et officier de la Légion d'honneur, puis président de la cour de cassation, il adhéra à la déchéance de Napoléon en 1814; signa en 1815 la délibération de la cour de cassation en faveur de l'empereur et ensuite l'adresse de cette même cour à Louis XVIII. Mort à Paris en 1824.

BARROIS (Jacques-Marie), libraire de Paris, mort dans cette ville le 20 mars 1769, s'est fait un nom par sa grande connaissance des livres. Il rédigea les catalogues de plusieurs bibliothèques de son temps, qui sont très-estimés, entre autres le *catalogue des livres* du médecin Falconnet, 1763, 2 vol.

BARROS (Jean de), le plus célèbre des historiens portugais, né vers la fin du 15e siècle, était d'une ancienne noblesse. Le roi Jean III, à son avénement, le nomma gouverneur des établissements portugais sur la côte de Guinée, puis trésorier général des colonies, et enfin agent général des mêmes pays, place qui équivalait presque à un ministère d'État. Ces fonctions le mirent à même de recueillir les matériaux dont il composa son *Histoire des Portugais dans l'Inde*, en quatre décades, continuée depuis jusqu'à treize, et dont les éditions les plus récentes sont celles de Lisbonne, 1736, 3 vol. in-fol., et 1774, 11 vol. in-8°. Cet ouvrage a été traduit en italien par Alphonse Ulloa. Sur la fin de sa vie il se retira dans sa terre d'Alitem, et il y mourut en 1571, à 75 ans. Indépendamment de cette histoire, on lui doit des *Dialogues* sur des sujets de morale, et une *Grammaire portugaise*, la première qui ait été publiée.

BARROS (Alphonse de), écrivain espagnol, est auteur d'un ouvrage intitulé : *la Perle des proverbes moraux*, Madrid, 1601 et 1608, in-8°. Il fut aussi l'un des premiers éditeurs du roman de *Gusman d'Alfarache*.

BARROSO (Michel de), peintre espagnol, né en 1540 à Madrid, mort en 1590, a exécuté entre autres tableaux à l'Escurial une *Station près de la croix*, où le coloris est plus remarquable que le dessin.

BARROUSO (Christophe de), est auteur d'un ouvrage intitulé : *Jardin amoureux*, Lyon, 1501, in-8°.

BARROW (Isaac), mathématicien, né à Londres en octobre 1630, eut la gloire d'être le maître de Newton. Après avoir voyagé dans différents pays, il revint en Angleterre, obtint en 1660 une chaire de grec à l'université de Cambrigde, en 1664 celle de mathématiques, qu'il résigna en 1669 à Newton. Abandonnant alors les sciences pour la théologie, il reçut le grade de docteur, devint chancelier de l'université, et mourut le 4 mars 1677. Tillotson a donné une édition de ses œuvres théologiques, morales et poétiques, 1683-87, 3 vol. in-fol. Ses ouvrages de mathématiques sont : *Lectiones opticæ*, 1669, in-4°; *Geometricæ*, 1670, in-4°; *Mathematicæ*, 1683, in-8°. On lui doit en outre des éditions d'*Euclide*, Londres, 1678, in-8°; d'*Archimède*, ibid., 1675, in-4°; des *Coniques d'Apollonius*, ibid., 1675, in-4°.

BARROW (Jean), compilateur anglais, auteur d'un *Dictionnaire géographique*, a publié un *Abrégé chronologique, ou Histoire des découvertes faites par les Européens dans les différentes parties du monde*, 1756 et 1765, traduits en français, Paris, 1766, 52 vol. Barrow est mort vers la fin du dernier siècle.

BARRUEL (l'abbé Augustin), jésuite, né en 1741 à Villeneuve-de-Berg, rédigea le *Journal ecclésiastique* depuis 1787 jusqu'au mois d'août 1792. A cette époque il se réfugia en Angleterre. Après la révolution du 18 brumaire, il sollicita sa rentrée en France, et publia bientôt l'ouvrage intitulé : *Du pape et de ses droits*, 2 vol. in-8°, qui est une apologie du concordat de 1801. Les principaux ouvrages de Barruel sont : une *traduction* du poëme latin de Buscowich sur les éclipses, in-4°; *les Helviennes ou lettres provinciales philosophiques*, 4 vol. in-12; *Mémoires pour servir à l'histoire du jacobinisme*, 5 vol. in-8°. Il mourut le 5 octobre 1820, âgé de 80 ans.

BARRUEL-BEAUVERT (Ant.-Jos., comte de), né le 17 janvier 1756 au château de Beauvert en Languedoc, commanda d'abord une compagnie du régiment de Belsunce, passa ensuite dans la milice de Bretagne, puis, en 1790, dans la garde nationale de Bagnols. Après le voyage de Varennes, il s'offrit pour otage de Louis XVI, et reçut la croix de St.-Louis pour sa conduite au 20 juin 1792. Il était en 1795 rédacteur d'un journal intitulé : *les Actes des apôtres*, et fut compris comme tel dans la déportation du 18 fructidor, à laquelle il échappa. Mis en surveillance sous le gouvernement consulaire, le comte de Barruel acquit plus tard la protection de l'impératrice Joséphine, qui le fit nommer inspecteur du système métrique du Jura et autres départements voisins. La restauration ne lui ayant pas accordé les récompenses qu'il croyait avoir méritées, il quitta la France et mourut de chagrin à Turin, en janvier 1817. Ses ouvrages les plus connus sont : *Vie de J. J. Rousseau*, 1789; *Caricatures politiques; Histoire de la prétendue princesse de Bourbon-Conti*, Besançon, 1811; *Lettres sur quelques particularités de l'histoire*, pendant l'interrègne des Bourbons, ibid., 1815-16, 3 vol. in-8°.

BARRY (Gérald) ou **GIRALDUS CAMBRENSIS**, écrivain du 12e siècle, né dans le comté de Pembroke, parvint par son mérite aux premières dignités ecclésiastiques, et mourut évêque de St.-David après 1220. Il est auteur d'une *Histoire de la conquête d'Irlande et de la topographie irlandaise*, Francfort, 1602; *Ecclesiæ speculum de rebus à se gestis; Itinerarium Cambriæ*, 1585 in-8°. Il en a paru en 1806 une belle édition, publiée par sir Rich. Colt. Hoare.

BARRY (Jacques), de la même famille que le précédent, fils d'un membre du parlement d'Irlande, fut juge du banc du roi, avocat du roi, chevalier de la Jarretière et baron de l'échiquier. Il fut créé pair et juge à la restauration, et mourut en 1672. On a de lui un ouvrage intitulé : *le Cas des tenures en franc-aleu*, 1637, in-fol.

BARRY (Paul de), jésuite, né en 1585 à Leucate, diocèse de Narbonne, mort le 28 juillet 1661, ne doit sa réputation qu'à la singularité de ses livres de dévotion, dont le titre même est bizarre. Le seul qui ait échappé à l'oubli est le *Pensez-y bien*, que les âmes dévotes lisent encore.

BARRY (René), auteur d'une *Vie de Louis XIII*, en latin, traduite en français par Jean Nicolaï. Il avait composé une *Rhétorique française*, Paris, 1653, in-4°, qui eut 14 éditions.

BARRY (ÉDOUARD), médecin anglais, de la Société royale de Londres, fut professeur de médecine à Dublin. On a de lui : *Treatise on three different digestions*, Londres, 1759, in-8° ; *A treatise on a consumption*, ibid.

BARRY (SPRANGER), acteur célèbre, né à Dublin, le 20 novembre 1719, débuta en 1744 dans le rôle d'*Othello*, se perfectionna ensuite à Dublin, vint en 1746 partager à Drury-Lane les travaux et la gloire de Garrick, et fut presque son rival. N'ayant pu réussir à établir deux nouvelles troupes à Dublin et à Cork, il revint à Londres, où il fut suivi jusqu'en 1775, année de sa retraite. Il excellait à représenter dans les rôles d'amoureux l'expression de la douleur et du désespoir. Il n'a peut-être pas été surpassé dans le rôle d'*Othello*.

BARRY (MARIE-JEANNE GOMART DE VAUBERNIER, comtesse DU), naquit à Vaucouleurs, le 19 août 1746, d'un frère Picpus nommé Gomart, dont elle reçut d'abord le nom et d'une couturière appelée Anne Bécu dite Cantigny, laquelle épousa par la suite un commis aux barrières, Rançon de Vaubernier, à charge par celui-ci de reconnaître pour sa fille la petite Gomart. La nature l'avait douée des charmes extérieurs les plus séduisants ; elle vint à Paris, et entra chez une marchande de modes ; elle acheva de se dépraver chez la fameuse Gourdan, où le public la connut sous le nom de Mlle *Lange*. Le comte Jean du Barry spécula sur les charmes de Jeanne, et, par le canal de Lebel, valet de chambre de Louis XV, la fit admettre comme maîtresse du vieux monarque. Dans le délire de sa passion, Louis XV craignit cependant de voir dans sa maîtresse une femme publique ; il fallut lui trouver un mari ; il s'offrit dans la personne de Guillaume du Barry, frère du comte Jean, et bientôt la comtesse du Barry parut publiquement à la cour. Les ennemis du duc de Choiseul, d'un côté, et les du Barry de l'autre, la firent servir d'instrument à leurs intrigues, à leurs haines, et concourir ainsi au bouleversement général qui signala les dernières années de Louis XV. Le duc de Choiseul osa faire rougir son souverain du vil choix qu'il avait fait ; la disgrâce de ce ministre fut la récompense de sa noble hardiesse. Elle influa beaucoup sur l'exil du parlement (1771), à l'instigation du chancelier Maupeou. On vit le maréchal de Richelieu descendre au rang de ses adulateurs ; le chancelier Maupeou, qui se disait allié aux Barrymore d'Écosse, s'empresser de reconnaître le même droit aux du Barry, et traiter la favorite de cousine. Cependant cette femme, aux pieds de laquelle Louis XV vivait dans le dernier degré d'abjection, voyait le trésor public ouvert à ses moindres demandes. Comme elle ne se trouvait pas bien logée dans le palais d'une princesse du sang, le pavillon de Luciennes fut bâti pour elle, et ce fût là que Mme du Barry traitait Louis XV comme un valet, et l'appelait *la France*. A la mort du monarque, en 1774, Mme du Barry fut reléguée dans l'abbaye du Pont-aux-Dames, près de Meaux. Livrée à elle-même, elle vécut avec décence et donna des marques d'un grand respect pour la religion. Louis XVI lui permit de sortir du monastère où elle s'était fait plaindre et presque estimer : Luciennes lui fut accordé pour demeure, et le petit-fils de Louis XV lui donna une pension. Mme du Barry parut dès lors oublier entièrement la cour, et ne s'occupa qu'à embellir sa retraite et à protéger les beaux-arts. A la révolution elle passa en Angleterre pour y porter ses diamants aux émigrés. A son retour en juillet 1793, elle fut traduite au tribunal révolutionnaire le 4 novembre suivant, et condamnée à mort « comme conspiratrice, et ayant porté à Londres le deuil du tyran. » Conduite à la mort, le 6 décembre, elle ne cessa de demander grâce ; ses yeux étaient baignés de larmes ; elle poussait des cris perçants, et implorait la pitié du peuple ; à l'instant de l'exécution, on l'entendit s'écrier sur l'échafaud : *Monsieur le bourreau, encore un moment.*

BARRY-CÈRES (le comte JEAN DU), dit le ROUÉ, né à Lévignac, près de Toulouse, en 1722, habita cette ville jusqu'à l'âge de 28 ans ; alors un goût très-vif pour l'intrigue et le plaisir l'entraîna à Paris, où il se fit d'abord connaître sous le nom du comte de Cères. Il entra quelques années après dans les affaires étrangères, voyagea dans diverses cours de l'Europe, et, à son retour, repoussé du ministère par le duc de Choiseul, fut forcé de se livrer à des spéculations sur les fournitures qui rétablirent sa fortune. Lorsqu'il eut élevé Mme du Barry à la faveur, il ne mit plus de bornes à son faste et à son insolence, reçut à titre de *don* les avances qu'il avait faites, disait-il, pendant les 15 premiers mois, du nouvel état de sa sœur. Lorsque Mme du Barry fut envoyée dans un couvent, le comte Jean effrayé, quitta le royaume, erra pendant 18 mois de contrée en contrée, et écrivit de Bruxelles pour obtenir la permission de revenir passer quelques jours à Paris. Il se retira ensuite à Toulouse, où il vécut grandement, fit bâtir un hôtel magnifique, et à la réforme parlementaire de 1787, embrassa la cause des magistrats avec tant de chaleur qu'on le manda à Paris pour rendre compte de sa conduite, ce qui lui valut au retour une ovation et une popularité qui ne s'éteignit qu'à l'époque de la révolution. Il s'était d'abord montré partisan des innovations, et fut nommé colonel d'une légion de garde nationale qu'il arma et habilla presque tout entière à ses frais ; mais il désapprouva hautement les premiers excès, et, après le 10 août 1792, il fut arrêté, traduit au tribunal révolutionnaire le 17 janvier 1794, et conduit au supplice qu'il subit avec courage, trois mois après que sa belle-sœur eût péri de la même manière. — Son fils, Adolphe du Barry, qui avait été page de Louis XV, fut tué en duel d'un coup de pistolet, à la suite d'une querelle de jeu. — Le comte *Guillaume*, époux de la maîtresse de Louis XV, fut aussi arrêté en 1793, et il aurait subi le sort de son frère *le Roué*, s'il n'eût pas été notoire qu'il avait été constamment son mannequin et son jouet. Il est mort en 1811. — Un troisième frère, connu sous le nom de comte d'Hargicourt, était capitaine des Suisses de Monsieur, et maréchal de camp ; il est mort en 1820, à l'âge de 79 ans.

BARRY (JEAN), premier commodore de la marine américaine, mort à Philadelphie en 1803, se signala par sa bravoure et ses talents militaires dans la cause de la défense de sa patrie.

BARRY (GEORGE), théologien, né dans le comté de Berwick en 1748, fut élevé à Édimbourg, devint ministre de Shapinshay, et chef des institutions chrétiennes dans les Orcades, et mourut en 1805. Il est auteur de l'*Histoires des îles d'Orkney*, ouvrage publié après sa mort en un vol. in-4°.

BARRY (Jacques), peintre d'histoire, né à Cork en Irlande en 1741, était fils d'un maçon. Après avoir appris le grec et le latin, il se livra à l'étude de la peinture. Le premier ouvrage par lequel il se fit connaître était un tableau de *St. Patrice baptisant le roi de Cashel*, composé à dix-neuf ans. Fort de la protection d'Edmond Burke, son compatriote, il vint à Londres, où ses talents obtinrent aussitôt de l'emploi. En 1765, il passa sur le continent pour y étudier les ouvrages des grands maîtres aux frais de Burke; après un séjour de quatre ans en France et en Italie, il revint en Angleterre, où il composa, vers 1772, un tableau de *Vénus*, dont on a donné la gravure, et un tableau de *Jupiter et Junon*. Ce fut vers cette époque qu'il provoqua le refroidissement d'Edmond Burke, en refusant durement de faire son portrait, genre d'ouvrage qu'il regardait comme au-dessous de lui. Il se brouilla également avec Reynolds, qu'il soupçonnait d'être jaloux de ses talents. En 1775, voyant son pinceau sans emploi lucratif, il prit la plume, et publia un ouvrage intitulé : *Recherches sur les obstacles réels et imaginaires qui s'opposent au progrès des arts en Angleterre*, dans lequel il réfute les théories de Dubos, de Montesquieu et de Winkelmann sur l'influence du climat. Son mérite réel le fit nommer membre de l'académie royale de peinture de Londres, et, en 1786, professeur; mais ses bizarreries et ses procédés peu obligeants envers ses confrères, lui firent ôter cette place vers l'année 1799. Ses opinions en faveur de la révolution de France achevèrent ensuite de lui aliéner la plus grande partie de ses compatriotes; et le roi s'étant fait apporter le registre des membres de l'académie de peinture, en raya le nom de Barry de sa propre main. Le principal monument de sa réputation en Angleterre est une suite de six tableaux représentant les progrès de la société et de la civilisation parmi les hommes, qu'il peignit pour la société d'Encouragement. L'exécution de ces tableaux, commencés en 1777, et dont deux ont chacun quarante-deux pieds anglais de longueur, employa sept années de sa vie. Cet ouvrage se voit dans les salles des bâtiments nommés *Adelphi*. Le seul prix qu'il en demanda fut l'exposition publique et à son profit de ses tableaux, dont il fit à cette occasion une notice explicative. Ne croyant pas être assez remarqué par ses talents, on prétend qu'il voulut l'être par ses singularités; ayant de quoi vivre et de s'habiller décemment, tout chez lui présentait l'image de la misère et de la malpropreté. On ne l'appelait dans son quartier que le *sale* Barry. La pitié qu'il inspirait engagea la société des Arts à former en sa faveur une souscription qui se monta à 1,000 livres sterling; mais il mourut l'année suivante, en 1806, et fut enterré à l'église de St.-Paul. Barry était savant et possédait bien la théorie de la peinture, comme on en peut juger par ses lettres écrites d'Italie à Edmond Burke, mais surtout par ses *Leçons sur la peinture*, qui sont ce qu'il a écrit de mieux. Outre les tableaux que nous avons cités, on a de lui, entre autres, un *Philoctète*, peint à Bologne, plus grand que nature, et dont il a lui-même donné l'estampe. On a publié en 1809 les *OEuvres de J. Barry, peintre d'histoire, avec une notice sur sa vie et ses écrits*, Londres, 2 vol. in-4°. Il a gravé lui-même à l'eau forte plusieurs de ses ouvrages.

BARRY (Edouard), théologien anglican, né en 1759, fils d'un médecin de Bristol, prit ses degrés à l'université de St.-André, entra dans les ordres, se distingua comme prédicateur et mourut le 16 janvier 1820. Il a publié divers *Sermons*, un *Appel à une nouvelle espèce de Dissenters*, une *Lettre sur l'usage de boxer, adressée au roi, aux lords et aux communes*, 1789.

BARSABAS (Joseph), surnommé *le Juste*, un des premiers disciples de Jésus-Christ, fut présenté par St. Pierre pour être mis à la place du traître Judas. Mathias fut préféré. Barsabas est aussi le surnom de Jude, autre disciple mentionné dans les Actes.

BARSANTI (François), né à Lucques vers 1690, étudia d'abord à l'université de Padoue, abandonna ses études pour la musique, se rendit à Londres en 1714, et entra à l'Opéra comme flûtiste; au bout de quelques années il se rendit en Écosse où il rassembla un grand nombre de chansons populaires pour lesquelles il fit des basses. Le mauvais état de ses affaires le ramena à Londres où il sollicita une place d'alto à l'Opéra et au Waux-Hall. On ignore l'époque de sa mort. Il a publié des solos pour flûte, des sonates et des concertos pour violon.

BARSÉBA, 8e sultan de la dynastie des mameluks circassiens en Égypte, fut d'abord esclave comme ses prédécesseurs, et parvint au pouvoir en 1422. Il soumit l'île de Chypre, fit prisonnier le roi Jean II, qui y régnait, et lui rendit la liberté, à condition qu'il resterait son tributaire. Il mourut le 7 juin 1438, après un règne de seize ans.

BARSINE, fille d'Artabaze, fut mariée en premières noces à Memnon de Rhodes. Elle fut prise à Damas avec les autres femmes de la suite de Darius. Alexandre en eut un fils, nommé Hercule et la donna en mariage à Eumènes de Cardie. Il est probable qu'elle fut tuée avec son fils Hercule, en 309 avant J. C.

BARSOF (Antoine-Alexievitsch), conseiller de collége et professeur d'éloquence à l'université de Moscou dans le 18e siècle, a contribué à l'amélioration de la langue russe par divers écrits sur cet idiome, qui n'ont pas été imprimés, mais qui ont été consultés avec fruit par des grammairiens. Il avait été chargé en 1791, par Catherine II, de faire des recherches sur l'histoire de la Russie. Son travail est resté également inédit, et a servi à d'autres écrivains.

BARSSE, commissaire de la république française à la Guadeloupe; destitué, fut remplacé par le contre-amiral Lacrosse. A cette nouvelle, il se mit à la tête d'un parti de noirs qu'il souleva, et chercha à s'emparer du château Saint-Anne; mais il échoua dans l'exécution de ce projet, fut arrêté, et condamné à mort en 1802.

BARSUMA ou **BARSOMA**, évêque métropolitain de Nisibe, fit revivre, sous l'empereur Justin, les *opinions de Nestorius*, fut le fondateur d'une secte qui causa de grands maux à l'Église, et mourut en 489.

BART (Jean), né à Dunkerque, en 1651, fils d'un simple pêcheur, s'enrôla comme mousse en Hollande sous l'amiral Ruyter; prit en 1671 du service en France, et se fit remarquer par sa bravoure et son intelligence; devenu lieutenant de vaisseau, il répandit sa renommée dans toute l'Europe. Le chevalier de Forbin le conduisit à Versailles en 1691, et le roi lui fit un accueil plein de bonté. L'apercevant un jour dans la galerie, il l'appela, et

lui dit : « Jean Bart, je viens de vous nommer chef d'escadre. — Sire, vous avez bien fait, » répondit le marin. Les courtisans rirent aux éclats de cette naïveté grossière. « Vous n'avez pas compris Jean Bart, leur dit Louis XIV ; sa réponse est celle d'un homme qui sent ce qu'il vaut, et qui compte m'en donner de nouvelles preuves. » Jean Bart justifia bientôt la confiance du monarque. Trente-deux vaisseaux de guerre anglais et hollandais bloquaient le port de Dunkerque ; Jean Bart en sortit avec sept frégates, et, dès le lendemain, s'empara de quatre navires anglais richement chargés pour la Russie. Dans le cours de la même campagne, il brûla plus de quatre-vingts bâtiments ennemis, fit une descente vers Newcastle, ravagea tout le pays des environs, et revint à Dunkerque avec plus de quinze cent mille francs de prises. Il en ressortit avant la fin de l'année 1692, avec trois vaisseaux de guerre, rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, chargée de grains, attaqua et mit en fuite l'escorte qui la protégeait, et prit seize navires marchands. En 1693, Jean Bart, commandant le vaisseau *le Glorieux,* de 64 canons, se trouva sous les ordres du maréchal de Tourville, à la journée de Lagos, où les Français vengèrent le désastre de la Hogue, sur l'escadre et les flottes marchandes parties d'Angleterre pour l'Espagne, l'Italie et le Levant. Quatre-vingt-sept navires de commerce et plusieurs vaisseaux de guerre furent pris ou brûlés, et la perte des alliés, dans cette occasion, fut évaluée à plus de 25 millions de livres. Jean Bart, s'étant séparé du corps de l'armée, fit échouer, près de Faro, six bâtiments hollandais richement chargés, qui furent livrés aux flammes. L'année suivante fut signalée par des succès plus utiles. On manquait de blé : Jean Bart, malgré la vigilance des Anglais, fit d'abord entrer à Dunkerque une flotte considérable chargée de grains ; il courut ensuite au-devant d'un convoi plus nombreux, qui apportait en France les blés du Danemark et de la Pologne : le contre-amiral Hidde, avec huit vaisseaux de guerre, s'en était emparé ; déjà il était à la hauteur du Texel, près d'entrer dans les ports de Hollande ; il n'y avait pas un moment à perdre : Jean Bart, quoiqu'il n'eût avec lui que six vaisseaux d'un rang inférieur à ceux de l'ennemi, l'attaque sans hésiter, enlève le contre-amiral hollandais à l'abordage, prend deux autres vaisseaux de guerre, et ramène toute la flotte marchande à Dunkerque. Cette action brillante lui valut des lettres de noblesse. En 1696, ayant encore trompé les Anglais, qui l'attendaient à la sortie du port avec une escadre trois fois plus forte que la sienne, il rencontra la flotte hollandaise de la Baltique, composée de cent dix voiles, et protégée par cinq frégates. L'escorte tomba bientôt au pouvoir des Français avec une quarantaine de navires ; mais treize vaisseaux de ligne hollandais ayant paru dans le temps que Jean Bart conduisait ses prises à Dunkerque, il fut forcé d'en brûler la plus grande partie, et d'éviter lui-même un combat trop inégal. La paix seule pouvait interrompre les travaux de ce marin célèbre : elle fut conclue à Riswick, et Jean Bart passa les dernières années de sa vie à Dunkerque. Il y mourut d'une pleurésie, le 27 avril 1702.

BARTA (Joseph), compositeur, né en Bohême, organiste à Prague, s'établit ensuite à Vienne où il écrivit pour le théâtre : *Da ist nicht gut zu rathen,* 1780, il *Mercato di Malmantile,* 1784, le *Journalier,* 1795, etc. On a de lui des quatuors pour violon, alto et basse, et des *concertos* pour clavecin.

BARTALI (Antoine), maître de chapelle de l'Empereur, à Vienne, vers 1680, passait pour un des plus habiles compositeurs de son temps ; il a publié des trios pour divers instruments, et des symphonies à 3 et 4 parties.

BARTAS (Guillaume de SALUSTE du), né à Montfort en 1544, se distingua sous Henri IV par son talent dans les négociations et sa bravoure dans les combats. Il rendit des services signalés à ce prince dans ses légations en Danemark et en Angleterre, se trouva à la bataille d'Ivri, qu'il chanta dans ses vers, et mourut en juillet 1590, à 44 ans. Son ouvrage le plus important est le poëme de *la première Semaine* ou *la Création,* en VII livres, Paris, 1610, in-fol., qui eut plus de 30 éditions, et fut traduit en latin, en espagnol, en italien, en anglais ; la *seconde Semaine* comprend les histoires de l'Ancien Testament.

BARTAZAN, syrien, théologien du 5e siècle, prêcha la doctrine de Marcellius en Arménie, composa un *Traité contre le culte et les cérémonies religieuses des païens de cette contrée,* et une *Histoire de ses dieux et de ses rois.*

BARTEI (Jérôme), moine augustin, né à Arezzo, général de son ordre à Rome au commencement du 17e siècle, a publié des messes, des *ricercari* à 2 voix, etc.

BARTENSTEIN (Jean-Christ. de), vice-chancelier d'Autriche et de Bohême, secrétaire de l'Empereur, né en 1690, mort à Vienne le 6 août 1766, s'est fait connaître par divers *manifestes* en faveur de la maison d'Autriche ; tels que la *Déclaration de guerre* contre la France en 1741. On lui attribue aussi un *Droit de la nature et des gens,* pour l'instruction de Joseph II, Vienne, 1790.

BARTENSTEIN (Laurent-Adam), écrivain et grammairien allemand, né à Heldbourg, le 28 août 1717, mort le 25 février 1796 à Cobourg, où il était professeur au gymnase, est auteur de *Religionis christianæ excellentia,* etc., Cobourg, 1757 ; *Rudiments de la langue grecque simplifiés,* ibid., 1778, etc.

BARTH (Jean). *Voyez* **BART.**

BARTH ou **BARTHIUS** (Gaspard de), savant critique allemand, né le 22 juin 1587, à Custrin, d'un père chancelier de cette ville et professeur de droit à Francfort-sur-l'Oder ; après avoir fait ses études à Eisenach, il alla se perfectionner en Italie, en Angleterre, en Hollande, et revint à Leipzig où il mourut le 17 septembre 1658. On a de lui des *Commentaires* estimés sur Claudien, sur Stace et autres auteurs latins, Francfort, 1664, des poésies latines, etc.

BARTH (Michel), médecin allemand, né vers 1650 à Annaberg en Saxe, professeur à Leipzig, y mourut en 1684 ; il est auteur de *Lettres* sur la médecine et de *vers* latins estimés.

BARTH (Godefroid), né le 12 septembre 1650, jurisconsulte et praticien de Leipzig, y professa le droit avec succès, et mourut le 21 juin 1728, après avoir publié un grand nombre de *thèses.*

BARTH (Fréd.-Gotlieb), écrivain allemand, né à Wittenberg, le 5 août 1738, mort à Pforta le 6 octobre 1794, a donné une assez bonne édition de *Properce* avec des *variantes,* Leipzig, 1777 ; une *Grammaire allemande-espagnole,* Erfurt, 1778.

BARTHE (Chrétien-Samuel), né à Glaucha dans le comté de Schœnburg, en 1735, fut un des plus grands virtuoses de son temps sur le hautbois, reçut des leçons de Jean-Sébastien Bach, devint musicien de la chambre du duc de Weimar, s'attacha au prince de Mecklenbourg en 1768, au landgrave de Hesse-Cassel en 1772, et enfin passa à la chapelle du roi de Danemark en 1786, et mourut à Copenhague le 8 juillet 1809. On lui doit des concertos de hautbois, des sonates pour piano et hautbois, symphonie pour instruments à vent, et une ouverture pour orchestre.

BARTHE, neveu et élève de Charles Stamitz, né en 1774, joua à la cour de Turin, à l'âge de 8 ans, des concertos de violon et fit naître l'admiration par la hardiesse et le fini de son jeu. Il ne fut qu'un artiste médiocre à la force de l'âge; publia à Rotterdam des pots-pourris pour violon et piano. On croit qu'il mourut vers 1798.

BARTHE (Nicolas-Thomas), né à Marseille en 1734, vint très-jeune à Paris, où il cultiva de préférence la littérature dramatique, et fut recherché pour son esprit original par tous les littérateurs de l'époque. Il mourut le 17 juin 1785. On a de lui : l'*Amateur*, comédie en un acte en vers, représentée en 1764; faible d'action et d'intrigue, cette pièce est versifiée avec autant d'esprit que de facilité; *les Fausses infidélités*, comédie en un acte, en vers, représentée en 1769, et restée au répertoire; *la Mère jalouse*, comédie en 3 actes, en vers, représentée en 1771; *l'Homme personnel ou l'Égoïste*, comédie en 5 actes, en vers, représentée en 1778, n'eut que 8 représentations. Il y travailla longtemps. Avant la représentation, il alla la lire à Colardeau, attaqué d'une maladie mortelle; celui-ci eut la patience d'en entendre la lecture jusqu'au bout, et se contenta de lui dire : « Vous avez oublié un trait « essentiel dans votre comédie, c'est celui d'un homme qui « vient lire une comédie en cinq actes à son ami mourant. » On a encore de cet écrivain *le Temple de l'Hymen*, poëme, 1755; *la Réunion des provinces à la couronne*, 1755; odes sur *la prise de Minorque*, et sur *la ruine de Lisbonne*, 1756; *épîtres* sur divers sujets, 1762, in-8°; *Lettre de l'abbé de Rancé à un ami*, 1765, in-8°; quelques fragments d'un poëme sur *l'art d'aimer*, beaucoup de pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*. En 1810, M. René Périn a publié un *Choix de poésies* de Barthe, in-18. En 1811, M. Fayolle a donné les *OEuvres choisies* de Barthe, 1 vol. in-12 et in-18.

BARTHEL (Melchior), sculpteur saxon, mort en 1674, s'était fait une assez grande réputation. Il existe de cet artiste à Venise une statue estimée de St. Jean-Baptiste.

BARTHEL (Jean-Gaspard), naquit à Kitzingen en 1697; reçu docteur en droit en 1727, il fut nommé la même année professeur de droit canon à Wurtzbourg, et mourut vice-chancelier de cette université le 8 avril 1771. Barthel a laissé la réputation d'un savant jurisconsulte, justifiée par des ouvrages dont les principaux sont; *Historia pacificationum imperii circa religionem consistens*, Wurtzbourg, 1736, in-4°; *De jure reformandi antiquo et novo*, ibid., 1744, in-4°.

BARTHÉLEMI (St.), l'un des douze apôtres, peut-être le même que Nathanaël, prêcha, dit-on, l'Évangile dans les Indes, l'Éthiopie et la Lycaonie, et souffrit le martyre en Arménie.

BARTHÉLEMI (Pierre), prêtre, né à Marseille, accompagna Raimond de Saint-Gilles et Adhémar, évêque du Puy, dans la première croisade, en 1096. Pieux et crédule, il annonça aux chefs des croisés que St. André, dans une vision, lui avait dit qu'on trouverait dans l'église de Saint-Pierre d'Antioche la lance avec laquelle on avait percé le flanc de Jésus-Christ. Il y descendit lui-même, et remonta avec la lance, ce qui excita l'enthousiasme parmi les chrétiens, et leur fit remporter une victoire complète sur les Sarrasins. Mais l'authenticité de sa découverte ayant excité de grands troubles, Barthélemi prit le parti de se soumettre à l'épreuve du feu, et il y succomba en 1099.

BARTHÉLEMI de Cologne, savant du 16e siècle, travailla de concert avec Érasme à faire revivre en Allemagne les études classiques des anciens; mais il eut de grandes persécutions à souffrir, et mourut pauvre à Minden, où il était recteur du collége. On lui doit *Sylva carminum*, Deventer, 1505; *Poemata*, restés manuscrits; *Epistola mythologica*, etc.

BARTHÉLEMI DES MARTYRS, ainsi nommé de l'église de Notre-Dame-des-Martyrs à Lisbonne, où il reçut le baptême en 1514, entra dans l'ordre de St.-Dominique, professa 20 ans la théologie, devint précepteur de don Antonio, neveu de Jean III, roi de Portugal, et fut en 1559 nommé archevêque de Brague. Il parut au concile de Trente, et fut le premier à demander la réforme du clergé. Lemaistre de Sacy a donné une *Vie* très-estimée de ce saint prélat. On y voit l'activité de son zèle pendant la famine et la peste qui désolèrent la ville de Brague, sa charité compatissante envers les pauvres, auxquels il faisait distribuer chaque jour les vivres et les secours qu'exigeait leur état. Il mourut en 1590, dans le couvent de Viane, où il s'était retiré huit ans avant sa mort, après s'être démis de son archevêché. Parmi ses ouvrages on estime surtout l'*Abrégé des maximes de la vie spirituelle; les Devoirs et les vertus des évêques*, traduits l'un et l'autre en français.

BARTHÉLEMI ou **FRA BARTOLOMEO DI SAN MARCO**. *Voyez* **BACCIO DELLA PORTA**.

BARTHÉLEMON (F.-Hippolyte), compositeur et violoniste, né à Bordeaux en 1731, se rendit à Paris fort jeune, et composa pour le théâtre Italien, l'opéra *le fleuve Scamandre*. En 1766 il alla à Londres faire représenter son opéra de *Pélopidas* qui eut un si grand succès que Garrick proposa à Barthélemon de composer la musique d'une farce intitulée *A peep behind the curtain*, qui eut 108 représentations. Garrick cependant refusa de payer la somme dont ils étaient convenus. Barthélemon devint en 1770 chef d'orchestre du Waux-Hall, fit représenter *le Jugement de Pâris*, la *Ceinture enchantée*, et *la Fille des Chênes*. Dégoûté des tracasseries du théâtre, il alla en Allemagne et en Italie, où son talent de violoniste lui procura des succès. Il se rendit à Versailles avec une lettre de la reine de Naples pour Marie-Antoinette, quitta la France pour Dublin, et mourut à Londres en 1808. Outre ses opéras il a publié des concertos, des duos, des préludes pour violon; des leçons pour piano.

BARTHÉLEMY (Nicolas), bénédictin, né à Loches en 1478, mort après 1531, prieur de N.-D.-de-Bonne-

Nouvelle, près d'Orléans, est connu par divers recueils de poésies latines qui sont assez recherchées : *Momiæ, cum panegyrico in Deiparam virginem Mariam,* Paris, 1514, in-8°; *Christus Xilonicus tragœdia,* 1529, in-8°; *Ennea,* 1531; *Epigrammata et Idyllià,* 1514 et 1532. Il a laissé manuscrites les *Vies* en latin de Charles et Louis d'Orléans, depuis Louis XII.

BARTHÉLEMY (Nicolas), avocat au parlement et au bailliage de Senlis, est auteur de l'*Apologie sur le repas de la fête des Rois,* Paris, 1664, in-12.

BARTHÉLEMY (Jean-Jacques), abbé, historien et savant antiquaire, membre de l'Académie des inscriptions et de plusieurs autres sociétés savantes, né le 20 janv. 1716, à Cassis près Aubagne, fit ses études au collége de Marseille, et prit une teinture de mathématiques et d'astronomie, mais les langues anciennes et les monuments de l'antiquité firent surtout ses délices; il étudiait à la fois le grec, l'hébreu, l'arabe, le syriaque et le chaldéen. A l'âge de 27 ans il vint à Paris. Gros de Boze s'empressa de l'accueillir, et lui confia la garde du cabinet des médailles. Cette place lui fut conservée en 1753, époque de la mort de Boze. Ce cabinet fut par ses soins enrichi de 20,000 médailles. Il porta ses recherches jusqu'en Italie, où, précédé par sa réputation, il fut accueilli des savants. Il visita Pompéia, Pœstum, Herculanum, expliqua la mosaïque de Palestine, et revint à Paris avec de nouveaux trésors. Le duc de Choiseul, appelé au ministère, s'occupa de sa fortune. Il lui fit donner la place de trésorier de St.-Martin de Tours, et de secrétaire général des Suisses. Barthélemy n'était connu que par une vaste érudition, et par un grand nombre de *mémoires* sur des médailles curieuses, sur l'alphabet et la langue de Palmyre, celle d'Égypte et de Phénicie. Le *Voyage du jeune Anacharsis,* qui lui avait coûté 30 ans de travail, mit le comble à sa gloire. Cet ouvrage, un de ceux qui font le plus d'honneur au 18e siècle, eut d'abord trois éditions, et fut traduit dans plusieurs langues. En 1789, l'Académie française en accueillit l'auteur dans son sein par acclamation. Le 2 sept. 1792, il fut traîné aux Madelonettes; mais il recouvra sa liberté seize heures après l'avoir perdue, et reprit la garde du cabinet des médailles jusqu'à sa mort, qui eut lieu le 30 avril 1795. Parmi les nombreuses éditions de l'*Anacharsis,* on distingue celle de Paris, Debure, 1788, 4 vol. in-4°, et atlas; 1789, 1790, 7 vol. in-8°; ces deux dernières avec atlas in-4°; Didot jeune, 1799, grand in-4°, 7 vol. et atlas in-fol.; in-8°, 7 vol., et atlas in-4°; et celle d'Ét. Ledoux, 1824, 7 vol. grand in-8°. Sainte-Croix a publié les opuscules de Barthélemy, sous le titre d'*OEuvres diverses,* Paris, 1798, 2 vol. in-8°.

BARTHÉLEMY (Joseph-Anicet), neveu du précédent, fut successivement administrateur des hospices de Paris, président de la chambre de commerce et membre de la commission de surveillance de la caisse d'amortissement. En 1814, il signa la proclamation de Bellart pour le rappel des Bourbons, et mourut en 1819.

BARTHÉLEMY (Regis-François), historien, né à Grenoble en 1739, mort le 14 novembre 1812. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat à la cathédrale, consacra dès lors tous ses loisirs à l'étude, fit des recherches étendues, et prépara son *Histoire de Grenoble et des Dauphins,* 2 vol. restés manuscrits. Il a publié l'*Oraison funèbre de Louis XV;* l'*Éloge historique de Marguerite de Bourgogne.*

BARTHÉLEMY (l'abbé Louis), auteur de la *Grammaire des dames,* était né vers 1750 à Grenoble et vivait encore vers 1812; mais on ignore la date de sa mort. Il a laissé la *Cantatrice grammairienne,* 1787; *Tableau de l'histoire de France,* 1788; *Mémoires secrets de Madame de Tencin,* 1790; *le Destin de la France,* 1790; *Vie privée de Mably,* 1791; *Tableau de la cour de Rome,* 1791; l'*Ami des peuples et des rois,* 1809, etc.

BARTHÉLEMY (François, marquis de), pair de France, neveu de l'abbé, né à Aubagne, en 1750, mort à l'âge de 80 ans, le 3 avril 1830, entra de bonne heure dans la carrière de la diplomatie, suivit de Breteuil en Suisse et en Suède; nommé secrétaire de légation en Angleterre, il y resta comme chargé d'affaires, annonça à la cour de Londres l'acceptation de la constitution par Louis XVI, devint presque aussitôt ministre plénipotentiaire en Suisse, où il ne fit pas observer les mesures prescrites par le comité de salut public contre les émigrés et les prêtres. Il négocia la paix avec la Prusse, l'Espagne, l'électorat de Hesse, mais il échoua avec l'Angleterre. Nommé le 7 prairial an V (juin 1797), membre du Directoire, sous l'influence du parti clichien ou royaliste, il se trouva enveloppé dans la proscription de ce parti, arrêté le 18 fructidor, et déporté à la Guyane, d'où, quelques mois après, il parvint à s'échapper avec six de ses compagnons d'infortune. Il alla aux États-Unis, puis en Angleterre, revint en France après le 18 brumaire, fut fait sénateur, commandant de la Légion d'honneur, vice-président du sénat et comte de l'empire. En 1814, il présidait les séances du sénat où les Bourbons furent rappelés. Nommé pair par le roi et vice-président honoraire de la chambre, il reprit ses fonctions après la seconde restauration, fut nommé ministre d'État et reçut le titre de marquis. Le 20 février 1819, il rompit le silence qu'il avait gardé pendant cinq ans, pour proposer de modifier la loi d'élection, proposition combattue par le ministère d'alors, et adoptée par la chambre le 2 mars à une grande majorité. Cette proposition servit de base pour la rédaction de la loi présentée l'année suivante par le gouvernement.

BARTHÉLEMY-COURÇAY, autre neveu de l'abbé, hérita de son goût et de ses connaissances numismatiques, fut, en considération de son oncle, chargé du cabinet des médailles de la biblioth. nation. à Paris, et mourut en 1800.

BARTHÉLEMY (Antoine-Joseph) naquit à Bruxelles, en 1764, d'un père, valet de chambre du baron de Stassart, alors conseiller privé et, depuis, président du conseil de Namur. Il fit ses humanités au collége de cette dernière ville; mais des vers satiriques dans lesquels plusieurs personnes considérables étaient peu ménagées, obligèrent son protecteur de l'envoyer faire sa rhétorique à Nivelles. Après avoir achevé son cours de philosophie et ses études en droit à l'université de Louvain, il fut admis à plaider, par le conseil de Brabant. Sa probité et ses connaissances le firent bientôt considérer comme un des jurisconsultes les plus recommandables du barreau de Bruxelles. Pendant la révolution belge de 1790, il se prononça, mais avec modération, en faveur du parti vonckiste. Lorsque les armées françaises eurent conquis la Belgique en 1794, Barthélemy fit partie du conseil pro-

visoire de Bruxelles, et s'honora, dans ces circonstances difficiles, par un dévouement sans bornes aux intérêts de son pays. Le conventionnel Hausmann, ayant éprouvé de la part du conseil un refus pour l'exécution d'un arrêté qui ordonnait la levée d'énormes contributions sur la ville de Bruxelles, s'écria transporté de fureur : « Sais-tu, citoyen « Barthélemy, qu'il y va de ta tête ? » — « Il en jaillira « du sang, et non de l'or. » répondit le magistrat. Ces énergiques paroles imposèrent au proconsul, qui n'osa pas donner suite à ses projets d'exaction. Néanmoins l'administration municipale fut renouvelée, et Barthélemy n'y rentra qu'en 1806. Il prit une part très-active aux embellissements de Bruxelles ; c'est à lui qu'on doit l'idée du canal de communication entre cette ville et Charleroy. Nommé membre de la seconde chambre des états généraux, en 1822, il se prononça fortement contre la liberté illimitée du commerce des grains, appuya les mesures du gouvernement relatives au collége philosophique et à la question de l'enseignement ; toutefois, il ne se sépara point de l'opposition belge, en 1828, 29 et 30. Au congrès national il vota pour l'exclusion de la maison de Nassau. Le régent lui confia le portefeuille de la justice qu'il conserva quelques mois. Élu membre de la chambre des représentants en 1831, il en obtint la vice-présidence. Il mourut subitement au château de Franc-Waret, chez le marquis de Croix, le 10 novembre 1832. Outre plusieurs mémoires sur d'importantes questions de droit, il a publié : *Dissertation sur l'ancien et le nouveau système hypothécaire,* Bruxelles, 1806 ; *Exposé succinct de l'état des Pays-Bas, depuis le 15e siècle jusqu'au traité de paix signé à Paris le 30 mai* 1814, Bruxelles, 1814 ; *Des gouvernements passés et du gouvernement à créer,* faisant suite à l'ouvrage précédent, Bruxelles, 1815.

BARTHÉLEMY DE PISE. *Voyez* **ALBIZZI.**

BARTHÉLEMY-HADOT (Mme). *Voyez* **HADOT.**

BARTHEMA. *Voyez* **VARTOMANUS.**

BARTHEZ DE MARMORIÈRES (Guillaume), né dans les premières années du 18e siècle, devint ingénieur des ponts et chaussées de la province de Languedoc, fut de l'Académie des sciences de Montpellier, et se fit une grande réputation, soit par ses écrits, soit par les travaux qu'il dirigea. On a de lui : *Essai sur divers avantages que l'on pourrait tirer de la côte du Languedoc relativement à la navigation et à l'agriculture ; Mémoires d'agriculture et de mécanique,* etc. ; deux *Mémoires sur les soufflets à chute d'eau,* insérés dans le recueil des *Mémoires* de l'Académie des sciences.

BARTHEZ DE MARMORIÈRES, frère du précédent, avocat à Narbonne, a publié : *Callophile,* 1759, roman allégorique ; *Songe en vers, à Érasme,* et plusieurs autres pièces de poésie.

BARTHEZ (Paul-Joseph), fils de Guillaume, né à Montpellier le 11 décembre 1734, mort le 15 octobre 1806, peut être considéré comme le régénérateur de la physiologie et de la philosophie médicale. Reçu docteur à Montpellier en 1753, il vint à Paris, où il se lia avec toutes les notabilités littéraires de l'époque. Ses premiers *mémoires* furent couronnés par l'Académie des inscriptions. Après avoir été employé dans les armées, il revint à Paris, et coopéra à l'*Encyclopédie*. En 1759 il obtint au concours une chaire à Montpellier, et eut de grands succès dans l'enseignement par l'exposition de sa physiologie. Ses *Nouveaux éléments de la science de l'homme* attestent toute la profondeur de son génie. La personnification idéale du *principe vital* ou *âme seconde* est le trait caractéristique de sa doctrine. Barthez fut appelé à Paris comme médecin consultant du roi, et y exerça dix ans la médecine. La révolution l'obligea de se retirer à Carcassonne, où il publia sa *Nouvelle mécanique des mouvements de l'homme et des animaux*. Au rétablissement des facultés, Barthez ne put, à cause de son âge, occuper que des places honoraires ; lors de l'inauguration, en 1801, du buste du père de la médecine à l'école de Montpellier, il prononça son discours sur le génie d'Hippocrate. Il fut nommé médecin titulaire du 1er consul et médecin consultant de l'empereur. Barthez était versé dans les langues grecque, latine, anglaise, allemande, italienne, espagnole. C'était un érudit, un grand physiologiste, et un grand médecin, comme le prouvent son *Traité des maladies goutteuses,* sa *Théorie des fluxions,* Paris, 1802. Barthez a laissé aussi un *Traité du beau,* publié par son frère, Paris, 1807, in-8o.

BARTHEZ DE MARMORIÈRES (Antoine), frère du précédent, né à St.-Gall en 1736, a passé la plus grande partie de sa vie en Suisse. Il était dès 1765 secrétaire de l'ambassadeur de Beauteville. Au moment où éclata la révolution de 1789, Barthez était secrétaire intime de M. le comte d'Artois, colonel général des gardes suisses. Sa place et ses principes le rendirent un des plus grands adversaires de cette révolution, et il devint bientôt l'agent très-actif de Monsieur dans l'intérieur de la France. Barthélemy l'ayant fait considérer comme naturalisé Suisse, obtint sa radiation de la liste des émigrés ; mais en 1798 le Directoire annula cet acte, enjoignit à Barthez de quitter la France dans le délai de quinze jours, et déclara ses biens confisqués. Le 18 brumaire, en facilitant son retour, opéra un changement notable dans sa manière d'envisager les événements politiques, ainsi que le prouvent les ouvrages qu'il a publiés en 1801 et 1802. Le 20 février 1811, Barthez écrivit une longue lettre à Napoléon en lui faisant hommage de 4 vol. de l'*Homère* d'Ernesti, chargés de notes manuscrites par son frère ; il profita de l'occasion pour détailler ses travaux et ses pertes, et finit par la demande de la croix d'honneur. Barthez vécut depuis retiré dans le village de Condé-St.-Libiaire, arrondissement de Meaux, et mourut le 3 août 1811, dans sa 74e année. Ses principaux ouvrages sont : *la Mort de Louis XVI,* trag., Neufchâtel, 1793, in-8o, très-rare en France ; *Elnathan,* ou *les Ages de l'homme,* traduct. prétendue du chaldéen, Paris, 1801, 3 vol. in-8o ; *Moïse en Égypte et chez les Madianites,* Paris, 1802, in-8o, anonyme. Il a été l'éditeur de l'ouvrage de son frère, *Théorie du beau dans la nature et les arts,* Paris, 1807.

BARTHIUS. *Voyez* **BARTH.**

BARTHOLDY (Jacob-Salomon), diplomate prussien, né à Berlin, le 13 mai 1779, de parents israélites, apprit de bonne heure plusieurs langues anciennes et modernes, fit un voyage en Grèce, et, à son retour, embrassa le protestantisme, non par conviction dogmatique, mais parce qu'il regardait le christianisme comme la religion la plus favorable à la morale et aux progrès de la civilisation. La guerre de 1807 ayant éveillé son patriotisme, il servit comme officier dans un bataillon de la landwehr

de Vienne, et publia, pour animer ses compatriotes, son écrit intitulé : *Guerre du Tyrol*. En 1813 on le trouve attaché à la chancellerie du prince de Hardenberg : c'est lui aussi qui rédigea l'édit sur la *landsturm* après la publication de l'armistice. En 1815, il fut envoyé à Rome comme consul général prussien pour toute l'Italie, et sa mission, qu'il tenait plutôt de la sainte alliance que de son souverain, était d'observer les mouvements de ce pays, depuis si longtemps agité. Nommé chargé d'affaires de Prusse à la cour de Toscane, après le congrès d'Aix-la-Chapelle, il se rangea parmi les plus violents adversaires de la révolution napolitaine. Il avait été mis à la retraite, lorsqu'il mourut le 26 juillet 1826, laissant, outre sa *Guerre du Tyrol*, plusieurs ouvrages, parmi lesquels nous citerons un *Voyage en Grèce* dans les années 1803 à 1804, traduit en français par A. du C***, Paris, 1807, 2 vol. in-8°, figures et cartes.

BARTHOLET (Fabrice). *Voyez* **BARTOLETTI.**

BARTHOLET. *Voyez* **FLEMALLE.**

BARTHOLIN (Gaspard), médecin et théologien danois, né à Malmoe le 12 février 1585, mort le 13 juillet 1630, est auteur de plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite : *Institutiones anatomicæ*, 1611, in-8°, souvent réimprimé, et traduit en français par Abr. Duprat.

BARTHOLIN (Bartole ou Barthélemi), fils aîné du précédent, savant précoce, prononça à 14 ans des discours en langue grecque, fut successivement professeur d'éloquence et antiquaire de Frédéric III, roi de Danemark. Il publia en 1669 une *Bibliotheca selecta*.

BARTHOLIN (Albert), frère du précédent, médecin, mort en 1643, a laissé un traité *de Scriptis Danorum*, Copenhague, 1666, in-8°.

BARTHOLIN (Érasme), frère des précédents, né à Roskild le 13 août 1625, reçu docteur à Padoue, fut nommé professeur de géométrie et de médecine à Copenhague, et mourut en 1698. Il a publié : *De figurâ nivis dissertatio*, 1661, in-8°; *De cometis ann.* 1664 et 1665, in-4°; *Experimenta crystalli islandici disdiaclasti*, 1670, in-4°; *De naturæ mirabilibus*, 1674; *De aere hafniensi*, Francfort, 1699, in-8°.

BARTHOLIN (Thomas), autre frère des précédents, né à Copenhague le 20 octobre 1619, étudia la médecine à Leyde, à Padoue et à Bâle, fut nommé professeur d'anatomie à Copenhague, fit plusieurs découvertes importantes, particulièrement sur les veines lactées, et mourut le 4 décembre 1680. Ses principaux ouvrages sont : *Historiar. anatomicarum et medicarum centuriæ VI*, Copenhague, 1654-61, 3 vol. in-8°; *De insolitis partûs humani viis dissertatio*, 1664, in-8°; *De nivis usu medico observat. variæ*, 1661, in-8°; *Epistolar. medicinal. centuriæ IV*, la Haye, 1740, 4 vol in-8°; *Acta medica et philosophica hafniensia*, 1672-79, 5 vol. in-4°; *De armillis veterum*, 1676, in-12.

BARTHOLIN (Gaspard), fils du précédent, était professeur de médecine à Copenhague, et attaché à la cour de Danemark. Ses principaux écrits sont : *De olfactûs organo*, 1679; *De font. et flum. orig. ex pluviis*, 1689; *Exercitationes miscell.*, Leyde, 1675.

BARTHOLIN (Thomas), frère du précédent, médecin, professeur d'histoire, archiviste et antiquaire du roi de Danemark, mort en 1670, a laissé *Antiquit. danicæ*, Copenhague, 1690, in-12; *De vermibus in aceto et semine*, ib., 1671, in-12; *Observ. in phenom. Island.*, 1670, in-12.

BARTHOLIN (Jacques), cinquième fils de Gaspard, était très-versé dans les langues orientales et mourut jeune à Heidelberg, en 1653. Il a publié la *Fontaine de Sapience*, et le *Livre illustre*, Amsterdam, 1652.

BARTHOLIN (Ivare), écrivain danois, mort à Ringstædt en 1682, a écrit : *De extremo universali Dei judicio.*

BARTHOLIN (Jean-Frédéric), professeur de mathématiques à Copenhague, né le 27 novembre 1665 et mort le 30 mai 1708, a laissé, entre autres ouvrages, une dissertation sur la *Guérison de Saül par la musique.*

BARTHOLIN (Richard). *Voyez* **BARTOLINI.**

BARTHOLOMÆUS, théologien et commentateur de Brescia, ayant résisté courageusement au tyran Ezzelin qui voulait le forcer de signer des articles injustes, fut tué par ordre de ce tyran en 1258. On a de lui un *Glossaire sur les décrétales de Grégoire IX.*

BARTHOLOMÆUS (Corneille), chanoine régulier de l'abbaye d'Eeckhout à Bruges, issu d'une famille italienne, mort en 1655, a composé plusieurs ouvrages ascétiques, mais on ne connaît de lui que *Pondus sanctuarii*, Bruges, 1651.

BARTHOLOMÆUS de GLANTVILLE, moine franciscain, descendant de la famille des comtes de Suffolk, écrivit vers 1366 un traité *De proprietatibus rerum*, traduit en français, en 1752, par Jean Corbichon, en anglais, en 1398, et en hollandais, Harlem, 1485.

BARTHOLOMÆUS (Jean-Chrétien), littérateur de la fin du 17e siècle, a publié une dissertation intitulée : *Surdus de sono judicans*, Iéna, 1690.

BARTIMÉE, aveugle de Jéricho, auquel Jésus rendit la vue.

BARTISCH (George), chirurgien oculiste, né à Kœnigsberg au 16e siècle, est auteur d'un *Traité sur les maladies des yeux*, Dresde, 1583.

BARTLEMAN (Hippolyte). Selon quelques biographes c'est le nom anglais et peut-être le véritable nom de *Barthelmont* ou *Barthelemon*. Voyez *Barthelemon.*

BARTLEMAN (Jacques), chanteur célèbre, né à Londres vers 1778, était doué d'une très-belle voix de basse; fut élève du docteur Cooke, et enfant de chœur à l'abbaye de Westminster. Ce fut aux concerts de Hannover-square, qu'il fit sa réputation. Il devint postérieurement copropriétaire et l'un des directeurs de cet établissement; il est mort en 1720. On connaît de lui un grand air avec récitatifs intitulé *the Tempest.*

BARTLET (Guillaume), recteur de Bidfort dans le Devonshire, mort en 1682, a donné : *Modèle d'un gouvernement de l'Église.*

BARTLET (Jean), frère du précédent, théologien non conformiste, fut ministre de St.-Thomas près d'Exeter, et ensuite dans cette dernière ville. On a de lui un volume de *Méditations.*

BARTOLE, l'un des plus célèbres jurisconsultes des temps modernes, naquit à Sasso-Ferrato, ville de l'Ombrie, vers l'an 1313. Lorsque Bartole vint au monde, il y avait à peine un siècle et demi que l'étude du droit romain, presque étouffée dans toute l'Europe, par les institutions des peuples barbares, avait pris une vigueur nouvelle en Italie, où il paraît qu'elle ne fut jamais entièrement

oubliée. La théologie et la jurisprudence étaient alors les sciences dominantes dans les écoles. Bartole avait à peine terminé ses premières études, qu'il commença à quatorze ans celle du droit; il fut reçu, six ans après, docteur à l'université de Bologne, la plus fameuse école de ce temps. Il remplit, pendant quelques années, une place de juge; mais la sévérité excessive qu'il apporta dans l'exercice de ses fonctions lui ayant attiré un blâme universel, il abandonna cette carrière à vingt-six ans, pour se livrer exclusivement au penchant qu'il avait pour l'enseignement du droit. Il professa onze ans à Pise; des tracasseries, que lui suscita la jalousie de quelques-uns de ses collègues, le dégoûtèrent du séjour de cette ville. Il vint s'établir à Pérouse, où il fut accueilli avec empressement, et où on lui accorda des lettres de citoyen. La célébrité qu'il avait déjà acquise à Pise s'accrut encore dans son nouvel asile : on désertait les autres écoles pour venir à la sienne. Bartole fut un homme extraordinaire : quelques-uns ont voulu lui donner, comme à Socrate, un génie inspirateur. Il avait en effet un esprit vif et pénétrant, un jugement solide et profond. On a remarqué qu'il ne s'est jamais contredit dans ses nombreux écrits, sur des matières qui prêtaient tant à la controverse. Il parut en quelque sorte au moment du réveil de l'esprit humain : on commençait à sentir tout le poids de la barbarie, et la nécessité de substituer aux volontés arbitraires de la force, les préceptes d'une raison équitable. Bartole contribua plus que personne à les faire connaître aux esprits avides de les recevoir; il en tira non-seulement de son propre fonds, mais il passa encore en revue les opinions des jurisconsultes qui l'avaient précédé; il les épura, les étendit, les développa, et, en les appropriant avec un art admirable aux besoins de l'ordre social, il jeta les fondements de la civilisation de l'Europe. Les ouvrages de Bartole sont des Commentaires sur toutes les parties du droit romain, des Traités sur quelques sujets particuliers, ou des conseils. Il n'était pas seulement jurisconsulte, mais il avait appris tout ce qu'il était possible de savoir de son temps. Il était théologien et philosophe; il savait l'hébreu, et avait des connaissances en géométrie. Son ardeur pour l'étude était infatigable, sans quoi sa vie n'aurait pu suffire à tant de travaux; car il mourut à Pérouse en 1356, à quarante-quatre, d'autres disent à quarante-six ans, malgré le régime austère auquel il s'était soumis. Il faisait peser tous ses aliments, de peur, en en prenant une trop grande quantité, de devenir moins capable d'écrire ou de méditer.

BARTOLETTI (Fabrice), médecin et anatomiste, né à Bologne en 1586, professa l'anatomie à Pise en 1619, la médecine à Bologne en 1620, puis à Mantoue avec un grand éclat, et mourut à Lendinara en 1630. Il a publié : *Anatomia humana*, etc., Bologne, 1619; *Encyclopædia hermetica dogmatica*, in-4°, réimprimé plusieurs fois; *Methodus in dyspnœum; sive de respirationibus*, 1630, in-4°; et avec un commentaire de Paitoni, Venise, 1755, in-fol., et quelques opuscules moins importants.

BARTOLI (Cosme), célèbre littérateur italien du 16e siècle, né à Florence, se livra à l'étude des lettres et des mathématiques avec un succès égal. Il fut en 1540 un des premiers membres de l'académie *degli Umidi*, depuis *Académie florentine*, et fut chargé d'en rédiger les règlements. En 1568, le grand-duc le nomma son résident à Venise où il demeura trois ans. De retour à Florence il fut fait prieur de St-Jean-Baptiste : on ignore l'époque précise de sa mort. Il est auteur de plusieurs ouvrages dont les plus estimés sont une traduction de l'*Architettura* et des *Opuscoli morali* de Léon-Baptiste Alberti; *Marsilio Ficino sopra l'amore, ovvero convitto di Platone*, 1544; *Discorsi istorici universali*, 1569, divers ouvrages de mathématiques, etc.

BARTOLI (George), frère du précédent et comme lui membre de l'Académie florentine. On ignore l'époque de sa naissance et celle de sa mort qui dut arriver avant le 15 octobre 1584, où parut l'édition posthume de son traité *degli Elementi del parlar toscano*.

BARTOLI (Minerve), femme poëte d'Urbin, florissait en 1594. Ses *Poésies* se trouvent éparses dans les divers recueils du temps, mais surtout dans le *Parnasse poétique* de A. Scajoli.

BARTOLI (Daniel), célèbre jésuite, un des écrivains italiens les plus purs et les plus clairs, et l'un des plus savants hommes de son temps, né à Ferrare en 1608, et mort à Rome le 13 janvier 1685, remplit d'abord avec succès le ministère de la prédication dans les principales villes d'Italie, et se livra ensuite au travail du cabinet. On lui doit une *Histoire de sa compagnie en Italie*, Rome, 1667, traduite en partie en latin par L. Giannini, Lyon, 1666-71, in-4°, rare. Ses autres ouvrages ont été réunis à Venise, 1717, 3 vol. in-4°. On distingue dans ce recueil : l'*Uomo di lettere*, traduit en latin et en français; l'*Ortografia italiana*, Rome, 1672.

BARTOLI (Dominique), poëte italien, né près de Lucques le 14 décembre 1629, mourut le 8 septembre 1698. On a de lui un *recueil* de pièces de controverses littéraires avec le savant Mattei, Modène, 1695, in-12; un autre d'*odes* ou *canzoni*, Lucques, 1605, in-12; *Rime giocose*, 1703, in-12.

BARTOLI (Pietro-Santi), peintre et graveur à l'eau forte, élève de Poussin, né à Pérouse, en 1635, mort à Rome en 1700, a gravé un grand nombre de monuments antiques sur ses propres dessins. Les principaux sont : *Admiranda Romanarum antiquitatum vestigia*, Rome, 1693, in-fol.; *Colonna Trajana*, ibid.; *Colonna Antonina*, ibid.; *Gli antichi sepolcri*, Leyde, 1728; *Musæum Odescalcum*, Rome, 1751, in-fol., etc.

BARTOLI (Sébastien), médecin napolitain, né à Montella, jouissait d'une assez grande réputation vers la fin du dix-septième siècle. Il termina sa carrière en 1676, par une mort prématurée. C'était un spagirique, où partisan des applications de la chimie à l'art de guérir. Les ouvrages qu'il a laissés sont : *Examen artis medicæ dogmatum communiter receptorum*, Venise, 1666, in-4°; *Courte notice sur les eaux minérales de Pozzuolo* (en italien), Naples, 1667, in-4°. On a encore de lui deux Traités sur les bains, qui n'ont été imprimés qu'après sa mort (Naples, 1670, in-4°), par les soins de son neveu, Michel Biancardi.

BARTOLI (Joseph), antiquaire du roi de Sardaigne, correspondant de l'Académie des inscriptions de Paris, né en février 1717 à Padoue, où il occupa trois ans la chaire de physique expérimentale, qu'il quitta pour la chaire de belles-lettres de l'université de Turin, avec le titre d'antiquaire royal, mourut à Turin vers 1768. Nous avons

de lui des *dissertations* d'antiquité, et des *poésies* éparses dans les recueils du temps; *Éponine*, tragédie, Turin, 1768, in-8°; un *poëme* en trois chants à l'occasion du mariage de Mme Clotilde avec le prince de Piémont, Chambéry, 1775, in-8°; *Réflexions sur le progrès des sciences en Europe dans le* 18e *siècle,* 1780, in-8°, tome Ier et unique.

BARTOLI (Jean-Baptiste), compositeur italien du 17e siècle, a laissé des Madrigali à cinq voix.

BARTOLINI (Rich.), poëte latin, né vers la fin du 15e siècle à Pérouse, professa les belles-lettres dans sa patrie, fut ensuite chargé de différentes négociations, et reçut de l'empereur Maximilien, avec la couronne poétique, le titre de comte palatin. On a de lui plusieurs ouvrages dont le plus connu est un poëme en douze livres *De bello Norico Astriados,* Strasbourg, 1516, in-4°. Il vivait encore en 1519, on ignore la date de sa mort.

BARTOLINI (Bartholomé), un des plus grands chanteurs du commencement du 18e siècle, naquit à Faenza vers 1685, fut élève de Pistocchi et de Bernacchi, et brilla au service de l'électeur de Bavière de 1720 à 1730.

BARTOLOCCI (Jules), religieux bernardin, né en 1613 à Célano dans l'Abruzze, professa l'hébreu au collége de la Sapience à Rome, fut attaché en cette qualité à la bibliothèque du Vatican, devint abbé de St.-Bernard, et mourut en 1687. Il est connu par sa *Bibliothèque rabbinique,* Rome, 1675, 4 vol. in-fol., qui lui avait coûté 25 ans de travail, et qui est estimée.

BARTOLOMEO DI SAN MARCO. *Voyez* **BACCIO DELLA PORTA.**

BARTOLOMMEI (Jérôme), célèbre poëte, né vers 1584 à Florence, mort le 8 mai 1662, était membre de l'Académie de la Crusca et de l'Académie florentine. On a de lui : *l'America,* poëme héroïque dédié à Louis XIV, 1640, in-fol.; *Drami musicale morali,* Florence, 1656; *Dialoghi sacri,* etc., ibid., 1657; *Didascalia,* 1658.

BARTOLOMMEI (Mathias-Marie), fils du précédent, né à Florence le 14 août 1640, mort le 24 décembre 1695, est auteur de six *comédies* publiées à Florence, Bologne et Venise, 1668-1697.

BARTOLOMMEO (André de), Sicilien, surnommé *Barbazza* à cause de sa longue barbe, professa le droit à Ferrare, puis à Bologne, avec une grande réputation, et mourut en 1479. Il reste de lui beaucoup d'ouvrages sur le droit canon, imprimés de 1517 à 1545, entre autres, *Conciliorum vol. IV,* 1517 et 1518; *de Cardinalium præstantiâ; de Cardinalibus legatis à latere,* 1518.

BARTOLOZZI (François), l'un des plus célèbres graveurs du dix-huitième siècle, naquit en 1725, à Florence. Il y reçut les premières leçons de dessin d'Ugo Ferreti, et ce fut d'après les conseils de ce maître qu'il se rendit à Venise, où il entra dans l'école de Joseph Wagner. De Venise il vint à Milan où il se fit connaître par quelques belles gravures, d'après des tableaux de l'école lombarde. En 1764, il se rendit en Angleterre; et s'étant établi près de Londres, dans une petite ville dont la situation lui parut agréable, il s'y livra tout entier à l'exercice des arts. Invité à se rendre en Portugal, en 1805, il y soutint sa vieille renommée par plusieurs morceaux qui firent l'étonnement des connaisseurs. Le roi le traita fort bien et lui fit une pension. Bartolozzi mourut à Londres en 1819, à 94 ans, ayant conservé ses brillantes facultés jusqu'aux derniers moments de sa vie. On a de lui plusieurs petits tableaux en miniature ou au pastel, qui ne sont pas sans mérite. Il a gravé d'après Raphaël, le Guerchin, Angelica Kaufmann, etc. Parmi ses nombreuses estampes, les amateurs recherchent : *La mort de Didon,* d'après Cipriani; *le Silence, la Naissance de Pyrrhus, la Femme adultère,* d'après les Carrache. *Clytie changée en tournesol,* d'après Annibal Carrache, passe pour le chef-d'œuvre de Bartolozzi. *Le massacre des innocents,* d'après le Guide; *la mort de Chatam,* d'après Copley; une *Circoncision,* d'après le Guerchin; le *dictateur Camille,* d'après Sébastien Ricci; enfin une *Sainte Famille,* d'après Benedetto Luti, sont encore au nombre de ses ouvrages les plus précieux. Son *OEuvre* complète a été vendue à Londres mille livres sterling (vingt-quatre mille francs.)

BARTON (Élisabeth), connue sous le nom de *la Religieuse de Kent,* fille d'une basse extraction, selon toute apparence, et sur laquelle on ne sait rien jusqu'en l'année 1525, époque à laquelle elle était servante d'un habitant de la paroisse d'Aldington, dans le comté de Kent. Ayant été saisie de vapeurs hystériques, elle tira avantage des convulsions que lui donnait sa maladie pour se prétendre inspirée de Dieu. Le curé de la paroisse d'Aldington, Masters, résolut de la faire servir d'appui à la religion catholique, menacée alors en Angleterre par les progrès de la réforme. Il recueillait les paroles qu'elle prononçait dans ses accès, et les faisait passer pour des inspirations du St.-Esprit. Cependant les convulsions ayant cessé, Élisabeth s'étudia à les contrefaire; alors, plus maîtresse de ses actions et de ses paroles, aussitôt après l'accès, elle tombait dans une extase d'où elle sortait par des hymnes, des éjaculations de prophéties, quelquefois en prose, quelquefois en vers grossiers, tels que les faisaient les moines d'alors, et qui lui étaient fournis par Masters et quelques moines qui s'étaient associés à son imposture. Élisabeth vint à bout d'en imposer, non-seulement à la multitude, mais même à des hommes éclairés, entre autres au fameux Thomas Morus. Elle eut une vision qui lui ordonnait de se rendre à une chapelle dédiée à la Vierge, sous le nom de *Notre-Dame-de-Court-Street,* où elle devait être guérie. Elle s'y rendit accompagnée de trois mille personnes de toutes conditions, qui, averties du miracle, s'étaient rassemblées autour de la sainte, comme pour lui servir de cortége. Arrivée dans la chapelle, après un accès, elle annonça qu'elle était guérie, et que la sainte Vierge lui ordonnait de se faire religieuse. Elle entra dans le couvent du St.-Sépulcre à Cantorbéry, où, malgré le miracle de la sainte Vierge, elle continua ses extases. Lorsque l'affaire du divorce de Henri VIII commença à alarmer sérieusement les partisans de l'Église romaine, Élisabeth déclara publiquement que, du moment où Catherine d'Aragon, étant encore vivante, Henri épouserait une autre femme, il cesserait, aux yeux de Dieu, d'être roi d'Angleterre; qu'il perdrait effectivement sa couronne un mois après, et mourrait de la mort d'un scélérat. Henri épousa Anne de Boulen, et ne perdit point sa couronne. Cependant il se forma un parti considérable de moines, qui se répandirent dans les provinces, annonçant partout, que, d'après les révélations faites à la religieuse de Kent, Henri n'était plus roi selon le cœur de Dieu, et que ses sujets étaient déliés du serment de fidélité. Au mois de

novembre 1533, Élisabeth fut arrêtée, ainsi que plusieurs de ses complices, par l'ordre du roi, et traduite devant la chambre étoilée, où, sans être soumis à la question, ils avouèrent leur imposture. Ils furent condamnés à être exposés sur un échafaud, à y entendre lire en public l'aveu qu'ils avaient fait à la chambre, puis à demeurer à la tour jusqu'à l'ouverture du parlement. Pendant cet intervalle, les bruits qui se répandirent que les aveux faits par Élisabeth et ses associés leur avaient été arrachés par la force, irritèrent tellement le roi, qu'il résolut de donner à cette affaire une tournure beaucoup plus grave; et les rapports qu'avait eus Thomas Morus avec Élisabeth, furent par la suite une des principales causes de sa perte. Élisabeth et six de ses complices, parmi lesquels se trouvaient Masters et un docteur Bocking, furent condamnés par le parlement à avoir la tête tranchée, comme coupables de haute trahison. Ils subirent leur arrêt à Tyburn le 21 avril 1534.

BARTON (Benjamin Smith), naturaliste américain, naquit en 1766, à Lancastre, ville de la Pensylvanie, où son père était ministre de l'Église épiscopale. Envoyé à Édimbourg pour faire ses études, il y publia en 1785, une brochure sur les propriétés de la jusquiame noire; il alla prendre le grade de docteur à l'université de Gœttingue, et à son retour en Amérique, pratiqua l'art de guérir dans sa ville natale. Nommé en 1789 professeur d'histoire naturelle et de botanique, il fut le premier qui enseigna publiquement ces deux sciences à ses compatriotes. Six ans après, il obtint une chaire de matière médicale, et, en 1790, il succéda au célèbre docteur Rush, en qualité de professeur des instituts de médecine. Barton mourut en 1816, à l'âge de 50 ans. On lui doit : *Mémoire sur la faculté de fascination qui a été attribuée à divers serpents d'Amérique*, Philadelphie, 1796, in-8°; traduit en allemand avec des notes par E. A. G. de Zimmermann, Leipzig, 1790; *Collection pour un essai sur la matière médicale des États-Unis*, Philadelphie, 1798; *Nouveaux aperçus sur l'origine des tribus et des nations de l'Amérique*, Philadelphie, 1798; *Fragments de l'histoire naturelle de la Pensylvanie*, Philadelphie, 1799; *Notes relatives à certaines antiquités américaines*. Philadelphie, 1796, *Mémoire sur le goître et la fréquence de cette maladie dans différentes parties de l'Amérique du Nord*, Philadelphie, 1800, in-4°; traduit en allemand, avec des notes par G. Liebsch, Gœttingue, 1802, in-8°; *Éléments de botanique ou esquisse de l'histoire naturelle des végétaux*, Philadelphie, 1804.

BARTRAM (Jean), savant botaniste, né en Pensylvanie en 1701, voyagea longtemps dans l'Amérique septentrionale. Ses *Observations* sur la botanique et l'histoire naturelle de cette partie du monde ont été publiées à Londres en 1751, in-8°, sous le titre de : *Voyage de la Pensylvanie à Onondago, au lac Ontario*, etc.

BARTRAM (Guillaume), fils du précédent, parcourut également la Caroline, la Géorgie, la Floride, et publia la relation de son voyage à Philadelphie, 1791, in-8°, traduit en français par P. V. Benoist, 1799, 2 vol. in-8°.

BARTSCH (Jean), médecin hollandais, ami de Linné, prit dans sa société l'amour de la botanique, accepta la place de médecin de la compagnie hollandaise à Surinam offerte par Boerhaave à Linné et refusée par ce dernier qui obtint de se faire remplacer par son ami. Bartsch, arrivé à Surinam, se trouva en lutte aux vexations du gouverneur et succomba au chagrin, et à l'insalubrité du climat vers 1755. Sa *Dissertation sur la chaleur de Surinam* et ses *lettres* à Linné font regretter sa fin prématurée. Linné donna le nom de *Bartsea* à un nouveau genre de plantes.

BARTSCH (Adam), graveur allemand, conservateur du cabinet impérial des estampes à Vienne, mort le 21 août 1820, a gravé d'après les dessins des grands maîtres, différentes pièces très-estimées. On cite le *Catalogue raisonné de l'œuvre de Lucas de Leyde*, Vienne, 1798; id. *De l'œuvre de Rembrandt*, Vienne, 1797; *le Peintre Graveur*, Vienne, 1803-1820, 21 vol. in-8°.

BARUCH, un des douze petits prophètes, fut disciple et secrétaire de Jérémie, et le suivit en Égypte lors de la prise de Jérusalem par Nabuchodonosor. Après la mort du prophète, il rejoignit les Juifs captifs à Babylone. C'est là qu'il publia ses prophéties. Les Juifs et les protestants ne reconnaissent point comme canonique le livre de Baruch.

BARUETH (Jean), ministre hollandais, né en 1709, mort en 1782 à Dordrecht où il était pasteur, a laissé une *Histoire du stathoudérat*, peu estimée.

BARUFFALDI (Jérôme), littérateur et poëte italien, professeur de belles-lettres et grand vicaire de l'archevêché de Ravenne à Ferrare, né dans cette ville le 17 juillet 1675, mort le 1er avril 1755, est un des écrivains les plus féconds et les plus ingénieux que l'Italie ait produits. Mazzuchelli donne de lui dans les *Scrittori d'Italia* une liste de plus de 100 ouvrages en prose et en vers. Un des plus estimés est son poëme didactique sur la culture du chanvre : *il Canapaio, lib. VIII*, Bologne, 1741, in-4°.

BARUFFALDI (Jérôme), jésuite, savant bibliographe, neveu du précédent, né le 16 janvier 1740, à Ferrare, professa la rhétorique au collége des nobles de Parme, puis à Brescia. A la suppression de la société le P. Baruffaldi revint dans sa patrie, où il fut nommé vice-bibliothécaire, secrétaire perpétuel de l'Académie et inspecteur des études dans le Ferrarais. Il mourut au mois de fév. 1817. Ses principaux ouvrages sont : *Saggio della tipografia ferrarese*, Ferrare, 1777; catalogue des ouvrages imprimés dans cette ville, de 1471 à 1500. *Commentario storico della biblioteca Ferrarese*, ibid., 1782; *Vita di Claudia Tedeschi*, ibid., 1784, in-8°; *Notizie delle academie letterarie Ferraresi*, ibid., 1787; *Vita di Lodov. Ariosto*, ibid., 1807, in-4°. C'est la meilleure biographie qu'on ait de ce grand poëte. Les exemplaires en sont rares en France. *Continuazione delle memorie istoriche de letterati Ferraresi*, ibid., 1811. On doit en outre, à Baruffaldi, quelques dissertations sur des objets d'antiquité, insérées dans les *Opuscoli Ferraresi*; et, dans le tome VIII du même recueil, une *Vie de Pelleraino Morato*. Il avait préparé une nouvelle édition de la célèbre comédie du Bojardo : *Il Timone*. Un des amis de Baruffaldi l'a publiée, Ferrare, 1819, in-4°.

BARUTEL (Grégoire de), poëte languedocien, né vers 1620 à Villefranche de Lauragais, fut l'un des élèves et des amis du célèbre Goudelin, et se fit connaître

dans sa jeunesse par quelques pièces de vers, qui lui valurent le suffrage des amateurs. En 1651, il remporta le premier prix à l'Académie des jeux floraux, par un poëme *sur le jeu du lansquenet,* qu'il fit imprimer avec ses premiers essais sous ce titre : *le Triomphe de l'églantine,* Toulouse, 1651, in-4°. Ce volume est devenu très-rare. Barutel renonça de bonne heure à la poésie.

BARUTEL (le P. Thomas-Bernard), prédicateur, né à Toulouse, en 1720, embrassa la règle de Saint-Dominique et ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour la chaire. Comme il prêchait le plus souvent d'abondance, sur de simples notes ou sur des signes tracés avec la pointe d'un canif au dos de son crucifix, il n'a été recueilli qu'une partie de ses œuvres. Le P. Barutel était au couvent des Dominicains de Castres (dans l'Albigeois), au commencement de la révolution. Ayant refusé de prêter le serment, il fut enfermé dans la Chartreuse de Saix avec plusieurs religieux de son ordre, et y mourut en 1792. On a de lui : *Sermons, Panégyriques et Discours,* Toulouse, 1788, 3 vol. in-12.

BARWICK (Pierre), médecin anglais, né à Wetherstack en 1619, et mort à Venise en 1705, fut un des grands défenseurs de la circulation du sang par Harvey. On lui attribue un traité intitulé : *De iis quæ medicorum animos exagitant,* et une *Vie* de son frère Jean, théologien anglican.

BARY (Henri), graveur flamand fort habile, né vers 1625. Les amateurs font grand cas des pièces suivantes : *Une Vieille* qui jette de l'eau par une fenêtre, d'après Fr. Micris ; *Une jeune Personne endormie,* ayant derrière elle un jeune homme ; *Un Mendiant et un faiseur de balais; L'Été et l'Automne,* tableau allégorique copié sur Vandyck ; *Un ménage rustique;* les portraits d'*Hugues Grotius,* de *Corneille Kettel,* de *Michel Ruyter,* de l'*amiral Vlugh,* de *Tromp,* de *Jacob Backer,* etc.

BARYPHONUS (Henri), dont le nom allemand était *Grobstimm,* naquit à Wernigerad vers 1584, et fut musicien de ville à Quedlimbourg. On lui doit plusieurs ouvrages relatifs à la musique et, entre autres, *Pleiades musicæ,* etc., 1615; *Isagoge musica,* 1609; *Catalogus musicorum tam priscorum quam recentium; Historia veterum instrumentorum musicorum,* etc.

BARZAPHARNES, général de Pachorus, roi des Parthes, qu'il aida puissamment à conquérir la Syrie, l'an 41 avant J. C. L'année suivante, il vint au secours d'Antigone, roi des Juifs, contre Hérode, son compétiteur; il fit prisonnier Hircan et Phasaël, dont il causa la mort; fit saccager le palais d'Hérode, qui avait pris la fuite; ravagea la ville et tout le pays, et mena Hircan prisonnier à Babylone, après lui avoir fait couper les oreilles.

BARZENA (Alphonse), jésuite, surnommé *l'Apôtre du Pérou,* né à Cordoue en 1528, mort en janvier 1598, passa en Amérique en 1559 et consacra le reste de sa vie à l'instruction des indigènes du Tucuman et du Paraguay. Il est auteur d'un *Lexique* et d'un *Livre de prières,* en 5 dialectes américains, *Peruviæ,* 1590, in-fol., très-rare; c'est la plus ancienne impression connue de Lima.

BARZIZA (Christophe), médecin, neveu du célèbre grammairien Gasparini, né vers 1405 à Bergame, professa la médecine à Padoue de 1434 à 1440 avec une grande réputation, et laissa plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *De febrium cognitione et curâ,* Lyon, 1517; *Introduct. ad omne opus practicum medicinæ,* Augsberg, 1518 ; *Comment. ad nonum Rhasis,* Pavie, 1494, in-folio.

BARZIZZIO ou **BARZIZZA.** *Voyez* **GASPARINO.**

BARZONI (Victor), né à Lunato, dans l'État de Venise, en 1764, fit ses études à Brescia. Fort attaché à l'examen du gouvernement de sa patrie, il se montra très-opposé aux principes de la révolution française et exprima cette opinion avec beaucoup de force dans un volume publié en 1794, sous ce titre : *le Solitaire des Alpes.* L'invasion de l'Italie en 1796 ne fit qu'accroître la haine de Barzoni pour le nom français, et il s'exhala dans une brochure intitulée : *Les Romains en Grèce.* Bonaparte fit saisir les exemplaires, et poursuivre l'auteur qui se réfugia en Toscane et se tint longtemps caché dans les Apennins. Il acheva, à cette époque, sous le titre *la République française,* Venise, 1799, une histoire de la révolution en France. En 1799, lors de l'expulsion des Français de la péninsule, Barzoni se rendit à Milan où il publia *Revoluzioni della republica Veneta.* Réfugié d'abord à Vienne, puis à Malte quand les Anglais s'en furent emparés, il publia dans cette île *le Carthaginois,* journal politique dirigé contre le gouvernement de Napoléon, et un livre intitulé : *Motifs de la rupture du traité d'Amiens.* Dans les dernières années de sa vie, Barzoni s'était retiré à Naples où il est mort en 1829.

BAS (le). *Voyez* **LEBAS.**

BASADONNA (Jean), sénateur vénitien, habile négociateur et poëte agréable du 16e siècle, a publié des *Dialogues* latins, Venise, 1518.

BASAN (Pierre-François), graveur et marchand d'estampes, né à Paris le 23 octobre 1723, mort le 12 janvier 1797, donna à ce commerce toute l'extension possible, et publia avec Lemire la collection des gravures pour les *Métamorphoses* d'Ovide, un grand nombre de *Catalogues,* et un *Dictionnaire des graveurs anciens et modernes,* 3e édition, augmenté d'une *Notice historique sur l'art de la gravure,* Paris, 1809, 2 vol. in-8°.

BASANIER (Martin), mathématicien et musicien qui vivait à Paris vers la fin du 16e siècle, a fait imprimer : *Plusieurs beaux secrets touchant la théorie et la pratique de la musique,* 1584, très-rare.

BASCAPE (Charles BASILICA-SANCTI-PETRI ou, par contraction), savant prélat italien, naquit en 1550 à Milan, d'une famille patricienne. Après avoir achevé ses études à Pavie, il se fit agréger au collége noble des jurisconsultes de Milan; mais, fatigué bientôt des cabales et des tracasseries de ses confrères, il abandonna le barreau ; et, ayant embrassé l'état ecclésiastique en 1596, il prit deux ans après l'habit des clercs réguliers de Saint-Paul. Ce fut alors qu'il changea le nom de François qu'il avait reçu au baptême. Honoré de la confiance de saint Charles, il fut envoyé par ce prélat, en 1580, à Madrid, pour y régler avec la cour d'Espagne différentes affaires qui intéressaient l'Église de Milan. Le pape Clément VIII lui conféra l'évêché de Novarre, où il mourut le 6 octobre 1615, à 65 ans. Il était très-versé dans le droit canon et dans l'histoire ecclésiastique, comme on peut en

juger par ses nombreux nombreux ouvrages. Il en a publié dix-neuf et laissé manuscrits quarante-deux. Les principaux sont : *De metropoli mediolanensi*, Milan, 1575, 1596, 1598, in-8°, et 1628, in-fol; *De regulari disciplina monumenta patrum*, Milan, 1588; *De vita et rebus gestis Caroli card. archiep. mediol.*, Ingolstadt, 1592, in-4°, Brescia, 1602, in-4°; *Novarria seu de ecclesia novarriensi libri duo*, Novarre, 1612.

BASCARINI (Jean), médecin de Ferrare et professeur de théorie dans les écoles de cette ville, mort en 1675, est auteur de *Dispensationum medico-moralium canones XII*, 1675, in-16, et réimprimé avec d'autres ouvrages du même docteur.

BASCH (Sigismond), professeur de philosophie, né à Juliusbourg dans la Silésie, le 5 septembre 1700, mort le 2 avril 1771, fut successivement coïnspecteur à Christianstadt en 1730, archidiacre, membre du consistoire, premier prédicateur de la cour et surintendant général à Hildbourghausen en 1732, puis à Weimar. Il a laissé un livre de chorals et la préface de l'ouvrage intitulé : *Le langage du cœur dans le chant*, 1754.

BASCHENOW (Wasili), architecte et académicien russe, vice-président de l'Académie des arts sous Paul Ier, projeta un plan de reconstruction du Kremlin, et bâtit dans le goût gothique le palais de Zarizin, que Catherine II fit démolir depuis.

BASCHI (Mathieu), fondateur des capucins, naquit dans le duché d'Urbin, et entra dans l'ordre des mineurs observantins, au commencement du 16e siècle. Touché du relâchement qui s'était introduit dans l'ordre, il se sentit fortement porté à faire revivre parmi ses frères la règle de St.-François dans toute sa rigueur, et s'imagina que le saint patriarche de l'ordre lui avait apparu dans une vision, revêtu de l'habit qu'il avait porté. Baschi prit aussitôt une robe d'une étoffe grossière, se couvrit la tête d'un capuchon pointu, d'où est venu à ses disciples le nom de *Capucins*, et, dans cet équipage, sortit furtivement de son couvent de Montefalcone, se rendit à Rome, et se présenta à Clément VII, qui, suivant sa demande, lui permit de porter son nouvel accoutrement, et de travailler au salut des pêcheurs, sous la condition de se présenter tous les ans au chapitre des frères mineurs. En peu de temps, frère Baschi eut un grand nombre de disciples; mais il trouva aussi beaucoup de persécuteurs parmi les observantins, qui étaient surtout révoltés de son capuchon pointu. Il fut arrêté dans un chapitre général, et mis en prison par ordre du provincial. La duchesse de Camerino, nièce du pape, obtint sa liberté. Sa réforme fut approuvée du souverain pontife en 1528, et, l'année suivante, il eut le titre de vicaire général de l'ordre : au bout de deux mois, il quitta cet emploi, sortit de son couvent, et courut de tous côtés, prêchant la parole de Dieu. Ce fut en exerçant ce ministère, qu'il mourut à Venise en 1552.

BASCHI (Charles de), marquis d'AUBAIS. *Voyez* **AUBAIS.**

BASCHILOW (Semen), savant russe, né vers 1740, mort en 1770, secrétaire du sénat de Pétersbourg, publia quelques livres des *Annales* de Nicon, 1767 et 1768, le *Sudebnick* du czar Iwan Wasiliewitch, et d'autres pièces relatives à l'histoire de son pays.

BASEDOW (Jean-Bernard), né à Hambourg, le 11 septembre 1723, était fils d'un perruquier; les mauvais traitements lui firent abandonner la maison paternelle : un médecin de village le prit à son service, et le décida bientôt à retourner chez son père. Entré dans les basses classes du collége de St.-Jean, la rudesse de ses maîtres le rendit dur et violent lui-même. En 1744, Basedow alla à Leipzig étudier la théologie : il se livra tout entier aux leçons du docteur Crusius et à l'étude de la philosophie. Elle commença par le rendre sceptique en théologie; la lecture approfondie des livres saints le ramena à la foi; mais, dans son isolement, il forma sa foi d'après ses idées, et elle fut peu orthodoxe. Revenu à Hambourg, il y vécut comme candidat jusqu'en 1749, que M. de Quaalen, conseiller intime de Holstein, le donna pour précepteur à son fils. Basedow commença à s'occuper d'éducation. Nommé, en 1753, professeur de morale et de belles-lettres à l'Académie de Soroë, en Danemark, il publia, en 1758, sa *Philosophie pratique pour toutes les conditions*, qui contenait de fort bonnes choses sur l'éducation en général, et sur celle des filles en particulier; mais il mit en avant des propositions peu conformes à l'orthodoxie luthérienne; aussi, le comte de Daneskiold, inspecteur de l'Académie, lui fit-il ôter sa place, pour le transférer au gymnase d'Altona. Basedow continua de s'adonner à des travaux théologiques. Lorsqu'il publia, en 1764, sa *Philaléthée*, ou *Nouvelles Considérations sur les vérités de la Religion et de la raison, jusque sur les limites de la révélation*, Altona, 2 vol. in-8°, le magistrat en fit défendre la lecture; il n'eut plus la permission d'imprimer à Hambourg ni à Lubeck; la communion lui fut interdite, ainsi qu'à toute sa famille; le peuple alla jusqu'à vouloir le lapider. Après avoir déployé une activité prodigieuse à la défense de ses opinions, Basedow cessa tout à fait de donner des leçons, sans perdre son traitement, et, vers la fin de l'an 1767, il abandonna la théologie pour s'occuper avec la même ardeur de l'éducation. Il conçut le projet de la réformer entièrement en Allemagne. Il commença par publier une *Adresse aux amis de l'humanité et aux hommes puissants, sur les écoles, les études et leur influence sur le bonheur public*, Hambourg, 1768. Il proposait la réforme des écoles, des méthodes d'enseignement, l'établissement d'un institut pour former des maîtres, et demandait des souscriptions pour l'impression de son *Livre élémentaire*, où ses principes devaient être exposés et accompagnés de planches : il avait besoin de 5050 écus. Les souscriptions se montèrent bientôt à 15,000 écus; l'impératrice de Russie, Catherine II, envoya 1000 écus, le roi de Danemak 900 écus, etc. En 1770, parut le 1er volume de la *Méthode pour les pères et les mères de famille, et pour les chefs des peuples*; ce vol. fut suivi, six mois après, des trois premières parties de son *Livre élémentaire*, in-8°, avec 54 planches. Encouragé par le succès de son *Livre élémentaire*, il écrivit plusieurs autres ouvrages consacrés, soit aux enfants, soit aux parents, et destinés à en propager les principes. Les voyages qu'il fit à Brunswick, à Leipzig, à Dessau, à Berlin, à Halle, pour y examiner l'état de l'instruction publique, lui ayant fourni l'occasion d'étendre ou de rectifier ses idées, il publia une nouvelle édition fort améliorée de son *Livre élémentaire*, sous ce titre : *Traité élé-*

mentaire, ou *Recueil méthodique de toutes les connaissances nécessaires pour l'instruction de la jeunesse.* Dans ses voyages, il avait été fort bien accueilli par le prince d'Anhalt-Dessau, qui lui promit sa protection. C'était alors qu'il avait résolu de fonder à Dessau un institut d'éducation, et d'appliquer lui-même ses principes, en formant des élèves qui pussent les répandre dans toute l'Allemagne. Peu propre, par la nature de son esprit et de son caractère, à réussir dans un état qui exige avant tout de l'ordre, de la patience et de la tenue, il porta dans ce nouveau projet son ardeur accoutumée : le nom de *Philanthropinon* lui parut le plus convenable à ses vues. Il ne tarda pas à le mettre à exécution ; mais le succès fut loin de répondre à son attente : il eut peu d'élèves. L'établissement, mal administré, devint le théâtre des querelles du curateur Basedow, avec les maîtres qui y enseignaient sous son inspection. Il avait renoncé, dès 1778, à la direction de cet établissement qui fut fermé en 1792. Basedow cessa presque entièrement de s'occuper d'éducation ; il revint à ses méditations théologiques, et, fixé tantôt à Magdebourg, tantôt à Halle, tantôt à Leipzig, il prit part à la fameuse discussion qu'excitèrent en Allemagne les *Fragments de Wolfenbüttel,* ouvrage posthume et anonyme de Reimar, publié par Lessing. Basedow embrassa la cause du christianisme dans plusieurs ouvrages, entre autres dans sa *Proposition aux Penseurs du 19e siècle, pour rétablir la paix entre le christianisme primitif bien entendu, et la raison éclairée*, Irénople, deux parties, 1779, in-8°. Il venait de publier son *Jésus-Christ, le Monde chrétien et le petit nombre d'élus,* 1784, in-8°, lorsque, par un dernier retour à cette étude, qui avait partagé avec la théologie ses forces et son temps, il donna une *Nouvelle Méthode d'apprendre à lire,* Hambourg, 1785, in-8°, qu'il appliqua lui-même avec succès dans deux écoles de petites-filles, à Magdebourg, et cet enseignement occupait journellement, pendant quatre heures, cet homme d'un zèle infatigable, lorsqu'il mourut dans cette ville, le 25 juillet 1790, avec la fermeté et la résignation d'un chrétien.

BASEGGIO (Lorenzo), compositeur vénitien, a donné *Equivoci del Caso,* 1712, et *Laomedonte,* 1715.

BASEILHAC (Jean). *Voyez* **COSME**.

BASELIUS (Jacques), auteur hollandais, né en 1550, fut d'abord prédicateur à Flessingue, puis à Berg-op-Zoom, où il mourut en 1598. On a de lui une *Relation* du siége de cette ville en 1588, imprimée en 1605 et devenue fort rare.

BASELIUS (Jacques), petit-fils du précédent, né à Leyde, pasteur à Kerkwerven, village de Zélande, fut très-versé dans l'histoire civile et ecclésiastique. Son principal ouvrage est l'Histoire religieuse de la Belgique depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à l'année 1600 : *Sulpitius Belgicus, sive historia religionis instauratæ,* etc., Leyde, 1657.

BASELIUS (Nicolas), chirurgien à Bergues-Saint-Winox en Flandre, a écrit *Descriptio cometæ quæ apparuit 14 novembri* 1577, Anvers, 1578.

BASELLI (Benoît), chirurgien de Bergame, mort en 1621, a donné *Apologia quâ pro nobilitate chirurgiæ strenuè pugnatur,* Bergame, 1604, in-4°.

BASHAW (Edouard), théologien non conformiste, mort en 1771 à Newgate, où il avait été renfermé pour avoir refusé de prêter serment d'allegeance, a publié des *Dissertations antisociniennes,* et *Dissertations sur la monarchie absolue et politique.*

BASHUYSEN (Henri-Jacq. van), savant professeur de langues orientales à Hanau où il était né en 1679 et mourut en 1758. Sa passion pour l'hébreu lui fit établir à ses frais une imprimerie, d'où sortirent le *Pentateuque* d'Abrabanel en 1710, avec les points et virgules, plus estimé que les éditions de Venise ; le *Psautier hébraïque,* avec des *Notes* abrégées des rabbins, assez bien exécuté.

BASILE (Saint), archevêque de Césarée en Cappadoce, docteur de l'Église, naquit dans cette ville en 329, d'une famille originaire du Pont, où elle avait tenu un rang considérable. Après avoir fait ses études dans la province du Pont avec un succès éclatant, il alla suivre à Constantinople les leçons de Libanius, le plus célèbre rhéteur de son temps. Au sortir de cette école, Basile alla se perfectionner à Athènes. Là, il retrouva Grégoire de Nazianze, son ancien ami. Il résista aux propositions avantageuses qui lui furent faites pour l'y fixer au rang des maîtres, et revint dans sa patrie. Il y remplit pendant quelque temps une chaire de rhétorique, et parut avec éclat dans le barreau ; mais la crainte que les applaudissements qu'il recevait dans ce double emploi ne lui enflassent le cœur, le fit renoncer à des états profanes, pour se consacrer entièrement à Dieu. Il reçut le baptême en 357, vendit et distribua son bien aux pauvres, parcourut les monastères de la Syrie, de la Mésopotamie et de l'Égypte. A son retour, Basile fut obligé de se séparer de la communion de Dianée son évêque, qui avait eu la faiblesse de souscrire la formule arienne de Rimini. Il se retira dans les déserts du Pont, non loin du monastère de filles que sa mère et sa sœur avaient fondé sur les bords de l'Iris. A leur exemple, il en établit un pour les hommes de l'autre côté de la rivière, et y rassembla les solitaires dispersés dans le voisinage, pour leur faire mener la vie cénobitique qu'il préférait à la vie érémitique, dont l'isolement lui paraissait sujet à de grands inconvénients. Ces établissements s'étant multipliés dans le Pont et dans la Cappadoce, il leur donna une règle commune, et en conserva l'inspection générale, même après qu'il fut devenu évêque. L'empereur Valens s'étant rendu peu après à Césarée pour mettre les ariens en possession des églises des catholiques, Eusèbe, successeur de Dianée, hors d'état de lui résister, rappela Basile. Sa présence fit cesser les divisions qui régnaient à son sujet parmi les orthodoxes, son zèle fit échouer le projet de Valens, et son éloquence fit ouvrir les greniers des riches pour nourrir les pauvres qu'une affreuse famine avait réduits à la plus extrême misère. La mort de l'évêque Eusèbe ayant porté Basile, en 370, sur le siége de Césarée, cette Église prit dès lors une nouvelle face. Valens, toujours obsédé par les chefs de l'arianisme, reprit le projet de faire communiquer ensemble les ariens et les catholiques ; la terreur marchait à sa suite dans toutes les provinces qu'il traversait. Les évêques intimidés faiblissaient devant ses menaces. Le préfet Modeste, qui le précédait, avait ordre surtout de soumettre l'archevêque de Césarée ; mais la résignation de Basile imposa au préfet et à l'empereur même devant lequel il

comparut et on le laissa tranquille. Deux fois Valens se laissa arracher par les ariens l'ordre de l'exiler, deux fois il fut obligé de le révoquer. Basile mourut en 379. Les ouvrages de Saint Basile consistent en des Homélies, des Discours, des Morales, cinq livres contre Eunomius, un Livre du Saint-Esprit, un Commentaire sur Isaïe, plus de trois cents Lettres sur divers sujets. Ses œuvres ont été publiées par dom Garnier, 1721, 23 et 30, 3 volumes. L'ordre de Saint-Basile, le plus ancien des ordres religieux, tire, selon la plus commune opinion, son nom de ce saint évêque.

BASILE (St.), prêtre de l'Église d'Ancyre, vivait dans le troisième siècle sous le règne de Julien. Les magistrats d'Ancyre, ayant su que Basile s'était déclaré contre l'hérésie d'Arien, lui firent défense de continuer des assemblées; mais il méprisa leurs ordres et se glorifia d'y désobéir. Accusé de détourner le peuple par ses discours du culte des dieux, il fut conduit devant le proconsul Saturnin qui le fit traîner en prison en attendant l'arrivée de Julien. Ce prince, qui se préparait alors à la guerre contre les Perses devait traverser Ancyre pour se rendre à Antioche, où son armée se réunissait. Basile amené devant Julien confessa hautement Jésus-Christ. Livré sur-le-champ aux bourreaux, il périt au milieu des supplices le 29 juin 362. L'Église célèbre sa fête le 22 mars. Ses *Actes* ont été publiés en grec et en latin par le P. Henschenius.

BASILE, archevêque de Séleucie, que quelques-uns ont mal à propos confondu avec un autre BASILE, ami de saint Chrysostôme, monta sur ce siége vers l'an 440. Il assista au concile de Constantinople, en 448, où il combattit et condamna Eutychès; et l'année suivante, au conciliabule d'Éphèse, où, cédant à la terreur qu'inspirait Dioscore, il eut la faiblesse de souscrire au rétablissement de l'hérésiarque, et à la déposition de Flavien, en anathématisant les deux natures en J. C., dont il avait pris la défense dans le concile précédent; mais lorsque la paix eut été rendue à l'Église, sous l'empereur Marcien, il reconnut sa faute, en demanda pardon au concile de Calcédoine, et fut admis à la communion des orthodoxes. L'histoire garde le silence sur les autres actions de sa vie, qu'il termina, à ce que l'on croit, vers 458, dans une extrême vieillesse. Nous avons sous son nom, à la fin des *OEuvres de saint Grégoire Thaumaturge*, édit. de Paris, 1622, dans la *Bibliothèque des prédicateurs de Combefis*, et dans celle des Pères, quarante *Discours* et quelques *Homélies*; une *Vie de Ste. Thècle*, Anvers, 1608.

BASILE Ier, dit le *Macédonien*, empereur d'Orient, naquit de parents pauvres, dans un bourg de la Macédoine, près d'Andrinople. Lorsque les Bulgares prirent cette ville en 813, ils emmenèrent le jeune Basile pour ôtage; mais à la paix il retourna dans son obscure retraite. A l'âge de vingt-cinq ans, il se rendit à Constantinople sous les habits de la misère, fut recueilli par le gardien d'une église qui devint son protecteur, et le fit entrer comme écuyer chez un des officiers de l'empereur Michel III. Il survint bientôt une occasion de dresser un cheval fougueux que l'empereur aimait beaucoup; Basile en fut chargé, et réussit avec tant d'adresse, qu'il gagna la faveur de Michel, qui l'éleva rapidement jusqu'au grade d'accubiteur ou de chambellan, en 861. Cette faveur signalée excita la jalousie du patrice Bardas; et Basile, sachant ce qu'il avait à craindre d'un tel ennemi, résolut de le prévenir; il alarma l'empereur sur les projets de Bardas, et assassina lui-même son rival dans la tente de l'empereur. Basile fut associé à l'empire en 866. Symbace, neveu de Bardas, avait contribué à sa perte, dans l'espoir d'être nommé César; trompé dans son attente, il se révolta, fut pris, et condamné par le féroce Michel à avoir le poing coupé et les yeux crevés. Cependant Basile voulut ramener Michel à une conduite moins odieuse; mais ce prince, irrité de trouver un censeur dans l'homme qu'il avait élevé, résolut de le faire tuer. Basile, instruit de ce projet, se hâta d'en prévenir l'exécution. Michel s'étant enivré dans un repas, fut reporté dans sa chambre; Basile y courut aussitôt avec quelques amis, qui poignardèrent le tyran en 867. Parvenu au trône par le crime, Basile s'y fit remarquer par des vertus et par de grandes qualités; il arrêta les discussions religieuses, en chassant Photius, patriarche intrigant et hérétique, et en rétablissant saint Ignace, que Photius avait fait expulser neuf ans auparavant. Il réprima les manichéens qui désolaient les provinces depuis leur révolte sous le règne de Théodora, et battit les Sarrasins en Orient, en Italie, sur les côtes de la Grèce et de l'Ionie. Cependant Photius parvint à rentrer en faveur; et saint Ignace étant mort en 878, l'empereur replaça Photius sur le siége patriarcal. Ce prêtre sacrilége, habile et audacieux, entoura Basile d'hommes pervers et adroits qui parvinrent à le captiver entièrement. Ils entreprirent de perdre dans son esprit Léon, l'un de ses fils, qu'ils accusèrent de méditer un parricide; Basile fut sur le point de le faire mourir. On rapporte que la voix d'un perroquet accoutumé à répéter *pauvre Léon*, le ramena à des sentiments plus paternels, et qu'il reconnut enfin l'innocence de ce fils, auquel il rendit sa tendresse. Peu de temps après, il mourut d'une dyssenterie, ou, suivant Zonare, d'une blessure qu'un cerf lui fit à la chasse en 886. Basile avait régné vingt ans. Il forma le projet d'un corps de droit qu'on a nommé les *Basiliques*, qui fut terminé par Léon le Philosophe, son fils. Il nous reste de lui les avis qu'il adressa à son fils Léon. Cet ouvrage, divisé en soixante chapitres, respire la morale la plus pure, et se trouve dans le Ier volume de l'*Imperium orientale* de Banduri.

BASILE II, empereur d'Orient, était fils de Romain le Jeune; mais la haine que ce dernier s'était attirée, ferma d'abord à ses enfants le chemin du trône, qui fut occupé à la mort de Romain, en 963, par Nicéphore Phocas, auquel Jean Zimiscès arracha, six ans après, le sceptre et la vie. Zimiscès reconnut pour ses successeurs les deux fils de Romain, Basile et Constantin, et sa mort, avancée par le poison que lui fit donner l'eunuque Basile, les rendit empereurs en 975. Ils furent mis d'abord sous la tutelle de l'eunuque, auquel Bardas Sclérus voulut enlever l'autorité. Après la défaite de Sclérus, Basile fut battu par Samuel roi des Bulgares, et son humiliation engagea Phocas à se faire proclamer en Asie. La mort de celui-ci et la soumission de Sclérus qui s'était joint à l'usurpateur, délivrèrent Basile des troubles intérieurs, et il songea à repousser les Bulgares; il vainquit plusieurs fois leur roi Samuel; mais, en 1013, il déshonora sa vic-

toire par une horrible cruauté : maître de quinze mille prisonniers, il leur fit crever les yeux, en épargnant un seul par centaine, pour qu'il pût reconduire les autres dans leur patrie. Ce spectacle affreux causa la mort du roi Samuel. Enfin, en 1017, les Bulgares reconnurent Basile pour leur souverain, et l'empereur rentra en triomphe dans Constantinople en 1019. Les Sarrasins ravageaient la Palestine. Basile défit d'abord les Abasces en 1019, et déjoua une conjuration formée contre lui par Nicéphore, fils de Phocas, et par Xiphias. En 1025, il allait attaquer les Sarrasins, lorsque la mort le surprit dans la 70e année de son âge, et la 50e de son règne.

BASILE, imposteur, né en Macédoine, voulut se faire passer pour Constantin Ducas, mort depuis quelques années, et se mettre à la place de Romain qui régnait alors. Ce dernier, voyant de jour en jour grossir le nombre des révoltés et ne se croyant plus en sûreté, envoya des forces imposantes contre Basile, et le fit amener à Constantinople, où il fut brûlé vif.

BASILE, chef des Bogomiles, hérétiques de Bulgarie, attaqua dans le 12e siècle le mystère de la Ste-Trinité. Il déclamait contre le mariage, et permettait la communauté des femmes. Condamné en 1110 dans un concile de Constantinople, convoqué par l'empereur Alexis Comnène, il refusa de se rétracter, et périt dans les flammes.

BASILE, surnommé l'*Oiseau*, né dans une classe obscure et attaché dès son enfance à la personne de Constantin VII Porphyrogénète, parvint à faire détrôner et exiler Romain Lécapène qui régnait avec Constantin. Ce dernier étant mort, Romain le jeune succéda à son père en 959, et Basile, ne se trouvant pas assez récompensé par le fils des services rendus au père, forma un complot avec plusieurs patrices mécontents : il s'agissait de poignarder Romain et de couronner Basile. Le complot découvert, les conjurés expirèrent dans les supplices. Basile devint fou au moment de son arrestation et fut transporté dans l'île de Proconèse où il mourut presque aussitôt, l'an 961.

BASILE, patrice de Constantinople, sous l'empereur Constantin Porphyrogénète, 950 ans avant J. C., avait composé un *Traité de tactique navale* dont Fabricius nous a conservé quelques fragments dans sa *Bibliothèque grecque*.

BASILE VALENTIN, célèbre alchimiste, et l'un des fondateurs de la chimie moderne. On n'a aucun détail sur sa vie, et ce qu'on en a dit est si contradictoire et si mêlé de fables, que de bons critiques ont pensé qu'il n'avait jamais existé, et que ce nom, formé de deux mots, l'un grec, l'autre latin, signifiant *roi puissant*, était le voile sous lequel un adepte avait voulu cacher son nom, et indiquer le pouvoir de l'alchimie. Les uns le font vivre au 12e siècle, d'autres le font naître à Erfurt en 1394, et écrire en 1415. Quel que soit l'auteur qui s'est caché sous ce nom, il a écrit en haut allemand, et on n'a traduit en latin que la moindre partie de ses ouvrages. Ils sont tous assez recherchés, voici les principaux : *De microcosmo deque magno mundi mysterio et medicinâ hominis*, Marpurg, 1609, in-8o ; *Azoth, sive Aureliæ philosophorum....*, Francfort, 1613, in-4o, traduit en français en 1660 et 1669 ; *Practica, unà cum duodecim clavibus et appendice*, Francfort, 1618, in-4o ; *Apocalypsis chymica*, Erfurt, 1624, in-8o ; *Manifestatio artificiorum*, etc., par J. Israël, sous ce titre : *Révélation des mystères des teintures essentielles des sept métaux, et de leurs vertus médicinales*, Paris, 1646, in-4o ; *Currus triumphalis antimonii*, Lipsiæ, 1624, in-8o; *Tractatus chimico-philosophicus de rebus naturalibus et præternaturalibus metallorum et mineralium*, Francfort, 1676, in-8o; *Haliographia, de præparatione, usu ac virtutibus omnium salium*, Bologne, 1644, in-8o. Cet auteur paraît exact dans ses expériences. Après chaque préparation, il manque rarement d'en donner quelque usage médical ; aussi il passe pour le fondateur de la chimie pharmaceutique. Il est le premier qui ait conseillé l'usage de l'antimoine à l'intérieur, et il a enrichi la médecine de plusieurs préparations de ce métal, comme aussi du sel volatil huileux (carbonate d'ammoniaque empyreumatique) dont Sylvius Deleboe a voulu se faire honneur.

BASILE, prince de Moldavie dans le 17e siècle, commettait toutes sortes d'injustices et d'exactions : les Moldaves, las de sa tyrannie, le déposèrent et mirent à sa place Étienne XII, dit *Barduze*. Basile fit d'inutiles tentatives pour remonter sur le trône, et mourut dans l'obscurité.

BASILE. *Voyez* **VASSILI**.

BASILE (J. B.), comte de Torone, poëte napolitain, mort avant 1637, est auteur de plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Opere poetiche*, Mantoue, 1612, in-12 ; *Lo Cunto de li Cunti*, etc., Naples, 1678, in-12, recueil de Nouvelles écrites en napolitain ; elles ont été traduites en italien et réimprimées plusieurs fois ; *le Muse napoletane*, recueil d'églogues, ibid., 1678. Il a donné en outre des éditions de plusieurs poëtes, avec des *Notes* et *Commentaires* italiens.

BASILE (Adrienne), sœur du précédent, cultivait aussi la poésie et la musique. Le Marini et Toppi font mention de ses *Composizioni in verso*. Elle a publié à Rome, 1637, in-4o, un poëme de son frère, intitulé : *Théagène*, tiré des *Éthiopiques* d'Héliodore.

BASILE (Ambroise), né à Condom, secrétaire de M. de Montazet, archevêque de Lyon, mort à Paris vers 1800, est l'éditeur de plusieurs ouvrages élémentaires, entre autres de l'*Éducation des filles*, par Fénélon, auquel il ajouta une bonne préface.

BASILI (dom Francisco), né à Pérouse vers le milieu du 17e siècle, fut maître de chapelle de l'église Neuve de cette ville et écrivit pour l'académie des *Unissoni*, un drame *Santa Cecilia*, et un oratorio *I Martiri*.

BASILI (dom André), compositeur, maître de chapelle de l'église de Lorette, vers le milieu du 18e siècle, a beaucoup écrit pour l'église ; et a publié un *Miserere* à 8 voix. Mort en 1775.

BASILICO (Ciriaco), auteur napolitain du 17e siècle, a traduit en vers italiens de différentes mesures le *Satyricon* de Pétrone, et en vers *sciolti* le *Moretum*, attribué à Virgile. Ces deux traductions ont paru en un vol. à Naples, 1678, in-12.

BASILICO (Jérôme), jurisconsulte sicilien du dix-septième siècle, mort en 1670, cultiva les belles-lettres, l'éloquence et la poésie, et fut des Académies de Messine et de Palerme. On a de lui des *Discussions académiques*,

imprimées in-4°, 1654-62 ; des *Panégyriques* de Charles II, roi d'Espagne, et d'autres personnages, Madrid, 1666-1668, in-fol.; et un ouvrage de droit intitulé : *Decisiones criminales magnæ regiæ curiæ regni Siciliæ*, Florence, 1691, in-fol.

BASILIDE, hérésiarque d'Alexandrie, mort sous Adrien vers l'an 130. Son système était un mélange confus de pythagoricisme, de judaïsme et de christianisme. Il avait écrit 24 livres sur l'Évangile, dont on trouve quelques fragments dans le *Spicilége* de Grabbe.

BASILINE, 2e femme de Jul. Constantin, et mère de l'empereur Julien, d'abord convertie au christianisme protégea les chrétiens d'Éphèse, mais ayant embrassé l'hérésie d'Arius, elle persécuta les chrétiens et fit exiler saint Eutrope, évêque d'Andrinople.

BASILISQUE, frère de Vérine, femme de Léon Ier, empereur d'Orient, fut chargé, en 468, de l'expédition destinée à chasser d'Afrique Genséric et les Vandales; soit négligence, soit trahison, il perdit un temps précieux qui permit à Genséric de rassembler des forces et de profiter du vent pour mettre le feu à la flotte romaine, la détruire, attaquer et tailler en pièces toute l'armée dont Basilisque ramena les débris à Constantinople. L'indignation publique lui aurait coûté la vie sans le crédit de Vérine qui le fit sauver. Il reparut peu de temps après et défendit en 471 les approches de Constantinople pendant les troubles excités par le meurtre d'Aspar et d'Ardaburius. En 475 Zénon l'Isaurien s'étant attiré la haine générale, les yeux se tournèrent vers Basilisque qui fut couronné après la fuite de Zénon et le massacre de tous les Isaures que le peuple trouva dans Constantinople. Le premier soin du nouvel empereur fut de combler d'honneurs Harmace l'amant déclaré de sa femme Zénonide et de faire assassiner Patrice l'amant de Vérine et en secret son compétiteur à l'empire. Vérine, furieuse, jura la perte de Basilisque qui, par le conseil de sa femme, embrassa les erreurs d'Eutychès. Acace, patriarche de Constantinople, fomenta une sédition qui força l'empereur à dissimuler ses projets. Zénon se préparait à recouvrer son sceptre les armes à la main. Basilisque envoya contre lui deux armées qui se tournèrent du côté de Zénon et celui-ci, maître de Constantinople sans obstacle, relégua Basilisque, Zénonide et leurs enfants dans la forteresse de Limnes en Cappadoce. Arrivés là ils furent jetés dans une citerne sèche dont on mura l'entrée et dans laquelle ils périrent de froid et de faim en 477.

BASILOWITZ. *Voyez* **IVAN.**

BASIN (Simon), né à Paris, le 12 mars 1608, après avoir fait ses études, entra chez les dominicains. Ses parents l'en firent sortir par autorité; mais, reconnaissant par la suite sa vocation, consentirent qu'il s'engageât dans l'état ecclésiastique. Simon Basin devint chapelain d'Anne d'Autriche, femme de Louis XIII; mais la cour ayant peu d'attraits pour lui, il rentra chez les dominicains en 1632, prit le nom de *Thomas*, s'adonna à la prédication, et mourut à Paris, le 18 juillet 1671. Il a fait, en français, des Sermons et des Odes, et même une tragi-comédie; et en grec et en latin, quelques pièces de vers.

BASIN (Thomas), originaire de Calais, né à Rouen, fut évêque de Lisieux, sous Charles VII. Accusé sous le règne de Louis XI, de favoriser les Anglais et les Bourguignons, il fut exilé, et ensuite dépouillé de ses biens et de son évêché. Il se retira alors à Louvain, où il professa le droit, et alla depuis à Utrecht. Sixte IV le nomma vicaire de David le Bourguignon, évêque d'Utrecht, et lui donna le titre d'archevêque de Césarée. Il mourut à Utrecht, le 30 décembre 1491. Il a fait un *Traité contre Paul de Middelbourg*, imprimé dans le tome IV du *Spicilége de d'Achéry*; et une *Histoire de son temps*.

BASIN (Nicolas), frère du précédent, aussi retiré à Utrecht, y mourut au mois de juin 1495.

BASIN (Bernard), Espagnol, docteur de Paris et chanoine de Saragosse, sur la fin du 15e siècle, a laissé, entre autres ouvrages, un traité *De Artibus magicis et magorum maleficiis*, Paris, 1483, in-4°; 1506, in-8°.

BASINE, femme de Childéric Ier, roi de France, était mariée au roi de Thuringe, chez lequel Childéric se retira, quand il fut chassé par les grands du royaume, révoltés de l'impudence avec laquelle il faisait l'amour à leurs femmes. Il séduisit la femme du prince chez lequel il avait trouvé un asile, et lui inspira une passion si violente qu'elle quitta son époux pour venir rejoindre Childéric, quand celui-ci fut rappelé dans ses États. Les historiens s'accordent à faire naître de ce mariage le grand Clovis, véritable fondateur de la monarchie française.

BASINE, fille de Chilpéric et d'Audovère, fut violée par les domestiques de Frédégonde, et par ses ordres : ensuite on la renferma dans un couvent à Poitiers.

BASINGE (Jean) ou **BASINGSTOKE**, orateur, mathématicien et théologien anglais du 13e siècle, se distingua par son savoir et ses vertus. Il fit le voyage d'Athènes pour se perfectionner dans la langue grecque, presque inconnue alors en Europe, et contribua beaucoup à en ranimer l'étude en Angleterre en traduisant du grec en latin une grammaire qu'il intitula *Donatus Græcorum*. Il y introduisit aussi l'usage des chiffres grecs. Il avait rapporté de ses voyages un grand nombre de manuscrits. Il a publié une *Concordance des Évangiles*, et un volume de *Sermons*. Il est mort en 1252 après avoir été successivement archidiacre de Londres et de Leicester.

BASINIO DE BASANIIS, poëte, né à Parme vers 1425 et mort à l'âge de 32 ans, avait à 20 ans publié un poëme intitulé *Méléagre*, dans lequel on reconnaît un poëte nourri de la lecture d'Homère. Cet ouvrage lui valut la protection de Lionel d'Este auquel il l'avait dédié, et qui le nomma professeur d'éloquence latine à l'université de Ferrare. Il perdit cette place pour n'avoir pas réussi dans une mission politique que lui confia Lionel, et retrouva un Mécènes plus généreux dans Sigismond Mélatyte, en l'honneur duquel il écrivit son poëme des *Hespérides*; il avait entrepris un nouv. poëme sur l'*Expédition des argonautes* que l'affaiblissement subit de ses forces ne lui permit pas d'achever; il fit son testament le 24 mai 1457, et quelques jours après il avait cessé de vivre. Ses œuvres ont été publiées à Rimini, 1794, 2 vol.

BASIRE (Isaac), théologien anglican, né dans l'île de Jersey en 1607, [fut nommé, vers l'année 1640], chapelain de Charles Ier. Lors des troubles, Basire forma le projet d'aller propager dans l'Orient la doctrine de l'Église anglicane. Il partit en 1646, parcourut la Morée, la Pa-

lestine, la Mésopotamie, et alla jusque dans la Transylvanie, où George Ragotzi II l'accueillit favorablement, et le nomma professeur en théologie de l'université de Weissembourg, nouvellement fondée. Après un séjour de sept ans dans ce pays, la nouvelle de la restauration le rappela en Angleterre. Il fut réintégré dans ses bénéfices, et nommé chapelain de Charles II. Il mourut en 1676, âgé de 69 ans. On a de lui entre autres ouvrages : *Deo et Ecclesiæ sacrum*, ou *le Sacrilége jugé et condamné par saint Paul; Diatriba de antiquâ Ecclesiæ britannicæ libertate*, Bruges, 1656, in-8°; *Histoire du presbytérianisme anglais et écossais*, Londres, 1659 et 1660, in-8°.

BASIRE (Jacques), graveur, né à Londres, vers 1740, a laissé plusieurs pièces d'après le Guerchin et autres grands maîtres. Sa grande estampe représentant *l'Entrevue de François Ier et de Henri VIII au camp du drap d'or, en* 1520, est la plus estimée.

BASIRE (Claude). *Voyez* **BAZIRE**.

BASIUS (Jean), jurisconsulte frison du 16e siècle, secrétaire de la ville de Delft, a publié : *Paradoxarum disputationum juris civilis, Lib. IV*, Bâle, 1575.

BASKERVILLE (Jean), célèbre fondeur de caractères, et imprimeur anglais, né en 1706, à Wolverley, dans le comté de Worcester. Après avoir été successivement maître d'écriture et vernisseur à Birmingham, il entreprit, en 1750, de fondre de nouveaux caractères d'imprimerie; mais ce ne fut qu'après plusieurs années de tentatives, et après beaucoup de dépenses, qu'il parvint à produire un type dont il fût content. Il fit, en 1756, son premier essai typographique, dans une édition in-4° de *Virgile*, qui se vendit d'abord une guinée, et qui en coûte aujourd'hui trois. Il imprima ensuite le *Paradis perdu*, la *Bible*, in-fol., le livre des *Prières communes* (common Prayers), en divers formats, *Horace*, *Térence*, *Catulle*, *Lucrèce*, *Juvénal*, *Salluste* et *Florus*, in-4°; plusieurs classiques anglais et d'autres ouvrages. Il mourut le 18 janvier 1775, âgé de soixante-neuf ans. Il avait fait élever sur le terrain de sa maison une petite pyramide, destinée à recevoir ses restes mortels; ce qu'il voulait éviter, c'était d'être enterré parmi des chrétiens. Baskerville avait porté l'art de l'imprimerie à un plus haut degré de perfection qu'on ne l'avait encore fait en Angleterre, et son mérite est en cela d'autant plus grand, que ses talents ne trouvèrent jamais aucune espèce d'encouragement. Il fut obligé de payer une somme considérable à l'université de Cambridge, pour obtenir la permission d'imprimer la *Bible* et le livre des *Prières communes*. Lorsque, après sa mort, on procéda à la vente de ses caractères, il ne se trouva pas dans toute l'Angleterre un seul homme qui voulût les acheter. On les offrit en vain aux universités et aux libraires; ils demeurèrent ensevelis dans la poussière jusqu'au moment où Beaumarchais en fit l'acquisition, en 1779, au prix de 3,700 livres sterl., pour les employer à l'édition des *OEuvres de Voltaire*. Il faut avouer qu'elles ne se distinguent point par la correction, et même, sous le rapport de la perfection de l'art, elles sont encore loin de pouvoir soutenir la comparaison avec les beaux ouvrages qu'ont donnés postérieurement les Didot et les Bodoni.

BASKERVILLE (sir Simon), médecin anglais, né à Exeter en 1575, s'établit à Londres, où il fut très en vogue; il devint médecin du roi Jean, et ensuite de Charles Ier, qui le créa chevalier. Il mourut en 1641, après avoir amassé de grands biens.

BASLER (Jean), pasteur d'Hinwel en Suisse, a écrit une *Histoire helvétique* restée inédite.

BASMADJY (Ibrahim), c'est-à-dire l'*Imprimeur*, Hongrois de nation, embrassa le mahométisme, et travailla, de concert avec Séid-Effendi, à l'introduction de l'imprimerie en Turquie. Le sultan Achmet III en signa le privilége; seulement il fut défendu de jamais imprimer le Coran, les lois orales du prophète, leurs commentaires, les livres canoniques et ceux de jurisprudence. Tous les ouvrages qui traitent de la philosophie, de la médecine, de l'astronomie, de la géographie, de l'histoire, furent abandonnés aux presses naissantes. Malgré tout son zèle Basmadjy ne put mettre au jour que 16 ouvrages. Il mourut en 1746. Les bienfaits du sultan le récompensèrent de ses travaux.

BASMAISON (Jean de), jurisconsulte, né à Riom en Auvergne, fut député de sa province aux états de Blois, en 1576, et deux fois ensuite vers Henri III. Il est auteur d'une *Paraphrase* sur la coutume d'Auvergne, et d'un *Traité* sur les fiefs, 1608, in-8°.

BASMANOFF (Pierre), général russe, envoyé par le czar Boris, contre le faux Démétrius, repoussa l'usurpateur de Novogorod. Boris étant mort, un complot est formé contre Fédor son fils, et Basmanoff proclame Démétrius. Les rebelles s'emparent de Moscou; le jeune czar, sa mère et sa femme sont mis à mort. Mais les Zouiski ou Schouiski ayant soulevé le peuple contre l'imposteur, Basmanoff voulut lui venir en aide; pendant qu'il cherchait à ramener à sa cause quelques grands qui avaient concouru avec lui à l'élévation de Démétrius, Michel Tatitschef lui enfonça son épée dans le cœur et on jeta son corps du haut des escaliers dans la cour, 18 mai 1606.

BASNAGE (Benjamin), ministre protestant, né à Carentan en 1580, et mort en 1652, exerça 51 ans les fonctions pastorales. On a de lui un *Traité de l'Église*, estimé de ses coréligionnaires.

BASNAGE (Antoine), ministre à Bayeux, fils aîné du précédent, né en 1610, fut arrêté au Havre-de-Grâce, mis en liberté en 1685, et se retira en Hollande, où il mourut en 1691 à Zutphen.

BASNAGE (Samuel), fils du précédent, né en 1638, à Bayeux, suivit son père à Zutphen, et mourut en 1721. On a de lui : *Annales politico-ecclesiastici*, Rotterdam, 1706, 5 vol. in-fol.

BASNAGE DU FRAQUENAY (Henri), fils puîné de Benjamin, né le 16 octobre 1615, à Ste.-Mère-Église, près de Carentan, a été un des plus habiles et des plus éloquents avocats du parlement de Rouen, où il prêta le serment en 1636. On a de lui : *Coutumes du pays et duché de Normandie, avec commentaires*, 2 vol. in-fol., 1678 et 1681, 1694; *Traité des hypothèques*, in-4°, 1687, 1724. Les OEuvres complètes de Basnage ont été imprimées à Rouen, 2 vol. in-fol., 1709, 1776. Henri Basnage mourut à Rouen le 20 octobre 1695.

BASNAGE DE BEAUVAL (Jacques), fils aîné du précédent, naquit à Rouen le 8 août 1653. On l'envoya de bonne heure à Saumur, pour étudier sous Tanneguy le Fèvre, qui en fit son disciple favori. Il alla successive-

ment à Genève, puis à Sedan, où il eut pour maître le célèbre Jurieu. De retour à Rouen, il fut reçu ministre en 1676, et épousa, en 1684, Suzanne Dumoulin, petite-fille du fameux Pierre Dumoulin. Réfugié ensuite en Hollande, où il eut toute la faveur du grand pensionnaire Heinsius, il conserva toujours de l'attachement pour son pays. On en était si persuadé à la cour de France, que l'abbé Dubois, depuis cardinal, ayant été envoyé à la Haye, en 1716, eut ordre du duc d'Orléans de se gouverner par les avis de Basnage. Ils agirent de concert, et l'alliance fut conclue le 14 janvier 1717. Pour reconnaître les services de Basnage en cette occasion, on lui restitua tous les biens qu'il avait en France. Il mourut le 22 décembre 1723. Les plus célèbres de ses ouvrages sont : *Histoire de l'Église, depuis J. C. jusqu'à présent*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-fol.; *Histoire de la religion des Églises réformées*, Rotterdam, 1690, in-12; *Histoire des Juifs depuis J. C. jusqu'à présent*, 1706, 5 vol. in-12; *Antiquités judaïques*, ou *Remarques critiques sur la république des Hébreux*, 1713, 2 vol. in-8°; *Dissertation historique sur les duels et les ordres de chevalerie*, 1720, in-8°; *Annales des Provinces-Unies, depuis les négociations pour la paix de Munster*, 1719 et 1726, 2 vol. in-fol.; cette histoire va de 1646 à 1678; etc.

BASNAGE DE BEAUVAL (HENRI), frère du précédent, né à Rouen, le 7 août 1656, fut d'abord avocat au parlement, et y marcha sur les traces de son père. La révocation de l'édit de Nantes le fit, en 1687, passer en Hollande, où il mourut, le 29 mars 1710, âgé de cinquante-quatre ans. On a de lui : *Tolérance des religions*, 1684, in-12; *Histoire des ouvrages des savants*, commencée au mois de septembre 1687, et finie en juin 1709, 24 vol. in-12. Lorsque Basnage arriva en Hollande, Bayle avait interrompu ses *Nouvelles de la république des lettres*. L'ouvrage de Basnage y fait suite; il est écrit avec beaucoup de politesse et d'impartialité.

BASS (ÉDOUARD), théologien américain, et premier évêque de Massachusett, né à Dorchester en 1726, mort en 1803, avec la réputation d'un savant canoniste et critique sacré.

BASSÆUS (NICOLAS), célèbre typographe de Francfort-sur-le-Mein, a imprimé beaucoup de livres de médecine et de botanique, et publia, sous le titre d'*Eicones plantarum*, 1590, 4 vol. in-4°, une collection de 2,255 figures de plantes gravées sur bois. C'était la plus nombreuse et la mieux exécutée que l'on eût encore vue.

BASSAL (JEAN), né en Auvergne vers 1750, était de la congrégation des lazaristes ou missionnaires, à l'époque de la révolution dont il embrassa les principes avec chaleur. Il fut successivement curé de Notre-Dame à Versailles, vice-président du district de cette ville, et député de Seine-et-Oise à l'assemblée législative où sa première motion fut en faveur des assassins d'Avignon, sa seconde contre le duc de Brissac. Membre de la Convention, il vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis; fut envoyé dans les départements de l'Est après le 31 mai 1793, remplacé par le féroce Lejeune et accusé par Dumas, président du tribunal révolutionnaire, d'avoir ménagé les fédéralistes. Legendre et Collot d'Herbois le défendirent, et il se tira d'affaire avec tant de succès qu'on le nomma peu après président des jacobins. Le Directoire l'employa en Suisse, et ce fut lui qui acheta du prince de Carency la correspondance de Louis XVIII; ce qui fut cause de l'arrestation de la Villeheurnoy, Brottier, etc. Il eut une grande part à l'organisation de la république romaine, et fut nommé secrétaire général des cinq consuls. Il devint ensuite secrétaire intime de Championnet, son ami; le suivit à Naples, et fut impliqué avec lui dans une accusation de dilapidations. La chute du Directoire les sauva : Championnet obtint le commandement de l'armée des Alpes et Bassal le suivit : après la mort du général, il revint à Paris où il mourut en 1822.

BASSAN (FRANÇOIS DA PONTE, dit LE), peintre vénitien, né à Vicence, l'un des plus remarquables du 15e siècle, a travaillé aux fresques du dôme de St.-Barthélemi de Bassano et à Milan; il mourut en 1530.

BASSAN (JACQUES DA PONTE, dit *le Vieux*), fils du précédent, né à Bassano en 1510, fut élève de son père; il fit un grand nombre de tableaux dans le style de Titien et de Corrége. Il aimait les intérieurs et savait les rendre avec une exactitude surprenante. Il a traité des sujets tirés de l'Ancien et du Nouveau Testament. Le jeune Carletto, fils de Paul Véronèse, fut son élève. Il mourut en 1590 et laissa quatre fils, qu'il forma tous quatre à la peinture, François, Léandre, Jean-Baptiste et Jérôme.

BASSAN (FRANÇOIS), auteur d'un tableau représentant *Jésus entrant dans la maison de Marthe et de Marie*, a peint quelques fresques au palais de St.-Marc sur les dessins de Paul Véronèse.

BASSAN (LÉANDRE) fut créé chevalier à Venise pour avoir fait le portrait du doge Grimaldi. Rodolphe II voulut se l'attacher, mais Léandre préféra rester à Venise; il y mourut en 1623 à l'âge de 65 ans. Le musée royal de Paris possède un de ses tableaux : *Les Juifs surpris de la résurrection de Lazare*.

BASSAN (JEAN-BAPTISTE), dont on ne connaît qu'un seul tableau, est mort en 1613, âgé de 60 ans.

BASSAN (JÉRÔME), né en 1560 et mort en 1622, a fait pour l'église de St.-Jean à Bassano, un tableau représentant *Sainte Barbe entre deux jeunes femmes, regardant au ciel la Vierge Marie*.

BASSAND (JEAN-BAPTISTE), médecin, élève et ami de Boerhaave, naquit à Baume-les-Dames, petite ville de Franche-Comté et mourut à Vienne le 31 novembre 1742. Après avoir étudié la chirurgie à Besançon, il vint se perfectionner à Paris, passa à Naples, se fit recevoir docteur à Salerne, et, en 1706, se rendit à Leyde où il se lia avec Boerhaave. Bassand fut attaché comme chirurgien aux ambulances de l'armée française en Italie, passa au service de l'Autriche, et fut nommé chirurgien en chef du corps commandé par Emmanuel de Savoie, puis premier médecin de l'armée destinée à agir contre les Turcs, sous le prince Eugène. A la paix il revint à Vienne, se fit agréger en 1720 à la faculté de cette ville, et fut nommé médecin de Léopold, duc de Lorraine. Il guérit le fils de ce prince d'une maladie grave et en fut récompensé par des lettres de noblesse. Il accompagna dans ses voyages le jeune duc de Lorraine, qui, depuis empereur sous le nom de François II, le créa baron.

BASSANÈSE. *Voyez* **NEGRO.**

BASSANI (ALEXANDRE), jurisconsulte de Padoue, mort à Ravenne en 1495, a composé *De officio prætoris*.

BASSANI (Antoine), comte padouan, chanoine de Varmie, a publié en italien le *Voyage à Rome de Marie Casimir, veuve de Jean III, roi de Pologne,* Rome, 1700, in-8°.

BASSANI (Jean-Baptiste), né à Padoue vers 1657, fut maître de chapelle à Bologne et à Ferrare. Il a laissé 6 opéras, et 36 œuvres de musique religieuse et instrumentale qui lui assurent une place distinguée parmi les plus habiles musiciens de son temps.

BASSANI (Jérôme), compositeur dramatique et habile contrapuntiste, naquit à Venise vers la fin du 17e siècle. Il a composé beaucoup de messes, de vêpres, de motets et quelques opéras, parmi lesquels on remarque *Il Bertoldo*, 1718, et l'*Amor per forza,* 1721.

BASSANI (Jacques-Antoine), jésuite italien, né à Venise en 1686, fut professeur de belles-lettres, et l'un des meilleurs prédicateurs de son temps. Il mourut à Padoue le 21 mai 1747. Ses *Sermons* ont été publiés à Venise en 1753, in-4°.

BASSANO (ALVAREZ de SAINTE-CROIX). *Voyez* **SAINTE-CROIX.**

BASSANO (Hugues-Bernard MARET, duc de), ministre secrétaire d'État, pair de France, etc., né en 1763 à Dijon, était fils d'un médecin distingué, auquel on doit d'utiles ouvrages. A l'âge de 18 ans, il concourut pour le prix proposé par l'académie de Dijon, dont le sujet était l'*Éloge de Vauban*. Carnot fut couronné; mais l'ouvrage de Maret, remarqué par ses juges, obtint le 1er accessit. Le comte de Vergennes, informé des dispositions de son jeune compatriote, le fit venir à Paris, avec l'intention de le placer dans la diplomatie; mais la mort prématurée de ce ministre et les événements qui la suivirent, retardèrent son entrée dans une carrière qu'il devait parcourir avec tant de succès. Il était allé en Allemagne étudier le droit public, lorsque la révolution éclata, et il se hâta de revenir à Paris pour assister à l'ouverture des états généraux. Dès les premières séances de l'assemblée constituante, il conçut avec Méjan l'idée d'en rédiger le *Bulletin,* et, peu de temps après, il se chargea pour le *Moniteur,* du même travail qu'il continua jusqu'à la fin de la session. Dans les premiers moments de la révolution, il s'était fait affilier à la fameuse société des *Amis de la constitution,* qui prit le nom de *Jacobins;* mais en 1791, après les événements du Champ-de-Mars, il cessa d'en faire partie, et devint l'un des fondateurs du club monarchiste des Feuillants. Après le 10 août 1792, Lebrun, ministre des affaires étrangères, lui offrit une place de chef de division, le fit ensuite directeur général, et l'envoya négocier à Londres un traité de neutralité. La mort de Louis XVI mit fin à cette mission, et Maret, rappelé en France, fut destiné à l'ambassade de Naples. Arrêté dans sa route (juillet 1793) par les troupes autrichiennes, il fut enfermé dans une forteresse de la Moravie, d'où il ne sortit qu'au bout de trois ans, compris dans l'échange contre Mme la duchesse d'Angoulême. L'année suivante (1797), il fut envoyé à Lille pour traiter de la paix avec l'Angleterre. La journée du 18 fructidor arrêta les négociations, et Maret, de retour à Paris, cessa d'être employé. Il se consola de sa disgrâce par la culture des lettres, et il venait de faire recevoir une pièce au Théâtre-Français, lorsque arriva le 18 brumaire. Lié avec les principaux auteurs de cette révolution, et déjà connu du général Bonaparte, il fut nommé secrétaire général des consuls, place qui fut depuis érigée en ministère sous le titre de secrétairerie d'État. Il concourut en 1805 au traité de paix avec l'Autriche. L'année suivante il fut chargé de l'organisation du gouvernement polonais. Quelque temps après il conclut et signa avec l'ambassadeur persan, qui se trouvait au quartier général de Finckestein, un traité d'alliance entre la France et la Perse. Appelé en 1811 au ministère des affaires étrangères, il remit, l'année suivante, le portefeuille des affaires étrangères à M. de Caulaincourt; mais il resta ministre secrétaire d'État, et Napoléon continua de l'employer dans des missions importantes. Il reçut ses adieux à Fontainebleau, et ne le quitta pas un instant jusqu'au départ pour l'île d'Elbe. Resté sans fonctions pendant la première restauration, au retour de Napoléon il reprit sa place de secrétaire d'État, et après la seconde abdication, il rentra dans la vie privée, pour se retirer en Suisse où il fut arrêté, livré aux Autrichiens, et n'obtint la permission de revenir en France qu'en 1820. Il acquit peu de temps après le château de Beaujeu, près de Gray, et il y vécut jusqu'en 1830. Nommé pair par Louis-Philippe, il prit part à toutes les discussions importantes. Fait premier ministre, président du conseil en 1835, il ne conserva que peu de jours cette haute position, céda la place à une nouvelle combinaison, et mourut en 1839. Membre de l'Institut lors de sa réorganisation, sous le consulat, il cessa d'en faire partie en 1815; mais plus tard il fut élu à l'Académie française.

BASSANTIN (Jacques), astronome écossais, étudia à Glascow, voyagea dans les Pays-Bas, la Suisse, l'Italie, l'Allemagne et la France. Revenu en Écosse, il prédit à Marie Stuart une partie de ses malheurs, embrassa la cause du comte de Muray, et mourut en 1568. Ses ouvrages sont: *Astronomia,* latin et français Genève, 1599, in-f°; *Usage et explication de l'astrolabe,* Paris, 1617, in-8°.

BASSARABA (Constantin BRANCOVAN), ayant obtenu la main d'Hélène, fille de Constantin Cantacuzène, parvint, par le crédit de ses beaux-frères, à la principauté de Valachie, prit le nom de Cantacuzène, fut forcé de le quitter, et, pour ne pas reprendre celui de Brancovan, il s'avisa de se faire appeler *Bassaraba,* nom d'une ancienne famille de Valachie, éteinte depuis longtemps. En 1710, la Turquie ayant jeté les yeux sur Démétrius Cantemir pour gouverner la Valachie et s'assurer de la fidélité de cette province, Brancovan chercha à perdre son compétiteur, promit aux Russes des vivres et des renforts, et rentra dans les intérêts de la Porte, lorsque Cantemir, devenu prince de Moldavie, eut attaché sa fortune à celle du czar. Après la campagne du Pruth, Brancovan fut accusé d'avoir favorisé les Russes et étranglé en 1714 dans les Sept-Tours avec ses quatre fils Constantin, Étienne, Raducanut et Mathieu.

BASSÉE (Bonaventure de la), capucin, né à la Bassée dans l'Artois, mort à Soignies dans le Hainaut, le 11 septembre 1650, connu dans le monde sous le nom de *Louis le Pipre,* est auteur de *Parochianus obediens,* etc., Douai, 1633, traduit en français par F. de la Tombe, curé de Tournai, 1634, in-12, revu, augmenté et reproduit par l'auteur, sous ce titre: *Theophilus parochialis,* etc., Anvers, 1635, et Paris, 1679, in-16, traduit en français

par Ben. Buys, sous le titre du *Théophile paroissial*, Lyon, 1649, in-12.

BASSÉE (Éloi FACON, plus connu sous le nom de LA), né vers 1585, professeur de théologie au couvent des capucins à Lille, où il mourut en 1670, a laissé: *Flores theologiæ practicæ*, Douai, 1659; *Supplementum*, 1658.

BASSELIERS (Balthazar), prédicateur flamand, né à Anvers vers 1570, traduisit en latin des sermons qu'il avait prêchés et les publia sous ce titre: *Conciones morales*, Anvers, 1638.

BASSELIN (Olivier) naquit dans le val de Vire en Normandie, au milieu du 15e siècle. Propriétaire d'un moulin à foulon, il passa sa vie dans l'exercice de sa profession et composa une foule de chansons bachiques, de rondes joyeuses, qui ont été imprimées vers 1610, plus de cent ans après sa mort. On a voulu faire de Basselin l'inventeur du vaudeville qui devrait s'appeler *Vau-de-vire*. Il est plus probable que ce nom vient de *voix de ville*, nom qui fut d'abord donné aux chansons qui se terminaient par un trait piquant ou satirique.

BASSENGE (Jean-Nicolas), né à Liége en 1758, fit ses études au collége de Visé, s'adonna à la poésie française et publia une épître *la Nymphe de Spa, à l'abbé Raynal*, qui lui valut des tracasseries de toute espèce, parce qu'il s'y montrait l'apologiste de la philosophie moderne. Bassenge alla demeurer à Paris et servit de sa plume la querelle de ses compatriotes contre le prince-évêque Hoensbroeck. De retour à Liége et député du tiers état pour assister aux conférences des trois ordres en 1789, il fut chargé de plaider la cause des états à Wetzlar, à Berlin et au congrès de Francfort. Exclu de l'amnistie par le prince-évêque rétabli au pouvoir à l'aide des troupes impériales en 1790, Bassenge retourna à Paris, fit une courte apparition à Liége avec l'armée de Dumouriez en 1792, et faillit porter sa tête sur l'échafaud de la terreur. Lors de la réunion de Liége à la France, Bassenge fut nommé commissaire du Directoire exécutif près de l'administration du département de l'Ourthe, puis député aux Cinq-Cents, puis membre du corps législatif dont ses opinions républicaines l'éloignèrent en 1802. Il revint mourir à Liége le 16 juillet 1811, conservateur de la bibliothèque. Les poésies de Bassenge ont été recueillies avec celles de Henkart et Regnier, sous ce titre: *les Loisirs de trois amis*, 2 vol., Liége.

BASSENGE (Égide), maître de chapelle de l'archiduc Mathias et du roi de Pologne, naquit à Liége dans la première moitié du 16e siècle. On connaît sous son nom: *Motectorum* 5, 6 *et* 8 *vocum liber*, Vienne, 1591.

BASSEPORTE (Madeleine-Françoise), née à Paris en 1701, se distingua de bonne heure par son talent pour peindre les plantes et les fleurs, et fut, en 1743, jugée digne de remplacer Aubriet dans la place de peintre du Jardin du roi. Son principal mérite est d'avoir continué la superbe collection des plantes peintes sur vélin, commencée pour Gaston, frère de Louis XIII, déposée aujourd'hui au Muséum d'histoire naturelle à Paris. Elle mourut en octobre 1780.

BASSET (Pierre), historien anglais du 15e siècle, est auteur d'un livre intitulé: *Les actions du roi Henri V*, manuscrit, dans la bibliothèque du collége des Hérauts.

BASSET (C. A.), né vers 1750, bénédictin de l'abbaye de Sorrèze, en Languedoc, y professait la rhétorique. A la suppression de cet établissement, il émigra (1791), pour ne rentrer en France que sous le consulat (1801). En 1808, on le nomma préfet des études de l'école normale, et en 1815, censeur au collége Charlemagne. Il mourut en 1828, après avoir publié: *Essai sur l'éducation et sur l'organisation de quelques parties de l'instruction publique*, ouvrage qui eut deux éditions; *Explication de Playfair sur la Théorie de la terre, par Hutton*, traduite de l'anglais et accompagnée de notes et de planches, in-8o, 1815. Basset s'occupa beaucoup de l'instruction primaire.

BASSET DE LA MARELLE (Louis), avocat, membre de l'Académie de Lyon, né dans cette ville, fut pourvu, en 1762, de la place de premier avocat général au parlement de Dombes. Il obtint, en 1774, la charge de président au grand conseil, qu'il occupa jusqu'à la suppression de toutes les cours de justice. Il fut enfermé en 1793, avec sa femme et son fils âgé de 17 ans, dans la prison du Luxembourg. Traduits au tribunal révolutionnaire comme complices d'une conspiration tramée sous les verrous, ils furent, tous trois, condamnés à mort, le 19 messidor an II (7 juillet 1794). Basset de la Marelle a publié un écrit intitulé: *La différence du patriotisme national chez les Français et chez les Anglais*, Lyon, 1762, in-8o, réimprimé en 1766.

BASSI (Ferdinand), médecin et professeur de botanique à Bologne, mort le 9 mai 1774, est auteur de l'*Iter ad Alpes; Delle terme Porretane*, Rome, 1768, in-4o, et de plusieurs autres opuscules scientifiques, insérés, comme les précédents, dans la collection des *Actes de l'Institut* de Bologne.

BASSI (Hugues VISCONTI dei) était bâtard d'un seigneur sarde, qui relevait de la seigneurie de Pise. Irrité de ce que les Pisans avaient exigé de lui 10,000 florins pour le mettre en possession des fiefs de son père, il s'en vengea le 11 avril 1323, d'une manière atroce, en livrant la Sardaigne au roi Jacques II d'Aragon, après avoir fait massacrer les troupes qu'il avait demandées pour la défendre.

BASSI (Laure-Marie-Catherine), savante italienne, naquit à Bologne le 31 octobre 1711. Fille d'un docteur en droit, elle montra de bonne heure une forte passion pour la lecture et pour l'étude. A vingt et un ans, elle soutint publiquement une thèse de philosophie, à laquelle assistèrent les deux cardinaux Lambertini et Grimaldi. Tous les assistants eurent la permission d'y argumenter; sept professeurs célèbres en profitèrent; elle répondit à tous dans le latin le plus élégant, et obtint des applaudissements universels: c'était le 17 avril 1732. Le 12 mai suivant, elle reçut solennellement le doctorat dans la même faculté, et fut agrégée au collége de philosophie. Cette solennité extraordinaire fut célébrée par tous les poëtes contemporains. La même année, le sénat de sa patrie lui conféra une chaire de philosophie, avec des appointements honorables, et la liberté de faire les leçons qui lui conviendraient le mieux. Elle n'étudia pas avec moins de succès l'algèbre, la géométrie, et ensuite la physique, pour laquelle elle montra même un génie particulier, et qu'elle enseigna par préférence. Elle ne négligea pas pour cela les belles-lettres; elle savait parfaitement la langue

grecque, et cultiva la poésie italienne. Aussi fut-elle reçue non-seulement dans l'institut de Bologne, mais dans plusieurs académies purement littéraires, et notamment dans celle *degli Arcadi*. Elle épousa, en 1738, Jean-Joseph Veratti, docteur en médecine, dont elle eut plusieurs enfants. Elle mourut le 20 février 1778.

BASSI ou **BASSO** (Simon), patricien et chanoine de Bénévent, né dans le 16e siècle, est auteur d'une *Apologie de la monarchie espagnole,* contre Boccalini, et de deux recueils de *Poésies,* Madrid, 1610, et Venise, 1615, in-4°.

BASSI (Martin), architecte, répara la magnifique église du Dôme de Milan, et publia divers écrits sur les démêlés qu'il eut à cette occasion avec les architectes de son temps.

BASSI (Nicolas), excellent bouffe chantant, et le dernier qui ait possédé la tradition de l'ancienne école, naquit à Naples en 1767 et mourut à Vienne le 3 décembre 1825.

BASSIANI (Jean), jurisconsulte de Crémone au 12e siècle, a laissé une *Somme* de jurisprudence.

BASSIANUS (Landus), médecin, né à Plaisance, fit ses études à Padoue, et y fut reçu docteur en 1554. Il alla ensuite exercer son art à Plaisance, où il acquit une grande célébrité, et où il fut assassiné en 1562 par un soldat, qui le perça de plusieurs coups de baïonnette au moment où il se retirait chez lui le soir. Il a publié : *De humanâ Historiâ,* Bâle, 1542, in-8°; *Iatrologia,* Bâle, 1543, in-4°.

BASSINET (l'abbé Alexandre-Joseph de), né à Avignon, le 22 janvier 1733, grand vicaire de Verdun lorsque la révolution éclata : ayant refusé le serment, il se retira dans une maison de campagne près de cette ville, où il eut l'honneur de recevoir Monsieur, frère du roi, lorsque ce prince vint en France dans la campagne de 1792. Cet honneur pensa coûter bien cher au pauvre abbé; et il ne put se soustraire à l'échafaud qu'en se tenant soigneusement caché pendant tout le régime de la terreur. Venu à Paris après la révolution du 18 brumaire et se trouvant privé de tous ses traitements et pensions, il n'eut pour y vivre que la ressource de ses travaux littéraires. Ce fut alors qu'il devint un des rédacteurs du *Magasin encyclopédique.* S'étant chargé en 1806 d'une correspondance politique, il fut arrêté et détenu au Temple pendant plusieurs années. En sortant de cette prison, il se retira dans la maison de Sainte-Perrine à Chaillot, où il est mort le 16 novembre 1813. L'abbé de Bassinet a publié : *Panégyrique de saint Louis,* 1767, in-8°; *Histoire moderne de Russie,* traduite de l'anglais de William Tooke, Paris, 1802, 6 vol. in-8°; *Histoire sacrée de l'Ancien et du Nouveau Testament, représentée par figures avec des explications,* Paris, 1804, 1806, 8 vol. gros in-8°. Il fut aussi l'éditeur des *Sermons* de Ciceri, Avignon, 1761, 6 vol. in-12, et d'une édition de Luneau de Boisgermain. Il avait composé des *Annales historiques et politiques du dix-huitième siècle,* restées inédites.

BASSIUS (Henri), chirurgien, né à Brême en 1690, fit ses études à Halle, Strasbourg et Bâle ; il fut, en 1718, reçu docteur à Halle et nommé professeur d'anatomie dans cette ville, où il mourut en 1754. Ses ouvrages sont : *Disputatio de fistulâ ani feliciter curandâ,* Halle, 1718 ; *Grundlicher bericht von Bandagen,* Amsterd., 1748, in-8°; *Observationes anatomico-chirurgico-medicæ,* Halle, 1731, in-8°; *Tractatus de morbis venereis,* Leipzig, 1764; *Notes sur la chirurgie de Nuck,* Halle, 1728, en allemand.

BASSOLIS (Jean de), théologien écossais du 14e siècle, disciple de Scot qui le regardait comme un de ses meilleurs élèves, étudia à Oxford, d'où il vint en France, et se retira à Malines. Il a écrit : *Commentaria seu lecturæ in quatuor libros sententiarum.* Cet ouvrage, resté longtemps manuscrit, a été publié par Oronce Finé, Paris, 1516-17, in-fol.

BASSOMPIERRE (François de), maréchal de France, et l'un des hommes les plus brillants et les plus aimables qui aient joué un rôle sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, naquit en Lorraine, le 12 avril 1579. Après avoir voyagé en Italie et dans le royaume de Naples, il parut à la cour de Henri IV, où son goût pour le faste, le jeu et la galanterie le firent rechercher. Bassompierre figura dans les fêtes et les amusements de la capitale ; il ambitionna ensuite des succès plus solides, et fit avec distinction ses premières armes en 1602, dans la guerre contre le duc de Savoie. L'année suivante, il se signala en Hongrie, où il servit contre les Ottomans dans l'armée impériale, commandée par le maréchal Rosworm, général de Rodolphe II. Son penchant pour la France l'y ramena après cette expédition ; il reparut à la cour, et bientôt son esprit, sa figure, sa naissance et son mérite, qui l'appelaient aux premières dignités militaires, lui permirent de prétendre à la main de Mlle de Montmorency, fille du connétable, celle qui inspira au bon et faible Henri IV une passion si déraisonnable et si blâmée. Bassompierre, cédant aux prières et aux promesses de son maître, renonça à cette alliance. Il fut fait colonel général des Suisses et Grisons. Il exerça, en 1617, la charge de grand maître de l'artillerie au siége de Château-Porcien, et fut blessé à celui de Rhétel. En 1620, il se trouva, comme maréchal de camp, au combat du Pont-de-Cé, aux siéges de Saint-Jean-d'Angéli, de Montpellier, etc. Enfin, en 1622, le roi Louis XIII le fit maréchal de France. La bienveillance que le roi lui portait inquiéta Luynes, le favori en titre; en conséquence, il le fit avertir que la faveur du prince ne souffrait pas de partage, et qu'il ne devait pas songer à rester à la cour, lui donnant le choix d'une ambassade, d'un commandement, d'un gouvernement pourvu qu'il consentît à s'éloigner. Bassompierre, après quelque hésitation, se détermina pour l'ambassade. Il fut nommé à l'ambassade d'Espagne, mission que l'affaire de la Valteline, qui se traitait alors, rendait fort importante. En 1625, il fut envoyé en Suisse, et de là en Angleterre ; de retour en France, il se signala d'abord au siége de la Rochelle, où il disputa le commandement de l'armée au duc d'Angoulême ; ensuite au Pas-de-Suze en 1629, et au siége de Montauban, en Languedoc. Bientôt après, toute la cour, toute la France, et le roi Louis XIII furent soumis au despotisme du cardinal de Richelieu : le maréchal de Bassompierre s'en fit craindre par son caractère indépendant, sa gaieté hardie, et ses liaisons intimes avec la maison de Lorraine. Richelieu n'attendait que l'occasion de le perdre, et la trouva facilement. Bassompierre entra dans différentes intrigues que le cardinal déjoua, et ne manqua jamais de punir avec une barbare rigueur. Il fut arrêté et mis à la Bastille, le 23 février 1631. La prin-

cesse de Conti, Louise de Lorraine, dont il était l'amant, et qu'il avait épousée en secret, mourut de douleur, en apprenant son arrestation. Bassompierre, averti du malheur qui le menaçait, avait brûlé, dit-on, plus de six mille lettres qui auraient compromis les plus grandes dames de la cour. Sa détention dura douze ans; elle ne cessa qu'à la mort du cardinal. Bassompierre avait été forcé de vendre sa charge de colonel général des Suisses au marquis de Coislin, quand on le mit à la Bastille; cette charge, que possédait alors le marquis de la Châtre, lui fut rendue sous le ministère du cardinal Mazarin : on parlait même de lui pour être gouverneur de Louis XIV; mais il mourut d'apoplexie, chez le duc de Vitri, dans la Brie, le 12 octobre 1646. Le maréchal de Bassompierre réunissait tous les avantages de la naissance, de la figure, de l'esprit et de la bravoure. Il avait étudié dans sa jeunesse, avec beaucoup de succès, la philosophie, le droit, la médecine, et tout ce qui a rapport à l'art militaire; et ayant eu le temps, pendant sa longue captivité, de réfléchir sur les affaires publiques, il y travailla à divers écrits, dont la publication a jeté un grand jour sur les événements de ce temps-là; *Mémoires du maréchal de Bassompierre, contenant l'histoire de sa vie* (de 1598 à 1651), Cologne, 1665, 3 vol. in-12; *Ambassade du maréchal de Bassompierre en Espagne, en Suisse et en Angleterre*, Cologne, 4 vol. in-12.

BASSOT (JACQUES). On a attribué à un écrivain de ce nom une brochure intitulée : *Histoire véritable du géant Teutobochus*, etc., Paris, 1613, qui parut à l'occasion d'ossements gigantesques qu'un chirurgien de Beaurepaire, nommé Pierre Masuyer, montrait pour de l'argent, disant qu'ils avaient été trouvés à 18 pieds sous terre, dans une tombe en briques avec cette inscription : *Teutobochus rex*. La brochure soutenait l'imposture, essayait d'établir l'existence des géants, et fit affluer les curieux chez Masuyer, qui, peut-être lui-même, sous le nom emprunté de Bassot, écrivit cet opuscule, qui fit une sensation prodigieuse, et provoqua des disputes parmi les savants. Au surplus le titre ne porte pas de nom d'auteur, et l'ouvrage se termine par une indication qui porte non Jacques Bassot mais Jacques Tissot, qui serait le vrai nom de l'écrivain.

BASSUEL (JACQUES), chirurgien, né à Paris en 1706, mort en 1757, a laissé des *Mémoires* insérés dans les recueils de l'Académie des sciences et de chirurgie.

BASSUS (CÉCILIUS), chevalier romain qui combattit dans l'armée de Pompée, à Pharsale, 48 ans avant notre ère; à force d'habileté et de courage, il parvint à supplanter le gouverneur de Syrie, Sextus-César, qu'il fit tuer par ses soldats. Il soutint un siége dans Apamée, et les lieutenants de César furent obligés de transiger avec lui, 47 avant J. C.

BASSUS (CÆSIUS), poëte lyrique romain sous Néron, à qui Perse adresse sa 6e satire. Il reste de lui quelques fragments dans le *Corpus poetarum*, de Maittaire. — On connaît encore plusieurs autres BASSUS. TYLÆUS, JULIUS et LICINIUS BASSUS, médecins et botanistes, cités tous trois par Dioscoride et Épiphane, vivaient sous l'empire de Tibère et de Claude. Les suivants ont paru dans des temps postérieurs : POMPONIUS BASSUS, TULLIUS BASSUS, médecin de l'empereur Aurélien, JULIUS BASSUS MARCELLUS cité par Galien.

BASSUS (LUCILIUS), successeur de Cerealis-Vetilianus dans le gouvernement de Judée. Il commanda le siége de Jérusalem, où il eut quelques avantages; mais il mourut inopinément l'an 71, et eut pour successeur Flavius Silva.

BASSUS. *Voyez* **CASSIANUS**.

BASSVILLE (NICOLAS-JEAN HUGOU DE), après avoir fait quelques éducations particulières, fut, à l'époque de la révolution, l'un des rédacteurs du *Mercure national*, ou *Journal d'État et du citoyen*. En 1792, Bassville fut nommé secrétaire de légation à Naples, et se trouvait à Rome le 13 janvier 1793; un attroupement populaire l'assaillit à coups de pierres, et le força de se réfugier dans une maison, où il fut poursuivi, et reçut dans le bas-ventre un coup de rasoir dont il mourut trente-quatre heures après. Cet événement fut l'objet de beaucoup de récriminations contre le gouvernement papal, de la part de la France, alors gouvernée par la Convention nationale. M. Salvi a publié à Milan, en 1798, un poëme italien dont Bassville est le héros. Le professeur Monti a aussi chanté en vers ital. la mort de Bassville. Bassville, membre de plusieurs acad., a laissé les ouv. suivants : *Éléments de Mythologie*, 1784, 1789, 1 vol. in-8o ; *Mélanges érotiques et historiques*, 1784, in-18 ; *Précis sur la vie de François Lefort, citoyen de Genève, et ministre de Pierre le Grand*, 1785, 1786, in-8o ; *Mémoires historiques, critiques et politiques de la révolution de France*, 1790, in-4o, ou 2 vol. in-8o. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires secrets sur la cour de Berlin*.

BAST (FRÉDÉRIC-JACQUES), savant helléniste, naquit vers 1772, dans les États du landgrave de Hesse-Darmstadt. Son premier essai dans la littérature savante fut un commentaire critique sur le Banquet de Platon, que suivit bientôt après un spécimen d'une nouvelle édition d'Aristenète. Il habitait alors Vienne et il était attaché à M. de Jan, résident de Hesse-Darmstadt. Le landgrave le nomma secrétaire de sa légation au congrès de Rastadt, et bientôt après, il le plaça avec le même titre auprès du baron de Pappenheim, son ministre à Paris. L'affaire longue et difficile des indemnités fournit à Bast de nombreuses occasions de prouver à sa cour toute l'étendue de son zèle; et le prince, en témoignage de satisfaction, le fit chevalier de son ordre, et le nomma conservateur en survivance de la bibliothèque de Darmstadt. Il avait profité de son séjour à Paris pour collationner ou copier un nombre considérable de manuscrits grecs, et l'on peut juger de l'importance de ses découvertes par la *Lettre critique* qu'il adressa en 1805 à M. J. Fr. Boissonnade, un de ses amis, sur *Antoninus Liberalis, Parthenius et Aristenète*, in-8o. Bast mourut à Paris le 13 nov. 1811.

BAST (MARTIN-JEAN DE), né à Gand, le 27 octobre 1753, embrassa l'état ecclésiastique, fut successivement curé de Saint-Jacques et de Saint Nicolas dans cette ville, et se signala dans la révolution brabançonne de 1789. De Bast se partagea ensuite entre les devoirs du sacerdoce et l'étude des antiquités, qui lui valut une place honorable parmi les archéologues. De Bast avait formé un cabinet précieux de médailles et d'objets antiques, décrits en partie dans ses ouvrages. Après la conquête de la Belgique par les Français, et particulièrement sous le Directoire, de Bast fut l'objet de continuelles persécutions. Le 18 brumaire lui permit enfin de respirer; il se prononça

fortement en faveur du concordat, et fit connaître ses principes dans une petite brochure qui produisit une vive impression sur le clergé de la Flandre. Voici la liste de ses ouvrages : *Recueil d'antiquités romaines et gauloises, trouvées dans la Flandre; Recherches historiques et littéraires de la langue celtique, gauloise et tudesque; Institution des communes dans la Belgique, pendant les 12e et 13e siècles; L'ancienneté de la ville de Gand, établie par des chartes; Méditations sur la vie et la mort de Jésus-Christ* (en flamand), ibid., 1805, 2 parties in-8°. Il a laissé en manuscrit une prodigieuse quantité de sermons et de méditations pieuses, le tout rédigé en flamand, ainsi que des *Annotationes in tractatum de jure et justitiâ*. Quand sa mort arriva, le 11 avril 1825, il était chanoine de Saint-Bavon, membre de l'Institut royal des Pays-Pas, de l'Académie de Bruxelles, de celle d'archéologie de Rome, de la Société des antiquaires de France, des Sociétés littéraires de Harlem, Middelbourg, Leyde, Gand, etc., chevalier de la Légion d'honneur depuis 1808, et depuis 1816, chevalier de l'ordre du Lion Belgique. Il s'était démis, en 1817, de la cure de Saint-Nicolas, à cause de ses infirmités.

BAST (Liévin-Amand-Marie de), neveu du précédent, né à Gand, le 2 mars 1787, avait tout au plus cinq ans lorsqu'il fut admis dans les ateliers de P. J. J. Tiberghien, dessinateur, graveur, orfévre et ciseleur de réputation. Il apprit en même temps les éléments du français et du flamand, ainsi que ceux du calcul et du dessin. C'est à cela que se borna alors toute son instruction. Tiberghien étant mort en 1810, de Bast succéda dans la direction de ses affaires, qu'il conserva jusqu'en 1828. Il fut, en 1808, l'un des neuf fondateurs de la Société des arts et de littérature de Gand, dont il ne tarda pas à devenir secrétaire. De Bast fonda le *Messager des sciences et des arts du royaume des Pays-Pas*. Il fut nommé conservateur de la collection numismastique de l'université de Gand, ensuite secrétaire-adjoint du *collége des curateurs*, et membre de l'Institut d'Amsterdam. En 1829, il joignit à ses nombreux travaux, ceux d'archiviste de la Flandre orientale. Mais privé de la connaissance du latin, forcé de se jeter dans des investigations historiques, hors du cercle de ses études antérieures, il se livra à des travaux excessifs, et fut enlevé par une mort inopinée, le 10 septembre 1832, au moment où il se proposait de mettre sous presse un cartulaire choisi de la Flandre.

BAST (E. M. de), neveu du précédent, né à Gand en 1790, embrassa l'état militaire et se distingua à Java, parvint au grade de lieutenant-colonel de la 19e division d'infanterie, et mourut à Samarang le 5 février 1827.

BASTA (George), écrivain militaire, né à la Rocca, près de Tarente, mort en 1607, commandait un régiment de cavalerie sous les ordres du duc de Parme, lorsque ce prince prit, en 1579, possession du gouvernement des Pays-Bas. En 1596, il fit entrer des vivres dans la Fère, assiégée par Henri IV. Il passa depuis au service de l'Empereur, se signala en Hongrie et en Transylvanie, et reçut le titre de comte. On a de lui : *Maestro di campo generale*, Venise, 1606; *Governo della cavalleria leggiera*, Francfort, 1612, estimés.

BASTA (Nicolas), parent, peut-être frère du précédent, se distingua aussi dans la carrière militaire; quelques historiens lui ont attribué l'expédition de la Fère dont on fait plus exactement honneur à George.

BASTARD (Thomas), poëte anglais, né à Blandford vers 1560, fut exclu de l'université d'Oxford par quelques satires, embrassa depuis l'état ecclésiastique, se fit une réputation comme prédicateur, et mourut fou en 1618, emprisonné pour dettes. On a de lui des *Épigrammes*, un poëme latin en III chants, intitulé : *Magna Britannia*, Londres, 1605; et deux vol. de *Sermons*, ibid., 1615, in-4°.

BASTARD ou **BASTART** (Guillaume de), vicomte de Fussy et de Terlan, capitaine de la grosse tour de Bourges, lieutenant général pour le roi en Berry sous Charles VI et Charles VII, naquit à Bourges, à la fin du 14e siècle, et mourut à Paris dans les premiers mois de 1447. Il se distingua au siége de Bourges en 1412, fit plusieurs campagnes, rendit de grands services à son prince pendant la guerre, prit en 1429 une décision pour un emprunt destiné aux gens de guerre de Jeanne la Pucelle et à ceux du sire d'Albret qui assiégeaient la Charité; et, grâce à la situation de Bourges où se tenait le noyau de l'armée fidèle, où Charles, Dauphin, avait pris le titre de régent et dont il avait fait le siége de son gouvernement, Guillaume de Bastard, deux fois maire de cette ville, fut un des personnages les plus importants de son époque.

BASTARD (Guillaume de) dit *Vaspasian*, vicomte de Soulangis-sous-les-Aix, frère du précédent, conseiller panetier de Charles, Dauphin, depuis Charles VII, fut pendant 32 ans gouverneur de Mehun-sur-Yèvre. Vaspasian de Bastard mourut en 1461, la même année que Charles VII, qui, poursuivi par les plus noirs pressentiments et refusant toute nourriture de crainte du poison, était venu se renfermer à Mehun.

BASTARD (Pierre de), 5e descendant de Guillaume, vicomte de Fussy, combattit sous Henri IV au siége de Marmande et à celui d'Eause. Il entra avec le prince à Lectoure, à Fleurance et à Cahors le 29 mai 1580, où il fut grièvement blessé. Il mourut en 1590.

BASTARD (Denis de), marquis de Fontenay et de Dobert, servit avec distinction dans la marine, et mourut à la Guadeloupe, le 8 juillet 1725, à l'âge de 56 ans, chef d'escadre des armées navales.

BASTARD (John-Pollexfen), de KITLEY, en Devonshire, fils de William Bastard, à la tête d'un régiment de milice, sans attendre les réquisitions des autorités, fit rentrer dans le devoir les ouvriers de l'arsenal des ports et des chantiers de Plymouth qui s'étaient révoltés. John mourut sans enfants à Livourne en 1816.

BASTARD (Dominique de), de la même famille que les précédents, doyen du parlement de Toulouse et conseiller d'État, né à Toulouse le 18 janvier 1685, entra au parlement à 22 ans et mourut le 11 novembre 1777, avec la réputation d'un des plus dignes magistrats de son temps.

BASTARD (François de), fils aîné du précédent, naquit à Toulouse le 16 décembre 1722. Il était conseiller au parlement de Toulouse à 20 ans, et il exerça jusqu'en 1757. Quatre ans après il était premier président, se montra favorable aux jésuites, et figura dans la lutte entre le

parlement et la cour pour l'enregistrement de quelques édits de finance. Sa conduite lui ayant aliéné les membres de son parlement, il finit par donner sa démission, fut nommé conseiller d'État, puis conseiller garde des sceaux, et mourut le 20 janvier 1780.

BASTARD (Dominique-François de), de la même famille que les précédents, chanoine de Lectoure et vicaire général du diocèse de Lombez, fils de Pierre de Bastard, comte d'Estang, naquit à Nogaro (Gers) en 1747; forcé, par le décret rendu contre les prêtres insermentés, de quitter la France, il s'embarqua le 19 avril 1793 sur le bâtiment neutre génois *N. D. de la Garde.* Une heure après, la tempête jette le navire sur les côtes de Provence. Bastard et trois autres prêtres sont arrêtés comme prêtres fugitifs et condamnés à mort. L'abbé de Bastard, destiné à périr le premier, parla au moment de son exécution avec tant de force de la violation des droits qui auraient dû protéger les naufragés, et en même temps avec tant de résignation sur le sort qu'il allait subir, que le commissaire de la Convention nationale n'osa faire exécuter les trois autres condamnés. Ils furent reconduits en prison et recouvrèrent la liberté après l'occupation de Toulon par les Anglais.

BASTARD (François-Dominique), baron de St.-Denis en Agenois, né en 1756, fut emprisonné en 1793 comme royaliste, et mourut en 1804, après avoir été grand maître des eaux et forêts de Guienne, Béarn et Navarre réunis. Il a laissé manuscrit un *Traité sur le défrichement et le semis des landes.*

BASTE (Pierre), colonel de la marine de la garde impériale et contre-amiral français, né à Bordeaux, le 11 novembre 1768, entra dans la marine comme simple marin en 1781; passa successivement par tous les grades et commanda, au siége de Mantoue, la flotte sur les lacs, où il se distingua, ainsi qu'à celui de Malte en 1798; au combat d'Aboukir et dans l'expédition de St.-Domingue, en 1801. En 1807, il fut chargé d'équiper une flottille à Dantzick pour seconder les opérations du siége de Pillau, où il s'empara d'un convoi de 42 voiles, chargé de vivres. L'année suivante, il servit en Espagne et prit de vive force la ville de Jaën. Nommé, en 1809, colonel des marins de la garde, alors employés sur terre et pour le service des flottilles, il s'empara de l'île de Mutheiten et prépara ainsi, par ce succès, la célèbre victoire de Wagram. De retour en Espagne, il fut nommé gouverneur de Lorca, et parvint, par la prise de la ville d'Almanza, à chasser les brigands qui infestaient cette contrée. En récompense de ses services, Napoléon l'éleva à la dignité de comte de l'empire, le 15 août 1809, et de contre-amiral en 1811. Il continua de se distinguer comme général de terre, surtout dans la campagne de France en 1814, où il fut tué au combat de Brienne, à l'âge de 46 ans.

BASTER (Josse), médecin et botaniste, né à Zicriczée en Hollande en 1711, a laissé un grand nombre d'ouvrages sur l'histoire naturelle et la botanique. Nous citerons ses *Observations sur les animalcules et les plantes marines,* en latin, Harlem, 1759-65, in-4°; *Sur la génération des animalcules dans l'intérieur des plantes,* en hollandais, ibid., 1768, in-8°; *Principes de botanique suivant Linné,* en hollandais, Harlem, 1768, in-4°; plusieurs *Dissertations* dans les *Transactions philosophiques,* et dans les *Mémoires des Académies de Harlem et de Flessingue.* Il mourut en 1775.

BASTERIS (Cajétan-Pompée), chanteur célèbre, né à Bologne, fut au service du roi de Sardaigne depuis 1730 jusqu'en 1740.

BASTIANI, italien, chanoine de Breslau et savant éclairé, mort à Potsdam, en 1787, était un de ceux qui formaient la société intime du grand Frédéric.

BASTIANINO (Sébastien Filippi, plus connu sous le nom de), l'un des peintres les plus célèbres de l'école de Ferrare, est aussi nommé le *Grattello,* parce qu'il faisait un fréquent usage de carreaux, en italien *gratta,* pour copier les tableaux en les réduisant à de plus petites proportions. Né vers 1523, à Ferrare, il fut initié de bonne heure dans les pratiques de son art par C. Filippi, son père, bon peintre lui-même; mais l'ayant entendu parler avec admiration des ouvrages que Michel-Ange venait d'exécuter au Vatican, il le quitta furtivement pour venir prier Michel-Ange de le recevoir au nombre de ses élèves. Bastianino profita si bien de ses leçons et de ses exemples, qu'en peu de temps il devint l'un de ses plus heureux imitateurs. De retour à Ferrare, il enrichit cette ville de ses productions. Son principal ouvrage est le *Jugement dernier,* fresque dont il décora le chœur de la cathédrale, et qui lui coûta trois ans de travail. Bastianino mourut dans sa patrie, en 1602. Parmi les autres ouvrages de ce grand artiste, on cite une *Assomption* dans le palais du gonfalonier, une *Résurrection du Christ,* à Saint-Paul, et un beau *Crucifix* dans l'église de Jésus.

BASTIDE (Ferdinand), jésuite espagnol du 16ᵉ siècle, défendit la cause de son ordre dans les congrégations *de auxiliis,* et fut ensuite professeur de théologie à Valladolid et chancelier de l'université.

BASTIDE (Philippe), bénédictin de la congrégation de St.-Maur, né à St.-Benoît-du-Sault, dans le diocèse de Bourges, en 1620, mort à St.-Denis le 23 octobre 1690, a laissé quelques opuscules sur lesquels on peut consulter la *Bibliothèque de la congrégation de St.-Maur,* par dom le Cerf.

BASTIDE (Louis), théologien, est auteur de *Panégyriques* dont Fléchier faisait cas, et d'une *Réponse* au livre de Jurieu *De l'accomplissement des prophéties,* 1706, 2 vol.

BASTIDE (Jean-Baptiste), fils de réfugiés français, ancien magistrat de Berlin, de l'Académie de cette ville, est mort à Paris le 1er avril 1810, âgé d'environ 63 ans. Il s'était adonné à l'étude du vieux langage français et des étymologies, et avait travaillé pendant quarante ans à une édition de Montaigne; il a légué ses manuscrits et toute sa fortune à la Bibliothèque de Paris.

BASTIDE (Jean-François de), écrivain très-fécond, né à Marseille le 15 mars 1724, mort à Milan, le 4 juillet 1798, est auteur de beaucoup de romans oubliés et de divers recueils littéraires et moraux, *le Nouveau Spectateur,* 1758; *l'Élixir littéraire,* 1766; *le Penseur,* 1766. Il a commencé en 1757 le *Choix des anciens Mercures,* et rédigé pendant plusieurs années la *Bibliothèque universelle des romans.*

BASTIDE (Marc-Antoine de la), né à Milhaud, en Rouergue, vers 1624, vint de bonne heure à Paris, fut choisi en 1652 pour être secrétaire d'ambassade en Angleterre, et y demeura 7 à 8 ans. On fut si satisfait de ses

talents pour les négociations, qu'il y fut renvoyé seul en 1662, et y accompagna depuis le marquis de Ruvigny. Il fit deux réponses à Bossuet sur son *Exposition* de la doctrine de l'Église catholique; traduisit le livre de Ratramne, *Du corps et du sang de J. C.* Il était ancien de Charenton lors de la révocation de l'édit de Nantes, et fut relégué à Chartres. Ses protecteurs lui firent obtenir en 1687 un congé pour passer en Angleterre; il profita de ce repos pour retoucher de nouveau et achever la version des psaumes de Conrart et pour composer diverses pièces de controverse contre Pélisson, qu'il désignait comme auteur de l'*Avis aux réfugiés,* et mourut le 4 mars 1704, âgé de 80 ans. Il a laissé un *Traité de l'Eucharistie.*

BASTIDE (Marc), né à St.-Benoît-du-Sault, en Berry, abbé de St.-Augustin de Limoges et maître des novices, visiteur de France et prieur de St.-Remi de Reims, etc, mourut le 7 mai 1668. On a de lui, entre autres écrits : *Traité de la manière d'élever les novices ; Le carême bénédictin ; Traité de l'esprit de la congrégation de St.-Maur.*

BASTIDE (Jean-François de), né à Marseille, le 15 mars 1724, est mort le 4 juillet 1798 ; il a publié des *Variétés historiques, littéraires, galantes,* Paris, 1774.

BASTIDE. *Voyez* **CHINIAC.**

BASTIDE-GRAMMONT, parent et filleul de Fualdès, exécuté le 3 juin 1818 à Alby, comme assassin de ce magistrat. *Voyez* **FUALDÈS.**

BASTIE (de la). *Voyez* **LABASTIE.**

BASTIEN (Jean-François), né à Paris en 1747, se livra au commerce de la librairie, dans lequel il montra plus d'intelligence que de véritable instruction. On lui doit une traduction nouvelle, ou plutôt revue, *des Lettres d'Héloïse et d'Abailard,* 1782, 2 vol. in-8° et in-12 ; *la Nouvelle Maison rustique,* 1798, 3 vol. in-4° ; *Nouveau Manuel du Jardinier,* 1807, 2 vol. in-12. Les auteurs dont il a donné des éditions assez soignées sont : Apulée, *Ane d'Or;* Montaigne, Charron, Boileau, Rollin, Rabelais, la Bruyère, Buffon, Sterne, Scarron, d'Alembert, Plutarque (traduction d'Amyot), Lucien (traduction de Belin de Ballu), etc. Ce laborieux édit. est mort en 1824.

BASTINGIUS (Jérémie), professeur de théologie flamand, mort à Leyde en 1598, est auteur d'un *Commentaire sur le catéchisme de Heidelberg.*

BASTIOU (Yves), né le 15 mai 1751, à Pontrieux en Bretagne, fut d'abord principal du collége de Tréguier, quitta son pays à 36 ans, pour entrer chez les chanoines réguliers de Ste.-Geneviève, resta à Paris pendant la révolution, fut quelque temps aumônier de l'Hôtel-Dieu, après le concordat de 1802, et ensuite un des aumôniers du Prytanée depuis Lycée impérial et Louis le Grand, où il est mort le 8 mai 1814. Il a donné une *Grammaire de l'enfance,* une autre de *l'Adolescence ;* un *Manuel chrétien des jeunes demoiselles,* et un autre *des étudiants.*

BASTON (Josquin), compositeur flamand, qui vivait en 1554, et qui a quelquefois été confondu avec Josquin des Prez. Il y a des motets de Baston dans les *concertus mus. quatuor, octo. voc.,* Augsbourg, 1545; et un motet dans la collection publiée à Louvain, 1559.

BASTON (Robert), poëte lauréat et orateur public à Oxford, né dans le 13e siècle à Nottingham comté d'York, était prieur des carmes à Scarborough. Édouard l'ayant emmené avec lui dans son expédition contre les Écossais en 1304, il fut fait prisonnier, forcé de chanter les succès des vainqueurs, et mourut vers 1310. On cite de lui : *De Scotiæ guerris variis,* des *écrits* théologiques, des *comédies,* des *tragédies,* en anglais.

BASTON (Philippe), frère du précédent, religieux de l'ordre des Carmes, mort vers 1320, est auteur de plusieurs ouvrages ascétiques.

BASTON, bénédictin anglais de Saint-Édmond de Suffolk, vers 1410, a composé un *Catalogue des écrivains ecclésiastiques* et l'*Histoire* de son monastère.

BASTON (Guillaume-André-René), savant ecclésiastique, né le 29 novembre 1741 à Rouen, reçut la prêtrise en 1766 à Angers, où il professait la philosophie, eut ensuite une chaire de théologie à Rouen, et devint plus tard membre du chapitre de cette métropole. Il se montra l'un des plus ardents adversaires de la constitution civile du clergé, contre laquelle il publia plus de vingt brochures en moins de quinze mois. Condamné à la déportation pour n'avoir pas voulu prêter le serment, il se réfugia en Angleterre, puis dans les Pays-Bas, d'où le succès des armes françaises le poussa jusqu'à Coesfeld. Il revint en France en 1802 après le concordat, fut nommé successivement vicaire général, chanoine, doyen du chapitre de Rouen, et accompagna son archevêque, le cardinal Cambacérès, au concile de 1811. Nommé à l'évêché de Séez, Baston n'accepta ce siége qu'après la mort du titulaire. Le pape lui ayant refusé, même alors, l'institution canonique, il n'en administra pas moins le diocèse en vertu des lettres de vicaire général que lui octroya le chapitre ; mais il fut exposé à de nombreuses contrariétés, et lorsque, après la restauration, l'on eut nommé un nouveau titulaire à l'évêché de Séez, il revint prendre son rang parmi les les chanoines honoraires de Rouen, et mourut à St.-Laurent, le 26 novembre 1825. Ses principaux ouvrages sont : *Réclamations pour l'Église de France et pour la vérité contre l'ouvrage de M. le comte de Maistre intitulé :* Du pape, *et contre la suite intitulée :* De l'Église gallicane dans son rapport avec le souv. pontife, Paris, 1821-24, 2 vol. in-8° ; *Antidote contre les erreurs et la réputation de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion (de l'abbé de la Mennais), Paris et Besançon, 1823, in-8°, 12e édition, 1825.

BASTOUL (Louis), général français, né à Montolieu en Languedoc, le 13 août 1753. Ouvrier dans une manufacture, il s'engagea à 20 ans dans le régiment de Vivarais infanterie qui fut licencié en 1790 pour cause d'indiscipline. Bastoul se fixa à Béthune, y fut nommé commandant de la garde nationale, puis chef d'un bataillon de volontaires nationaux avec lequel il assista à la défense de Lille en 1792. Devenu général de brigade, il se fit remarquer aux siéges de Landrecies et du Quesnoy, au passage du Rhin en 1796, et aux batailles de Wurtzbourg, de Friedberg, de Salzbach, de Neuwied et de Landshut, où il pénétra le premier dans la place avec sa brigade, après avoir enfoncé la porte. Nommé général de division, il commandait sous Moreau à la bataille de Hohenlinden, le 3 décembre 1800, et concourut à la victoire ; mais atteint d'un boulet à la jambe, il fut transporté à Munich et y mourut le 3 janvier 1801, ayant obstinément refusé de

se laisser amputer, voulant, disait-il, vivre ou mourir *en entier*.

BASTWICK (Jean), médecin anglais, né en 1593 à Writtle, dans le comté d'Essex, publia, vers 1624, à Leyde, *Elenchus religionis papisticæ*, et à la suite *Flagellum pontificis*, ouvrage qui souleva contre lui tout le haut clergé d'Angleterre, et le fit condamner à une amende et à une dure prison. Il aggrava ses torts aux yeux du clergé par son *Apologeticus ad præsules anglicanos*, 1636, in-8°, et sa *Nouvelle Litanie*, ouvrage pour lequel il fut condamné à avoir les oreilles coupées, à être mis au pilori et à garder prison perpétuelle. Cette sentence, qui fut exécutée, ayant révolté tout le monde, il fut rappelé à Londres, et y rentra comme en triomphe, chargé de fleurs et de présents. On ignore l'époque de sa mort.

BASUEL (François), curé de Grandvillers en Franche-Comté, est auteur de *Sermons familiers sur les Évangiles*, Grandvillers, 1561, 1 vol. in-8°.

BASZKO (Godilas), chanoine de Posen, vivait vers la fin du treizième siècle, et a laissé des *Annales de la grande Pologne*. Sa chronique commence à l'année 1227, elle a été imprimée dans la collection de Sommersberg.

BATACCHI (Dominique), né à Livourne en 1749, a publié un recueil de *Novelle* sous le nom du père Athanase de Verocchio, et un poëme en douze chants appelé *Zibaldone*. Beaucoup d'Italiens considèrent ses productions comme des libelles diffamatoires, et reprochent à l'auteur les obscénités odieuses qu'il a semées dans ses vers. Batacchi est mort en 1802. Son recueil a été traduit en français, par Louet de Chaumont, avocat, sous le titre de *Nouvelles galantes et critiques*, Paris, 1803.

BATALLIER (Jean), religieux dominicain à Lyon, revit avec F. Julien, de l'ordre des augustins, la traduction française de la *Légende dorée*, 1746, in-fol., et y joignit la *Légende des saints nouveaux qui ont été pris et colligés de l'historial* de Vincent de Beauvais, 1747, in-fol.

BATALUS. *Voyez* **BATTALUS**.

BATE ou **BATUS** (Jean), théologien du 15e siècle, né dans le Northumberland, reçu docteur à Oxford, fut prieur du couvent des carmes à York, et mourut en 1429. Il est auteur d'un *Compendium logicæ* et de *Traités* de théologie.

BATE (George), médecin à Maid's Morton, dans le comté de Buckingham en 1608, fut reçu docteur à Oxford, s'établit à Londres, et devint médecin de Charles Ier, de Cromwell et de Charles II. Il mourut en 1669. Son principal ouvrage est un *Récit de la rébellion*, publié en latin sous le titre de *Elenchus motuum*, etc., Paris, 1649, in-12, réimprimé plusieurs fois, traduit en anglais et en français; *Observations sur le rachitis des enfants*, Londres, 1668, in-8°; la Haye, 1682, in-4°; *Apologie de Charles Ier*, ibid., 1647 et 1648, in-4°.

BATE (George), auteur d'un livre intitulé *les Vies, les Actions et l'exécution des principaux auteurs et provocateurs de l'horrible meurtre de Charles Ier*, Lond., 1661, in-8°.

BATE (Henri), écrivain anglais, a donné, vers la fin du 18e siècle, quelques comédies au théâtre. Il est plus connu pour avoir rédigé un *Journal ministériel*, et plus encore pour des querelles fréquentes, qui, bien qu'il fût ecclésiastique, lui firent mettre souvent l'épée à la main. Ses pièces sont intitulées : *Henri et Emma*, 1774; les *Candidats rivaux*, 1775; le *Maure blanchi*, 1776; la *Flèche de lard*, 1778.

BATE (Jules), disciple de Jean Hutchinson, est auteur de plusieurs écrits en faveur du système de son maître, et d'un *Dictionnaire anglais et hébreu*; mort en 1771.

BATECUMBE ou **BADECOMBE** (Guillaume), mathématicien anglais du 15e siècle, a donné : *De spherâ solidâ, concavâ; De operatione astrolabii*, etc.

BATELIER ou **BATHELIER** (Jacques le), avocat au présidial d'Évreux, et bon jurisconsulte du 16e siècle, a laissé des *Commentaires* sur la coutume de Normandie, imprimés avec ceux de Basnage, Rouen, 1776, 2 vol. in-fol.

BATEMAN (Thomas), médecin anglais, élève du docteur Willan et dépositaire de ses manuscrits, s'occupa comme lui d'une manière spéciale des affections cutanées. Il exerça l'art de guérir à Londres, où il fut médecin d'un dispensaire et de l'hôpital consacré aux maladies fébriles. Il mourut à Whitby, ville du comté d'York, le 9 avril 1821, âgé de 43 ans. Son grand ouvrage sur les maladies de la peau est intitulé : *Delineations of the cutaneous diseases*, Londres, 1817, in-4°, avec 70 planches coloriées. Bateman a aussi publié sur les mêmes maladies un traité plus abrégé, qui a été traduit en français par M. G. Bertrand, sur la 5e édition anglaise avec le titre suivant : *Abrégé pratique des maladies cutanées*, Paris, 1820, in-8°.

BATEN (Henri), né à Malines et appelé par quelques-uns *Henricus de Malinis*, vivait vers la fin du 13e siècle, fut chanoine et chantre de la cathédrale de Liége, et a publié : *Speculum divinorum et naturalium quorumdam*.

BATES (Guillaume), théologien anglais, presbytérien, né en 1625, mort à Londres en 1699, très-estimé pour son esprit de conciliation et de tolérance. Ses *Sermons* ont été recueillis en un vol. in-fol. Il a été lui-même l'éditeur de *Vitæ selectorum aliquot virorum qui doctrinâ, dignit. aut pietate inclaruère*, Londres, 1681, in-4°.

BATES (Jean), musicien et organiste anglais, naquit en 1740 à Halifax, dans le comté d'York, et mourut le 8 juin 1799, directeur de l'hôpital de Greenwich. En 1784 il fut chargé de la direction de l'orchestre dans la célébration de l'anniversaire de Handel à Westminster, et organisa le concert de musique ancienne en 1776, qu'il dirigea jusqu'en 1793. On a de lui : *Pharnace*, opéra, quelques operettes, et six sonates pour piano. — Sa femme Sara Bates (miss Harrop), élève de Sacchini, fut une cantatrice de grand renom.

BATESON (Thomas), organiste de la cathédrale de Chester en 1600, nommé en 1618 organiste et maître des enfants de chœur de la Trinité à Dublin; il a publié en 1614 un recueil de *Madrigaux*, à 3, 4, 5 et 6 voix.

BATHE (Guillaume), né à Dublin en 1564, étudia à Oxford, à 30 ans abjura le protestantisme, quitta son pays et se fit jésuite en Flandre vers 1596. Il voyagea quelque temps en Italie et en Espagne, fut nommé directeur du séminaire irlandais de Salamanque, et mourut à Madrid le 17 juin 1614. Il a laissé : *Introduction à l'art musical*, Londres, 1584; *Janua linguarum*, Salamanque, 1611, livre fort curieux; *Institution des principaux mystères de la foi; Préparation pour le sacrement de Pénitence*.

BATHILDE. *Voyez* **BATILDE.**

BATHORI. *Voyez* **BATTORI.**

BATHURST (Ralph), médecin, poëte et théologien anglais, né en 1620, dans le comté de Northampton. étudia la théologie à Oxford, et devint membre du collége de la Trinité en 1640; mais il s'attacha bientôt à l'étude de la médecine, où il fit des progrès rapides. Il fut nommé, sous le gouvernement de Cromwell, médecin de la marine. La Société royale de Londres le compte au nombre de ses fondateurs, et le choisit pour son président en 1688. Après la restauration, il abandonna la médecine pour prendre les ordres sacrés. Il fut nommé successivement chapelain de Charles II, président du collége de la Trinité d'Oxford, doyen de Wells en 1670, et vice-chancelier de l'université d'Oxford en 1673. En 1691, le roi Guillaume l'ayant nommé évêque de Bristol, il refusa cet évêché. Il mourut aveugle, en 1704, âgé de 84 ans. On a de lui : *Prælectiones tres de respiratione*, Oxford, 1654; *Nouvelles de l'autre monde*, en anglais, Oxford, 1651, in-4°. Cet écrit singulier est une narration de la délivrance miraculeuse d'Anne Green, qui, après avoir été pendue à Oxford, le 14 décembre 1650, pour crime d'infanticide, fut rappelée à la vie par les soins de l'auteur et du docteur Willis, son ami; des *Poésies latines*, insérées dans les *Analecta musarum anglicanarum*. Ses meilleurs écrits ont été imprimés sous le titre de *Restes littéraires* (*Literary remains*), à la suite de sa Vie, par Warton, 1761, in-8°.

BATHURST (Allen), gentilhomme anglais, né à Westminster en 1684, fut, en 1705, membre du parlement et du parti des torys, qui le porta dans la chambre haute en 1711. Il s'opposa constamment aux mesures de la cour, fut ensuite appelé au conseil privé et nommé trésorier du prince de Galles. Il mourut en 1775, à 91 ans.

BATHURST (Henri, comte), fils du précédent, grand chancelier d'Angleterre, né en 1714, mort à Londres en 1794, a publié en anglais : *Théorie de l'évidence*, qui a servi de base au juge Buller, pour l'introduction à la loi *Nisi prius*, etc.

BATHURST (lord Benjamin), né en 1784, à Londres, fut dès sa jeunesse destiné à la diplomatie. Une mission lui ayant été confiée auprès de la cour de Vienne, en 1809, il revenait de cette capitale avec des dépêches d'une grande importance, lorsqu'il disparut tout à coup, à son passage près de Hambourg, au moment où il allait s'embarquer pour l'Angleterre. Tout annonce qu'il fut assassiné. On ne trouva d'autres traces de sa disparition qu'une partie de ses vêtements restée sur les bords de l'Elbe. — La jeune et belle miss Bathurst, qui périt si malheureusement à Rome, où elle se noya dans le Tibre, le 10 mars 1824, était de la même famille.

BATHYANI (Charles-Joseph, prince de), né en Hongrie en 1697, attira l'attention du prince Eugène par sa conduite à la bataille de Peterwaradin (1716), et aux siéges de Temeswar et de Belgarde. Après avoir été quelque temps attaché à l'ambassade de Constantinople, il accompagna comme général le prince Eugène sur le Rhin en 1734; puis appelé à l'armée de Turquie sous Khevenhuller, il se distingua à Rudawatz et à Cornia, en 1737 et 1738. Ministre plénipotentiaire à Berlin, rappelé et mis à la tête de la cavalerie contre les Prussiens en 1741; après la prise de Prague, il suivit Nadasty en Bavière et devint gouverneur de ce pays. Après avoir, réuni au prince Charles, forcé Frédéric II à évacuer Prague et toute la Bohême, Bathyani, devenu feld-maréchal, envahit une troisième fois l'électorat, prit Dingelfingen et remporta la victoire de Pfaffenhofen. Il fit ensuite la guerre dans les Pays-Bas, se trouva à la bataille de Raucoux et de Lawfeld, le 2 juin 1747, et abandonna la carrière militaire à la paix d'Aix-la-Chapelle. Marie-Thérèse l'éleva à la dignité de prince, le nomma conseiller intime, et lui confia l'éducation de l'archiduc Joseph. Bathyani mourut à Vienne le 15 avril 1772.

BATHYANI (le comte Ignace de), de la même famille, né le 30 janvier 1741 dans la Hongrie, évêque de Weissenbourg en 1781, protégea les sciences, forma une bibliothèque précieuse, fit construire, en 1796, un observatoire à Carlsbourg, et le fournit de tous les instruments nécessaires. Il est mort le 17 novembre 1798. On lui doit, outre une traduction latine du *Manuel* de Beuvelet et la première édition des *OEuvres* du B. Gérard, évêque de Chodna : *Responsa ad dubia anonymi adversus privilegium S. Stephani*, etc., sous le nom d'*Adamans Palladius*; *Leges ecclesiasticæ regni Hungariæ*, etc., 1785.

BATHYCLÈS, sculpteur grec de Magnésie, construisit pour la ville d'Amyclée un trône où toute l'histoire fabuleuse de la Grèce était représentée en bas-reliefs, et dont Pausanias fait la description la plus brillante.

BATHYLLE, natif d'Alexandrie, rival de Pylade, et l'un des plus célèbres pantomimes de l'antiquité. Il excellait dans les sujets riants et voluptueux. Plusieurs acteurs anciens ont porté ce nom de Bathylle.

BATHYLLE, jeune homme de Samos, fut aimé du tyran Polycrate et d'Anacréon.

BATILDE (sainte), épouse de Clovis II, roi de France. Née en Angleterre, elle avait été enlevée par des pirates qui la vendirent en France et était devenue l'esclave d'Archambeau, maire du palais, qui la donna en 649 pour femme au jeune Clovis son souverain. Après la mort du roi, Batilde prit les rênes du gouvernement, qu'elle tint pendant dix ans, s'occupa d'abolir l'esclavage, de réformer l'Église. Les grands s'étant enfin lassés d'être sans autorité, Batilde fut forcée en 665 de se retirer dans le monastère de Chelles qu'elle avait fait bâtir et où elle mourut vers la fin de janvier 680.

BATISTIN (Jean-Baptiste STRUCK, connu sous le nom de), Allemand d'origine, né à Florence, mort à Paris le 9 décembre 1755, ordinaire de la musique du duc d'Orléans et de l'Opéra, fut avec Labbé le premier qui joua du violoncelle à l'Opéra. Il y a fait représenter *Méléagre* (1709), *Manto la fée* (1711), *Polydore* (1720); il a écrit pour la cour d'autres ballets et opéras; on a aussi de lui quatre livres de cantates, 1706-1714; et un *Recueil* d'airs. Son talent sur le violoncelle lui avait valu une pension de Louis XIV.

BATKA (Laurent), musicien, né à Lischau en Bohême, en 1705, directeur de musique de plusieurs églises de Prague, où il est mort en 1759, eut cinq fils qui eurent de la réputation comme musiciens. — Wenceslas, né à Prague le 14 octobre 1747, excellent ténor et bassoniste, musicien de chambre de l'évêque de Breslau. —

Martin, violoniste, successeur de son père dans ses fonctions de directeur, et mort en 1779, a laissé manuscrits des concertos et des études pour violon. — Michel, excellent violoniste, né le 29 septembre 1755. — Antoine, habile chanteur, né le 21 novembre 1759, musicien de chambre de l'évêque de Breslau.

BATMANSON, controversiste anglais, mort le 16 novembre 1531, écrivit, contre Érasme et Luther, deux ouvrages qu'il rétracta par la suite. On a encore de lui : *Commentaire* sur les Proverbes de Salomon et le *Cantique des cantiques;* un *Traité du mépris du monde;* des *Institutiones novitiorum,* etc.

BATON (Henri), dit *Baton l'aîné,* né à Paris vers 1710, virtuose sur la musette qui était alors en vogue en France, a fait graver 3 livres de *sonates* et deux de *duos* pour cet instrument.

BATON (Charles), dit le *Jeune,* virtuose sur la *vielle,* mort en 1758, a pris la défense de l'ancienne musique dans une brochure intitulée : *Examen de la lettre de M. Rousseau sur la musique française,* 1754; il a donné aussi dans le *Mercure,* octobre 1757, un *Mémoire sur la vielle.*

BATONI (Pompeo), peintre gracieux et plein d'expression, né à Lucques en 1708, mort à Rome en 1787, peut être regardé comme le restaurateur de l'école romaine moderne. Parmi ses tableaux répandus dans les églises d'Italie, on cite à Rome le *St. Celse* et la *Chute de Simon le Magicien.*

BATOU. *Voyez* **BATU.**

BATRACHUS, architecte, né à Lacédémone, éleva avec *Saurus* ou *Sauros,* son compatriote, un des temples renfermés dans les portiques d'Octavie. Ils voulaient s'immortaliser en élevant cet édifice à leurs dépens, dans l'espérance d'y graver leurs noms. On leur en refusa la permission, et ils imaginèrent alors de sculpter dans les ornements des colonnes des *lézards* et des *grenouilles,* dont les noms en grec répondent à ceux de Saurus et de Batrachus.

BATSCH (Aug.-Jean-George-Charles), naturaliste, né le 28 octobre 1761 à Iéna, y fonda la Société pour l'avancement des sciences naturelles, et en fut le directeur jusqu'à sa mort, arrivée le 29 septembre 1802. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : *Elenchus fungorum,* Magdebourg, 1783-84; *Analyse botanique des fleurs des divers genres de plantes* (en allemand), Halle, 1790, in-4°; *Tabula affinitatum regni vegetabilis,* 1804; *Botanique des dames,* 1805, in-8°, traduit en français par Bourgoing, Weimar, 1799, in-8°.

BATT (Barthélemi), né dans la ville d'Alost, en Flandre, en 1515, s'adonna au luthérianisme, essuya les persécutions de l'inquisition espagnole, et fut obligé de s'enfuir en Allemagne. Il s'établit à Rostock, et y mourut en 1559; il a laissé un ouvrage de morale : *De œconomiâ Christianâ libri II,* Anvers, 1558, in-12.

BATT (Liévin), fils du précédent, né à Gand, en 1545, suivit son père à Rostock, et acheva ses études à Wittenberg, sous Mélanchton; il obtint dans cette université le grade de maître ès arts, en 1559. De retour à Rostock, il y enseigna les mathématiques : mais forcé de quitter cette ville, à cause de la guerre et de la peste, il se rendit en Italie, et fut promu à Venise au grade de docteur en médecine. Lorsque la paix fut rétablie, il retourna à Rostock, et y obtint une chaire de médecine, qu'il remplit pendant vingt-cinq ans : il mourut en 1591. Il a écrit : *Epistolæ aliquot medica tractantes,* insérées dans les *Miscellanea* de Henri Smétius, son neveu, Francfort, in-8°.

BATT (Charles), depuis 1593 jusqu'en 1588, médecin de la ville de Dordrecht, a traduit de l'allemand et du français plusieurs ouvrages, entre autres, le *Livre de Médecine,* de Wirtsung, la *Pratique de la Chirurgie,* de Guillaume, et la *Chirurgie,* d'Ambroise Paré.

BATT (Jacques), en 1500, secrétaire de la ville de Berg-op-Zoom, était un homme savant, et jouissait de l'estime d'Érasme, qui lui a adressé plusieurs lettres, imprimées dans sa Correspondance. Les premières sont de l'an 1498, et les dernières de 1500.

BATT (Corneille), médecin, fils du précédent, naquit à Veere, en Zélande, vers l'année 1470; il a écrit plusieurs ouvrages, entre autres une description du monde, sous le titre de *Wereldbeschrijving,* 1512, rare.

BATTAGLIA (François), sénateur vénitien, se montra un des plus chauds partisans de la révolution française, et, en 1796, proposa au sénat une alliance entre les deux républiques. Il fut un des commissaires envoyés à Bonaparte, lutta avec Pesaro en faveur des Français, et mourut à Venise en 1799, quelques mois après l'occupation de cette ville par les troupes autrichiennes.

BATTAGLIA, colonel des gardes d'honneur du royaume d'Italie, mourut à Smolensk en 1812, par suite des fatigues essuyées dans la retraite de Moscou.

BATTAGLINI (Marc), évêque de Nocera, puis de Cesène, né le 25 mars 1645, mort le 19 septembre 1717, est surtout connu par son *Istoria universale di tutti i concilj,* Venise, 1714; et par les *Annali del sacerdozio,* Ancône, 1742, 2 vol. in-fol.

BATTALUS, joueur de flûte d'Éphèse, célèbre par sa mollesse. Le poëte Antiphane, qui vivait vers l'an 400 avant J. C., avait fait une comédie sur lui, ce qui fit que son nom devint proverbe.

BATTARA (J.-Antoine), ecclésiastique, médecin et botaniste italien, mort en 1789 à Rimini, où il était curé, est auteur de *Fungorum agri Ariminensis historia,* ou *Histoire des champignons,* Faenza, 1759, in-4°, avec 200 figures; cet ouvrage est estimé; *Practica agraria distrib. in dialog.,* Rome, 1778; *Lettre sur l'histoire naturelle,* Rimini, 1774, in-4°.

BATTEL (André), voyageur anglais, né vers 1565 dans le comté d'Essex, s'embarqua, le 20 avril 1589, à Londres sur un navire marchand qui faisait voile pour le Rio de la Plata. Après un voyage difficile, contrariés par le vent, manquant de vivres, les Anglais gagnèrent une île du port de Saint-Sébastien où est aujourd'hui Rio-Janeiro. Des sauvages s'emparèrent de Battel et de quatre de ses compagnons, et les menèrent aux Portugais. Battel fut envoyé captif dans un fort sur les rives du Couanza; puis, après une tentative d'évasion, traîné à Loanda, mis au cachot pendant trois mois, incorporé dans une légion de 400 bannis du Portugal pour aller combattre dans le Congo. Lors de la paix de l'Angleterre avec les Espagnols, alors maîtres du Portugal, Battel voulut retourner dans sa patrie, le gouverneur de Massangano y consentit,

puis rétracta sa parole; Battel se retira dans les bois, parvint à se faire mettre à terre dans le port de Loango, y demeura trois ans parmi les nègres, et revint en Angleterre s'établir à Leigh, en Essex, où il finit tranquillement sa vie. Purchas a publié les Aventures de Leigh, t. II, livre 7 de son Recueil.

BATTELY (Jean), théologien anglais du comté de Suffolk, mort en 1708, a publié : *Antiquitates Rutupinæ et Sancti Edmundurgi.*

BATTEN (Adrien), organiste de St.-Paul à Londres, sous Charles Ier et Charles II, 1640-1680, était un bon harmoniste : plusieurs de ses *Antiennes* sont insérées dans la collection de Barnard.

BATTEUX (Carles), chanoine honoraire de Reims, né le 7 mai 1713 à Allend'huy, près de Reims, où il professa la rhétorique à vingt ans. En 1730, il fut appelé à Paris, où il enseigna les humanités et la rhétorique dans les colléges de Lisieux et de Navarre. Ce fut en qualité de professeur et au nom de l'université qu'il prononça deux discours latins, l'un sur *la naissance du duc de Bourgogne,* et l'autre *De gustu veterum in studiis litterarum retinendo.* Nommé professeur de philosophie grecque et latine au collége royal, il remplit avec distinction cette chaire, qui fut supprimée quelques années avant sa mort, et remplacée par la chaire d'éloquence française, que M. l'abbé Aubert, son disciple et son ami, occupa le premier. Il fut admis à l'Académie des inscriptions en 1754, et entra en 1761 à l'Académie française. Il fut emporté par une hydropsie de poitrine le 14 juillet 1780. Ses ouvrages sont : *Cours de belles-lettres,* 1774, 5 vol. in-12; une *Traduction des œuvres d'Horace,* en français, 1803, 2 vol. in-12; *La Morale d'Épicure,* 1750, in-12; *Les quatre Poétiques d'Aristote, d'Horace, de Vida et de Boileau,* 1771, 2 vol. in-8º et in-12; *Histoire des causes premières,* 1778, in-8º; *Cours élémentaire à l'usage de l'école militaire,* 45 vol. in-12; *Chefs-d'œuvre d'éloquence poétique,* Paris, 1780, in-12; *Parallèle de la Henriade et du Lutrin,* 1746, in-12; *Mémoires sur l'histoire des Chinois,* 1776-89, 15 vol. in-4º, et plusieurs autres écrits, dont l'un intitulé : *Traité de l'arrangement des mots,* traduit du grec de Denys d'Halicarnasse, est suivi d'un discours où le traducteur entreprend de venger la langue française de la préférence donnée aux langues grecque et latine pour les inscriptions. On lui doit encore les *traductions* d'Ocellus Lucanus, de Timée de Locres et d'Aristote sur le Système du monde, avec des notes, Paris, 1768, 3 parties in-8º.

BATTHYAN (Ignace de). *Voyez* **BATHYANI.**

BATTIE (Guillaume), médecin anglais, né dans le Devonshire en 1704, pratiqua quelque temps la médecine à Cambridge, à Uxbridge et à Londres, où il obtint une grande réputation. Une dispute qu'il eut avec le docteur Schomberg fut pour ce dernier le sujet d'un poëme satirique intitulé : *la Battiade.* Outre une édition d'Isocrate, Cambridge, 1749, en 2 vol. in-8º, on a de lui : *Traité sur la manie,* un vol. in-4º; *De principiis animalibus exercitationes in coll. reg. medicorum,* en 4 parties, 1751 et 1752; *Aphorismi de cognosc. et curand. morbis nonnullis ad principia animalia accommodati,* 1762. Il mourut en 1776.

BATTIER (Frédéric), ministre de l'Évangile, né en Suisse en 1659 et mort en 1722, est auteur d'*Oraisons funèbres* en allemand, Bâle, in-8º; il a donné une nouvelle édition de la traduction allemande de la *Bible,* par Luther.

BATTIER, maître d'armes à Paris, a publié une *Théorie pratique de l'escrime,* etc., Paris, 1772, in-8º.

BATTIFERRI (Laure), femme poëte du 16e siècle, épouse de Barth. Ammanati, fut célébrée par tous les beaux-esprits de son temps. Elle était de l'académie des *Intronati* de Sienne, et mourut à Florence en 1589. On a de cette dame : *Il primo libro delle opere toscane,* in-4º. Ce volume, le seul qui ait paru, a été réimprimé à Naples, 1694, in-12; *I sette Salmi penitenziali trad. in ling. toscana.*

BATTIFERRI (Louis), compositeur italien du commencement du 17e siècle, est auteur de *messes,* de *psaumes,* de *motets,* de *litanies* et d'un *Salve Regina.*

BATTIFERRO (S.-D.-Louis), maître de chapelle à l'église de *Spirito santo* de Ferrare, né à Urbino, vers la fin du 17e siècle, a publié : *Ricercari a cinque e sei soggetti,* Ferrare, 1719.

BATTISHILL (Jonathan), né à Londres, au mois de mai 1738, un des plus habiles organistes de l'Angleterre, claviciniste du théâtre de Covent-Garden, mort à Islington, le 10 décembre 1801. Il a composé, pour le théâtre Drury-Lane, *Alcmena,* opéra, 1764; *les Mystères d'Hécate,* drame; beaucoup d'hymnes et d'antiennes à plusieurs voix, et surtout des *chansons* qui lui firent une grande réputation.

BATTISTA (Fulgose), doge de Gênes, chassé par son aïeul, écrivit dans son exil, en 1483, neuf livres *Exemplorum memorabilium,* qui ont été traduits par Camille Gilino, de Milan.

BATTISTA, surnommé *Trovamala,* Italien, qui vivait à Louvain, en 1485, écrivit une *Summa casuum Conscientiæ.*

BATTISTA, de Ferrare, secrétaire du duc Hercule II, écrivit plusieurs ouvrages de théologie et d'histoire vers 1493.

BATTISTA, poëte latin du 15e siècle, né à Mantoue, de la famille *Spagnuoli,* et que l'on a surnommé *le Mantouan.* Il entra fort jeune dans l'ordre des carmes; devenu général de son ordre, il entreprit d'y porter la réforme, et n'ayant pu y réussir, il abdiqua pour passer en repos le reste de sa vie. Il mourut en 1516, âgé de plus de 80 ans. Ses poëmes furent réunis en 5 vol., Paris, 1513, et 4 vol., Anvers, 1576.

BATTISTA (Ignace), professeur de belles-lettres à Venise vers 1543, est auteur de : *Hist. imperatorum romanorum,* dont les principales éditions sont celles de Florence et Venise, 1519, in-8º; *de Origine Turcarum,* et autres ouvrages érudits sur Ovide, Cicéron et Suétone.

BATTISTA (Joseph), un des plus savants littérateurs italiens du 17e siècle, né au royaume de Naples, se livra d'abord à l'étude de la théologie, s'attacha au marquis de Villa et au duc d'Avellino, s'adonna ensuite dans la retraite à la culture des lettres, et mourut à Naples le 6 mars 1675. Ses *Epigrammatum centuriæ,* Venise, 1659; ses *Poésies lyriques* italiennes, ib., 1686, et sa *Poetica,* 1676, in-12, sont estimées. On a encore de lui l'*Assalone,* tragédie, Venise, 1667, des *opuscules,* des *lettres,* Bologne, 1678.

BATTISTI (Barthélemi), né le 14 mai 1755 à Roveredo, petite ville du Tyrol italien, étudia à l'université d'Inspruck la philosophie et la médecine, et prit le doctorat à Vienne. En 1784 premier médecin du grand hôpital de Vienne, inspecteur des hôpitaux en Lombardie, conseiller du gouvernement en Dalmatie en 1804, Battisti se retira en 1809 dans l'île de Pago, puis à Zara; recouvra, en 1814, son emploi de conseiller, et se retira ensuite à Fiume où il mourut le 6 mai 1831.

BATTONI. *Voyez* **BATONI.**

BATTORI (Étienne), prince de Transylvanie et roi de Pologne, né dans une condition privée, s'éleva lui-même au trône par ses talents et par ses belles actions. Élu roi de Pologne en 1576, il régna avec gloire, soumit Dantzig, soutint la guerre pendant 5 ans contre les Russes et obligea le czar à lui céder toute la Courlande et une partie de la Livonie. Il mourut à Grodno, le 13 décembre 1586 dans sa 54e année, des suites d'un violent accès de colère.

BATTORI (Sigismond), vayvode de Transylvanie en 1595, sous Mahomet II, et l'empereur Rodolphe II, s'unit aux vayvodes de Moldavie et de Valachie pour secouer le joug des Ottomans, et battit le grand vizir Sinan-Pacha. Il céda ensuite sa principauté à l'empereur Rodolphe, contre des domaines en Silésie, avec une pension de 50,000 ducats et le chapeau de cardinal. A peine la cession était-elle ratifiée par les États, que Battori, travesti en moine, abandonna la Silésie et s'enfuit en Pologne où il fit un nouveau transport de sa principauté au cardinal André Battori, évêque de Warmie, qui s'en mit en possession non sans obstacle. Michel de Valachie marcha contre le cardinal, qui fut battu et tué en 1599. Michel reçut l'investiture de ses États, et Sigismond s'unit aux Ottomans pour en recouvrer de nouveau la possession. Il fut vaincu et se réfugia en Moldavie; rappelé par les Transylvains en 1600, il céda encore une fois sa principauté à Rodolphe et alla mourir à Prague le 20 mars 1613, dans l'obscurité et l'oubli.

BATTORI (Gabriel), frère du précédent, devint prince de Transylvanie, en reconnaissant la suzeraineté de l'empereur Mathias. Soutenu par les Ottomans et les Tatars, il battit les troupes impériales envoyées contre lui pour le chasser de ses États. Il ne tarda pas à être déposé par ses sujets, qui élurent à sa place Bethlem Gabor. Celui-ci se mit sous la protection du sultan Achmet Ier. Battori voulut traiter avec les Ottomans; mais il fut assassiné en sortant de leur camp, le 26 octobre 1613.

BATTORI (Élisabeth), nièce d'Étienne Battori, roi de Pologne, épouse de François Nadasty, grand seigneur hongrois, au commencement du 17e siècle, avait rassemblé dans son château de Cseilhe, quelques jeunes personnes issues de pauvres familles nobles et qu'elle traitait avec la plus cruelle sévérité. Persuadée qu'un bain de sang lui rendrait la fraîcheur de ses premières années, elle réalisa son abominable idée, et plus de 300 jeunes filles furent immolées successivement en secret. La disparition d'une fiancée mit sur la voie de l'horrible mystère. La justice surprit les coupables en flagrant délit. Deux femmes d'Élisabeth eurent la main droite et la tête coupées; un nain qui les secondait, eut la main droite coupée et fut brûlé vif. Élisabeth, enfermée dans une prison murée de tous côtés, mourut en 1614 après y avoir langui pendant trois ans.

BATTUS Ier, né à Théra, l'une des Cyclades, fut choisi par l'oracle de Delphes pour conduire une colonie en Libye, fonda la ville de Cyrène, régna 40 ans et laissa le trône à Arcésilas, son fils.

BATTUS II, *l'Heureux*, fils d'Arcésilas Ier, succéda à son père l'an 575 avant J. C. et tailla en pièces une armée considérable envoyée contre lui par Apriès, roi d'Égypte.

BATTUS III, *le Boiteux*, fils d'Arcésilas II, monta sur le trône en 544 avant J. C., après que sa mère Eryxo eut fait périr Laarchus frère d'Arcésilas II, qui avait empoisonné le roi son frère et usurpé son trône. Sous le règne de Battus, Démonax de Mantinée transféra au peuple la plus grande partie du pouvoir de la royauté.

BATTUS IV, fils d'Arcésilas III, fut roi après lui, et un cinquième Battus, fils d'Arcésilas IV, se retira chez les Évespérides où les Cyrénéens le firent assassiner.

BATU, **BATHY** ou **BATOU**, petit-fils de Gengis-Kan, succéda à son père Touchy-Kan, dans le royaume de Captchac, en 1225 de J. C. Il suivit le grand kan Octaï en Chine, revint ensuite en Europe, ravagea la Pologne, la Hongrie, la Bulgarie, la Russie, où il séjourna dix ans et qu'il soumit enfin. Ses invasions recommencèrent en 1252, et Telboga, son lieutenant, défit le grand-duc André Jaroslawitz; mais la mort de Batu, arrivée en 1255, mit fin à ses conquêtes ou plutôt à ses ravages.

BATURIS, roi des Ibères, peuples des rives du Pont-Euxin, introduisit le christianisme dans ses États vers l'an 327 de J. C.

BATZ (Manaud III, baron de), fut l'un des quatre guerriers qui, en 1577, sauvèrent la vie à Henri IV, lors de son entrée dans la ville d'Eause, alors place forte au duché d'Albret. Séparé des siens, le prince fut assailli par toute la garnison, au cri de : « *Tirez à la braye verte ;* » c'était Henri qui la portait, et qui, blessé, dut son salut aux quatre braves qui le défendirent, jusqu'au moment où ses troupes entrèrent dans la ville et le délivrèrent.

BATZ (Jean, baron de), né à Goulz, près de Tartas, le 26 décembre 1760, de la même famille que le précédent, grand sénéchal de Nérac et du duché d'Albret, député de la noblesse aux états généraux en 1789, s'y occupa spécialement de finances, et s'opposa à l'émission des assignats. En 1791, il sortit de France, rentra bientôt après, et quitta de nouveau son pays après le 10 août. Lors du procès de Louis XVI, il revint à Paris et forma le dessein d'enlever le roi de force ou par ruse. Toutes ses démarches, tous ses efforts n'aboutirent qu'à le faire impliquer dans la conspiration dite *de l'étranger* en 1794. Le baron de Batz eut le bonheur de se soustraire à toutes les poursuites, et ne rentra plus tard en France qu'avec l'autorisation de Fouché. A la restauration, il fut nommé maréchal de camp et chevalier de St.-Louis; en 1817 on lui donna le commandement du Cantal, dont il se démit l'année suivante; il mourut le 10 janvier 1822. On a de lui : *Histoire de la maison de France et de son origine*, Paris, 1815; *la Conjuration de Batz ou la journée des soixante*, 1795; *Cahiers de l'ordre de la noblesse d'Albret*, 1789.

BAUCHEREAU (Richemont), avocat au parlement,

né à Saumur en 1612, a donné quelques romans : *l'Espérance glorieuse ou Amour et justice*, et *les Passions égarées*.

BAUD (Pierre le). *Voyez* **LEBAUD**.

BAUDART (Guillaume), naquit à Deynze, petite ville de Flandre, de parents protestants, qui, obligés de quitter ce pays à cause de leur religion, allèrent s'établir à Emden. Il fut nommé pasteur, d'abord à Sneck, et puis à Zutphen. Le synode national de Dordrecht le chargea, conjointement avec Bogerman et Bucérus, de faire une nouvelle traduction du *Vieux Testament*. Bucérus étant mort quelque temps après, Baudart et Bogerman achevèrent seuls ce travail au bout de dix ans. Baudart entreprit aussi la continuation de l'Histoire du temps, de van Meteren, depuis 1603 jusqu'en 1624. Cet ouvrage parut à Arnheim, en 1624, sous ce titre *Gedenkwaardige Geschiedenissen zoo kerkelijke als wereldlijke*, 2 vol. in-fol. Il composa en outre un recueil de sentences : *Apophthegmata christiana*, Amsterdam, 1657, in-4°; et il fit des quatrains pour une collection de gravures, représentant les guerres de l'Espagne et des Pays-Bas, *Polemographia Belgica*, Amsterdam, 1621, in-4°, publié en français, sous le titre de *Descrip. des siéges, batailles, rencontres*, etc., *durant les guerres des Pays-Bas ou de Nassau*, Amsterd., 1616, in-4°, fig. Baudart mourut à Zutphen, en 1640, âgé de soixante et seize ans, après avoir été pasteur de cette ville durant trente-six ans.

BAUDEAU (Nicolas), célèbre économiste, né le 25 avril 1730 à Amboise, professait la théologie à l'abbaye de la Chancelade, lorsque l'archevêque de Paris, Christophe de Beaumont, l'appela dans cette ville au collége des Prémontrés. Lié bientôt avec Quesnay, il embrassa ses principes et publia en 1763 : *Idées d'un citoyen sur l'administration des finances du roi*, in-8°; en 1764, *Idées sur les besoins, les droits et les devoirs des vrais pauvres;* en 1765, *Idées sur le commerce d'Orient et sur la compagnie des Indes*. Il rédigea, depuis 1766 jusqu'en 1769, les *Éphémérides du citoyen*, ouvrage périodique continué par Dupont de Nemours. L'abbé Baudeau publia encore, en 1787, les *Idées d'un citoyen sur l'état actuel du royaume de France*, 2 parties in-8°. Sa raison s'égara en 1788, et il mourut en 1792.

BAUDELOQUE (Jean-Louis), né en 1746, à Heilly en Picardie, vint de bonne heure à Paris, où il étudia, sous le célèbre Solayrès, la chirurgie, l'anatomie et l'art des accouchements. Il fut nommé, vers 1771, premier chirurgien de l'hôpital de la Charité, et, après avoir exercé pendant plusieurs années, il se voua tout entier à l'art des accouchements, dans lequel il acquit une réputation européenne. Il fut l'un des premiers praticiens qui se servirent du forceps, récemment inventé. Lorsque l'école de santé fut instituée, Baudeloque fut chargé par le gouvernement d'y enseigner l'art des accouchements, et obtint bientôt après la place de chirurgien en chef de la Maternité. Il fut nommé premier accoucheur de l'impératrice Marie-Louise, et mourut le 1er mai 1810. Ses écrits, que l'on regarde comme classiques, sont : *Principes des accouchements*, 5e édition, Paris, 1821, in-12, figures; *L'art des accouchements*, 6e édition, Paris, 1822, 2 vol. in-8°, avec *l'éloge* de l'auteur par Leroux, et sa *Vie* par Chaussier; et un grand nombre de *Mémoires* insérés dans le Recueil de l'Académie et les journaux de médecine.

BAUDELOT DE DAIRVAL (Ch.-César), antiquaire, né à Paris le 29 novembre 1648, quitta le barreau, où il avait du succès, pour se livrer entièrement à l'étude de l'antiquité, science qui lui doit beaucoup pour ses précieuses découvertes. Membre de l'Académie des inscriptions et de celle des *Ricovrati* de Padoue, garde du cabinet des médailles de Madame, il mourut le 27 juin 1722. Son ouvrage le plus connu est : *De l'Utilité des voyages*, 1686, 2 vol. in-12, réimprimé plusieurs fois. On lui doit encore *Dissertation sur des pierres gravées, sur la guerre des Athéniens contre les peuples de l'île Atlantide*, etc.

BAUDER (J.-Frédéric), conseiller de commerce de l'électeur de Bavière, né le 8 janvier 1713 à Hertzbruck, est connu par la découverte du marbre d'Altdorf, et par le perfectionnement de la culture du houblon; il a publié des *Dissertations* sur le houblon, Altdorf, 1776, in-4°, et sur la découverte des fossiles d'Altdorf. Celle-ci a été traduite en français, 1772, in-8°.

BAUDERON (Brice), médecin, né à Paray en 1540, et mort à Mâcon en 1623, est auteur d'une *Pharmacopée* qui eut un grand nombre d'éditions et fut traduite en latin par Holland, Londres, 1639, un vol. in-fol. Bauderon a aussi publié : *Praxis medica in duos tractatus distincta*, 1620, un vol. in-4°.

BAUDET (Étienne), graveur, né à Blois, en 1643, mort à Paris, en 1716, a gravé différentes estampes, d'après les Carrache, l'Albane, le Dominiquin, Bourdon, Pietre de Cortone, et autres; l'*Adoration du Veau d'or*, et le *Frappement du rocher*, d'après le Poussin, sont ses meilleurs ouvrages.

BAUDIER (Michel), historiographe de France sous Louis XIII, né en Languedoc, mort vers 1650, est auteur de plusieurs ouvrages qui prouvent de la facilité, mais peu de talent. Les plus remarquables sont : *Histoire générale de la religion des Turcs et de la vie de Mahomet et des quatre premiers califes*, Paris, 1652, in-8°, curieuse; *Histoire des cours de Turquie et de Chine*, ibid., 1662, 2 vol. in-fol.; *Histoire du cardinal d'Amboise*, ibid., 1634, très-estimée; *du maréchal de Toiras*, ibid., 1662, in-12; *de l'abbé Suger*, ibid.. 1645, in-4°.

BAUDIN (Pierre-Charles-Louis), des Ardennes, né à Sédan, le 18 octobre 1748, destiné au barreau, allait y débuter lors de l'exil des parlements en 1771; il resta fidèle à leur cause, et ne reparut qu'avec eux. Il revint à Sédan, en 1783, y eut la place de directeur des postes. Nommé maire en 1790, il fut successivement membre de l'assemblée législative et de la Convention. Lors du procès de Lous XVI, il vota pour l'appel au peuple, pour la reclusion jusqu'à la paix, et pour le sursis. Réélu au corps législatif, il en faisait partie lorsqu'il mourut de joie, a-t-on dit, d'apprendre le retour d'Égypte du général Bonaparte, le 17 octobre 1799. Baudin avait été président des différentes assemblées où il siégea; il était membre de l'Institut, il avait été de la commission des onze qui prépara la constitution directoriale. On a de lui plusieurs *Rapports* faits à la Convention et aux autres assemblées, des *Mémoires* dans ceux de l'Institut : *Anecdotes et Réflexions générales sur la Constitution* (1794), in-8°; *Éclaircissement sur l'article de la Constitution, la liberté de*

la presse, 1795, in-8°. Il était l'un des collaborateurs du *Journal des Savants,* 1797, in-4°, et qui n'a existé que six mois.

BAUDIN (Nicolas), capitaine de vaisseau, né dans l'île de Rhé vers vers le milieu du 18e siècle, fut chargé en 1803, par le gouvernement directorial, de la reconnaissance des côtes de la Nouvelle-Hollande. Il avait déjà reconnu la plus grande partie des côtes nord-ouest, lorsqu'il fut attaqué d'une maladie qui l'obligea de relâcher à l'île de France, où il mourut le 16 septembre 1803. Son voyage a été publié par Péron, qui, ayant à se plaindre de Baudin, ne l'a pas nommé.

BAUDISSON (Innocent-Maurice), abbé, professeur de droit canon à l'université de Turin, depuis 1767 jusqu'en 1797, fut, lors de la réunion du Piémont à la France, nommé aux premières places, contribua beaucoup à la conservation de l'université de Turin, et mourut en 1805.

BAUDIUS (Dominique), poëte et professeur d'éloquence, naquit à Lille, le 8 avril 1561. Il fit ses premières études à Aix-la-Chapelle. Privé de ses parents dans un âge encore tendre, il alla de lui-même à Genève, où il eut pour maîtres Bèze et la Faye; après quelques années, il revint étudier en droit à Leyde, sous Hugues Daneau. Cette ville lui donna le droit de bourgeoisie, en considération de ses talents. Il fut l'un des ambassadeurs que les États-Généraux envoyèrent, en 1585, à la reine Élisabeth; se lia à Londres avec le célèbre Philippe Sidney, et revint exercer la profession d'avocat à la Haye. Baudius passa dix ans à Paris. Achille de Harlay le prit en amitié, le fit recevoir avocat au parlement de Paris, et le chargea d'accompagner son fils en Angleterre, où Henri IV l'envoyait en ambassade. De retour à Leyde, il y fut nommé professeur d'éloquence, en 1606, et succéda, l'année suivante, à Mérula, dans la chaire d'histoire. Ses leçons sur Tacite lui attirèrent un grand concours d'auditeurs; il enseigna encore le droit romain, et fut associé à Meursius dans la place d'historiographe des États-Généraux. L'imprudence qu'il eut de publier deux harangues, où il conseillait de faire une trêve avec l'Espagne, et des éloges donnés au marquis de Spinola, rendirent sa fidélité suspecte : il fut sur le point d'être banni. Baudius mourut le 22 août 1613. Ses *Discours politiques,* calqués sur les principes de Sidney; son *Traité de l'usure,* etc., eurent du succès dans le temps. La meilleure édition des *poésies latines* de Baudius est d'Amsterdam, 1638, petit-in-12; la meilleure édition des *Lettres, Discours,* et du *Traité sur l'usure,* est aussi d'Amsterdam, 1662, petit in-12.

BAUDOCHE, nom d'une famille entièrement éteinte et qui, pendant que la ville de Metz se gouverna par ses propres lois, occupa les premiers emplois de la république et fournit quatorze maîtres échevins, magistrature qui dans les négociations traitait d'égal à égal avec les souverains. Nicole Baudoche, le premier, fut élu en 1315; les autres successivement de 1340 à 1549. Robert, le dernier, remplit ces fonctions deux années de suite 1549 et 1550, ce qui était fort rare. — François Baudoche assista aux assises de Nancy en 1556.

BAUDOIN ou **BAUDUIN**, surnommé *de Condé,* un des meilleurs poëtes du 13e siècle, florissait sous St. Louis. On lui doit plusieurs pièces de vers, telles que *Fabliaux, Dicts* et *Contes moralisés,* dont les manuscrits sont à la bibliothèque royale à Paris.

BAUDOIN. *Voyez* **BALDWIN** et **BAUDOUIN**.

BAUDONOVIE, religieuse de Poitiers, morte en 587, a écrit une *Vie de la reine Radégonde.*

BAUDORY (Joseph du), né à Vannes, d'une famille distinguée, le 16 février 1710, entra chez les jésuites en 1727, et mourut à Paris, le 4 mai 1749. Nommé, à l'âge de trente et un ans, pour occuper la place du P. Porée, il parut digne de la remplir. Ses *OEuvres diverses,* Paris, 1809, in-12, comprennent quatre *Discours latins,* quatre *Plaidoyers fançais,* et une *Ode au roi sur sa convalescence.*

BAUDOT de JUILLY (Nicolas), né à Paris, le 17 avril 1678, d'un receveur des tailles de Vendôme, fut subdélégué de l'indendant à Sarlat, et mourut le 29 août 1759. Il est auteur de quelques ouvrages et de romans historiques. Ses meilleures productions sont : *Histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume, duc de Normandie,* 1701, in-12; *de Philippe-Auguste,* 1702; *de Charles VI,* 1753; *de Charles VII,* 1654; *Histoire de Catherine de France* et *Histoire secrète dn connétable de Bourbon,* 1696, etc.

BAUDOT (Pierre-Louis), archéologue, naquit en 1760 à Dijon. En 1781, il succéda à son père Bénigne-Jérôme, dans la charge de substitut du procureur général au parlement de Bourgogne. Désirant perfectionner ses connaissances, il vint à Paris, s'y fit inscrire au tableau des avocats, et partagea son temps entre l'étude de la jurisprudence et celle de la numismatique. Il se retira dans son domaine de Pagny-sous-le-Château, où il vécut dix ans, avec sa famille, ses médailles et ses livres. Membre du conseil général du département de la Côte-d'Or, il fut bientôt élu correspondant de l'Académie de cette ville. Il mourut à Pagny, le 4 mars 1816, à l'âge de 56 ans. Outre de nombreux mémoires insérés dans le *Magasin encyclopédique* de 1808 à 1814, Baudot n'a publié que des opuscules d'un intérêt purement local.

BAUDOT (François), auteur de *Lettres en forme de dissertations* sur l'ancienne Bibracte et sur l'origine de la ville de Dijon, 1710, in-12, fig., petit vol. très-rare. Il était l'ami de la Monnoye et du P. Oudin. Après avoir rempli la charge de maître des comptes et celle de maire de Dijon, il mourut en cette ville, le 4 avril 1711, à l'âge de 73 ans.

BAUDOUIN Ier, roi de Jérusalem, frère et successeur de Godefroi de Bouillon. Destiné à l'état ecclésiastique, il préféra le métier des armes et prit la Croix en 1095. Envoyé avec Tancrède vers la Cilicie, il eut avec ce prince de violents démêlés pour la possession de Tarse et de Malmistra. Appelé à Édesse par le prince et le peuple, adopté pour fils et désigné pour successeur par le prince, Baudouin monte sur le trône à la suite d'une sédition dans laquelle son bienfaiteur perd la vie. Baudouin ne suivit pas les croisés à Jérusalem. En 1100, il céda le comté d'Édesse à son cousin Baudouin du Bourg, et succéda à son frère Godefroi, en prenant le titre de roi que son frère avait toujours refusé. Aussi les historiens ont coutume de désigner Baudouin comme le premier roi latin de Jérusalem. Ce prince fit la guerre pendant tout son règne, et ajouta, par ses conquêtes, à son royaume les villes de Ptolémaïs, St.-Jean-d'Acre, Sidon, Bérite, etc.

Tripoli tomba vers ce même temps au pouvoir des chrétiens et forma la 4e principauté latine en Orient. Baudouin se disposait à assiéger Tyr lorsqu'il mourut en 1118, après un règne de 18 ans.

BAUDOUIN II, cousin du précédent, son successeur à la principauté d'Édesse, et ensuite au royaume de Jérusalem, couronné en 1118. Il avait partagé les travaux de la première croisade, et s'était, avec Godefroi de Bouillon, jeté un des premiers dans Jérusalem. Dès le commencement de son règne, il fut obligé de marcher au secours d'Antioche menacée par les Turcs, les battit en plusieurs rencontres, et en revenant au secours de Josselin de Courtenai comte d'Édesse, il fut enveloppé et fait prisonnier avec celui qu'il voulait secourir. Ce dernier, étant parvenu à s'échapper de sa prison, rassembla des troupes, délivra Baudouin qui régna douze ans et mourut en 1131, laissant le sceptre à son gendre Foulques d'Anjou.

BAUDOUIN III, fils de Foulques d'Anjou, lui succéda en 1142. Sous son règne, Édesse fut envahie par le sultan d'Alep et perdue pour les chrétiens. Les peuples d'Occident se précipitèrent de nouveau sur l'Orient, mais leurs efforts vinrent échouer devant Damas, et ils abandonnèrent Baudouin à sa fortune. Celui-ci, après une guerre mêlée de succès et de revers, s'empara d'Ascalon, et mourut empoisonné le 25 février 1165, à l'âge de 33 ans et après 20 ans de règne. Après de longs débats Amaury lui succéda.

BAUDOUIN IV, fils d'Amaury, lui succéda en 1174. Une horrible lèpre dévora ce malheureux prince dès son enfance et lui ayant enlevé la vue et l'usage des pieds et des mains, le força d'abandonner le commandement à son beau-frère Guy de Lusignan. Ce dernier ayant compromis les affaires du royaume, on fut obligé de recourir à Raymond III, comte de Tripoli, qui prit le soin du gouvernement. Baudouin mourut en 1186, ayant désigné pour successeur Baudouin V, fils de Sibylle sa sœur et du marquis de Montferrat. Ce jeune prince mourut sept mois après, empoisonné, disent les uns, par Raymond, sacrifié, disent les autres, à l'ambition de sa mère qui avait épousé en deuxièmes noces Guy de Lusignan. Un an après la mort de Baudouin V, Jérusalem tomba au pouvoir de Saladin.

BAUDOUIN Ier, empereur de Constantinople, naquit à Valenciennes en 1171 de Baudouin comte de Hainaut et de Marguerite sœur de Philippe comte de Flandre. Il épousa Marie de Champagne, nièce de Philippe roi de France. Le comte Philippe, mort dans la terre sainte, avait laissé à sa sœur Marguerite le comté de Flandre qui passa à Baudouin à la mort de cette princesse. La mort de son père lui donna le Hainaut. En 1200 Baudouin prit la croix avec son frère Henri, Thierry son neveu, et Marie de Champagne sa femme. Avant son départ il confirma les priviléges de plusieurs villes, et fit recueillir en corps de lois les coutumes de Flandre et de Hainaut. Baudouin arriva à Venise en 1202, fit en grande partie les frais des vaisseaux de transport fournis par les Vénitiens, entra dans Constantinople à la tête de l'avant-garde, et, au second siége, donna l'assaut avec les Flamands et se logea dans la tente de l'usurpateur Murzuphle. Alexis et son père étant mort, les croisés élurent pour empereur de Constantinople Baudouin qui fut couronné dans l'église de Ste.-Sophie le 9 mai 1204. Peu après il se mit en campagne pour suivre Murzuphle, et se saisit du fugitif et d'un grand nombre de villes. Les exigences des Latins envers Joannice, roi des Bulgares, lui attirèrent un puissant ennemi, et dans un combat sanglant livré devant Andrinople le 14 mai 1205, ils essuyèrent une défaite, et Baudouin resta prisonnier. Les Bulgares l'enchaînèrent dans un cachot où il demeura une année. Quelques historiens disent qu'il mourut en prison ; d'autres racontent que la femme de Joannice, éprise de Baudouin, lui aurait proposé de tuer son époux, et que, sur le refus de Baudouin, elle l'aurait accusé devant le roi d'avoir voulu la séduire. Joannice aurait alors fait couper à Baudouin les bras et les jambes et jeter dans un champ où il mourut trois jours après (1206). L'incertitude des circonstances de la mort de Baudouin jeta des doutes sur cette mort même, et un imposteur, qui prit son nom, abusa quelque temps la Flandre et le Hainaut.

BAUDOUIN II, dernier empereur latin de Constantinople, fils de Pierre de Courtenay et d'Yolande, fut élu en 1228. Il défit d'abord Vadace, empereur de Nicée. Mais celui-ci ayant repris le dessus, Baudouin alla vainement chercher du secours en Italie et en France, où il fit présent à St. Louis de la sainte couronne d'épines. Obligé, malgré ses talents et sa valeur, de céder à des ennemis nombreux et puissants, il eut la douleur de voir massacrer les Français dans Constantinople, et Michel Paléologue s'emparer de ses États en 1261. Il se retira d'abord dans l'île de Négrepont, puis en Italie, où il mourut en 1293, laissant le vain titre d'empereur à son fils Philippe Baudouin, qui mourut en 1285, et dont la fille Catherine transmit les droits à Charles de Valois.

BAUDOUIN Ier, surnommé *Bras de fer* ou *Cotte de fer*, comte de Flandre en 860, vint en 862 à la cour de Charles le Chauve alors à Senlis; il y épousa en secret Judith, fille de ce roi et veuve d'Ethelwolf, roi d'Angleterre, la conduisit dans ses domaines de Harlebeck, se défendit contre Charles, et fit alliance avec le roi de Lotharingie; mais ensuite il alla avec Judith à Rome auprès du pape Nicolas Ier qui intercéda en faveur des époux. Charles leur pardonna, et accorda à Baudouin le marquisat des contrées depuis les bouches de l'Escaut jusqu'à la Somme et l'Oise. Ce fut Baudouin qui entoura de murs la ville de Bruges. Il mourut en 879.

BAUDOUIN II, fils du précédent, dit *le Chauve* en mémoire de son aïeul, reprit en 891 la ville d'Arras usurpée par le comte de Vermandois. Cette ville devint alors la capitale du marquisat ou comté de Flandre. Baudouin II mourut en 918. Arnould Ier, son fils, lui succéda.

BAUDOUIN III, dit *le Jeune*, fils d'Arnould, fut, en 958, associé au trône par son père; mais le jeune prince étant mort en 962, Arnould reprit les rênes de l'État. Un fils de Baudouin III succéda en 965 au vieil Arnould.

BAUDOUIN IV *Belle-Barbe*, ou *le Barbu*, fils d'Arnould II, comte de Flandre en 988, autorisa les Brugeois à se choisir un bourgmestre et des magistrats; en 1005 il prend part à la querelle de Lambert, comte de Louvain, avec le duc de Lothier, s'empare des châteaux de Gand, d'Ecnaeme et de Valenciennes, et meurt en 1036, laissant la souveraineté à son fils Baudouin V.

BAUDOUIN V, dit *le Débonnaire*, comte de Flandre, gouverna cet État depuis l'an 1034 jusqu'à 1067. Il avait épousé Adèle, fille de Robert, roi de France; une de ses filles, la célèbre Mathilde, devint la femme de Guillaume le Conquérant (1050). Quelques degrés de parenté indisposèrent le pape Nicolas II contre ce mariage, et toute la Normandie fut mise en interdit. Enfin Rome accorda la dispense, moyennant la fondation de deux monastères; et de là l'origine de l'abbaye de St.-Étienne et de celle de la Trinité, à Caen. Baudouin avait pris part à la guerre que les seigneurs des Pays-Pas firent à l'empereur Frédéric, qu'ils assiégèrent dans Anvers (1048). Après la mort du comte de Hainaut (Herman), il entra les armes à la main dans cette province, assiégea dans Mons la veuve du comte (Richilde), qui avait refusé la main de son fils (Baudouin de Mons), s'empara de la ville et de la princesse, fit célébrer le mariage qu'il avait résolu pour agrandir ses États, et alors fut faite l'union du Hainaut et la Flandre (1051), malgré l'excommunication lancée par Liébert, évêque de Cambrai. Le Hainaut était un fief de l'Empire : Henri IV, irrité contre Baudouin, convoqua une diète à Aix-la-Chapelle, marcha vers la Flandre, passa l'Escaut et ravagea le pays. Lille lui ouvrit ses portes. Lambert, capitaine des gardes de Baudouin, fut vaincu, pris et mis à mort. D'autres seigneurs, partisans du comte, s'étaient renfermés dans Tournai : Henri les assiégea et les fit prisonniers. Enfin Baudouin ne trouva d'autre moyen de résistance et de salut que dans le retranchement dit *le fossé neuf*, qu'il avait fait creuser pour séparer la Flandre de l'Artois. La paix fut conclue au congrès de Cologne en 1057. L'Empereur confirma au comte Baudouin les donations, faites à son père, de la ville de Valenciennes, du château de Gand, d'Alost et des cinq îles de la Zélande. Le Tournaisis, séparé de la Flandre, fut donné à Baudouin de Mons, fils du comte et son successeur. Un synode approuva le mariage de Richilde et l'interdit fut levé. Baudouin avait la réputation d'un prince sage, ferme et prudent. Après la mort de Henri Ier, roi de France, son beau-frère (1060), il fut chargé de la tutelle de Philippe, son fils, et de l'administration du royaume. Il prit alors le titre de *marquis de France*. Les Gascons avaient refusé de reconnaître son autorité : il leva une grande armée, marcha avec Guillaume, son gendre, contre la Guienne, s'empara de toutes les places fortes, fit punir les chefs de la sédition, soumit tout le pays, et par son énergique sagesse, empêcha tout autre soulèvement. Les rois de France avaient beaucoup de vassaux, mais le domaine de la couronne était bien rétréci. Le Gâtinais y fut réuni (1062) par l'habile politique du régent. Quelques années plus tard (1066), s'accomplit un des plus grands événements de l'histoire moderne, la conquête de l'Angleterre par les Normands. Baudouin aida son gendre de ses Flamands et de ses trésors. Il mourut le 1er septembre 1067. Adèle, veuve de Baudouin, alla en Italie, prit le voile à Rome, et revint fonder l'abbaye de Messines en Flandre, où elle mourut l'an 1079.

BAUDOUIN VI DE FLANDRE (Ier de Hainaut), fils du précédent, épousa Richilde veuve de Herman, comte de Valenciennes, fille et héritière de Reinier V, comte de Hainaut. Ce mariage l'avait fait comte de Hainaut en 1036. Il hérita de la Flandre en 1068 et mourut en 1070, laissant la Flandre, sous la tutelle de Robert le Frison, son frère, à Arnould III, son fils aîné et le Hainaut, sous la tutelle de Richilde, à Baudouin II. Richilde s'empara de la tutelle d'Arnould et de la régence de la Flandre. Il s'ensuivit une guerre où Richilde fut vaincue malgré l'appui de la France et de l'Angleterre. Arnould fut tué sur le champ de bataille, et Robert le Frison fut élu comte de Flandre en 1071, et eut pour successeur, en 1093, Robert II son fils.

BAUDOUIN VII, fils de Robert II, surnommé *Baudouin à la hache*, comte de Flandre en 1111, purgea le pays des voleurs qui l'infestaient, et protégea le peuple contre les vexations des seigneurs. Il fit proclamer à Ypres la *paix publique* pour mettre fin aux assassinats et duels qui ensanglantaient cette partie de ses États. Il fit de sa propre main justice de plusieurs gentilshommes qui avaient volé et égorgé des marchands étrangers. Il fit jeter Pierre, seigneur d'Orscamp, tout botté et éperonné dans une chaudière d'huile bouillante préparée au milieu du marché de Bruges pour le supplice d'un faux monnoyeur. Ce seigneur avait enlevé à une pauvre veuve deux vaches qui faisaient tout son bien. Baudouin embrassa le parti de Louis le Gros contre Henri d'Angleterre, amena à ce prince un puissant secours. Blessé par accident au siége du château d'Eu, il négligea sa blessure; un abcès se forma dans la tête et Baudouin mourut à Roulers, en 1119, sans descendant, et désigna pour son successeur Charles de Danemark, son cousin, nommé ensuite Charles le Bon.

BAUDOUIN VIII DE FLANDRE. *Voyez* **BAUDOUIN V**, comte de Hainaut.

BAUDOUIN IX DE FLANDRE (VI de Hainaut). *Voyez* **BAUDOUIN Ier** de Constantinople.

BAUDOUIN Ier DE HAINAUT. *V.* **BAUDOUIN VI** DE FLANDRE.

BAUDOUIN II DE HAINAUT, fils du précédent, surnommé *le Jérosolomitain*, périt en Asie en 1098, député par les croisés vers l'empereur Alexis.

BAUDOUIN III, comte de Hainaut en 1099, eut un règne paisible.

BAUDOUIN IV *le Bâtisseur*, comte de Hainaut en 1133, acquit en 1160 Valenciennes, et l'Ostrevant, Ath, Condé et 121 villages pour la plupart tirés de l'ancien Brabant. En 1165 il fut reconnu l'héritier de Henri l'Aveugle, comte de Namur, son beau-frère. Son fils épousa, en 1169, l'héritière de Flandre. Pendant les fêtes du mariage Baudouin IV voulut montrer aux convives les constructions d'un hôtel qu'il faisait élever à Valenciennes. Il tombe d'un échafaud, se blesse aux jambes et meurt après deux années de souffrances.

BAUDOUIN V DE HAINAUT (VIII de Flandre), fils du précédent, dit *le Courageux*, comte en 1171, fit, en 1182, alliance avec Philippe-Auguste à l'insu du comte de Flandre son beau père. Celui-ci forma contre son gendre une ligue formidable, l'assiégea dans Mons et le contraignit à demander une trêve. En 1188 Baudouin se rend à Mayence pour se plaindre à l'Empereur du refus que fait Henri l'Aveugle, comte de Namur, de le reconnaître comme son héritier. Il obtient l'investiture de Namur et le titre de marquis. Henri l'agrée, puis s'en repent et appelle

Thibaut de Bar. Baudouin se retire en Hainaut, revient avec une armée, livre bataille à Henri près de Noville-sur-Mehaigne, et remporte la victoire ; mais il mourut en 1195, sans avoir joui de sa succession.

BAUDOUIN VI de HAINAUT. *V.* **BAUDOUIN IX** de FLANDRE.

BAUDOUIN d'AVESNES, sire de Beaumont, frère de Jean, comte de Hainaut, et second fils de Marguerite, comtesse de Hainaut et de Flandre, florissait vers l'an 1289, époque à laquelle il termine sa chronique ou histoire généalogique des princes dont il descendait. Cet ouvrage qui existait autrefois à Paris dans la bibliothèque d'André du Chesne, et qui était passée à Bruxelles dans celle des Chifflet, fut mise au jour avec des notes par le baron J. le Roy, Anvers, 1693, in-fol. Baudouin mourut en 1289, suivant son épitaphe. Il avait épousé Félicité de Coucy, petite fille de Raoul, seigneur de ce lieu.

BAUDOUIN (François) naquit le 1er janvier 1520 à Arras. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Louvain, il vint les perfectionner à Paris. La fermentation excitée par la réformation agitait alors tous les esprits. Baudouin voulut, pour bien juger la réformation et les causes qui y avaient donné lieu, en connaître les chefs principaux. Dans un voyage entrepris avec cette intention, il vit Calvin et Mélanchthon à Genève, Bucer en Allemagne. Il revint à Paris en 1545, et retourna deux ans après à Genève, où ses liaisons avec Calvin devinrent plus étroites ; il logea chez lui, et lui servit même de secrétaire. En 1548, il obtint une chaire de droit, que la retraite de Duaren laissait vacante à Bourges. Éginard Baron, qui y professait, suscita des tracasseries sans nombre à Baudouin. Sa mort, arrivée en 1550, ne rétablit pas le calme. Duaren, qui vint reprendre à Baurges la place qu'il avait quittée, d'abord ami de Boudouin, devint encore plus intraitable pour lui que Baron. L'animosité des maîtres se communiqua aux élèves. Leurs querelles compromirent la tranquillité publique. Baudouin quitta la partie de lassitude. Il enseigna quelque temps à Strasbourg, avec un grand succès ; passa, en 1558, à Heidelberg, et y jouit pendant cinq ans du repos qui le fuyait partout ailleurs. Cependant les affaires s'étaient extrêmement brouillées en France. On était sur le point de voir éclater la guerre civile. Les bons citoyens, à la tête desquels se trouvait le chancelier de l'Hôpital, faisaient tous leurs efforts pour le prévenir et pour opérer un rapprochement entre les partis. Ils firent venir Baudouin d'Allemagne, pour les aider dans ce projet. Il arriva, apportant avec lui un ouvrage *sur les devoirs des vrais amis de la religion et de la patrie dans les troubles religieux*, qui avait été composé par Cassandre, ou Cassander, théologien ; mais ce livre, qui ne flattait aucun des partis, déplut à tous, et, au lieu de procurer la paix, fit naître les querelles les plus vives. Les intentions pacifiques de Baudouin ne réussirent pas mieux dans sa patrie, qu'elles n'avaient fait en France. Il fut même assez mal récompensé en France des efforts qu'il avait faits pour cela. On le fit seulement précepteur d'un bâtard d'Antoine de Bourbon, roi de Navarre, qu'il avait, dit-on, réussi à ramener au catholicisme. Il était envoyé pour être l'orateur de ce prince au concile de Trente, quand sa mort, arrivée en 1562, l'obligea de revenir de l'Italie, où il s'était déjà rendu avec son élève. Baudouin dénué de cet appui, n'eut d'autres ressources que de composer des ouvrages et de donner des leçons de droit à Paris. La protection de Hurault de Chiverny, chancelier du duc d'Anjou, depuis Henri III, lui procura une chaire de droit à l'université d'Angers. Sur ces entrefaites, le duc d'Anjou fut élu roi de Pologne. Il arriva de ce pays, pour lui apporter l'acte de son élection, une célèbre ambassade, composée des personnes les plus distinguées par leur naissance et par leur savoir. L'orateur fit une harangue latine qui produisit une grande sensation. On crut que Baudouin était le seul capable d'y répondre d'une manière digne de la nation française. On le fit venir pour cela d'Angers. Ce fut une occasion pour lui de se lier avec les ambassadeurs, et, quoiqu'il n'y eût pas de jurisconsultes parmi eux, il parvint tellement à les convaincre des avantages de la jurisprudence, qu'ils lui firent promettre de les accompagner, pour aller l'enseigner à Cracovie ; mais, dans le même temps, il mourut d'une fièvre chaude, le 11 novembre 1573. Le caractère de Baudouin a été longtemps méconnu et calomnié. Les tentatives qu'il fit pour concilier les esprits, soit en France, soit dans les Pays-Bas, sont des preuves incontestables de son impartialité et de sa modération. Il fit encore des traits d'un honnête homme, lorsqu'il quitta les Pays-Bas, où il avait été bien accueilli par le duc d'Albe, de peur qu'il ne lui prît envie de le faire un des instruments de ses vengeances, en le mettant au nombre des juges des personnes qu'il avait fait arrêter, et ensuite lorsqu'il refusa une forte somme qu'on lui offrit en France pour faire l'apologie de la Saint-Barthélemi. Heineccius a publié les opuscules de Baudouin, qui forment le premier volume de sa *Jurisprudentia Attica et Romana*, etc., Leyde, 1778, 2 vol. in-fol. C'est Baudouin qui, le premier, a donné une édition séparée, Heidelberg, 1560, in-8°, de l'*Octavius* de Minutius Félix, qu'on imprimait auparavant comme 8e livre d'Arnobe, *Contra gentes*.

BAUDOUIN (Benoît), né à Amiens, dans le 16e siècle, était fils d'un cordonnier. Il avait exercé lui-même cette profession dans son enfance : longtemps après l'avoir quitté, il publia un ouvrage sur les différentes espèces de chaussures des anciens, intitulé : *De Calceo antiquo et mystico*. Baudouin avait fait ses études à Paris, où il reçut le degré de bachelier en théologie : il devint ensuite principal du collége de Troyes, et directeur de l'Hôtel-Dieu de cette ville, où il mourut en 1632. On lui attribue une *Traduction en vers des tragédies de Sénèque*.

BAUDOUIN ou **BAUDOIN** (Jean), l'un des premiers membres de l'Académie française, né à Pradelle, dans le Vivarais en 1590, fut lecteur de la reine Marguerite, et mourut en 1650. Ses *versions* de Tacite, de Suétone, du Tasse, de Bacon, et de beaucoup d'autres auteurs, sont peu estimées, de même que ses *Romans* et son *Histoire de Malte*, 1659 ; mais on recherche encore son *Iconologie*, Paris, 1636, in-fol., et son *Recueil d'Emblèmes*, ibid., 1638, in-fol., à cause des figures.

BAUDOUIN (Étienne), né à Rouen, est auteur d'un *Essai sur l'Apocalypse*, Paris, 1784, in-8° ; d'un *Abrégé de la Bible*, 1787, in-12.

BAUDOUIN (M. A. A. CAROUGE, femme), née en 1764, morte en 1816, a publié sous le voile de l'ano-

nyme deux romans intitulés : *le Coin du feu de la bonne maman*, Paris, 1809, 2 vol. in-8° ; *La petite Cendrillon*, 1815, in-fol.

BAUDRAIS (Jean), né à Tours, le 14 août 1749, et mort du choléra le 4 mai 1832. Venu à Paris à l'âge de 20 ans, il s'y livra à son goût pour les lettres, publia, en 1781, un divertissement pour la naissance du Dauphin, *l'Allégresse villageoise* et en 1783 à l'occasion de la paix, *le dieu Mars désarmé*, allégorie en 1 acte ; *la Vanité bonne à quelque chose*, poëme héroï-comique ; plusieurs ouvrages dramatiques et un grand nombre de morceaux en prose et en vers. Il fut l'éditeur de *la petite Bibliothèque des Théâtres*, 72 vol. in-18, 1783-1790. La révolution l'arracha à ses travaux littéraires, il fréquenta les clubs, devint membre de la commune du 10 août, reçut, comme président des 12 municipaux, le testament de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Sous la terreur il fut incarcéré, sauvé par la catastrophe de Robespierre, et nommé juge de paix de la section de la Halle aux Blés, puis envoyé à la Guadeloupe comme juge civil, criminel et d'appel aux matières commerciales. Il y arriva en 1797. Après l'attentat de la machine infernale (24 novembre 1800), Baudrais, qui depuis 3 ans n'avait pas quitté la Guadeloupe, fut compris au nombre des 175 proscrits condamnés à la déportation et, comme tel, transporté à Cayenne. Il passa en Amérique, revint à Paris en 1817 et obtint son admission dans l'hospice des vieillards à Bicêtre, où il est mort.

BAUDRAN (Mathieu), avocat à Vienne en Dauphiné, avant la révolution de 1789, en adopta les principes avec chaleur, fut député à la Convention en septembre 1792, vota la mort de Louis XVI, sans appel et sans sursis, fut chargé d'instruire le procès de Carrier, retourna dans sa patrie et reprit sa profession d'avocat. Il est mort à Vienne en 1812.

BAUDRAND (Michel-Antoine), né à Paris le 28 juillet 1633, fut secrétaire du cardinal Antoine Barberin, et entra avec lui, en 1655, au conclave où fut élu Alexandre VII ; et, en 1667, à celui où fut élu Clément IX. Il alla en 1601, au conclave d'Innocent XII, avec le cardinal Leeamus. Les nombreux voyages qu'il fit à diverses époques lui donnèrent occasion de faire ou de vérifier beaucoup d'observations géographiques. Il mourut le 29 avril 1700. On a de lui une édition du livre de Papire Masson, des *Rivières de France*, 1686 ; une édition augmentée de moitié du *Lexicon geographicum*, de Ph. Ferrarius, 1670, in-fol. ; *Geographia ordine litterarum disposita*, in-fol., 2 vol. ; le *Dictionnaire géographique et historique*.

BAUDRI ou **BALDERIC**, chanoine et historien du 11e siècle, né à Cambrai vers 1017, exerça les fonctions de secrétaire sous Gérard de Florines, saint Liébert et Gérard II, tous trois évêques de Cambrai. Au mois de février 1082 il fut nommé chantre à l'église de Terouanne et vivait encore en 1094. On lui doit *Vita S. Gaugerici*, dans les Bollandistes ; *Chronicon cameracense et atrebatense*, Douai, 1615, *Chronicon morinense*, manuscrit qui s'est égaré.

BAUDRICOURT (Jean de), maréchal de France, fils de Baudricourt qui conduisit Jeanne d'Arc à la cour du roi Charles VII, porta d'abord les armes contre Louis XI dans la guerre dite *du bien public*, et s'attacha ensuite à ce prince, qui le fit gouverneur de Bourgogne. Il contribua au gain de la bataille de St.-Aubin-du-Cormier, où le duc d'Orléans, depuis Louis XII, fut fait prisonnier ; il devint maréchal de France sous Charles VIII, et mourut, en 1499, à Blois.

BAUDRILLART (Jacques-Joseph), ancien chef de division de l'administration des forêts, né à Givron, près de Chaumont, le 20 mai 1774, mort à Paris le 24 mars 1832, avait, dans les premières années de sa vie, servi dans les armées et dans l'administration militaire. Il a publié : la *Traduction* de l'*Instruction sur la culture des bois*, de Hartig, celle du *Manuel forestier* de Burgsdorff ; le *Dictionnaire de la culture des arbres*, de l'Encyclopédie méthodique, avec Bosc ; le *Traité général des forêts, chasses et pêches*, 6 vol. in-4° ; le *Nouv. Code forestier annoté*, etc.

BAUDRON (Antoine-Laurent), 1er violon du Théâtre-Français, né à Amiens, le 16 mai 1743, mort en 1834. Élève de Gaviniès, il entra à l'orchestre du Théâtre-Français en 1763, et en devint le chef en 1766. En 1780, il composa la nouvelle musique du Pygmalion de J. J. Rousseau. Il a fait aussi les airs du *Mariage de Figaro*, à l'exception du vaudeville final qui est de Beaumarchais, et 120 morceaux de différents caractères et, entre autres, la musique du 5e acte d'Athalie. Il s'était retiré en 1822.

BAUDRY D'ASSON (Antoine), gentilhomme poitevin, riche de son patrimoine, et entré dans les ordres, sans être prêtre, joignit à son revenu un prieuré considérable, lorsque, à 50 ans, il quitta sa patrie et se retira, en 1647, à Port-Royal-des-Champs près Paris. Par humilité, il se fit le métayer des religieuses et se livra à tous les travaux de la ferme. A la dispersion de Port-Royal, en 1662, il alla avec MM. de Ste.-Marthe et du Cambout de Pont-Château, se loger dans une maison du faubourg Saint-Antoine près de Popincourt, où il mourut en novembre 1668. On lui attribue *Placet pour les abbesses, prieurs et religieuses de Port-Royal, contre M. l'archevêque de Paris*, Paris, 1664 ; *Lettre à la sœur Madeleine de Ste.-Meltide*, qui avait signé le formulaire et qui rétracta sa signature, Paris, 1664, etc.

BAUDRY D'ASSON (Gabriel), né dans le Poitou vers 1755, servit dans un régiment d'infanterie où il parvint au grade de capitaine. Il se retira dans ses terres, à la révolution fut nommé commandant de la garde nationale, changea brusquement d'opinion et organisa une insurrection contre Bressuire au mois d'août 1792. Ce fut la 1re levée de boucliers en Vendée. Les insurgés furent battus le 24 août 1792, et Baudry se tint longtemps caché avec son fils dans un souterrain. Il reparut en mars 1793 à la tête d'une division, se fit remarquer dans tous les engagements de cette campagne et reçut la mort à l'attaque du Mans. — Son fils aîné avait accompagné son père dans la 1re insurrection, dans son souterrain et dans la nouvelle prise d'armes ; il fut tué à l'attaque de Saumur.

BAUDRY D'ASSON DE PUYRAVEAU (N.), cousin germain de Gabriel, figura dans l'insurrection du bas Poitou, fut employé comme major général de l'armée de Charette, et mourut postérieurement à la 1re restauration.

BAUDRY. *Voyez* **BALDERIC.**

BAUDUER (Arnauld-Gille), né en mars 1744, sa-

vant théologien et hébraïs., professeur de théologie, directeur du séminaire d'Auch et curé de Peyrusse, sa patrie, est auteur d'une *Version française des Psaumes* avec des notes, Paris, 1785, estimée. Il mourut en 1787, laissant inachevés : *Version de l'Ecclésiaste,* sur le texte; *Collection de monuments ecclésiastiques,* etc.

BAUDUIN (Dominique), prêtre de l'Oratoire, né à Liége le 14 novembre 1742, se consacra à l'étude et à l'enseignement de la jeunesse. L'excès de travail affaiblit sa vue; ce qui le força de quitter la place de professeur d'histoire, qu'il remplit pendant plusieurs années, à Maestricht. Baudouin est mort le 5 janvier 1809. On a de lui : *Essai sur l'immortalité de l'âme,* Dijon, 1781, Liége, 1805; *la Religion chrétienne justifiée au tribunal de la politique et de la philosophie,* 1788.

BAUDUS (Jean-Louis-Amable de), né à Cahors en 1761, avocat du roi à la sénéchaussée, puis procureur général syndic du département du Lot. Il abdiqua ses fonctions et rejoignit l'armée des princes, en 1792, et après la campagne se retira à Leyde et contribua à la rédaction de la gazette de cette ville. En 1795, forcé d'abandonner la Hollande, Baudus alla s'établir à Altona où il fonda un journal; puis à Hambourg, où il publia, en janvier 1795, le 1er numéro du *Spectateur du Nord.* Ce journal, réimprimé à Paris en 1797, fit inscrire le nom de son éditeur propriétaire sur la liste des journalistes français condamnés à la déportation. Le 17 brumaire lui rouvrit les portes de la France, où il ne revint qu'en 1802, et il fut presque aussitôt envoyé à Ratisbonne comme résident auprès de la diète. Baudus fut chargé de l'éducation des enfants de la reine de Naples, sœur de Napoléon. En 1814 il revint dans sa patrie, alla pendant les cent jours visiter Murat à Marseille, et obtint de Metternich un passe-port pour faciliter au prince déchu les moyens d'aller retrouver sa famille en Hongrie. Baudus aida puissamment à l'évasion de Lavalette et le conduisit de sa prison à une retraite sûre, et de cette retraite chez les officiers anglais qui firent sortir Lavalette de Paris et de la France. Employé ensuite au ministère des affaires étrangères comme traducteur des journaux étrangers, puis directeur de la censure des journaux, Baudus mourut le 17 septembre 1822.

BAUER (Charles-Louis), recteur à Hirschberg, en Silésie, né à Leipzig le 18 juillet 1730, se forma sous le célèbre Ernesti, commença, en 1755, à donner des leçons sur les classiques anciens, et fut appelé, en 1766, à Hirschberg, où il mourut en 1799. Il écrivit mieux en latin qu'en flamand. On a de lui : *Glossarium Theodoreteum,* Halle, 1769-74, in-8°; *Excerpta Liviana,* édition nouvelle, 1801, in-8°; *Dictionnaire allemand-latin,* 5e édition, 1805, ouvrage estimé; *Magasin d'exercices pour apprendre à écrire en latin,* 1787-92, in-8°, et un grand nombre de Dissertations.

BAUER (Jean-Jacob), libraire à Nuremberg, né à Strasbourg le 16 septembre 1706, mort le 29 janvier 1772. On a de lui : *Bibliotheca librorum rariorum universalis,* Nuremberg, 1770-1791.

BAUER (Jean-Godefroi), jurisconsulte, né à Leipzig le 20 février 1695, mort le 2 mars 1763. On a de lui un grand nombre de Dissertations intéressantes sur des questions d'histoire et de droit; les principales sont : *De indole et naturâ investiturœ feudalis,* Leipzig, 1746; *De ducibus et comitibus Germaniœ sub Merovingis et Carolingis,* ibid., 1747; *De plebeiis quâ ratione feuda equestria comparare possint,* ibid., 1748, etc.

BAUER (Jean-Frédéric), médec. de Leipzig, a donné, dans le premier volume des *Actes de l'académie des curieux de la nature,* une observation intéressante sur la régénération spontanée des roses rouges dans le vinaigre de roses. Il est mort en 1743.

BAUER (George-Laurent), théologien, mort à Heidelberg en 1806, est auteur de plusieurs ouvrages d'exégèse et d'antiquités bibliques.

BAUFFREMONT (Nicolas de), baron de Senescey, grand prévôt de France sous Charles IX, partagea les excès de la St.-Barthélemi, se trouva dans l'armée catholique, à la bataille de Jarnac en 1569; il y fut retiré mourant de dessous un tas de morts. La même année, il fut blessé à la bataille de Moncontour. Il assista ensuite aux états de Blois, de 1576, où il fit la fonction d'orateur de la noblesse, et harangua le roi Henri III. Il mourut au château de Senescey le 20 février 1582, à 62 ans. On a de lui une traduction du *Traité de la Providence,* de Salvien, Lyon, 1575, in-8°; *Harangue pour la noblesse,* 1561; *Proposition pour toute la noblesse de France,* faite en 1577 aux états de Blois, Paris, 1577, in-8e.

BAUFFREMONT (Claude de), fils du précédent, baron de Senescey, et gouverneur d'Auxonne. Aux états de Blois, en 1588, il fut député de la noblesse. On le cite comme auteur de l'ouvrage intitulé : *les Miracles de la Ligue.* Outre une *Harangue aux états de Blois à Henri III,* on a de Claude de Bauffremont un *Remercîment fait au nom de la noblesse de France* aux mêmes états. Il mourut au château de Senescey, en 1596, à l'âge de 50 ans.

BAUFFREMONT (Henri de), fils du précédent, présida la noblesse aux états généraux en 1614; demanda l'abolition de la paulette ou de la vénalité des charges, et s'opposa à la publication du concile de Trente. Henri fut, comme son père, gouverneur d'Auxonne. Il fut envoyé ambassadeur extraordinaire en Espagne, en 1617 et 1618; il fut fait chevalier du Saint-Esprit en 1619, et mourut à Lyon le 22 octobre 1622, d'une blessure qu'il avait reçue la même année au siége de Royan.

BAUFFREMONT (Claude-Charles-Roger de), frère du précédent, succéda, en 1562, sur le siége épiscopal de Troyes, à Antoine Carraccioli, qui, au grand scandale de l'Église, jeta publiquement ses habits pontificaux, et embrassa la religion protestante. L'apostat n'en retint pas moins, sur son évêché, une pension de 4,500 livres, que Claude de Bauffremont, son successeur, s'engagea à lui payer. Claude de Bauffremont occupa le siége de Troyes vingt et un ans, et mourut âgé de 64 ans, au château de Scey-sur-Saône.

BAUFFREMONT (Claude-Paul de), marquis de Listenais, sous prétexte de vexation et d'oppression de sa province, avait pris les armes et fait plusieurs assemblées de noblesse et de gens de guerre. La chambre de justice de Besançon décerna contre lui un arrêt de prise de corps, par suite duquel il publia plusieurs manifestes pour prouver la droiture de ses intentions. Il fut obligé de se retirer en France; et ce fut l'occasion de la seconde conquête de la Franche-Comté, en 1674.

BAUFFREMONT (Alexandre-Emmanuel-Louis, duc de), naquit à Paris en 1770, se rendit en 1787 à Madrid où il épousa la fille du duc de la Vauguyon. En 1792 se rendit en Allemagne et fit avec les princes français émigrés l'expédition de Champagne. Il fit les campagnes de 1793 et 1794 dans les armées espagnoles, se fit rayer de la liste des émigrés en 1795, rentra en France, et se soumit à tous les pouvoirs qui s'y succédèrent. Son zèle au gouvernement impérial lui fit donner le titre de comte et la présidence du collége électoral de la Haute-Saône. Le 2 juin 1815, Napoléon le créa pair, mais il s'abstint de prendre part aux délibérations, sous prétexte de santé, ce qui lui valut de faire partie de la chambre renouvelée, au retour de Louis XVIII. Bauffremont mourut des suites du choléra, le 8 décembre 1833.

BAUGÉ (Étienne de), mort évêque d'Autun en 1113, a laissé un ouvrage sur les ordres ecclésiastiques et sur les cérémonies de la messe.

BAUGIER (Edme), doyen du présidial de Châlons-sur-Marne, né vers 1680, est connu par un ouvrage estimé, intitulé : *Mémoires historiques de la province de Champagne*, Châlons, 1721, intéressants. On le croit fils d'un autre Edme Baugier, médecin et conseiller au même présidial, auteur d'un *Traité sur les eaux minérales d'Attancourt*.

BAUHIN (Jean), né à Amiens, le 24 août 1511, s'y distingua par la pratique de la médecine, s'acquit beaucoup de réputation en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Ayant embrassé la réforme de Calvin, il dut se réfugier à Bâle où il exerça pendant 40 ans, et mourut en 1582.

BAUHIN (Jean), fils aîné du précédent, né à Bâle en 1541, se livra principalement à l'étude de la botanique, et y fit tant de progrès qu'à 18 ans il était en correspondance avec l'illustre Conrad Gessner. Il s'attacha à ce grand naturaliste, parcourut avec lui les Alpes, la Suisse, et la Rhétie; voyagea en Italie, vint à Montpellier, puis à Lyon, à Genève et à Bâle, où il fut nommé en 1566 professeur de rhétorique; nommé en 1570 médecin du duc de Wurtemberg, il alla demeurer à Montbéliard, où il est mort en 1613. Ses ouvrages sont : *Memorabilis historia luporum aliquot rabidorum*, Montbéliard, 1591, un vol. in-8°; *De plantis à divis sanctisque nomen habentibus*, Bâle, 1591, un vol. in-8°; *Traités des animaux ayant ailes et qui nuisent par leurs piqûres*, 1593, in-8°; *De plantis absynthii nomen habentibus*, Montb., 1593-1599, in-8°; *Historia balnei bollensis*, ibid., 1660, in-4°; *Historia plantarum universalis*, 3 v. in-fol., ibid., 1650, etc.

BAUHIN (Gaspard), frère du précédent, né à Bâle, le 17 janvier 1550, mort le 5 décembre 1624, étudia les sciences à Padoue, professa tour à tour le grec, la botanique et l'anatomie, et fut, comme son frère, médecin du duc de Wurtemberg. Il était recteur de l'université et doyen de la faculté de médecine. Ses principaux ouvrages sont : *De corp. human. partibus*, etc., Bâle, 1588, in-8°; *Anatomes lib. secundus*, etc., ibid., 1591, in-8°; *Histor. anatomica corporis humani*, etc., Lyon, 1597, in-8°, Bâle, 1609, in-8°; *Theatrum anatomicum*, etc., Francfort, 1621; *De partu cæsareo*, Bâle, 1591, in-8°; *Animadvers. in hist. general. plant.*, Lyon et Francfort, 1600, in-4°; *De Hermaphrod. partuum naturâ*, ibid., 1629, in-8°, Oppenheim, 1614; *Catal. plant.*, etc., Bâle, 1622 et 1671; *Pinax theatri botanici*, Bâle, 1701, in-4°.

BAUHIN (Jean-Gaspard), fils du précédent, naquit à Bâle, le 12 mars 1656, y fut professeur de botanique et de médecine, et y mourut le 18 juillet 1685. C'est à lui que l'on doit la publication du premier volume du *Theatrum botanicum*, que son père avait laissé manuscrit. Il est auteur de trois petits traités de médecine : *De peste*, *De epilepsiâ*, *De morborum Differentiâ*. — Il eut sept fils, dont quatre furent docteurs en médecine. Jérôme, le 5e, a publié une nouvelle édition allemande du *Kræuterbuch* de Tabernæmontanus, à Bâle, en 1664, in-folio.

BAUHIN (Emmanuel), petit-fils de Jean-Gaspard, médecin d'un régiment prussien, mourut en 1746. Ce dernier faisait la sixième génération qui eût exercé la médecine.

BAUHUIS (le P. Bernard), en latin *Bauhusius*, jésuite, naquit en 1575 à Anvers, et professa quelque temps les humanités au collége de Bruges. Son talent pour la chaire le fit ensuite appeler à Louvain, d'où, par l'ordre de ses supérieurs, il alla prêcher et catéchiser dans les principales villes des Pays-Bas. Épuisé de fatigues, il tomba malade et mourut à Anvers, le 25 novembre 1629. Outre un recueil de *cantiques* en flamand, à l'usage des missions et des catéchismes, on a de lui : *Epigrammatum libri IX*, Anvers, 1615, 1619, 1620, in-12. C'est de ce volume que fut tiré le fameux vers à la Vierge :

Tot tibi sunt dotes, quot cœlo sidera, Virgo,

dans lequel on reconnut avec étonnement la singulière propriété de pouvoir être combiné de 1022 manières, nombre égal à celui des étoiles que l'astronomie avait alors calculées. Ce vers a depuis occupé deux célèbres mathématiciens, Jacques Bernouilli et le P. Prestet. Le second l'a trouvé susceptible de 3376 combinaisons. Mais en négligeant la mesure, suivant Bernouilli, les mots dont ce vers se compose peuvent être combinés de 40,527 manières.

BAULACRE (Léonard), bibliothécaire de Genève, où il naquit en octobre 1670, et mourut en 1761, était agrégé à la compagnie des pasteurs de cette ville, et savant en théologie, histoire, critique, antiquités, etc. Sennebier a, dans son *Histoire littéraire* de Genève, t. III, donné la liste de ses nombreuses *dissertations*.

BAULDRY (Paul), né à Rouen en 1639, de parents protestants, quitta la France après la révocation de l'édit de Nantes, abandonnant une fortune assez considérable, fut nommé professeur d'histoire sacrée à Utrecht, et mourut en 1706. On a de lui une édition du *Traité* de Lactance, *De mortibus persecutorum*, Utrecht, 1692; une nouvelle édition d'un ouvrage de Furetière, intitulé : *Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'éloquence*, 1703; *Syntagma calendariorum*, Utrecht, 1706, et un grand nombre de *dissertations*.

BAULDUIN (Guillaume), jésuite anglais du pays de Cornouailles, soupçonné d'avoir trempé dans la conspiration *des poudres* en 1605, fut obligé de se tenir caché; mais reconnu en 1610 dans le Palatinat, en chemin pour se rendre à Rome, il fut arrêté et détenu pendant 8 ans à la Tour de Londres. Ayant obtenu la liberté par l'entremise de l'ambassadeur d'Espagne, Baulduin se rendit

à St.-Omer où il mourut en 1632. Il avait fait plusieurs ouvrages mystiques dont aucun n'a été imprimé.

BAULME (Jean de la) **SAINT-AMOUR**, seigneur de Martorcy, enfant célèbre, savait à douze ans le grec, le latin, l'italien, et faisait d'assez bons vers, ainsi que le prouvent ses *Primitiæ quædam,* 1551 ; *Miscellanea,* 1555 ; un *dialogue* en vers, etc. Il traduisit en français la *Vie de Charles-Quint* par Dolce, et mourut vers 1579.

BAULOT ou **BEAULIOT**, célèbre lithotomiste, plus connu sous le nom de FRÈRE JACQUES, né, en 1651, près de Lons-le-Saunier, doit être regardé comme le véritable inventeur de la méthode de tailler appelée improprement *taille de Rau, taille anglaise,* perfectionnée par Cheselden. Cet homme respectable perfectionna la méthode de Pauloni, parcourut la France, l'Allemagne, la Hollande et l'Italie, et eut un grand succès. Sa charité active et son désintéressement ne le quittèrent pas jusqu'à sa mort, arrivée à Besançon en 1714.

BAUMANN (Christian-Jacob), prédicateur à Lébus, dans la Marche moyenne, né à Berlin, le 30 nov. 1725, est connu par son édition de l'excellent ouvrage de Sussmilch, intitulé : *Le plan de Dieu dans les révolutions du genre humain,* Berlin, 1775-76.

BAUMANN (Nicolas), docteur en droit, secrétaire d'État du duché de Juliers, professeur d'histoire à Rostock, mort en 1526. C'est à tort qu'on l'a cité comme l'auteur de la fameuse satire de *Rainer le Renard.* Le texte est bien de Henri d'Alkmaer.

BAUMANN (Jean-Godefroi), pasteur de l'Église de la nouvelle ville à Schneeberg vers 1760, est auteur de *Schediasma historico-theologicum de hymnis hynnopœis veteris et recentioris Ecclesiæ,* etc., Brême, 1765, in-8°.

BAUMANN (Jean-Frédéric-Théodore), né le 24 mai 1768, à Bodenteich, duché de Lunebourg, entra fort jeune au service de Prusse, comme auditeur près la cour souveraine de la vieille Marche, fut en 1793 assesseur près le tribunal suprême à Bromberg, et, en 1795, conseiller de la régence de Thorn. Il suivit en 1796 la régence à Varsovie, quitta cette ville en 1807, se retira à Berlin, et fut nommé en 1813 commissaire général pour l'organisation de la landwehr ; en 1816, directeur et vice-président de la régence de Posen ; puis, en 1824, président supérieur du grand-duché. Il est mort en 1830.

BAUMBACH (Frédéric-Auguste), compositeur et écrivain sur la musique, né en 1753, mort à Leipzig, le 30 novembre 1813. On connaît de lui des compositions pour piano, des duos pour violons, *le Songe de Lafayette,* des *études* pour guitare et des articles de musique dans *le Dictionnaire des Beaux-Arts,* de Leipzig, 1794.

BAUMCHEN, sculpteur allemand, fut attaché pendant 20 ans à l'empereur de Russie, et mourut à Manheim en 1789.

BAUME (Pierre de la), évêque de Genève en 1523, d'une ancienne famille de Bresse, fut chassé de son siége par les calvinistes en 1535. Paul III le fit cardinal et archevêque de Besançon. Il mourut en 1544 à Arbois.

BAUME-MONTREVEL (Claude de la), neveu du précédent, né en 1531, fut nommé à 12 ans coadjuteur de son oncle, et, en 1545, le remplaça dans l'archevêché de Besançon. Il eut pour vicaire général Antoine Lulle qui recueillit et publia les *Statuts synodaux* du diocèse avec un commentaire, 1560 et 1573. En 1571, Claude de la Baume fit une assemblée provinciale pour la réception du concile de Trente, et proposa des mesures sévères pour empêcher l'introduction des nouvelles opinions. Plusieurs citoyens suspects d'hérésie furent bannis, d'autres émigrèrent. Le 21 juin 1575, les bannis se réunirent pour expulser l'archevêque par la force : la conspiration échoua, plusieurs conjurés se noyèrent en repassant la rivière, d'autres furent pris et massacrés sur-le-champ, et, le lendemain, 40 jeunes gens des familles les plus distinguées de la ville périrent dans les supplices. L'archevêque institua une fête en commémoration de cet événement. Le pape Grégoire XIII, pour le récompenser de son courage en cette circonstance, le nomma cardinal en 1578. Il mourut à Arbois le 15 juin 1584.

BAUME (Nicolas-Aug. de la), marquis de Montrevel, maréchal de France, commissaire d'Alsace et de Franche-Comté, né en 1636, se distingua dès sa jeunesse par une valeur brillante et chevaleresque. Il se jeta dans le Rhin un des premiers au fameux passage de 1672, contribua au gain des batailles de Senef, Fleurus, Namur ; fit la guerre aux camisards. Louis XIV, qui l'aimait, excusait son ignorance et sa présomption à cause de sa bravoure chevaleresque. Il était sur le point de partir pour aller prendre le commandement de l'Alsace et de la Franche-Comté, et était à table chez le duc de Biron : une salière se renversa sur lui ; il pâlit, se trouva mal, s'écria qu'il était mort. On le porta chez lui, la fièvre le prit, et il mourut 4 jours après, le 11 octobre 1716.

BAUME (François-Antoine-Melchior de la), maréchal de camp, député de la noblesse de Mâcon aux états généraux de 89, se réunit un des premiers au tiers état. Il fut condamné à mort le 7 juillet 1794 par le tribunal révolutionnaire.

BAUME-DESDOSSAT (Jacques-François de la), chanoine d'Avignon, né à Carpentras en 1705, mourut le 30 août 1756. On a de lui la *Christiade* ou le *Paradis reconquis,* poëme en prose, 1753, 6 vol. in-12, production bizarre qui fut flétrie par le parlement ; l'*Arcadie moderne,* 1751, in-12 ; les *Saturnales françaises,* 1736. Il avait travaillé 10 ans au *Courrier d'Avignon.*

BAUME-SAINT-AMOUR (Philippe de la), marquis d'Yennes, fils de Philibert de la Baume, baron de Saint-Amour et d'Hélène Perrenot, nièce du cardinal de Granvelle. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonciat du chapitre de Besançon, qu'il résigna pour suivre le parti des armes ; après la paix des Pyrénées en 1659, il obtint à Madrid le gouvernement de la Franche-Comté. Lorsque, en 1668, les Français envahirent le pays, le marquis d'Yennes se renferma dans le fort de Joux, qu'il fut bientôt forcé de rendre ; conduit devant Louis XIV au siége de Gray, il décida les habitants de cette ville à reconnaître l'autorité du roi de France, et Louis devint ainsi maître de toute la province. Le marquis d'Yennes conserva son titre de lieutenant général avec un traitement de 20,000 livres et sa résidence au château de Gray. Mais les Francs-Comtois interprétèrent la générosité de Louis XIV, comme le prix de la trahison pour avoir vendu leur pays à la France. Le marquis d'Yennes publia son *Apologie* en 1668, mais il ne reparut plus dans son pays et resta à Paris où il mourut

vers 1670. On connaît encore du marquis d'Yennes sa *Correspondance avec le parlement de Dôle,* très-rare, et qui, avec son apologie, forme un curieux manuscrit à consulter pour l'Histoire de la première conquête de la Franche-Comté, par Louis XIV.

BAUME (Griffet la). *Voyez* **GRIFFET.**

BAUME des ACHARDS (Éléazar de la). *Voyez* **ACHARDS.**

BAUMÉ (Antoine), pharmacien de Paris, naquit à Senlis, le 26 février 1728. Il était fils d'un aubergiste, qui le plaça, comme élève, chez le célèbre Geoffroy. Baumé n'avait point fait d'études, et éprouva de grandes difficultés dans la carrière des sciences, qu'il embrassa par goût et avec ardeur. Il se présenta au collége de pharmacie en 1752. Peu de temps après, on lui offrit la chaire de chimie à ce collége, et il y développa l'excellente méthode qui caractérise ses ouvrages. Aussitôt qu'il eut établi une maison de pharmacie, il fit tous les sacrifices nécessaires pour donner la plus grande étendue à son commerce. Son officine, ses laboratoires étaient moins des ateliers que de grandes manufactures. L'acétate de plomb, le muriaté d'étain, les sels mercuriels, les mixtions antimoniales s'y préparaient par quintaux. Ces grandes manipulations ne nuisaient pas à ses travaux de cabinet. Il a rédigé des mémoires très-intéressants, sur la cristallisation des sels, sur les phénomènes de la congélation, sur ceux de la fermentation, sur les combinaisons et les préparations du soufre, de l'opium, du mercure, de l'acide boracique, du platine et du quinquina. Il a publié des recherches sur les oxydes métalliques, les acétates alcalins, l'émétique, les fécules et les extraits. Ces travaux importants ouvrirent à Baumé les portes de l'Académie des sciences, et lorsque le succès de l'*Encyclopédie* fit concevoir le plan du *Dictionnaire des arts et métiers,* Baumé se chargea d'écrire plus de cent vingt-huit articles de cette collection. Il éleva, le premier en France, une manufacture de sel ammoniac, et le premier, il blanchit, par un procédé de son invention, les soies jaunes, sans les écruer : se voyant dans l'aisance, il céda son fonds de commerce en 1780, et il se livra avec plus d'ardeur à l'application de la chimie aux arts. Il perfectionna la teinture écarlate des Gobelins, et donna un procédé économique pour la purification du salpêtre. Il fit un travail long et dispendieux pour perfectionner les aréomètres, et rendre les thermomètres comparables; il enseigna le moyens de préparer une fécule douce, et de faire du pain avec le marron d'Inde. La révolution vint bientôt lui enlever tout le fruit de ses travaux et le plongea dans l'indigence; mais, incapable de se décourager, Banmé rentra dans la carrière commerciale. Il avait été pensionnaire de l'Académie des sciences en 1785; il fut associé à l'Institut en 1796, et membre honoraire de la Société de médecine en 1798. Il mourut le 15 octobre 1804, à l'âge de 70 ans. La plupart de ses travaux sont consignés dans les *Mémoires de l'Académie.* Il a laissé : *Dissertation sur l'éther,* 1757 ; *Plan d'un cours de chimie expérimentale,* 1758 ; *Manuel de chimie,* 1766; *Mémoire sur les argiles*, 1770, in-8° ; *Opuscules de chimie*, 1798 ; *Éléments de pharmacie théorique et pratique,* 1762; *Chimie expérimentale et raisonnée,* 3 vol. in-8°, Paris, 1773.

BAUMEISTER (Frédéric-Chrétien), littérateur et philosophe, né le 17 juillet 1709 à Grossenksrner, dans le duché de Saxe-Gotha, professa plusieurs années à l'Académie de Wittenberg avec succès; fut, en 1736, nommé recteur du gymnase de Gœrlitz et mourut en septembre 1785. Outre de nombreux écrits sur la philosophie wolfienne, imprimé à Wittenberg de 1730 à 1750, on a de lui : *Éléments de rhétorique,* Gœrlitz, 1740; un grand nombre de *dissertations* et de *discours.*

BAUMER (Jean-Guillaume), médecin, né en 1719 à Rehweiler dans la Franconie, d'abord pasteur, fut ensuite professeur en médecine à Erfurt, puis à Giessen, où il mourut en 1788. Parmi ses nombreux ouvrages, on distingue : l'*Histoire naturelle du règne minéral*, Gotha, 1763, 2 vol. in-8°, en allemand; *Histoire naturelle des pierres précieuses,* Francfort, 1771, en latin.

BAUMES (Jean-Baptiste-Théodore), médecin de Montpellier, où il est mort en 1828, a laissé plusieurs ouvrages estimés, dont les principaux sont : de l'*Usage du quinquina dans les fièvres rémittentes,* 1785, in-8°; *Des convulsions des enfants*, etc., 1789 et 1805, in-8°; *De la phthisie pulmonaire,* 1798 et 1805; c'est son meilleur ouvrage; des *Éloges historiques*, parmi lesquels on distingue celui de Barthez. Il était le fondateur et l'un des principaux rédacteurs du *Journal de médecine pratique* de Montpellier.

BAUMETZ. *Voyez* **BEAUMETZ.**

BAUMGOERTNER (Jean-Baptiste), habile violoncelliste, né à Augsbourg, voyagea en Hollande, en Suède et en Allemagne, et mourut le 18 mai 1782. Il a composé une *Instruction* pour son instrument, des concertos et des solos avec cadences, restés manuscrits. — Un autre Baumgærtner, directeur d'une troupe ambulante, a composé la musique de *Persée et Andromède*, représenté en 1780.

BAUMGARTEN (Martin-A.), voyageur allemand, né en 1473, mort en 1535, parcourut l'Égypte, l'Arabie, la Palestine, l'Assyrie; la *relation* de son voyage, publiée par Christophe Donaver, Nuremberg, 1594, in-4°, a été traduite en anglais et insérée dans la *Collection des voyages de Churchill*, t. Ier.

BAUMGARTEN (Jacques-Sigismond), savant et laborieux théologien luthérien, né à Wolmerstædt, près de Magdebourg, le 14 mars 1706, professa la théologie à Halle où il mourut le 4 juillet 1757. Ses écrits les plus remarquables sont : un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique depuis J. C.,* Halle, 1743, 3 vol. in-8°; des Traductions de l'*Histoire générale,* publiée en Angleterre par une société de gens de lettres, ib. 1744 à 1756, 16 vol. in-8°; de l'*Histoire d'Angleterre*, de Rapin-Thoiras, 1757; de l'*Histoire d'Espagne,* de Ferrare, avec les additions de la traduction française, ib., in-4°, etc.

BAUMGARTEN (Alexandre-Théophile), fils du précédent, professeur de logique, de mathématiques et de droit naturel à Halle, né à Berlin le 17 juin 1714, mort le 26 mai 1762, s'attacha surtout à la logique selon les principes de Wolf, et contribua beaucoup à ramener dans sa patrie les belles-lettres à des principes fixes. Ses principales productions sont : *Disputationes de nonnullis ad poema pertinentibus*, Halle, 1735, in-4°; *Metaphysica,* ib., 1763; *Ethica philosoph.*, ib., 1762; *Initia philosophiæ practicæ prima,* Francfort-sur-l'Oder, 1762.

BAUMGARTEN (Charles-Frédéric), né en Allemagne vers le milieu du 18e siècle, était bassoniste du théâtre de Covent-Garden à Londres, vers 1784. En 1786, il composa la musique d'un opéra anglais *Robin Hood,* qui eut beaucoup de succès.

BAUNE (Jacques de la), jésuite, né à Paris le 15 avril 1649, y professa les humanités avec succès, et mourut le 21 octobre 1726. Il est l'éditeur des *Opera varia* du P. Sirmond, Paris, 1696, 5 vol. in-fol., et des *Panegyrici veteres,* 1672, in-4°, édition *ad usum.* On lui doit en outre des *poésies* et des *harangues latines,* Paris, 1682-84, etc.

BAUR (J.-Guillaume), peintre et graveur, né à Strasbourg en 1610, mort à Vienne en 1640, a gravé à l'eau forte plus de 500 pièces; ses *Métamorphoses d'Ovide* sont estimées.

BAUR (Frédéric-Guillaume de), général russe, né en 1735 à Biber, dans le pays de Hanau, où son père était chef forestier. Il servit d'abord comme ingénieur sous Frédéric II, dans les campagnes de 1757, 58 et 59, jusqu'à la paix de 1762, qu'il passa au service de Russie, fit les campagnes de Turquie, en 1770 et 71, sous le général Romanzoff, en qualité de général major et quartier maître général, eut ensuite la direction des salines de Novogorod, et le grade d'ingénieur général en 1780. L'impératrice lui permit alors d'exécuter ses projets d'approvisionner d'eau Moscou, et de construire un nouveau port à l'extrémité du canal de Fontanka, près de Pétersbourg. Il mourut le 4 février 1783. On a de lui : *Mémoires historiques et géographiques sur la Valachie,* Leipzig, in-8°, Neufchâtel, 1781, in-12, à la suite de l'*Histoire de Moldavie,* par Carra; une *carte* de Moldavie, Amsterdam, 1781.

BAUR (Samuel), biographe, né à Ulm le 31 janvier 1768, mort le 25 mai 1832. Destiné à l'état ecclésiastique, il fit ses études à Iéna où il se lia avec plusieurs savants éminents. Forcé d'abandonner ses études à cause d'une violente hypocondrie, il les reprit à Tubingue et, revenu dans sa ville natale, se livra à la prédication. En 1794, vicaire, puis ministre de Burtenberg, en 1800, il passa à Gottingue, et en 1805 à Alpek où il mourut. Les ouvrages de Baur, y compris ses traductions, ne forment pas moins de 150 volumes. Nous citerons : *Tableaux intéressants de la vie des personnages mémorables du* 18e *siècle,* Leipzig, 7 vol., 1803-21; *Dictionnaire historique, biographique et littéraire,* Ulm, 7 vol. 1807-16; *Faits mémorables de l'histoire des hommes,* 1819-29, 11 vol.; *Livre de conversations historico-biographiques,* 7 v., 1822-31; *Plans de prédications sur toute la morale chrétienne,* 3 vol., 1803-5, etc.

BAURANS, auteur dramatique et musicien, né à Toulouse en 1710, mort en 1764, fit des paroles françaises sur la musique de Pergolèse, et donna au théâtre italien, en 1754, *la Servante maîtresse,* imitée de *la Serva padrona; le Maître de musique,* 1755, ibid.

BAURENFEIND (George-Guillaume), dessinateur et graveur, remporta en 1759, à l'Académie de Copenhague, le grand prix de gravure dont le sujet était *Moïse au milieu du buisson ardent,* et fut nommé en 1760 par le roi de Danemark pour accompagner la Société littéraire dans un voyage d'Arabie; mais il mourut en mer le 29 août 1763, près de l'île Socotra, en allant à Bombay, après avoir exécuté plusieurs dessins pour le *Voyage en Arabie* et la *Description* de cette contrée par Niebuhr. On lui doit aussi les dessins des *Icones rerum naturalium* de Forskal.

BAUSA (Grégoire), peintre espagnol, né en 1596 à Majorque, mort en 1656 à Valence, où il s'était fixé, fut élève de Ribalta. Le temps, qui a détruit une grande partie de ses ouvrages, a respecté, dit-on, un *Martyre de St. Philippe* aux Carmélites de Valence.

BAUSCH (Léonard), médecin de Schweinfurt en Franconie au 17e siècle, a laissé des *Commentaires* en latin sur une partie des ouvrages d'Hippocrate, Madrid, 1694, in-fol.

BAUSCH (Jean-Laurent), fils du précédent, et médecin comme lui, né à Schweinfurt en 1605, mort le 30 septembre 1665, fut en 1652 le fondateur de l'académie des Curieux de la nature. On a de lui : *De lapide hæmatite et aetite,* Leipzig, 1665, in-8°; *Schediasma de unicornu fossili,* Breslau, 1666; *De cœruleo et chrysocollâ,* Iéna, 1668, in-8°.

BAUSCH, auteur d'un livre arabe intitulé : *les sept manières de lire le Coran,* mourut dans la 546e année de l'hégire.

BAUSSET (Louis-François de), cardinal, né à Pondichéry le 14 décembre 1748, vint en France à l'âge de 12 ans. Son oncle, l'évêque de Béziers, auquel il fut adressé, le plaça d'abord chez les jésuites du collége de la Flèche, ensuite au séminaire de St.-Sulpice, où il fit ses cours de philosophie et de théologie. A peine fut-il ordonné prêtre, que M. de Boisgelin, archevêque d'Aix, le nomma son vicaire général. Nommé dix ans après évêque d'Alais, il fut l'un des députés chargés en 1786 de porter aux pieds du trône les cahiers des états du Languedoc. Pendant le règne de la terreur, enfermé au couvent du Port-Royal, il eut le bonheur d'échapper à la proscription, et fut mis en liberté après le 9 thermidor. Il se retira près Longjumeau, à Villemoisson, chez Mme de Bassompierre, d'où il ne venait à Paris que pour voir ses amis. Lorsque, à la suite du concordat, le pape Pie VII demanda leur démission aux anciens évêques de France, l'évêque d'Alais s'empressa d'envoyer la sienne. Nommé chancelier de Saint-Denis le 13 avril 1806, puis conseiller titulaire de l'université, M. de Bausset ne s'occupa point des fonctions qui lui étaient confiées. Les douleurs de la goutte, qui ne cessaient de le tourmenter, ne lui permettaient aucune occupation suivie. Cependant M. Émery, supérieur du séminaire de St.-Sulpice, qui avait acquis les manuscrits de Fénelon, vint à bout de l'engager à composer, d'après ces matériaux, l'histoire de l'illustre archevêque; deux ans lui suffirent pour achever cette belle composition. Cet ouvrage eut un grand succès. Par ordonnance du roi du 17 février 1815, Bausset fut nommé chef du conseil royal de l'université; et, par décret du 30 mars, Napoléon le nomma de nouveau conseiller titulaire, mais le prélat n'en exerça pas les fonctions; il habita la campagne jusqu'au moment où les armées étrangères vinrent environner Paris. Lors du retour du roi, Bausset reprit la présidence du conseil de l'université; au mois d'août 1815, il fut nommé pair de France. Le roi le nomma membre de l'Académie française

en avril 1816, et bientôt après lui fit donner le chapeau de cardinal. Il est mort à Paris le 21 juin 1824. Ses principaux ouvrages sont : l'*Histoire de Fénélon*, composée sur les manuscrits originaux, 3e édition, Paris, 1817, 4 vol. in-8o ; *Histoire de Bossuet*, ib., 1814, 4 vol. in-8o, avec portrait. Le cardinal de Bausset s'occupa dans ses dernières années d'une *Histoire du cardinal de Fleury*.

BAUSSET (Pierre-François-Gabriel-Raymond-Ignace-Ferdinand de BAUSSET-ROQUEFORT, comte de), archevêque d'Aix, né à Béziers le 31 décembre 1757, mort dans sa ville métropolitaine le 29 janvier 1829, était, à l'époque de la révolution, grand vicaire d'Orléans. Il se retira en Angleterre, puis en Italie, revint en France après la terreur, et se fixa à Aix, où de Cicé, qui en fut nommé évêque après le concordat, le fit chanoine. Après la mort de Pancemont, évêque de Vannes, Bausset fut désigné pour le remplacer (1808). On le vit alors envoyer sa démission à Amelot, qui, en 1801, n'avait pas renoncé à l'évêché de Vannes ; mais Amelot n'accepta pas cette offre généreuse. Bausset établit les jésuites dans son diocèse, à Ste-Anne d'Aurai, et lorsqu'il eut pris possession de l'archevêché d'Aix (1819), auquel il avait été nommé en 1817, il les appela dans son petit séminaire. Ce prélat faisait partie de la chambre des pairs.

BAUSSET (le chevalier de), aide-major du fort Saint-Jean, à Marseille, fut massacré, le 1er mai 1790, par la populace, pour avoir refusé de lui livrer cette forteresse.

BAUSSONNET (Jean-Baptiste), né à Reims en 1700, fit profession à Saint-Rémi le 8 février 1722, et alla professer les humanités à Pont-Levoy. Il se proposa de travailler avec dom Tailliandier à l'Histoire générale de Champagne et de Brie, en rassembla les matériaux remis ensuite entre les mains de dom Claude Rousseau. Il aida aussi dom Tassin dans le nouveau *Traité de diplomatie*, et mourut vers 1775.

BAUSSURI est auteur d'un poëme arabe, intitulé : *Roukab al derriat* ou l'*Étoile brillante*, à la louange de Mahomet, ouvrage très-estimé des musulmans.

BAUTER (Charles), né à Paris vers 1580, a donné, sous le nom de Meliglosse (langue de miel), 2 pièces au théâtre intitulées : *la Rodomontade*, et *la Mort de Roger*, et un recueil de poésies, *les Amours de Catherine*.

BAUTRU (Guillaume), comte de Séran, conseiller d'État, membre de l'Académie française, naquit à Angers, en 1588, et était fils d'un conseiller au grand conseil, grand rapporteur de France. Il est principalement connu comme un des beaux esprits du 17e siècle. Le cardinal de Richelieu lui avait témoigné de la bienveillance ; il fut une des créatures du cardinal Mazarin, et se maintint à la cour autant par l'adresse de sa conduite et les agréments de son esprit, que par sa complaisance et son dévouement au premier ministre. Dans les troubles de la Fronde, il se tint auprès de la reine Anne d'Autriche. Guillaume Bautru fut introducteur des ambassadeurs, ministre plénipotentiaire en Flandre, en Espagne, en Angleterre et en Savoie. Il eut pour ami Ménage. On a de Bautru une satire imprimée dans le *Cabinet satyrique*, 1666, 2 vol. in-12. Guillaume Bautru a laissé des souvenirs plus dignes d'estime que ses bons mots, qui ont vieilli, et ne devaient leur réputation qu'au mauvais goût du temps ; il était l'oncle du comte de Nogent, qui fut tué au passage du Rhin, et celui du marquis de Vaubrun, lieutenant général, entre les mains duquel furent remises les destinées de l'armée française, à la mort de Turenne, en 1675, et qui fut tué la même année au combat d'Altenheim. Guillaume Bautru mourut le 7 mai 1665, âgé de soixante et dix-sept ans.

BAUVES (Jacques de), avocat au parlement de Paris au 17e siècle, travailla avec Antoine Despeisses au *Traité des successions*, Toulouse, 1777, 3 vol. in-4o.

BAUVIN (Jean-Grégoire), avocat, né à Arras en 1714, professeur à l'école militaire, mourut le 7 janv. 1776. Sa tragédie d'*Arminius*, sujet traité avant lui par Scudéry et par Campistron, imprimée à Paris en 1769 y fut représentée en 1772, avec des corrections, sous le titre des *Chérusques* et n'eut qu'un succès médiocre. Il a donné une traduction en vers des *Sentences de Publius Syrus*, in-12. Il travailla quelque temps au *Mercure* et au *Journal encyclopédique*, et entreprit, avec Marmontel, un Journal littéraire, intitulé l'*Observateur*, qui ne put se soutenir.

BAUX (Guillaume de), prince d'Orange, troubadour du 13e siècle, obtint, en 1214, de l'empereur Frédéric II, des lettres patentes qui lui donnaient le titre de roi d'Arles et de Vienne. Il se fit détester par ses rapines ; et essuya quelques mésaventures où il fut rançonné par ceux qu'il avait pillés. Deux troubadours, Gui de Cavaillon et Rambaud de Vaqueiras, le raillèrent dans leurs vers sur ces aventures. Guillaume de Baux périt d'une mort affreuse en combattant les Albigeois. Les Avignonais l'ayant surpris dans une embuscade l'écorchèrent vif, et coupèrent son corps en morceaux, vers l'an 1218. Il ne reste de Guillaume de Baux que quelques vers en réponse aux deux troubadours qui publièrent ses aventures.

BAUX (Pierre) naquit à Nîmes de parents calvinistes le 12 août 1679. La profession de médecin était héréditaire dans cette famille. Il consacra ses talents à ses concitoyens, et leur donna particulièrement des preuves de son dévouement et de son zèle, lorsque, la peste s'étant introduite en Provence, on craignit qu'elle ne s'étendît jusqu'à Nîmes. Tandis que plusieurs de ses confrères abandonnaient la ville menacée de la contagion, Baux promit aux habitants ses soins et ses services. Il composa, dans cette circonstance, un ouvrage intitulé : *Traité de la peste*, Toulouse, 1722, in-12. Le *Journal des Savants* renferme quelques opuscules de Baux, qui, de plus, a laissé en manuscrit des *Observations sur divers points de la médecine théorique et pratique, de la physique et de l'histoire naturelle*, in-4o. Il mourut subitement à St.-Dionisy, près Nîmes, le 3 septembre 1732, à l'âge de 53 ans.

BAUX (Pierre), fils du précédent, fut aussi médecin, et l'un des plus zélés propagateurs de l'inoculation ; il a publié un *Parallèle de la petite vérole naturelle avec l'artificielle ou inoculée*, Avignon, 1761, in-12 ; et des *Observations météorologiques*.

BAUYN (Bonaventure), docteur de Sorbonne et chancelier de l'université de Paris, évêque d'Uzès, né à Dijon le 25 novembre 1699, mort le 16 octobre 1779, est auteur d'un poëme latin sur *la paix*, 1714, qui respire le goût le plus pur et fait regretter que les travaux de l'épiscopat l'aient empêché de cultiver plus longtemps la poésie. Ses lumières ne le préservèrent pas toujours d'un zèle outré contre les protestants et les philosophes.

BAUZA (don Filippo), illustre marin, et géographe espagnol, accompagna le célèbre Malaspina dans ses importantes et vastes inspections navales, qui furent commencées en 1789, par l'ordre du roi d'Espagne. Bauza, de retour dans sa patrie, fut nommé directeur du dépôt hydrographique à Madrid ; et il ne tarda pas à occuper la première place dans cet utile établissement. Chassé d'Espagne en 1825, par le gouvernement de cette époque, Bauza se réfugia en Angleterre, où il mourut en 1833.

BAVA SAN-PAOLO (le comte Emmanuel), né à Fossano, en 1757, fut d'abord page du roi Charles-Emmanuel III, et ensuite officier dans l'armée piémontaise, qu'il quitta pour s'adonner à l'étude de l'histoire et de la littérature de son pays. Il fut un des fondateurs de l'*Academia Fossanese*. Après l'invasion des Français, et la chute du trône de Sardaigne, quelques insultes, à cause de la singularité de son ancien costume, le forcèrent à se retirer dans son pays en 1798. Ce fut alors qu'il composa, en italien : *Tableau historique et philosophique des vicissitudes et des progrès des sciences, des arts et des mœurs, depuis le onzième jusqu'au dix-huitième siècle*, Turin, 1816, 3 vol. in-8°. Le comte de Bava est mort à Fossano, le 7 juillet 1829, après avoir légué sa bibliothèque, de six mille volumes, à la société littéraire de sa patrie.

BAVAY (Paul-Ignace de), né à Bruxelles le 25 février 1704, fut médecin en chef des hôpitaux militaires de cette ville, et professa l'anatomie et la chirurgie avec un grand succès, en latin, en français et en hollandais. Des contestations très-vives avec ses confrères, le forcèrent à se retirer à Termonde, mais il revint mourir à Bruxelles le 20 février 1768. On a de lui un *petit recueil d'Observations médicales*, Bruxelles, 1753, in-12; *Méthode médicale pour les pauvres*, ibid., 1779.

BAVEREL (Jean-Pierre), littérateur, né vers 1744 à Paris, de parents franc-comtois, fit ses études à Besançon, embrassa l'état ecclésiastique, forma une collection d'estampes des meilleurs maîtres et conçut le projet d'écrire l'histoire des graveurs. L'Académie de Besançon proposa, en 1777, de déterminer les causes d'une maladie qui menaçait de détruire les vignobles. Le P. Prudent obtint le prix, et Baverel publia une brochure dans laquelle il relevait avec esprit les bévues de l'auteur et raillait l'Académie et les capucins. A la révolution, Baverel prêta le serment, se fit affilier à la société populaire et bientôt après fonda la *Feuille hebdomadaire* destinée à combattre les principes démocratiques. Une visite à son domicile fit découvrir des blasons et des généalogies qui lui servaient, dit-il, de matériaux pour l'histoire du parlement de Franche-Comté. On le conduisit, en décembre 1793, au château de Dijon, où il passa un an; son cynisme et sa causticité lui avaient fait un grand nombre d'ennemis; et, abandonné de tout le monde, il dut aliéner son patrimoine pour subsister d'une petite pension viagère. Il continua à s'occuper de travaux historiques, emportant presque chaque année le prix au concours de l'Académie. Il avait enfin résolu d'apporter à Paris ses principaux manuscrits, lorsque la veille de son départ il tomba malade et mourut presque subitement le 18 septembre 1822, à 78 ans. On a de lui : *Réflexions d'un vigneron de Besançon*, 1778; *Observations sur l'ouvrage du P. Prudent* (avec Malpé), etc., 1779; *Notices sur les graveurs dont les estampes sont marquées de monogrammes, chiffres, rébus*, etc., 1808.

BAVERINI (François), musicien italien du 15e siècle, très-habile dans le contre-point. On lui attribue la musique du premier opéra que l'on connaisse, intitulé : *la Conversione di S. Paolo*, paroles de Jean Sulpitius de Verulam, représenté à Rome en 1440.

BAVERIO, plus généralement appelé Bavierus ou Baverius, était né à Imola, quoique issu d'une famille bolonaise. Il fut médecin du pape Nicolas V, et professa successivement la logique, la philosophie et la morale à Bologne, où il mourut en 1480. C'est à tort qu'il a reçu des uns le prénom de Jean, et des autres celui d'Antoine. Nous n'avons de lui qu'un seul ouvrage intitulé : *Consilia medicinalia, sive de morborum curationibus liber*, Bologne, 1489, in-fol., réimprimé à Pavie, 1521; à Strasbourg, 1542 et 1593.

BAVIÈRE (Jean de), dit *Sans Pitié*, mort en 1424, fut élu évêque de Liége quoique laïque et exigea que son père Albert, comte de Hainaut, lui prêtât foi et hommage. Son règne fut une série de troubles, de scandales et de calamités pour le pays. Son despotisme et sa cruauté aigrirent les esprits. On lui opposa Thierry de Hornes, et cette division amena la sanglante bataille d'Othée, fatale aux Liégeois. Jean profita de sa victoire; il ravit au peuple ses libertés et ses priviléges, et fit enlever toutes les archives. Il entra avec le comte de Hainaut et le duc de Bourgogne dans une ligue contre la France; abreuva de dégoûts sa nièce Jacqueline de Bavière qui lui avait refusé sa main, et arracha du duc Jean qui l'avait épousée, la cession de la Hollande pour 12 ans. A la mort d'Antoine duc de Bourgogne, il obtint la dispense du sous-diaconat, abdiqua l'évêché de Liége en 1418 et épousa Élisabeth de Gorlitz, veuve d'Antoine. Il mourut du poison six ans après, selon quelques auteurs.

BAVIÈRE, musicien, natif du pays de Liége, fut vers 1772 maître de chant à l'église St.-André, et a laissé des compositions pour l'Église, remarquables par les connaissances approfondies des principes du contre-point.

BAVIÈRE (Arnoul, dit *le Mauvais*, duc de), était fils de Luitpold, que certains généalogistes font descendre de Charlemagne, et qui, après avoir gouverné la Bavière, sous la protection de l'empereur Arnoul, fut tué en 908, dans une bataille contre les Hongrois. Arnoul, élu peut-être par les Bavarois eux-mêmes, lui succéda en Bavière, précisément à l'époque où la race Carlovingienne finissait en Allemagne, dans la personne de Louis IV, dit l'*Enfant*. Il eut d'abord l'espérance de se rendre indépendant de l'Empire, et même de devenir Empereur; mais le choix des électeurs étant tombé sur Conrad de Franconie, Arnoul en fut si irrité qu'il s'allia aussitôt avec Henri de Saxe, et Gilbert de Lorraine, pour faire la guerre à Conrad. Cette coalition réussit mal ; Arnoul fut battu et forcé de s'enfuir en Hongrie, selon les uns ; dans l'évêché de Salzbourg, selon les autres. Il ne reparut qu'après la mort de Conrad pour former de nouvelles prétentions sur la couronne impériale; elles échouèrent encore : Henri de Saxe fut élu. Arnoul devint son ennemi ; comme ils allaient en venir à une action, Henri fit des propositions de paix à Arnoul qui les accepta, et se contenta du duché de Bavière, avec le droit de souveraineté

sur le clergé. Il en usa si despotiquement, qu'il s'attira la haine de tous les ecclésiastiques; ils l'ont surnommé *le Mauvais*, tandis que d'autres historiens l'appellent l'*Excellent* (*optimus*), et il ne méritait ni l'un ni l'autre de ces titres. Il périt, en 937, dans une campagne qu'il avait entreprise en Italie, contre le roi Hugues; d'autres disent qu'il était déjà de retour en Bavière lorsqu'il mourut. Aucun de ses trois fils n'hérita du duché de Bavière; l'empereur Othon le donna à Berthold, frère d'Arnoul; l'aîné des enfants de celui-ci, Eberhard, après avoir inutilement tenté de conserver ses États, fut exilé en Souabe; le second, nommé aussi *Arnoul*, fait comte de Scheyren, et palatin du Rhin, devint la tige d'une famille qui, en 1180, entra en possession du duché de Bavière, dans la personne d'Othon de Wittelsbach. On ignore la destinée du troisième, nommé *Herman*.

BAVIÈRE (Henri Ier, duc de), frère de l'empereur Othon Ier, avait épousé Judith, fille d'Arnoul le Mauvais, et succéda en Bavière à Berthold : il dut son élévation aux sollicitations de sa mère Mathilde, qui avait pour lui une tendresse particulière, et à la générosité de son frère qui lui pardonna une conspiration encore récente. Henri se montra prince plus reconnaissant qu'il n'avait été sujet fidèle; il servit Othon dans plusieurs rencontres, fit une campagne glorieuse en Italie, et fut, en revanche, protégé par l'Empereur, contre son neveu Ludolphe, propre fils d'Othon, qui, après s'être ouvertement prononcé contre son père, s'était emparé de Ratisbonne, et dévastait la Bavière. Les Hongrois, de leur côté, firent une invasion dans les États de Henri, qui, aidé des troupes de l'Empire, les battit et les repoussa. Il mourut vers le milieu du 10e siècle, laissant la Bavière à son fils Henri II.

BAVIÈRE (Henri II, dit le *Querelleur*, duc de), fils du précédent, était, dans sa jeunesse, en grande réputation de piété : il faisait dix milles tous les jours pour aller entendre matines dans l'abbaye St.-Emmeran, et l'on prétend que la pierre où il s'asseyait quelquefois, en attendant que le portier lui ouvrît, existe encore; ce prince, devenu duc, ne se contenta plus d'entendre matines, il voulut conquérir la couronne impériale, après la mort d'Othon Ier; mais Othon II l'emporta, et Henri, chassé de la Bavière, n'y put rentrer qu'après la mort d'Othon. En y rentrant, il reprit ses projets ambitieux; et, comme l'âge lui avait appris à dissimuler, il ne voulut d'abord être que le tuteur d'Othon III; mais, malgré ses artifices, son ambition se vit encore déjouée, et revenant alors à son devoir, il retrouva son ancienne piété, s'occupa de l'embellissement des églises, et mourut à Gandersheim, laissant pour héritier son fils Henri le Saint, qui, devenu Empereur, donna la Bavière à Henri de Luxembourg, frère de l'impératrice Cunégonde.

BAVIÈRE (Othon de NORDTHEIM, duc de), était issu d'une ancienne famille saxonne, peut-être la même que celle des Othons : il fut créé duc de Bavière en 1061, par l'impératrice régente Agnès, mère de l'empereur Henri IV. L'administration de cette princesse ayant déplu aux grands de l'Empire, ils s'allièrent contre elle, et Othon entra dans une conspiration qui devait enlever à sa bienfaitrice le pouvoir et son fils. Les conjurés réussirent; ils s'emparèrent du jeune empereur; Agnès se retira dans un cloître, et Othon, exerça quelque temps une grande influence, de concert avec Hannon, archevêque de Cologne. Henri IV, devenu majeur, n'oublia pas l'insulte qu'il avait partagée avec sa mère. En 1071, Othon fut accusé d'avoir voulu attenter à la vie de l'Empereur, et condamné par la diète de Mayence à prouver son innocence dans un combat judiciaire. Il y consentit, mais demanda un sauf-conduit pour se rendre à Goslar : sur le refus de Henri, il ne comparut point; ses pairs, les grands de Saxe, le déclarèrent coupable de lèse-majesté, et l'Empereur le dépouilla de son duché de Bavière pour le donner à Welf, ou Guelfe Ier, dit *le Grand*. Othon prit les armes pour défendre ses États; mais condamné de nouveau par la diète de Halberstadt à laquelle il s'était soumis, il fut mis aux arrêts, et en sortit au bout d'un an pour entrer dans la ligue qui se proposait de placer sur le trône impérial Rodolphe, duc de Souabe, au lieu de Henri. Cette coalition ne tarda pas à se dissoudre; Rodolphe lui-même passa du côté de l'Empereur. Othon et les Saxons de son parti furent battus près de Langensalza en Thuringe. Une diète de pacification, tenue à Gosslar, en 1075, suspendit ces démêlés; Othon se réconcilia avec Henri, qui le nomma son lieutenant général dans la Saxe; mais des princes qui se sont révoltés une fois, et un monarque qui a pardonné, ne sauraient vivre longtemps en paix. Grégoire VII souffla de nouveau en Allemagne le feu de la discorde; Henri IV fut déposé dans une assemblée, tenue tumultuairement à Forcheim, et Rodolphe de Souabe fut couronné à Mayence. Othon, qui avait été l'un des principaux moteurs de cette nouvelle rébellion, fit des prodiges de valeur à la bataille de Wolksheim, près de Géra en Thuringe; mais son parti fut encore défait; Rodolphe reçut dans l'action une blessure mortelle, et Othon mourut, en 1083, sans que sa mort terminât les discussions qu'il avait tant contribué à exciter.

BAVIÈRE (Guelfe, ou Welf Ier, dit le *Grand*, duc de), était fils d'Azon d'Este et de Cunégonde, dernier rejeton de l'illustre maison des Guelfes, ou Welfs d'Altdorf, et fut la tige de la nouvelle maison des Guelfes, nom si célèbre dans l'histoire d'Allemagne et d'Italie. Après la disgrâce d'Othon, en 1071, Henri IV donna le duché de Bavière à Guelfe, qui se hâta de répudier la fille de son malheureux prédécesseur, qu'il avait épousée dans le temps de la haute fortune de son père. Lorsque Othon se fut réconcilié avec l'Empereur, Guelfe, contraint de lui rendre une partie de son duché, prêta l'oreilla aux insinuations des ennemis de Henri, entre autres à celles du pape Grégoire VII, et entra dans la ligue formée pour mettre Rodolphe de Souabe à la place de ce prince. Othon de Saxe ne tarda pas à s'y joindre, et, tant que dura cette guerre, Guelfe se distingua par sa bravoure; en 1084, il entreprit de disputer à l'Empereur, qui revenait d'Italie, le passage du Lech, et n'y renonça que lorsqu'il se vit abandonné par plusieurs de ses alliés. En 1086, il assiégea et prit Ratisbonne, Salzbourg et Wurtzbourg, battit Henri devant cette dernière place, fit soulever la Souabe, pilla Augsbourg, et ne se réconcilia avec l'Empereur, en 1097, que parce qu'il se brouilla avec le pape Urbain II, qui devint ainsi leur ennemi commun : la Souabe et la Franconie suivirent ses conseils, et rentrèrent sous la domination de Henri. Guelfe eût pu finir sa

vie au sein d'un repos bien acheté, mais les croisades commençaient; il partit, après avoir réuni ses troupes à celles de Guillaume de Poitiers, traversa l'empire grec, essuya une défaite dans l'Asie Mineure, arriva déguisé, à Antioche, et de là à Jérusalem, où Baudouin venait de succéder à Godefroi de Bouillon. On ignore si Guelfe se trouva à la bataille que ce monarque perdit, en 1105, contre les infidèles. Quoi qu'il en soit, il quitta la Palestine pour retourner en Bavière, aborda à l'île de Chypre, où il mourut d'une fièvre maligne. Il fut enterré à Paphos; mais son fils Guelfe II, qui lui succéda en Bavière, fit exhumer son corps, et on le transporta à Altdorf, où il fut enseveli avec honneur. Il est la souche de la maison de Brunswick, et par conséquent de celle d'Angleterre.

BAVIÈRE (Guelfe II, duc de), fils du précédent, épousa la comtesse Mathilde, fille de Boniface d'Este, et veuve de Godefroi le Bossu, qui possédait de grands biens en Italie; mais le dévouement de cette princesse aux intérêts de la cour de Rome et au pape Grégoire VII en particulier l'empêcha de s'attacher à son mari; elle refusa même de consommer son mariage, et Guelfe se sépara d'elle par un divorce en 1097. Il avait servi sous son père, contre l'empereur Henri IV, et se réconcilia, comme lui, avec cet empereur, dont il abandonna de nouveau la cause en 1105, pour embrasser celle du rebelle Henri V. En 1106, il força le gouverneur de Trente à relâcher les députés que ce prince envoyait à Rome pour obtenir la ratification de ce qui s'était fait dans l'assemblée de Mayence, et se rendit lui-même à Rome, en qualité d'ambassadeur, après la mort de Henri IV, et l'avénement de Henri V à l'Empire. De retour en Allemagne, il mourut vers l'an 1120, laissant le duché de Bavière à son frère Henri le Noir, qui le transmit en 1126, à son fils Henri le Superbe.

BAVIÈRE (Henri le Superbe, duc de), devint un des princes les plus puissants de l'Allemagne, par la faveur de l'empereur Lothaire II, qui sut le gagner en lui donnant la main de Gertrude, sa fille unique, et le duché de Saxe, de sorte que Henri réunit deux duchés, ce qui ne s'était vu qu'une seule fois en Allemagne, dans la personne d'Othon, duc de Souabe, à qui son oncle, l'empereur Othon II, avait donné le duché de Bavière. Henri devint ainsi l'ennemi de ses deux beaux-frères, Conrad et Frédéric de Souabe, auparavant ses amis, et rivaux de Lothaire. Du moins servit-il fidèlement son protecteur, en l'aidant à abaisser la maison de Hohenstaufen, et en l'accompagnant dans toutes ses entreprises. Il ne fut occupé, pendant quelque temps, que des troubles de la Bavière et de ses démêlés avec Frédéric de Souabe; mais Robert, duc de Capoue, et le pape Innocent II, ayant imploré le secours de Lothaire contre Roger, roi de Sicile et son protégé l'antipape Anaclet, l'Empereur chargea Henri d'accompagner le pape avec trois mille hommes, et de lui soumettre la Campanie, tandis qu'il porterait lui-même ses armes à l'orient des Apennins. Le duc de Bavière exécuta habilement sa mission : Capoue et Bénévent se soumirent; la Campanie et la Pouille furent conquises, et lorsque Henri alla rejoindre Lothaire, qui faisait le siége de Bari, il fut reçu avec de grandes marques d'estime et de bienveillance : le don de la Toscane et des États de la comtesse Mathilde avait déjà prouvé la faveur dont il jouissait. A la mort de l'Empereur, survenue en 1137, le duc de Bavière, fier de sa gloire et de son pouvoir, se crut certain de lui succéder; il ne fit donc aucune démarche pour gagner les suffrages, et s'attira ainsi l'inimitié de la plupart des électeurs, déjà irrités par son orgueil, et inquiets de la puissance toujours croissante de la maison des Guelfes : Conrad de Hohenstaufen fut élu précipitamment à Coblentz le 22 février 1138, et sacré à Aix-la-Chapelle le 13 mars de la même année. Henri et les princes de Saxe ses alliés soutinrent que cette élection était illégale; mais la douceur de Conrad et la déclaration du pape, en sa faveur, lui gagnèrent les esprits : il convoqua une diète à Bamberg, et les Saxons s'y rendirent pour lui prêter serment de fidélité. Henri, qui avait entre ses mains les marques de la dignité impériale, refusa d'y aller : on le somma de comparaître à Ratisbonne; il envoya les ornements impériaux. C'était trop peu encore; il fallait qu'il vînt lui-même rendre hommage à Conrad. Cité à Augsbourg, il se contenta de s'approcher de la ville avec un corps considérable de gens armés. Des négociations furent entamées, mais sans succès; Conrad, craignant une surprise, sortit secrètement d'Augsbourg, et se rendit à Wurtzbourg, où la diète mit Henri au ban de l'Empire. Celle de Goslar le dépouilla de ses duchés; Conrad donna celui de Bavière à Léopold, margrave d'Autriche, et celui de Saxe, à Albert l'*Ours*, margrave de Brandebourg. La Bavière se soumit presque sans résistance, mais la Saxe embrassa avec chaleur le parti de Henri, qui en chassa bientôt Albert, dont les États héréditaires même eurent à souffrir des incursions de son rival. L'Empereur marcha au secours de son protégé; Henri alla à sa rencontre, et l'arrêta près de Creutzbourg, dans la Thuringe; une trêve fut signée, et elle amena la paix, qui rendit à Henri le duché de Saxe; mais il voulait reconquérir la Bavière, et, comme il s'y rendait à cette intention, il mourut à Quedlinbourg en 1139, laissant un fils de quatre mois, nommé depuis *Henri le Lion*, sous la tutelle de son oncle Welfon, ou Guelfe.

BAVIÈRE (Welfon, ou Guelfe de), frère du précédent, et tuteur de Henri le Lion, s'efforça de reconquérir, pour son pupille et pour sa maison, la Bavière que Conrad avait donnée à Léopold d'Autriche. Secouru par le roi de Sicile, Roger, qui cherchait à susciter en Allemagne des embarras à l'Empereur, pour l'empêcher de faire valoir ses droits sur la Pouille, Guelfe eut d'abord des succès, et repoussa Léopold jusqu'en Autriche; mais la diète de Worms, tenue en 1140, le mit au ban de l'Empire, et Conrad marcha en personne contre lui. Guelfe vola au secours de son château de Weinsberg, assiégé par l'Empereur : la bataille qu'il perdit sous les murs de cette place donna naissance aux mots de *Guelfes* et de *Gibelins*, employés comme noms de deux partis. Guelfe avait donné son propre nom pour cri de guerre, et les Impériaux avaient adopté celui de *Waiblingen*, petite ville du duché de Wurtemberg, qui appartenait alors à Frédéric de Hohenstaufen, frère de l'Empereur : le nom de *Waiblingiens* devint, en Italie, celui de *Gibelins*. Guelfe, battu à Weinsberg, ne perdit point courage; il continua la guerre, refusa d'adhérer au traité conclu en 1142, entre les seigneurs saxons de son parti et l'Empereur, et ne se réconcilia que plus tard avec ce monarque, qui se prit

alors d'affection pour lui, et qu'il accompagna en Palestine, lors de la seconde croisade. A son retour, Guelfe recommença à dévaster la Bavière, que Léopold d'Autriche avait laissée à son frère Henri. Conrad mourut, et Frédéric Ier, dit *Barberousse,* lui ayant succédé, Guelfe, satisfait de voir la Bavière rendue par le nouvel empereur, à Henri le Lion, le servit fidèlement, et l'accompagna deux fois en Italie, où il faisait d'ailleurs de fréquents voyages pour les intérêts de sa maison; mais toujours enclin à guerroyer, il eut avec Hugues de Tubingue des démêlés qui durèrent jusqu'à sa mort.

BAVIÈRE (Henri, dit le *Lion,* duc de), fils de Henri le Superbe, se trouva, à la mort de son père, dépouillé des duchés de Saxe et de Bavière, dont il devait hériter. Tandis que son oncle, Guelfe, faisait les plus grands efforts pour le rétablir en Bavière, et que les Saxons lui gardaient leur foi, l'empereur Conrad, dans une diète tenue à Francfort, en 1142, l'engagea à abandonner ses prétentions sur la Bavière, en lui donnant l'investiture du duché de Saxe. Gertrude, mère du jeune Henri, exhorta son fils à cette renonciation, et épousa Henri d'Autriche, à qui la Bavière fut ainsi cédée; mais Henri, devenu homme et puissant, ne voulut point approuver une concession qu'il avait faite étant enfant et faible. Au moment où Conrad se disposait à partir pour la terre sainte, il se présenta devant la diète de Francfort, et redemanda la Bavière, appuyant ses prétentions d'un discours éloquent, où il faisait valoir ses droits, et d'une suite nombreuse de seigneurs saxons prêts à les soutenir. Conrad étonné, demanda du temps, et proposa à la diète de renvoyer cette affaire au retour de Palestine; cela fut jugé convenable, et l'Empereur crut sans doute avoir tout gagné; mais il revint de Jérusalem, et Henri le Lion renouvela sa demande. Par malheur pour lui, il avait mécontenté et effrayé les Saxons, par sa hauteur et sa puissance; au lieu de l'appuyer, ils conspirèrent contre lui, et appelèrent l'Empereur en Saxe. Pendant que Henri était en Bavière, où il cherchait à se faire des partisans, Conrad partit pour Goslar : Henri d'Autriche reçut l'ordre d'enfermer Henri le Lion en Souabe, afin de l'empêcher de revenir sur-le-champ en Saxe; mais celui-ci s'échappa au moyen d'un stratagème, reparut dans Brunswick, et força l'Empereur à abandonner son projet. Conrad étant mort en 1152, Henri trouva dans Frédéric Ier son successeur, un souverain plus favorable : Henri d'Autriche, cité successivement à Wurtzbourg, à Spire, à Worms et à Goslar et n'ayant point comparu, fut dépouillé de son duché, que l'on rendit à Henri le Lion, et obtint, en dédommagement, l'érection du margraviat d'Autriche en duché héréditaire. Le nouveau duc de Bavière s'occupa du soin de faire fleurir et d'étendre ses États; séjournant tantôt en Saxe, tantôt en Bavière, il fit bâtir des villes, surveiller les routes, soumit et convertit, après plusieurs campagnes, les Slaves ses voisins, prêta des secours au roi de Danemark Waldemar, contre les pirates du Nord, réprima plusieurs séditions qui s'élevèrent au sein de la Saxe, et, trouvant trop étroite la sphère où s'exerçait son ardente activité, partit pour la terre sainte, où les chrétiens avaient besoin de secours contre Nour-Eddyn, soudan d'Égypte. Le soudan était mort, lorsque Henri, après une navigation périlleuse, arriva à Jérusalem; il repartit donc pour l'Allemagne, et, de retour en Bavière, fit bâtir la ville de Munich. Sur ces entrefaites, l'empereur Frédéric, voyant ses affaires prendre en Italie une tournure fâcheuse, et trop faible pour arrêter seul la révolte, demanda du secours aux princes d'Allemagne, et en particulier à Henri le Lion, le plus puissant de tous. Il menaça, supplia; on prétend même que, dans une entrevue, près du lac de Côme, il voulut tomber aux pieds de Henri, et qu'un des gens de celui-ci eut l'insolence de lui dire, devant Frédéric : « Laissez, seigneur, laissez mettre à vos pieds cette couronne impériale qui sera bientôt sur votre tête. » L'orgueilleux duc résista à l'humiliation de l'Empereur; ce dernier fut battu à Legnano; mais, l'année suivante, il rentra en Allemagne, et là il était tout-puissant. Henri se vit à son tour humilié. Cité devant les diètes de Worms, de Magdebourg, de Goslar, de Wurtzbourg, et refusant d'y paraître, il fut accablé par le ressentiment de Frédéric et la haine des seigneurs, surtout des évêques, dont il avait blessé les droits ou les prétentions, et perdit ses États de Saxe et de Bavière. En vain sa fierté plia; en vain, à Erfurt, il se jeta aux pieds de l'Empereur; tout ce qu'il put obtenir, fut de n'être condamné qu'à un exil de trois ans, après lequel il devait se contenter des seuls biens allodiaux de sa maison, qui consistaient dans les terres de Brunswick et de Lunebourg. Il se retira auprès du roi d'Angleterre son beau-père. Après la mort de Frédéric Ier, survenue en 1190, Henri le Lion revint en Allemagne, espérant profiter de la jeunesse de Henri VI pour recouvrer ses États; mais toutes les haines ne s'étaient pas éteintes avec celle de Frédéric; les princes d'Allemagne déclarèrent la guerre à Henri, qui se vit sur le point d'être dépouillé de ses biens héréditaires. Il était vieux, il demanda la paix, l'obtint, et mourut à Brunswick en 1195.

BAVIÈRE (Othon de WITTELSBACH, dit le *Grand,* duc de), né à Kelheim, descendait d'Arnoul le Mauvais, et appartenait ainsi à l'ancienne maison de Bavière, qu'en 948 Othon Ier avait dépouillée de ce duché pour le donner à Berthold : il en fut remis en possession en 1180, lorsque Barberousse en dépouilla Henri le Lion, et c'est de lui que descendent la maison Palatine et la maison de Bavière, aujourd'hui régnantes. Avant de rentrer dans ce duché, Othon était comte palatin de Bavière, et s'était déjà fort distingué par sa bravoure. Dans la première expédition de Frédéric Barberousse, en Italie, il emporta, avec deux cents hommes, une roche escarpée qui défendait le passage de Vérone, sur les bords de l'Adige : le Milanez, la Toscane et tous les lieux où Frédéric porta ses armes, furent, à diverses reprises, le théâtre de ses exploits : Frédéric l'employa dans plusieurs négociations importantes; et quoique, en lui donnant le duché de Bavière, il en détachât Ratisbonne pour en faire une ville libre, et le Tyrol, Othon ne se montra pas dans la suite moins fidèle à son souverain. Il mourut le 11 juillet 1183, laissant deux filles et un fils en bas âge, nommé *Louis,* qui fut son héritier.

BAVIÈRE (Louis, dit le *Sévère,* comte palatin, et duc de), né en 1229, était fils d'Othon l'Illustre, succéda à son père en 1253; il avait cédé à son frère Henri la basse Bavière. Dans l'interrègne agité qui s'é-

coula de la mort de Conrad II à l'élection de Rodolphe de Habsbourg, les deux frères possédèrent en commun la dignité électorale, et donnèrent leur suffrage à Richard de Cornouailles; mais lors de l'élection de Rodolphe, comme ils se disposaient à voter tous deux, le roi de Bohême, Ottocare, s'y opposa, disant que le septemvirat des électeurs était ainsi violé; Louis fit observer que le partage de la Bavière ne pouvait les avoir frustrés ni l'un ni l'autre du droit d'électeur, quoique dans le collége électoral ils ne comptassent que pour un individu. Les électeurs se rendirent à ses raisons, et le chargèrent même d'élire pour eux cette fois : il élut Rodolphe, et conserva toujours à ce monarque une fidélité inviolable. Aussi en obtint-il de grandes faveurs : Rodolphe reconnut et confirma les droits des comtes palatins à avoir, pendant les vacances de la couronne impériale, la gardienneté de toutes les terres et principautés du saint-empire. Il couronna Louis, son vicaire général, et lieutenant de l'Empire dans les duchés d'Autriche et de Styrie; enfin, il ne l'empêcha point de s'agrandir par l'héritage de l'infortuné Conradin de Souabe, de qui Louis avait acheté plusieurs villes, entre autres Donawerth, et qui, en mourant, lui légua une partie du reste de ses États héréditaires. A la mort de Rodolphe, Louis de Bavière ne vécut pas en si bonne intelligence avec Albert son fils : celui-ci voulait être tuteur du jeune Othon, neveu de Louis et duc de la basse Bavière, pour s'emparer ensuite de ses possessions. Louis s'y opposa avec force, et se rangea du parti d'Adolphe de Nassau, compétiteur d'Albert. Un accident fâcheux rompit pour un temps cette nouvelle alliance; Adolphe, traversant le Rhin en bateau, fut attaqué à coups de flèche, et des gens de sa suite furent atteints. On accusa Louis de cette perfidie; Adolphe déclara Louis coupable de lèse-majesté, et livra le Palatinat aux princes voisins : mais Louis parvint enfin à se justifier et à rentrer en faveur. Il n'en jouit pas longtemps; car il mourut à Heidelberg, en 1294, regretté de ses sujets, malgré son titre de *Sévère*, qu'il devait à un acte de violence et de barbarie fait pour lui attirer un autre nom. Il avait eu, pour première femme, Marie, fille de Henri le Magnanime, duc de Brabant; dans un voyage qu'il fit sur les bords du Rhin, il l'avait laissée à Donawerth; un messager, chargé de lui remettre une lettre de cette princesse, lui en remit aussi, par méprise, une autre qu'elle écrivait à un homme de la cour de Bavière. Louis l'ouvrit, y trouva des mots mystérieux, et, dans sa fureur jalouse, commença par tuer le messager : il monte à cheval, arrive à Donawerth, passe son épée au travers du corps du commandant du château, entre dans les appartements, poignarde une des femmes de la duchesse, jette par la fenêtre la femme du gouverneur de la tour, fait arrêter Marie et la condamne à périr par la main du bourreau. L'histoire ajoute que cette fureur fut suivie d'un repentir si violent, que les cheveux de Louis en blanchirent tout à coup. L'innocence de sa femme lui fut, dit-on, révélée, et le pape Alexandre IV lui accorda l'absolution, à condition qu'il ferait bâtir une maison pour douze religieux de St.-Bruno. Comme il n'y avait point en Bavière de religieux de cet ordre, le bâtiment fut donné à des moines de Cîteaux, et c'est aujourd'hui l'abbaye de Furstenfeld. Louis épousa en secondes noces Mathilde, fille de Rodolphe de Habsbourg; il partagea, en mourant, ses États entre ses deux fils : Rodolphe, dit le *Bègue*, eut le Palatinat, et fut la souche de la maison Palatine, dite branche *Rodolphine*. Louis, depuis empereur, sous le nom de *Louis V*, fut duc de Bavière, et sa postérité y a régné jusqu'à l'électeur Maximilien-Joseph Ier.

BAVIÈRE (Maximilien, dit le *Grand*, duc de), fils du duc Guillaume V, naquit à Landshut, le 17 avril 1573. Il reçut une éducation très-soignée, et fit ses études à l'université d'Ingolstadt, où il se lia d'amitié avec Ferdinand, archiduc d'Autriche, depuis Empereur, sous le nom de *Ferdinand II*. Au sortir de l'université, en 1591, il alla à Prague visiter la cour de l'empereur Rodolphe II, et parcourut ensuite l'Italie, qu'il observa avec soin et avec fruit. De retour en Bavière, il fut envoyé, comme représentant de son père, à la diète de Ratisbonne, tenue en 1594. En 1596, le duc Guillaume, poussé par des motifs de piété, abdiqua, et remit à son fils la couronne ducale. Maximilien ne tarda pas à faire usage de son nouveau pouvoir : il était dévot, et les réformés faisaient chaque jour des progrès en Allemagne, il était ambitieux, et l'Empire avait besoin de lui. En 1610, il fut nommé chef de la ligue catholique, formée pour résister à l'union de Halle, conclue par les protestants, et protégée par Henri IV. Au moment où la succession du duché de Juliers semblait devoir faire éclater la guerre, un traité de neutralité, conclu à Munich, suspendit les hostilités. Maximilien employa à de petites discussions particulières l'intervalle qui s'écoula entre ce traité et la mort de l'empereur Mathias : Il s'empara de la souveraineté de Mindelheim, força l'évêque de Salzbourg à abdiquer, et acquit une si grande considération, qu'en 1619, dans la diète électorale tenue à Francfort, il fut proposé à l'Empire par les électeurs protestants, qui voulaient, soit désunir les électeurs catholiques qui portaient Ferdinand d'Autriche, soit enlever à ce prince l'appui de la ligue. Maximilien, docile aux conseils de la France ou de l'Espagne, refusa cet honneur, et Ferdinand fut élu; mais les États de Bohême, de Lusace, de Silésie et de la haute Autriche refusèrent de le reconnaître : les Bohêmes élurent pour roi Frédéric V, électeur palatin; les princes de l'union protestante se rassemblèrent à Nuremberg, et résolurent d'armer. Maximilien consentit, bien qu'avec peine, à prendre le commandement des troupes de la ligue. Une guerre sanglante allait commencer, lorsque, par un nouveau traité conclu à Ulm en 1620, les protestants s'engagèrent à ne point se mêler des affaires de la Bohême, pourvu que la ligue n'entreprît rien sur le Palatinat. Maximilien, tranquille de ce côté, marche contre les mécontents de la haute Autriche, les soumet rapidement à l'Empereur, opère sa réunion avec le comte de Bucquoy, entre en Silésie, s'avance sur Prague, et, le 8 novembre, défait entièrement, sur la montagne Blanche, l'armée de Frédéric V, dont cette défaite détermine la fuite. Pendant ce temps le Palatinat était envahi contre le traité d'Ulm : l'union, consternée de tant de revers inattendus, ne tarda pas à se dissoudre, et les succès de Maximilien portèrent Ferdinand à un despotisme qui bientôt rendit ce monarque odieux; mais le duc profita d'abord de l'accroissement du pouvoir de l'Empereur. Malgré les protestations des électeurs de Saxe, de Brandebourg et de plusieurs autres princes, Ferdinand lui conféra, au préjudice de la

maison Palatine, la dignité électorale, vacante par proscription de l'électeur Frédéric V. Cependant, ce ne fut qu'en 1624, que le nouvel électeur fut admis dans le collége électoral : il obtint aussi le haut et une partie du bas Palatinat, en dédommagement des frais qu'il avait faits pour la guerre, et sa renonciation à ses droits sur la haute Autriche. Son ambition devait être satisfaite; sa dévotion voulut l'être à son tour; il travailla à convertir ses nouveaux sujets au catholicisme, et l'on assure que, dans l'année 1628, quatorze mille deux cent cinquante-huit individus changèrent de croyance. La jalousie qu'inspira au duc l'élévation de Wallenstein, et l'invasion de Gustave-Adolphe, vinrent bientôt troubler son administration intérieure : il pressa la disgrâce du duc de Friedland, prit en main le commandement général, et voulut empêcher Gustave de passer le Lech. Battu et forcé de se replier sur Ingolstadt, il vit commencer pour lui une série d'infortunes et de défaites que dut rendre plus amères encore le souvenir de ses anciennes victoires : Donawerth et Munich tombèrent au pouvoir des ennemis; la Bavière fut dévastée. La prise de Ratisbonne ne pouvait dédommager Maximilien de tant de pertes. Wallenstein, rentré en crédit parce qu'il n'avait pas cessé d'être puissant, consentit enfin à défendre la Bavière; mais, soit mauvaise volonté, soit impossibilité réelle, il y arrêta peu les succès des Suédois : les Français y pénétrèrent d'un autre côté. Lassé de tant de désastres, et irrité de ce que l'Empereur ne voulait rien faire pour avoir la paix, Maximilien conclut à Ulm, en 1647, avec les Français et les Suédois, une trêve séparée. Cette trêve dura peu; le 18 septembre de la même année, l'électeur reprit les armes pour Ferdinand III, et envoya des troupes en Bohême. Quoique Gustave-Adolphe fût mort, les Suédois étaient encore redoutables : le général Wrangel entra en Bavière, et la ravagea de nouveau; soutenu par les Français et Turenne, il gagna la bataille de Susmarshausen. Maximilien s'enfuit à Salzbourg; le traité de Westphalie vint lui épargner de nouvelles défaites. Il insista fortement auprès de l'Empereur pour faire accorder à la France tout ce qu'elle demandait; et, protégé à son tour par les ministres français, il conserva le haut Palatinat et la dignité électorale. De l'an 1648 au 27 septembre 1651, époque de sa mort, survenue à Ingolstadt, il ne s'occupa que du soin de réparer dans ses États les maux de la guerre, et de fonder des églises, des monastères, des chapelles, etc. : il fit construire aussi un monument en l'honneur de Louis de Bavière, fils de Louis le Débonnaire; l'hôpital de St.-Joseph à Munich, et plusieurs édifices publics; les jésuites, les carmélites, les capucins, les franciscains et les frères mineurs eurent beaucoup à se louer de sa libéralité. Son fils, Ferdinand-Marie, lui succéda.

BAVIÈRE (Maximilien-Emmanuel, duc et électeur de), fils de l'électeur Ferdinand-Marie, né le 11 juillet 1662, acquit, dans sa jeunesse, une grande habileté pour tous les exercices du corps, et succéda à son père, en 1679. Il contracta d'abord une alliance fort étroite avec l'Autriche, et, lorsque Vienne fut assiégée par les Turcs, il marcha au secours de l'Empereur avec 11,000 hommes, combattit vaillamment en Hongrie contre les Turcs, sur les bords du Rhin contre les Français, et dépensa pour cette guerre près de cent millions. Sa récompense fut d'être nommé, en 1691, gouverneur des Pays-Bas. Comme il avait épousé Marie-Antoinette, fille de l'empereur Léopold Ier et petite-fille de Philippe IV, roi d'Espagne, cette alliance lui donnait quelques droits sur la monarchie espagnole, et son fils, Joseph-Ferdinand, se promettait de les faire valoir, mais la mort prématurée de ce jeune prince détruisit ses espérances, qui n'eussent peut-être amené que des malheurs; et lorsque la guerre de la *succession* d'Espagne fut ouverte, Maximilien à qui Louis XIV avait donné des marques de bienveillance, envoya à Versailles le comte de Monasterol, pour traiter d'une alliance, par laquelle il s'engagea à recevoir les Français dans les Pays-Bas, et à fournir vingt mille hommes de troupes, moyennant la promesse que le gouvernement des Pays-Bas espagnols serait héréditaire dans sa famille. Entrant aussitôt en campagne, il s'empara des villes d'Ulm, de Memmingen, de Neubourg et de Ratisbonne; mais Joseph Ier le fit mettre au ban de l'Empire; il essuya deux défaites, fut contraint de se réfugier dans les Pays-Bas, et vit ses États de Bavière partagés entre ses ennemis. Le traité de Rastadt l'en remit en possession; et, après s'être réconcilié avec l'Autriche, il envoya des troupes pour secourir l'Empereur contre les Turcs, sous les ordres de son fils, le prince Charles-Albert. Ses démêlés avec l'électeur palatin, pour le vicariat de l'Empire, furent terminés, en 1724, par une convention, d'après laquelle ils s'engagèrent à l'administrer en commun. Il mourut le 26 février 1726, laissant un grand nombre d'enfants, parmi lesquels le prince Charles-Albert fut son successeur.

BAVIÈRE (Maximilien-Joseph, duc et électeur de), fils de l'électeur Charles-Albert, connu sous le nom de *Charles VII,* né le 28 mars 1727, reçut une éducation très-soignée, et n'avait que treize ans lorsque son père mourut, après avoir disputé longtemps à Marie-Thérèse la succession de l'empereur Charles VI. L'impératrice fit faire aussitôt à Miximilien-Joseph des propositions de paix; mais il répondit au comte de Loss, chargé de les porter à Munich, qu'il n'accepterait et n'écouterait aucune proposition sans le concours de ses alliés : la guerre continua donc avec vigueur. Elle ne fut pas heureuse pour Maximilien. Le comte de Ségur fut battu à Pfaffenhofen; l'électeur quitta sa capitale pour s'enfuir à Augsbourg, et se décida bientôt à faire une paix qui pouvait seule le tirer d'une situation très-embarrassante : elle fut conclue à Fuessen, le 22 avril 1745, entre le prince de Furstenberg, ministre de Bavière, et le comte de Colloredo. Marie-Thérèse rendit tout ce qu'elle avait pris en Bavière; Maximilien renonça à ses prétentions sur la couronne impériale, et, de retour dans ses États, ne s'occupa plus qu'à guérir les maux qu'une longue suite de guerres y avait causés. Il commença par diminuer les dépenses de la cour et le nombre des troupes réglées; une commission fut chargée, en 1749, d'examiner la dette publique, et de pourvoir aux moyens de l'éteindre; les manufactures furent protégées; un nouvel ordre judiciaire s'établit; les laboureurs reçurent des encouragements et des récompenses; les écoles et les universités furent améliorées : en 1760, le duc fonda l'Académie des sciences de Munich. Quoique fidèlement attaché à la religion catholique, il diminua le nombre des couvents, accorda aux protestants

de Munich le libre exercice de leur culte, et fut un des premiers princes qui expulsèrent les jésuites. Comme on lui présentait un jour une liste des gens qu'on appelait *esprits forts*, en lui demandant de les exiler : « Ce sont justement les meilleures têtes de mes États, » répondit-il, en jetant le papier au feu. Il mourut le 30 décembre 1777, et comme sa femme, Marie-Anne, fille du roi de Pologne Auguste III, ne lui avait point donné d'enfants, son duché passa à la maison Palatine, dans la personne de l'électeur Charles-Théodore.

BAVINCOURT (Gaspard de), abbé d'Oudenbourg, dans la Flandre occidentale, natif d'Arras, mort en 1576, à l'âge de 48 ans, est auteur d'un *Itinéraire à Jérusalem et au mont Sinaï*, et d'un *Traité de la connaissance de soi-même*.

BAVIUS, nom d'un mauvais poëte, tiré de l'oubli par Virgile.

BAVON (saint), dont le nom propre était *Allovin*, vivait dans le 7e siècle, et sortait d'une famille noble du pays de Liége. Il eut d'abord une conduite déréglée; mais un sermon de saint Amand, et la mort de sa femme lui firent prendre la résolution de se convertir. Il se retira dans un monastère de Gand, où saint Amand lui donna la tonsure; il choisit d'abord pour demeure le tronc d'un arbre, ensuite il se fit une cellule dans la forêt de Malmedun, près de Gand, ne vivant que d'eau et d'herbes sauvages. Enfin saint Floribert, abbé du monastère de Saint-Pierre de Gand, lui permit de construire une nouvelle cellule dans le bois voisin de cette abbaye. Ce fut là que saint Bavon termina sa vie d'anachorète, en 653, 654 ou 657; car on varie sur l'année de sa mort; mais on s'accorde à dire qu'il cessa de vivre le 1er octobre, jour auquel l'Église honore sa mémoire. On bâtit à Gand, sous l'invocation de ce saint, une église qui fut d'abord desservie par des chanoines. Du temps de Charles-Quint, le chapitre fut transféré dans l'église de Saint-Jean, qui prit dès lors le nom de Saint-Bavon, dont elle possédait les reliques, et qui est le patron de toute la ville.

BAX (Paul et Marcel) se signalèrent au 16e siècle comme défenseurs de la liberté belge. Paul mourut en 1606, gouverneur de Berg-op-Zoom. Son frère lui succéda.

BAX (Nicaise), littérateur, né à Anvers, fils d'un sénateur, embrassa la règle de St.-Augustin, cultiva les lettres grecques et latines, et mourut en 1642, victime de l'erreur d'un pharmacien portugais. Il a publié divers ouvrages cités avec éloge dans la *Bibl. belgica* de Foppens, 898, parmi lesquels on distingue : *Poematum lib. IX*, Anvers, 1614, in-8°, et *Medulla eloquentiæ*, 1655, in-8°.

BAXTER (Richard), théologien anglais non conformiste, né en 1615, à Rowton, dans le comté de Shrop, se fit remarquer, dès sa première enfance, par une extraordinaire disposition de piété, et par une pureté de cœur qu'il conserva toute sa vie. Il fut nommé, en 1640, ministre de Kidderminster. A l'époque de la guerre, il se déclara pour le parlement, mais jamais contre le roi. Chapelain d'un régiment de l'armée parlementaire, il s'efforçait d'arrêter les progrès des sectaires, et de maintenir des principes de modération et de véritable piété. De retour à Kidderminster, il prêcha contre le *covenant*, ne craignit point, lorsque Cromwell fut arrivé au faîte de sa puissance, de se prononcer contre sa tyrannie, et osa, dans une conférence à laquelle il fut appelé près de lui, lui reprocher d'avoir renversé la monarchie. Il se rendit à Londres quelque temps avant l'abdication de Richard Cromwell, et contribua par ses prédications au rappel de Charles II. Ce monarque, rétabli sur le trône, le nomma l'un de ses chapelains, et le chancelier Clarendon lui offrit l'évêché de Hereford qu'il refusa, bornant toute son ambition à retourner à sa cure de Kidderminster; mais il n'y trouva point le repos. Son refus constant de se soumettre à l'acte d'uniformité fut pour lui une source de persécutions; sous le règne du roi Jacques II, maltraité, dépouillé et emprisonné plusieurs fois, sans cesse obligé de se cacher, bien que dans un état de santé qui fit plus d'une fois craindre pour sa vie, il n'en continua pas moins de prêcher de place en place, conformément à ses principes religieux. Il mourut le 8 décembre 1691. Baxter a composé, sur des matières de théologie, 145 Traités, dont 4 in-fol., 73 in-4°, sans compter un grand nombre de petits écrits; les plus connus sont : *le Repos éternel des Saints; Appel aux non convertis; le Livre de famille des pauvres; Pensées dernières; Paraphrase du Nouveau Testament*. Les *OEuvres pratiques* de Baxter ont été publiées en 4 vol. in-fol., Londres, 1707. Il a été publié une édition des *OEuvres de Baxter*, Londres, 1827-1830, 23 vol. in-8°.

BAXTER (Guillaume), neveu du précédent, naquit en 1650, à Llanlugany, petit village du comté de Shrop, et mourut le 31 mai 1723. Son éducation avait été tellement négligée, qu'à dix-huit ans, âge auquel il alla pour la première fois à l'école, il ne connaissait pas une lettre de l'alphabet, et n'entendait d'autre langue que le gallois; mais il s'appliqua ensuite à l'étude avec tant d'ardeur et de succès, qu'il devint un des plus savants philologues et antiquaires de son temps. Il publia, en 1679, une grammaire intitulée : *De analogiâ, sive Arte latinæ linguæ commentariolus*. En 1695, il donna une nouvelle édition d'*Anacréon*, plus correcte, avec des notes, et qui fut réimprimée en 1710, Londres, in-8°. Les autres ouvrages de Guillaume Baxter sont : une édition d'*Horace*, 1701 et 1725, in-8°; un *Dictionnaire des Antiquités britanniques*, en latin, 1719 et 1733, in-8°; un *Glossaire des Antiquités romaines*, également en latin, 1726, 1731, 1733, in-8°.

BAXTER (André), écrivain écossais, fils d'un négociant d'Old-Aberdeen, naquit dans cette ville, en 1686, et s'occupa particulièrement de l'éducation de quelques jeunes gens de famille noble, qu'il accompagna dans leurs voyages sur le continent. Il se maria en 1724, et publia quelques années après, in-4°, un ouvrage intitulé : *Recherches sur la nature de l'âme humaine*, livre devenu célèbre, réimprimé en 1737 et en 1745, en 2 vol. in-8°. Baxter était versé dans la connaissance des langues anciennes et modernes, et n'était pas moins recommandable par ses vertus que par son savoir. Il mourut en 1750, âgé de 63 ans.

BAY (Alexandre, marquis de), général espagnol, né vers 1650, à Salins, fils de Louis Maître, gouverneur de cette ville, entra jeune au service, passa par tous les grades, et fut nommé, en 1705, vice-roi de l'Estramadure. Chargé pendant la guerre de la succession de défendre

cette province contre les Anglo-Portugais, il ne put en 1706 les empêcher de prendre Alcantara; mais l'année suivante il reprit cette ville, battit l'ennemi en plusieurs rencontres, battit Galloway près de Gudina en 1709. En 1710, appelé en Catalogne, il fut battu près d'Almenara et devant Saragosse, et concourut cependant au succès de la bataille de Villa-Viciosa. En 1712 il bombarda et prit Elvas, et,à la paix, alla mourir à Badajoz, siége de sa vice-royauté, le 14 novembre 1715.

BAYANE (le cardinal Alphonse-Hubert de LATTIER, duc de), naquit à Valence en Dauphiné, le 30 octobre 1739. D'abord vicaire général, et docteur de Sorbonne, il fut nommé, en 1777, auditeur de rote près la cour de Rome, et cardinal le 9 août 1802. Chargé d'une mission de la cour de Rome à Paris, il revint dans sa patrie, après une absence de près de trente ans, et y fut parfaitement accueilli du gouvernement impérial, qui le fit comte et grand officier de la Légion d'honneur en 1806, et le nomma sénateur en 1813. Il vota, en avril 1814, la déchéance de Napoléon. Il fut créé pair de France par Louis XVIII; mais le 1er juin 1815, après le retour de l'île d'Elbe, il fut présent à la messe célébrée au champ de mai par M. de Barral. Le roi le rétablit néanmoins le mois suivant à la chambre des pairs. Il se récusa dans le procès du maréchal Ney, et prit du reste peu de part aux affaires publiques. Ce prélat est mort à Paris le 26 août 1818. Étant auditeur de rote, M. de Bayane a publié : *Discorso sopra la mal' aria,* Rome, 1793, in-8°, devenu rare.

BAYARD (Pierre du TERRAIL, seigneur de), surnommé le *Chevalier sans peur et sans reproche,* naquit en 1476, d'Aymon du Terrail et d'Hélène des Allemans, au château de Bayard, dans la vallée de Graisivaudan, à six lieues de Grenoble. A peine Bayard eut-il atteint l'âge de treize ans, que, voué à la carrière des armes, l'évêque de Grenoble le présenta au duc de Savoie, allié de la France, qui l'admit au nombre de ses pages. Il faisait partie de son cortége, lorsque ce prince vint voir Charles VIII à Lyon. Charmé de l'adresse du jeune Bayard à manier un cheval, le roi de France le demanda au duc de Savoie, et le confia aux soins de Paul de Luxembourg, comte de Ligny. Ce seigneur le fit homme d'armes de sa compagnie, et lui témoigna le plus tendre intérêt. Les tournois furent pour le jeune Bayard les premiers champs d'honneur et de gloire. Appelé à des combats plus sérieux, il suivit Charles VIII en Italie, fit à dix-huit ans, à la bataille de Fornoue, des prodiges de valeur, eut deux chevaux tués sous lui, et prit une enseigne qu'il présenta au roi. Vers le commencement du règne de Louis XII, il poursuivit avec tant d'acharnement les fuyards aux portes de Milan, qu'il entra avec eux dans la ville, et fut fait prisonnier. Ludovic Sforce eut la générosité de le renvoyer sans rançon, après lui avoir fait rendre ses armes et son cheval. Pendant le séjour des Français dans la Pouille, Bayard défit un parti espagnol, et fit lui-même prisonnier le capitaine don Alonzo de Soto-Mayor, qu'il traita généreusement; mais non content de prendre la fuite, au mépris de sa parole, Soto-Mayor calomnia Bayard, qui, selon les mœurs du temps, l'appela en combat singulier: il tua son adversaire. Depuis, à l'exemple d'Horatius Coclès, Bayard défendit seul, contre les Espagnols, un pont sur le Garigliano, et sauva l'armée française, en retardant la marche de l'ennemi victorieux. Bayard suivit ensuite Louis XII, lorsque ce prince marcha contre les Génois révoltés; il fut chargé de l'attaque d'un fort dont la prise décida la soumission de la ville de Gênes. La ligue de Cambrai contre la république de Venise ayant rallumé la guerre d'Italie, l'armée française rencontra celle des Vénitiens près d'Agnadel, en 1509. Bayard était à l'arrière-garde, et, marchant à travers les marais pour prendre les ennemis en flanc, il les rompit, et détermina la victoire. Bayard vint ensuite au secours du duc de Ferrare, contre Jules II, et forma le projet d'enlever le pape, qui, d'allié de la France, était devenu son ennemi le plus acharné. Le hasard fit tout échouer; mais, non moins grand que Fabricius, Bayard sauva la vie à Jules II, qu'un traître offrait d'empoisonner. Bayard, blessé grièvement à l'assaut de Brescia, est porté dans la maison d'un gentilhomme qui venait de prendre la fuite, laissant sa femme et ses deux filles exposées à la brutalité des soldats. La mère éplorée reçoit le guerrier mourant, et le conjure de sauver la vie et l'honneur de ses filles. Bayard la rassure, met sa maison à l'abri de toute insulte. Guéri de sa blessure, et près de rejoindre l'armée, il refuse 2,500 ducats que cette famille reconnaissante lui offre pour rançon, et partage cette somme entre les deux jeunes beautés dont il a protégé la vertu. Les revers qui empoisonnèrent les dernières années de Louis XII, ne donnèrent peut-être que plus d'éclat à la gloire personnelle de Bayard. Ligué avec Ferdinand et l'empereur Maximilien, le roi d'Angleterre Henri VIII menaça la Picardie en 1513, et mit le siége devant Térouane. L'armée française en vint aux mains à Guinegate, et prit honteusement la fuite, sans qu'il fût possible aux chefs de la rallier. Bayard, désespéré, s'arrête sur un pont, et fait face à l'ennemi avec son intrépidité ordinaire; mais, cédant au nombre, sa troupe va mettre bas les armes: Bayard, apercevant un officier anglais au pied d'un arbre, vole vers lui à cheval, et, lui mettant l'épée sur la gorge: « Rends-toi, homme d'armes, lui dit-il, ou je te tue! » L'officier lui remet son épée; Bayard lui donne aussitôt la sienne, en lui disant: « Vous voyez devant vous le capitaine Bayard, qui est aussi votre prisonnier. » Cette action ingénieuse et hardie fut rapportée à l'Empereur et au roi d'Angleterre, qui décidèrent que Bayard ne devait point de rançon, et que les deux prisonniers étaient quittes mutuellement de leur parole. Les deux monarques accueillirent Bayard avec tous les égards qui étaient dus à un tel prisonnier, et le renvoyèrent comblé d'éloges. Parvenu au trône, François Ier envoya Bayard en Dauphiné, en qualité de lieutenant général, pour ouvrir à son armée le chemin des Alpes et du Piémont. Prosper Colonne l'attendait au passage, et espérait le surprendre; mais Bayard enleva lui-même ce général, et le fit prisonnier dans la ville de Carmagnole. Cette expédition brillante ne fut qu'un jeu pour Bayard, qui préludait ainsi à la fameuse journée de Marignan: il y fit des prodiges à côté de François Ier, et décida la victoire. Le roi voulut être armé chevalier de la main de Bayard, comme le plus brave et le plus digne. A peine François Ier a-t-il vaincu au dehors, qu'il a ses propres frontières à défendre. La Champagne est mena-

cée par les forces de Charles-Quint, réunies devant Mézières. Bayard se jette dans la ville, résolu de la sauver ou d'y périr. Les ennemis osent le sommer de se rendre : « Avant de sortir de Mézières, répond Bayard, j'espère faire dans les fossés un pont de corps morts, sur lequel je puisse passer avec ma garnison. » Cent pièces d'artillerie tonnent alors contre les remparts. Une partie de la garnison, craignant d'être écrasée sous les ruines, prend la fuite par la brèche : « Tant mieux, dit Bayard, ces lâches n'étaient pas dignes d'acquérir de la gloire avec nous. » La ruse acheva ce qu'avait commencé la bravoure. Bayard sema la discorde parmi les généraux ennemis qui levèrent le siége. Bayard vint à Paris, et y fut reçu comme un libérateur. Le parlement lui fit une députation solennelle au nom de la nation ; le roi le nomma chevalier de l'ordre de St.-Michel, et lui donna une compagnie de cent hommes d'armes à commander en son nom, honneur jusque-là réservé aux princes. Il serait difficile de peindre les transports qu'excita son retour dans la province qui l'avait vu naître : ses soins et ses libéralités firent cesser le fléau de la peste qu'il avait trouvé à Grenoble. François Ier envoya Bayard à Gênes, soulevée de nouveau contre la France, et sa présence suffit pour réprimer les Génois. De retour à l'armée, il soumit la ville de Lodi ; mais bientôt la fortune changea. L'amiral Bonnivet qui, par des mesures mal prises, avait fait battre Bayard à Rebec, près de Milan, lui remit ensuite le sort de l'armée, pour la sauver, ayant été blessé lui-même dans sa retraite. « Il est bien tard, répond Bayard, encore sensible à l'affaire de Rebec ; mais, n'importe, mon âme est à Dieu, et ma vie à l'État ; je vous promets de sauver l'armée aux dépens de mes jours. » Il s'agissait de passer, à la vue d'un ennemi supérieur en force, la rivière de la Sésia, entre Romagnano et Gattinara. Bayard, toujours le dernier pour soutenir la retraite, chargeait vigoureusement les Espagnols, lorsque, vers les dix heures du matin, le 30 avril 1524, une pierre, lancée d'un arquebuse à croc, vint le frapper au côté droit, et lui rompit l'épine du dos. « Jésus, mon Dieu, je suis mort ! » s'écrie Bayard. On court à lui pour le retirer de la mêlée : « Non, dit-il, près de mourir, je me garderai bien de tourner le dos à l'ennemi pour la première fois. » Voyant approcher les Espagnols, il ranime sa voix mourante pour ordonner d'aller à la charge, et se fait placer au pied d'un arbre. « Mettez-moi, dit-il, de manière que mon visage regarde l'ennemi. » Au défaut de croix, il baise la croix de son épée ; n'ayant point de prêtres, il se confesse à son écuyer ; il console ses domestiques, ses amis ; et, craignant qu'ils ne tombent au pouvoir des Espagnols, il les supplie de lui épargner ce surcroît de douleur. Les ennemis, maîtres du champ de bataille, viennent à leur tour auprès de lui, verser des larmes d'admiration et de regrets ; le marquis de Pescaire oublie sa victoire pour accourir à son secours ; teint du sang des Français, le connétable de Bourbon s'attendrit à la vue de ce héros expirant : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, lui dit Bayard ; mais vous, qui combattez contre votre roi et contre votre patrie ! Peu de minutes après avoir proféré ces belles paroles, il expira à l'âge de quarante-huit ans. Bayard mourut pauvre, et ne laissa qu'une fille naturelle, dont sa famille prit soin. La générosité et le désintéressement étaient ses deux vertus dominantes. Après la victoire, il distribuait tout le butin à ses soldats, et partageait entre eux la rançon des prisonniers qu'il avait faits de sa main. Sa *Vie*, écrite d'abord par son secrétaire, successivement corrigée, remise en langue moderne, refaite sur un nouveau plan, a été imprimée un grand nombre de fois. La meilleure est celle publiée en 1760 par Guyard de Berville ; elle a eu beaucoup d'éditions. Bayard a fourni le sujet d'un *poëme épique* à M. Dureau de Lamalle, fils du traducteur de Tacite, etc.

BAYARD (J.-B.-Franç.), avocat et jurisconsulte, né à Paris, le 24 juin 1750, entreprit en 1776, avec Camus, de rectifier la collection de *jurisprudence* de Denisart, dont il a paru 9 vol. in-4°, qui attestent le mérite des coopérateurs. Il remplit successivement pendant six ans avec talent et impartialité le poste difficile d'accusateur public, de juge et commissaire du pouvoir exécutif près le tribunal de cassation, et mourut le 2 août 1800.

BAYARD (Jean), né en 1738, dans l'état de Maryland, prit une part active à la guerre de l'indépendance, dont le résultat fut l'affranchissement des colonies anglaises de l'Amérique. Il fut successivement orateur public et législateur, membre du congrès de New-York et juge de la cour des plaids communs, et mourut à New-Brunswick, en 1807.

BAYE (François BERTHELOT marquis de), lieutenant général des armées du roi, commandant à Lunéville, mort le 3 septembre 1776, a publié *la Campagne du maréchal de Créqui en* 1677, Lunéville, 1761, in-8°.

BAYEN (Pierre), pharmacien, né à Châlons-sur-Marne, en 1725, vint à Paris, en 1749, et fut successivement l'élève de Charas et de Rouelle. Il travailla quelque temps dans le laboratoire de Chamousset, et le gouvernement le chargea, avec Venel, d'analyser toutes les eaux minérales de France. En 1755, il suivit, comme pharmacien en chef, l'expédition de l'île de Minorque, où il rendit de grands services. Bayen passa avec le même titre à l'armée d'Allemagne, pendant la guerre de sept ans. A la paix, il reprit son travail sur les eaux minérales, et publia, en 1765, l'*Analyse des eaux de Bagnères de Luchon.* Il fit imprimer, en 1778, un *Moyen d'analyser les serpentines, porphyres, ophites, granits, jaspes, schistes, jades et feldspaths* et publia en commun avec Charlard, *Recherches chimiques sur l'étain, faites par ordre du gouvernement,* Paris, 1781, in-8°. Leonhardi le traduisit en allemand, en 1784, Leipzig, in-8°. Il fut reçu à l'Institut à l'époque de sa formation, et mourut à Paris, en 1798, à l'âge de soixante et treize ans. On a recueilli ses *Opuscules chimiques,* 1798, 2 vol. in-8°.

BAYER (Jean), né à Augsbourg vers la fin du 16e siècle, exerça le ministère évangélique en différents endroits avec un zèle ardent qui lui attira de fâcheuses affaires, et se distingua dans l'astronomie, ce qui lui valut d'être anobli, en 1669, par l'empereur Léopold. On lui doit un excellent ouvrage intitulé : *Uranometria,* publié en 1603, dont il donna en 1627 une seconde édition, considérablement augmentée, sous ce titre : *Cœlum stellatum christianum,* réimprimée à Ulm en 1723, in-fol. C'est une description des constellations, accompagnée de cartes célestes ; il y marque les étoiles de chaque constellation par des lettres grecques.

BAYER (Théophile-Sigefroi), petit-fils du précédent, né en 1694, à Kœnigsberg. Son goût pour les langues orientales le porta à apprendre même le chinois. Il voyagea en Allemagne et revint en 1717 dans sa patrie, pour y être bibliothécaire. En 1726, appelé à Pétersbourg, il y occupa une chaire d'antiquités grecques et romaines. Il se disposait à retourner en Allemagne, lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut, le 21 février 1738. Ceux de ses nombreux ouvrages les plus connus sont : *Musæum Sinicum,* Pétersbourg, 1730, 2 vol. in-8° ; il contient plusieurs grammaires et traités chinois ; *Historia Osrhoena et Edessena nummis illustrata,* Pétersb., 1734, in-4° ; *Historia congreg. cardin. de propagandâ fide,* 1721, in-4°, satire violente et injuste contre l'Église romaine. Ses autres écrits sont dans les *Acta eruditorum* et les *Mémoires* de l'Académie de Pétersbourg.

BAYER (François-Pérez), antiquaire et érudit espagnol, né à Valence en 1711, chanoine trésorier à la cathédrale de Tolède, précepteur des infants sous Charles III, et conservateur de la bibliothèque de Madrid, s'appliqua surtout aux antiquités orientales. On lui doit les *catalogues* des manuscrits des bibliothèques de Tolède, 1755, et de l'Escurial, 1760. *De nummis hebræor. samaritanis,* Valence, 1781, in-4°, plein d'érudition. Il eut beaucoup de part à la traduction de Salluste en espagnol par don Gabriel, son élève, la meilleure en cette langue, 1772, in-fol. Le roi le récompensa de ses travaux et de son zèle pour la science par la place de conseiller des chambres. Il mourut le 26 janvier 1794.

BAYER DE BOPPART (Thierri), évêque de Metz en 1365; après avoir terminé à l'amiable les discussions élevées entre les bourgeois et son prédécesseur, il combattit contre le duc de Milan avec Charles IV, et fut l'ambassadeur de ce dernier à la cour de Rome. De nouveaux démêlés avec la bourgeoisie qu'il excommunia le 20 juin 1375, des querelles avec le clergé qu'il voulait réformer, des guerres contre les ducs de Lorraine et de Bar troublèrent le reste de l'existence de ce prélat qui mourut le 10 janvier 1384.

BAYER DE BOPPART (Conrad), évêque de Metz en 1415, de la même famille que le précédent, détruit les brigands qui infestaient le pays, fait un accommodement entre les Messins et le duc de Lorraine, prend le parti de René d'Anjou contre Antoine de Vaudémont, est fait prisonnier et paye sa liberté 10,000 saluts d'or. En 1438 quand René d'Anjou porta les armes en Italie, Bayer fut chargé avec Erard du Chatelet de gouverner les deux duchés. La Lorraine et le pays messin essuyèrent les ravages du comte de Vaudémont, des écorcheurs, etc. Bayer contracta des emprunts, et, à la suite d'une forte crise financière, jeta quelques tailles sur les États de René. Celui-ci indisposé contre l'évêque de Metz le fait arrêter, battre jusqu'au sang, et conduire en chemise sur une haquenée jusqu'à Condé-sur-Moselle, où on le retient prisonnier deux mois et demi. Les Messins lui firent une réception triomphale, l'aidèrent à acquitter les dettes, et se liguèrent avec lui en 1439 et 1440 pour le venger du duc de Lorraine. Bayer mourut à Metz le 20 avril 1459 ; il avait consacré ses dernières années aux arts et aux artistes qu'il appela auprès de lui.

BAYER (André), organiste de l'église cathédrale de Wurzbourg, naquit à Gesenheim en 1810, et mourut en 1749, avec la réputation d'un des plus grands organistes de l'Allemagne. Ses compositions se sont perdues.

BAYER (Jacques), excellent organiste à Kuttenberg en Bohême, remplissait ses fonctions de 1783 à 1807. Il a écrit beaucoup de pièces d'orgue restées manuscrites.

BAYEUX (George), né vers 1752, se distingua d'abord comme avocat à Caen, sa patrie, et ensuite à Rouen, et publia en 1783-88, une traduction en prose des *Fastes* d'Ovide, 4 vol. in-8°, estimée ; *Réflexions sur le règne de Trajan,* 1787 ; *Essais académiques*, 1785, etc. Nommé premier commis des finances sous Necker, puis commissaire du roi et procureur général syndic du département du Calvados, il fut mis en prison et massacré, par le peuple de Caen, le 6 septembre 1792, comme complice des ministres Montmorin et de Lessart.

BAYLE (François), médecin et professeur à l'université de Toulouse, où il mourut le 24 septembre 1709, âgé de 87 ans. Ses ouvrages sont : *Systema generale philosophiæ; Tractatus de apoplexiâ; Dissertationes medicæ, physicæ*, etc. Ses *OEuvres* ont été recueillies en 1701, 4 vol. in-4°.

BAYLE (Pierre), né au Carlat le 18 novembre 1647, donna de bonne heure des preuves d'une mémoire surprenante et d'une singulière vivacité d'esprit. Sa passion pour l'étude faillit lui coûter la vie, et sa santé en fut affaiblie pour le reste de ses jours. Étant allé à Toulouse pour y faire sa philosophie chez les jésuites, il se décida à changer de religion, et, après dix-sept mois de catholicisme, rentra secrètement dans la communion protestante. Pour se soustraire au bannissement perpétuel, peine des relaps, il se rendit à Genève et de là à Coppet où le comte de Dhona lui confia l'éducation de ses fils. Il rentra en France, et s'alla établir à Rouen comme précepteur, s'en ennuya bientôt et vint à Paris. Il obtint au concours la chaire de philosophie de Sédan en 1675, et, lors de la suppression de cette académie en 1681, fut appelé pour remplir la même chaire à Rotterdam où il procura au ministre Jurieu la chaire de théologie. Des rivalités d'écrivain allumèrent la haine de Jurieu qui parvint, à force de dénonciations, à faire perdre sa place à Bayle en 1693. Il se livra entièrement à la composition de son *Dictionnaire historique et critique,* 2 vol. in-fol., 1696. Une nouvelle persécution, suscitée par Jurieu contre cet ouvrage, provoqua la censure du consistoire, et Bayle fut obligé de promettre qu'il corrigerait les fautes qu'on lui reprochait : mais il aima mieux satisfaire le public que ses juges, et son livre resta le même à très-peu de chose près. De nouveaux ennemis s'élevèrent contre lui, on le représenta comme partisan secret de la France et, sans l'amitié de lord Shaftesbury, on l'aurait peut-être banni des sept Provinces-Unies en 1705. Depuis longtemps sa poitrine était échauffée; elle s'enflamma; il ne voulut pas appeler les recours de l'art contre une maladie qu'il disait héréditaire. Il mourut le 28 septembre. Bayle était tendre et officieux ; son commerce était facile et doux ; il recevait avec reconnaissance les avis, ne commit jamais d'excès et ne trouva de plaisir que dans le travail : il travailla 14 heures par jour jusqu'à 40 ans et avouait que depuis l'âge de 20 ans il n'avait pas eu un instant de loisir. La meilleure édition du *Dictionnaire* de Bayle après

celle de Rotterdam, 1720, est celle d'Amsterdam (Paris), 1740, 4 vol. in-fol. Ses œuvres diverses ont été recueillies par Desmaiseaux, la Haye, 1727. M. Beuchot a donné une bonne édition du *Dictionnaire* avec des notes, Paris, 1821, 16 vol. in-8°.

BAYLE ou **BAILLE** (Pierre), né à Marseille, administrateur des Bouches-du-Rhône, député à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut envoyé en mission dans le Midi, se trouvait à Toulon lors du supplice du malheureux abbé de Bastard, et prit beaucoup de part à sa condamnation. Lorsque Toulon tomba au pouvoir des Anglais, Bayle fut arrêté, emprisonné et massacré par la populace sous les yeux de son père. Robespierre le jeune fit à cette occasion un discours à la Convention dans lequel il déclara que Bayle s'était succidé pour ne pas mourir des mains des ennemis de la république. On le décréta martyr de la liberté et on accorda une pension à sa veuve. — Son père, nommé directeur de la poste aux lettres de Marseille, y est mort en 1812.

BAYLE (Moïse), né dans le Languedoc vers 1760, officier municipal à Marseille, député à la Convention en septembre 1792, vota la mort du roi et l'exécution dans les 24 heures. Envoyé à Marseille avec Boisset, il en fut expulsé par le parti de la Gironde, fut un des plus acharnés à la poursuite de ce parti, concourut à la formation de l'armée révolutionnaire, devint membre du comité de sûreté générale et président de la Convention nationale. Bayle se montra l'un des plus zélés soutiens du système de la terreur, et lorsqu'il fut question de décréter l'accusation de Collot d'Herbois, Barrère et les autres membres des anciens comités, il déclara qu'il voulait partager leur sort. Après la révolte du 1er prairial (mai 1795), Bayle fut décrété d'accusation et sommé de se rendre en prison. Il n'obéit pas, fut amnistié par la loi du 3 brumaire, obtint de Bourguignon un petit emploi dans la police. Ayant continué d'être lié au parti des démagogues, il fut compris dans la proscription du 5 nivôse (en 1800), et depuis cette époque forcé de vivre éloigné de Paris; il termina ses jours dans la misère vers 1815. Il avait publié en 1795 des *Lettres à Fréron*.

BAYLE (Gaspard-Laurent), médecin, né au Vernet, village des montagnes de la Provence, le 18 août 1774. Il voulait d'abord se consacrer à l'état ecclésiastique, mais il craignit de n'être pas assez parfait pour remplir les devoirs imposés aux prêtres et se fit avocat. Quoiqu'il n'eût que 19 ans, ses concitoyens le nommèrent secrétaire de l'administration du district de Digne et, en cette qualité, chargé de haranguer Barras et Fréron envoyés par la Convention, il leur dit qu'avant de les féliciter de leurs services on attendrait qu'ils en eussent rendu. Ses parents, alarmés de sa hardiesse, le firent partir pour Montpellier, et il se trouva ainsi conduit par hasard à étudier la médecine. Ses cours terminés, il alla aux armées, revint à Paris en 1798, et s'y fit recevoir docteur en 1801. Six ans après, nommé médecin de la Charité, et envoyé comme médecin par quartier en Espagne par Napoléon, il revint en France et se livra assidûment à la politique. Il mourut le 11 mai 1816, laissant, outre des articles remarquables dans les journaux de médecine de Paris et dans le Dictionnaire des sciences médicales, *Considérations sur la nosologie*, etc., suivies de l'*Histoire* de la pustule maligne, Paris; 1802; *Recherches sur les phthisies pulmonaires*, production du premier ordre qui établit la réputation de l'auteur.

BAYLES (Guill.), médecin écossais, après avoir été reçu docteur à Édimbourg, se fixa à Bath, où il s'engagea dans de si grandes discussions avec ses confrères qu'on ne le consulta plus. Alors il quitta l'Angleterre et se fixa à Berlin, où Frédéric le Grand le fit son médecin. Il est mort dans cette ville en 1787. Le docteur Bayles a écrit en anglais : *Essai sur les eaux de Bath, Description historique de l'hôpital de Bath.*

BAYLEY (Anselme), théologien anglican, mort à Oxford en 1794. On a de lui : l'*Ancien Testament*, en anglais et en hébreu, avec des commentaires, 4 vol. in-8°; des *Grammaires hébraïque, anglaise;* des *Statuts* religieux pour les *Églises juive et chrétienne*, etc.

BAYLEY (Nicolas), écrivain anglais, est auteur d'un *Dictionnaire étymologique universel de la langue anglaise*, estimé, Lond., 1753, in-fol., augmenté par J. N. Scott.

BAYLY (Gauth.), médecin d'Oxford, mort en 1592, a donné : *Traité des maladies des yeux.*

BAYLY (Louis), prélat anglais du 17e siècle, né à Caermarthen, ville du pays de Galles, étudia à Oxford, et fut successivement ministre d'Evesham dans le comté de Worcester, vers l'an 1611, chapelain de Jacques Ier, et évêque de Bangor en 1616. Il jouissait d'une grande réputation comme prédicateur; mais il est encore plus célèbre comme auteur d'un livre intitulé : *la Pratique de piété*, réimprimé pour la 59e fois en 1734, in-8°, traduit en gallois, et, en 1633, en français. L'évêque de Bangor fut, le 15 juillet 1621, enfermé quelque temps dans la prison de la Flotte, pour avoir eu peut-être quelque part aux représentations du parlement contre le mariage projeté du prince Henri avec l'infante d'Espagne. Il mourut en 1632.

BAYLY (Thomas), fils du précédent, théologien anglais, suivit pendant la guerre civile la cause de Charles Ier, passa en France après la mort de ce prince, retourna en Angleterre, où il publia quelques écrits qui le firent enfermer à Newgate, et mourut catholique en Italie en 1657. On a de lui : *Conférences de religion entre Charles Ier et Henri, marquis de Worcester*, en 1646; *De la rébellion des sujets envers leurs rois*, en français, Paris, 1655, in-8°, etc.

BAYLY (Jean), ministre éloquent de Boston, mourut en 1698, dans cette ville, où il avait éprouvé de grandes persécutions.

BAYNE, capitaine de vaisseau anglais, est l'inventeur d'une nouvelle pièce d'artillerie pour la marine militaire, appelée depuis *caronade*, et fut tué en 1782, dans le combat entre le comte de Grasse et l'amiral Rodney.

BAYON (Jean de), chroniqueur estimé du 14e siècle, a sans doute pris son nom de Bayon, du bourg sur la Moselle où il reçut le jour. Vers 1326 il se retira dans l'abbaye de Moyenmoutier (Vosges), et écrivit l'histoire de cette abbaye et celle du comté de Vaudémont.

BAYR (George), virtuose sur la flûte, né en 1775 à Bœmishbrod, dans la basse Autriche et mort à Vienne en 1835, a joui d'une grande réputation et a laissé des *concertos*, des caprices, des airs variés et une méthode pour la flûte.

BAYRAS, Arabe, ami de Mahomet, devint son maître pour sa doctrine.

BAYRO (Pierre de), médecin italien, né à Turin en 1468, fut premier médecin de Charles II, duc de Savoie, et mourut en 1558. Ses ouvrages sont : *De pestilentiâ ejusque curatione per præservationum et curationum regimen*, 1507, in-fol. ; *Lexipyretæ perpetuæ quæstionis et annexorum solutio*, 1512, in-fol.; *De medendis humani corporis malis enchiridion*, 1563, in-8°.

BAZAINE, né dans un village près de Metz, au milieu du 18e siècle. Après avoir exercé l'état de vigneron auquel se livraient ses ancêtres, il épousa la cause révolutionnaire, se montra dans les clubs, et vint à Paris où il publia les ouvrages suivants : *Métrologie française, ou traité du système métrique*, Paris, 1802 ; *Cours de stéréométrie appliquée au jaugeage*, 1806 ; *Nouveau transformateur des poids et mesures ; Cours de géométrie pratique, etc.* Bazaine était revenu dans son pays où son fils, général major en Russie, lui avait acheté une jolie propriété, lorsqu'il mourut vers l'année 1820.

BAZANCOURT (le baron Jean-Baptiste-Marin-Antoine LECAT de), général français, né le 19 mars 1767 au Val de Molle (Oise), entra à l'école militaire en 1775, fut nommé sous-lieutenant en 1784, lieutenant en 1791, capitaine l'année suivante, et fit en cette qualité la campagne d'Italie en 1796 et celle d'Égypte en 1798. Il fut blessé d'un coup de pierre à l'assaut de Saint-Jean d'Acre. Colonel du 4e régiment d'infanterie en 1801, il commandait ce corps à Paris en mars 1804, et fut désigné comme un des membres de la commission chargée de juger le duc d'Enghien. Peu après il reçut le titre de baron, et celui de commandant de la Légion d'honneur à la suite de la bataille d'Austerlitz ; fit en 1806 la campagne de Prusse et fut nommé général de brigade le 6 mars 1808 ; prit le commandement de Hambourg, revint à Paris en 1809, fut mis à la retraite en 1814, reprit du service pendant les cent jours et cessa d'être employé à la deuxième restauration. Il mourut à Paris le 18 janvier 1830.

BAZARAD, prince d'origine slave, régnait sur la Valachie en 1330 ; c'est le premier vayvode de cette province dont l'histoire ait parlé. Deux seigneurs, vassaux de Charles Robert, roi de Hongrie, engagèrent ce prince à attaquer Bazarad, espérant s'emparer de la Valachie pour leur propre compte. Bazarad offrit des concessions qui ne firent qu'irriter le roi : ses troupes continuèrent leur marche, et, vaincues par la fatigue et la faim, sollicitèrent du vayvode la faveur de pouvoir reprendre le chemin de la Hongrie. Bazarad feignit d'y consentir, fit occuper les montagnes que les Hongrois devaient traverser, et dès qu'ils y furent engagés, les Valachiens en firent un horrible massacre à coups de flèches. Bazarad régna tranquille depuis, et transmit sa couronne à sa postérité.

BAZARD (Amand), l'un des deux premiers *Pères suprêmes* de la religion saint-simonienne, né à Paris en 1791, se battit bravement en 1814 dans une compagnie de la garde nationale et fut décoré de la Légion d'honneur. Il vécut pendant plusieurs années d'un emploi assez modique à la préfecture de la Seine, division de l'octroi. A cette époque se formèrent les liens politiques de Bazard avec ceux qui l'aidèrent à fonder la loge des Amis de la vérité, et bientôt après la Charbonnerie française. C'est à lui que fut confiée en 1820 la direction civile du complot de Béfort. Compris au nombre des condamnés coutumaces, il se rendit dans l'Ouest ; et de retour à Paris, forcé de changer de nom pour dépister la police, il se réunit en 1825 à l'école saint-simonienne. En 1830, il fit imprimer, de concert avec Enfantin, sous le titre de : *Religion saint-simonienne*, une *Lettre à M. le président de la chambre*, dans laquelle ils expliquaient leur doctrine d'association, de répartition du fonds social d'après les capacités, etc. Cette doctrine trouva des adeptes qui vendirent leur patrimoine et en versèrent le prix tout entier dans la caisse de la rue Taitbout. Bazard et son copontife ajoutèrent à leurs prédications des publications de livres distribués gratis, s'emparèrent du *Globe*, journal littéraire distribué gratis par leurs soins. Cette distribution gratuite coûtait aux deux *Pères suprêmes* 100,000 francs par an, et dura près de trois ans ; le dernier n°. du *Globe* parut le 20 avril 1832. Mais la division s'était introduite dans le sanctuaire et Bazard, après un débat ouvert en présence de tous les saints-simoniens, avait été déposé de sa quote-part de pontificat à la fin de novembre 1831. Le père Enfantin se retira à Ménilmontant avec quarante de ses *fils*. La police s'opposa aux exhibitions des néo-religionnaires et le tout dégénéra en un procès suivi d'une condamnation à la prison et à l'amende, prononcée le 29 août 1832. Bazard, qui eût figuré aussi dans ce procès, venait de mourir, âgé de 40 ans à Courtry, près de Montfermeil, le 29 juillet 1832.

BAZIN (Claude), né à Paris, reçu docteur en 1571, professeur de pharmacie en 1584, mourut en 1612.

BAZIN (Simon), fils du précédent, reçu docteur en 1598, fut professeur de la Faculté en 1601, élu son doyen en 1638, et présida, en cette qualité, au choix de la nourrice qui a élevé Louis XIV.

BAZIN (Denis), fils du précédent, reçu docteur en 1630, fut nommé, l'année suivante, professeur en chirurgie au collége royal.

BAZIN (Guillaume), des environs de Chartres, reçu docteur en 1466, élu doyen en 1472, mourut en 1500. C'est sous son administration que fut bâtie l'ancienne école de médecine, rue de la Bûcherie à Paris, et Bazin prêta à cette compagnie une somme fort considérable pour continuer ce bâtiment.

BAZIN, né à Rouen en 1673, mort à Paris en 1734, supérieur de la communauté de St.-Hilaire, a publié quelques ouvrages de dévotion, entre autres les *Exercices du pénitent*.

BAZIN (Nicolas), graveur au burin, né à Troyes vers 1636, s'établit à Paris, où il grava lui-même, mais fit graver en bien plus grand nombre des estampes, toutes in-4°, format que l'on appelle encore de son nom un *bazin*. Les estampes de son fonds consistent en portraits et en sujets de dévotion.

BAZIN (Gille-Augustin), médecin de Strasbourg, né à Paris, correspondant de l'Académie des sciences, mourut en 1754. Ses écrits les plus remarquables sont : *Histoire naturelle des abeilles*, Paris, 1744, 2 vol. in-12 ; *Abrégé de l'histoire des insectes*, ibid., 1748. — Son frère aîné a donné *Traité sur l'acier de l'Alsace*, 1737, in-12.

BAZIN (Jacques-Rigomer) naquit au Mans en 1771,

embrassa avec ardeur les principes de la révolution, enthousiasma la jeunesse du Mans et eut l'honneur de voir ses amis désignés du sobriquet de *Bazinistes*. Le député Garnier, envoyé par la Convention dans la Sarthe, fit arrêter Bazin qui s'opposait à ses mesures arbitraires et l'envoya à Paris où il fut acquitté, mais ne recouvra la liberté qu'après le 9 thermidor. Rentré en triomphe dans sa patrie, Bazin établit un journal dont les principes déplurent au Directoire, qui le fit supprimer. Bazin vint à Paris, et y publia un autre journal qui fut également supprimé bientôt après. Un an après il était à la tête d'un pensionnat à Versailles et échouait dans cette entreprise après un an d'exercice. Il publia des écrits périodiques et semi-périodiques, se lia avec Mallet et fut emprisonné comme complice et non révélateur du complot. Obligé après sa mise en liberté de prendre Rouen pour résidence, Bazin se cacha, fut découvert et enfermé à Ham dont il sortit en 1814. Il marcha sous les drapeaux de Napoléon pendant les cent jours, se rendit ensuite à Orléans, où il fit imprimer une adresse pour exciter une insurrection contre les ennemis cantonnés dans le pays. Il eut de ce fait un procès à soutenir et fut acquitté. Il retourna au Mans et publia des brochures au prix de 15 à 20 centimes qui provoquèrent contre lui des mesures rigoureuses de la police. En 1820 il fit jouer au Mans *Jacqueline d'Olzbourg,* mélodrame qui avait eu des succès à l'Ambigu à Paris en 1805. A la septième représentation, un jeune officier vient près de Bazin, l'insulte, le provoque en duel. Bazin blessé à mort expire le 20 janvier 1820. Outre ses pamphlets réunis sous ce titre : *le Lynx* et *suite du Lynx*, on a de Bazin : *Charlemagne*, tragédie en 5 actes, 1807 ; *Lettres françaises,* 1807 ; *Lettres philosophiques*, 1814 ; *Séide,* nouvelle, 1816 ; *Voltaire et Rousseau,* 1817.

BAZIN. *Voyez* **BASIN**.

BAZINGHEN ou **BASINGHEN** (François-André ABOT de), savant nummographe, naquit en 1711, dans le Boulonnais, d'une famille d'origine anglaise. Il se fit recevoir avocat au parlement. En 1741 il fut pourvu de la charge de conseiller-commissaire à la cour des monnaies qu'il exerça pendant trente ans. S'étant démis de cette charge, il alla habiter Boulogne avec sa famille, et continua de se livrer à la culture des lettres et à son goût pour la recherche des anciens monuments historiques. Bazinghen mourut en 1791. On a de lui : *Traité des monnaies, en forme de dictionnaire,* Paris, 1764, 2 vol. in-4°, le meilleur et le plus complet que nous ayons sur cette matière ; *Tables des monnaies courantes dans les quatre parties du monde,* ibid., 1776, in-16 ; *Recherches historiques concernant la ville de Boulogne-sur-mer,* 1822 ; *Les aventures du comte de Vineville et d'Ardelise, sa fille,* ibid., 1822, in-8°, roman historique.

BAZIRE (Claude), né en 1764, d'un négociant de Dijon, voulut d'abord embrasser l'état ecclésiastique ; puis, s'étant fait recevoir avocat, il devint commis aux archives des états de Bourgogne. Dès le commencement de la révolution, il s'en montra partisan très-zélé, et fut nommé administrateur de district, puis, député à l'assemblée législative. Ses accusations contre la cour firent décerner contre lui, par le juge de paix Larivière, un *mandat d'amener,* qui coûta la vie à ce magistrat, lors des massacres de septembre 1792. Bazire devint membre de la Convention, fit partie du comité de sûreté générale, et alla en mission à Lyon, où il destitua la municipalité, qu'il remplaça par des partisans de Châlier. Enveloppé dans la chute du parti de Danton, il périt sur l'échafaud, le 5 avril 1794, à l'âge de trente ans.

BAZIUS (Jean), évêque de Wexiœ, né en 1581, mort en 1649, est auteur d'une *Histoire ecclésiastique de Suède*, en latin, Lincoping, 1642, in-4°. Il laissa trois fils qui héritèrent de ses talents ; Jean, archevêque d'Upsal, auteur de quelques écrits théologiques ; Éric, qui se distingua dans la carrière militaire ; Benoît, précepteur de Charles-Gustave, depuis roi de Suède, sous le nom de Charles X.

BAZMAN et **COBAD**, guerriers célèbres en Orient, décidèrent dans un combat singulier de la victoire entre les armées d'Afraiab, roi du Turkestan, et de Noudhar, dernier roi de la première dynastie persane.

BAZOCHE, avocat du roi au bailliage de St.-Mihiel, fut député du tiers état de Bar-le-Duc aux états généraux en 1789, et de la Meuse à la Convention en 1792, secrétaire du conseil des Anciens en 1797, avocat général à la cour de Nancy, député à la chambre de 1815, et mourut en 1817. Il avait voté pour l'appel au peuple dans le procès de Louis XVI.

BAZVALEN (Jean de), un des principaux chevaliers de la cour de Jean IV, duc de Bretagne, sauva les jours du connétable de Clisson, en donnant le temps au remords de se faire entendre à l'âme de son souverain.

BAZZANI (Mathieu), médecin, secrétaire et ensuite président de l'Institut de Bologne, naquit en cette ville le 16 avril 1674. Il y étudia la botanique et la médecine, et y prit ses degrés en 1698. Il fut nommé à une chaire de médecine, qu'il remplit avec distinction. Il mourut à Bologne, le 29 décembre 1749. On a de lui : des *Expériences sur le moyen de colorer les os des animaux, en leur faisant manger de la racine de garance*, et un ouvrage de médecine légale, intitulé : *De ambiguè prolatis in judicium criminationibus consultationes physico-medicæ nonnullæ,* Bologne, 1742, in-4°.

BAZZAS, auteur arabe de plusieurs ouvrages sur la religion de Mahomet.

BAZZIAVELLI (A. R. D. Z.), compositeur italien du milieu du 17e siècle, a fait imprimer plusieurs œuvres de messes et de motets, à Cologne, en 1668 et 1669.

BAZZICALVA (Ascagne-Marie), médecin de Lucques au commencement du 18e siècle, adopta la plupart des explications de Borelli, et publia en faveur de la secte iatro-mathématicienne : *Novum systema medico Mechanicum,* etc., Parme, 1701. Il faisait dépendre toutes les maladies de l'augmentation ou du ralentissement de la fermentation.

BAZZINO (François), théorbiste et compositeur, né vers 1600 à Lovero, dans l'État vénitien, et mort à Bergame le 15 avril 1660, a publié des sonates pour théorbe, des *canzonettes* à voix seule, et un oratorio : *La rappresentazione di S. Orsola.*

BAZZINO (Natale), frère aîné du précédent, mort en 1659, a fait imprimer des *Messes* et des *Motets.*

BÉ. *Voyez* **LEBÉ**.

BEACH (Jean), ministre de Newtown (Connecticut),

a publié le *Devoir de l'amour de nos ennemis,* 1738 ; *Recherches sur l'état des morts,* 1755.

BEALE (Marie), peintre, née en 1632 au comté de Suffolk en Angleterre, fut élève de Pierre Lély, fameux peintre de portraits sous Charles II, peignit ceux de plusieurs personnages de son temps, et mourut en 1697.

BEARD (J.), comédien et chanteur anglais, mort en 1768, a joui de quelque réputation. Il avait épousé la veuve de lord Édouard Herbert, qui lui apporta peu de fortune.

BÉARDÉ DE L'ABBAYE, économiste, mort en 1771, est auteur de *Dissertations* et d'*Essais sur l'agriculture.* Il a de plus traduit de l'italien de Vignoli : *la Félicité publique considérée dans les paysans cultivateurs de leurs propres terres,* 1770, in-12.

BEATILLO (Antoine), de Bari, dans le royaume de Naples, y naquit le 22 novembre 1570. Il entra chez les jésuites à dix-huit ans, y enseigna les belles-lettres, l'hébreu et l'Écriture sainte, s'adonna pendant plusieurs années à la prédication, et mourut à Naples le 7 janv. 1642. Il a laissé plusieurs *Vies de saints* écrites en italien ; *la Storia della città di Bari,* Naples, 1637, in-4°.

BEATON (David), archevêque de Saint-André en Ecosse et cardinal, né en 1494, chancelier du petit sceau, se signala par son zèle contre les protestants, qui l'assassinèrent vers 1542.

BEATON (Jacques), neveu du précédent, né en 1550, en Écosse, fut archevêque de Glascow à 25 ans, passa en France en 1560, emportant avec lui les vases sacrés et les archives de la cathédrale. Il écrivit une *Histoire d'Écosse,* restée manuscrite, et mourut à Paris en 1605.

BEATRICE (Nicolas), **BEATRICI** ou **BEATRICETTI**, naquit à Lunéville vers 1507, fit le voyage de Rome et travailla dans la manière d'Augustin Vénitien, chez lequel il fut admis en 1552. Il revint en Lorraine vers 1558, retourna à Rome en 1559 et vivait encore en 1562. On cite de lui : *le Jugement dernier; Joseph expliquant ses songes à ses frères,* etc.

BÉATRIX (Sainte), étranglée en prison pour avoir retiré du Tibre et donné la sépulture aux corps de ses deux frères St. Simplice et St. Faustin décapités sous Domitien, l'an 303 de J. C. L'Église honore ces trois martyrs le 29 juillet.

BÉATRIX, comtesse de Toscane, veuve de Boniface III, gouverna comme tutrice de ses enfants les vastes fiefs qu'il possédait en Lombardie et en Toscane. Ayant épousé en secondes noces Godefroi le Barbu, duc de Lorraine, elle fut arrêtée en 1055 par ordre de l'empereur Henri III, son ennemi ; mais elle recouvra sa liberté deux ans après, et continua de régner conjointement avec la fameuse comtesse Mathilde, sa fille, jusqu'à sa mort arrivée le 18 avril 1076.

BÉATRIX, fille de Renaud, comte de Bourgogne, épousa en 1156 l'empereur Frédéric Ier, auquel elle apporta en dot une partie de la Bourgogne et la Provence ; et elle alla rejoindre son époux en Italie avec une armée, qui fit le siége de Crême. Cette princesse mourut à Spire en 1185.

BÉATRIX de Provence, fille de Raimond-Bérenger, comte de Provence, épousa en 1245 Charles de France, fils de Louis VIII, qui fut ensuite roi de Naples et de Sicile ; elle fut couronnée à Rome en 1265, et mourut peu après.

BÉATRIX de Savoie, mère de la précédente, fonda en 1248 un couvent de dominicains, près de Sisteron, et une commanderie de Malte.

BEATRIX de Portugal, épousa en 1521 Charles III, duc de Savoie, et fut célèbre par sa beauté.

BÉATRIX, fille de Ferdinand, roi de Naples et d'Aragon, fut la deuxième épouse de Mathias Corvin, roi de Hongrie. Le mariage se célébra à Naples le 15 septembre 1475, le roi étant représenté par les magnats ; et la princesse n'arriva aux frontières qu'en octobre 1476. Couronnée le 12 décembre suivant à Albe royale, Béatrix contribua beaucoup aux progrès des arts et des sciences en Hongrie ; mais comme elle ne donnait pas d'héritier à son époux, Mathias porta son attention sur Jean Corvin, son fils naturel. Béatrix, qui se flattait qu'à la mort de Mathias, elle aurait pu donner le sceptre avec sa main à celui qu'elle choisirait, conçut de l'ombrage, et forma un parti contre Jean Corvin. Mathias résista cependant à toutes les instances de Béatrix pour la faire reconnaître reine de Hongrie, s'il venait à mourir. Les discussions à ce sujet duraient encore lorsque le roi se trouva mal tout à coup et expira en poussant des cris affreux. L'archiduc Maximilien s'étant mis sur les rangs, Béatrix lui offrit sa main ; il la remercia. Elle se jeta dans le parti de Vladislas Jagellon qui fut élu, et feignit de vouloir épouser la reine si la diète ne s'y opposait pas. La diète s'y opposa, bien que sollicitée par la cour de Naples. Béatrix alors envoya à Naples une partie des joyaux de la couronne, empoisonna le commandant de Zeng en Dalmatie qui les avait saisis pour les porter au roi, quitta la Hongrie, passa trois ans à Vienne et alla mourir à Ischia dans la retraite en 1508.

BEATSON (Robert), laborieux compilateur, né en 1742, à Dysart, dans le comté de Fife, en Écosse, parcourut d'abord la carrière des armes, et servit en 1757 dans une expédition sur les côtes de France. Il prit part, en qualité de lieutenant, à l'attaque de la Martinique, et à la prise de la Guadeloupe. Retiré en 1766, il resta à la demi-solde pendant toute la guerre d'Amérique, et mourut à Édimbourg, le 23 janvier 1818. On lui doit : *Index politique des histoires de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,* 1786 ; *Mémoires navals et militaires de la Grande-Bretagne,* 1790, 3 vol. in-8°, etc.

BEATTIE (Jacques) naquit le 5 novembre 1735, à Laurencekirk, en Écosse. Son père était simple fermier, ce qui ne l'empêchait pas de se livrer à la poésie : on conserve encore dans sa famille quelques pièces de vers de sa composition. Jacques Beattie le perdit à l'âge de 7 ans, et fut laissé sous la protection de son frère aîné, David Beattie. Les progrès de Jacques à l'école de Laurencekirk, et la réputation qu'il y acquit comme poëte, déterminèrent David, malgré la modicité de sa fortune, à conduire son frère, alors âgé de quatorze ans, à Aberdeen, pour le mettre à portée d'y obtenir une bourse dans l'université. Ses études finies, Beattie prit ses degrés, et retourna, âgé de dix-huit ans, à Laurencekirk. Il fut successivement maître d'école à Fordoun, et professeur à l'école de grammaire latine instituée à Aberdeen. Après quelque temps de séjour à Aberdeen, ses amis l'engagèrent à publier un recueil de ses poésies.

Elles furent annoncées par souscription, en 1760, et parurent en 1761 à Londres. Ses amis obtinrent pour lui, en 1760, la chaire de professeur de philosophie au collége Mareschal; mais les études de Beattie s'étaient si peu tournées vers cette partie de l'enseignement, que, la première année, sans les manuscrits de son prédécesseur, il lui aurait été difficile de se tirer de son cours. Il paraît même, qu'excepté quelques sermons prononcés pendant son séjour à Fordoun, où il avait suivi les études de théologie, les seuls morceaux qu'il eût écrits en prose se bornaient à la préface du recueil de ses poésies et à quelques notes de sa *Traduction de Virgile;* mais la nouvelle carrière qui s'ouvrait à lui ayant dirigé ses idées vers un but nouveau, il en fit l'objet de tous ses efforts. C'est aussi dans la philosophie morale et critique que Beattie s'est particulièrement distingué. En 1762, il composa son *Essai sur la poésie et la musique,* ouvrage très-estimé, et traduit en français, Paris, 1798, in-8°; en 1764, son *Essai sur le rire et les ouvrages de plaisanterie,* et, peu de temps après, son célèbre *Essai sur la nature et l'immutabilité de la vérité,* ouvrage qui établit sa réputation, et auquel les circonstances donnèrent un grand intérêt en Angleterre et surtout en Écosse, où les écrits de Locke, et plus récemment ceux de Hume, avaient tourné les esprits vers les discussions philosophiques. L'ouvrage de Beattie était dirigé contre la doctrine de Locke, *des sensations, source unique de nos idées,* et contre le scepticisme de Hume. L'ouvrage de Beattie fit un grand effet d'abord en Écosse, et bientôt après en Angleterre, où son poëme du *Minstrel* (*le Ménestrel,* ou *les Progrès du génie*) obtint un très-grand succès, et attira plus particulièrement sur lui l'attention du public. En 1771, Beattie alla pour la première fois à Londres, où il fut accueilli avec distinction par lord Littleton, le docteur Johnson, Burke, lady Montague, etc. Il y revint en 1773, et fut alors présenté au roi, qui lui accorda une pension. En 1779, il publia, à l'usage des classes, une *liste de scotticismes,* au nombre d'environ deux cents, et, peu de temps après, parut son *Essai sur les songes.* En 1783, il publia sa *Théorie du langage,* un de ses meilleurs ouvrages, accompagné de trois Dissertations, sur *la Fable et le Roman,* sur les *Affections de famille,* et sur les *Exemples de sublime.* Il publia ensuite un *Traité sur l'évidence du Christianisme.* En 1790, il donna le premier volume de ses *Éléments de la science morale,* dont le second parut en 1793. En 1790, il publia à Édimbourg, les *OEuvres posthumes d'Addison,* en 4 vol., avec une préface de l'éditeur. Beattie s'était marié en 1766; il avait eu de ce mariage deux fils de la plus belle espérance; il perdit l'un en 1790, à l'âge de vingt-deux ans, et le second en 1796, à l'âge de quinze ans. Ces deux pertes le plongèrent dans un état qui altéra sa santé; il se retira entièrement du monde; il se refusa même à la société de ses amis; les trois dernières années de sa vie, il ne sortit point de sa chambre, et presque pas de son lit. Il mourut le 8 août 1803.

BEATTIE (Jacques-Hay), fils aîné du précédent, né à Aberdeen en 1768, était à 19 ans professeur de philosophie morale et de logique. Sa mort prématurée, arrivée en 1790, plongea dans le deuil la vieillesse de son père, qui publia ses *Mélanges* avec une *Notice* sur sa vie et son caractère, 1800.

BEATUS RHENANUS, savant allemand du 17e siècle, a publié l'*Histoire* de Velléius Paterculus et les *OEuvres* de Tertullien avec des notes.

BEAU. *Voyez* **LEBEAU**.

BEAUBREUIL (Jean de), avocat au présidial de Limoges, littérateur et poëte, dont on a une tragédie intitulée: *Atilie* (Atilius Régulus), Limoges, 1582.

BEAUCAIRE DE BÉGUILLON (François), évêque de Metz, né dans le Bourbonnais en 1514, fut d'abord précepteur du cardinal Charles de Lorraine, et le suivit au concile de Trente, où il se fit remarquer par la hardiesse et la liberté de ses opinions. Il se démit ensuite de son évêché, et se consacra dans la retraite à l'étude et à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, jusqu'à sa mort, le 14 février 1591. On a de lui: *Rerum gallicarum commentarii ab anno* 1461 *ad annum* 1580, publié en 1625, in-fol., par Phil. Dinet, sieur de Saint-Romain.

BEAUCHAMP, célèbre danseur, mort en 1695, fut le maître à danser de Louis XIV, et compositeur des ballets de l'Opéra. J. J. Rousseau a fait l'éloge de ses talents chorégraphiques.

BEAUCHAMP (Joseph), astronome, né à Vesoul le 29 juin 1752, après avoir suivi les leçons de Lalande au collége de France, se rendit en qualité de grand vicaire auprès de son oncle (Miroudot du Bourg), évêque et consul de France à Bagdad. Pendant la traversée ainsi que pendant un séjour de dix années, il transmit à Lalande des observations importantes, et lui envoya une carte du cours du Tigre et de l'Euphrate sur une longueur de 500 lieues; il en fit une de Babylone, détermina la situation de la mer Caspienne, et fournit à l'abbé Barthélemy des dessins de monuments, d'inscriptions et de médailles de l'ancienne Babylone, ainsi que des manuscrits arabes. Nommé consul à Mascate en Arabie, il rectifia la plupart des erreurs qui existaient dans les cartes de la mer Noire. Appelé en Égypte par le général Bonaparte, Beauchamp fit dans cette contrée des remarques qui sont consignées dans les *Mémoires* de l'institut du Caire. En se rendant à Constantinople pour y remplir une mission, il fut pris par les Anglais et livré aux Turcs, qui le retinrent pendant trois ans renfermé dans un château. Cette détention abrégea ses jours: il mourut le 19 novembre 1801, à son arrivée à Nice, au moment où il venait d'être nommé commissaire des relations commerciales à Lisbonne. Beauchamp, correspondant de l'Académie des sciences, était membre de l'Institut. Une grande partie de ses ouvrages a été imprimée dans le *Journal des savants;* Lalande en a donné la liste dans sa *Bibliographie astronomique.*

BEAUCHAMP (le marquis Charles-Grégoire de), né dans le Poitou, en 1731, cornette dans un régiment de cavalerie, à la bataille de Rosbach, y reçut quatorze blessures, obtint la croix de Saint-Louis, et parvint successivement au grade de maréchal de camp. Nommé député aux états généraux de 1789, il se rendit après la session dans le pays de Liége où il avait des propriétés; obligé de s'éloigner, il passa plusieurs années dans l'exil; et lorsqu'il lui fut permis de revenir en France, en 1802, il y resta complétement dépouillé. Il mourut à Paris le 5 mai 1817.

BEAUCHAMP (Alphonse de), historien, né à Monaco en 1767, fils du major de cette place, entra au service de Sardaigne en 1784 comme sous-lieutenant dans le régiment de la marine. Il revenait de Paris où il avait passé plusieurs années chez des parents riches qui l'introduisirent dans la haute société où il puisa le goût des arts et des plaisirs frivoles. Lorsque la guerre éclata avec la France, il refusa de servir et fut emprisonné et détenu à la Brunette, puis au château de Ceva jusqu'à la fin de 1795. Il se hâta de retourner en France, et dénué de ressources, fut forcé d'entrer dans les bureaux du comité de sûreté générale, et passa, sous le Directoire, dans les bureaux de la police, chargé de la surveillance des journaux. Il conçut alors le plan de son *Histoire de la Vendée*, pour laquelle il compulsa tous les cartons du ministère; s'occupa pendant plusieurs années de ce travail et en publia la première édition en 1806, 3 vol. in-8°. Cet ouvrage lui fit perdre sa place, sous prétexte qu'il avait commis un abus de confiance. La troisième édition fut saisie et l'historien arrêté en 1809 et exilé à Reims. En 1811 il obtint une sinécure dans les droits réunis et s'occupa de travaux littéraires. Il fut le principal rédacteur des *Tables du Moniteur*; il a fourni des articles à la *Gazette de France*, à la *Biographie universelle*, à la *Biographie moderne*. Il mourut du choléra le 1er juin 1832. Beauchamp est encore auteur des ouvrages suivants : *le Faux Dauphin*, 1803; *Histoire de la campagne de Suwarow en Italie*; *Histoire du Pérou*; *Histoire du Brésil*; *Vie de Moreau*; *Histoire de la captivité de Pie VII*; *Biographie des jeunes gens*, etc. On lui a attribué avec raison les *Mémoires de Fouché*, et ceux de *Fauche Borel*.

BEAUCHAMP (N. Moncheau), né à Poitiers, et mort en cette ville en 1833, y fut médecin et directeur de l'école secondaire. Il remporta, en 1808, le prix proposé par l'école de médecine de Bruxelles sur la question de savoir *quelle est l'influence de la nuit sur les maladies*.

BEAUCHAMPS (Pierre-François GODART de), littérateur, né à Paris en 1689, travailla dans sa jeunesse pour les différents théâtres de la capitale. Il fit représenter, en 1721, *la Soubrette*, comédie en un acte, qui eut du succès. Beauchamps fit paraître, en 1737, ses *Recherches sur les théâtres de France*, Paris, in-4°, et 3 vol. in-8°. On a encore de lui : *Funeztine*, roman, 1737; les *Lettres d'Héloïse et d'Abailard, imitées en vers français*, Paris, 1737, in-8°; *les Amours d'Ismène et d'Isménias*, traduit, ou plutôt imité, du grec d'Eustathius; *les Amours de Rhodante et de Dosiclès*, de Th. de Prodrome, Paris, 1746, in-8°, et un roman licencieux, *Histoire du prince Apprius*, 1722 et 1728. Beauchamps mourut à Paris, le 12 mars 1761, âgé de 72 ans.

BEAUCHATEAU (François-Marie CHASTELET de), enfant célèbre, né à Paris le 8 mai 1645, parlait à sept ans plusieurs langues, et faisait des vers avec facilité. A douze ans, il publia le recueil de ses poésies sous le titre de la *Lyre du jeune Apollon ou la Muse naissante du petit de Beauchâteau*, in-4°, fig., rare. Regardé comme un prodige, il fut pensionné par le cardinal Mazarin et par le chancelier Séguier. Son inconstance le conduisit en Angleterre en 1659, puis en 1661 en Perse, où il accompagnait, dit-on, un ecclésiastique apostat : on ignore ce qu'il est devenu depuis.

BEAUCHATEAU (Hippolyte CHASTELET de), frère du précédent, né comme lui avec beaucoup de talents naturels, entra jeune dans la congrégation des Pères de la doctrine chrétienne, et se fit une réputation comme prédicateur. Mais son inconstance et sa vanité lui firent quitter son corps en 1672. Il ne mena plus qu'une vie agitée, passant d'erreurs en erreurs, et finit par mourir ministre à Londres. On lui attribue l'*Abrégé de la vie du maréchal de Schomberg*, Amsterdam, 1690, in-12, publié sous le nom de Lusancy.

BEAUCHÊNE (Edme-Pierre CHANVOT de), médecin, né en 1748, aux Archalis, près de Villeneuve-le-Roi (Yonne), mort le 24 décembre 1824, avait, avant la révolution, le titre de médecin des écuries de Monsieur. Élu membre de la commune de Paris en 1789, il se retira dans une terre près de Sens, et revint à Paris après le 9 thermidor. Beauchêne fut successivement médecin en chef de l'hôpital militaire du Gros-Caillou, du corps législatif, de l'école normale, du bureau de bienfaisance de sa section, enfin médecin consultant du roi. Outre plusieurs *articles* fournis à divers journaux, notamment à la *Quotidienne*, on a de Beauchêne : *De l'influence des affections de l'âme sur les maladies nerveuses des femmes*, in-8°, Paris, 1781; 5e édition, 1798; traduit en allemand; *Maximes, Réflexions et Pensées diverses*, 1817, in-18; 4e édition, 1721, in-12.

BEAUCLAIR (P. L. de), né à l'île de France, mort directeur d'un institut d'éducation, et conseiller du landgrave, à Darmstadt, le 11 mai 1804, est auteur des ouvrages suivants : *Anti-Contrat social*, la Haye, 1764, in-8°; *Histoire de Mlle de Grisoles*, 1770, in-8°; *Histoire de Pierre III, empereur de Russie*, 1774, in-8°; *Cours de gallicismes*, Francfort, 1794-96, 3 vol.

BEAUCOUR (Gillot de). *Voyez* **GOMEZ DE VASCONCELLE.**

BEAUCOUSIN (Christophe-Jean-François), né à Noyon, vint de bonne heure à Paris, et fut reçu avocat au parlement en 1751. Un de ses manuscrits intitulé : *Délassements d'un Jurisconsulte*, devant fournir plus de quinze vol. in-8°, allait être livré à l'impression, lorsque la révolution renversant sa fortune lui ôta les moyens de publier cet ouvrage. Le chagrin qu'il en eut le conduisit au tombeau en 1798, à l'âge d'environ 67 ans, au moment où il allait jouir d'un meilleur sort. Il apprit, la veille de sa mort, qu'il venait d'être nommé bibliothécaire du Directoire exécutif, et que son cabinet devait être incorporé à la bibliothèque confiée à ses soins. Il a laissé en manuscrit les *Vies d'Antoine Lecomte, de Philippe Delorme, de Jacques et Pierre Sarrasin*, etc., et des *hommes illustres de Noyon*, sa patrie. Il fut un des coopérateurs de la *Bibliothèque historique de France*, où l'on trouve indiqués les principaux manuscrits de son cabinet.

BEAUFFREMONT. *Voyez* **BAUFFREMONT.**

BEAUFILS (Guillaume), jésuite, né à St.-Flour le 5 février 1674, mort à Toulouse le 30 décembre 1757, eut quelque réputation comme prédicateur, à cause de son débit. On a de lui des *Oraisons funèbres*, *Vie de Mme de Lestonac*, celle de *Mme de Chantal*, et des *Lettres sur le gouvernement des maisons religieuses*, Paris, 1740 à 1750.

BEAUFORT (Henri), frère de Henri IV, roi d'Angleterre, chancelier, cardinal et ambassadeur de France,

couronna en 1430, dans l'église de Notre-Dame de Paris, le jeune Henri VI, son neveu, amené en France par le duc de Bedford, siégea dans l'infâme tribunal qui condamna la Pucelle d'Orléans, et mourut à Winchester en 1447, six semaines après son autre neveu le duc de Glocester, qu'il avait fait assassiner.

BEAUFORT (Marguerite), fille de Jean Beaufort, duc de Somerset, née en 1441, épousa successivement le comte de Richemond, beau-frère de Henri VI, Henri Stafford, et le comte de Derby, qui la laissa veuve à 65 ans. Depuis cette époque, elle se consacra entièrement aux œuvres de charité et à des fondations utiles. C'est principalement à elle que l'université de Cambridge doit ses colléges du Christ et de St.-Jean. Elle mourut en 1509, au commencement du règne de son petit-fils Henri VIII. On lui attribue le *Miroir d'une âme pécheresse,* traduit en anglais sur une traduction française du *Speculum aureum peccatorum.*

BEAUFORT (François de VENDOME, duc de), fils de César, duc de Vendôme, et petit-fils de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées, né en 1616, joua un des premiers rôles dans la guerre ridicule de la Fronde, devint l'idole de la populace, et fut proclamé *roi des halles;* mais il se signala ensuite d'une manière plus honorable dans une expédition dont Louis XIV lui confia le commandement contre les Algériens, qu'il battit deux fois. Ayant passé plus tard au service des Vénitiens avec l'agrément du roi, le duc de Beaufort fut tué dans une sortie que la garnison de Candie fit contre les Turcs le 25 juin 1669.

BEAUFORT (don Eustache de), né en 1635, fut nommé, à l'âge de 19 ans, à l'abbaye de Sept-Fonts en 1654. Après avoir fait son noviciat et ses vœux à Clairvaux, il alla à Paris étudier en théologie, se chargea la mémoire de quelques notions superficielles, et revint à son abbaye où il vécut d'une manière fort mondaine. L'abbé de Beaufort, frère d'Eustache, vint lui faire une visite, fut touché de voir un religieux vivre de la sorte, et l'engagea à une retraite, au sortir de laquelle l'abbé de Sept-Fonts, totalement changé, voulut réformer aussi ses moines qui s'opposèrent à l'exécution de son projet. Le réformateur voulut d'abord se retirer à la Trappe, mais on le détourna de son projet et il revint à son abbaye, où, dans son absence, les moines avaient tout pillé. Ils signèrent un accord avec leur abbé, le laissèrent seul, et Eustache, plein de courage, réunit bientôt une nombreuse famille sous une observance presque semblable à celle de la Trappe, gouverna son abbaye près de 45 ans depuis la réforme, et mourut le 22 octobre 1709.

BEAUFORT (Louis de), membre de la Société royale de Londres, mort à Maestricht en 1795, a publié plusieurs ouvrages, dont les plus estimés sont : *la République romaine,* ou *Plan général de l'ancien gouvernement de Rome,* 1767, in-4° et 6 vol. in-12; *Histoire de Germanicus,* etc., Leyde, 1741; *Dissertation sur l'incertitude des cinq premiers siècles de la République rom.,* Utrecht, 1750.

BEAUFORT (le duc de), comte du St.-Empire, né à Namur en 1751, d'une ancienne et illustre famille de la Belgique, fut, après la chute de Napoléon en 1814, nommé président de la députation chargée de présenter à Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, les hommages de ses nouveaux sujets. Il mourut en 1817.

BEAUFORT-THORIGNY (Jean-Baptiste), général français, né à Paris, le 18 octobre 1761, s'enrôla à 16 ans dans le régiment de Languedoc infanterie, d'où il passa dans les dragons d'Orléans; fit en 1792 la campagne de Belgique, fut nommé adjudant général le 23 octobre de cette année, colonel à la fin de mars 1793, et général le 4 décembre, après s'être signalé à Bréda, à Menin, à Gertruidenberg, etc. L'année suivante il commanda par intérim et comme général de division *provisoire,* l'armée des côtes de Cherbourg, et contribua à la défaite des Vendéens sous les murs de Granville. Arrêté comme conspirateur, il subit quelques mois de détention, accepta une place d'inspecteur de droits réunis dans le Cantal et une autre de membre du conseil de recrutement dans la Haute-Loire et la Lozère. En 1814, il accourut à Paris, et réclama les faveurs de la famille restaurée, mais il n'en obtint que la croix de St.-Louis, et une faible pension de retraite. Il mourut à Corbeil près Paris le 1er février 1825.

BEAUFORT-D'HAUTPOUL (Édouard, comte, puis marquis de), colonel du génie, né à Paris le 16 octobre 1782, fit les campagnes de 1802, 1803, 1804 et 1805, aux armées d'Italie et de Naples où il se distingua en mainte occasion. Grièvement blessé au combat de Nicastro, il fut après sa guérison envoyé à la grande armée, se signala aux siéges de Colberg et de Stralsund où il fut encore blessé, reçut une nouvelle blessure devant Almeida en Portugal; revint en Italie en 1813 et ne quitta l'armée qu'après l'abdication de Napoléon. Nommé chef de division au ministère de la guerre et ensuite ingénieur en chef temporaire de la ville de Paris, en 1821 il fut élevé au grade de colonel du 3e régiment du génie et mourut à Paris le 24 juillet 1831. On lui doit *Éloge du prince de Condé,* avec Bexon; *Observations* sur les motifs du projet de loi sur les canaux, etc.

BEAUFORT (Henri-Ernest GROUT, chevalier de), né à Aubevoie (Eure) le 25 février 1798, entra dans la marine militaire à l'âge de 14 ans, navigua dans le Levant, arriva au Sénégal en 1819, comme enseigne de vaisseau et y passa neuf ans occupé à perfectionner la géographie de l'Afrique. Il résolut d'explorer entièrement cette partie du monde, revint en France, étudia de 1821 à 1823 la langue arabe, la botanique, la zoologie, la physique et la chimie; partit le 4 novembre 1823, et, vers la fin de janvier 1824, il était en route pour la Gambie où la veuve de Bowditch lui fit don des instruments de son mari. Il pénétra jusqu'à Barrankou et Koukongo, arriva chez les Mandingues et se retrouva le 26 mai à Bakel sur le Sénégal. Dans une seconde excursion vers Tombouctou, il fut pillé par les Maures et obligé de revenir à Bakel. Une troisième excursion le conduisit en février 1825 dans le pays de Kasso, à la cataracte de Felou et à celle de Gavina, et il entreprit l'exploration du Bambouk. La science lui doit de précieuses indications sur les mines d'or de cette contrée. Dans le mois d'août il arriva bien portant au poste français, et là il hésitait entre le projet de revenir à St.-Louis ou de se porter vers le haut Sénégal, quand le 30 août un rhume lui causa une fièvre ataxique cérébrale qui l'enleva le 3 septembre 1825.

BEAUFRANCHET (le chevalier Henri G. de), maréchal de camp d'artillerie, né à Paris en 1769, mort dans cette ville en 1832, entré en 1787 à l'école d'appli-

cation d'artillerie, devint capitaine en 1792, et de grade en grade fut élevé à celui de maréchal de camp en 1820. Il avait été fait prisonnier de guerre en Espagne et conduit sur les pontons de Cadix. Rendu à la liberté par un trait de courage, il avait servi sur différents points de l'Europe, quand la réorganisation de 1816 le rétablit sur les cadres de l'armée. Appelé à Paris, en 1821, avec les fonctions de directeur de l'artillerie, il fut mis à la retraite au commencement de 1830.

BEAUFRANCHET D'AYAT (Louis-Charles-Antoine de), naquit en 1757 en Auvergne. On l'a dit fils de Louis XV et d'une demoiselle Morphise, mariée depuis avec un gentilhomme de cette province. Dès sa plus tendre jeunesse Beaufranchet vint à la cour en qualité de page, et obtint bientôt une compagnie de cavalerie dans le régiment de Berri. Il adopta les principes de la révolution, fut nommé, en 1791, lieutenant-colonel du 14e régiment, puis colonel de carabiniers, fit la cempagne de 1792 et se trouva à la bataille de Valmy sous les ordres de Kellermann. Nommé maréchal de camp aussitôt après, et chef d'état-major à l'armée de Paris, il assista en cette qualité au supplice de Louis XVI, le 21 janvier 1793. Il se trouva ensuite en Vendée et se distingua à la bataille de Fontenay, fut destitué, comme noble, en 1794, et se retira dans le Puy-de-Dôme, où il obtint des fonctions civiles. Après le 18 brumaire il fut nommé membre du conseil des hôpitaux militaires, puis inspecteur général des haras; en 1805 il fut envoyé par son département comme député au corps législatif, et mourut en 1812.

BEAUGEARD (Jean-Simon FERREOL), né à Marseille en 1754, embrassa la profession d'avocat, cultiva les lettres dans ses loisirs, vient essuyer deux échecs à Paris au Théâtre-Français et au théâtre de Monsieur, revint à Marseille, se chargea après le 9 thermidor de la rédaction du journal de cette ville, et, dénoncé comme royaliste, fut embarqué pour l'Amérique d'où il ne revint qu'en 1800. Il s'établit à Lyon, où il reprit sa profession d'avocat, se distingua par de brillantes plaidoiries dans des affaires criminelles, et mourut le 21 juin 1828, laissant manuscrit un travail sur le *Code criminel*. On a cité de lui un *Mémoire sur les mesures qu'il conviendrait de prendre à l'égard des forçats libérés*, 1827.

BEAUGEARD (....) conventionnel, né vers 1760 à Vitré, vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut placé, par le Directoire, commissaire près de l'administration centrale de la ville de Rennes; en 1798 réélu membre du conseil des Cinq-Cents, il cessa d'en faire partie au 18 brumaire, disparut de la scène politique, reparut comme député à la chambre des représentants en 1815; fut exilé en 1816 et se retira dans les Pays-Bas, d'où il revint après la révolution de juillet et mourut à Vitré en octobre 1832. On lui attribue: *Résumé des écrits sur la prochaine convocation des états généraux*, 1788; *les Frontières de la France sous un point de vue politique et militaire*, 1795.

BEAUGENDRE (Antoine), bénédictin, originaire de Caudebec, né à Paris en septembre 1628, prêcha longtemps avec succès, et mourut le 16 août 1708, bibliothécaire de St.-Germain-des-Prés. On lui doit une édition des *Lettres d'Hildebert*, archevêque de Tours, 1708, in-fol., dont il avait fait une traduction française, que la mort l'empêcha de publier.

BEAUHARNAIS (Alexandre, vicomte de), général français, né à la Martinique en 1760, entra de bonne heure au service et parvint au grade de maréchal de camp. Député de la noblesse de Blois aux états généraux de 1789, il fit partie de la minorité qui se réunit au tiers état, et vota constamment pour les améliorations demandées par le parti constitutionnel. Lors de l'évasion du roi, en 1791, il présidait l'assemblée. En mai 1793, il fut nommé général en chef de l'armée du Rhin; mais il donna sa démission peu de temps après, par suite des décrets qui écartaient les nobles de l'armée, et se retira dans ses terres. Il y fut arrêté, conduit à Paris, et traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 23 juillet 1794.

BEAUHARNAIS (Eugène de) naquit à Paris, le 3 septembre 1781, d'Alexandre, vicomte de Beauharnais et de Joséphine Tascher de la Pagerie que Napoléon épousa en 1796. Vers la fin de cette année Eugène, nommé sous-lieutenant et choisi pour aide de camp par son beau-père, se rendit en Italie, fut envoyé aux îles Ioniennes pour les organiser, se trouva à Rome lors de l'émeute où Duphot perdit la vie, et montra en cette occasion beaucoup de sang-froid et de courage. Il accompagna Bonaparte en Égypte, entra dans Suez à la tête de l'avant-garde le 8 novembre 1768, et fut élevé au grade de lieutenant. Il fut blessé à l'assaut de St.-Jean-d'Acre, revint avec Bonaparte en France, et immédiatement après le 18 brumaire fut nommé capitaine, commandant les chasseurs de la garde consulaire. Eugène se distingua dans la charge de cavalerie qui décida la victoire de Marengo, et fut fait chef d'escadron sur le champ de bataille: colonel en 1802; en 1804 général de brigade, prince de l'empire; en 1805 grand amiral et grand officier de la Légion d'honneur, puis enfin vice-roi d'Italie. Après la bataille d'Austerlitz, il reçut le commandement général de l'armée d'Italie, et le gouvernement des États vénitiens. En 1806 il réprima un mouvement insurrectionnel dans le Parmesan, et consacra tous ses soins à l'organisation intérieure de l'Italie. Il épousa, le 14 janvier 1806, Auguste-Amélie, fille du roi de Bavière, et le 16 fut adopté par l'empereur, sous le nom d'Eugène-Napoléon, prince héréditaire de France. A la fin de 1807, il fut déclaré l'héritier de Napoléon au royaume d'Italie, avec le titre de prince de Venise. Le prince Eugène déploya une grande activité dans l'administration de ses États, augmenta les moyens de défense, fit creuser des canaux, construire des routes, introduisit le code français, et organisa l'instruction publique. Les démêlés avec le pape occupèrent son attention, et il essaya en vain d'accommoder les différends entre l'empereur et Pie VII. Lorsque la guerre éclata de nouveau avec l'Autriche en 1809, le prince Eugène eut le commandement de l'armée d'Italie, et déploya des talents militaires. Forcé d'abord de reculer après des échecs essuyés à Sacile et à Porcia, il reprit bientôt l'offensive, poussa l'ennemi hors de l'Italie et fit sa jonction avec la grande armée aux environs de Vienne. Il gagna ensuite la bataille de Raab, prit une part très-glorieuse à celle de Wagram, et, après la paix de Vienne, fit désarmer les insurgés du Tyrol, et retourna en Italie s'occuper du soin de ses États. Mandé à Paris en 1810, il fut chargé de décider sa mère au divorce. Lors de la campagne de

Russie, il se distingua à Smolensk et à Borodino ; déploya dans la retraite beaucoup de sang-froid, d'activité et de courage. Napoléon étant parti pour Paris, Murat prit le commandement général qu'il abandonna à Eugène le 18 janvier 1813, et ce dernier, après des efforts inouïs, parvint à opérer sa jonction, le 30 avril, avec la nouvelle armée que Napoléon avait réunie. Le 1er mai à Lutzen, il attaqua l'ennemi en flanc et sur les derrières, contribua à la défaite des Prussiens, et poussa les Russes devant lui jusqu'à Dresde. Napoléon renvoya Eugène en Italie où sa présence devenait nécessaire. Il était à Milan le 18 mai, parvint à lever 50,000 hommes en deux mois, et disputa le terrain pied à pied. Pendant tout le mois de janvier 1814, Eugène se maintint encore sur l'Adige, mais la rupture formelle de Murat, l'occupation de Rome, le blocus d'Ancône le forcèrent à rétrograder. Il gagna, le 8 février, une bataille sur le Mincio, se retira du fleuve et battit l'ennemi en plusieurs rencontres. Sur ces entrefaites arriva la nouvelle de l'entrée des alliés à Paris et de l'abdication de Napoléon. Un armistice fut conclu le 16 avril jusqu'à ce que les puissances décidassent du sort de l'Italie. Le prince Eugène adressa aux Italiens une proclamation dans laquelle il se rappelait à leur affection et à leur reconnaissance, déclarant qu'il ne se séparerait jamais d'eux. Une émeute terrible éclata dans Milan le 20 avril, et le ministre des finances Prina fut mis en pièces. Eugène fit conclure une nouvelle convention par laquelle les autorités étaient conservées et l'armée maintenue, et il abandonna en fugitif et à travers mille dangers un pays qu'il avait comblé de bienfaits. Eugène se retira à Munich, auprès de son beau-père, vint à Paris recevoir les derniers soupirs de sa mère, alla à Vienne pendant le congrès et ne parut prendre aucune part aux événements politiques. Il ne s'occupa plus que d'embellir ses magnifiques propriétés, et mourut d'une attaque d'apoplexie, le 26 février 1824. On lui avait conféré les titres de prince de la maison royale de Bavière, de duc de Leuchtenberg, et d'altesse sérénissime. — Il a laissé deux fils et 3 filles, dont l'aînée Joséphine-Maximilienne-Eugénie a épousé, le 19 juin 1823, le prince royal de Suède Oscar ; une autre est veuve de l'empereur don Pedro ; la dernière a épousé le duc de Hohenzollern-Hechingen. Son fils aîné, mort fort jeune, avait épousé la reine de Portugal, et son 2e fils, la grande-duchesse Marie, fille aînée de l'empereur de Russie.

BEAUHARNAIS (François, marquis de), né à la Rochelle en 1756, fut nommé en 1789 député suppléant aux états généraux, par la noblesse de Paris *extra muros*. Ayant émigré, il devint major général de l'armée de Condé, et, après le licenciem., se mit à la tête de 500 gentilshommes pour aller au secours des Vendéens ; mais il ne put obtenir des puissances la permission de se rendre en France. Quand Bonaparte fut nommé premier consul, Beauharnais chargea sa belle-sœur Joséphine d'une lettre par laquelle il invitait le général à rendre le sceptre à la maison de Bourbon. Cette lettre l'empêcha pendant longtemps de rentrer en France ; Joséphine n'obtint le rappel de Beauharnais qu'après l'époque de son couronnement, et il fut envoyé, comme ambassadeur, d'abord en Étrurie, puis en Espagne. Bonaparte le rappela, et l'exila ensuite dans la Sologne, où il résida jusqu'à la chute de l'empire.

BEAUHARNAIS (Marie-Anne-Françoise MOUCHARD, plus connue sous le nom de Fanny, comtesse de), femme lettrée, née à Paris en 1738, fille d'un receveur général des finances, épousa le comte de Beauharnais, oncle d'Alexandre, et se livra à la culture des lettres. Elle a publié des poëmes, dont un sur l'*amour maternel* ; des romans, parmi lesquels on distingue les *Lettres de Stéphanie*, 2 vol. in-12 ; des comédies peu estimées, et des *Mélanges de poésies fugitives*. Cette dame mourut à Paris le 2 juillet 1813.

BEAUHARNAIS (Claude, comte de), pair de France, né le 29 septembre 1759, fut officier des gardes françaises sous Louis XVI. En 1804, il fut nommé sénateur titulaire de la sénatorerie d'Amiens, puis, en 1810, eut le titre de chevalier d'honneur de Marie-Louise. Au premier retour du roi, il fut membre de la chambre des pairs, et conserva cette dignité après la rentrée du roi. Il mourut le 10 janvier 1819.

BEAUJEU (Humbert de), connétable sous S. Louis, suivit ce prince en Orient, et mourut dans cette première expédition en 1250. Le sire Joinville fait un grand éloge de sa sagesse et de sa valeur.

BEAUJEU (Guichard V de), fils du précédent, lui succéda dans la charge de connétable, fut envoyé par saint Louis ambassadeur en Angleterre, et mourut le 9 mai 1265.

BEAUJEU (Guichard VI de), petit-fils du précédent, servit avec distinction sous les rois Philippe le Bel, Louis le Hutin, Philippe le Long, Charles le Bel, et Philippe de Valois. Il assista sous ce dernier à la bataille de Cassel, en 1328, et mourut le 24 septembre 1331.

BEAUJEU (Édouard de), maréchal de France, fils du précédent, né en 1326, posséda la confiance de Philippe de Valois, battit les Anglais à Ardres, et fut tué dans cette même journée en 1351.

BEAUJEU (Antoine de), fils du précédent, mort en 1374, sans postérité, laissa ses terres à Édouard II, son cousin, qui en fit la cession à Louis II, duc de Bourbon, pour acquérir la protection de ce prince.

BEAUJEU (Pierre II de BOURBON, sire de), par suite de la cession dont on vient de parler, succéda dans tous les biens de la branche aînée de Bourbon, par la mort de son frère Jean, épousa la fille de Louis XI, fut régent de France pendant la minorité de Charles VIII, et mourut en 1503.

BEAUJEU (Christophe de), de l'ancienne famille de ce nom, se distingua dans les guerres contre l'Espagne, sous Henri III. Il fut nommé commandant des troupes auxiliaires suisses en 1509, sous Henri IV. Il a laissé quelques poésies et d'autres opuscules recueillis et imprimé à Paris, en 1589, un vol. in-4°. Toutes ces pièces sont au-dessous du médiocre.

BEAUJEU (Félix, baron de), publiciste, né en 1765 à Fréjus, se livra de bonne heure à l'étude du droit public, fut attaché jeune à divers consulats en Allemagne, et remplit ensuite plusieurs années les fonctions de consul général à Salonique. Après la révolution du 18 brumaire, il fut appelé au tribunat. En 1804, nommé commissaire général des relations commerciales aux États-Unis, il y rétablit la prépondérance du commerce français. Plus tard il fut chargé de réorganiser les consulats dans les échelles du Levant. Député de la ville de Marseille en 1832, il fut peu de temps après honoré de la pairie, et mourut à

Paris en 1836. Il a légué par son testament 100,000 fr. à la ville de Fréjus pour l'établissement d'un hospice et d'un collége, et 20,000 à la ville de Marseille, pour la fondation d'un prix à l'auteur du meilleur mémoire sur son commerce. Ses principaux ouvrages sont : *Tableau du commerce de la Grèce,* Paris, 1800, 2 vol. in-8°; *Avenir des États-Unis au commencement du* 19e siècle, 1814, in-8°, avec carte; *Théorie des gouvernements,* 1825, 2 vol. in-8°; *Voyages militaires dans l'Orient,* etc.

BEAUJEU (Anne de). *V.* **ANNE DE FRANCE.**

BEAUJEU. *Voyez* **QUINQUERAN** (de).

BEAUJOLAIS (Louis-Charles d'ORLÉANS, comte de), prince français, 5e fils de L.-Philippe-Joseph, duc d'Orléans, né à Paris, le 7 octobre 1779, commença dès son jeune âge à souffrir les persécutions qui s'étendirent après le 10 août sur toute la famille des Bourbons, et dont son père lui-même fut la victime, malgré ses démonstrations démocratiques. Enfermé d'abord à l'Abbaye avec ses deux frères, les ducs de Chartres et de Montpensier, il fut conduit à Marseille, ainsi qu'eux et le duc d'Orléans. Rendu à la liberté sous le gouvernement directorial, il voyagea longtemps en Amérique avec ses frères, les accompagna en Angleterre, et mourut le 30 mai 1808, à Malte, où il était allé chercher un climat plus convenable à sa santé.

BEAUJON (Nicolas), né à Bordeaux en 1718, banquier de la cour sous Louis XV, amassa une fortune immense, qu'il dépensa surtout en bienfaits, fonda, l'an 1784, dans le faubourg du Roule à Paris, l'hôpital qui porte son nom, et le dota magnifiquement. Cette maison, destinée originairement à l'éducation de la jeunesse, est aujourd'hui consacrée aux malades de ce quartier. Il mourut le 26 décembre 1786.

BEAUJOYEULX. *Voyez* **BALTAZARINI.**

BEAULAC (Guillaume), jurisconsulte, né en Languedoc, mort à Paris le 23 août 1804, est auteur du *Répertoire des lois et arrêtés du gouvernement depuis* 1789 *jusqu'au* 1er *vendém, an XI,* Paris, 1803, in-8°. Rondonneau a donné un supplément à ce Répertoire.

BEAULAIGNE ou **BEAULÈGNE** (Barthélemi), musicien français, enfant de chœur à la cathédrale de Marseille en 1559, dédia à Catherine de Médicis des *Motets* imprimés à Lyon. Il a publié la même année des *Chansons nouvelles* en 4 parties.

BEAULATON, écrivain français, né à Montargis, mort en 1782, publia en 1778 une traduction en vers français du *Pâradis perdu* de Milton, qui eut peu de succès.

BEAULIEU (Eustache de), poëte et musicien, né à Amiens, vivait en 1300; on a de lui plusieurs chansons notées.

BEAULIEU, musicien de la chambre de Henri III, roi de France, vers 1580, a composé une partie de la musique du ballet dont Baltazarini avait fait le programme pour les noces du duc de Joyeuse. On croit qu'il s'appelait *Lambert,* et fut désigné par le nom de *Beaulieu* du lieu de sa naissance.

BEAULIEU (Eustorg, ou Hector de), né dans un village de ce nom, dans le Limousin. Il était fort jeune, lorsqu'il perdit ses parents, et se vit obligé, pour subsister, de faire usage de ses talents; il était musicien, et fut attaché, en cette qualité, à une troupe de comédiens ambulants. Il était à Lyon en 1536, et Beauchamps le regarde comme l'auteur de quelques moralités qui y furent représentées cette année-là. Il avait été précédemment organiste de la cathédrale de Lectoure, en Gascogne, et il avait vécu pendant longtemps en donnant des leçons de musique. Il quitta les comédiens, se fit prêtre catholique; et, ayant ensuite embrassé les opinions de Calvin, il se retira à Genève, où il devint ministre de la nouvelle doctrine. On a de Beaulieu : *Les gestes des Solliciteurs,* Bordeaux, 1529, pièce de vers fort rare, et la plus ancienne production des presses bordelaises que l'on connaisse. Beaulieu publia, en 1537, un recueil de poésies, intitulé : *Les divers Rapports*, etc., Lyon. Il mit en musique plusieurs chansons imprimées en 1546, sous le titre de *Chrétienne réjouissance;* il a encore écrit la *Doctrine et Instruction des filles chrétiennes,* 1565, in-8°.

BEAULIEU (Augustin), navigateur français né à Rouen en 1589, obtint, à l'âge de 23 ans, le commandement d'un vaisseau, dans l'expédition de Briqueville, sur la côte d'Afrique. En 1616, il conduisit un vaisseau dans l'Inde, sous les ordres du capitaine Nets. Les Hollandais attaquèrent cette expédition, et Nets fut obligé d'abandonner le plus considérable de ses vaisseaux; mais la cargaison du second suffit pour le dédommager des frais. Enfin, en 1619, Beaulieu eut le commandement d'une expédition pour l'Inde, composée de deux grands vaisseaux et d'une patache. Il fut encore traversé par les Hollandais, qui mirent le feu à un de ses vaisseaux; mais le seul qu'il ramena suffit pour couvrir les dépenses de l'expédition. Il fit une relation de ce voyage, dans laquelle il développa de grandes connaissances nautiques. Beaulieu fut ensuite employé au siége de la Rochelle et à la prise des îles Ste.-Marguerite; et, au retour de cette expédition, il mourut à Toulon en 1637, âgé de 48 ans. La *Relation* de son voyage n'a été publiée qu'en 1664, par Thévenot, dans sa grande *Collection des Voyages.*

BEAULIEU (Louis LE BLANC de), théologien calviniste, né, en 1614, à Beaulieu, dans le Limousin, professeur à l'Académie de Sédan, mort le 25 février 1675, fut un ministre pacifique et doué d'un grand esprit de conciliation; il travailla inutilement à la réunion des Églises catholique et protestante. On a de lui : *Theses sedanenses,* 1683, in-fol.

BEAULIEU (Jean-Baptiste ALLAIS de), habile calligraphe, a donné *l'Art d'écrire,* gravé par Senault, 1688, in-fol.

BEAULIEU (Sébastien de PONTAULT de), ingénieur, maréchal de camp, mort en 1674, doit être regardé comme le créateur de la topographie militaire. On a de lui le *Recueil des plans et vues des siéges et batailles de Louis le Grand,* avec des discours explicatifs. Cet ouvrage, qui fait partie de la collection du cabinet du roi à Paris, est en 5 vol. in-fol., mais il a été réduit en 2 recueils, format in-4° oblong; le 1er a 3 vol., le 2e, 4; ils sont désignés l'un et l'autre sous le nom du *Petit Beaulieu,* pour les distinguer du grand recueil in-fol.

BEAULIEU. *Voyez* **BAULOT.**

BEAULIEU (Jean-Pierre, baron de), général autrichien, naquit le 26 octobre 1725, au village de Lathuy en Brabant, d'une famille pauvre quoique d'origine noble. Il entra dans la carrière des armes en 1743, et il

était déjà capitaine d'infanterie en 1747. Aide de camp du maréchal Daun pendant la guerre de sept ans, il mérita par l'importance de ses services aux batailles de Collin, de Breslau, de Leuthen, de Hochkirchen, etc., les grades de major, de lieutenant-colonel, la croix de Marie-Thérèse et un diplôme de baron. En 1763, la paix vint changer la nature de ses occupations. Son goût pour les arts le fit charger des plans pour l'embellissement des palais impériaux ; presque tous furent exécutés sous ses yeux; et, en 1768, il fut attaché, avec le titre de colonel d'état-major, au gouvernement militaire des Pays-Bas. La révolution brabançonne le força en 1789 à servir avec plus d'activité. Nommé général major, il prit le commandement d'un corps de l'armée autrichienne, attaqua les insurgés, et les dispersa sur tous les points. Le collier de commandeur de Marie-Thérèse lui fut envoyé le 31 mai, et le brevet de lieutenant général, le 2 octobre 1790. L'année suivante, Léopold lui donna le régiment que la mort du général d'Orosz laissait disponible ; il est le premier officier belge qui ait été colonel propriétaire d'un régiment hongrois. Placé sur les frontières des Pays-Bas autrichiens, à la tête d'un corps peu considérable, Beaulieu fut attaqué près de Jemmapes, par le général Biron, le 29 mai 1792. Il parvint à se maintenir sur la défensive, et, le lendemain, ayant reçu quelques renforts, il sortit de ses retranchements, battit les Français, et les poussa jusque sous le canon de Valenciennes. Beaulieu eut des succès l'année suivante en Flandre, où il sauva Furnes et reprit Menin. Il servit encore dans la province de Luxembourg en 1794, et soutint le 30 avril près d'Arlon, avec un corps de quinze mille hommes, les efforts de l'armée de la Moselle tout entière, que commandait Jourdan. Le 19 mai, il se rendit maître de Bouillon, ce qui lui valut la grand-croix de Marie-Thérèse. Il remplit, en 1795, les fonctions de quartier-maître général de l'armée de Clerfayt, sur le Rhin. Au mois de mars 1796, il prit le commandement en chef de l'armée d'Italie avec le grade de général d'artillerie ; mais sa réputation militaire ne servit qu'à faire mieux remarquer la supériorité du vainqueur de Montenotte. Obligé, le 21 juin, de remettre le commandement à Wurmser, il se retira dans un château qu'il avait acheté près de Lintz, et mourut le 22 décembre 1819. Trois frères de Beaulieu, militaires comme lui, étaient morts les armes à la main dans la guerre de sept ans.

BEAULIEU (Claude-François), homme de lettres, né à Riom en 1754, mort à Marly en 1827, travaillait à Paris vers 1782, aux journaux qui parurent avant la révolution. Ses opinions royalistes le firent arrêter après le 10 août. Emprisonné successivement à la Conciergerie et au Luxembourg, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor (27 juillet 1794). Il écrivit depuis ce temps dans les feuilles publiques, surtout dans *le Miroir*, journal contre-révolutionnaire qui le fit proscrire de nouveau; mais il parvint à se soustraire aux poursuites dirigées contre lui. En 1803, il s'attacha à Belderbusch, préfet de l'Oise, revint à Paris après la restauration, et obtint une pension. Il a rédigé le *National religieux*, et fait, dans la *Biographie universelle*, quelques articles (*Danton, Fouquier-Tinville, Marat, Pichegru*). On lui doit : *Essais historiques sur les causes et les effets de la révolution en France*, Paris, 1801-1803, 6 vol. in-8°, où l'on trouve des renseignements très-curieux sur la révolution française ; *Réflexions sur les réflexions de M. Bergasse sur l'acte constitutionnel du sénat*, Paris, 1814, in-8°; *le Temps présent*, Paris, 1816, in-8° ; *la Révolution française considérée dans ses effets sur la civilisation des peuples*, Paris, 1820, in-8°.

BEAULIEU (Charles GILLOTON de), publiciste, auteur d'un grand nombre d'opuscules sur les questions financières (peut-être le même qui remplaça Clavière au ministère des finances, le 13 juin 1792 jusqu'au 20 juillet, et qui était né en Bretagne, à Redon), appartenait à la secte dont le docteur Quesnay, Mirabeau père, l'abbé Bandeau et Dupont de Nemours, ont été les chefs et les principaux organes. On cite de Gilloton de Beaulieu : *Démonstration des vices de l'impôt territorial en nature; Mémoire sur les moyens de perfectionner les moulins et la mouture des grains ; De l'Aristocratie française; Mémoire sur les droits féodaux; De la nécessité de vendre les biens de l'Église et ceux des ordres de chevalerie, pour payer la dette publique; Nécessité de l'enseignement de l'économie politique*, etc.

BEAULIEU (Jean-François BREMONT, dit), jouait la comédie avec succès dans les rôles de niais au théâtre des Variétés. Lorsque la révolution éclata, il marcha l'un des premiers à l'attaque de la Bastille et fut nommé capitaine de la garde nationale. Après le supplice des frères Agasse, condamnés à mort pour fabrication de faux assignats, Beaulieu, voulant prouver que le préjugé qui déshonorait la famille d'un coupable n'existait plus, ôta ses épaulettes, et, dans l'assemblée de son district, en décora un des plus proches parents de ces condamnés. En 1802, il voulut reprendre la profession de comédien ; il se fit correspondant des théâtres des départements, mais ne pouvant réussir à réparer le délabrement de sa fortune et soutenir sa nombreuse famille, il se brûla la cervelle.

BEAUMANOIR (Philippe de), bailli de Clermont et conseiller du comte Robert, fils de saint Louis, né dans le 13e siècle, mort en 1296, écrivit, vers 1283, les *Coutumes du Beauvoisis*, dont Thomas de la Thaumassière a publié une édition estimée, Bourges, 1690, in-fol.

BEAUMANOIR (Jean de), chevalier breton, ami et compagnon de du Guesclin, embrassa le parti de Charles de Blois contre Jean de Montfort, et enleva aux Anglais la ville de Vannes. Chargé de la défense de Josselin, il alla trouver Brembro, commandant de la garnison anglaise de Ploermel, et lui reprocha de faire *mauvaise guerre*. La querelle s'échauffa, on convint d'un combat de trente contre trente pour le 27 mars 1351. Les Anglais obtinrent d'abord quelque avantage, mais Brembro ayant été tué, les Bretons firent de nouveaux efforts et remportèrent une victoire complète. Vers la fin de la mêlée, Beaumanoir blessé, demandait à boire : « Bois de ton sang, » lui cria un de ses chevaliers, « ta soif se passera. » Fait prisonnier avec du Guesclin à la bataille d'Aurai, il aida son compatriote à payer sa rançon ; resta toujours fidèle au parti qu'il avait embrassé, se signala dans le Poitou, l'Angoumois et la Saintonge, et illustra sa longue carrière par des ambassades importantes et des commandements difficiles.

BEAUMANOIR (baron de), mousquetaire, né vers

1720 en Bretagne, cultiva les lettres par délassement, et publia sous le titre d'*OEuvres diverses*, Paris, 1771, 2 vol. in-8°, deux tragédies, deux comédies, et un opéra non représenté, avec des poésies et quelques opuscules en prose. Il a traduit en vers français l'*Iliade* d'Homère, Paris, 1781, 2 vol. in-8°.

BEAUMANOIR (JEAN DE), maréchal de Lavardin. *Voyez* **LAVARDIN.**

BEAUMARCHAIS (PIERRE-AUGUSTIN CARON DE) naquit à Paris le 24 janvier 1732. Il était fils d'un horloger qui le destinait à sa profession, et ses premières études lui donnèrent en mécanique des connaissances assez étendues; mais la nature l'appelait à cultiver les arts de l'esprit, en y joignant l'esprit des affaires. Il se passionna d'abord pour la musique, et ce goût, presque toujours un peu frivole, lui servit à jeter les fondements d'une fortune solide. Introduit auprès des princesses filles du roi Louis XV, pour leur donner des leçons de harpe et de guitare; admis à leurs concerts particuliers, et bientôt après dans leur société, il profita de cette protection puissante pour se lier avec le fameux financier Pâris Duverney. Ses relations ayant affermi son crédit, ses entreprises le firent parvenir, jeune encore, à une opulence inespérée; dès lors, il s'efforça d'honorer, par des succès littéraires, l'existence un peu équivoque dont il jouissait. *Eugénie* parut en 1767, *les Deux Amis* en 1770. Beaumarchais n'avait point encore trouvé le genre de son talent : il le reconnut bientôt, et le fit briller d'un grand éclat dans son procès contre MM. de la Blache et le conseiller Goëzmann. Les querelles du ministère et des cours de justice divisaient alors les intérêts et les opinions, ou plutôt tout se réunissait contre cette magistrature imprudente et servile qu'on appelait le parlement Maupeou. Goëzmann en était membre; Beaumarchais saisit d'un coup d'œil tous les avantages de cette position. Il demandait aux héritiers de Pâris Duverney le paiement d'un reste de compte peu considérable. En exposant les faits avec la clarté convenable, et discutant ses droits avec la dialectique puissante qui le caractérise, il aurait convaincu les juges et gagné son procès sans bruit; en s'adressant aux passions avec autant d'adresse que de courage, il perdit sa cause; mais il occupa de lui la France entière. Pour la première fois peut-être la malignité trouva réunies, dans une discussion juridique, des scènes de comédie, des anecdotes de roman, tout le fiel de la satire la plus amère, toute la puissance de la logique la plus serrée; ces *Mémoires* singuliers sont encore le plus beau titre littéraire de leur auteur : le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* suivirent de près le premier *Mémoire*, (1775), et ici finissent en tout genre les succès de Beaumarchais. Peu de temps avant la révolution, il fut impliqué dans le procès du banquier Kornman, et trouva dans M. Bergasse un adversaire dont l'éloquence mâle et sévère était fort au-dessus du talent moitié sérieux, moitié bouffon qui avait accablé les Goëzmann, les Marin, les d'Arnaud, etc. Beaumarchais perdit à cette époque une partie de ses droits à la bienveillance publique, et son opéra de *Tarare*, en 1787, ne les lui rendit pas. En 1792, il donna sur le théâtre du Marais le drame de la *Mère Coupable*. Il avait manifestement le projet de vouer à la haine publique, sous le nom de *Begearss*, le redoutable adversaire qu'il avait rencontré dans le procès de Kornmann. Beaumarchais ne retrouva son véritable talent qu'une seule fois, depuis *le Mariage de Figaro* : ce fut dans le mémoire intitulé : *Mes six Époques*, qu'il adressa à Lecointre de Versailles. Il y raconte, avec autant d'intérêt que de force, les dangers qu'il courut et qu'il devait courir dans une révolution, où la célébrité, les talents, la richesse étaient des titres de proscription. A cette époque, âgé de plus de 60 ans, il conservait toute la vigueur de sa jeunesse; il n'en avait perdu que la gaieté. Les temps étaient différents. La guerre, entreprise pour soutenir l'indépendance de l'Amérique septentrionale, avait élevé sa fortune, dont il fit constamment un usage noble et généreux; la guerre, allumée pour propager la prétendue liberté française, renversa l'édifice de son industrie et de son travail. Il avait déjà perdu près d'un million dans sa fameuse édition des *OEuvres de Voltaire*, monument dont l'exécution très-imparfaite ne répond pas à l'énorme dépense dont il fut l'objet. Il acheva sa ruine pour faire entrer en France soixante mille fusils dont les armées avaient besoin : c'était à la fin de 1792. Beaumarchais survécut cependant à cette époque désastreuse. Parvenu à l'âge de 69 ans et trois mois, il mourut subitement et sans maladie, comme il avait vieilli sans infirmités, le 19 mai 1799. On a publié, en 1802, in-12, une *Vie de Beaumarchais*, et, en 1809, une édition de ses OEuvres, en 7 vol. in-8°.

BEAUMAVIELLE, né en Languedoc, mort à Paris en 1688, célèbre basse-taille, fut un des acteurs avec lesquels Lulli ouvrit son théâtre de l'Opéra.

BEAUMEL, originaire du Rouergue, était capitaine au service de la république française, lorsqu'il fut fait prisonnier par le général vendéen Charette au combat de Legé. Il fut le seul de son parti à qui l'on fit quartier, grâce à l'intervention d'un de ses amis qui figurait parmi les vainqueurs. Beaumel s'attacha dès lors à Charette, devint un de ses principaux officiers, l'un de ses amis les plus intimes, fut blessé en plusieurs occasions et fut enfin tué à Froidefond à côté de son général. — Un frère de Beaumel qui était venu le rejoindre avec des royalistes du bas Poitou, montra aussi beaucoup de bravoure et fut tué dans un autre combat.

BEAUMELLE (LAURENT ANGLIVIEL DE LA), littérateur et critique judicieux, né à Vallerangue dans le Languedoc, le 28 janvier 1727, professa d'abord les belles-lettres à Copenhague, qu'il quitta pour Berlin. Il y trouva Voltaire, avec lequel il était en correspondance; mais une phrase piquante de la Beaumelle sur Voltaire les brouilla pour jamais. Telle fut l'origine de cette longue guerre de personnalités et d'injures, le scandale des lettres, et qui fit perdre à tous les deux, en débats polémiques, un temps dont ils eussent pu faire un meilleur usage. La Beaumelle se retira ensuite à Toulouse, où il se maria et cultiva la littérature jusqu'en 1772, époque à laquelle ses amis lui firent avoir une place à la bibliothèque du roi, dont il ne jouit pas longtemps, étant mort le 27 novembre 1773. Ses principaux ouvrages sont : l'*Asiatique tolérant*, 1748, in-12, sous le nom de *Bekrinoll*; *Suite de la Défense de l'Esprit des lois*; *Mes Pensées*, ou le *Qu'en dira-t-on?* 1751, in-12, recueil hardi et très-profond, où il décide en 10 lignes des intérêts des puis-

sances de l'Europe, réimprimé à Berlin, 1761; *Pensées de Sénèque,* en latin et en français, Paris, 1752, in-12, réimprimées plusieurs fois; *Mémoires et Lettres de Madame de Maintenon,* Amsterdam, 1755 et 1756, 15 vol. in-12; *Lettres à M. de Voltaire,* 1763, in-12; *Commentaire sur la Henriade,* 1775; *De l'Esprit,* œuvre posthume, 1802. Il a laissé, dit-on, manuscrites, des traductions des *Odes d'Horace* et des *Annales de Tacite.*

BEAUMESNIL (Pierre de), né sans fortune, étudia beaucoup, et pour satisfaire son goût de voyages et des recherches archéologiques, se fit comédien de province, parcourut le Limousin, le Berri, l'Angoumois, l'Agenois, dessinant à la plume les monuments qu'il rencontrait. Il obtint le titre de correspondant de l'Académie des inscriptions, avec une pension de 1,500 fr., et mourut à Limoges plusieurs années avant la révolution.

BEAUMESNIL (Henriette-Adélaïde VILLARD, dite), née le 31 avril 1748, débuta à l'Opéra le 27 novembre 1766, dans la pastorale de *Sylvie,* et se retira en avril 1781. Elle épousa un avocat, nommé Philippe, homme d'affaires de la duchesse de Bourbon, et vécut dans la familiarité de cette princesse au château de Petit-Bourg, dont son mari acheta depuis une partie des dépendances. Mademoiselle Beaumesnil mourut à Paris le 13 juillet 1803. On lui doit la musique de *Tibulle et Délie* ou *les Saturnales* dans les *Fêtes grecques et romaines* de Fuzelier. Elle a présenté un opéra d'*Anacréon,* non joué, et, en 1792, au théâtre Montansier, *Plaire c'est commander* ou *les Législations,* en 2 actes.

BEAUMETZ (Bon-Albert BRIOIS, chevalier de), membre de l'assemblée constitutante, naquit à Arras, le 23 décembre 1759, d'une ancienne famille de robe. Dans la discussion sur la sanction royale (septembre 1789), il se prononça sur le *veto* suspensif, en exigeant que le roi fît connaître ses motifs. Le 29 septembre, à la suite d'un éloquent rapport sur la réforme de la jurisprudence criminelle, il fit décréter la publicité des débats judiciaires et l'abolition de la torture, ainsi que de toutes les peines qui ne faisaient qu'aggraver le sort de l'accusé. Peu de temps après (2 nov. 1789), dans la question sur les biens ecclésiastiques il soutint que ces biens n'appartenaient ni au clergé, ni à la nation, mais à Dieu, et qu'ils ne pouvaient être employés qu'aux frais du culte et à l'entretien des pauvres. Le 27 mai il fut nommé président; le 21 septembre il parla dans l'intérêt des religieuses, et demanda que leur traitement annuel fût fixé à 900 livres; le 24 il proposa la création de 800 millions d'assignats pour faciliter la vente des domaines nationaux; et, quelques jours après, il fit régler à 6,000 livres le traitement de l'illustre Lagrange. Après la session Beaumetz fut nommé membre du directoire du département de Paris; et c'est en cette qualité qu'il appuya les demandes des prêtres insermentés pour la pension promise lorsque les biens du clergé avaient été déclarés nationaux. Accusé, en 1792, de travailler à rétablir l'ancien gouvernement, il fut obligé de chercher un asile dans les pays étrangers. Après avoir séjourné quelque temps en Allemagne, il passa en Angleterre, d'où il se rendit en Amérique avec l'intention d'y fonder un établissement agricole. Il était en 1800 à Calcutta; et l'on conjecture que ce fut dans cette ville qu'il termina ses jours, à l'âge de 50 ans.

BEAUMONT (Godefroi de), chanoine de Bayeux, légat du saint-siége et évêque de Laon, né à Bayeux dans le 13e siècle, suivit, en qualité de chancelier, Charles d'Anjou, frère de saint Louis, dans le voyage de ce prince pour prendre possession du royaume de Naples. De retour en France, il assista, comme évêque de Laon et pair ecclésiastique, au couronnement de Philippe le Hardi, en 1272, et mourut l'année suivante.

BEAUMONT (Jean de Hainaut, sire de), frère cadet de Guillaume Ier, dit *le Bon,* comte de Hainaut. Il reconduisit dans son pays Isabelle, femme d'Édouard II, que les violences de Hugues Spenser, ministre et favori de ce prince, avaient forcée d'en sortir avec son fils. Après avoir vu déposer Édouard II et couronner le fils de ce monarque détrôné, il repassa la mer, et fut bientôt obligé d'aller secourir contre l'Écosse le roi qu'il venait de créer. Édouard épousa la nièce de son défenseur qui resta en Angleterre jusqu'à la mort de Guillaume, tué en combattant les Frisons. Philippe de Valois chercha à l'attirer dans son parti, et Jean de Beaumont accepta ses offres en 1345, se signala à l'affaire de Blanche-Taque et à la bataille de Crécy et mourut le 11 mars 1356.

BEAUMONT (Jean de), dit le *Déramé,* sire de Clichy-la-Garenne, gouverneur d'Artois et maréchal de France, au lieu du sire de Noyon, qui se démit de cette dignité en 1315; rendit de grands services dans la guerre de Flandre, en 1317 et 1318. Il mourut à Saint-Omer cette même année.—Jean, son fils, vivait en 1326; il fut père de Théodore, mort avant 1369, lequel laissa une nombreuse postérité, éteinte vers le milieu du 17e siècle.

BEAUMONT (AMBLARD de), ministre et confident d'Humbert II, fils puîné du dauphin Jean II, détermina ce prince à réunir le Dauphiné à la couronne de France, et en régla lui-même les conditions avec Philippe de Valois par le traité de St.-Romans en 1349. Amblard mourut en 1375.

BEAUMONT (Jean), poëte anglais, né en 1582 dans le comté de Leicester, mort en 1628, a laissé plusieurs ouvrages, entre autres *la Couronne d'épines,* poëme en 8 chants; *la bataille de Bosworth,* poëme, et autres poésies, 1629.

BEAUMONT (François), frère du précédent, né en 1586, mort en 1615, a composé en société avec J. Fletcher un grand nombre de pièces dramatiques qui eurent beaucoup de succès. Ses autres *OEuvres poétiques* ont paru en 1640. Ben Johnson l'estimait tellement qu'il soumettait tous ses ouvrages à sa censure.

BEAUMONT (Simon-Hubert van), de Dordrecht, fut successivement ambassadeur des États-Généraux en Pologne, en Suède et en Danemark, et mourut en 1654, âgé de 80 ans. Il faisait ses délices de la littérature et de la botanique, et a laissé des poésies latines, Amsterdam, 1690.

BEAUMONT (Étienne), avocat, né à Genève en 1718, et mort en 1758, est auteur d'un petit ouvrage anonyme intitulé: *Principes de philosophie morale,* Genève, 1754, in-8o, inséré dans l'édition des *OEuvres* de Diderot, 1773, 5 vol. in-8o.

BEAUMONT (Joseph), professeur à l'université de Cambridge, mort en 1699, a publié un poëme allégorique intitulé: *Psyché ou le Mystère de l'amour,* tableau du

commerce entre J. C. et l'âme humaine, qui eut quelque succès dans le temps. Ses autres *poésies*, restées manuscrites, ont été publiées par souscription, Londres, 1749, in-4°, avec la *Vie* de l'auteur.

BEAUMONT (Guillaume-Robert-Philippe-Joseph GEAN de), curé d'une paroisse de Rouen, sa patrie, mort en 1761, est auteur de l'*Imitation de la Ste Vierge*, in-18; *Pratique de dévotion au divin cœur de Jésus*, in-18; *Exercice du parfait chrétien*, 1757, in-24; *Vie des Saints*, en 2 vol.; *Méditations pour tous les jours de l'année*, un vol.

BEAUMONT (Claude-François), peintre, né à Turin en 1696, mort en 1766, directeur de l'Académie de peinture de cette ville, embellit le palais d'Emmanuel III, roi de Sardaigne, qui le créa chevalier de Saint-Maurice, et le fit peintre de son cabinet. Sa meilleure composition est un *saint Charles donnant la communion à des pestiférés*.

BEAUMONT (Eustache), graveur français, né en 1719, et mort en 1769, a laissé plusieurs estampes d'après Wouwermans.

BEAUMONT (Jean-Louis MOREAU de) naquit à Paris en 1715, et mourut au Mesnil le 22 mai 1785. D'abord conseiller au parlement, ensuite intendant de Poitou, de Franche-Comté, de la Flandre, il fut nommé intendant des finances en 1756. Il a fait imprimer un ouvrage intitulé : *Mémoires concernant les impositions en Europe*, Paris, 1768, 4 vol. in-4°, réimprimé en 1787.

BEAUMONT (Christophe de), archevêque de Paris, naquit le 26 juillet 1703, au château de la Roque, en Périgord. D'abord chanoine et comte de Lyon, abbé de Notre-Dame-des-Vertus, diocèse de Châlons-sur-Marne, ensuite évêque de Bayonne, en 1741, il fut nommé à l'archevêché de Vienne en 1745, et appelé l'année suivante à celui de Paris, qu'il refusa; mais les instances réitérées de Louis XV ayant été vaines, ce monarque lui donna l'ordre positif d'accepter. Après avoir pris possession de son nouveau siége, Beaumont se démit de son abbaye; il fut reçu commandeur de l'ordre du St.-Esprit le 1er janvier 1748; duc et pair de St.-Cloud le 22 décembre 1750; élu proviseur de Sorbonne le 8 novembre 1759. Il était fort versé dans la science du droit canonique et dans l'histoire. Son épiscopat fut sans cesse agité, soit par les querelles des jansénistes et des molinistes, soit par ses différends avec les philosophes. Il publia, contre les livres *de l'Esprit, Émile, Bélisaire*, la fameuse *Thèse* de l'abbé de Prades, etc., divers Mandements où il ne cessait de répéter que ces écrits, et autres de même nature, tendaient à perdre la religion et l'État. Louis XV l'exila successivement au château de la Roque, à Conflans et à la Trappe, moins pour le punir que pour le soustraire aux persécutions du parlement. Il mourut le 12 décembre 1781, emportant les regrets d'une multitude de pauvres qui étaient accourus pour le pleurer. Son tombeau, détruit à la révolution, a été rétabli dans Notre-Dame par Christophe-Marie de BEAUMONT, son filleul et petit-neveu, mort lui-même en août 1811.

BEAUMONT (Antoine-François, vicomte de), neveu du précédent, chef de division des armées navales, né au château de la Roque, en Périgord, le 5 mai 1753. Après un combat long et opiniâtre, à la portée du mousquet, le 11 septembre 1781, dans le sud-ouest d'Ouessant, le vicomte de Beaumont, commandant la frégate *la Junon*, prit la frégate *le Fox*, l'un des meilleurs voiliers d'Angleterre, sous les ordres du capitaine Windsor. Il se fit admirer par son humanité autant que par sa valeur. A la révolution, député de la noblesse d'Angers, il s'opposa à la suppression des ordres, à l'abolition de la noblesse, et mourut à Toulouse le 15 septembre 1805.

BEAUMONT DE BRIVASAC (le comte de), né en Gascogne, en 1746, entra fort jeune au service, et devint chef d'escadron au régiment de la reine, cavalerie. Il émigra au commencement de la révolution et se rendit en Angleterre, où il composa un ouvrage assez remarquable qu'il a publié à Paris, sous ce titre : *L'Europe et ses colonies en* 1819; seconde édition, 1822, in-8°. On y trouve des détails curieux sur les nouveaux États de l'Amérique du Sud. Beaumont de Brivasac est mort à Paris le 3 août 1821.

BEAUMONT (Jean-François-Albanis, né à Chambéry vers 1755, fit ses études à l'école de Mézières. Étant retourné dans sa patrie, en 1775, il fut nommé ingénieur de seconde classe, et comme tel employé à Nice. Le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, l'attacha à l'éducation de ses enfants, l'emmena avec lui dans ses voyages en Italie, en Allemagne, en France, et en Angleterre. Pendant son séjour à Londres, Beaumont travailla à ses descriptions de l'immense chaîne des Alpes, depuis les bouches du Var, jusqu'en Carinthie. Il se fixa ensuite dans ses propriétés de Vernaz, près de Genève, et s'y livra tout entier à l'étude des sciences et plus particulièment à celle de l'agriculture. C'est à lui que cette contrée dut en grande partie la précieuse introduction des mérinos d'Espagne. Beaumont est mort en 1812. On a de lui : *Voyage historique et pittoresque de la ville et du comté de Nice*, Genève, 1787, in-8°; *Voyages dans les Alpes Vénitiennes*, Londres, 1792; *Description des glaciers du Faucigny*, 1793; *Voyages dans les Alpes maritimes*; *Voyages dans les Lepontines*, 1796; *Description des Alpes Grecques et Corinthiennes tableau hist. et statist.*, Paris, 1802-1806.

BEAUMONT (Claude-Étienne), architecte, né en 1757, à Besançon, vint fort jeune à Paris, et se plaça sous la direction de Dumont, professeur à l'Académie. A la création du département de Paris, Beaumont fut attaché comme architecte au bureau des domaines. Chaptal, ministre de l'intérieur, le chargea de la construction de la salle destinée aux séances du tribunal, et lui confia les travaux à faire au palais de justice, au Temple, à la maison des sœurs de la charité, et à l'institution des sourds-muets. De tous ces travaux celui qui fit le plus d'honneur à Beaumont, ce fut la salle du tribunat. Il mourut à Paris en 1811. C'est à lui que l'on doit le plan du théâtre des Variétés.

BEAUMONT (Mme le PRINCE de), née à Rouen en 1711, se consacra entièrement à la composition d'ouvrages pour l'éducation de la jeunesse, tous écrits d'un style facile, pleins d'une morale douce et attachante, et semés de traits historiques. Sa meilleure production est sans contredit le *Magasin des enfants*, parfaitement convenable à l'âge pour lequel il fut composé, réimprimé et traduit plusieurs fois. On estime également ses *Contes moraux*; *le Magasin des adolescents*; celui des *Artisans*; *Instruction pour les jeunes dames qui entrent dans le*

monde; le Mentor moderne; le Manuel de la jeunesse; les Américains, ou Preuves de la religion par les lumières naturelles; OEuvres mêlées, etc., etc. Elle mourut en 1780 dans sa retraite de Chavanod près d'Annecy, où elle s'occupait uniquement de l'éducation de ses enfants et du soulagement des pauvres.

BEAUMONT-LABONNINIÈRE (Marc-Antoine, comte de), général français, né le 23 septembre 1763, à Beaumont, en Touraine, fut d'abord page de Louis XVI, puis capitaine de cavalerie; à la révolution, il devint colonel du cinquième régiment de dragons. En 1793, devenu suspect, arrêté et conduit à la mort, ses dragons montèrent à cheval et déclarèrent qu'ils allaient user de violence si on ne le leur rendait. Les proconsuls intimidés cédèrent, et Beaumont reprit le commandement de ses dragons qu'il conduisit encore plus d'une fois à la victoire, sous Masséna et sous Schérer en Italie, où il préluda aux glorieuses campagnes de Bonaparte. Il prit également part à ses dernières guerres; se distingua particulièrement à Lodi, à Mantoue, à Marengo, et devint successivement général de brigade, général de division et inspecteur général de cavalerie. Il fit aussi plus tard les campagnes de la grande armée, et concourut aux victoires d'Austerlitz, d'Iéna et de Wagram. Nommé sénateur et écuyer de *Madame mère* sous le gouvernement impérial, il fut appelé à la chambre des pairs sous Louis XVIII, en 1814, et créé chevalier de Saint-Louis. Il combattit à Waterloo. Après le retour du roi, il rentra néanmoins à la chambre des pairs. Le général Beaumont est mort le 4 février 1830. Il avait épousé la sœur de Davoust, et il était depuis longtemps lié d'une étroite amitié avec ce maréchal. Trois frères du général Beaumont se sont illustrés dans l'administration et dans l'armée.

BEAUMONT DE CARRIÈRE (le baron), né d'une famille obscure, vers 1770, fut longtemps aide de camp de Murat qu'il suivit dans toutes ses campagnes. Partout il se distingua par sa bravoure; en 1805, à Wertingen, il enleva lui seul un capitaine de cavalerie autrichienne au milieu de sa compagnie. Parvenu au grade de général de division en 1813, il mourut sur le champ de bataille dans la même année.

BEAUMONT DES ADRETS. *Voyez* **ADRETS.**

BEAUMONT (Élie de). *Voyez* **ÉLIE DE BEAUMONT.**

BEAUNAY (Jean du), ancien écrivain français, auteur de deux ouvrages en rimes avec des gloses en prose, *le Doctrinal des prudes femmes,* et *les Regrets et peines des maladvisés,* Lyon, in-8°.

BEAUNE (Jacq. de), baron de Semblançay, naquit en 1445 à Tours. Surintendant des finances sous François Ier, il fut cause de la perte du duché de Milan, par la négligence qu'il mit à fournir les fonds nécessaires. Il espéra s'en justifier en disant que la reine mère avait impérieusement exigé tout ce qui lui était dû sur ses pensions et les revenus de ses vastes domaines, ce qui avait épuisé ses coffres. Mais cette princesse irritée nia qu'on lui eût dit que c'étaient les fonds destinés pour Milan, et poursuivit la mort du malheureux de Beaune, avec tant d'acharnement, qu'il fut pendu en 1527, pour crime de péculat.

BEAUNE (Renaud de), petit-fils du précédent, né à Tours en 1527, l'année même du supplice de son aïeul, fut rétabli dans les biens et honneurs dont avait été privée sa famille; nommé archevêque de Bourges, en 1581, puis de Sens en 1596, il mourut en 1606. Il contribua beaucoup à la conversion de Henri IV, et se montra toujours bon Français dans toutes les assemblées du clergé des temps orageux de la Ligue. C'était aussi l'orateur à la mode, mais ses *Oraisons* funèbres de Catherine de Médicis et des personnages d'alors, et sa *Réformation de l'université,* n'annoncent qu'un écrivain médiocre.

BEAUNE (Florimond de), mathématicien, né à Blois en 1601, mort en 1652, contribua beaucoup à faire adopter en France la géométrie de Descartes, et détermina le premier les courbes par des propriétés relatives à leurs tangentes. Il n'a laissé que deux opuscules sur les *équations* et la *géométrie* cartésienne.

BEAUNOIR (Alexandre-Louis-Bertrand ROBINEAU, dit de), né le 4 avril 1746, était fils d'un notaire de Paris. Il refusa de succéder à la charge de son père, prit le petit collet, obtint une place à la bibliothèque du roi, et se mit à faire des vers et des pièces pour les petits théâtres : l'*Amour quêteur,* représenté en 1777 sur le théâtre de Nicolet, eut un grand succès; mais l'archevêque de Paris ordonna à Robineau de désavouer la pièce ou de quitter l'habit ecclésiastique : Robineau prit ce dernier parti, changea son nom en celui de *Beaunoir* (anagramme de Robineau), et donna successivement *Vénus pèlerine, Jeannette ou les battus ne payent pas l'amende,* contre-partie de l'ignoble pièce de *Jeanot,* en vogue à cette époque, et enfin *Jérôme Pointu* (13 juin 1781), qui fit le tour de l'Europe, et a été traduit en allemand. La susceptibilité des confrères de Beaunoir à la bibliothèque du roi, obligea l'auteur à ne plus donner de pièces aux petits spectacles, ni en son nom propre, ni sous son nom de guerre. Il venait de se marier avec Mlle Louise-Céline Cheval; ce fut sous le nom de sa femme qu'il continua a écrire pour le théâtre, et *Jérôme Pointu, les Pointus* et *Eustache Pointu,* furent joués sous ce nom. Vinrent ensuite *Fanfan et Colas,* 1781; *Rose* ou *la suite de Fanfan* et *Colas,* 1785; *les Amis du Jour,* 1786, etc., et plus de 200 productions qui valurent à Beaunoir un bénéfice de 100,000 écus. Dès 1784, on l'avait engagé à se démettre de sa place à la bibliothèque. Il partit pour Bordeaux où il prit la direction du théâtre, fit mal ses affaires, et revint à Paris en 1789, où il devint orateur de la loge du Contrat social. Effrayé des progrès de la révolution, il quitta la France le 15 septembre, se rendit en Belgique, où il prit part comme écrivain aux discussions politiques qui agitaient ce pays. Après l'expulsion des Autrichiens, il fut en butte à des persécutions du gouvernement qui dominait à Bruxelles, et, lors du retour des troupes autrichiennes, il manifesta sans réserve son ressentiment contre ses adversaires. Il publia le journal *le Vengeur,* puis, *Histoire secrète et anecdotique de l'insurrection belgique,* 1790, sorte de drame où toutes les convenances de style et de pudeur morale sont violées; et enfin, *les Masques arrachés,* ou *Vies privées de LL. EE. Vander Noot et van Cuper,* etc., *par J. Lesueur,* 1790, 2 vol. En 1791, Beaunoir parcourut les provinces rhénanes, probablement avec une mission secrète, et publia un *Voyage sur le Rhin de Mayence à Dusseldorf.* L'impératrice Cathe-

rine l'ayant appelé en Russie, il y arriva immédiatement avant la mort de cette princesse en 1796, fut accueilli par Paul Ier qui le nomma directeur des 3 théâtres de la cour, quitta St.-Pétersbourg en 1798, quand tous les Français furent bannis de Russie, vint en Prusse où il fut nommé lecteur de la reine Louise-Wilhelmine, travailla pour le théâtre de Berlin et d'autres théâtres de l'Allemagne, avec l'aide d'Ifland, d'Opitz et de Schroeder, qui traduisaient ses pièces. En 1801, Beaunoir se fixa à Paris, fut choisi pour correspondant littéraire de plusieurs personnages étrangers, rédigea des articles de spectacle dans *le Publiciste*, ne cessa d'écrire pour le théâtre et ne négligea aucune occasion de célébrer Napoléon. A la restauration de 1814, il fut attaché à la division littéraire du ministère de la police, puis de l'intérieur, bureau des gravures, et conserva cette position jusqu'à sa mort, le 5 août 1823. Sa femme était morte le 19 janvier 1821 à 55 ans. Beaunoir a travaillé à la *Bibliothèque dramatique et théâtrale*; il a publié quelques pamphlets de circonstance, une allégorie sur la naissance du duc de Bordeaux, et un roman historique en 2 volumes, *Attila ou le fléau de Dieu*. *Jérôme Pointu* et *Fanfan et Colas* restent comme de petits chefs-d'œuvre dans leur genre.

BEAUPLAN (Guill. LEVASSEUR de), ingénieur géographe français du 17e siècle, s'attacha au service de Sigismond III et de Ladislas IV, rois de Pologne, et suivit le général Koniecpolski dans la conquête de l'Ukraine, dont il leva la carte et où il fonda un grand nombre de villages. Mais il ne fut pas récompensé de tels services, et se retira dans sa patrie, où il publia la *Description de l'Ukraine* (Rouen, 1660, in-4°, traduit en allemand, Breslau, 1780), pleine de naïveté et d'esprit d'observation; *Carte de l'Ukraine* en 4 feuilles, très-rare.

BEAUPOIL SAINT-AULAIRE. *Voyez* **SAINT-AULAIRE.**

BEAUPRÉ (Marotte), comédienne de la troupe du Marais jusqu'en 1669, passa ensuite dans celle du Palais-Royal, et se retira en 1672. On ignore l'époque de sa mort. Sauval fait l'éloge de la beauté, du courage et des talents de cette actrice.

BEAUPRÉAU (Claude-Guillaume), chirurgien dentiste de Paris, a donné : *Dissertation sur la propriété et la conservation des dents*, Paris, 1764; *Lettre sur les maladies du sinus maxillaire*, ibid., 1769.

BEAUPUI, fameuse haute-contre de l'Opéra, élève de Lulli, débuta en 1672.

BEAUPUIS (Charles WALLON de), né à Beauvais, le 9 août 1621, fils d'un conseiller à l'élection de cette ville, vint à Paris achever son cours de philosophie au collége du Mans, sous le docteur Ant. Arnauld. Beaupuis fut chargé de la direction des petites écoles de Port-Royal, dirigea ensuite celle des Granges, où il eut pour disciples le Nain de Tillemont et Th. du Fossé. A la suppression des écoles, en 1650, Beaupuis revint à Beauvais, où son évêque, M. de Buzanval, l'obligea à prendre la prêtrise, lui donna la conduite de quelques maisons religieuses et l'établit supérieur de son séminaire : après la mort de ce prélat, M. de Janson son successeur interdit l'abbé de Beaupuis qui se retira dans sa famille, et pendant 30 ans, ne sortit plus de sa chambre que pour aller à l'église; il mourut le 1er février 1709. Outre quelques opuscules manuscrits, on a de Beaupuis *Maximes chrétiennes* tirées des lettres de l'abbé de Saint-Cyran, 1678, réimprimées en 1733; *Nouveaux essais de morale*, 1699.

BEAUPUY (Nicolas-Michel BACHELIER de), né à Mussidan (Dordogne) en 1750, entra comme sous-lieutenant à 17 ans dans le Dauphin-dragons, et était parvenu au grade de major quand la révolution éclata. Il donna sa démission, fut député à l'assemblée législative, et retourna dans sa patrie où il remplit des fonctions civiles importantes. Arrêté et dénoncé comme suspect, la chute de Robespierre le sauva. Nommé commissaire du Directoire en 1797, et député au conseil des Anciens, il concourut au triomphe de Bonaparte au 18 brumaire, fut nommé sénateur, et mourut dans un voyage qu'il fit en sa patrie, le 19 septembre 1802.

BEAUPUY (Armand-Michel BACHELIER de), général français, né à Mussidan en 1757, frère du précédent, sous-lieutenant, en 1773, dans le régiment de Bassigny, y resta jusqu'à la révolution où il devint chef de bataillon de volontaires nationaux. Il combattit à Worms, à Spire, à Mayence, et fut nommé général de brigade le 8 mars 1793. Envoyé avec les Mayençais contre les Vendéens, il contribua à la victoire de la Tremblaye, le 15 octobre 1793, lutta corps à corps avec un chef de royalistes au combat de Cholet, et fut, pour cet exploit, nommé général de division. Baupuy, blessé à Châteaugontier, alla se guérir à Angers, et lorsque cette ville fut assaillie par les royalistes, il se fit porter sur le rempart où il reçut une nouvelle blessure. Appelé à l'armée du Rhin en 1794, il se distingua à Gorick, à Forchheim et surtout dans la mémorable retraite de Bavière. Il y fut tué d'un coup de canon le 19 octobre 1796. — Deux frères du général, L. Gabriel et J. Armand, sont morts comme lui sur le champ de bataille dans des grades inférieurs.

BEAURAIN (Jean de), habile géographe, né le 17 janvier 1696, à Aix-en-Issart dans l'Artois, mort le 12 février 1771, étudia sous Sanson et lui succéda, à 25 ans, dans la charge de géographe du roi. Ses ouvrages les plus connus sont : un *Calendrier perpétuel*, Paris, 1724; *Histoire militaire de la campagne de Flandre par le maréchal de Luxembourg*, ibid., 1756, et Postdam, 1783-87, augmentée; on doit à son fils des *Cartes* pour la campagne du grand Condé en Flandre, Paris, 1774; celles pour les quatre dernières campagnes de Turenne, ibid., 1782.

BEAUREGARD (l'abbé), jésuite, fameux prédicateur, né à Pont-à-Mousson, en 1731, se distingua par son éloquence impétueuse et se fit une réputation par la liberté avec laquelle il annonçait les malheurs qui menaçaient alors (en 1789) la France et qui ne tardèrent pas à éclater. Il se réfugia à Londres lors de la tourmente révolution., passa ensuite à Maestricht, à Cologne, et mourut en 1804, âgé de 73 ans, chez la princesse Sophie de Hohenlohe, qui avait apprécié ses vertus et ses talents.

BEAUREGARD (Claude de). *Voy.* **BÉRIGARD.**

BEAUREPAIRE (N. Girard de), d'une ancienne famille de Poitou, s'étant livré à toutes sortes d'écarts, dut chercher un asile contre la justice dans la forge à fer de Pouancé en Anjou. La révolution survint et Beaupaire se déclara pour la cause du trône, prit les armes, accompagna Lescure à Parthenay, à Luçon, et fut blessé

de 12 coups de sabre en octobre 1793, en s'obstinant à arriver jusqu'à Westermann, lors du passage de la Loire. Beaurepaire se fit porter au delà du fleuve et mourut quelques jours après des suites de ses blessures.

BEAUREPAIRE (DE) commandait la place de Verdun lorsque l'armée prussienne vint en faire le siége en 1792. Il fit tous ses efforts pour engager la garnison de cette place à se défendre courageusement; mais le conseil de guerre ayant décidé qu'il fallait se rendre, Beaurepaire se brûla la cervelle. La Convention nationale lui décerna les honneurs du Panthéon, et accorda une pension à sa veuve.

BEAURIEU (GASPARD GUILLARD DE), né à St.-Pol en Artois le 9 juillet 1728, est mort à Paris à l'hôpital de la Charité le 5 octobre 1795. Une figure assez semblable à celle qu'on donne à Ésope, un costume grotesque; savoir: un manteau dans le genre de ceux qui sont adoptés sur la scène, pour les rôles dits *à manteaux,* un large feutre, des souliers carrés, etc., donnaient à Beaurieu un air d'originalité que ne démentaient ni ses idées, ni sa manière de vivre, ni son caractère. Simple et bon, il aimait les enfants, et s'était constamment occupé de leur éducation. On a de lui : l'*Heureux citoyen,* 1759; *Cours d'Histoire sacrée et profane,* 1763, 1766, 1770, 2 vol.; *l'Élève de la Nature,* 1763, in-12, réimprimé très-souvent, 1773, 3 vol. in-12; et que Beaurieu publia d'abord sous le nom de J. J. Rousseau, etc.

BEAUSARD (PIERRE), médecin et professeur de mathématiques, à Louvain, mort en 1577, a publié: *Annuli astronomici usus*, 1553, in-8°; *Arithmetices praxis,* 1573, in-8°.

BEAUSOBRE (ISAAC DE) naquit à Niort le 8 mars 1659, d'une famille noble et ancienne, originaire du Limousin, où elle était connue sous le nom de *Beauxpuis de Beaussart,* que son aïeul changea en celui de *Beausobre,* pour mieux se déguiser, lorsque après la St.-Barthélemi, il se réfugia à Genève. Il alla prendre ses degrés à l'académie de Saumur, reçut l'imposition des mains au synode de Loudun, en 1683, et fut aussitôt après nommé ministre de Châtillon-sur-Indre, en Touraine. Le gouvernement ayant fait apposer les scellés sur le temple de ce lieu, Beausobre eut la témérité de les briser, de faire le prêche; et, pour se soustraire à l'amende honorable à laquelle il fut condamné, il se réfugia à Rotterdam, d'où il passa à Dessau, en qualité de chapelain de la princesse d'Anhalt. Beausobre se rendit en 1694 à Berlin, où il devint successivement pasteur des réfugiés, chapelain du roi, membre du consistoire royal, directeur de l'hospice nommé *Maison française,* inspecteur des églises et du collége des Français du district de la capitale. La cour de Berlin le chargea, conjointement avec Lenfant, de travailler à une nouvelle version du *Nouveau Testament,* ornée de préfaces et de notes très-amples, Amsterdam, 1718, 2 vol. in-4°, réimprimée en 1741. Tout ce qui regarde les *Épîtres de St. Paul* est de Beausobre. Ce savant homme travailla pendant une grande partie de sa vie à une *Histoire de la réformation,* qui devait comprendre l'histoire générale de l'Église en Occident, depuis le concile de Bâle jusqu'à la confession d'Augsbourg, avec celle des différentes sectes auxquelles les réformes se rattachent, telles que les pauliciens, les bogomiles, les vaudois, les albigeois, les frères de Bohême, etc. Ce travail l'avait jeté dans une digression qui a produit l'*Histoire critique du Manichéisme*, Amsterdam, 1734-39, 2 vol. in-4°. Le deuxième a été rédigé par Formey, sur les *Mémoires* de Beausobre. Il aurait été suivi d'un troisième, si la mort n'eût enlevé l'auteur. C'est l'ouvrage qui lui a fait le plus de réputation. Les Églises d'Utrecht, de Hambourg, celle de Savoie à Londres cherchèrent à l'attirer par des propositions avantageuses; mais le roi de Prusse ne voulut jamais laisser sortir de ses États un savant si distingué. Beausobre prêchait encore à 80 ans avec tout le feu de la jeunesse, et mourut le 6 juin 1738, après une vieillesse exempte d'infirmités. Il a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, des *Remarques critiques et philologiques sur le Nouveau Testament,* la Haye, 1742, 2 vol. in-4°, par les soins de Lachapelle; une *Histoire critique du culte des morts, parmi les chrétiens et les païens;* un *Supplément à l'Histoire des Hussites,* de Lenfant, Lausanne, 1745, in-4°; une *Histoire de la Réformation,* depuis 1517 jusqu'en 1630, que M. Pajon de Moncets a publiée en 1785, Berlin, 4 vol. in-8°.

BEAUSOBRE (CH.-LOUIS DE), fils du précédent, né à Dessau en 1690, fut pasteur de l'Église de Berlin, où il est mort en 1753. Entre autres ouvrages, il a laissé les *Discours sur le Nouveau Testament,* faisant suite à ceux de Saurin, et mis la dernière main à l'*Histoire de la réformation,* dont son père n'avait pas achevé le manuscrit.

BEAUSOBRE (LOUIS DE), fils d'Isaac et frère du précédent, mais d'un second mariage, né à Berlin en 1730, fut adopté par Frédéric le Grand, alors prince royal, qui lui assigna 1,500 fr. de pension et l'envoya faire ses études à Francfort, puis à Paris se former dans la société des gens de lettres. De retour à Berlin, il fut nommé conseiller privé du roi de Prusse, membre de l'Académie, et mourut le 3 décembre 1783. Il est auteur de *Dissertations philosophiques sur la nature du feu,* Berlin, 1754, in-12; *Des Songes d'Épicure,* 1756, in-12; une *Introduction générale à l'étude de la politique, des finances et du commerce,* ibid., 3 vol. in-18; et d'autres ouvrages de philosophie, d'économie politique et de littérature.

BEAUSOBRE (JEAN-JACQUES baron DE BAUX, comte DE), de la même famille qu'Isaac, embrassa jeune l'état militaire, fit les campagnes de Flandre et d'Allemagne, fut, en 1748, nommé maréchal de camp, en 1659 intendant général, et mourut en 1782 dans un âge avancé. Il est principalement connu par l'ouvrage suivant: *Commentaires sur la défense des places d'Æneas le Tacticien,* etc., Amsterdam et Paris 1757, in-4°. Il avait traduit *Végèce,* mais cette traduction est restée inédite.

BEAUSOLEIL (JEAN DU CHATELET, baron DE), minéralogiste, né dans le Brabant vers 1578, s'appliqua de bonne heure à l'étude des sciences naturelles, fut inspecteur des mines des États de l'Église, alla en France, vers 1602, sur l'invitation de P. de Beringhen, 1er valet de chambre de Henri IV, et contrôleur général des mines, qui s'était fait accorder la concession des mines de la Guienne et du pays de Labour. Beausoleil parcourut ensuite toute l'Europe pour en examiner les productions métallurgiques, et, de retour en Allemagne, obtint la place de conseiller aulique et commissaire général des mines de Hongrie; il fut rappelé en France en 1626 par le mar-

quis d'Effiat, parcourut le Languedoc en 1627, muni de l'autorisation d'ouvrir des mines et de les exploiter, et s'établit à Morlaix. Sous prétexte qu'il se livrait à la magie, le prévôt provincial fit, en son absence, une descente dans son domicile, s'empara de tout ce qu'il possédait, bijoux, échantillons de mines, documents, papiers, etc. Le baron se justifia facilement, mais on ne lui restitua aucun des objets enlevés. En 1640, le baron de Beausoleil avait déjà dépensé 300,000 fr. en recherches et essais de mines sans avoir reçu la moindre indemnité, sans même avoir pu jouir des concessions faites à son arrivée en France. Après avoir été ruiné, il fut arrêté par l'ordre du cardinal de Richelieu, et mourut à la Bastille vers 1645.

BEAUSOLEIL (Martine de BERTEREAU, baronne de), femme du précédent, l'accompagna dans ses différents voyages, et vint en France avec lui. Ce fut elle qui, en 1632, rendit compte au roi et à son conseil des travaux accomplis par son mari depuis son arrivée en France. Son mémoire n'ayant amené aucun résultat, elle adressa six ans après au cardinal de Richelieu un nouvel écrit dans lequel elle offrait de travailler à ses frais à l'exploitation des mines déjà découvertes. Richelieu répondit en faisant arrêter le baron de Beausoleil, et probablement aussi sa femme, car on n'entendit plus parler de l'un ni de l'autre. On a de Mme de Bertereau de Beausoleil, *Véritable déclaration des riches et inestimables trésors découverts dans le royaume de France*, Paris, 1632; *la Restitution de Pluton au cardinal de Richelieu, des mines et mineries de France, cachées jusqu'à ce jour au centre de la terre*, Paris, 1640.

BEAUTEVILLE (Jean-Louis du BUISSON de), évêque d'Alais, né en 1708, fut, en 1755, député du 2e ordre à l'assemblée du clergé. Sa conduite modérée lui attira un grand nombre de persécutions de la part de ses confrères. Mais ce prélat savant et charitable vécut adoré dans son diocèse, et mourut le 25 mars 1776, pleuré des catholiques comme des protestants. On a de lui beaucoup de *Mandements*, dont les meilleurs sont ceux qu'il publia sur la mort de Louis XV et sur le mariage de Louis XVI.

BEAUVAIS (Esther de), femme savante du 16e siècle, née à Angers, a composé quelques *Sonnets*, imprimés avec les œuvres de Béroald de Verville.

BEAUVAIS (Remi de), capucin du 17e siècle, est auteur d'un poëme de *la Madeleine*, Tournai, 1617, in-8o, rare et recherché.

BEAUVAIS (Nicolas-Dauphin), graveur, né à Paris, en 1687, mort en 1763, fut élève d'Audran. Il a gravé d'après le Corrége, Benedetto Lutti, le Poussin, Lebrun, Vandyck, etc., et ses ouvrages sont dignes d'estime.

BEAUVAIS (Philippe de), sculpteur, fils du précédent, né en 1739, mort en 1781, remporta le grand prix de Rome, et, pendant qu'il était dans cette ville, exécuta pour l'impératrice de Russie une statue de l'*Immortalité*. Employé à décorer la façade de l'église Ste.-Geneviève, il avait fait un des bas-reliefs qui ont été enlevés ou détruits en 1793.

BEAUVAIS (le P. Gilles-François), écrivain ascétique, naquit en 1695 dans la Bretagne. Il publia quelques *élégies* sur la mort de Louis XIV; et, en 1716, il remporta le prix de poésie latine au Palinod de Rouen, par un *hymne sur l'immaculée conception*. A la suppression de la société, le P. Beauvais dut obtenir sans peine la permission de résider à Paris; et l'on conjecture qu'il y mourut octogénaire, vers 1773. Outre la *Retraite pour les religieuses*, Paris, 1746, in-12; des *Épîtres et Évangiles avec des réflexions*, ib., 1752, 2 vol. in-12, on a de lui : l'*Éducation d'un grand roi*, Paris, 1718, in-4o; ibid., 1759, in-12; les *Vies* du P. Azevedo, jésuite, du P. Brito, de M. de Bretigny, ibid., 1748, in-12; *Considérations et élévations affectives envers N. S. J. C.* (1753); *Lettres de Mme... à sa fille sur les motifs et les moyens de mener une vie plus chrétienne*, ibid., 1755, réimprimées, 1758, in-12. Le P. Beauvais a, dit-on, rédigé, de 1764 à 1768, *la France ecclésiastique* ou l'Almanach du clergé.

BEAUVAIS (Guillaume), antiquaire, né à Dunkerque en 1698, mort à Orléans le 29 septembre 1773, était très-versé dans la science des médailles. Il a laissé quelques ouvrages numismatiques; le plus remarquable est l'*Histoire abrégée des empereurs romains et grecs* par les médailles, Paris, 1767, 3 vol. in-12.

BEAUVAIS DE PRÉAU (Ch.-Nicolas), médecin, né à Orléans le 1er août 1745, vint à Paris en 1786, fut nommé juge de paix, puis élu député à l'assemblée législative et à la Convention, vota pour la mort du roi sans sursis. En mission à Toulon lorsque cette ville tomba au pouvoir des Anglais, il fut jeté dans un cachot, d'où il sortit à la reprise de la place, et se rendit à Montpellier, où il mourut le 27 mars 1794, des suites des mauvais traitements qu'il avait essuyés. Éditeur des *Essais historiques sur Orléans*, par Polluche, il a publié : *Description topographique du mont Olivet*, 1783, in-8o; et la traduction de *Surdus loquens*, d'Amman, imprimé à la suite du *Cours d'éducation des sourds-muets*, par Deschamps, 1779, in-12.

BEAUVAIS (Charles-Théodore), maréchal de camp, fils du précédent, né à Orléans, le 8 novembre 1772, reçut de la Convention une pension de 1,500 fr. Il entra jeune au service, partit pour l'Égypte, en 1797, avec le grade d'adjudant général, mais demanda bientôt sa démission, qui lui fut accordée. Pris par les Turcs, dans la traversée, il ne revint en France qu'en 1803, après dix-huit mois de captivité. Ayant repris du service en 1809, il obtint, sous le général Latour-Maubourg, la place de chef d'état-major, dont il alla remplir les fonctions en Espagne. Nommé baron et général de brigade, il fit en cette qualité la campagne de 1813 sur le Rhin. Neuss avait été surpris le 31 octobre; le général Beauvais réussit à s'en rendre maître. Pendant les cent jours, on lui confia le commandement de Bayonne. Depuis la restauration, il fut le principal rédacteur de l'important ouvrage : *Victoires et conquêtes des armées françaises*, publié par le libraire Pankoucke; il travailla aussi à un journal militaire. Le général Beauvais mourut au commencement de 1830, d'une hydropisie de poitrine.

BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie de), évêque de Senez, né à Cherbourg le 17 octobre 1731, embrassa de bonne heure l'état ecclésiastique, et se consacra à la chaire, où il acquit en peu de temps une réputation qui le fit appeler à la cour. Il y fit entendre des vérités dures, et n'en fut pas moins nommé à l'évêché de Senez, siége dont il se démit en 1783. Élu député par le bailliage de Paris

aux états généraux, il mourut le 4 avril 1790. Ses *Sermons, panégyriques* et *Oraisons* funèbres ont été recueillis par les soins de l'abbé Gaillard, Paris, 1807, 4 vol. in-12, précédés de la vie de l'auteur. La simplicité, l'entraînement, sont les caractères principaux de l'éloquence de ce prélat. Ses *Oraisons* funèbres, qu'il composa dans la maturité de son talent, sont supérieures à ses *Sermons*.

BEAUVAIS (Bertrand POIRIER de), général vendéen, né à Chinon vers 1755, fils d'un avocat distingué, était conseiller du roi en 1777, lorsque la révolution éclata. Il s'en déclara l'adversaire, se rendit à Coblentz en 1791, rentra en France avec une mission des princes, vit arrêter son père accusé de correspondance avec Malesherbes, fut arrêté lui-même, recouvra sa liberté; et se réunit aux royalistes de la Vendée dans l'espoir singulier de faire prisonnier quelque personnage considérable du parti républicain qui lui serait un otage pour garantir la vie de son père. Il fut chargé d'une division d'artillerie, se signala à Cholet, à Fontenay, à Autrain. Pendant ce temps son père mourait sur l'échafaud à Paris le 13 novem. 1793. Après la pacification de la Vendée Beauvais se rendit en Angleterre où il vécut longtemps dans le besoin et écrivit un *Aperçu sur la guerre de la Vendée,* Londres, 1798. Revenu en France, Beauvais est mort dans ses propriétés le 3 avril 1827, sans avoir été employé sous la restauration.

BEAUVAL (Jeanne-Olivier BOURGUIGNON), comédienne, née en Hollande vers 1643, recueillie par une blanchisseuse à la porte d'une église, adoptée par le chef d'une troupe de comédiens qu'elle quitta pour entrer dans la troupe de Lyon où elle épousa, malgré le directeur qui l'avait adoptée, un gagiste de ce théâtre, Beauval, qu'elle fit recevoir au nombre des comédiens. Molière la fit débuter à son théâtre en 1670 : elle créa plusieurs rôles de soubrettes, et joua les reines dans la tragédie. Regnard la fit paraître sous son propre nom de Beauval dans le prologue des *Folies amoureuses,* pièce dans laquelle elle remplit le rôle de Lisette, le dernier qu'elle joua d'original. Elle mourut le 20 mars 1720.

BEAUVALLET (P.-Nicolas), sculpteur, élève de Pajou, né au Havre en 1749, fut chargé en 1784 de tous les travaux de sculpture du château de Compiègne. Reçu membre de l'Académie royale de peinture et de sculpture en 1789, il présenta, en 1793, à la Convention le buste de Marat dont les contrefaçons se succédèrent avec une prodigieuse rapidité. Il exécuta ensuite les bustes de Chalier et de Guillaume Tell. On a encore de ce sculpteur *Narcisse, Pomone* et *Suzanne au bain.* Beauvallet est mort à la Sorbonne, où il était logé aux frais du gouvernement, le 17 avril 1828, à la suite d'une chute violente dans son escalier. Il avait publié : *Fragments d'architecture, sculpture, peinture dans le style antique,* etc., 3 livraisons seulement avaient paru de 1803 à 1804.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (Jean-Jacq.), né à Abbeville en 1730, organiste à Lyon, puis à St.-Victor à Paris, succéda par concours à Daquin, organiste de St.-Paul, mort en 1772. En 1793, il perdit ses places, et le chagrin le conduisit au tombeau en mai 1794. On a de lui des *pièces* d'orgue, des *sonates* pour clavecin, des *messes*, des *magnificat,* des *hymnes,* etc.

BEAUVARLET-CHARPENTIER (Jacq.-Marie), fils du précédent, né à Lyon le 3 juillet 1766, succéda à son père dans la place d'organiste de St.-Paul, après le rétablissement des églises. Il est auteur de plusieurs pièces pour clavecin et orgue parmi lesquelles on remarque *la bataille de Montenotte, d'Austerlitz, d'Iéna,* des *airs* variés, une méthode d'orgue. Il a donné en 1802 au théâtre des jeunes artistes *Gervais* ou *le jeune Aveugle,* en un acte. Il était organiste de St.-Germain des Prés dans les dernières années de sa vie. Il mourut vers la fin de 1833.

BEAUVARLET (Jacques-Firmin), graveur, né à Abbeville le 25 septembre 1731, mort le 7 décembre 1797, membre de l'Académie des beaux-arts depuis 1765, a publié un grand nombre d'estampes qui font plus d'honneur à son talent, comme graveur, qu'à son goût dans le choix des sujets. Ses premiers ouvrages font regretter qu'il se soit plus attaché à travailler d'après des compositions médiocres que d'après celles des grands maîtres. Les deux femmes qu'il épousa successivement, douées des mêmes talents que lui, le secondèrent dans plusieurs de ses productions. Plusieurs de ses élèves, entre autres Porporati, Binet, Hubert, Andouin, etc., sont devenus d'habiles artistes.

BEAUVAU (René, baron de), accompagna le duc Charles d'Anjou dans son expédition de Naples en 1265, se distingua par sa bravoure, à la bataille de Bénévent en 1266, et mourut la même année des suites de ses blessures, avec le titre de connétable du royaume de Naples.

BEAUVAU (Louis, seigneur de), fut gouverneur et capitaine de la tour de Marseille, grand sénéchal de Provence et premier chambellan du roi René, placé par ce prince auprès de son fils Jean, duc de Calabre et de Lorraine; c'est ainsi que la branche aînée de la maison de Beauvau fut transplantée d'Anjou en Lorraine. Il mourut en 1472 à Rome, où il avait été envoyé ambassadeur.

BEAUVAU (Henri, baron de), fit ses premières armes en Allemagne, au service de l'Empereur et de l'électeur de Bavière. Envoyé par le duc son maître à Rome, en 1599, relativement au mariage de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, il suivit bientôt après le duc de Mercœur en Hongrie, et se signala contre les Turcs, visita l'Europe, fut, à son retour en Lorraine, nommé grand forestier, conseiller d'État et premier chambellan du duc Henri. Il a écrit une *Relation* de ses campagnes et de ses voyages, dont l'édition la plus complète est celle de Nancy, 1619, in-4°, avec figures.

BEAUVAU (Henri, marquis de), fils du précédent, gouverneur du duc Charles V de Lorraine, a laissé des *Mémoires,* Cologne, 1690.

BEAUVAU (Marc de), prince de Craon, petit-fils du marquis Henri, né en 1679, et mort en 1754, fut gouverneur du duc François de Lorraine (empereur d'Allemagne), puis administrateur général du duché de Toscane, sous les titres de ministre plénipotentiaire, chef et président du conseil de régence. Il a laissé dans ce pays d'honorables souvenirs.

BEAUVAU (Charles-Juste de), maréchal de camp, fils du précédent, né le 10 septembre 1720, entra comme volontaire au service de France, quoiqu'il fût déjà colonel des gardes du roi Stanislas, duc de Lorraine. Aide de

camp du maréchal de Belle-Isle, il reçut la croix de St.-Louis à 21 ans, pour sa belle conduite au siége de Prague. Élevé rapidement de grade en grade, il s'offrit pour servir d'aide de camp au maréchal de Broglie. Il fut, deux ans après, nommé commandant en chef des troupes envoyées au secours de l'Espagne, en 1762, et, l'année suivante, après la paix, il fut appelé au gouvernement de Languedoc. Présent au fameux lit de justice de 1771, il refusa sa voix aux projets du chancelier Maupeou, qui recueillait lui-même les suffrages. Le roi lui écrivit, quelque temps après, qu'il n'en comptait pas moins sur son *respect,* son *attachement* et son *zèle,* et Louis XV, il faut le dire à son honneur, défendit la loyauté et la liberté de son capitaine des gardes contre les vengeances de son ministre, qui avait déjà fait dresser la lettre de cachet pour exiler M. de Beauvau à Épinal. Sous le nouveau règne, nommé commandant d'une des premières divisions militaires en 1777, gouverneur de Provence en 1782, cette province lui dut le rétablissement de ses États et la conservation de son académie, le perfectionnement de sa navigation et le bien-être de ses matelots, des monuments achevés et d'autres commencés, qui tous devaient réunir l'utile et l'agréable. A la suppression de l'arsenal de Marseille, il avait proposé de convertir cette enceinte immense en un lieu privilégié, où tout commerce serait libre et tout culte permis. C'était une idée grande et féconde. Cette double franchise d'un seul quartier de Marseille pouvait investir la France de toute la navigation et de tout le commerce de la Méditerranée. Le roi Louis XVI le nomma maréchal de France en 1783, et lui confia les sceaux de l'État le 4 août 1789. Le maréchal de Beauvau accompagna le roi, dans son voyage orageux de Versailles à l'hôtel de ville à Paris. Passionné pour les lettres, il s'était fait recevoir membre de l'Académie *della Crusca* en 1758; et l'Académie française l'avait admis dans son sein en 1771. Il mourut le 21 mai 1793.

BEAUVAU (Réné-François de), d'abord évêque de Bayonne, de Tournai, puis archevêque de Toulouse, né en 1664, et mort le 4 août 1739, était issu d'une branche cadette de la maison de Beauvau, établie en Poitou. Il fut président des États du Languedoc pendant 20 ans; et c'est à ses soins, à ses encouragements de tout genre, que l'on doit la *Description du Languedoc*, en 5 vol. in-fol., par les bénédictins de St.-Maur; la *Description géographique,* et l'*Histoire naturelle* de cette même province, par la Société académique de Montpellier.

BEAUVAU (Charles-Eugène, marquis de), ancien officier de marine, de la famille du précédent, syndic du district de Cholet, fut tué en 1793 par les royalistes vendéens.

BEAUVILLIER duc de **SAINT-AIGNAN**. *Voyez* **SAINT-AIGNAN**.

BEAUVILLIER (Marie de), fille du comte de St. Aignan, gentilhomme attaché au duc d'Alençon, née le 27 avril 1574. Destinée à prendre le voile à cause du peu de fortune de ses parents, elle se trouvait à l'abbaye de Montmartre, à l'époque du siége de Paris, en 1590; Henri IV la vit, s'enflamma pour elle, et lui persuada facilement de quitter sa retraite. Henri IV conduisit sa maîtresse à Senlis, vit bientôt après Gabrielle d'Estrées, cousine germaine de Mme de Beauvillier, et négligea tout à fait cette dernière. Elle prit alors le parti de retourner à l'abbaye de Montmartre, dont Henri IV la nomma abbesse, en 1597. Marie de Beauvillier, dame de Montmartre, des Porcherons et du Fort-aux-Dames, fut cinquante-neuf ans abbesse, et mourut le 21 avril 1656, âgée de quatre-vingts ans.

BEAUVILLIERS (Antoine), fameux restaurateur de Paris, né en 1754, fonda avant la révolution, au Palais-Royal, une des plus beaux restaurants de cette capitale, et y acquit de la fortune. Il essuya en 1793 des persécutions qui l'obligèrent de quitter son commerce, le reprit dans un âge avancé, eut alors peu de succès et composa l'un des meilleurs livres connus dans son art : *L'art du cuisinier,* 2 vol. in-8°, 1814, 1824 avec supplément. Beauvilliers est mort le 31 janvier 1817.

BEAUVOIR (baron de), gouverneur de Henri de Bourbon (Henri IV) fut tué au massacre de la St.-Barthélemy en 1572.

BEAUVOIR (Claude de). *Voyez* **CHASTELLUX**.

BEAUVOIS. *Voyez* **PALISOT**.

BEAUVOLLIER l'aîné (Pierre-Louis VALOT de), né vers 1770 près de Loudun, au château de Sammarçole, fut placé comme page auprès de Louis XVI, retourna dans son pays lors du renvoi de la maison du roi, fut inquiété pour ses opinions et rejoignit, en 1793, l'armée vendéenne à Thouars; employé comme commandant au 2e de l'artillerie, puis intendant général et trésorier de l'armée, il se signala dans plusieurs rencontres, fit créer des assignats royaux, essaya, après l'échec de Granville, de gagner l'Angleterre et fit preuve de bravoure à la bataille de Dol. A celle de Beaugé il quitta brusquement l'armée, et on l'accusa d'avoir enlevé les fonds dont il était dépositaire. Beauvollier se tint caché au Mans jusqu'à la 1re pacification, joignit l'armée de Stofflet, dirigea un plan d'insurrect. au château de Vermette, et, en 1799, commanda une division dans l'armée du marquis d'Autichamp. En 1801 il se soumit à Bonaparte et vivait paisiblement à Paris en 1805. En 1811 il obtint une place dans l'administration de l'armée et fit la campagne de 1812 en Russie. Il figura dans les cent jours comme intendant général au 4e corps de l'armée vendéenne, obtint à la 2e restauration le grade de maréchal de camp et prit le titre de comte. Il se livra alors à des travaux littéraires, annonça un recueil historique sous le titre d'*Archives françaises,* qui ne fut pas commencé; publia, en 1816, *Essai sur la Vendée dans son agriculture, son industrie, son commerce, etc.* Alp. de Beauchamp a publié en 1825 des *Mémoires sur la campagne de Russie,* par Beauvollier. Ce dernier est mort peu après cette publication.

BEAUVOLLIER (Jéan VALOT chevalier dé), frère du précédent, né dans les environs de Loudun, entra dans la gendarmerie, fut envoyé à Bressuire et quitta son corps à l'évacuation de cette ville. Choisi par Lescure pour aide de camp, Beauvollier fut blessé le 13 mars 1793 à l'attaque de la Châtaigneraie, aida à conclure la capitulation de Saumur, reçut une forte blessure à l'attaque de Granville, fut pris les armes à la main au passage de la Loire et condamné à mort le 12 janvier 1794 par la commission militaire d'Angers.

BEAUVOLLIER (N.), frère du précédent, vint join-

dre son frère à l'âge de 15 ans, était à côté de Lescure lorsque ce général fut blessé à mort, et ne survécut pas lui-même à l'expédition d'outre-Loire.

BEAUXALMIS (Thomas), théologien de l'ordre des carmes, né à Melun en 1524, mort à Paris le 1er mai 1589, avait été curé de St.-Paul et destitué pour avoir voulu empêcher que Maugiron et d'autres mignons de Henri III fussent enterrés dans son église. Il se distingua d'ailleurs par son attachement à son prince. On a de lui : *Remontrances au peuple français sur ce qu'il n'est jamais permis d'attenter aux jours de son roi*, Paris, 1585; in-8°, et dans le tome IV des *Mémoires de la Ligue*. Ses *Commentaires* et ses *Oraisons funèbres* sont oubliés; mais les curieux recherchent encore de lui les deux opuscules suivants : *Résolutions sur certains portraits et libelles, intitulés du nom de marmites,* Paris, 1568, in-8°; *Là Marmite renversée et fondue, de laquelle notre Dieu parle par les saints prophètes,* Paris, 1572, in-8°.

BEAUZÉE (Nicolas), de l'Académie française, né à Verdun, le 9 mai 1717, mourut à Paris, le 25 janvier 1789. Les sciences exactes furent le premier objet de ses travaux; mais il les quitta bientôt pour l'étude des langues anciennes et modernes. Après la mort de Dumarsais, il fut chargé des articles de grammaire de l'*Encyclopédie*. Ces articles joints aux articles de littérature de Marmontel, forment une collection intéressante, sous le titre de *Dictionnaire de Grammaire et de Littérature,* Liége, 3 vol. in-4°, ou 1789, 6 vol. in-8°. On a encore de lui : *Grammaire générale*, ou *Exposition raisonnée des Éléments nécessaires du langage*, 1767, 2 vol. in-8°, nouvelle édition des *Synonymes de l'abbé Gérard,* 2 vol. in-12; des nouvelles éditions augmentées des *Synonymes de l'abbé Gérard,* 2 vol. et du *Dictionnaire des Synonymes* du P. de Livoy; des traductions de *Salluste*, de *Quinte-Curce,* de *l'Imitation de Jésus-Christ; Exposition abrégée des preuves historiques de la religion*. Il était un des membres les plus assidus de l'Académie. Il y avait succédé à Duclos, et y fut remplacé par le célèbre auteur du *Voyage du jeune Anacharsis.*

BEAVER (Jean), appelé aussi *Bever* et en latin *Fiber, Fiberius, Castor*, *Castorius,* bénédictin de Westminster au 4e siècle, est auteur d'une *Chronique des affaires d'Angleterre,* depuis l'invasion de Brutus jusqu'à son temps, et d'un autre ouvrage : *De rebus cœnobii Westmonasteriensis,* tous deux restés manuscrits, mais cités avec éloge. — Un autre Beaver, moine de St.-Alban, a laissé quelques traités peu estimés.

BEAVER (Philippe), navigateur anglais, né le 28 février 1760, entra dans la marine royale en 1777, servit pendant la guerre de l'indépendance américaine, fut nommé lieutenant après la paix, en 1784 et resta sans emploi, en 1791, par le désarmement de son vaisseau. Il conçut avec 5 autres officiers le projet de fonder une colonie à l'île de Boulama sur la côte occidentale d'Afrique, partit avec trois bâtiments, et 275 colons, le 12 avril 1792. L'insurbordination, les maladies, les hostilités des naturels firent avorter l'expédition, et Beaver repartit le 29 novembre 1793 avec six compagnons. Il reprit du service dans la marine, fut présent à la prise du cap de Bonne-Espérance en 1795, y devint capitaine de vaisseau et obtint, en 1799, le commandement du *Dolphin.* Il se distingua, en 1801, à la descente d'Abercromby en Égypte, commanda plus tard l'*Acosta,* joua un rôle important dans les négociations de l'Angleterre avec les nouveaux États de l'Amérique du Sud, se signala à la prise de la Mratinique, fit partie de l'expédition qui s'empara de l'île de France, et croisa dans les mers de l'Inde. Sa santé s'altéra dans son exploration de la côte de Quiloa, et il mourut au cap de Bonne-Espérance, le 5 avril 1813. On a de lui l'historique de son expédition à l'île de Boulama, Londres, 1805.

BEAZIANO, BEATIANO ou **BEAZZANO** (Augustin), poëte du 16e siècle, né à Trévise, était en correspondance avec le cardinal Bembo, et fut chargé d'affaires importantes près la cour de Rome. On a de lui : *Le Rime volgari e latine del Beaziano*, 1515, in-8°; *Le selle allegrezze e cinque passioni d'àmore,* Trévise, 1590.

BEBBER (Isaac) médecin, né à Dordrecht en 1636, mort en 1668, a publié *Ware en Vaste Gronden van de Heelkunst,* Dordr., 1668.

BEBEL ou **BEBELIUS** (Henri), littérateur, né à Justingen en Souabe, fut, en 1497, nommé professeur de belles-lettres à Tubingue, reçut en 1501, de l'empereur Maximilien, la couronne poétique, et mourut en 1514, dans un âge peu avancé. L'un des premiers il introduisit dans les écoles allemandes le goût de la saine littérature et de la pure latinité. On a de lui : *Opuscula Bebeliana*, Strasbourg, 1513, in-4°; c'est un recueil de *Dissertations* historiques, philosophiques et littéraires; des *Facéties,* 1506, in-8°, où la décence n'est pas toujours respectée; et *Triumphus Veneris,* poëme en 6 livres, Strasbourg, 1512, in-4°.

BEBEL (Balthazar), savant, né à Strasbourg en 1632, professa la théologie et l'histoire à Wittenberg, et mourut en 1686. On a de lui 4 *Dissertations latines sur la théologie païenne expliquée par les médailles,* Wittenberg, 1658; *Antiquités de la Germanie,* 1669, in-4°; *Antiquités des quatre siècles évangéliques*, en latin, Strasbourg, 1669, 3 vol. in-4°.

BEBIUS, nom d'une famille romaine dont la branche principale fournit plusieurs consuls, 182 et 181 ans avant J. C.

BEBIUS (Philippe), jésuite de Cologne au 17e siècle, est auteur de plusieurs écrits ascétiques et d'une *Chronologie universelle,* Cologne, 1628.

BEC (Philippe du), l'un des pères du concile de Trente, successivement évêque de Vannes et de Nantes, et mort archevêque de Reims en 1605. On a de lui des *Sermons,* une traduction du traité des *Veuves* de St. Ambroise, et un *Réglement* pour les pauvres de son diocèse.

BEC-CRESPIN (Jean du), abbé de Mortemer, neveu du précédent, était né vers 1540. Dans sa jeunesse il entreprit un voyage au Levant, visita l'Égypte, la Palestine, etc., et en rapporta des médailles et des manuscrits. De retour en France, il prit parti dans les guerres civiles, signala sa valeur à différents siéges, et reçut en 1577, sous les murs d'Issoire, un coup de mousquet dont il ne se rétablit que difficilement : c'était sa onzième blessure. Ayant obtenu du roi la permission de quitter le service, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'abbaye de Mortemer. Revenant alors aux goûts studieux de sa jeunesse, il composa plusieurs ouvrages, qui probablement n'ont

pas été tous imprimés. En 1599, il fut nommé évêque de Saint-Malo et conseiller de la couronne. Il gouverna son diocèse avec sagesse, et mourut le 12 janvier 1610. On lui attribue une *Paraphrase française des Psaumes*, et neuf *Sermons* sur l'excellence de l'oraison dominicale, Paris, 1586, in-8°. Les autres ouvrages que l'on connaît de lui sont : *Discours de l'antagonie du chien et du lièvre, et propriétés d'iceux, l'un à se bien assaillir, l'autre à se bien défendre* (sans nom de lieu, ni d'imprimeur), 1593,

BÉCAN (Jean), plus connu sous le nom de Goropius Becanus, s'appelait *van Gorp*, et naquit, en 1518, dans une bourgade du Brabant. Il fit ses études à Louvain, voyagea en Italie, en France, en Espagne, où il fut le médecin des princesses sœurs de Charles-Quint, et vint enfin pratiquer la médecine à Anvers ; mais bientôt il abandonna cette étude pour celle des belles-lettres, de l'antiquité; et des langues latine, grecque, hébraïque, teutonique, etc. Il a prétendu que la langue flamande ou teutonique était celle que parla Adam. Voici ses ouvrages : *Origines Antwerpianæ, sive Cimmeriorum becceselana novem libris complexa,* Antwerpiæ, 1569, in-fol. ; *Opera Joannis Goropii Becani,* ibid., 1580, in-fol. Bécan est mort en 1572, âgé de cinquante-quatre ans.

BÉCAN (Martin), jésuite, né en 1550 à Hilverenbeek dans le Brabant, professa la philosophie et la théologie à Mayence, à Wurtzbourg, et à Vienne en Autriche, où il mourut en 1624, confesseur de l'empereur Ferdinand II. On a de ce théologien : *Manuale controversiarum; Summa theologiæ; Analogia Veteris et Novi Testamenti;* divers *Traités de morale.* Tous les ouvrages de controverse de Bécan furent imprimés à Mayence, en 1633, in-fol., 2 vol.

BÉCAN (Guillaume) naquit à Ypres (Flandre occidentale) en 1608, et entra dans la compagnie de Jésus, où il se distingua par ses talents oratoires et ses poésies. On a de lui : *Introitus triumphalis Ferdinandi Austriaci in Flandriæ metropolim Gandavum,* Anvers, 1636, in-fol., avec de belles gravures, exécutées sur les dessins de Rubens. Il a donné aussi des *Idylles* et des *Élégies*, qui ont été imprimées avec les *OEuvres du P. Hoschius.* Il mourut à Louvain le 12 décembre 1683.

BECART (Jean), religieux de l'ordre des Prémontrés, né à Furnes, mort en 1633, est auteur de *S. Thome cantuariensis et Henrici II monomachia de libertate ecclesiastica,* Cologne, 1624, sous le nom de Richard Brumæus.

BECCADELLI (Louis), né à Bologne le 27 janvier 1502, s'appliqua pendant 6 ans à la jurisprudence ; s'étant lié avec Jean della Casa, il partagea ses goûts pour la poésie et les lettres. Il accompagna le cardinal Contarini dans tous ses voyages, voyagea avec le cardinal Polus en 1539 lorsque ce dernier parcourut l'Europe pour ramener à l'Église le schismatique Henri VIII. Paul III confia à Beccadelli l'éducation de son neveu Ranuce Farnèse. En 1549, Beccadelli fut nommé à l'évêché de Ravello, mais fut empêché par ses emplois d'aller en prendre possession. Envoyé par Jules III nonce apostolique à Venise, nommé ensuite vicaire général, légat à la diète d'Augsbourg en 1555, et, la même année, archevêque de Raguse, il fut envoyé en 1561 par Pie IV au concile de Trente, où il se fit remarquer par son zèle, sa prudence et ses capacités. Il mourut le 17 octobre 1572. On lui doit les *Vies* de Pétrarque, des cardinaux Polus, Bembo et Contarini.

BECCADELLI (Antoine). *Voyez* **PANORMITA.**

BECCAFUMI (Dominique), dit *Mecherino*, né en 1484, près de Sienne, surpassa Sodoma dans la peinture à fresque, enrichit de nombreuses compositions les palais et les églises de la ville de Sienne, et termina le travail de mosaïque du pavé de la cathédrale. Il se rendit à Gênes sur l'invitation du prince Doria pour décorer son palais ; mais dès qu'il eut terminé ce travail, il se hâta de revenir à Sienne, disant que, pour produire, il avait besoin de l'air natal. Connaissant tous les procédés des arts, il grava sur bois les figures des douze apôtres, et coula lui-même en bronze des statues et des bas-reliefs ; mais ce travail ruina sa santé, et il mourut le 18 mai 1549.

BECCARI (Augustin), poëte de Ferrare, né vers 1510, l'inventeur de la pastorale en Italie, fit représenter pour la première fois, en 1554, dans le palais d'Hercule II, duc de Ferrare : *Il Sacrifizio,* dont Alphonse della Viola fit la musique. Il mourut le 2 août 1590.

BECCARI (Jacques-Barthélemi), médecin, physicien et philosophe italien, né à Bologne, le 25 juillet 1682, professa la chimie dans sa ville natale, fut président de l'institut, et mourut le 30 janvier 1766. On a de lui un grand nombre de *Lettres* et *Dissertations* latines et italiennes, qui roulent sur des sujets de théologie, de médecine et de physique, imprimées soit séparément, soit dans les *Transactions philosophiques*, et les *Mémoires* des Académies des curieux de la nature et de Bologne.

BECCARIA, famille de Pavie qui dirigeait le parti gibelin, eut la souveraineté de cette ville de 1315 à 1356, mais depuis n'y conserva plus qu'une ombre d'autorité jusqu'en 1402, où elle en fut entièrement dépouillée.

BECCARIA (J. B.), de la congrégation des écoles pies, né à Mondovi le 3 octobre 1716, mort à Turin le 27 mai 1781, professa d'abord à Palerme, puis à Rome, la philosophie et les mathématiques. Appelé à Turin en 1748 pour y professer la physique expérimentale, il devint l'instituteur des princes de Savoie, fut comblé d'honneurs et de bienfaits, et n'épargna rien pour augmenter sa bibliothèque, et se procurer les instruments nécessaires. On lui doit plusieurs *Dissertations* sur l'électricité ; *Experimenta atque observationes quibus electricitas vindex latè constituitur atque explicatur*, Turin, 1769, in-4° ; *Dell' elletricismo artifiziale*, 1772, in-4°. C'est un cours complet de la science électrique. Franklin en fit une traduction anglaise, qui parut à Londres. Le P. Beccaria était aussi recommandable par ses vertus que par ses connaissances.

BECCARIA (César BONESANA, marquis de), naquit à Milan en 1735. Il avait de vingt et un à vingt-deux ans, lorsque la lecture des *Lettres Persanes* de Montesquieu développa en lui ses dispositions naturelles pour les études philosophiques. Il donna, en 1762, son premier ouvrage *Du désordre des monnaies dans l'état de Milan, et des moyens d'y remédier,* qu'il fit réimprimer à Lucques. Beccaria forma alors une société d'amis, nourris des mêmes sentiments que lui, et parmi lesquels on distinguait Pierre et Alexandre Verri. En songeant à tout le bien qu'avait produit en Angleterre la publication du

Spectateur, la société milanaise entreprit un ouvrage périodique du même genre, intitulé *le Café*. Différents traités de littérature et de morale, de physique et de métaphysique, composèrent ce recueil publié pendant les années 1764 et 1765. Parmi les discussions qu'y fit insérer Beccaria, on remarque celle qui a pour titre : *Recherches sur la nature du style*. Ce fut en 1764 qu'il fit paraître le célèbre *Traité des délits et des peines* qui fit sa réputation. Le triomphe du philosophe milanais ne fut troublé que dans sa ville et dans quelques petits États qui l'avoisinaient. Un orage commença même à gronder sur sa tête; mais le comte Firmiani, gouverneur autrichien de la Lombardie, le dissipa, en déclarant qu'il prenait sous sa protection et le livre et l'auteur. Il fit plus : la régence autrichienne, en 1768, créa dans Milan une chaire d'économie publique pour le marquis de Beccaria. Rebuté par les persécutions mêmes dont il avait triomphé, il professa, mais n'imprima plus. Il donna des leçons dans sa ville, mais il brisa sa plume. Il avait annoncé sur la législation en général, un grand ouvrage qui n'a jamais vu le jour. Beccaria mourut, d'une attaque d'apoplexie, au mois de novembre 1793. Les leçons qu'il composa pour remplir les devoirs de sa place de professeur, ont été imprimées en 1804, sous le titre d'*Éléments d'économie publique*, et font partie de la collection des *Économistes italiens*, publiée à Milan. On y a joint le *Traité sur les monnaies de l'État de Milan*, et un *Rapport sur un projet d'uniformité des poids et mesures*. On avait publié, en 1770, dans la même ville, une édition in-8° de la première partie de ses *Recherches sur la nature du style;* traduites en français par M. Morellet, 1771, in-12. La seconde partie était restée inédite, ou du moins le premier chapitre de cette seconde partie, dans lequel l'auteur en annonçait le sujet et le plan. Ce chapitre a été joint aux quinze précédents dans l'édition donnée à Milan, 1809, in-8°. M. Didot a donné, en 1781, une édition italienne du *Traité des Délits et des Peines*, tirée à quatorze exemplaires. La dernière édition de la traduction de M. Morellet, avec des *notes de Diderot*, et *la Théorie des lois pénales, par J. Bentham, traduites par St.-Aubin*, a été publiée en 1797, in-8°.

BECCUCI (Dominique-Marie), né à Florence vers 1730, professeur de littérature grecque au séminaire épiscopal, obtint ensuite la dignité de prévôt du chapitre de St.-Félix. On connaît de lui : *Dogmata orthodoxa quæ exposuerunt SS. Apostoli*, 1768; *Istruzione pratica sopra i voti monastici*, 1771; *Ars metrica seu de Græco rum prosodiâ*, etc., 1782.

BECCUTI (François), poëte italien, vulgairement nommé *il Coppetta*, naquit en 1509, à Pérouse, d'une noble et ancienne famille. Son esprit était naturellement porté à la plaisanterie, et ce fut aussi le caractère général de son talent. Il était docteur en droit, et fut même longtemps professeur. Il fut chargé, par sa patrie, de quelques missions importantes, et successivement gouverneur de Casa Castalda, de Sasso-Ferrato et de Norcia; on dit même qu'il était nommé gouverneur de Foligno lorsqu'il mourut en 1553. Ses *Rime* furent imprimées pour la première fois, Venise, 1580, in-8°. L'abbé Vincent Cavallucci en donna une meilleure édition, intitulée : *Rime di Francesco Beccuti Perugino detto il Coppetta*, etc., Venise, 1751, in-4°. On trouve beaucoup de morceaux de lui, tant sérieux que plaisants, dans presque tous les recueils de poésies du 16e siècle.

BECDELIÈVRE (Anne-Christophe, marquis de), né en 1774, fils du 1er président de la chambre des comptes de la Bretagne, qui mourut le 7 mai 1792. Il émigra fort jeune, fit les premières campagnes de l'armée de Condé, et rentra en France à la fin de 1794, pour servir dans les armées royales de l'Ouest. Major général sous les ordres de Scépeaux, il reçut en juillet 1755, près d'Oudon, une balle dans la poitrine, et mourut le 10 août suivant des suites de sa blessure.

BECELLI (Jules-César), poëte italien et écrivain fécond, né à Vérone en 1683, mort en mars 1750, était membre d'un grand nombre d'académies où il fit de fréquentes lectures. Ses ouvrages les plus importants sont la *Traduction* des cinq premiers livres d'Hérodote, du latin en italien, Vérone, 1733; L'*Oreste vindicatore*, tragédie, id., 1728, in-8°; six comédies en vers, imprimées de 1740 à 1747, in-8°.

BECERRA (Gaspard), habile sculpteur espagnol, né vers 1520 à Baeza, mort à Madrid en 1570, fut élève de Michel-Ange, embellit les églises de sa patrie de christs, de vierges et de saints dans la grande manière de ce peintre, au lieu des figures barbares et contrefaites qu'on y voyait auparavant, et, par ses talents comme peintre et comme architecte, eut une grande influence sur le goût de ses compatriotes.

BECHAD (Grégoire), poëte, né dans le Limousin, composa par l'ordre de l'évêque Eustorge, vers 1106, l'*Histoire* de la délivrance ou de la prise de Jérusalem par les croisés français en 1099. Ce poëme, écrit en vers français ou limousins, suivant l'évêque de la Ravallière, ou en latin, suivant D. Rivet, n'est connu que par la mention que Geoffr. de Vigeois en fait dans sa Chronique.

BECHER (Jean-Joachim), célèbre chimiste, né en 1628 à Spire, fut professeur de médecine à Mayence, conseiller aulique de l'Empereur et 1er médecin de l'électeur de Bavière, et mourut à Londres en 1685. Ses principaux ouvrages sont : *Physica subterranea*, Francfort, 1669, in-8°; Leipzig, 1739; *Institutiones chemicæ*, Francfort, 1664; Amsterdam, 1665; *Epistolæ chymicæ*, ib., 1673, etc.

BECHET (Antoine), chancelier d'Uzès, né en 1649 à Clermont, mort en 1722, est auteur d'une *Histoire du ministère du cardinal Martinusius*, Paris, 1717, in-12; et d'une traduction des *Lettres du baron de Busbecq*.

BECHET (Cosme), avocat au parlement de Paris et au présidial de Saintes pendant le 17e siècle, a composé l'*Usance de Saintonge entre Mer et Charente*, 1701; *Traité des Successions légitimes*, 1687; *Commentaire* sur la coutume de St.-Jean-d'Angely, 1689.

BECHET (Jean-Baptiste) historien, né près de Salins, en 1759, au village de Cernans, quitta le séminaire pour entrer chez un commissaire à terrier, et devint arpenteur à la suppression des redevances territoriales. Élu membre de l'administration du Jura, il concourut aux mesures prises pour organiser la résistance aux décrets de la Convention après le 31 mai, fut destitué, arrêté et emprisonné au fort Saint-André. Mis en liberté il chercha un asile en Suisse contre de nouvelles poursuites, fut

réintégré après le 9 thermidor, puis, à la création des préfectures, nommé secrétaire général de celle du Jura. En 1816, il demanda sa retraite et alla habiter Besançon, où il s'occupa de travaux historiques, et mourut le 7 janvier 1830. On a de lui : *Notions sur les nouveaux poids et mesures; les Annuaires du Jura* de 1803 à 1812; *Examen critique de la* 8e *satire de Boileau;* fragments du *Jura ancien et moderne;* les *éloges* de l'abbé Jacques et de M. Courtois de Bressigny; *Recherches historiques sur la ville de Salins,* 2 vol. in-12, 1828.

BECHSTEIN (Jean-Mathieu), naturaliste allemand, né à Waltershausen, le 11 juillet 1757, s'occupa dès l'enfance d'histoire naturelle. A vingt ans, obligé de céder à la volonté de son père, il étudia la théologie à l'université d'Iéna, mais sans négliger son étude favorite, et en s'occupant de physique et de mathématiques. Au moment d'accepter une cure, on lui proposa une place de professeur d'histoire naturelle, de mathématiques et d'artillerie à Schepfenthal; il accepta, mais se rendit d'abord à Dessau pour y suivre des chasses célèbres, et à Reckhahn pour y étudier au bord des lacs les mœurs des oiseaux aquatiques. C'est là qu'il commença à écrire sur l'histoire naturelle, proposa un plan d'enseignement qui servit de base à l'académie forestière créée plus tard. Bachstein, ne pouvant faire adopter ses idées au gouvernement, acheta une terre libre près du lieu de sa naissance, et ouvrit son école qui éprouva bientôt des entraves; Bechstein quitta son pays, et se retira chez le duc de Saxe-Meiningen qui le nomma directeur de son académie forestière, membre de la chambre ducale et du grand collége des eaux et forêts : le prince mit en outre à sa disposition trente acres de forêts, une ménagerie et une faisanderie. Cet établissement a exercé la plus grande influence : plus de 400 élèves en sont sortis qui ont répandu en Allemagne les connaissances acquises par les leçons de Bechstein. Ce naturaliste est mort en 1811; on a de lui 25 ouvrages sur l'histoire naturelle, la chasse et les forêts. Les principaux sont : *Getreue Abbildungen,* etc. (Représentations exactes d'histoire naturelle), Nuremb., 1796 et suiv. 8 vol. in-8°, fig.; *Histoire naturelle de l'Allemagne dans les trois règnes,* Leipzig, 1791-1809, 4 volumes in-8°, fig.

BECICHEMI (Marino), savant philologue, né vers 1468 à Scutari. En 1477, pendant que les Turcs assiégeaient cette ville, il parvint à s'échapper, et gagna Dolcigno, où il trouva des parents qui l'envoyèrent faire ses études à Brescia. Revenu à Dolcigno, il fut mis à vingt ans à la tête de l'école de Raperze, entra comme secrétaire près de Melch. Trevisano, amiral en chef de la république de Venise, fut chargé de missions à Naples et en France, ouvrit à Venise une école de littérature, puis à Padoue; se mit sur les rangs pour succéder à J. Calphurnius; et s'étant vu préférer le grammairien Regio, il quitta Padoue pour Brescia, où il professa pendant 16 ans la langue latine. Enfin, en 1519, l'Académie de Padoue lui fit offrir la chaire d'éloquence, et il la remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1526. On cite de lui : *Oratio quâ Brixio senatui gratias agit. Prælectio in Plinium,* etc., 1504-1506; *Orationes tres,* Venise, 1525; *Panegyricus Lauredano,* etc., 1504, 1506.

BECIUS (Jean), né en Hollande en 1622, devint ministre à Middelbourg dans la Zélande, d'où il se fit chasser à cause de son socinianisme. En 1686, Oldembourg l'attaqua fortement dans sa *Vérité prouvée contre le mensonge,* où il l'accusait d'impiété. Les ouvrages de Becius sont : *Apologia modesta et christiana,* 1668, in-4°; *Probatio spiritûs autoris Arii redivivi,* 1669, in-4°. Cet Arius ressuscité est Nicolas Hornius; *Institutio christiana,* Amsterdam, 1678, in-8°, etc., etc.

BECK (Jean, baron de), d'abord berger, puis postillon, puis soldat au service d'Espagne, passa par tous les grades, et devint lieutenant général et gouverneur du duché de Luxembourg. A la bataille de Thionville, le 7 juin 1639, Jean de Beck commandait l'avant-garde en qualité de sergent général de bataille. En 1641, il reprit la ville d'Aire sur le maréchal la Meilleraye; le 26 mai 1642, il se distingua à la bataille d'Honnecourt en Cambresis; en 1648, au blocus de Sens, après une charge brillante sur l'arrière-garde des gendarmes de Condé, le baron de Beck, témoin de la déroute de ses troupes, puis percé de coups et transporté à Arras, ne veut pas permettre de panser ses blessures et meurt peu de temps après de désespoir.

BECK (Jean-Josse), professeur de jurisprudence à Altdorf, né à Nuremberg, le 20 décembre 1684, fit ses études à Altdorf, à Iéna, à Leipzig, à Halle, exerça quelque temps la profession d'avocat dans sa ville natale, professa la jurisprudence à Altdorf, et mourut à Nuremberg le 3 avril 1744. On a de lui : *Tractatus de jure limitum,* 1739, in-4°; *Tractatus de jure detractionis, emigrationis et laudemii,* 1749, in 4°, etc.

BECK (Jean-Christophe), né à Bâle le 1er mars 1711, professeur d'histoire et de théologie, a écrit : *De diluvio noachico universali,* Bâle, 1738, in-4°; *De rebus Helvetiorum usque ad Vespasiani tempora,* 1742; *Introductio in historiam patriam Helvetiorum ad annum* 1743 *usque,* Zurich, 1744. Beck, de concert avec Aug.-J. Buxtorf, publia le supplément en 2 vol. in-fol. (1742-44) au grand *Dictionnaire historique* de Bayle.

BECK (Dominique), bénédictin du cloître d'Ochsenhausen, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle à Salzbourg, et inspecteur du Musée physico-mathématique de cette ville, naquit, en 1752, dans un village près d'Ulm. La ville de Salzbourg doit beaucoup à ses lumières, à ses talents pour l'enseignement, et à son zèle pour tous les établissements utiles. Il mourut le 22 février 1791. Ses principaux écrits sont : *Dilucidatio doctrinæ de æquationibus; Prælectiones mathematicæ; Theoria sinuum, tangentium,* etc.; *Institutiones physicæ; Institutiones mathematicæ; Essai abrégé d'une théorie de l'électricité,* 1787.

BECK (François-Henri), né en 1740 dans l'Alsace, était en 1765 professeur de philosophie au collége de Strasbourg, et trois ans après principal du collége de Metz. En 1772, le prince Clément de Saxe, archevêque et électeur de Trèves, l'attira auprès de lui et en fit son confesseur. Beck dénonça à l'assemblée du clergé de France et à la Sorbonne le *Febronius* de Hontheim (1775). L'année suivante, il fut nommé à un canonicat à Trèves, et deux ans après à Augsbourg : cette dernière nomination ne fut pas approuvée par Joseph II, qui ne pouvait lui pardonner son influence sur l'électeur, qui avait blâmé

les plans de l'Empereur. En 1781, l'archevêque de Trèves le fit conseiller intime et grand vicaire d'Augsbourg, et Pie VI lui conféra le titre de prélat de sa maison. Beck eut l'occasion de complimenter ce pontife à son passage par Augsbourg. Pendant un voyage qu'il fit en Alsace, on le desservit auprès de l'électeur de Trèves. En 1782, il revint à Augsbourg, puis à Ribauvilliers, près Colmar, où était sa famille. Il mourut dans cette ville, en 1828, à l'âge de 88 ans. Beck était lié avec l'abbé de Feller.

BECK (Chrétien-Daniel), théologien, littérateur, philologue et historien, né à Leipzig, le 22 janvier 1759, mort à Dresde le 13 décembre 1832, occupait avec éclat dans cette ville la chaire de littérature grecque et latine. En qualité de conseiller aulique du roi de Saxe, il exerçait d'ailleurs la censure sur les livres nouveaux. Parmi ses compositions relatives à la théologie, on cite ses *Commentarii historici decretorum religionis christianæ et formulæ Luther,* 1801, ouvrage protestant, et où l'auteur vise à l'érudition. Parmi ses autres publications, on distingue ses *éditions* de Pindare, Apollonius, Aristophane et Calpurnius; son curieux *Programme sur les études historiques et archéologiques;* son *Introduction à la connaissance de l'histoire de l'univers et des peuples,* 4 vol. in-8°, 1787, 1806. Depuis 1819, le laborieux Beck rédigeait le *Répertoire général de la littérature nouvelle et étrangère.*

BECK (Corneille), chanoine régulier de Saint-Augustin, seigneur de la maison d'Utrecht, au 15e siècle, est auteur d'une *Chronique* de son monastère et de quelques autres ouvrages.

BECK (David), habile constructeur d'orgues, vivait à Halberstadt en 1590; son premier ouvrage fut l'orgue de Saint-Martin de cette ville, mais ce qui fit sa réputation, ce fut l'orgue de l'église du château de Groningue, qu'il acheva de 1592 à 1596 avec l'aide de 9 ouvriers, et qui fut examiné solennellement et reçu par 53 des plus célèbres organistes et constructeurs d'orgues de l'Allemagne.

BECK (Michel), professeur de théologie et de langues orientales à Ulm, né dans cette ville le 24 janvier 1653, a publié une *Dissertation sur les accents des Hébreux dans la musique,* Iéna, 1678.

BECK (Pleichard-Charles), musicien allemand, vivait à Strasbourg vers le milieu du 17e siècle; il a fait imprimer *Erster theil neuer Allemanden balletten,* etc., 1654.

BECK (Jean-Philippe), de la même époque et dans la même ville, a fait imprimer *Allemanden, Giguen, Couranten,* etc., 1677.

BECK (Godefroid-Joseph), né à Podiebrad en Bohême, le 15 novembre 1723, mort à Prague le 8 avril 1787, fut un excellent organiste à l'église de Saint-Égide à Prague, entra dans l'ordre des dominicains, se rendit en Italie en 1752, fut à son retour nommé professeur de philosophie à l'université de Prague et enfin supérieur et provincial de son ordre. Il a écrit beaucoup de musique d'église, et on cite de lui une grande symphonie dédiée à l'archevêque de Prague.

BECK (François) né en Allemagne, en 1731, entra au service de la cour de Manheim en 1770, se rendit à Paris, puis à Bordeaux où il devint directeur de concert vers 1780, et où il mourut le 31 décembre 1809. En 1776, il avait publié quatre œuvres de Symphonies, de 6 symphonies chaque œuvre: en 1783, il fit exécuter un *Stabat* qui fut fort applaudi; en 1789, il fit représenter le mélodrame de *Pandore;* on connaît de lui un *Gloria* et un *Credo;* et, en manuscrit, des quatuors pour violon et des sonates de piano.

BECKE (Léonard), musicien à l'église de Notre-Dame à Nuremberg, naquit dans cette ville en 1702 et mourut en 1769. Il jouait supérieurement du *hautbois d'amour,* et a laissé manuscrit des *partite* pour son instrument, luth et basse de viole.

BECKE (Jean-Baptiste), fils du précédent, naquit à Nuremberg le 24 août 1743, embrassa l'état militaire en 1762, devint adjudant près du baron de Rodh pendant la guerre de sept ans; après la guerre il fit avec son général un voyage à Stuttgard, prit des leçons du professeur Steinhard, partit pour la Suisse en 1764 et passa l'hiver à Mersebourg. Ayant perdu son général en 1766, il quitta le service, entra dans la chapelle de Maximilien III à Munich, alla passer 8 mois à Manheim auprès du célèbre Wendling, revint à Munich prendre des leçons de composition de Jos. Michl, et commença à publier ses ouvrages pour la flûte. Vers 1780, Becke était compté parmi les plus habiles flûtistes de l'Allemagne.

BECKE (Jean-Charles von der), jurisconsulte, né à Iserlohn, en 1750, mort le 21 août 1830, fut appelé en 1782 à faire partie de la régence de Gotha, fut chargé par son souverain de travaux importants et de plusieurs missions à l'étranger. En 1822, chef de la régence et appelé au ministère secret, il se démit des fonctions de chancelier; unissant aux connaissances d'un homme d'État le talent de la versification, il a fait imprimer un Recueil de poésies estimées.

BECKER (Daniel), médecin, né à Dantzig en 1594, mort professeur à Kœnigsberg en 1655, est auteur des ouvrages suivants: *Medicus microcosmicus,* etc., Rostock, 1622, et Londres, 1660; *Anatome infimi ventris,* Kœnigsberg, 1634, in-4°; *Historia morbi academ. Regiomontani,* ib., 1649, in-4°; *De Cultrivoro prussiaco,* ib., 1636, in-4°; *De unguento armario,* Nuremberg, 1662, in-4°; *Commentarius de theriacâ,* ib., 1549, in-4°.

BECKER (Daniel), fils du précédent, né à Kœnigsberg, en 1627, reçu docteur à Strasbourg, en 1652, nommé en 1663 médecin de l'électeur de Brandebourg, et mort en 1670, fut deux fois recteur de l'université de Kœnigsberg, et sept fois doyen de la faculté.

BECKER (Daniel-Christophe), fils du précédent, né à Kœnigsberg en 1658, reçu docteur à Utrecht en 1684, nommé professeur en 1686, et mort en 1690, n'ayant laissé qu'une thèse *De vulnere capitis.*

BECKER (Nicolas-Guillaume), auteur de quelques observations dans les *Mémoires des Curieux de la Nature.*

BECKER (Jean-Conrad), médecin d'Alsfeld, traducteur latin d'un ouvrage de botanique de Valentin, et auteur des traités suivants: *De paidoctoniâ inculpatâ ad servandam puerperam,* Jéna, 1629, in-8°; *Paradoxum medico-legale de submersorum morte sine potâ aquâ,* Jéna, 1794, in-8°, 1720, in-4°.

BECKER (Philippe-Christiern), graveur de pierres fines et de médailles, né à Coblentz vers 1675, appelé en Russie par Pierre le Grand, y perfectionna la monnaie, jusqu'alors fort négligée. Il excellait surtout dans le fini des armoiries.

BECKER (Guillaume-Gottlieb), un des archéologues les plus distingués de l'Allemagne, naquit le 4 novembre 1753, à Oberkallenberg en Saxe, étudia dans l'université de Leipzig de 1773 à 1776, et se livra de bonne heure à l'étude de l'antiquité. Il publia à cette époque des *Lettres à Élise*, ses *Épîtres à un Jardinier*, un écrit sur le *Costume dans les monuments* et une traduction du *Traité des costumes*, par Bardon. En 1777, il alla occuper une chaire à Dessau, passa en 1778 à Bâle où il se lia avec Mecheln, parcourut la Suisse, la France et la haute Italie. Revenu en Allemagne, il fut successivement nommé professeur de morale et d'histoire à l'Académie des Chevaliers à Dresde, conservateur des antiques et des médailles et conseiller de la cour électorale de Saxe. Becker mourut à Dresde en juillet 1813. Outre les ouvrages de lui déjà cités, il a donné une traduction en allemand de la *Composition du paysage*, du marquis de Girardin; une nouvelle édition de l'*Éloge de la folie*, par Érasme, avec des gravures d'après les dessins d'Holbein; *Almanach du plaisir social; Constructions horticulturales et rurales*, et enfin *Augusteum*, ou *Description des monuments qui se trouvent à Dresde*, 13 cahiers de texte et 154 planches gravées, 1805 à 1812, 3 vol. in-fol., un des plus beaux monuments de la science archéologique.

BECKER (Philippe-Jacob), peintre badois, né à Pforzheim le 15 juillet 1759, visita l'Italie en 1776 et y resta 7 ans. De retour dans sa patrie, il rentra en 1784 au service de son souverain comme peintre de la cour, devint plus tard, directeur de la galerie de tableaux et fut chargé d'enseigner le dessin aux enfants de la famille ducale. Il mourut le 13 août 1829. Il peignait le paysage, le portrait et les animaux.

BECKER (Dietrich ou Thierry), violoniste et compositeur du sénat de Hambourg, vers le milieu du 17e siècle, a fait imprimer des sonates pour violon, viole da gamba et basse continue, Hambourg, 1668; *les Fruits du printemps musical,* recueil d'harmonie instrumentale, à 3, 4, 5 parties, ibid.

BECKER (Jean), organiste de la cour à Cassel, né le 1er septembre 1726 à Helsa, mort en 1803, a écrit beaucoup de musique d'église, et a publié un livre de *Cantiques,* Cassel, 1771.

BECKER (Charles-Louis), né dans un village de la Saxe en 1756, mort en 1812, a été organiste et musicien et a publié *Ariettes und Lieder und klavier,* 3 recueils, Gottingue, 1784, et d'autres morceaux pour piano.

BECKERS (Jean de), carme déchaussé de Bruxelles, mort le 25 novembre 1763 à 84 ans, a publié *Enchiridion scripturisticum tripartitum,* Bruxelles, 1745-1748, 4 vol. in-12; *Description du marquisat d'Anvers, de la seigneurie de Malines et du Brabant wallon,* Brux., 1756.

BECKET (Thomas), évêque anglais, connu sous le nom de Thomas de Cantorbéry, naquit à Londres le 21 décembre 1119 (quelques personnes disent 1117). Son père, Gilbert Becket, était un commerçant de la Cité, et avait été shérif de Londres. Un motif de piété l'engagea à faire un pèlerinage à Jérusalem; il fut pris et fait esclave par un détachement de Sarrasins; la fille de son maître prit de l'amour pour lui, lui procura le moyen de briser ses fers, et l'accompagna dans sa fuite. Il l'amena à Londres, et voulut récompenser le service qu'elle lui avait rendu. Après avoir consulté plusieurs évêques, il la fit baptiser sous le nom de *Mathilde,* et l'épousa. C'est de ce mariage qu'est né Thomas Becket. Après avoir été quelque temps à l'université d'Oxford, il vint achever ses études à l'université de Paris, et alla ensuite étudier la théologie à Bologne, en Italie. Sur la recommandation de Théobald, archevêque de Cantorbéry, Henri II le nomma grand chancelier, et précepteur de son fils. Il affecta dans cette place un faste extraordinaire. En même temps qu'il cherchait à se rendre populaire par ses libéralités, il avait soin de cultiver la faveur du roi par un dévouement sans réserve. Il suivit ce prince dans une excursion à Toulouse, en 1159, ayant 1,200 chevaux à sa solde, et un cortége de 700 chevaliers ou gentilshommes. Envoyé à Paris pour proposer le mariage du prince Henri, fils du roi, avec la fille aînée du roi de France, Louis le Jeune, il réussit dans sa négociation, et ramena la jeune princesse en Angleterre. L'archevêque de Cantorbéry étant mort en 1162, Henri employa toute son influence sur le chapitre de Cantorbéry pour faire nommer Becket à ce siége important. Dès qu'il eut reçu l'institution du pape Alexandre III, qui était alors en France ainsi que Henri II, il envoya au roi sa démission de la place de chancelier. Cette mesure déplut beaucoup à Henri, qui, à son retour à Londres, fit un accueil très-froid au nouvel archevêque. Dès ce moment, Becket se montra sous un aspect tout nouveau. Ce même homme, qui venait d'étaler un faste exagéré, prit tout à coup le maintien grave, l'habit modeste, les mœurs régulières et austères du religieux le plus dévot. Il portait un cilice, et se donnait souvent la discipline; il ne se nourrissait que de pain et d'eau. Il s'annonça comme le défenseur ardent des priviléges du clergé. Un ecclésiastique qui avait commis un meurtre ne pouvait être traduit que devant les tribunaux ecclésiastiques, et très-peu de coupables y étaient condamnés. Un clerc ayant à cette époque séduit la fille d'un gentilhomme du comté de Worcester, assassina ensuite le père. L'indignation publique qu'excita cette atrocité détermina le roi à ordonner que le coupable fût traduit devant le tribunal civil. Becket s'y opposa, et, réclamant le privilége du clergé, fit juger le meurtrier par l'officialité, qui ne le condamna qu'à être dégradé. Henri, indigné, convoqua un conseil général des nobles à Clarendon, où, parmi plusieurs restrictions mises aux prétentions de l'Église, il fut statué que les clercs accusés d'un crime seraient jugés par les tribunaux civils. Becket, voyant que tous les barons et un grand nombre de prélats avaient adopté les décrets de l'assemblée, fut obligé de s'y soumettre, et fit le serment de les observer. Le roi, ayant envoyé les *Constitutions de Clarendon* au pape Alexandre, pour lui demander de les ratifier, ce pontife les rejeta. Becket, fort de cette décision du pape, rétracta hautement le consentement qu'il avait donné, et, pour se punir lui-même de sa criminelle faiblesse, s'imposa des austérités et des macérations proportionnées à l'énormité de l'offense. Il refusa même de faire aucune fonction de la dignité épiscopale, jusqu'à ce qu'il eût obtenu l'absolution du pape, qui ne la lui fit pas attendre longtemps. Dès ce moment, Henri prit la résolution de se venger d'un prêtre ingrat et parjure. L'archevêque fut

dénoncé à un parlement convoqué à Northampton en 1165, comme ayant violé le serment d'allégeance qu'il avait prêté au roi ; il fut condamné, tous ses biens personnels furent confisqués, les revenus de l'archevêché furent saisis ; lui-même, se voyant abandonné par les siens, ne trouva de sûreté que dans la fuite, et se retira en France, où il trouva secours et protection, malgré les instances de Henri auprès de Louis le Jeune, pour engager ce monarque à ne pas donner asile à un sujet rebelle. Becket, de sa retraite, écrivit aux évêques d'Angleterre que le pape avait annulé les *Constitutions de Clarendon*, et, en conséquence, lança des excommunications contre plusieurs fonctionnaires publics, comme ayant concouru à violer les droits de l'Église. Henri, toujours plus irrité, bannit en France tous les parents de l'archevêque, défendit à tous ses sujets de correspondre avec lui et de lui faire passer de l'argent; il défendit même qu'on priât pour lui dans les églises. Becket ne se laissa point intimider par la persécution. Louis, vaincu par l'offre que lui fit Henri, de prendre pour arbitre le clergé de France, se déclara hautement contre le primat, qui consentit enfin à des conditions d'accommodement. Henri II eut une entrevue avec Becket sur la frontière de Normandie, et il s'abaissa jusqu'à tenir la bride du cheval de ce prélat, lorsqu'il descendit de cheval et qu'il y remonta. Becket retourna en Angleterre, où, se montrant aussi indépendant de l'autorité royale qu'auparavant, il refusa d'absoudre les évêques qu'il avait suspendus et excommuniés. Henri, poussé à bout par ce nouveau trait de désobéissance et d'orgueil, dit, au milieu de sa cour : « Ne trouverai-je pas un ami qui me délivre de ce brouillon de prêtre? » Ces paroles ne furent pas perdues. Quatre gentilshommes de la maison de Henri, dont l'histoire a conservé les noms, Réginald Fitzurse, Guillaume de Traci, Hugues de Morville et Richard Brito, s'engagèrent, par serment, à venger l'injure faite à leur roi. Ils s'embarquèrent pour l'Angleterre et arrivèrent par des routes différentes à Cantorbéry, où, s'étant réunis, ils se rendirent au palais archiépiscopal. Ils trouvèrent le primat conversant dans sa chambre, avec quelques-uns de ses moines. Ils lui annoncèrent qu'ils venaient lui signifier les ordres du roi, et firent sortir les moines de la chambre; mais Becket les rappela bientôt, lorsque aux premiers discours des chevaliers il démêla leurs intentions hostiles. Les meurtriers allèrent dans la cour du palais, en ouvrirent les portes aux soldats qu'ils avaient amenés avec eux, et, dépouillant le vêtement qui cachait leur armure, ils rentrèrent dans le palais avec une hache dans une main et leur épée nue dans l'autre. Becket, sans montrer aucun symptôme de crainte, se rendit à l'église pour assister à l'office. Dès qu'il y fut, les moines voulurent en barrer la porte : « Je vous le défends, dit-il ; je ne veux faire aucune résistance, et je suis prêt à mourir. » Il se plaça sur les marches du chœur. « Où est l'archevêque? dit Réginald. — Le voici, dit Becket, d'un ton calme. — Sors d'ici et fuis, reprit l'assassin. — Ni l'un ni l'autre, répliqua Becket; vous voulez mon sang, versez-le : puisse-t-il servir à rendre à l'Église, la liberté et la paix! mais je vous défends, au nom de Dieu, de faire le moindre mal à aucun de mes religieux. » Alors Réginald le frappa d'une massue; le primat, les mains jointes, offrit sa tête à un second coup, en disant : « O mon Dieu! je vous recommande mon âme et le salut de l'Église, » et il tomba sous les coups redoublés des meurtriers, le 29 décembre 1170. Le bruit de cette catastrophe excita un mouvement d'horreur et de consternation dans toute l'Angleterre. Quand la nouvelle en parvint à Henri, qui était alors en Normandie, il donna des marques de la plus profonde affliction. Il envoya sur-le-champ à Rome des ambassadeurs pour désavouer solennellement toute participation à l'attentat qui venait d'être commis. Le pape Alexandre refusa d'abord de recevoir les ambassadeurs, et ce ne fut qu'à force d'instances, de largesses et de soumissions, qu'ils parvinrent à calmer un peu l'indignation du saint-père. Henri envoya en même temps à Cantorbéry deux de ses chapelains, chargés d'exprimer aux religieux sa douleur et son innocence. Il ordonna de faire enterrer l'archevêque avec une pompe conforme à sa dignité. Dès lors, tout office cessa dans l'église de Cantorbéry, et ce ne fut qu'au bout d'un an qu'elle fut consacrée de nouveau par ordre du pape, et qu'on y reprit la célébration du service divin. Un concours continuel de zélés catholiques venait honorer la tombe de ce nouveau martyr ; chaque jour, on proclamait quelque nouveau miracle qui s'y était opéré, et, deux ans après, Becket fut canonisé. Henri étant revenu en Angleterre, se rendit à Cantorbéry pour y faire une espèce de pénitence publique. Dès qu'il fut à la vue de l'église, il descendit de cheval, et pieds nus, vêtu en pèlerin, il s'approcha de la tombe de Becket, se prosterna et se soumit à recevoir de la main d'un moine une sévère flagellation ; enfin, il passa ce jour-là et la nuit entière, à genoux sur la pierre, et sans prendre aucune nourriture. On conçoit que Becket a dû être jugé fort diversement par les historiens. Ses contemporains, et ceux qui ont parlé de lui avant la réformation, ne l'ont guère considéré que comme un saint évêque, martyr de son zèle héroïque pour le maintien de sa religion. La plupart des écrivains protestants l'ont regardé comme un fanatique défenseur de la tyrannie et des usurpations de la cour de Rome. Les politiques n'ont vu en lui qu'un hypocrite factieux et un sujet rebelle, dont le zèle religieux n'était que le masque d'une ambition démesurée. Il est possible de trouver un juste milieu entre ces jugements si divers. En 1221, Henri III fit transporter le corps de Becket avec une solennité extraordinaire, dans une chapelle particulière, décorée avec la plus grande magnificence, et qui s'enrichit encore par les dons et les offrandes des personnes pieuses. L'anniversaire de cette translation devint une fête générale, qui attirait un nombreux concours. Tous les cinquante ans, après la translation, on célébrait un jubilé, pour lequel le pape accorda les indulgences plénières à ceux qui venaient visiter la tombe du saint archevêque. On a compté jusqu'à cent mille pèlerins qui ont été inscrits, en une seule année, sur les registres de l'église de Cantorbéry. La dévotion aux reliques de St. Thomas avait effacé, en libéralité, les hommages qu'on rendait à Dieu, et même à la Vierge : on cite une année où il n'y eut aucune offrande sur l'autel consacré à Dieu, où il n'y eut que 4 liv. 1 s. 8 d. sterl. déposés sur l'autel de la Vierge, tandis que la chapelle de St. Thomas reçut 950 liv. 6 s. 3 d. sterl. Le roi de France, Louis VII, fit en personne un pèlerinage au tom-

beau de Becket, et déposa sur l'autel un joyau estimé le plus riche de la chrétienté. Cette fureur de dévotion dura jusqu'au règne de Henri VIII. Ce prince commença par s'emparer du riche trésor amassé pendant plus de deux siècles sur l'autel de Becket, et fit ensuite sommer le saint de paraître devant sa cour de justice; le saint n'ayant pas obtempéré à la citation, fut jugé en forme et condamné comme traître; son nom fut rayé du calendrier; l'office de sa fête fut effacé de tous les bréviaires; ses os furent brûlés, et ses cendres jetées au vent. Hubert, Guillaume de Cantorbéry, Alain, abbé de Déoche, et Jean de Salisbury, avaient chacun écrit la *Vie de saint Thomas.* Le pape Grégoire II fit faire une compilation de ces quatre auteurs, connue sous le nom de *Quadrilogus,* ou *Histoire quadripartite.* L'ouvrage de Jean de Salisbury, qui fut chapelain de Thomas, et présent lorsqu'on l'assassina, a été imprimé en 1611. Le *Quadrilogus* a été publié à Bruxelles, 1682, in-4°, par le P. Lupus (Wolf), Camboust de Pontchasteau a donné en français (sous le nom de *Beaulieu*) une *Vie de St. Thomas,* 1674, 1679, in-4°.

BECKETT (Guillaume), chirurgien anglais, mort dans le comté de Berk en 1738, a donné : *Chirurgical remarks,* Londres, 1709; *Cure of cancers,* ibid., 1712, in-8°; *Chirurgical observations,* ibid., 1740, in-8°.

BECKETT (Isaac), graveur anglais du 18e siècle, a gravé des sujets et des portraits d'après Vandyck, Kneller, etc.

BECKFORD (William), alderman, maire de Londres, né en 1690, mort en 1770, s'occupa de littérature. On a attribué en partie à ses refus de protection, le désespoir et la mort de Chatterton.

BECKINGHAM (Charles), poëte anglais, fils d'un marchand de toiles, né en 1699 à Londres, mort en 1730, a donné au théâtre *Henri IV, roi de France,* et *Scipion l'Africain,* deux tragédies qui ont eu du succès.

BECKINGTON (Thomas), prélat anglais, né à Beckington (Somerset), vers la fin du 14e siècle, fut gouverneur du roi Henri VI, qui le nomma successivement secrétaire d'État, garde du sceau privé et enfin évêque de Bath et Wells en 1443. Il mourut à Wells en 1464 ou 1465, laissant une grande réputation de vertu et de savoir. Il avait composé sur le droit des rois d'Angleterre à la couronne de France, un ouvrage latin conservé dans la bibliothèque *Cottonienne,* et un volume de *Sermons.*

BECKMANN (Jean), économiste, né à Hoye dans le Hanovre, en 1739, professa en 1762 la physique et l'histoire naturelle au gymnase luthérien de Saint-Pétersbourg, visita la Suède, où il s'arrêta pour profiter des leçons de Linné; fut appelé en 1766 à l'université de Gottingue, où il enseigna pendant près de 50 ans. Le premier il donna des leçons d'économie rurale, de science commerciale et de technologie, appliquées au côté pratique. Dans le même temps il puisait dans la bibliothèque de cette ville cette vaste érudition, cette instruction encyclopédique qu'on trouve dans ses *Notices sur l'histoire des découvertes dans les arts et métiers,* Leipzig, 1783-1805, 5 vol. in-8°, où il en cherche l'origine dans l'antiquité la plus reculée, la marche progressive à travers les siècles et le perfectionnement par les modernes, avec une patience et une sagacité remarquables. La même profondeur de connaissances se fait remarquer dans son *Histoire des plus anciens voyages faits dans les temps modernes,* que la mort l'empêcha de terminer. Beckmann s'occupa également de travaux littéraires, donna plusieurs éditions d'auteurs latins qui exigeaient beaucoup d'instruction philologique, et fournit un grand nombre de *mémoires* à la Société royale des sciences de Gottingue, dont il était membre. Tous ses autres ouvrages, écrits en allemand ou en latin, roulent sur le commerce, sur les lois d'administration générale, de police et d'économie politique. Il mourut le 3 février 1811.

BECKMANN (Jean-Frédéric-Théophile), organiste de la grande église de Celle, né en 1737, mort le 25 avril 1792, fut un des plus habiles pianistes du 18e siècle. Il excellait dans l'improvisation; il a publié des sonates et des solos pour son instrument, et fait représenter avec succès à Hambourg en 1782, l'opéra de *Lucas et Jeannette.*

BECKMANN (Jean-Christophe), historien et géographe, né à Zerbst en 1641, mort le 6 mars 1717, à Francfort, où il professait l'histoire, le grec et la théologie, a donné *Historia orbis terrarum geographica et civilis,* 1673, et quelques ouvrages pleins de savantes recherches sur la maison d'Anhalt.

BECKMANN (Gustave-Bernard et Othon-David-Henri), deux frères, professeurs de droit à Gottingue, nés à Dewitz (Mecklembourg-Strélitz) en 1720 et 1722, morts en 1783 et 1785, enseignèrent ensemble et furent constamment attachés aux mêmes travaux. Othon publia, après la mort de son frère, un ouvrage sous le titre de *Becmannorum fratrum consultationes juris,* etc., Gottingue, 1783-1784, in-4°.

BECKNER (Volney), né à Londonderry en Irlande, fils d'un matelot, accompagnait son père dans une traversée du Port-au-Prince en France. La fille d'un passager tombe à la mer; Beckner père s'élance pour sauver l'enfant, lorsqu'un énorme requin qui nageait dans les eaux du navire s'avance rapidement vers le matelot. En vain, l'équipage fait feu sur le monstre, il va saisir sa proie. Tout à coup le jeune Beckner, une épée à la main, se précipite dans les flots, plonge sous le requin et lui enfonce l'arme jusqu'à la poignée, détournant ainsi sa fureur sur un nouvel ennemi. Pendant l'horrible lutte, des cordes sont jetées aux deux marins : tous deux parviennent à les saisir, on les élève hors de la mer, déjà ils sont à l'abri. Aussitôt le requin s'élance d'un bond furieux, saisit de ses dents acérées le jeune Beckner par le milieu du corps, et coupe en deux sa victime dont il emporte et dévore la moitié. Cet héroïque enfant avait un peu moins de 12 ans.

BECKWITH (George), général anglais, né en 1753, entra dans la carrière des armes, en 1771, comme enseigne dans le 37e régiment d'infanterie. Lieutenant en 1775, il s'embarqua pour l'Amérique du Nord et servit comme adjudant dans l'expédition de Charlestown, combattit à Brooklyn, à Whiteplains, à Brandywine et Germantown, et revint, en 1778, à Philadelphie avec le grade de capitaine. En 1781, il accompagna Arnold à l'attaque de New-London, et rendit des services diplomatiques et militaires jusqu'en 1793 où il fut nommé

gouverneur de l'île Bermude. Au printemps de 1803, il revint en Angleterre à la paix d'Amiens ; en 1804, commandant les forces militaires dans les îles du Vent et Sous-le-Vent. Le 28 janvier 1809, Beckwith fit voile de la baie de Carlisle vers la Martinique, débarqua le 30 et, en 25 jours opéra la conquête de la plus importante possession des Français en Amérique. Il s'empara en janvier 1820 de la Guadeloupe et retourna aux Barbades où il ne s'occupa plus que de l'administration du pays. Forcé pour raison de santé de solliciter son rappel, il revint en Angleterre en 1814 ; en octobre 1816, il accepta le commandement des forces britanniques en Irlande, revint en mars 1820 en Angleterre, et mourut le 20 mars 1823 à Londres.

BECKWITH (Jean), docteur en musique et organiste de la cathédrale de Saint-Pierre à Norwich, né à Oxford et mort vers 1820, a publié des *sonates* pour piano, des *antiennes*, des *glees* et un concerto pour l'orgue.

BÉCLARD (Pierre-Augustin), médecin et célèbre anatomiste, le premier qui ait fait une application spéciale de l'anatomie à la chirurgie, et donné aux opérations chirurgicales une précision mathématique, naquit, le 15 octobre 1785, à Angers, où il fit les premières études de son art, qu'il vint perfectionner à Paris en 1808. En 1809 et 1810, il obtint successivement, à l'école de médecine et à l'école pratique, les premiers prix d'anatomie, de physiologie, d'histoire naturelle médicale, de chimie et de physique ; fut choisi par M. Roux, pour être chirurgien en second de l'hôpital de la Charité, et répétiteur de son cours. En 1811, il fut nommé au concours professeur à la Faculté, et, bientôt après, chef des travaux anatomiques. Il succéda à M. Dupuytren ; il avait alors 30 ans, et était devenu chirurgien en second de l'hôpital de la Pitié. Appelé, en 1818, à la chaire d'anatomie de la Faculté, il professa depuis cette époque avec le plus grand succès, lorsqu'il mourut, le 17 mars 1825, d'une fièvre cérébrale. On a de lui : *Additions à l'Anatomie général de Xavier Bichat, pour servir de complément aux éditions en 4 vol.*, Paris, 1821, in-8° ; *Éléments d'anatomie générale,* ou *Description de tous les genres d'organes qui composent le corps humain,* ibid., 1823, in-8° ; *Mémoire sur les acéphales ; Mémoires sur les blessures des vaisseaux ;* idem *sur l'ostéologie ; Essai sur l'embryologie ; Dissertations sur les affections locales des nerfs.*

BECQUET (Antoine), célestin et bibliothécaire de la maison de son ordre à Paris, né en 1654, mort le 20 janvier 1730, est auteur de l'*Histoire de la congrégation des célestins de France,* en latin, Paris, 1719, in-4°.

BECQUEY (Augustin-Joseph), né à Vitry-le-Français en 1755, prêtre en 1779, puis vicaire à Sainte-Menehould, ensuite curé de Saint-Loup à Châlons, en 1782, chanoine de la cathédrale en 1786, fit le serment, fut arrêté pendant la terreur, se rétracta et rouvrit l'église de Saint-Loup, qu'il desservit de nouveau. Quand le diocèse de Châlons fut rétabli, il fut nommé premier grand vicaire. Mort en 1827.

BECQUIÉ (J. M.), né à Paris en 1800, mort le 10 novembre 1825, élève de Tulou et de Guillou, 1re flûte de l'Opéra-Comique de Paris en 1821, a publié des *Variations* sur l'air *Il pleut, Bergère,* et sur la ronde d'*Emma ;* des airs variés, et des fantaisies pour flûte et piano.

BÉCRI-MUSTAPHA, favori et compagnon de débauche du sultan Amurath IV. Dans le commencement de son règne, le jeune sultan parcourait, déguisé, les rues de Constantinople. Il aperçut un homme qui se roulait dans la fange, et qui excitait la risée de la populace. Il demanda quel était cet insensé ; on lui dit que c'était un malheureux pris de vin. Au même moment l'ivrogne se lève, et commande impérieusement à Amurath de se déranger. — « Ne sais-tu pas, répond Amurath, que je suis le sultan ? — Et moi, dit Bécri-Mustapha, je suis Mustapha l'ivrogne : si tu veux me vendre Constantinople, je serai à mon tour Amurath le sultan, et tu seras Bécri-Mustapha. — Et avec quoi me paierais-tu cette ville ? — Que cela ne t'embarrasse pas ; je ferai plus, je t'achèterai toi-même ; car tu n'es que le fils d'une esclave. » A ces mots, il se recouche, et se remet à dormir. Le prince fait transporter le dormeur dans le sérail. A son réveil, Bécri-Mustapha se trouve dans une chambre magnifique. Il interroge ceux qu'on a laissés à dessein autour de lui. On lui raconte son aventure, et l'engagement qu'il a pris. Il réfléchit, demande un pot de vin pour reprendre ses forces, le cache sous sa robe, et paraît devant le terrible sultan : « Où sont, dit-celui-ci, les millions qui doivent payer Constantinople ? » Bécri-Mustapha tire son pot de dessous sa robe, et répond en riant : « Voilà ce qui pouvait acheter hier tous les États de Ta Hautesse : laisse-moi te faire connaître ce trésor ; il est préférable à tous ceux de l'univers. » La gaieté de l'ivrogne amuse le sultan ; il boit, sent une douce chaleur courir dans toutes ses veines, s'endort, et se réveille la tête pesante, le cœur plein de colère. Bécri-Mustapha lui persuade que le remède est à côté du mal, et que, pour se guérir, il lui suffira de boire encore. Amurath l'écoute, et prend dès lors un goût si décidé pour le vin, et une amitié si singulière pour Bécri-Mustapha, qu'il ne peut plus se passer ni de l'un ni de l'autre. Cet obscur et ignoble ivrogne devint un de ses plus sages musahils ou conseillers privés, comme il prouva, par sa bravoure aux siéges fameux d'Érivan et de Bagdad, qu'il était un de ses meilleurs et de ses plus fidèles soldats. Bécri-Mustapha mourut quelques années avant son maître : Amurath le pleura, et porta son deuil.

BECTAS, aga des jannissaires, fut le chef de la révolte fameuse qui devait renverser du trône Mahomet IV, presque à son avénement, l'an de l'hégire 1059 (1649 de J. C.). Le prétexte du soulèvement fut l'altération des monnaies, par laquelle les janissaires voyaient leur paye diminuée ; mais le motif secret était la jalousie et l'ambition de la vieille sultane Kcasem, qui, pour s'assurer de Bectas, lui avait promis le vizirat. Les conjurés se rassemblèrent au milieu de la nuit et Bectas força le grand vizir Sinus de comparaître devant cette assemblée séditieuse. Ce ministre, qui avait autant de prudence que de courage, dissimula les affronts qu'il reçut de Bectas, jura sur son cimeterre qu'il était prêt à reconnaître Soliman pour son légitime souverain, et que, dès la pointe du jour, il se transporterait lui-même au sérail pour le proclamer. L'aga eut l'imprudence de laisser sortir Sinus de la mosquée. En moins de deux heures, le grand vizir fit

prendre les armes à toute la maison militaire du sultan, aux spahis, à tous les pachas qui se trouvaient à Constantinople. La sultane Kiasem fut mise aussitôt à mort. Bectas prit la fuite, et alla chercher un asile sous le toit ignoré d'un homme du peuple. Dès le lendemain, il fut découvert, traîné jusqu'au sérail, où le fatal lacet fit justice de son crime.

BECTOZ (Claudine de) naquit près de Grenoble vers 1480, et entra jeune dans le monastère de St.-Honorat, en Provence, où elle prit le nom de *sœur Scolastique.* Un savant religieux de Lérins, *Denis Faucher,* ou *Fauchier,* lui enseigna les langues anciennes; elle y fit des progrès surprenants en assez peu de temps : elle écrivait en latin avec tant de grâce, que sa réputation franchit les bornes de sa province, et parvint à la cour de François Ier qui, dit-on, était en correspondance avec elle, et qui, passant en Provence avec la reine Marguerite de Navarre, sa sœur, se détourna de sa route pour visiter Claudine de Bectoz. Elle devint abbesse de son couvent, et mourut en 1547. Ses ouvrages ne sont pas parvenus jusqu'à nous.

BEDA (Noel) naquit sur la fin du 15e siècle, en Picardie, ou plutôt dans le diocèse d'Avranches, selon Duboulay. Il fut principal du collége de Montaigu, à Paris, en 1502, docteur en 1507, et syndic de la faculté de théologie vers 1520. Il porta dans cette place un zèle turbulent, dont il finit par être la victime. Deux sortes de personnes furent en butte à ses persécutions : les théologiens, qui paraissaient vouloir secouer la rouille scolastique, et les gens de lettres, dont il redoutait la critique en matière de religion. Il poursuivit le docteur Merlin, qui avait fait l'*Apologie d'Origène,* Lefèvre d'Étaples, qui croyait voir trois Madeleines dans l'*Évangile,* Érasme, dont les *Paraphrases* s'éloignaient de la précision théologique. Il réussit à faire censurer ce dernier par la faculté; mais son crédit échoua contre le *Miroir de l'âme pécheresse* de la reine de Navarre. Dans l'affaire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, sur lequel la faculté fut consultée, la majeure partie des docteurs gagnés par la cour était disposée à opiner en faveur du tyran contre une reine opprimée. Le tort du syndic ne fut point d'empêcher cette délibération injuste; mais de se permettre des réflexions indiscrètes sur l'alliance politique du monarque anglais avec François Ier, de porter le désordre dans les assemblées, d'arracher le registre des mains du bedeau, afin que la cour n'en eût point communication; d'y substituer un acte différent de celui qui avait été délibéré; de prêcher publiquement contre le roi, sous prétexte qu'il ménageait trop les hérétiques. Un premier bannissement ne l'ayant point corrigé, ses extravagances le conduisirent enfin à faire amende honorable dans le parvis de Notre-Dame, et à être enfermé au Mont-St.-Michel, où il mourut le 8 janvier 1536. On a de lui : *De unicâ Magdalenâ,* Paris, 1519; *Contrà commentarios Fabri in Evangelia; Contrà Erasmi paraphrases; Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ contra Fabrum,* 1520; *Apologia contrà clandestinos lutheranos,* 1529; des *Dialogues contre l'Apologie d'Origène* du docteur Merlin; un petit *Traité sur le rétablissement de la bénédiction du cierge pascal;* une *Confession de foi* en français.

BÉDARD (Jean-Baptiste), violoniste, né à Rennes en Bretagne en 1765, mort à Paris vers 1825, a laissé deux *Symphonies* à grand orchestre, *duo* pour harpe et cor; des suites d'harmonies; des duos pour 2 violons, une *méthode* de violon, Paris, 1800, des airs variés et pots pourris.

BEDDEVOLE (Dominique), naturaliste et médecin de Guillaume III, mort en 1692, a publié des *Essais d'anatomie,* Leyde, 1684, in-12, quelques *Thèses* curieuses, et laissé des observations sur les ailes des papillons et les yeux des oiseaux de proie.

BEDDEVOLE (Jean), né en 1697 à Genève, quitta sa patrie où il plaidait avec distinction, alla à Paris, puis à Rome, où il se fit passer pour descendant de la famille des Bentivoglio, qui l'en fit chasser, et revint mourir dans un village près de Genève, vers 1760. On lui doit la traduction de l'*Histoire civile du royaume de Naples,* par Giannone, 1742, 4 vol. in-4°.

BEDDOES (Th.), médecin anglais, né dans le Shropshire en 1754, fit ses études à Oxford, et fut en 1786 nommé professeur de chimie. En 1787, il vint en France où il se lia avec Lavoisier; de retour en Angleterre, résigna sa chaire et s'établit en 1792 à Bristol, où il pratiqua la médecine avec succès. Il mourut en 1808. C'était un médecin habile, mais d'une imagination peut-être trop ardente. Il a traduit plusieurs ouvrages de chimie, et a publié des ouvrages sur la médecine, la minéralogie, la physiologie, la philosophie et la politique.

BÈDE, dit *le Vénérable,* né en 672 à Weremouth, dans le diocèse de Durham, fut ordonné prêtre à l'âge de 30 ans, s'appliqua principalement à l'étude de l'Écriture sainte, et mourut en 735. Ses ouvrages ont été recueillis, Cologne, 1612, 4 vol. in-fol. Le plus connu est l'*Histoire ecclésiastique des Anglais,* très-importante par les faits contemporains. Elle a été publiée avec les autres ouvrages historiques de Bède, par les soins de J. Smith, Cambridge, 1722, in-fol. Cette édition est rare et recherchée.

BÉDÉ DE LA GORMANDIÈRE (Jean), né dans l'Anjou, avocat au parlement de Paris, a laissé : *De la liberté de l'Église gallicane,* Saumur, 1646, in-8°; *Les droits de l'Église catholique et de ses prêtres,* Genève, 1615, in-8°; *Les droits du roi, contre le cardinal Bellarmin,* Frankenthal, 1611; *la Messe en français,* Genève, 1610, in-8°; *la Pâque de Charenton,* Charenton, 1639, in-8°.

BEDELL (Guillaume), savant évêque anglican, né en 1570 à Black-Notley dans la province d'Essex. Après avoir été ministre à St.-Edmunsbury, il suivit en 1604, en qualité de chapelain, sir Henri Wotton, envoyé par le roi Jacques en ambassade à Venise. Bedell y passa 8 ans, se lia d'amitié avec Fra Paolo Sarpi et Antoine de Dominis. De retour en Angleterre, on le nomma, vers 1650, ministre de Horingsheath, et, en 1627, prévôt du collége de la Trinité à Dublin, où il introduisit des réformes nécessaires. En 1629 il réunit les évêchés de Kilmore et d'Ardagh, résigna volontairement ce dernier en 1633 pour prêcher d'exemple contre la pluralité du bénéfice. Il forma aussi le projet de rapprocher les luthériens des calvinistes; la rébellion d'Irlande en 1641 vint interrompre ses travaux. Les rebelles lui témoignèrent des égards constants, et respectèrent sa maison, qui devint l'asile d'une foule de malheureux. Bedell, sommé de faire sortir cette

multitude, s'y refusa. Les révoltés alors s'emparèrent de sa personne et l'enfermèrent avec ses enfants dans le château de Cloughboughter. Échangé 3 semaines après, il ne put survivre au spectacle des malheurs qu'il avait sous yeux, et mourut le 7 février 1642. Il a traduit en latin le *Traité de l'inquisition* de Sarpi. Il a publié un recueil de *Lettres sur les motifs de soumission au pape*, 1626. Une traduction qu'il avait fait faire en irlandais de l'Ancien Testament a été imprimée en 1685 par Rob. Boyle.

BEDÈNE (Vital), poëte du 17e siècle, né à Pézénas, est auteur d'une pièce comique intitulée : *Le secret de ne jamais payer ses dettes,* en vers, 1610, in-12, sans nom de ville ni d'imprimeur ; c'est un dialogue entre un grand seigneur, ses créanciers et un intendant qui les éconduit habilement.

BÉDÉRIC (Henri), surnommé *de Bury*, parce qu'il était né à St.-Edmondsbury (Suffolk), augustin, provincial général des couvents de son ordre en Angleterre, et prédicateur, vivait en 1380. Il a composé des *Leçons sur le Maître des Sentences,* en 4 livres ; des *Sermons,* et quelques ouvrages théologiques.

BEDESIO (Fabrice), prêtre à Rome, se distingua par son habileté à sculpter les *lettres onciales*, et fut employé par les papes Paul V, Grégoire IV et Urbain VIII pour les inscriptions des édifices publics élevés sous leur pontificat.

BEDFORD ou **BETHFORD** (Jean PLANTAGENET, duc de), troisième fils de Henri IV, roi d'Angleterre, vint au secours de Harfleur en 1416, à la tête d'une escadre et parvint à ravitailler la place ; il força, en 1418, les Écossais à lever le siége de Bocksburg. Envoyé deux ans après en France, à la tête de 30,000 hommes, le duc avait déjà remporté une victoire en Picardie, lorsque Henri V, son frère, vint se mettre à la tête de son armée, et Bedford fut renvoyé à Londres pour y tenir les rênes du gouvernement. Le jeune monarque repoussa le Dauphin derrière la Loire, puis, rentré dans Paris, écrivit au duc de Bedford de lui amener la reine, qui était accouchée d'un fils dans le château de Windsor. Le Dauphin repassa la Loire, s'empara de la Charité, et assiégea Cosne. Le monarque anglais courut au secours de cette place ; il fallut, de Melun, le ramener en litière à Vincennes. Bedford et Warwick, restés commandants de l'armée, allèrent présenter la bataille au Dauphin, qui l'évita en se reportant derrière la Loire ; et le duc, satisfait d'avoir délivré la ville assiégée, s'empressa de retourner vers son frère qui expira le 31 août 1422. Le fils que laissait après lui Henri V avait à peine huit ans. Le testament de Henri désignait deux régents : en France le duc de Bedford ; en Angleterre le duc de Glocester. Le parlement anglais nomma le duc de Bedford protecteur d'Angleterre, défenseur de l'Église, premier conseiller du roi ; et, par le même acte, commit le duc de Glocester pour suppléer à Londres le duc de Bedford, absent. Charles VI n'ayant survécu que 53 jours à Henri V, deux rois de France furent proclamés ; d'un côté Charles VII, possédant encore plusieurs provinces méridionales, le Berry, quelques contrées ou places dispersées çà et là ; et de l'autre Henri VI, maître de la capitale et des plus belles provinces du nord au midi, sous la régence du duc de Bedford, aidé du duc de Bourgogne et du duc de Bretagne. Le régent anglais commença par convoquer dans Paris une assemblée générale de tous les ordres, reçut leur serment de fidélité, entra en campagne, et alla de triomphe en triomphe. La bataille de Crevant en 1423, celle de Verneuil en 1424, les conquêtes qui suivirent ces victoires, réduisirent Charles VII à une si petite étendue de pays, qu'on l'appelait par dérision le *Roi de Bourges*. Heureusement pour la France, et pour l'Angleterre elle-même, la division introduite parmi les vainqueurs, ralentit ce torrent de prospérités, dont la direction devait bientôt changer. Le duc de Bretagne déserta le premier la cause anglaise, pendant un voyage du régent à Londres. Le duc de Bourgogne, dont Bedford avait cru s'assurer la foi, en devenant son beau-frère, maria une autre de ses sœurs avec Charles de Bourbon, et devint un allié au moins incertain. Le duc de Glocester tantôt se querellait à Londres avec son oncle le cardinal de Wincester, tantôt guerroyait en Flandre avec le duc de Brabant, dont il avait enlevé la femme, et le duc de Bourgogne, cousin du Brabançon, qui avait pris fait et cause pour le mari offensé. Au milieu de ces difficultés, le duc de Bedford se multipliait. On le vit à Paris convoquer la noblesse des deux royaumes, pour déclarer nul un cartel proposé et accepté entre les ducs de Bourgogne et de Glocester ; à Londres, persuader à son frère de briser ses nœuds illicites avec l'épouse du duc de Brabant, assembler un parlement dont son éloquence obtenait un subside, et armer chevalier ce jeune roi, auquel il cherchait vainement à transmettre son courage. On le vit en Bretagne, à la tête d'une armée victorieuse, forcer le duc de cette contrée, non-seulement à redevenir l'allié, mais à se déclarer le vassal de Henri VI, et faire signer par les états bretons cet inconcevable traité de Troyes, qui avait transporté à une dynastie anglaise le patrimoine de la maison de France. On le vit, rentré dans l'intérieur du royaume, se hâter de soumettre, par lui-même ou par ses lieutenants, tout le pays qui était encore entre lui et son rival. Bedford dut se croire arrivé au dernier terme de sa conquête, et il touchait au commencement de ses revers. Une capitale, restée indépendante au milieu d'une province subjuguée, bravait encore la puissance anglaise, et devait en être l'écueil. Ce fut au mois d'octobre 1428, que, contre l'avis du régent, qui trouvait la saison trop avancée, le comte de Salisbury fit résoudre, par un conseil de guerre, ce siége d'Orléans, si célèbre par sa durée et son issue. Orléans délivré, Charles VII sacré à Reims, marchant sur Paris, et, déjà maître de Compiègne, le duc de Bedford vint au-devant de lui, à la tête d'une nouvelle armée que lui avait amenée son oncle, le cardinal de Winchester. Il la déploya dans les plaines de Montpilloi, et de là envoya proposer à Charles, ou un combat singulier, ou une bataille générale. Celui-ci répondit qu'il n'avait pas de loi à recevoir de son ennemi, et qu'il ferait la guerre qui lui conviendrait. Bedford fit assiéger Compiègne par les Bourguignons. La Pucelle se jeta dans la place pour la défendre, y fut faite prisonnière dans une sortie, et fut immolée à la politique anglaise. Délivré d'un si redoutable ennemi, le régent anglais se hâta de faire sacrer roi de France, dans la cathédrale de Paris, son neveu Henri VI, âgé de dix ans. Bedford rentra aussitôt en campagne, et ne pouvant attirer son adversaire à une

bataille, fit une guerre de siéges : en 1434 il avait reconquis presque toute l'Ile-de-France. Toute balance fut enfin détruite pour les Anglais, par la défection du duc de Bourgogne. Le duc de Bedford reçut la nouvelle de cette défection étant malade ; il en fut frappé comme d'un coup de foudre, et mourut peu de jours après, le 14 septembre 1435.

BEDFORD (Francis RUSSEL, duc de). *Voyez* **RUSSEL.**

BEDFORD (Kilkiah), fils d'un quaker établi à Londres, naquit dans cette ville en 1665, obtint, dans le comté de Lincoln, une cure qu'il perdit à l'époque de la révolution, pour n'avoir pas voulu se soumettre au serment. Il fut ensuite maître de pension. Cité en 1714 devant la cour du Banc du roi, il fut condamné à une amende de mille marcs et à trois années d'emprisonnement, comme auteur, imprimeur et vendeur d'un livre intitulé : *le Droit héréditaire à la couronne d'Angleterre, maintenu et prouvé*, 1713, in-fol. Ce livre n'était cependant pas son ouvrage, et le véritable auteur, ecclésiastique réfractaire, nommé *George Harbin*, se trouva ainsi à l'abri de toute persécution. Bedford mourut en 1724. On a de lui la traduction d'une *Réponse à l'Histoire des Oracles* de Fontenelle, et *la Vie du docteur Barwick*, traduite du latin en anglais.

BEDFORD (Thomas), ecclésiastique non conformiste, a publié : *Simeonis monachi Dunhelmensis libellus, de exordio atque procursu Dunhelmensis ecclesiæ*, 1732, in-8°; *Catéchisme historique*, 1742. Il mourut à Compton, en 1773.

BEDFORT (Arthur), né à Tidenham (Glocester), en septembre 1668, fut ordonné prêtre vers 1692, et nommé vicaire de l'église du Temple à Bristol. Appelé en 1724 comme chapelain à l'hôpital de Haberdasher à Hoxton, il y mourut le 15 septembre 1745. On a de lui : *The temple of musick*, Londres, 1706, réimprimé, 1708, 1712 ; *Le grand abus de la musique*, Londres, 1711 ; *La chronologie de l'Écriture prouvée par les calculs astronomiques*, 1730 ; *De la musique des Grecs et des Hébreux ; l'Excellence de la musique divine*, Londres, 1733, le tout en anglais.

BEDIGIS (François-Nicolas), expert-vérificateur, maître d'écriture, né en 1738, mort vers 1802, a publié *l'Art d'écrire démontré par des principes*, etc., Paris, 1769, in-fol. ; *les Agréments de l'écriture moderne*, etc., ibid., 1770, in-fol.

BEDINELLI (François de Paule), chirurgien, né à Fano, dans le duché d'Urbin, et qui pratiqua son art à Rimini en 1750, est connu par ses observations sur un prétendu hermaphrodite, qu'il publia sous le titre de *Nuperæ perfectæ androginæ structuræ observatio*, Pise, 1755, in-8°.

BEDMAR (Alphonse de la CUEVA, marquis de), cardinal, évêque d'Oviédo, né en 1572, s'unit en 1618 avec don Pèdre de Tolède, gouverneur de Milan, et le duc d'Ossuna, vice-roi de Naples, pour renverser la république de Venise, auprès de laquelle il avait été envoyé en ambassade par Philippe III, en 1607. Mais le sénat, ayant découvert le complot, fit d'abord exécuter un grand nombre d'aventuriers complices de Bedmar, et se contenta de le faire sortir de la ville et conduire à Milan. Le pape Grégoire XV le fit cardinal en 1622, à la sollicitation du roi d'Espagne, qui l'envoya gouverner les Pays-Bas comme président du conseil. Mais il s'attira la haine des Flamands, fut rappelé, se retira à Rome, obtint l'évêché de Palestrine, puis celui de Malaga, et mourut le 2 août 1655.

BÉDOCH (Pierre-Jos.), né à Tulle, était avocat dans cette ville en 1789. En 1810 il fut nommé procureur impérial près du tribunal criminel de la Corrèze, l'année suivante substitut du procureur général près de la cour de Limoges, et, en 1812, appelé à représenter son département au corps législatif. En 1814 il vota pour le rappel des Bourbons, et fit partie de la première chambre des députés. Dans la discussion sur la liberté de la presse, il prononça un discours remarquable contre le projet présenté par l'abbé de Montesquiou. Lorsqu'il fut question de la remise aux émigrés de leurs biens non-vendus, nommé rapporteur de la commission, il se déclara pour le maintien des faits accomplis. Appelé au conseil d'État pendant les *cent jours*, il fut en outre élu membre de la chambre des représentants. Destitué en 1815, il fut, en 1818, renvoyé par les électeurs de son département, à la chambre des députés, où il continua de siéger sur les bancs de l'opposition. A l'expiration de son mandat en 1822, il rouvrit son cabinet d'avocat à Tulle. Élu de nouveau député après la révolution de juillet, le roi lui rendit le titre de conseiller d'État. Bédoch mourut en février 1837.

BEDOS DE CELLES (dom François), bénédictin de St.-Maur, correspondant de l'Académie des sciences, né à Caux, duché de Béziers, en 1706, et mort le 25 novembre 1779, publia la *Gnomonique pratique*, 1760 et 1774, in-8°, avec fig. ; *l'Art du relieur* et *l'Art du facteur d'orgues*, 1776 et 1778, 4 vol. in-fol., avec figures; excellents traités qui font partie de la *Collection des arts et métiers*.

BEDOUIN (Samson), religieux de l'abbaye de la Couture près du Mans, mort en 1563, est auteur de *comédies, tragédies, coqs-à-l'âne*, qu'il faisait représenter par des jeunes gens dans les rues et sur les places publiques de la ville du Mans. On lui doit des *chansons*, des *noëls*, les *Ordonnances de M. Laflac*, et un *Catalogue des paroisses de la province du Maine*.

BÉDOYÈRE (Marguerite-Hugues-Charles-Marie HUCHET de la), né à Rennes le 4 janvier 1709, d'un procureur général au parlement de Bretagne, avocat au grand conseil, devint amoureux de la belle Agathe Sticoti, actrice du Théâtre italien. La Bédoyère épousa sa maîtresse, malgré sa famille qui le déshérita, et fit annuler son mariage. Ce ne fut qu'après de longues traverses qu'il parvint à retrouver le repos avec la compagne qu'il s'était choisie ; mais il ne rentra jamais que dans une très-faible portion de son héritage. La Bédoyère avait défendu son mariage, attaqué par un père inflexible, dans des mémoires remplis de chaleur, d'intérêt, et qui ont eu une grande publicité, 1745, in-12. Il a aussi travaillé pour le théâtre, et on lui doit *l'Indolente*, comédie en trois actes et en vers, donnée aux Italiens en 1745. La Bédoyère est mort en 1786, à Rennes. Sa femme, qui fut toute sa vie un modèle de bonté, de douceur et de résignation, ne put survivre à la perte de son mari, et le suivit dans la tombe au bout de quinze jours. Arnaud Baculard a tiré des aventures de la Bédoyère le sujet d'un roman : *les Époux malheureux*, 1745, in-12.

BÉDOYÈRE (C.-Ant. HUCHET de la), petit-fils

du précédent, né à Paris en 1789, entra au service comme simple soldat, devint officier des gendarmes d'ordonnance en 1806, puis aide de camp du prince Eugène Beauharnais. Après avoir servi avec distinction en Espagne, dans les campagnes de Russie en 1812, d'Allemagne en 1813 et de France en 1814, il fut nommé par Louis XVIII, en 1815, colonel du 7e régiment de ligne. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, la Bédoyère fut le premier colonel de l'armée qui se rangea sous les drapeaux de l'empereur. Cette défection lui valut le grade de général de brigade et sa nomination à la nouvelle chambre des pairs. Il s'y fit remarquer par la véhémence de ses paroles dans la question de l'abdication de Napoléon en faveur de son fils. Après le second retour du roi, la Bédoyère suivit l'armée au delà de la Loire. Il avait obtenu des passeports pour se rendre en Amérique; mais étant venu à Paris pour faire un dernier adieu à sa jeune femme et à son enfant, il y fut arrêté et traduit devant une commission militaire, qui le condamna à mort. Fusillé le 19 août 1815, à l'âge de 29 ans, il montra une grande fermeté jusqu'à ses derniers moments.

BEDR-AL-DJEMALY, né dans le 5e siècle de l'hégire, 11e de l'ère chrétienne, s'éleva, par sa bravoure et ses talents, de la condition d'esclave aux premiers emplois de la cour du calife Abou-Tamin-Mostanser. Deux fois gouverneur de Damas, il soumit l'Égypte révoltée, obtint en récompense le gouvernement de cette province, qu'il administra pendant 20 ans, et mourut en 487 de l'hégire, 1094 de J. C.

BEDRASCHI. *Voyez* **JEDRASA APENNINI.**

BEDREDDIN-LOULOU (Aboul-Fadhayel), roi de Moussoul, était Turc d'origine et fut d'abord esclave des Atabeks de Moussoul. Sous le règne de Noureddin Arslan-Schah Ier, il parvint à l'emploi de hadjeb, espèce de maire du palais, fut ministre du fils et successeur de ce prince, puis tuteur des enfants de ce dernier, et régent du royaume. Ses deux pupilles étant morts successivement, Bedreddin-Loulou qui les avait servis fidèlement, régna sous le titre de Mélik el Rahim (le roi juste), eut quelques guerres à soutenir, et mourut le 20 juillet 1259, âgé de 96 ans.

BEDRICUS, Bohémien, se mit après la mort de Ziska, vers 1424, à la tête des sectaires qui désolaient la Bohême; ses partisans furent appelés Orébites, parce qu'il les réunissait sur une montagne qu'il décora de ce nom.

BEECKE (Ignace de), capitaine de dragons, gentilhomme de la chambre et de la vénerie, puis directeur de la musique du prince d'OEtting-Wallerstein, fut un des plus habiles clavecinistes de son temps et joua avec W. A. Mozart un concerto de piano à 4 mains au couronnement de l'Empereur à Francfort. Mort en janvier 1803, il a laissé *Claudine de Villabianca, les Vendanges,* opéras; des sonates, des trios pour clavecin, des quatuors pour flûte, violon, alto et basse, un oratorio *la Résurrection,* et une grande quantité de musique pour le chant avec accompagnement de piano.

BEECKMAN (Isaac), mathématicien hollandais, ami de Descartes, mort en 1637, est auteur de *Mathematico-physicarum meditationum centuria,* Utrecht, 1644, in-4o. Descartes, sur ses instances, composa son traité de la musique, dont Beeckman voulut se faire honneur en l'absence de l'auteur, et qu'il lui restitua ensuite, tout en prétendant qu'il avait présidé à la direction de cet ouvrage.

BEEK (David), peintre de portraits, né le 25 mai 1621, à Delft, ou, selon d'autres, à Arnheim, eut l'avantage d'apprendre les éléments de son art dans l'école de Vandyck. L'Angleterre, où ce genre de peinture est particulièrement en faveur, fut pendant quelque temps le séjour de Beek. Charles Ier, grand amateur des arts, l'accueillit avec bienveillance, et le chargea d'enseigner le dessin aux princes ses fils, et au prince Robert. Beek passa successivement d'Angleterre en France, en Danemark et en Suède; et la reine Christine, qui affectait pour les arts un goût très-vif, le reçut et le récompensa magnifiquement. On sait que cette princesse tenait beaucoup à la célébrité : elle donna à Beek la singulière mission d'aller porter dans divers cours de l'Europe les portraits qu'il avait faits d'elle. Absent de sa patrie depuis longtemps, Beek demanda à la reine Christine un congé, qu'elle lui refusa d'abord; mais lors du voyage qu'elle fit en France, Beek renouvela ses instances, et obtint enfin la permission qu'il désirait. Il partit, déterminé à ne pas retourner; la reine lui manda de venir à Paris, auprès d'elle; au lieu de lui répondre, Beek alla demeurer à la Haye, où peu de temps après il mourut subitement, le 20 décembre 1656, âgé seulement de 35 ans. Les auteurs hollandais pensent que cette mort prématurée ne fut pas naturelle, et l'attribuent au poison.

BEELDEMAKER (Jean), peindre, né à la Haye en 1636, est renommé pour ses tableaux de chasse.

BEELDEMAKER (Jean), fils du précédent, né à la Haye en 1669, s'adonna au genre de l'histoire, fut admis à l'Académie romaine, et, de retour dans sa patrie, chargé d'exécuter des plafonds et des tableaux à la Haye. Il mourut près de Rotterdam, dans un âge très-avancé.

BEER (Martin), théologien de Nuremberg, né en 1617, a publié en 1665 un *Enchiridion* de géographie ancienne et nouvelle, des Traités théologiques, etc.

BEER (George-Joseph), médecin et oculiste célèbre, né à Vienne, le 23 décembre 1763, exerça son art dans cette capitale. Il fut nommé professeur à l'institut clinique qui est spécialement consacré aux maladies des yeux. On doit à Beer plusieurs nouveaux instruments de chirurgie et divers procédés opératoires ingénieux. Il mourut en 1821. Ses principaux ouvrages sont : Observations pratiques sur la cataracte et les maladies de la cornée transparente, Vienne, 1791, in-8o; Observ. pratiques sur les maladies des yeux, Vienne, 1791, in-8o, fig.; Abrégé des maladies des yeux, Vienne, 1792, 2 vol. in-8o; *Bibliotheca ophtalmica,* Vienne, 1799, 3 vol. in-4o; Méthode d'extraire la cataracte avec sa capsule, Vienne, 1799, in-8o; Extrait du journal d'un médecin oculiste, Vienne, 1800, in-4o; Traité des maladies des yeux, Vienne, 1813-1815, 2 vol. in-8o, avec neuf planches, etc. Un seul opuscule de Beer a été traduit en français par M. Tiercelin, sous ce titre : *Des moyens les plus efficaces pour conserver la vue et la fortifier lorsqu'elle est affaiblie,* Paris, 1812, in-8o; 1819, 6e édit.

BEER (Michel), poëte dramatique allemand, naquit à Berlin, le 19 août 1800, d'un opulent banquier israé-

lite. Ses frères, Meyer Beer et Guillaume Beer, se sont fait remarquer, le premier comme compositeur de musique, le dernier comme astronome ; et ses sœurs passaient, dans leur jeunesse, pour d'excellentes pianistes. Michel avait à peine dix ans, qu'il faisait déjà des vers. Son premier ouvrage de quelque étendue fut une traduction en vers de la célèbre tragédie de Monti, l'*Aristodemo*, qu'il publia à l'âge de douze ans. A dix-huit ans, il fit imprimer sa première tragédie, *Clytemnestre*. Après Clytemnestre, Beer donna une autre tragédie : *les Fiancés d'Aragon* (1823), et un drame en un acte, *le Paria* (1826), imprimé pour la première fois dans un almanach intitulé l'*Uranie*. Vers 1827, Michel Beer fit paraître sa tragédie de *Struensée*, qui est sans contredit la meilleure de ses productions. On ne permit de la représenter que sur le théâtre de Munich, et à peine y fut-elle donnée deux ou trois fois, que l'envoyé de Danemark réclama auprès de la cour de Bavière, et obtint que la pièce fût mise à l'index. En 1832, Michel Beer publia son dernier ouvrage, *l'Épée et la main*, espèce de mélodrame. Michel Beer est mort à Munich, dans le commencement de 1833. Pendant les dix dernières années de sa vie, il séjourna presque constamment à Paris. On a trouvé parmi ses papiers deux drames et plusieurs recueils de poésies lyriques, tous inédits, entre autres une ode sur les Journées de juillet 1830. Le seul ouvrage de Michel Beer qui, jusqu'à présent, ait été traduit en français, est la tragédie de *Struensée*. On prépare à Leipzig une édition des œuvres de Michel Beer.

BEER (Joseph) ou **BOER**, né le 8 mai 1744, à Grunwald en Bohême, s'engagea à 14 ans dans les troupes de l'Empereur, quitta ce service pour celui de France, fit comme trompette quelques campagnes de la guerre de sept ans, vint à Paris et entra dans la musique du duc d'Orléans. Là il se livra à l'étude de la clarinette, et devint en peu de temps le plus habile virtuose de France sur cet instrument. Il remplit pendant 20 ans les fonctions de chef de musique des gardes du corps, quitta le service en 1788, visita la Hollande, l'Italie, la Russie, et vint à Prague en 1791, puis à Berlin, où il mourut en 1811. Il a été publié de lui un *concerto*, six *duos*. On possède aussi une ariette avec sept variations pour clarinette.

BEER-BING (Isaïe), habile hébraïsant, a publié à Paris, en 1805, une traduction de l'allemand en hébreu du *Phedon* de Mendelsohn, et une autre de l'hébreu en français de l'*Élégie* de Judas Levi sur les ruines de Sion.

BEERINGS (Grégoire), peintre flamand du 16e siècle, auquel on attribue un grand tableau du *Déluge*, dont on a fait beaucoup de copies.

BEETHOVEN (Louis van) naquit le 17 décembre 1770 à Bonn, dans l'électorat de Cologne ; son père, qui remplissait l'emploi de *ténor* dans la chapelle électorale, n'attendit pas qu'il fût entré dans sa cinquième année pour commencer son éducation. En peu de temps l'élève avait surpassé le maître, qui le confia aux soins de van der Eden, organiste de la cour, et l'un des meilleurs pianistes de l'époque. Après la mort d'Eden, Neefe, son successeur, donna des leçons à Beethoven aux frais de l'archiduc Maximilien d'Autriche, à qui la couronne électorale venait d'échoir. Neefe initia l'enfant précoce aux chefs-d'œuvre de Jean-Sébastien Bach, et de Handel, dont les productions demeurèrent toujours pour lui l'objet d'un culte et d'une ardente émulation. Dès l'âge de onze ans, il exécutait avec une perfection rare le recueil d'études de Bach, connu sous le nom de *Wohl temperirte clavier*. Déjà il s'essayait à la composition : à Cologne, en présence du savant compositeur Junker, il se signala par sa facilité à improviser sur un thème donné. Dans la composition, il se heurtait sans cesse contre les règles de l'harmonie, et semblait même se plaire à les braver. Ses écarts involontaires étaient taxés de révoltes calculées par son père et par ses maîtres. Les reproches, les railleries, que lui attiraient ses fautes, le jetaient dans le découragement, et influaient sur son caractère naturellement sombre et taciturne. Un amour malheureux acheva d'en rembrunir les teintes, au point de lui donner quelque chose de dur et de farouche. Le jeune Beethoven annonçant des dispositions pour l'orgue, l'électeur lui assura la survivance de Neefe, avec le titre d'organiste de la cour, et l'envoya passer quelques années à Vienne pour y achever ses études théoriques et pratiques, sous la direction du célèbre Haydn. Haydn accueillit le jeune homme avec bonté : comme il était sur le point de se rendre pour la seconde fois en Angleterre (1774), il le recommanda au fameux maître de chapelle Albrechtsberger, son confrère et son ami ; mais il ne le crut jamais appelé à la composition musicale. Mozart s'était montré plus clairvoyant. Dès l'année 1790, Beethoven avait fait un voyage à Vienne pour voir et pour entendre l'auteur de *Don Juan :* il improvisa devant lui. Mozart ne témoigna ni satisfaction, ni surprise, persuadé que c'était un morceau appris par cœur. Beethoven s'en aperçut et le supplia de lui donner un thème. Mozart nota sur-le-champ un motif de fugue chromatique, qui, pris à rebours, contenait un contre-sujet pour une double fugue. Beethoven ne se laissa pas prendre au piége : il devina aussitôt le sens caché du motif et le travailla pendant trois quarts d'heure avec tant d'originalité, de force, de vrai talent, que Mozart étonné, captivé, retenant son haleine, finit par passer, sur la pointe des pieds, dans la pièce voisine, et dit à ses amis rassemblés : « Prenez garde à ce jeune homme ! quelque jour vous entendrez parler de lui. » Beethoven reçut d'Albrechtsberger des notions approfondies du contre-point. Comme pianiste et comme compositeur, sa réputation commençait à s'établir à Vienne, où il trouvait dans Woelfl un rival de son âge et de son rang. Les amateurs s'étaient divisés en deux partis : le prince de Lichnowsky protégeait Beethoven, et le baron Raimond de Wezslar soutenait Woelfl. Cependant la guerre qui troublait l'Allemagne, et la mort de l'électeur Maximilien enlevèrent à Beethoven la perspective de l'heureuse existence dont il s'était flatté dans sa ville natale. L'exercice de son art lui assurant toutefois des ressources suffisantes, il résolut de se fixer à Vienne. Deux jeunes frères, qui l'y avaient suivi, se chargèrent des soins domestiques et le délivrèrent de tous les détails de la vie commune, chose indispensable pour lui qui ne connut jamais que la vie d'artiste. Il s'exerça d'abord avec un succès prononcé dans le genre du quatuor pour instruments à cordes, créé plutôt que réformé par Haydn, et si largement exploité par Mozart. Beethoven le porta à un tel degré de supériorité, de puissance, qu'il semble en avoir posé les

bornes. Il s'était lié avec trois virtuoses attachés à la chambre du prince Rasoumofsky : Schuppanzigh, Weiss et Linke. Dès qu'il avait terminé un morceau, il leur communiquait ses idées sur le caractère et l'expression de son œuvre : il en résultait une exécution admirable, et l'on disait communément à Vienne que, pour bien connaître la musique de chambre composée par Beethoven, il fallait l'avoir entendu jouer par ces excellents artistes. Le vœu général et le commerce intime de Salieri l'engagèrent à travailler pour le théâtre : le conseiller de régence Sonnleithner se chargea d'arranger un opéra français, *Léonore* ou l'*Amour conjugal,* et Beethoven se mit à écrire sur ce canevas. Représenté d'abord à Prague, l'opéra de *Léonore,* plus connu sous le titre de *Fidelio,* ne reçut pas un accueil brillant ; mais dans le cours de l'année suivante, il prit à Vienne une revanche complète. On l'avait réduit en deux actes, et Beethoven avait écrit une nouvelle ouverture, la petite marche, les couplets du geôlier, le finale du premier acte ; il en avait retranché un trio et un duo très-remarquables, qui ne se sont plus retrouvés. Vers le même temps, dans l'espace de deux années, il composa l'oratorio du *Christ au mont des Oliviers,* les symphonies *héroïque* et *pastorale,* la symphonie en *ut* mineur, et plusieurs concertos de piano qu'il exécuta dans des concerts donnés à son bénéfice. Ce fut au milieu de ces prodigieux travaux et des vives jouissances qu'ils durent lui procurer, que ce grand artiste ressentit les atteintes de l'infirmité cruelle qui attaqua chez lui l'organe de l'ouïe. Malgré les secours de la médecine, sa surdité fit des progrès si rapides, qu'il fut bientôt hors d'état de communiquer avec personne autrement que par écrit. Dans la solitude et la tristesse, n'ayant d'autre consolation que son génie, Beethoven continua de composer, d'enfanter des chefs-d'œuvre, tous empreints d'une sorte de grandeur mélancolique et sauvage. Sa fortune n'était pas à beaucoup près aussi solidement fondée que sa gloire. Beethoven crut devoir accepter la place de maître de chapelle à Cassel que le roi de Westphalie lui avait fait offrir (1809) ; mais trois amis des arts, les archiducs Rodolphe (depuis cardinal archevêque d'Olmutz), les princes Lobkowitz et Kinsky s'opposèrent à cette résolution. Ils firent dresser, dans les termes les plus flatteurs, un acte par lequel ils lui assuraient une rente de quatre mille florins, pour qu'il en jouît toute sa vie, et sous la seule condition de rester sur le territoire autrichien. Beethoven resta donc, enchaîné par la reconnaissance : il continua de vivre dans la ville où il avait écrit ses chefs-d'œuvre et obtenu ses succès. Dans sa retraite, les hommages de l'Europe lui arrivaient de toutes parts. Tantôt, c'était une médaille frappée à Paris, et retraçant son image ; tantôt un piano envoyé de Londres, et portant les noms des donateurs, MM. Clémenti, Cramer, Kalkbrenner, Moscheles, sir Georges Smart ; tantôt la magnifique collection des œuvres de Handel, qui lui fut offerte dans la dernière année de sa vie ; tantôt le titre de citoyen honoraire de Vienne, le diplôme de membre de l'Académie de Suède, de la société des Amis de la musique fondée en Autriche, etc. Mais que pouvaient toutes ces distinctions, et même le pressentiment d'une mémoire éternelle, contre le chagrin que lui causait un mal incurable, et qui, loin de s'adoucir, s'augmentait en proportion de sa durée. Chaque année accroissait l'état habituel d'hypocondrie, dans lequel il était tombé. Des symptômes d'hydropisie s'étant manifestés, et les opérations, que ce mal nécessitait, se rapprochant de plus en plus, il succomba le 26 mars 1827. Le catalogue de ses œuvres est considérable. Il nous reste de lui : dix-sept *Quatuors;* trois *Quintetti;* cinq *Trios;* un *Septuor* pour instruments à cordes ; un *Trio* pour flûte, violon et alto ; trente-trois *Sonates* pour piano seul ; dix *Sonates* pour piano et violon ; six *Sonates* pour piano et violoncelle ; dix *Trios* pour piano, violon et violoncelle ; neuf *symphonies* en y comprenant la symphonie avec chœurs ; la *Bataille de Vittoria,* ou *la Victoire de Wellington,* symphonie pittoresque ; une *Messe,* en *ut,* à quatre voix, chœur et symphonie ; une *Messe,* en *ré,* à double chœur ; le *Christ au mont des Oliviers,* oratorio ; *Armide, Adélaïde,* cantates ; *Fidelio,* opéra ; *Egmont,* mélodrame ; *Prométhée,* ballet ; les ouvertures de *Coriolan ;* les *Ruines d'Athènes ;* la *Dédicace du Temple ;* des *Concertos* pour piano, pour violon, et enfin une multitude de menuets, valses, contredanses, chansons, canons, variations. A tous ces ouvrages, il faut ajouter le livre théorique des *Études* ou *Traité d'harmonie et de composition.*

BEEVERELL (Jacques), écrivain anglais, est auteur des *Délices de la Grande-Bretagne et de l'Irlande,* traduit en français, Leyde, 1707, 8 vol. in-12, fig.

BEFFA NEGRINI (Antoine), poëte, né en 1532 à Asola, juge à Piubega, mort le 7 avril 1602, dans le Mantouan, fut lié avec le Tasse, et le P. Ange Grillo ; il a composé les *éloges* de plusieurs hommes célèbres des maisons de Castiglione et de Gonzague.

BEFANI (le P. Isidore), grand cordelier, né à Rome vers 1740, agrégé à la chapelle pontificale en 1788, et maître de chapelle à l'église des Douze-Apôtres, a composé pour l'église beaucoup de morceaux restés inédits. On cite des *messes* à 8 voix, un *Dixit* à 8, un *Benedictus,* un *Salvum me fac,* des *études* sur les tons du plain-chant et des *canons.*

BEFFARA (Louis-François), littérateur, né en 1751, à Nonancourt, remplit, depuis 1792 jusqu'en 1816, les fonctions de commissaire de police du quartier de la Chaussée-d'Antin, et mourut à Paris en 1838. On lui doit une *Dissertation sur les ancêtres et l'époque de la naissance de Molière,* 1821, in-8° ; des *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de Regnard,* dans le VIe vol. de ses *OEuvres,* édit. de 1823, et séparément, in-8°. Il a laissé manuscrits : *Dictionnaire de l'Académie royale de musique,* 7 vol. in-4° ; un autre des *opéras, cantates,* etc., exécutés et imprimés dans les pays étrangers depuis la fin du 15e siècle, 17 vol. in-4° ; des *Recherches curieuses sur les familles de Boileau, Quinault, Lully,* etc., 3 volumes in-8°.

BEFFROY DE BEAUVOIR (Louis-Étienne), né en 1754 à Laon, embrassa fort jeune la profession des armes ; il était, en 1789, lieutenant dans les grenadiers royaux de Champagne, fut député par le département de l'Aisne à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI, mais avec l'appel au peuple et le sursis, concourut à la chute de Robespierre, passa au conseil des Cinq-Cents, dont il sortit en 1797 ; employé d'abord, comme capitaine de vétérans, plus tard dans l'administration de l'hôpital militaire de St.-Denis, puis comme

administrateur de celui de Bruxelles. Revenu en France après la séparation de la Belgique en 1814, il fut exilé par la loi contre les régicides en 1816, et mourut à Liége au commencement de 1825. Il a publié quelques opuscules sur l'*agriculture*, le *dessèchement des marais*, etc.

BEFFROY DE REIGNY (Louis-Abel), frère du précédent, plus connu sous le nom de *Cousin Jacques*, naquit à Laon, le 6 novembre 1757, fut envoyé fort jeune à Paris, où il acheva ses études et devint clerc de la congrégation de la mission. Après avoir professé les humanités dans plusieurs colléges, il renonça au petit collet, et travailla pour le théâtre. Ses pièces, qui eurent beaucoup de succès, sont tombées dans l'oubli le plus complet. Ses opéras-comiques : *Nicodème dans la lune*, 1790, le *Club des bonnes gens*, 1791, la *Petite Nanette*, 1797, comédies de circonstance, pourront cependant être consultées comme esquisses des mœurs et des impressions de l'époque. En 1800, *Cousin Jacques* fit paraître son *Dictionnaire néologique des hommes et des choses*, dont il publia 15 cahiers (3 vol. in-8°, Paris, an VIII, comprenant les lettres A, B, et une partie du C) ; la police en arrêta la publication. Beffroy mourut à Charenton le 19 décembre 1811. Il a encore publié : les *Petites-maisons du Parnasse*, poëme en vers et en prose, 1783 ; *Marlborough*, poëme, 1783 ; le *Courrier des Planètes ; Histoire de France du 15 mai au 15 août* 1789 ; *Soirées chantantes*, 1805, 3 vol.; les *Lunes*, journal formant 24 pet. vol. in 12 ; etc. Il faisait lui-même la musique de ses opéras. — Une sœur de Beffroy de Reigny, nommé *Catherine Abel*, a fait insérer des articles dans le *Censeur*. D'Alembert, Marmontel, l'abbbé Aubert, en ont parlé avec éloge.

BEFFROY DE JISOMPRÉ (François-Geneviève), frère du précédent, né à Laon, en 1756, mort en 1800, fut nommé, à l'âge de quatorze ans, sous-lieutenant dans un régiment d'infanterie. Il embrassa avec chaleur la cause de la révolution de 1789, et présida en 1792 le club de Metz.

BÉGA (Corneille), peintre, naquit à Harlem en 1600, d'un sculpteur nommé *Bégyn*. Chassé de la maison paternelle pour sa conduite plus que dissipée, il changea son nom pour celui de *Béga* sous lequel il est généralement connu. Il mourut de la peste à Harlem le 27 août 1664. Béga reçut les leçons du fameux Adrien van Ostade, et est regardé en Hollande comme le meilleur de ses élèves.

BEGARELLI (Antoine), sculpteur dans l'art plastique, naquit à Modène vers 1498. Déjà Guido Mazzoni avait fait quelques progrès dans ce genre de sculpture dès 1484 ; il avait eu pour rival Jean, père de Niccolo dell' Abbate ; mais Begarelli surpassa bientôt Mazzoni, Jean dell' Abbate et tous leurs élèves. Il vécut à peu près 67 ans, et travailla jusqu'au dernier moment de sa vie. Michel-Ange, en voyant des ouvrages de cet artiste, s'écria : « Si cette terre devenait du marbre, malheur aux statues antiques ! » Begarelli fut aussi maître de dessin, et l'enseigna à Modène. Il mourut en 1565.

BÉGAT (Jean), né à Dijon en 1523, avocat puis conseiller au parlement de cette ville, fut chargé par sa compagnie de solliciter du roi Charles IX la révocation de l'édit du 17 janvier 1562, qui accordait aux calvinistes le libre exercice de leur religion dans toute l'étendue du royaume. En 1563, Bégat fut de nouveau député par sa compagnie pour s'opposer, cette fois, mais en vain, à l'enregistrement de l'édit du 19 mars de la même année, en faveur des protestants. Il fut ensuite chargé de travailler à la réforme de la coutume de Bourgogne. La plus grande partie des mémoires qu'il composa à cette occasion sont restés manuscrits. En récompense de ses services, Bégat fut nommé président au parlement en 1571 ; mais il ne jouit pas longtemps de cette dignité, étant mort le 19 juin 1572. On a de Bégat des *Remontrances à Charles IX, sur l'édit de* 1563, Anvers, 1564, in-8° ; *Commentarii rerum Burgundicarum à primis Burgundiœ regibus, usque ad Carolum ducem qui apud Nanceium occisus est anno* 1476.

BEGAULT (Gilles), chanoine et archidiacre de Nîmes, né en 1660, formé aux exercices de la chaire sous les yeux et par les leçons de Fléchier, partagea 25 ans les travaux apostoliques de son maître. Il prêcha avec succès à Paris et à Montpellier, prononça, le 25 août 1695, devant le roi et la reine d'Angleterre à St.-Germain, le panégyrique de St. Louis. Reçu à l'Académie de Nîmes en 1688, il fut chargé d'aller remercier en 1692 l'Académie française, de l'association accordée à celle de Nîmes. En 1711 il publia 1 vol. de *Panégyriques et Sermons*, un 3e en 1717, le 4e et le 5e en 1723. On croit qu'il mourut peu après.

BEGER (Laurent) naquit à Heidelberg le 19 avril 1653, d'un tanneur. Il étudia d'abord la théologie ; mais à la mort de son père, il se livra à l'étude du droit. En 1677, il fut choisi par Charles-Louis, électeur palatin, pour être bibliothécaire et garde des antiquités du cabinet de ce prince. Il eut cette double place jusqu'en 1685. Alors Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, s'attacha Beger, et lui donna le titre de conseiller. Beger mourut à Berlin, le 21 avril 1705. Sous le nom de *Daphnœus Arcuarius*, Beger publia en allemand des *Considérations sur le Mariage*, in-4°. Cet ouvrage, où il autorise la polygamie, fut composé pour plaire à l'électeur Charles-Louis, qui, n'aimant plus sa femme, était devenu amoureux de la baronne de Degenfeld. Ses autres ouvrages sont : *Spicilegium antiquitatis*, Heidelberg, 1692, in-fol.; *Thesaurus ex thes. Palat. selectus*, ibid., 1685, in-fol.; *Thesaurus Brandenburgicus*, etc., Cologne, 1701, 3 vol. in-fol. ; *Numismata reg. et imper. roman*, etc., in-fol., 1700 ; *De nummis Cretensium serpentiferis*, 1702, in-fol.; *Lucernœ sepulchrales*, Berlin, 1702, in-fol. ; *Numismata pontif. roman.*, 1703, in-fol. ; *Bellum et excid. Trojan.*, ibid., 1699, in-4° ; *Hercules ethnicorum*, 1705, in-fol.

BEGEYN (Abraham), peintre du roi de Prusse, né en Hollande en 1650, a fait un grand nombre de paysages estimés.

BEGH. *Voyez* **LAMBERT.**

BEGGHE, fille de Pepin de Landen, maire du palais d'Austrasie, et mère de Pepin d'Héristal, se consacra au service de Dieu après la mort de son mari Ansigise, assassiné par Ébroïn, et fonda en 680 un monastère des femmes à Andenne. Morte en 698. On lui a attribué l'institution des béguines.

BÉGON (Michel), né à Blois en 1638, exerça les fonctions de garde des sceaux au présidial de sa ville natale, et ensuite celles de président au même siége. Nommé successivement trésorier de la marine à Toulon, commis-

saire à Brest, intendant au Havre, il fut fait en 1683, par Louis XIV, intendant des îles françaises en Amérique, montra dans ce poste difficile les talents d'un grand administrateur, et, de retour en France, fut fait intendant des galères à Marseille, premier intendant de la Rochelle, et mourut le 14 mars 1710. C'est à lui que l'on doit le recueil des *Hommes illustres du 17e siècle*, publié par Perrault.

BÉGON (Scipion-Jérôme), évêque de Toul, 2e fils du précédent, naquit à Brest, le 30 septembre 1681, fut en 1709 doyen du chapitre de la cathédrale de la Rochelle, assista en 1710 à l'assemblée générale du clergé de France, devint en 1715 abbé de Saint-Germer de Flay, vicaire général de l'évêque de Beauvais; en 1720 chargé par Louis XV de faire accepter la bulle *Unigenitus* aux évêques de Languedoc et de Limousin, il réussit dans sa mission, et fut élevé au siége épiscopal de Toul, où il fut sacré le 25 avril 1723. Il donna une saine et vigoureuse impulsion à l'administration de son évêché, s'immisca dans les grandes affaires survenues en Lorraine et mourut le 28 décembre 1753. On cite de cet évêque, outre une infinité de mandements et de lettres pastorales, des *Oraisons funèbres, l'Éloge du P. Fourier, Discours sur l'avénement du roi de Pologne, Discours à l'occasion du mariage du roi de Sardaigne.*

BÉGON (Étienne), avocat au parlement de Paris, reçu le 23 avril 1691, mort en 1726, était petit et contrefait; sa complexion délicate l'obligeait de se faire porter en chaise jusqu'à la chambre où il devait plaider; et pour être vu des juges, il montait sur un banc. Forcé, par sa mauvaise santé, de ne pas se charger d'un grand nombre de causes, il n'en plaida que de choisies. On cite parmi ses mémoires et plaidoyers, ceux qu'il composa pour la duchesse de Gesvres qui accusait son mari d'impuissance.

BÉGOUEN (le comte), né au Havre, se livra d'abord à de grandes spéculations commerciales, qui lui procurèrent une immense fortune. Député aux états généraux, il revint au Havre pendant la terreur, et se consacra dans cette retraite à la culture des sciences et des lettres, et à des applications des sciences agricoles. A son premier voyage au Havre, Napoléon ayant demandé des notes sur le commerce de ce port, Bégouen lui présenta un *Mémoire* qui le fit nommer sur-le-champ conseiller d'État. Il représenta le Havre au corps législatif et à la chambre des députés. Agé de 88 ans, il succomba avec la douleur de voir sa fortune engloutie dans la crise commerciale de 1830.

BEGOZZI (Pierre), jurisconsulte, né à Milan en 1437, est auteur de *traités* latins sur les *appels* et sur les *legs*.

BÈGUE (Nicolas-Antoine le), organiste de l'église de St.-Mery, naquit à Laon en 1630, fut nommé organiste du roi par quartier en 1668, et mourut à Paris le 6 juillet 1702. Il a publié des *pièces d'orgue*, des *pièces pour le clavecin*, et a laissé manuscrits des *Magnificat* et d'autres morceaux.

BÈGUE DE PRESLE (Achille-Guillaume le), né à Pithiviers, fut reçu docteur à la Faculté de Paris en 1760, et mourut le 18 mai 1807. Il a traduit du latin: *Observations sur l'usage de la ciguë, sur l'usage interne de la jusquiame*, etc., de Storck; de l'anglais, *les vapeurs et maladies nerveuses*, etc., de Whytt; *Médecine d'armée*, de Monro; *Connaissance des médicaments*, de Lewis. On lui doit des Mémoires sur *l'usage interne du sublimé corrosif, des feuilles d'oranger*, etc.; *Manuel du naturaliste pour Paris et ses environs*, 1766, etc. Il fut l'ami de J. J. Rousseau, et a publié une *Notice sur les derniers jours* de l'illustre écrivain, Londres, 1778, dans laquelle il dément les bruits qu'on avait répandus sur les derniers moments de Rousseau.

BEGUELIN (Nicolas de), physicien, né en 1714 à Courlari, près de Brienne; suivit à Wetzlar un cours de droit public, et revint soutenir à Courlari un procès que les habitants avaient contre le prince évêque de Bâle, leur souverain. Il alla chercher ensuite de l'emploi en Prusse, fut attaché à la légation prussienne à Dresde, obtint une chaire à Joachimsthal, et fut admis à l'Académie de Berlin, peu après sa réorganisation. Sous-précepteur de Frédéric-Guillaume, neveu du grand Frédéric, il fut enveloppé dans la disgrâce du comte de Back, gouverneur du prince, et resta vingt ans sans avancement. A son avénement au trône, Frédéric-Guillaume nomma Beguelin directeur de l'Académie, et lui fit expédier avec des lettres de noblesse le contrat d'une terre de 100,000 francs. Beguelin mourut à Berlin, le 3 janvier 1789. Il y a de lui dans le *recueil* de l'Académie de Prusse une foule de *Mémoires* sur les couleurs, la lumière, les nombres, etc. Il a traduit le *Printemps* de Kleist, et on lui doit un poëme de *Wilhelmine ou la révolution de Hollande*, 1787, Berlin.

BÉGUILLET (Edme), né, vers 1720, à Auxonne, successivement avocat et notaire à Dijon, a publié entre autres ouvrages: *Histoire des guerres de Bourgogne;* avec Courtépée, *Description générale et particulière du duché de Bourgogne*, 1775-85, 7 vol. in-12; *Traité général des subsistances et des grains*, 1782, 2 vol. in-4°; 1802, 6 vol. in-8°; avec Poncelin, *Histoire de Paris*, avec la description de ses monuments, Paris, 1780, 3 vol. in-8°. Mort en mai 1786.

BEGUIN (Jean), chimiste français, qui florissait sous Henri IV et fut aumônier de Louis XIII, voyagea en Italie, en Allemagne, en Hongrie, et visita avec soin les mines de ces différents pays. Il est un des premiers qui aient mis en ordre les préceptes de la chimie. On a de lui: *Tyrocinium chymicum*, dont la meilleure édition est celle de J. Barthius, Wurtemberg, 1656, in-8°, traduit en français par Jean-Lucas le Roi, Paris, 1615, 1620, 1624, etc., in-8°.

BÉGUINOT (le comte), général français, né en 1747 près de Ligny (Meuse), parvint du rang de soldat au grade de général de division en 1797. Une insurrection provoquée par les lois sur la réquisition militaire ayant éclaté en 1798 dans les départements de l'Escaut et des Deux-Nèthes, Béguinot fut envoyé pour réduire les rebelles sur lesquels il reprit Malines, et qu'il écrasa ensuite avec l'aide du général Colaud. Béguinot forma un corps de réserve dont le quartier général était à Bruges, et il fut chargé de défendre toute la ligne des côtes depuis Dunkerque jusqu'à l'Écluse. Béguinot fut appelé au corps législatif en 1799, au sénat en 1807, et mourut le 30 septembre 1808. On l'appelait *Ventre d'argent*, parce qu'une blessure qui n'avait pu se cicatriser, le forçait de porter une plaque de ce métal au-dessous de l'estomac.

BEHADER-SCHAH, deuxième fils d'Aurengzeb, gouvernait le Caboul à la mort de son père, fut proclamé empereur de l'Indoustan le mercredi 4 mai 1707, fut obligé de défendre sa couronne contre son frère Aazem qui fut tué dans une bataille, puis contre Kambakhche un de ses autres frères qui périt également des suites de ses blessures. Behader recueillit les enfants de ses deux frères, les fit élever comme les siens propres. D'autres révoltes, toujours apaisées, troublèrent le règne de Behader et préparèrent la ruine de l'empire Mogol. Behader, musulman zélé, voulut faire ajouter à la profession de foi la proposition suivante : *Ali est le favori de Dieu et l'héritier du prophète*. Cette proposition, qui avait causé tant de troubles lors des commencements de l'islamisme, faillit en provoquer dans le Lahore, et causa peut-être la mort de Behader qui, après une indisposition peu dangereuse en apparence, expira en février 1712.

BEHADER-KAN ou **BEHARDUR-KAN** (Ala-ed-Dyn Abou-Sayd), fils d'Oldjaitou, sultan de la dynastie mogole, fondée dans le nord de la Perse, par les descendants de Gengis-Kan, naquit dans la station de Tourkouy, en Azerbidjan, le 8 de zoul-cadeh 701 de l'hégire (le jeudi 5 juillet 1302). Il n'avait pas encore atteint sa douzième année, lorsque son père lui confia le gouvernement du Khoraçan, et le chargea de repousser les Uzbeks qui avaient fait une irruption dans cette province. Les généraux chargés réellement de cette expédition obtinrent un plein succès, et le jeune prince recueillit toute la gloire d'une expédition à laquelle son âge le rendait incapable de prendre la plus faible part. Il ne tarda pas de quitter ce gouvernement pour succéder à son père. Plusieurs princes voisins voulaient profiter de la jeunesse du monarque pour agrandir leurs États ; l'émir Djouban abusa de son influence pour écarter ceux qui lui déplaisaient ; le médecin et historien Rachyd ed-Dyn, un des ministres de l'empire, périt victime de la haine de cet émir, mais le favori ayant voulu disposer de la main de sa fille, qui avait eu le malheur de plaire au monarque, sa perte fut résolue, et il fut mis à mort, ainsi qu'un de ses fils. Épouvanté du sort de ces infortunés, l'époux de la belle orpheline s'empressa de l'offrir au sultan, qui l'accueillit avec transport. La nouvelle favorite jouit d'une influence sans bornes, et s'en servit pour perdre tous ceux qui avaient contribué à la mort de son père et à celle de son frère. Les Uzbeks désolaient le nord de la Perse : Abou-Sayd marcha contre eux en 736. Il traversait le Chirvan pour les joindre, quand une maladie, aussi subite que cruelle, termina ses jours à Carabagh, le 13 de raby, 2e 736 de l'hégire (jeudi 30 novembre 1335), année trop remarquable par la naissance de Tamerlan. Abou-Sayd était âgé de 32 années lunaires, et en avait régné 10. On croit que le poison accéléra ses jours, et on soupçonna, avec beaucoup de vraisemblance, la sultane favorite de l'avoir préparé, d'après l'instigation du kan des Uzbeks. Ce dernier acte de perfidie coûta la vie à son auteur : le fils d'Abou-Sayd, Arbah-Kan, sans pitié pour les charmes de la princesse, la fit massacrer. La mort du sultan Abou-Sayd entraîna la chute de la dynastie mogole de Perse. Les chefs de hordes refusèrent de reconnaître son fils, et chacun d'eux s'érigea en petit souverain. Ils vécurent alors dans un état de guerre perpétuelle ; l'invasion et les conquêtes de Tamerlan mirent fin à cet état d'anarchie.

BEHAGUE (Jean-Pierre-Antoine, comte de), général français, entré au service comme cornette dans un régiment de cavalerie en 1744, passa ensuite dans les mousquetaires et devint en 1755 capitaine de dragons, fit en cette qualité la guerre de sept ans, fut nommé lieutenant-colonel en 1761, et, à la paix, commandant de la Guyane. Après 5 ans de séjour, il revint en France, devint brigadier en 1768, maréchal de camp en 1771, et lieutenant général le 20 mai 1791 ; nommé gouverneur de la Martinique, livrée à cette époque à de vives agitations, Behague lutta contre les difficultés avec avantage ; et lorsque le parti de la révolution eut triomphé à l'annonce des événements du 10 août, il partit avec le marquis de Rivière pour l'Angleterre où il fut nommé en 1797, par le comte d'Artois, pour remplacer dans le commandement de la Bretagne le comte de Puisaye, parti pour le Canada. En 1799, Behague se rendit en Bretagne où il fit une nouvelle organisation insurrectionnelle, mais George Cadoudal ne voulut pas céder le commandement. Behague, obligé de retourner à Londres, y est mort dans les premières années du 19e siècle.

BEHAIM (Martin), né à Nuremberg vers 1430, d'une famille distinguée et originaire de Bohême, suivit d'abord la carrière du commerce, et se livra en même temps à l'étude des sciences mathématiques et nautiques. Dans un voyage qu'il fit à Anvers, en 1479, il eut occasion de connaître quelques Flamands qui demeuraient dans l'île de Fayal ou de Pico ; invité par eux à les accompagner en Portugal, Behaim s'y rendit en 1480. Il fut reçu avec une distinction toute particulière. Placé, en 1484, sur la flotte de Diégo Can, qui devait poursuivre les nouvelles découvertes en Afrique, il visita, avec cet amiral, Fayal et Pico, les îles du Prince, de St.-Thomas et de St.-Martin, toute la côte d'Afrique depuis la rivière de Gambie jusqu'au Zaïre. Après un voyage de dix-neuf mois, Behaim, en récompense de ses services, fut créé chevalier du Christ. Il ne paraît pas qu'il se soit trouvé ensuite aux autres expéditions d'Afrique. Il resta à Fayal, où il se maria, en 1486, avec la fille de Job Huerter (Jeanne de Macedo), dont il eut un fils trois ans après. Le désir de voir sa famille le rappela à Nuremberg en 1492. Il y passa une année, pendant laquelle il acheva le globe terrestre qu'il avait entrepris à la demande des magistrats de cette ville. De retour en Portugal, don Juan l'employa dans quelques négociations diplomatiques ; mais à la mort de ce prince, en 1494, Behaim, retiré des affaires, se rendit à Fayal, au milieu de sa famille. Ayant fait un voyage à Lisbonne en 1506, il mourut dans cette ville le 29 juillet de la même année, à l'âge de 76 ans. Behaim doit être regardé comme un des plus savants mathématiciens et astronomes de son siècle. Il est un de ceux qui introduisirent l'usage de l'astrolabe sur les vaisseaux ; il rédigea les premières tables des déclinaisons du soleil, et offrit sur son globe terrestre l'ensemble des connaissances géographiques de cette époque. L'*Histoire de la Vie de Behaim,* donnée par M. Murr, a été publiée en allemand ; la traduction de H. J. Jansen se trouve à la suite du *Premier Voyage autour du monde,* par Antoine Pigafetta. Cet ouvrage, imprimé avec soin, contient

une carte qui est la copie fidèle de la partie la plus intéressante du *Globe terrestre* de Martin Behaim, Paris, 1802, in-8°.

BEHAIM (Jean), tambourineur et berger, natif de Bohême, suivait les erreurs de Wiclef, et s'était mis à la tête d'une bande de séditieux qui publiaient que non-seulement on ne devait pas payer la dîme à l'Église, mais même les droits de gabelle, les péages aux princes, et que les eaux et forêts appartenaient au peuple.

BEHAM ou **BOEHEM** (Jean-Sébald), peintre et graveur, né à Nuremberg en 1500, a gravé un grand nombre d'estampes en cuivre et en bois, recherchées des amateurs. Banni de sa ville natale à cause de la licence de ses productions, il vint habiter Francfort-sur-le-Mein, où il mourut marchand de vin en 1550. Il a laissé un *Traité de la manière d'apprendre à dessiner,* imprimé après sa mort, en 1552, in-8°, et souvent réimprimé depuis.

BEHAM (Barthélemi), compatriote du précédent, était un graveur médiocre.

BEHM (George), né en 1621 à Leutmeritz en Bohême, entra chez les jésuites en 1636, enseigna les humanités, la philosophie, les mathématiques et la théologie. Il mourut à Znaïm, le 7 novembre 1666. On a de lui : *Propositiones mathematico-musurgicæ,* Prague 1650, recueil de curiosités sur l'acoustique.

BEHM (Jean), né en 1578, mort en 1648, est auteur d'un livre estimé de son temps, intitulé : *Chronologie depuis la création du monde jusqu'à la ruine du temple de Jérusalem par l'empereur Titus.*

BEHM (Michel), professeur de théologie à Kœnigsberg, né en 1612, mort en 1650, a laissé des *Dissertations* théologiques.

BEHMER (Frédéric Ehrenreich), savant jurisconsulte, né à Berlin en 1721, attaché aux archives du royaume de Prusse, fut chargé par Frédéric de transcrire les pièces diplomatiques relatives aux droits qu'il prétendait avoir sur différents États, notamment sur la Silésie. Il mourut le 16 avril 1776. Son principal ouvrage est *Novum jus controversum,* Lemgo, 1771, 2 vol. in-4°.

BEHN (Aphara), née à Cantorbéry, sous le règne de Charles Ier, était fille d'un Anglais, nommé *Johnson,* qui s'étant embarqué pour Surinam, dont il venait d'être nommé lieutenant général, mourut dans la traversée. Sa famille fut débarquée à Surinam, où Aphara fit connaissance du prince africain Oronoko, dont la vie lui a fourni le sujet d'un roman historique fort intéressant. De retour en Angleterre, elle épousa Behn, négociant hollandais, établi à Londres, qui mourut peu de temps après. Charles II à qui elle avait présenté une *Description de la colonie de Surinam,* jeta les yeux sur elle pour lui servir d'espion sur le continent, pendant la guerre de Hollande. Ayant passé à Anvers en 1666, elle parvint à découvrir le projet des amiraux de Ruyter et de Witt de brûler les vaisseaux anglais dans la Tamise. On dédaigna son avis : elle revint à Londres, s'occupa de travaux littéraires, et mourut le 15 avril 1689. Voici ses principaux ouvrages : *Poésies diverses,* 3 vol. 1684, 1685, 1688 ; 17 pièces de théâtre, la plupart imitées de l'espagnol ou du français, 1724, et 8e édition, 1735, 4 vol. in-8° ; *Histoires et nouvelles,* 2 vol. (où est l'histoire d'*Oronoko,* traduite en français par Laplace) ; la traduction de *l'Histoire des oracles,* et celle de la *Pluralité des mondes ; Lettres d'un gentilhomme à sa sœur,* 1684.

BÉHOTTE (Adrien), théologien et archidiacre de Rouen, mort en 1636, a publié des *ouvrages* de droit canon, et un *Traité* sur les libertés de l'Église gallicane.

BEHOURT (Jean), grammairien et poète dramatique, né dans la Normandie, vers la fin du 16e siècle, professa les belles-lettres à Rouen, pendant plus de quarante ans, avec une grande réputation. Longtemps il fut célèbre dans les écoles par un *Abrégé de la grammaire* de Despautère, que les maîtres comme les élèves ne nommaient que le *Petit Behourt.* Behourt composa, de 1597 à 1604, trois pièces de théâtre qui furent représentées par les élèves à la distribution des prix du collége des Bons-Enfants. Ce sont : *Polyxène ; Ésaü,* ou *le Chasseur,* et *Hypsicratie,* ou *la magnanimité.* C'est à Behourt que l'on doit encore *Puriores sententiæ cum dictis festivioribus ex Ovidio decerptæ,* Paris, 1632, in-8°. On ignore la date de sa mort.

BEHR (George-Henri), médecin, né à Strasbourg, le 16 octobre 1708, visita la Hollande et l'Allemagne, suivit les cours de Boerhaave, fut nommé membre de l'Académie des curieux de la nature, et mourut le 9 mai 1761. Il a publié : *Physiologia medica,* Strasbourg, 1736 ; *Lexicon physico-chimico-medicum,* ib., 1738, in-4° ; *Fundamenta medic. anat. physiol.,* ib., in-4° ; *Medic. consult.,* Augsb., 1751, in-4°.

BEHR (Chrétien-Frédéric de), né dans la Poméranie suédoise le 18 octobre 1739, entra comme cadet au service du duc de Saxe-Gotha, à l'âge de 16 ans, passa ensuite à celui du duc de Wurtemberg en qualité de page. En 1757, il accompagna le duc Charles dans la campagne de Bohême et de Silésie contre le roi de Prusse, se trouva à la bataille de Kollin, et, pendant la guerre de 7 ans, alla rejoindre l'armée française dans la Hesse. En 1759, il reçut le brevet de 1er lieutenant des gardes ; capitaine dans le régiment de Werneck, fait prisonnier à Fulde, et mis en liberté sur promesse de ne pas servir, il fut nommé chambellan du duc et obtint la surveillance des jardins de Louisbourg, de la Solitude et de Hohenheim. En 1769, grand échanson et président de la commission d'économie de la cour, il voyagea en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas, conserva sa position sous les deux ducs Eugène et Frédéric-Eugène, et mourut le 17 janvier 1831, âgé de 91 ans, après avoir servi pendant 74 ans sous cinq souverains.

BEHRAM ou **BAHRAM**, troisième roi ou schah des Parthes ou de Perse de la dynastie des Sassanides, succéda à Hormouz Ier ou Hormisdas, son père, vers l'an 272 de J. C. Il gouverna avec sagesse, et fut assassiné par un partisan de Many, sectaire chrétien que les mages (prêtres guèbres) avaient fait écorcher vif. Des historiens grecs ont corrompu le nom de Behram et celui de *Vararanes.*

BEHRAM II, fils du précédent, hérita du nom et du sceptre de son père, mais non pas de ses vertus. Les Romains profitèrent des discordes entre le prince et ses sujets pour pénétrer jusqu'au cœur de l'empire. Il mourut en 293, après un règne de 17 ans.

BEHRAM III, fils du précédent, surnommé *Sedjestan-Schah,* régna 9 ans suivant les historiens orientaux, et 4 selon les historiens grecs.

BEHRAM IV succéda sur le trône de Perse à son frère Chapour III en 584 de J. C., et régna 10 ans. Les historiens byzantins ont changé son nom en celui de *Carmazat*.

BEHRAM V, surnommé *Gour* (l'Onagre), douzième roi sassanide, mort vers l'an 440. Les détails de sa vie et de son règne, tels que les donnent les historiens orientaux, appartiennent plus au roman qu'à l'histoire. Il réunissait, dit-on, de grands talents militaires et littéraires. On trouve des vers arabes de ce prince dans le recueil intitulé : *Monumenta vetustiora Arabiæ*, de Schultens.

BEHRAM-TCHOUBYN, l'un des généraux d'Hormouz IV, voulut, pour se venger de l'ingratitude de ce prince, s'emparer du trône de Perse, vers l'an 589 de J. C.; mais il fut abandonné de ses soldats après quelques mois d'usurpation, et se réfugia dans le Turkestan, où il fut assassiné en 590.

BEHRENS (Conrad-Barthold), médecin et historien, né le 26 août 1660, à Hildesheim, mort en 1736, après avoir obtenu le titre de médecin de l'électeur de Brunswick-Lunebourg. Il a consacré presque tous ses travaux à l'histoire de la maison de Brunswick, et à la généalogie des familles illustres, soit éteintes soit encore florissantes. Son cousin, le pasteur Behm, a publié, dans les *Annales acad. Jul. sem.* 3, la liste de plus de six cents généalogies, dressées par Behrens. Il s'occupait aussi de théologie. Il a inséré beaucoup d'observations dans les *Mémoires de l'académie des Curieux de la nature*, dont il était membre, sous le nom d'*Eudoxe*. Ses principaux ouvrages sont : *Selecta diætetica*, Francfort, 1710; *De constitutione artis medicæ*, Helmstadt, 1691; *Medicus legalis*, 1696; *Selecta medica de medicinæ naturâ et certitudine*, Francfort et Leipzig, 1708; *Fasti Carolini, in quibus vita Caroli Magni ex Henr. Turkii annalibus excerpta est*, Francfort, 1707, in-4°; *Arbre généalogique des Seigneurs d'Assebourg*, et plusieurs Dissertations insérées dans les *Acta eruditorum*.

BEHRENS (Rodolphe-Auguste), fils du précédent, mort en 1747, fut aussi un habile médecin. On a de lui : *Triga casuum memorab. medic.*, Wolfenbuttel, 1727, in-4°, et d'autres ouvrages de médecine.

BEHRENS (Adam), second fils du précédent, est auteur d'un *Traité* allemand sur l'état des mœurs, de la fortune et de la santé des habitants de Francfort.

BEHRENS (George-Henning), médecin, né à Nordhausen en 1662, et mort en 1712, est auteur d'une *Description particulière et détaillée de l'ancienne forêt Hercynie*, aujourd'hui le Hartz en Allemagne, Nordhausen, 1703, in-4°.

BEICH (Joachim-François), peintre, né en 1665, à Ravensbourg en Souabe, fut chargé, par l'électeur Maximilien-Emmanuel, de peindre les batailles livrées en Hongrie par ce prince. Il alla ensuite en Italie, où il fit plusieurs ouvrages qui méritèrent d'être distingués. De retour à Munich, Beich y mourut le 16 octobre 1748, à 83 ans. La manière de ce peintre tient de celles du Guaspre et de Salvator Rosa.

BEIDAWY (Abdallah-Ben-Omar), docteur musulman, né à Béda dans le Farsistan, au 7e siècle de l'hégire (13e de J. C.), est auteur d'un célèbre *Commentaire arabe sur le Coran*, qui existe manuscrit dans les principales bibliothèques de l'Europe, et d'une *Chronologie universelle* en persan, dont le manuscrit se trouve à la bibliothèque royale de Paris.

BEIER (Hartmann), ministre luthérien, né à Francfort-sur-le-Mein le 29 septembre 1516, est mort le 11 août 1577. On a de lui : des commentaires sur la *Bible; Quæstiones in libellum de sphærâ Joannis de Sacro busto* (Jean de Sacrobosco), Wittenberg, 1575, in-8°, etc. On lui attribue le livre intitulé : *Pro fictitio missæ sacrificio argumenta erronea sophistarum pontificiorum cum refutationibus*, publié sous le nom d'*Andreas Epicimus*, Magdebourg, 1551, in-8°, dont il existe une traduction française, 1563, in-8°.

BEIER (Adrien), né à Iéna le 20 janvier 1634, y mourut professeur de droit en 1712. Il a laissé des ouvrages estimés sur les lois réglementaires de l'industrie et de la profession des artisans, imprimés de 1683 à 1702, Iéna, in-4°.

BEIER. *Voyez* **BEYER.**

BEIERLING. *Voyez* **BEYERLING.**

BEIL (Jean-David), acteur et auteur allemand, né à Chemnitz en 1754, mort le 15 août 1794, a composé 10 *pièces* de théâtre, recueillies en 2 vol. à Leipzig, 1794. Les principales sont : *Les Joueurs; l'École des comédiens; Amour et caprice.*

BEINASCHI (J. B.), peintre italien du 17e siècle, a laissé plusieurs compositions d'une imagination riche et élevée.

BEINGA-DELLA, dernier roi du Pégou, conquit, en 1752, le royaume d'Ava sur les Birmans, et fit mettre à mort, le 13 octobre 1754, le vieux Douipdi, dernier monarque de l'ancienne dynastie de cet empire. Plus tard la fortune lui fut contraire, malgré les efforts héroïques de son frère Apporaza; et après la ruine du Pégou, sa capitale, en 1757, il devint prisonnier d'Alompra, chef des Birmans. D'abord sa captivité fut assez douce; mais, à la suite d'une révolte des Pégouans, il fut ramené dans ses anciens États par Schembuan, deuxième successeur d'Alompra, jugé coupable par le tribunal du Roum d'avoir fomenté la dernière rébellion, et mis à mort par la main du bourreau, à Ava-Bao, près de Rangoun, à la fin de 1775.

BEINL DE BIENENBOURG (Antoine), né en 1749, exerça l'art de guérir à Vienne, fut professeur de pathologie à l'académie médico-chirurgicale Joséphine, dont il devint directeur; puis conseiller aulique, médecin en chef des armées impériales, président de la commission permanente de santé militaire. Beinl mourut le 12 juin 1820. Son principal ouvrage est un *Essai de police médicale militaire, appliquée principalement aux armées autrichiennes*, Vienne, 1804, in-8°, en allemand. Il est encore auteur d'un mémoire *sur une espèce particulière de tumeur lymphatique*, Vienne, 1801, in-8°, en allemand.

BEINVILLE (Charles-Barthélemi de), né en Picardie, mort en 1641, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Vérités françaises opposées aux calomnies espagnoles*, ou *Réfutation de la déclaration du cardinal infant* (Ferdinand d'Autriche, archevêque de Tolède, et gouverneur des Pays-Bas, pour Philippe IV), Beauvais, 1637-1639, 3 vol. in-8°; Paris, 1643, in-4°. C'est une apologie de la politique du cardinal de Richelieu.

BEIRACTAR ou **BAIRAKDAR.** *Voyez* **MUSTAPHA.**

BEIREIS (GODEFROID-CHRISTOPHE), professeur de chimie et de médecine à l'université de Helmstadt, à qui quelques singularités et une sorte d'existence mystérieuse avaient procuré en Allemagne une fort grande célébrité. Il est mort à Helmstadt en septembre 1809, âgé de près de 80 ans, étant né à Mulhausen en 1730. Beireis s'était acquis une maison spacieuse, qu'il avait remplie de toute sorte de curiosités et de choses rares et précieuses, ou du moins qu'il savait, avec beaucoup d'adresse, faire passer pour telles quand elles ne l'étaient pas en effet. Il donnait à entendre, et avouait même quelquefois sans détour qu'il faisait de l'or. On n'a d'autres écrits de lui que quelques dissertations physiologiques en latin, reliées en un seul vol. in-4°, à la bibliothèque de l'université de Gottingue.

BEISSEL ou **BEYSSEL** (JUDOCUS), conseiller des archiducs d'Autriche, orateur, poëte, jurisconsulte et philosophe, vécut à Aix-la-Chapelle de 1474 à 1494. Parmi ses ouvrages on cite *Dialogus ad Hermolaum Barbarum de optimo genere musicorum.*

BEISSIER (JACQUES), chirurgien du Dauphiné, mort en 1712 à 91 ans, accompagna Louis XIV dans la plupart de ses campagnes, et fut chargé par ce monarque de la direction de la chirurgie militaire. On n'a de lui aucun ouvrage.

BEISSON (ÉTIENNE), graveur, né à Aix en Provence, en 1759, mort à Paris en 1820, est connu par plusieurs belles estampes : la *Vierge au donataire* et *Ste.-Cécile* d'après Raphaël; les *jeunes Athéniens tirant au sort*, d'après Peyron, etc.

BEITHAR. *Voyez* **ABEN-BITAR.**

BÉJART, comédien, qui, après avoir été camarade de Molière, dans la province, revint avec lui à Paris, en 1658, et joua dans presque toutes les pièces de cet auteur. Son emploi était les pères, les seconds valets et les confidents tragiques. Ce comédien, ayant voulu séparer deux de ses amis qui se battaient sur la place du Palais-Royal, fut blessé au pied, et resta boiteux. Cet accident, qui aurait forcé un acteur moins aimé du public d'abandonner sa profession, ne l'empêcha pas de créer plusieurs rôles. Béjart avait beaucoup de bravoure et de présence d'esprit; il apaisa seul un grand nombre de militaires de la maison du roi, qui, se croyant outragés de ce que Molière avait obtenu de Louis XIV qu'ils n'entreraient plus *gratis* au spectacle, forcèrent les portes, et tuèrent les magistrats qui en défendaient l'entrée : ils se portaient vers le théâtre, pour se venger sur la troupe entière de l'insulte qu'ils prétendaient avoir reçue, lorsque Béjart, vêtu en vieillard, vint au-devant d'eux, et leur dit : « Eh! messieurs, épargnez du moins un vieillard de 75 ans, qui n'a plus que quelques jours à vivre. » Cette prière, dans la bouche d'un jeune comédien, calma les séditieux, dont la rage se changea en gaîté : le spectacle eut lieu le jour même, et depuis cette époque la maison du roi ne fit aucune difficulté de payer. Béjart se retira du théâtre en 1670, et mourut le 29 septembre 1678.

BÉJART (ÉLISABETH-ARMANDE-CRESINDE-CLAIRE), sœur du précédent, épousa Molière en premières noces, malgré sa mère, et en secondes noces, Guérin d'Estriche. Elle était très-aimable, jouait agréablement dans le comique, et chantait avec beaucoup de goût. Elle quitta le théâtre en 1694, et mourut le 3 octobre 1700.

BÉJART (GENEVIÈVE), sœur de la précédente, épousa Villeaubrun, puis Aubry, qui, de maître paveur, était devenu auteur tragique. Elle jouait les rôles de soubrettes, et mourut en 1675.

BÉJART, mère des précédentes, fut mariée secrètement à M. de Modène, gentilhomme du comtat Venaissin, et mourut en 1670.

BÉJOT (FRANÇOIS), littérateur, né à Montpellier le 14 septembre 1718, professa le grec à 20 ans, obtint en 1741 une place à la bibliothèque du roi, et eut part à la rédaction des volumes du catalogue imprimés en 1744. Garde des manuscrits en 1761, il fut admis l'année suivante à l'Académie des inscriptions, où il lut deux mémoires, l'un sur quelques passages de la *Cyropédie*, et l'autre sur les *Éparites*, l'un des corps choisis de l'armée arcadienne. Il mourut le 31 août 1787, laissant quelques ouvrages manuscrits.

BEKA (JEAN DE), chanoine d'Utrecht au 14e siècle, est auteur d'une *Chronique* latine des évêques d'Utrecht, depuis Willebrod jusqu'en 1346, continuée par Guillaume Héda jusqu'en 1524.

BEKA (SIBERT), religieux de l'ordre des carmes, natif de Gueldre, florissait l'an 1320; il a laissé un *Commentaire sur les 4 livres de sentences.*

BEKA (GOSWIN), chartreux de Gand, mort en 1417, est auteur d'un Traité de droit canon et de plusieurs Sermons en latin.

BEKENSAU (JEAN), publiciste anglais, né dans le comté de Wilt au 16° siècle, professeur de littérature distingué par son érudition, jouit de la faveur de Henri VIII, d'Édouard VI et de la reine Marie. Ses opinions religieuses le forcèrent à quitter la cour à l'avénement de la reine Élisabeth. Quoique attaché à la religion romaine, il écrivit contre la suprématie papale : *De supremo et absoluto regis imperio*, dédié à Henri VIII, Londres, 1546, in-8°, et mourut en 1550.

BEKKER (BALTHAZAR), né en 1634 à Metselawier en Frise, fut nommé recteur d'une école latine, et ensuite pasteur à Oosterlittens. Il se signala par son zèle pour l'éducation des enfants; zèle qui lui attira plusieurs ennemis parmi ses collègues. Ils trouvèrent mauvais que Bekker voulût accoutumer le peuple à demander aux pasteurs autre chose que des sermons. Ayant obtenu en 1666, à Franeker, le titre de docteur en théologie et la place de pasteur, il prit parti pour la philosophie de Descartes, et il essaya d'en répandre le goût par une brochure : *De philosophiâ cartesianâ admonitio sincera*, 1668, in-12. Bekker publia encore à cette époque deux espèces de catéchismes sous des titres assez bizarres : l'un s'appelait *Gesneden Brood* (pain coupé), et l'autre *Vaste spyze.* Ses collègues jaloux l'accusèrent de socinianisme et de cartésianisme. L'impression de son *Vaste spyze* fut défendue par le synode, sous peine d'une amende pécuniaire. Fatigué de toutes les contrariétés qu'il éprouvait à Franeker, il quitta cette ville, et fut successivement pasteur dans les deux villages de Loenen et de Wesop, puis ministre de camp d'un régiment. En 1679, il

s'établit à Amsterdam, et réveilla bientôt par de nouveaux écrits l'animosité de ses confrères. Il combattit les préjugés du vulgaire par une brochure qu'il publia à l'occasion de l'apparition d'une comète en 1680 et 1681 ; *Recherches sur les comètes,* Leeuwarde, 1683, in-8°. Il publia peu de temps après : *De Betooverde wereld* (le monde ensorcelé), Franeker, 1690, plusieurs fois réimprimé et traduit en français, Amsterdam, 1694, 4 vol. in-12. C'est de tous les ouvrages de Bekker celui qui a le plus contribué à rendre son nom fameux. L'auteur y attaque l'opinion du peuple sur le pouvoir des démons ; il cherche à prouver que les esprits n'ont point d'influence sur l'homme ; que tout ce que l'on dit sur le diable, les sorciers, les malins esprits, n'est que superstition ; et qu'il ne faut point prendre à la lettre les passages de la *Bible* où il est question du diable. Si auparavant on avait traité Bekker de cartésien et de socinien, on le traita cette fois-ci de saducéen. Toutes les plumes furent en mouvement contre lui. Son livre fut soumis à la censure du conseil ecclésiastique. L'auteur publia une apologie, *Schriftelyke satisfactie,* dans laquelle il protesta contre toutes les interprétations malignes du *Monde ensorcelé,* et avoua qu'il croyait à l'existence du diable ; mais qu'il le croyait enchaîné au fond de l'enfer. Le synode rejeta l'ouvrage, et priva l'auteur de sa charge de prédicateur. Bekker mourut le 11 juin 1698, sans avoir été réintégré dans sa charge. Il est encore auteur d'une *Explication du prophète Daniel,* en flamand, 1688, in-4°.

BEKKER (Élisabeth **WOLF**, née), née à Flessingue en Hollande le 25 juillet 1735, possédait parfaitement, outre sa propre langue, le français, l'allemand et l'anglais, et s'était familiarisée avec les auteurs classiques dans ces différentes langues. Elle commença par se faire connaître par des poésies, parmi lesquelles on distingue *Walcheren,* 1769 ; *Plainte de Jacob sur le tombeau de Rachel,* et *Héroïde de Jacqueline de Bavière à Frans van Borselen,* 1773. Son mari étant mort en 1776, Élisabeth alla demeurer avec son amie Agathe Deken, femme de talent et d'esprit, avec laquelle elle publia *OEconomische liedjes* (chansons populaires), 1781, 3 vol. in-8° ; *Histoire de Guillaume Levend,* 8 vol. in-8°, 1785 ; *Lettres d'Abraham Blankaart à Cornélie Wildschut,* 1789 ; *Histoire de Sara Burgerhart,* 1790, 2 vol. ; *Voyage en Bourgogne,* en vers, etc. Élisabeth Bekker, afin de pourvoir à son existence, fut obligée de s'occuper de traductions, et emprunta à l'Angleterre *le don Quichotte ecclésiastique* de Smollett, 3 vol. ; *Henri,* 4 vol., traduit en hollandais, toujours de concert avec Agathe Deken. Élisabeth mourut le 5 novembre 1804, et son amie ne lui survécut que de neuf jours.

BEKTACH. *Voyez* **BEYGTACH.**

BEL (Jean-Jacques), conseiller au parlement de Bordeaux, né le 21 mars 1693, mort à Paris le 15 août 1738, a donné *Apologie de M. Houdart de la Motte,* 1724, in-12 ; c'est une critique ingénieuse de l'*Inès ; Lettre critique* sur la *Marianne* de Voltaire, 1726, in-12 ; *Dictionnaire néologique,* dirigé contre Crébillon, Fontenelle, Voltaire, etc., et augm. par l'abbé Desfontaines, 1756, in-12.

BEL ou **BELIUS** (Mathias), théologien et historien hongrois, né à Orsova en 1684, ministre et recteur de collége à Presbourg, mort en 1749, a laissé une traduction de la *Bible* en bohémien, estimée pour son exactitude, et quelques ouvrages de dévotion. Mais il est principalement connu comme historien, et, sous ce rapport, on a de lui : *Hungariæ antiq. et nov. prodromus* Nuremberg, 1723, in-fol. ; *Notitia Hungaricæ novæ historico-geograph.,* Vienne, 1735-42, 4 vol. in-fol. ; *Apparatus ad historiam Hung.,* Presbourg, 1735, 2 vol. in-fol. Belius est l'éditeur des *Scriptor. rerum Hungaric.,* Vienne, 1746-48, 3 vol. in-fol.

BEL (Charles-André), fils du précédent, né en 1717 à Presbourg, bibliothécaire de l'université de Leipzig, et conseiller de l'électeur de Saxe, auprès duquel il se fixa au retour de ses voyages, mourut le 5 avril 1782. Ses œuvres les plus remarquables sont : *De vera origine et epochâ Hunnorum,* etc., Leipzig, 1757 ; une traduction allemande de l'*Histoire de Suisse,* par Wattewille, Lemgo, 1762. Il a continué les *Acta erudit.,* de 1744 à 1780.

BEL. *Voyez.* **BELL** et **LEBEL.**

BELA Ier, roi de Hongrie, fit valoir ses prétentions à la couronne du vivant de son frère André, qu'on avait proclamé roi. Forcé de fuir en Pologne, il revint bientôt avec une armée, et livra bataille à son compétiteur, qui périt dans l'action, en 1059. Bela monta aussitôt sur le trône, pardonna à tous ceux qui avaient pris le parti de son frère, modéra les taxes, fit battre monnaie, établit des foires et l'uniformité des poids et mesures. L'introduction de la religion chrétienne ayant occasionné de grands troubles en Hongrie, Bela était sur le point de régler dans une assemblée nationale les affaires du culte, lorsque le peuple se souleva pour qu'on lui rendît son ancienne religion. Bela rassembla aussitôt une armée, et fondit sur les rebelles qu'il tailla en pièces. Il mourut en 1062, la 3e année de son règne.

BELA II, roi de Hongrie, surnommé l'*Aveugle,* parce qu'à la suite d'une guerre civile, on lui creva les yeux par ordre du roi Coloman son oncle, monta sur le trône à la mort d'Étienne, fils de Coloman, vers 1131. Après avoir étouffé plusieurs révoltes, se voyant affermi sur le trône, Bela se livra à l'intempérance, et mourut d'une hydropisie en 1141, après un règne de dix ans.

BELA III, roi de Hongrie, frère d'Étienne III, lui succéda en 1173. Il se signala par son intégrité et sa justice, soutint la guerre contre les Bohêmes et les Polonais, arrêta les incursions des Autrichiens, reprit les villes de la Dalmatie dont les Vénitiens s'étaient emparés, et signa, par la médiation du pape, en 1189, un traité avec Venise. Ce prince mourut d'une maladie de langueur en 1196, la 23e année de son règne. Il avait épousé une sœur de Philippe-Auguste roi de France, dont il eut deux fils : Emeric qui lui succéda, et André qui monta également sur le trône.

BELA IV, roi de Hongrie, fils d'André II, lui succéda en 1235. La Hongrie ayant été envahie par les Tatars, Bela fut défait et obligé de fuir en Autriche. On l'y retint prisonnier, et il ne recouvra sa liberté qu'après avoir payé une forte rançon. Ce prince ne fut rétabli sur le trône qu'en 1244, par le secours des chevaliers de Rhodes. Il porta aussitôt la guerre en Autriche, et livra bataille au duc Frédéric, qui fut vaincu et tué. Bela employa le reste de son règne à rebâtir les villes et les églises ruinées par les Tatars, il mourut en 1270. Son fils Étienne lui succéda.

BELA (Antoine), peintre de Cordoue, mort en 1676, excellait dans le paysage, l'architecture, les bas-reliefs, les fleurs.

BELA (le chevalier de), était en 1748 colonel du régiment de Royal Cantabre, créé sur sa proposition en 1745; il a passé 30 ans à composer une *Histoire des Basques*, qui est ce qu'on possède de plus complet sur l'histoire de la basse Navarre, de la Soule et de Labour, pays qui appartenaient à la France, et sur la haute Navarre, le Guipuscoa, la Biscaye et l'Alava, qui font partie de l'Espagne. Le manuscrit de cette histoire, formant 3 vol. in-fol. de 600 pages chacun, avait été envoyé à Paris en 1766, mais la censure n'en permit pas la publication. Sanadon, bénédictin basque, publia en 1785, d'après l'ouvrage de M. de Bela, un *Essai sur la noblesse des Basques*, qui empêcha de passer outre à la perception des taxes auxquelles on voulait soumettre ces provinces malgré leurs priviléges. Du reste on ne possède aucun autre détail sur la vie de M. de Bela.

BELAIR (Charles), général de brigade à Saint-Domingue, était neveu du fameux Toussaint-Louverture, qui lui donna le commandement d'une brigade coloniale. A l'arrivée de l'expédition commandée par Leclerc, Belair ne prit aucune part aux excès des noirs; il sauva même la vie à une foule d'habitants du Port-au-Prince, en les prenant sous sa protection. Plusieurs officiers français tombés dans les mains des noirs lui durent la vie. Après le départ de Toussaint-Louverture, Belair resta campé sur les bords de l'Artibonite avec sa brigade, attendant l'occasion d'agir avec quelque chance de succès. Le supplice de quelques nègres incendiaires fut le prétexte dont il colora sa défection. Il se retira dans les mornes du *Cahos* où l'on supposait que Toussaint avait caché des trésors, des armes et des munitions; et il y fut suivi par un grand nombre de nègres. Le général Dessalines se mit aussitôt à sa poursuite, le fit arrêter et conduire au Cap sous une escorte. Traduit avec sa femme, nommée *Sanitte*, devant une commission militaire toute composée de noirs, ils furent condamnés à mort unanimement le 5 octobre 1802. Le jugement reçut son exécution le même jour. Belair fut passé par les armes et sa femme décapitée.

BELAIR (A. P. Julienne de), né à Paris vers 1740, était fils d'un banquier qui dérangea ses affaires par de mauvaises spéculations. Le jeune Belair étudia les mathématiques, embrassa l'état militaire, obtint la permission de passer au service de la Hollande, et entra plus tard comme capitaine d'artillerie dans la légion levée par le comte de Maillebois, pour les États-Généraux. Cette légion ayant été supprimée en 1785, Belair, réduit à la moitié de son traitement, demanda le capital de ce qui lui revenait, le perdit au jeu, et, laissant sa famille en Hollande, alla solliciter du service en Prusse. Il était à Berlin en 1786, réduit à travailler à la rédaction de la *Gazette*, et plongé dans la dernière détresse. Deux ans après il vint à Paris, communiqua à Mirabeau des observations pour sa *Monarchie prussienne*, se chargea en 1790 d'un cours public de fortifications et d'artillerie; fut nommé, en 1792, ingénieur en chef chargé de mettre Paris en état de défense, et traça le plan d'une ligne de retranchements depuis St.-Denis jusqu'à Nogent-sur-Marne; pour armer cette ligne il proposa de convertir en canons les statues des rois, et demanda de faire des balles avec les plombs de Versailles. Après la retraite des Prussiens, Belair, nommé général de brigade, puis de division, fut employé en 1793 à l'armée du Nord, mis à la retraite l'année suivante, et revint à Paris s'occuper de théories philosophiques, qui le réduisirent à la pauvreté. Il mourut dans l'obscurité au mois d'août 1819. Il avait été lié avec Mercier, Rétif de la Bretonne, etc. Outre une traduction de l'ouvrage allemand du général Gaudi, *Instruction aux officiers d'infanterie*, 1792, on a du général Belair : *Défense d'un système de guerre nationale*, Amsterdam, 1779; *Nouvelle science des ingénieurs*, Berlin, 1787; *Défense de Paris*, 1792; *Éléments de fortifications*, 1792; *Mémoire sur la culture des jachères*, 1794; *les Subsistances rendues plus abondantes et plus accessibles à tous les citoyens*, etc.

BELAIR. *Voyez* **LAVAL**.

BÉLANGER (François-Joseph), architecte, né à Paris en 1744, fut avant la révolution fort à la mode et particulièrement chargé des fêtes publiques, pompes funèbres et spectacles de la cour. On lui doit des édifices élégants et des jardins paysagistes, entre autres Bagatelle, qu'il construisait pour le duc d'Artois. La révolution lui ayant fait perdre ses avantages, il s'y montra opposé et fut incarcéré longtemps à Paris. S'étant ensuite trouvé à la prison du Temple en qualité de commissaire de la commune, en 1795, il y vit le fils de Louis XVI, et obtint de tracer au crayon son portrait qu'il fit exécuter en buste par le sculpteur Beaumont. Lors du retour des Bourbons en 1814, Bélanger fit exécuter en plâtre, pour la rentrée de Louis XVIII, la statue équestre de Henri IV sur le Pont-Neuf, et fut un des premiers souscripteurs pour l'exécution en bronze du monument. Nommé intendant des bâtiments de Monsieur, et chevalier de la Légion d'honneur, Bélanger mourut le 1er mai 1818. On lui doit la coupole en fer coulé et en cuivre de la halle aux blés de Paris; on a construit sur ses dessins les abattoirs de cette capitale; et il fit paraître en 1808, un *plan de construction d'une halle aux vins, eaux-de-vie*, etc.

BELCAMP (Jean van), peintre hollandais, mort en 1653, faisait pour la collection du roi d'Angleterre des copies de portraits que l'on admire à cause de leur extrême exactitude.

BELCARI (Feo, ou Maffeo de'), noble florentin et poëte italien, florissait vers le milieu du 15e siècle. Il occupa plusieurs fois les premières magistratures dans sa patrie, et mourut vieux, le 16 août 1484. Il a laissé: *Vita del B. Giovanni Colombini; Rappresentazione d'Abraamo e d'Isaac*, petit poëme en octaves; *Annunziazione di Maria; san Gio. Batista quando andò nel Deserto; Laudi spirituali*. Il est un des anciens auteurs faisant autorité pour la langue italienne.

BELCHER (Samuel), ministre de Newbury (Massachusett), fut un savant théologien. Son *Sermon* d'élection est de 1707.

BELCHER (Jonathan), gouverneur de Massachusett et de New-Jersey, né en 1678, mort en 1747, sut mériter l'estime publique par son désintéressement et son intégrité.

BELCHER (Jonathan), fils du précédent, fut chef de la justice dans la Nouvelle-Écosse.

BELCHIER (Jean), chirurgien anglais, né en 1706 à Kingston, dans le comté de Surrey, étudia sous Cheselden, fut, en 1736, nommé chirurgien de l'hôpital de Guy, puis membre de la Société royale, et mourut en 1785. Il est auteur de plusieurs *Mémoires* intéressants, dans les *Transactions philosophiques*, entre autres *sur le mode de nutrition des os*.

BELDERBUSCH (le comte Charles-Léopold de), né dans le duché de Limbourg en 1749, fut successivement président de la régence de l'électorat de Cologne et ministre de l'électeur près la cour de France ; la révolution l'obligea de sortir de France en 1790. Il se hâta d'y revenir lorsque l'ordre commença à se rétablir, et fut nommé, dès les premières années du règne de Napoléon, préfet du département de l'Oise, où il s'occupa avec zèle du bien-être de ses administrés. Le comte de Belderbusch, créé sénateur, le 5 février 1810, vota la déchéance en 1814, ne passa pas à la chambre des pairs créée par Louis XVIII, mais reçut des lettres de grande naturalisation, et continua d'habiter Paris où il est mort le 22 janvier 1826. Il avait publié, sous le voile de l'anonyme, quelques écrits politiques : *Sur les affaires du temps*, Cologne, 1795 ; *Modification du* Statu quo, ibid., 1795, in-8°; *La paix du continent comme acheminement à la paix générale*, imprimé en Suisse 1797, in-8°; *Lettre sur la paix*, 1797, in-8° ; *Le cri public*, juillet 1815.

BELDOMANDIS (Prodoscimo), né à Padoue, était en 1422 professeur de philosophie en cette ville. On a de lui des commentaires manuscrits sur Jean de Muris : *Compendium tractatus practicœ cantus mensurabilis*, 1408 ; *Opusculum contra theoricam partem*, etc., 1410 ; *Cantus mensurabilis*, 1412 ; *Tractatus musicœ planœ*, 1412 ; *De Contrapuncto*, 1512.

BELELLI (Fulgence), né à Buccino, dans le royaume de Naples, vers 1682, entra dès son jeune âge dans l'ordre des augustins, obtint successivement les charges les plus considérables de l'ordre, et finit par être nommé général et vicaire apostolique. Il a publié un ouvrage intitulé : *Examen S. Augustini de Modo reparationis humanœ naturœ post lapsum*, etc., qui a eu plusieurs éditions.

BELEM (Antoine de), chanoine régulier né à Evora en Portugal vers 1620, fut maître de chapelle et prieur à Espinhero, en 1667 ; il est mort en 1700, dans le monastère de Belem ; il a laissé manuscrit des *répons, psaumes, lamentations* et *miserere*, à 4, 5 et 6 chœurs de 4 voix chacun.

BELEM (Jeanne de), plus connue sous le nom de *la Pineau*, était fille d'un pauvre savetier des faubourgs de Namur, où elle naquit le 1er mars 1734. Douée d'une beauté remarquable, elle eut recours au libertinage pour échapper à la misère. Le 3 juillet 1751, elle arriva à Bruxelles, et s'y abandonna à la prostitution la plus effrénée. M. de Quenonville, vieillard sexagénaire, membre du conseil souverain de Brabant, ayant voulu l'introduire dans sa maison sans scandale, lui fit prendre le nom de Belem, et la présenta à sa fille comme une orpheline bien née, mais abandonnée de tous ses parents. Une grossesse la força de sortir de cette maison, et, après de nombreuses aventures, elle devint la maîtresse en titre de l'avocat Henri Vander Noot, sur l'esprit duquel elle exerça le plus grand empire, quoique déjà elle eût passé la cinquantaine. Ardente, audacieuse, ayant de l'esprit naturel, elle ne fut pas inutile à ce chef de parti lorsqu'il se mit à la tête de la révolution brabançonne. C'est chez elle que fut minuté le *Manifeste au peuple brabançon*, et que se tinrent les orgies de la faction triomphante. La révolution brabançonne finie, la Pineau mourut dans l'obscurité, complétement oubliée.

BELENVEI (Aimery de), ou **BELVEZEN**, troubadour, naquit au château de l'Esparre, dans le Bordelais. L'amour lui ayant inspiré ses premières chansons, il quitta la cléricature qu'il avait d'abord embrassée, et célébra les charmes de Gentille de Ruis. Sa passion pour pour cette dame, qui était de la maison de la Valette, excita de tels murmures dans le pays, qu'il fut contraint de s'éloigner. Accueilli à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, il chanta les qualités de ce prince, les vertus de Béatrix de Savoie, sa femme. Aimery voyagea aussi en Espagne, et eut pour protecteur Nuno-Sanchez, dont il déplora la perte dans une de ses pièces de vers. Ce troubadour, qu'on a aussi nommé *Belenoi, Beauvoir* et *Belvéser*, mourut en 1264. L'abbé Millot a publié sa *Vie* et quelques-unes de ses pièces de vers.

BÉLÉSIS, chef des troupes de Babylone, versé dans l'astrologie, et le premier du collége des prêtres qu'on appelait *Chaldéens*, excita Arbace, capitaine mède, à la révolte contre Sardanapale, obtint le gouvernement de Babylone après la réussite de leurs efforts réunis, vers 770 avant J. C. On croit que Bélésis est le même que Nabonassar et Baladan.

BELESTAT (Pierre LANGLOIS de), médecin, né à Loudun dans le 16e siècle, d'une famille noble, mort en 1583, a laissé des *Recherches* curieuses sur les médailles, les bas-reliefs, la mythologie, les gravures antiques, etc., sous le titre de *Tableaux hiéroglyphiques ; Traité des songes et des prodiges*, etc.

BELESTAT (......... GARDOUCH, marquis de), né en 1725 à Toulouse, acheva ses études à Paris, fut admis fort jeune dans la maison du roi, fit plusieurs campagnes sous le maréchal du Saxe, et obtint à 30 ans le titre de mestre de camp de cavalerie. L'affaiblissement de sa vue lui fit abandonner le service, et, possesseur d'une fortune considérable, il passa la plus grande partie de l'année à Paris, où il connut Voltaire qu'il revit en 1754 aux eaux de Plombières. En 1768, il parut une brochure dirigée contre le président Henault, intitulée : *Examen de la nouvelle histoire de Henri IV, par le marquis de B....* Voltaire, à qui on attribuait cet *Examen*, écrivit au marquis de Belestat qu'on le soupçonnait d'être l'auteur de cet ouvrage et qu'il devait déclarer qne c'était la Beaumelle. Belestat, admis en 1769 à l'Académie des jeux Floraux, y lut un *Éloge de Clémence Isaure*. En 1773, il fut adjoint au secrétaire perpétuel, mais sa mauvaise vue lui interdit ces fonctions. Il s'y joignit bientôt une surdité complète qui ne l'empêcha pas d'être incarcéré à Toulouse pendant la terreur. Il sortit de prison après le 9 thermidor, reprit ses habitudes studieuses, et mourut, en 1807, âgé de 82 ans.

BELFREDOTTI (Bocchino de'), seigneur de Volterra, d'une famille qui possédait la souveraineté de cette ville depuis le commencement du 14e siècle, s'attira par sa tyrannie la haine de ses concitoyens, qui se révoltèrent contre son autorité, et, après lui avoir fait tran-

cher la tête en 1561, se mirent sous la protection de Florence.

BELGIUS ou **BOLGIUS**, général gaulois, fit une expédition en Macédoine vers l'an 279 avant J. C., battit les troupes de Ptolémée Céraunus, qu'il fit prisonnier et mit à mort. On croit qu'après cette victoire il retourna dans la Gaule.

BELGRADO (Jacques), jésuite, né à Udine le 16 décembre 1704, mort le 7 avril 1789, professeur de mathématiques et de physique à Parme. Dans le cours d'une vie longue et laborieuse, il publia beaucoup d'ouvrages scientifiques, dont la plupart sont en latin. A l'âge de 81 ans, il fit paraître une Dissertation remplie d'érudition et de vues nouvelles sur l'architecture égyptienne.

BELGRAVE (Richard), moine du 14e siècle, né dans le comté de Leicester, est auteur de *Déterminations théologiques.*

BELHOMME (dom Humbert), bénédictin, né à Bar-le-Duc le 23 décembre 1653, professa la philosophie et la théologie dans plusieurs maisons de son ordre, et mourut abbé de Moyen-Moutier le 12 décembre 1727. Il a écrit en latin l'*Histoire* de son abbaye, Strasbourg, 1724, in-4°.

BÉLIARD. *Voyez* **BELLIARD.**

BÉLIDOR (Bernard FOREST de), habile ingénieur français, né en 1697 dans la Catalogne, professeur à la Fère, puis commissaire provincial d'artillerie, fit d'utiles expériences sur la poudre à canon dont il diminua la consommation, suivit le prince de Conti en Italie, fut nommé par le maréchal de Belle-Isle inspecteur de l'artillerie, et mourut à Paris le 8 septembre 1761. Membre de l'Académie des sciences depuis 1756, il a publié plusieurs ouvrages très-estimés : *Architecture hydraulique,* Paris, 1753, 4 vol. in-4°, ouvrage très-recherché, et qui n'a pas été effacé depuis. L'édition publiée par M. Navier, Paris, 1819, est enrichie de notes et d'additions ; *La Science de l'ingénieur,* Paris, 1729, 1749, grand in-4°, avec des notes par Navier, 1814, in-4° ; *Dictionnaire portatif de l'ingénieur,* 1768, in-8°, édition augmentée par Jaubert.

BELIGATTI (Cassius), capucin, né à Macerata, dans les États du saint-siége, en 1708, fut nommé missionnaire au Thibet et dans le royaume du Grand Mogol, où il séjourna dix-huit ans. Beligatti publia un *Alphabet thibétain,* Rome, 1773, in-8°, et deux grammaires, l'une de la langue indoustani, l'autre de l'idiome sanscrit, en caractères malabares, traduits du portugais. Beligatti mourut à Rome en 1791.

BELIN (dom Albert), bénédictin, né à Besançon en 1610, se distingua par ses lumières et son talent pour la chaire. Colbert sut apprécier son mérite et l'en récompensa par l'évêché de Belley, en 1666 ; il y mourut en 1677. On a de lui les *Emblèmes eucharistiques,* Paris, 1647, in-8° ; *les Aventures du philosophe inconnu,* ouvrage curieux dirigé contre les alchimistes, et plusieurs livres ascétiques.

BELIN ou **BELLIN** (François), écrivain dramatique, né à Marseille en 1672, fut bibliothécaire de la duchesse de Bouillon, et donna au théâtre *Mustapha et Zéangir,* tragédie représentée en 1705. La *Mort de Néron, Othon,* etc., n'ont pas été imprimées. Ce poëte mourut vers 1732.

BELIN-CHASNEY (Claude), natif de Gy, exerçait la profession d'avocat du roi au bailliage d'Amant, lorsqu'il se fit connaître au cardinal de Granvelle, dont il s'acquit la confiance et l'amitié. Granvelle, n'ayant pu lui faire donner la présidence du parlement de Dôle, le recommanda au duc d'Albe qui employa Belin dans les procès contre le comte d'Egmont et les autres seigneurs belges. Le cardinal rompit avec Belin dont il blâma la conduite et les discours ; et Belin fut renvoyé en Bourgogne avec une charge de conseiller.

BELIN DE BALLU (Jacques-Nicolas), né à Paris le 28 février 1753, helléniste distingué, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, professait les langues anciennes. Placé quelque temps à la tête du prytanée de St.-Cyr, ce savant estimable quitta cet emploi pour passer en 1805 en Russie, où il occupa d'abord la chaire de littérature grecque à Charkow. Appelé quelques années après à Moscou, l'incendie de cette ville l'obligea de se réfugier à Saint-Pétersbourg et il y mourut vers le milieu de 1815. On a de lui : *Hécube,* tragédie d'Euripide, traduite en français avec des remarques, 1783, in-8° ; *Oppiani poemata de venatione et piscatione, cum interpretatione latinâ et scholiis,* Strasbourg, 1785, in-8° ; *La Chasse,* poëme d'Oppien, traduit en français, 1788, in-8° ; *OEuvres de Lucien,* traduites en français avec des notes historiques et littéraires, et des remarques critiques sur le texte, 1788, 6 vol. in-8° ; *Caractères de Théophraste et de la Bruyère,* avec la traduction française de deux nouveaux caractères de Théophraste, 3 vol. grand in-8° ; *Histoire critique de l'éloquence chez les Grecs et les Romains,* 2 vol. in-8°.

BELIN ou **BELLIN** (Guillaume), chanoine de la Sainte-Chapelle à Paris, a mis en musique à 4 parties les *Cantiques de la Bible, mis en vers français par Lancelot de Carle,* Paris, 1560. — Un ténor de ce nom faisait en 1547 partie de la chapelle de François Ier. — BELIN (Jehan), chantre à déchant ou musicien contrapuntiste de la chapelle de Philippe le Bel en 1313. — Un autre BELIN (Julien), né au Mans vers 1530, fut un des plus habiles joueurs de luth de son temps ; il a publié *Motets, chansons et fantaisies réduites en tablature de luth,* Paris, 1556. Il vivait encore en 1584 au Mans.

BELING (Richard), écrivain irlandais, né à Belingstown, comté de Dublin, en 1613, s'engagea dans la rébellion d'Irlande en 1641, et devint un des membres influents du conseil des catholiques à Kilkenny. Mais n'ayant pas réussi dans son ambassade près du pape, et ne pouvant parvenir à calmer les esprits, il se rangea dans le parti du roi, passa en France sous Cromwell, rentra dans ses biens à la restauration, et mourut à Dublin en 1677. Le meilleur de ses écrits est *Vindiciarum catholicorum Hiberniæ libri duo,* estimé même des protestants pour l'exactitude des faits.

BÉLISAIRE, général au service de l'empereur Justinien, et le plus grand capitaine du bas Empire, naquit dans la Thrace, d'une famille obscure, et servit d'abord dans la garde de l'empereur. En 529, il fut chargé d'un commandement contre Cabadès, roi de Perse, qu'il battit en 530. Il essuya un échec l'année suivante sous les murs

d'Antioche, et ses ennemis se servirent de cet événement pour lui nuire auprès de Justinien qui le rappela. En 552 une sédition provoquée par la haine des factions des *verts* et des *bleus*, mit Constantinople en désordre et le trône de Justinien en péril : Bélisaire, avec quelques sujets fidèles, écrasa la sédition. En reconnaissance, l'empereur le choisit pour commander l'expédition contre Gélimer, roi des Vandales en Afrique, usurpateur du trône d'Hildéric. Bélisaire partit accompagné de sa femme Antonina, fameuse par ses intrigues et ses débauches, et de Procope l'historien, son secrétaire. Gélimer et son frère Amatas voulurent s'opposer à l'armée romaine. Amatas fut d'abord défait et tué; Gélimer, vaincu à son tour, s'enfuit en Numidie après avoir fait tuer Hildéric. Bélisaire s'empara de Carthage. Gélimer revint à la charge avec son frère Zazon, fut de nouveau battu, mis en fuite, poursuivi sans relâche et fait prisonnier. Les ennemis de Bélisaire ayant fait courir le bruit qu'il voulait se rendre indépendant en Afrique, le héros revint à Constantinople avec son prisonnier, et reçut les honneurs du triomphe, le premier qu'on eût vu en cette ville. La fille de Théodoric, Amalasonte, reine des Goths, ayant péri sous les coups de ses ennemis par la perfidie de Théodat son parent, Justinien saisit cette occasion de porter la guerre en Italie. Bélisaire débarque en Sicile, prend sur les Goths Catane, Syracuse, Palerme, etc.; assiége et prend Naples, puis Rome où il entre le 9 décembre 537. Assiégé dans cette ville par Vitigès, il le force à se retirer, l'assiége à son tour dans Ravenne, et le fait prisonnier. Les Goths offrent la couronne à Bélisaire, qui la refuse. Justinien, cependant, inquiet des succès de son général, le rappelle à Constantinople. En 541, Bélisaire est de nouveau envoyé en Perse, bat Chosroès et ravage l'Assyrie; il retourne en Italie en 546, chasse Totila de Rome, demande son rappel et reprend les armes en 558 pour repousser une irruption des Huns. Accusé alors d'avoir trempé dans une conjuration et réduit à prouver son innocence, il fut restitué dans ses biens et ses honneurs, dont on l'avait d'abord dépouillé; mais cette persécution abrégea ses jours et il mourut peu après en 565. Il n'est pas vrai que Bélisaire, privé de la vue, ait été réduit à mendier. Tzetzès, auteur peu estimé du 12e siècle, a inventé cette fable, accréditée par les poëtes et surtout par le roman de Marmontel.

BELISARIO (Louis), médecin de Modène au 16e siècle, a laissé divers ouvrages sur son art, entre autres un *Traité* de l'odorat.

BELIUS. *Voyez* **BEL.**

BELKNAP (Jérémie), théologien et prédicateur américain, né à Boston en 1744, fut pasteur de l'Église presbytérienne de cette ville en 1787, et mourut en 1798. On a de lui une *Histoire du Newhampshire*, 1784-92; *Biographie américaine*, 1794-98, et quelques autres ouvrages sur le commerce et la liberté religieuse.

BELL (Béaupré), antiquaire anglais du 17e siècle, eut part aux ouvrages de Stukely et d'autres savants.

BELL (Jean), médecin anglais, mort en 1780, accompagna en 1715-1718, l'ambassade de Pierre le Grand en Perse et dans la Chine. Il en publia la *Relation* en 2 vol. in-4o, Glascow, 1762, traduite en français par Eidous, 1766, 3 vol, in-12.

BELL (André) naquit en 1753 à Saint-André en Écosse. Étant entré dans les ordres, il passa en Amérique, fut nommé en 1789 chapelain du fort Saint-George à Madras. Directeur gratuit de l'asile des orphelins militaires, il introduisit dans une école à Egmore de 1792 à 1795, le système d'instruction si célèbre depuis sous le nom d'enseignement mutuel, qu'il importa en 1797 dans la Grande-Bretagne. Il publia à cet effet *Expériences sur l'éducation*, et *Instructions selon le système de Madras*, Londres, 1798. Un exemplaire de cet ouvrage tomba entre les mains de John Lancaster qui venait d'ouvrir une école au faubourg de Southwark à Londres. Lancaster adopta la méthode, organisa un enseignement analogue, et s'acquit une immense popularité. Bell, du fond de sa retraite, vint réclamer la priorité, et lutter contre son rival. La querelle s'envenima et devint une affaire de parti : Lancaster étant quaker et Bell anglican. Cependant cette guerre ne tourna qu'à l'avantage de l'enseignement. Bell mourut à Cheltenham le 27 janvier 1832 et fut enterré à Westminster. Il était membre de la Société Asiatique et de la Société royale de Londres, maître de l'hôpital de Sherborn à Durham, prébendier de Westminster. Dans le cours de sa vie il n'a pas donné moins de trois millions aux établissements publics d'instruction et de charité.

BELL (Jean), frère de Charles Bell, l'un des plus habiles opérateurs anglais du 19e siècle, et comme lui chirurgien très-exercé, naquit à Édimbourg en 1762, et mourut à Rome en 1820. Après avoir complété ses études médicales par un voyage dans le nord de l'Europe et principalement en Russie, il revint dans sa patrie se livrer à l'enseignement et à la pratique de la chirurgie et des accouchements. Il a publié un assez grand nombre d'ouvrages, dont les plus remarquables concernent l'anatomie et sont enrichis de belles planches dessinées et gravées par lui-même, avec l'aide de son frère Charles. On distingue : *The anatomy of the human body*, Londres, 1793-1802, réimprimé en 1811 et 1816. *Engravings explainings the anatomy of the bones, muscles and joints*, Londres, 1794, in-4o; réimprimé en 1808. *Engravings of the arteries*, Londres, 1801, in-8o, *Discourses on the nature and cure of woond*, Edimbourg, 1795, in-8o, etc.

BELL (Benjamin), célèbre chirurgien anglais, mort au commencement du 19e siècle, avait étudié la médecine à Édimbourg, où Monro fut son maître en anatomie. Après un voyage sur le continent, pendant lequel il visita les principales universités de l'Europe et fit un assez long séjour à Paris, il devint chirurgien en chef de l'hôpital d'Édimbourg, et membre de la Société royale. On a de lui : *A Treatise on the theory and management of ulcers*, Édimbourg, 1778, in-8o; *System of surgery*, Édimbourg, 1783-1787, 6 vol. in-8o. Cet ouvrage a eu sept éditions, dont la dernière est de 1801 en 7 vol., trad. en français par Bosquillon, 1796, 6 vol. in-8o. L'état de la chirurgie au milieu de la seconde moitié du dernier siècle y est fidèlement exposé; *Treatise on gonorrhœa virulenta and lues venerea*, Édimbourg, 1793, 2 vol. in-8o; dont Bosquillon a donné une traduction en 1802; *Treatise on hydrocele, ons arcocele, or cancer, and other diseases of the testes*, Édimbourg, 1794, in-8o.

BELL (Guillaume), savant anglais, prébendier de

Westminster, remporta plusieurs prix académiques, un entre autres sur cette question : *Des causes qui contribuent le plus à l'accroissement d'une nation,* imprimé en 1756. L'avantage qu'il eut d'appartenir, en qualité de chapelain, à la maison de la princesse Amélie, fille du roi George II, lui procura de l'avancement dans l'Église. Il publia en 1780, in-8°, un *Essai pour constater et expliquer l'autorité, la nature et le dessein de l'institution du Christ, communément appelée la Cène.* Cet écrit, dans lequel il adopte l'opinion d'Hoadly sur ce sacrement, fut l'occasion d'une controverse soutenue avec le docteur Bagot. Bell fut, en 1787, éditeur d'un traité curieux dont l'auteur, le P. le Courayer, avait donné le manuscrit à la princesse Amélie, *Déclaration de mes derniers sentiments sur différents points de doctrine.* G. Bell mourut, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, le 29 septembre 1816. Il fut très-charitable pendant toute sa vie, et légua à l'université de Cambridge une rente de douze cent cinquante livres sterling, pour être employée à l'éducation de huit orphelins d'ecclésiastiques indigents.

BELL (Jacques), médecin anglais, mort à la Jamaïque, le 15 janvier 1801, fut président de la Société de médecine et d'histoire naturelle d'Édimbourg. On ne connaît de lui que la relation d'un cas de rétroversion de l'utérus, inséré dans le journal médical de Simmons.

BELL (Jean), imprimeur célèbre par des éditions remarquables de plusieurs poëtes anglais, notamment de Shakspear, est mort en 1831.

BELLA (Giano de la), Florentin, issu d'une famille noble, entreprit au 13e siècle de mettre un frein à l'insolence et aux désordres des grands, dont le mépris pour les lois et les exactions ne connaissaient plus de bornes. Il n'y réussit qu'en partie, et devint lui-même victime de son amour pour la liberté et de sa haine pour tous les abus. Le 5 mars 1294, les magistrats le sommèrent de comparaître pour rendre compte de sa conduite : Giano remercia ses amis qui voulaient le défendre, sortit de la ville et mourut peu après exilé de sa patrie.

BELLA (Stefano della), dit *la Belle,* graveur italien, né à Florence en 1610, élève de Canta-Gallina et de Vanni, fut employé en France par le cardinal de Richelieu à graver la prise d'Arras, et les autres conquêtes de Louis XIII. Il revint dans sa patrie à l'époque des guerres de la Fronde, s'attacha au grand-duc, qui lui fit une pension, et mourut en 1664, comblé des faveurs de la maison de Médicis, et généralement regretté pour ses talents et ses vertus. Son œuvre se compose de 1,400 pièces, parmi lesquelles on estime surtout une *Vue* du Pont-Neuf, *le Parnasse,* etc. Charles-Antoine Jaubert en a publié le *catalogue,* précédé d'une *Vie* de cet artiste, Paris, 1772, in-8°.

BELLA (Octave et César), poëtes siciliens, nés à Palerme en 1661 et 1670, se firent un nom par leurs talents pour la poésie.

BELLA (Jérôme), né à Carru en Piémont, prieur de Saint-André de Mondovi, archiprêtre de Coni, et vicaire général de l'évêché de Saluces vers 1660, a donné des *Dramme pastorale,* imprimés à Coni de 1646 à 1653.

BELLA (le P. Ardellio della), jésuite, missionnaire dans la Dalmatie, s'y fit la réputation d'un grand prédicateur. Il est auteur d'un *Dizionario italiano-latino-illirico,* Venise, 1728, in-4°, rare.

BELLAGATTA (Ange-Antoine), médecin, né à Milan en 1704, mort en 1742, a publié deux *Lettres* sur un rhume épidémique qui régnait alors en Europe, en italien, Milan, 1730, in-4°; *Entretien* sur les malheurs de la médecine ; ib., 1733, in-8° ; sur la métaphysique et l'organisation des animaux. Il a laissé manuscrit des *Dialoghi.*

BELLAISE (dom Julien), né en 1641, mort en 1711, avait entrepris une nouvelle édition des *Concilia Rotomagensis provinciæ,* augmentée des 3 quarts, et que Bessin a publiée sous son nom, après y avoir ajouté une préface, des notes et quelques pièces françaises assez étrangères au sujet.

BELLAMY (Jacques), né à Flessingue en 1757, mort en 1786, occupe dans la littérature hollandaise le premier rang après Cats et Antonides. Dans sa jeunesse, la lecture de l'histoire ancienne enflamma son imagination et lui inspira un goût passionné pour les héros et les grandes actions. Il voulait se signaler dans la carrière des armes, mais sa mère, qui n'avait pas d'autre enfant, lui fit apprendre le métier de boulanger. En 1772, à l'occasion de la 2e fête séculaire de la république de Hollande, Bellamy se révéla et composa des vers patriotiques qui furent accueillis et lui procurèrent les moyens de se vouer entièrement aux lettres. Il apprit le latin, publia diverses pièces de poésies dans les recueils de la Société des arts à la Haye, se perfectionna à l'Académie d'Utrecht, où il fit *ses Vaderlandsche gedichten* (chants patriotiques), reçus par la nation avec une approbation unanime. On a encore de Bellamy des poésies érotiques *Gezangen myner jeugd,* et deux discours que Kniper a publiés avec une notice sur la vie de Bellamy.

BELLAMY (Joseph), théologien et ministre de l'église de Bethléem (Connecticut) en 1740, mort en 1790, a laissé un *Traité* de la vraie religion, 1750.

BELLANGE (Thierri), peintre célèbre du 17e siècle, né à Nancy, vers 1596, suivit avec Jacques Callot, Ruel, Sylvestre, Jean Leclerc, etc., l'atelier de Henriot, peintre champenois, que Charles III de Lorraine avait attiré à sa cour pour contribuer à l'embellissement de son palais et de sa capitale. Henriot excellait dans la peinture sur verre ; Bellange n'adopta ni le genre, ni la manière de son maître. Il quitta la Lorraine et vint à Paris où Simon Vouet l'employa à dessiner une partie des paysages et des monuments dont il était chargé. Il fit des patrons de tapisserie royale ; il travailla avec Lebrun, Lesueur, Mignard aux décorations de Saint-Germain, du Luxembourg, etc. Au bout de quelques années il retourna en Lorraine où Charles III lui donna à exécuter d'importants travaux. Il peignit à fresque une grande salle de la cour, démolie en 1718, exécuta les Douze Césars pour le château de Morainville, une *Conception de la Vierge,* à Notre-Dame, et aux Minimes, un *Christ,* une *Vierge au lit de mort,* et son chef-d'œuvre *l'Assomption,* qui occupait le fond du chœur et presque toute la coupole du sanctuaire. Bellange est mort à Nancy, vers le milieu du 17e siècle.

BELLANGÉ (Jacques), peintre médiocre, né à Châlons vers 1610, élève de Vouet, avait plus de génie que de goût. Il est le premier qui se soit servi du vernis dur dans ses compositions. On a de cet artiste quelques estampes recherchées à cause de l'ensemble.

BELLANGER (Jean-Antoine) a gravé à l'eau forte

quelques sujets de sa composition pleins de goût et de correction.

BELLARDI (Charles-Louis) né à Cigliano dans le Vercellais, en 1741, mort à Turin en 1828, se livra à l'étude de la botanique, fut le collaborateur d'Allioni pour la *Flora pedemontana*, dirigea le jardin botanique du Valentin, fut membre du conseil sanitaire, et pratiqua la médecine avec beaucoup de succès. On a de lui : *Moyen de nourrir les vers à soie sans feuilles de mûrier*, 1787; *Observations botaniques*, 1788; *Observations sur un ver solitaire*, 1792, etc.

BELLARMIE (Léonard), moine de St.-Jacques, à Liége, en 1524, cultiva la médecine avec succès; il a écrit entre autres ouvrages : *De curatione podagræ, de regimine sanctitatis.*

BELLARMIN (Robert), cardinal, né le 4 octobre 1542, à Monte-Pulciano en Toscane, fils de Cinthie Cervin, sœur du pape Marcel II, professa d'abord la théologie à Louvain. Après sept ans de séjour dans les Pays-Bas, il retourna en Italie. Clément VIII le fit cardinal en 1599, archevêque de Capoue en 1601; mais il se démit de ce siége 4 ans après, lorsque le pape Paul V l'eut nommé bibliothécaire du Vatican. A la mort de Léon XI et de Paul V, il aurait eu la tiare, si les cardinaux n'eussent redouté la domination des jésuites sous un pape de leur société. Il mourut le 17 septembre 1621, laissant la réputation d'un homme vertueux et instruit. Ce cardinal s'est surtout rendu célèbre par un *Corps de controverses*, dont la plus belle édition est celle de Paris, 1608, 4 vol. in-fol., qu'on nomme des *Triadelphes*. C'est l'arsenal où les théologiens catholiques puisent des armes contre leurs adversaires; mais un grand reproche qu'il s'est attiré, est de n'avoir pas assez distingué la doctrine de l'Église des opinions ultramontaines. Il enseigne comme la doctrine commune de l'Église romaine : 1° que les princes tiennent leur puissance du choix des peuples, et que les peuples ne peuvent exercer ce droit que sous l'influence des papes; d'où il conclut que la puissance temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle; 2° que le pape, monarque absolu dans l'Église, est supérieur aux conciles généraux; qu'il est la source de toute la juridiction ecclésiastique, et que celle des évêques n'est qu'une émanation de la sienne. Ses ouvrages, comme s'en plaint Bossuet, tiennent à Rome lieu de toute la tradition. Le P. Brignon a publié à Paris, en 1701, la traduction de plusieurs ouvrages ascétiques de Bellarmin, 5 vol. in-12. Le *Catéchisme*, publié en italien par Bellarmin, a été traduit dans toutes les langues.

BELLART (Nicolas-François), procureur général près la cour royale de Paris, né dans cette ville le 20 septembre 1761, d'un père charron-carrossier, débuta au barreau en habile défenseur. La révolution venait d'éclater. L'une des causes qui lui firent le plus d'honneur fut celle de Mme Adelaïde de Cicé, accusée de complicité dans l'affaire de la machine infernale, pour avoir reçu et caché dans son domicile Carbon et Saint-Régent. Bellart fut un des trois conseils du général Moreau, et concourut à la rédaction du *Mémoire justificatif* de cet illustre accusé; il fut aussi l'un des conseils du marquis depuis duc de Rivière. Précédemment il avait eu l'honneur d'être désigné par Tronchet au choix de Louis XVI. Porté au conseil général du département de la Seine en 1800, Bellart abandonna vers ce temps la plaidoirie. Lorsque les événements eurent rendu possible une résistance ouverte aux volontés despotiques de Napoléon, elle se manifesta au sein du conseil et produisit la proclamation du 1er avril 1814, dont Bellart fut le rédacteur. Après la restauration, il reçut des lettres de noblesse et la décoration de la Légion d'honneur. Nommé membre de la commission des biens non vendus des émigrés, puis maître des requêtes dans le conseil de Monsieur (depuis Charles X), il fut troublé dans ces nouveaux honneurs par le retour de Napoléon, et fut forcé de prendre la fuite. La 2e restauration l'éleva à la charge de procureur général près la cour royale de Paris. A partir de cette époque, on trouve en lui deux hommes à juger, le chef du parquet et le député. Envoyé à la chambre, en 1815, par le collége électoral de la Seine, il défendit le ministère contre la majorité, dont cependant il partageait au fond les sentiments, fit le rapport et appuya fortement les dispositions de la première loi suspensive de la liberté individuelle, et vint à la tribune, après l'évasion de Lavalette, disculper l'administration de toute connivence dans cette affaire. Envoyé de nouveau à la chambre par le même collége après l'ordonnance du 5 septembre 1816, puis en 1818, il ne se fit guère remarquer que par ses *Discours* contre la liberté illimitée de penser et d'écrire. Il cessa d'être éligible, lors de la première élection septennale, les frais de représentation inhérents à sa dignité de procureur général l'ayant forcé de vendre ses immeubles : preuve irrécusable du désintéressement de ce magistrat. Mais c'est comme chef de parquet qu'il convient surtout d'examiner sa conduite. A peine l'était-il devenu, qu'il fut commis, en cette qualité, pour accuser le maréchal Ney devant la chambre des pairs. Pendant les dix années qui suivirent, les réquisitoires de Bellart furent constamment dictés par deux motifs, la crainte des conspirations contre l'autorité royale, et la haine de la licence de la presse. Dans le procès de Louvel, il s'attacha à le présenter comme un homme fanatisé par les feuilles libérales ou démocratiques. On a reproché à Bellart d'avoir, autant qu'il était en lui, attenté à l'indépendance de l'ordre des avocats. Mais ceux qui ont articulé contre lui les griefs les plus violents ont signalé le zèle et l'activité qu'il déploya, comme membre de la Société royale des prisons, pour l'amélioration du sort des détenus. Le dernier acte de sa vie publique fut la commission de procureur général près la cour des pairs, qu'il exerça sans résultats satisfaisants, dans l'affaire des marchés de l'expédition d'Espagne. L'état de sa santé, altérée par ses grands travaux et par les amertumes dont il avait été abreuvé, le porta à offrir sa démission à Louis XVIII, qui la refusa constamment : ce prince l'aimait beaucoup, et le lui avait prouvé en le nommant conseiller d'État, grand officier de la Légion d'honneur, et l'un des quatre témoins pour le mariage du duc de Berri. Bellart venait enfin d'obtenir de Charles X sa démission, lorsqu'il mourut à Paris le 7 juillet 1826. On peut consulter une *Notice historique sur M. Bellart*, etc., par Billecocq, Paris, 1826-1827, in-8°; une autre par Jules Persin, ibid., 1828, 8 pages in-8°. On a de Bellart : *Éloge de M. Férey, avocat*, 1810; *Voyage du*

capitaine anglais Mathews à Sierra Léone; Choix de plaidoyers; Essai sur la légitimité des rois, Bruxelles, 1815; *Du Devoir,* discours de rentrée. On a publié les *OEuvres de N. F. Bellart,* Paris, 1827-1828, 6 vol. in-8°.

BELLASIO (Paul), compositeur et chanteur, né à Vérone dans le 16e siècle, a fait imprimer des *Madrigaux* à 3 et 4 voix, Venise, 1679.

BELLATI (Antoine-François), jésuite et célèbre prédicateur italien, naquit le 2 novembre 1665 à Ferrare. Ayant pris l'habit à seize ans, il fit son noviciat à Bologne, y continua ses études jusqu'en 1688, et fit ses vœux en 1699. Alors, il se livra à la prédication, et eut, pendant plusieurs années, le plus grand succès dans les principales chaires d'Italie. Sa faible santé l'obligea d'y renoncer de bonne heure. Il passa le reste de ses jours à Plaisance, où il fut élu, en 1712, recteur du collége, et d'où il accompagna, en 1714, jusqu'aux frontières d'Espagne, la nouvelle reine, Élisabeth Farnèse, épouse de Philippe V. Il mourut le 1er mars 1742. Le recueil complet de ses œuvres a été publié à Ferrare, 4 vol. grand in-4°, contenant *Prediche; Orazioni e Discorsi; Trattati sacri e morali.*

BELLAUD (de), grand vicaire de Sens et aumônier de Mme la Dauphine, s'était destiné à l'état ecclésiastique avant la révolution; mais les troubles qui agitaient alors la France l'empêchèrent de suivre sa vocation. Il se maria, eut un fils et une fille devenue religieuse; entra enfin dans l'état ecclésiastique, et le cardinal de la Fare, qui se l'était attaché depuis quelques années, le conduisit au dernier conclave. De Bellaud mourut en 1830, à Paris, à l'âge de 58 ans.

BELLAUDIÈRE ou **BILLAUDIÈRE** (Louis de la), poëte provençal du 16e siècle, a laissé des poésies : *Obros e rimos provenssalos,* Marseille, 1595, 3 parties in-4°.

BELLAVAINE (N.), auteur forain du 18e siècle, dont on a *Sancho Pança,* représ. à la foire St.-Germain, en 1706.

BELLAVEINE (Jacques-Nicolas), né à Verdun, le 20 octobre 1770, général de brigade dès le commencement de la révolution, eut la jambe emportée à Rastadt, en 1797, demanda sa retraite, reprit du service à l'armée de Sambre-et-Meuse, et forcé de renoncer aux fatigues de la guerre, fut employé au bureau topographique, puis à l'administration des postes, et enfin chargé de l'inspection des écoles militaires de Fontainebleau et de St.-Germain, et commandant spécial de cette dernière école. Mis à la réforme au 2e retour de Louis XVIII, il se retira à Milly, dans le Gâtinais, où il mourut en février 1826. Il est auteur d'un *Cours de mathématiques à l'usage des écoles militaires,* Paris, 1813.

BELLAVITI (François), écrivain et poëte italien, mort en 1782 à Bassano, où il était professeur de philosophie, a donné la traduction en vers italiens de trois *comédies* de Térence, 1758, in-8°; et *OEuvres mêlées,* etc.

BELLAY (Guillaume du), seigneur de Langey, né en 1491 près de Montmirail, signala sa valeur dans différentes occasions, et fut créé chevalier de St.-Michel. En 1525, il fut envoyé par la régente auprès de François Ier, prisonnier en Espagne. Il remplit plusieurs ambassades en Italie, en Angleterre et en Allemagne, et fut non moins utile à son souverain dans les négociations par sa prudence, qu'il l'avait été par son courage à la guerre. Vice-roi de Piémont, il venait de donner quelques avis importants lorsqu'il mourut à S.-Symphorien, près de Lyon, le 9 janvier 1543. C'était un des plus braves capitaines de son temps; il se distingua aussi dans les lettres. On a de lui quelques ouvrages, dont les principaux sont un *Epitome de l'antiquité des Gaules et de France,* 1556, in-4°, et des *Mémoires* sur les affaires du temps, dont la dernière édition est celle de 1753, 7 vol. in-12.

BELLAY (Jean du), frère puîné du précédent, né en 1492, montra dès sa jeunesse de si grandes qualités, que François Ier l'éleva aux plus hautes dignités, et lui confia ses plus grandes affaires. Il fut d'abord évêque de Bayonne, puis de Paris, en 1532. Il avait été, en 1527, ambassadeur auprès de Henri VIII, et il y retourna en 1533. Ce prince alors menaçait d'un schisme; il promit cependant à du Bellay de ne pas rompre avec la cour de Rome, pourvu qu'elle lui donnât le temps de se défendre par procureur. Du Bellay se rendit sur-le-champ à Rome pour demander un délai au pape Clément VI; il l'obtint, et envoya au roi d'Angleterre un courrier pour avoir la procuration qu'il avait promise; mais le courrier n'ayant pu être de retour auprès du pape le jour qu'on lui avait fixé, les agents de l'empereur Charles-Quint firent tant de bruit qu'on fulmina l'excommunication contre Henri VIII, et l'interdit sur ses États, malgré les protestations de l'évêque de Paris. Le courrier arriva en effet deux jours après; mais la bulle avait été lancée; ce qui décida le schisme de l'Angleterre. Du Bellay continua d'être chargé des affaires de France auprès de Paul III, successeur de Clément, et qui le fit cardinal le 21 mai 1535. L'année suivante, il assista à un consistoire, où l'empereur Charles-Quint s'emporta tellement contre François Ier, que du Bellay crut devoir se rendre en diligence auprès de ce monarque pour l'en prévenir. Charles-Quint ayant bientôt après débarqué en Provence avec une armée nombreuse, François Ier marcha à sa rencontre, laissant à Paris le cardinal du Bellay, avec le titre de lieutenant général, et le commandement de la Picardie et de la Champagne. Les Impériaux ayant, au mois d'août, assiégé Péronne, dont le maréchal de Fleuranges était commandant, pour calmer la fermentation des habitants de Paris, du Bellay leur persuada d'abord de défendre leur ville par l'élévation d'un rempart, qui forme aujourd'hui boulevard, puis d'envoyer des secours aux assiégés. Ses services lui méritèrent de nouveaux bienfaits de François Ier, qui le nomma, en 1541, évêque de Limoges; en 1544, archevêque de Bordeaux; en 1546, évêque du Mans. Il se servit de sa faveur pour l'avancement des lettres, et se joignit au savant Budé, pour décider le roi à fonder le collége Royal; mais après la mort du *Père des lettres,* en 1547, le cardinal du Bellay fut privé de son rang et de son crédit, par les intrigues de ceux qui lui succédèrent, et particulièrement par celles du cardinal de Lorraine. Il se retira à Rome, où, par le privilége de son âge, il fut fait évêque d'Ostie. Il s'était démis de l'évêché de Paris, en faveur d'Eustache du Bellay, son cousin, et de l'archevêché de Bordeaux. Il fit construire un superbe palais à Rome, où il était si estimé, qu'on parla de le faire pape, après la mort de Marcel II. Il mourut dans cette ville le 16 février 1560. Nous avons de du Bellay *trois livres de Poésies latines;* quelques pièces pour la défense de Fran-

çois Ier, et un grand nombre de lettres. C'est à lui que Rabelais fut attaché.

BELLAY (Martin du), frère des précédents, lieutenant général de Normandie et prince d'Yvetot, par son mariage avec Élisabeth Chenu, propriétaire de cette principauté, mort en 1559, a laissé des *Mémoires* historiques de 1515 à 1547, que l'on trouve réunis à ceux de son frère dans l'édition de 1755.

BELLAY (René du), frère des précédents, mort évêque du Mans en 1546, se distingua par son goût pour la physique et par son inépuisable charité.

BELLAY (Eustache du), neveu des précédents, succéda à Jean dans l'évêché de Paris, soutint au concile de Trente les droits de l'épiscopat, s'opposa à l'introduction des jésuites en France, et mourut en Anjou en 1565.

BELLAY (Joachim du) naquit vers 1524 à Liré en Anjou. Ses premières productions lui procurèrent un accueil flatteur de la part de François Ier, et de sa sœur Marguerite, reine de Naples. Appelé à Rome par son parent le cardinal Jean du Bellay, qui s'y était retiré après la mort de François Ier, il y fit un séjour de trois ans, sur l'agrément duquel il s'est expliqué fort diversement. De retour en France, il fut desservi auprès du cardinal. Ces tracasseries portèrent un nouveau coup à sa santé, qui était restée très-faible, et il mourut d'apoplexie le 1er janvier 1560, au moment où son parent le cardinal, apparemment revenu de ses préventions, allait se démettre en sa faveur de l'archevêché de Bordeaux; il n'était encore que chanoine de l'Église de Paris. Ses *Poésies* ont été imprimées en 1568, in-8°, par Morel. Elles consistent en odes, chansons, imitations du latin, dont le 4e et le 6e livres de l'*Énéide*, etc.; *Défense et illustration de la langue française*, Paris, 1549, in-8°. Les ouvrages de du Bellay ont été recueillis, 1569 ou 1573, 2 vol. in-8°, et mieux, Rouen, 1592, 1597. Ses poésies latines ont été imprimées en 1569, in-4°, Fréd. Morel, sous le titre de *Xenia et alia carmina*.

BELLAY (François-Philibert), médecin, né à Lent, pratiquait son art à Lyon et sut sauver sa tête lorsque les troupes de la Convention se furent emparées de cette ville. Employé ensuite aux armées des Alpes et d'Italie, il revint à Lyon où il pratiqua le premier la vaccine. Ses principaux ouvrages sont: *Galatée des Médecins*, traduit de J. Pasta, 1799; *Histoire des maladies observées à Naples*, pendant 1764, traduit de M. Sarconne, 1803; *le Conservateur de la santé*, Lyon, 1799 à 1805, 5 vol. in-8°. Mort en 1824.

BELLE (Clément-Louis-Marie-Anne), peintre d'histoire, né à Paris, le 16 novembre 1722, fils d'un membre de l'Académie de peinture, et de Marie Horthemels, peintre et graveur, fut élève de Lemoyne et se perfectionna en Italie. Inspecteur en 1755 de la manufacture des Gobelins pour la partie des arts, il fut admis à l'Académie en 1761, et mourut le 29 septembre 1806. Il a produit un assez grand nombre de tableaux, entre autres *la Réparation des saintes hosties; Ulysse reconnu par sa nourrice*, et un *Christ*, destiné à l'une des salles du parlement à Dijon.

BELLE (la). *Voyez* **BELLA** (Stefano della).

BELLEAU (Remi), né à Nogent-le-Rotrou, au commencement de 1528, fut attaché de bonne heure au marquis d'Elbeuf, général des galères de France, qui l'emmena en Italie lorsqu'il alla faire, en 1557, son expédition de Naples, et lui confia l'éducation de son fils. Il fut un des sept poëtes de la *Pléïade française*. Il a publié des *Bergeries* divisées en journées, des traductions en vers de l'*Ecclésiaste*, du *Cantique des Cantiques*, des *Odes* d'Anacréon et des *Phénomènes* d'Aratus, qu'il appelle *Apparences célestes*. Acteur dans les pièces de son ami Jodelle, il fit lui-même une comédie intitulée la *Reconnue*, 1577, in-8°. La dernière édition de ses *OEuvres poétiques* est de 1604, Rouen, 2 vol. in-12. Celle que Mamert Patisson avait publiée à Paris, 1578, 2 vol in-12, est plus estimée. Sa production la plus curieuse est un poëme marcaronique, intitulé : *Dictamen metrificum de bello huguenotico*. Il mourut à Paris, le 6 mars 1577.

BELLEBUONI (Mathieu), écrivain italien, a traduit en 1333 l'*Histoire de la guerre de Troie*, écrite en latin par Gui des Colonnes; la bibliothèque Laurentienne en possède une copie manuscrite.

BELLECOUR (Gilles COLSON dit), comédien célèbre, avait d'abord appris à peindre, et fut élève de Carle Vanloo. Son goût pour le théâtre l'emporta, et il débuta à la Comédie-Française, le 31 décembre 1750, par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide*. Cette époque était celle des débuts de Lekain, à qui Bellecour céda bientôt les rôles tragiques, pour s'adonner entièrement à la comédie. Il excellait surtout dans les premiers rôles du *Chevalier à la mode*, du *Distrait*, du *Joueur*, de *l'Homme à bonnes fortunes*, etc. Les rôles de marquis ivres étaient son triomphe. Il attrapait parfaitement l'air et le ton du mauvais sujet de bonne compagnie. Bellecour est mort le 19 novembre 1778. Il avait donné en 1761, *les Fausses Apparences*, comédie en un acte et en prose, non imprimée.

BELLECOUR (Mme) née LE ROI BEAUMENARD, femme du précédent, débuta en 1743 à l'Opéra-Comique avec beaucoup de succès. Elle s'engagea successivement dans plusieurs troupes de province, et fit partie de celle que le maréchal de Saxe entretenait à la suite de son armée. En 1749, elle parut sur la scène française, à Versailles, le 11 mars; à Paris, le 17 avril, et fut reçue au mois d'octobre. Elle se retira en 1756, et reparut en 1761. Elle remplit pendant trente ans l'emploi des soubrettes, avec un talent admirable. C'était surtout dans les pièces de Molière et de Regnard qu'elle excellait. Appelé la *Rieuse*, et surnommée *Gogo*, elle fut la plus parfaite Nicole, et personne n'a possédé comme elle le talent de rire à gorge déployée. En 1791, elle se retira du théâtre. Elle était sans ressource en 1799, et voulut remonter sur la scène. Elle reprit le rôle de Nicole dans le *Bourgeois gentilhomme*, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Elle mourut la même année, au mois d'août, dans un âge très-avancé.

BELLEFONT (Bernardin GIGAULT, marquis de), maréchal de France sous Louis XIV, se fit estimer par ses talents militaires et ses vertus religieuses, fut ambassadeur à Madrid, à Londres, commanda l'armée de Hollande en 1673, et, en 1684, celle de Catalogne, où il battit les Espagnols; mais ses ennemis l'ayant desservi à la cour, il fut disgracié, et mourut au château de Vincennes dont il était gouverneur, en 1699.

BELLEFOREST (François de), né à Sarzan, dans

le pays de Comminges, en novembre 1530, mourut à Paris, le 1er janvier 1583. La reine de Navarre, sœur de François Ier, prit soin de son enfance. Destiné au barreau, il étudia à Bordeaux et à Toulouse sous les plus fameux professeurs en droit, se dégoûta de leurs leçons, fit de très-mauvais vers, chanta les seigneurs et les dames, qui le payèrent en soupers, et l'enivrèrent de louanges. Trouvant que la province était un théâtre indigne de son talent, il se rendit à Paris, y fréquenta les savants, fit la cour aux personnes de qualité, sans en devenir ni plus docte, ni plus riche. Fatigué de publier des vers qu'on ne lisait point, il écrivit en prose, et se mit à la solde des libraires. Quelquefois il travaillait pour plusieurs à la fois. Fidèle aux engagements qu'il contractait, il ne manquait jamais de faire paraître son livre au moment convenu. Cette exactitude, qui fut son seul mérite, le fit employer souvent ; et Duverdier rapporte qu'il faisait vivre sa famille avec ses nombreux ouvrages, qui s'élevèrent jusqu'au nombre de cinquante, la plupart in-folio. Belleforest publia l'*Histoire des neuf rois de France qui ont eu le nom de Charles,* 1 vol. in-fol. Cet ouvrage lui valut la place d'historiographe de France. Mais il perdit bientôt une place qui demandait de la bonne foi, de l'exactitude et du talent. Remis à la disposition des libraires, il continua d'écrire, et mourut sans biens et sans considération. Les moins mauvais de ses ouvrages sont : *Histoire des neuf rois qui ont eu le nom de Charles*, Paris, 1568 ; *Annales* ou *Histoire générale de France,* Paris, 1600, 2 vol. in-fol., dont la continuation par G. Chapuis jusqu'en 1590 n'est pas meilleure. Belleforest a continué la traduction des *Histoires tragiques extraites de Bandel,* par Boaistuau, et a publié un volume de poésies recherchées des curieux, quoique la rareté soit son seul mérite.

BELLEGARDE (Roger de SAINT-LARY de), petit-neveu du maréchal de Termes, destiné dans sa jeunesse à l'état ecclésiastique, préféra le parti des armes, rejoignit son oncle dans le Piémont, s'y distingua, et devint bientôt enseigne et lieutenant de Termes. Après la mort de ce dernier, Bellegarde s'attacha au comte de Metz, qui lui fit obtenir par Catherine de Médicis la seule commanderie de l'ordre de Calatrava qui fût en France. Bellegarde accompagna le duc d'Anjou en Pologne, repassa en Piémont, et ménagea à Henri III l'amitié des princes d'Italie et des Vénitiens. Le roi fit Bellegarde maréchal de France en 1574, et le combla de faveurs. Disgracié par les intrigues du Dugua et envoyé en mission en Pologne, Bellegarde se lia avec le duc de Savoie et de concert avec lui chassa Birague du marquisat de Saluces et s'en empara. Henri III envoya auprès de lui des négociateurs et fit marcher des troupes sans plus de succès. Le reine mère enfin, au retour d'un voyage politique dans le midi de la France, parvint à obtenir une entrevue avec le maréchal qui se trouva tout à coup atteint de maladie, et mourut en 1579.

BELLEGARDE (Roger de), de la famille du précédent, duc et pair, grand écuyer de France, fut comblé de faveurs par Henri IV et Louis XIII, et mourut en 1646, à l'âge de 83 ans, sans postérité. Sa liaison avec la belle Gabrielle d'Estrées lui a seule donné quelque célébrité.

BELLEGARDE (Jean-Baptiste MORVAN de), connu sous le nom de *l'abbé de Bellegarde,* né dans le diocèse de Nantes, le 30 août 1648, mort à Paris le 26 avril dans la communauté des prêtres de St.-François de Sales. Il était entré chez les jésuites et avait quitté leur institution au bout de 17 ans. Il a traduit plusieurs ouvrages des Pères de l'Eglise, les livres moraux de l'Ancien Testament, Epictète, les *Métamorphoses* et quelques épîtres d'Ovide, ainsi que l'ouvrage de Las Casas sur les *Découvertes des Espagnols aux Indes,* 1698, in-12. On a encore de lui *Apparat de la Bible; Réflexions sur la Genèse,* 1699 ; *Histoire Romaine,* 2 vol. ; *Histoire d'Espagne*, 1726, 9 vol., et différentes productions de morale, recueillies en 1723, 4 vol. in-12. On lui attribue une *Histoire générale des Voyages,* 1707, in-12.

BELLEGARDE (Gabriel du PAC de), chanoine, comte de Lyon, né le 17 octobre 1717, au château de Bellegarde dans le diocèse de Carcassonne. Son attachement aux disciples de Port-Royal, la profession ouverte qu'il fit de leur doctrine, et la sévérité de ses principes lui fermèrent la porte des dignités ecclésiastiques. Il ne garda même que deux ans son canonicat de Lyon, et se retira, en 1751, au séminaire de Rhynswik près d'Utrecht. Ce fut dans cette retraite qu'il rassembla les *Mémoires sur l'Histoire de la Bulle* Unigenitus *dans les Pays-Bas,* depuis 1713 jusqu'en 1730, qui parurent en 1755, 4 vol. in-12. Bellegarde fut un des membres les plus actifs du concile d'Utrecht, en 1763, et composa la préface qui est à la tête des actes de ce concile. Ce travail fut suivi de l'*Histoire de l'Église d'Utrecht,* 1765, in-12. Étant devenu dépositaire des manuscrits de van Espen, il en fit un choix, composa la vie de l'auteur, et forma du tout le 5e volume in-fol. de l'édition des œuvres de ce savant canoniste, imprimées à Lyon, en 1778. La *Vie de van Espen* a été donnée séparément en français, Louvain, 1765, in-8°. Bellegarde, encouragé par le cardinal Passionnei, avait entrepris, depuis 1760, une édition générale des *OEuvres d'Arnauld,* qui parut à Lausanne depuis 1775 jusqu'en 1782, 45 vol. in-4° y compris les 6 vol. de *Perpétuité de la foi.* Bellegarde préparait un semblable travail sur Nicole, que la mort l'a empêché d'exécuter. Il a composé divers autres ouvrages, dont le dernier a été la traduction des actes du concile diocésain de Pistoie, 2 vol. in-12, 1789. Ce laborieux écrivain mourut à Utrecht, le 13 décembre 1789.

BELLEGARDE (Antoine DUBOIS de), né dans l'Angoumois, vers 1740, d'une famille noble, reçut une éducation fort négligée ; mais doué d'un beau physique et d'une taille presque colossale il fut admis fort jeune dans les gardes du corps et obtint, après quelques années de service, la croix de St.-Louis. Des fautes graves le firent chasser de son corps ; il se sauva en Prusse et s'engagea dans un régiment d'infanterie ; il déserta bientôt, revint dans son pays, où il se fit la plus mauvaise réputation de joueur et de spadassin. Lors de la révolution, Bellegarde s'en montra enthousiaste, fut nommé en 1790 commandant de la garde nationale d'Angoulême et député de la Charente à l'assemblée législative. Élu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Parti en mission pour la frontière du Nord, il se trouva sur ce point à l'époque de la défection de Dumouriez, et plus heureux que Bancal et Camus, ne fut pas arrêté et livré aux Autrichiens. Envoyé ensuite dans les départements de l'Ouest, il fut à son retour nommé secrétaire de la

Convention, et eut à remplir une autre mission auprès de l'armée de Sambre-et-Meuse : ce fut lui qui annonça l'entrée de Pichegru dans Amsterdam. Membre du conseil des Cinq-Cents, puis du conseil des Anciens en 1798, et secrétaire de ce conseil avant le 18 brumaire, il fut un des opposants à cette journée mémorable; aussi le gouvernement consulaire ne le comprit dans aucune nomination, et ce ne fut que beaucoup plus tard qu'il obtint une place d'inspecteur dans l'administration forestière. Il avait d'ailleurs des propriétés considérables qu'il faisait valoir lui-même, et augmentait chaque année sa fortune par son avarice. Pendant les cent jours il fit partie du Champ de Mai et fut ensuite compris dans la loi contre les régicides. Bellegarde se rendit à Bruxelles, où il est mort vers 1825, âgé de plus de 80 ans.

BELLEGARDE (Henri de), né à Chamberi en 1758, embrassa la carrière militaire, entra au service de l'Autriche, et prit part aux guerres de la révolution dès 1793. Il assista aux siéges de Maubeuge, de Valenciennes, de Landrecies; reçut en 1796 le titre de feld-maréchal lieutenant, et fut appelé à l'état-major de l'archiduc Charles. Bellegarde fut chargé avec Meerfeldt de traiter avec Bonaparte de la suspension d'armes de Judenburg que suivirent les préliminaires de Léoben, puis le traité de Campo-Formio, et enfin le congrès de Rastadt. Chargé d'occuper en 1798 la république des Grisons, il appuya l'année suivante les manœuvres de l'archiduc Charles contre Masséna, et fut ensuite, avec ses 25,000 hommes, mis sous le commandement de Suwarow. Il prit une grande part à la victoire de Novi; fit l'année suivante partie de l'armée d'Italie sous les ordres de Mélas, faillit envelopper les Français à l'affaire de la Vezeira contre le général Soult; et fut repoussé dans les Apennins par Suchet qui lui fit éprouver de grandes pertes. Après Marengo, Bellegarde remplaça Mélas, ouvrit la campagne en décembre 1800, déploya un opiniâtre courage à la bataille de Pozzolo, et n'en fut pas moins contraint à se retirer, jusqu'à ce que le traité de Lunéville eût ramené la paix. Bellegarde administra le département de la guerre en 1805, et fut appelé peu après au commandement des provinces vénitiennes. En 1806 il fut promu au grade de feld-maréchal et reçut le gouvernement civil et militaire des deux Gallicies avec la grand-croix de l'ordre de St.-Léopold, et le titre de gouverneur du prince royal. En 1809 il rentra dans la carrière militaire, commanda un corps à Essling, à Wagram et à Znaïm. En 1813, il prit le commandement de l'armée autrichienne en Italie, parvint à engager Murat à concourir aux projets du cabinet autrichien, et s'établit à Milan comme gouverneur des provinces lombardo-vénitiennes. Remplacé dans ce gouvernement par l'archiduc Antoine, Bellegarde vint passer quelque temps à Paris, remplaça en 1820 le prince de Schwartzenberg dans la présidence du conseil de guerre, donna sa démission en 1825 et mourut à Vienne en 1831.

BELLEGINGUE (Pierre), médecin, né vers 1759, à Besançon, fit de bonnes études à l'université de cette ville, y reçut en 1785 le grade de docteur, et fut attaché aux armées du Rhin jusqu'en 1797, où un congé le ramena dans sa famille. En 1798, il publia *La philosophie du chaud et du froid,* dédiée à Bonaparte; retoucha et reproduisit son livre, en 1802, mais sans le moindre succès. Il avait écrit une sorte de poëme latin et français en l'honneur de Napoléon; celui-ci étant tombé, Bellegingue modifia son poëme, l'intitula : *la Bourbonapartide,* et en adressa le manuscrit à Louis XVIII, dans l'espoir d'en recevoir un prix quelconque. Le manuscrit lui fut renvoyé avec permission d'imprimer; mais la 7e feuille était à peine tirée, que l'ordre arriva de Paris d'arrêter l'impression et de détruire tout ce qui existait. Peu d'exemplaires échappèrent à la destruction, ceux qui sont complets ont 168 pages d'impression, in-12. Bellegingue mourut à Besançon, le 25 octobre 1826. On a encore de lui un mémoire publié lors d'un procès contre la régie des domaines, et qui porte ce titre bizarre : *Procédure orthographique de la gloire de Napoléon le Grand et du génie de la gente humaine,* 1807, in-12.

BELLE-ISLE (Charles-Louis-Auguste FOUQUET, comte de), maréchal de France, naquit le 22 septembre 1684 à Villefranche, en Rouergue, où le marquis de Belle-Isle son père s'était retiré depuis la disgrâce du surintendant Fouquet, dont il était fils. Il sortait à peine de l'adolescence, lorsque Louis XIV lui donna un régiment de dragons, à la tête duquel il servit avec distinction : il reçut une blessure au siége de Lille, et fut fait brigadier des armées du roi. Après la guerre de la succession d'Espagne, où il acheva de se faire la plus brillante réputation, il accompagna le maréchal de Villars à Rastadt. Le gouvernement de Huningue fut un nouveau prix accordé à ses services, et, à cette époque, il parut à la cour. Après la mort de Louis XIV, le duc d'Orléans régent fut amené, par des considérations politiques, à déclarer la guerre à Philippe V. Le comte de Belle-Isle obtint le grade de maréchal de camp. Il partit pour l'Espagne, et contribua à la prise de Fontarabie et de Saint-Sébastien, en 1719. Revenu en France à la paix, et le duc de Bourbon ayant succédé au régent dans le ministère principal, le comte de Belle-Isle se trouva enveloppé dans la disgrâce de M. Leblanc, et fut mis à la Bastille, d'où il ne sortit que pour être exilé dans ses terres. Les jansénistes et les jésuites cherchèrent à s'attacher un homme aussi considéré. Il ne figura dans leurs querelles que par le zèle avec lequel il servit le célèbre chevalier Folard, devenu, par une des bizarreries de l'esprit humain, un des enthousiastes du diacre Pâris. Le comte de Belle-Isle obtint du cardinal de Fleury la liberté de ce vieux guerrier. En 1729, M. de Belle-Isle épousa une dame de la maison de Béthune, femme respectable, qui, jusqu'à sa mort, fut le conseil et l'amie de son mari, et il en eut pour fils le comte de Gisors. En 1732, M. de Belle-Isle fut élevé au grade de lieutenant général; il était alors âgé de quarante-sept ans; il commanda un des quatre camps de plaisance qui furent formés la même année. Dans la campagne de 1734, il servit sous les ordres du maréchal de Berwick, fut ensuite le chef d'un corps sur la Moselle, et s'empara de Trèves et de Traërbach. S'étant trouvé au siége de Philipsbourg, où il fut chargé d'une des principales attaques, il reçut le cordon bleu, en récompense de ses services. Il eut ensuite la gloire de tenir tête au prince Eugène, et de déconcerter tous ses projets pour la délivrance de Philipsbourg. Le comte de Belle-Isle alliait l'esprit de détail aux conceptions les plus vastes, et sa prévoyance s'étendait sur tout; il s'occupait des parties comme de

l'ensemble, et du soldat comme de l'armée réunie, écoutant tout le monde, sachant tout, voyant tout, pourvoyant à tout. La paix de 1736 assura la Lorraine à la couronne de France, et cette cession fut l'ouvrage du comte de Belle-Isle. Le roi lui donna le gouvernement de Metz et des trois évêchés, qu'il conserva toute sa vie. Il employa les loisirs de la paix à écrire des *Mémoires* sur les pays qu'il avait parcourus et sur les diverses parties du gouvernement. Il s'appliqua dans le même temps à réformer les abus qui s'étaient glissés dans le militaire. Depuis soixante ans Louis XIV avait introduit les uniformes dans l'armée; cependant, les officiers étalaient un luxe aussi ruineux que déplacé, et, *doré comme un officier de milice,* était devenu un proverbe. Le comte de Belle-Isle dressa lui-même l'ordonnance qui réglait qu'à l'avenir les officiers ne porteraient dans leurs garnisons d'autres habits que leur uniforme. C'est à lui qu'on doit toutes les ordonnances militaires qui parurent en 1737. Après la disgrâce de M. de Chauvelin, ministre des affaires étrangères, la voix publique appela le comte de Belle-Isle à lui succéder; mais le cardinal de Fleury voulait employer ses services d'une manière plus active; il fut envoyé, en 1737, avec le maréchal d'Asfeld, pour reconnaître l'état de toutes les places de la Meuse. L'année suivante, il fournit un plan d'arrangement qui concilia les intérêts des différents princes prétendant à l'importante succession de Berg et de Juliers. Le comte de Belle-Isle eut le bâton de maréchal de France, à cette époque, et la guerre de 1741 éclata. Quelques mois avant cette explosion, qui fut le signal d'un incendie universel, le maréchal de Belle-Isle fut envoyé à Francfort, et dans les principales cours d'Allemagne, telles que Dresde et Berlin, afin d'y négocier en secret la nomination de l'électeur de Bavière au trône impérial, devenu vacant par la mort de Charles VI. Aux premiers bruits de cette fameuse guerre le maréchal de Belle-Isle retourna en Allemagne pour y commander l'armée qui devait combattre Marie-Thérèse. Il avait demandé cent mille hommes « pour aller conclure dans trois mois la paix sous les murs de Vienne. » Peu de semaines après, il parut devant Prague, qu'il prit d'assaut. A la suite de cette conquête, le cardinal de Fleury l'envoya à Francfort, à la diète d'élection, avec le titre d'ambassadeur extraordinaire du roi de France. Dans ce conseil de rois, le général français parut avec tout l'appareil d'un souverain, il commanda à tous les suffrages, et le protégé de Louis XV fut élu Empereur sous le nom de *Charles VII*. Le prise de Prague fut suivie de disgrâces, causées par des fautes dont le prince Charles de Lorraine sut profiter. La maréchal de Belle-Isle revint en toute diligence à l'armée de Bohême, à l'époque de la victoire de Frédéric sur les Autrichiens à Czaslau. Belle-Isle, de concert avec le maréchal de Broglie, battit le prince Lobkowitz à Sahai, et le poursuivit jusqu'à Budweiss; mais il apprit le lendemain la défection du roi de Prusse et le traité de paix qu'il avait conclu, à l'insu de ses alliés, avec Marie-Thérèse. Abandonné par la Saxe et la Prusse, le maréchal se jeta dans Prague, où il ne tarda pas à être obligé de combattre toutes les forces de l'Autriche qui vinrent l'assiéger. Soixante mille Impériaux pressaient, dans l'enceinte de Prague, vingt-huit mille Français, que leur nombre même et la quantité de bouches inutiles qui suivaient leur armée empêchaient de faire une longue défense. Belle-Isle offrit au prince Charles d'évacuer Prague, pourvu qu'il eût la permission de se retirer avec l'armée; mais Marie-Thérèse exigeait que l'armée française se rendît à discrétion : Belle-Isle rejeta des conditions si dures, et placé entre les horreurs de la disette et la honte de se rendre, il conçut le projet de cette noble et difficile retraite, considérée comme une victoire. Il conduisit en dix jours de marche, à travers des défilés, des neiges et des glaces, quatorze mille Français de Prague à Egra, continuellement harcelé, attaqué, mais jamais entamé par le prince Lobkowitz et ses nuées de hussards. Ce qui fait peut-être le plus d'honneur au caractère de Belle-Isle dans cette circonstance difficile, c'est la constance avec laquelle il supporta jusqu'à l'injustice. Le vieux cardinal de Fleury l'avait sacrifié auprès des ministres de Marie-Thérèse, en l'accusant d'être le seul auteur de la guerre : il se contenta de répondre : « On peut bien manquer de mémoire à quatre-vingt-neuf ans. » Pendant que l'Europe admirait la retraite de Prague, et la comparait à celle des *dix mille*, la légèreté française s'égayait en pasquinades et en vaudevilles. Elle appelait l'armée de Maillebois, qui marchait au secours de celle de Bohême, *l'armée des Trinitaires,* parce qu'elle allait retirer les captifs. Le maréchal reçut, après la retraite de Prague, l'ordre de la Toison d'or dont l'honora Charles VII. Ce fut à cette époque, qu'allant de Cassel à Berlin avec le comte de Belle-Isle son frère, il fut arrêté à une poste hanovrienne qui se trouvait sur la route, et conduit en Angleterre. La France, l'empereur Charles VII les réclamèrent vainement; vainement la France offrit-elle de payer leurs rançons, suivant le cartel de 1745; les Anglais ne les relâchèrent qu'après un an. Le maréchal fut, en 1746, chargé de la défense des frontières du Dauphiné et de la Provence, menacées par les Autrichiens, maîtres de Gênes, et par le roi de Sardaigne. Il protégea les provinces qu'il était chargé de défendre, en forçant les ennemis à s'occuper de leur propre sûreté; mais il eut à regretter le chevalier de Belle-Isle, tué à la malheureuse affaire de l'Assiette. Louis XV récompensa les services du maréchal, en le créant duc et pair en 1748. L'Académie française le reçut dans son sein en 1756. Le maréchal de Belle-Isle visita, en 1756, toutes les places du royaume par l'ordre du roi, et donna le projet du siége de Minorque, dont l'exécution fit tant d'honneur au duc de Richelieu. En 1757, il fut nommé au ministère, et chargé du département de la guerre. Les trois années de son administration furent marquées par les ordonnances les plus sages et les plus utiles; entre autres, par celle qui régla les nominations aux régiments, et arrêta l'abus qui mettait à la tête d'un corps le fils d'un duc et pair, et même d'un homme de la cour un peu favorisé, lorsqu'il n'avait encore que douze ans : le maréchal de Belle-Isle empêcha, pour l'avenir, ces nominations de *colonels à la bavette*. L'école militaire dut au maréchal de Belle-Isle son accroissement et ses embellissements; les officiers protestants lui durent l'institution de l'ordre du Mérite, qui fut fondé sous ses auspices en 1759; enfin, la ville de Metz lui dut une académie, qu'il y établit en 1760, avec une rente annuelle de mille écus. Usé par l'âge et le travail, il mourut, le 26 janvier 1761, âgé de 77 ans.

BELLE-ISLE (Louis-Charles-Armand FOUQUET, comte de), frère du précédent, lieutenant général des armées du roi, naquit à Agde, en 1693. Successivement mestre de camp d'un régiment de dragons de son nom, et brigadier des armées du roi, il fut connu d'abord sous le nom de *chevalier de Belle-Isle*. Employé, en 1734, à l'armée d'Allemagne, il emporta de vive force, le 8 avril de la même année, la ville de Traerbach. En 1741, il fut chargé par le maréchal de Belle-Isle, son frère, alors ministre plénipotentiaire à Francfort, de plusieurs missions politiques. Pendant la campagne de 1742, il contribua puissamment à la défense de Prague, et porta lui-même à Louis XV la capitulation de cette ville par Chevert. Depuis, il servit comme lieutenant général en Alsace, fut détaché, en 1743, à la poursuite de l'ennemi, se distingua à l'attaque de Suffoltzheim, se porta en avant au delà du Rhin, pour précipiter la retraite du prince Charles de Lorraine, se rendit maître de Villingen, et s'empara du fort de Bourgtett. Lorsqu'en 1746, le maréchal son frère eut le commandement en chef de l'armée d'Italie, le comte de Belle-Isle, qui servait sous ses ordres, ambitionna de franchir les Alpes, et de pénétrer dans le cœur du Piémont, avec l'armée du Dauphiné, par Embrun, Briançon, et le mont Genève. Cinquante bataillons furent mis à sa disposition pour cette grande entreprise. Belle-Isle avait la promesse du bâton de maréchal de France, s'il réussissait : il n'en fallait pas davantage pour exalter son âme, déjà trop ardente. Il divisa son armée en trois colonnes, pour attaquer de trois côtés différents, le Col-de-l'Assiette, où était posté le comte de Briquerasque, avec quatorze bataillons piémontais. Le 18 juillet, l'armée du comte de Belle-Isle se trouva aux pieds du Col-de-l'Assiette qui couvrait à la fois Exiles et Fénestrelles; et le 19, à la pointe du jour, commença cette attaque mémorable et sanglante, où tous les prodiges de la valeur française furent vains, et où le chef de l'entreprise paya de sa vie son ambitieuse témérité. Désespéré du mauvais succès d'une attaque désapprouvée par les généraux les plus expérimentés, le comte de Belle-Isle se mit à la tête des officiers de l'armée, dont il forma une colonne, et qui, presque tous, vinrent se faire tuer au pied des retranchements. Blessé aux deux mains, Belle-Isle tâchait d'arracher les palissades avec les dents, lorsqu'un grenadier du régiment de Montferrat lui porta le coup mortel. Les Français, repoussés et sans chef, firent leur retraite sous Briançon.

BELLELLI (Fulgence). *Voyez* **BELELLI**.

BELLEMANS (Daniel), poëte flamand, né à Anvers, prit l'habit de chanoine régulier à Grimberghe, et mourut en 1674, âgé de 52 ans. On a de lui des cantiques publiés sous ces titres : *Cytherken van Jesus*, Brux., 1670 et 1679, in-16, et *Den lieffelycken paradys-vogel*, 1683 et 1686, in-16.

BELLEND DE SAINT-JEAN (Antoine-Joseph), né en 1746, au château de Bateing, près de Castelnau de Montratier, entra fort jeune dans un régiment de cavalerie, obtint la croix de St.-Louis pour une action d'éclat, quitta le service avec le grade de capitaine, et fut forcé de s'expatrier pour avoir tué en duel M. de Bonnal. Le ressentiment de la famille du défunt étant calmé, Bellend revint en France et se retira dans sa terre de Bateing. Lors de la révolution, il s'en déclara l'antagoniste, et se réunit au marquis d'Escayrac-Lauture pour protéger par la force les châteaux et les propriétés menacées. A la suite d'une lutte violente dans la ville de Moncuq, Bellend eut la jambe fracassée par une balle. Cet événement et la mort du marquis d'Escayrac donnèrent une nouvelle ardeur aux agitateurs. Bellend étant venu à Castelnau, un fort détachement parti de Cahors se porta sous ses fenêtres, le 15 mai 1791, investit sa maison, et, après une lutte opiniâtre, y mit le feu. Bellend s'était réfugié dans un coin de la cave dont on avait percé la voûte, il s'y défendit seul pendant 24 heures, et employa sa dernière cartouche à se brûler la cervelle. On lui coupa la tête que l'on porta à Cahors.

BELLEND DE LAMARESQUIÈRE (Stanislas), frère du précédent, servait dans les gardes du corps et s'était, comme son frère, réuni au marquis d'Escayrac. Réfugié avec son frère dans la cave de la maison de Castelnau, il avait profité de l'incendie pour s'échapper. On le trouva sous l'arche d'un pont, on le traîna à Castelnau, on le mit dans une charrette avec la tête de son frère, et, après mille tortures, on finit par le pendre à un arbre à Cahors.

BELLENDEN ou **BALLANTINE** (Guillaume), écrivain écossais, vint professer en 1602 les humanités à Paris. Il jouissait d'une grande faveur auprès de Jacques Ier qui le combla de bienfaits. On a de lui : *Cicero princeps*, 1608, ouvrage dans lequel il établit les règles du gouvernement monarchique; *Cicero consul, senator, senatusque romanus*, 1612. Ces deux ouvrages ont été réimprimés, Paris, 1615, in-8°, et Londres, 1787, par les soins du docteur Parr; *De tribus luminibus Romanor.*, 1634, in-fol.

BELLENGER (François), docteur de Sorbonne, né dans le diocèse de Lisieux, mort à Paris, le 12 avril 1749, à soixante et un ans, était très-versé dans l'étude des langues. On a de lui : les *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse traduites en français*, 1723, 2 vol. in-4°, réimprimés depuis en 6 vol. in-8°; *Essais de critique contre Rollin et autres*, 1740, in-12; une édition des *Psaumes*, en latin, avec notes, 1729, in-4°; *Théologie astronomique*, traduite de l'anglais, de Derham, 1729, in-8°; *Vies des hommes illustres*, faisant suite à celles par Plutarque traduites de l'anglais de Rowe; réimprimées dans le *Plutarque* de Brottier et Vauvilliers. Il a laissé une traduction inédite d'*Hérodote*.

BELLEO (Charles), théologien et poëte de Raguse en Sicile, professa la métaphysique à Padoue en 1575, et mourut en 1583. On a de lui : *De secundarum intentionum naturâ; Tractatus de multiplici sensu scripturæ; Rime diversi.*

BELLEO (Théodore), frère du précédent, docteur en médecine, né à Raguse, enseigna la médecine à Padoue, avec beaucoup de succès, pendant un grand nombre d'années. Une aussi longue absence et le bruit de sa mort portèrent sa femme à se remarier. Belleo, de retour dans son pays natal, apprit cet événement, n'entra point dans la ville, et reprit le chemin de Padoue, où il mourut vers l'an 1600. Il est auteur d'un commentaire latin sur les *Aphorismes d'Hippocrate*, imprimé en 1571, in-4°.

BELLEPIERRE DE NEUVE-ÉGLISE (Louis-Joseph), garde du corps et lieutenant de cavalerie, né à St.-Omer en 1727, a publié le *Patriote artésien*, 1761, in-8°; *l'Agronome*, ib., in-8°; plusieurs *Traités* et *Mémoires* sur des sujets d'économie rurale et d'agriculture; *Catalogue hebdomadaire* des livres nouveaux publié en France et à l'étranger, 1763 et années suivantes, in-8°; *Bibliographie universelle*, 1765, in-8°; *l'Art de moudre le grain*, traduit du danois et de l'italien, 1769, in-fol. On ignore l'époque de sa mort.

BELLER, **BELLERE**, ou **BELLERUS** (Jean) était originaire d'Anvers, où il exerça avec éclat la profession d'imprimeur. Ses éditions étaient recherchées pour la beauté des caractères et la qualité du papier. On le place, comme typographe, immédiatement après Plantin. Il est auteur d'un *Onomasticon*, tiré de Robert Estienne et de Conrad Gessner, et augmenté des noms modernes des lieux, Anvers, 1553. On lui doit en outre de nombreuses additions au Dictionnaire latin-espagnol d'Antonius Nebrissensis (Antoine Lebrixa), des traductions flamande et française des *Prières* latines de Simon Verrepæus. Il a aussi traduit de l'italien *l'Institution d'une fille de bonne maison*, Anvers, Plantin, 1555, in-8°; réimprimée en 1558, à Paris; du portugais de Fr. Alvarez, l'*Historiale description de l'Éthiopie*, Anvers, 1558, in-8°; du latin de Claude de Viexmont, l'*Institution du pêcheur*, Anvers, 1582, in-16. Enfin on lui attribue encore une version française de l'*Imitation*, sous ce titre: *L'art et manière de parfaitement ensuivre J. C., autrement dite l'internelle consolation*, Anvers, 1565, in-16; ibid., 1572; Douai, 1595. Il mourut le 13 juillet 1595, et fut enterré dans l'église Notre-Dame. Les Beller s'établirent dans d'autres villes, telles que Douai, où Balthazar fit estimer ses éditions, et Liége, où Luc Beller, que Villenfagne regarde comme le frère de Jean, semble avoir été le premier imprimeur établi, ou du moins un des premiers qui aient exercé leur état.—Luc Beller était né à Anvers et mourut à Liége en 1564. Cependant son épitaphe lui donne seulement le titre de *Bibliopola*, ce qui indiquerait qu'il n'était que libraire. Philippe Brasseur parle d'un autre Luc Beller, qui mourut le 19 août 1606, et qui traduisit en latin le *Voyage du chevalier errant*, ouvrage ascétique du père Cartigny de Valenciennes. Cette traduction, restée en manuscrit, se trouvait en 1657 chez Gaspard Bellerus, vraisemblablement l'héritier et le fils de Luc. C'est à un descendant de Jean Beller qu'il faut donner l'édition de l'*Imitation* de 1616, si du moins elle existe réellement. On raconte que cet imprimeur, dont les jésuites d'Anvers avaient élevé le fils, leur fit présent, par reconnaissance, d'un manuscrit de l'*Imitation*, autographe d'*A-Kempis*, mais à condition qu'on lui en délivrerait une copie authentique, et que c'est sur cette copie qu'il imprima son édition. La marque des Beller d'Anvers et de Douai, était un aigle.

BELLERMANN (Jean-Joachim), né à Erfurt le 23 septembre 1755, fit, vers 1782, un voyage en Russie, et, l'année suivante, de retour dans sa patrie, fut nommé professeur de théologie et de philosophie, directeur du Gymnase, membre de l'Académie des sciences, etc. Il a publié en allemand: *Observations sur la Russie*, sous le rapport des sciences, des arts et de la religion, Erfurt, 1788.

BELLERMANN (Constantin), poëte lauréat et recteur à Minden, né à Erfurt en 1696. On a de lui un ouvrage intitulé: *Programma in quo Parnassus musarum voce, fidibus tibiisque resonans*, etc., Erfurt, 1743, in-4°; un opéra italien, *Issifile*, 8 oratorios, un grand nombre de cantates, 24 suites pour le luth, 3 concertos pour la flûte, 3 pour le hautbois d'amour, 10 pour clavecin avec accompagnement de violon, 6 ouvertures et 6 sonates pour flûte, viole da gamba et clavecin.

BELLEROSE (Pierre le MESSIER, dit), comédien français de la troupe de l'hôtel de Bourgogne, le premier qui ait joué avec décence la comédie et la tragédie, et rendu dignement Corneille, fut regardé comme l'acteur le plus parfait de son temps. Il mourut en 1670, 25 ans après sa retraite du théâtre.

BELLET (Charles), bénéficier de la cathédrale de Montauban, né dans le Quercy en 1702; il avait eu des succès dans la prédication, mais les jésuites l'ayant fait interdire en 1734, Bellet se livra à la littérature, et remporta, de 1746 à 1750, divers prix dans les académies. Il était membre de celle de Montauban, et mourut à Paris le 20 novembre 1771. On lui doit un ouvrage estimé: *Les Droits de la religion chrétienne et catholique sur le cœur de l'homme*, 1764, 2 vol. in-12.

BELLET (l'abbé), chanoine de Cadillac, membre de l'Académie de Bordeaux, a publié dans les mémoires de cette société de bonnes observations sur l'histoire naturelle, et dans *le Mercure : Lettres sur des monnaies de Philippe-Auguste et de saint Louis.*

BELLET (Isaac), médecin, mort à Paris en 1778, inspecteur des eaux minérales de France, a donné: *Lettres sur le pouvoir de l'imagination des femmes enceintes*, Paris, 1745, in-12; *Histoire de la conjuration de Catilina*, ib., 1752, in-12.

BELLET-VERRIER, auteur d'un *Mémorial alphabétique*, concernant la justice, la police et les finances de France, 1713 et 1714, in-8°.

BELLETESTE (B.), né à Orléans en 1778, et mort près de Paris le 17 mai 1808, suivit l'étude des langues orientales, et partit, en 1798, en qualité d'interprète, pour l'expédition d'Égypte avec M. Venture, son professeur. A son retour, il fut attaché au ministère des relations extérieures, comme secrétaire interprète, et cultiva la littérature orientale avec une nouvelle ardeur. Les fruits de ses travaux sont: une traduction française d'un recueil moral et politique, écrit en turc, et intitulé les *Quarante vizirs ;* une autre traduction, restée manuscrite, du *Traité des pierres précieuses*, composé en arabe, par Teïfachy. Ce jeune savant a rendu des services à la commission d'Égypte, par la correction des cartes géographiques, et la composition de mémoires importants. Ce fut aussi Belleteste que le gouvernement chargea de traduire en turc, conjointement avec M. Kieffer, les bulletins de la grande armée pour les campagnes de 1805, 1806 et 1807.

BELLEVAL (Pierre RICHER de), médecin et célèbre botaniste, né à Châlons-sur-Marne en 1558, mort à Montpellier en 1623, doit être regardé comme l'un des fondateurs de la botanique en France, et le premier qui l'ait enseignée spécialement. Henri IV ayant été instruit que les étudiants étaient obligés d'aller en Italie pour apprendre la botanique, résolut d'établir un jardin à Mont-

pellier, et de créer une cinquième régence, dont le professeur enseignerait l'anatomie en hiver, et la botanique le printemps et l'été. Richer de Belleval fut nommé, sur la recommandation d'André du Laurens et sur celle du duc de Montmorenci, qui fit valoir les services qu'il avait rendus pendant la dernière épidémie de Pezenas. L'édit de création fut donné à Vernon, au mois de décembre 1593; et il fut enregistré au parlement de Languedoc en 1595. Belleval avait étudié la médecine à Montpellier, et il avait pris ses degrés à Avignon; mais pour exercer les fonctions auxquelles il était nommé, il fallait être membre de la faculté de Montpellier. Il s'y présenta, et fut reçu docteur le 20 avril 1596. Deux ans après, en 1598, il publia *Onomatologia*, etc. (Nomenclature des plantes du jardin botanique de Montpellier), et successivement : *Recherche des plantes du Languedoc*, Montpellier, 1603, in-4° ; *Dessein touchant la recherche des plantes du pays de Languedoc*, etc., Montpellier, 1605, in-8°. L'auteur y réclame la protection et des secours pécuniaires des États, pour l'exécution d'un ouvrage qu'il se proposait de publier sur l'histoire des végétaux de cette province. Il mourut en 1623, avant d'avoir publié son grand ouvrage, laissant quelques manuscrits et quatre cents planches de format in-4°, gravées sur cuivre, au simple trait, et d'une belle exécution, par Gouarin, habile artiste. Ses descendants vendirent les cuivres. On n'en a pu retrouver qu'un petit nombre. Il avait imaginé un système particulier de nomenclature, qui consistait à donner à chaque plante un nom grec composé, qui exprimait son caractère. Richer de Belleval, entièrement occupé de la botanique, négligea de démontrer l'anatomie, quoiqu'il en fût expressément chargé. La Faculté l'exigeait; ses sommations ayant été sans effet, elle le priva de ses émoluments et de la présidence. La chambre des comptes ordonna la suppression de son traitement, et un arrêt du parlement lui enjoignit de faire les démonstrations anatomiques. On ne put rien obtenir de Belleval. Il se disait trop occupé par la botanique, qui réclamait tout son temps. Ces altercations durèrent plusieurs années. Enfin, la Faculté chargea un de ses professeurs de le suppléer pour l'anatomie.

BELLEVAL (Martin RICHER de), neveu du précédent, lui succéda dans les fonctions de professeur d'anatomie et de botanique, devint chancelier de l'université, et mourut en 1644.

BELLEVAL (Ch.-Fr. du MAISNIEL de), botaniste, né en 1733, mort en 1790, a fourni des articles à l'*Encyclopédie*, et laissé des *Notes* sur les plantes de Picardie, sur les coquilles et les lithophytes.

BELLEVILLE ou **TURLUPIN** (Henri LEGRAND, dit), comédien français du 17e siècle, jouit d'une grande réputation, d'abord comme farceur, sous le nom de *Turlupin*, sur des tréteaux, ensuite au théâtre du Marais, et sur celui de l'hôtel de Bourgogne. Cet acteur était fort bel homme, mais il était roux; sa figure et ses saillies excitaient le rire, et l'on dit que le cardinal de Richelieu, qui le fit jouer dans son palais, avec ses deux camarades Gros-Guillaume et Gautier-Garguille, non moins célèbres que lui dans la farce, en fut si satisfait, qu'il ordonna aux comédiens de l'hôtel de Bourgogne de les recevoir. Belleville mourut en 1634, dans la même semaine où il apprit la mort de son camarade Gros-Guillaume, qui avait été décrété de prise de corps pour avoir poussé trop loin la licence de la farce.

BELLEVUE (Jacques de), jurisconsulte d'Aix en Provence, professa le droit à Pérouse en 1314. Ses *Commentaires* sur le droit romain ont été impr. à Cologne, 1580.

BELLEVUE (Armand de), dominicain du même pays, a donné un *Dictionnaire* des mots les plus difficiles de la philosophie et de la théologie ; *Sermones per ferè totum annum*, et quelques livres de piété.

BELLEY (Augustin), antiquaire, né le 19 décembre 1697, à Sainte-Foi de Montgommery, diocèse de Lisieux, fut chargé de l'éducation des fils du marquis de Balleroy, nommé en 1735 gouverneur du duc de Chartres. Belley accompagna ses élèves à Paris, vint loger au Palais-Royal, devint le secrétaire du duc d'Orléans, et ensuite de son fils, et mourut à Paris le 26 novembre 1771, membre de l'Académie des inscriptions. Il est auteur des *Éclaircissements géographiques sur l'ancienne Gaule*, imprimés à la suite du *Traité des mesures itinéraires*, par d'Anville, 1741 ; de *l'Explication des marbres de Cyzique*, publiée par Caylus, dans le t. II de son *Recueil d'Antiquités*, et d'un grand nombre de *Dissertations* sur des points obscurs de l'ancienne géographie de la France, ou sur des médailles inconnues ou mal expliquées.

BELL'HAVER (Vincent), compositeur et organiste, né à Venise, vers 1530, a publié des *Madrigali a cinque et sei voci*, Venise, 1567 et 1575.

BELLI (Pierre), célèbre jurisconsulte, né à Alba le 20 mai 1502, fut le premier, suivant Tiraboschi, qui appliqua d'une manière étendue la science des lois à l'usage de la guerre. Il fut auditeur de guerre à 33 ans dans l'armée de l'empereur Charles-Quint, puis conseiller de guerre de Philippe II, roi d'Espagne, et enfin conseiller d'État d'Emmanuel Philibert de Savoie. Belli mourut le 31 décembre 1575. Des divers ouvrages qu'il a laissés, celui qui lui donna le plus de célébrité, est son Traité des choses militaires et de la guerre, sous ce titre : *De re militari et bello tractatus*, Venise, 1563, in-4°, réimprimé dans le tome XVI de la grande collection in-fol., qui a pour titre : *Tractatus juris universi*.

BELLI (Ottonello), écrivain de Capo d'Istria, né dans le 16e siècle, a publié des *Satires* et des *Dialogues*.

BELLI (Jules), de Capo d'Istria, secrétaire du cardinal de Dietrichstein en Moravie, a publié : *Hermes politicus*, Francfort, 1608; mais on lui attribue sans preuve des *Comment.* sur la guerre d'Allemagne qui eut lieu de son temps.

BELLI ou **BELLIUS** (Honorius), savant botaniste, né à Vicence, se fixa dans l'île de Crète et rendit un grand service à la science en reconnaissant les plantes dont les anciens ont parlé; Clusius, avec qui il était en correspondance, consigna le résultat de ses travaux dans son *Histoire des plantes*. Belli vivait en 1597.

BELLI (Valère), poëte et orateur de Vicence, fut en 1580, chargé de l'oraison funèbre du célèbre Palladio, que l'on croit inédite. On a de lui : *Madrigali*, Venise, 1599 ; *Testamento amoroso*, Vicence, 1612.

BELLI (Nicolas), écrivain politique du 17e siècle, a publié sous le titre d'*Emporium universale*, la traduction de la *Piazza universale* de Garzoni, Francfort, 1614, in-4°, et *Dissertationes politicæ de statu imperiorum, regnorum*, etc., ibid., 1615, in-4°.

BELLI (Chérubin), poëte sicilien et théologien, a donné *le Lagrime di Maria Vergine nel Calvario* en langue sicilienne, Palerme, 1655 ; des *Idylles*, des *Pastorales*, des *Tragédies sacrées ; l'Agnese ; il Martirio di S. Agata; il nascimento del Bambino Gesu.*

BELLI (François), poëte italien, né en 1577 à Arzignano dans le Vicentin, fut membre de plusieurs académies, voyagea longtemps en France et en Hollande, et, de retour dans sa patrie, y mourut en 1644. On a de lui : *Observations* faites dans ses voyages, Venise, 1632, in-4°; *Caterina d'Alessandria*, Vérone, 1660 ; des *Poésies* sacrées et lyriques, etc.

BELLI (Paul), jésuite, né en 1588, mort à Messine, sa patrie, le 15 janvier 1658, a laissé l'*Histoire de la Passion* en latin ; *il Sacrifizio d'Abraamo*, tragédie, Rome, 1648, etc.

BELLI (Nicolas), religieux hospitalier, né dans la Sicile, à Mazzara, se distingua par son talent dans la chaire. On a de lui deux volumes de *Panégyriques*, Rome, 1669, in-12, et 1672, in-4°.

BELLI (Jules), chanoine mineur à Longiano, maître de chapelle de la cathédrale d'Imola, au commencement du 17e siècle, puis à Venise, a publié des *Messes* à 5 voix, Venise, 1598; des *Psaumes*, 1615 ; un concerto d'église, Francfort, 1621, et des motets.

BELLI (Jean), sopraniste qui eut beaucoup de réputation vers le milieu du 18e siècle ; il était à Dresde, en 1750, et est mort à Naples, vers 1760. On dit qu'il arrachait des larmes à tous ses auditeurs dans l'air de l'*Olympiade*, *Consola il genitore.*

BELLI (Lazare-Venanzio), chanoine et maître de chant au séminaire de l'évêché de Tusculano, a fait imprimer en latin, une *Dissertation sur les prières du chant grégorien*, Frascati, 1788.

BELLI (Charles), littérateur, naquit à Venise en 1742. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, il remplit avec succès la chaire de rhétorique dans divers colléges. A la suppression de la société en 1773, il revint dans sa ville natale, y trouva bientôt une place de précepteur dans une famille patricienne, acheva sa vie au milieu des travaux littéraires, et mourut en 1816. Il a traduit en vers *sciolti* le premier chant de la *Messiade* de Klopstock, Venise, 1774, in-8°, et les *Quatre parties du jour*, poëme de Zacharie, ibid., 1778. Parmi ses autres ouvrages on cite : *Il Ventaglitto*, Venise, 1782 ; réimprimé en 1822 ; *Gli uccelli*, ibid., 1817, in-8°.

BELLIARD (Guillaume), né à Blois, secrétaire de Marguerite de Valois, publia en 1578 *les Amours d'Antoine et de Cléopâtre*, tragédie ; *le Triomphe de l'Amour*, et des *Imitations* d'Ovide, de l'Arioste, etc., Paris, in-4°, qu'on ne lit plus.

BELLIARD (Augustin-Daniel, comte de), né à Fontenai-le-Comte en Poitou, le 25 mai 1769, entra au service le 5 décembre 1791 dans le premier bataillon des volontaires nationaux de la Vendée, et fut élu capitaine. Il fit les campagnes de 1792 et 1793 en qualité d'aide de camp de Dumouriez, et se distingua aux journées de Grand-Pré, de Sainte-Menehould et de Jemmapes. Il eut deux chevaux tués sous lui à Liége et à Neerwinden, et le grade d'adjudant général venait de lui être conféré, lorsque Dumouriez fut près de l'entraîner dans sa défection. Il avait d'abord suivi ce général, mais il revint bientôt auprès de Dampierre qui l'admit dans son état-major. Dénoncé un peu plus tard au représentant Cochon, il fut destitué et renvoyé dans l'intérieur. Alors il se plaça dans les derniers rangs de l'armée, en s'enrôlant comme simple chasseur à cheval dans le troisième régiment, où il fit une campagne tout entière. Enfin le ministre de la guerre révoqua la décision du représentant, et Belliard fut rétabli dans son grade de colonel adjudant général. Il suivit Hoche en cette qualité à l'armée de l'Ouest en 1795 ; mais bientôt il fut envoyé en Italie où il combattit à Castiglione, à Vérone sous les yeux de Bonaparte. Belliard fut blessé à Caldiéro ; il eut deux chevaux tués sous lui à Arcole, et fut nommé général de brigade sur le champ de bataille. Il ne se distingua pas moins à Saint-George et à la Favorite, lorsque les Autrichiens entreprirent de débloquer Mantoue, et se fit encore remarquer au passage du Lavis, puis à Trente, à Cimbra, Brixen, Neumark, et à Civita-Vecchia dont il s'empara. Peu après, Bonaparte l'envoya en mission à Naples, afin d'empêcher la cour des Deux-Siciles d'accéder aux projets de la coalition. Le général en chef voulut que Belliard le suivît en Égypte ; il y commanda souvent des corps d'infanterie, notamment à la bataille des Pyramides où il reçut, à la tête de la vingtième demi-brigade d'infanterie légère, la première charge des mameluks. Bientôt Bonaparte confia au général Belliard le gouvernement du Saïd ou haute Égypte : ce gouvernement supposait d'abord la conquête du pays. Belliard l'avança beaucoup par le zèle avec lequel il ne cessa de harceler et de poursuivre l'ennemi. Il eut la principale part aux affaires de Sedinan, d'Ossouan, de Philœ : il fit luire les armes françaises jusque dans la Nubie où il poursuivit Mourad. Il commanda une division à la bataille d'Héliopolis, soutint la première charge de la cavalerie ottomane, rompit ce corps, et le poursuivit jusqu'aux portes de Damiette qu'il prit ainsi que le fort de Lesbé. Il détruisit un corps turc de douze mille hommes dans cette brillante excursion. Il ne contribua pas moins à la prise de Boulak, et à celle du Caire. Blessé à cette dernière attaque, il avait eu la présence d'esprit de se faire couvrir et emporter à l'insu des soldats. Il retourna dans le Saïd, et y resta jusqu'à l'assassinat de Kléber. Il fit alors évacuer le Saïd, et le nouveau général en chef, Menou, donna à Belliard, devenu général divisionnaire, le commandement du Caire. On sait combien la position était difficile. Sa bonne contenance, ses sorties imposèrent assez aux Turco-Anglais réunis devant la place, pour que l'on consentît à le transporter en France avec toute la garnison, et tout ce que la ville renfermait de Français. De retour à Paris, Belliard fut nommé à la 24e division militaire dont Bruxelles était le chef-lieu. Sa conduite modérée, sa justice lui valurent dans ce commandement l'affection et le respect des habitants. En 1805 il était à l'armée d'Allemagne chef d'état-major du prince Joachim, et il le seconda partout de la manière la plus brillante. Après la capitulation d'Ulm, il poursuivit le corps commandé par l'archiduc Ferdinand, signa la capitulation du général Verneck, et enfin, après la victoire d'Austerlitz, reçut de l'empereur même sur le champ de bataille le titre de grand officier de la Légion d'honneur. Encore chef d'état-

major de Murat, qu'alors on nommait grand-duc de Berg, Belliard prit part aux campagnes de 1806, 1807 et 1808 dans l'Allemagne septentrionale, et il se distingua successivement à Iéna, à Erfurt, à Stettin, à Lubeck, Halsberg, Hoff, Eylau, Friedland, et devant Tilsitt. Bientôt Murat se rendit en Espagne pour y préparer les voies du trône à Joseph : Belliard l'y suivit; et, peu de temps après l'entrée de Napoléon à Madrid, le 4 décembre 1808, il fut nommé gouverneur de cette capitale. Après la bataille de Talaveira éclata une insurrection : il se rendit seul au milieu des mécontents et eut l'art de les calmer. En 1812, Belliard quitta l'Espagne pour la Russie. Aide-major général de cavalerie, il se distingua dans toutes les grandes affaires, à Kakoviacki, à Witepsk, à Ostrovno, à Smolensk, à Dorogobondje et à Borodino. L'élévation du général Gouvion Saint-Cyr au maréchalat ayant laissé vacant le poste de colonel général des cuirassiers, Belliard y fut nommé le 5 décembre 1812. Il venait de mériter encore ce titre par sa conduite à Mojaïsk où il fut blessé à la jambe par un boulet. A l'ouverture de la campagne de 1813, il reçut le poste d'aide-major général de l'armée; c'est alors qu'un boulet de canon lui cassa le bras. Aux trois journées de Leipzig, il eut plusieurs chevaux tués sous lui. A l'affaire d'Hanau, il fit encore preuve d'un amirable sang-froid. Arrivé à Mayence avec les débris de l'armée, il alla remplir à Metz les fonctions de major général, tandis que Berthier suivait Napoléon à Paris. Après la bataille de Craon en mars 1814, Belliard fut nommé commandant général de la cavalerie de la garde. Il prit part aux affaires de la Haute-Épine, de Château-Thierri, de Fromenteau, de Laon, de Reims et devant Paris. Napoléon reconnut ces services en lui accordant le 5 avril 1814, à Fontainebleau, le grand cordon de la Légion d'honneur. Belliard resta près de Napoléon jusqu'à son départ. Aussitôt après il alla présenter son épée à Louis XVIII qui le nomma pair de France et chevalier de Saint-Louis. Lors du débarquement de Napoléon en Provence, Belliard fut nommé major général de l'armée que devait commander le duc de Berri. La rapidité des événements ayant rendu la résistance impossible, Belliard suivit la famille royale à Beauvais où Louis XVIII lui ordonna de retourner à Paris. Il n'y arriva que le 24 mars, quatre jours après Napoléon. Alors il se rapprocha bientôt de lui, et finit par accepter une mission auprès de Murat. Belliard partit de Toulon sur une frégate, le 4 mai 1815. Bientôt poursuivi par une frégate et un brick anglais, il fut forcé de s'arrêter à Ischia et d'y prendre terre. Mais déjà tout était désespéré. Belliard revint apporter à Paris la nouvelle de la défaite de Murat. Il reçut des mains de Napoléon la pairie et le commandement des troisième et quatrième divisions militaires. Fidèle à ses nouveaux devoirs, il était le 25 juin à la tête de l'armée de la Moselle, et arrêtait par ses dispositions une colonne prussienne qui avait ordre de s'emparer de Bitche. Mais les événements de Paris rendirent bientôt cette défensive inutile. Après la seconde abdication, Belliard quitta aussitôt son armée et revint à Paris où il ne tarda pas à être arrêté et enfermé à l'Abbaye. Cependant on ne le mit pas en jugement, et après six mois d'une rigoureuse captivité, il recouvra sa liberté. Le 5 mars 1819, il fut réintégré sur la liste des pairs d'où Louis XVIII l'avait rayé. Une ordonnance royale de 1822 déclara qu'en lui rendant la pairie le gouvernement ne lui rendait pas le majorat qu'il avait eu pendant les cent jours. A la révolution de juillet, Belliard fut chargé d'aller notifier au cabinet de Vienne l'avénement de Louis-Philippe. En mars 1831, le général fut envoyé en Belgique pour y représenter la France. Dévoué aux intérêts des Belges, il lutta avec énergie contre les intrigues de l'Angleterre et contre le mauvais vouloir ou la faiblesse du cabinet français, aida puissamment à l'organisation de l'armée, arrêta le feu de la citadelle d'Anvers, sauva la Belgique de la traîtreuse invasion de 1831, signa la séparation de la Belgique d'avec la Hollande, et eut part au choix et à l'installation du roi Léopold, ainsi qu'au mariage de ce prince avec la fille du roi des Français. Le 28 janvier 1832, en sortant du palais du roi, à Bruxelles, Belliard tomba dans le parc frappé d'une attaque d'apoplexie foudroyante; deux jours après il était mort. Une statue en marbre lui a été érigée à Bruxelles en témoignage de reconnaissance pour ses services rendus au pays. Les *Mémoires du comte Belliard,* écrits par lui-même et recueillis par M. Vinet, un de ses aides de camp, ont été publiés à Paris, 1842, 2 vol. in-8°, et à Bruxelles, 3 vol. in-18.

BELLICARD (Jérôme-Charles), architecte, né à Paris en 1726, remporta le grand prix, fut professeur de l'école royale d'architecture, et mourut en 1786, réduit à la misère par sa passion pour le jeu. On lui doit des *Observations* sur les antiquités de la ville d'Herculanum, 1754, in-12, avec planches.

BELLIER (Pierre), conseiller au Châtelet de Paris, se fit connaître au 16e siècle comme traducteur de Philon. Il se démit de sa charge, et fit le voyage de Rome afin de collationner sur les manuscrits du Vatican la copie qu'il avait faite de cet auteur *d'après l'original de là Bibliothèque du grand roy Françoys.* Sa traduction a été publiée sous ce titre : *OEuvres de Philon juif,* Paris, 1575, in-fol.

BELLIER DUCHESNAY (Alexandre-Claude), né en 1759 à Chartres, maire de cette ville en 1780, fut député à l'assemblée législative par le département d'Eure-et-Loir, et mourut à Chartres en 1810. Cet écrivain est l'un des éditeurs de la *Collection* des mémoires particuliers relatifs à l'histoire de France, dont il a publié les 66 premiers vol. avec des observations; et en société avec d'Ussieux, son gendre, de la collection de la *Bibliothèque des dames.*

BELLIÈRE (Jacques, marquis du PLESSIS). *Voyez* **ROUGÉ**.

BELLIÈVRE (POMPONNE de), chancelier de France, né à Lyon en 1529, fils d'un premier président au parlement de Grenoble, fut successivement conseiller à Chambéry, surintendant des finances et ambassadeur sous Charles IX, Henri III et Henri IV, en Allemagne, en Angleterre, en Pologne, en Italie. Il remplit avec honneur ces fonctions importantes, se signala surtout au congrès de Vervins, fut fait chancelier en 1599, perdit les sceaux en 1605, et mourut le 5 septembre 1607. — Son fils Nicolas fut procureur général au parlement de Paris. — Un de ses descendants, premier président au parlement de Paris, sous Louis XIV, mort en 1657, a mérité

la reconnaissance de la postérité par la fondation de l'hôpital général de Paris.

BELLIN (Jacques), peintre d'histoire et de portrait, natif de Venise, mort en 1470, se fit une réputation moins encore par les portraits de Cornaro et de la reine de Chypre, que par la bonne éducation qu'il donna à ses fils, Gentile et Jean, auxquels il communiqua le secret de la peinture à l'huile.

BELLIN ou BELLINI (Gentile), peintre vénitien, né en 1421, peignit à fresque la salle du grand conseil à Venise, fut envoyé près de Mahomet II, qui avait demandé à la république un artiste distingué, fit plusieurs tableaux pour le Grand Seigneur, et revint mourir à Venise en 1501.

BELLIN (Jean), frère du précédent, né en 1426, fut l'un des artistes les plus distingués de l'école vénitienne. Ce peintre a fait, à l'âge de 79 ans, un tableau représentant *la Vierge et l'enfant Jésus accompagnés de St. Pierre, de Ste Catherine, de Ste Agathe et de St. Jérôme*. Jean mourut en 1516. Le Giorgion fut son élève.

BELLIN (Jacques-Nicolas), ingénieur de la marine, né à Paris en 1703, a dressé, pour le service des vaisseaux, les cartes de toutes les côtes des mers connues. On lui doit aussi celles qui accompagnent l'Histoire générale des voyages. Il a écrit plusieurs *Mémoires géographiques*. Il mourut le 21 novembre 1772. Ses cartes ont été recueillies sous les titres suivants : *le petit Atlas maritime*, 1764, 5 vol. in-4°; l'*Hydrographie française*, 2 vol. in-fol. et *le Neptune français*, grand in-fol.

BELLINCIONI (Bernard), célèbre poëte florentin, florissait vers la fin du 15e siècle. Louis Sforce, surnommé *le Maure*, duc de Milan, l'appela à sa cour, l'admit dans son intimité, et le combla de bienfaits. Bellincioni vécut honoré, et mourut riche, en 1491, laissant son bien aux pauvres. Ses poésies ou *rime* furent imprimées, après sa mort, à Milan, 1493, in-4°.

BELLING (Guillaume-Sébastien de), lieutenant général prussien, qui servit avec distinction dans les armées de Frédéric II. Il était cornette dans le régiment de hussards de Werner, en Silésie. En 1758, le prince Henri lui ayant donné un escadron de hussards, nouvellement formé, il se couvrit de gloire dans plusieurs rencontres, et parvint rapidement à des grades supérieurs. Il mourut à Stolpe, en 1799.

BELLINGEN (Fleury de), grammairien, enseignait la langue française en Hollande, et a publié *les Premiers essais des proverbes français*, la Haye, 1653, in-12 ou petit in-8°, refondus et reproduits sous ce titre : *Étymologie ou explication des proverbes français*, 1656. Un libraire de Paris s'empara de l'ouvrage de Bellingen, et le fit réimprimer sous ce titre : *Les illustres proverbes nouveaux*, etc., dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1665, 2 vol. in-12. Mais toutes ces contrefaçons ne valent pas l'édition de 1656, faite sous les yeux de Bellingen.

BELLINI (Laurent), médecin et célèbre anatomiste italien, naquit à Florence le 3 septembre 1643. Dès l'âge de dix-neuf ans, il publia, dans une dissertation écrite en latin très-élégant, sa découverte sur la structure des reins et sur leur usage. Un an après, en 1663, il fut nommé professeur de médecine théorique à Pise, et ensuite d'anatomie dans la même université. Ayant rempli honorablement cette chaire pendant trente ans, Bellini obtint une pension de retraite, et fut appelé à Florence, où il eut la confiance de toute la cour. Il fut nommé premier médecin du grand-duc Cosme III. Il mourut à Florence, le 8 janvier 1704. Médecin, mathématicien, mécanicien, philosophe et poëte, ses découvertes anatomiques l'ont mis au premier rang parmi les savants. Ses talents poétiques lui donnent aussi une place distinguée sur le Parnasse italien. Il a laissé : *Exercitatio anatomica de structurâ et usu renum*, Florence, 1662, in-4°; *Gustûs organum novissime deprehensum*, etc., Bologne, 1665; *De urinis et pulsibus*, etc., Bologne, 1683; *La Bucchereide*, poëme, Florence, 1792, in-8°. Ses sonnets et autres poésies sont répandus dans plusieurs recueils.

BELLINI (Vincent), antiquaire et conservateur du musée de Ferrare, naquit à Gambolago, le 22 juin 1708, et mourut en février 1783. Il a fait imprimer plusieurs dissertations, entre autres : *Dell' antica Lira ferrarese di Marchesin*, Ferrare, 1754.

BELLINI (Vincent), compositeur dramatique, né le 3 novembre 1802, à Catane en Sicile, entra fort jeune au Conservatoire de Naples, où il eut pour maître Zingarelli. Bellini se forma par la lecture des partitions des bons maîtres plutôt que par les leçons de ses professeurs. Après avoir publié quelques petites compositions pour la flûte, la clarinette, le piano, etc., il fit connaître à Naples une cantate intitulée : *Ismène*, 15 ouvertures et symphonies, trois vêpres, 2 *Dixit*, 3 messes, et d'autres morceaux de musique religieuse. Son premier opéra, *Adelson e Salvina*, fut représenté en 1824; 2 ans après, il donnait à St.-Charles *Bianca e Gernando*, dont le succès lui valut un engagement pour la Scala de Milan, en 1827. Le bonheur voulut encore que Bellini eût pour interprètes de ses compositions, Rubini, pour son *Pirata*, et pour *la Straniera*, Mme Méric-Lalande et Tamburini. *Zaira*, exécuté à Parme en 1829, ne réussit pas; mais Bellini se releva par le succès de *I Capuleti ed i Montecchi*, à Venise, et la *Sonnanbula*, à Milan, pour Mme Pasta. *La Norma* eut un succès d'enthousiasme avec l'admirable talent de Mme Malibran. A cette pièce succéda bientôt *Beatrice Tenda*. Bellini se rendit à Paris, en 1833, alla ensuite à Londres pour y diriger la mise en scène d'un de ses ouvrages. De retour à Paris, en 1834, il y donna *I Puritani*, son dernier triomphe. Bellini mourut au printemps de 1835, âgé de 32 ans.

BELLISSENS (Laurent), né à Aix, en 1694, devint maître de chapelle à St.-Victor de Marseille, et mourut en 1762. On a de lui en manuscrits des *motets* à grand chœur.

BELLMANN (Gustave), poëte suédois du 18e siècle, excella dans le genre grotesque; le *Recueil* de ses poésies a été publié à Stockholm.

BELLMANN (Charles-Godefroi), facteur d'instruments à Dresde, né à Schellenberg en Saxe, le 11 août 1760. Il devint un virtuose sur le basson, et établit une fabrique de pianos qui acquit de la célébrité vers la fin du 18e siècle. Bellmann est mort à Dresde, vers 1816.

BELLO (Philippe), littérateur napolitain, né en 1666, à Atripalda, exerça la profession d'avocat à Naples, retourna dans sa ville natale à la mort de ses parents, et chercha dans la culture des lettres un soulagement à sa

douleur. Il mourut en 1719, sans avoir pu terminer un grand ouvrage de droit auquel il travaillait depuis plusieurs années. On lui doit : *La Vita di san Sabino, vescovo di Canosa,* une Dissertation sur Atripalda, sa patrie, et un choix de *Rime,* Naples, 1714.

BELLO (Nicolas), né à Mazzara en Sicile, a publié des *Dialogues politiques,* 2 vol., des *Panégyriques,* Francfort, 1515.

BELLOC (Jean-Louis), chirurgien, né près d'Agen en 1730, commença ses études sous son père, alla les continuer à Montpellier, à Paris; fut reçu maître ès arts à l'âge de vingt-quatre ans, et s'établit ensuite à Agen, où il est mort en 1807. On lui doit des *Mémoires* insérés parmi ceux de l'Académie royale de chirurgie, et dont deux furent couronnés en 1762 et 1771; un *Traité de médecine légale; Topographie du Département de Lot-et-Garonne.* Il a laissé inédit un *Mémoire sur les hydropisies.*

BELLOC (l'abbé) naquit dans le canton de St.-Afrique en 1757. N'étant encore que vicaire, il eut recours, pendant les années de disette, à un emprunt pour former un grenier public dans sa paroisse, et rendit ensuite les fonds qu'on lui avait confiés, après avoir nourri gratuitement les pauvres. En 1790, il fut nommé curé à Brusque, et ensuite président du canton et électeur. Obligé de se réfugier en Italie pendant la terreur, il revint ensuite dans sa petite cure. Peu de temps après, il fut nommé à celle de St.-Afrique, une des plus importantes du diocèse; mais il demanda à retourner dans sa première paroisse, qui se trouvait sans curé. Non-seulement il donna à ses ouailles des instructions et des aumônes, mais il leur procura une branche de commerce, en découvrant quelques mines de charbon qu'il fit fouiller à ses frais, et, pour faciliter le transport, il fit terminer une route nouvelle. Il s'était d'ailleurs appliqué à la médecine, et avait établi dans sa maison une pharmacie pour les pauvres. L'archevêque d'Albi lui proposa des lettres de grand vicaire, sans pouvoir le déterminer à quitter un lieu qui réunissait toutes ses affections. Il y mourut en 1827, et les habitants prirent le deuil. Belloc avait étudié les mathématiques, l'histoire naturelle, et savait assez de droit pour concilier les différends de ses paroissiens.

BELLOCQ (Pierre), littérateur, né à Paris en 1645, valet de chambre de Louis XIV, était en correspondance avec Molière, Racine et Boileau. Ses meilleures pièces sont : *l'Église des Invalides,* poëme; et la *Satire des petits maîtres et des nouvellistes,* 1702. Il mourut en 1704.

BELLOLI (Louis), né à Castel-Franco dans le Bolonais, le 2 février 1770, virtuose sur le cor et professeur de cet instrument au conservatoire royal de Milan en 1812, mort le 17 novembre 1817, a composé deux ballets en 1803, *il Trionfo di Vitellio* et *la Distruzione di Pompejano;* en 1804 *la Morte di Tipoo Saib* et *Eliazar;* en 1806 *Sofonisba* et *Andromacca;* en 1815 *le Avventure di Aroldo;* il a laissé en manuscrit une méthode de cor.

BELLONI (Jean), chanoine de Padoue, professeur à l'université de cette ville, mort en 1623, était membre de l'académie des Ricovrati, pour laquelle il composa : *Dissertation sur l'antre des Naïades.*

BELLONI (Paul), né dans le Pavesan, professa le droit civil à Pavie, fut élu sénateur de Milan en 1619, président en 1621, et mourut le 20 avril 1625. Il a laissé plusieurs ouvrages : *In titulum de testamentis ordinandis,* Pavie, 1601, in-4°; *De potestate earum quæ incontinenti vel ex intervallo fiunt, libri II,* Pavie, 1618, in-fol.; Milan, 1621, in-4°.

BELLONI (Fabio), frère du précédent, professa le droit à Pavie et à Turin. On a de lui un ouvrage intitulé : *De jure sui,* Pavie, 1617, in-4°.

BELLONI (Jérome), banquier à Rome dans le 18e siècle, acquit un crédit immense dans le commerce; il voulut rendre utiles au public les réflexions que lui avait fournies la longue pratique de son état, et en former une théorie, qu'il publia dans une *Dissertation sur le commerce.* La première édition du texte italien parut à Rome, avec une traduction latine, par Nicolas Rubbi, 1750, in-fol. Elle était dédiée au pape Benoît XIV, qui fut si satisfait de cet ouvrage, qu'il décora l'auteur du titre de marquis. Cette dissertation a été traduite en français, sur la première édition, par Morénas, historiographe d'Avignon, avec une préface du traducteur et de savantes notes, 1756, in-12. Jérôme Belloni mourut en 1761.

BELLORI (Jean-Pierre), antiquaire, né à Rome en 1615, fut élevé par Fr. Angeloni, son oncle maternel, se fit jeune une réputation qu'accrurent et soutinrent ses ouvrages. Bibliothécaire et antiquaire de la reine Christine de Suède, il reçut du pape Clément X le titre d'antiquaire de Rome, et mourut en 1696. Il avait réuni une belle collection d'antiquités, de dessins, d'estampes, qui fait aujourd'hui partie du musée de Berlin. Parmi ses ouvrages les plus recherchés sont : *Veteres arcus Augustorum,* 1690, in-fol.; *Columna antoniniana,* in-fol. obl.; *le Pitture antiche del sepolcro de' Nasoni,* in-fol.; *le Pitture antiche delle grotte di Roma,* 1706, in-fol. Cet ouvrage et le précédent ont été traduits en latin, 1738, grand in-fol.; 1791, avec un appendice contenant 19 planches nouv. *Admiranda romanarum antiquitatum vestigia,* in-fol. obl.; *Le antiche lucerne sepolcrali,* 1691, in-fol.; *Veterum illust. philosoph. imagines,* 1685; *Vite de' pittori, scultori ed archit. moderni,* 1672, avec des augmentations, 1728, in-4°.

BELLOROSIO (Thomas), chanoine de Palerme, mort en 1555, est auteur d'un ouvrage de théologie sur les sept ordres d'Anges qui entourent le trône de l'Éternel.

BELLOSTE (Augustin), chirurgien, né à Paris en 1654, employé dans les armées de France et de Savoie, mort le 15 juillet 1730, n'est plus connu que par les pilules qui portent son nom. Son livre, intitulé : *le Chirurgien d'hôpital,* in-12, souvent réimprimé et traduit dans presque toutes les langues, est aujourd'hui complétement oublié.

BELLOVÈSE, chef gaulois, fut le premier qui conduisit une colonie de cette nation au delà des Alpes; il défit les Étrusques, bâtit Milan, et s'établit dans la Ligurie avec les Gaulois, dont cette contrée reçut le nom de Gaule Cisalpine.

BELLOY (Pierre de), jurisconsulte, né vers 1540 à Montauban, professeur à Toulouse, puis conseiller à la sénéchaussée de cette ville, défendit, quoique zélé catholique, les droits de Henri IV à la couronne, et fut mis à la Bastille par les ligueurs. Henri le nomma depuis avocat général au parlement de Toulouse. Il mourut vers 1609. Il a laissé divers ouvrages peu connus aujourd'hui. Les principaux sont : *Apologie catholique contre les libelles*

publiés par la Ligue, 1588, in-8°; *Examen du discours public contre la maison royale de France,* 1587, in-8°; *Moyens d'abus et de nullité de la bulle du pape Pie V contre le roi de Navarre,* 1586; *De l'origine et institution des divers ordres de chevalerie,* 1604 et 1655, in-8°.

BELLOY (Pierre-Laurent BUIRETTE de), de l'Académie française, né à St.-Flour le 17 novembre 1727, fut entraîné de bonne heure par une passion violente pour les lettres; ne pouvant s'y livrer librement à cause d'un de ses oncles, avocat, qui le destinait à la même profession, il prit le parti de voyager dans le Nord, et y joua quelque temps la comédie. Mais cet oncle si sévère étant mort, il revint en France, et donna successivement ses tragédies de *Titus,* 1758; *Zelmire,* 1760; *le Siége de Calais,* 1765; *Gaston et Bayard; Gabrielle de Vergy,* et *Pierre le Cruel.* La chute de cette dernière pièce lui causa un tel chagrin qu'il en mourut le 5 mars 1775, âgé de 48 ans. *Le Siége de Calais* eut un succès prodigieux, et lui valut, avec *Zelmire,* une médaille promise aux auteurs dramatiques qui réussiraient, mais qui ne fut décernée que cette fois. En général de Belloy entend assez bien la scène, mais il vise trop aux coups de théâtre, et son style est sentencieux et recherché. Son talent, répréhensible sous ces rapports, cependant est très-estimé; son caractère ne l'était pas moins : il a eu la gloire de mettre le premier sur la scène des sujets nationaux. Ses *OEuvres* ont été publiées en 6 vol. in-8°.

BELLOY (Jean-Baptiste de), cardinal, archevêque de Paris, né le 9 octobre 1709 à Morangles, diocèse de Beauvais, évêque de Glandèves en 1751, fut à l'assemblée du clergé de 1755 l'un des prélats les plus modérés. A la mort de Belsunce, évêque de Marseille, il lui succéda sur ce siége. Il quitta Marseille en 1790, et vint habiter Chambly, petite ville voisine du lieu de sa naissance, où il traversa le règne de la terreur, sans courir aucun danger. A l'époque du concordat, il fut nommé archevêque de Paris, et, l'année suivante, cardinal. Il atteignit presque à son année séculaire, sans éprouver aucune des infirmités de la vieillesse, et mourut le 10 juin 1808.

BELLUCCI (J. B.), né en 1506, peintre et ingénieur de Cosme de Médicis, perdit la vie à son service en 1541.

BELLUCCI (Antoine), peintre, né en 1654 à Soligo dans le Trévisan, mort en 1726, entendait très-bien la distribution de la lumière; les empereurs Joseph Ier et Charles VI se l'attachèrent. On voit de lui un excellent tableau dans l'église du St.-Esprit à Venise.

BELLUCCI (Jean-Baptiste), fils du précédent, marcha sur ses traces, mais fut loin de l'égaler : la fortune que lui avait laissée son père le détourna de cette étude.

BELLUCCI (Thomas), botaniste, né à Pistoie, fut professeur de botanique et directeur du jardin de l'université de Pise. Il en publia le catalogue, in-16 de 64 pages, rare.

BELLUNE (Victor PERRIN, depuis duc de), maréchal et pair de France, né en 1766 à Marche (Vosges), entra dans l'artillerie en 1781, passa successivement par tous les grades, qu'il dut à sa bravoure et à sa bonne conduite, et fut nommé général de brigade en 1793, au siége de Toulon, où il s'était distingué et avait reçu deux coups de feu. Envoyé à l'armée des Pyrénées orientales, il y prit part au siége de St.-Elme et de Rozes, et à toutes les batailles qui eurent lieu jusqu'à la paix avec l'Espagne. Il passa ensuite à l'armée d'Italie, où il fit les campagnes de 1796 et 1797, et fut nommé général de division après l'affaire de St.-George, où il fit mettre bas les armes à 8,000 Autrichiens. Il prit ensuite Ancône, et détermina par ce succès le traité de Tolentino. Après le traité de Campo-Formio, appelé au commandement du département de la Vendée, il contribua, par sa sagesse et sa modération, à y rétablir le calme. De retour en Italie en 1799, il y prit une part honorable aux succès des armes françaises, détermina le gain de la bataille de Montebello, et l'année suivante, à Marengo, soutint seul avec sa division le choc des Autrichiens pendant huit heures. Le premier consul lui décerna un sabre d'honneur. Victor alla prendre le commandement de l'armée gallo-batave en Hollande, et, après la paix d'Amiens, fut pourvu de l'ambassade de Danemark. Plus tard il revint à l'armée d'Allemagne, fut blessé à la bataille d'Iéna, contribua beaucoup au succès de celle de Friedland, et, créé maréchal de France, fut nommé gouverneur militaire de la Prusse, après le traité de Tilsitt. En 1818 il acquit une nouvelle gloire en Espagne. Espinosa, Somosierra, Madrid, Modelin, Talavera, Sierra-Morena, furent témoins de son habileté et de sa valeur brillante. En 1812 il partagea les succès et les revers de la grande armée de Russie, qui lui dut son salut au passage de la Bérésina. En 1813 il commanda le 2e corps d'armée; il enleva 15,000 Autrichiens à la bataille de Dresde, et rendit d'éminents services à Wachau, à Leipzig, à Hanau, etc. Il continua de combattre en 1814 avec vigueur, d'abord dans l'Alsace et la Lorraine, ensuite à Brienne, à Nangis, à Villeneuve, à Craonne, où il fut grièvement blessé. Sous la restauration, nommé commandant de la 2e division militaire, au retour de Napoléon, il suivit le roi à Gand, et, après la bataille de Waterloo, fut créé pair de France, major général de la garde royale, et nommé gouverneur de la 16e division militaire. Ministre de la guerre en 1821, il céda le portefeuille, en 1823, à M. de Damas, et fut nommé membre du conseil privé, puis ambassadeur à Vienne. Il ne tarda pas à se démettre de son ambassade, et revint à Paris, où il vécut dès lors dans la retraite. A la révolution de 1830, il prêta serment à la nouvelle dynastie, et continua de siéger à la chambre des pairs. Il mourut à Paris le 2 mars 1841, à l'âge de 75 ans.

BELLUTI (Bonaventure), cordelier, né vers 1599 à Catane, professa la théologie et la philosophie en Italie, en Allemagne, en Pologne, et mourut dans sa patrie le 8 mai 1676. On a de lui : *Philosophiæ ad mentem Scoti cursus integer,* Venise, 1678 et 1727, in-fol.; et *Moralium miscellanea,* Catane, 1679, in-fol.

BELMISSERO (Paul), ou **BELMESSERE**, poëte latin, né à Luni vers 1490 dans la Ligurie, enseigna dès 1519 la médecine à Bologne, d'où il passa en France auprès de François Ier, auquel il dédia plusieurs de ses poésies latines. On a de lui 36 *élégies,* intitulées : *de Animalibus,* Rome, 1539; d'autres aussi en latin sur la guerre contre les Turcs, sans désignation d'année ni de lieu, imprimées à Paris, 1534, in-4°.

BELMOND (J. Ant.), graveur, né à Troyes en 1696, élève de Poilly, s'établit à Turin et fut employé par le

roi de Sardaigne. On a de lui plusieurs *Vues* estimées des châteaux du Piémont.

BELMONDI (Pierre), né à Virieux dans le Bugey, en 1774, d'une famille de cultivateurs, entra jeune dans l'administration des contributions directes ; il était parvenu à l'emploi de directeur lorsque les événements politiques de 1814 lui firent perdre sa place. Il vint à Paris et y travailla dans plusieurs journaux, entre autres dans les *Annales politiques* et le *Journal de Paris*. Il a publié *Code des contributions directes, ou Recueil méthodique des lois, ordonnances, règlements, instructions, et décisions sur cette matière,* Paris, 1817-1820, 3 vol. in-8°. Il obtint en 1819 un emploi de chef de bureau dans le cadastre ; atteint d'aliénation mentale il mourut le 20 mai 1822. Belmondi a publié en 1819 sous le voile de l'anonyme une brochure intitulée : *M. Cigogne,* contre M. Bricogne qui avait attaqué le baron Louis, ministre des finances.

BELMONT (Aimeri de), troubadour, vécut à la cour de Raymond Bérenger V, comte de Provence, et chanta les charmes et le savoir de la comtesse de Sobiras. Sainte-Palaye a, dans son *Histoire de la chevalerie,* inséré une de ses pièces pleine de sentiment.

BELMONTI (Pierre), moraliste et poëte, né à Rimini en 1537, mort en 1592, est auteur d'un ouvrage de morale, intitulé : *Instituzione della sposa,* Rome, 1587, in-4°. Ses *Rime* sont dans les recueils du temps.

BELOE (Guillaume), né à Norwich, comté de Norfolk, en 1756, étudia au collége Bennet de l'université de Cambridge, devint le second du docteur Parr, chef de l'école libre de Norwich. Trois ans après il entra dans l'Église, et devint d'abord curé puis vicaire d'Earlham. L'espoir de trouver dans sa plume des ressources plus abondantes, lui fit abandonner son vicariat pour se rendre à Londres où il acquit de la réputation par ses traductions d'Hérodote, d'Aulu-Gelle et des Lettres d'Alciphron. Il écrivit dans plusieurs recueils périodiques, et notamment dans le *Gentleman's magazine*, se déclara l'antagoniste de la révolution française qu'il combattit surtout dans le *Bristih Critic* dont il fut d'abord le seul éditeur et pour lequel il s'adjoignit ensuite l'archidiacre Nares. Tous deux continuèrent ce recueil jusqu'au 41e volume. Beloe avait obtenu la maîtrise de l'hôpital Emmanuel à Westminster, en 1796 il fut nommé au rectorat d'All-Hallows ; l'année suivante, prébendier de la cathédrale de Lincoln, et, en 1805, prébendier de Pancras à Londres. En 1804 il avait été nommé un des conservateurs du Muséum britannique, mais des intrigues lui enlevèrent cette place en 1810. Beloe mourut le 11 avril 1817. Voici ses principaux ouvrages : *Ode à miss Boscawen,* 1783 ; *l'Enlèvement d'Hélène,* traduit du grec de Coluthus, 1786 ; *Poëmes et traductions,* 1788 ; *Hérodote,* traduction avec notes, 1790, 4 vol. ; *Lettres d'Alciphron,* traduction, 1791 ; *les Nuits attiques,* traduites d'Aulu-Gelle, 1795 ; *Mémoires sur les meneurs de la révolution française ; Miscellanea,* 3 vol., 1795 ; *les Nuits arabes,* traduites du français, 4 vol. ; *Joseph,* traduit de Bitaubé ; *Anecdotes bibliographiques et notices de livres rares,* 6 vol., 1807-1812, ouvrage fort curieux ; *le Sexagénaire,* ou *Mémoires d'une vie littéraire,* 1818 ; ce sont ses propres mémoires publiés après sa mort par un de ses amis.

BELON (Pierre), botaniste et médecin, naquit à la Souletière, hameau de la paroisse d'Oisé, dans le Maine, vers l'an 1518. Dès ses jeunes années, il se livra à l'étude de la médecine, et particulièrement à celle de la botanique. Il eut successivement pour protecteurs René du Bellay, évêque du Mans ; Guillaume Duprat, évêque de Clermont ; enfin, le cardinal de Tournon et celui de Lorraine. Il dut à leurs bienfaits son éducation, les moyens de voyager avec fruit, et la facilité de publier ses ouvrages. Il reçut les leçons de Valérius Cordus, qui s'en fit accompagner dans ses excursions en Allemagne et dans la Bohême, pour les progrès de l'histoire naturelle. Au retour de l'une de ces courses, Belon fut arrêté à Thionville. On mettait à sa liberté un prix qu'il était hors d'état de payer. Un gentilhomme, nommé *Dehamme,* en fit l'avance, parce que Belon était compatriote de Ronsard. Belon parcourut l'Italie, les États du Grand Seigneur, la Grèce, l'Égypte, la Palestine, l'Asie Mineure. Possesseur d'une collection précieuse, il revint à Paris, en 1550, après trois ans d'absence, mit ses matériaux en ordre, et publia différents ouvrages. Malgré leur succès et leur mérite, il eut de la peine à se faire admettre dans la faculté de médecine de Paris. En 1557, il entreprit un dernier voyage, et parcourut l'Italie, la Savoie, le Dauphiné, l'Auvergne. Charles IX lui donna un logement au petit château de Madrid. Il s'y occupait à traduire Dioscoride, Théophraste, et préparait un ouvrage important sur l'agriculture, lorsqu'en 1564, il fut assassiné dans le bois de Boulogne, en revenant de Paris. Il était âgé d'environ quarante-cinq ans. Voici ses principaux ouvrages : *Histoire naturelle des étrangés poissons marins,* Paris, 1551, in-4° ; *De aquatilibus libri duo,* Paris, Ch. Étienne, 1553, in-8° oblong, traduit par l'auteur sous ce titre : *De la nature et diversité des poissons,* Paris, 1555, in-fol. ; *l'Histoire des poissons,* Paris, 1555, in-4°, en latin et en français ; *De arboribus coniferis, resiniferis,* etc., Paris, 1553, in-4°, fig. ; *De admirabili operum antiquorum et rerum suspiciendarum præstantiâ liber,* Paris, 1553, in-4° ; *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers, rédigées en trois livres,* Paris, 1553, 1554, 1555 et 1588 ; Anvers, Plantin, 1555, in-8°. Ces observations furent traduites en latin par Lécluse ou Clusius, Anvers, 1559, in-8°, et réimprimées dans le recueil *De exoticis,* Anvers, 1605, in-fol ; *L'Histoire de la nature des oiseaux,* Paris, 1555, in-fol., etc.

BÉLOSELSKY (Alexandre, prince), né à Pétersbourg en 1757, mort à la fin de 1809, avait été, dans sa première jeunesse, envoyé de l'impératrice Catherine II à la cour de Turin. Le comte Panin, ministre des affaires étrangères, n'avait ni le goût ni le sentiment des lettres : on assure qu'il rappela le prince Béloselsky, parce que celui-ci écrivait ses dépêches avec une élégance un peu recherchée, qu'il faisait des vers français, qu'il avait même composé une tragédie, et qu'il voulait entreprendre les éloges historiques des grands hommes que la Russie a produits. Le prince se consola de cette disgrâce, en consacrant une grande fortune à protéger les arts, et ses loisirs studieux à les cultiver lui-même. On a de lui : *Dianyologie,* ou *Tableau de l'entendement,* in-8° de 40 p., rare ; *De la Musique en Italie,* 1778, in-8° ; *Poésies fran-*

çaises d'un prince étranger (publiées par Marmontel), 1789, in-8°.

BELOT (Jean), curé de Mil-Monts, né à la fin du 16e siècle, s'adonna, dès son enfance, à l'étude des sciences occultes. La lecture des ouvrages de Raymond Lulle et de Corneille Agrippa lui remplit la tête d'idées chimériques. Il se persuada qu'au moyen de quelques oraisons composées de mots bizarres, on pouvait acquérir toutes les connaissances, parler en public avec méthode, et faire des progrès rapides dans l'éloquence. Il développa ses idées dans un livre intitulé : l'*OEuvre des OEuvres*, ou *le Plus Parfait des sciences stéganographiques, paulines, armadelles et lullistes*, Paris, 1623 ; Rouen, 1640, in-8° ; Belot publia encore des *Instructions pour apprendre les sciences de chiromancie et physionomie*. Ses différents ouvrages furent recueillis en 1 vol. in-8°, à Rouen, 1647, 1669, et Lyon, 1654.

BELOT (Jean), né à Blois à la fin du 16e siècle, et avocat au conseil privé du roi Louis XIII, prétendait que les ouvrages de sciences ne devaient point être écrits dans la langue vulgaire; de Lachambre était d'une opinion contraire; et lorsqu'il eut donné les raisons de son sentiment dans la préface de son *Traité de la digestion*, Belon lui répondit par une *Apologie de la langue latine*, Paris, 1637, très-rare. Il dit, dans cet ouvrage, qu'il est important de tenir cachés les secrets de chaque science, ou au moins de ne les déclarer qu'à des personnes capables ; qu'il y va du bien de l'État et de la religion ; que les Romains ont été cruellement punis d'avoir agi autrement, et que leur exemple doit servir de leçon.

BELOT (Michel) fit imprimer à Blois, 2 vol. in-fol., en 1666, les *Mémoires de Guillaume Ribier*, son oncle, précédés de la *Vie de Ribier*, composée par l'éditeur, ainsi que *celle du cardinal Sadolet*.

BELOT (Octavie), née GUICHARD, et femme en deuxième noces du président Durey de Meynières, se fit connaître par les *Réflexions d'une Provinciale* à l'occasion du discours de J. J. Rousseau sur l'inégalité des conditions, 1756, in-8°. Elle donna depuis : *Observations sur la noblesse et le tiers état*, 1758, in-12; *Ophélie* et l'*Histoire de Rasselas*, traduits de l'anglais; et enfin la traduction de l'*Histoire des maisons de Tudor et de Plantagenet*, par Hume, 4 vol. in-4°, ou 12 vol. in-12. Cette dame mourut à Chaillot en 1805.

BELOW (Bernard), naturaliste et médecin distingué, président du conseil de médecine de Stockholm et premier médecin du roi, a publié quelques observations dans les *Mémoires de l'Académie des Curieux de la nature*.

BELOW (Jacques-Frédéric), fils du précédent, médecin et naturaliste, né à Stockholm en 1669, professeur à Dorpat, puis à Lund ; médecin de Charles XII ; prisonnier après la bataille de Pultawa, fut conduit à Moscou, où il exerça sa profession avec succès, et mourut en 1716. On a de lui deux *Dissertations* latines sur les divers genres de végétaux et sur la génération équivoque des animaux, 1706, in-4°.

BELPRATO (Jean-Vincent), comte d'Averse, fit son délassement de la culture des lettres. Outre des *Rime* dans les recueils du temps, on a de lui des traductions en italien du *Dialogue de Platon sur le mépris de la mort*; de l'*Histoire romaine de Sextus Rufus*, 1550, in-8°; de *Solin*, des *Choses merveilleuses du monde*, 1557, in-8°; et un Dialogue intitulé : *la Veronica*, *o del sonetto*, 1589, in-8°.

BELPUSI (Th.), gentilhomme napolitain, joua un rôle dans la révolution de Naples. Chargé de la défense de cette ville contre les Calabrois, il fut excepté de la capitulation, jeté dans un cachot et condamné à mort en 1798.

BELSHAM (Guillaume), historien anglais, auteur de plusieurs écrits sur les lois de *test*, sur celles des pauvres, sur la révolution française, sur la distinction entre les anciens et les nouveaux whigs, etc., professait en politique l'opinion du constitutionnalisme et du whiggisme pur. On cite de lui *Essais historiques, politiques et littéraires*, 1789, 2 vol.; *Mémoires sur les rois de la Grande-Bretagne de la maison de Brunswick-Lunebourg*, 1793, 2 vol.; *Mémoires sur le règne de George III*, 1795, 4 vol., et deux autres volumes en 1801 ; *Histoire de la Grande-Bretagne de 1688 à l'avénement de la maison de Hanovre*, 1798, 2 vol. Les trois derniers ouvrages ont été améliorés par l'auteur et réunis en un seul corps, 4 vol. in-4° et 12 vol. in-8°. Belsham est mort à Londres le 17 novembre 1827, âgé de 75 ans.

BELSHAM (Thomas), ecclésiastique, frère aîné du précédent, dirigea l'école des dissenters de Daventry, résigna cet emploi en 1789, et adopta la doctrine des unitaires qu'il soutint dans la chaire et avec la plume. On cite de lui : *Examen impartial de la doctrine de l'Écriture concernant la personne du Christ*, 1811. Il a donné une traduction anglaise des *Épîtres de St. Paul*, 4 vol., 1822. Thomas Belsham est mort en novembre 1829, âgé de 80 ans.

BELSUNCE DE CASTEL MORON (Henri-François-Xavier de), né le 4 décembre 1671 au château de la Force en Périgord, entra chez les jésuites en 1691, d'où il sortit, quelques années après, pour être fait grand vicaire d'Agen. Devenu évêque de Marseille en 1709, il reproduisit, durant la peste qui désola cette ville en 1720 et 1721, le zèle et la charité dont St. Charles Borromée lui avait donné un si bel exemple dans la peste de Milan. On le voyait, au plus fort de la contagion, allant de rue en rue, portant les secours spirituels et temporels aux malades, encourageant par son exemple, encore plus que par ses discours, et ses coopérateurs, et les magistrats, et les militaires dévoués à cette œuvre héroïque. Sa conduite généreuse en cette occasion fait le sujet d'un petit poëme de Millevoye. La cour, pour le récompenser de son zèle, lui offrit, en 1723, l'évêché de Laon, duché-pairie, et, en 1729, l'archevêché de Bordeaux ; mais n'ayant pas voulu abandonner l'Église de Marseille, il en fut dédommagé par deux riches abbayes, et par le *pallium*, dont Clément XII l'honora en 1731. L'influence que ses anciens confrères eurent dans l'administration de son diocèse le précipita dans des démarches sur les affaires du jansénisme qui le mirent perpétuellement en guerre avec le parlement d'Aix. Il fut le premier des évêques qui imagina de faire interroger les malades sur leur soumission à la bulle *Unigenitus*, et de faire refuser les sacrements aux opposants. Le régent disait un jour, en sortant d'une conférence avec lui : « Voilà un saint qui a bien de la rancune ! » Tous ces actes d'un zèle exagéré mirent le trouble dans son diocèse, qu'il édifiait d'ailleurs

par ses vertus, et où il termina sa longue carrière le 4 juin 1755. Belsunce avait fondé pour les jésuites le collége qui portait son nom. Il avait composé, étant grand vicaire d'Agen, l'*Abrégé de la vie de Susanne-Henriette de Foix* (sa tante), Agen, 1707, in-12. Pendant son épiscopat, il publia un grand nombre d'instructions pastorales, la plupart sur le jansénisme, et un ouvrage intitulé : l'*Antiquité de l'Église de Marseille et la succession de ses évêques*, Marseille, 1747-1751, 3 vol. in-4°. On les croit d'un jésuite auquel Belsunce voulut bien permettre de les annoncer sous son nom.

BELSUNCE (le comte DE), de la même famille, major en second au régiment de Bourbon, se trouvait en 1790 en garnison à Caen, où il était parvenu à maintenir la tranquillité, lorsque les soldats de son corps excitèrent contre lui une émeute dans laquelle il fut massacré. On a prétendu, sans aucun fondement, que Charlotte Corday fut sa maîtresse, et qu'elle ne donna la mort à Marat que pour venger celle de son amant.

BELTRAMELLI (JOSEPH), littérateur, né en 1734 à Bergame, fut envoyé jeune à Bologne, y cultiva les lettres et les siences sous la direction des jésuites, et acquit des connaissances en peinture. Revenu dans sa ville natale, il recueillit des tableaux des meilleurs maîtres, des médailles, des livres rares et des manuscrits précieux et mit toutes ses richesses à la disposition de ceux qui voudraient en profiter. Il consacrait ses jours et ses nuits à l'étude; il visita les principales villes de l'Europe pour augmenter son érudition, habita Paris et Londres, et revint à Bergame reprendre ses habitudes studieuses. Ses voyages lui avaient occasionné des dépenses considérables, et les guerres d'Italie achevèrent de le ruiner. Il soutint sa nouvelle position avec noblesse, sollicita la chaire d'éloquence au lycée de sa ville natale, la remplit jusqu'à la fin de la vie, et mourut en 1816 âgé de 82 ans. On a de Beltramelli *Lettere sulle belle arti*, 1797; *Discorso sulla letteratura*, 1803; *Notice* sur un tableau du palais de la préfecture à Bergame, 1806; *Éloge de Tiraboschi*, 1819, etc. Il a laissé manuscrites des *Dissertations* sur la bibliographie, sur les *Variantes* d'un manuscrit de l'*Aminte* du Tasse, sur l'*Anneau du pape Sixte IV*, arraché de son doigt au sacre de Rome; sur *la mauvaise foi de l'historien Glatina*.

BELTRAMI (FABRICE), né à Cétone dans l'État de Sienne au 16e siècle, secrétaire du prince de la Mirandole, a écrit quelques ouvrages sur l'art poétique, les allégories, etc.; le seul qui ait été imprimé a pour titre : *Discorso intorno alle impresse communi accademiche*, Pérouse, 1612, in-4°, dans lequel il s'élève contre les écrivains qui prennent des noms supposés.

BELTRAND (HERMAN-DOMINIQUE), habile sculpteur, né à Vittoria dans le 16e siècle, se forma par l'étude de Michel-Ange, embellit de ses statues l'Escurial et les palais de Madrid, et mourut en 1590, dans un âge avancé.

BELTRANO (OCTAVE) de Terranova, dans la Calabre citérieure, exerçait en 1640, à Naples, les professions d'homme de lettres, de libraire et d'imprimeur. Il a publié : *la Breve descrizione del regno di Napoli*, 1640, in-4°, imprimée plusieurs fois depuis; une espèce de refonte et de division en cinq parties de l'*Almanach perpétuel* de Benincasa, etc., Venise, 1662 et 1668, in-8°, etc.

BELTZ (URBAIN-NATHANIEL), docteur en médecine à Neustadt-Eberswalde, dans la Marche moyenne, a fait imprimer en allemand à Berlin, 1764, une *Dissertation sur l'ouïe*, mémoire qui avait obtenu le prix à l'Académie des sciences de Berlin. Beltz est mort en décembre 1776.

BELURGER (CLAUDE), savant helléniste, professeur de belles-lettres au collége de Navarre, avait composé plusieurs ouvrages sur la littérature grecque, entre autres des *Commentaires* sur Homère, qui se sont perdus dans un voyage qu'il fit à Alexandrie d'Égypte, où il mourut vers 1622. On trouve de lui quelques vers grecs en tête de l'édition de Michel Psellus, *De operatione dæmonum*, par Gaulmin, 1615, et dans celle des *Éthiopiques* d'Héliodore, de Bourdelot, Paris, 1619, in-8°.

BÉLUS, nom de plusieurs rois d'Orient, dont l'existence paraît douteuse. Le plus ancien est BÉLUS, roi d'Assyrie, père de Ninus, qui lui succéda et lui fit rendre les honneurs divins. — Un autre BÉLUS, père d'Égyptus, de Danaüs et de Céphée, régnait en Phénicie vers l'an 1500 avant J. C. — Hérodote parle d'un troisième BÉLUS, fils d'Alcée et père de Ninus, l'un des ancêtres des Héraclides, qui régnèrent en Lydie.

BELVÉDÈRE (ANDRÉ), peintre napolitain, né en 1646, mort en 1732, excellait à peindre les fleurs et les fruits. Ses tableaux sont très-recherchés.

BELVEZEN. *Voyez* **BELENVEI.**

BELYARD (SIMON), poëte français, peu connu, vivant à la fin du 16e siècle. Il signait *Belyard Vallegeois*, ce qui fait croire qu'il était du Vallage, partie de la Champagne. On a de lui une tragédie en 5 actes, intitulée : *le Guysien*, ou *Perfidie tyrannique commise par Henry de Valois*, etc., Troyes, 1592, in-8°. C'est un véritable libelle, et un des plus injurieux à la mémoire de Henri III. On trouve ordinairement à la suite une pastorale qui a pour titre : *Charlot*, *églogue sur les misères de la France*, très-bien écrite pour ce temps.

BELZONI (JEAN-BAPTISTE), célèbre voyageur, né à Padoue en 1778, d'une famille pauvre, quitta jeune la maison paternelle, et ne fut longtemps qu'un aventurier, parce que l'instruction lui manquait, ainsi que les circonstances favorables. A Rome, il se fit moine pour vivre, et n'en eut pas plus de goût pour la vie sédentaire, jeta le froc à l'arrivée des troupes françaises, passa en France, puis en Hollande, sans y rien trouver à faire, revint en Italie, partit encore une fois pour la Hollande, et de là pour l'Angleterre, où il arriva en 1803. Il s'y maria, et sans doute il eût aggravé sa misère, s'il ne se fût avisé de se donner lui-même en spectacle, avec sa taille de six pieds et demi anglais, sa force musculaire et quelques tours d'hydraulique. Belzoni alla exploiter en Portugal et en Espagne une industrie analogue, s'embarqua ensuite pour Malte, et de là pour l'Égypte, où il entreprit et acheva une machine destinée à l'arrosement des jardins de plaisance que le pacha possède à Soubra, sur le Nil; mais la machine ne fut mise en mouvement qu'une fois, soit qu'elle fût imparfaite, soit qu'un accident arrivé lorsqu'on en fit l'essai eût dégoûté le pacha d'en faire usage. Belzoni se trouvait encore sans ressource, lorsque M. Salt, consul anglais, fit un engagement avec lui pour enlever et transporter jusqu'à Alexandrie l'énorme buste colos-

sal, en granit rouge, représentant Memnon le Jeune, qui gisait à moitié enseveli dans les sables, sur le bord du Nil, auprès de Thèbes, et qui orne aujourd'hui le Muséum britannique. Le succès de cette entreprise ouvrit à l'aventurier italien une nouvelle carrière, où sa force corporelle, son caractère persévérant et sa merveilleuse sagacité devaient lui faire obtenir des avantages étonnants. Il était déjà, par d'autres travaux et d'autres recherches, devenu un antiquaire habile, lorsque, toujours sur l'indication et pour le compte du consul anglais, il remonta le Nil jusqu'à l'entrée de la Nubie, et déterra le superbe temple d'Isamboul, qu'une colline de sable couvrait au point de n'en plus laisser apercevoir que la sommité. A peine de retour dans la haute Égypte, il entreprit une excursion dans la vallée de Biban-el-Molouk, sur le revers des collines qui bordent les environs de Thèbes, et, à force de sonder et de chercher, il découvrit dans un rocher qui semblait n'avoir jamais été ouvert par la main de l'homme, une longue allée souterraine, dont les murs étaient couverts de sculptures et de peintures, et qui le conduisit à une salle, au milieu de laquelle était un sarcophage d'albâtre. C'est la tombe du roi Psammuthis, selon l'orientalisme anglais Young, qui a été contredit par plusieurs savants. Les travaux et les études de Belzoni sur ce monument antique lui permirent de montrer plus tard à Londres et à Paris une représentation en petit de ce qu'il appelait la tombe royale de Biban-el-Molouk. De retour au Caire, il se chargea d'une entreprise non moins importante. Un autre Italien avait examiné un souterrain qui s'enfonçait sous la plus grande des pyramides. Belzoni conçut la possibilité de pénétrer dans la seconde pyramide, celle de Chephren, qu'on croyait n'avoir jamais été ouverte. Il y réussit. Nous ne pouvons énumérer, après ces grandes entreprises, toutes les fouilles, les recherches et les expéditions, par lesquelles il signala son séjour en Égypte, et dont quelques-unes furent un jeu pour lui, malgré leur difficulté. Il quitta ce théâtre de ses honorables travaux en 1819, et alla jouir un moment de sa renommée, d'abord dans sa ville natale, puis en Angleterre, où il publia la relation de ses ouvrages, Londres, 1820, in-4°, avec un atlas de planches lithographiées. M. Depping en a donné une traduction avec quelques changements, sous ce titre : *Voyage en Égypte et en Nubie*, etc., Paris, 1821, 2 vol. in-8°, avec le même atlas. La passion des voyages était loin d'être éteinte chez Belzoni. Aussi, après avoir visité la France et la Russie, et vu rapidement Stockholm et Copenhague, il revint en Angleterre, où il se disposa à une expédition dans l'intérieur de l'Afrique. D'après son plan, bien plus vaste que celui des voyageurs qui l'avaient précédé, il devait pénétrer par le nord de l'Afrique jusqu'à Tombouctou, se diriger ensuite sur le Sennaar, entrer dans le haut de la Nubie, et redescendre dans l'Égypte. Au commencement de 1823, il se trouvait à Fez, où il fit d'inutiles efforts auprès de l'empereur de Maroc pour obtenir la permission définitive d'accompagner une caravane qui allait se mettre en marche pour Tombouctou. Il fut réduit alors à prendre pour point de départ la côte de Guinée; mais, dès ses premiers pas dans cette nouvelle direction, la dyssenterie le força de retourner en arrière. Il arriva tout épuisé à Gato, où il expira le 3 décembre 1823.

BEMBO (Bernard), né à Venise le 19 octobre 1433, accompagna, à l'âge de 22 ans, une ambassade envoyée par la république au pape Calixte III, pour le féliciter de son avénement au trône pontifical. Il fut lui-même ensuite chargé de plusieurs ambassades. En 1481, il fut nommé podestat de Ravenne. Dante y avait été enterré sans honneurs dans l'église de St.-François; Bernard Bembo lui fit élever, à ses frais, un beau mausolée en marbre, surmonté d'un buste du poëte. Il mourut vers la fin de mai 1519. On trouve une de ses lettres latines parmi celles de Sabellicus, liv. IX, et deux autres parmi celles du cardinal son fils, n°s 15 et 16 du liv. II.

BEMBO (Pierre), fils du précédent, et l'un des plus célèbres auteurs italiens, né le 20 mai 1470, étudia le grec à Messine sous Constantin Lascaris, fit ensuite son cours de philosophie à Padoue, et, résolu de se consacrer entièrement à la culture des lettres, prit l'habit ecclésiastique. Sse poésies commencèrent sa réputation et lui gagnèrent la faveur d'Alphonse d'Este et de son épouse Lucrèce Borgia, fille du pape Alexandrie VI. En 1612, il suivit à Rome Julien de Médicis (frère du cardinal Jean, qui depuis fut pape sous le nom de Léon X), et Jules II lui donna la riche commanderie de Bologne. Léon X le nomma son secrétaire. Ce fut à cette époque qu'il fit connaissance de la belle Morosina, qu'il a célébrée dans ses vers. Les fonctions laborieuses de sa charge, ses travaux littéraires, qu'il n'avait point interrompus, ayant affaibli sa santé, il était allé prendre les eaux à Padoue, lorsqu'il apprit la mort de Léon X (1521). Se trouvant déjà pourvu de trois riches abbayes, de deux commanderies et d'autres bénéfices simples, il résolut de renoncer aux affaires, et passa quelques années à Padoue, où il partageait sa vie entre la culture des lettres et le commerce de ses amis. En 1529, le sénat de Venise le chargea du soin d'écrire l'*histoire* de la république et le nomma bibliothécaire de St.-Marc. Dix ans après, Paul III le fit cardinal. Ce fut alors qu'il se fit ordonner prêtre. Il obtint ensuite le riche évêché de Bergame, et mourut à Rome, le 18 janvier 1547, âgé de 77 ans, avec la réputation de restaurateur du bon style dans les langues latine et italienne. Ses *OEuvres* ont été imprimées à Venise en 1729, 4 vol. in-fol. Les principaux ouvrages dont elles se composent sont : *Rerum venetarum histor. lib. XII;* l'auteur la traduisit lui-même en italien; *le Prose divise in tre libri, nelle quali si ragiona della volgar lingua; gli Asolani; Lettere volgari; Epistolarum lib. XVI; Familiarium lib. VI; Carmina; le Rime.*

BEMBO (Jean), doge de Venise, succéda, au mois de novembre 1615, à Marc-Antoine Memmo, à une époque où la république de Venise était engagée dans des hostilités avec l'archiduc Ferdinand d'Autriche, qui avait pris sous sa protection les pirates uscoques et dalmates. C'est sous Jean Bembo que s'ourdit la conspiration du marquis de Bedmar. Bembo mourut avant qu'elle éclatât, au mois de mars 1618, âgé de 83 ans. On lui donna pour successeur Nicolas Donato, qui ne vécut que trois semaines, et auquel on substitua Antoine Priuli.

BEMBO (Dardi), noble vénitien, suivit d'abord avec honneur la carrière des emplois publics, joignit l'amour des lettres à l'esprit des affaires, et mourut en 1633, dans un âge peu avancé. On a de lui : *Tutte le opere di*

Platone in lingua volgare tradotte, 1601, 5 vol. in-12, réimprimés à Venise, 1742; *Comento di Ieroele sopra i versi di Pitagora*, 1603, in-4°; *Trattato di Timeo da Locri*, 1607, in-12; *Discorsi di Teodoreto, vescovo di Cirene*, 1617, in-4°.

BÊME ou **BESME**, ainsi appelé parce qu'il était né en Bohême, mais dont le vrai nom était Charles DIANOWITZ, élevé par les Guise, eut la principale part au meurtre de Coligny, dont il jeta le corps par la fenêtre. Ayant été pris par les protestants de Saintonge, il était parvenu à leur échapper; mais Bertauville, gouverneur de la place, l'atteignit, et, dit d'Aubigné, « mit l'épée jusqu'aux gardes dans le ventre de son prisonnier. »

BÈME ou **BEHME**. *Voyez* **BOEHM**.

BEMETZRIEDER, né dans un village de l'Alsace, en 1745, embrassa d'abord l'état ecclésiastique et prit l'habit de l'ordre de St.-Benoît; le désir de l'indépendance et son goût pour les sciences et la musique le firent rentrer dans le monde. Il se rendit à Paris où Diderot, à qui il était adressé, lui procura un moment de vogue. Bemetzrieder quitta Paris, en 1782, pour aller à Londres, où il vivait encore en 1816, sans que la fortune lui fût devenue plus favorable. Il a publié, entre autres, *Leçons de clavecin et principes d'harmonie*, Paris, 1771; *Traité de musique*, 1776, etc. Il a laissé aussi des brochures sur des sujets de philosophie et de morale en anglais.

BEMMEL (Guillaume van), peintre, né le 10 juin, 1630 à Utrecht, mort à Nuremberg, le 10 novembre 1708, fut un bon paysagiste, et entendait fort bien la distribution de la lumière.

BEMMEL (Jean-George van), fils du précédent, né à Nuremberg, en 1669, mort en 1723, se distingua comme peintre de batailles.

BEMMEL (Charles-Sébastien), peintre, né à Bamberg en 1748, excella dans le paysage, les vues de mer, les incendies.

BEMMELEN (Abraham van), professeur à l'établissement de Renswoude, mourut à la Haye, directeur de la *Société économique des Pays-Bas* et membre de plusieurs sociétés savantes, le 16 août 1822, âgé de 59 ans. Il était versé dans les sciences physiques et mathématiques, et il a publié en hollandais: *Éléments de physique expérimentale*, 4 vol. in-8°; *Introduction à l'architecture hydraulique; Leçons d'algèbre à l'usage des écoles latines*, 2 vol.; *Exposé des travaux de la société économique, pendant les 25 premières années de son existence*.

BEMPDE (Jourdan van den), poëte flamand, natif de Tournay, mort à Bruges, est auteur d'un poëme sur la Passion, *Den Bloedighe vrydach*, Louvain, 1670.

BENABEN (L.-G.-J.-Marie), né à Toulouse, le 12 février 1774, fit à 24 ans, comme commissaire des guerres, partie de l'expédition d'Égypte sous Bonaparte, revint dans sa ville natale, où il fut chef du bureau militaire à l'administration départementale. Cet emploi ayant été supprimé, Benaben entra dans la carrière de l'enseignement, professa les belles-lettres à Orléans, à Carcassonne, à Napoléonville, et les mathématiques à Angers. En 1815, obligé de quitter l'enseignement, il vint à Paris, prit part à la rédaction de divers journaux, publia des brochures politiques, et se dévoua au ministère Villèle qui le rétribua largement. Benaben, en butte aux attaques des journaux de l'opposition, auxquels il répondait parfois, mourut d'une attaque d'apoplexie à la fin de 1832. On a de lui une traduction des *Lettres de Phalaris*, Angers, 1803; *Éloge du général Dupuy, assassiné au Caire*, Toulouse, 1800; *l'Éducation publique doit-elle être confiée au clergé*, Paris, 1817; *Procès de l'oligarchie contre la monarchie*, 1817; *Le fond de la question*, 1818; *Sur la loi de recrutement*, 1818; *Le Modérateur*, 7 cahiers, 1818-1819; *Résumé des travaux de la chambre sur l'indemnité des émigrés*, 1815. Benaben avait composé, en 1811, une pièce de vers *sur la naissance du roi de Rome*, et en 1804, *six satires Toulousaines*, contre Baour Lormian.

BENADAD, roi de Syrie, appelé Adad par l'écrivain Josèphe, était fils d'Æsion, et secourut Asa, roi de Juda, contre Baasa, roi d'Israël, 948 ans avant J. C.

BENADAD, fils et success. du précéd., fut défait plusieurs fois par Achab, roi d'Israël, continua la guerre contre Joram, son successeur, vint assiéger Samarie, et tomba malade à Damas, où il fut étouffé par Hazaël, l'un de ses principaux officiers, qui s'empara du trône.

BENADAD roi de Syrie, succéda à Hazaël, son père, l'an 568 avant J. C., et fut vaincu trois fois par Joas, fils de Joachaz, roi d'Israël.

BENAÏ, poëte persan, né à Hérat, obligé de quitter sa patrie pour éviter la colère de l'émir Ali-Chyr, qu'il avait offensé par des vers, passa dans le Mawaralnahr (Transoxane), trouva un asile auprès d'Ali-Mirza, et fut le favori de Mohammed-Kan, qui s'empara du Mawaralnahr. Il périt en 918 de l'hégire (1512-1513 de J. C.), lors de la conquête de Schah-Ismaël, qui ordonna à son vizir de faire main-basse sur tous ses ennemis. Benaï est auteur du poëme *Behram et Behrouz*, d'un recueil de *Ghazels* ou chansons, et de la traduction en vers persans du poëme *Medjma-Algharyb*.

BENALCAZAR (Sébastien), capitaine espagnol, seconda Pizarre dans la conquête du Pérou, s'empara de Quito vers 1535, en fut nommé gouverneur, et resta fidèle au parti du roi. Il passa ensuite au gouvernement de Popayan, dans lequel, après avoir eu à soutenir une longue guerre contre Almagro et Gonzale Pizarre, qui le fit prisonnier, il fut confirmé par Charles-Quint, et mourut vers 1550, avec la réputation d'un de plus braves conquérants espagnols.

BEN-AL-OUARDY. *Voyez* **IBN-AL-OUARDY**.

BENAMATI (Guidobalde), poëte italien du 17e siècle, membre de plusieurs académies, fut attaché aux princes Farnèse et aux ducs d'Urbin, et mourut à Gubbio, sa patrie, en 1653. On a de lui: des *Pastorales*, plusieurs recueils de *poésies*, et deux poëmes héroïques, *la Vittoria navale*, Bolog., *il Trivisano*, Venise, 1630, in-12.

BENANA, poëte arabe, mort à Bagdad, en 400 de l'hégire, auteur d'un recueil de poésies estimées.

BENARD (dom Laurent), savant bénédictin, né à Nevers, mis jeune encore à la tête du collége de Cluny, à Paris, porta la réforme dans les monastères de son ordre, et fut le créateur des bénédictins de Saint-Maur, dont il fut nommé le procureur général. Il mourut le 21 avril 1620, dans un âge avancé. On lui doit: *De l'Esprit des ordres religieux*, Paris, 1616; *Parénèses ou exhortations sur la règle de St.-Benoît*, Paris, 1616, 1618, 1619, 3 vol; *La police régulière*.

BEN ASCHER et **BEN NEPHTALI**, savants rabbins de Tibériade, inventèrent les points-voyelles dans la langue hébraïque.

BENASCHI (Jean-Baptiste), peintre et graveur, né à Turin en 1656, mort à Naples en 1690, a gravé à l'eau-forte des estampes très-estimées.

BENASECH (Pierre-Paul), graveur anglais, né vers 1744, a gravé des marines et des paysages d'après Vernet, Lucatelli, Dietricht, etc.

BENAT (François-Gérard), littérateur, né à Marseille, a publié des fragments choisis d'éloquence, 1755, 2 vol. in-12, réimprimé sous ce titre : l'*Art oratoire en exemples ou Choix de morceaux d'éloquence*, etc., 1760, 4 vol. in-12.

BENAU (Joseph), né à Gand, cultiva la poésie avec succès, et fut l'un des fondateurs d'une société instituée pour encourager l'étude de la langue française. Il est mort à 52 ans. On a de lui des chansons et autres pièces fugitives, et un bon Dictionnaire français-flamand et flamand-français.

BENAVIDÈS (Vincent de), peintre, né à Oran en Afrique, réussissait dans les sujets de perspective et d'architecture ; il peignit à fresque une *chapelle* de l'église de la Victoire à Madrid, et divers palais de cette ville. Il mourut en 1706.

BENAVIDÈS (Marc), en latin BONAVIDIUS, connu encore sous le nom de MANTOVA, ou de *Marco Mantuano*, naquit à Padoue le 25 novembre 1489 ; nommé en 1515 professeur des Institutes à l'Académie de Padoue, il refusa les offres de l'Académie de Bologne et du pape Paul III, fut en 1545 créé comte palatin par Charles-Quint, et mourut le 2 avril 1582 à 92 ans. Il consacra la plus grande partie de sa fortune à favoriser les savants et les artistes. On a de lui : *Dialogus de concilio*, Venise, 1541 ; *Epitome virium illustrium, qui vel scripserunt vel jurisprudentiam docuerunt in scolis*, Padoue, 1555 ; *Polymathiæ libri XII*, Venise, 1558 ; *Operetta nuova de l'Eremita*, Venise, 1521 ; *Amotazioni sopra le rime di Peatrarcha*, Padoue, 1566 ; *Epistolæ familiares*, 1578, etc.

BENBOW (Jean), amiral anglais, né vers 1650, d'une ancienne famille du Shropshire, fut, en 1686, promu par Jacques II au commandement d'un vaisseau de la marine royale. Sous Guillaume III, il fut employé dans la Manche pour inquiéter le commerce français, prit part au bombardement de Saint-Malo en 1693, fut ensuite chargé de bloquer Jean Bart dans Dunkerque, partit pour les Indes occidentales en 1698 comme contre-amiral, fut à son retour nommé vice-amiral de l'escadre bleue, et vint croiser devant Dunkerque d'où l'on craignait qu'il ne sortît une armée d'invasion. Parti pour les Indes orientales, Benbow arrivé à la Barbade en 1701, rencontra l'escadre française commandée par Ducasse. Un engagement eut lieu qui dura cinq jours. Vers la fin Benbow eut la jambe cassée et la plupart de ses capitaines l'ayant abandonné, il fut forcé de se retirer malgré la supériorité de sa flotte. Arrivé à la Jamaïque, Benbow fit juger ses officiers dont deux furent condamnés et fusillés à leur retour en Angleterre. Ayant subi l'amputation, il languit et mourut le 4 novembre 1702.

BENBOW (Jean), fils du précédent, était contremaître sur un vaisseau de la compagnie orientale des Indes, qui, en revenant du Bengale en 1701, échoua sur la côte de Madagascar. L'équipage fut fait prisonnier et conduit dans l'intérieur des terres, où se trouvaient déjà d'autres marins anglais. Les Européens se rendirent maîtres du roi et de son fils, les échangèrent pour six fusils sur les instances des noirs qui leur demandèrent ensuite leurs armes en promettant de ne pas les inquiéter. Benbow et quelques autres refusèrent et marchèrent tout armés vers le fort Dauphin, d'où un capitaine hollandais ramena Benbow en Angleterre. Ses compagnons y retournèrent aussi, mais ceux qui s'étaient fiés à la parole des sauvages furent massacrés à l'exception d'un mousse, Robert Drury. Benbow avait composé une *Description* de la partie méridionale de Madagascar, brûlée par accident en 1714. Le mousse Robert Drury a suppléé cette perte en fournissant des matériaux pour un vol. in-8° que l'on cite comme fort intéressant.

BENCE (Jean), oratorien, mort à Lyon en 1642, a publié des *Commentaires sur le Nouv. Testam.*, Lyon, 1699.

BEN-CHAIM (Abraham), célèbre rabbin, auteur d'une *Bible* imprimée en 1488, à Sancino, et qui passe pour être la première édition complète du texte hébreu. Elle est en beaux caractères carrés, avec des points et des accents. On n'en connaît que 4 exemplaires dont 2 à Rome, dans les bibliothèques Barberini et Ste.-Prudentienne, un 3e dans celle du grand-duc de Toscane, et le quatrième chez le margrave de Dourlach. Ben-Chaim a composé d'autres ouvrages.

BENCI (François), jésuite italien, né à Acquapendente en 1542, mort à Rome le 6 mai 1594. Orateur et bon poëte latin, il a donné : *Annuar. litter. de rebus soc.* de 1586 à 1591, Rome, 1589-1595, in-8° ; *Carminum lib. IV*, et *Orationes viginti duæ*, 1590, in-8°.

BENCINI (Pierre-Paul), compositeur de musique d'église, maître de la chapelle Sixtine à Rome depuis le 1er mars 1743 jusqu'au 6 juillet 1755, époque de sa mort, a laissé manuscrit : 2 *Te Deum* à 4 voix, l'hymne de la Nativité, des psaumes et motets, etc.

BENCIUS ou de **BENCIIS** (Hugues), médecin, connu sous le nom de *Hugues de Sienne*, mort à Rome en 1438, est auteur d'un *Commentaire* latin sur Hippocrate et Galien, Venise, 1498 et 1523, in-fol. ; de *Conseils pour toutes les maladies*, en latin, ib., 1518, in-fol.

BENCIUS (François), fils du précédent, professa la médecine à Padoue avec distinction, et mourut en 1487.

BENCIVENNI (Joseph), mort à Florence le 31 juillet 1808, à 77 ans, était directeur de la galerie de cette ville, dont il donna la *description*. On lui doit aussi la *Vie de Dante*, ouvrage estimé ; des *Dialogues des morts ; Éloges des hommes illustres de Toscane.*

BENDA (François), violoniste célèbre, maître des concerts du roi de Prusse Frédéric II, né à Altbenatka en Bohême le 25 novembre 1709. A l'âge de 7 ans il commença l'étude de la musique, entra comme sopraniste à l'église de Saint-Nicolas de Prague, puis à la chapelle du roi de Saxe à Dresde, où il passa 18 mois. Il lui prit la fantaisie de retourner à Prague, mais on lui refusa un congé ; il s'enfuit alors, mais fut arrêté en route et ramené à Dresde ; la fatigue, le froid, peut-être la crainte, lui firent perdre subitement sa belle voix, et on ne mit plus d'obstacle à son départ. De retour à

Prague il recouvra sa voix qui devint un contr'alto, fut admis au séminaire des jésuites en 1723, et s'adonna à la composition; son premier essai fut un *Salve regina*. Il s'engagea dans une troupe de musiciens ambulants où il trouva un juif aveugle, nommé *Lœbel*, violoniste habile, qui devint son maître et son modèle. Benda revint à Prague, prit des leçons de Koniesek, passa au service du comte d'Uhlefeld, du feld-maréchal de Montecuculli et du baron Andler qui l'emmena en Transylvanie. Benda se rendit ensuite à Vienne où il entendit Franciscello dont il reçut des conseils, partit pour la Pologne et revint chercher de l'emploi à Dresde où Quanz l'engagea en 1732 au service du prince royal de Prusse. Il succéda 40 ans après à Graun l'aîné comme maître de concerts, et mourut à Potsdam le 7 mars 1786. Benda était parvenu à un degré de perfection inconnu jusque-là aux violonistes de l'Allemagne. Il a composé près de 100 solos pour le violon, des concertos, des symphonies. Il n'a été publié que 11 solos pour violon, 1 solo pour flûte, des *études* ou caprices et des *exercices progressifs*.

BENDA (Jean), frère du précédent, musicien de la chambre du roi de Prusse, né à Altbenatka vers 1714, mort en 1752, a laissé manuscrits 3 *concertos* de violon.

BENDA (Joseph), frère des précédents, né à Altbenatka en 1724, succéda à François dans son emploi de maître des concerts, et est mort en 1804 à Berlin. Il a beaucoup écrit, mais aucune de ses compositions n'a été gravée.

BENDA (George), frère des précédents, naquit à Jung-Bunslau en 1722; admis à la chapelle du roi de Prusse comme 2e violon, il devint en 1748 maître de chapelle du duc de Saxe-Gotha et y composa un grand nombre de *Messes*, de *Passions* et d'*Hymnes* qui lui acquirent une grande réputation. Dans un voyage en Italie en 1764, Benda devint partisan de la musique italienne et, à son retour, publia en 1766, *Ciro riconosciuto* et *il Buon marito*; vinrent ensuite *la Foire de village*, *Walder*, *Ariane à Naxos*, *Médée*, le *Bûcheron*, *Pygmalion* de Rousseau; *Roméo et Juliette*; *la Loi tartare*; *Lucas et Barbe* et *l'Enfant trouvé*. Benda était allé à Paris en 1781 pour diriger la mise en scène d'*Ariane à Naxos* qui ne réussit pas. Il se retira à Georgenthal près de Gotha, puis à Ordruff, puis à Ronnebourg et enfin à Kaestritz où il mourut le 6 novembre 1795. A Kaestritz il avait composé une sorte d'élégie en musique sous le nom de *Plaintes de Benda*, ce fut son dernier ouvrage. « La moindre fleur, disait-il, me fait plus de plaisir que toutes les musiques du monde. » Outre les opéras cités, Benda a écrit beaucoup de musique de clavecin.

BENDA (Frédéric-Guillaume-Henri), fils aîné de François, né à Potsdam le 15 juillet 1745, se distingua comme claveciniste et compositeur. Il a écrit : *Orphée*, opéra, 1789; le *Disciple au tombeau*, oratorio, 1792, des trios, des concertos, des sonates pour violon, clavecin, flûte, etc.

BENDA (Charles-Herman-Ulric), frère du précédent, né à Potsdam le 2 mai 1748, excellent violoniste, a écrit quelques solos pour son instrument.

BENDA (Frédéric-Louis), fils de George, né à Gotha en 1746, fut en 1778 chef d'orchestre du petit théâtre de Seyler, puis directeur à Hambourg, voyagea à Berlin et à Vienne, passa à Kœnigsberg comme directeur des concerts et mourut le 27 mars 1792. On a de lui le *Barbier de Séville*, 1782; 3 concertos de violon, 1779, Leipzig; *Cantate sur la mort du duc de Mecklembourg*, 1785; le *Pater Noster*, 1783; *la Mort*, cantate, 1788; la *Religion*, id., 1790; le *Ballet des Fous*, 1787, *les Fiançailles*, opérette, 1790; *Louise*, id., 1791, *Mariechen*, id., 1792.

BENDA (Ernest-Frédéric), fils de Joseph, né à Berlin en 1747, dirigeait en 1770, avec Bachmann, le concert des amateurs de Berlin qu'il avait fondé. Il mourut le 31 mars 1778. Il a fait imprimer un menuet pour le piano avec variations, Leipzig, 1769.

BENDA (Félix), né à Skalska en Bohême, vers le commencement du 18e siècle, mort en 1768, est compté parmi les plus grands organistes de l'Allemagne. Il a laissé manuscrits beaucoup d'oratorios, de messes, de litanies, mais rien n'en a été imprimé.

BENDA (Jean-Guillaume-Amédée-Othon), fils d'Ernest, né à Berlin le 30 octobre 1775, fut élevé par son oncle Reinbeck, archidiacre de Berlin; en 1797, envoyé avec le titre d'auditeur à Pétrikau, il passa à Kalish comme référendaire et fut ensuite nommé conseiller criminel. En 1806, il résigna ses fonctions, et se retira à Landshut où il entra de bonne heure dans le Tugendbund, fut choisi en 1809 comme bourgmestre de Landshut, déploya une grande activité contre les partisans des Français, traversa ainsi la crise de 1813, passa ensuite à Oppeln comme conseiller du gouvernement et mourut le 28 mars 1832. On a de lui : *les Erreurs de l'amour et les bizarreries de la fortune*, 1806; *Des impôts sur l'industrie en Prusse*, Breslau, 1815; *De la police à l'égard des étrangers et des voyageurs*, 1816; *Contes romantiques*, 1817; *Agrippa*, tragédie inédite; une traduction de *Shakspeare*, 1825, 19 vol.; la traduction des œuvres poétiques de Walter Scott, et de plusieurs morceaux de Byron.

BEN-DAVID (Abraham), savant rabbin du 12e siècle, donna dans l'école juive de Beaucaire des leçons sur la loi et le Talmud, qui attirèrent une grande foule de disciples dans cette ville. Il entretenait à ses frais les étudiants qui n'avaient pas de fortune. Ses commentaires sur les textes sacrés ne nous sont point parvenus.

BEN-DAVID (D. Lazare), né à Berlin le 18 octobre 1762, gagna d'abord sa vie en exerçant le métier de graveur sur verre, se rendit ensuite à Gœttingue où il se livra à l'étude des mathématiques, puis à Halle où il reçut le diplôme de docteur en philosophie. Il entreprit avec Éberhard un travail sur des matières philosophiques, s'adonna à l'étude du système de Kant, et ouvrit à Vienne un cours de philosophie qui obtint un succès prodigieux. L'envie des professeurs de l'université lui suscita des persécutions, et Ben-David, obligé d'abandonner la salle où il faisait ses cours, revint dans sa ville natale où il mourut le 28 mars 1832. Il s'occupait d'antiquités hébraïques et travaillait dans les recueils périodiques de l'Allemagne et de l'étranger, et surtout à la *Revue mensuelle* (*Deutsche Monatschrift*). Il occupa la place de calculateur à la caisse royale des veuves, et fut directeur de l'école israélite libre de Berlin. On a de lui : *Sur les lignes parallèles*, 1786; *Sur l'amélioration morale des juifs*, traduit du français, 1789; *Essai d'une analyse logique de l'infini mathématique*, 1789; *Un mot sur les traits caractéristiques des juifs*,

1792; *Essai sur le plaisir,* Vienne, 1792, 2 vol.; *Lectures publiques sur la critique de la raison pure, sur la critique du jugement,* etc.; *Sur la religion des Hébreux avant Moïse,* 1811; *Calcul et histoire du calendrier des juifs,* 1817.

BENDELER (JEAN-PHILIPPE), chantre au collége de Quedlinbourg, né à Riethnordhausen, près d'Erfurt, vers 1660, et mort vers 1712. On a de lui : *Melopée pratique,* etc., Nuremberg, 1686; *Organopœia,* etc., 1690; *Directorium musicum,* 1706; *Collegium musicum de compositione,* manuscrit.

BENDELER (SALOMON), fils du précédent, habile chanteur et musicien, né à Quedlinbourg en 1683, fit un voyage en Angleterre, fut attaché à l'Opéra de Hambourg, de Leipzig et de Brunswick, et mourut en 1724. Il avait une voix de basse-contre d'une force extraordinaire. On raconte que, dans un voyage à Dantzig, il toucha l'orgue de l'église principale et, après avoir préludé, déploya tout à coup la force de sa voix étonnante. La femme d'un des principaux sénateurs, épouvantée de ces accents formidables, accoucha dans l'église, et son mari, tourmenté de la goutte, fut si transporté de joie en apprenant la naissance d'un fils, qu'il se trouva guéri sur-le-champ. Cette aventure fit connaître Bendeler et lui procura accès dans toutes les sociétés.

BENDER (BLAISE-COLOMBAU), général autrichien, né dans le Brisgau en 1713, s'éleva successivement par son mérite aux grades de major, colonel et général major, lieutenant général, gouverneur du château de Luxembourg et feld-maréchal. Chargé du commandement en chef de l'armée des Pays-Bas en 1789, il ne put, à raison de son grand âge, prendre aucune part aux victoires remportées sur les insurgés. Toutefois il reçut en 1790 le grand-cordon de Marie-Thérèse. Bloqué en 1794 par les Français dans Luxembourg, il fut obligé de capituler, se rendit à Vienne, fut nommé au gouvernement de la Bohême, et mourut à Prague en 1798, à 85 ans.

BENDINELLI (AUGUSTE), chanoine régulier de Latran, né à Lucques vers 1550. On a de lui : *Cantiones sacræ,* imprimées à Venise, 1585, à Francfort, 1604.

BENDISH (BRIGITTE), petite-fille d'Olivier Cromwell, et fille du général Ireton, ressemblait autant à son grand-père par le caractère que par la figure. Accoutumée aux travaux les plus durs, passant la plus grande partie de la journée parmi des ouvriers, dont le plus misérable était mieux vêtu qu'elle, après avoir bu et mangé presque toujours avec excès des aliments les plus grossiers, elle dormait quelques heures, se levait, se parait de ses plus riches vêtements, et, vers le soir, se rendait dans sa voiture à Yarmouth, pour y briller dans la société la plus choisie, rendre des visites, s'occuper d'actes de charité et de générosité, et expédier les affaires les plus importantes.

BENDLOWES (ÉDOUARD), poëte anglais, mort en 1676, a publié *Théophile ou le sacrifice de l'amour,* Londres, 1652, in-fol; *Sphynx theologica,* Cambridge, 1626, in-8°.

BENDUSI (FRANÇOIS), compositeur, né à Vienne vers la fin du 16e siècle, a publié *Opera nova de balli a quattro,* etc., Milan, 1609.

BENECKEN (FRÉDÉRIC-BURCHARDT), né vers 1760, prédicateur à Ronneberg, mort en 1818, a publié un recueil d'*airs* et de six *menuets* pour piano, Hanovre, 1787; *Airs et morceaux de différents caractères,* ib., 1799, des chants avec accompagnement de piano.

BENEDETTE (JEAN-BENOIT CASTIGLIONE), dit en italie *Il Grechetto,* peintre, né à Gênes, en 1616, dessinait à la plume sur la marge de ses livres d'école des arbres, des animaux, etc. Son père le fit étudier chez Paggi; il passa ensuite dans l'atelier de J. A. de Ferrari, et reçut des leçons de Vandyck qui voyageait en Italie. Il alla successivement à Florence, à Rome, à Naples, à Bologne et à Venise. Sur la fin de sa vie il se rendit à Mantoue, où il s'attacha au duc Charles Ier, et mourut de la goutte en 1670. *Le Bénédette* peignait le portrait avec goût, il gravait aussi à l'eau-forte dans le genre de Rembrandt. — Il a laissé deux élèves qui lui firent quelque honneur. *Salvatore,* son frère, et *François,* son fils.

BENEDETTI (ZACHARIE), chartreux, né dans le 15e siècle à Vicence, et mort après 1508 dans la maison de son ordre à St.-Andrea, près de Venise, a composé en vers latins la *Vie de St. Bruno,* imprimée dans les différentes éditions des *OEuvres* du saint fondateur.

BENEDETTI ou **BENEDICTI** (ALEXANDRE), célèbre médecin, né à Legnano, pratiqua son art dans la Grèce, professa depuis à Padoue, et s'établit vers 1590 à Venise, fut employé avec un traitement honorable dans l'armée contre Charles-VIII, se fit remarquer à la bataille de Taro, ainsi qu'au siége de Navarre, et mourut à Venise après 1511. Ses ouvrages de médecine, etc., ont été réunis, Venise, 1535, in-fol., Bâle, 1539, in-4°; ibid., 1549 et 1572, in-fol. On lui doit encore : *Diario de bello Carolino in Italiâ gesto per Carolum VIII contra Venetos, ann.* 1495, Venise, 1496, in-4°, très-rare. Il donna une édition de l'*Histoire naturelle* de Pline avec une préface, 1507, in-fol.

BENEDETTI (J. B.) célèbre mathématicien, né en 1530 à Venise, fit des progrès si rapides dans les sciences, qu'à 23 ans il avait résolu les *problèmes* d'Euclide. Il fut attaché dans la suite à la cour de Savoie, comme philosophe, astrologue et surintendant de la musique. Il mourut en 1590, laissant plusieurs ouvrages dont le plus remarquable est un traité *De gnomonum umbrarumque solarium usu,* Turin, 1574, in-fol. De Thou le regardait comme le restaurateur de la gnomonique.

BENEDETTI (PIERRE DE'), poëte génois, habita quelque temps à Anvers, où il publia une tragédie pastorale, *Il magico legato,* 1607, et concourut à la traduction italienne des *Odes* d'Horace qui fait partie des *Emblemat. Horatian.* d'Otto Venius.

BENEDETTI (JULES-CÉSAR), médecin d'Aquila, pratiqua à Rome. Il a publié *de Pepasmo, seu de coctione,* Aquila, 1636, in-8°; *De Loco in pleuritide,* Rome, 1644, 1695, in-8°; *Epist. medicin.,* ib., 1649; *Consultat. medicin.,* Venise, 1650, in-4°.

BENEDETTI (ANTOINE), jésuite, né le 9 mars 1715 à Fermo, professa plusieurs années la rhétorique à Rome, revint, après la suppression de la société, dans sa patrie, et y mourut en 1788. Outre une édition de l'*Aulularia* de Plaute, ont lui doit : *Numismata græca non antè vulgata,* Rome, 1777.

BENEDETTO. *Voy.* **MARCELLO.**

BENEDETTI (François), poëte dramatique, né à Cortone, vers 1792, mort en 1821, laissant en portefeuille 11 tragédies en partie terminées, et parmi lesquelles on cite : *La Congiura di Milano, la Gismonda, les Eleusini,* et *Nicola di Rienzo*. De 1815 à 1818, il avait fait représenter *Telegono* et *Druso,* tragédies dans le genre d'Alfieri. Il a laissé en outre des Vies de Rienzi, de P. Strozzi, de Pierre et de Nicolas Capponi et de Jean de Procida.

BENEDETTO DA ROVEZZANO, né à Rovezzano, aux environs de Florence, existait en 1500 ; il concourut, avec le Sansovino et Baccio Bandinelli, aux ouvrages de sculpture de la cathédrale de Florence, et fut chargé de la statue en marbre de St. Jean. En 1515, il entreprit un superbe monument composé de statues et de bas-reliefs, que les religieux de Vall'ombrosa érigeaient à la mémoire de saint Jean Gualbert, leur fondateur. Benedetto fut appelé au service du roi d'Angleterre Henri VIII, et exécuta dans ce pays beaucoup de sculptures en marbre et en bronze, et particulièrement le tombeau du roi : il fut richement récompensé. Étant ensuite revenu dans sa patrie, il devint aveugle et mourut vers l'an 1550.

BENEDETTO ou de **BENEDICTIS** (Jacques). *Voyez* **JACOPONE**.

BENEDICT ou **BENOIT**, dit l'*Appenzélien,* né à Appenzell en Suisse, fut un des plus grands compositeurs du commencement du 16e siècle. On a de lui : *Monodia in Josquinum a Prato,* etc., déploration à 4 parties sur la mort de Josquin des Prés, excellent morceau. On trouve des motets de Benedict dans le *Concentus quatuor, quinque, sex et octo vocum* de Salbinger, Augsbourg, 1545, et dans *liber primus ecclesiasticorum Cantionum*, etc., Anvers, 1555.

BENEDICTIS (Jean-Baptiste de), jésuite célèbre dans les écoles de philosophie péripatéticienne, au 17e siècle, naquit à Ostuni, petite ville de la province de Lecce, terre d'Otrante, le 20 janvier 1622. Entré dans la compagnie en 1659, le jour anniversaire de sa naissance, il fit profession en 1677. Il enseigna la philosophie et la théologie, d'abord à Lupia, et ensuite à Naples. Des querelles très-vives avec les cartésiens l'obligèrent à quitter Naples. Il fit quelque séjour en Sicile, et se rendit ensuite à Rome en 1705. Il mourut subitement, en observant une éclipse, le 15 mai 1706. On lui doit : *Analecta poetica colleg. soc. Jesu*, Naples, 1686-1689, in-12 ; *Philosophia peripatetica,* Naples, 1687-92 ; *Lettere apologetiche in difesa della teologia scolastica e della filosofia peripatetica,* Naples, 1694, in-12 ; une traduction italienne des *Entretiens de Cléanthe et d'Eudoxe* sur les *Lettres provinciales,* et du *Monde* de Descartes.

BENEDICTUS (Jean), médecin allemand, pratiqua sa profession en Italie et en Pologne. On a de lui un ouvrage sur une épidémie de suette qui affligea l'Allemagne en 1530 : *Libellus de causis et curat. pestilentiæ,* Cracovie, 1552, in-8°.

BENEDICTUS ou **BENOIT DE SAINT-JOSEPH**, carme déchaussé, dont le nom de famille était BUNS, compositeur de musique d'église, connu en France sous le nom du *Grand Carme,* naquit à Nimègue en 1642, et mourut, en 1716, organiste et sous-prieur du couvent de Boxmeer, près de Bois-le-Duc. On cite de lui : *Des Messes,* litanies et motets à 4, 5 et 6 voix, accompagnement de violon et d'orgue, Anvers, 1666 ; *Encomia sacra musica,* Utrecht, 1684 ; *Orpheus Elianus,* sonates pour violons, basse de viole et basse continue, Amsterdam. Benoît de St.-Joseph a composé le chant de l'office divin pour diverses provinces de l'ordre des carmes, et a fait imprimer *Processionale novum,* Anvers, 1711.

BENEFIAL (Marc), peintre, né à Rome en 1684, a peint un grand nombre de tableaux pour les églises d'Italie. On cite ceux qu'il fit pour le dôme de Viterbe, et un *Martyre de St. Saturnin* qui passe pour son chef-d'œuvre. Il mourut en 1764.

BENELLI (Antoine PEREGRINO), né le 5 septembre 1771, à Forli, dans la Romagne, débuta comme ténor, en 1790, au théâtre de Saint-Charles, à Naples, et obtint du succès. En 1798, il fut appelé à Londres ; fut attaché, en 1801, au théâtre de Dresde, jusqu'en 1822, époque où il perdit la voix, demanda sa retraite et obtint une pension. Pendant qu'il était au théâtre, Benelli s'était fait connaître comme un compositeur habile, surtout en musique d'église, et il s'était fait beaucoup d'honneur par une excellente méthode de chant et des solféges publiés lors de son séjour à Dresde. Il travaillait aussi à la *Gazette musicale* de Leipzig. Après sa retraite, il obtint de Spontini la place de professeur de chant à l'Opéra de Berlin. Dans la Gazette musicale Benelli publia une critique de l'opéra d'*Olympie* de Spontini. Celui-ci fit réimprimer en regard de cette diatribe une analyse louangeuse du même opéra faite jadis par Benelli lui-même. Benelli garda le silence, mais il reçut sa démission de professeur de chant, quitta Berlin et alla mourir à Bœrnichen, dans les montagnes du Hartz, le 6 août 1830. Benelli a laissé en Allemagne un souvenir favorable comme chanteur, comme professeur, comme critique et comme compositeur. On a de lui : *Sonate* pour piano à 4 mains, *Rondo* pour piano seul, *Pater noster,* à 5 voix sans accompagnement, *Salve regina, Stabat mater,* à 4 voix et orchestre ; *Il giorno Natalizio,* cantate ; des nocturnes, des scènes, airs et cavatines, une méthode de chant en allemand, Dresde, 1819, etc.

BENETON DE MORANGE DE PEYRINS (Étienne-Claude), mort à Paris en 1752, après avoir été gendarme de la garde du roi, a laissé : *Dissertations sur les tentes ou pavillons de guerre*, 1735, in-12 ; *Commentaires sur les enseignes de guerre,* 1742, in-8° ; *Traité des marques nationales*, 1739, in-12 ; *Histoire de la guerre,* 1741, in-12 ; *Éloge historique de la chasse,* 1735, in-12.

BENETTI (Jean-Dominique), médecin, né à Ferrare le 3 février 1658, reçu docteur en 1680, d'abord professeur à l'université de Ferrare, et médecin de l'hôpital de cette ville, puis médecin du duc de Mantoue, mort en 1732, ne mérite le souvenir de la postérité que pour un ouvrage de médecine canonique, c'est-à-dire où sont rapportés tous les préceptes médicaux qui peuvent être appliqués aux cérémonies du culte : *Corpus medico-morale, etc.,* Mantoue, 1718, in-4°.

BENETTI (Jean), littérateur italien, né à Ferrare, en 1802, se consacra à la profession d'avocat à Naples, et cultivait la littérature avec succès, lorsque la mort vint le saisir, le 23 janvier 1825, à peine âgé de 23 ans. Il

avait traduit quelques jours avant sa mort le *Super flumina Babylonis*. On a imprimé de Benetti un choix de poésies.

BÉNÉVENT (Jérôme de), conseiller du roi, et trésorier de France, en la généralité de Berri, a traduit du latin de Claudien, en vers héroïques, la pièce intitulée *le Phénix*. On a encore de cet auteur : *Plaintes funèbres sur le décès de François de Bénévent, son père; Discours des faits héroïques de Henri le Grand,* Paris, 1611, in-8° ; *Discours sur la Mort de Mme de Lionne Isabeau de Servient,* Paris, 1612, in-4° ; *Oraison funèbre de François, cardinal de Joyeuse,* et *de Pierre, cardinal de Gondy.*

BENEVOLI (Horace), fils naturel du duc Albert de Lorraine et célèbre compositeur et contrapuntiste du 17e siècle, né à Rome en 1602, eut pour maître de composition Vincent Ugolini, fut maître de chapelle à Saint-Louis des Français, fut appelé au service de l'archiduc d'Autriche, revint à Rome reprendre ses fonctions, passa en 1646, à Ste.-Marie-Majeure, puis au Vatican, et mourut le 17 juin 1672. Il a laissé beaucoup de messes à 12, 16 et 24 voix, des psaumes, des motets et offertoires. Benevoli est le premier musicien qui ait fait le tour de force d'écrire une messe à 48 *voix réelles* en 12 chœurs. Cette messe a été chantée à Rome par 150 professeurs, le 4 août 1650.

BENEVOLI (Antoine), chirurgien célèbre, né dans le duché de Spolette en 1685, exerça dans l'hôpital Ste.-Marie de Florence, s'acquit une grande réputation par son habileté dans le traitement des maux d'yeux et des hernies, et mourut le 17 mai 1756. Il a publié : *Lettera sopra la cataratta glycomatosa,* Florence 1722, in-8°, et plusieurs autres *Dissertations* sur son art, de 1724 à 1747, toutes très-estimées des praticiens.

BENEZECH (Pierre), né à Montpellier en 1745, ministre de l'intérieur sous le Directoire en 1795, s'était fait la réputation d'un administrateur habile autant qu'intègre. Compromis par les éloges indiscrets des royalistes, il fut remplacé quelques jours avant le 18 fructidor par François de Neufchâteau. Nommé conseiller d'État après le 18 brumaire, il fut en 1802 désigné pour accompagner Leclerc à St.-Domingue, avec le titre de préfet colonial, et mourut dans cette expédition.

BENEZET (St.), berger du Vivarais, se crut inspiré de Dieu à l'âge de 12 ans, pour bâtir le pont d'Avignon, et conduisit en partie cette utile entreprise, commencée en 1177, et qui ne fut achevée qu'en 1188. Il est regardé comme le fondateur d'une congrégation d'ouvriers qui construisirent la plupart des ponts sur le Rhône, ce qui les fit nommer frères *pontifes*. Le pont du St.-Esprit est un monument de leurs travaux. Benezet, mort en 1184, est honoré par l'Église le 14 avril.

BENEZET (Antoine), l'un des premiers défenseurs de la liberté des nègres, naquit en 1713, à Saint-Quentin en Picardie, d'une famille protestante, suivit ses parents à Londres en 1715, puis en 1731 en Philadelphie, où il adopta les principes des quakers, et se dévoua à l'affranchissement des noirs. Il publia à ce sujet : *Avertissement à la Grande-Bretagne et à ses colonies,* 1767 ; et *relation historique de la Guinée,* avec une recherche sur l'origine et les progrès de la *Traite des Nègres,* etc., 1762, réimprimé à Londres, 1788, 4e édit. Ses talents, son activité, sa bienfaisance lui procurèrent une grande popularité. Lorsque, vers 1756, des familles françaises furent, sur des soupçons politiques, transportées de l'Acadie dans la Pensylvanie, Benezet vola au secours de ses compatriotes, et provoqua en leur faveur une contribution volontaire. On lui doit l'établissement d'une école à Philadelphie pour l'instruction des noirs. Il y sacrifia sa fortune et sa santé, et mourut en 1784.

BENGEL (Jean-Albert), théologien luthérien, naquit en 1687 à Winneden dans le Wurtemberg, d'un père ecclésiastique. Il fit ses études à Stuttgard et à Tubingen, fut ensuite pasteur et professeur à Denkendorf. La langue grecque était un des principaux objets de son enseignement, et il s'occupa surtout des Pères de l'Église et du *Nouveau Testament*. En 1751, la faculté de théologie de Tubingen lui conféra le titre de docteur. Il mourut à la fin de l'année 1752. Bengel est le premier théologien luthérien qui ait traité en totalité la critique des écrits du Nouveau Testament avec la sagacité, la patience et la sagesse de jugement que requiert un pareil travail. La partie qui consiste à rectifier le texte est surtout celle où s'il est montré supérieur. On a de lui : *Novum Testamentum græcum,* Tubingen, 1734, in-4°, réimprimé en 1790, in-8°, par les soins d'Ernest Bengel, fils de Jean-Albert; *Harmonie exacte des quatre Évangélistes,* etc., Tubingen, 1736, 1747, 1766, in-8°; *Explication des révélations de St. Jean, ou plutôt de J. C.*, etc., Stuttgardt 1740, 1746, in-8°; *Ordo temporum à principio per periodos œconomiæ divinæ,* etc., Stuttgard, 1753 ; *Cyclus, sive de anno magno solis,* etc., *ad incrementum doctrinæ propheticæ,* Ulm, 1745, in-8°.

BENGER (Élisabeth OGILVY), née à Wells, Somerset, en 1778, morte le 9 janvier 1827 ; entra à 12 ans dans une école de garçons, où on lui enseigna le latin ; trois ans après elle fit paraître un petit poëme qui n'était pas sans mérite. En 1802, elle vint à Londres avec sa mère et se trouva en relation avec mistress Hamilton, Campbell, le médecin Aikin, et sa sœur mistress Barbauld. Élisabeth travailla pour le théâtre, écrivit quelques romans et un poëme sur l'abolition de la traite des noirs. On lui doit : *le Cœur et l'imagination,* 1813, 2 vol.; *Mémoires sur mistress Hamilton,* 1818, 2 vol. ; *Mémoires sur Tobin,* 1820 ; des Mémoires sur *Anne Boleyn,* sur *Marie d'Écosse,* sur *la reine de Bohême;* elle en avait commencé sur Henri IV, roi de France, lorsque la mort l'enleva.

BENGI (Antoine), jurisconsulte et seigneur de Puis-Vallée, né en 1569. Ses progrès dans le droit le mirent en état, lorsqu'il n'avait encore que 26 ans, de succéder au fameux Cujas, qui professait cette science dans l'université de Bourges. Il eut souvent jusqu'à deux mille écoliers, et professa depuis 1595 jusqu'en 1616, époque où il mourut, âgé de 47 ans, laissant un fils qui exerça aussi plusieurs charges dans la magistrature, et une fille qui fut mariée à François Pinsson, professeur distingué dans la même université. Antoine Bengi avait composé un *Traité des bénéfices,* qu'il ne put achever. Son petit-fils, François Pinsson, avocat au parlement de Paris, le termina et le publia en 1659, à Paris, 1654, in-fol.

BEN GORION. *Voyez* **GORIONIDES** (Joseph).

BENGTSON (Jean), archevêque d'Upsal, né en

Suède en 1417, se déclara pour Christian d'Oldenbourg, contre Charles Canutson Bonde, proclamé sous le nom de Charles VIII. Il leva des troupes, battit Charles et le mit en fuite, et obtint une bulle du pape pour administrer le gouvernement jusqu'à ce que Christian fût appelé au trône de Suède. L'archevêque ayant accordé une amnistie à des paysans revoltés, Christian l'accusa de trahison, le fit arrêter et conduire à Copenhague. Kettil, évêque de Linkoping et parent de Bengtson, se mit à la tête des paysans insurgés et demanda que l'archevêque fût mis en liberté. Charles Canutson voulut profiter des circonstances et retourna en Suède, où on le proclama roi une seconde fois en 1464. Christian rendit alors la liberté à Bengtson qui, secondé par Kettil, souleva les Suédois contre Charles, et le força de renoncer une seconde fois au trône. Mais les deux prélats s'emparèrent eux-mêmes du gouvernement, et Kettil étant mort, Bengtson l'exerça seul, et s'aliéna bien des partisans par son orgueil et sa dureté. Avant de succomber il ralluma la guerre civile, et provoqua les plus affreux excès. Enfin on rappela Charles, qui cette fois resta sur le trône jusqu'à sa mort. Bengtson, abandonné de tous ses amis, prit la fuite et se rendit à l'île d'OEland, où il mourut en 1467.

BENI (Paul), littérateur et habile critique, né dans l'île de Candie en 1552, fut élevé à Gubbio, prit l'habit de jésuite qu'il quitta ensuite, et fut successivement secrétaire du duc d'Urbin, professeur de philosophie à Pérouse, de théologie à Rome, et de belles-lettres à Padoue, où il mourut le 12 février 1625. Ses ouvrages les plus connus sont : *Comparazione di Omero, Virgilio e Tasso*, Padoue, 1607, in-4°, dans lequel il donne la palme à l'auteur de la *Gerusalemme ;* l'*Anti-Crusca*, Padoue, 1612, in-4°, où il soutient, contre l'Académie, que l'ancienne langue italienne du 14e siècle est grossière, et que celle du 16e est seule noble et régulière ; *Rime diverse*, ibid., 1614 ; *Orationes quinquaginta*, ib., 1613, in-4° ; *De histor. conscribend. lib. IV*, Venise, 1614, in-4°, où il s'attache à critiquer Tite-Live.

BÉNIGNE (St.), apôtre de Bourgogne, fut martyrisé dans les Gaules, vers le 2e siècle. St. Grégoire, évêque de Langres, fit bâtir sur son tombeau une église qui fut l'origine de l'abbaye de St.-Bénigne de Dijon.

BENIGNO (Corneille), né à Viterbe dans le 15e siècle, a publié une édition de la *Géographie de Ptolémée*, Rome, 1507, et une de *Pindare* avec scolies, Rome 1515.

BENINCARA (André), auteur de 4 cartes géographiques dressées en 1476, et qui représentent les 4 parties du monde, bien qu'à l'époque où elles ont paru, l'Amérique n'eût pas été découverte ; ce qui fait conjecturer que l'auteur en soupçonnait l'existence, ou qu'il a voulu représenter l'île Atlantide dont parle Platon.

BENINCASA (Joachim), chanteur et directeur de la chapelle pontificale à Rome, mort en 1613, a publié des motets à 5, 6, 8 et 12 voix, Rome, 1607.

BENINCASA (Joachim), basse chantante de l'Opéra de Dresde, né à Pérouse en 1784, mort en janvier 1833. Sa belle voix lui avait fait obtenir des succès sur quelques théâtres d'Italie.

BENINCASA (Barthélemi, comte de), né dans les États de Modène en 1745, après avoir rempli une mission à Vienne, abandonna sa patrie pour se fixer à Venise, où il devint épris de la comtesse de Rosenberg, et, pour lui plaire, paraphrasa en français le *Viaggio in Dalmazia* de l'abbé Fortis, sous ce titre : *les Morlaques*, Venise, 1788. Il accompagna la comtesse dans un voyage en Angleterre, et revint sur le continent avec une pension de 24,000 francs que cette dame lui avait assurée en se séparant de lui. Benincasa s'arrêta d'abord à Paris, retourna en Italie, et fournit des articles de littérature et de spectacle au *Giornale* de Milan. Lors de la formation de la république Cisalpine, il fut directeur d'ordre dans les 2 grands théâtres de Milan, et dans les jeux publics de la capitale de la haute Italie. A l'avénement de Napoléon au royaume d'Italie, Benincasa, envoyé en mission en Dalmatie, y fonda un journal intitulé *Dalmata Veneta ;* il passa alors à Brescia, où il traduisit de l'anglais en italien le *Mémoire sur la tragédie italienne* de Walker. Il fut ensuite nommé secrétaire de la commission d'instruction publique et sous-directeur des théâtres royaux de Milan, perdit ces places en 1814, et mourut vers 1825.

BENINCORI (Ange-Marie), compositeur musicien, né à Brescia le 28 mars 1770, était fils d'un secrétaire du duc de Parme. Dès l'âge de 5 ans, il apprit la musique, reçut des leçons de violon de l'habile virtuose Rolla ; et ses progrès furent si rapides, qu'à sept ans il fut en état de jouer un concert en public, devant le duc de Parme, qui, satisfait de son talent précoce, lui envoya le lendemain une montre à répétition. Benincori ayant perdu son père quelque temps après, fut mis au collége par les soins du prince. Obligé de suspendre ses études de violon, parce qu'on ne lui laissait pas le temps de s'y livrer pendant le jour, il prit le parti d'y consacrer quelques heures toutes les nuits, et pour qu'on ne l'entendît pas, il avait imaginé de graisser l'archet de son violon. Le prince, informé de cette circonstance, lui fit donner les meilleurs maîtres, au nombre desquels fut le célèbre Cimarosa. A 14 ans, Benincori, pour son coup d'essai, composa une messe, qui fut exécutée. Comblé des bontés du duc de Parme, il partit pour l'Espagne, avec son frère aîné, en 1797 ; mais la faillite de la maison où ils avaient placé leurs fonds les obligea de donner des concerts. Son frère étant mort de la fièvre jaune, et son protecteur n'existant plus, il se rendit en Allemagne, et s'y fit connaître par diverses compositions, entre autres un opéra de *Niteti*. Arrivé en France, vers 1803, il se fixa à Paris, où la fortune ne le traita pas favorablement, quoiqu'il y donnâ des leçons de chant, de violon, de piano, de composition et d'harmonie. Il fit représenter au théâtre Feydeau trois opéras-comiques : *Les Parents d'un jour, la Promesse de mariage*, 1818 ; et *les Époux indiscrets*. Ces ouvrages réussirent peu ; mais la musique en fut trouvée spirituelle et agréable, et fit juger Benincori capable de terminer la partition d'*Aladin* ou *la lampe merveilleuse*, dont Nicolo n'avait pas achevé les deux premiers actes ; Benincori a composé seul la musique des trois derniers, la marche qui termine le premier, la fin du premier chœur, la 2e, la 4e scène et une partie du dernier chœur du second acte, l'ouverture et tous les airs de danse. La pièce fut jouée le 6 février 1822 avec le plus grand succès. Benincori, atteint d'une affection au pylore, mourut le 30 décembre 1821, âgé de 43 ans, six semaines avant son triomphe. On a de Benincori une

Symphonie, dédiée à Haydn; six œuvres de *Quatuors* pour deux violons, alto et basse; un œuvre de *Trios* pour piano, violon et violoncelle, etc. Il a laissé trois quatuors manuscrits et deux opéras non représentés, mais lus au comité, savoir : *Galatée* ou *le nouveau Pygmalion*, paroles de Portelance, 1804, et *Hésione*, en 3 actes, 1807.

BENING (François), jésuite, prédicateur du 17e siècle, né à Avignon, devint recteur du collége de cette ville. Il est connu par un ouvrage singulier intitulé, le *Bouclier d'honneur où sont représentés les beaux faicts de très-généreux et puissant seigneur feu messire Louis de Berlons, seigneur de Crillon*, Avignon, 1616, in-8°, et Lyon, 1616, in-4°. Cette oraison funèbre fut prononcée dans l'église cathédrale d'Avignon, au mois de décembre 1615. Dans une longue dédicace à Louis XIII, Bening, entre autres gentillesses, dit que *que sa plume n'osant prendre son vol vers le sceptre d'un roy, s'est perchée sur le baston d'un maistre de camp.* Il appelle les blessures, *les oriflammes du courage... Les vingt-deux que Crillon avait reçues sont autant de bouches pourprines qui prêcheront sa valeur; ce sont vingt-deux présidents en robbes rouges, prononçant arrest en faveur de sa générosité.* Tout est écrit dans ce style et dans le même ordre d'idées.

BENINGA (Eggerik), d'une famille noble de la Frise orientale, et seigneur de Grimersum, fut attaché dès sa jeunesse à la cour du comte Edzard, surnommé le Grand, et devint conseiller des souverains de son pays et gouverneur de Lehroort. Il mourut le 19 octobre 1562, laissant en manuscrit une *chronique*, qui parut en 1706 dans le t. VIII des *Analecta* d'Antoine Matthæus, 2e édition, Embden, 1723, in-4°.

BENINGSEN. *Voyez* **BENIGSEN.**

BENINI (Vincent), médecin, né à Bologne en 1715, pratiqua son art à Padoue, et mourut en 1764. On a de lui : la traduction en vers *sciolti* de la *Syphilis* de Fracastor; des notes sur la *Coltivazione* d'Alamanni, 1745, et sur les *OEuvres* de Celse, 1750.

BENIOWSKI (Maurice-Auguste, comte de), naquit en 1741, à Wrbwna, en Hongrie, embrassa de bonne heure la profession des armes, servit dans l'armée impériale, et se trouva aux batailles de Prague et de Schweidnitz. Appelé en Pologne par un de ses oncles, staroste en Lithuanie, il quitta le service de l'Empire, et revint peu après en Hongrie, pour chasser à main armée ses beaux-frères, qui avaient envahi son patrimoine; mais la chancellerie de Vienne l'ayant considéré comme un sujet rebelle, il fut dépouillé par un décret, et se vit forcé de se retirer de nouveau en Pologne. Il voyagea en Allemagne, en Hollande, et enfin en Angleterre, où il s'instruisit dans l'art de la navigation. Les républicains polonais ayant formé différents partis pour s'opposer aux Russes, qui les menaçaient de leur joug, vers 1768, Beniowski se joignit aux confédérés de Cracovie, signa l'acte d'union, et fut nommé successivement colonel, commandant de la cavalerie, et quartier maître général. Il défit à Kumenka un détachement de l'armée russe, s'empara de Landseron; mais vaincu dans un combat, fait prisonnier et délivré presque aussitôt, il retomba ensuite au pouvoir des Russes, qui le traitèrent avec beaucoup de rigueur. Échappé de ses fers en Russie même, il se cacha à Pétersbourg, où il fut reconnu et arrêté. Ayant refusé de retourner parmi les confédérés pour y servir les intérêts de la Russie, on l'exila au Kamtschatka en 1770, pour être employé, avec les plus vils malfaiteurs, à faire du charbon de terre. Mais Beniowski forma une conjuration, réunit 150 exilés, escalada la forteresse russe, s'en empara, et fit prêter serment, par les habitants, à la confédération de Pologne. Il s'embarqua sur une corvette avec sa troupe; et, emportant avec lui les archives russes du Kamtschatka, il mit à la voile en 1771, découvrit quelques îles, aborda au Japon, à l'île Formose, à la Chine, parvint aux établissements européens dans les Indes, et, ramené en Europe sur un vaisseau français, fut accueilli par le ministère de France, auquel il remit les manuscrits et les archives du Kamtschatka. Beniowski projeta de former, à Madagascar, un établissement sous la protection de la France; parti du port de Lorient avec 400 à 500 aventuriers, il arriva à Madagascar en 1774, et fit un établissement à la baie d'Anton-Gil. Les insulaires le chassèrent, détruisirent son établissement, et le forcèrent à se réfugier dans la petite île Marosse, jusqu'à ce qu'il trouvât l'occasion d'un bâtiment pour le ramener à l'Ile-de-France. Il revint en Europe, fit des propositions au cabinet de Saint-James, et, mettant une seconde fois à la voile pour Madagascar, il y arriva en juillet 1785, avec quelques aventuriers anglais, dans l'intention de se servir du comptoir de Foulpointe. L'arrivée imprévue d'une frégate française l'empêcha de mettre ce projet à exécution. Attaqué lui-même, l'année suivante, par des troupes réglées venues de l'Ile-de-France, il fut tué d'une balle dans la poitrine, le 23 mai 1786, après s'être défendu avec beaucoup de courage, dans une redoute où il s'était retranché. Les *Voyages et Mémoires du comte de Beniowki sur la Pologne*, rédigés par J. H. de Magellan, ont été publiés par M. Noël, Paris, 1791, 2 vol. in-8°.

BEN-ISAAC (Abraham), beau-père d'Abraham Ben-David, professeur à Beaucaire, vivait à Montpellier dans le 12e siècle, et y devint chef de la synagogue. On a de lui un livre *sur les coutumes et les cérémonies des Juifs.*

BÉNISE, musicien de la Comédie-Italienne à Paris, s'est fait connaître par la musique des divertissements d'une comédie intitulée : *Caroline magicienne*, jouée le 2 juillet 1744.

BENIT (Anne-François), né à Mirecourt en 1796, mort en Espagne en 1823, est auteur des *Idées d'un jeune officier sur l'État militaire*, Paris 1820; *Analyse du système de philosophie anatomique de Geoffroy de St.-Hilaire*, dans les *Annales de médecine physiologique.*

BENIVIENI (Dominique), savant théologien de Florence au 15e siècle, professa la dialectique dans l'université de Pise, fut chanoine de Florence, et mourut en 1507. Il publia divers écrits pour la défense de Jérôme Savonarole, et le *Trionfo della croce*, Florence, 1497, in-4°, dont la préface, en forme de lettre, est encore une défense de Savonarole.

BENIVIENI (Antoine), frère du précédent, cultiva les lettres, fut médecin de profession, et mourut le 11 novembre 1502. On lui doit : *De abditis nonnullis ac mirandis morborum et sanationum causis*, Florence, 1506, in-4°. Cet ouvrage posthume a eu plusieurs éditions.

BENIVIENI (Jérôme), le dernier des trois frères, né vers 1453, se distingua comme poëte, et fut un de ceux qui, vers la fin du 15e siècle, ramenèrent à l'étude de l'italien, négligée alors pour celle du grec et du latin. Il fut l'ami de Pic de la Mirandole, qui lui donna l'administration de ses aumônes, et mourut en 1542. On a de lui une traduction italienne du livre *De simplicitate vitæ christianæ,* de Savonarole, dont il embrassa aussi la défense; des *Poésies* sur des sujets pieux, Florence, 1500, in-fol.; des *Canzone;* des *Odes* réunies dans un vol. sous le titre d'*Opere Hier. Benivieni,* Florence, 1519; Venise, 1522 et 1524, in-8°. Ces trois éditions sont rares et recherchées.

BENJAMIN, le 12e et dernier des enfants de Jacob, naquit près de Bethléem, vers l'an 2297 avant J. C.; sa mère Rachel, dont sa naissance causa la mort, l'appela, en le mettant au monde, *Ben-Oni* (*enfant de douleurs*), nom que Jacob changea en celui de *Ben-Imin* (*enfant des jours*), pour marquer qu'il l'avait eu dans sa vieillesse. Lorsque les fils de Jacob allèrent acheter du blé en Égypte, Benjamin resta auprès de son père; mais Joseph, en les renvoyant, exigea, qu'à leur retour, ils l'amenassent avec eux. A leur départ, Joseph fit mettre secrètement sa coupe d'argent dans le sac de Benjamin, et à peine furent-ils en route, que l'intendant de sa maison, étant accouru à eux, les accabla de reproches, fouilla dans leurs sacs, et trouva le vase dans celui de Benjamin, que Joseph feignit de vouloir retenir en esclavage. Touché de leurs larmes, il se découvrit à ses frères, les combla de présents pour leur père, et leur ordonna de revenir promptement en Égypte, avec Jacob.

BENJAMIN (Saint), diacre, fut emprisonné pendant la persécution provoquée par le zèle inconsidéré de l'évêque Abdas, en Perse sous Varane V. Après un an de détention, Benjamin sortit de prison à la prière de l'ambassadeur romain, qui avait promis que le diacre ne chercherait plus à convertir au christianisme aucun sectateur de la religion des mages. Benjamin prêcha cependant, fut arrêté et mourut empalé, l'an 424. L'Église l'honore le 31 mars.

BENJAMIN de TUDÈLE, célèbre voyageur du 12e siècle, ainsi nommé du lieu de sa naissance, en Navarre. Il entreprit son voyage dans les trois parties du monde, en l'année 1160 et fut de retour en 1173. Zacuth fixe sa mort à cette même année. Il mit en écrit tout ce qu'il avait vu; principalement ce qui était intéressant pour sa nation, et il en composa un livre sous le titre de *Masahoth,* voyages, imprimé pour la première fois à Constantinople, en 1543, in-12, et réimprimé plusieurs fois ensuite dans d'autres villes. Arias Montanus et Constantin l'Empereur ont tous deux traduit cet ouvrage en latin, et l'ont publié avec le texte : le premier à Anvers 1575; et le second, à Leyde, 1633. L'une et l'autre édition sont très-rares et les traductions sont fort peu exactes. Beckius en fit une nouvelle qu'il augmenta de discours préliminaires, de notes et d'une carte géographique. On la conserve manuscrite à Nuremberg, dans la bibliothèque Treviane. Le livre de Benjamin de Tudèle a encore été traduit en allemand, en hollandais, en anglais et en français; on en a même plusieurs versions dans les deux dernières langues, parmi lesquelles on remarque celle que Baratier publia à Amsterdam en 1734, et celle que Gerrans mit au jour à Londres en 1784. Un voyage de cette époque ne peut manquer d'être utile et curieux : mais il a été publié jusqu'à présent de la manière la plus défectueuse. Le texte fourmille d'erreurs, et les traductions sont remplies de bévues. M. Carmoly, à qui nous devons déjà *une notice sur Benjamin de Tudèle et ses voyages,* Bruxelles, 1837, in-8°, entreprit dans ces derniers temps, de rendre à la science, intact et correct, un de ses premiers et précieux monuments géographiques du moyen âge. A l'exemple de Marco-Polo, Benjamin, son devancier, sera réhabilité et reprendra le rang auquel il a droit parmi les écrivains consciencieux.

BENJAMIN I, patriarche d'Alexandrie, mort, suivant Elmacin, le 5 janvier 661. Benjamin était d'une naissance distinguée, et avait d'abord embrassé la vie monastique. Lorsque Cyrus fut monté sur le siége d'Alexandrie, il se vit réduit, dit-on, à sortir de cette ville et à mener une vie errante dans l'Égypte et la Thébaïde. Mais aussitôt que les Sarrasins eurent fait la conquête de ce pays, Benjamin reparut et obtint du général Amrou une charte de pleine sécurité pour tous les Cophtes : c'est ainsi qu'on nommait dès lors les Égyptiens naturels, qui tous étaient chrétiens jacobites.

BENJAMIN II fut substitué par les jacobites, l'an 1527, au patriarche Jean IX, d'Alexandrie. La mort l'enleva en 1539.

BENJAMIN, poëte hébreu fort distingué, auteur d'un ouvrage en vers qui porte le titre : *Massaghé-Chisaïon,* et qui fut imprimé à Riva de Trenta en 1560.

BENJAMIN BEN IÉHUDA, savant rabbin de Rome, du 13e siècle. On a de lui plusieurs commentaires sur l'Écriture sainte inédits, principalement sur les livres des Rois, des Proverbes et sur les Chroniques.

BEN-JOHNSON. *Voyez* **JOHNSON** (Benjamin).

BENKENDORF (Ernest-Louis de), général de cavalerie, né à Anspach, le 5 juin 1711, servit avec distinction dans l'armée de l'électeur de Saxe, allié de Marie-Thérèse, pendant la guerre de sept ans, décida le gain de la bataille de Kollin contre Frédéric II, eut part à la prise de Schweidnitz, à l'affaire de Breslau, et s'acquit dans cette guerre l'estime générale par sa bravoure et son affabilité. Il mourut le 5 mai 1801, après 60 ans de glorieux services.

BENKENDORF (Charles-Frédéric de), économiste allemand, mort à Blumenfeld en 1788, a composé un grand nombre d'ouvrages utiles à la science et précieux pour les faits qu'ils contiennent, entre autres : *Matériaux pour servir à l'économie rurale,* 7 vol. in-8°, Berlin, 1771-85; *Catéchisme universel d'agriculture,* ibid., 1776 et 1785, etc.

BENNATI (François), médecin italien, né en octobre 1798, à Mantoue, étudia la médecine et la chirurgie à Pavie et à Padoue, passa dans la capitale de l'Autriche, pour y perfectionner ses connaissances. Bientôt il se rendit à Londres, puis à Édimbourg, et vint enfin se fixer à Paris, où un accident fatal termina brusquement sa carrière le 10 mars 1834. La veille il avait été renversé par un cheval et blessé mortellement à la tête. Il a publié *Recherches sur le mécanisme de la voix humaine,* Paris, 1832, in-8°; *Recherches sur les maladies qui affectent les organes de la voix*

humaine, Paris, 1852, in-8° (cet ouvrage, réimpr. avec le précédent, sous le titre d'*Études physiologiques et pathologiques sur les organes de la voix humaine*, Paris, 1853, in-8°, lui valut une part dans les prix de médecine fondés par Montyon) ; *Mémoire sur un cas particulier d'anomalie de la voix humaine pendant le chant*, Paris, 1854, in-8°.

BENNET (Christophe), médecin anglais, né dans le comté de Somerset en 1617, mort à Londres, le 1er mai 1665, a publié : *Theatri tabidorum vestibulum*, etc., 1654, in-8° ; *Exercitationes diagnosticæ*, ibid., in-8°.

BENNET (Robert), théologien anglais, non conformiste, mort à Reading en 1681, a publié une *Concordance* des synonymes de la Bible.

BENNET (Henri), comte d'Arlington, né en 1618, à Arlington, dans le comté de Middlesex. Lorsque, après le premier éclat de la guerre civile, Charles Ier se retira à Oxford, Henri Bennet s'engagea dans l'armée royale. Il se distingua en différentes rencontres, notamment à Andover, où il reçut plusieurs blessures. Après la fin de la guerre civile, il passa en France, et de là en Italie. En 1649, le duc d'York, alors en France, le nomma son secrétaire ; en 1658, Charles II le créa chevalier à Bruges, l'envoya comme ministre près la cour de Madrid, et, après son rétablissement sur le trône, le nomma son trésorier, et premier secrétaire d'État en 1662. Il fut créé baron d'Arlington l'année suivante ; il était, en 1670, un des membres du conseil désigné en anglais par le nom de *Cabal*, mot formé des lettres initiales du nom des cinq membres qui composaient ce conseil, savoir : Clifford, Ashley, Buckingham, Arlington et Lauderdale. Il se vit élevé, en 1672, aux dignités de comte d'Arlington, de vicomte Thetford en Norfolk, et fait chevalier de l'ordre de la Jarretière. En 1673, il fut un des trois plénipotentiaires envoyés par la cour d'Angleterre à Utrecht, pour ménager une paix entre l'empereur d'Autriche et le roi de France ; cette négociation n'eut point le résultat qu'on en avait espéré, et la chambre des communes présenta contre les plénipotentiaires, regardés comme les promoteurs de la guerre, plusieurs articles d'accusation. Le comte d'Arlington, sur qui on avait voulu rejeter tout l'odieux de cette affaire, se défendit avec beaucoup d'habileté, et fut absous. Ayant résigné sa place de secrétaire d'État, il fut fait, en 1674, lord chambellan. Bientôt son crédit déclina. Il conserva néanmoins sa place de chambellan sous le règne du roi Jacques, et jusqu'à sa mort, arrivée le 28 août 1685. Les lettres qu'il a écrites pendant la période de son ministère, ont été publiées en 2 vol. in-8°, en 1701.

BENNET (Thomas), théologien anglican, né à Salisbury en 1673, est connu par ses écrits de controverse dirigés contre la doctrine catholique et les communions séparées de l'Église anglicane. Vicaire de Saint-Gilles à Londres, il mourut en 1728. On a de lui des *Réfutations* du papisme et du quakérisme, Cambridge, 1701, 1716 ; une *Grammaire* hébraïque, Londres, 1726, in-8°, très-estimée.

BENNET (Roelof-Gabriel), colonel-capitaine de la marine des Pays-Pas, s'est fait connaître comme écrivain par une histoire des *Navigations néerlandaises* au 16e et au 17e siècle ainsi qu'au commencement du 18e, dans laquelle il eut pour collaborateur M. J. Van Wyk. Ce fut encore avec cet écrivain qu'en 1825 il reçut de la société provinciale d'Utrecht une médaille d'or pour un Mémoire sur les découvertes des Néerlandais en Amérique, en Australie, aux Indes et aux terres polaires, Utrecht, 1827, in-8° de 215 pages, sept tableaux et une carte. Parmi plusieurs articles de journaux qu'on doit à la plume de Bennet et à celle de son fidèle associé, nous signalerons celui qui a pour objet la découverte du *Gerritsland* ou *New-South-Sherland* (*Letterbode*, 1826, I, 324-331), et un autre article qui traitait de l'île *Karlshof* retrouvée (ibid., 1825, II, 150-152). Bennet mourut dans sa 55e année, au village d'Ede, près d'Arnhem, le 11 février 1829.

BENNET (Jean), compositeur anglais, vécut à la fin du 16e siècle, et au commencement du 17e, et fit imprimer *Madrigals for four voices*, Londres, 1599. — BENNET (Thomas) organiste de la cathédrale et de la chapelle épiscopale de Chichester, a publié une *Introduction à l'art du chant*, en anglais ; *Sacred melodies*, et *Cathedral Selections*, recueil d'antiennes, de chants et de prières. — BENNET (Saunders), organiste à Woodstock, mort jeune, en 1809, a fait imprimer des pièces pour piano, et des recueils d'airs et de *glees*.

BENNETT (Mistress Éliza), romancière anglaise, morte le 12 février 1808, a laissé un grand nombre de romans qui ont eu du succès, et dont plusieurs ont été traduits en français. Le meilleur est *Rosa* ou *la fille mendiante* (traduit en français, Paris, an VI, 7 vol. in-12 ; 2e édition, 1799, 10 vol. in-18). Les autres ouvrages de mistress Bennet sont : *Anna*, ou *l'héritière galloise ; Les Imprudences de la jeunesse ; Agnès de Courcy ; Bennett et Julie Johnson ; La Malédiction paternelle ; L'Orpheline du presbytère ; Hélène, comtesse de Castle-Howel ; Beauté et laideur.*

BENNIGSEN (Lievin-Auguste-Théophile comte de), général russe, naquit le 10 février 1745 à Brunswick où son père était colonel des gardes. Bennigsen, après avoir passé cinq ans à la cour de George II, fut nommé lieutenant, puis capitaine dans ses gardes à pied, et fit en cette qualité la dernière campagne de la guerre de sept ans en Allemagne. Il quitta le service pour épouser la fille du baron de Steimberg, ministre de Hanovre à la cour de Vienne, et il alla vivre dans sa terre de Banteln. Sa femme étant morte, il résolut de rentrer dans la carrière militaire et partit pour la Russie, où il jugea qu'il lui serait plus facile de réussir. L'impératrice Catherine l'admit comme lieutenant-colonel dans un de ses régiments de Cosaques, et il fut envoyé contre les Turcs sous les ordres de Romanzoff, puis contre le rebelle Pugatscheff avec Suwarow. Le crédit de Romanzoff et de Potemkin lui fit donner le commandement du régiment de *Kiow*, puis celui des hussards d'*Ium*. Ce fut alors que commencèrent réellement sa réputation et sa fortune militaires. Il était au siége d'Otschakow en 1788, et fut chargé d'observer la garnison de Bender avec un corps de troupes légères, tandis que Potemkin se portait en avant pour s'emparer de Kilianova et d'Akkiermann. En 1793, il commandait un corps de troupes légères, lorsqu'il attaqua à *Iwa* les Polonais Jasinski et Glewinski, qu'il mit en fuite. Après les affaires d'Oschmiani et de Solli, il fut nommé général. A Oliva il s'empara des

ponts de bateaux sur le Niémen, et mit encore en fuite les Polonais ; il enleva ensuite la place de Kowno. Après la campagne de Pologne, il obtint le commandement des troupes réunies sur les frontières de Prusse. Mais cette destination changea bientôt, et il fut envoyé à l'armée de Perse, où il commanda la cavalerie. Après un bombardement de dix jours, il se rendit maître de Derbent sur la mer Caspienne : 12,000 prisonniers, une nombreuse artillerie et des magasins considérables furent le prix de cette victoire ; la croix de Saint-André de 1re classe en fut la récompense. Ce fut le dernier présent que Bennigsen reçut de Catherine ; elle mourut peu de temps après, et l'empereur Paul qui lui succéda se hâta de faire la paix avec les Perses. Bennigsen fut aussitôt rappelé, et il parut tombé dans une disgrâce complète. Il en ressentit un profond chagrin et demanda sa retraite à plusieurs reprises. Cette demande lui avait été accordée ; et il allait partir pour le Hanovre, lorsque le hasard le fit entrer dans un complot qui se tramait contre Paul Ier. Ce fut lui qui dans le moment fatal, effrayé de l'hésitation des autres conjurés, leur fit comprendre qu'il n'y avait de salut pour eux que dans la mort du malheureux prince, ce fut lui qui porta sur la victime les premiers et les plus terribles coups. Cependant, seul des auteurs de ce meurtre, il n'en fut puni ni par l'exil ni par aucune disgrâce. Dès les premiers jours de son règne, Alexandre nomma Bennigsen gouverneur de la Lithuanie. L'année suivante (1802) il lui donna le grade de général en chef ; et lorsque, en 1805, se forma une nouvelle coalition, il le mit à la tête d'une armée destinée à combattre les Français. Cette armée arriva trop tard pour prendre part à la bataille d'Austerlitz ; mais elle fut envoyée en Silésie aussitôt après, et mise à la disposition du roi de Prusse, qui ne jugea pas à propos d'en faire usage. Alexandre donna alors à Bennigsen l'ordre de se rendre sur les frontières de la Turquie, où une rupture semblait inévitable. Mais dès le mois de septembre suivant, il fallut revenir au secours des Prussiens, et Bennigsen fut encore chargé d'y conduire 60,000 hommes. Il s'était à peine mis en marche que l'issue funeste de la bataille d'Iéna et la marche rapide de Napoléon le forcèrent de rester sur la Vistule, où il concentra ses troupes, et prit son quartier général à Pultusk, sur la Narew. C'est dans cette position qu'il fut attaqué, le 26 décembre 1806, par les maréchaux Lannes et Davoust, et qu'il soutint pendant plusieurs jours, et par le temps le plus affreux, une lutte terrible. Bennigsen fit à son souverain un rapport fort exagéré, et il se plaignit amèrement de la conduite de Kamenskoi et de Buxhowden, qui auraient dû le seconder et qui l'avaient abandonné dans le péril. Alexandre éloigna de l'armée le premier de ces généraux ; il envoya le second contre les Turcs, et il décora de l'ordre de St.-George Bennigsen, qui resta ainsi tout seul généralissime de toutes les forces de la Russie employées contre les Français. Il conçut l'idée de se porter rapidement sur la gauche de l'armée française, de pénétrer jusqu'aux bords de la Vistule, et d'aller dégager la place de Dantzick, où la garnison prussienne était réduite à la dernière extrémité. Napoléon, accouru de Varsovie où il avait transporté son quartier général après la bataille de Pultusk, fit marcher ses colonnes avec tant de promptitude et de vigueur, que Bennigsen se vit près d'être coupé dans sa retraite sur Kœnigsberg, et forcé de recevoir cette terrible bataille d'Eylau (8 février 1806), l'une des plus meurtrières de ces sanglantes guerres. Le champ de bataille resta aux Français, et ils purent, avec raison, s'attribuer les honneurs de la victoire. Selon son usage, Bennigsen les réclama également, et il envoya à sa cour un rapport emphatique, où il avoua cependant une perte de 12,000 hommes. Bennigsen n'avait pu reprendre Thorn, ni délivrer Graudentz et Dantzick. Alexandre vint alors à son armée, et essaya de l'encourager par ses promesses et les nombreuses récompenses qu'il distribua. Mais Dantzick fut obligé de capituler, et après avoir encore essuyé de grandes pertes à Heilsberg, il fallut abandonner Kœnigsberg à ses propres forces, il fallut évacuer toute l'ancienne Prusse. Après le revers de Friedland Alexandre se décida enfin à demander la paix. Napoléon n'insista point et le traité de Tilsitt fut conclu. Après ce grand événement, Bennigsen se retira dans ses terres de la Lithuanie, et il y vécut au milieu des plaisirs de la société et de l'étude. Lorsque la guerre recommença en 1811, il saisit avec empressement cette occasion de rentrer dans son ancienne carrière. Alexandre vint le voir dans sa terre de Zacrest, près de Wilna, l'emmena avec lui, et voulut recevoir ses avis sur tous ses projets. Lorsque Alexandre retourna à Pétersbourg, il l'envoya auprès de Koutousoff, qu'il venait de charger du commandement général. Ainsi Bennigsen se trouva à la fameuse bataille de Borodino, et y commanda le centre. Dans le conseil qui précéda l'évacuation de Moscou, il fut un de ceux qui s'opposèrent le plus vivement à cette mesure. Il ne s'éloigna qu'à regret de cette capitale, et le 18 octobre, avec une partie de l'aile droite, il attaqua Murat, près de Tarontino, et le battit complétement. Les suites de cette victoire furent l'évacuation immédiate de Moscou et la retraite de l'armée française. Bennigsen n'approuva point dans cette retraite la lenteur de Koutousoff ; et, ne pouvant être d'accord avec lui, il quitta l'armée et se rendit auprès de l'empereur, qui lui permit de se retirer dans ses terres, afin d'y soigner sa santé. Après la mort de Koutousoff et les batailles de Bautzen et de Wurschen, Bennigsen reçut l'ordre de se rendre à Varsovie, pour y prendre le commandement d'une armée de réserve, à la tête de laquelle il se dirigea bientôt vers l'Allemagne. Arrivé devant Dresde dès les premiers jours d'octobre, avec 60,000 hommes, il eut d'abord à combattre le maréchal Gouvion-Saint-Cyr, qu'il força de rentrer dans la place. Appelé ensuite à la grande armée, il arriva sous les murs de Leipzig le 17 octobre, et prit une part glorieuse à la grande *bataille des nations*. Alexandre le fit comte sur le champ de bataille, et l'empereur d'Autriche lui envoya peu de jours après la croix de commandeur de Marie-Thérèse. Il reçut ensuite l'ordre de retourner sur l'Elbe, pour empêcher les garnisons de Dresde, de Magdebourg et des autres petites places de se réunir à Davoust qui occupait Hambourg. Il se contenta d'investir ces places. Ensuite il marcha sur Hambourg, y enferma le maréchal et dirigea contre lui quelques attaques, qui furent sans résultats, jusqu'à ce que la nouvelle des événements de Paris (avril 1814) vint mettre fin aux hostilités. Bennigsen reçut alors la décoration de Saint-George de 1re classe,

et le grand cordon de la Légion d'honneur. Alexandre le chargea dans le même temps du commandement de l'armée du Midi, en Bessarabie, et il conserva cet emploi jusqu'en 1818. Frappé d'une cécité presque complète, par suite d'une chute de cheval, il obtint la permission de se retirer dans ses terres du Hanovre, et il y mourut le 2 octobre 1826. Bennigsen a publié en allemand : *Pensées sur quelques connaissances indispensables à un officier de cavalerie légère,* Riga, 1794, et Wilna, 1805. Il avait composé des *Mémoires,* mais le cabinet russe en a réclamé le manuscrit, et il est probable qu'ils ne verront jamais le jour.

BENNING (Jean), président de la cour provinciale de Luxembourg, mort le 30 janvier 1638, est auteur d'une *Histoire* inédite *du duché de Luxembourg.*

BENNING (Jean BODECHER), né au village de Loosdrecht, en Hollande, vers l'année 1606, n'ayant encore que 23 ans, fut professeur de philosophie à l'université de Leyde, et mourut en 1642. Ses opuscules, imprimés à Leyde en 1631, petit in-12, contiennent une Satire contre les mœurs des jeunes gens ; quelques Discours en vers latins ; différentes pièces de poésies latines ; et *Dissertatio epistolica de philosophiæ et poetices studiis conjungendis.*

BENNINGER (Jean-Nicolas), médecin du 17[e] siècle, a publié *Observationum et curationum medicinalium centuriæ quinque,* Monsbelgardi, 1673.

BENNITSKI (Alexandre-Pétrovitsch), mort à 28 ans en 1808, s'était déjà fait en Russie quelque réputation dans les lettres, et surtout comme poëte. Un grand nombre de ses ouvrages, tels que nouvelles, fables, traductions de morceaux lyriques, etc., ont été publiés dans les recueils littéraires de son pays. Il a laissé le 1[er] vol. de *Thalie, ou Choix de morceaux russes en prose et en vers,* St.-Pétersbourg, 1807. Parmi ses propres *OEuvres,* qui en font partie, il faut distinguer : *Ibrahim, ou l'Homme généreux,* nouvelle ; *Komala,* poëme ; une *Traduction* en vers d'*Ossian,* et des *Fables.*

BENNON, chanoine de Strasbourg au 10[e] siècle, se retira dans un désert où il jeta les fondements du monastère qui porte aujourd'hui le nom d'Einsiedlen. Appelé en 727 à l'évêché de Metz par Henri, roi de Germanie, il fut mal accueilli par le peuple, et dans une émeute il fut privé de la vue par des furieux qui le mutilèrent de la manière la plus horrible. Henri fit périr dans les supplices les auteurs de cet attentat ; mais Bennon n'en persista pas moins à se démettre de son siége et retourna dans sa solitude, où il mourut en 940.

BENNON (St.), évêque de Meissen en Allemagne, mourut en 1107, âgé de 96 ans, avec la réputation d'un saint. Sa canonisation en 1523 fournit à Luther l'occasion d'un écrit intitulé : *La nouvelle Idole de Meissen,* réfuté par J. Emser, à qui l'on devait déjà la *Vie de Bennon,* 1512, in-fol.

BENNON ou **BENNO,** écrivain allemand du 11[e] siècle, nommé cardinal par l'antipape Guibert, publia des satires contre les papes Sylvestre II, Grégoire VI et Grégoire VII.

BENOIST (P. V.), conseiller d'État, né vers 1757 dans l'Anjou, se fit connaître avantageusement par différents articles d'économie politique, qu'il publia dans les recueils périodiques d'économie. Nommé par le duc de Bassano chef de division au ministère de l'intérieur et directeur de la correspondance, à la 1[re] restauration, il obtint le titre de conseiller d'État. Après les *cent jours,* il fut attaché au comité du contentieux, et nommé par le département de Maine-et-Loire à la chambre des députés, où il vota presque constamment avec la majorité. Exclu du conseil d'État après l'ordonnance du 5 septembre, il y fut rappelé en 1819, et n'en sortit qu'à la suite de la révolution de 1830. Il mourut à Paris en 1834. Benoist a eu part à la traduction du *Cultivateur anglais,* et a traduit les *Voyages* de W. Bartram dans l'Amérique septentrionale, 1798, 2 vol. in-8° ; les *Mémoires de miss Bellamy,* célèbre actrice, 1799, 2 vol. in-8°, etc.

BENOIT (St.), chef de l'ordre nombreux qui a porté son nom pendant plus de 1200 ans, et regardé comme le fondateur des ordres monastiques en Occident, ainsi que St. Antoine le fut en Orient, deux siècles auparavant. Il naquit l'an 480, au territoire de Norcia, dans le duché de Spolette, d'une famille riche et illustre. Il était frère jumeau de Ste. Scholastique. Ses parents l'envoyèrent de bonne heure à Rome, où il fit ses premières études. Dès l'âge de 17 ans, Benoît était dégoûté du monde et désabusé de ses plaisirs. Il avait néanmoins devant lui une magnifique perspective. Rien ne put le tenter ; il abandonna parents, amis, fortune, espérances, pour aller méditer les vérités éternelles, dans une caverne affreuse, au milieu du désert de Subiaco, à 40 milles de Rome. Il y demeura pendant trois ans, seul, inconnu à l'univers entier, excepté à un moine des environs, nommé *Romain,* qui l'avait instruit des devoirs de la vie cénobitique, et qui lui apportait, tous les huit jours, la modique subsistance nécessaire au soutien de sa vie : il la lui descendait au moyen d'une corde à laquelle était attachée une sonnette pour l'avertir de son arrivée. Un secret si extraordinaire ne pouvait rester longtemps caché, et l'étrange vie que menait le jeune Benoît finit par exciter la curiosité et ensuite l'admiration de tous ceux qui entendirent parler de lui. On voulut voir et examiner de plus près ce prodige d'abstinence et d'humilité. La foule des curieux augmentait chaque jour ; le désert de Subiaco devint un point de réunion et un objet de pèlerinage pour un grand nombre d'habitants des environs. Les auditeurs de Benoît devinrent ses disciples, et voulurent rester et vivre avec lui ; il y consentit, et il bâtit avec eux des cellules pour les loger ; il cultiva des grains et des légumes pour les nourrir ; la terre se vivifiait sous leurs mains ; et la petite colonie s'augmentait tous les jours. Bientôt cependant Benoît fut calomnié, persécuté, et menacé de périr par le poison. Il résista quelque temps à l'orage ; mais s'apercevant que rien ne pouvait adoucir ni changer l'humeur de ses ennemis, il leur abandonna le champ de bataille, et conduisit sa petite colonie au mont Cassin : il y trouva d'autres idolâtres qu'il convertit par ses éloquentes prédications, et qui, devenus chrétiens, l'aidèrent à construire un vaste monastère, qui est devenu depuis le chef-lieu et le berceau de presque tous les ordres religieux de l'Europe. Le nom du fondateur devint célèbre en Italie. Totila, roi des Goths, ne fut point insensible au désir de voir un homme dont la renommée disait tant de bien ; mais, en même temps, il

voulut s'amuser à tromper la pénétration miraculeuse dont on assurait qu'il était doué. Il se mit à la suite d'un de ses écuyers qu'il avait fait revêtir d'habits royaux : dans cet équipage, il se présenta devant le modeste abbé du mont Cassin; mais celui-ci eut peu de peine à démêler la supercherie. Sans s'arrêter aux apparences, il alla droit au-devant de celui qui voulait le tromper, et il osa lui parler en homme que ses vertus mettaient au-dessus de tous les rangs; il lui reprocha ses cruautés, ses injustices et ses conquêtes : il alla plus loin, il osa lui prédire sa fin prochaine, en l'invitant à profiter du peu de temps qui lui restait à vivre pour réparer une partie des maux qu'il avait faits au monde. Soit conviction, soit étonnement, le fier barbare ne s'offensa point de cette noble hardiesse; et l'on dit même que, depuis ce moment, il fut plus humain. Benoît mourut un an après cette singulière entrevue, le 21 mars 543; son corps resta déposé au mont Cassin, jusqu'au temps où les Lombards, ayant fait une irruption dans ce pays, y pillèrent et détruisirent le monastère. On ignore si les restes du saint fondateur périrent dans l'incendie; mais ils devinrent par la suite un sujet de contestation entre les bénédictins d'Italie et ceux de France : ceux-ci prétendaient qu'ayant été découverts dans les débris du monastère, par Aigulfe, moine de Fleury-sur-Loire, ils avaient été transportés en France, en 660; et, en effet, les bénédictins de France célébraient cette translation par une fête solennelle; mais ceux d'Italie ne reconnaissaient ni la fête, ni la cause qui l'avait fait instituer; ils assuraient que le corps du saint avait été retrouvé intact dans son propre tombeau, et n'en était jamais sorti. La règle de St.-Benoît, adoptée par la plus grande partie des ordres religieux de l'Europe, est, suivant l'expression de St. Grégoire, aussi remarquable par le style que par l'esprit de sagesse qui l'a dictée. Elle n'ordonnait rien qui surpassait les forces de l'homme; elle n'exigeait ni macérations extraordinaires, ni efforts surnaturels; elle renfermait les principes de conduite les plus propres à contenir en paix une multitude d'hommes rassemblés et vivant en commun; elle tendait surtout à les détourner de cette contemplation oisive et dangereuse qui avait produit tant de maux dans les monastères d'Orient. Le travail des mains, prescrit par ce saint législateur, fut à la fois un principe de santé pour ses disciples, la cause de la plus grande tranquillité dans son ordre qui était très-étendu, et les sources d'une véritable prospérité dans les États qui eurent le bon esprit de le recevoir et de le protéger. Ces religieux, qui passaient une partie de la journée à défricher les landes, à dessécher les marais, à fertiliser les terres, rentraient modestement dans leurs cellules pour se livrer à d'autres travaux non moins utiles et plus relevés : ils étudiaient les livres saints; ils enseignaient le dogme et la morale; ils copiaient les anciens manuscrits; ils nous conservaient les trésors des sciences et des lettres que les Grecs et les Romains nous avaient légués, mais qui auraient péri avec leur puissance, si de pieux cénobites n'en avaient senti le prix et n'en avaient multiplié les copies, tandis que les Goths et les Vandales, les soldats, les barbares de toutes nations pillaient et ensanglantaient la terre. Pendant que ces barbares achevaient d'anéantir l'empire romain, ce fut au fond des monastères, que l'opinion rendait sacrés, que furent conservés les précieux restes de l'antiquité. Les guerres continuelles et la licence effrénée du soldat exposaient chaque jour au pillage le hameau du paysan et le château du baron; mais l'église et les monastères furent respectés; c'est là que Homère et Aristote se réfugièrent, poursuivis par l'ignorance des Goths et des Vandales; c'est là que furent déposés les manuscrits de Virgile, d'Horace, de Tacite, d'Hérodote, de Tite-Live et de Platon. A la renaissance des lettres, on les retira de leur retraite. On découvrit, dans un monastère d'Amalfi, une copie des *Pandectes de Justinien*, ce monument des lois romaines, qui donna à l'Europe l'idée d'une jurisprudence plus parfaite. Les *Instituts de Quintilien* furent trouvées en 1415, par le Pogge, dans une tour de l'abbaye de St.-Gall; on retrouva de la même manière la plupart des auteurs classiques. Sans les monastères, nous aurions été forcés de recommencer tout ce qui avait été fait, et de créer une seconde fois les sciences, les lettres et les arts. L'ordre de St.-Benoît, répandu dans tous les États catholiques, prospéra longtemps, à l'abri des sages institutions qui entretenaient et garantissaient la pieuse ferveur de ses membres : il déclina, dès que l'esprit des institutions s'affaiblit; les réformes devinrent nécessaires; et celles qu'on y introduisit en différents temps ont détaché du tronc principal différentes branches, connues depuis sous le nom de *congrégations*, dont les plus célèbres sont celle de Cluni, qui doit sa naissance à St. Bernon, abbé de Cluni en 910; celle du Mont-Cassin, qui fut établie en 1408, et renouvelée en 1504; celle de St.-Vannes et de St.-Hidulphe, établie en Lorraine, dans le 17e siècle, par dom Didier de la Ceur; celle de St.-Maur, fondée en 1611, par les soins du même dom Didier, et qui s'est soutenue avec honneur dans l'Église et dans les sciences jusqu'à l'époque du grand bouleversement du trône et de l'autel. Dans les dernières années de leur existence, les religieux de cette congrégation s'étaient voués spécialement à l'éducation de la jeunesse. Louis XVI leur avait confié plusieurs écoles militaires qu'ils conduisirent avec succès. Leur vêtement consistait dans un habit long de couleur noire, un capuchon et un scapulaire; l'habit de chœur était une ample robe, comme celle des avocats, surmontée d'un capuchon. Ils prononçaient trois vœux, savoir : de *chasteté*, de *stabilité* et de *conversion des mœurs*. Leur général faisait sa résidence à l'abbaye de St.-Germain-des-Prés; et, tous les trois ans, ils tenaient un chapitre dans celle de Marmoutier, près de Tours. La règle de St.-Benoît a été imprimée plusieurs fois, et notamment en 1734, en 2 vol. in-4°, avec des Commentaires de D. Calmet. La Vie du même saint a été écrite et publiée par dom Meg, en 1690, 1 vol. in-4°.

BENOIT (St.), Anglais, d'une famille noble, officier d'Oswin, roi de Northumberland, quitta la cour à 25 ans pour se rendre à Rome, prit ensuite l'habit monastique à Lérins, et, de retour en Angleterre, fut fait abbé du monastère de Saint-Pierre et Saint-Paul près de Cantorbéry. Il se démit de cette charge pour retourner à Rome, visita les principaux monastères de l'Italie, pour s'instruire des différentes règles, revint en Angleterre, où il fonda les abbayes de Veremouth et de Jarrow, et mourut le 12 janvier 690. Il contribua beaucoup aux progrès

du christianisme en Angleterre, y établit le chant grégorien et les cérémonies romaines. Sa *Vie* a été écrite par le vénérable Bède, son disciple.

BENOIT D'ANIANE (St.), réformateur de la discipline monastique en France, né en Languedoc, fils d'Aigulfe, comte de Maguelonne, fut échanson de Pepin et de Charlemagne, prit en 774 l'habit religieux à St.-Seine, dont les moines voulurent le mettre à leur tête, mais il refusa leur offre, et revint en Languedoc où il fonda l'abbaye d'Aniane, qui devint pour la France ce que le Mont-Cassin était pour l'Italie. Employé par Charlemagne dans différentes affaires relatives à l'Église, il combattit l'hérésie de Félix, évêque d'Urgel, rédigea les canons du concile d'Aix-la-Chapelle en 817, qui furent confirmés par l'empereur Louis le Débonnaire, et mourut le 11 février 821. Il a écrit : *Codex regularum*, Rome, 1661, in-4°, auquel il faut joindre un *Appendix* imprimé la même année, Paris, 1663, in-4°; *Concordia regularum*, Paris, 1638, in-4, publié par D. Ménard sur un manuscrit de la bibliothèque de Fleury. Ses *écrits* contre Félix d'Urgel se trouvent dans le 5e volume des *Miscellannea* de Baluze.

BENOIT Ier, surnommé *Bonose*, élu pape en 574, plusieurs mois après la mort de Jean III. Cette époque est remarquable par les progrès que les Lombards commençaient à faire en Italie. Ils succédaient aux Goths, dont la puissance avait été détruite par Narsès. Mais ce grand homme était mort depuis six ans. L'empire d'Orient avait joui bien peu de temps du recouvrement de sa domination en Italie. Des barbares remplaçaient d'autres barbares, et les pontifes de Rome allaient se trouver de nouveau froissés entre deux puissances ennemies d'intérêts et de religion. A cette époque aussi commence un gouvernement établi au nom de l'empire d'Orient, connu sous le nom d'*exarchat*, et dont le siége est à Ravenne. Il s'ensuivit pendant longtemps un partage de domination dans toute l'Italie, et même quelquefois dans Rome, entre les empereurs grecs et les rois des Lombards. Quoi qu'il en soit, ce furent les premières irruptions de ces derniers peuples du Nord, qui retardèrent l'élection de Benoît Ier, et sa consécration fut différée jusqu'à l'arrivée du consentement de l'empereur. On ne sait rien de ce pontife, sinon qu'il fut très-utile aux Romains dans des moments de famine et de peste. Il mourut le 30 juillet 578.

BENOIT II (St.), Romain de naissance, fils de Jean, fut élu pape le 26 juin 684, onze mois et quelques jours après la mort de son prédécesseur Léon II. Benoît fut nommé et consacré aussitôt, parce que l'empereur Constantin-Pogonat ordonna qu'on n'attendît point son consentement. Il est probable que ce fut l'exarque de Ravenne qui le donna au nom de l'empereur. Benoît s'occupa sur-le-champ d'ordonner la convocation du quatorzième concile de Tolède, pour y faire recevoir la définition du sixième concile œcuménique, tenu à C. P. Il tenta, mais inutilement, de convertir Macaire d'Antioche. Il répara les églises de St.-Pierre, de St.-Valentin et de Ste-Marie. Il mourut le 7 mai 685. L'Église l'a mis au nombre des saints.

BENOIT III, né Romain, fils de Pierre, fut élu pape le 1er septembre 855. Sa nomination ne fut pas exempte de troubles. Anastase, cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcel, protégé par les empereurs Lothaire et Louis, lui disputa la tiare. Ce cardinal avait été excommunié par le pape Léon IV, prédécesseur de Benoît, et déposé dans un concile. Benoît ayant été élu par le clergé, les grands et le peuple, aussitôt après la mort de Léon, des députés furent envoyés auprès des empereurs, pour obtenir le consentement accoutumé; mais ils rencontrèrent en chemin Arsène, évêque d'Eugubio, qui venait dans l'intention de protéger Anastase. Ces députés, intimidés ou séduits, rendirent le décret d'élection de Benoît. Ce pape envoya d'autres députés qu'Anastase fit lier et jeter en prison. Une troisième députation n'eut pas plus de succès. Les envoyés de l'empereur, accompagnés d'Anastase, entrèrent dans Rome à main armée, et l'intrus s'assit sur le trône pontifical, après en avoir fait ôter Benoît avec violence. Benoît, dépouillé de ses habits, chargé d'injures et de coups, fut donné en garde à deux prêtres déposés par le pape Léon pour leurs crimes. Ces violences jetèrent la consternation dans Rome. Le clergé, le sénat et le peuple s'assemblèrent dans l'église, et les députés de l'empereur y vinrent aussi. Ils présentaient aux évêques la pointe de leurs dards et de leurs épées, en disant avec fureur : « Rendez-vous et reconnaissez Anastase. » Ces menaces n'intimidèrent point les évêques, qui refusèrent constamment et de reconnaître et de sacrer Anastase. Tant de fermeté étonna les gens de l'empereur. Ils cédèrent à la résistance des évêques, aux vœux de tous les Romains; Anastase fut chassé à son tour, et Benoît, tiré de l'église où on le gardait prisonnier, fut ramené en triomphe au palais de Latran, au milieu des larmes de joie universelle et des cantiques de bénédictions. Benoît III n'occupa le saint-siége que deux ans et demi, et mourut le 10 mars 858. C'est entre Benoît III et son prédécesseur, Léon IV, que d'anciens chroniqueurs ont placé la fable de la prétendue papesse Jeanne.

BENOIT IV, Romain, fils de Mammole, d'une race noble, élu pape en 900, après la mort de Jean IX. Il fut consacré sans le consentement de l'empereur. On regardait en ce moment l'empire comme vacant, attendu qu'il était disputé par deux compétiteurs, Bérenger et Louis. Ce dernier l'emporta, et vint se faire reconnaître et couronner à Rome, en 901, où il tint un plaid solennel, assisté du pape et de tous les grands du royaume d'Italie. Benoît occupa le saint-siége pendant quatre ans et demi. Il mourut au mois d'août 904.

BENOIT V, Romain, élu pape en mai 964. Jean XII, son prédécesseur, protégé par l'empereur Othon le Grand, contre la tyrannie de Bérenger et de son fils Adalbert, s'était depuis montré ingrat envers son bienfaiteur, en se jetant dans le parti de ses ennemis. Othon, irrité contre Jean XII, avait convoqué à Rome un concile où ce pape avait été déposé, et où on lui avait donné pour successeur Léon VIII. L'empereur s'étant absenté de Rome, Jean XII y rentra, au moyen des intelligences qu'il avait conservées avec les Romains, et tint à son tour un concile, où il déposa Léon VIII; mais bientôt après Jean XII mourut, et sa faction se hâta de lui donner Benoît V pour successeur. Othon revint alors sur ses pas, mit le siége devant Rome, qui fut pressée par la

famine, et se rendit en recevant Léon et en abandonnant Benoît. Un nouveau concile remit Léon sur le siége pontifical, et Benoît y parut pour s'humilier et demander grâce à son rival victorieux. Il partit avec l'empereur qui retournait en Allemagne, et le remit à la garde d'Adaldague, archevêque de Brême et de Hambourg. Benoît V mourut dans cette dernière ville le 5 juillet 965. Léon VIII était mort à Rome trois mois auparavant.

BENOIT VI, Romain de naissance, fils d'Hildebrand, élu pape, à ce qu'on croit, le 22 septembre 972, après la mort de Jean XIII. Il n'occupa le saint-siége que dix-huit mois. L'absence de l'empereur Othon en Allemagne, et sa mort arrivée vers cette époque, rallumèrent dans Rome des factions funestes. Benoît VI fut pris et enfermé au château St-Ange par Centius ou Crescentius, fils de la fameuse Théodora, et, suivant quelques écrivains, du pape Jean X. On élut aussitôt Francon, qui prit le nom de *Boniface VII*. Cependant Benoît fut étranglé, d'autres disent empoisonné, dans sa prison, en 974. L'antipape Francon fut chassé lui-même aussitôt après la mort de Benoît VI.

BENOIT VII, élu pape le 28 décembre 975, succéda à Donus II. Il était parent d'Albéric, seigneur de Rome. Il paraît que le choix de Benoît VII déplaisait à l'Empereur. Il offrit la tiare à saint Mayeul, abbé de Cluni, qui la refusa. On ne connait aucun acte remarquable de Benoît VII, si ce n'est un concile, où l'on prétend que l'antipape Boniface VII fut de nouveau déclaré schismatique. Benoît VII est mort le 6 juillet 984, après huit ans et demi de pontificat.

BENOIT VIII, nommé Jean, évêque de Porto, fils de Grégoire, né à Tusculum, succéda à Sergius IV; il fut élu pape au mois de juillet 1012, en concurrence d'un autre Grégoire, dont la faction eut le dessous. Mais elle se releva bientôt, et Benoît, chassé de Rome, fut obligé d'aller en Saxe implorer le secours de Henri, roi d'Italie, depuis Empereur, et mis au nombre des saints. L'année suivante, le monarque passa en Italie, où il reçut, le jour de Noël 1015, la couronne impériale des mains de Benoît VIII, qu'il avait rétabli dans sa dignité. Henri promit au pape d'être le protecteur et le défenseur de l'Église, et fidèle en tout à lui et à ses successeurs. En 1016, les Sarrasins ayant fait une irruption en Toscane, s'emparèrent de la ville de Lune ou Luni, chassèrent l'évêque, et se rendirent maîtres du pays. Benoît VIII assembla aussitôt les évêques et les défenseurs des Églises, et leur ordonna de marcher avec lui contre les ennemis. En même temps il envoya une multitude de barques pour leur couper la retraite. Le succès répondit aux efforts de Benoît. Les Sarrasins furent taillés en pièces; leur roi se sauva avec peine; la reine fut prise et eut la tête coupée. Le pape partagea ses riches dépouilles avec l'Empereur. Le monarque sarrasin irrité envoya au pape un sac rempli de châtaignes, en lui signifiant que, l'année suivante, il reviendrait avec autant de soldats; Benoît répondit à ce défi par une allégorie du même genre, en envoyant au Sarrasin un petit sac plein de grains de millet. La même année, l'Italie eut une autre guerre à soutenir contre les Grecs qui avaient subjugué une partie de la province de Bénévent. Un seigneur normand, nommé *Raoul*, vint à Rome offrir le secours de son bras et de ses compagnons pour en chasser les ennemis. Benoît accepta cet appui, et le succès répondit aux espérances. C'est à cette époque qu'il faut rapporter les commencements de la gloire qui devait accompagner le nom des Normands dans cette partie de l'Italie. En 1020, le pape retourna encore en Allemagne, pour presser l'envoi de nouveaux secours contre les Grecs qui menaçaient Rome même. Henri y vint en personne avec son armée, et, appuyé par de nouveaux renforts de Normands, il obtint des victoires complètes. Le pape avait tenu précédemment un concile à Pavie, pour la réforme des mœurs des ecclésiastiques, à qui le mariage même fut défendu, suivant les décrétales de St. Sirice et de St. Léon. Le 10 juillet 1024, Benoît VIII mourut, au bout de douze ans de pontificat. Il ne paraît pas qu'il ait laissé d'ouvrages.

BENOIT IX, élu pape vers le mois de juin 1033, à l'âge de 12 ans. Il se nommait *Théophylacte*, était neveu du pape Jean XIX, à qui il succédait, et fils d'Albéric, comte de Tusculum. Cette famille, habituée à disposer de la tiare, l'acheta cette fois pour la placer sur la tête d'un enfant. Benoit IX la garda une première fois pendant 12 ans; mais l'infamie de ses mœurs, ses rapines et ses cruautés le rendirent odieux aux Romains; ils le chassèrent en 1045, pour élever à sa place Silvestre III, qui ne tint le saint-siége que trois mois. Benoit IX réussit alors à rentrer dans Rome avec le secours puissant de sa famille. Mais les mêmes causes de haine s'étant de nouveau élevées contre lui, il fut obligé de céder; il se retira pour se livrer tranquillement à ses plaisirs, et les Romains lui donnèrent pour successeur Jean Gratien, qui prit le nom de *Grégoire VI*, et fut installé pape le 8 avril 1045. Les désordres qui régnaient à Rome excitèrent le zèle du nouveau pontife; mais les moyens de répression qu'il employa firent naître les clameurs du peuple, accoutumé à la licence. On prétendit que Grégoire VI n'était monté au siége pontifical que par des voies simoniaques. On élevait des doutes sur la légitimité de ses pouvoirs, attendu que Benoît IX et Silvestre III existaient encore, et qu'ils n'avaient pas été légalement dépossédés. Enfin, on implora l'assistance de Henri le Noir, roi de Germanie, pour remédier à ces désordres. Henri vint en Italie, et tint un concile à Sutri, près de Rome, où l'élection de Grégoire VI fut déclarée irrégulière. Grégoire obéit sur-le-champ à cette décision, se dépouilla de ses ornements, et remit le bâton pastoral à Suidger, qui fut installé à sa place le jour de Noël 1046, et prit le nom de *Clément II*. Ce nouveau pape étant mort au bout de neuf mois, c'est-à-dire le 9 octobre 1047, Benoît IX rentra pour la troisième fois dans Rome le 8 novembre 1047, et s'y maintint jusqu'au 10 juillet 1048. Enfin, touché de repentir, il fit appeler Barthélemi, abbé de Grotta-Ferrata, lui confessa ses péchés, et lui en demanda le remède. Le saint directeur ne lui dissimula point qu'il était indigne du sacerdoce, et qu'il devait se réconcilier avec Dieu par la pénitence. Benoît suivit ce conseil, et renonça aussitôt à sa dignité. Dès ce moment, l'histoire semble le perdre de vue; et la fin de sa vie politique contribue à jeter de l'obscurité sur sa fin naturelle. On croit cependant qu'il mourut en 1054, dans ce même monastère de Grotta-Ferrata.

BENOIT X, antipape, nommé Jean, évêque de Vellétri, élevé au St.-siége par une faction tumultueuse, composée en grande partie de gens armés. Cette élection s'était faite nuitamment, au mois de mars 1058, au moment où le pape Étienne IX venait de fermer les yeux, et au mépris du conseil qu'il avait donné de ne rien terminer avant le retour d'Hildebrand, qu'il avait envoyé négocier en Allemagne. L'intrus qui avait été nommé était si ignorant, qu'il n'aurait pu expliquer un seul verset des psaumes. Les Italiens lui donnèrent le surnom de *Mincio* ou *Minchione*, qui signifie stupide. L'évêque d'Ostie se refusa à sacrer Benoît. On s'adressa à l'archiprêtre, qu'on amena de force et qu'on sut y contraindre. Hildebrand, étant revenu de son ambassade, fit procéder à une autre élection à Sienne. On nomma, au commencement de 1059, Gérard, qui prit le nom de *Nicolas II*. Benoît, ayant appris qu'il était question de le déposer dans un concile, fut touché de remords, vint se jeter aux pieds du pape, qui lui pardonna, et leva l'excommunication prononcée contre lui, à condition qu'il demeurerait à Ste.-Marie-Majeure, déposé de l'épiscopat et de la prêtrise. Le schisme fut ainsi terminé. L'usurpateur mourut dans le cours de l'année 1059. Il est compté cependant, comme Benoît X, dans la liste des papes légitimes.

BENOIT XI (St.), élu pape le 27 octobre 1303, après la mort de Boniface VIII. Il était fils d'un notaire de Trévise, nommé *Boccasio Boccasini*. Il fut élevé à Venise, où, étant très-jeune encore, il gagnait sa vie à instruire des enfants. Il se retira ensuite chez les frères prêcheurs, où il se distingua tellement par sa science et sa vertu, qu'il passa rapidement par toutes les charges, et fut sous-prieur, prieur, provincial, et enfin neuvième général de l'ordre. Ce fut Boniface VIII qui le fit cardinal. Il était connu sous le nom de *Nicolas* de Trévise; il était en outre évêque d'Ostie au moment de son exaltation. Pendant la durée de son pontificat, qui ne fut que de huit mois, Benoît XI répara quelques-uns des maux que l'on reprochait à la mémoire de son prédécesseur. Il reçut les envoyés de Philippe le Bel, qu'il releva des censures lancées par Boniface VIII. Benoît XI ne laissa subsister que treize excommunications de toutes celles prononcées par Boniface VIII, parmi lesquelles demeurèrent celles de Nogaret et de Sciarra Colonne. Benoît envoya à Florence le cardinal de Prato, pour tâcher de réconcilier les deux factions ennemies des Guelfes et des Gibelins. Cette négociation infructueuse fut encore troublée par un événement sinistre, la chute du pont sur l'Arno, qui était chargé d'une multitude de spectateurs. Benoît, porté par reconnaissance en faveur des frères prêcheurs, les autorisa, sous certaines restrictions, à exercer la prédication et la confession sans avoir recours à leur évêque. Il fit trois cardinaux, et tous trois furent pris dans cet ordre. Il mourut à Pérouse le 6 juillet 1304, âgé de 63 ans. On fit courir le bruit qu'il avait été empoisonné dans des figues que lui apporta un jeune garçon habillé en fille, et dont il mangea beaucoup. On a de lui des sermons, des commentaires sur l'Écriture sainte, et une lettre circulaire qu'il écrivit aux frères prêcheurs lorsqu'il fut élu général de l'ordre: cette lettre se trouve dans le tome IV du *Thesaurus novus anecdotorum* de Martène.

BENOIT XII, élu pape à Avignon le 20 décembre 1334. Il s'appelait *Jacques de Nouveau*, surnommé *Fournier*. Il était né à Saverdun, dans le comté de Foix; son père était boulanger, et c'est de là sans doute que lui venait le surnom de *Fournier*. Étant jeune, il avait embrassé la vie monastique dans l'abbaye de Boulbonne, de l'ordre de Cîteaux. Il vint étudier à Paris, où il était bachelier quand il fut élu abbé de Fontfroide du même ordre. Parvenu au doctorat, il fut fait évêque de Pamiers en 1317, puis évêque de Mirepoix; enfin cardinal par le pape Jean XXII, auquel il succéda huit ans après. Benoît XII fut nommé au refus du cardinal de Comminge, à qui la faction française voulait imposer pour condition de ne point aller à Rome. A peine élevé au siége pontifical, il reçut une députation des Romains qui le pressaient de revenir en Italie. Il n'en était pas éloigné, et voulait établir sa résidence à Bologne. Mais l'esprit de faction et de révolte qui troublait cette ville, le fit renoncer à son dessein. Il s'occupa donc de gouverner l'Église au lieu où la Providence l'avait placé. Les hérésies qui infestaient alors plusieurs pays, telles que celles des Vaudois en Lyonnais et en Dauphiné, celles des Fraticelles en Italie, et d'autres encore en Irlande et en Allemagne, fixèrent son attention, l'engagèrent à établir des inquisitions en plusieurs endroits, ou à invoquer le secours de la puissance séculière dans les États où l'inquisition n'était pas admise. Philippe de Valois, qui régnait alors en France, envoya proposer à Benoît XII de faire Jean, son fils aîné, roi de Vienne, de le faire lui-même vicaire de l'Empire en Italie, de lui donner les décimes des dîmes pendant dix ans, et tout le trésor de l'Église pour le secours de la terre sainte. Le pape et les cardinaux, effrayés de ces prétentions, cherchèrent alors à négocier avec l'empereur Louis de Bavière, qu'il s'agissait de relever des censures dont l'avait frappé Jean XXII. Mais l'accommodement ne put pas avoir lieu. Les rois de France et de Naples, d'un côté, le roi de Bohême et le duc de Bavière son gendre, de l'autre, s'y opposèrent par divers motifs; et de plus, Philippe avait saisi, dans tous ses États, les revenus des cardinaux. Les dispositions favorables de Benoît XII pour l'empereur Louis, se trouvant ainsi paralysées par la crainte du roi de France, l'Empereur convoqua une diète à Francfort, où il fut décrété en principe que la puissance impériale ne venait point du pape; et établit en fait que les procédures de Jean XXII étaient nulles, attendu qu'elles avaient été faites au préjudice de l'appel, que l'Empereur avait interjeté un futur concile dans le cours de l'année 1337. Le roi Philippe de Valois vint visiter Benoît XII à Avignon, et lui faire part du dessein qu'il avait d'entreprendre une nouvelle croisade. Ce prétexte fournit ensuite à ce même monarque, ainsi qu'au roi d'Angleterre, un moyen pour lever sur le clergé de leurs États des décimes, dont ils employaient les deniers à la guerre qu'ils se faisaient l'un à l'autre. Benoît écrivit à Philippe pour se plaindre de cette infidélité. Cette lettre est du 4 avril 1337. Le pape articulait les mêmes griefs contre le roi de Portugal. Il formait encore d'autres plaintes contre le roi de France, au sujet de l'extension et de l'abus du droit de régale. Benoît XII s'occupa aussi de la situation du roi d'Arménie, qui avait été obligé de se soumettre au soudan d'É-

gypte, et de lui prêter serment de fidélité. Il lui écrivit pour lui représenter que ce serment, extorqué par la violence, était contraire à la volonté de Dieu, à la justice et à la dignité royale. En conséquence, il l'en déchargea par l'autorité apostolique, dans sa lettre du 1er mai 1338. Vers ce même temps, Benoît XII reçut à Avignon une ambassade du grand kan des Tatars, et des lettres de quatre princes de la nation des Alains, qui demandaient à renouveler plus intimement leur alliance religieuse avec le pape. Benoît reçut avec honneur ces ouvertures, fit des présents aux députés, répondit d'une manière affectueuse à leurs princes, et envoya quatre frères mineurs, en qualité de nonces, en Tatarie. L'affaire de Sicile occupa également ses soins. Ce royaume, occupé par Pierre d'Aragon, lui était disputé par Robert, roi de Naples. Le pape se déclara pour celui-ci. Le clergé de Hongrie formait des plaintes contre les vexations des officiers du roi et des seigneurs. Ces plaintes supposaient au pape un droit sur le temporel des souverains, suivant les prétentions de Boniface VIII et la doctrine d'Augustin *Triomfe*. Benoît XII se contenta d'écrire au roi de Hongrie une lettre d'exhortation, en date du 20 septembre 1338. Au nord de l'Europe, d'autres affaires attirèrent aussi son attention. L'ordre Teutonique avait envahi quelques domaines appartenant au roi de Pologne, entre autres, Culm et la Poméranie. Benoît envoya deux nonces pour informer sur cette invasion qui intéressait l'Église, dont le roi de Pologne était regardé comme tributaire. L'ordre fut condamné par coutumace à restitution, à une indemnité de 194,500 marcs, et à 1,600 marcs de dépens, avec excommunication contre les auteurs du délit. Le roi de Suède, Magnus, après l'expulsion de Christophe, roi de Danemark, s'était emparé de la Scanie, et demandait au pape de lui confirmer la possession de cette province. Benoît XII lui répondit qu'il ne pouvait faire ce qu'il désirait, attendu que l'usage de tous ses prédécesseurs était de ne faire aucune concession de ces sortes de biens temporels, sans avoir cité ceux qui peuvent y être intéressés. Les objets de discipline et de dogme occupèrent pareillement les soins de Benoît XII. Il réforma les moines noirs et les frères mineurs. Il fut question de son temps de la réunion des Églises grecque et latine; mais cette tentative n'eut point de succès. Le pontificat de Benoît XII, qui dura sept ans et quatre mois, fut dénué de grands événements, mais rempli de travaux utiles à la religion. Benoît XII mourut le 25 avril 1342, et fut inhumé à Avignon. La statue de ce pape, que l'on voit au Vatican, porte deux couronnes à la tiare. Quelques auteurs pensent que ce fut Clément V, ou Jean XXII qui ajouta la seconde. Ce fut Boniface VIII. Benoît laissa plusieurs écrits qui ne sont pas imprimés; mais on conservait à Rome son *Traité de la vision béatifique,* qui paraît avoir été son principal ouvrage.

BENOIT XIII, élu pape le 29 mai 1724, succéda à Innocent XIII. Il était de l'illustre famille des *Ursins* ou *Orsini*. Il était né à Rome le 2 février 1649. Ses prénoms étaient *Pierre-François;* il prit ceux de *Vincent-Marie* en entrant dans l'ordre des dominicains de Venise, fut nommé cardinal en 1671, et fut successivement évêque de Manfredonia, de Césène, et enfin archevêque de Bénévent. Ce fut dans cette dernière ville que, le 5 juin 1688, un tremblement de terre pensa lui coûter la vie : la secousse renversa une partie du palais archiépiscopal. Un gentilhomme, qui était à ses côtés, fut écrasé. Le prélat fut précipité de l'appartement du second jusque sur la voûte de la cave, où quelques roseaux se croisèrent en tombant et formèrent une espèce de cintre qui le mirent à l'abri. Au bout d'une heure et demie, on parvint à le retirer des décombres, et le jour même il prêcha, le St. sacrement à la main. Bénévent fut réparé et embelli par ses soins. Benoît XIII porta sur le siége pontifical des vertus qui ont fait honorer sa mémoire. Il mourut le 21 février 1730, âgé de 41 ans, après un pontificat de cinq ans et huit mois. On a de lui : des *Homélies sur l'Exode,* qu'il avait prononcées étant archevêque de Bénévent, 2 vol. in-4°, Rome, 1724. Le 3e vol., publié en 1725, est d'un dominicain, que le pape avait chargé de compléter l'ouvrage. Sa Vie a été écrite en latin par Alexandre Borgia, archevêque de Fermo, et dédiée à Benoît XIV, Rome, 1741, in-4°.

BENOIT XIV, élu pape le 17 août 1740, succéda à Clément XII. Il s'appelait *Prosper Lambertini,* et sortait d'une famille illustre de Bologne, où il était né le 13 mars 1675. Son éducation fut remarquable par ses rapides progrès dans toutes les sciences. St. Thomas fut son auteur de prédilection pour la théologie. Il s'appliqua également au droit canonique et civil, devint clerc du fameux avocat Justiniani, et ne tarda pas à être fait lui-même avocat consistorial. On le fit ensuite promoteur de la foi. Passionné pour les sciences, pour les recherches historiques, pour les monuments des arts, Lambertini se lia avec tous les hommes célèbres de son temps. Il avait la plus haute estime pour le père Montfaucon qu'il connut à Rome. Clément XI le nomma chanoine de Saint-Pierre, et ensuite prélat. On le vit bientôt consulteur du saint office, associé à la congrégation des rites, et enfin Innocent XIII ajouta la place de canoniste de la Pénitencerie. Bientôt il fut appelé aux emplois du premier ordre. Benoît XIII lui donna l'évêché d'Ancône en 1727. Ce fut là qu'il développa des talents supérieurs et de grandes vertus. Sa conduite fut la même à l'archevêché de Bologne, dont il fut revêtu en 1732. Il ne souffrait point les actes de fanatisme, et s'y opposait même au risque de sa propre sûreté. Un étranger ayant été arrêté pour avoir tourné en ridicule quelques pratiques religieuses, il le prit sous sa protection, et le fit évader secrètement. Le chapeau de cardinal que Lambertini avait reçu de Benoît XIII, en 1728, lui donnait entrée au conclave de 1740, où les intrigues du cardinal de Tencin surtout retardaient l'élection au delà du terme accoutumé. Les cardinaux, excédés de fatigue, divisés par des factions à peu près égales, ne savaient à quel choix s'arrêter, lorsque Lambertini s'avisa de leur dire avec son enjouement ordinaire : « Si vous voulez un saint, nommez Gotti; un politique, Aldovrandi; un bonhomme, prenez-moi. » Ces mots, comme jetés au hasard, furent une illumination soudaine pour tout le conclave; les projets de Tencin furent déjoués, et Lambertini fut élu. Il prit le nom de *Benoît XIV;* mais on le désigne souvent sous celui de sa famille, qui a commencé sa célébrité. Il fit son principal ministre le cardinal Valenti, dont la perte lui causa ensuite les plus vifs regrets. C'était un homme du plus grand mérite, ainsi que les cardinaux Passionei et Quirini, que

Benoît XIV admit également dans son intimité. On sait aussi qu'il faisait un cas particulier de l'auteur de l'*Anti-Lucrèce*. L'état de l'Église et la position de la cour de Rome n'avaient pas échappé à la pénétration et à la prudence de Lambertini. Depuis la réforme, les foudres du Vatican ne faisaient plus trembler les souverains sur leurs trônes. Les pontifes avaient abdiqué de fait leurs prétentions à la suprématie temporelle. A ces grandes discussions, avaient succédé des contestations quelquefois ridicules, des controverses polémiques sur des points de théologie indifférents dans leur essence aux articles essentiels de la foi. La cour de Rome y avait pris parti, plutôt par condescendance que par intérêt personnel. Le foyer de ces disputes était principalement en France, où deux partis acharnés s'étaient divisés pendant le 17e siècle sur la doctrine de Molina et de Jansénius, et se déchiraient dans le 18e sur les articles de la trop fameuse bulle *Unigenitus*. Le formulaire et cette bulle n'en avaient pas moins compromis l'autorité des pontifes romains, en revêtant de leur sanction des excès qui se commettaient en leur nom. Les quatre articles de l'assemblée du clergé de 1682 dormaient dans un oubli apparent, et subsistaient toujours comme principe héréditaire dans le cœur des Français. Benoît XIV était digne de se mesurer avec toutes ces difficultés, qu'il avait su prévoir. Il fut consulté par la cour de France, et invité à s'expliquer sur ces refus de sacrements, qui tourmentaient des malheureux jusque sur leur lit de mort, et, presque toujours, d'après des délations obscures, qui servaient souvent des haines et des vengeances privées, sous le voile imposteur d'un zèle religieux. Benoît XIV, par sa lettre encyclique de 1756, décida qu'on ne pouvait refuser les secours spirituels qu'à ceux qui seraient *notoirement* convaincus d'être réfractaires ou désobéissants à la bulle *Unigenitus*. Un seul événement politique, en contact avec les anciennes prétentions de la cour de Rome, signala le pontificat de Benoît XIV; ce fut la guerre entreprise par la France et la Prusse coalisées, pour exclure la nouvelle maison d'Autriche de la dignité impériale. La majorité des électeurs s'étant déclarée pour le duc de Bavière, Benoît XIV lui envoya seulement un nonce pour le complimenter; mais la contestation une fois remise au sort des armes, le pape garda la plus stricte neutralité. Son attachement pour la France fut inaltérable. Il chercha également à obliger Marie-Thérèse, qui croyait, mais à tort, avoir à s'en plaindre, pour avoir marqué quelque prédilection à l'électeur de Bavière. Il accorda à cette princesse la suppression du patriarcat d'Aquilée, malgré l'opposition des Vénitiens; il lui permit de tolérer le culte des protestants dans ses États. Benoît XIV aimait les sciences et les lettres. Il fonda des académies à Rome; il envoya des gratifications à celle de Bologne; il fit mesurer un degré du méridien, relever l'obélisque du *champ de Mars*, bâtir l'église de St.-Marcellin, dont il traça lui-même le plan; exécuter en mosaïque les beaux tableaux de Saint-Pierre; traduire en italien les bons livres anglais et français; enfin, on avait commencé à imprimer, par son ordre, une Notice des manuscrits presque innombrables qui enrichissaient la bibliothèque du Vatican, et dont il avait augmenté lui-même le nombre jusqu'à 3,300. Benoît XIV protégeait les savants et les récompensait. Sa piété était sincère, mais éclairée et tolérante. Il s'appliqua à conserver le dogme et les bonnes mœurs, dont il donnait lui-même le plus louable exemple. Il réforma les jésuites en Portugal. Il confirma la bulle de Clément XI contre les cérémonies chinoises. Benoît XIV mourut le 3 mai 1758, après une maladie assez douloureuse. L'édition la plus complète des œuvres de Benoît XIV est celle de Venise, en 16 volumes, in-fol., précédée de la Vie de l'auteur. Elle est composée : du *Traité de la Béatification et de la Canonisation*, dont Baudeau a donné une analyse en français; du *Sacrifice de la Messe*, écrit d'abord en italien, et traduit en latin par l'abbé Giacomelli, Bologne, 1740; *De festis in honorem Christi et B. Mariæ*, traduit par le même de l'italien en latin; *Institutiones ecclesiasticæ; De Synodo diœcesanâ; Bullarium*, imprimé séparément à Venise, 1760, 4 vol. in-fol.; *Quæstionum canonicar. et moralium in materiis ad sacram congregationem spectantibus ab ipso propositarum et discussarum; Opera Miscellanea*. Outre les ouvrages compris dans cette grande collection, et qui tous avaient paru d'abord séparément, on a encore de Benoît XIV une édition du *Martyrologe* de Grégoire XIII, Rome, 1748, et quelques autres pièces.

BENOIT, antipape, connu sous le nom de Benoît XIII. Il s'appelait *Pierre de Lune*, et était né en Aragon d'une famille illustre. Il avait d'abord étudié la jurisprudence et le droit canonique. Il prit depuis le parti des armes, revint ensuite à ses premières études, et enseigna le droit dans l'université de Montpellier. Grégoire IX le fit cardinal en 1375. Le retour des papes à Rome avait commencé dans l'Église une dissension connue dans l'histoire sous le nom de *schisme d'Occident*. Le clergé s'était séparé en deux factions, dont l'une élisait le pape à Rome, et l'autre dans Avignon. Pierre de Lune s'était attaché au parti de Clément VII, siégeant à Avignon; il fut son légat en Espagne, où il le fit reconnaître dans le concile de Salamanque en 1387. Après la mort de Clément VII, Pierre de Lune fut choisi pour lui succéder, le 28 septembre 1394, par la faction avignonaise des cardinaux. L'université de Paris, dont les opinions étaient une autorité dans ces sortes d'affaires, avait proposé, dès le vivant de Clément VII et d'Urbain VI, une réunion des deux pontifes, pour soumettre leur droit respectif à l'arbitrage d'un concile général. Clément VII avait rejeté cet acte conciliatoire. Les cardinaux avignonais assurèrent Charles VI que le pape qu'ils allaient élire consentirait à l'union et même à la cession, si elle était jugée nécessaire. Pierre de Lune ratifia lui-même cette convention; mais il ne tarda pas à manifester le dessein de l'éluder. Les ambassadeurs de Charles VI, qui étaient les premiers princes de son sang, accompagnés de quelques membres de l'université, ne purent engager Benoît à exécuter fidèlement sa promesse, relative à l'union. Il ne restait plus à tenter que la voie de la cession. Tous les princes chrétiens s'y déterminèrent, à l'exception du roi d'Aragon; mais les tentatives qu'ils firent auprès de Boniface IX, qui siégeait à Rome, furent également inutiles. Benoît surtout fulminait contre l'université de Paris, qui interjetait appel de ce pape à un autre pape reconnu par l'Église universelle. Cet état de choses nécessita un concile national en France, où il fut résolu de se soustraire à

l'obéissance de Benoît. Le roi ratifia la décision du concile, et l'édit de soustraction fut enregistré au parlement le 19 août 1398. Cet édit ordonne qu'il sera pourvu à la collation des bénéfices, suivant le droit commun, par l'élection des chapitres, ou par la collation des ordinaires. Cet exemple ayant été suivi dans toute l'Europe, dix-huit des cardinaux du parti de Benoît l'abandonnèrent; deux seuls lui restèrent fidèles. Il ne fut plus regardé partout que comme un schismatique dangereux et turbulent, et il fut résolu de s'emparer de sa personne. Le maréchal de Boucicault fut chargé de cette expédition. Il se rendit sans peine maître d'Avignon. Benoît ne fut point déconcerté par ces succès. Il se retira dans le château avec les troupes aragonaises, que lui avait amenées son frère Rodrigue de Lune, et il y fut assiégé pendant tout l'hiver, et pressé par les rigueurs de la famine. Le maréchal cependant reçut ordre de convertir le siége en blocus, et de laisser entrer des provisions dans le château, sans néanmoins en rien laisser sortir. Benoît, ainsi resserré, ne perdit point courage. Il concerta, avec un gentilhomme normand, appelé *Robinet*, ou *Robert de Braquemont*, les moyens de s'évader. Il y parvint, et une escorte de 500 hommes qui l'attendait hors de la ville, lui aida à se réfugier à Château-Raynard, petite ville peu distante d'Avignon. Cet événement changea la fortune de Benoît. Les cardinaux qui l'avaient abandonné vinrent lui demander pardon en se jetant à ses pieds, et rentrèrent en grâce. La France, en proie aux factions des princes qui se disputaient et s'enlevaient tour à tour la tutelle du malheureux monarque, était en ce moment gouvernée par le duc d'Orléans, qui la remit sous l'obédience de Benoît. Ce pontife vint aussi à bout de rengager le roi de Castille dans ses intérêts, et de faire donner à son neveu, Pierre de Lune, l'archevêché de Tolède, le plus riche de la chrétienté. Cependant il ne négligeait point de pourvoir à sa sûreté personnelle; une forte garde l'accompagnait à l'église, et l'environnait même à l'autel. Il témoignait en même temps le désir extrême d'accomplir l'acte d'union, et envoya pour cet effet des députés à Boniface IX, qui se refusa à ses propositions. Innocent VII, successeur de Boniface, fit les mêmes réponses aux mêmes instances; et enfin Grégoire XII, qui avait témoigné tant d'ardeur pour des mesures conciliatoires, rejeta toute espèce d'arrangement. Benoît n'était pas fâché au fond de ces résistances des papes romains, qui autorisaient ses propres refus; mais l'université ne se laissa point tromper par ces défaites astucieuses. Elle provoqua une seconde fois la soustraction à l'obédience de Benoît. Charles VI en fit suspendre pour un moment l'exécution, et envoya une ambassade solennelle aux deux papes. Benoît répondit à tous ces actes par une excommunication furieuse, et du monarque, et de l'université, et de tous ceux qui auraient gardé la neutralité. Cette bulle fut déchirée dans le conseil du roi, et ceux qui l'avaient apportée furent punis. Le pape de Rome, Grégoire XII, ne se conduisait pas mieux. Tant d'excès fatiguaient et révoltèrent enfin tous les esprits, et le malheur commun rapprocha toutes les opinions. Les cardinaux des deux obédiences, réunis à Livourne, s'adressèrent au roi de France pour le prier de concourir avec eux à l'extirpation du schisme. Le seul moyen raisonnable était l'assemblée d'un concile œcuménique. Benoît et Grégoire refusèrent, chacun de leur côté, de comparaître au concile, qui fut indiqué à Pise, et s'ouvrit le 25 mars 1409. Après les procédures préliminaires, les deux contendants, Benoît et Grégoire, furent déclarés schismatiques, et remplacés par Alexandre V. L'un et l'autre pontife méprisèrent le décret du concile. Benoît, qui conservait dans son obédience les royaumes d'Aragon, de Castille et d'Écosse, abandonna le séjour d'Avignon, et se retira d'abord à Collioure, et ensuite à Peniscola, petit château dans le royaume de Valence, où il conserva un fantôme de puissance. Le schisme n'étant pas entièrement éteint, il fallut recourir de nouveau à l'autorité d'un concile œcuménique, auquel consentirent enfin les puissances qui tenaient encore pour le parti de Benoît. Ce concile fut celui de Constance, qui eut lieu en 1414, et l'un de ses principaux actes fut d'élire pour pape Othon Colonne, qui prit le nom de *Martin V*. Il déclara ensuite Benoît hérétique, parjure, schismatique, et, comme tel, déposé et dégradé de toutes ses dignités. L'obstiné vieillard n'obéit pas davantage à cet irrévocable décret. Il ne se rendit pas non plus aux instances d'une ambassade solennelle qui lui fut envoyé pour l'inviter à céder. Il comptait sur la versatilité d'Alphonse, roi d'Aragon, qui en effet revint à son parti, après s'être brouillé avec Martin V. Ce nouveau retour de faveur endurcit de plus en plus Benoît dans sa rébellion, jusqu'à la fin de sa vie. Il mourut à Peniscola, le 17 novembre 1424, à l'âge de 90 ans, sans avoir cédé sur un seul point de ses prétentions : il prit même des précautions pour continuer le schisme après lui; il fit promettre avec serment aux deux cardinaux qui lui restaient, d'élire un autre pape en sa place, ce qu'ils exécutèrent.

BENOIT, écrivain anglais, fit ses études à Oxford, embrassa la règle de St.-Benoît, devint prieur du monastère de Cantorbéry, reçut en 1177 de Henri II l'abbaye de Peterborough, fut chancelier de Richard Ier, et mourut vers 1200. Outre une *Vie de Thomas Becket*, son ami, citée par Leland avec éloge, mais qui paraît inédite, on a de lui : *De vitâ et gestis Henrici II et Richardi I*, Oxford, 1735, 2 vol. in-8°, qui font partie de la belle et rare *Collection* d'histoires anglaises publiée par Hearne.

BENOIT (René), curé de St.-Eustache à Paris, connu par son dévouement à Henri IV, était né à Savenières près d'Angers, en 1521. Confesseur de Marie Stuart, il accompagna cette princesse, en 1561, à son départ pour l'Écosse. En 1566, il fit paraître une traduction française de la *Bible* qui fut censurée par la Sorbonne, à raison de sa ressemblance avec la version de Genève; et plus tard il fut exclu de la faculté de théologie par un décret qui reçut l'approbation de la cour de Rome. Nommé curé de St.-Eustache en 1569, l'autorité qu'il acquit sur ses paroissiens lui fit donner le sobriquet de *Pape des halles*. En 1587 il fut fait professeur royal en théologie au collége de Navarre; et l'année suivante il eut l'imprudence de réimprimer sa traduction de la *Bible*, précédée de son *Apologie*. C'était une provocation à ses adversaires, qui recommencèrent à l'accuser d'hérésie. Pour échapper aux persécutions des Ligueurs, il alla chercher, en 1591, un asile dans le camp de Henri IV. Il gagna la confiance de ce prince, qu'il contribua beaucoup à faire rentrer dans l'Église, et qui le choisit pour son confes-

seur. Présenté par le roi pour l'évêché de Troyes, il ne put obtenir l'expédition de ses bulles, donna sa démission en 1604, et mourut à Paris le 7 mars 1608. Indépendamment de sa version de la Bible, dont la meilleure et la plus belle édition est celle de 1588, 2 vol. in-4°, Benoît a publié un grand nombre d'écrits de controverse et de circonstance.

BENOIT (Guillaume), jurisconsulte, professeur de droit à Cahors, et conseiller au parlement de Toulouse, mort en 1520, est auteur d'un *Traité sur les Testaments*, 1582.

BENOIT (le P. Jean), né à Carcassonne en 1632, fit ses études à Toulouse, y prit l'habit religieux en 1650, se fit un nom dans le Midi par son talent pour la chaire, et mourut le 8 mai 1705. Il est auteur d'une *Histoire des Albigeois et des Vaudois*, Paris, 1691, 2 vol. in-12, et d'une *Vie de St.-Dominique*, Toulouse, 1693, in-12.

BENOIT (Élie), ministre protestant, né à Paris en 1640, réfugié à Delft après la révocation de l'édit de Nantes, y fut pasteur de l'Église wallonne, et mourut en 1728. On a de lui plusieurs ouvrages, le principal est l'*Histoire de l'édit de Nantes*, Delft, 1693-96, 5 vol. in-4°; *Mélanges de remarques critiques* (contre Toland), Delft, 1712, in-8°, recherchés.

BENOIT (le P.), savant maronite, dont le nom de famille était *Ambarach*, né en 1663, à Gusta dans la Phénicie, alla faire ses études à Rome, et retourna en Orient pour y prêcher la doctrine catholique. L'Église maronite d'Antioche l'envoya une seconde fois en députation à Rome pour y terminer quelques affaires. Il se disposait à retourner dans son pays, lorsque le duc de Florence l'attira dans cette ville pour mettre en ordre les caractères que Ferdinand de Médicis avait fait fondre pour l'impression des livres écrits en langues orientales. Il se fit jésuite à 44 ans, et fut appelé à Rome par Clément XI, pour concourir à la révision des textes sacrés. Il entreprit une édition de *St. Éphrem*, dont le 2e vol. était sous presse lorsqu'il mourut le 22 septembre 1742.

BENOIT (Jérôme), graveur, né à Soissons en 1721, mort en 1770, a gravé des estampes pour les libraires, plusieurs sujets de batailles et autres.

BENOIT (Michel), jésuite, né à Autun le 8 octobre 1715, dirigea ses études vers les mathématiques, l'astronomie et la physique, fit partie de la mission de Pékin en 1745, fut chargé par l'empereur Kien-Long d'exécuter plusieurs travaux hydrauliques, fit connaître à ce prince les usages du télescope à réflexion, ceux de la machine pneumatique, la gravure au burin et à l'eau-forte, les presses en taille-douce, etc., et mourut le 23 octobre 1774.

BENOIT (Françoise-Albine PUZIN de la MARTINIÈRE, femme), romancière, née à Lyon en 1724, morte vers 1799, a publié quelques comédies non représentées et un assez grand nombre de romans, dont les plus connus sont: *Lettres du colonel Talbert*, 1766, 4 parties in-12; et les *Aveux d'une jolie femme*, 1782, in-12. On a encore de Mme Benoît: *Journal en forme de lettres*, etc., 1757; *Mes principes*, 1759; *Céliane*, 1766; *Agathe et Isidore*, 1768; *Sophronie*, 1769, etc.

BENOIT (Vincent Vernier), publiciste, naquit en 1769 à Dôle, et termina ses études à Paris, au séminaire de Saint-Lazare. La lecture des ouvrages philosophiques lui inspira la plus vive antipathie pour l'état ecclésiastique. Il se chargea d'abord d'une éducation, et fut ensuite employé dans diverses administrations. Admis en 1805 dans les bureaux de la secrétairerie d'État, il obtint la confiance de M. Maret qu'il accompagna dans ses voyages et dans toutes les campagnes où ce ministre suivit Napoléon. Après la bataille de Waterloo, Benoît eut la direction des bureaux du gouvernement provisoire. Inquiété par la police royale à raison de ses anciennes liaisons, il se rendit à Genève; mais la police l'y suivit, et dans le temps qu'il se disposait à quitter cette ville, il fut remis dans les mains de la gendarmerie française et conduit dans les prisons de Bourg, où il subit une assez longue détention. Placé depuis en surveillance à Orléans, il reçut l'autorisation de revenir à Paris. En 1817, il fut un des collaborateurs de la *Bibliothèque historique*, où il inséra contre le clergé catholique un article très-violent et qui donna lieu à un procès. Il mourut du choléra, le 12 avril 1832. On a de lui: *De la liberté des cultes et des concordats*, Paris, 1818, in-8°; *De la liberté religieuse*, ib., 1819, 1825, in-8°; traduit en espagnol par Marchena, Montpellier, 1820, in-8°.

BENOIT (Alexandre). *Voyez* **BENEDETTI**.

BENOIT (Jean). *Voyez* **BENEDICTUS**.

BENOIT (Gentien). *Voyez* **GENTIEN**.

BENONI (le P.), religieux franciscain, se déclara en faveur de la révolution qui éclata à Naples en 1798 lors de l'invasion française. Il prêcha au milieu de la place publique, l'Évangile et le crucifix en main. Le cardinal Ruffo le fit condamner à mort avec un autre moine de son ordre après la reprise de Naples.

BENOZZO GOZZOLI, peintre, né en 1400. Élève de Frà Giovanni da Fiesole, et imitateur de Masaccio, cet artiste excella dans la représentation de beaux et vastes édifices, du paysage, des animaux, et dans l'expression d'idées joyeuses, d'objets agréables et pittoresques. Il peignit dans la chapelle du palais Ricardi, à Florence, une *Gloire*, une *Nativité* et une *Épiphanie*. Benozzo fit le voyage de Rome et laissa de ses tableaux à l'Ara-Cœli, à Sainte-Marie-Majeure, etc. A son retour, il se fixa à Pise où l'on voit ses meilleurs ouvrages. Les immenses peintures à fresque qu'il exécuta au Campo-Santo sont très-remarquables. Benozzo les termina dans l'espace de deux ans; elles offrent la création du monde jour par jour. Benozzo Gozzoli termina sa carrière à l'âge de 78 ans.

BENSERADE (Isaac de) naquit, en 1612, à Lyons-la-Forêt, petite ville de la haute Normandie. Comme sa mère se nommait *Laporte*, il se prétendit allié au cardinal de Richelieu, qui, sans trop approfondir la chose, lui fit une pension assez considérable, et lui aurait peut-être fait faire un grand chemin dans l'Église, s'il n'eût trop souvent déserté la Sorbonne pour l'hôtel de Bourgogne, où il allait faire sa cour à la Bellerose, fameuse comédienne du temps. Ce fut par suite de cette liaison qu'il composa plusieurs pièces de théâtre, *Cléopâtre*, *la Mort d'Achille*, *Iphis et Iante*, *Gustave ou l'Heureuse Ambition* et *Méléagre*, imprimées à Paris, de 1636 à 1641, in-4°. Après la mort du cardinal de Richelieu, un méchant quatrain sur cette mort lui fit perdre sa pension. L'amiral

de Brezé, autre allié maternel qu'il s'était donné, l'emmena avec lui sur sa flotte, et fut tué sous ses yeux. De retour à la cour, il obtint du cardinal de Mazarin plusieurs pensions sur des bénéfices ecclésiastiques, ce qui, joint aux bienfaits de la reine mère et de quelques dames riches et libérales, lui composa un revenu d'environ 12,000 livres, et le mit en état d'avoir un carrosse, sorte de luxe alors très-inusité parmi les poëtes. La source de sa fortune et de sa réputation à la fois, fut l'ingénieuse facilité avec laquelle il composait des vers pour le roi et les personnes distinguées qui figuraient dans les ballets de la cour. On sait que son sonnet de *Job* et celui de Voiture à *Uranie* divisèrent la cour en deux partis, nommés *Jobelins* et *Uranins*, et ayant à leur tête, l'un le prince de Conti, l'autre la duchesse de Longueville, sa sœur. Benserade publia ensuite les *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux, Paris, 1676, in-4°. Cet ouvrage, orné de figures, pour lequel le roi avait donné 10,000 livres, tomba aussitôt qu'il parut; les curieux le recherchent encore, mais pour les gravures seulement. Benserade mit ensuite en quatrains environ 200 fables, dont 39 ont été gravées dans le *Labyrinthe de Versailles*. Ce fut son dernier ouvrage; dégoûté du monde, il se retira à Gentilly, et consacra ses derniers vers à la religion. Tourmenté de la pierre, il résolut de se faire tailler; mais un chirurgien, en voulant lui faire une saignée de précaution, lui piqua l'artère, et, au lieu de travailler à arrêter le sang, prit la fuite. Il mourut quelques heures après, le 19 octobre 1691, âgé de près de 80 ans. Il était de l'Académie française depuis 1674. Il était homme à bons mots, ou plutôt à jeux de mots et à turlupinades. Ses OEuvres, comprenant ses vers pour les ballets, ses chansons, ses sonnets et un choix de ses rondeaux tirés d'Ovide, ont été imprimées en 2 vol. in-12, Paris, 1697.

BENSI (Jules), peintre génois, né en 1601, mort en 1668, était très-habile à rendre les reliefs et la perspective.

BENSI (Bernard), jésuite, né à Venise le 16 juillet 1688, mort en 1760, a publié plusieurs ouvrages de théologie, dont les plus remarquables sont : *Praxis tribunalis conscientiæ*, Bologne, 1742; et *Dissertatio de casibus reservatis*, Venise, 1743. Ce dernier ouvrage fit beaucoup de bruit, et l'auteur fut forcé d'en publier une rétractation.

BENSON (George), né en 1699, théologien anglais dissident, pasteur à Abington, et ministre d'une congrégation de non conformistes à Londres, où il mourut en 1762, généralement estimé pour son esprit de tolérance, son savoir et sa piété, a donné des *Paraphrases* sur les épîtres de saint Paul, 1751; une *Histoire de la fondation du christianisme*, 1756; un *Traité de l'excellence de la religion chrétienne*, 1759, 2 vol. in-8°, traduit en latin et en allemand; des *sermons*, des *lettres*, etc.

BENT (Jean van der), peintre, né à Amsterdam en 1650, eut pour maîtres, d'abord Pierre Wouwermans, et ensuite Vanden Velde. Il mourut de chagrin en 1690, parce que l'hôte chez lequel il demeurait lui avait volé une somme de 4,000 florins.

BENTABOLE (Pierre), avocat, embrassa avec ardeur les principes de la révolution, et fut nommé d'abord procureur général du département du Bas-Rhin, puis député à la Convention : il y vota pour toutes les mesures violentes, et fut un des antagonistes les plus ardents des *girondins*. Après le 31 mai, il fit mettre hors de la loi Félix Wimpfen, commandant des troupes du Calvados, et fut ensuite envoyé à l'armée du Nord. Lorsque les *girondins* furent décrétés d'accusation, il s'opposa à ce que Ducos, Boyer-Fonfrède et Vigée, parlassent à la tribune. Le 8 thermidor (juillet 1794), il se déclara contre Robespierre, et entra le 5 octobre suivant au comité de sûreté générale. Membre du conseil des Cinq-Cents, il persista dans les mêmes idées de modération. Il mourut à Paris le 22 avril 1798.

BENT-AICHAH, fille d'Ahmed, poëte arabe, cultiva la poésie et l'éloquence, brilla dans les académies de Cordoue, et mourut en 1009 (400 de l'hégire).

BENTHAM (Thomas), théologien anglais, né en 1513 dans le Yorkshire, était très-versé dans la connaissance des langues latine, grecque et hébraïque; il fut, à cause de son attachement au protestantisme et de ses actes de violence, destitué de sa place de professeur à Oxford, se retira en Suisse, rentra en faveur sous Élisabeth, qui lui donna l'évêché de Coventry, fut nommé professeur de théologie à Londres, puis créé docteur, et mourut dans le comté de Stafford en 1578. Outre quelques ouvrages inédits, on a de lui : *les Psaumes et les livres d'Ézéchiel et de Daniel*, traduits en anglais dans l'édition de la *Bible* publiée par ordre d'Élisabeth.

BENTHAM (Jacques), antiquaire, né à Ély en 1708, d'abord ministre dans les comtés de Cambridge et Norfolk, puis prébendier du chapitre d'Ely, a donné l'*Histoire* et les *Antiquités* de l'église cathédrale de cette ville, depuis sa fondation en 673 jusqu'en 1771, Cambridge, 1771, in-4°, ouvrage estimé. Il mourut en 1794.

BENTHAM (Édouard), frère du précédent, mort en 1776, professeur de théologie à Hereford, a laissé quelques *Sermons* et des *Traités* sans valeur.

BENTHAM (Jérémie), célèbre publiciste anglais, naquit à Londres, en 1748. Son père, qui comme lui s'appelait Jérémie, nom d'un de leurs ancêtres, banquier sous Charles II, était attorney : son aïeul paternel avait été chargé des mêmes fonctions, et de plus il était clerc de la compagnie des notaires. Sir Samuel Bentham, mort général au service de Russie, le 30 avril 1831, était son frère. En sa qualité de fils aîné, Jérémie fut destiné à suivre la même carrière que son père et son aïeul. Dès l'enfance il avait manifesté des dispositions rares. A trois ans il lisait l'histoire d'Angleterre de Rapin-Thoyras; à sept il comprenait Télémaque en français; à treize, après s'être distingué au collége de Westminster, il fut admis dans celui de la Reine, à Oxford, et y soutint une discussion publique, dans laquelle la finesse de ses remarques, la précision de son langage excitèrent la surprise et les applaudissements de tout l'auditoire. Trois ans après, il fut reçu bachelier, et, à vingt ans, devenu maître ès arts, il était cité comme le plus jeune gradué qu'eussent vu les universités. Il entra ensuite à Lincoln's Inn, et en 1772 il débuta au barreau. Mais déjà sa vocation était bien plus d'observer que de mettre à profit les vices des lois et de l'organisation judiciaire. La vue de tout ce qui se passait dans l'enceinte de la justice lui inspira bientôt un profond dégoût, non pour la science ju-

diciaire, mais pour l'exercice de la profession qui se joue si bien de l'insuffisance et des bizarreries de la loi par l'astuce de la chicane. Il voua sa vie à une tâche bien autrement difficile, celle de reconnaître et de démontrer au monde le vice de toutes les institutions législatives, et de provoquer par des convictions rationnelles les réformes que commandent le bien de l'humanité et le progrès des lumières. Dès l'année 1776, Bentham s'était signalé par ses *Fragments sur le gouvernement.* Cette brochure était surtout dirigée contre les principes de Blackstone, dont il louait l'exactitude à exposer les lois telles qu'elles sont, mais auquel il reprochait de ne jamais indiquer les lois telles qu'elles devraient être. Bentham s'appliquait sans relâche à connaître le réel des lois, leurs vices, la cause de ces vices, ainsi que leur connexion, et à en chercher le remède. Dans le laps de temps qui s'écoula entre son début au barreau et la révolution française, il fit trois voyages sur le continent, principalement à Paris, où il forma une liaison intime avec Brissot, dont le caractère offrait quelques points de contact avec le sien, et qui alors conçut le projet de se fixer à Londres pour y diriger un écrit périodique, sous le titre de *Correspondance universelle sur les points intéressants du bien-être de l'homme et de la société.* Cependant l'entreprise ne réussit point : Brissot fut même arrêté par suite des dettes contractées pour ce journal. L'intervention généreuse d'un ami qui paya tout lui rendit la liberté ; et l'on supposa généralement que cet ami était Bentham. De retour à Paris, Brissot ayant acquis une grande influence par les événements, fit nommer son ami citoyen français et membre de la seconde assemblée nationale. De 1784 à 1788, Bentham avait accompli un grand voyage européen. Traversant la France par Montpellier et Marseille, il était parti de Gênes pour Florence, où il passa plusieurs jours. Là, ayant fait rencontre d'un de ses amis, propriétaire et capitaine d'un navire qui allait à Smyrne, il quitta la Toscane avec lui, et se dirigea vers l'Orient. Un coup de vent les mit en danger dans les parages de Mitylène : ils débarquèrent enfin sur la rive d'Asie, et Bentham passa trois semaines à Smyrne. De là un bâtiment turc le transporta dans la capitale des Ottomans. Son séjour à Constantinople fut de près de deux mois. Au bout de ce temps, il prit par mer la route de la Russie, et arriva au chef-lieu du gouvernement des Slobodes d'Ukraine, Kharkov, où son frère commandait un bataillon franc ; mais, parti récemment pour une expédition du côté de la Tauride et de Kherson, il était retenu par la nécessité de défendre le pays contre la soudaine irruption du capitan-pacha. Bentham mit cette absence à profit, en écrivant ses *Lettres sur les lois relatives à l'usure* et la première partie du *Panoptique.* Il revint, par la Pologne, l'Allemagne et les Provinces-Unies, à Londres, où il arriva en février 1788, ayant parcouru presque toute l'Europe. Quatre ans après, son père mourut, lui laissant une fortune plus que suffisante pour assurer son indépendance. C'est surtout à partir de ce temps que Bentham arrangea sa vie de manière à se livrer commodément et fructueusement à ses méditations sur les lois. Il n'avait encore publié que huit brochures et un grand ouvrage, le *Panoptique,* 2 vol. in-8° : les trentes années suivantes devaient le voir produire dix fois autant de volumes. Penseur profond, mais écrivain inhabile, toutes ses réflexions, à mesure qu'il les faisait, étaient jetées sur le papier, sans liaison, sans méthode. Le hasard mit sur son chemin le ministre genevois Dupont, qui, forcé de quitter sa patrie pour la France et ensuite la France pour l'Angleterre, était devenu bibliothécaire du marquis de Lansdowne. Bentham et Dumont se virent à Bowood, résidence du marquis, et bientôt ils s'apprécièrent. Dumont consentit à mettre en ordre les feuilles volantes de Bentham ; et c'est à cette association qu'est due la promulgation des idées du savant anglais. Le premier fruit de cette union de travaux fut une critique du plan proposé par le comité de l'assemblée constituante pour l'organisation de la justice en France. Ce morceau, dont les principales idées entrèrent depuis, avec de larges développements, dans son grand *Traité de l'organisation judiciaire et de la codification,* parut alors en quatre lettres dans le *Courrier de Provence,* journal qu'avait commencé Mirabeau. En 1802, Bentham profita de la paix que le traité d'Amiens donnait à l'Europe, pour se rendre de nouveau à Paris ; et ce fut pendant son séjour dans cette ville que l'Institut, classe des sciences morales et politiques, le comprit parmi ses membres. En 1825, il revint encore en France, et il y fut reçu avec enthousiasme. Amené un jour par le hasard à la cour de cassation, il vit tout le corps des avocats se lever à son approche, et le tribunal lui donner une place d'honneur. Tandis que le comte de Toréno lui demandait son avis sur le code pénal donné à l'Espagne, par les cortès, le roi de Bavière, auquel il faisait hommage d'un projet de Code, lui répondait qu'il avait communiqué cet ouvrage à une commission qui ne manquerait pas de profiter de l'expérience d'un esprit aussi judicieux, etc. Bentham venait de mettre la dernière main au 3ᵉ vol. de son Code constitutionnel, lorsqu'il fut atteint de la maladie qui l'enleva au monde le 6 juin 1832. Les ouvrages de Bentham sont nombreux : *Introduction aux principes de morale et de jurisprudence,* 1789, Londres, in-4° ; ibid., 1823, 2 vol. ; *Traités de législation civile et pénale,* Paris, 1802, 3 vol. in-8° ; seconde édition, 1820 ; *Théorie des peines et des récompenses,* Paris, 1812, 2 vol. in-8° ; troisième édition, 1826 ; traduite en espagnol, à Paris, première édition, 1825 ; seconde édit., 1826, 4 vol. in-18 ; traduit en anglais, 1825 et 1829, in-8° ; le traducteur, qui s'intitule *A friend* (un ami), a profité de quelques parties écrites originairement en anglais, et qui en conséquence appartiennent à Bentham : l'ouvrage a été scindé en deux parties différentes ; l'une porte le titre de *Rationale of recompense,* 1825, l'autre de *Rationale of Penality,* 1829 ; celui-ci, en effet, ne traite que de la pénalité, celui-là que des récompenses ; *Pièces relatives à la codification et à l'instruction publique,* Londres, 1817, 1 vol. in-8° ; *Traité des preuves judiciaires,* Paris, 1823, in-8° ; traduit en espagnol, 1825, 4 vol. in-18 ; *De l'Évidence judiciaire, spécialement appliquée à la pratique anglaise,* Londres, 1827, 5 forts vol. in-8° ; *Panoptique* ou *Maison d'inspection,* Londres, 1791, 2 vol. in-12 ; *Code proposé à toutes les nations qui professent des idées libérales,* Londres, 1822, 72 pages in-8°, traduit en français la même année ; *Code constitutionnel,* Londres, 1830 ; *Essai sur la Tactique des assemblées politiques,* Genève, 1816, 2 vol. in-8° ; seconde édition, Paris, 1822, traduite en es-

pagnol, 1824, 2 vol. in-18; *Déontologie* ou *Théorie des devoirs,* Paris, 1833, Bruxelles, 2 volumes in-18. Les autres ouvrages de Bentham, tous écrits en anglais, sont : *Fragment sur le gouvernement,* Londres, 1776 ; *Coup d'œil sur le bill relatif aux travaux forcés,* Londres, 1778 ; *Défense de l'usure,* Londres, 1787 ; traduite en français, Paris, 1827 ; *Esquisse d'un Code pour l'organisation judiciaire de la France,* Londres, 1791 ; *Essai sur la tactique des corps politiques,* 1791, in-4° ; *Lettre à un membre de la convention nationale,* 1792 ; *Émancipez vos colonies,* Londres, 1793 ; *Finances sans charges ou échutes au lieu de taxes,* Londres, 1795 ; *Protestations contre les taxes,* 1796 ; *Plan d'administration* pour les pauvres, 1797, traduit en français par Duquesnoy ; *Lettres à lord Pelham,* 1802 (sur Botany-Bay dont il blâme beaucoup l'établissement) ; *Plaidoyer pour la constitution,* 1803 ; *Réforme écossaise,* 1806 ; *Défense de l'économie contre Burke,* 1810-1811 ; *Éléments de l'art d'assortir un jury ; Sur la loi relative à la conviction,* 1812 ; *Ne jurez pas,* 1813 (contre le serment qu'il attaque comme inutile, abusif et antichrétien) ; *Tableau des motifs et des sources des actions,* 1817 ; *Chrestomathie,* 1817, 2 vol. in-8° ; *Considérations sur l'Église d'Angleterre et son catéchisme,* vol. de 800 pages, notes, etc. ; *Plan d'une réforme parlementaire,* 1817, in-8° de 400 pages ; *Bill de réforme radicale,* 1819, avec notes ; *Observations sur les restrictions et prohibitions apportées au commerce,* 1820 ; *Traité sur les affaires d'Espagne et de Portugal,* 1821 ; *Lettres au comte de Toreno sur le code pénal des cortès,* 1822 ; *La vérité contre Ashurt,* 1822 ; *Principes fondamentaux d'un Code constitutionnel pour chaque État,* 1823 ; *Traité des déceptions* (*The Book of fallacies,* etc.,) 1824, (publié par un ami) ; *Dénonciations qui concernent lord Eldon,* 1827 ; *Pétitions en faveur de la justice et de la codification,* 1830 ; *J. Bentham à ses concitoyens les Français, sur la peine de mort ; J. Bentham à la chambre des pairs de France ; Déclaration de principes des candidats parlementaires ; Du bill de banqueroute,* etc., 1832. Une édition des œuvres complètes de Bentham a été publiée à Bruxelles, 5 vol. in-8°, 1841.

BENTINCK (Charles), major des gardes hollandaises, général d'infanterie et commandant de l'ordre Teutonique, combattit vaillamment sous les yeux du prince d'Orange en 1793, se retira du service lors de l'occupation de son pays par les républicains français et fut nommé, en 1815, commandeur de l'ordre militaire de Guillaume. Mort en 1825, âgé de 74 ans.

BENTINCK (lord Guillaume-Henri CAVENDISH), né en 1774, frère cadet du duc de Portland, fut nommé en 1803 gouverneur de Madras, et resta plusieurs années dans l'Inde, où il acquit une immense fortune. De retour en Angleterre, il fut en 1812 accrédité comme ministre plénipotentiaire auprès de Ferdinand, roi de Sicile, et nommé commandant des forces anglaises dans la Méditerranée. Sa maison avait pour but de maintenir la Sicile dans le système de l'Angleterre pendant la guerre contre Napoléon. Après avoir pris toutes les mesures qu'il jugea propres à ce dessein, il se rendit au mois de juin 1813 en Catalogne, où il eut d'abord quelques succès ; mais s'étant avancé jusqu'à Villafranca, il fut repoussé et forcé de se rembarquer. Il revint alors en Sicile, et prit des mesures vigoureuses pour comprimer le mécontentement qui avait éclaté pendant sa courte absence. En 1814 il commandait une expédition sur les côtes de la Toscane, et, s'étant emparé de Gênes, s'y maintint jusqu'à la fin de la guerre. Ayant alors cessé d'être employé par son gouvernement, il s'établit à Rome, où il tint plusieurs années un train de maison considérable. Rentré dans sa patrie, il fut nommé membre de la chambre des communes par le comte de Nottingham. Lord Bentinck mourut en 1830.

BENTINCK (Guillaume). *Voyez* **PORTLAND** (comte de).

BENTIVOGLIO (Jean), premier des princes d'une famille souveraine de Bologne, qui prétendait descendre d'un fils naturel de Hensius, lui-même fils naturel de l'empereur Frédéric II. Jean Bentivoglio s'éleva, vers la fin du 14e siècle, par son activité, ses talents, et surtout son ambition ; il se fit reconnaître comme chef par le parti de l'échiquier. Il supplanta Manne Gozzadini, qui lui disputait le premier rang dans l'État, et le 28 mars 1401, il se fit proclamer, par le peuple, seigneur de Bologne. Le règne de Jean Bentivoglio fut très-court ; attaqué par Jean Galéas Visconti, son armée fut défaite à Casalecchio, le 26 juin 1402, et, le lendemain, il fut tué à Bologne par le peuple qui s'était révolté contre lui.

BENTIVOGLIO (Antoine), fils du précédent, après quinze ans d'exil obtint, en 1435, la permission de rentrer dans sa patrie ; mais la faveur populaire dont il paraissait jouir, excitant la défiance du pape Eugène IV, il fut arrêté, comme il sortait du palais, le 23 décembre de la même année, et, à l'heure même, il eut la tête tranchée sans jugement. Thomas Zambeccari, qui, après lui, était l'homme le plus considéré de Bologne, fut en même temps pendu aux fenêtres du palais.

BENTIVOGLIO (Annibal), fils du précédent, fut mis à la tête du gouvernement en 1438, et, pour s'assurer la protection du duc de Milan, épousa une de ses filles naturelles. Cependant, en 1442, il fut arrêté et enfermé dans la citadelle de Varrani. Ses amis réussirent l'année suivante à le faire évader de sa prison ; dès qu'il fut rentré à Bologne, le peuple prit les armes, et le remit en liberté ; mais Bentivoglio demeura à la tête du gouvernement sans titre ni dignité publique, quoiqu'il fût le vrai chef de l'État. Les Canedoli et les Ghisilieri, gentilshommes de Bologne, conjurèrent contre lui et le tuèrent le 24 juin 1445.

BENTIVOGLIO (Sanche ou Santi), fils naturel d'Hercule Bentivoglio, fut choisi à l'âge de 22 ans par les Bolonais pour remplacer Annibal, le 13 novembre 1446. Pendant seize ans, il gouverna avec autant de vigueur que de modération. Il mourut en 1462, regretté de tous ses concitoyens.

BENTIVOGLIO (Jean II), fils d'Annibal, successeur de Santi, qui lui avait servi de père, orna Bologne de plusieurs édifices somptueux, et protégea les arts et les lettres. Après un règne de 44 ans, il fut chassé par le pape Jules II, et mourut à Milan en 1508 âgé de près de 70 ans.

BENTIVOGLIO (Annibal II et Hermès), fils de Jean II, furent rétablis le 21 mai 1511 par les Français dans la souveraineté de Bologne ; mais, après l'évacuation de l'Italie, cette ville se rendit au pape le 10 juin 1512,

et les Bentivoglio, réfugiés à Mantoue et à Ferrare, renoncèrent à jamais à leur souveraineté.

BENTIVOGLIO (Hercule), poète distingué, né à Bologne en 1506, fils d'Annibal II, fut élevé à Milan, puis à Ferrare, où il mérita la protection des princes d'Este. Employé dans des négociations délicates, il montra beaucoup de capacité. Il mourut le 6 novembre 1573. On a de lui des *sonnets,* des *stances*, des *églogues*, des *satires,* des *épîtres,* des *comédies*. Ses œuvres (*opere poetiche*) ont été recueillies en un vol. in-12, Paris, 1719.

BENTIVOGLIO (Camille), premier marquis de Gualtieri, petit-fils d'Annibal II, amené de bonne heure en France, fut gentilhomme des rois Henri II et François Ier. Accusé par les ennemis des Guise du meurtre de François de Bourbon, comte d'Enghien, et cité pour un cas encore plus grave par le pape Pie IV, il se rendit en Pologne, et, s'étant distingué contre les Turcs, fut récompensé de ses services par Maximilien II, qui l'investit du château de Gualtieri. Alphonse, duc de Ferrare, dont Camille devint généralissime en 1582, érigea sa terre en marquisat pour lui et ses descendants.

BENTIVOGLIO (Gui), cardinal célèbre comme historien et comme politique, né à Ferrare en 1579, fut à 19 ans, premier secrétaire de Clément VIII, puis successivement référendaire de Paul V, archevêque de Rhodes, nonce apostolique en Flandre et en France, enfin cardinal. Louis XIII le choisit pour protecteur de la France à Rome : il fut le confident intime d'Urbain VIII, et, après la mort de ce pape, on pensait qu'il serait appelé à lui succéder; mais il mourut à l'ouverture du conclave le 7 septembre 1644. L'un des juges de l'illustre Galilée, son maître, il n'avait pas tenu à lui d'empêcher sa condamnation. Il a laissé des *Mémoires* sur ses dénonciateurs, un *Recueil de lettres,* une *Histoire de la guerre de Flandre,* et des *Mémoires* sur sa vie. Tous ces ouvrages ont été traduits en français.

BENTIVOGLIO (Hippolyte), né à Ferrare, entra jeune au service de France, et joignit à la science des armes la culture des lettres et des arts. Instruit dans les langues anciennes et modernes, il était bon musicien, et avait fait une étude des différentes branches de l'architecture. Il cultiva la poésie dramatique, fut membre de plusieurs académies, et mourut à Ferrare le 1er février 1685. On a de lui : *l'Annibale in Capoa; la Filli di Tracia : l'Achille in Sciro; Tiridate,* et des poésies lyriques.

BENTIVOGLIO (Cornelio), cardinal, l'un des fils du précédent, né à Ferrare le 27 mars 1668, était en 1712 nonce apostolique à Paris, et déploya beaucoup de zèle dans l'affaire de la bulle *Unigenitus*. De retour à Rome, il fut revêtu de la pourpre, fait légat dans la Romagne, etc., et mourut le 30 septembre 1732. Il prononça dans une séance de l'Académie des Arcadiens un discours sur l'utilité morale des beaux-arts. Il a traduit en vers *sciolti* la *Thébaïde* de Stace, Rome, 1729, in-4°. Cette traduction est estimée.

BENTIVOGLIO (Louis), frère du précédent, orateur et poète, eut la commission importante de réformer l'université de Ferrare, y fut président de l'Académie des *Intrepidi,* prononça dans diverses occasions solennelles des discours très-remarquables, et mourut à Venise en 1744. Il avait obtenu la grandesse d'Espagne.

BENTIVOGLIO (Mathilde), sœur des précédents, cultiva la poésie, se fit souvent applaudir à l'Académie des Arcadiens de Rome, dont elle était membre, et mourut en 1711.

BENTIVOGLIO (Hippolyte), marquis de Gualtieri, noble vénitien, patrice de Ferrare, grand d'Espagne, mort à Mantoue en 1729, cultiva les belles-lettres avec succès.

BENTLEY (Richard), l'un des meilleurs critiques anglais, né en 1661 à Oulton, près de Wakefield (York), se fit remarquer de bonne heure par ses progrès dans les langues savantes et par son goût et son talent pour l'érudition critique. Tant qu'il vécut, il ne se fit en Europe presque aucune réimpression d'auteurs anciens, que les éditeurs ne s'adressassent à lui pour avoir ses observations. Il en a publié sur les deux premières comédies d'*Aristophane,* qui prouvent une grande sagacité. Son *Horace* avec des *Commentaires*; ses éditions de *Térence* et de *Phèdre,* celle du *Paradis perdu* de Milton agrandirent sa réputation. Bentley, d'abord maître d'école, devint chanoine de Worcester et bibliothécaire de Saint-James. Son caractère peu traitable lui fit un grand nombre d'ennemis, et lui attira de violentes persécutions. Ses compatriotes rendirent moins de justice à ses talents que les étrangers. Il mourut en 1742, âgé de 81 ans.

BENTLEY (Thomas), neveu du précédent, mort en 1782, a donné les *Souhaits,* comédie, 1761 ; *Philodamus,* tragédie, 1767 ; le *Patriotisme*, poëme satirique inséré dans le *Repository* de Dilly.

BENTLEY (Élisabeth), née à Norwich en 1767, a publié en 1791 un *Recueil* de poésies.

BENVENUTI (Charles), jésuite, né à Livourne, le 8 février 1716, d'abord professeur de philosophie à Fermo, remplaça le P. Boscowich dans la chaire de mathématiques au collége romain, où il reprit ensuite ses leçons de philosophie, qu'il continua jusqu'à la suppression de la société. Son ouvrage intitulé : *Riflessioni sul gesuitismo* l'ayant forcé de quitter Rome, il se rendit en Pologne, et mourut à Varsovie en septembre 1789. On a de lui deux thèses : *Synopsis physicæ generalis,* 1754 ; *De lumine dissertatio,* 1754, in-4°, d'après les principes de Newton.

BENVENUTI (Joseph), médecin, né à Lucques en 1728, membre correspondant de la société royale de Gottingue et de plusieurs autres académies, se fit une réputation par le succès qu'il obtint en employant le mercure au lieu du quinquina dans le traitement des fièvres épidémiques, et mourut vers 1770. Entre autres ouvrages, on a de lui : *De Lucensium thermarum sale tractatus,* in-8° ; *Riflessioni sopra gli effetti del moto à cavallo,* 1760, in-4° ; *Dissertatio physica de lumine*, 1761, in-4° ; *De rubiginis frumentum corrumpentis causâ et medelâ,* 1762 ; *Observationum medicarum quæ anatomiæ superstructæ sunt collectio prima,* 1764.

BENVOGLIENTI (Hubert), né à Vienne en 1668, passe en Italie pour un de ceux qui ont restauré les études historiques. Il a fourni d'utiles observations à Apostolo Zeno, à Salvini, à Grandi, et particulièrement à Muratori. Dans le second tome des *Delizie degli Eruditi Toscani,* on trouve l'opinion de Benvoglienti sur l'origine de la langue italienne. Il mourut le 22 février 1733.

BENZEL DE STERNAU (Anselme-François de),

conseiller intime de l'électeur de Mayence, né le 28 août 1738, avait déjà obtenu à 19 ans la dignité de conseiller. Appelé à Vienne par l'Empereur, il refusa un honneur qui l'aurait éloigné de son pays, et resta à Mayence, où, parvenu au rang de chancelier d'État, il s'appliqua à réformer les écoles, à régler et à diminuer les couvents. En 1782, on lui confia la haute curatelle des universités de l'électorat. Il mourut le 7 mai 1784. On a de lui : *Nouvelle organis. de l'université de Mayence*, 1784, in-8°.

BENZEL-STERNAU (Charles-Chrétien, comte de), né le 9 avril 1767, à Mayence, fut d'abord conseiller de régence de l'électeur, assesseur de justice à Erfurt, et passa en 1804 à l'archichancellerie de Ratisbonne en qualité de conseiller d'État. En 1807, il devint conseiller secret au département de la police et directeur de la commission générale des études de Carlsruhe, puis conseiller aulique. Ayant obtenu sa retraite, il se fixa dans une maison de campagne à Erlenbach, près du lac de Zurich. Il mourut le 2 septembre 1832, à Rippoltsau, près d'Offenburg. Le comte de Benzel-Sternau figure parmi les écrivains humoristes les plus distingués de l'Allemagne. Voici ses principaux ouvrages : *Recherches poétiques sur les objets de la philosophie critique*, Wurtzbourg, 1794 ; *Camillo Alfierra*, histoire, Erfurt, 1795 ; *Nouvelles pour le cœur*, Hambourg, 1795 ; *Contes au coin du feu*, Hambourg, 1797 ; *Le veau d'or*, Gotha, 1802-3, 4 vol. ; cet ouvrage fonda sa réputation ; *La fête de Schiller*, Gotha et Ratisbonne, 1805 ; *Dialogues dans le labyrinthe*, Gotha, 1805 ; *Protée*, ou *l'Empire des images*, Ratisbonne, 1806 ; *Titania*, ou *l'Empire des contes*, Ratisbonne, 1807 ; *Morphée*, ou *l'Empire des rêves*, Ratisbonne, 1807 ; *Le Convive de pierre*, Gotha, 1808 ; *Le vieil Adam*, histoire de famille, Gotha, 1819 ; *Blanc et noir*, comédie, Zurich, 1826 ; *Bibliothèque de l'étranger*, Francfort sur le Mein, 1812-13, 2 vol. ; *Sources et pièces officielles relatives au Congrès de Vienne* (1814).

BENZÉLIUS (Éric), archevêque d'Upsal, né en Suède en 1642, professa la théologie et donna des leçons à Charles XII, qui lui conserva toujours de l'affection. Il dirigea l'édition de la *Bible* en suédois qui conserve le nom de ce prince, et mourut le 17 février 1709. On a de lui : un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* ; des *Dissertations* sur des sujets de théologie et l'histoire ecclésiastique, et la *Traduction latine* de plusieurs homélies de St. Jean-Chrysostôme. Marié deux fois, il avait eu 13 enfants de sa première femme, trois de ses fils lui succédèrent dans l'archevêché d'Upsal.

BENZÉLIUS (Éric), fils du précédent, né à Upsal en 1675, écrivit sur plusieurs objets de théologie, d'antiquité et d'histoire, fonda la Société des sciences d'Upsal, qui est la plus ancienne académie du Nord, fut l'un des premiers associés à l'Académie de Stockholm, fondée en 1739, et mourut en 1743, archevêque d'Upsal.

BENZÉLIUS (Jacob), frère du précédent, et archevêque d'Upsal, mort en 1747, est connu par un *Abrégé de théologie*, une *Description de la Palestine*, et quelques autres *ouvrages*, tous écrits en latin.

BENZÉLIUS (Henri), frère des précédents, né à Strengnes en 1689, se trouvait à Bender à l'époque où Charles XII y était retenu. Ce prince le désigna pour parcourir les contrées de l'Orient avec quelques savants. Benzélius, après avoir visité l'Archipel, la Syrie, la Palestine et l'Égypte, revint en Suède par l'Italie, l'Allemagne et la Hollande, fut nommé professeur de théologie, évêque de Lunden, puis archevêque d'Upsal, et mourut en 1758. Le journal de ses voyages est conservé en manuscrit à Upsal.

BENZÉLIUS (H. Jesper), de la même famille, et mort vers la fin du 18e siècle, évêque de Strengnes, avait fait ses études sous le fameux Mosheim, et publia en 1744, à Helmstædt, une *Dissertation latine sur Jean Duræus*, Écossais, qui, dans le 17e siècle, parcourut une partie de l'Europe pour prêcher la réunion des luthériens et des calvinistes.

BENZERADT (Charles-Henri), abbé d'Orval, à deux lieues de Montmédy, naquit à Echternach, dans le grand-duché de Luxembourg. Il embrassa l'état ecclésiastique, à l'âge de 21 ans, gouverna l'abbaye d'Orval pendant 39 ans, et mourut le 12 juin 1707. Il avait composé lui-même son épitaphe.

BENZIO (Tryphon), bon poëte latin et italien, natif d'Assise, florissait vers l'an 1530, et vivait encore en 1571. Il fut, à Rome, secrétaire de plusieurs papes, et en particulier, de Jules III. Il excellait dans l'art de chiffrer les dépêches ; mais ce n'était pas son seul talent, et il montra dans plusieurs affaires beaucoup de capacité. Il fut envoyé, pour les affaires du saint-siége, à Cambrai, en 1537 ; à Ratisbonne, en 1541 ; à Trente, en 1546. La nature lui avait refusé tous les avantages extérieurs ; il était contrefait, velu, et avait de longues dents. Il joignait à cette difformité une malpropreté habituelle. Ses poésies, tant latines qu'italiennes, sont éparses dans différents recueils, entre autres, dans celui des *Rime di diversi nobili poeti toscani*, donné par Atanagi, dans les *Carmina illustrium poetarum*, de Giammatteo Toscano.

BENZIO (Maximilien-Soldani), sculpteur florentin, né en 1658, réussissait surtout dans le fini des bas-reliefs.

BENZONI (Venturino), souverain de la ville de Crême, d'une famille qui y gouvernait depuis 1258, fut, en 1310, contraint par l'empereur Henri VII d'abdiquer. Il recouvra le pouvoir peu après la mort de ce prince ; mais sa patrie, trop faible pour le soutenir, se soumit à un Visconti, seigneur de Milan.

BENZONI (George), de la même famille, parvint à recouvrer en 1403 la souveraineté de Crême, qu'il garda jusqu'en 1410, où le duc de Milan s'en empara définitivement. Ne conservant plus aucune autorité, il s'engagea au service de Venise, qui inscrivit sa famille sur le livre d'or.

BENZONI (Jérôme), Milanais, né vers 1519, partit en 1541 pour l'Amérique, où il recueillit un grand nombre d'observations ; à son retour, en 1556, il les publia sous le titre de la *Storia del Mondo-Nuovo*, Venise, 1565, in-8°, traduites en latin et en français.

BEOLCO ou **BIOLCO** (Ange), poëte, surnommé *il Ruzzante* (le folâtre), né à Padoue vers 1502, s'appliqua à bien saisir le caractère des paysans, et se fit une réputation en composant dans le dialecte padouan cinq comédies intitulées : *la Piovana*, l'*Anconiteria*, la *Moschetta*, la *Fiorina* et la *Vaccaria*. Ces pièces, dans lesquelles l'auteur jouait un rôle, eurent un très-grand succès ; elles ont été réunies sous le titre de *Tutte l'opere del famosissimo Ruzzante*, Venise, 1565, in-8° ; 1584, in-12 ; et

Vicence, 1617, in-8°. Les deux dernières éditions contiennent, outre ses *comédies*, des *dialogues* et des *discours* en langue rustique. Beolco mourut, le 17 mars 1542, à 40 ans.

BERAIN (Jean), dessinateur ordinaire de la chambre et du cabinet de Louis XIV, né à Saint-Mihiel en Lorraine, vers 1650, mort à l'âge de 77 ans dans les galeries du Louvre. On a de lui un vol. in-fol. atlantique, contenant les gravures de ses principaux dessins qui consistent surtout en arabesques. On a encore de lui des cahiers d'*ornements*, des recueils pour la décoration des appartements, etc.

BERAIN (Jean), fils du précédent, fut aussi dessinateur. Les cérémonies des pompes funèbres faites à Saint-Denis en l'honneur du Dauphin et de Louis XIV, sont de Berain fils; c'était sur les dessins de son invention que l'on sculptait la poupe et la proue des galères et des vaisseaux de l'État; il donnait aussi les dessins des costumes de chaque carrousel.

BERAIN (Pierre-Martin), frère du précédent, prévôt du chapitre de Hazelach, en Alsace, a publié un *Mémoire historique sur le règne des trois Dagobert*, etc., Strasbourg, 1717, in-8°.

BÉRARD (Pierre), apothicaire à Grenoble vers le milieu du 17e siècle, a beaucoup travaillé sur les plantes du Dauphiné, et a laissé un manuscrit de 7 vol. in-fol., en très-bon état, que l'on voit à la bibliothèque de Grenoble, et dont cette ville fit l'acquisition en 1780. Il est intitulé : *Theatrum botanicum*, 1653, et distribué suivant la méthode du *Pinax* de Gaspard Bauhin.

BERARD, né en Franche-Comté, commandant la cavalerie de l'armée vendéenne, en 1793, aide-major général sous Stofflet, s'attacha ensuite au général Canclaux, ne parut point dans l'insurrection de 1799, et se fit placer comme garde général des eaux et forêts à Sainte-Hermine, puis à Bourbon-Vendée, où il est mort quelques années avant la restauration.

BÉRARD (Frédéric), professeur d'hygiène à la Faculté de Montpellier, associé de l'Académie royale de Paris, né en 1789, et mort le 16 avril 1828 à Montpellier, prit pour thèse inaugurale : *Plan de médecine naturelle*, ou la *Nature considérée comme médecin, et le médecin considéré comme imitateur de la nature*. Pendant un séjour à Paris, il travailla au *Dictionnaire des sciences médicales*, où il critiqua le système de Gall, et donna le tableau de la doctrine analytique fondée à Montpellier par Barthez et Dumas. Revenu dans cette ville, il se voua à l'enseignement particulier de la médecine. On a de lui un ouvrage sur la *Différence de la variole et de la petite vérole*, un vol. in-8°. De retour à Paris, il y publia avec Rouzet le travail de Dumas sur les *Maladies chroniques*. Il fit paraître aussi la *Doctrine des rapports du physique et du moral*, et une *Lettre* inédite de Cabanis *sur les Causes premières*. L'université le nomma, peu de temps avant sa mort, à la faculté de Montpellier. Bérard s'est montré, dans la *Revue médicale*, l'un des adversaires de Broussais.

BÉRARD (Jean-Baptiste), né en 1710, mort à Paris, le 1er décembre 1772, débuta comme ténor, en 1733, à l'Opéra, ne réussit pas, entra en septembre, même année, à la Comédie-Italienne, où il fut plus heureux, rentra à l'Opéra en 1736, et fut sifflé dans *les Indes galantes* de Rameau. En 1737, Bérard étonna son public par la manière dont il chanta à *la Capitation*, et il fut applaudi dès cette époque jusqu'en 1745, où il quitta la scène pour se livrer à l'enseignement du chant. Il jouait bien de la guitare, du violoncelle, et de la harpe. On a de lui : *L'Art du chant*, dédié à Mme de Pompadour, Paris, 1755, in-8°.

BÉRARDI (Charles-Sébastien), canoniste, né en 1719 à Oncille, professeur à l'université de Turin, mort en 1766, a publié des *Dissertations* de droit, 1752, 4 vol. in-4°. Son successeur, l'abbé Baudisson, est l'éditeur de ses *Instituts de droit canonique*, 2 vol. in-8°.

BERARDI (Angelo), savant musicien, était né vers le milieu du 17e siècle, à Santa-Agatha, dans le royaume de Naples. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat au chapitre de Viterbe, et consacra ses loisirs à la culture de son art. Ses principaux ouvrages sont : *Ragionamenti musicali*, Bologne, 1681; *Documenti armonici*, ibid., 1687; *Miscellane musicali*, ibid., 1689; *Arcani musicali*, ibid., 1690; *Il Perchè musicale, ovvero Stafetta armonica*, ibid., 1693. Outre ces ouvrages, il a publié des *Livres de motets* à 2, 3 et 4 voix, Bologne, 1665; *Offertoires* à 2 et 3 voix, ib., 1680; des *Psaumes*, 1668 et 1682.

BÉRARDIER DE BATAUT (François-Joseph), ancien professeur d'éloquence, puis grand maître du collége de Louis le Grand, était né à Paris en 1720. Il fut député du clergé de Paris, à l'assemblée constituante, et mourut en 1794, à 74 ans; il s'était acquis une réputation honorable dans l'université, qu'il soutint parfaitement dans cette assemblée, où il signa la protestation du 12 septembre 1791. Les ouvrages de Bérardier sont : *Précis de l'Histoire universelle*, qui a eu plusieurs éditions; *Essai sur le récit*, 1776, in-12; *l'Anti-Lucrèce en vers français*, 1786, 2 vol. in-12; *Principes de la foi sur le gouvernement de l'Église en opposition à la constitution civile du clergé*, in-8°, réimprimés 14 fois en six mois.

BERARDINI, né à Bari, royaume de Naples, a traduit en vers italiens une partie de l'Énéide, Naples, 1555.

BERARDO (Jérôme), noble ferrarais, florissait en 1530 à la cour de Ferrare, et fut en faveur auprès des ducs Hercule et Alphonse Ier. Il publia deux traductions italiennes, en tercets ou *terza rima*, des deux comédies de Plaute, la *Casina* et la *Mostellaria*, Venise, 1530, in-8°.

BÉRAUD (Laurent), jésuite, né à Lyon le 5 mars 1703, y professa depuis 1740 les mathématiques, et remplit en même temps les fonctions de directeur de l'observatoire et de garde du médailler. Admis à l'Académie de cette ville, il enrichit ses recueils de nombreuses observations météorologiques et de mémoires sur les effets de l'aimant, du tonnerre et de l'électricité; d'autres sur la végétation, l'évaporation des liquides, l'ascension des vapeurs, etc. Il remporta plusieurs prix aux académies de Bordeaux et d'Angers, fut nommé correspondant de l'Académie royale des sciences, forma d'illustres élèves parmi lesquels il suffit de citer Montucla et Lalande, et mourut le 26 juin 1777, de chagrin de la suppression des jésuites.

BÉRAUD (Jean-Jacques), physicien et naturaliste, naquit le 5 février 1753, à Allons près de Castellane. Il entra dans la congrégation de l'Oratoire, et remplit suc-

cessivement les places de préfet et de professeur de mathématiques et de physique expérimentale, au collége de Marseille. A la révolution, élu membre du bureau central des sections, il fut avec tous ses collègues mis hors la loi après la journée du 31 mai. Il se réfugia en Espagne, où il obtint la charge d'ingénieur hydraulique du port de Carthagène. Il y mourut le 1er février 1794, âgé de 41 ans. On a du P. Béraud : *Mémoire sur la culture du câprier; Sur l'éducation des abeilles; Sur une machine propre à pêcher le corail,* etc.

BÉRAUDIÈRE (François de la), né vers la fin du 16e siècle à Poitiers, d'abord conseiller au parlement de Paris, devenu veuf, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé évêque de Périgueux en 1614, fit dans son diocèse plusieurs fondations utiles, et mourut en 1649. On a de lui un recueil intitulé : *Otium episcopale,* 1635, in-4°.

BÉRAULD (Nicolas) naquit à Orléans en 1475, et mourut en 1550. Il fut précepteur d'Odet de Coligni, cardinal, de l'amiral de Coligni son frère, et de Châtillon. Bérauld publia plusieurs ouvrages en latin, dont les principaux sont : *Oratio de pace restitutâ et de fœdere sancito apud Cameracum,* Paris, 1528, in-8°; *Metaphrasis in OEconomicom Aristotelis,* Paris, in-4°. En 1516, il fit paraître une édition des *OEuvres de Guillaume,* évêque de Paris, imprimée dans la même ville, in-fol. La même année il en publia une de l'*Histoire naturelle de Pline,* et fit au texte de nombreuses corrections. On a encore de lui des notes sur le *Rusticus de Politien,* une édition d'un *Dictionnaire grec et latin,* Paris, 1521.

BÉRAULD (François), fils du précédent, né à Orléans, embrassa la religion calviniste. Il composa des poésies en grec et en latin. Très-versé dans la langue grecque, il l'enseigna successivement à Montbelliard, à Lausanne, à Genève, à Montargis, où il fut principal en 1571, et enfin à la Rochelle. Il fut choisi par Henri Estienne pour traduire les deux livres d'Appien, qui contiennent les guerres d'Annibal et celles d'Espagne.

BÉRAULT (Michel), pasteur et professeur de théologie à Montauban, vers le commencement du 17e siècle, fut choisi pour entrer en conférence à Mantes, en 1593, avec le cardinal du Perron, et écrivit contre lui, en 1598, une *Briève et claire défense de la vocation des ministres de l'Évangile,* in-8°, etc.

BÉRAULT (Claude) succéda à d'Herbelot dans la chaire de langue syriaque au collége royal de Paris; il mourut en 1705 : on a de lui une édition de *Stace, ad usum Delphini,* Paris, 1685, 2 vol. in-4°.

BÉRAULT (Christophe), avocat au parlement de Rouen, publia, en 1625, un vol. in-8°, *Sur les droits de tiers et danger.*

BÉRAULT (Josias), avocat au parlement de Rouen sous Henri III, né en 1563, mort vers 1640, a publié un *Commentaire sur la Coutume de Normandie,* 1650 et 1660, in-fol.

BÉRAULT (Jean) donna une traduction de l'*Euphormion* de Barclay, avec des notes estimées, 1640, in-8°.

BÉRAULT-BERCASTEL (Antoine-Henri), né au commencement du 18e siècle, dans le pays Messin, fut d'abord jésuite, puis curé d'Omerville, au diocèse de Rouen; enfin chanoine de Noyon. Il est mort vers 1794. Il débuta, en 1754, dans la république des lettres, par un petit poëme sur *le Serin des Canaries,* qui fut suivi, en 1756, de la traduction d'un roman espagnol, intitulé : *Voyages récréatifs du chevalier de Quévédo,* et d'un recueil d'*Idylles.* Il publia ensuite, en 2 vol. in-12, un poëme en douze chants sur *la Terre promise,* et enfin l'*Histoire de l'Église jusqu'en* 1721, en 24 vol. in-12, 1778 et années suivantes, seconde édition, Toulouse, 1811. L'auteur avait laissé en manuscrit un abrégé de son histoire, en 5 vol. in-8°. Il travailla aussi au *Journal étranger.*

BERCEO. *Voyez* **GONZALEZ.**

BERCH (Charles-Reinhold), conseiller de la chancellerie en Suède, et chevalier de l'Étoile polaire, mort en 1777, était versé dans l'histoire, dans la numismatique et dans l'économie politique. Il a publié en suédois : *la Description des médailles et des monnaies de la Suède,* et *l'Histoire des rois de Suède et des Personnages remarquables de ce pays, d'après les médailles.*

BERCH (André), professeur d'économie à Upsal, membre de l'Académie de Stockholm, chevalier de l'ordre de Vasa, né en 1711, mort en 1774, a donné en suédois : *Économie rurale de l'Angermanie,* Upsal, 1747, in-8°; *Observations sur la chasse en Jemtland,* Upsal, 1749, in-4°; *Observations sur l'état économique de la Westmanie,* Upsal, 1750, in-4°; *Traité sur la culture du Lin,* Upsal, 1753, in-4°.

BERCHEM (Jacques, Jachetto ou Jachet), compositeur, né en Flandre au commencement du 16e siècle, brilla de 1535 à 1560, habita longtemps à Mantoue, et vivait encore en 1580. Ses ouvrages les plus connus sont : *Primo, secondo et terzo libro del capriccio,* etc., Venise, 1561; *Motetti,* 1545; *Missæ sex vocum,* Paris, 1557, etc.

BERCHEM. *Voyez* **BERGHEM.**

BERCHENY (Nicolas), né en 1664, d'une famille originaire de Transylvanie, qui en 1635 s'établit en Hongrie, où elle fut connue sous le nom de *Berc'seny,* et, dans la suite, passa en France. Son père, nommé aussi Nicolas, avait embrassé le parti du comte Tékéli; mais il l'abandonna dans la suite, et recouvra les bonnes grâces de l'empereur Léopold. En 1700, Bercheny concerta le soulèvement de la Hongrie avec son parent, le prince Ragotzky. La cour impériale donna ordre de les arrêter, ainsi que leurs principaux partisans; mais Bercheny s'enfuit en Pologne. Ragotzky vint le rejoindre, et tous deux rassemblèrent un corps de troupes à la tête duquel ils se présentèrent, en 1703, sur les frontières de Hongrie. Un grand nombre de mécontents se joignirent à eux; Bercheny fut nommé grand général du royaume de Hongrie et des armées de la confédération. Il se vit alors à la tête d'une armée de 50 à 60 mille hommes, et fit des courses en Moravie, sur les frontières de la Silésie, en Autriche, et jusqu'aux portes de Vienne; il fut sourd aux offres brillantes que lui fit l'empereur Joseph Ier, et refusa, entre autres dignités, celle de prince de l'Empire. Les Hongrois, pour se l'attacher de plus en plus, en 1707, lui donnèrent le titre de lieutenant ducal. Cependant les revers s'étant multipliés, peu à peu la confédération se dissipa. Bercheny passa en Pologne dans l'hiver de 1711, et de là en Turquie, où il mourut, à Radosto, le 6 novembre 1725, âgé de 61 ans.

BERCHENY (Ladislas-Ignace), fils du précédent,

né le 3 août 1689, à Épériès, en Hongrie, servit en 1708, 1709 et 1710 dans la compagnie des gentilshommes hongrois qui faisaient partie de la maison du prince Ragotzky. En 1712, il vint en France, où il obtint de grandes dignités, et même le bâton de maréchal, et où un régiment de hussards porta son nom jusqu'en 1790.

BERCHEURE ou **BERCHOIRE** (Pierre), savant bénédictin et prieur de St.-Éloi à Paris, né à St.-Pierre du Chemin, près de Maillezais en Poitou, mort à Paris en 1362, avait composé un grand nombre d'ouvrages qui sont perdus; ceux qui nous restent sont : *Dictionarium morale utriusque Testamenti,* Strasbourg, 1474, in-folio, réimprimé plusieurs fois dans le 15e siècle, et qui suppose de vastes connaissances; *Tite-Live,* translaté du latin en français, Paris, 1515, 3 vol. in-fol.

BERCHOUX (Joseph), littérateur, né en 1765 à St.-Symphorien-de-Lay, dans la Bresse, fit d'excellentes études à Lyon, qu'il vint achever à Paris. A la révolution, il retourna dans sa famille, fut élu juge de paix, et s'adonna à la culture des lettres. Le succès qu'obtint son poëme de *la Gastronomie* (1801) aurait dû le décider à se fixer à Paris. Mais il ne put consentir à s'éloigner de la riante campagne qu'il habitait sur les bords de la Saône; après la restauration, il vint passer plusieurs années à Paris, et sentant l'âge avancer, il regagna, dès qu'il le put, son champêtre asile, et y mourut en 1839. Indépendamment de *la Gastronomie,* regardée comme son meilleur ouvrage, on citera de Berchoux : le *Philosophe de Charenton, roman nouveau,* 1803, in-18; c'est une critique en action des principes de quelques philosophes du 18e siècle; *La Danse des Dieux de l'Opéra,* poëme héroï-comique, en VI chants, 1808, in-18; *Voltaire, ou le triomphe de la philosophie moderne,* 1814, in-8°; *l'Art politique,* poëme en IV chants, 1819, in-8°. Tous ces ouvrages ont eu plusieurs éditions.

BERCHTOLD (le comte Léopold de), philanthrope allemand, né en 1738, d'une famille très-distinguée, fut chambellan de l'Empereur et chevalier de Saint-Étienne. Possesseur d'une fortune immense, il la consacra en entier au soulagement de l'humanité. Pendant plus de quinze ans il parcourut l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Il possédait huit langues différentes; cette connaissance lui servit beaucoup pour utiliser ses voyages. Souvent quand il était dans un pays, il y publiait et distribuait gratuitement de petits ouvrages propres à populariser ses vues de bienfaisance et d'utilité publique. Il fit paraître un livre contenant les précautions les plus sûres pour voyager, et l'écrivit en anglais sous ce titre : *An essay to direct and extend the inquiries of patriotic travellers,* Londres, 1789. Le comte de Berchtold proposa un prix de mille florins pour le meilleur ouvrage sur les établissements d'humanité. Il fonda une société d'humanité en Moravie, et des établissements de secours à Brunn et à Prague. Il fut un des membres les plus actifs et les plus influents de la *Société humaine* de Londres. Comme on s'occupait beaucoup, en Allemagne, du danger d'enterrer les personnes vivantes, il publia en allemand : *Courte méthode pour rappeler à la vie toutes les personnes atteintes de mort apparente,* Vienne, 1791, in-8°. Il traduisit lui-même ce livre en plusieurs langues et le distribua partout gratuitement. Il en adressa une traduction française à l'assemblée constituante qui lui décerna des éloges. Dans ses voyages en Turquie, en 1795-1797, il s'occupa des moyens de prévenir et de guérir la peste, et s'exposa pour cela à de grands dangers. La vaccine ne pouvait manquer d'exciter le zèle philanthropique de Berchtold. Il usa de toute son influence pour en favoriser la propagation, et vaccina lui-même un grand nombre de personnes. En 1805, les habitants des montagnes des Géants ayant été affligés d'une famine, Berchtold ouvrit pour eux une souscription, à laquelle il contribua pour des sommes considérables. Il parcourut l'Autriche pour recevoir lui-même les offrandes, et fit venir des contrées éloignées du seigle et autres moyens de subsistance. En 1801, il institua dans son château de Buchlovitz une école d'instruction pour la jeunesse. Plus tard, lors de la sanglante bataille de Wagram, il convertit ce château en un hôpital pour les malades et les blessés des armées autrichiennes. Il y prodigua lui-même des soins à ces malheureux, avec un zèle dont il fut victime. Une fièvre typhoïde s'y étant développée, il crut pouvoir la braver comme la peste d'Orient, mais il en fut atteint et mourut en 1809. Outre les ouvrages que nous avons cités, Berchtold a publié des Tables dans lesquelles il donne aux artisans et aux gens de campagne des avertissements sur les dangers qui menacent leur santé et sur les moyens de s'y opposer, Vienne, 1806, in-fol.

BERCKEL (Théodore-Victor van), né à Bois-le-Duc, le 21 avril 1739, montra, dès sa plus tendre enfance, un goût prononcé pour le dessin; et, après avoir fait dans cet art des progrès rapides et remarquables, il s'appliqua à la gravure en médailles chez un nommé Marme, graveur à l'hôtel de la monnaie qui existait à Clèves. Il se maria, alla se fixer à Rotterdam, et commença à établir sa réputation. Il avait 37 ans (en 1776), lorsque le duc Charles de Lorraine le fit venir à Bruxelles. Il voulait que la gravure en médailles atteignît chez les Belges la perfection où Hedlinger l'avait portée en Allemagne; et il choisit à cet effet van Berckel qui s'était formé à l'école de cet artiste. On s'aperçut bientôt que la monnaie lui était confiée. Lorsque les Français firent la conquête des Pays-Bas en 1792, Berckel accompagna dans leur retraite les autorités autrichiennes, fut pendant quelque temps attaché à l'hôtel des monnaies à Vienne, avec le titre de graveur en second, et obtint enfin une chétive pension. Découragé de voir ses talents si mal récompensés, il revint dans le sein de sa famille en 1803, et se fixa à Bois-le-Duc, où il mourut le 19 septembre 1808.

BERCKHEIM (le baron Sigismond Frédéric de), né à Ribeauvillé, près Colmar, le 9 mai 1775, entra très-jeune dans la carrière des armes, et parvint en 1809, au grade de colonel du 1er régiment de cuirassiers. Il fit les campagnes de Prusse et de Pologne, et se distingua particulièrement aux batailles de Heilsberg et de Friedland, puis à celles d'Eckmuhl et de Wagram. Nommé général de brigade après la paix de Vienne, il fut chargé de commander les cuirassiers dans la campagne de Russie, en 1812, et se signala à Borodino, à Polotzk et surtout aux rives de la Bérésina. Nommé lieutenant général, le 3 septembre de l'année suivante, il fit en cette qualité la campagne de Saxe, et commanda un corps de cavalerie à Dresde et à Leipzig. A l'époque de l'invasion de la

France, en 1814, l'empereur lui confia le commandement des gardes d'honneur et la levée en masse du département du Haut-Rhin. Après la chute de Napoléon, le baron de Berckheim se soumit au gouvernement royal et fut nommé chevalier de Saint-Louis et commandant du département du Haut-Rhin. Lorsque Bonaparte revint de l'île d'Elbe, en 1815, Berckheim commanda, dans la courte campagne des cent jours, les divisions de réserve sur le Rhin. Après le second retour des Bourbons, il ne cessa pas d'être employé, et fut particulièrement accueilli du duc d'Angoulême, qui le fit nommer inspecteur général de la cavalerie. Il avait été élu, à la même époque, par le département du Haut-Rhin, membre de la chambre des députés. Berckheim est mort à Paris, le 28 décembre 1819.

BERCKMANS (Henri), peintre, naquit à Klundert, près de Willemstadt, en 1629. Ayant commencé par recevoir les leçons de Philippe Wouwermans, de Thomas Willeborts et de Jacques Jordaens, il ne prit ensuite d'autre maître que la nature. Il avait déjà fait des progrès dans le genre de l'histoire, lorsqu'il peignit plusieurs portraits qui lui réussirent, et ne fit presque plus d'autres tableaux. Il s'attacha au comte Henri de Nassau, gouverneur de Hulst, et, jusqu'à la mort de ce seigneur, ne travailla guère que pour lui. A cette époque, l'artiste alla résider à Middelbourg. Le portrait de Jean Evertsen et celui du célèbre Ruyter accrurent encore la renommée de Berckmans. On ignore l'année et le lieu de sa mort.

BERCKRINGER (Daniel), né, selon Vossius, dans le Palatinat, fit ses études à Groningue. Il était instituteur des enfants du roi de Bohême, lorsqu'il fut, sur la recommandation de la reine, nommé, en 1640, par l'académie d'Utrecht, professeur de philosophie; en 1648, devint professeur d'éloquence. Il mourut le 24 juillet 1667, laissant : *Exercitationes ethicæ, œconomicæ, politicæ*, Utrecht, 1664; *Dissertatio de cometis*, Utrecht, 1665, in-12, etc.

BERCKZAIMER (Wolfgang), compositeur allemand du 16e siècle, a publié *Sacrorum hymnorum modulationes*, Munich, 1564.

BERCY ou **BERSIL** (Hugues de). *Voyez* **BERZE**.

BÈRE (Louis), théologien catholique, né à Bâle vers la fin du 15e siècle, fut en 1526 un des 4 présidents des conférences de Bade sur la religion. Il mourut le 14 avril 1554, à Fribourg, où il s'était retiré lorsque les protestants eurent le dessus à Bâle. On a de lui : *De christianâ præparatione ad mortem, quorumdam psalmorum expositio*, Bâle, 1551.

BÈRE (Oswald), médecin, né à Francfort en 1472, mort à Bâle en 1567, a écrit : *Commentaire sur l'Apocalypse de St. Jean; De veteri et novâ fide; Catéchisme pour la foi et pour les mœurs*, tiré de Cicéron, Quintilien et Plutarque.

BEREAU (Jacques), poëte français, né en Poitou dans le 16e siècle. Il exerçait la profession d'avocat, mais sans succès, ce dont il s'est plaint dans ses poésies. Le recueil de ses œuvres a été imprimé à Poitiers en 1565, in-4°. Il contient dix *Églogues sur différents sujets*, des *Odes*, des *Sonnets*, etc.

BEREGANI (le comte Nicolas), auteur italien dans le 17e siècle, naquit à Vicence le 21 février 1627. Il reçut à 19 ans, du roi de France Louis XIII, le cordon de St.-Michel et le titre de chevalier. Sa famille fut agrégée en 1649 à la noblesse vénitienne. Il se livra dans cette république aux exercices du barreau, où il acquit une grande réputation. Il joignit des travaux littéraires à ceux de son état, et cultiva surtout la poésie et l'histoire. Il mourut à Venise le 17 décembre 1713. Il a laissé : *Annibale in Capua*, drame; *Tito, Genserico, Eraclio, Ottaviano* et *Giustino*, celui de ses drames qui eut le plus de succès; *Istoria delle guerre d'Europa*, Venise, 2 vol. in-4°; *Composizioni poetiche*, Venise, 1792, in-12; une traduction en vers de Claudien, Venise, 1716, 2 vol. in-8°.

BERENDS (Charles-Auguste-Guillaume), médecin, né à Anklam, petite ville du nord de la Prusse, en 1753, obtint une place de professeur en 1788. L'université de Francfort ayant été transférée à Breslau en 1811, Berends y fut aussi professeur; et quelques années après il vint à Berlin occuper la chaire de clinique et de thérapeutique spéciale. Le docteur Sundelin a publié après sa mort ses leçons de médecine pratique, sous ce titre : *Vorlesungen uber praktische Arzneiwissenschaft*, Berlin, 1827-1829, 9 vol. in-8°. Le docteur Stosch a fait imprimer en latin les œuvres posthumes du professeur Berends, Berlin, 1829-1830, 2 vol. in-8°, contenant un traité des maladies consomptives, et un commentaire sur les aphorismes d'Hippocrate. Il n'avait publié pendant sa vie qu'un petit nombre de dissertations.

BÉRENGER Ier, fils d'Éberard, duc de Frioul, et de Gisèle, fils de Louis le Débonnaire, fut déclaré roi d'Italie par les états du royaume vers 885, lors de la décadence de l'empire de Charlemagne. Il eut alternativement pour compétiteurs, Guido et Lambert, son fils, ducs de Spolette, Arnolphe, roi de Germanie, Louis, fils de Boson, roi d'Arles et de Provence, qui se firent tour à tour reconnaître rois, et dont il se délivra par son habileté et sa valeur. En 915, Bérenger reçut du pape Jean X le titre d'empereur, et chassa les Sarrasins de l'Italie méridionale. Mais après 36 ans de règne, les grands, jaloux de son autorité croissante, lui suscitèrent un 5e compétiteur. Rodolphe II, roi de la Bourgogne transjurane, le vainquit avec le secours du comte Boniface, et l'enferma dans Vérone, où il fut assassiné l'an 924.

BÉRENGER II, petit-fils du précédent, était marquis d'Ivrée, lorsque la tyrannie de Hugues, roi d'Italie et d'Arles, le força de se réfugier en Allemagne. Avec le secours d'Othon le Grand, Bérenger s'empara d'une partie de l'Italie, dont il se fit déclarer roi en 950. Mais Othon ayant fait des États de Bérenger un fief de l'Empire, et s'étant réservé la Marche de Vérone, qui lui ouvrait l'entrée du pays, Bérenger se révolta contre lui. Ludolphe, fils d'Othon, entra dans la Lombardie en 956, et la conquit presque entièrement. Quatre ans après, Othon vint lui-même en Italie, s'empara de Bérenger et l'envoya prisonnier à Bamberg, où il mourut en 966.

BÉRENGER, fameux archidiacre d'Angers, né à Tours au commencement du 11e siècle, fut disciple du célèbre Fulbert de Chartres, et fit de grands progrès dans la grammaire, la dialectique, et l'éloquence, dont il donna lui-même bientôt des leçons. Piqué de voir son école abandonnée pour celle de Lanfranc, il imagina de se dis-

tinguer par des opinions singulières, et attaqua le mystère de l'Eucharistie. Il fut successivement condamné et excommunié dans les conciles de Rome et de Verceil, en 1050, et dans celui de Paris, qui le priva de ses bénéfices. Condamné de nouveau dans un concile de Rome en 1059, réfuté et confondu par Abbon et Lanfranc, il abjura ses erreurs et brûla ses livres; mais à son retour en France, il recommença à dogmatiser. Il reconnut enfin de bonne foi ses erreurs dans le concile de Rome, 1078, et se livra aux exercices de la plus rigoureuse pénitence dans l'île de Saint-Cosme près de Tours, où il mourut le 6 janvier 1088, à 90 ans. La plupart de ses ouvrages sont perdus; ceux qui nous restent se trouvent dans les œuvres de Lanfranc, et dans les *collections* des PP. d'Achery et Martenne.

BÉRENGER (Pierre) de Poitiers, dit *le Scolastique*, disciple d'Abailard, est auteur d'une *Apologie* de son maître au sujet de sa condamnation au concile de Sens.

BÉRENGER DE PALASOL, troubadour du 12e siècle, né dans le Roussillon, composa des *pièces de vers* et des *chansons* pleines de sentiment et de naturel. Raynouard en a publié quatre dans le *Choix de poésies*, III, 231.

BERENGER (Raimond), 34e grand maître de Saint-Jean de Jérusalem, en 1365, d'une ancienne famille de Dauphiné, réunit ses forces à celles du roi de Chypre contre les corsaires égyptiens qui infestaient ces parages, prit Alexandrie en Égypte, la brûla, et s'empara de Tripoli. Il apaisa ensuite les troubles élevés en Chypre par la mort du roi Pierre, assassiné par ses frères, travailla à rétablir la discipline dans son ordre, y introduisit une réforme devenue nécessaire, qui fut sanctionnée par Urbain V, et mourut à Rhodes en 1373.

BÉRENGER (Jacques), médecin et anatomiste du 16e siècle, né à Carpi, dans le duché de Modène, ce qui lui a fait donner le nom de *Carpi* par plusieurs biographes, fut un des premiers qui traitèrent le mal vénérien par les frictions mercurielles, et gagna par ce moyen de grandes richesses. Banni de Bologne sur des imputations calomnieuses, il vint habiter Ferrare, et il y mourut en 1550. On a de lui : *De calvæ sive cranii fracturâ*, Bologne, 1518, in-4o; *Isagogæ breves in anatomiam humani corporis*, 1523, in-4o; *Comment. super anatom. Mundini*, 1521, in-4o. Ces trois ouvrages ont été réimprimés plusieurs fois.

BÉRENGER DE LA TOUR, poëte français, né à Albenas dans le Vivarais, mort en 1559, a publié: *le Siècle d'or*, et autres *poésies diverses*, Lyon, 1551, in-8o; *La Choréide*, ib., 1556; *L'Amie des Amies*, imitation de l'Arioste, 1558, in-8o; *L'Amie rustique et autres vers divers*, 1558. Ce dernier volume est recherché des amateurs de l'ancienne poésie française.

BERENGER (Richard), littérateur anglais, né en 1720, était intendant des écuries du roi George III. Il est auteur de : *The History and art of Horsemanship*, histoire et principe de l'art du palefrenier, 1771, 2 vol. in-8o. Ses *poésies* se trouvent dans la collection de Dodsley. On y remarque beaucoup d'élégance et de simplicité. On a encore de Bérenger trois bons articles dans le *Monde* (*The World*), nos 76, 156, 202. Il mourut le 9 septembre 1782.

BÉRENGER (Jean-Pierre), né à Genève, en 1740. Rangé, par sa naissance, dans la classe de ceux qu'on nommait à Genève *natifs*, qui, pour être issus de familles étrangères, n'acquéraient jamais le rang de citoyens, il réclama pour eux, par quelques écrits, l'égalité des droits politiques. Cette querelle fut décidée par les armes; et Bérenger, après la défaite de son parti, fut exilé, avec plusieurs autres, par édit du conseil souverain, le 10 février 1770; il se retira à Lausanne, et s'y livra à des travaux littéraires, qu'il continua encore lorsqu'il revint à Genève : il y est mort en juin 1807. On a de lui une édition des *OEuvres d'Abauzit; Histoire de Genève, depuis son origine jusqu'à nos jours*, 1772-73, 6 vol. in-12; *Géographie de Busching*, Lausanne, 1776-79, 12 vol. in-8o; *Collection de tous les voyages faits autour du monde*, 1788-90, 9 vol. in-8o, réimprimés en 1795; les *Amants républicains*, ou *Lettres de Nicias et Cynire*, 1782, 2 vol. in-8o; deux éditions du *Cours de géographie de feu Ostervald;* une du *Dictionnaire géographique* de Vosgien, 1805, in-8o; *Laure et Auguste*, traduit de l'anglais, 1798, 2 vol. in-12; *Histoire des trois voyages autour du monde par Cook*, 1795, 3 vol. in-8o; *J. J. Rousseau justifié envers sa patrie, etc.*

BÉRENGER (Laurent-Pierre), né à Riez en 1749, professeur de rhétorique au collége d'Orléans, puis successivement professeur à l'école centrale, au lycée de Lyon, et enfin inspecteur de l'Académie, mort en 1822, était membre d'un grand nombre de sociétés littéraires, et correspondant de l'Institut. On lui doit plusieurs ouvrages parmi lesquels on citera : *Nouveau règne*, poëme, 1774, in-8o; *Le Portefeuille d'un troubadour*, Marseille et Paris, 1782, in-8o; *Éloge de l'abbé de Reyrac*, Orléans, 1783, in-8o; *Voyage en Provence*, ib., 1783, in-12; *Les Soirées provençales*, Marseille, 1819, 2 vol. in-12; *Le Mentor vertueux*, etc., Lyon, 1788; Paris, 1808, in-12; *Rec. amusant de voyages* en vers et en prose, 9 volumes in-12; *La Morale en action*, 1785; *La Morale en exemples*, 1801; *Fablier de la jeunesse*, etc.

BÉRENGÈRE, fille de Raimond IV, comte de Barcelone, épouse d'Alphonse VIII, roi de Léon, en 1128, fut célèbre par son esprit, sa beauté, et par une fermeté au-dessus de son sexe. S'étant renfermée dans Tolède, pour défendre cette ville contre les Maures, elle monta sur le rempart et leur reprocha de venir assiéger une femme lorsque la gloire les appelait à défendre Oréga, que le roi son époux assiégeait en personne. Non moins galants que braves, les chevaliers maures se retirèrent en célébrant ses vertus et sa beauté. Elle ne fut pourtant pas aussi heureuse qu'elle méritait de l'être, et mourut le 3 février 1159, avec la douleur de s'être vu préférer une rivale, Gontrade.

BÉRENGÈRE, fille aînée d'Alphonse III, et sœur de Blanche de Castille, fut répudiée en 1209 par Alphonse IX, roi de Léon, son mari, sous prétexte de parenté. Déclarée régente par les états de Castille pendant la minorité de son frère Henri Ier, elle abdiqua en faveur du comte de Lara, qui la bannit du royaume; elle y rentra après la mort de son frère, auquel elle succéda, remit la couronne à son fils aîné Ferdinand, et mourut en 1244.

BÉRÉNICE, petite-fille de Cassandre frère d'Antipater, par Antigone sa mère, épousa en premières noces, Philippe Macédonien, et en eut plusieurs enfants, entre autre Magas, roi de Cyrène, et Antigone, qu'elle maria à Pyrrhus, roi d'Épire. Elle suivit en Égypte Eurydice, fille d'Antipater, qui allait rejoindre Ptolémée, son époux, et elle sut inspirer une telle passion à ce prince, que, quoiqu'il eût des enfants d'Eurydice, il l'abandonna pour épouser Bénénice.

BÉRÉNICE II était fille de Ptolémée Philadelphe et d'Arsinoé, fille de Lysimaque; elle suivit, à ce qu'il paraît, sa mère dans son exil, et se retira avec elle auprès de Magas, roi de Cyrène, qui épousa Arsinoé, et adopta Bérénice. Magas ayant fait la paix avec Ptolémée Philadelphe, on convint, pour la cimenter, d'un mariage entre Bérénice et Ptolémée Évergète, son frère de père et de mère. Elle était à peine mariée, que Ptolémée fut obligé de partir pour une expédition dans l'Assyrie; elle fit vœu de couper sa chevelure, et de la consacrer à Vénus, s'il revenait victorieux. Ptolémée paraissant fâché qu'elle se fût privée d'un si bel ornement, Conon de Samos, célèbre astronome, annonça à Ptolémée qu'il avait découvert au ciel une nouvelle constellation, qui était la chevelure de Bérénice que les dieux avaient enlevée, et Callimaque fit, à ce sujet, un charmant petit poëme, que nous avons perdu, mais dont il nous reste la traduction latine par Catulle. Bérénice fut tuée par les ordres de Ptolémée Philopator, son fils, l'an 216 avant J. C.

BÉRÉNICE III était aussi fille de Ptolémée Philadelphe, qui, pour sceller la paix qu'il venait de conclure avec Antiochus Théos, la lui donna en mariage, avec une dot très-considérable, l'an 252 avant J. C.; mais à peine fut-il mort, qu'Antiochus la renvoya, et rappela Laodicé, sa première épouse, qui, l'ayant empoisonné lui-même, fit périr Bérénice et son fils l'an 246 avant J. C.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Lathyre, monta sur le trône après la mort de son père, l'an 81 avant J. C. Sylla, qui était alors dictateur, l'obligea d'épouser et d'associer au trône Alexandre, son cousin, qui prit le nom de *Ptolémée Alexandre*. Il n'y avait pas plus de 19 jours qu'ils étaient mariés, lorsque ce monstre la fit mourir pour régner seul.

BÉRÉNICE, fille de Ptolémée Aulétès. Le peuple d'Alexandrie s'étant révolté contre ce prince, l'an 58 avant J. C., le chassa, et plaça sur le trône Tryphéna et Bérénice, ses deux filles. L'aînée mourut peu de temps après; on maria Bérénice avec Séleucus, surnommé *Cybiosactès*, qu'elle fit étrangler. Elle épousa ensuite Archélaüs, mais Ptolémée Aulétès ayant été rétabli dans ses États par Gabinius, fit tuer sa fille, l'an 55 avant J. C.

BÉRÉNICE, l'une des femmes de Mithridate. Elle s'empoisonna vers l'an 70 avant J. C., à la suite des revers éprouvés par Mithridate.

BÉRÉNICE, princesse juive, sœur d'Hérode le Grand, épousa Aristobule, fils d'Hérode, et excita le roi à faire périr son époux.

BÉRÉNICE, fille d'Agrippa Ier, roi de la Judée, naquit l'an 28 de J. C. Agrippa la donna en mariage à Hérode, son frère, roi de Chalcis, dont elle eut deux fils, Bérénicien et Hyrcan. Ayant perdu son époux à l'âge de 20 ans, elle alla demeurer avec Agrippa son frère, ce qui donna lieu à des bruits injurieux sur sa conduite et sur ses mœurs. Pour les faire cesser, elle fit proposer à Polémon, roi de la Cilicie, de se faire juif pour se marier avec elle; il y consentit; mais elle le quitta bientôt, et retourna probablement avec son frère; car elle était avec lui lorsque saint Paul fut arrêté à Jérusalem, l'an 65 de J. C. Elle suivit Agrippa lorsqu'il alla se joindre à Vespasien, que Néron avait chargé de faire rentrer les Juifs dans le devoir. Tacite dit que, lorsque Vespasien quitta la Judée pour aller prendre l'empire, Titus son fils, après s'être mis en marche pour le rejoindre, retourna sur ses pas, rappelé dans la Judée par les charmes de la reine Bérénice. Lorsque Vespasien fut rétabli sur le trône, et que Titus fut de retour à Rome, après avoir terminé la guerre de Judée, elle s'y rendit avec Agrippa son frère, l'an 75 de J. C., y vécut publiquement avec Titus. On la regardait effectivement comme l'épouse de Titus; mais le peuple romain ayant trouvé mauvais qu'il épousât une femme barbare, il fut obligé de la renvoyer. Cette histoire est difficile à concilier avec l'âge de Bérénice, qui avait au moins 42 ans lorsqu'elle put connaître Titus, et 51 ans à l'époque de la célèbre scène qui est le sujet de la tragédie de Racine. La Bérénice dont Titus fut amoureux était sans doute la fille de Marianne, sœur de notre Bérénice; elle pouvait avoir 25 ans lorsque Titus vint dans la Judée. Elle avait également un frère nommé *Agrippinus* ou *Agrippa*.

BÉRÉNICIUS, aventurier qui parut en Hollande vers 1670, était, d'après les bruits du temps, un religieux apostat; il gagnait sa vie à ramoner les cheminées et à repasser les couteaux; il mourut d'ivresse. Quelques contemporains lui attribuent des talents extraordinaires, et disent qu'il parlait avec facilité le grec, le latin, le français, l'italien et le hollandais, savait par cœur Homère, Horace, Aristophane, Cicéron et les deux Pline, et mettait sur-le-champ en vers ce qu'on lui disait en prose. On le croit auteur d'un ouvrage intitulé: *Geogarchonismachia.*

BERENT (Simon), jésuite, né en Prusse vers 1585, enseigna la philosophie et la théologie, devint confesseur du prince Alexandre de Pologne et mourut à Brunswick le 16 mai 1649. On a de lui: *Litaniæ de nomine Jesus*, 1639, et *Litaniæ de B. Virg. Mariâ*, 1639.

BERESTRAETEN ou **BAERSTRAAT** (J. G. E.), peintre flamand du 17e siècle, renommé pour les marines.

BEREZOSKY, musicien russe, né en Ukraine vers 1725, fut compositeur de la chapelle de l'impératrice Catherine II de 1765 à 1767. Il composa de la musique d'un genre neuf et original qui est encore admirée des étrangers. On a publié de sa composition un *Pâter noster* à 4 voix, Leipzig.

BERG (Mathieu van den), peintre, naquit à Ypres en 1615, d'un maître d'école, qui, s'étant appliqué à la peinture, reçut des leçons de H. Goltzius, et, dans la suite, inspira assez de confiance à Rubens pour que ce grand artiste lui confiât la direction de ses biens; mais privé du génie qui invente, il ne put parvenir qu'à être un copiste habile. Van den Berg fut reçu, en 1646, dans la corporation des peintres, à Alkmaar, où il mourut en 1647, âgé seulement de 32 ans.

BERG (Isaac van den), jurisconsulte hollandais, auteur de *Consultations de droit,* 1782.

BERG (Jean-Pierre), philologue et orientaliste, né le 3 septembre 1737 à Brême, professa avec distinction la théologie dans l'université de Duisbourg, où il mourut le 3 mars 1800. Le seul ouvrage que l'on connaisse de lui est le *Specimen animadversionum philologicarum ad selecta Veteris Testamenti loca,* Leyde, 1761, in-8°; il a eu beaucoup de part aux *Symbolæ litterariæ Duisburg.*, la Haye et Duisbourg, 1786, 4 parties in-8°.

BERGA (Antoine), médecin, professeur à Mondovi, puis à l'université de Turin, vivant en 1579, a publié plusieurs ouvrages cités par Mazzuchelli, entre autres un *Discours* en italien sur l'étendue de la terre et des mers.

BERGALLI (Charles), mineur conventuel, né à Palerme, avait de la réputation comme prédicateur en 1650. Il fut professeur de philosophie et de théologie dans les couvents de son ordre, provincial en Sicile, et gardien du grand couvent à Palerme, où il mourut le 17 novembre 1679. Il a publié: *De objecto philosophiæ,* Pérouse, 1649, in-4°, et a laissé manuscrit un poëme épique italien intitulé *Davidiade;* des mélanges de poésie latine, un livre élémentaire de médecine, *Tyrocinium medicæ facultatis.*

BERGALLI (Louise), femme poëte, née à Venise le 15 avril 1703, s'est fait un nom par ses talents. A 35 ans, elle épousa le comte Gaspard Gozzi dont elle eut cinq enfants, se partagea entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut vers 1760. Outre des traductions en prose de Térence et de Racine, Venise, 1733 et 1737, des *Amazones* de Mme Dubocage en vers martelliens, ibid., 1756, on lui doit plusieurs tragédies et drames en musique, Venise, de 1720 à 1750.

BERGAMASCO (J. B. CASTELLO, dit IL), de la ville de Bergame, sa patrie, élève de Michel-Ange, contribua beaucoup à naturaliser en Espagne le goût mâle et fier de ce grand maître, et mourut à Madrid, en 1750. — Ses deux fils, Granello et Fabrice, excellaient dans le genre grotesque, et décorèrent le palais de l'Escurial.

BERGAMASCO (Archangelo), contrapuntiste italien du 16e siècle, a laissé des Madrigaux insérés dans la collection : *Dolci affetti,* Rome et Venise, 1568.

BERGAMINI (Antoine), poëte, né à Vicence en 1666, mort vers 1745, joignit au talent de la poésie la connaissance des mathématiques, de l'astronomie et des langues anciennes. Ses *Poésies* ont été imprimées avec celles de Marano, son ami, Padoue, 1701, in-12.

BERGAMON (Guilhem), poëte provençal cité par Nostradamus qui le fait vivre dans le 13e siècle.

BERGANO (George-Josse), poëte latin, est auteur d'un poëme en vers hexamètres intitulé : *Benacus,* Vérone, 1546, in-4°, avec une carte représentant les contours de ce lac (aujourd'hui le lac Garda), célébré par Virgile et Catulle. — Un autre BERGANO (Diégo), est auteur de : *Arte de la lengua Pampanga,* etc., Sampaloc, 1737, in-4°, et de *Bocabulario de Pampango en Romance y diccionario de Romance en Pampango*, Manilla, 1732, in-fol.

BERGANTINI (Jean-Pierre), littérateur, né à Venise le 4 octobre 1685, entra chez les théatins en 1711, fut secrétaire de l'ordre à Rome, se livra à la prédication et à la culture de la poésie, enrichit la littérature italienne de traductions en vers du poëme de de Thou, *De re accipitrariâ ;* de l'*Ixcuticon* de Bargeo, Venise, 1735, in-4° ; du *Prædium rusticum* de Vanière, 1748, in-8°; et de l'*Anti-Lucrèce* de Polignac, Vérone, 1752, in-8°. Il avait composé un *Dictionnaire* italien plus complet que celui de *la Crusca;* mais il est resté inédit. Bergantini mourut vers 1760.

BERGASSE (Nicolas) naquit à Lyon en 1750, d'une famille originaire d'Espagne. Il était le 5e de cinq frères dont l'aîné, établi à Marseille, faisait le commerce de la commission, et dont deux autres se trouvaient dans Lyon, à la tête des messageries. L'un d'eux, Dominique, périt sur l'échafaud, à Lyon, en 1793, condamné le 19 frimaire an II, par la commission révolutionnaire. Nicolas Bergasse suivit la carrière du barreau. Il n'avait que vingt-deux ans lorsque, invité par les magistrats, il prononça un *Discours sur l'honneur,* en 1772. Un autre discours lui fut demandé en 1774, et il choisit pour sujet: *L'humanité des juges, dans l'administration de la justice criminelle.* En 1774, il fit imprimer, dans la *Gazette de France,* des *Réflexions sur les préjugés,* et il prononça, à l'hôtel de ville de Lyon, un *Discours* sur cette question : *Quelles sont les causes générales des progrès de l'industrie et du commerce, et quelle a été leur influence sur l'esprit et les mœurs des nations?* En 1784, il publia ses *Considérations sur le magnétisme animal, d'après les principes de M. Mesmer,* in-8° de 149 pages. On lui reprocha d'attaquer, dans cet ouvrage, toutes les doctrines des médecins, toutes les doctrines des physiciens, tous les principes des moralistes et des législateurs sur le système social, et tous les principes qui dirigent les arts dans leur création. Il croyait au somnambulisme magnétique, et n'eut pendant plusieurs années, après 1785, d'autre médecin qu'une servante, douée « de cette seconde vue. » Bergasse était venu s'établir à Paris. Trois procès célèbres et une comédie, en donnant en France un grand ébranlement aux esprits, ont accéléré la révolution. Ces procès furent celui des trois *hommes condamnés à la roue,* en 1784; celui du *Collier,* en 1786, et de celui de Kornmann, en 1780. La comédie fut celle de la *Folle journée.* Dupaty, Cagliostro et d'Eprémesnil, Bergasse et Beaumarchais imprimèrent le mouvement précurseur. Le procès de Kornmann qui occupa le public pendant plus de deux ans fit la réputation de Bergasse : Guillaume Kornmann, ancien magistrat de Strasbourg, connu à Paris dans la banque, avait intenté contre sa femme une accusation d'adultère. L'ex-lieutenant de police le Noir, conseiller d'État, qui venait de partager la disgrâce de Calonne, fut attaqué comme corrupteur, et Beaumarchais comme l'agent de la corruption : le sieur Daudet de Jossan, syndic-adjoint de la ville de Strasbourg, et le prince de Nassau-Siegen, se trouvèrent aussi poursuivis comme corrupteurs de la dame Kornmann. Les mémoires de Bergasse, pour l'époux trahi, eurent un succès prodigieux. Voulant donner à cette cause un intérêt plus grand et plus large que celui qui pouvait ressortir d'une simple accusation d'adultère, il y fit entrer la politique, l'attaque contre le despotisme ministériel, et la nécessité de réformer les mœurs et les lois. Cependant de quoi s'agissait-il? Bergasse qui se vantait que la France lui serait redevable du beau présent de la liberté ; lui qui criait

contre le despotisme ministériel, contre l'arbitraire des lettres de cachet, écrivait depuis deux ans, sans relâche, contre la levée ou la suppression d'une lettre de cachet ! car c'était là toute la cause. Kornmann avait obtenu du ministre Breteuil une de ces lettres pour faire enfermer sa femme, et le lieutenant de police le Noir n'était poursuivi que pour avoir fait exécuter la mainlevée de cette lettre, à la sollicitation de Beaumarchais, de Daudet de Jossan et du prince de Nassau ! Le 2 avril 1789, un mois avant l'ouverture des états généraux, le parlement rendit son arrêt dans ce procès mémorable; la séparation des deux époux fut prononcée, et Kornmann condamné à restituer une dot de 364,000 livres. Kornmann, diffamé par lui-même, se vit ainsi ruiné. Le président de Saint-Fargeau, en prononçant l'arrêt, fut deux fois interrompu par des murmures approbateurs, et Bergasse s'écria que cet arrêt *blessait le ciel et déshonorait la terre*. C'est ainsi que se termina ce procès, où chacun avait apporté son scandale. Le procès seul fut perdu. Bergasse avait traîné, aux applaudissements de la multitude, les ministres du roi dans le scandale de sa cause. Il avait déjà publié dans le mois de février une *Lettre sur les états généraux* (in-8° de 58 pages). Il se peignait comme l'homme à qui la France devrait la liberté, le retour de la justice et des lois, etc. Mais il voulait le droit de *veto*, la noblesse héréditaire, une chambre haute. Il déposa chez le notaire Margantin un exemplaire de cette lettre, signé de lui et certifié conforme à l'original, annonçant que désormais il prendrait la même précaution pour tous les ouvrages qui sortiraient de sa plume, afin de se garantir à l'avenir du *brigandage* qui faisait publier plusieurs écrits sous son nom. Il siégeait alors dans l'assemblée nationale, ayant été nommé député du tiers état par la sénéchaussée de Lyon. D'abord, il parut devoir prendre une part active aux travaux législatifs. Il soutint l'opinion de Sieyès sur la dénomination à adopter pour les communes. Il présenta ensuite avec Chapelier un projet d'adresse au roi, sur la constitution de l'assemblée, et fut invité à le refondre avec celui de Barnave. Nommé membre du *comité de constitution*, il fit, en son nom, un *rapport sur l'organisation du pouvoir judiciaire*, suivi du projet de constitution des tribunaux (1789, in-8°, 64 p.). Il fit imprimer un *Discours sur la manière dont il convient de limiter le pouvoir législatif et le pouvoir exécutif dans une monarchie* (1789, in-8°, 92 pages). L'assemblée nationale venait de décréter, que le corps législatif serait constitué en une assemblée unique, et que le consentement libre du prince ne serait pas nécessaire pour la promulgation de la loi. Ce décret détermina la démission de Bergasse, de Mounier et de Lally-Tolendal; ils cessèrent de faire partie du comité de constitution, et ne tardèrent pas à se retirer de l'assemblée. Après les événements des 5 et 6 octobre, Bergasse ne reparut plus à l'assemblée nationale. Ce fut à l'occasion de ces fatales journées qu'il publia un *Discours sur les crimes et les tribunaux de haute trahison* (1789, in-8°, 46 pages). Vers cette époque parut sa *Lettre relative au serment de la constitution*, 1790, in-8°; et sa *Lettre à M. Dinochau, auteur du Courrier de Meudon*, 1790, in-8°. Retiré de l'assemblée, Bergasse continua d'écrire. Il publia une brochure intitulée : *De la liberté du commerce*, 1789, in-8°, et dans le mois de novembre, des *Recherches sur le commerce, les banques et les finances* (in-8° 99 pages). Au mois d'avril 1790, il fit imprimer sa *Protestation contre les assignats-monnaie* (in-8°, 45 pages). Les assignats n'eurent pas de plus terrible adversaire. Dans ses écrits il prenait toujours le titre de *député de la sénéchaussée de Lyon*, quoiqu'il ne siégeât plus à l'assemblée; Bergasse s'était alors rapproché du parti de la cour. Il fut invité par Louis XVI, de recueillir ses idées en un corps d'ouvrage. Bergasse fit le travail demandé, mais les événements en empêchèrent la publication. Une copie fut remise au roi. Le manuscrit original périt dans l'un des incendies du siége de Lyon. Bergasse avait aussi fait passer au roi divers projets et mémoires qui, après le 10 août, furent trouvés aux Tuileries dans l'armoire de fer. Déjà il avait été dénoncé, en 1790, pour sa protestation contre les assignats. Il fut attaqué plus sérieusement dans une lettre que lui adressa l'avocat Loyseau, alors auteur du *Journal de constitution et de législation*. Les mauvais jours de la révolution étaient arrivés. Beaumarchais avait fait représenter en juin 1792, sur le théâtre du Marais, son drame de *la Mère coupable*. Bergasse fut comme dévoué aux haines populaires, dans l'odieux personnage de *Begearss*, anagramme de son nom. Après la fin tragique de Louis XVI, regardant sa carrière politique comme terminée, il s'éloigna de Paris, voulut se réfugier en Espagne et ne put franchir le passage des Pyrénées. Il s'était enfin retiré à Tarbes, lorsqu'il fut arrêté au commencement de juillet 1794, et conduit de brigade en brigade à Paris. Il savait qu'alors le plus sage calcul était de gagner du temps : il se montra faible et souffrant; et le trajet fut long suivant son désir. Avant d'entrer dans Paris, Bergasse avait appris la nouvelle révolution de thermidor : il fut conduit à la Conciergerie, mais la prudente lenteur de son voyage l'avait sauvé de l'échafaud : il fut jugé dans l'an III, et condamné, *comme suspect*, à la détention jusqu'à la paix. Devenu libre sous le Directoire, il se tut, comme publiciste, sous le consulat et sous l'empire; il vécut dans la retraite chez son frère Alexandre, près de Lyon, et ne publia dans cette période de quatorze ans qu'un *Fragment sur l'influence de la volonté sur l'intelligence*, 1807, in-8°. La même année il rédigea, sur les notes qui lui furent fournies par le notaire Boileau, un *Éloge historique du général d'Hautpoul*, in-8°; mais il n'attacha pas son nom à cet éloge. En 1808 il publia des *Discours et fragments*, in-8° de 244 pages. Enfin, la restauration arriva, Bergasse se hâta de publier une brochure sous le titre de *Réflexions sur l'acte constitutionnel du sénat*. Il eut, en 1814, de fréquentes entrevues avec l'empereur Alexandre chez Mme de Krudner. Bergasse influa sur l'entrée au ministère du duc de Richelieu, de Dubouchage et du marquis de Vaublanc. Bergasse devint bientôt comme l'avocat consultant de la restauration. En 1816, il publia une *Défense de la Monarchie selon la Charte*, ouvrage de M. de Chateaubriand. En 1817 parut son *Essai sur la loi, sur la souveraineté et sur la liberté de la presse*. La 3e édition, qui est de 1822, est augmentée d'une *Lettre sur l'indivisibilité du pouvoir législatif*, in-8° de 126 pages. Bergasse continuait de correspondre avec l'empereur Alexandre. En 1821, il fit imprimer un *Essai sur le rapport qui doit exister entre la loi religieuse et les lois politiques*, in-8°

de 12 pages. Depuis 1821, Bergasse cessa ses publications politiques, et écrivit peu dans sa retraite au sein de sa famille. Il était octogénaire quand la révolution de 1830 arriva. Il avait été compris comme conseiller d'État dans les petites ordonnances jointes aux grandes ordonnances du 25 juillet. Il s'éteignit sans souffrance le 28 mai 1832.

BERGASSE (Alexandre), frère du précédent, s'était de bonne heure retiré du commerce et vivait dans sa maison de campagne, sur les bords de la Saône, mêlant l'étude de la culture des lettres aux travaux de l'agriculture. C'est dans cette retraite qu'il appela et qu'il retint son frère pendant plusieurs années. Il appartenait à ce qu'on appelait en France la *petite Église*, et il s'était rattaché à la minorité du clergé qui refusait de reconnaître le concordat de 1801. Alexandre fit imprimer à Lyon, en 1816, chez J. M. Boursy, un vol. in-8° de 290 pages, qui avait pour titre : *Réfutation des faux principes et des calomnies avancées par les jacobins pour décrier l'administration de nos rois et justifier l'usurpation de l'autorité royale et du trône, par un vieux Français.* L'auteur y regarde la charte constitutionnelle comme illégitime et irrégulière; il soutient que Louis XVIII peut et doit la réformer, etc., il dénie aux chambres le droit de participation au pouvoir législatif; il blâme la protection accordée aux cultes non catholiques, et la confirmation de la vente des biens nationaux. Alexandre Bergasse allait publier son ouvrage déjà imprimé. Le préfet du Rhône fit appeler l'auteur, et lui représenta la nécessité où se trouverait le gouvernement de le poursuivre, et de faire condamner son livre s'il ne consentait lui-même à sa suppression. Le livre ne fut pas mis en vente, et il est devenu très-rare. Alexandre Bergasse mourut à Lyon, en 1821.

BERGASSE-LAZIROULE (George), ancien officier d'artillerie, cousin des précédents, forma, avec Vadier, la députation du tiers état de la sénéchaussée de Pamiers aux états généraux, et combattit l'émission des assignats. Il était substitut du commissaire du Directoire exécutif près les tribunaux de l'Arriége, lorsqu'il fut nommé membre du conseil des Cinq-Cents, dans l'an VI (1798). S'étant fortement prononcé contre la révolution du 18 brumaire, il fut éliminé du corps législatif, et ne reparut plus sur la scène politique.

BERGAVENNY (Jeanne), dame anglaise qui vécut sous le règne d'Élisabeth, est auteur de quelques opuscules insérés dans le *Monument des matrones* de Th. Bentley.

BERGE (le baron François), général français, naquit en 1779, à Collioure, dans le Roussillon, fut admis en 1794 à l'école polytechnique, où il fut distingué par le célèbre Monge, qui le chargea d'exécuter les planches de sa Géométrie descriptive. Nommé lieutenant d'artillerie en 1797, Berge fut désigné l'année suivante pour faire partie de l'expédition d'Égypte, et il y obtint le grade de capitaine. En 1803, Berge fut nommé chef de bataillon ; et il fit en cette qualité les campagnes du Nord de 1805, 1806 et 1807. Il passa ensuite à l'armée d'Espagne, et se distingua particulièrement au siége de Cadix ; puis à l'armée de Portugal. Élevé en 1813 au grade de général de brigade, Berge, en 1814, fut créé chevalier de Saint-Louis, et fit partie du comité central d'artillerie. Lors du retour de Napoléon, en mars 1815, il fut attaché à l'état-major du duc d'Angoulême. En 1816, il fut chargé de commander l'école d'application d'artillerie et du génie ; et en 1823 il dirigea toute l'artillerie dans l'expédition d'Espagne, en Catalogne, sous le maréchal Moncey. Ce général est mort à Paris, le 18 avril 1832, du choléra.

BERGEAT (Nicolas), chanoine de Reims, naquit dans cette ville en 1832. Son père, bailli et lieutenant général de police, obtint pour lui de l'archevêque un canonicat, lorsqu'il était à peine âgé de seize ans. Fait vidame de la même Église en janvier 1758, il se distingua par ses connaissances en physique et dans les beaux-arts, par des poésies spirituelles et par des épigrammes caustiques. Il succéda en 1768 à Desaulx, poëte de la ville de Reims. La révolution lui ayant enlevé une grande partie de ce qu'il possédait, il accepta la place de conservateur du dépôt des arts. Il mourut le 12 novembre 1815. On a de Bergeat des *Poésies anacréontiques* imprimées, des *Fables, Épîtres, Épigrammes*, etc. Il avait traduit de Catulle, de Martial, du Pogge et d'Owen tout ce que ces poëtes avaient fait de plus libre.

BERGEDAN (Guillaume de), troubadour de l'ancienne maison de ce nom, en Catalogne. Ayant assassiné par trahison un de ses ennemis, il fut dépouillé de ses biens par sentence du roi d'Aragon ; par ses excès et ses emportements, il était la terreur des époux et des pères de famille. La plupart de ses pièces roulent sur ses bonnes fortunes. Après avoir eu beaucoup d'aventures en guerre et en amour, Bergedan fut tué par un simple fantassin, vers le milieu du 13e siècle.

BERGELLANUS (Jean-Arnold), correcteur d'épreuves, très-versé dans la science typographique, vivait dans le 16e siècle. Il est auteur d'un poëme à la louange de l'imprimerie, en vers latins hexamètres et pentamètres, intitulé : *Encomium chalcographiæ*. La 1re édition est de Mayence, dans l'abbaye de Saint-Victor, 1551, in-4°. La 2e édition est celle que Duverdier a mise à la fin de son Supplément à la bibliothèque de Gesner, Lyon, 1585, in-fol. La 3e se trouve, avec quelques notes par Guill.-Ernest Tentzel, dans sa *Bibliothèque curieuse*, Francfort et Leipzig, 1704 et suiv., in-8°. La 4e, augmentée d'une préface curieuse et de quelques notes par George-Christian Johannis, est insérée dans le 2e volume de ses *Res moguntiacæ in unum collectæ*, Francfort, 1727, in-fol.; la 5e, dans l'*Histoire de l'imprimerie* de Prosper Marchand, la Haye, 1740, in-4°; la 6e, dans le tome Ier des *Monumenta typographica* de Jean Christian Wolf, Hambourg, 1740, 2 vol. in-8° ; et enfin dans le tome VI de la nouvelle édition des *Biblioth.* de Lacroix du Maine et Duverdier, Paris, 1773, in-4°.

BERGEN (van), peintre, né à Bréda vers 1670. Descamps cite de lui une *Ste.-Famille* dans le genre de Rembrandt.

BERGEN (Thierry van), né à Harlem, élève d'Adrien van den Velde, excella comme lui dans les *paysages* avec des *animaux*.

BERGEN (Charles-Auguste de), né à Francfort-sur-l'Oder le 11 août 1704, élève de Boerhaave, fut reçu médecin dans sa patrie en 1731, y professa avec distinction l'anatomie et la botanique, et mourut le 7 octobre 1760. On a de lui : *Icon nova ventriculorum cerebri*,

Francfort, 1734 ; *Methodus cranii ossa dissuendi,* ibid., 1741, in-4° ; *Pentas observationum,* ibid., 1743 ; *Elementa physiologiæ,* Genève, 1749, in-8° ; *Flora francofurtana,* 1750, in-8°.

BERGENHIELM (Jean de), chancelier de Suède, né en 1629, professa l'histoire à l'université d'Upsal, fut en 1699 ambassadeur en Russie, cultiva les lettres au milieu des agitations des cours, et mourut en 1704. On a de lui : *Poemata* et *Epigrammata*, 1693 ; un *ouvrage* latin relatif à la ligue des puissances du Nord contre Charles XII, 1700.

BERGER (Marc-Claude), médecin de Paris, reçu docteur en 1669, élu doyen en 1692, continué jusqu'en 1696, nommé censeur en 1696, et mort en 1702.

BERGER (Claude), fils du précédent, reçu bachelier en 1698, soutint une thèse sur l'usage du tabac, fut successivement élève de Tournefort et de Homberg ; reçu docteur en 1700, il fut nommé professeur de chimie au collége de France, en remplacement de Fagon son parent et son ami, et mourut prématurément en 1712. Fontenelle a fait son éloge.

BERGER (Jean-Henri de), savant jurisconsulte, né à Géra, le 27 janvier 1657, fit ses études à Halle, Leipzig et Jéna, fut professeur de droit à Wittenberg, et conseiller à Dresde. En 1713, Charles VI l'appela à Vienne en qualité de conseiller aulique de l'Empire, et il y mourut le 25 novembre 1732. Ses ouvrages principaux sont : *Electa processûs executivi, processorii, provocatorii et matrimonialis,* Leipzig, 1705, in-4° ; *Electa disceptationum forensium,* 1738, 3 vol. in-4° ; *Electa jurisprudentiæ criminalis,* Leipzig, 1706, in-4° ; *Responsa ex omni jure,* 1708, in-fol. ; *OEconomia juris,* 1731, in-fol., etc. Berger laissa trois fils, Christophe-Henri, Frédéric-Louis et Jean-Auguste, qui se sont distingués dans la même carrière.

BERGER (Christophe-Henri de), fils aîné du précéd., naquit vers 1680 à Wittenberg, succéda à son père comme professeur, et plus tard comme conseiller de l'électeur de Saxe. Il fut enfin appelé, comme l'avait été son père, à la cour de Vienne, et mourut conseiller aulique, en 1737, dans un âge avancé. Parmi les ouvrages qu'il a publiés on se contentera de citer : *Decisiones summi provocationum senatus electoralis Saxonici,* Dresde et Leipzig, 1720, in-4° (recueil des arrêts de la chambre des comptes) ; *Commentatio de personis vulgo larvis seu mascheris,* Francfort et Leipzig, 1723, in-4°, figures, rempli de recherches curieuses sur l'origine des masques.

BERGER (J.-Godefroid de), frère de Jean-Henri, médecin, né à Halle en 1659, mort en 1736, professeur à l'université de Wittenberg, a publié : *Physiologia medica,* etc., Wittenberg, 1701 ; Francfort, 1737, in-4° ; *De Thermis Carolinis comment.,* etc., Wittenberg, 1709, in-4°, en allemand, Dresde, 1709, in-8°, 1711, in-4°.

BERGER (J.-Guillaume de), frère du précédent, professeur d'éloquence à Wittenberg, conseiller aulique d'Auguste II, roi de Pologne, mort le 28 avril 1751, a donné de savantes *Dissertations* sur l'histoire et la littérature ancienne : *De antiquâ poetarum sapientiâ*, 1699, in-4° ; *De Mysteriis Cereris et Bacchi,* 1723, etc.

BERGER (Théodore), professeur de droit et d'histoire à Cobourg, né en 1683 à Unterlautern, fit ses études à Halle, accompagna plusieurs jeunes gentilshommes dans leurs voyages, et mourut le 20 novembre 1773. Son *Histoire universelle synchronistique des principaux États de l'Europe depuis la création du monde jusqu'à nos jours,* Cobourg, 1729, in-fol. (en allemand), est un ouvrage estimé, qui a eu cinq éditions, et a été continué par Wolfgang Jæger, professeur à Altdorf, Cobourg, 1781, in-fol.

BERGER (Jean-Godefroid-Emmanuel), théologien distingué, né à Ruhland dans la haute Lusace, le 27 juillet 1773, mort le 20 mai 1803. Ses écrits, tous en allemand, sont : *Histoire de la philosophie des religions,* ou *Tableau historique des opinions et de la doctrine des philosophes les plus célèbres sur Dieu et la Religion,* Berlin, 1800, in-8° ; *Introduction pratique au Nouveau Testament,* 2 vol. in-8°, Leipzig, 1798-99.

BERGER (Albert-Louis), jurisconsulte, naquit à Oldenbourg, en 1768, fit ses études à Gœttingue, et fut placé ensuite dans l'ordre judiciaire, d'abord à Eutin, puis à Oldenbourg où il eut le titre de conseiller de chancellerie. Ayant hérité de son père une fortune considérable, il l'employa à parcourir l'Allemagne, la Suisse, la France et l'Italie. Le grand-duc d'Oldenbourg l'employa aux affaires diplomatiques. Lorsque Napoléon s'empara du nord-ouest de l'Allemagne, et en fit des départements de son empire, en 1811, Berger perdit ses places ; il fut nommé ensuite membre du conseil de la préfecture. Au commencement de 1813, l'approche des Russes causa un soulèvement dans le bas Weser : le sous-préfet d'Oldenbourg jugea prudent de se retirer avec les autorités françaises. Avant son départ, il institua une commission de cinq membres, parmi lesquels il désigna Berger et Finck, pour gérer les affaires administratives en son absence. Cette commission n'exerça son autorité que trois jours. Elle modifia légèrement le système français, et fit ce qu'elle put pour apaiser l'émeute. Sur ces entrefaites, le général Vandamme avait envoyé des secours militaires. La commission fut cassée, Berger et Finck furent arrêtés comme rebelles, traduits à Brême, devant un conseil de guerre, et fusillés le 10 avril 1813. Berger a publié : *Studien,* études, seconde édition, 1816 ; *Briefe,* etc., lettres écrites pendant un voyage en Italie, dans les années 1802 et 1803, Leipzig, 1813, in-8°.

BERGER (Jean-Éric), né en Danemark vers 1775, fut professeur à l'université de Kiel, où il enseigna d'abord l'astronomie, et obtint, en 1825, la chaire de philosophie. Ses principaux ouvrages sont : *Philosoph. Darstellung des Weltalls* (exposé philosophique de l'univers), Altona, 1808 ; *Allgemeine grundsetze der Wissenschaft der natur und des Menschen* (principes généraux de la science de la nature et de l'homme), Altona, 1817-27. Berger est mort le 23 février 1833.

BERGER (André), musicien aulique du prince de Wurtemberg, naquit à Dolsen en Misnie, vers 1580 ; on a de lui : *Harmoniæ sacræ*, etc., Augsbourg, 1606 ; *Chants funèbres,* ibid., 1609, et des motets.

BERGER (Jean-Antoine), organiste de la cathédrale de Grenoble, né en 1719, mort en 1777, trouva le moyen de produire sur l'épinette et le clavecin les effets du crescendo au moyen d'un mécanisme mis en jeu par la pression du genou. Il vint à Paris en 1762 pour soumettre sa découverte et ses plans à l'Académie des sciences, mais

ne publia pas son invention. Il avait conçu l'idée d'ajouter un clavier à la harpe, mais Frique, ouvrier allemand qui travaillait pour lui, lui enleva ses plans et sa mécanique.

BERGERAC (Savinien CYRANO de), né vers 1620, au château de Bergerac en Périgord, après d'assez mauvaises études faites chez un pauvre prêtre de campagne, vint à Paris, et s'y livra tout entier à la débauche. Il entra ensuite comme cadet dans le régiment des gardes, et s'y fit une grande réputation de bravoure ; il servait de second à tous ceux qui avaient des duels, sans compter qu'il se battait souvent pour son propre compte. Ayant reçu deux blessures graves à la guerre, il quitta le service et se mit à cultiver les lettres. Jaloux de son indépendance, il refusa des offres avantageuses que lui faisait le maréchal de Gassion, et cependant finit par s'attacher au duc d'Arpajon. Il mourut en 1655, à 35 ans, des suites d'un coup qu'il s'était donné à la tête. Ses *OEuvres,* souvent imprimées, ne l'ont pas été depuis 1741, 3 vol. in-12. On y trouve : *Agrippine,* tragédie ; et *le Pédant joué,* comédie, la première qui ait été écrite en prose, et à laquelle Molière a emprunté deux scènes des *Fourberies de Scapin.* Fontenelle, dans ses *Mondes,* Voltaire dans *Micromégas,* et Swift dans les *Voyages de Gulliver,* se sont approprié plussieurs idées du *Voyage dans la lune* et de l'*Histoire comique des États et empires du soleil,* ouvrages de Bergerac.

BERGERET (Jean-Pierre), botaniste, né le 25 novembre 1751, à Lasseube, dans la généralité d'Auch, avait entrepris, en 1776, la *Description* des plantes qui croissent aux environs de Paris ; mais, ayant ouvert un cours de botanique, il dut renoncer à ce travail. Il acquit, en 1785, une charge de chirurgien de Monsieur (depuis Louis XVIII). Pendant la révolution, il reprit l'exercice de la chirurgie qu'il avait négligée pour la botanique, et s'acquit la réputation d'un praticien habile. Il mourut à Paris le 28 mars 1813. On connaît de lui : *Remarques sur un Mémoire sur un ordre de champignons* qu'on peut appeler *coiffés ou bulbeux ; Observations de grossesse extra-utérine* (Journal de médecine par Sedillot, XIV, 288) ; *Phytonomatotechnie universelle,* ou *l'Art de donner aux plantes des noms tirés de leurs caractères,* Paris, Didot jeune, 1783-85, in-fol. 3 vol. L'auteur l'avait promis en trente livraisons ; mais les deux dernières n'ont point paru, non plus que la vingt et unième qui devait contenir le système.

BERGERET (Jean-Louis). *Voyez* **VERTRON**.

BERGERON (Nicolas), avocat au parlement de Paris, naquit à Béthisy, dans le duché de Valois, vers le milieu du seizième siècle. Il avait rassemblé les matériaux d'une *Histoire valésienne touchant la louange et illustration tant du pays que de la maison royale de Valois ;* mais il n'en fit paraître qu'un extrait intitulé : *le Valois royal,* Paris, 1583, in-8°. Bergeron peut être considéré comme le premier auteur de ces tables synchroniques qui présentent, d'un seul coup d'œil, la série des principaux événements de l'histoire. Ce fut en 1562 qu'il publia à Paris, chez Vascosan, un *Sommaire des temps,* qui reçut l'accueil le plus favorable, et fut souvent réimprimé. La dernière édition, faite du vivant de l'auteur, parut sous la dénomination de *Table historique, contenant un abrégé de ce qui est advenu de plus notable depuis le commencement du monde jusqu'à présent,* Paris, 1584. Bergeron est mort à la fin de la même année. On a encore de lui : *Procès-verbal de l'exécution testamentaire de feu Pierre de la Ramée,* dit Ramus, Paris, Jean Richer, 1576, in-8°. Le célèbre Ramus avait choisi Bergeron et Antoine Loisel pour ses exécuteurs testamentaires. Cet opuscule est relatif à une disposition de son testament qui créait une chaire de mathématiques au collége Royal ; *In regis Henrici III adventum carmen,* Paris, 1574, in-4° ; *Description de l'estat, gouvernement et justice de France,* Paris, Richer, 1574. Bergeron fut l'éditeur du recueil des opuscules de Ramus et d'Omer Talon, qui parut en 1577. L'édition de la *Gramère francoëse* de Ramus, qui parut en 1587, contient des additions de Bergeron. Il enrichit la deuxième édition des *Arrêts de Papon,* publiée en 1584, de plusieurs décisions *notables* qu'il avait eu soin de recueillir lui-même. On croit qu'il eut quelque part à la rédaction du commentaire de Dumoulin, sur la coutume de Paris. Il cultiva aussi la poésie grecque, latine et française ; on trouve des vers de sa façon dans plusieurs recueils du temps.

BERGERON (Pierre), fils du précédent, naquit à Paris, et, de même que son père, suivit d'abord la carrière du barreau. Il plaida d'une manière distinguée, et devint conseiller du roi et référendaire en la chancelllerie. Il allia la culture des lettres à l'étude des lois, et s'occupa principalement de géographie et de voyages. Il mourut en 1637, dans un âge avancé. Il a publié : *Traité de la navigation et des voyages de découvertes et conquêtes modernes, et principalement des François ; Histoire de la première découverte et conquête des Canaries, faite dès l'an* 1402, *par messire Jean de Béthencourt, chambellan du roi Charles VI,* Paris, 1630, in-8° ; *Relation des voyages en Tartarie de François-Guillaume de Bubruquis,* etc. ; plus un *Traité des Tartares,* etc. Van der Aa, libraire à Leyde, fit réimprimer la relation des *Voyages en Tartarie,* sous ce titre : *Recueil de divers voyages curieux faits en Tartarie et ailleurs,* Leyde, 1729, 2 vol. in-4°, avec cartes et figures, ou avec un nouveau frontispice : *Voyages faits principalement en Asie dans les* 12e, 13e, 14e *et* 15e *siècles,* etc., la Haye, 1735, 2 vol. in-4°. Bergeron a rédigé, en grande partie sur les mémoires de l'auteur, *les Voyages fameux du sieur Vincent le Blanc, Marseillais, dans les quatre parties du monde,* Paris, 1649, in-4°. Il s'était d'abord adonné à la poésie ; on trouve des vers de sa façon en tête de l'édition des œuvres de du Bartas, 1610, in-fol., et des frères de Sainte-Marthe, 1633, in-4°. Bergeron eut beaucoup de part à l'édition de la traduction latine de la *Geographia nubiensis,* Paris, 1619, in-4°, et a laissé en manuscrit deux itinéraires, l'un *italo-germanique,* et l'autre *germano-belgique,* ce dernier en 1617.

BERGEYCK (Armand van), maître d'école à Enghien, mort vers 1533, a laissé plusieurs ouvrages sur la grammaire grecque. Dominique Sylvius en a fait imprimer un sous ce titre : *Summa linguæ græcæ,* Paris, 1538.

BERGH (Pierre van den), poëte latin, ami d'Érasme, fut recteur du collége d'Amesfoort, et a laissé quelques *satires,* Zwolle, 1506, in-8°.

BERGHE (Paul van den), jurisconsulte, natif d'Utrecht, mort en 1587 âgé de 57 ans, a publié : *Tractatus*

de jure tutelarum et curationum, Leyde, 1595, Francfort, 1607; la Haye, 1656 et 1657.

BERGHE (Robert van den) ou **MONTANUS**, né à Dixmude vers la fin du 16e siècle, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Diætema seu salubris victûs ratio,* etc., Louvain, 1637, 1640, in-12.

BERGHE (Thomas van den), fils du précédent, né à Dixmude en 1615, fut également médecin et publia : *Qualitas Loimodea, seu Pestis Brugana,* Bruges, 1669, in-4°.

BERGHE (Henri, comte de), général des troupes espagnoles, était issu d'une des plus illustres familles de la Flandre. Il servit contre les Hollandais, porta la consternation dans la Gueldre en 1624, se rendit maître de Mundbergx, de Clèves, et, poursuivant ses succès, fit sa jonction avec Spinola, devant Breda. Après la prise de cette place, le comte de Berghe défit les Hollandais en plusieurs rencontres. Mécontent du gouvernement espagnol, il résigna son commandement, et se retira à Liége. L'archiduchesse, craignant qu'un exemple si dangereux ne fût imité par la noblesse mécontente, invita le comte de Berghe à revenir dans le pays, mais ce seigneur ayant résisté à toutes les instances, la cour de Bruxelles le déclara traître à la patrie, et le condamna à perdre la tête sur un échafaud. Il se retira auprès du prince d'Orange, auquel il fut utile par ses conseils, et mourut en Hollande.

BERGHEM (Nicolas) naquit à Harlem en 1624. Il reçut les premières leçons de peinture de son père, Pierre van Haerlem, artiste médiocre; il passa ensuite sous des maîtres plus habiles, entre autres van Goyen et Weninx. On rapporte qu'un jour, poursuivi par son père, il se réfugia dans l'atelier de van Goyen, qui tachâ de le garantir, en criant, *Berg hem* (*cachez-le*), et que ce fut l'origine du nouveau nom qui lui resta. Les heureuses dispositions de Berghem pour la peinture se développèrent rapidement, et il acquit de bonne heure une grande réputation. Sa femme méchante et avare le retenait chez lui du matin au soir, ne lui permettait aucun moment de repos, et s'emparait de tout l'argent qu'il gagnait; logée au-dessous de son atelier, elle l'excitait à travailler en frappant d'un bâton au plancher, lorsqu'elle ne l'entendait ni chanter ni agir. Berghem réussit à peindre également bien le paysage, les animaux et les figures. Il mourut à Harlem, en 1683, à l'âge de 59 ans. Carle Dujardin et Glauber furent ses élèves. Berghem a gravé à l'eau-forte des études d'animaux dessinées d'après nature.

BERGHEN (Gérard van), médecin, mort à Anvers le 15 septembre 1583, a publié : *De pestis præservatione,* 1565, 1586, in-8°; *De præservat. et curat. morbi articularis et calculi,* 1584, in-8°; *De consult. medic.,* ibid., 1586, in-8°.

BERGIER (Nicolas) naquit à Reims, le 1er mars 1567; il fut précepteur des enfants du comte de Saint-Souplet, grand bailli de Vermandois, se fit ensuite recevoir avocat, fut nommé professeur en droit, puis syndic de la ville. Dans les différents séjours qu'il fit à Paris, pour défendre les intérêts de ses concitoyens, il eut l'occasion de se lier d'une étroite amitié avec Dupuy et Peiresc; il sut aussi mériter l'estime et l'amitié du président de Bellièvre, qui lui fit obtenir le brevet d'historiographe, et une pension de deux cents écus. Il mourut le 18 août 1623, dans sa 57e année. Bergier est particulièrement connu par son *Histoire des grands Chemins de l'Empire romain,* 1622, grand in-4°. Cet ouvrage étant devenu rare, Jean-Léonard, libraire-imprimeur de Bruxelles, en donna une édition sur un exemplaire corrigé par l'auteur, et la publia à Bruxelles, 1728, 2 vol. in-4°, à laquelle il joignit la *Carte itinéraire de Peutinger,* réduite par Georges Hornius, ouvrage nécessaire à toutes les personnes qui font une étude sérieuse de l'histoire romaine. Bergier avait beaucoup travaillé à l'histoire de sa patrie; mais il n'eut pas le temps de terminer son ouvrage. Jean Bergier, fils de l'auteur, publia les deux livres qui étaient achevés, avec les sommaires des 14 autres livres, sous le titre de *Dessein de l'Histoire de Reims,* Reims, 1635, in-4°. On a encore de Bergier : *Le Point du Jour* ou *Traité du Commencement des Jours et de l'endroit où il est établi sur la terre,* Reims, 1629, in-12.

BERGIER (Nicolas-Sylvestre), né à Darnay en Lorraine, le 31 décembre 1718, curé de Flangebouche, petit village de Franche-Comté, professeur en théologie, et ensuite principal du collége de Besançon, chanoine de l'Église de Paris et confesseur du roi, fut un des adversaires les plus redoutables de la philosophie moderne. Il se fit d'abord connaître par des discours sur différents points d'érudition, couronnés à l'Académie de Besançon : ses *Éléments primitifs des Langues, découverts par la comparaison des racines de l'hébreu avec celles du grec, du latin et du français,* Paris, 1764, in-12, étendirent sa réputation; il publia ensuite l'*Origine des Dieux du Paganisme,* Paris, 1767, 2 vol. in-12. Sa traduction d'*Hésiode* est fort estimée; il fit paraître en 1768, Paris, in-12, *la Certitude des Preuves du Christianisme.* Cet ouvrage est celui de Bergier qui a trouvé le plus d'adversaires et le plus de partisans; on en fit trois éditions dans la même année, et il fut traduit en italien et en espagnol. Voltaire répondit à cet ouvrage par les *Conseils raisonnables,* etc. Anacharsis Cloots opposa à l'ouvrage de Bergier, la *Certitude des Preuves du Mahométisme.* A cette époque, le clergé de France accorda à Bergier une pension de 2000 liv., et on lui offrit des bénéfices; mais il ne voulut accepter qu'un canonicat à Notre-Dame de Paris, et ce fut malgré lui que, dans la suite, il devint confesseur de Mesdames, tantes de Louis XVI; il mourut le 9 avril 1790. Il a publié *le Déisme réfuté par lui-même,* 1768, in-12; *Apologie de la religion chrétienne,* 1769, in-12; *Examen du matérialisme,* 1771, in-12; *Traité dogmatique de la vraie religion,* 1780, 12 vol. in-12; le *Dictionnaire théologique* de l'*Encyclopédie méthodique,* est de Bergier. Tous ses ouvrages ont été réimprimés in-8°, sous le titre d'*OEuvres* de Bergier.

BERGIER (Claude-François), frère du précédent, avocat au parlement de Paris, né à Darnay en Lorraine vers 1720, mort en 1784, cultiva les lettres, et publia plusieurs écrits auxquels il n'attacha pas son nom : *Recherches sur les beautés de la peinture,* traduit de Dan. Webb, Paris, 1765; *Observations sur la religion, les lois, le gouvernement et les mœurs des Turcs,* traduit de Porter; *Dissertation sur les mœurs, les usages, le langage, la religion et la philosophie des Indous;* suivie d'une exposition générale et succincte du gouvernement et de l'état actuel de l'Indoustan, ibid., 1769, in-12; *Essai sur la société civile,* traduit de Fergusson.

BERGIER (Antoine), né à Myon, près de Salins, en 1704, mort en 1748, a traduit du latin d'Ét.-Fr. Geoffroi la *Matière médicale*, etc., Paris, 1745, 7 vol. in-12.

BERGIUS (Jean-Henri-Louis), publiciste, né à Laasphe, en 1718, mort en 1781, a donné en allemand : *la Bibliothèque des administrateurs* ou *Catalogue des livres d'économie politique, de finance, d'administration*, etc., Nuremberg, 1760, in-8°; *Magasin de police*, 1767, et Leipzig, 1780; *Collection des ouvrages* allemands relatifs à l'administration, 4 vol., Francfort, 1780.

BERGIUS (Pierre-Jonas), méd. et botaniste suédois, mort en 1791, a publié en latin : *Description des plantes du cap de Bonne-Espérance*, Stockholm, 1767, in-8°; en suédois : *une Matière médicale* tirée du règne végétal, ibid., 1778, in-8°; *Traité* sur les arbres fruitiers, 1780.

BERGIUS (Benoît), frère du précédent, né en 1725, se livra comme lui à l'étude de l'histoire naturelle, et mourut en 1784. On trouve plusieurs de ses écrits dans les Mémoires de l'Académie de Stockholm, et on a publié de lui, après sa mort, un *Traité* sur les friandises de tous les peuples, ibid., 1785, in-8°, traduit en allemand, Halle, 1792, in-8°.

BERGKLINT (Olaüs), ecclésiastique suédois du 18e siècle, cultivait l'histoire, la philosophie et la poésie. On a de lui quelques ouvrages de morale et de littérature à l'usage de la jeunesse, et des poésies entre lesquelles il faut distinguer l'*Ode sur le revers*, que la plupart des Suédois savent par cœur.

BERGLER (Étienne), savant helléniste, né vers 1680 à Hermanstadt dans la Transylvanie, quitta de bonne heure sa patrie, vint à Leipzig, où il fut quelque temps correcteur d'imprimerie, puis à Amsterdam, où il dirigea les belles éditions d'*Homère* et de l'*Onomasticon de Pollux*, 1706 et 1707; à Hambourg, où il aida Fabricius dans l'impression de sa *Bibliothèque grecque*; retourna à Leipzig, où il publia plusieurs bonnes éditions et des remarques critiques sur un grand nombre d'auteurs grecs. Appelé dans la Valachie par l'hospodar Const. Maurocordato pour soigner l'éducation de ses enfants, il mourut en 1746 à Bucharest. Outre une traduction latine du *Traité des Offices*, de J.-Nic.-Alex. Maurocordato, Leipzig, 1722, in-4°, on cite parmi ses publications une édition grecque et latine des *Lettres* d'Alciphron, avec d'excellentes notes, Leipzig, 1715, in-8°; d'Aristophane, restée inédite, mais enfin mise au jour par Burmann, Leyde, 1760, 2 vol. in-4°.

BERGLER (Joseph), directeur de l'Académie des arts à Prague, naquit à Salzbourg le 1er mai 1753 et mourut le 25 juin 1829. Il reçut de son père, statuaire de l'évêque de Passau, les premiers éléments de dessin et de peinture, fut envoyé en Italie par ce prélat en 1776, obtint le prix de peinture à Parme et revint se fixer à Passau, fut en 1800 appelé à diriger l'Académie de Prague, et imprima aux beaux-arts un essor remarquable. On cite de lui un Cyclus en 70 feuilles tiré de l'histoire de Bohême, et trois tableaux à l'huile tirés de cette même histoire.

BERGMANN (Tobern), professeur de chimie à Upsal, membre des Sociétés royales de Londres, de Berlin, de Stockholm, de Gottingue, de Turin, etc., naquit le 20 mars 1735, à Catharineberg, dans la province de Westrogothie en Suède. Son père, receveur des finances du domaine, le destinait à lui succéder un jour dans cet emploi; mais le jeune Bergmann avait une vocation pour les sciences, et obtint la liberté de s'y livrer entièrement. Il parvint à se faire remarquer de Linné. Ses premières observations eurent pour objet les insectes; il fit aussi des recherches curieuses sur les sangsues; fixa plusieurs points encore douteux de leur anatomie, et découvrit qu'elles sont ovipares. Il publiait dans les volumes de l'Académie des sciences de Stockholm plusieurs Mémoires sur des objets de physique expérimentale; il suppléait souvent les astronomes à l'observatoire royal de Suède, et faisait les leçons publiques d'algèbre dans l'université d'Upsal, à la place du professeur Meldercreutz. Enfin, en 1761, il fut nommé professeur adjoint de mathématiques et de philosophie naturelle, emploi qu'il remplit avec distinction pendant cinq années. Devenu alors professeur de chimie, en remplacement de Wallérius, il consacra toutes ses recherches à la théorie et aux applications de cette science. C'est lui qui a le premier découvert que l'*acide carbonique* est en effet un acide particulier. On lui doit la connaissance de l'acide oxalique. Il découvrit le gaz hydrogène sulfuré dans les eaux minérales, et l'appela *gaz hépatique*. Il fit l'analyse chimique d'un très-grand nombre de substances minérales, et fit sentir la nécessité de prendre la composition chimique pour base fondamentale de la minéralogie. Il rendit encore un plus grand service à la science : ce fut lui qui découvrit l'illustre Scheele, simple garçon dans la boutique d'un apothicaire, apprécia ses observations, le présenta à l'université, à l'académie, l'établit et le maria honorablement. Appelé à Berlin par Frédéric le Grand, il refusa de quitter sa patrie, et Gustave III qui l'avait protégé au commencement de sa carrière. Bergmann mourut en 1784, à l'âge de 49 ans. Une grande partie de ses ouvrages a été publiée sous ce titre : *Opuscula physica et chimica*, Ulm, 1779-90, 6 vol. in-8°, traduit en partie en français, par Guyton de Morveau, Dijon, 1780, 2 vol. in-8°, fig. Ses autres écrits les plus importants sont : *Description physique du globe terrestre*, en suédois, 1770 et 1774, 2 vol. in-8°; *Manuel du minéralogiste*, traduit en français par Mongez, Paris, 1792, in-8°; *l'Analyse du fer*, traduit par Grignon, 1783; *Mémoires sur le gaz*, traduit par Vicat, Lausanne, 1782; *Traité des affinités*, traduit par Bonjour, Paris, 1788.

BERGMULLER (Jean-Georges), peintre et graveur, né à Dirckheim (Bavière) en 1687, mort à Augsbourg en 1762. Imitateur de Carle Maratte, il prit sa manière, traita avec bonheur plusieurs sujets d'histoire qu'il grava ensuite. Deux ouvrages, dont l'un traite de la structure de l'homme et l'autre de l'architecture, ajoutèrent encore à la renommée de Bergmuller; il fut appelé à la cour de l'électeur, et nommé directeur de l'Académie d'Augsbourg. On cite parmi ses estampes : *Le Baptême de Jésus-Christ; la Résurrection, la Transfiguration, l'Ascension; la Mort de saint Joseph;* une *Sainte Famille*, etc.

BERGOEING (François), né à St.-Macaire vers 1755, chirurgien à Bordeaux, député en 1792 à la Convention, vota la détention de Louis XVIII jusqu'à la paix, l'appel au peuple et le sursis. En mai 1793 il fit partie de la commission des douze chargés de surveiller la com-

mune de Paris, il fit imprimer *la Longue conspiration des Jacobins pour dissoudre la Convention nationale, prouvée*, pièce importante pour l'histoire. Après la dissolution de la commission, Bergoeing fut mis hors la loi dans la séance du 2 juin, ne reparut à la Convention qu'après le 9 thermidor, entra au comité de sûreté générale, devint membre du conseil des Cinq-Cents, prit part aux révolutions du 18 fructidor et du 18 brumaire, mais ne reçut aucune faveur du pouvoir. Murat le fit venir à Naples, où il occupa une place de peu d'importance jusqu'en 1815. Revenu dans sa patrie, il y est mort deux ans après.

BERGON (le comte Joseph-Alexandre), né à Mirabel, dans le Rouergue, en 1741, débuta dans le barreau à Paris, et abandonna cette carrière, lors de l'exil du parlement sous le ministère Maupeou, pour se livrer exclusivement aux lettres. Il composa alors, entre autres : un *Éloge du maréchal d'Estrées*, un *Éloge de Clairaut* et un autre de *Restout*. Bergon, à l'âge de vingt-six ans, entra dans la carrière de l'administration, fut nommé secrétaire des intendances d'Auch et de Pau, puis chef de division au contrôle général et directeur de correspondance à l'administration de l'enregistrement et des domaines, et enfin intendant de Bigorre. En 1802, il fut nommé l'un des cinq administrateurs des forêts; et, le 4 avril 1806, il en devint le directeur général, avec le titre de comte et celui de conseiller d'État. Bergon refusa de servir Napoléon pendant les cent jours; et, aussitôt après le retour de Louis XVIII, il fut rétabli dans le conseil d'État, où il est resté jusqu'à sa mort, le 16 octobre 1824.

BERGOPZOOMER (Catherine LEIDNER), née à Vienne en 1753, morte en juin 1788, cantatrice de réputation à la cour de Marie-Thérèse en 1770, sous le nom de Schindler, son beau-frère, directeur de l'école de peinture, qui l'avait élevée et placée au théâtre de la cour. Elle fut mariée en 1777, prit le nom de son mari, Bergopzoomer, fut attachée au théâtre de Brunswick de 1780 à 1783, et passa au théâtre national de Prague.

BERGROT (Olaus), savant suédois, né à Helsinge, vers la fin du 17e siècle, fut bon luthiste et professeur de musique à Upsal vers 1717. Il a fait imprimer *Exercitium academicum instrumenta musica leviter delineans*, Upsal, 1717.

BERICHAU (H.), peintre du 17e siècle, né et mort à Hambourg, a laissé des compositions riches et vigoureuses, mais manquant de grâce. La plus remarquable est son tableau du *Jugement dernier*, dans la cathédrale de Brême.

BERIGARD ou **BEAUREGARD** (Claude GUILLERMET, seigneur de), naquit à Moulins, le 15 août 1578, termina ses études à l'Académie d'Aix en Provence, où il s'adonna particulièrement à la médecine et à la philosophie. Il revint ensuite se fixer à Paris, d'où, en 1628, il fut appelé à Pise, pour y professer la philosophie. En 1640, le sénat de Venise lui donna la chaire de Padoue, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1663. On a de cet auteur : *Dubitationes in dialogo Galilæi pro terræ immobilitate*, 1632, in-4°; *Circulus Pisanus*, en six parties, Udine, 1643; Padoue, 1661, in-4°.

BERIGARD (Pierre), neveu du précédent, natif de Florence, mit les *Aphorismes* d'Hippocrate en vers léonins. — Un autre Berigard a donné, en 1688, le *Docteur extravagant*, comédie en cinq actes, non imprimée.

BERING (Vitus), poëte latin, né en 1617, cultiva les lettres avec succès, fut nommé conseiller des finances, puis historiographe du roi de Danemark, et mourut en 1675. Outre quelques *Discours* d'apparat et l'*Oraison funèbre* de Frédéric III, on a de lui : *Florus danicus, sive Danicarum rerum à primordio regni ad tempora usque Christiani I Breviarium*, Odensée, 1698, in-fol.; ses *poésies* ont été en partie réunies dans le tome II des *Deliciæ poetarum Danorum*, Leyde, 1693, in-12.

BERING ou **BEERING** (Vitus), né à Horsens, dans le Jutland, commença à naviguer pour sa patrie dans les Indes orientales, où il acquit la réputation d'un excellent marin, ce qui le fit rechercher par Pierre le Grand. Il se distingua comme lieutenant et comme capitaine dans toutes les expéditions navales contre la Suède. Choisi pour commander l'expédition de découvertes que la Russie envoya dans les mers de Kamtschatka, il reconnut toutes les côtes septentrionales de cette grande presqu'île, jusqu'au 67° 18'. Bering fut chargé de décider si les terres à l'opposé de la côte du Kamtschatka, faisaient partie de l'Amérique. Il partit le 4 juin 1741, avec deux vaisseaux. Après avoir abordé la côte nord-ouest de l'Amérique, entre le 55 et le 60 degré de longitude nord, il fut jeté loin de sa route sur une île déserte qui porte aujourd'hui son nom. La neige couvrait alors cette terre stérile et sans abri. Bering était dangereusement malade; il fut porté à terre, et placé dans une fosse creusée entre deux monticules de sable, et couverte d'une voile. C'est dans cette espèce de tombeau que mourut l'infortuné commandant, le 8 décembre 1741. La postérité a donné le nom de Bering au détroit qui sépare les deux continents.

BERINGER (Jean-Barthélemi-Adam), médecin et naturaliste allemand, vivait au commencement du 18e siècle. Passionné pour les curiosités naturelles, il les amassait sans choix, et mettait surtout un grand prix aux productions monstrueuses, le P. Rodrik, ex-jésuite, ayant fabriqué des pétrifications représentant toute sortes d'animaux et de plantes, les fit présenter à Beringer, qui les acheta fort cher, et composa sur ces prétendues pétrifications une thèse qu'il fit soutenir publiquement par Georges-Louis Hueber, son élève, et la publia sous ce titre : *Lithographiæ Wirceburgensis, ducentis lapidum figuratorum, etc., specimen primum*, Wurtzbourg, 1726, in-folio de 96 pages et 21 planches. Averti de la tromperie, Beringer retira tous les exemplaires de son ouvrage qu'il parvint à recouvrer; mais ne pouvant se résoudre à les détruire, il les garda dans son cabinet. Après sa mort ils furent achetés par un libraire de Leipzig, qui les fit paraître avec un nouveau frontispice, sous ce titre : *Lithographia Wirceburgensis, editio secunda*, Francfort et Leipzig, 1767. On connaît de Beringer : *Connubium galenico-hippocraticum*, Wurtzbourg, in-8°; *Tractatus de conservandâ corporis humani sanitate*, ibid, 1710, in-8°; *Dissertatio de peste*, Nuremberg, 1714, in-4°; *Plantarum quarumdam exoticarum catalogus*, Wurtzbourg, 1722, in-fol.; *Dissertatio de emeticis sive vomitoriis*, ibid., 1723, in-4°. On a encore de Beringer un Manuel de chimie en latin, Wurtzbourg, 1736, in-4°, et une Description, en

langue allemande, des eaux minérales de Kissingen, ibid., 1738, in-8°.

BERINGER (Materne), chanteur à Weissembourg en Nordgau, au commencement du 17e siècle, a publié un *Traité élémentaire* de l'art du chant, en allemand, Nuremberg, 1605, réimprimé en 1610.

BERINGHEN (Jacques-Louis, marquis de), premier écuyer de la petite écurie de Louis XIV, né à Paris le 20 octobre 1651, d'une famille du duché de Gueldre attachée à la cour depuis Henri IV, obtint successivement un régiment de cavalerie, le cordon bleu, donna de bons avis à Louis XIV pour les embellissements de Versailles, et mourut le 1er mai 1723, laissant un précieux recueil d'estampes, qui fait aujourd'hui partie du cabinet du roi. C'est lui que, lors des revers de Louis XIV, un parti hollandais eut la hardiesse d'enlever entre Paris et Versailles, croyant s'emparer du Dauphin.

BERINGTON ou **BERRINGTON** (Joseph), historien anglais, naquit dans le comté de Shrop, vers 1760, et fut envoyé fort jeune en France au collége de Saint-Omer; il exerça les fonctions du sacerdoce en France pendant vingt ans; puis il revint en Angleterre, et fut nommé, en 1814, curé de Buckland, près d'Oxford, où il mourut en 1820. On a de lui la *Vie d'Abailard et d'Héloïse*, 1784, in-4°; et l'*Histoire du règne de Henri II* (roi d'Angleterre), et *de Richard et Jean, ses fils*, en anglais, 1790, in-4°. Mais le véritable titre de Berington à la reconnaissance des savants est son *Histoire littéraire du moyen âge*, dont les deux premiers livres, contenant les huit premiers siècles de l'ère chrétienne, parurent en 1814, et dont il donna la suite en 1816.

BERKEL (Abraham van) ou **BERKELIUS**, philologue, né vers 1630, à Leyde, fréquenta d'abord les écoles de médecine, mais revint à l'étude des lettres, et fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine. Il fut pourvu d'une chaire à l'Académie de Delft, et dans la suite il en devint recteur. Animé du désir de marcher sur les traces des Heinsius et des Gronovius, il voulut à leur exemple s'illustrer en publiant des éditions plus correctes des anciens auteurs. Le hasard ayant fait tomber son choix sur le *Dictionnaire géographique* d'Étienne de Byzance, Berkel consacra le reste de sa vie à rétablir ce précieux ouvrage d'après le plan primitif de l'auteur. Berkel mourut en 1688, âgé de moins de 60 ans, pendant l'impression, qui fut achevée par Gronovius. On lui doit encore une édition du *Manuel d'Épictète*, etc., Leyde, 1670, in-8°; une édition des *Métamorphoses* d'Antoninus Liberalis, ibid., 1674, in-12; *Genuina Stephani Byzantini de urbibus et populis fragmenta; cum Hannonis periplo, græcè-latinè*, Leyde, 1674.

BERKEL (Janus van), fils du précédent, né vers 1675, était recteur de l'Académie de Dordrecht, en 1704. Cette même année il publia un recueil intitulé : *Dissertationes selectæ criticæ de poetis græcis et latinis*, Leyde, 1704 ou 1707, in-8°. On ignore la date de la mort de Janus Berkelius.

BERKELEY ou **BERKLEY** (George), théologien, philosophe, métaphysicien, né en Irlande en 1684, fit ses études au collége de Dublin, dont il devint associé en 1707; le comte de Péterborough l'emmena en qualité de secrétaire dans son ambassade en Sicile et en Italie. Il obtint à son retour le doyenné de Derry, se rendit peu après aux îles Bermudes, afin d'y établir un collége pour l'instruction et la conversion des sauvages; mais le gouvernement ne lui envoyant point les fonds nécessaires, il revint en Irlande, fut nommé à l'évêché de Cloyne, et mourut à Oxford en 1753. On a de lui : *Théorie de la vision*, 1709; *Principes des connaissances humaines*, 1710; *Dialogues d'Hylas et de Philonoüs*, 1713, traduit en français par l'abbé du Gua de Malves, 1750, in-12; *Essai sur les moyens de prévenir la ruine de la Grande-Bretagne*, 1721; *Alciphron*, ou *Apologie de la religion chrétienne contre ceux qu'on nomme esprits forts*, traduit en français par de Joncourt, la Haye, 1734, 2 vol, in-12; *Maximes sur le patriotisme*, 1750, et des *Poésies* assez estimées.

BERKELEY (George), fils du précédent, né à Londres en 1733, hérita de son esprit et de ses belles qualités, et fut de plus bon prédicateur. Chanoine de Cantorbéry, il mourut en 1795, après avoir publié quelques *Sermons*, entre autres un pour l'anniversaire de la mort de Charles Ier, imprimé pour la sixième fois en 1794, et intitulé *le Danger des innovations violentes dans l'État.*

BERKEN. *Voyez* **BERQUEN.**

BERKENHOUT (Jean), écrivain anglais, mort en 1679, est auteur du *Cabinet de la cour*, journal qui parut depuis 1642, et qui est encore aujourd'hui fort recherché.

BERKENHOUT (Jean), médecin, né vers 1730 à Leeds, capitaine au service de Prusse, puis d'Angleterre, étudia la médecine à Édimbourg, où il publia en 1764 le premier dictionnaire de botanique en langue anglaise sous le titre de *Clavis anglica linguæ botanicæ*; se fit recevoir docteur à Leyde en 1765; fut en 1778 envoyé par le gouvernement anglais à Philadelphie pour négocier avec le congrès, et, de retour à Loudres, y mourut en 1791. Ses autres ouvrages sont : *Pharmacopœa medici*; *Esquisse de l'histoire naturelle de la Grande-Bretagne*; *Biographia litteraria*, in-4°; *Traité sur les maladies hystériques, sur la morsure du chien enragée; Symptomatologie; Premiers éléments de chimie; Lettres sur l'éducation.*

BERKHEY (Jean **LEFRANCQ** van), poëte et naturaliste, né à Leyde, le 3 janvier 1729, avait pour nom de famille Lefrancq, qu'il changea pour celui de van Berkhey, son aïeul maternel. Fort jeune encore et sans avoir ouvert un livre d'anatomie, il s'amusait à disséquer des insectes et quantité de petits animaux. L'adresse qu'il y mettait lui obtint les suffrages des professeurs Allamand et Albinus et du célèbre anatomiste anglais Monro. Ces honorables témoignages l'encouragèrent à fonder un cabinet d'anatomie comparée. Il se livra en même temps à toutes les études qui pouvaient le seconder dans la spécialité à laquelle il se vouait. A l'histoire naturelle, à l'anatomie, il joignit les langues grecque et latine. En 1761, il se fit conférer le degré de docteur et s'établit comme médecin à Amsterdam. Alors il ajouta singulièrement à sa réputation comme naturaliste; mais sa clientèle fut peu nombreuse; il prit le parti de quitter le séjour de la capitale, et alla s'établir à Leervliet aux environs de Leyde. En 1773, il fut nommé professeur à l'université de Leyde : il se distingua également comme poëte et comme savant. Mais absolu dans ses opinions, il eut à soutenir de vives querelles scientifiques, se fit des ennemis nombreux et négligea le soin de

sa fortune. En 1807, lors de l'explosion de Leyde, il fut enseveli sous les ruines de sa maison, d'où par une espèce de miracle on le retira sain et sauf. Il alla ensuite habiter la Haye, et fut obligé de s'exiler à la campagne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Il y resta quatre mois, et enfin sa famille se chargea de lui, il mourut le 15 mars 1812. Berkhey a laissé : *Expositio de structura florum qui dicuntur compositi*, Leyde, 1761; *Mémoire sur les meilleurs moyens de préparer les terres de la Hollande; Histoire naturelle de la Hollande*, Amsterdam, 1769, 6 vol. in-8°, histoire à laquelle il donna une suite en 1805; il en parut une traduction française abrégée, en 1781, à Bouillon, 4 vol. in-12; une traduction de l'*Histoire naturelle de Raff*; un *Mémoire sur l'usage des cendres de la tourbe et du bois*; une *Carte du lac de Harlem; Discours en vers* prononcé en 1774 pour l'anniversaire de la délivrance de Leyde, en 1574; *Adieux d'un père; Triomphe de la liberté batave remporté le 5 août 1781, au combat naval de Dogger's Bank*, Amsterdam, 1782, 2 vol. in-8°; *Poésies détachées*, 2 vol. in-8°; *Les Amours arcadiens de Dichterslief et Glooroos; Narrations académiques; Poésies posthumes*, Harlem, 1815, 1 vol. in-8°.

BERKHEYDEN (Job), peintre, né à Harlem en 1628, réussit dans le paysage et le portrait, travailla longtemps pour l'électeur de Cologne avec son frère, et revint ensuite dans sa ville natale, où il fut très-occupé. Il se noya malheureusement, à 70 ans, en juin 1698.

BERKHEYDEN (Gérard), frère du précédent, vécut et travailla constamment avec lui dans une union inaltérable, et mourut le 25 novembre 1693. Son tableau représentant la *Colonne trajane* et *l'église Ste.-Marie de Lorette*, à Rome, fait partie du musée de Paris.

BERKLEY (Guillaume), gouverneur de la Virginie, mort en Angleterre en 1667, a donné la *Description de la Virginie*, et un *Recueil des lois qui y sont en usage*.

BERKLEY (George, comte de), d'une famille d'origine danoise, mort en 1698, conseiller privé de Charles II, a publié en anglais : *Applications historiques* et *Méditations accidentelles sur différents sujets*.

BERLEMONT (Noel de), maître d'école à Anvers, auteur de *Vocabulaire pour apprendre à bien lire, escripre et parler françoys et flameng*, Anvers, 1511, in-4° gothique, le plus ancien vocabulaire français-flamand qui existe imprimé.

BERLENDIS (Angelo), jésuite, né à Vicence, le 22 décembre 1753, professeur de rhétorique à Plaisance. Envoyé par ses supérieurs, en 1765, dans la Sardaigne, sur la demande du roi Charles-Emmanuel III, il contribua beaucoup à y ranimer le goût des lettres et des bonnes études. Il mourut en 1793, à Cagliari. On a de lui : *Delle poesie*, Turin, 1784, 3 vol. in-12. On a publié un *choix* de ses poésies, Vicence, 1788, in-8°.

BERLENDIS (François), frère du précédent, mort curé de Saint-Michel à Vicence, en 1803, occupait un rang distingué parmi les prédicateurs de l'Italie. On cite de lui des *Poésies Bernesques*, Vicence, 1789; des *Epigrammati morali*, ibid., 1799.

BERLICHINGEN (Goetz ou Godefroid de), dit *Main de fer*, né à Jaxthausen, accompagna, en 1495, son cousin Conrad de Berlichingen, à la diète de Worms. Gœtz entra dans l'armée du margrave Frédéric de Brandebourg, servit l'électeur de Bavière dans la guerre contre le Palatinat, et, ayant eu la main emportée, se fit mettre une main de fer, d'où il tira son surnom. Retiré dans son château, il eut plusieurs querelles avec ses voisins, et se rendit redoutable par sa bravoure. Ayant fourni des secours au duc Ulric de Wurtemberg contre la ligue de Souabe, il fut fait prisonnier en 1522. La guerre dite *Guerre des paysans* vint à éclater, les révoltés s'emparèrent de Gœtz, et le forcèrent de leur servir de chef pendant quatre semaines. Pris de nouveau par les confédérés de Souabe, et retenu à Augsbourg, il ne put obtenir sa liberté qu'en prêtant le serment de rester inactif, et en donnant seize cautions de sa fidélité. Il mourut le 23 juillet 1562. Il a raconté lui-même son histoire : *Vie de Gœtz de Berlichingen*, dit *Main de fer*, avec des notes, seconde édition, Nuremberg, 1775, in-8°. Gœthe en a fait le sujet d'un drame qui a eu beaucoup de succès.

BERLICHINGEN (Jean-Frédéric de), général au service de l'empereur d'Allemagne, se distingua dans la guerre de la succession d'Espagne : après avoir fait plusieurs campagnes en Hongrie et en Italie, il fut fait, en 1737, feld-maréchal; et, dans la guerre de la succession d'Autriche, il eut un commandement contre les troupes prussiennes. Fait prisonnier, en 1746, près de Striegau, il obtint à la paix, de l'impératrice Marie-Thérèse, un fief dans le bas Palatinat, où il mourut en 1751.

BERLICHINGEN (Joseph-Frédéric-Antoine, comte de), né le 8 février 1759, à Tyrnau, en Hongrie, commença en 1778 sa carrière militaire et fit, en qualité de lieutenant dans les chevau-légers de Lœvenem, la guerre de la succession de Bavière. En 1784 il entra dans le régiment de cuirassiers de Mecklembourg, dont le prince George de Mecklembourg-Strélitz, frère du roi d'Angleterre, était colonel. Il devint son adjudant et l'accompagna dans plusieurs voyages au nord de l'Allemagne. Ce prince étant mort en 1786, Berlichingen rentra au service d'Autriche et fit les deux campagnes de 1788 et 1789 contre les Turcs. En 1790 il obtint son congé et se fixa à Iagsthausen, où il se fit élever une demeure aussi commode qu'élégante. Il porta aussi son attention sur ses vassaux et surveilla leur bien-être. A l'époque de la médiation, ses terres passèrent en grande partie sous la souveraineté de la maison de Wurtemberg. Le nouveau roi, Frédéric, le nomma chef du cercle de Schorndorf, et lui confia en 1809 l'administration du bailliage de Ludwigsbourg, résidence d'été de la cour de Wurtemberg, l'appela au conseil d'État (1814), l'éleva au rang de comte, et enfin le nomma membre de la commission pour le projet de constitution que préparait le gouvernement. Plus tard Berlichingen fit partie de l'assemblée des états de Wurtemberg. La mort du roi de Wurtemberg mit un terme à sa carrière politique en 1818. Ce fut alors qu'il mit en ordre les archives de la famille, dont il dressa un arbre généalogique composé de plus de 500 noms. Il s'occupait aussi beaucoup de littérature, et composa la traduction presque littérale, en vers latins, d'*Hermann et Dorothée*, dans laquelle il s'est astreint à rendre vers pour vers la poésie de Gœthe. Le comte de Berlichingen mourut le 23 avril 1832.

BERLIER (Théophile), né à Dijon, en 1761, embrassa la carrière du barreau. Partisan de la révolution,

il fut nommé président de la Côte-d'Or et député, en 1792, à la Convention nationale. Dans le procès de Louis XVI, il vota pour la mort sans appel ni sursis. Le 27 août 1793, il fut envoyé à l'armée du Nord, en qualité de commissaire. Membre du comité de salut public, et le 16 fructidor, an III, président de la Convention, après la session, il fut appelé au conseil des Cinq-Cents et bientôt aux fonctions de substitut de commissaire du gouvernement près la cour de cassation. Nommé de nouveau, en floréal an VI, membre du conseil des Cinq-Cents, puis secrétaire, il fit proroger la loi du 9 fructidor, an V, dont les dispositions arrêtaient toute liberté de la presse; mais dès l'année suivante il proposa une loi qui lui rendait tout son essor. Après le 18 brumaire, le premier consul le nomma conseiller d'État, puis président du conseil des prises, commandant de la Légion d'honneur, et comte. Le 6 avril 1814 il adhéra à la déchéance de Napoléon, resta sans emploi à la première restauration, et devint, pendant les cent jours, secrétaire du gouvernement provisoire. Le 3 juillet 1815, il donna sa démission. Le 19 janvier de l'année suivante, banni de France, en vertu de la loi dite d'amnistie, il se retira à Bruxelles, et, après 1830, revint à Paris, où il est mort dans ces dernières années.

BERLIKOM (Bald. van), poëte latin de Bois-le-Duc, conseiller au sénat de Brabant, mort à la Haye en 1605, a publié le recueil de ses poésies sous ce titre : *Hierosticon*, etc., *lib. IX*, Leyde, 1598, in-8°. On trouve quelques pièces de lui dans les *Deliciæ poetarum belgar.*

BERLIN (Jean-Daniel), musicien, né à Memel en 1710, inventeur du monochorde, mort organiste à Drontheim en 1775, a publié : *Éléments de musique à l'usage des commençants,* 1742; *La Tonométrie,* Leipzig, 1767; *Sonates* pour le clavecin, Augsbourg, 1751.

BERLINGHIERI (Francesco), poëte de Florence, a donné : *Geografia in terza rima,* 1478, in-fol., avec des cartes assez bien gravées pour le temps.

BERLINGHIERI (André VACCA), l'un des plus habiles chirurgiens modernes, vint au monde à Pise, en 1772, et embrassa la carrière de l'art de guérir. Les écoles de Paris virent ses premiers efforts et ses premiers succès. Berlinghieri passa, vers 1795, en Angleterre, où il suivit les leçons de Hunter et de Bell. A son retour en Italie, il prit le grade de docteur, revint en 1799 à Paris, où il gagna beaucoup du côté de la pratique, sans ajouter autant à ses notions théoriques. Vers la fin de 1799, il devint l'adjoint de son père pour les cours de chirurgie que ce dernier faisait à Pise, et trois ans après on le mit à la tête d'une nouvelle école de clinique externe, qui n'a pas cessé d'attirer un grand concours d'élèves de tous les points d'Italie, jusqu'à sa mort, arrivée le 6 septembre 1826. Parmi les perfectionnements dont il a enrichi l'art chirurgical, on distingue une machine compressive pour l'anévrisme de l'artère poplitée, une sorte de cuiller pour le trichiasis, un bistouri boutonné pour l'opération de la taille chez l'homme, etc. Ses principaux ouvrages sont : *Riflessioni sul trattato di chirurgia del sign. Bell,* Pise, 1792, 2 vol. in-8°; *Traité des maladies vénériennes,* Paris, 1800, in-8°; *Storia dell' anevrisma,* Pise, 1803, in-8°; *Memoria sopra l'allacciatura dell' arterie,* Pise, 1819, in-8°; *Della esofagotomia e di un nuovo metodo di eseguirla,* Pise, 1820, in-8°; *Istoria di una allacciatura dell' iliaca esterna,* Pise, 1823, in-8°; *Memoria sopra il metodo di estrarre la pietra,* 1821, in-8°; *Sulla litotomia nei due sessi,* Pise, in-8°.

BERLS (Jean-Rodolphe), organiste et compositeur, né à Alach près d'Erfurt le 8 mai 1758, nommé organiste à Nœda en Thuringe en 1780, y a passé le reste de ses jours. Il a composé des morceaux de musique d'église pour toutes les fêtes de l'année, des oratorios, des cantiques, des symphonies, des sonates à 4 mains pour le piano et 96 variations sur un air allemand. Il a publié à Leipzig, 1797, *Trente mélodies nationales* pour le piano.

BERMANN (de), avocat à la cour souveraine de Lorraine, né à Nancy en 1741, remporta, à l'âge de 19 ans, le prix de belles-lettres, à l'Académie, par un discours sur cette question : *En écrivant, c'est moins son siècle que l'on doit envisager que l'avenir.* Il mit au jour, en 1763, une *Dissertation historique sur l'ancienne chevalerie et la noblesse de Lorraine,* Nancy, petit in-8°. On connaît encore de Bermann un *Mémoire sur la terre et seigneurie de Fénestrange,* Nancy, 1763, in-8°. Il mourut dans un âge peu avancé.

BERMANN (Mlle de), sœur du précédent, fut attachée fort jeune à la maison de la princesse Adélaïde, et remporta divers prix aux académies de Nancy et de Besançon.

BERMINGHAM (Michel), médecin, né à Londres, membre de l'Académie de chirurgie de Paris, a publié : *Manière de bien nourrir et soigner les enfants nouveau-nés,* 1750, in-4°; *Traduction* des statuts des docteurs régents de la Faculté de Paris, 1754, in-12.

BERMUDE ou **VEREMOND Ier**, surnommé *le Diacre,* frère d'Aurelio, roi des Asturies, fut tiré du cloître et élu roi en 788, par les grands, au préjudice d'Alphonse II, fils de Froila. A peine monté sur le trône, il attira Alphonse près de lui, l'introduisit dans le conseil, dissipa les préventions qui existaient contre lui, et fit élire Alphonse à sa place en 791, après deux ans et deux mois de règne.

BERMUDE II, fils d'Ordogno III, roi de Léon et des Asturies, disputa la couronne qui lui appartenait légitimement, à son cousin Ramire III, et, l'ayant vaincu en 982, resta seul possesseur du trône. Bermude livra bataille à Almanzor, chef des Maures, en 992, sur les rives de l'Elza, fut défait, et trouva un asile dans les Asturies. Les dangers communs des chrétiens les ayant enfin réunis, Bermude joignit ses forces à celles du roi de Navarre et du comte de Castille, et contribua puissamment à la victoire mémorable remportée sur Almanzor dans les plaines d'Osma, en 998. Bermude mourut l'année suivante, après un règne de 17 ans.

BERMUDE III, fils d'Alphonse V, lui succéda en 1027. Il abandonna une partie de ses États à sa sœur en la mariant à Ferdinand, fils de Sanche le Grand, en faveur duquel la Castille fut érigée en royaume. Mais après la mort de Sanche, Bermude, espérant reconquérir ce que la nécessité l'avait forcé de céder, livra bataille aux rois de Castille et de Navarre, et fut tué en 1037. Avec lui finit la postérité de Pélage et celle des anciens rois goths descendants de Récarède, laquelle avait régné trois siècles en Espagne.

BERMUDEZ (Jérôme), dominicain et professeur de

théologie à Salamanque, un des premiers poëtes tragiques espagnols, est auteur de *Nise malheureuse* et *Nise couronnée;* d'une tragédie dont l'héroïne est Inès de Castro, imprimée à Madrid en 1577, sous le nom d'*Antonio de Sylva*, son Mécène, et reproduite dans le *Parnasse espagnol*. On lui doit encore *la Esperodia*, 1589. Ce poëme, dont le duc d'Albe est le héros, fut écrit en vers latins, et traduit ensuite par l'auteur en vers espagnols.

BERMUDEZ (Jean), né dans la Gallicie en 1520, suivit l'ambassadeur de Portugal en Abyssinie, s'insinua dans l'esprit du roi de ce pays, qui le nomma son ambassadeur et patriarche du royaume. Confirmé dans ce poste éminent par Paul III en 1538, il retourna dans l'Abyssinie; mais le roi était mort, son successeur exila Bermudez, qui parvint enfin à gagner Goa, d'où il se rendit à Lisbonne, où il mourut vers 1575. Il a laissé une *Relation* sur ce royaume, dédié au roi Sébastien.

BERMUDO (Jean), moine franciscain, né à Assigi en Bétique, a écrit *Libro de la declaration de instrumentos,* Grenade, 1555, 2e édition, Ossuna, 1599.

BERNABEI (Joseph-Hercule), compositeur, né à Caprarola, dans les États de l'Église, fut maître de chapelle à St.-Jean de Latran, de 1662 à 1667, puis à Saint-Louis des Français, succéda à Horace Benevoli, son maître, le 20 juin 1672, dans la maîtrise de la chapelle *Giulia* au Vatican, remplaça J. Gaspard de Kerl à la cour de Munich, en 1675, où il mourut en 1690. Il est auteur des opéras suivants : *La Conquista del Vello d'Oro*, 1674; *la Fabrica d iCorone*, ib., *Il Litigio del Cielo e della terra*, 1680. On conserve dans les archives du Vatican des messes, des psaumes, des offertoires de Bernabei. On a imprimé de lui: *Madrigali a cinque e sei voci*, Venise, 1669; *Opus Motettarum*, Munich, 1690.

BERNACCHI, chanteur, né vers 1700 à Bologne, élève de Pistocchi, reçut des Italiens le titre de *Roi des chanteurs*, se fit admirer en Allemagne, en France et en Angleterre, revint en 1736 à Bologne, où il établit une école de chant devenue célèbre, et mourut vers 1770.

BERNAERTS (Jean), en latin *Bernartius*, né à Malines en 1568, exerça la profession d'avocat au grand conseil, et mourut le 16 décembre 1601. On a de Bernaerts : *la Vie et le martyre de Marie Stuart, reine d'Écosse*, en flamand, Anvers, 1588, in-12, traduit de Blackwood; les *Oraisons funèbres de J. Hauchin*, deuxième archevêque de Malines, et de *Baius* (Michel de Bay); *De utilitate legendæ historiæ libri II*, Anvers, 1589, ibid., 1593, in-8o; *Commentarius in P. Statii Papinii opera; De Lirani oppidi, liberatione commentariolus*, Louvain, 1596, in-12; *A. M. S. Boetii de consolatione philosophiæ*, etc., Anvers, 1607, in-8o.

BERNAERTS (Guillaume), médecin, né à Thielt en 1520, mort le 15 mai 1572, devint premier professeur de médecine à Louvain en 1554 à la mort de Jérémie Drivère.

BERNAI. *Voyez* **ALEXANDRE DE BERNAI.**

BERNALDEZ (André), historien espagnol du XVIe siècle, né à Fuentes, mort en 1513, fut chapelain de l'archevêque de Séville, Deza, protecteur de Christophe Colomb. Il connut ce célèbre navigateur qui eut même assez de confiance en lui pour lui laisser des papiers. Il a laissé manuscrite une *Historia de los reyes catolicos*, où il résume en quatorze chapitres les deux premiers voyages de Colomb.

BERNARD, roi d'Italie, fils de Pepin, roi d'Italie. Celui-ci mourut avant son père Charlemagne, le 8 juillet 810, et l'empereur, qui avait donné à Pepin le royaume d'Italie, ne le transmit à son fils Bernard que deux ans plus tard. Charlemagne étant mort le 28 janvier 814, Louis, qui lui succéda, conçut des soupçons contre Bernard son neveu, et lui montra beaucoup de malveillance. Lorsque en 817, Louis associa son fils aîné, Lothaire, à l'Empire, et lui donna ainsi un rang supérieur à celui de Bernard, ce dernier, comme fils du fils aîné de Charlemagne, et comme roi d'Italie, rassembla une armée pour faire valoir ses droits; mais à l'approche de Louis, il se vit abandonné par presque tous ses partisans. Arrêté avec toute sa cour, il fut jugé, avec ses fidèles, en 818, et condamné à mort. Louis commua cette sentence, et ordonna qu'on lui arrachât les yeux, ainsi qu'à tous ses complices. Bernard mourut trois jours après.

BERNARD, duc de Septimanie, fut d'abord en grande faveur à la cour de Louis le Débonnaire. Accusé d'un commerce criminel avec l'impératrice, il se lava de l'accusation, mais ne put rentrer en grâce. Il prit cependant le parti de Louis contre ses enfants révoltés, et, de concert avec Pepin, roi d'Aquitaine, fit rétablir l'Empereur déposé par Lothaire. Cette conduite généreuse lui valut le duché de Septimanie, et quelque temps après celui de Toulouse; mais ayant cherché à se rendre indépendant, Charles le Chauve convoqua en Aquitaine une diète dans laquelle il fut condamné au dernier supplice, qu'il subit en 844. Bernard ne fut point regretté de ses peuples, dont il avait été le fléau par ses exactions et ses rapines.

BERNARD de Thuringe, ermite fanatique de la fin du 10e siècle, s'appuyant sur ces mots de l'Évangile, *mille ans et plus*, annonça la fin du monde et troubla toute l'Europe. Il avait tellement jeté l'effroi dans l'âme de ses contemporains par ses prédications, qu'un grand nombre abandonnèrent leur état et leur commerce pour se rendre en terre sainte. L'autorité fut obligée d'intervenir, et rassura les peuples; mais les craintes ne furent calmées que vers la fin du 11e siècle.

BERNARD (St.), né en 1091 à Fontaine dans la Bourgogne, de parents nobles, prit à 33 ans l'habit religieux à Cîteaux, fut, en 1115, envoyé à Clairvaux pour en être le premier abbé, y attira en peu de temps jusqu'à sept cents novices, dont un grand nombre se signalèrent dans la suite, et parmi lesquels on compte un pape (Eugène III), six cardinaux et plus de trente évêques; s'acquit une si grande réputation, que les pontifes et les rois eux-mêmes le prenaient pour arbitre de leurs différends, donna, sur l'invitation du grand maître, des statuts à l'ordre des templiers; fit reconnaître Innocent II pape légitime, et força Victor d'abdiquer; écrivit contre Abailard, avec lequel il se réconcilia franchement dès qu'Abailard eut rétracté ses erreurs; prêcha la croisade avec un tel succès que les villes et les châteaux furent convertis en désert, refusa le commandement de l'armée qu'on lui offrit, combattit les hérésies de Pierre de Bruis, Arnaud de Bresse, Gilbert de la Porée, Eon de l'Étoile, et mourut le 20 avril 1153 à 63 ans, après avoir vu s'élever jusqu'à 160 monastères de l'ordre qu'il avait fondé.

Ses *Sermons* passent pour des chefs-d'œuvre de sentiment et de force; Henri de Valois les préférait à tous les discours des anciens. Ses *OEuvres* complètes ont été publiées au Louvre, 1642, 6 vol. in-fol.; mais cette édition est moins estimée que celle de Mabillon, 1690, 2 vol. in-fol. Ant. de Saint-Gabriel en a traduit une partie en français, Paris, 1678. Villeforce et Leroy ont traduit ses *Lettres;* le P. Gerberon son *Traité sur la grâce,* etc.,

BERNARD, prêtre d'Utrecht au 12e siècle, est auteur d'un *Commentaire* sur *Theoduli Ecloga,* manuscrit dans la bibliothèque du roi, à Paris, à celle de Leyde, etc.

BERNARD (Jacques), cordelier, prit une grande part à la réforme de Genève, où il fut pasteur, en 1535.

BERNARD, abbé du Mont-Cassin, vers 1340, est auteur d'une règle de St.-Benoît, *Speculum monachorum,* etc.

BERNARD *de Pavie,* célèbre canoniste, était né dans cette ville au milieu du 12e siècle. Plusieurs jurisconsultes, entre autres Pancirole, lui donnent le surnom de *Circa.* Bernard s'acquit une grande réputation dans les écoles de Rome et de Bologne, où, après avoir achevé ses études, il enseigna lui-même avec succès le droit canonique. Nommé prévôt du chapitre de Pavie, il succéda, vers la fin de 1191, sur le siége de Faenza, à l'évêque Jean, mort devant Ptolémaïs. L'évêché de Pavie étant devenu vacant en 1198, Bernard y fut élu. En 1203, Bernard fut employé par la cour de Rome à rattacher les villes de la Lombardie au parti de l'empereur Othon IV. Il mourut à Pavie le 18 décembre 1213. Bernard est principalement connu par sa collection de *Décrétales,* imprimée en 1567, à Ilerda (Lerida), par les soins du savant Ant. Augustin. On doit en outre à Bernard un commentaire ou glose sur les *Décrétales,* intitulé : *Summa super capitula extravagantium.* La bibliothèque royale de Turin possède deux autres ouvrages de Bernard : ce sont des *Commentaires sur l'Ecclésiaste et sur le livre des Cantiques.*

BERNARD *le Trévisan,* fameux alchimiste, né à Padoue en 1406, travailla beaucoup sur le grand œuvre. Ses ouvrages, alors fort recherchés, sont aujourd'hui inintelligibles; ce sont : *De philosophiâ hermeticâ, lib. IV,* Strasbourg, 1682; *Tractatus de secretissimo philosophor. opere,* etc., Leipzig, 1605; le *livre de la philosophie naturelle des métaux* dans le tome Ier de la *Bibliothèque* de Salmon.

BERNARD (Claude-Barthélemi), né à Riom dans le 16e siècle, a traduit du latin en français une *histoire* de cette ville, Lyon, 1559, in-16. On lui attribue des paraphrases en rimes françaises de l'*Épître de St. Paul aux Romains,* des *poésies sacrées,* des *odes,* des *épigrammes,* etc.

BERNARD de Bruxelles, peintre du 16e siècle, connu par ses chasses, où il peignit les portraits de l'empereur Charles-Quint et des seigneurs de sa cour. On a de lui à Anvers, un tableau du *Jugement dernier.*

BERNARD (Émery), né à Orléans, dans le 16e siècle, a écrit *Briève et facile méthode pour apprendre à chanter en musique,* Paris, 1514.

BERNARD (Salomon), graveur, connu sous le nom du *Petit-Bernard,* élève de Jean Cousin, né à Lyon vers 1512, se fit une réputation par ses tailles de bois. Les amateurs recherchent les éditions de la *Bible* et des *Métamorphoses* d'Ovide ornées de ses planches. Cet artiste vivait en 1580, mais on ignore la date de sa mort.

BERNARD (Étienne), né à Dijon en 1553, avocat et conseiller au parlement de cette ville, fut zélé ligueur, puis, par un retour honorable, servit fidèlement Henri IV, et mourut en 1609 à Châlons-sur-Saône, son lieutenant-général du bailliage. Il a laissé quelques écrits politiques.

BERNARD (Jean), fils aîné du précédent, né à Dijon, en 1576, hérita de sa place. Il avait, dans sa jeunesse, habité Rome et Naples. On a de lui des *harangues* et des *poésies* médiocres.

BERNARD (le P. Jean), dominicain, naquit en 1553, à Linicour, près de Bapaume. Ayant embrassé la vie religieuse à Douai, il s'y consacra quarante ans à la prédication, et mourut le 2 février 1620. Il est auteur de quelques opuscules ascétiques; on a trouvé dans le *Fouet divin des jureurs,* etc., Douai, 1618, un Traité de la confrérie du très-saint nom de Dieu par le P. Bernard.

BERNARD (Charles), conseiller du roi, son lecteur ordinaire, historiographe de France, né à Paris, le 25 décembre 1571, mort en 1640, consacra la plus grande partie de ses travaux à l'histoire de France. On a de lui : *la Conjonction des mers,* 1613, in-4°; *Discours sur l'état des finances,* Paris, 1614, in-4°; *Carte généalogique de la royale maison de Bourbon,* Paris, 1634, in-folio; ibid., 1646, in-folio, sous le titre de *Généalogie de la maison de Bourbon; Histoire de Louis XIII,* Paris, 1646, in-folio.

BERNARD (Claude), surnommé *le pauvre prêtre,* né à Dijon, le 26 décembre 1588, se consacra 20 ans de suite au service des pauvres et des malades à l'Hôtel-Dieu, continua le même exercice à l'hôpital de la Charité, et s'établit sur la place publique, où il prêchait avec un zèle à toute épreuve. Ses exhortations étaient soutenues par d'abondantes aumônes, pour lesquelles il trouva des ressources dans le produit d'un héritage de 40,000 fr. qu'il vendit pour soulager les malheureux, et dans les quêtes qu'il faisait à la cour et à la ville. L'activité de son zèle s'étendait aux prisonniers qu'il visitait, aux criminels qu'il accompagnait à l'échafaud. Ce digne émule de saint Vincent de Paule mourut le 23 mars 1641.

BERNARD (Richard), théologien, né en 1641, auteur d'un *Thesaurus biblicus.*

BERNARD (Pierre), annaliste, né vers 1640 à Calais, était de la même famille que Jean Bernard, fameux corsaire de cette ville, qui se signala contre les Anglais sur la fin du règne de Louis XIII. Il exerçait la profession d'avocat. Il remplissait la place de mayeur en 1701 et 1702. Il mourut vers 1720, dans un âge assez avancé. On a de lui : *Les Annales de Calais,* St.-Omer, 1715, in-12.

BERNARD (Samuel), peintre et graveur, né à Paris en 1615, élève de Vouet, peignit en miniature et à fresque, et grava à l'eau-forte et en manière noire. Admis en 1655 professeur à l'Académie de peinture, il en fut exclu comme protestant, à la révocation de l'édit de Nantes; mais s'étant fait catholique, il fut réintégré dans sa place, et mourut en 1687. On cite de lui plusieurs pièces d'après Rembrandt, le Corrége, Vandyck, Philippe de Champagne, etc. On fait cas de son *Attila* d'après Raphaël.

BERNARD (Samuel), fils du précédent, fut un des plus riches banquiers de l'Europe. Sa fortune s'élevait à

53,000,000 de capital. Louis XIV eut besoin d'avances, Bernard les accorda après s'en être fait prier toutefois par le roi lui-même, et en usa de même envers Louis XV. Il acheta plusieurs terres titrées. Un de ses fils, président à l'une des chambres du parlement, portait le nom de Rieux; l'autre s'appela le comte de Coubert. Son petit-fils, Anne-Gabriel-Henri Bernard, prévôt de Paris, fut marquis de Boulainvilliers. Sa famille se trouva par la suite alliée à de très-grands noms. Il mourut en 1739, âgé de 88 ans.

BERNARD (ÉDOUARD), astronome, philologue et critique anglais, né en 1638 à Perry-St.-Paul, près de Towcester (Northampton), fit, en 1668, un voyage à Leyde pour y consulter quelques manuscrits orientaux. En 1673, l'évêque de Bath et Wells le choisit pour son chapelain, et il fut nommé, la même année, professeur d'astronomie à Oxford. Le comte d'Arlington l'envoya en France en 1676, en qualité de gouverneur des jeunes ducs de Grafton et de Northumberland, fils naturels de Charles II et de la duchesse de Cleveland; il revint un an après à Oxford pour se livrer uniquement à ses études chéries. Il fit, en 1683, un nouveau voyage en Hollande, revint en 1684 prendre à Oxford le degré de docteur en théologie, et fut nommé recteur de Brightwell, dans le comté de Berk. Il résigna, peu de temps après, sa place de professeur d'astronomie. Il épousa, en 1693, une très-jeune femme, et fit avec elle, en 1696, un troisième voyage en Hollande. Il mourut peu de temps après son retour, le 22 janvier 1697, âgé de cinquante-neuf ans. Ses principales productions sont : *Traité sur les anciens poids et mesures*, Oxford, 1688, in-8°; *Dévotions privées*, etc., 1689, in-12; *Orbis eruditi litteratura à charactere Samaritico deducta*, Londres, 1689; *Etymologicum britannicum*, Oxford, 1689, in-4°; *Chronologiæ Samaritanæ synopsis*; quelques écrits sur l'astronomie, insérés dans les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres.

BERNARD (ÉDOUARD), ecclésiastique anglais, a donné dans le 17e siècle, un *Abrégé de la Bible*, et le *Guide des jurés*, concernant les sorciers.

BERNARD (JACQUES), ministre protestant, né le 1er septembre 1658 à Nions, en Dauphiné, après la révocation de l'édit de Nantes, alla s'établir à la Haye, où il ouvrit une école pour la philosophie, les belles-lettres et les mathématiques. En 1693, il se chargea de continuer *la République des lettres*, journal que Bayle avait rendu célèbre, y travailla jusqu'en 1710, le reprit en 1716, et ne l'abandonna qu'à sa mort. Il mourut le 27 avril 1718, à 60 ans. On a de lui : *Recueil des Traités de paix depuis* 536 *de J. C.*, la Haye, 1700, 4 vol. in-fol.; *le Théâtre des États du duc de Savoie*, trad. de Blaeu, 1700, 2 vol.; *Traité de la repentance tardive*, Amsterdam, 1712; *De l'excellence de la religion chrétienne*, Amsterdam, 1714, 2 vol.

BERNARD (JEAN-FRÉDÉRIC), savant et laborieux libraire d'Amsterdam, mort en 1752, est éditeur d'un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Recueil de voyages au Nord*, Amst., 1715-38, 10 vol. in-12; *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde*, représentées par des figures de B. Picart, 1739-43, 11 vol. in-fol., édition originale la plus recherchée; avec les explications de Banier, Paris, 1741, 7 vol. in-fol.; avec les additions de Prudhomme, Paris, 1807, 13 vol. in-fol.; *OEuvres* de Rabelais, Amsterdam, 1741, 3 vol. in-4°.

BERNARD (JEAN), médecin de Nantes, né le 14 mai 1702, mort en 1781. Nommé professeur d'humanités à Saumur, il alla exercer l'art de guérir à la Rochelle, puis vint à Paris, où il fit des préparations sous le célèbre Ferrein. Il fut ensuite professeur d'anatomie et de physiologie à Douai. On a de lui des dissertations, et entre autres : *Problema physiologicum cum tabula figurativa ipsius solutionem exhibente, seu hydraulice corporis humani, variis tabulis figurativis, demonstrata*, Douai, 1758, 1759, in-4°.

BERNARD (JEAN-BAPTISTE), littérateur, né en 1710 à Paris, chanoine régulier de Ste.-Geneviève, eut des succès comme prédicateur, prononça quelques oraisons funèbres et le panégyrique de St. Louis, publia une ode sur la reconstruction de Ste.-Geneviève, en 1751, et mourut le 23 avril 1772.

BERNARD (PIERRE-JOSEPH, surnommé *Gentil*), poëte gracieux et spirituel, né en 1710 à Grenoble, fils d'un sculpteur, acheva ses études à Lyon sous les jésuites. Ses maîtres tentèrent de le retenir; mais il préféra l'indépendance, vint à Paris, où il passa 2 ans chez un procureur, griffonnant des exploits et faisant des vers; c'est alors qu'il écrivit son Épître à Claudine et sa chanson sur la Rose, deux de ses plus jolies pièces. Il se trouvait en 1733 aux batailles de Parme et de Guastalla. Le maréchal de Coigny se l'attacha comme secrétaire, mais en lui défendant de faire des vers. Il obéit; mais à la mort du maréchal, son fils, colonel général des dragons, lui donna la place de secrétaire général qui valait 20,000 livres de rente, et dès lors il put reprendre ses goûts pour la poésie et les plaisirs. Recherché, accueilli dans toutes les sociétés pour cette finesse, cette grâce d'esprit, cet épicurisme qui respirent dans ses vers, il passa de joyeux instants. Mais il eut la douleur de se survivre; privé de mémoire et de raison, il passa 5 années dans cet état, et mourut le 1er novembre 1775, au château de Choisi, dont il était bibliothécaire. Voltaire lui a donné le surnom de *Gentil* que la postérité lui conserve. Ses *OEuvres* ont été recueillies et imprimées plusieurs fois. Les plus jolies éditions sont celles de Didot jeune, 1795, in-8°; de Didot l'aîné, 1797, in-4°, avec des gravures d'après Prudhon; mais la plus complète est celle de Paris, 1803, 2 vol. in-8°. On y distingue deux poëmes : l'*Art d'aimer*, froide imitation d'Ovide, et *Phrosine et Mélidor*; l'opéra de *Castor et Pollux*, son chef-d'œuvre, et quelques jolies pièces.

BERNARD (FRANÇOIS), gouverneur de Massachusett, fut rappelé en Angleterre en 1769 pour cause de vexations et d'actes arbitraires, et mourut en 1779. On a de lui : *Lettres choisies sur le commerce et le gouvernement de l'Amérique*, Londres, 1774. On avait publié d'autres lettres de lui en 1768 et 1769.

BERNARD (JEAN-ÉTIENNE), médecin, né en 1718 à Berlin, où son père Gabriel était pasteur, fit ses études en Hollande, et joignant au goût de sa profession celui de la littérature grecque, il publia plusieurs bonnes éditions, en 1743, de Démétrius-Pépagomène, *De podagrâ*; en 1744, de Hypatus, *De partibus corporis*; en 1745, de

Palladius, *De Febribus,* et de Psellus, *De lapidum virtutibus ;* en 1754, de *Daphnis et Chloé* de Longus. Il se retira vers 1757 à Arnheim, partagea son temps entre la pratique de son art et l'étude, et mourut en août 1793. Son édition posthume de Théoph. Nonnus, *De curatione morborum,* Gotha, 1794-95, 2 vol. in-8°, passe pour son chef-d'œuvre. On publia encore un vol. de Bernard : *Reliquia medico-critico,* Iéna, 1795.

BERNARD (Catherine), née à Rouen, se distingua par son talent pour la poésie, fut couronnée plusieurs fois à l'Académie française et à celle des Jeux floraux, et mourut à Paris en 1712. Elle était membre des *Ricovrati* de Padoue. Elle a donné au théâtre en 1689 *Laodamie,* et en 1690 *Brutus.* Elle renonça à la carrière du théâtre à la prière de Mme de Pontchartrain qui lui faisait une pension. Elle avait écrit trois romans, *les Malheurs de l'Amour, le Comte d'Amboise* et *Inès de Cordoue.* On a d'elle quelques pièces de vers.

BERNARD (Pons-Joseph) naquit en 1748, à Trans, près de Draguignan, entra dans la congrégation de l'oratoire, et professa la philosophie et les mathématiques. Il fut nommé, en 1778, directeur-adjoint de l'Observatoire de Marseille. En 1780, les états de Provence le chargèrent d'examiner le cours de la Durance, afin de reconnaître s'il existait des moyens de fixer un lit à cette rivière dont les débordements causent chaque année des pertes considérables. A l'invitation de Lalande, il fit des observations sur les satellites de Saturne, oubliés depuis 70 ans ; et ce fut d'après ses calculs que l'on dressa les nouvelles tables insérées dans la *Connaissance des temps pour* 1792. Bernard avait fait un voyage à Paris, pour l'impression de ses ouvrages, et il s'y trouvait à l'époque de la révolution. Il se retira dans la petite ville de Bagnols, cherchant à s'y faire oublier. Pendant plusieurs années il ne cessa de parcourir à pied le département du Var, observant la nature du sol et ses productions. Ce savant mourut à Trans, le 29 juillet 1816. Outre divers Mémoires couronnés sur l'*utilité des étangs*, les *moyens de garantir les canaux et écluses des atterrissements,* les *avantages de l'emploi de la houille,* etc., on doit à Bernard : *Mémoire sur les engrais que la Provence peut fournir ; Mémoires pour servir à l'histoire naturelle de Provence,* Paris, 1787, trois vol. in-12 ; *Nouveaux principes d'hydraulique ;* c'est le résultat des travaux de Bernard, pour encaisser la Durance et assurer la navigation du Rhône depuis Arles jusqu'à son embouchure.

BERNARD (Marc-Antoine), député-suppléant des Bouches-du-Rhône à la Convention nationale, fut admis à la place de Barbaroux le 20 août 1793 ; cinq mois après, sur la motion de Dubarrand, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort comme conspirateur, le 22 janvier 1794 ; il n'était âgé que de 38 ans.

BERNARD (Jean-Baptiste), libraire de Paris, mort en 1808 ; on lui doit l'édition des *Œuvres posthumes* de Montesquieu, Paris, 1798 ; il est auteur de l'*Abrégé de l'histoire de la Grèce,* 1799, 2 vol. in-8°.

BERNARD (Simon), ministre de la guerre, né en 1779 à Dole, de parents pauvres, fut admis à 15 ans élève à l'école des travaux publics, et se rendit ensuite à l'école d'application de Metz, dont il sortit officier du génie. Il était parvenu au grade de capitaine, lorsque, au début de la campagne de 1805, Napoléon le chargea d'une reconnaissance sur Vienne. La manière dont il s'acquitta de cette mission lui valut le grade de chef de bataillon. Il partit alors pour Ingolstadt, dont il devait démanteler les fortifications, et passa dans la Dalmatie, où il traça de magnifiques routes, et soutint une guerre terrible contre les Monténégrins. Il fut en 1811 rappelé d'Illyrie pour prendre, avec le grade de major, la direction des travaux d'Anvers. En 1813, nommé colonel du génie et aide de camp de l'empereur, en galopant à la portière de Napoléon, il tomba de cheval et se cassa la jambe. Il n'était pas encore guéri, lorsqu'il reçut l'ordre de s'enfermer dans Torgau, qu'il défendit pendant trois mois. La place ayant été forcée de capituler, il revint en France, se cassa de nouveau la jambe près de Strasbourg, et, sans prendre le temps de se faire panser, il rejoignit à Châlons-sur-Marne Napoléon qui le fit maréchal de camp. Il passa l'année 1814 dans la retraite, livré à l'étude des sciences exactes. Au 20 mars il reprit ses fonctions d'aide de camp de l'empereur, combattit à Waterloo, accompagna Napoléon à Rochefort, mais ne put obtenir de s'embarquer avec lui pour Ste-Hélène. De retour à Paris, il fut peu de temps après envoyé en surveillance à Dole. Il forma le projet de passer en Amérique. A son arrivée aux États-Unis, il fut chargé de relier entre elles toutes les parties de l'Union par des routes, des canaux, et de mettre à l'abri de toute invasion une frontière de 1,400 lieues, en construisant quinze places fortes et un grand nombre de forts. Il avait terminé tous les projets qui devaient entrer dans ce vaste système de défense et de communications commerciales, quand la révolution de 1830 lui fit désirer de revoir la France. Le roi le nomma l'un de ses aides de camp, et le promut en 1831 au grade de lieutenant général du génie. En 1834 il fit partie du ministère dont le duc de Bassano était président, mais qui ne put se soutenir plus de trois jours, et fut nommé à la pairie. Il reprit, en 1836, le portefeuille de la guerre, se retira deux ans après, et mourut au mois de novembre 1839, à 60 ans.

BERNARD (sir Thomas), philanthrope anglais, était le deuxième fils de sir Francis Bernard, baronnet. Il naquit à Lincoln, le 27 avril 1750, suivit son père en Amérique, à l'âge de 8 ans, étudia au collége d'Havard, dans la Nouvelle-Angleterre, et y prit le degré de bachelier. Revenu dans sa patrie, il se décida pour la carrière des lois, entra comme élève à Lincoln's Inn, et en 1780 débuta dans le barreau. Il acquit assez de renom et de richesse pour conclure en 1782 un mariage avantageux et qui le fut encore davantage par la suite, sa femme étant devenue l'unique héritière d'une fortune considérable. Sir Th. Bernard ne vit dans cet accroissement de biens qu'un moyen d'être utile à l'humanité. Il se retira graduellement des affaires et ne se livra plus qu'aux méditations philanthropiques les plus capables de diminuer les maux des classes souffrantes : secours aux pauvres, instruction aux ignorants, encouragement aux beaux-arts, à l'industrie et à l'agriculture, tout était également l'objet de ses sollicitudes. L'établissement des Enfants trouvés, à Londres, dont il fut d'abord un des directeurs (1796), puis trésorier pendant sept ans, gagna beaucoup

par ses soins, sous le rapport de la santé, et sous celui de la considération. La Société pour l'amélioration de la condition des classes pauvres, conçue par lui en 1796, répandit parmi les masses un grand nombre de connaissances utiles. C'est encore lui qui le premier appela l'attention et la pitié sur la situation des enfants employés dans les filatures de coton, et dont l'usage exigeait un travail plus long que leur âge ne peut le supporter; sur celle des ramoneurs, soumis à des maîtres dont la brutalité et l'avarice étaient passées en proverbe; sur celle des aveugles, alors dénués de tout moyen d'apprendre, et pour lesquels il provoqua l'ouverture d'écoles appropriées à leur état. Bernard fut du nombre de ceux qui favorisèrent le plus activement la propagation de la vaccine. La littérature, les sciences, les beaux-arts ne lui demeurèrent pas non plus indifférents. En 1799, Thomson ayant conçu le plan d'un établissement du même genre à peu près que l'Institut de France, Bernard seconda ses vues. En 1800, l'Institut royal d'Albemarle-street fut ouvert. Cinq ans après, sir Th. Bernard exquissa le plan de l'institut connu aujourd'hui sous le nom de Galerie britannique. Animé d'une louable émulation et du désir de contribuer à l'embellissement d'un vrai musée national, conjointement avec ses amis, il fonda le club d'Alfred, dans le voisinage de l'Institut royal. Sir Bernard mourut le 1er juillet 1818. Voici ses principaux ouvrages : *Observations sur les procédés des amis de la liberté de la presse,* 1793, in-8°; *Lettre à l'évêque de Durham concernant les progrès de l'industrie et le soulagement des pauvres,* 1807, in-8°; *la Nouvelle école,* 1810, in-8°; *Notice sur l'École de Barrington,* 1810, in-8°; *Notice sur les distributions de poissons aux indigents dans les manufactures,* 1813, in-8°; *Spurinna ou Consolations pour la vieillesse,* 1815, 1816 et 1817; *Examen des droits sur le sel,* 1817; *Méditations de l'habitant des chaumières; Dialogue entre un monsieur français et Jean l'Anglais;* des *Préfaces,* et beaucoup de *rapports* de la Société pour l'amélioration de la condition des classes pauvres.

BERNARD D'AURIAC, troubadour du 13e siècle, né près de Toulouse, est auteur de quelques pièces dont la plus importante est un *Sirvente* sur la croisade publiée par le pape Martin IV pour tirer vengeance des *vêpres siciliennes.*

BERNARD DE BADE. *Voyez* **BADE.**

BERNARD DE BESANÇON, avocat au parlement, mort en 1823, à 70 ans, a rédigé, conjointement avec l'abbé Bonnefoy de Bonyon, le livre intitulé : *De l'état religieux, son esprit, son établissement, ses progrès,* etc, 1784.

BERNARD DE LA BARTHE, archevêque d'Auch, que l'on compte au nombre des troubadours pour un *Sirvente,* fut élevé vers 1192 sur le siége pontifical; mais la licence de ses mœurs et les délits dont il se rendit coupable engagèrent le pape Innocent III, après plusieurs avertissements, à l'engager de donner sa démission. Il y consentit en 1214.

BERNARD DEL CARPIO, héros espagnol dont les historiens de cette nation rapportent des faits incroyables, le mettant en parallèle avec le fameux Roland qu'il tua, selon eux, dans les plaines de Roncevaux, naquit d'un mariage secret entre don Sanche et la sœur d'Alphonse le Chaste. La colère du prince, qui n'épargna point le père, ne s'étendit point jusque sur le fruit de cette union malheureuse. Mais, sous ce règne et les suivants, il beau beau rendre des services signalés à l'État, il ne put jamais obtenir la liberté de son père, qu'Alphonse le Grand fit périr. Don Bernard quitta l'Espagne, et mourut en France.

BERNARD DE MENTHON (St.), archidiacre d'Aoste, né en 923, près d'Annecy, d'une famille noble et puissante de Savoie, s'est rendu célèbre par la fondation de deux établissements hospitaliers appelés de son nom le *grand* et le *petit St.-Bernard,* qu'il établit sur les débris de deux temples dédiés à Jupiter. Il en confia le soin à des chanoines réguliers de St.-Augustin, qui, depuis 900 ans, ont fidèlement rempli les vues du saint fondateur, en exerçant généreusement l'hospitalité envers les voyageurs que l'instinct admirable de leurs chiens arrache souvent à la mort. Bernard mourut à Novarre, le 28 mai 1008.

BERNARD DE SAINTES (Adrien-Antoine), né dans cette ville vers 1750, était président du tribunal de la Charente, lorsqu'il fut député à l'assemblée législative dans le mois de septembre 1791. Nommé en 1792 membre de la Convention nationale, il vota la mort de Louis XVI, fut ensuite nommé membre du comité de sûreté générale, et envoyé dans les départements de la Côte-d'Or et du Jura, pour y faire exécuter les cruelles lois de la terreur. Gravement compromis dans la révolte de prairial an III, il fut arrêté. Pendant sa détention il composa un mémoire justificatif sous ce titre : *Bernard de Saintes, représentant du peuple, à la Convention nationale,* in-8°. Bernard, dénoncé dans le même temps par Lecointre de Versailles, comme agent et complice de Robespierre, publia un *Compte-rendu sur la partie critique de sa mission.* Malgré tous ces mémoires, il ne recouvra la liberté que par l'amnistie du 4 brumaire an IV. Retiré dans sa patrie, il fut juge au tribunal civil sous le gouvernement impérial. En 1815, le département de la Charente le nomma député à la chambre des représentants, où il ne se fit point remarquer. Compris en 1816 dans la loi contre les régicides, il se réfugia à Bruxelles, y dirigea un journal intitulé : *le Surveillant,* et fit paraître un ouvrage sur l'instruction publique. Il reçut du roi des Pays-Bas l'ordre de s'éloigner de ses États, et se rendit aux États-Unis d'Amérique, où il est mort en 1819.

BERNARD DE STELLAT, chanoine de l'église cathédrale de Béziers, mort de la peste, en 1629, avait fait des recherches sur l'histoire des comtes de Carcassonne, dont Guillaume Besse a profité.

BERNARD DE VARENNES (Dom), historien, né vers le milieu du 17e siècle, avait embrassé la vie religieuse dans la congrégation des théatins. Élevé à la dignité de supérieur, il se démit de cet emploi pour se livrer plus tranquillement à l'étude. Le maréchal de Catinat l'avait choisi pour confesseur. D. Bernard est mort vers 1730. On a de lui : *Vie de St. Gaëtan,* fondateur des clercs réguliers, Paris, 1698, in-12; *Traité de la reconnaissance chrétienne,* in-12; *Odes morales,* 1722, in-12; *Histoire de Constantin le Grand,* ibid., 1728, in-4°.

BERNARD DE VENTADOUR, troubadour du 12e siècle, né dans le Limousin, chanta successivement dans

ses vers Agnès de Montluçon, Éléonore de Guienne, et d'autres maîtresses moins illustres. Fixé depuis à la cour de Raimond V, il finit ses jours à l'abbaye de Dalon dans le Limousin. On a de lui 50 chansons et 2 tensons. Raynouard a publié 22 pièces de ce troubadour dans son *Choix de poésies*, III, 42-95.

BERNARD D'HÉRY (Pierre), littérateur, né en 1756, dans un village près d'Auxerre. A la révolution, il fut nommé membre de la première administration du département de l'Yonne, et député par ce département à l'assemblée législative. Sous le régime de la terreur, dénoncé comme royaliste, il n'échappa qu'en se tenant caché. A la création des conseils de préfecture, en 1800, il fut nommé membre de celui de l'Yonne. En 1830 il fut remplacé dans ses fonctions, et mourut à Sens le 25 avril 1833. On a de Bernard d'Héry : *Préludes poétiques*, Paris, 1786, in-18 ; *Essai sur la vie et les ouvrages de l'abbé Prevost ; l'Histoire naturelle de Buffon, réduite*, ibid., 1791-1801, in-8°, 11 vol. ; *la Jérusalem délivrée, traduction nouvelle en vers français*, Auxerre, 1832, 2 vol. in-12. Bernard a laissé en portefeuille des *chansons* et des *pièces fugitives*.

BERNARD PTOLOMEI (St.), né en 1272, d'une des premières familles de Sienne, fut en 1319 autorisé par Jean XII à fonder, sous la règle de St.-Benoît, un nouvel ordre qui reçut le nom de *congrégation de la Vierge Marie du mont Olivet*, et mourut le 20 août 1348.

BERNARDÈS (Diego), surnommé *le Théocrite Portugais*, poëte élégiaque, l'ami et le contemporain du Camoëns, mort en 1596, était natif de Ponte-de-Barca, dans l'Entre-Duero, et frère d'Agostino de Cruz. Sa vie ne fut qu'une série de traverses et de malheurs. Le recueil des éloges et épîtres de Bernardès fut imprimé la première fois à Lisbonne en 1596, sous le titre du *Lyma*, qui est le nom d'un ruisseau. L'année suivante parurent ses poésies diverses (*Flores do Lyma*). On cite encore de lui : *Rimas portug. e castellan.*, Lisbonne, 1601, et *Rimas devotas*, ibid., 1616.

BERNARDI (Jean), graveur en pierres fines, né vers 1495 à Castel-Bolognèse, mort à Faenza en 1555, fut le premier dans son art qui marcha sur les traces des anciens. Il existe de lui deux morceaux curieux gravés sur cristal, représentant *la Chute de Phaéton*, et *Tityus auquel un vautour ronge le cœur*.

BERNARDI (Étienne), maître de chapelle de la cathédrale de Vérone, au commencement du 17e siècle. Il a publié *Porta musicale*, etc., traité élémentaire de composition, Vérone, 1615; il a laissé une grande quantité de *Madrigaux*, des *Psaumes*, des *Messes*, des motets.

BERNARDI (François), surnommé *Senesino*, né à Sienne, vers 1736, fut un des plus fameux chanteurs qu'ait produits la cruelle méthode de la castration. Ce fut à Dresde, au grand Opéra de Lotti, qu'il commença à faire connaître son éclatante voix. Handel, frappé d'étonnement, le conduisit à Londres, et le plaça, avec un traitement de 1,500 guinées, au grand théâtre de l'Opéra, où pendant neuf ans Bernardi excita l'admiration universelle. Il se brouilla ensuite avec Handel, et se rendit à Florence, où il fut entendu avec beaucoup d'intérêt, et il eut l'honneur d'y chanter avec l'archiduchesse, qui devait s'asseoir sur le trône de France. La voix de Bernardi était pénétrante, claire et flexible. Son intonation était pure, et il fut le premier de son temps pour le récitatif.

BERNARDI (Bartholomé), maître de chapelle du roi de Danemark et académicien philharmonique de Copenhague, florissait vers 1720. Il était né en Italie, et s'y trouvait encore en 1686. On connaît de lui des *sonates* pour violon, Bologne, 1696.

BERNARDI (Joseph-Elzéar-Dominique), jurisconsulte et académicien, né dans un village du comtat Venaissin, appelé Monieux, le 16 février 1751. Il avait à peine 20 ans lorsqu'il se fit recevoir avocat, et qu'il publia un *Éloge de Cujas*, remarquable par l'érudition et la profondeur des pensées. En 1779 l'Académie de Châlons-sur-Marne couronna son mémoire intitulé : *Moyens d'adoucir la rigueur des lois pénales en France, sans nuire à la sûreté publique*, Châlons, 1781, in-8° ; Bernardi publia, en 1782, un *Essai sur les révolutions du droit français*, 1 vol. in-8° ; il publia en 1786 des *Lettres sur la justice criminelle de la France, et sa conformité avec celle de l'inquisition*, 1 vol. in-8° ; en 1788, les *Principes des lois criminelles, suivis d'observations impartiales sur le droit romain*, in-8°. Il accepta, en 1791, une place de juge ; mais il fut destitué après la révolution du 10 août 1792, et mis en arrestation au mois de mars suivant. Rendu à la liberté par le parti fédéraliste, qui s'empara momentanément du pouvoir à Marseille, dans le mois de juin 1793, il se hâta de fuir dans les États du roi de Sardaigne, où un de ses frères était officier ; et il ne rentra en France qu'après la chute de Robespierre. Nommé peu de temps après (1797) député au conseil des Cinq-Cents, par le département de Vaucluse, sa nomination fut annulée par suite de la révolution du 18 fructidor an V (septembre 1797). A cette époque il s'occupa de reproduire le *Traité de la République*, de Cicéron. L'ouvrage de Cicéron, découvert par M. Mai, a rendu inutile l'œuvre de Bernardi. A l'avénement de son parti au pouvoir, Bernardi obtint un emploi au ministère de la justice, fut destitué en 1818, se retira dans le village où il était né, et mourut le 25 oct. 1824. On a encore de Bernardi : *De l'influence de la philosophie sur les forfaits de la révolution*, Paris, 1800, in-8°; *Institution au droit français, civil et criminel*, Paris, 1799, in-8°; *Théorie nouvelle des lois civiles*, Paris, 1802, in-8° ; *Cours complet de droit civil français*, Paris, 1803-1805, 4 vol. in-8°, etc. On lui doit une nouvelle édition des *OEuvres de Pothier*, mise en rapport avec le Code civil. Il a laissé inédit un ouvrage sur l'origine de la pairie.

BERNARDIN (St.) de Sienne, naquit le 8 septembre 1380, à Massa-Carrara. A l'âge de 17 ans, il entra dans la confrérie de la Scala, et se voua entièrement, avec douze de ses compatriotes, au service des pestiférés, pendant une affreuse contagion, qui, durant quatre mois, fit, en 1400, de grands ravages dans la ville de Sienne. En 1404, le désir d'une vie plus retirée le conduisit dans la solitude de la Colombière, à quelques milles de Sienne, où il fit profession chez les franciscains de l'étroite observance. Il prêcha avec succès pendant 14 ans, refusa les évêchés de Sienne, de Ferrare et d'Urbin, et devenu vicaire général de son ordre, il le rappela à l'observance primitive, d'où vint le nom d'*Observantins*, et fonda plus de 300 monastères. Il mourut à Aquila en 1444,

épuisé de fatigues. Nicolas V le mit au nombre des saints en 1450. On doit à ce Père des *Sermons,* des *Traités de spiritualité*, et des *Commentaires sur l'Apocalypse*. L'édition la plus complète de ses *OEuvres* est celle de Venise, 1745, 5 vol. in-fol.

BERNARDIN DE CARPENTRAS (Henri-André, dit *le Père*), né dans cette ville en 1649, embrassa jeune la règle des carmes, professa la philosophie et la théologie, et mourut à Orange en 1714. On a de lui : *Antiqua priscorum hominum philosophia*, Lyon, 1690, 5 volumes in-8°.

BERNARDIN DE PECQUIGNI, capucin, né dans la Picardie en 1663, professa la théologie avec succès dans son ordre, et mourut à Paris en 1714. On lui doit d'excellents *Commentaires des épîtres de St. Paul*, 1703, in-fol., et des *quatre Évangiles*, Paris, 1726, in-fol., en latin. Le *Commentaire sur les épîtres de St. Paul* a été traduit en français par le frère de l'auteur, Paris, 1707 ou 1714, 4 vol. in-12.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE (Jacques-Henri), né au Havre en 1737, d'une famille qui s'honorait de descendre de l'illustre Eustache de St.-Pierre, maire de Calais. Il n'avait pas encore terminé ses études, lorsque, à l'âge de 16 ans, il accompagna à la Martinique l'un de ses oncles, capitaine de vaisseau. De retour il acheva ses études au collége de Rouen, où il remporta le premier prix de mathématiques en 1757. Il entra dans l'arme du génie, fit la guerre de sept ans, puis passa, en qualité d'ingénieur, à Malte que les Turcs menaçaient d'assiéger. De retour à Paris, se voyant oublié de sa famille et dénué de protection, il employa ses dernières ressources pour passer en Russie. Le maréchal Munich le prit en amitié et le présenta à l'impératrice Catherine II qui, sans adopter ses plans romanesques, lui offrit du service dans l'armée russe. Au bout de quatre ans, il donna sa démission et se rendit en Pologne pour concourir à la défense de cette malheureuse contrée. Revenu à Paris, à force d'envoyer des mémoires dans les ministères, il s'attira quelque attention. L'amitié d'un M. Ménin lui valut d'être envoyé à l'île de France en qualité de capitaine ingénieur. Il revint trois ans après, sans rapporter autre chose que des coquillages, des insectes et la relation de son voyage, qu'il publia en 1773. Dès ce moment d'Alembert le produisit dans la société des philosophes ; mais il rompit bientôt avec eux ; pauvre et abandonné de tous, il avait loué une petite chambre au cinquième étage dans le faubourg St.-Victor d'où l'on voyait quelques arbres et quelques fleurs. C'est vers cette époque qu'il rechercha l'amitié de Jean-Jacques. En 1784, il fit paraître les *Études de la nature*, qui eurent cinq éditions consécutives. Ce ne fut qu'en 1788 que parut son chef-d'œuvre, *Paul et Virginie*. Le succès immense de cet ouvrage qui fut bientôt traduit en toutes les langues de l'Europe, permit à son auteur d'acheter une petite maison avec un jardin à l'extrémité du faubourg St.-Marceau. Il adressa en 1789, à Louis XVI, les *Vœux d'un solitaire*, et, en 1791, fit paraître la *Chaumière indienne*, petit chef-d'œuvre de bon sens et de grâce. Nommé, en 1792, intendant du Jardin des plantes et du cabinet d'histoire naturelle, il préparait ses *Harmonies de la nature*, lorsqu'il perdit sa place et ses pensions, et n'échappa que par miracle à la proscription révolutionnaire. Il fut nommé en 1795, professeur de morale à l'école normale, et fut appelé en 1797, à l'Institut, par la protection de Bonaparte. Veuf de mademoiselle Didot, Bernardin épousa en 1801, mademoiselle de Pelleport. Joseph Bonaparte fit aux nouveaux époux une pension de 6,000 fr., et le gouvernement une de 2,000. Bernardin passa ses dernières années dans le petit village d'Éragny près de Pontoise, où il finit ses jours en 1814, à l'âge de 77 ans. M. Aimé Martin, qui a épousé sa veuve, a donné en 1815 une édition de ses *Harmonies de la nature,* ouvrage de la vieillesse de l'auteur, et plus tard une édition des *OEuvres complètes* de Bernardin de Saint-Pierre, 1810-20, 12 vol. in-8°, figures, réimprimées à Bruxelles, 8 vol.

BERNARDIN DE TOME, surnommé *le Petit,* religieux de l'ordre des frères mineurs, né vers 1420 à Feltri dans l'État de Venise, mort à Pavie en 1494. Les énormes usures dont les juifs accablaient les habitants de Padoue, lui firent imaginer l'établissement d'un mont-de-piété, au moyen duquel il déjoua la cruelle avidité des usuriers. On a imprimé de lui à Brescia, en 1542, des Sermons italiens, un petit Traité sur la manière de se confesser, et un ouvrage sur la Perfection chrétienne.

BERNARDINI (Marcello), compositeur dramatique, né à Capoue vers 1752, a composé 19 opéras italiens qui ont eu du succès, particulièrement ceux dans le genre bouffe. En voici quelques-uns : *l'Isola incantata*, 1784 ; *le Donne Bisbetiche ; Il Comte di Bell' umore*, 1785 ; *la Fiera di Forlipopoli*, 1789 ; *la Statua per Puntiglio*, etc.

BERNARDONI (Pierre-Antoine), poëte italien, naquit à Vignola, dans le duché de Modène, le 30 juin 1672. Il annonça dès sa première jeunesse les plus heureuses dispositions, et fut admis, à dix-neuf ans, dans l'académie Arcadienne. Il fut nommé, en 1701, poëte impérial à la cour de Vienne, remplit cet emploi sous les deux empereurs Léopold et Joseph Ier, et mourut à Bologne le 19 janvier 1714. Il avait donné au public : deux recueils de poésies, *I Fiori,* Bologne, 1694, in-12 ; *Rime varie*, Vienne, 1705, in-4° ; *Irene* et *Aspasia,* tragédies ; deux drames en musique, et un oratorio, *il Meleagro,* Vienne, 1706 ; *il Tigrane, re d'Armenia,* Vienne, 1710 ; *Gesù flagellato,* oratorio, Vienne, 1709, etc.

BERNARET (Nicaise), habile peintre d'animaux dans le goût de Fr. Snyders, son maître, qu'il égala quelquefois.

BERNASCONI (André), fils d'un officier français, naquit à Marseille en 1712 dans un voyage que ses parents firent en cette ville. Le père de Bernasconi alla se fixer à Parme, s'adonna au commerce, essuya des revers et mourut de chagrin. Le jeune Bernasconi fut obligé de donner des leçons pour vivre, se livra à l'étude de la composition, et donna en 1741 à Venise, son premier opéra d'*Alessandro Severo*. Il alla ensuite à Rome et dans plusieurs autres villes d'Italie, revint à Parme en 1747 où il épousa la fille d'un capitaine autrichien qui avait de son premier mariage une fille nommé *Antonia*. Bernasconi lui donna des leçons de chant et lui fit acquérir un beau talent. Bernasconi mourut à Munich le 24 janvier 1784. Ses opéras sont : *Bajazet*, *Adriano, Alessandro, Didone, Agelmondo*, *Artaserse*, *l'Olimpiade*, *Demofonte*, *Endi-*

mione, la Clemenza di Tito, Demetrio ; il est encore auteur de *la Betulia liberata,* oratorio, 1754, et l'on a de lui beaucoup de messes, de vêpres et de litanies en manuscrit.

BERNAWERIN (Anne), Allemande d'une grande beauté, plut au prince Albert de Bavière, qui, après la mort de sa femme, déclara à son père Ernest l'intention d'épouser cette beauté. Le père la fit jeter dans le Danube, ce qui faillit causer la mort d'Albert.

BERNAY (Camille), auteur dramatique, mort le 16 juin 1842. Il est auteur de l'*Héritage du Mal,* drame en 4 actes et en vers, représenté le 29 septembre 1842, pour la réouverture de l'Odéon, à Paris.

BERNAZZANO, peintre milanais du 16e siècle, excella dans le paysage et les tableaux de genre, et travailla presque toujours avec son ami César da Sesto, qui faisait les figures de ses tableaux.

BERNEGGER (Mathias), savant littérateur, né le 8 février 1582 à Hallstadt, recteur, puis professeur d'histoire à Strasbourg, où il mourut le 3 février 1640, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages tous écrits en latin; le plus important est son traité de *Jure eligendi reges,* Strasbourg, 1627. Il a donné des éditions de *Tacite,* 1638 ; de *Pline le Jeune ,* 1635, et traduit de l'italien en latin *le Traité du système du monde* de Galilée.

BERNELIN, prêtre qui vivait dans le 11e siècle, a écrit un petit traité en italien *De la division du monocorde,* dont le manuscrit se conserve au Vatican parmi ceux de la reine de Suède.

BERNER (André), violoniste et compositeur, né en Bohême en 1766, mort à Bonn le 5 août 1791, a écrit des symphonies, des concertos de violon, etc.

BERNER (Frédéric-Guillaume), né à Breslau le 16 mai 1780, mort le 9 mai 1817, est une des gloires de la musique moderne en Silésie. Il commença l'étude de la musique à l'âge de 5 ans, à 9 ans exécuta un concerto de piano dans un concert public, obtint à 16 ans une place de clarinettiste au théâtre de Breslau, se lia en 1804 avec Weber et les frères Pixis, fut appelé à Berlin pour pouvoir fonder à Breslau une école à l'instar de celle du professeur Zelter, et se fit connaître par son talent comme organiste. De retour dans sa patrie, Berner fut nommé directeur de musique au séminaire des instituteurs protestants, ce qui l'obligeait à enseigner le chant choral, l'orgue et l'harmonie à 100 élèves environ. Dans ses moments de loisir, il rédigeait le catalogue de la musique des couvents. Il a publié : *Divertissement* pour violon et orchestre, *concerto* pour flûte, 2 *rondos* pour piano et orchestre, des *variations* pour piano seul, des *chants* pour voix d'homme ; on a de lui en manuscrit un intermède comique : *le Maître de Chapelle ,* des *variations* pour flûte et clarinette, des *ouvertures,* un *Te Deum,* un *offertoire,* etc., etc.

BERNERI (Lubert), dont le nom de famille était *Van den Bussche,* naquit à Zwolle, ville de l'Over-Yssel, dans la 2e moitié du 14e siècle, et fut contemporain d'A-Kempis. Ses *OEuvres* sont imprimées avec celles de ce dernier, Cologne, 1660, tome III.

BERNERON (le chevalier François de), général français, né en 1750. Nommé capitaine dans le régiment colonial de l'île de France, il servit dans l'Inde avec quelque distinction, et remplit avec beaucoup de succès plusieurs missions auprès de Tippoo-Sultan et de différents chefs des Marattes. Revenu en France au commencement de la révolution, il fut nommé adjudant général et employé en cette qualité à l'armée de Luckner, puis à celle de Dumouriez où il concourut aux victoires de Valmy et de Jemmapes. Chargé du siége de Willemstadt, lors de l'invasion de la Hollande dans le mois de mars 1793, il ne réussit pas à s'emparer de cette place, et revint à la grande armée où il montra beaucoup d'attachement au général en chef Dumouriez, lors de sa défection. L'ayant accompagné dans sa fuite, il séjourna d'abord à Bruxelles, et devint suspect aux Autrichiens qui le retinrent en prison pendant près de deux ans. Rendu enfin à la liberté, il alla à Londres où il mourut dans l'obscurité et presque dans la misère, vers le commencement de ce siècle.

BERNEVAL (Alexandre de), célèbre architecte et sculpteur du 16e siècle, fit, en 1436, les croisées de l'église de St.-Ouen de Rouen, et fut pendu peu de temps après pour avoir poignardé par jalousie son élève.

BERNEVILLE (Gillebert de), trouvère du 13e siècle, né à Courtrai en Flandre, fut attaché au service de Henri III, duc de Brabant. Un manuscrit 7222 de la bibliothèque du roi à Paris, contient 15 chansons notées de ce trouvère.

BERNHARD, surnommé l'*Allemand* ou le *Teutonique,* organiste de Saint-Marc à Venise, est regardé comme l'inventeur des pédales de l'orgue, vers 1470.

BERNHARD (Christophe), maître de chapelle à Dresde, naquit à Dantzig en 1612 et mourut à Dresde le 14 novembre 1692. Il a laissé deux *messes,* des *harmonies sacrées,* une hymne *Prudentia prudentiana,* 1669 ; un traité de composition, etc.

BERNHARD (Guillaume-Christophe), excellent organiste et claveciniste, né à Saalfeld en 1760, mort à Moscou en 1787, a publié 3 sonates et un prélude pour le clavecin, Gottingue, 1784.

BERNHARD (Jean-Adam), né à Hanau en 1688, laborieux compilateur, pasteur et archiviste d'Hanau, mort en 1771, a publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Fr. Ireniei Ettlingiacensis exegesis historiæ germanicæ, nunc denuò recognita ac notis illustrata,* Hanovre, 1728 ; *Antiq. Wetteraviæ,* Francfort, 1745, in-4o.

BERNHARDT, conservateur de la bibliothèque royale de Munich, mort dans cette ville le 26 juin 1821, s'est fait connaître par ses *Essais sur l'histoire de l'imprimerie; Codex traditionum ecclesiæ Ravennensis,* etc.

BERNHOLD (Jean-Balthazar), professeur de théologie à Altdorf, né le 5 mai 1647, mort vers 1730 ; bon helléniste, dont on a des dissertations, des programmes et un traité de musique d'église.

BERNHOLD (J.-Godefroy), fils du précédent, professeur d'histoire à Altdorf, est auteur de deux tragédies *Irène* et *Jeanne d'Arc,* Nuremberg, 1752, et d'une table des matières des *Récréations numismatiques* de Kœhler, ib., 1765.

BERNHOLD (J.-Michel), médecin, né en 1736, exerçait son art à Uffenheim, où il mourut en 1797. On lui doit des éditions enrichies de notes des *distiques* de

Caton, *De moribus*, 1784, in-8°; de Scribon. Largus, *Compositio medicamentorum*, 1786, in-8°; d'Apicius, *De arte coquinariâ*, 1791; de Théodore Priscien, *Quæ exstant*, 1791, in 8°.

BERNI (François), un des poëtes italiens les plus célèbres du 16e siècle, il naquit vers la fin du 15e siècle, à Lamporecchio, en Toscane. Envoyé très-jeune à Florence, il se rendit, à 19 ans, à Rome, auprès du cardinal de Bibiena, son parent, et fut obligé de se placer, en qualité de secrétaire, chez Ghiberti, évêque de Vérone. Il prit l'habit ecclésiastique pour être en état de tirer parti des bontés de cet évêque. Berni s'était formé à Rome une société ou académie de jeunes ecclésiastiques aussi gais que lui, qui riaient de tout dans leurs réunions, faisaient sur les objets les plus graves, et même les plus tristes, des plaisanteries et des vers. Ceux de Berni étaient les meilleurs, les plus piquants, et avaient un tour si particulier que son nom est resté au genre dans lequel il les composait, *Bernesque*, ou *Berniesque*. Il était à Rome en 1527, lorsqu'elle fut saccagée par l'armée du connétable de Bourbon, et il y perdit tout ce qu'il pouvait avoir. Il fit depuis plusieurs voyages avec son patron Ghiberti, à Vérone, à Venise et à Padoue. Enfin, las de servir, il se retira à Florence où il avait un canonicat. Alexandre de Médicis, alors duc de Florence, était en inimitié ouverte avec le jeune cardinal Hippolyte de Médicis. Il proposa, dit-on, à Berni d'empoisonner Hippolyte. Le poëte refusa, le cardinal n'en fut pas moins empoisonné en 1535, et le Berni mourut aussi de poison le 26 juillet 1536. On a réuni ses *Rimes burlesques* à celles de poëtes du même genre, Venise, 1538, in-8°, souvent réimpr. Son meilleur ouvrage est l'*Orlando inamorato*, Venise, 1541, in-4°. C'est la première édition du fameux poëme de Bojardo, refait par le Berni, qui, pour la grâce du style, est quelquefois comparé à l'Arioste. Ses *Poésies latines* sont insérées dans les *Carmina illustr. poetarum italor.*, Florence, 1719, in-8°.

BERNI (François), orateur et poëte, né en 1610 à Ferrare, y professa les belles-lettres, fut en grande faveur auprès des papes Innocent X, Alexandre VII, Clément IV, et des ducs de Mantoue dont il reçut le titre de comte, et mourut le 13 octobre 1673. Il s'exerça surtout dans le genre dramatique. Onze de ses pièces ont été réunies en un vol., Ferrare, 1666, in-12. On a encore de lui un recueil de *Discours, Caprices, Problèmes*, etc., sous le titre de : *Accademia*, ib., 1658, 2 vol.

BERNIA (Vincent), luthiste et compositeur, né à Bologne, vivait vers 1600. On a de lui une *Toccata cromatica*, un *riccreare sopra ut re mi fa sol*, et une pièce intitulée : *le Coq et la Poule*.

BERNIA (Mario). *Voyez* **TELLUCINI**.

BERNIER, trouvère du 13e siècle, célèbre par son talent pour la poésie et par celui de conter agréablement. La seule pièce connue de lui est un fabliau, tiré du manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, numéro 7218, et dont les premiers vers manquent. Elle est intitulée : *la Housse partie*, et imprimée au tome IV, p. 472-485 du recueil de Méon.

BERNIER (Jean), prévôt de Valenciennes, se rendit célèbre, ainsi que sa famille, par sa fortune et sa magnificence. En 1333, Louis de Nevers comte de Flandre, se préparant à faire la guerre au duc de Brabant, vint, accompagné de ses confédérés, à Valenciennes, pour s'y concerter avec le comte de Hainaut Guillaume Ier. Ce prince requit Jean Bernier de traiter tous ces hauts personnages. L'assemblée était composée de 2 rois, de 8 comtes souverains du pays, de 24 de ses principaux seigneurs, et de 10 des plus notables bourgeois de la ville, chacun ayant une dame pour compagne. La mémoire du banquet de Bernier était encore populaire en 1639. Jean Bernier, dit *le Vieil*, mourut en 1341.

BERNIER (le P. François), dominicain, né vers 1580, à Pont-sur-Yonne, docteur en Sorbonne, prieur de la maison de son ordre à Nevers, mit au jour un opuscule intitulé : *De Hominum prima ratione vivendi*, Sens, 1610.

BERNIER (François), célèbre voyageur, né vers 1620 à Angers, se fit recevoir docteur à la faculté de Montpellier, partit en 1654 pour la terre sainte, d'où il se rendit en Égypte, au Caire, puis dans les Indes où il résida 12 ans, dont 8 en qualité de médecin d'Aureng-Zeb, revint en France en 1670, passa en Angleterre en 1685, et mourut à Paris le 22 septembre 1688. On a de lui ses *Voyages*, Amsterdam, 1699, 2 vol. in-12, plusieurs fois réimprimés; traduits en anglais, Londres, 1673, in-8°; un *Abrégé de la philosophie de Gassendi*, 7 vol., 1684; *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1585, in-12, etc.

BERNIER (Jean), médecin, né vers 1622 à Blois, pratiqua son art à Paris, où il mourut le 18 mai 1698. On a de lui : *Histoire de la ville de Blois*, 1682, in-4°; *Histoire chronologique de la médecine*, 1695, in-4°; *Anti-menagiana*, 1693, in-12; *Jugement sur Rabelais*, 1697; *Recueil de réflexions, pensées et bons mots* sous le nom de J. de Popincourt, 1696, in-12.

BERNIER (Nicolas), musicien, né à Mantes le 28 juin 1664, maître de la chapelle du roi, mort à Paris le 5 septembre 1734, alla se former à Rome sous Caldara, habile compositeur de son temps avec lequel il contracta une liaison intime. Ce fut un des musiciens les plus versés dans la science du contre-point, et son école en France eut longtemps de la réputation. On estime surtout ses *Motets*, son *Miserere*, ses *Cantates*, etc.

BERNIER (Pierre-François), astronome, né à la Rochelle le 9 novembre 1779, vint étudier à Paris en 1800, à l'école de Lalande, fit partie de l'expédition du capitaine Baudin, en qualité d'astronome, recueillit d'importantes remarques nautiques, qui depuis ont été transmises à l'Institut, et mourut en juin 1803 à la fleur de l'âge.

BERNIER (l'abbé), fameux par le rôle qu'il joua en France dans les guerres civiles de 1790, né à Daon en Anjou, le 31 décembre 1764, était curé de Saint-Laud à Angers. Il se rendit en 1793 à l'armée d'Anjou, fut nommé membre du conseil supérieur d'administration, acquit d'abord un ascendant universel; mais on s'aperçut qu'il cherchait à rendre sa domination absolue, et qu'il semait la discorde partout, flattant les uns aux dépens des autres pour plaire davantage et gouverner plus sûrement. Le respect qu'on avait pour lui allait toujours en s'affaiblissant; toutefois on conservait une haute idée de son esprit et de ses talents. Après la déroute de Savenay, il traversa

périlleusement la Loire, revint en Poitou, de l'armée de Charette passa dans l'armée d'Anjou que commandait Stofflet, et dès ce moment devint le vrai chef de l'armée. A la mort de Stofflet, il eut la même influence sur d'Autichamp, et fut nommé l'agent général des armées catholiques près des puissances étrangères. Il entretenait beaucoup de correspondances au dedans et au dehors, et faisait sans cesse des plans d'insurrection; mais vers la fin, il n'inspirait plus la moindre confiance. En 1799, on reprit les armes : il ne put jouer aucun rôle. Lorsque le premier consul voulut faire cesser les troubles, il s'établit auprès du gouvernement comme le représentant de la Vendée, fut l'un des plénipotentiaires chargés de traiter du concordat avec l'envoyé du pape, obtint l'évêché d'Orléans, et mourut à Paris le 1er octobre 1806.

BERNIER DE LA BROUSSE. *Voyez* **BROUSSE** (DE LA).

BERNIÈRES-LOUVIGNY (JEAN DE), gentilhomme d'une des plus anciennes maisons de la Normandie, né à Caen en 1602, fut un de ces hommes rares qui osent observer dans le monde les plus sévères pratiques de la religion. N'ayant embrassé ni le sacerdoce ni la vie religieuse, sa piété n'en fut que plus remarquable. On le vit plusieurs fois traverser la ville de Caen, portant à l'Hôtel-Dieu des malades sur ses épaules. Devenu trésorier de France, à Caen, il ne changea rien à ses pratiques de piété, et vécut dans le célibat. Le 8 mai 1695, il n'avait eu aucune atteinte de mal. Le domestique chargé de l'avertir tous les soirs que le temps de son oraison était fini, étant venu pour s'acquitter de sa commission, Bernières le pria de lui donner encore un moment; le moment fini, le domestique entre et trouve son maître à genoux et sans vie. Il n'était âgé que de 57 ans. On a réuni un extrait de ses lettres sous ce titre : *le Chrétien intérieur,* Pamiers, 2 vol. in-12. Ce livre publié pour la première fois en 1695 a eu onze éditions successives, outre les contrefaçons.

BERNINI (PIERRE), né en 1562, quitta de bonne heure la Toscane sa patrie, pour aller à Rome où il étudia la peinture et la sculpture, devint habile dans ces deux arts, passa à Naples, où il les exerça avec distinction et où il se maria. En 1598 il eut un fils qui montra de si heureuses dispositions, que son père le conduisit à Rome pour les cultiver; ce fils fut le célèbre *Bernin.* Pierre Bernini décora avec A. Tempête, pour le cardinal Farnèse, le château de Caprarole, et exécuta divers morceaux de sculpture pour les papes Paul V et Urbain VIII.

BERNINI (JEAN-LAURENT), dit le *Cavalier Bernin,* né à Naples en 1598, reçut de ses contemporains le titre de *Michel-Ange moderne,* parce qu'il réunissait à un degré supérieur les trois parties de l'art. Peintre, statuaire et architecte, c'est surtout en cette dernière qualité qu'il mérita sa réputation. Aussi riche des dons de la nature que favorisé par les circonstances, il s'éleva au-dessus des règles, se créa une manière facile, dont il sut couvrir les défauts par un vernis si brillant, que la multitude en fut éblouie. Dès son enfance, le Bernin annonça la plus étonnante facilité pour l'étude de tous les arts du dessin, et, à l'âge de huit ans, il exécuta en marbre une tête d'enfant, qui fut considérée comme une merveille. Le pape voulut voir cet enfant extraordinaire, qui, à dix ans, étonnait les artistes; et il lui demanda s'il saurait dessiner sur-le-champ une tête à la plume : « Laquelle ? répondit le Bernin. — Tu sais donc les faire toutes ! s'écria le pape avec surprise, et il ajouta : Fais un saint Paul. » Le jeune artiste termina cette tête en une demi-heure; et le pape, enchanté, le recommanda vivement au cardinal Maffeo Barberini, amateur très-éclairé des arts. L'un des premiers ouvrages du Bernin fut le portrait en marbre du prélat Montajo, d'une telle ressemblance, qu'en le voyant, quelqu'un dit : « C'est Montajo pétrifié. » Il fit ensuite les bustes du pape, de quelques cardinaux, et plusieurs figures grandes comme nature; un *St. Laurent;* le *David s'apprêtant à lancer une pierre;* son groupe d'*Énée et Anchise.* Il était encore dans sa 18e année, lorsqu'il fit celui d'*Apollon et Daphné,* chef-d'œuvre de grâce et d'exécution. Ayant revu ce groupe vers la fin de sa vie, il avoua que, depuis cette époque, il avait fait bien peu de progrès. Les succès du Bernin dans la statuaire allaient toujours croissant. Grégoire XV, qui avait succédé à Paul V, reconnut également son mérite, en le créant chevalier; mais le cardinal Maffeo Barberini devait mettre le comble à sa fortune. A peine fut-il parvenu au siége pontifical qu'il fit appeler son protégé : il le chargea de faire des projets pour l'embellissement de la basilique de St.-Pierre, et lui assura une pension de trois cents écus par mois. Sans abandonner la statuaire, le génie du Bernin se tourna vers l'architecture, et conçut les projets du baldaquin, de la chaire de St.-Pierre et de la place circulaire qui devait précéder le temple. Le pape fit compter dix mille écus à l'artiste, augmenta ses pensions, et répandit des grâces sur ses frères. Nous ne parlerons pas de la fontaine de la *Barcaccia,* dont l'idée bizarre a été plus louée qu'elle ne le mérite; celle de la place Barberini est mieux composée. Ne pouvant entrer dans le détail des nombreux ouvrages que le Bernin exécuta à cette époque, citons-en quelques-uns : le Palais Barberini, qui est d'une belle ordonnance; le Campanile de St.-Pierre; le modèle du tombeau de la comtesse Mathilde, qui fut travaillé par ses élèves; et enfin, celui de son bienfaiteur, le pape Urbain VIII. La réputation du Bernin s'étendait de plus en plus, et Charles Ier roi d'Angleterre, voulut avoir sa statue de la main de l'artiste italien. Il lui envoya trois portraits, dans lesquels Vandyck l'avait représenté sous différents aspects; par ce moyen ingénieux, la figure fut très-ressemblante; et en la recevant, le roi tira de son doigt un diamant qui valait six mille écus, le remit à l'envoyé du Bernin : « Ornez, dit-il, cette main, qui exécute de si belles choses. » A la même époque, un Anglais fit le voyage d'Italie, pour avoir sa statue de la main de cet artiste, et il la paya, comme le roi Charles, six mille écus. En 1644, le cardinal Mazarin, qui avait connu le Bernin à Rome, essaya vainement de l'attirer en France, et lui offrit, de la part de Louis XIV, 12,000 écus d'appointements. Aussitôt que son protecteur, Urbain VIII, eut fermé les yeux, et qu'Innocent X lui eut succédé, l'envie, que l'artiste en faveur avait jusque-là comprimée, se déchaîna contre lui, et le Campanile qu'il avait construit à l'angle de la façade de St.-Pierre sur de mauvaises fon-

dations, menaçant ruine, l'on ne manqua pas de publier que le poids de cette construction allait entraîner dans sa chute le portique entier, et peut-être même le dôme, qui s'était lézardé depuis que le Bernin avait creusé des niches dans les piliers. Quoique ces craintes fussent exagérées, elles nécessitèrent la démolition du campanile, et les ennemis du Bernin triomphèrent. Le pape, indisposé contre cet artiste, le priva d'une partie de ses travaux, et laissa languir les autres. Cependant le Bernin, restreint à des ouvrages particuliers, exécuta pour l'église de Ste.-Marie de la Victoire le fameux groupe de *sainte Thérèse avec l'Ange*. Innocent X voulait faire construire une belle fontaine dans la place Navone ; il consulta à ce sujet tous les artistes de Rome, affectant d'oublier le Bernin, qui n'en fit pas moins un modèle, que le prince Ludovisi mit par surprise sous les yeux du pontife. Ce projet magnifique, et qui écrasait ceux des rivaux du Bernin, fut admiré par le pape, qui convint de ses torts avec cet homme supérieur, et fit construire la fontaine d'après son dessin. Le pontife étant venu voir ce monument avant qu'il fût découvert, demanda à l'architecte si les eaux y arriveraient bientôt ; l'adroit courtisan répondit qu'il ferait en sorte que l'époque n'en fût pas très-éloignée ; et le pape, après lui avoir donné sa bénédiction, sortait de l'enceinte, lorsqu'un bruit soudain, produit par la chute des eaux, le fit revenir sur ses pas ; enchanté de la beauté de ce spectacle, il dit à l'artiste : « Par cette jouissance imprévue, vous prolongez ma vie de dix ans. » Le Bernin exécuta à la même époque le palais de Monte Citorio. Alexandre VII, successeur d'Innocent X, montra autant de goût pour les arts que de bienveillance pour le Bernin, et lui demanda un projet pour la décoration de la place de Saint-Pierre. Louis XIV voulut honorer le mérite du Bernin, en le consultant sur la restauration du palais du Louvre. Colbert lui envoya les plans de ce palais, en l'engageant à jeter sur le papier quelqu'une de ces *admirables pensées qui lui étaient si familières*. Le Bernin fit l'esquisse d'un nouveau projet de restauration, qui plut tant à Louis XIV, que ce monarque écrivit à l'artiste : « qu'il avait le plus grand désir de voir et de connaître une personne aussi illustre, pourvu que ce vœu s'accordât avec le service de Sa Sainteté, et avec sa propre commodité. » Le Bernin ne put résister à de telles instances, et il partit de Rome en 1665, à l'âge de 68 ans, avec l'un de ses fils, deux de ses élèves, et une nombreuse suite. Jamais artiste ne voyagea avec tant de pompe et d'agrément. Tous les princes dont il traversait les États le comblaient de présents. En France, il fut reçu et complimenté à la porte de toutes les villes par les magistrats, et à Lyon même, qui ne rendait cet honneur qu'aux seuls princes du sang. Quand il approcha de Paris, on envoya à sa rencontre de Chantelou, maître d'hôtel du roi, qui devait le recevoir, lui tenir compagnie, le mener partout, et qui a laissé un journal du voyage et du séjour du Bernin en France. Le Bernin fut installé dans un hôtel qu'on lui avait préparé, et où Colbert vint lui rendre visite de la part du roi, qui l'attendait à St.-Germain ; il y fut reçu honorablement, causa longtemps avec le roi, et fut ensuite admis, ainsi que son fils, à la table des ministres. Le Bernin s'occupa d'abord des projets de restauration du Louvre ; mais il ne vit pas, comme on l'a prétendu, la célèbre colonnade de Perrault, dont les dessins ne furent présentés au roi qu'après le départ de l'artiste italien, et qui ne fut terminée que cinq ans après. Pendant les cinq mois que le Bernin resta à Paris, on jeta, d'après ses dessins, les fondements de la colonnade du Louvre, qu'il avait projeté de réunir aux Tuileries par une galerie parallèle à l'ancienne ; mais comme son plan de distribution de ce palais ne tendait à rien moins qu'à détruire tout ce qui existait déjà, l'on n'eut pas de peine à y renoncer, pour adopter celui de Perrault. Le Bernin fit aussi le buste de Louis XIV, qui lui donnait de fréquentes séances, et se plaisait à le faire causer. Un jour, le roi posa pendant une heure entière ; l'artiste, fier d'une si grande faveur, s'écria, en jetant ses outils : « Miracle ! un grand roi, jeune et français, a pu rester une heure tranquille. » Une autre fois, ayant écarté de dessus le front de son royal modèle une boucle de cheveux qui le recouvrait : « Votre Majesté, dit-il, peut montrer son front à toute la terre. » Et la cour ne tarda pas à imiter cet ajustement de cheveux, qu'on appela la *coiffure à la Bernin*. Néanmoins, cet artiste ayant éprouvé quelques dégoûts, ils lui firent désirer de retourner à Rome ; et, sous le prétexte que le pape le demandait, il prit congé du roi, qui lui donna 10,000 écus, lui fit une pension de 2,000 écus, et une de 400 à son fils. Le retour du Bernin se fit également aux frais du roi, qui, voulant immortaliser ce voyage, fit frapper une médaille avec le portrait de l'artiste, au revers les Muses de l'art, et cet exergue : *Singularis in singulis, in omnibus unicus*. Le Bernin s'était engagé à faire la figure équestre de Louis XIV en marbre, et d'une proportion colossale, il la termina en quatre ans ; mais soit qu'on ne trouvât pas la tête ressemblante, soit qu'on ne fût pas content du motif de la figure, l'on en a fait depuis un Curtius, qui se voit encore à l'extrémité de la pièce d'eau des Suisses, à Versailles. A son retour à Rome, le Bernin avait été reçu avec de grandes démonstrations de joie ; le pape nomma son fils chanoine de Ste.-Marie-Majeure, et le pourvut de plusieurs bénéfices. Le cardinal Rospigliosi, que le Bernin avait beaucoup connu, étant devenu pape, sous le nom de *Clément IX*, Bernin fut admis dans sa familiarité, et chargé de divers ouvrages, entre autres de l'embellissement du pont St.-Ange. Cet artiste infatigable exécuta à l'âge de 70 ans l'un de ses plus beaux ouvrages, le tombeau d'Alexandre VII. Arrivé à l'âge de 80 ans, et avant de poser le ciseau, le Bernin sculpta, pour la reine Christine, une demi-figure en bas-relief, représentant le Sauveur du monde. S'étant ensuite occupé de quelques ouvrages d'architecture, et, entre autres, de la réparation du vieux palais de la chancellerie, qui tombait en ruine, il se livra, malgré son grand âge, avec tant d'ardeur à ces travaux pénibles, qu'il perdit le sommeil, ses forces, et, bientôt après, il arriva au terme de son existence, le 28 novembre 1680, à l'âge de 82 ans. Par son testament, il légua au pape un grand tableau de sa main, représentant un Christ ; et à la reine de Suède, la figure du Sauveur, son dernier ouvrage de sculpture, que cette princesse avait d'abord refusé, ne croyant pas pouvoir assez le payer. Il laissa à ses enfants une statue de *la Vérité*, et une fortune qui s'élevait à

400,000 écus romains (environ 3,500,000 fr.). Il fut enterré avec la plus grande pompe, à Ste.-Marie-Majeure. Le Bernin était d'une taille ordinaire, très-brun; son visage avait quelque chose de l'aigle; son regard, ordinairement vif et spirituel, devenait terrible, lorsqu'il était animé par la colère. D'un tempérament tout de feu, il ne pouvait cependant souffrir les rayons du soleil sans en être incommodé. Sa santé fut faible jusqu'à l'âge de quarante ans; depuis, elle devint parfaite; il supporta les plus grandes fatigues de corps et d'esprit, et n'eut aucune infirmité jusqu'à la fin de sa vie. Il était sobre, et mangeait néanmoins beaucoup de fruits. Le Bernin eut beaucoup d'élèves, parmi lesquels on cite Pierre Bernin, son frère, sculpteur, architecte et mathématicien, qui inventa cette charpente légère et mobile de la hauteur de soixante pieds, dont on se sert dans l'intérieur de l'église de St.-Pierre, pour placer les ornements dans les jours d'apparat. Ceux de ses élèves que le Bernin chérissait le plus, étaient Mattia Rossi, Romain, qui travailla avec lui jusqu'à la fin de sa vie; François Duquesnoi, dit le *Flamand,* si célèbre par ses figures d'enfants; enfin, le Borromini, qui, pour ne point ressembler à son maître en architecture, s'est livré aux écarts de l'imagination la plus bizarre. Les autres élèves du Bernin sont Francesco Mochi, Carlo Fontana, Gio-Battista Contini, architectes; Giuliano Sinelli, Lazzaro Morelli, sculpteurs; et Giulio Cezare, qui l'accompagna à Paris.

BERNINI (Dominique), fils du précédent, fut chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et prélat de la cour de Rome. Il est auteur d'une *Histoire de toutes les hérésies,* depuis saint Pierre jusqu'au pontificat d'Innocent XI, Rome, 1705 et suiv., 4 vol. in-fol.

BERNINI (Joseph-Marie), capucin missionnaire, né à Carignan (Piémont), mort dans l'Indoustan en 1755, est auteur d'une description de la province de Népal dans l'Inde, traduite en anglais et insérée dans les *Asiatic Researches;* de *Dialogues* en langue indienne, parmi les manuscrits de la Propagande, à Rome. On lui attribue la traduction de plusieurs ouvrages concernant la religion des brahmanes. Ses *Mémoires* ont été publiés à Vérone, 1767.

BERNIS (François-Joachim de PIERRES, comte de Lyon, et cardinal de), naquit à St.-Marcel de l'Ardèche, le 22 mai 1715. L'abbé de Bernis vint jeune à Paris. Après avoir passé quelques années dans le séminaire de St.-Sulpice, il entra dans le monde, où une figure heureuse, des manières pleines de grâces et de politesse, un esprit enjoué, et le talent de faire des vers faciles et agréables, lui procurèrent des succès flatteurs auprès des hommes les plus distingués, des femmes les plus aimables, et dans un monde choisi. Cette vie un peu mondaine déplut au cardinal de Fleury, alors premier ministre et dispensateur de toutes les grâces. Après lui avoir reproché sa dissipation: « Vous n'avez rien à espérer, lui dit-il, tant que je vivrai. — Monseigneur, j'attendrai, » répondit l'abbé de Bernis, et il se retira en faisant une profonde révérence. Mme de Pompadour, à qui l'abbé de Bernis avait plu, et dans la maison de laquelle il avait été admis dans le temps où, sous le nom de Mme d'Étioles, elle était déjà célèbre par ses charmes, le présenta à Louis XV, qui le goûta; mais l'intérêt du roi et de la favorite ne lui valut qu'un appartement aux Tuileries, que Mme de Pompadour voulut meubler, et une pension de 1,500 livres que Louis XV accorda sur sa cassette. Nommé à l'ambassade de Venise, il fit estimer et apprécier son esprit et son caractère chez cette nation. Au retour de son ambassade, il jouit de la plus grande faveur à la cour, et ne tarda pas à être chargé du ministère des affaires étrangères. Alors changea le système politique de l'Europe; la France et l'Autriche, jusque-là rivales et ennemies, s'unirent par un traité défensif et offensif. Ce traité fut suivi de la guerre désastreuse de sept ans, terminée par la paix honteuse de 1763. Ce ne fut qu'après la bataille de Rosbach que de Bernis fut attaqué de toutes parts: accablé des désastres de sa patrie, qu'il ne se dissimulait pas qu'on lui attribuait en partie, le cardinal de Bernis (il venait alors de recevoir le chapeau) remit le portefeuille des affaires étrangères. Sa démission fut acceptée; bientôt après, il fut exilé, et sa disgrâce fut complète, elle dura six ans environ, jusqu'à l'année 1764. Le roi le nomma alors à l'archevêché d'Alby, en l'envoya cinq ans après à Rome, en qualité d'ambassadeur; il joignit quelques années après, à ce titre, celui de protecteur des Églises de France, et il fixa sa résidence à Rome, où il demeura, en effet, jusqu'à la fin de ses jours. Deux ooca sions le mirent à même de développer son habileté dans les négociations; les conclaves de 1769 et de 1774. Il poursuivit aussi, au nom de sa cour, et contre son opinion particulière, la destruction des jésuites. En 1791, les tantes de Louis XIV ayant quitté la France, le cardinal de Bernis les reçut chez lui. Elles y demeurèrent pendant tout le temps de leur séjour à Rome. La révolution vint interrompre le cours de ses prospérités. Dépouillé de ses abbayes et de son archevêché, il perdit 400,000 livres de rente, et fut réduit à une sorte de dénûment; la cour d'Espagne l'en tira, en lui assurant une forte pension, à la sollicitation du chevalier d'Azara. Il ne survécut que trois ans à cette faveur, et mourut à Rome le 2 novembre 1794, âgé de 79 ans et six mois. Après sa mort, on a publié son poëme de la *Religion vengée*. Azara en fut l'éditeur, il est bien inférieur, pour l'exécution, à celui de L. Racine. Sa *Correspondance* avec Voltaire, Paris, 1799, fait infiniment d'honneur au cardinal de Bernis. Ses *OEuvres complètes* ont été publ., Paris, Didot l'aîné, 1797, in-8°.

BERNITZ (Martin-Bernard), chirurgien, est auteur de plusieurs mémoires insérés dans le recueil des *Curieux de la nature,* et d'un *Catalogue* latin des plantes du jardin royal de Varsovie et de diverses parties de la Pologne, Dantzig, 1652, in-12; Copenhague, 1653, in-16.

BERNO (Joseph), fils d'un chirurgien, né en 1788 à Moncrivello, dans le Vercellais, mort en 1818. Étant venu à Turin pour suivre les cours de philosophie et de médecine, il y reçut le doctorat en 1809, et fut nommé répétiteur au collége des Provinces pendant le temps de sa clinique. Il a écrit en italien *Sur l'efficacité des eaux de Courmaïeur et de St.-Didier, avec des observations sur les maladies et l'usage des bains,* Turin, 1817.

BERNON, premier abbé de Cluny, issu des comtes de Bourgogne, s'acquit par la sainteté de ses mœurs une grande réputation, établit la réforme dans plusieurs monastères, et mourut en 927, partageant les abbayes qu'il gouvernait entre Vido ou Guido, son parent, et Odon qui lui succéda comme abbé de Cluny.

BERNOU (Le père), missionnaire français, mort à Nîmes au commencement du 18e siècle, est auteur de *Conduite à l'Éternel; Manuel de l'écolier chrétien; Jeux historiques sur l'Ancien Testament; Cantiques des familles chrétiennes; Paraboles de l'Évangile,* mises en vers franç.

BERNOULLI (Jacques), savant géomètre, naquit à Bâle le 25 décembre 1654. Sa famille, établie orginairement à Anvers, fut obligée de s'expatrier pour cause de religion, sous le gouvernement du duc d'Albe; elle se réfugia d'abord à Francfort, et passa ensuite à Bâle, où elle parvint aux premières places de la république. Des figures de géométrie, qui tombèrent par hasard sous les yeux de Jacques, firent naître en lui, pour cette science, un goût que l'opposition de son père, qui le destinait à être ministre, ne put vaincre, quoiqu'elle l'eût contraint à ne s'y livrer qu'en secret. Il voyagea en France, en Hollande, en Angleterre, et n'y perdit pas de vue ses études favorites. Le premier ouvrage qu'il publia eut pour objet l'astronomie; il tâchait d'établir, que les comètes ne sont pas des météores, mais des astres permanents qui ont un cours réglé. Bernoulli donna ensuite *Cogitationes de gravitate ætheris.* Il s'exerça d'abord sur la physique, la logique, sur l'analyse de Descartes, et se plaça dès lors au rang des géomètres distingués; mais il prit un vol bien plus élevé, lorsqu'il saisit les premiers linéaments du calcul différentiel et du calcul intégral, indiqués plutôt qu'exposés par Leibnitz dans les *Actes de Leipzig.* Ce fut Jacques Bernoulli qui eut l'honneur de publier la première intégration d'une équation différentielle. Il résolut le problème des isopérimètres, qui depuis donna lieu à la découverte du calcul des variations par Lagrange. Il obtint, en 1687, la chaire de mathématiques de l'université de Bâle. Lorsque l'Académie des sciences de Paris, à son renouvellement en 1699, eut reçu la permission de s'agréger, sous le nom d'*associés étrangers,* huit des plus célèbres savants de l'Europe, Jacques Bernoulli et son frère furent du premier choix. Leibnitz s'empressa de les associer à l'Académie de Berlin. Jacques Bernoulli mourut le 16 août 1705, âgé de 51 ans. On a de lui : *Opera,* Genève, 1744, in-4°, 2 vol.; *Ars conjectandi, opus posthumum, accedit tractatus de Seriebus infinitis,* Bâle, 1713, in 4°, 1 vol.

BERNOULLI (Jean), frère du précédent, naquit à Bâle, le 27 juillet 1667. Il partagea avec son frère l'honneur de plusieurs découvertes, mais eut avec lui de pénibles démêlés pour des points de science. Il eut aussi des débats avec les théologiens : une dissertation sur la nutrition, qu'il publia à Groningue, où il était alors professeur, et dans laquelle il prouvait que les corps perdent journellement de leurs parties, et en reçoivent de nouvelles, le fit accuser d'impiété, en soutenant une opinion contraire au dogme de la résurrection des morts. Il repoussa ces chicanes théologiques avec la vigueur et la causticité qu'il mettait dans la dispute. Il s'était d'abord destiné à la médecine, et composa une dissertation sur le mouvement des muscles, dans laquelle il essaya d'évaluer leurs forces par des considérations mathématiques. La physique ne lui fut point étrangère; il a laissé un Traité de la fermentation, d'après les idées de ce temps, où l'on expliquait les propriétés des acides et des alcalis par la figure de leurs molécules. Il est aussi l'auteur d'une *Physique céleste* dans les principes de Descartes, qu'il soutint jusqu'à la fin de sa vie. Il termina sa carrière mathématique par un Traité d'hydraulique. Enfin il cultiva la poésie latine, et même la poésie grecque. A 18 ans, il soutint, sur cette question : *Que le prince est pour les sujets,* une thèse écrite en vers grecs. Il fut appelé à Groningue en 1695 pour y professer les mathématiques; en 1705, il vint remplacer son frère dans l'université de Bâle, et mourut dans cette ville à l'âge de 85 ans, le 1er janvier 1748. Membre des Académies de Paris et de Berlin il le fut aussi de celle de Pétersbourg, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne. Il eut trois fils : Nicolas, qui mourut jeune à Pétersbourg; Daniel et Jean, qui lui survécurent. Ses *OEuvres* ont été recueillies, Lausanne, 1742, 4 vol. in-4°. On doit y réunir sa correspondance avec Leibnitz : *Commercium philosophicum et mathematicum,* 1745, 2 vol. in-4°.

BERNOULLI (Nicolas), né à Bâle le 10 octobre 1687, mort le 29 novembre 1759, fils d'un frère des précédents, fut l'éditeur de l'*Ars conjectandi* de son oncle Jacques; résolut plusieurs des problèmes proposés aux géomètres par Jean Bernoulli, fut professeur de mathématiques, puis de logique, à Padoue, et enfin de droit à Bâle, membre de l'Académie de Berlin, de la Société royale de Londres, et de l'Institut de Bologne; on trouve quelques morceaux de lui dans les œuvres de Jean Bernoulli, dans les *Acta eruditorum* de Leipzig, et dans le *Giornale de' Letterati d'Italia.*

BERNOULLI (Nicolas), né à Bâle le 27 janvier 1695, fils aîné de Jean, annonça de bonne heure de grandes dispositions. Dès l'âge de 16 ans, il soulageait Jean Bernoulli dans sa correspondance avec les géomètres; il voyagea en Italie et en France; il fut appelé à Pétersbourg, pour y professer les mathématiques avec son frère Daniel, en 1725, et y mourut le 26 juillet 1726. Avant d'aller à Pétersbourg, il fut professeur de droit à Berne, et fut aussi membre de l'Institut de Bologne. Les *Acta eruditorum* contiennent quelques-uns de ses mémoires.

BERNOULLI (Daniel), second fils de Jean Bernoulli, né à Groningue, le 9 février 1700, et destiné d'abord au commerce, préféra la médecine; mais pendant ses études il cultiva toujours les mathématiques, dont son père lui avait donné des leçons. Il alla en Italie pour étudier Michelotti et Morgagni; le premier, qui était un mathématicien distingué, fut défendu par son disciple dans quelques discussions qu'il eut avec des géomètres, ses compatriotes; et, en paraissant ainsi sur la scène, Daniel Bernoulli s'acquit déjà beaucoup d'honneurs littéraires. Il n'avait encore que 24 ans, et on lui proposa la présidence d'une académie qu'on venait de fonder à Gênes; il la refusa, et fut bientôt appelé à Pétersbourg, avec son frère, pour y professer les mathématiques. En 1733, il revint se fixer dans sa patrie, où il obtint d'abord une chaire d'anatomie et de botanique, puis une chaire de physique, à laquelle on réunit une chaire de philosophie spéculative. Son *Traité d'hydrodynamique,* Strasbourg, 1738, fut le premier qui ait été publié sur ce sujet. De nombreux mémoires, répandus dans les collections académiques de Pétersbourg, de Berlin et de Paris, attestent à la fois son assiduité au travail, et sa grande sagacité. Depuis 1699 jusqu'en 1790, c'est-à-dire, pendant 91 ans,

la liste si peu nombreuse des associés étrangers de l'Académie des sciences de Paris contint toujours le nom de Bernoulli. Daniel s'était fait une sorte de revenu des prix décernés par l'Académie; il les remporta ou les partagea dix fois. Il fut aussi membre des Académies de St.-Pétersbourg, de Berlin, et de la Société royale de Londres. Il mourut à Bâle, le 17 mars 1782. Ses ouvrages sont, outre son *Traité d'hydrodynamique, Dissertatio inauguralis phys. med. de respiratione,* Bâle, 1721, in-4°; *Positiones anatomico-botanicæ*, Bâle, 1721, in-4°; *Exercitationes quædam mathematicæ,* Venise, 1724, in-4°, 1 vol.

BERNOULLI (Jean), frère des deux précédents, né à Bâle, le 18 mai 1710, y mourut le 17 juillet 1790. Il étudia le droit et les mathématiques, voyagea en France, et fut nommé professeur d'éloquence à Bâle, en 1743; cinq années après, il y obtint la chaire de mathématiques. Il a concouru pour les prix de l'Académie des sciences de Paris. Il fut membre de cette académie et de celle de Berlin.

BERNOULLI (Jean), fils du précédent, licencié en droit, astronome royal de Berlin, naquit à Bâle le 4 novembre 1744, et mourut à Berlin le 13 juillet 1807. A 19 ans, il fut appelé, comme astronome, à l'Académie de Berlin. Quelques années après, il visita l'Allemagne, l'Angleterre, la France; et, dans plusieurs voyages subséquents, l'Italie, la Suisse, la Russie, la Pologne, etc. Depuis 1779, il vécut à Berlin, où il fut nommé directeur de la classe des mathématiques de l'Académie. Il fut aussi membre des Académies de Pétersbourg, de Stockholm, et de la Société royale de Londres. Il a laissé un assez grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on distingue : *Recueil pour les astronomes*, 1771-76, 3 vol. in-8°, avec un supplément; et la *Description historique et géographique de l'Inde,* Berlin, 1786-1788, 5 parties in-4°.

BERNOULLI (Jacques), frère du précédent, et licencié en droit, né à Bâle, le 17 octobre 1759, fut disciple de son oncle Daniel, qu'il remplaça dans la chaire de physique de l'université de Bâle, pendant le cours de ses infirmités; après quelques voyages il se fixa à Pétersbourg, où il occupa une place de professeur des mathématiques, et se maria avec une petite-fille d'Euler. Il fut membre de l'Académie de cette ville, de la Société de physique de Bâle, correspondant de la Société royale de Turin. Il périt à l'âge de 30 ans, en se baignant dans la Néva, le 3 juillet 1789.

BERNOULLI (Jérôme), naturaliste, naquit en 1745 à Bâle. Son père joignait à l'exercice de la pharmacie le commerce des drogues. Le jeune Bernoulli devint l'associé de son père; mais il profitait de ses loisirs pour cultiver l'histoire naturelle; et, avant l'âge de 20 ans, il avait déjà recueilli des échantillons de minéraux, qui furent la base de son cabinet, un des plus riches de la Suisse. Dans un voyage qu'il fit pour son commerce, en 1766, il vit les plus célèbres naturalistes de France, de Hollande, d'Allemagne. Il remplit successivement différents emplois, et fut enfin nommé président du conseil de Bâle, charge dont il ne se démit que peu de temps avant sa mort. Bernoulli mourut en 1829, à l'âge de 84 ans. Son beau cabinet, offert par ses héritiers au gouvernement, fait partie du Musée de Bâle.

BERNSTORF (Jean-Hartwig-Ernest, comte de), ministre d'État, né à Hanovre le 13 mai 1712, fixa par ses talents l'attention du gouvernement danois; et après avoir été employé dans diverses ambassades, fut mis par Frédéric V à la tête des affaires étrangères, et suivit un système de neutralité qui favorisa le commerce et la prospérité des États danois. A la mort du roi Frédéric, remplacé dans le ministère par Struensée, en 1770, il se retira à Hambourg; mais il allait reprendre le ministère, lorsqu'il mourut le 19 février 1772.

BERNSTORF (André-Pierre, comte de), neveu du précédent, né à Hanovre le 28 août 1735, fut aussi ministre d'État en Danemark. Son principal titre à la célébrité est d'avoir provoqué l'affranchissement des paysans danois et l'abolition de la traite des nègres. Il mourut à Copenhague le 21 janvier 1797. On a de lui plusieurs pièces diplomatiques dont les plus remarquables sont l'*Exposé des principes de la cour de Danemark,* etc., remis aux puissances belligérantes en 1780, et la *Déclaration* aux cours de Vienne et de Berlin, remise en 1792.

BERNWARD, évêque d'Hildesheim, amateur des arts et artiste lui-même, naquit à Hildesheim, dans la basse Saxe, entre les années 950 et 955. Il était neveu par sa mère d'Adalbéron, comte palatin, et parent de Tangmar, chanoine et primicier dans le chapitre d'Hildesheim, et chargé de la direction de l'école attachée à ce chapitre. C'est à Tangmar que l'éducation de Bernward fut confiée. Il devint peintre, sculpteur, orfévre, ouvrier en mosaïque; il montait les diamants, et ne copiait pas moins habilement les manuscrits; dans la suite, il développa même les talents d'un architecte. Après avoir terminé ses études et avoir été ordonné prêtre, Bernward alla demeurer auprès de son aïeul Adalbéron. Il s'attacha ensuite au service du jeune empereur Othon III, alors âgé de sept ans, et fut chargé de son éducation, sous l'inspection de Théophanie, impératrice mère et régente. A la mort de cette princesse, il dirigea seul l'instruction d'Othon III, et eut la plus grande part au gouvernement de l'État. En 993, Bernward fut nommé à l'évêché d'Hildesheim. Il accompagna Othon en Italie, où sa modération servit plusieurs fois à tempérer la colère de son élève contre les habitants de Tusculum et contre les Romains. De retour dans son diocèse, il s'occupa d'embellir son église, et de protéger les arts en les cultivant lui-même et en formant les jeunes gens dans lesquels il trouvait des dispositions. Ce prélat mourut le 20 novembre 1023, et fut canonisé en 1193.

BERO (Aug.), jurisconsulte italien, mort à Bologne en 1554, a laissé des *Questions familières*, des *Conseils*, et des *Leçons sur les décrétales.*

BÉROALD ou **BÉROALDE** (Mathieu) naquit à St.-Denis, près de Paris. Il se trouvait en 1550 à Agen, précepteur d'Hector Frégose, depuis évêque de cette ville, lorsqu'il y embrassa la réformation avec Jules César Scaliger et d'autres savants. Venu à Paris, en 1558, il y fut précepteur de Théodore-Agrippa d'Aubigné. Persécuté pour ses opinions religieuses et arrêté à Coutances, on le condamna à être brûlé; un officier favorisa son évasion, et l'envoya à Montargis, d'où il alla à Orléans. Il y fut attaqué de la peste; après son rétablissement, il alla à la Rochelle, puis à Sancerre; il se distingua lors du siége de cette ville par le maréchal de Lachâtre. Après avoir

séjourné quelque temps à Sédan, Béroalde vint en 1574 à Genève, où il fut ministre et professeur de philosophie. Il paraît qu'il mourut en 1576. On a de lui : *Chronicon, sacræ Scripturæ auctoritate constitutum*, Genève, 1575, in-fol.

BÉROALDE DE VERVILLE (François), fils du précédent, naquit à Paris le 28 avril 1558. Après la mort de son père, il rentra dans la religion romaine, et même il embrassa l'état ecclésiastique. Il obtint un canonicat à Saint-Gatien de Tours, le 5 novembre 1593. Il avait montré fort jeune des dispositions pour les sciences, et il était à peine âgé de 20 ans, quand il publia, en latin et en français, *le Théâtre des Instruments mathématiques et mécaniques de Jacques Besson, Dauphinois,* avec des interprétations de sa façon. Il se flattait de posséder plusieurs rares secrets, d'avoir découvert la pierre philosophale, le mouvement perpétuel et la quadrature du cercle. La plupart de ses ouvrages ont été réunis sous le titre d'*Appréhensions spirituelles,* Paris, 1583, in-12. On cite de lui : l'*Histoire véritable* ou *le Voyage des Princes fortunés,* Paris, 1610, in-8° ; *le Cabinet de Minerve, auquel sont plusieurs singularités*, etc., Rouen, 1601, in-12, plein d'une érudition mal digérée. Le plus curieux des ouvrages de Béroalde est son *Moyen de parvenir,* imprimé sous le titre de *Salmigondis,* qui lui convenait davantage, et sous celui de *Coupe-cu de la Mélancolie* ou *Vénus en belle humeur.* Il y a des contes agréables dans ce livre ; mais on y en trouve un plus grand nombre d'obscènes et de bouffons. On présume que Béroalde est mort vers 1612.

BEROALDO (Philippe), *l'ancien,* l'un des plus célèbres littérateurs du 15e siècle, était d'une ancienne et noble famille de Bologne. Il y naquit le 7 décembre 1453. Il ouvrit à 19 ans une école, d'abord à Bologne, ensuite à Parme et à Milan. La réputation dont jouissait l'université de Paris lui inspira le désir de la visiter. Il vint donc à Paris, et y enseigna publiquement pendant plusieurs mois, avec un grand concours d'auditeurs. L'université de Bologne conféra à Beroaldo la chaire de professeur de belles-lettres, qu'il remplit le reste de sa vie avec autant d'assiduité que d'éclat. Il fut nommé en 1489 l'un des anciens de Bologne, et, quelques années après, député, par le sénat, avec Galéas Bentivoglio, auprès du pape Alexandre VI. Il fut aussi, pendant plusieurs années, secrétaire de la république. Il mourut le 17 juillet 1505. Outre des éditions de *Pline le naturaliste,* des Commentaires de *Servius* sur Virgile, de *Properce*, de *Suétone,* etc., on a de lui un recueil de *Harangues* (*orationes*), et trois *Déclamations* de l'ivrogne, du joueur et du libertin, dont il existe des traductions françaises très-rares.

BEROALDO (Philippe), *le jeune*, naquit à Bologne le 1er octobre 1472. Parent de Beroaldo l'ancien, il fut un de ses disciples favoris et l'un des plus illustres. Il devint lui-même professeur de belles-lettres à 26 ans, et alla professer à Rome, où il fut fait, en 1514, préfet ou président de l'Académie romaine. Le cardinal Jean de Médicis conçut pour lui une estime particulière, se l'attacha en qualité de secrétaire, et, lorsqu'il fut devenu pape, sous le nom de *Léon X,* lui donna, en 1516, la place de bibliothécaire du Vatican. Il mourut en 1518. Outre une édition de *Tacite*, 1515, in-fol., très-précieuse et mise au rang des *princeps*, parce qu'elle est la première qui contienne les 5 premiers livres des *Annales,* on lui doit : *Odarum lib. III; Epigrammatum liber,* Rome, 1530, in-4°, rare.

BEROALDO (Vincent), fils de Beroaldo *l'ancien,* a fait une explication de tous les mots employés par le Bolognetti, dans son poëme intitulé : *Il Constante.* Bolognetti était frère utérin de Béroaldo.

BEROALDO (Jean), né à Palerme, mort en 1566, fut évêque de *Ste.-Agathe,* et assista au concile de Trente. On a imprimé les *Harangues* qu'il y prononça.

BÉROLD. *Voyez* **SAVOIE** (maison de).

BEROLDINGEN (François de), minéralogiste distingué, né à Saint-Gall le 11 octobre 1740, mort le 8 mars 1798, chanoine d'Hildesheim et d'Osnabruck, fut membre de plusieurs sociétés savantes, parcourut diverses contrées pour observer la nature du sol, la structure des montagnes et leurs produits minéraux, et publia en allemand plusieurs ouvrages, dont les principaux sont : *Observations sur la minéralogie en général, et sur un système naturel des minéraux en particulier; Observations faites dans les mines de vif-argent du Palatinat et du duché de Deux-Ponts*, Berlin, 1788, in-8° ; *les Volcans des temps anciens et modernes,* Manheim, 1791, in-8° ; *Nouvelle Théorie sur le basalte ; Description de la fontaine de Dribourg,* Hildesheim, 1782, in-8°.

BERONIE (Nicolas), ex-jésuite, professeur au collége de Tulle, né dans cette ville en 1742, mort en décembre 1820, est auteur d'un *Dictionnaire du patois du bas Limousin*, etc., publié après sa mort, par M. Vialle, Tulle, 1823, in-4°.

BEROSE, astronome et historien chaldéen, né à Babylone, était prêtre de Bélus et vivait vers le temps d'Alexandre ou de Ptolémée Philadelphe. Il avait écrit une *Histoire de Chaldée,* dont Josèphe a cité quelques fragments, dans laquelle il remontait jusqu'à la naissance du monde, et parlait d'un déluge universel. Il se distingua aussi dans l'astronomie, fit connaître aux Athéniens le cadran soaire et fut honoré d'une statue.

BEROTIUS (Jean), natif de Valenciennes, a traduit en français *Commentarium expeditionis Tunicæ à Carolo V susceptæ,* Louvain, 1547.

BERQUEN (Louis de), né à Bruges dans le 15e siècle, découvrit, en 1476, le moyen de tailler le diamant ; en remarquant que deux diamants s'entamaient lorsqu'on les frottait l'un contre l'autre ; au moyen d'une roue qu'il avait imaginée, et de la poudre de ces mêmes diamants, il acheva de leur donner un poli complet.

BERQUEN (Robért de), petit-fils du précédent, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Merveilles des Indes orientales*, Paris, 1661, in-4°, et d'une *Liste des gardes de l'orfévrerie de Paris, avec plusieurs pièces sur cet art*, Paris, 1615, in-4°.

BERQUIN (Louis), gentilhomme artésien, conseiller de François Ier, fut dénoncé en 1525 comme fauteur du luthéranisme au parlement, qui le condamna à faire abjuration et fit brûler ses livres. Mais François Ier le fit relâcher. Il ne fut pas plutôt en liberté qu'il recommença à dogmatiser, fut pris de nouveau, condamné et brûlé en place de Grève le 17 avril 1529. On a de lui : *le vrai Moyen de bien se confesser,* in-16 ; *le Chevalier chrétien,*

Lyon, 1742. Ces deux ouvrages sont traduits du latin d'Érasme.

BERQUIN (Arnaud), né à Bordeaux vers l'an 1749, débuta, en 1774, par des idylles pleines de grâces et de sensibilité. Il mit en vers le *Pygmalion* de Rousseau, la même année; et après avoir donné, en 1775, in-8°, les *Tableaux anglais*, il publia des romances, parmi lesquelles on distingue *Geneviève de Brabant*. Il publia successivement les ouvrages suivants consacrés à l'instruction de la jeunesse : *l'Ami des enfants, Lectures pour les enfants, l'Ami de l'adolescence, l'Introduction familière à la connaissance de la nature, Sandfort et Merton, le Petit Grandisson, Biblioth. des villages, le Livre de famille*; ces ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres complètes*. La meilleure édition est celle de Paris, 1803, 20 vol. in-18, ou 17 vol. in-12. Les *Tableaux anglais* ne se trouvent ni dans cette édition, ni dans aucune autre. *L'Ami des enfants*, le plus célèbre des ouvrages de Berquin, obtint, en 1784, le prix décerné par l'Académie française à l'ouvrage le plus utile qui eût paru dans l'année. Berquin en a imité une grande partie des ouvrages allemands de Weiss; mais on peut dire qu'il se les est appropriés par les charmes de son style et la candeur de ses sentiments. Il aimait beaucoup les enfants, et se plaisait à leurs jeux. Berquin fut pendant quelque temps le rédacteur du *Moniteur*; il travailla, avec Ginguené et Grouvelle, à la *Feuille villageoise*. Il fut, en 1791, un des candidats proposés pour être instituteur du prince royal, et mourut la même année à Paris, le 21 décembre.

BERRAIN. *Voyez* **BERAIN**.

BERRÉ (N.), né à Anvers vers 1780; tailleur dans sa jeunesse, il se sentit de bonne heure une vocation prononcée pour la peinture. Il vint à Paris en 1803, et se livra à son goût pour le paysage et la peinture des animaux dans laquelle il excella. L'impératrice Joséphine l'honora de ses bontés. Il est mort en 1838, dans sa ville natale, dans un état voisin du dénûment.

BERRETINI. *Voyez* **CORTONE** (Pierre de).

BERRI (Jean, duc de), 3e fils du roi Jean et de Bonne de Luxembourg, naquit au château de Vincennes, le 30 novembre 1340, et fut d'abord appelé comte de Poitou. Il se trouva à la bataille de Poitiers, où son père fut fait prisonnier, et, par le traité de Bretigny, fut donné en otage aux Anglais, avec plusieurs autres princes et seigneurs du royaume. Le duc de Berri demeura 9 ans en Angleterre, et n'en sortit qu'après avoir obtenu un congé d'Édouard III, pour venir *moyenner sa rançon*. Ce prince jugeant que les hostilités allaient recommencer, différa de retourner à Londres pour attendre l'événement. Il eut, en 1372, le commandement de l'armée royale de Guienne, contre le prince de Galles, sur lequel il emporta les villes de Limoges, de Poitiers, de la Rochelle et de Thouars. Son caractère inconsidéré, dissipateur, et modéré par indolence, détermina d'abord Charles V à l'écarter du conseil de régence; mais à sa mort, en 1380, il lui confia une partie de l'autorité, conjointement avec le duc de Bourgogne, afin de balancer le pouvoir de son frère, le duc d'Anjou, nommé régent du royaume. Immédiatement après la mort du roi, les ducs de Berri et de Bourgogne s'assurèrent, à Melun, de la personne de Charles VI. Le duc de Berri, qui jusqu'alors n'avait témoigné aucune ambition, demanda et obtint le gouvernement du Languedoc; mais avec un pouvoir si étendu, qu'il en était plutôt le souverain que le gouverneur. Les Parisiens s'étant soulevés en 1382, il détourna le roi d'user de clémence. La dureté de son commandement en Languedoc excita des révoltes qu'il étouffa par des exécutions sanglantes, de même qu'en Auvergne et en Berri. Lorsque Charles VI prit les rênes du gouvernement, il l'éloigna des conseils, et le duc, se voyant sans autorité, se retira dans ses domaines. La maladie de Charles VI remit le duc de Berri à la tête du gouvernement, avec le duc de Bourgogne, qui, plus habile, disposa bientôt à son gré de l'autorité principale. Il se rendit médiateur dans les différends du duc d'Orléans, son neveu, avec le duc de Bourgogne; mais lorsque Jean sans Peur, fils de ce dernier, se fut rendu maître du gouvernement, le duc de Berri, honteux de n'avoir plus aucun crédit, se retira de nouveau dans les terres de son apanage. Il se ligua ensuite à Gien, avec les princes du sang, contre le duc de Bourgogne, et prit part à la guerre civile. Le duc de Berri mourut à l'âge de 76 ans, dans son hôtel de Nesle à Paris, le 15 juin 1416.

BERRI (Charles, duc de), troisième fils de Louis, Dauphin de France appelé *le Grand Dauphin*, et de Marie-Christine de Bavière, naquit le 31 août 1686. Il fut appelé, en 1700, à la succession de la monarchie espagnole, dans le cas où le duc d'Anjou monterait sur le trône de France. Il était compatissant, accessible et plein d'aménité, aimant la vérité et la justice; mais il avait un sens plus droit qu'étendu. Il épousa en 1710, Mademoiselle d'Orléans, fille du neveu de Louis XIV, depuis régent de France. Il eut beaucoup à souffrir de la conduite scandaleuse de cette princesse, ferma longtemps les yeux sur ses égarements; mais les désordres qu'on lui reprochait vinrent au point qu'à Rambouillet il la surprit et lui donna un coup de pied, la menaçant de la faire enfermer dans un couvent le reste de sa vie. Il était sur le point de déclarer ses peines au roi son aïeul, lorsqu'il fut attaqué, en 1714, de la maladie dont il mourut. Le malheur semblait attaché à sa destinée : en 1704, étant à la chasse au loup, il tomba de cheval, et se démit une épaule; en 1712, croyant tirer sur un lièvre, il creva, d'un coup de fusil, un œil au duc de Bourbon. Enfin, en 1714, il fit une chute de cheval, et dissimula les incommodités qu'il en ressentait, pour ne pas augmenter les afflictions dont son aïeul était accablé. Ce silence aggrava le mal, sa poitrine s'affecta, et il mourut au château de Marly le 4 mai, à l'âge de 28 ans.

BERRI (Marie-Louise-Élisabeth d'ORLÉANS, duchesse de), épouse du précédent, née le 20 août 1695, l'aînée des filles de Philippe, duc d'Orléans, depuis régent de France, et de Françoise-Marie de Blois, fille légitimée de Louis XIV et de Mme de Montespan. A l'âge de 7 ans, elle eut une maladie dont les médecins désespérèrent de la guérir. Le duc d'Orléans entreprit de la traiter à sa manière et réussit; de là cette affection pour sa fille aînée qui ne fit que croître avec l'âge. La jeune princesse en butte d'une part aux duretés d'une mère jalouse, de l'autre à l'excessive indulgence de son père, dut à ce conflit la plus mauvaise éducation. Elle épousa, le 6 juillet 1710, le duc de Berri, fils du Dauphin, et

aussitôt après son mariage jeta le voile dont elle avait jusqu'alors enveloppé ses projets ambitieux et ses penchants dépravés. Son époux était son esclave et sa victime. Elle profita d'une intrigue avec une de ses femmes de chambre pour tenir le pauvre prince en bride, en le menaçant, s'il s'avisait de la contrarier, de tout révéler au roi. Un des premiers amants de la duchesse fut Lahaye, écuyer du duc de Berri. Elle voulut se faire enlever par lui et conduire en Hollande. Lahaye fit part de sa proposition au duc d'Orléans, qui parvint avec quelque peine à en détourner sa fille. Le bruit d'un coupable amour du duc d'Orléans pour sa fille avait pris consistance surtout quand, le duc s'étant lié intimement avec son gendre, tous les trois mangeaient ensemble et en particulier, servis par la seule Devienne, confidente de la duchesse et capable de favoriser tous les genres de débauches. Le roi fut mécontent de tous ces bruits, et sentit redoubler son éloignement pour le duc d'Orléans. La veille d'un bal à la cour, la duchesse de Berri avait demandé des pendants d'oreille de diamants provenant de la feue reine mère Anne d'Autriche : Madame d'Orléans refusa ces bijoux à sa fille, parce que la duchesse de Bourgogne, qui croyait y avoir des droits, l'engagea à ne pas les donner. Le duc d'Orléans, sollicité par sa fille, demanda les diamants de sa femme, sous prétexte de les mettre en gage pour payer de grosses sommes qu'il devait en Espagne, en tira les fameux pendants d'oreilles et les donna à sa fille qui s'en para au bal. La duchesse de Bourgogne se plaint, le roi fait appeler la duchesse de Berri, lui reproche ses désordres, et lui fait rendre les diamants. La duchesse de Berri, furieuse, demeura six jours enfermée chez elle sans voir personne. Elle avait, dit-on, proféré des menaces contre la duchesse de Bourgogne, et lorsque cette princesse et son mari eurent succombé en six jours de temps, 12 et 18 février 1712, on chercha à lier ces menaces avec ces funestes événements. On répandait des craintes sinistres sur le sort du duc de Berri qui, las des désordres de sa femme, avait formé vingt fois le projet de se séparer d'elle, de la faire enfermer dans un couvent ; il avait même eu une scène terrible avec son beau-père, au sujet des bruits d'inceste répandus dans le monde ; mais faible, irrésolu, infidèle lui-même à une épouse qu'il avait éperdument aimée et qui portait dans son sein un gage de leur union, il s'était calmé et vint la voir à Versailles pendant que la cour était à Marli. Après une chasse dans le parc, il dîna avec sa femme, éprouva le soir même de violentes douleurs d'estomac, se rendit à Marli et y mourut quelques jours après, le 4 mai 1714. Le duc de Berri avait fait depuis plusieurs jours une chute dangereuse à la chasse ; des vases pleins de sang avaient été trouvés sous son lit. Il était d'ailleurs d'une extrême intempérance ; ses excès de table avaient continué, même depuis sa chute. Le roi avait assisté aux derniers moments de son petit-fils, qui probablement lui avait parlé de manière à écarter tout soupçon. Il alla visiter la duchesse de Berri, lui manifesta un intérêt que depuis longtemps il ne lui témoignait plus, et lui laissa les diamants de son mari, le duc de Berri. Madame de Maintenon se rapprocha alors de la duchesse de Berri, et essaya de la mettre aussi bien auprès du roi que l'avait été la feue Dauphine (duchesse de Bourgogne). La mort de Louis XIV, en faisant passer dans les mains du régent, duc d'Orléans, toute l'autorité royale, ouvrit une nouvelle carrière à l'orgueil de la duchesse de Berri, orgueil qui allait jusqu'à la folie. Elle traversa une fois Paris précédée de trompettes et de cymbales. Une autre fois elle parut au spectacle sous un dais. Pour recevoir l'ambassadeur de Venise, elle voulut s'asseoir sur un fauteuil placé sur une estrade. Cette incartade d'une jeune personne mit en émoi toute la diplomatie européenne. Les ambassadeurs protestèrent ; et il fallut que le régent promît que pareille scène ne se renouvellerait plus. La duchesse se plaisait aussi à accabler le régent de ses hauteurs, et faisait même contre lui une sorte d'opposition politique. En un mot, toutes ses démarches tendaient à occuper le rang de reine. Cette hauteur ambitieuse ne l'empêchait pas de vivre en très-mauvaise compagnie et de passer ses jours et ses nuits dans d'obscènes orgies. Là toujours, par exemple, elle était parfaitement d'accord avec son père, que les courtisans aimaient à comparer au patriarche Loth. Si le régent son père était à ses pieds, elle était soumise en esclave à un cadet de Gascogne, Rions, neveu de ce duc de Lauzun qui épousa Mlle de Montpensier, unique héritière de la première maison de Bourbon-Orléans. Ce Rions n'était pourtant qu'un fat, fort laid et assez sot. Il avait pris sur la duchesse de Berri un ascendant tel, qu'il l'avait façonnée à tolérer jusqu'à ses mépris, et réduite à souffrir qu'il eût sous ses yeux, dans sa maison, une autre maîtresse, la dame de Mouchy, attachée au service de la princesse. Du reste Rions finit par se faire épouser secrètement. Au milieu de tous ces désordres, la duchesse faisait fréquemment « des retraites austères aux Carmelites du faubourg Saint-Germain. » Elle ne voulait se contraindre sur rien ; elle était indignée que le monde osât parler de ce qu'elle-même ne prenait pas la peine de lui cacher ; et toutefois elle était désolée de ce que sa conduite fût connue... Elle était enceinte de Rions et s'en cachait tant qu'elle pouvait... La grossesse vint à terme, la duchesse se trouva en danger. Languet, curé de Saint-Sulpice, parla des sacrements au duc d'Orléans. Le curé déclara qu'il ne les administrerait point tant que Rions et la dame de Mouchy seraient au Luxembourg. La duchesse se mit en fureur, se répandit en emportements contre ces *cafards,* qui abusaient de son état et de leur caractère pour la déshonorer par un éclat inouï. Cette scène n'empêcha pas la duchesse d'accoucher heureusement. Elle fit vers la fin de mars un voyage prématuré à Meudon, et voulut y offrir une fête nocturne à son père, pour donner le change au public autant sur son accouchement que sur la froideur qui existait entre elle et le régent depuis qu'elle l'obsédait pour faire déclarer son mariage. C'était aussi le plus vif désir de Rions, qui ne s'était marié que par ambition ; mais le régent, pour gagner du temps, l'avait envoyé à l'armée après les scènes de l'accouchement. Quant à la duchesse, le fatal souper de Meudon, fait en plein air, au mois de mars, ne lui réussit pas : elle éprouva une rechute dont elle ne releva plus. Le 14 juillet, la maladie prit un caractère alarmant ; elle reçut les sacrements, les portes ouvertes. Après ce spectacle, elle s'applaudit avec ses familiers de la fermeté qu'elle avait montrée, et leur demanda, comme Auguste, si elle n'avait pas bien joué son rôle. Peu de temps après

cette explosion d'orgueil, la peur du diable revint, et elle reçut de nouveau les sacrements *avec beaucoup de piété à ce qu'il parut.* Le 21 juillet 1719 elle expira au château de la Muette, comme si elle s'était endormie. L'empirique Garus qui faisait alors beaucoup de bruit, fut admis à lui administrer son élixir. Le remède réussissait, mais elle fut empoisonnée, dit St. Simon, par un purgatif que lui donna le médecin Chirac.

BERRI (Charles-Ferdinand de BOURBON, duc de), né à Versailles le 24 janvier 1778, était le second fils du comte d'Artois et de Marie-Thérèse de Savoie; il eut pour gouverneur M. le duc de Sérent, et pour sous-précepteurs les abbés Guénée et Marie. Emmené hors de France dans la nuit du 16 juillet 1789, il passa quelques mois dans les Pays-Bas, puis en Allemagne, et à Turin auprès de son oncle, le roi de Sardaigne; fit ses premières armes devant Thionville, en juillet 1792, sous les ordres de son père, qui commandait le centre de l'armée coalisée; reprit du service comme volontaire dans l'armée de Condé à Rastadt, le 28 juillet 1794; commandant de la cavalerie de cette armée le 25 juillet 1796; il fit les campagnes de 1795, 1796 et 1797. La paix de 1801 le décida à rejoindre sa famille en Angleterre. Il s'acquit à Londres une triste célébrité par ses débauches. En 1814, il débarqua sur les côtes de France et vint à Paris. Lors du retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut chargé du commandement d'une armée sous les murs de Paris; mais les événements le forcèrent, lui et sa famille, de s'enfuir en Belgique. Il rentra à Paris le 8 juillet 1815, et fut marié l'année suivante à Marie-Caroline-Thérèse, fille aînée du prince royal des Deux-Siciles. Le 13 février 1820, il fut poignardé au sortir de l'Opéra, par Louvel; il expira le lendemain. La duchesse, sa veuve, mit au jour, le 29 septembre de cette même année, un prince auquel Louis XVIII donna le nom de duc de Bordeaux.

BERRI (Charles, duc de). *Voyez.* **GUIENNE.**

BERRIAT. *Voyez* **BERRYAT.**

BERRIAYS (René le), agronome, né près d'Avranches en 1722, mort en 1807, est principalement connu par son *Traité des jardins, ou le nouveau la Quintinie,* Paris, 1775, 4 vol. in-8°, ouvrage excellent dans son genre, et dont l'auteur a publié lui-même un *Abrégé,* 1791, in-18, et 1793, 2 vol. in-12. Il est en grande partie l'auteur du *Traité des arbres fruitiers*, publié sous le nom de Duhamel de Monceau. Dans les dernières années de sa vie, il avait composé sur les haricots un *Traité,* qui est orné de 49 planches enluminées, dont il fit présent à M. Barenton d'Avranches, et qui est resté manuscrit. M. Lair a fait son éloge à l'Académie de Caen, 1808, in-8°.

BERRIMAN (Guillaume), né le 24 septembre 1688, fut recteur de Saint-André, puis membre du collége d'Éton, de 1727 jusqu'à sa mort, arrivée le 5 février 1750. Théologien érudit, casuiste subtil, écrivain correct, logicien irréprochable, il se signala également dans la prédication et la polémique sacrée. Dans cette deuxième classe se rangent et sa *Revue par saisons*, 1717-18, et la *seconde revue de l'Histoire des Doxologies primitives*, par Whiston, 1719. Indépendamment de ses sermons isolés et imprimés à part, Berriman publia : *Huit sermons sur le texte de lady Moyer*, 1725. *Sermons sur le texte de Bayle,* 2 vol. 1773. Après sa mort parurent encore trois volumes de sermons sous le titre de *Doctrines et devoirs du Christianisme,* etc. Deux volumes furent mis au jour en 1750, et contiennent 40 sermons; le troisième volume ne fut livré au public que treize ans après.

BERRIMAN (Jean), de Saint-Edmond-Hall, à Oxford, fils du précédent, après avoir été apprenti tireur d'or et d'argent, fréquenta les colléges, et finit par être curé de Saint-Swithen, lecteur de Sainte-Marie-Aldermanbury, recteur de Saint-Alban et Saint-Olave, et mourut en 1768, âgé de 79 ans. Il a laissé quelques morceaux d'éloquence sacrée, et fut éditeur des deux premiers vol. des sermons de son frère : *Doctrines et devoirs*, etc.

BERROYER (Claude), avocat au parlement de Paris, mort en 1755, a recueilli les Arrêts de Bardet, son ami, in-fol., et donné une nouvelle édition avant Laurière de la *Coutume* de Paris de Duplessis, Paris, 1709, in-fol.; de la *Bibliothèque des Coutumes,* etc.

BERRUER, sculpteur, professeur à l'Académie en 1797, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on distingue la statue de d'Aguesseau, au Musée, les deux bas-reliefs de la façade de l'École de médecine de Paris; *l'Amour lançant une flèche,* etc.

BERRUGUETE (Alonzo), sculpteur et architecte, né à Paredes de Nava, près de Valladolid; élève de Michel-Ange, il contribua beaucoup à ramener le goût des arts dans sa patrie, et fut aimé de Charles-Quint, qui le nomma chevalier et gentilhomme de sa chambre. Il mourut à Madrid en 1545. On voit de lui à Tolède une *Transfiguration,* en marbre, qui passe pour son chef-d'œuvre. Ses autres compositions sont dans les églises de cette ville. Son père, *Pierre Berruguete,* peintre estimé, fut un des 18 artistes occupés en 1500 à décorer le maître-autel de Tolède.

BERRUYER (Philippe), archevêque de Bourges, était né à Tours d'une famille considérable. Archidiacre du chapitre de cette ville, il en fut élu archevêque, mais il refusa constamment cette dignité. Plus tard évêque d'Orléans, il passa sur le siége de Bourges en 1236, et fut honoré de la confiance de la reine Blanche qu'il aida de ses conseils pendant sa double régence. Il mourut le 9 janvier 1266.

BERRUYER (Guillaume), oncle du précédent, mort en 1209, occupa pendant neuf ans le siége archiépiscopal de Bourges et y donna l'exemple de toutes les vertus. Il fut mis au rang des saints par une bulle du pape Honorius, du 17 mai 1218. L'Église célèbre sa fête chaque année le 10 janvier, jour de sa mort.

BERRUYER (Simon), écuyer, archer des ordonnances du roi, mort glorieusement à la bataille de Ravenne.

BERRUYER (Louis d'ARS), compagnon d'armes et ami de Bayard, un des plus vaillants capitaines de son temps, tué à la bataille de Pavie en 1524.

BERRUYER (Jacques), procureur général de Catherine de Médicis, tué à la bataille de Montcontour.

BERRUYER (Jean), sieur de Barnesault et de Rougeville, conseiller et secrétaire du roi pendant les règnes de François II, de Charles IX, de Henri III et de Henri IV.

BERRUYER (Joseph-Isaac), jésuite, né à Rouen, le 7 novembre 1681, mort à Paris, le 18 février 1758, est surtout connu par l'*Histoire du Peuple de Dieu,* ouvrage dans lequel le texte sacré est revêtu des couleurs du ro-

man. Cette histoire, mêlée de traits singuliers et brillants, écrite avec élégance, tissue avec art, fit beaucoup de bruit. L'évêque de Montpellier, l'archevêque de Paris et d'autres prélats en défendirent la lecture. Benoît XIV et Clément XIII la condamnèrent; le parlement de Paris cita l'auteur à comparaître; mais toutes ces condamnations n'empêchèrent pas Berruyer et ses confrères de multiplier les éditions et les traductions d'un ouvrage qui faisait tant de bruit, et qui trouve encore des lecteurs.

BERRUYER (Jean-François), général, né à Lyon, le 6 janvier 1737, parvint de soldat au grade de lieutenant-colonel, avant la révolution. Colonel du régiment de Guienne en 1791, il fut appelé l'année suivante au commandement de carabiniers, et devint successivement maréchal de camp, lieutenant général et général en chef de l'armée de l'Ouest en 1793. Ayant éprouvé divers échecs contre les Vendéens, il fut suspendu de ses fonctions; mais, en 1796, le Directoire le nomma commandant de l'hôtel des Invalides, place qu'il occupa jusqu'à sa mort, le 27 avril 1804.

BERRUYER (Pierre-Marie), fils du précédent, né à Paris le 19 novembre 1780; aide de camp de son père en 1795; lieutenant en 1796; capitaine en 1798; chef d'escadron au premier régiment de dragons en 1803; major en 1805; colonel au 5ᵉ dragons en 1810; maréchal de camp le 18 janvier 1814. Il fit toutes les campagnes depuis celle d'Italie jusqu'à celle de France en 1815. Mort à Versailles en 1816, par suite des blessures qu'il reçut à Waterloo.

BERRY (Jean), amiral anglais, naquit en 1635, à Choweston, dans le Devonshire; il navigua d'abord pour le commerce, et fut longtemps prisonnier en Espagne. Il s'embarqua vers 1661, comme maître, sur le kecht *le Swallow,* se rendant aux Indes occidentales, de conserve avec deux frégates qui périrent dans une tempête au milieu du golfe de la Floride. Le ketch se sauva en sacrifiant ses mâts et son artillerie, et parvint à gagner Campêche, puis la Jamaïque, après avoir été pendant quatre mois le jouet des flots. Un corsaire de 20 canons et de 60 hommes d'équipage exerçait de grandes déprédations dans ces parages. *Le Swallow,* armé de 8 caronades et monté par 40 hommes seulement, reçut l'ordre de lui donner chasse, et l'atteignit sur les côtes de Saint-Domingue. Le capitaine hésitait à engager une lutte aussi inégale. Berry, qui en partant avait été nommé lieutenant, l'enferme dans sa chambre, prend le commandement, aux acclamations de l'équipage, enlève le corsaire à l'abordage et le traîne en triomphe à la Jamaïque. Traduit à une cour martiale, il fut acquitté avec honneur, et repartit pour l'Angleterre au moment où la guerre venait de recommencer entre cette puissance et la Hollande. Après une fructueuse croisière sur le sloop *la Maria,* il obtint le commandement du vaisseau *la Coronation,* et fit voile pour les Indes occidentales. Arrivé à la Barbade, le gouverneur de cette île lui confia la direction d'une escadre qu'il improvisait avec des bâtiments marchands, pour secourir Nevis, menacée par les Français, déjà maîtres de St.-Christophe, d'Antigoa et de Mont-Serrat. Berry passa des Antilles dans la Manche et la Méditerranée. Il montait le vaisseau *la Révolution* au mémorable combat de Sols-Bay. Voyant le duc d'York enveloppé par plusieurs vaisseaux ennemis, il s'exposa au plus grand danger pour le dégager, et fut fait chevalier par Charles II en récompense de ce dévouement. Choisi l'an 1683 par lord Darmouth pour être vice-amiral de l'expédition qu'il dirigea sur Tanger, ce lord lui laissa le commandement en chef de l'escadre pendant le bombardement, et se mit, pour faire sauter les fortifications, à la tête des troupes de débarquement. Berry fut nommé intendant de la marine, et plus tard membre de la célèbre commission instituée par Jacques II, à laquelle la marine anglaise dut sa puissante organisation. Le vice-amiral Berry mourut empoisonné, dit-on, le 14 février 1691, à l'âge de 56 ans.

BERRY (Guillaume), graveur écossais, né vers 1730, fut mis en apprentissage chez Proctor, graveur de cachets à Édimbourg. La conscience avec laquelle étaient soignées toutes ses productions et la modicité de ses prix l'empêchèrent de devenir jamais assez riche pour changer sa vie, coter plus haut son temps, attendre des commandes les plus généreusement payées, et ne travailler que dans un genre au-dessous des cachets héraldiques. On a de lui une douzaine de têtes de la plus grande beauté, parmi lesquelles on distingue César, le jeune Hercule, Newton, le poëte Thomson, la reine d'Écosse Marie, Olivier Cromwell et le poëte Hamilton de Bangour. Berry mourut le 3 juin 1783.

BERRYAT (Jean), médecin inspecteur des eaux minérales de France, mort en 1754, a publié les deux premiers volumes de la *Collection académique,* et des *Observations physiques et médicinales sur les eaux minérales d'Époigny,* Auxerre, 1752, in-12.

BERRYER (Nicolas-René), fils d'un procureur général du grand conseil, fut d'abord conseiller au parlement, puis maître des requêtes. Il épousa, en 1738, Mˡˡᵉ Fribois, fille d'un sous-fermier, qui lui apporta une grande fortune. Il dut à la figure, à l'amabilité et à l'esprit de sa femme une grande partie des places éminentes où il fut porté. Intendant de Poitou en 1743, il fut fait lieutenant de police en 1747 et exerça cette charge pendant six ans. Comme lieutenant de police, il se rendit agréable à Mᵐᵉ de Pompadour, et celle-ci se piqua, dans toutes les occasions, de lui montrer sa reconnaissance. Le gouvernement s'étant occupé, en 1755, d'arrêter la mendicité, et voulant peupler les colonies, s'avisa d'établir une espèce de presse. En conséquence, il fit ramasser les vagabonds, et surtout les enfants qu'on rencontrait errants dans les rues de Paris, pour les envoyer à la Louisiane. Cette mesure autorisa le bruit que les enfants qu'on enlevait ainsi, étaient secrètement égorgés pour faire un bain de sang au Dauphin, tombé, disait-on, dans une espèce de paralysie. Un attroupement considérable se forma à la porte de l'hôtel de la police. Toutes les vitres furent cassées; un exempt de police déguisé fut massacré. Berryer s'évada par une porte de derrière. Sa femme, au contraire, fit ouvrir les portes de l'hôtel, et parut, en peignoir, sur son balcon. Sa figure et surtout son courage imposèrent aux séditieux, qui se retirèrent; mais le parlement sévit contre le lieutenant de police. La cour fut obligée de sacrifier Berryer. Mᵐᵉ de Pompadour le fit alors nommer conseiller d'État; puis, en 1757, conseiller au conseil des dépêches, elle porta ensuite son protégé au ministère de la marine, en 1758,

enfin, en 1761, il fut nommé garde des sceaux, et mourut le 15 août 1762.

BERSACQUES (Denis de), né à Arras, avocat au conseil d'Artois, au 16e siècle, a composé : *De origine, serie et rebus gestis comitum Artesiæ,* dont Ferri de Loeres s'est servi pour sa Chronique belgique.

BERSELIUS (Pasquier), religieux bénédictin, au couvent de Saint-Laurent, près de Liége, mort en 1535, âgé de 54 ans, est auteur de deux *Lettres* à Érasme, dans la collection des œuvres de ce dernier.

BERSENEW (Iwan), graveur russe, mort en 1798, coopéra pendant son séjour à Paris, en 1787, à la gravure des tableaux du duc d'Orléans.

BERSMANN (George), né le 11 mars 1536, à Annaberg dans la Misnie, fit ses études à Meissen, s'appliqua surtout à la médecine, voyagea en France, en Italie, et passa pour un des meilleurs poëtes de son temps. De retour en Allemagne, il fut successivement professeur de poésie et de grec à Wittenberg et à Leipzig; n'ayant pas voulu signer la *Formule de concorde,* il fut exilé en 1580, et passa dans les États du prince d'Anhalt-Zerbst, où il mourut le 5 octobre 1611. On a de lui : *Poemata, orationes; rhetorica, dialectica,* etc. Il a commenté Horace, Virgile, Ovide, Lucain, etc., et traduit les Psaumes en vers latins.

BERT (Pierre-Claude-François), mort à Paris, en 1824, âgé d'environ 56 ans, a laissé : *D'une alliance entre la France et l'Angleterre,* 1790; *Des prêtres salariés par la nation,* 1793.

BERTA (l'abbé François), savant bibliographe, né en 1719, à Turin, d'une famille patricienne. Berta accompagna le cardinal des Lances dans ses voyages à Florence, à Rome, à Naples, etc., et profita de cette occasion favorable pour perfectionner les connaissances qu'il avait dans les arts. De retour à Turin, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé l'un des conservateurs de la bibliothèque royale ; et il se livra dès lors avec une ardeur infatigable à l'histoire littéraire et à la diplomatique. Berta mourut à Turin le 7 avril 1787, à 68 ans. Il a eu part avec Jos. Pasini et Rivautella, à la rédaction du *Catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Turin,* 1749, 2 vol. in-fol.; et avec Rivautella, à la publication du *Cartulaire de l'abbaye d'Oulx,* 1753, in-4°;

BERTAIRE (St.), issu des rois de France de la deuxième race, abbé du Mont-Cassin en 856, fut, le 22 octobre 884, massacré par les Sarrasins, qui désolaient l'Italie.

BERTALDO (Jacob), jurisconsulte, notaire et chancelier de la cour ducale et évêque de Neglia. On lui doit une *compilation* des coutumes de Venise.

BERTANI (Lucie), femme poëte, né à Bologne vers 1520, eut pour amis les plus célèbres littérateurs de son siècle. Son nom était Dell' Oro, qu'elle échangea en épousant le frère du cardinal Bertani, Gorone ou Gurone Bertani de Modène. Ses poésies sont éparses dans les recueils du temps ; elle écrivait également bien en prose, comme le prouvent ses lettres à Annibal Caro.

BERTANI (Barbe), autre dame poëte, de l'Académie de Reggio, se patrie, florissait vers la fin du 16e siècle.

BERTANI (Antoine), maître de chapelle de l'empereur d'Autriche, né à Vérone, en 1605, occupa ce poste pendant 40 ans, vivait encore en 1680, et a fait représenter à Vienne plusieurs opéras, parmi lesquels on remarque : *Il re Gilidoro* et *Gli Amori d'Apollo con Clizia.* On lui doit encore : *Thesaurus musicus trium instrumentorum,* 1671 ; *Missa, Kyrie, Magnificat,* etc.

BERTANI (Lélio), né à Brescia, dans la première moitié du 16e siècle, maître de chapelle à la cathédrale de cette ville, se rendit à la cour du duc Alphonse de Ferrare, et entra au service de l'évêque de Padoue. Il mourut en 1600, laissant beaucoup de compositions musicales, dont on n'a imprimé que des *sonnets* et des *madrigaux,* Venise, 1586 et 1609.

BERTANO (Jean-Baptiste GHIZI dit), habile peintre et architecte, né à Mantoue, élève de Jules Romain, avait un dessin hardi et élégant, et laissa des cartons qui longtemps servirent de modèle aux artistes. Comme écrivain on lui doit une *lettre* à Martin Bassi, architecte de Milan, sur le *Duomo* de cette ville, et des *observations* savantes et instructives sur Vitruve, Mantoue, 1558.

BERTANO (Jean-Baptiste), poëte, né à Venise en 1596, fut l'ami de Marini, dont il adopta la manière, ce qui ne l'empêcha pas d'être en grande réputation, et recherché de l'empereur Mathias, qui le créa chevalier. On a de lui *I Tormenti amorosi,* pastorale, représentée et imprimée à Padoue en 1641 ; quelques autres pastorales et tragédies, imprimées à Venise, des *Idylles,* etc.

BERTAROLLI (François), cardinal, né le 1er mai 1754, à Lugo, dans la Romagne, devint chanoine de la collégiale de son lieu natal. Pie VII, lorsqu'il était évêque d'Imola, l'employa dans le gouvernement de son diocèse; lorsqu'il fut pape, il le nomma archevêque d'Éphèse, chanoine de Sainte-Marie-Majeure, et son aumônier secrétaire. Après l'invasion de Rome en 1806, Bertarolli fut forcé de se retirer à Lugo, puis on le déporta en France : mais on le rendit à Pie VII, dont il partagea la captivité. De retour à Rome avec le souverain pontife, il reçu la pourpre dans le consistoire du 10 mars 1823. Léon XII le nomma préfet de la congrégation des études et protecteur de l'ordre des carmes, du collége des Irlandais et de toutes les églises d'Irlande. Il devint aussi évêque de Palestrine en décembre 1828. Pie VIII ne lui donna pas moins de marques de bienveillance. Bertarolli mourut subitement le mercredi saint, 7 avril 1832.

BERTAUT (Jean), né à Caen en 1552, dut à des poésies galantes la grande fortune qu'il fit dans l'Église et dans les affaires. Il fut successivement secrétaire et lecteur du roi, conseiller au parlement de Grenoble, abbé d'Aunay, évêque de Séez, et premier aumônier de la reine Marie de Médicis. Il était auprès de Henri III, lorsque ce prince fut assassiné par Jacques Clément. Il mourut à Séez le 6 ou 8 juin 1611, dans sa 59e année. Admirateur de Ronsard, il évita pourtant ses défauts. Les *OEuvres poétiques* de Bertaut ont été imprimées à Paris en 1602, 1605, 1620 et 1623. Il a laissé aussi une traduction du deuxième livre de l'*Énéide,* de quelques livres de saint Ambroise, des Traités de controverse, des Sermons et une *Oraison funèbre de Henri IV.*

BERTAUT (François), sieur de Fréauville, fils de Pierre Bertaut, gentilhomme ordinaire du roi, neveu du précédent, naquit à Paris en 1621. Il obtint, par la protection de sa sœur Mme de Motteville, et malgré le cardi-

nal de Richelieu, une charge de lecteur de la chambre du roi. Il accompagna en Espagne (1659) le maréchal de Grammont, qui allait demander l'infante Marie-Thérèse, au nom du roi. Madame de Motteville a conservé, dans ses Mémoires, le journal de l'ambassade, qui lui fut envoyé par son frère. Fréauville était alors conseiller-clerc au parlement de Rouen et prieur du Mont-aux-Malades. Mais il quitta ensuite la cléricature pour acheter, en 1666, une charge de conseiller au parlement de Paris. Il mourut avancé en âge, dans les premières années du 18e siècle. On a de lui : *Journal d'un voyage d'Espagne fait en* 1650, Paris, 1669, in-4°; *Les prérogatives de la robe,* Paris, 1701, in-12.

BERTAUT (Léonard), historien, naquit à Autun, au commencement du 17e siècle, ayant embrassé la règle des minimes, il consacra ses loisirs à rechercher dans les archives des monastères tous les documents relatifs à l'histoire de Bourgogne. Il s'occupait de les publier lorsqu'il mourut à Châlons, le 12 mai 1662. Il avait publié : *La très-ancienne et très-auguste ville d'Autun couronnée de joie, etc.*, Châlons, 1653, in-4°. Bertaut fit paraître ensuite *l'Illustre Orbandale, ou l'Histoire ancienne et moderne de la ville et cité de Châlons-sur-Saône,* Châlons, 1662, 2 vol. in-4°.

BERTAUT (Éloi), littérateur, né à Vesoul, en 1782, fut, à 18 ans, nommé professeur de mathématiques au lycée de Besançon. A 24 ans il avait composé : *Sur le vrai considéré comme source du bien.* Nommé peu de temps après inspecteur de l'Académie universitaire, le travail auquel il se livra, finit par altérer gravement sa santé. Pendant sa convalescence, il composa pour se distraire quelques *opéras* et traça le plan d'une *comédie* de caractère dont il n'a terminé que le premier acte. En 1819, il fut nommé recteur de l'académie de Clermont. Transféré en 1823, à l'académie de Cahors, il refusa d'aller occuper un poste qui l'éloignait de plus en plus de Paris. Le conseil royal de l'université n'ayant pu vaincre sa résistance, il resta sans emploi jusqu'à la révolution de 1830, où il fut nommé recteur de l'académie de Besançon. Il mourut le 25 juillet 1834, à 52 ans, avec le regret de n'avoir pu terminer aucun de ses ouvrages.

BERTAUT, BERTHAUT ou **BERTAULT**, fondateur de l'école de violoncelle en France, naquit à Valenciennes, dans les premières années du 18e siècle, voyagea en Allemagne dans sa jeunesse, et reçut des leçons de basse de viole d'un Bohémien, nommé Koseez. Il devint d'une grande habileté sur cet instrument, mais il y renonça pour le violoncelle, et éclipsa bientôt tous ses rivaux. Il se fit entendre à Paris pour la première fois, en 1739, au concert spirituel, eut pour élèves Cupis, les deux Jansson et Dupont l'aîné. Bertaut est mort en 1756. On a de lui des concertos exécutés par lui au concert spirituel.

BERTAUX (Duplessis), dessinateur et graveur, mort en 1815, se fit surtout remarquer par son habileté à saisir la manière de Callot. Il fut appelé, jeune encore, à l'école militaire de Paris comme professeur de dessin; et bientôt après il grava quantité de planches pour le *Voyage d'Italie,* sous la direction de l'abbé de Saint-Non. Aide de camp de Ronsin, il fut emprisonné avec son général. Rendu à la liberté, il reprit ses travaux d'artiste, et grava à l'eau-forte des collections d'estampes qui eurent beaucoup de succès. De ce nombre sont : 1° les scènes épisodiques de la révolution ; 2° les métiers et les cris de Paris; 3° les campagnes de Bonaparte en Italie, d'après Carle Vernet, et les figures du Voyage aux terres australes (par Baudin). Lié avec les acteurs du théâtre de la République, Bertaux a fait une collection curieuse de leurs portraits en costumes scéniques. Il fut constamment aux prises avec la misère, et il se trouvait, à sa mort, dans un dénûment si déplorable, que les comédiens français se cotisèrent pour les frais de son enterrement.

BERTEAUX (Nicolas-François), né à Metz le 10 octobre 1743, mourut dans la même ville le 3 mai 1820. Le 20 juillet 1775, receveur des domaines, et depuis lors successivement secrétaire général de l'assemblée provinciale des Trois-Évêchés, du directoire du département et de la préfecture, il fut appelé en 1803 au corps législatif, où il siégea cinq ans. Il fut le rédacteur du *Procès-verbal des séances de l'assemblée provinciale des Trois-Évêchés et du Clermontois, tenue à Metz au mois d'août* 1787, Metz, in-4° de 303 pages.

BERTEL (Jean), **BERTELS**, ou **BERTHELS**, bénédictin, né en 1539 à Louvain, abbé de St.-Benoît de Luxembourg, puis d'Echternach, fut fait en 1596 prisonnier par les Hollandais, ne se racheta qu'au moyen d'une grosse somme, et mourut le 19 juin 1607. On lui doit des *Dialogues* sur la règle de St.-Benoît, Cologne, 1581, in-8°, et une *Histoire du Luxembourg,* Cologne, 1603, in-4°.

BERTERA (Barthélemi-Antoine), né en Italie, devint interprète du roi et maître de langues à Paris, et mourut le 10 novembre 1782. Il a publié *Nouvelle Méthode contenant en abrégé les principes de la langue italienne,* 1746, in-12; id. *de la langue espagnole,* 1764, in-12; id. *de la langue française,* 1773, 1782, in-12.

BERTEREAU. *Voyez* **BEAUSOLEIL**.

BERTERO, naturaliste, docteur en médecine et voyageur piémontais, a, depuis quelques années, parcouru une grande partie de l'Amérique méridionale, où il a fait d'immenses collections de végétaux de tout genre. Son dernier envoi du Chili et de l'île Juan-Fernandez, à M. Delessert, se composait de 20,090 échantillons de plantes parfaitement conservées et la plupart décrites sur place. Parti de Valparaiso en juillet 1830 pour Otahiti, où il avait fait d'amples moissons pour la science, il s'embarqua sur une goëlette construite dans le pays pour revenir à Valparaiso, et paraît avoir péri en route.

BERTHA (Louis), dominicain, mort en 1697, à Bruges, sa patrie, a publié : *Origo plagarum christianum orbem devastantium,* Bruges, 1658; *Medicus christianus,* Anvers, 1685.

BERTHAULD (Pierre), oratorien, né vers 1600 à Sens, professa la rhétorique au collége de Marseille, et mourut doyen du chapitre de Chartres, le 19 octobre 1681. Il est auteur du *Florus Gallicus* et du *Florus Francicus,* un des meilleurs abrégés de l'histoire de France, d'un traité *de Arâ,* ouvrage plein d'érudition, Nantes, 1635, in-8°, et de vers latins estimés.

BERTHAULD (abbé), auteur du *Quadrille des enfants,* ou *Système nouveau de lecture,* 1743, in-8°, souvent réimprimé.

BERTHAULT (René), sieur de la Grise, littérateur, était secrétaire du cardinal Gabriel de Grammont, mort archevêque de Toulouse en 1534, et l'accompagna dans ses ambassades en Espagne et en Italie. Il a dédié sa traduction du *Livre d'or de Marc-Aurèle* à la reine de Navarre. On doit encore au sieur de la Grise : *la Pénitence d'amour en laquelle sont plusieurs persuasions et réponses très-utiles pour ceux qui veulent converser honnêtement avec les dames*, etc., 1537, in-16, très-rare.

BERTHAULT (Louis-Martin), architecte, né à Paris, vers 1771, se fit connaître par son habileté à dessiner les parcs dans le goût anglais. Ce fut surtout la disposition des jardins de la Malmaison qui le mit en vogue. Un grand nombre de parcs et de jardins des environs de Paris ont été dessinés et embellis par cet artiste. De tous les pays de l'Europe on lui demandait des plans. Il restaura aussi plusieurs hôtels à Paris. Napoléon l'avait nommé membre de la Légion d'honneur. Il avait acquis par ses travaux une fortune considérable. Sa santé s'étant altérée, il se rendit en 1823, aux eaux des Pyrénées, mais il mourut en route, à Tours, au mois d'août de la même année.

BERTHAUME, violoniste distingué, dirigeait l'orchestre du concert spirituel à Paris en 1783; il passa comme premier violon à l'Opéra-Comique en 1789, sortit de France avec beaucoup d'émigrés en 1791, se rendit à Eutin, grand-duché d'Oldenbourg, où il devint maître de concerts, et ensuite à St.-Pétersbourg où il fut premier violon dans la musique particulière de l'empereur. Il mourut dans cette dernière ville le 20 mars 1802. Il avait publié à Paris des *sonates*, des *solos*, des *duos*, etc., pour violon, et des *sonates* pour piano.

BERTHE ou **BERTRADE**, fille de Caribert, comte de Laon, fut surnommée *Berthe au grand pied*, parce qu'elle en avait un plus grand que l'autre. Elle épousa Pepin le Bref, et fut mère de six enfants : Charles et Carloman, à qui leur père, avant de mourir, assura une monarchie indépendante; Gilles, qui se fit moine; enfin, trois filles, dont deux furent religieuses; et la dernière, mariée à Milan, comte d'Angers, fut mère de Roland, si célèbre dans les romans de chevalerie. Après la mort de Pepin, en 769, Berthe conserva une grande influence sous les rois d'Austrasie et de Neustrie, ses enfants. Didier, roi de Lombardie, redoutant le jeune roi Charles, déjà vainqueur de l'Aquitaine, forma le projet de lui faire épouser une de ses filles : ce prince était marié à Hémiltrude, dont il avait un fils. Berthe sut décider Charles à répudier sa femme, et partit pour l'Italie. Depuis cette époque de 770, l'histoire ne fait plus mention de la reine Berthe, jusqu'en 783 qu'elle mourut à Choisy, dans un âge avancé.—Une fille de Charlemagne, une de Pepin Ier, roi d'Aquitaine, et quelques autres princesses, portèrent aussi le nom de *Berthe*.

BERTHE, marquise de Toscane, fille de Lothaire roi de Lorraine, femme de Théobald II comte de Provence, et ensuite d'Adalbert II, entraîna son mari, le marquis de Toscane, dans un grand nombre de guerres, avec les concurrents au trône qu'elle favorisait pour les abandonner ensuite. La cour de Toscane ne fut jamais plus brillante que pendant son règne. Son nom est demeuré l'indication du bon vieux temps, et l'on dit en Italie : au temps que Berthe filait, pour renvoyer à l'époque de la simplicité et des bonnes mœurs.

BERTHEAU (Ch.), théologien protestant, né à Montpellier en 1660, et mort en 1732 à Londres, où il s'était réfugié après la révocation de l'édit de Nantes, et où il exerça le pastorat, a publié deux volumes de *Sermons* en français.

BERTHELEMY (Jean-Simon), peintre d'histoire, né à Laon, le 5 mars 1745, remporta le grand prix de peinture, et fut à son retour de Rome, agréé à l'académie. Cet artiste réussissait surtout dans le genre des plafonds; il en a exécuté plusieurs à Fontainebleau, au Muséum et au Luxembourg à Paris. Il est mort à Paris, le 1er mars 1811, professeur de l'école spéciale de dessin.

BERTHELET (Grégoire), bénédictin de la congrégation de St.-Vannes, né à Berain, dans le Barrois, le 20 janvier 1680, mort le 31 mars 1754. On a de lui un *Traité historique et moral de l'abstinence des viandes*, 1731, in-4°.

BERTHELIER (Philibert), né à Genève, vers 1470, était membre du conseil suprême de sa patrie, lorsque Charles III, duc de Savoie, entreprit de la soumettre à son autorité. Berthelier obtint des lettres de bourgoisie à Fribourg, afin d'obliger le duc à respecter en lui la sauvegarde des ligues suisses. Il dut bientôt recourir à cette sauvegarde. Compromis, en 1517, dans la querelle privée d'A. Malvenda avec Claude de Grossi, juge des excès cléricaux, Berthelier s'enfuit chez les Fribourgeois, qui réclamèrent en sa faveur, et obtinrent que son procès fût jugé par les syndics de Genève. Il fut absous. Berthelier pendant son séjour à Fribourg avait négocié une alliance avec sa patrie par laquelle les Genevois et les Fribourgeois s'y reconnurent pour *combourgeois*, et mirent en commun leurs intérêts. Le duc alors essaya de gagner Berthelier par des offres séduisantes que ce digne citoyen rejeta avec mépris malgré les dangers de la résistance. Le duc de Savoie entra dans Genève, le 15 avril 1519, mais fut bientôt contraint d'en sortir sans avoir pu y exercer de violences, grâce à l'approche des Fribourgeois. Charles III, pour éviter l'intervention de ces derniers, fit agir l'évêque qui, comme prince de Genève, avait des droits que ne pouvaient lui contester ni les Fribourgeois, ni les Genevois. L'évêque leva une armée et fit son entrée à Genève, le 20 août 1519. Berthelier refusa de fuir, et persuadé que les Fribourgeois n'agiraient avec vigueur, que si un outrage sanglant provoquait leur ressentiment, il se dévoua comme première victime au salut de sa patrie. Arrêté et emprisonné, Berthelier fut réclamé par les syndics comme justiciable d'eux seuls; mais l'évêque rejeta leur demande, et donna une commission de prévôt à un arracheur de dents de sa suite, pour procéder contre Berthelier. Ce dernier refusa de répondre, fut condamné à avoir la tête tranchée et exécuté immédiatement sur la place de l'Isle.

BERTHELIN (Pierre-Charles), littérateur, né à Paris vers 1720, embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir avocat au parlement, fut professeur à l'école militaire, et mourut vers 1780. On a de lui une *Ode* latine sur le siége de Berg-op-Zoom, Paris, 1747, in-4°; *Recueil d'énigmes*, etc., ibid., in-12; *Recueil de pensées ingénieuses tirées des poëtes latins, traduites ou imitées en vers français*, Paris, 1752; *Supplément* au *Dictionnaire*

de Trévoux, ibid., 1752, in-fol.; *Abrégé* du même dictionnaire, 5 vol, in-4°. Il a revu l'édition du *Dictionnaire* des rimes de Richelet, 1751.

BERTHELOT, poëte satirique, ami de Régnier, le prit pour modèle. On a de lui des *Satires*, des *Épigrammes*, etc., qui sont remplies de naturel et d'abandon, mais trop licencieuses; elles ont été recueillies avec celles de Régnier et autres satiriques dans le *Cabinet satirique*, 1666, in-12.

BERTHELOT (Pierre), né à Honfleur en 1600, pilote et cosmographe royal dans les Indes orientales, prit en 1635 l'habit du Carmel à Goa, des mains du P. Philippe de la Ste.-Trinité, prieur de ce couvent, et reçut le nom de P. Denis de la Nativité. Envoyé comme interprète de l'ambassade portugaise près du roi d'Achem, dans l'île de Sumatra, il y fut massacré en 1638 par ordre de ce prince, avec un de ses confrères. On a de lui des *Cartes nautiques* dont on vante la belle exécution.

BERTHELOT (Claude-François), ingénieur mécanicien, né le 19 avril 1718 à Château-Châlons en Franche-Comté, vint à Paris, travailla quelque temps dans des ateliers de charpenterie et de serrurerie, consacra ses loisirs à l'étude de la mécanique, et fit plusieurs voyages en Angleterre pour examiner les machines employées dans les principales manufactures. De retour en France, il offrit au gouvernement le résultat de son expérience et fut nommé professeur de mathématiques à l'école militaire. Il composa pour l'usage de ses élèves un *Cours de mathématiques*, Paris, 1762. Berthelot fut l'inventeur d'un affût de batteries pour la défense des côtes, d'un moulin à blé qui pouvait être mis en mouvement par deux hommes, etc. Il a publié: *la Mécanique appliquée aux arts, aux manufactures, à l'agriculture et à la guerre*, Paris, 1782, 2 vol. in-4°. A la révolution Berthelot perdit sa place et demeura sans ressources. Dans la séance publique du 20 novembre 1797, le Lycée des arts décerna une couronne et une médaille à ce vieillard octogénaire qui se présenta dans un état de nudité presque complète. Berthelot mourut à Noailles près de Beauvais en 1800, âgé de 82 ans.

BERTHELOT (Jean-François), avocat, né à Paris en juin 1749, mort le 13 février 1814, professeur de droit romain à l'école de droit. On a de lui: *Traité des évictions et de la garantie formelle*, 1781, 2 vol.; *Réflexions sur la loi du Digeste de Quæstionibus*, 1785. Il a traduit en 1802, les livres 45 à 48 du Digeste, pour compléter la traduction de Hulot, Metz, 1803-1805.

BERTHEMIN (Dominique), médecin du duc de Lorraine, né à Vezelize en 1580, mort en 1635, a le premier fait connaître la vertu des eaux minérales de Plombières, dont il régla l'usage dans un *discours*, Nancy, 1615, in-8°, réimprimé à Mirecourt en 1758.

BERTHEREAU (dom George-François), bénédictin, né à Bélesme le 29 mai 1732, professa le grec et l'hébreu à l'abbaye de St.-Lucien de Beauvais et à celle de St.-Denis, quitta la carrière de l'enseignement pour s'associer aux bénédictins chargés de la collection des historiens de France, qui le choisirent pour compulser à la bibliothèque du roi et à celle de St.-Germain des Prés les manuscrits orientaux, travail dont il s'occupa pendant trente années avec une impatience et une ardeur incroyables. Ses *Extraits* n'avaient plus besoin que d'être revus et mis en ordre, lorsqu'il mourut le 26 mai 1794. M. Silvestre de Sacy a donné sur cet estimable religieux une *notice* intéressante dans *le Magasin encyclopédique*.

BERTHET (Jean), jésuite, né à Tarascon en Provence, le 24 février 1622, enseigna d'une manière distinguée les humanités, la philosophie et la théologie, eut des conférences publiques à Lyon avec des ministres de Genève et de Grenoble; fut renvoyé de chez les jésuites, par ordre de Louis XIV, pour avoir eu la curiosité ou la faiblesse d'aller consulter une devineresse (la Voisin), qui faisait beaucoup de bruit à Paris. Il entra chez les bénédictins, et mourut dans leur maison d'Oulx, en 1692, d'une fluxion de poitrine. Ses ouvrages sont: *Traité de la présence réelle; Traité historique de la charge de grand aumônier de France; Traité sur la chapelle des ducs de Bourgogne*, fondée à Dijon, en 1772, sur celle des rois d'Espagne et de Portugal, fondée en 1515. Cet auteur a composé encore divers écrits sur l'ordre Teutonique, sur l'abbaye de Cluni, sur les droits du roi au comté d'Avignon et au comtat Venaissin, sur les Indes orientales, sur la langue italienne et la chronologie. Quelques-uns de ces Traités sont restés manuscrits. Il est de plus auteur de plusieurs pièces de vers latins, français, italiens et provençaux. Il termina sa carrière littéraire par la traduction de l'opéra d'*Armide*, en vers italiens.

BERTHET (Jean), frère du précédent, capucin, connu sous le nom du *P. Théodore de Tarascon*, mort en 1709, s'est fait un nom par ses *Sermons*, imprimés à Lyon, 1693 et 1694.

BERTHET (Pierre), musicien français du 17e siècle, et professeur de chant à Paris, a publié: *Leçons de chant*, etc., 1695.

BERTHIER (Jean), sculpteur du 16e siècle, a exécuté les plans en relief des fortifications des principales places de l'Europe, que l'on voit aujourd'hui aux Invalides, à Paris.

BERTHIER (Guillaume-François), jésuite, né à Issoudun le 7 avril 1704, fut en 1742 choisi par ses supérieurs pour remplacer le P. Brumoy dans la continuation de *l'Histoire de l'Église gallicane*; il en publia 6 vol., dont le dernier, qui est le 18e, va jusqu'en 1629. Il fut ensuite chargé de la rédaction du *Journal de Trévoux*, qu'il dirigea pendant dix-sept ans à la satisfaction du public et des gens de lettres. Après la dissolution de sa compagnie, le Dauphin voulut l'attacher à l'éducation des princes, ses enfants, et lui fit assigner une pension de 4,000 francs sur l'abbaye de Molesme; mais en 1764 les jésuites ayant été bannis de la cour, il fut obligé de se retirer à Offenbourg. Après dix ans d'exil il obtint la permission d'aller demeurer à Bourges, où il avait un frère et un neveu chanoines. Il mourut dans cette ville le 15 décembre 1782. Outre les ouvrages cités, on lui doit: *Commentaires sur les Psaumes et sur Isaïe*, Paris, 1785-89, 15 vol. in-12; *OEuvres spirituelles*, 1811, 5 vol. in-12; des *Observations sur le Contrat social*, publiées par Querbœuf en 1789, in-12.

BERTHIER (L. Benigne). *Voyez* **BERTIER**.

BERTHIER (Jean-Baptiste), né à Tonnerre en 1721, ingénieur géographe, fut chargé de construire à Versailles, en 1759, les hôtels de la guerre, de la marine

et des affaires étrangères. Il fut créé gouverneur de ces hôtels, et directeur du dépôt de la guerre. C'est sous sa direction et avec l'aide de ses trois fils Alexandre, César et Léopold, que furent levées et exécutées les *Cartes* dites des *Chasses du roi,* au nombre de onze, chef-d'œuvre de topographie. Berthier reçut en récompense des lettres de noblesse. Il était en outre colonel d'infanterie, commandant en chef les ingénieurs géographes des camps et armées, chevalier de Saint-Louis et de Saint-Michel, etc. A la révolution, il perdit tous ces avantages, se retira à Boynes dans le Loiret, vint ensuite habiter Paris avec son fils Alexandre devenu ministre de la guerre, et mourut dans cette ville le 21 mai 1804.

BERTHIER (Louis-Alexandre), fils aîné du précédent, maréchal de France, vice-connétable, prince de Neufchâtel et de Wagram, né à Versailles le 20 novembre 1753, fut d'abord ingénieur géographe, obtint ensuite une compagnie dans les dragons de Lorraine, servit comme officier d'état-major dans l'armée de Rochambeau aux États-Unis, se signala dans plusieurs rencontres, et reçut le grade de colonel aide-major général. De retour en Europe, il fut, en 1789, nommé major général de la garde nationale de Versailles, se rendit à Metz vers la fin de 1791 avec le grade d'adjudant général, devint, en 1792, maréchal de camp, chef de l'état-major du maréchal Luckner, servit ensuite dans la Vendée sous les ordres de Biron, eut trois chevaux tués sous lui en défendant Saumur contre les insurgés le 13 juin 1793 et donna de fréquentes preuves de valeur. Nommé en 1796 général de division, et placé chef de l'état-major de l'armée d'Italie sous le général Bonaparte, il se fit remarquer aux combats de Millesimo, Ceva, Mondovi, au passage du pont de Lodi, à la bataille de Rivoli, fut chargé d'apporter au Directoire le traité de Campo-Formio, prit ensuite le commandement de l'armée d'Italie (décembre 1797), marcha sur Rome, occupa cette ville, et y établit un gouvernement républicain. Il suivit Bonaparte en Égypte, toujours comme chef d'état-major, et partagea la gloire et les travaux de l'armée d'Orient. A son retour en France, Bonaparte, devenu premier consul, le nomma ministre de la guerre. Berthier quitta ce poste le 2 avril 1800 pour prendre le commandement de la nouvelle armée qui se portait en Italie; mais dans le fait il ne fut que chef de l'état-major de Bonaparte pendant les opérations de la campagne dite de Marengo, à cause de la mémorable bataille de ce nom. La fortune de Berthier s'éleva en proportion de celle de Bonaparte. Le 19 mai 1804 il fut créé maréchal de l'empire, puis grand veneur, prince souverain des pays de Neufchâtel et de Valangin en Suisse. Il accompagna le nouvel empereur dans toutes ses campagnes, fut admis à ses secrets, reçut l'épée de vice-connétable, et le nouveau titre de prince de Wagram après la bataille de ce nom. A la restauration de 1814, l'ex-confident de Napoléon ne fut point un des derniers à rendre hommage au roi Louis XVIII, qui le nomma pair de France, et lui confia le commandement d'une des deux compagnies de gardes du corps ajoutées aux quatre qui existaient en 1789. A l'époque du retour de l'empereur, le 20 mars 1815, Berthier se retira à Bamberg, où il mourut le 1er juin de la même année. On ne connaît pas les causes précises de cette mort; elle fut attribuée dans le temps à un accès de fièvre chaude, qui porta le prince à se précipiter d'un balcon de sa maison dans la rue. On lui doit la *Relation des campagnes du général Bonaparte en Égypte et en Syrie,* 1800, in-8°.

BERTHIER (César), frère du précédent, né à Versailles le 9 novembre 1765, nommé officier d'infanterie à la révolution, puis adjudant général à l'état-major de l'armée d'Italie; en janvier 1802 inspecteur aux revues, puis remis en activité et nommé général de brigade et chef d'état-major de la place de Paris; en 1810 il commandait un corps de troupes dans le Valais, fut créé bientôt après général de division, comte, et remplaça Menou dans le gouvernement du Piémont. Il fut ensuite commandant à Corfou; en 1809 intendant de la maison du pape à Savone. César alla rejoindre son frère à la grande armée et lui rendit quelques services. Comme lui il se soumit aux Bourbons en 1814, fut créé chevalier de Saint-Louis et mourut à Grosbois le 18 août 1819, par suite d'une attaque d'apoplexie qui le fit tomber dans l'eau après le dîner, au moment où il entrait dans un bateau pour s'y promener.

BERTHIER (Victor-Léopold), général de division, frère des précédents, né à Versailles en 1770, sous-lieutenant en 1785, ingénieur géographe et chef de bataillon en 1794, adjudant général en 1795, fit, dans les années 1796-97-98, toutes les campagnes d'Italie contre les Autrichiens et les Russes. Général de brigade et chef de l'état-major de l'armée de Naples en 1799, il assista à la bataille de la Trebia, et s'y distingua. Employé en 1803, à l'armée de Hanovre, il en fut le chef d'état-major, avec le grade de général de division, fit en cette qualité les campagnes de 1805 et 1806, se distingua à la bataille d'Austerlitz, ainsi qu'à la prise de Lubeck, et mourut à Paris en 1807.

BERTHOD (Claude), savant et laborieux bénédictin, des Académies de Besançon et de Bruxelles, né à Rupt en Franche-Comté le 21 février 1733, se fit bientôt connaître par son goût pour les recherches historiques. Chargé par le ministre Bertin de recueillir les chartes et les diplômes dans les archives des principales abbayes de France, il reçut une mission pour les Pays-Bas, d'où il rapporta de précieux documents, y retourna quelque temps après pour travailler à la continuation des *Acta sanctorum* de Bollandus, eut part au 51e vol., et mourut à Bruxelles le 19 mars 1788.

BERTHOIS (de) était colonel du génie et directeur des fortifications à Lille, lors de la déclaration de guerre de l'Autriche en 1792. Les échecs éprouvés alors irritèrent les soldats, qui se révoltèrent contre leurs chefs, et massacrèrent Berthois dans son domicile. L'assemblée constituante honora sa mémoire, en accordant une pension de 1,500 francs à sa veuve.

BERTHOIS (Conrad de), lieutenant-colonel du génie, chevalier de la Légion d'honneur, membre de la chambre des députés, mort à Paris en 1832, dans un âge peu avancé, entré de bonne heure au service, avait obtenu sa retraite en 1822, comptant plus de trente ans de services effectifs.

BERTHOLD, frère mineur, né à Ratisbonne, célèbre prédicateur du XIIIe siècle, eut sur cette époque la même influence que saint Bernard avait exercée sur le

siècle précédent. Il mourut en 1272, et fut enterré à Ratisbonne, dans la maison de son ordre. Le frère Berthold parcourut, en prêchant, l'Autriche et la Moravie; il prononçait ses discours dans les champs et dans les forêts. Il parcourut aussi la Thuringe et la Bohême. Il paraît que c'est à Paris que l'on a commencé à publier au moins une partie de ses sermons. Panzer (*Annal. typ.*, tome VIII, nº 2769) cite l'ouvrage suivant : *Fratris Bertholdi Teutonis Horologium devotionis circa vitam Christi;* Paris, par Jean Gourmont, sans date. Un savant Allemand (Ch. Fried. Kling) a publié : *Berthold, des Franziskaners deutsche Predigten, aus der zweyten Halfte des 15ten Jahrhundert* (Sermons allemands du franciscain Berthold, de la deuxième moitié du XIIIe siècle), Berlin, 1824.

BERTHOLD SCHWARTZ, ou LE **NOIR**. *Voy.* **SCHWARTZ.**

BERTHOLDE. *Voy.* **BERTOLDUS.**

BERTHOLET (JEAN), jésuite, né à Salm, dans le duché de Luxembourg, mort à Liége en 1755, a laissé : *Histoire de l'institution de la Fête-Dieu,* 1746, in-4º; *Histoire ecclésiastique et civile du duché de Luxembourg,* Luxembourg, 1745, 8 vol. in-4º; *L'Ancienne tradition d'Arlon injustement attaquée,* Luxembourg, 1744, in-8º.

BERTHOLET-FLÉMAEL. *Voyez* **FLEMALLE** (BARTHÉLEMI).

BERTHOLLET (CLAUDE-LOUIS), savant chimiste, né à Talloire, à deux lieues d'Anneci en Savoie, le 9 novembre 1748, fut docteur à Turin, et vint en 1772 à Paris où Tronchin le fit admettre comme médecin du duc d'Orléans; la chimie étant devenue son occupation exclusive et sa passion dominante, il contribua puissamment à ses progrès. Reçu à l'Académie des sciences en 1788, il fut successivement membre de la commission des monnaies et de celle d'agriculture et des arts, professeur de chimie aux écoles polytechnique et normale, et membre de l'Institut en 1795. Bonaparte l'ayant emmené avec Monge en Égypte, Berthollet y déploya toutes les ressources du génie et du zèle pour assurer l'existence de l'armée. Sa conduite fut récompensée par les croix d'officier de la Légion d'honneur, de la Réunion et par la dignité de sénateur. Il fut cependant un des premiers à consentir à la déchéance de son bienfaiteur. Conservé par le roi à la restauration, Berthollet, n'ayant pas été porté sur la liste des pairs des *cent jours*, fut réintégré au retour de Louis XVIII dans la chambre haute. Il mettait la dernière main à ses importants ouvrages, lorsqu'il fut emporté dans trois jours par une fièvre adynamique, le 6 novembre 1822, dans sa maison d'Auteuil. Les plus remarquables de ses nombreux écrits sont : *Éléments de l'art de la teinture,* 1791 et 1804, in-8º, traduits en anglais et en allemand; *Recherches sur les lois de l'affinité,* 1801, in-8º; *Essai de statique chimique,* 1803, 2 vol. in-8º; il a joint un discours préliminaire et des notes à la traduction française du *Système de chimie de Thompson,* ibid., 1809, 9 vol. in-8º. Son *Cours de chimie des substances animales* a été imprimé dans le *Journal* de l'école polytechnique.

BERTHOLON, lazariste, né à Lyon où il mourut en 1799, professeur de physique à Montpellier, puis d'histoire à Lyon, est auteur d'un grand nombre de *Mémoires* sur des questions de physique, l'électricité, les paratonnerres, dont il établit un grand nombre dans les principales villes de France. On estime sa *Théorie des incendies et des moyens de les prévenir,* 1787, in-4º.

BERTHONIE (PIERRE THOMAS), dominicain, né à Toulon, le 7 février 1708, se distingua par son talent pour la prédication, combattit avec zèle les nouveaux incrédules, et mourut dans sa ville natale le 15 janvier 1774. On a publié après sa mort : *Défense de la religion contre les incrédules et les Juifs*, 1777, 3 vol. in-12; *Supplément aux œuvres de la Berthonie,* 1811, in-12.

BERTHOUD (FERDINAND), célèbre horloger, né le 19 mars 1729 à Plancemont dans le comté de Neufchâtel, se passionna jeune pour la mécanique, et vint se perfectionner à Paris, où il acquit promptement une grande réputation. Horloger-mécanicien de la marine pour la construction et l'inspection des horloges à longitudes, il fut membre de l'Institut, de la Société royale de Londres et de la Légion d'honneur, et mourut le 20 juin 1807. Ses horloges marines, supérieures à toutes les autres, ont servi au perfectionnement de la géographie. On a de lui : *Essai sur l'horlogerie,* 1763 et 1786, 2 vol. in-4º; *Éclaircissements sur l'invention d'une nouvelle machine pour déterminer les longitudes en mer,* 1773, in-4º; *Traité des horloges marines,* 1773, in-4º, avec un *supplément*, 1787, in-4º; *Histoire de la mesure du temps par les horloges,* 1802, 2 vol. in-4º.

BERTHOUD (LOUIS), neveu et élève du précédent, a fait des montres marines fort estimées des navigateurs, qui les préfèrent même à celles de son oncle. Il mourut en 1813.

BERTI (CHARLES), maître de chapelle à Florence, a fait imprimer : *Magnificat octavi toni quinque voc.*, Florence, 1593.

BERTI (ALEXANDRE-POMPÉE), religieux de la congrégation de la Mère-de-Dieu, né à Lucques le 23 décembre 1686, enseigna la rhétorique, la philosophie, la théologie, jusqu'en 1739, alla ensuite s'établir à Rome, fut nommé assistant général et historien de son ordre, devint membre de plusieurs académies, et mourut le 23 mars 1752. Parmi ses nombreux ouvrages nous citerons : le *Catalogue* de la bibliothèque Capponi, Rome, 1747, in-4º, très-estimé des bibliographes; la traduction en italien de l'*Abrégé de l'Histoire de France* du P. Daniel, Venise, 1737, et celle d'une grande partie des *OEuvres de Nicole,* ib., 1729-52; et parmi ceux restés inédits les *Memorie degli scrittori Lucchesi,* etc.

BERTI (JEAN-LAURENT), religieux augustin, né le 28 mai 1696 à Seravezza dans la Toscane, fut assistant de son général à Rome, garde de la bibliothèque Angélique, professeur de théologie à Pise, et mourut le 26 mai 1766. On a de lui : *De theologicis disciplinis*, Rome, 1739-45, 8 vol. in-4º; *Historia ecclesiastica*, 7 vol. in-4º; des *dialogues*, des *dissertations* et des *discours* académiques, etc.

BERTI (PIERRE), littérateur, naquit à Venise en 1741, entra chez les jésuites, professa la rhétorique à Parme et ensuite à Reggio, et mourut à Padoue en 1813, à 73 ans. On lui doit une bonne édition de l'*Esopo volgarizzato*, Padoue, 1811, in-8º. Outre l'*Oraison funèbre,* en latin, du *doge Louis Mocenigo,* Venise, 1779,

et quelques *Discours*, on cite de Berti un petit poëme, publié quelques années après sa mort *La Pesca di Commacchio, stanze*, Padoue, 1814, in-8°.

BERTIE (Thomas HOAR, connu sous le nom de), amiral anglais, né à Londres, le 3 juillet 1758, fut à l'âge de 13 ans placé sur les registres d'équipage du yacht *Guillaume et Marie*, prit la mer en 1773 sur la frégate *le Cheval Marin*, et s'y lia avec Nelson et Trowbrige. Lieutenant en 1778, il se distingua à la bataille entre Keppel et d'Orvilliers, puis en 1779 devant la Grenade; en 1780, il faisait partie de la flotte qui eut à combattre l'amiral français Guichen, fut nommé commandant, le 10 août 1782, et, à la paix de 1783, mis en non activité jusqu'en 1790. Dans cet intervalle il avait épousé miss Bertie, et, par condescendance pour son beau-père, il avait substitué ce nom au sien. Envoyé successivement aux Indes occidentales avec l'amiral Bowen, au blocus de la flotte du Texel, à Copenhague, à Cadix, puis aux Indes orientales avec Tyler, Bertie fut élevé, en 1808, au poste de contre-amiral, et envoyé dans la Baltique sous Saumarez, et enfin, en 1809, employé au blocus de la Zélande et des côtes de Danemark, de Norwége et de Suède. En 1810, il quitta le service actif, reçut le titre de chevalier, et le brevet de vice-amiral, et mourut le 13 juin 1825, à Wyford-lodge (Hampshire).

BERTIER, contemporain de maître Adam Billaud, menuisier, son ami, dont il publia le *Vilebrequin*, qu'il a fait précéder d'une épître en vers, où il fait le portrait de plusieurs de ses compatriotes.

BERTIER (Pierre-Antoine), prêtre, mort à Paris en 1784, a publié : *Projet d'une pompe publique pour la ville de Paris*, 1769, in-8°.

BERTIER (Joseph-Étienne), né à Aix en Provence, en 1710, entra jeune dans la congrégation de l'Oratoire, professa la philosophie dans plusieurs colléges; la physique surtout fixa son attention. Il s'y livra avec une ardeur infatigable jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 15 novembre 1783. Il était correspondant de l'Académie des sciences de Paris, membre de la Société royale de Londres, et de plusieurs académies de province. On a de lui une *Dissertation*, où il examine si l'air passe dans le sang; des *Lettres sur l'électricité*; la *Physique des comètes*, 1760, in-12; *Principes de physique*, dont le 1er vol. parut en 1763; *Physique des corps animés*, 1755, in-12; *Histoire des premiers temps du monde, d'accord avec la physique et l'histoire de Moïse*, 1777 ou 1784, in-12.

BERTIER (Louis-Bénigne-François), intendant de Paris, conseiller d'État, signalé à la haine du peuple, au mois de juillet 1789, fut accusé d'avoir la direction du camp de Saint-Denis, où la cour rassemblait des troupes, de faire distribuer des cartouches aux soldats, et de pratiquer des manœuvres pour faire enchérir les grains. Poursuivi par le peuple, il fut arrêté à Compiègne après la prise de la Bastille, et conduit à Paris le 23 juillet, jour même du massacre de Foulon, son beau-père. Des forcenés, se précipitant en foule sur le malheureux Bertier, lui présentèrent à baiser la tête de son beau-père, l'arrachèrent des mains de ses gardes, le percèrent de plusieurs coups de baïonnette, et le mirent en pièces.

BERTIN (St.), né à Constance en Suisse, d'une famille noble, vers la fin du 6e siècle, se consacra à la vie monastique dans un couvent de la règle de Saint-Colomban à Luxeuil en Franche-Comté. Vers l'an 637, il fut choisi pour aider dans la conversion des peuples de l'Artois, saint Omer, son parent, évêque de Térouanne. Il bâtit, avec deux de ses compagnons, un monastère à une lieue de Sithiu (aujourd'hui Saint-Omer); le nombre des religieux s'accrut, et ils se transportèrent à Sithiu même, qui n'était alors qu'une île formée par les eaux d'un marais. Adroald, un des seigneurs du pays, avait donné Sithiu à saint Omer; celui-ci céda l'île au monastère de saint Bertin. Parmi les donations qu'il reçut encore, on compte la fameuse abbaye, connue si longtemps sous le nom de *Berg-Saint-Winnoqs*. En 700, saint Bertin se trouvant accablé par l'âge, choisit pour successeur Rejobert, un de ses disciples, et alla se confiner dans un petit ermitage. On prétend qu'il vécut jusqu'à cent douze ans, et qu'il mourut le 9 septembre 709. L'Église célèbre la mémoire de ce saint le 5 septembre.

BERTIN DE LA DOUÉ (Henri), né à Paris, vers 1680, fut maître de clavecin de la maison d'Orléans, et organiste de l'église des Théatins. Vers 1714, il entra à l'orchestre de l'Opéra comme violoniste, et se retira en 1734. Il a donné à l'Opéra : *Cassandre*, avec Bouvard, en 1706; *Diomède*, 1710; *Ajax*, 1716; *le Jugement de Pâris*, en 1718; les *Plaisirs de la Campagne*, des *airs* ajoutés à l'opéra d'*Atys* de Lulli. Bertin est mort en 1745.

BERTIN (Nicolas), peintre, né à Paris en 1667, fils d'un sculpteur, élève de Jouvenet et de Bon Boullongne, obtint le grand prix à 18 ans; à son retour de Rome, fut admis à l'Académie, plus tard nommé professeur, et mourut en 1736. Il a fait beaucoup de tableaux pour les églises de Paris, le château de Trianon, les électeurs de Mayence et de Bavière, etc. *St. Philippe baptisant l'eunuque de la reine Candace*, que l'on voyait à St.-Germain des Prés, est un de ses meilleurs tableaux.

BERTIN (Exupère-Joseph), médecin, né dans la Bretagne, le 21 septembre 1712, acheva ses études à Paris où il fut reçu docteur régent en 1741, accepta la place de médecin du vaivode de Moldavie; à son retour en France, fut nommé membre de l'Académie des sciences, se retira peu de temps après dans sa province, et mourut le 21 février 1718. On a de lui : *Traité d'ostéologie*, 1754, 4 vol. in-12; *Lettres* sur le nouveau système de la voix, la Haye, 1745-48, 2 vol. in-8°; *Consultation* sur la légitimité des naissances tardives; *Mémoire* sur la structure des os pariétaux, *Journal de médecine*, 1756. Condorcet a lu son éloge à l'Académie.

BERTIN (René-Hyacinthe), fils aîné du précédent, naquit le 10 avril 1767 à Gahard, près de Rennes. En 1793, il servit à l'armée des côtes de Brest, d'où il passa à celle d'Italie. En 1798, il fut envoyé en Angleterre, comme inspecteur général du service de santé des prisonniers français. A son retour en France, il devint médecin en chef de l'hôpital Cochin et de celui des Vénériens, et en 1807, il fit les campagnes de Prusse et de Pologne. En 1822, l'amitié d'un ministre lui fit conférer la chaire d'hygiène que la mort de Hallé laissait vacante à la faculté de Paris. Il est mort à Fougères en 1827, laissant : *Observations sur l'Angleterre, les Anglais et les Français détenus dans les prisons de Plymouth*, Paris, 1801, in-12;

Sur l'emploi des incisions dans les plaies d'armes à feu, Paris, 1802, in-8°; *Traité de la maladie vénérienne chez les nouveau-nés, les femmes et les nourrices*, Paris, 1810, in-8°; *Traité des maladies du cœur et des gros vaisseaux*, Paris, 1824, in-8°. Il avait traduit, pendant son voyage en Angleterre, les *Éléments de la doctrine de Brown.*

BERTIN (Jean), né à Guignen, près de Rennes, vers 1750, d'une famille d'agriculteurs, fut employé dans l'administration des domaines, et fit partie, au commencement de la révolution, de l'administration départementale d'Ille-et-Vilaine. Ayant voulu s'opposer aux premiers excès de la révolution, il paya d'une longue captivité sa courageuse résistance. Il fut nommé en 1801, membre du corps législatif, et mourut à Paris, en mars 1803. Il naturalisa dans ses domaines plusieurs arbres exotiques, enrichit l'agriculture de son département de plusieurs variétés de froment, et y propagea la culture de la châtaigne.

BERTIN (Pierre-Vincent), trésorier général du sceau, puis des parties casuelles, sous le règne de Louis XIV.

BERTIN (Antoine), poëte, surnommé *le Properce français,* né à l'île Bourbon, le 10 octobre 1752, compatriote de Parny, fut son émule et son ami le plus tendre, vint en France en 1761, fit ses études au collége du Plessis, entra dans la cavalerie, et, par une faveur spéciale, reçut bientôt, avec le brevet de capitaine, la croix de St.-Louis; publia en 1773 un petit vol. de *poésies,* qui obtint peu de succès, mais en 1782 donna quatre livres d'*élégies,* intitulées *les Amours,* qui furent très-applaudies. Elles offrent quelques-unes des beautés et plusieurs des défauts de Properce, qu'il semblait avoir pris pour modèle. A la fin de 1786, Bertin passa à St.-Domingue pour épouser une jeune créole qu'il avait connue à Paris. La surveille du jour où le mariage devait être célébré, il éprouva des mouvements de fièvre; le jour même où il devait se rendre à l'autel il demanda que la cérémonie eût lieu dans sa chambre. A peine eut-il prononcé le *oui* d'une voix très-faible, qu'il s'évanouit : il mourut dix-sept jours après, en juin 1790. Les *OEuvres* de Bertin, recueillies en 1782, 2 vol. in-8°, ont été réimprimées en 1802, et depuis, un grand nombre de fois; l'édition de 1824, in-8°, par Boissonade, est la plus belle. Elles contiennent, outre *les Amours,* un *Voyage en Bourgogne,* dans le genre de celui de Chapelle et Bachaumont, et plusieurs pièces fugitives.

BERTIN (Henri-Léonard-Jean-Baptiste), contrôleur général des finances, naquit en 1719, dans le Périgord d'une ancienne famille de robe. Conseiller en 1741, puis président au grand conseil en 1750, il fut l'un des commissaires chargés d'instruire le procès de Mahé de la Bourdonnais. De l'intendance de Roussillon, il passa bientôt (1754) à celle de Lyon. Il fut nommé en 1757 lieutenant général de police à Paris. Les finances étaient dans la situation la plus déplorable. Silhouette fut obligé de se retirer, et le roi jeta les yeux sur Bertin pour le remplacer (octobre 1759). Jamais aucun ministre ne s'était trouvé dans un plus grand embarras. Les coffres étaient vides, les revenus dépensés par anticipation; et le refus de payer les billets des fermes, avait, en alarmant les prêteurs, détruit toute espèce de crédit. La première opération de Bertin fut d'ouvrir un emprunt viager, dans lequel il admit, avec des sommes effectives, les créances sur l'État qui n'avaient aucune valeur. Malgré tant de sollicitudes que lui donnait l'état du trésor, Bertin put s'occuper utilement d'encourager le commerce et l'agriculture. On lui dut l'établissement à Paris et dans les provinces des sociétés d'agriculture. Il faut le regarder aussi comme le fondateur des écoles vétérinaires en France. En quittant le ministère (1763), Bertin conserva sa place au conseil avec le titre et le traitement de ministre d'État. L'histoire de France doit beaucoup à Bertin : c'est lui qui fit rechercher à Paris, dans les provinces et jusque dans la Tour de Londres, les documents inédits propres à répandre quelque lumière sur les temps encore obscurs de la monarchie. C'est à lui que la manufacture de Sèvres a dû son développement; il encouragea aussi l'exploitation des mines, et fit traduire de l'allemand les meilleurs ouvrages métallurgiques. Après la retraite du duc d'Aiguillon (1774), il tint le portefeuille des affaires étrangères jusqu'à la nomination de Vergennes. A la révolution, Bertin fut complétement oublié. Il mourut en 1792, âgé d'environ 73 ans.

BERTIN DE BARNEVAL, l'un des gentilshommes qui accompagnait Jean de Bethencourt, en 1402, dans son expédition aux Canaries. Nommé commandant du fort Rubicon de Lancerote, Bertin de Barneval profita de l'absence de Gadifer Delasalle, commandant des troupes, s'empara de plusieurs habitants qu'il vendit à des marchands espagnols, et fit pour un moment prisonnier le roi même du pays. Après avoir pillé et dissipé les provisions du fort, Bertin abandonna ceux qui l'avaient aidé dans sa révolte, et retourna en Espagne.

BERTIN DE BLAGNY (Auguste-Louis), parent du précédent, entra jeune dans la carrière des finances, obtint en 1742 la charge de trésorier général des fonds particuliers du roi. Il s'y maintint jusqu'à la suppression de cette caisse, qui fut réunie au domaine, en janvier 1788, et il consacra ses loisirs à la culture des lettres. Admis en 1747 à l'Académie des inscriptions, il lui communiqua deux mémoires : l'un intitulé, *Réflexions sur la vénalité des charges en France* (tome XXII, 278); et l'autre, *Dissertations sur les bailliages royaux* (tome XXIV, 757). Son nom se trouve encore sur la liste des académiciens, en 1791.

BERTIN D'ANTILLY (Louis-Auguste), littérateur, né vers 1760, à Paris, était le fils naturel de Mlle Hus, actrice de la Comédie-Française, et du précédent, qui lui donna la place de premier commis dans ses bureaux. Bertin d'Antilly concourut, en 1785, pour l'*Éloge de Vauban.* Ayant perdu sa place et obtenu une pension en 1788, d'Antilly se livra entièrement à la littérature. En 1789 il fit jouer au Théâtre-Italien l'*École de l'adolescence,* comédie en deux actes, et *la Vieillesse d'Annette et Lubin,* opéra-comique en un acte. Il fit paraître, en 1790, le *Prospectus de la vie publique et privée des députés à l'assemblée nationale;* mais il ne donna aucune suite à cette annonce et revint au théâtre. Après la terreur, d'Antilly fit paraître *le Thé,* ou *le Contrôleur général,* feuille royaliste, dans laquelle toutes les opérations du Directoire étaient vouées au ridicule. Ce journal, commencé le 27 germinal an V (5 avril 1797), cessa de paraître le 18 fructidor (4 septembre), et l'auteur fut inscrit sur la liste des condamnés à la déportation. D'An-

tilly parvint à se soustraire aux recherches de la police, et il se réfugia à Bâle, puis à Hambourg où il fonda le *Censeur*. En 1779 il fit imprimer un poëme, dans lequel il célébrait les efforts de l'empereur Paul Ier contre les progrès de l'esprit révolutionnaire. Le czar rendit bientôt à l'auteur un très-grand service, en le faisant réclamer par le chargé d'affaires russe auprès du sénat de Hambourg; ce sénat l'avait fait arrêter à la demande de Bonaparte, et il était près de le livrer aux agents du consul. Bertin d'Antilly, ayant recouvré la liberté, se rendit à Pétersbourg, où il fut très-bien accueilli et attaché comme poëte au théâtre de la cour. Il mourut dans cette capitale en juillet 1804.

BERTIN (Théodore-Pierre), littérateur, était né vers 1760, dans la Brie. La connaissance qu'il acquit de l'anglais devint sa principale ressource. Il en donna des leçons à Paris; publia les traductions des *Satires d'Young*, en prose, de la *Vie de Bacon*, par David Mallet, et de quelques ouvrages politiques de Guill. Paley, entre autres de ses *Réflexions sur le jury*. En simplifiant le *système de sténographie*, inventé par Jean Taylor, il contribua beaucoup à répandre cette utile invention; et dès 1790, il employa lui-même ce procédé pour recueillir les discours prononcés à la tribune législative, qu'il transmettait ensuite aux journaux. Il fut compris, en 1794, dans le nombre des gens de lettres auxquels la Convention accorda des secours, et il reçut 1500 francs. A cette époque il avait un magasin de librairie et faisait aussi le commerce des médailles. Le 27 septembre 1799, il obtint un brevet d'invention pour une lampe docimastique. Il prit un second brevet le 12 juin 1811, pour l'application à la reliure des livres d'un cartonnage recouvert d'un vernis. Cet écrivain mourut à Paris en janvier 1819, âgé d'environ 60 ans. La liste des traductions et des opuscules de Bertin ne s'élève pas à moins de 50, formant plus de 100 volumes. Nous nous bornerons à citer les principaux : *Système universel et complet de sténographie*, adapté à la langue française, d'après Taylor, Paris, 1792, in-8°, et avec des améliorations, ibid., 1794, 1796, 1804, in-8°; *Histoire des principaux lazarets de l'Europe*, traduite de l'anglais de J. Howard; *l'Été du Nord*, traduit de John Carr, ibid., 1808, 2 vol. in-8°; *les Misères de la vie humaine*, traduites de l'anglais, de James Beresford, ibid., 1818, 2 vol. in-8°; *les Curiosités de la littérature*, traduit d'Israéli, ibid., 1819, 2 vol. in-8°.

BERTIN (Antoine), curé du diocèse de Reims, né en 1761, à Droupt-Saint-Basle, mort le 30 juillet 1825, est auteur de plusieurs ouvrages pour l'instruction de la jeunesse, tels que : *Éléments d'histoire naturelle*, extraits de Buffon, Valmont de Bomare, etc., Reims, 1801, 1809, in-12; *Élements de géographie*, etc., 1802, in-12; *Le jeune Cosmographe*, etc., in-12; *Esquisse d'un tableau du genre humain*, etc., in-12. On lui doit encore des *Instructions religieuses*, et un *Mémoire* sur le sacre.

BERTIN (Rose), marchande de modes, née en 1744, à Amiens, fut envoyée à Paris pour y travailler chez la modiste du *Trait-Galant*, avec laquelle elle s'associa en 1769, et prit quelque temps après à son compte un magasin qui obtint la vogue à Paris et à Versailles. Les grâces de sa personne et de ses manières, non moins que ses talents, avaient plu à la cour. Elle fut chargée de fournir en 1770, les parures destinées à la Dauphine Marie-Antoinette. Cette princesse sut apprécier l'esprit et le caractère de Mlle Rose; et, devenue reine, elle se fit un plaisir de contribuer à sa fortune. En 1792, elle fut envoyée secrètement en Angleterre et à Vienne de la part de la reine Marie-Antoinette. En 1793, informée que les agents du gouvernement révolutionnaire devaient se présenter chez elle pour demander l'état des fournitures faites à la reine, Mlle Bertin brûla ses registres de commerce, et répondit que la reine ne lui devait rien. On a publié des *Mémoires* sous son nom, Paris et Leipzig, 1824, in-8°. Elle est morte à Paris, le 22 septembre 1813.

BERTIN l'aîné (Louis-François) naquit à Paris, le 13 décembre 1766, fit ses études au collége de du Plessis, et fut destiné à l'état ecclésiastique auquel la révolution le fit renoncer. Il concourut, depuis 1793, à la rédaction de plusieurs journaux et notamment de l'*Éclair*. Après le 18 brumaire an VIII, Bertin fonda avec son frère le *Journal des Débats*. Grâce à ses talents et à ceux de ses collaborateurs, cette feuille ne tarda pas à devenir le premier des journaux politiques et littéraires de l'époque. L'année suivante, impliqué dans l'affaire du chevalier de Coigny, il fut détenu au Temple pendant 9 mois. Après sa mise en liberté il fut arrêté de nouveau pour la même affaire et déporté à l'île d'Elbe, où il resta quatre mois. Il voyagea ensuite en Italie pendant deux ans, et revint à Paris en 1805. Il avait conservé la propriété du *Journal des Débats*, propriété qui lui fut enlevée en 1811, par Napoléon. Dès ce moment le journal devint semi-officiel sous le titre de *Journal de l'Empire*. Cette feuille fut restituée en 1814 aux ex-propriétaires. Dès le 30 mars, Bertin reprit possession de la rédaction, et le n° 31 parut avec l'ancien titre de *Journal des Débats*. Lors des événements de 1815, Bertin suivit le roi Louis XVIII à Gand, et y fut chargé de la rédaction du *Moniteur universel*. Rentré à Paris avec le roi, il reprit la rédaction du *Journal des Débats* et partagea les principes de la *chambre introuvable*. Le *Journal des Débats*, pendant le ministère de M. de Chateaubriand, fut l'organe du pouvoir; mais après la subvention et les documents ministériels furent refusés. Soutenu par la collaboration de MM. de Chateaubriand, Salvandy, Villemain, auxquels se sont joints de plus jeunes rédacteurs, MM. Buquet, de Sacy, Nizard, Saint-Marc-Girardin, Janin, etc., etc., le *Journal des Débats* devint contre les ministères Villèle et Polignac, l'arme d'une opposition systématique d'autant plus gênante, que le royalisme de Bertin ne pouvait être révoqué en doute. Le 10 août 1829, deux jours après la formation du ministère Polignac, un article du *Journal des Débats*, qui finissait par ces mots : *Malheureuse France, malheureux roi*, amena M. Bertin sur les bancs de la police correctionnelle; il fut condamné, mais la cour royale l'acquitta. Après la révolution de 1830, Bertin et ses collaborateurs embrassèrent les principes et les conséquences du nouvel ordre des choses avec réserve; et bientôt, tout en conservant un grand intérêt dans la propriété du journal, Bertin ne prit plus une part si active à la rédaction : il se retira à la campagne, où il est mort le 13 septembre 1841. Il a publié dans sa jeunesse quelques traductions de romans anglais, savoir : *Élisa*, ou la *Famille d'Elder-*

land, 1798, 4 vol. in-12; *La Caverne de la Mort,* 1792, in-12; *l'Église de Saint-Siffrid,* 1799, 5 vol. in-18.

BERTIN DE VAUX, frère cadet du précédent, né en 1771, fut employé à la rédaction de plusieurs journaux pendant les troubles révolutionnaires, et devint aussi copropriétaire du *Journal des Débats*. Napoléon le dépouilla de cette propriété en 1801. Bertin établit une maison de banque qu'il conserva pendant quelques années, et fut nommé en 1805 un des juges du tribunal de commerce de Paris, et ensuite vice-président. En septembre 1815 il épousa avec ardeur la cause des ultra-royalistes, obtint la présidence du collége électoral du 2e arrondissement de Paris, et fut élu candidat à la chambre des députés. Dans le mois d'octobre il fut nommé secrétaire général du département de la police, et, en juin 1816, à celui de la commission du budget. Il reçut en 1817 sa démission de secrétaire général de la police. En 1820, les suffrages du grand collége de Seine-et-Oise l'appelèrent à la députation. Il ne tarda pas à se placer à la tête d'une opposition systématique sans cesser d'être royaliste. Défenseur invariable de la liberté de la presse, Bertin de Vaux s'éleva, dans la séance du 6 juillet 1821 contre l'établissement de la censure. En 1824, le collége électoral de Versailles, qu'il avait été appelé à présider, l'élut député. Lorsque M. de Chateaubriand fut appelé à faire partie du premier ministère Villèle, Bertin de Vaux accepta la place de conseiller d'État, dont il s'empressa de se démettre lorsque son noble ami fut si subitement rejeté de son ministère. Depuis cette époque Bertin de Vaux n'a cessé de se faire remarquer à la tribune nationale parmi les défenseurs des libertés publiques. Il s'éleva toujours contre les désastreuses mesures du ministère *déplorable,* entre autres contre l'emprunt proposé à l'occasion de l'émancipation de Saint-Domingue, et contre le nouveau système de la dette publique et d'amortissement proposé par M. de Villèle. L'opinion qu'il énonça sur cette matière le 22 mars 1825, fut très-remarquée alors. En général on reconnaît dans ses opinions législatives, un homme profondément au fait des affaires et des plus hautes questions financières et en même temps un écrivain exercé. Sous le court ministère Martignac, Bertin de Vaux rentra au conseil d'État : il donna de nouveau sa démission à l'avénement du ministère Polignac. Il fut un des 221 qui protestèrent contre la formation de ce cabinet, et fut de nouveau envoyé à la chambre au mois de juin 1830. Après la révolution de juillet, Louis-Philippe le nomma ambassadeur auprès du roi des Pays-Bas. Il est mort au mois d'avril 1842.

BERTINAZZI. *Voy.* **CARLIN.**

BERTINI (George), médecin napolitain du 16e siècle, auteur d'un *Cours de médecine méthodique,* en latin, Bâle, 1587, et de *Consultations médicales,* en latin, ib., 1586, in-8°.

BERTINI (Antoine-François), médecin, né à Castel-Finentino, le 28 décembre 1658, fit ses études à Sienne et à Pise, s'établit à Florence, fut nommé professeur à l'hôpital Ste-Marie, eut avec ses confrères de vives querelles qui, loin de lui nuire, établirent sa réputation, et mourut le 10 décembre 1726. Son principal ouvrage est la *Medicina difesa contra le calunnie degli uomini volgari, e dalle opposizione de' dotti,* Lucques, 1699, in-4°.

BERTINI (Joseph-Marie-Xavier), médecin, fils du précédent, né à Florence, le 10 mars 1694, eut comme son père des discussions très-animées avec ses confrères, fut membre de la société Colombaire et de la société de botanique, et mourut le 12 avril 1756. On n'a de lui qu'un *Discours* sur l'usage extérieur et intérieur du mercure, Florence, 1744, in-4°, réimprimé dans un *Recueil* sur les fièvres malignes et contagieuses, Venise, 1746, in-8°.

BERTINI (Salvador), né à Palerme, en 1721, élève du conservatoire de *la Pieta,* à Naples, maître de la chapelle royale à Palerme, écrivit des opéras, dont il fit représenter quelques-uns à Rome et à Naples, et composa des messes, des oratoires, des psaumes et d'autre musique d'église. Il est mort le 16 décembre 1794.

BERTINI (Joseph), fils du précédent, né à Palerme, en 1756, maître de la chapelle royale, a composé beaucoup de musique d'église, et a publié *Dizionario degli scrittori di musica,* Palerme, 1814.

BERTINI, musicien, né à Tours, vers 1750, mort vers 1811, maître de musique de la collégiale du Mans, écrivit plusieurs messes et motets restés manuscrits, se rendit à Lyon, en 1780, puis à Paris, où il donna des leçons de piano et de chant; il voyagea ensuite dans la Belgique, en Hollande et en Allemagne pour y faire entendre son fils Henri, habile pianiste.

BERTIPAGLIA (Léonard), chirurgien de Padoue, mort en 1460, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *Chirurgia, seu recollectæ super quartum canonis Avicennæ,* Venise, 1490, in-fol., réimprimé en 1519, et depuis dans des recueils.

BERTIUS (Pierre) naquit à Beveren, en Flandre, sur les confins des diocèses de Bruges et d'Ypres, le 14 novembre 1565. Les troubles de religion engagèrent ses parents à le transporter à Londres, où il commença son éducation. Il l'acheva à Leyde, où son père, qui était devenu ministre protestant à Rotterdam, le fit venir à l'âge de 12 ans. En 1582 Bertius, âgé seulement de 17 ans, embrassa la carrière de l'enseignement, et professa successivement à Dunkerque, à Ostende, à Middelbourg, à Goes et à Strasbourg. Le désir de s'instruire lui fit entreprendre un voyage en Allemagne avec Juste-Lipse; le même motif le conduisit aussi en Bohême, en Silésie, en Pologne, en Russie et en Prusse. Il revint enfin à Leyde, où il avait été nommé professeur. On le chargea aussi du soin de la bibliothèque de l'université de cette ville, qu'il mit le premier en ordre, et dont il publia le catalogue. En 1606, il fut nommé régent du collége des États à la place de Jean Kuchlin son beau-père; mais ayant pris le parti des disciples d'Arminius contre ceux de Gomarus, et publié contre ces derniers un grand nombre d'écrits théologiques, il se vit dépouillé de toutes ses places, et de tout moyen de subsistance, quoique chargé d'une nombreuse famille. Au mois de mars 1620, il présenta aux États de Hollande une requête pour obtenir une pension, qui lui fut refusée. Deux ans auparavant, Louis XIII l'avait honoré du titre de son cosmographe. Contraint par la misère, Bertius se rendit en France, et embrassa la religion catholique. Il fit son abjuration le 25 juin 1620, entre les mains de Henri de Gondi, cardinal de Retz, évêque de Paris. Peu

de temps après, Bertius fut nommé professeur d'éloquence du collége de Boncourt, ensuite historiographe du roi, et il fut enfin pourvu d'une chaire surnuméraire de professeur royal en mathématiques. Il mourut le 3 octobre 1629, à l'âge de 64 ans. Le meilleur de ses ouvrages est : *Theatrum geographiæ veteris,* Elzevir, 1619, 2 vol. in-fol. Parmi ses autres écrits on distingue : *Commentariorum rerum germanicarum lib. III,* Amsterdam, 1616, in-4°, et 1635, in-12; *De aggeribus et pontibus,* Paris, 1629, etc. Il est l'éditeur des *Illustrium virorum Epistolæ,* 1617, in-8°, et de la *Consolation* de Boëce, avec une préface.

BERTOLA (l'abbé Aurèle-George), né à Rimini, en 1753, élevé au séminaire de Iesi, entra dans l'ordre des Olivétains, s'échappa de son couvent pour aller s'enrôler en Hongrie dans les troupes autrichiennes, où il passa plusieurs années sans être connu, retourna à son couvent, où il fut accueilli avec bonté et reçut un emploi au collége de Sienne. Il composa alors un poëme sur la mort de Clément XIV, *les Nuits Clémentines.* Nommé professeur de géographie et d'histoire au collége royal de la marine à Naples, il publia des *Leçons d'histoire* estimées, et écrivit un grand nombre de poésies. Il se rendit à Vienne, en 1783, se lia avec Gessner dont il avait traduit les idylles en italien, alla occuper à Pavie une chaire que l'invasion des Français, en 1798, lui fit abandonner. Bertola se réfugia à Rome, où il mourut en 1798. On a encore de lui : *Essai sur la poésie allemande,* Naples, 1779; Lucques, 1784; *Cent fables,* Bassano, 1785; *OEuvres diverses,* ib., 1589; *Le premier poëte,* Vérone, 1792; *Sonnets amoureux,* Milan, 1795.

BERTOLA (Jean-Antoine), compositeur italien, du commencement du 17e siècle, a publié : *Salmi a 5 voci,* Venise, 1639, et *Sonata per il fagotto e basso continuo,* ib.

BERTOLACCI (Antoine), fils de Pascal Bertolacci, ancien président de la cour suprême en Corse, émigra, en 1793, en Angleterre avec sa famille, fut employé en qualité d'administrateur et de contrôleur général à l'île de Ceylan pendant 17 ans, revint en Angleterre, où il publia divers écrits d'économie sociale, se fixa en France à la paix, et mourut au Petit-Chenay, près de Versailles, le 10 août 1833. Il est auteur de : *A View of the agricultural, commercial and financial interests of Ceylon,* Londres, 1817; *An inquiry into several questions of political economy,* ib., 1817; un écrit en faveur des Grecs, intitulé : *La France et la Grande-Bretagne réunies,* 1828, Paris; *Projet d'assurances générales sur la vie,* 1809.

BERTOLDO (Jean), né à Florence au 15e siècle, élève de Donato, réussit surtout dans l'art de fondre en bronze de petits sujets de bataille, fut garde de la fameuse collection de vases, statues et bas-reliefs antiques de Laurent de Médicis, et directeur de l'Académie de dessin, eut la gloire de compter Michel-Ange au nombre de ses élèves, et mourut dans un âge avancé.

BERTOLDUS, **BERNALDUS**, **BERTOUL** ou **BERNOUL**, prêtre du diocèse de Constance, mort vers 1100, a continué la *Chronique* d'Hermannus Contractus depuis l'an 1054, époque de la mort de cet historien, jusqu'à l'an 1100, que l'on trouve dans le recueil des historiens latins d'Allemagne, Francfort, 1585, in-fol.; réimprimée en 1670, et à St.-Blaise, 1792, 2 vol. in-4°, édition plus ample et plus correcte que les précédentes. On a encore de lui un Traité pour montrer qu'il faut éviter la société des excommuniés; et quelques ouvrages en faveur de Grégoire VII, publiés par le jésuite Gretser, dans son Apologie de ce pape, Ingolstadt, 1609.

BERTOLI (Jean-Dominique), littérateur et antiquaire, né à Mereto dans le Frioul, le 13 mars 1676, chanoine d'Aquilée, consacra tout son temps et ses revenus à recueillir les médailles, les inscriptions et les monuments des environs de cette ville, et publia *Le antichità di Aquileja profane e sacre,* Venise, 1739, in-fol. Membre de la société Colombienne de Florence et de l'académie Étrusque de Cortone, on a de lui des dissertations dans leurs mémoires, dans la *Raccolta* du P. Cologera, etc. Il mourut vers 1755.

BERTOLIO (Antoine-René-Constance), né à Avignon, se destina d'abord à l'état ecclésiastique, mais ne fut jamais engagé dans les ordres. Reçu, en 1775, avocat au parlement, il coopéra à l'ancienne collection de droit (*Répertoire universel de Jurisprudence*), dont Guyot était l'éditeur, et au Dictionnaire de droit de l'Encyclopédie méthodique. Électeur de 1789, et représentant de la commune de Paris, il se présenta, le 6 juillet, à la barre de l'assemblée nationale, à la tête d'une députation de la ville, et y prononça un discours relatif à la délivrance des gardes-françaises détenus à l'Abbaye et à la grâce que le roi leur avait accordée, et il accompagna sa harangue de la présentation d'un rameau d'olivier. Bertolio prononça, le 13 juillet 1790, dans l'église métropolitaine de Paris, un discours à l'occasion du *Te Deum.* Ce discours a été imprimé. L'abbé Bertolio publia, la même année, un pamphlet intitulé : *Ultimatum à monseigneur l'évêque de Nancy,* Paris, in-8°, de 78 pages. L'auteur cherche à y établir que le catholicisme n'est pas *la religion de l'État,* mais une *religion dans l'État.* Pendant le cours des années 1793 et 1794, l'abbé Bertolio s'effaça de la scène politique; mais il reparut sous le Directoire. Après avoir rempli les fonctions de secrétaire de légation à Rastadt, il fut nommé, le 15 messidor an VI, commissaire français à Rome, puis ambassadeur. L'occupation de Rome par les Anglo-Napolitains vint terminer sa mission. Mais Bertolio, dans le conseil de guerre tenu pour la capitulation, stipula et obtint qu'il aurait pour retourner en France une garde d'honneur d'une compagnie de grenadiers armés, et une pièce de canon servie par ses canonniers; c'est le premier exemple d'une semblable capitulation. Sous le consulat de Bonaparte, Bertolio fut nommé grand juge à la Guadeloupe; et, lorsque cette colonie eut secoué le joug de la métropole, il revint en France où il obtint une place de conseiller à la cour d'Amiens. Il en exerça les fonctions jusqu'à sa mort, arrivée le 2 juin 1812. Outre les ouvrages cités, Bertolio a fait paraître : *Nouvel équilibre politique à établir en Europe,* Paris, an IX (1801), in-8°.

BERTON (Gilles de). *Voyez* **BALBES**.

BERTON (Léonard), jésuite de Namur, mort en 1666, âgé de 61 ans, a composé : *Via Veritas et Vita,* Douai, 1667, in-4°.

BERTON (Pierre) naquit à Paris en 1727. A 6 ans il lisait la musique à livre ouvert, et à 12 il touchait l'orgue, et faisait exécuter plusieurs *motets* à la ca-

thédrale de Senlis. Après avoir chanté la basse-taille à Notre-Dame de Paris, il entra à l'Opéra en 1744, en sortit deux ans après, alla jouer deux autres années à Marseille, et, trouvant que sa voix baissait, renonça au chant. Chef de l'orchestre de Bordeaux en 1750, il obtint au concours la même place à l'Académie royale de musique et fut nommé successivement maître et surintendant de la musique du roi, et administrateur de l'Opéra en 1774, 1776, 1778 et 1780. Ce fut pendant son administration que Gluck et Piccini vinrent à Paris, et que s'effectua en France la révolution musicale. C'est à Berton que l'orchestre de l'Opéra doit sa haute réputation. Il mourut le 14 mai 1780, des suites d'une fluxion de poitrine que lui occasionna la reprise de *Castor et Pollux*, à laquelle il présida lui-même. Outre les heureux changements qu'il a faits à plusieurs anciens opéras, tels que la *Camille* de Campra en 1761; l'*Iphigénie en Tauride* de Desmarets et Campra, en 1766; l'*Amadis des Gaules* de Lulli, en 1772; le *Castor et Pollux* et le *Dardanus* de Rameau, où il a ajouté le morceau longtemps fameux, sous le nom de *Chaconne de Berton;* et à la cour, en 1773, le *Bellérophon* de Lulli, et *Issé* de Destouches, il a donné seul ou en société : en 1755, *Deucalion et Pyrrha,* paroles de Sainte-Foix; en 1765, *Érosine,* paroles de Moncrif; en 1767, *Sylvie,* paroles de Laujon; en 1771, *Théonis,* paroles de Poinsinet; et en 1773, *Adèle de Ponthieu,* paroles de Saint-Marc. Gluck lui laissa le soin de composer tous les airs des divertissements de son opéra de *Cythère assiégée,* et de refaire le dénoûment de son *Iphigénie en Aulide,* tel qu'on l'a toujours exécuté depuis.

BERTON (Louis-Sébastien) naquit à Brienne le 6 mars 1746. Fils d'un cultivateur, il fit ses études à l'université, et s'engagea dans le régiment du roi. Il quitta bientôt l'état militaire pour prendre le froc, entra chez les minimes et devint un bon prédicateur. Nommé principal de l'école militaire de Brienne, il occupa cette place près de 20 ans, jusqu'à la suppression de cette école, en 1790. Berton se retira à Sens et devint vicaire épiscopal de l'évêque constitutionnel de cette ville. Bonaparte, qui avait été son élève à Brienne, étant devenu premier consul, lui confia la direction du lycée des arts de Compiègne. En 1803, Berton quitta le lycée de Compiègne pour la place de proviseur du lycée de Reims, qui venait d'être établi, et perdit cette place, en 1809, à cause de sa mauvaise administration. Depuis ce moment sa tête se dérangea, et, retiré seul dans une petite maison, il se laissa mourir après un jeûne de quarante-deux jours, le 20 juillet 1811.

BERTON (le baron Jean-Baptiste), général français, naquit le 15 juin 1769, à Francheval, près de Sedan. A l'âge de 17 ans, il entra à l'école de Brienne. De là il passa à l'école d'artillerie, qui venait de se former à Châlons-sur-Marne. Nommé, en 1792, sous-lieutenant dans la légion des Ardennes, il fit les premières campagnes aux armées du Nord et de Sambre-et-Meuse, et parvint au grade de capitaine. Durant les campagnes de 1806 et 1807, en Allemagne, il servit dans l'état-major de Bernadotte, puis dans celui du maréchal Victor, etc. Sa conduite à la bataille de Friedland attira sur lui les regards de ce dernier, qui l'emmena en Espagne, où il se distingua, particulièrement à Spinosa. Présenté à Napoléon, au moment d'une revue passée à Burgos, il fut créé adjudant commandant. Quelque temps après, Berton fut attaché à l'état-major du général Valence, puis à celui de Sébastiani. Il combattit avec valeur aux journées de Talaveira et d'Ocuna. Étant passé avec le corps du général Sébastiani dans le royaume de Grenade, Berton à la tête d'un détachement de mille hommes, s'empara de Malaga, défendue par sept mille Espagnols, et fut nommé gouverneur de cette place. Créé général de brigade le 30 mai 1813, il se distingua de nouveau à la bataille de Toulouse. Après la restauration, il fut créé chevalier de Saint-Louis et mis à la demi-solde. Mais aussitôt après le 20 mars il reparut sous les armes et combattit à Waterloo. Revenu à Paris après cette défaite, Berton fut gravement compromis et conduit à la prison de l'Abbaye, d'où il ne sortit qu'au bout de cinq mois, sans avoir subi de jugement. En 1818, il fit paraître sur la campagne de 1815 un *Précis historique et critique*. A la même époque, il fournissait des articles à *la Minerve française,* et aux *Annales militaires*. Tous ces écrits de Berton, surtout ses pétitions aux deux chambres, et ses *Considérations sur la police,* précédées d'une lettre extrêmement violente à M. Mounier alors directeur général de la police, éveillèrent l'attention de l'autorité. La radiation de Berton du contrôle de l'armée, fut prononcée le 25 septembre 1820. Un mandat d'arrêt fut même lancé contre lui, on vint pour l'arrêter dans son domicile, et il n'eut que le temps de s'enfuir. Bientôt (janvier 1822), étant allé en Bretagne, il fut désigné par les chefs de la conspiration qui se tramait alors à Saumur pour en diriger l'explosion, il se rendit dans cette ville, puis à Thouars où le complot avait un grand nombre d'adhérents. Le 24 février, il paraît revêtu de son grand uniforme, accompagné d'une espèce d'état-major à cheval, portant la cocarde et le drapeau tricolores; il publie des proclamations, où il annonce que la république va être rétablie et qu'un mouvement insurrectionnel doit avoir lieu simultanément dans toute la France. A la tête de quinze hommes à cheval et de cent vingt hommes à pied, il marche vers Saumur, et, pendant la route, sa troupe se grossit de quelques hommes venus des villages environnants. Sa tentative sur Saumur ayant échoué, il renvoya ses soldats qui se dispersèrent. Quelques-uns des chefs furent bientôt arrêtés. Quant à Berton, il erra quelque temps dans les départements des Deux-Sèvres et de la Charente-Inférieure et surtout à la Rochelle. La police le fit bientôt tomber dans un piége. Il fut arrêté, le 17 juin, traduit devant la cour royale de Poitiers, avec cinquante-cinq personnes accusées d'avoir participé à l'insurrection de Thouars. Les débats de cette affaire se terminèrent au bout de 17 jours, par un arrêt de mort contre Berton et cinq de ses coaccusés; le 5 octobre le général fut conduit à l'échafaud, et reçut courageusement la mort. Voici la liste des écrits de Berton : *Précis historique des batailles de Fleurus et de Waterloo, juin* 1815; 1818, in-8°; *Commentaire sur l'ouvrage* de M. le général J. J. Tarayre, intitulé : *De la force des gouvernements,* 1819, in-8°; *Considérations sur la police,* 1820, in-8°. — Le fils aîné du général Berton, qui avait été nommé depuis la révolution de 1830 inspecteur-adjoint de la culture au Sénégal, est mort dans cette colonie vers la fin de l'année 1831, à l'âge de 32 ans.

BERTON (François-Henri), petit-fils du précédent, et né à Paris le 3 mai 1784, était fils naturel de M. Henri-Montan Berton et de Mlle Maillard, actrice de l'Académie royale de musique. Il a donné à l'Opéra-Comique, en 1810, *M. Desbosquets;* en 1811, *Jeune et vieille.* Berton fut plus heureux en adaptant sa nouvelle musique à d'anciennes pièces, telles que *Ninette à la cour,* de Favart, *les Caquets,* de Riccoboni, et *Une heure d'absence*, de M. Loraux. On a encore de Berton plusieurs airs tirés d'opéras et arrangés pour le piano, des *romances; les Veillées parisiennes,* collection de contredanses, valses, etc. Nommé en 1821 professeur de chant à l'école royale de musique et de déclamation, il fut enlevé par le choléra-morbus, le 19 juillet 1832.

BERTONI (Ferdinand), maître de chapelle au conservatoire des *Mendicanti* de Venise, né dans l'île de Salo en 1737, mort après 1800. Il fut organiste de la chapelle de St.-Marc, et professeur au conservatoire des Incurables. Il a composé une trentaine d'opéras dont les principaux sont: *Orfeo, Armide, Quinto Fabio,* et *Tancredi;* des *oratorios,* des *sonates* pour clavecin, des *quatuors,* etc.

BERTOUT (Jacques-Madeleine), supérieur du séminaire du Saint-Esprit, né en 1753 à Halenghem, diocèse de Boulogne, étudia à Paris au séminaire du Saint-Esprit, dont l'abbé Duflos, son oncle, était directeur, s'attacha à cette congrégation, et fut destiné en 1778 pour la mission de Cayenne. Le navire qui le portait fit naufrage sur la côte d'Afrique; les Maures s'emparèrent de Bertout; mais le gouverneur anglais du Sénégal le racheta; et, comme un bâtiment de cette nation le conduisait en Angleterre, un corsaire français prit ce vaisseau et ramena Bertout dans sa patrie. Une *Relation* manuscrite de ce voyage fournit ces détails. Bertout professa alors la théologie à Meaux et à Paris. Il se retira en 1792 en Angleterre, d'où il revint, après dix ans d'exil, travailler au rétablissement du séminaire du Saint-Esprit. Après de longs efforts il était parvenu à élever un petit séminaire. La révolution de 1830 détruisit son œuvre, et Bertout mourut de chagrin en 1832.

BERTOUX (Guillaume), né le 14 novembre 1723, entra chez les jésuites, et, à la suppression de cet ordre, se retira à Senlis, où il fut pourvu d'un canonicat. Il a publié : *Histoire poétique tirée des poëtes français*, Paris, 1767-1786 ; *Anecdotes françaises depuis l'établissement de la monarchie jusqu'au règne de Louis XV,* Paris, in-8° ; *Anecdotes espagnoles et portugaises,* Paris, 1773, 2 vol. in-8°.

BERTRADE, femme de Foulques, comte d'Anjou, inspira une passion si violente à Philippe Ier, roi de France, que ni l'opposition d'Yves, évêque de Chartres, ni l'excommunication prononcée contre lui par le pape, dans le concile d'Autun de 1094, ne purent l'empêcher de l'épouser. Il promit bien d'y renoncer, mais il ne put jamais s'en séparer.

BERTRAM. *Voyez* **RATRAMNE.**

BERTRAM (Corneille-Bonaventure), né à Thouars en Poitou, l'an 1531, se rendit habile dans les langues orientales, surtout dans l'hébreu et l'araméen. Il se trouvait à Toulouse au temps de la St.-Barthélemi, se sauva à Cahors, et de là à Genève, où il devint ministre, puis professeur d'hébreu. Il passa depuis à Franckental. On l'appela à Lausanne pour une chaire, qu'il remplit jusqu'à sa mort, arrivée en 1594. On a de Bertram : *De politiâ judaicâ, tam civili quàm ecclesiasticâ,* Genève, 1580, in-8° ; *Parallèle de la langue hébraïque et de la langue araméenne,* Genève, 1574, in-4°, en latin, des explications sur les endroits les plus difficiles du *Nouveau Testament,* sous le titre : *Lucubrationes Franckentallenses,* Spire 1588. Il fit imprimer la seconde édition du *Commentaire de Josias Mercier sur Job,* Genève, 1574, in-fol. On lui attribue une édition du *Trésor de Pagnin,* Lyon, 1575, in-fol., et l'on croit qu'il eut part à l'édition de la petite *Polyglotte,* connue sous le nom de *Vatable,* Heidelberg, 1586, 2 vol. in-folio. Il a revu la *Bible française* sur le texte hébreu, Genève 1588.

BERTRAM (Philippe-Ernest), professeur de droit à Halle, né à Zerbst, en 1726, fit ses études à Halle et à Jéna ; fut, en 1749, gouverneur des pages à Weimar ; en 1753, secrétaire intime, puis secrétaire d'État, charge dont il donna sa démission en 1761, pour se retirer à Halle, où il professa la jurisprudence, et où il mourut le 13 octobre 1777. Tous ses ouvrages sont en allemand. Les principaux sont : *Essai d'une histoire de l'érudition,* Gotha, 1764, in-4° ; *Histoire de la maison et de la principauté d'Anhalt,* 1780, in-8° ; *Histoire d'Espagne* de Ferreras, continué jusqu'à nos jours, Halle, 1762-1772.

BERTRAM (Chrétien-Auguste), conseiller de guerre et des domaines de Prusse, naquit à Berlin le 17 juillet 1751. Dès son plus jeune âge Bertram avait montré beaucoup de goût pour les lettres. En 1789, ses occupations à la direction des finances et à celle du théâtre de Berlin l'obligèrent de cesser ses travaux littéraires. En 1790 l'électeur de Bavière, Charles-Théodore, l'éleva à la dignité de baron. En 1806, la direction générale des finances et des domaines ayant été transférée dans la vieille Prusse, il y accompagna son chef, le ministre Schroetter, et fut mis à la retraite en 1813 par suite d'une nouvelle organisation. Alors il s'occupa de réunir une collection de portraits de personnages historiques dont il fit la biograph et il continua de cultiver les sciences. Il mourut le 18 septembre 1830. Parmi les nombreux ouvrages qu'il a publiés, on cite : *Almanach des muses allemandes,* Francfort et Leipzig, 1773 ; *Feuille littéraire,* de 1776 à 1777 ; *Bibliothèque générale pour les artistes dramatiques,* Francfort et Leipzig, 1776-1777 ; *Gazette des théâtres, de* 1778 à 1784 ; *Projet d'amélioration du théâtre allemand,* 1780 ; *Biographie des artistes et des savants de l'Allemagne,* Berlin, 1780 ; *Annales du théâtre,* Berlin, 1788-1797.

BERTRAM (Auguste-Guillaume), médecin allemand, naquit le 18 août 1752, dans la Vieille-Marche, où son père exerçait l'art de guérir. En 1776, il alla parcourir les montagnes des Géants, dans la Bohême. L'année suivante, il se rendit à Gœttingue, puis revint à Halle où le bonnet de docteur lui fut donné en 1781, après neuf années d'études. Il finit par devenir un médecin très-répandu, fut nommé en 1787 professeur à l'université, et mourut l'année suivante, le 25 mars. On n'a de lui qu'un seul opuscule, intitulé : *Dissertatio de spasmo, ab examinatione conjecturas sistens,* Halle, 1781, in-8°.

BERTRAND (Prudent), moine de l'abbaye de Charoux dans le Poitou, vivait vers la fin du 9e siècle. Il est auteur d'un poëme latin sur la musique, manuscrit, dans la bibliothèque de Paris, n° 3976.

BERTRAND (Pierre), cardinal, né vers 1280 à Annonay, professa d'abord avec réputation le droit civil et canonique, entra ensuite dans les ordres, et fut successivement chancelier de la reine Jeanne de Bourgogne, évêque de Nevers et d'Autun et cardinal. Il eut une grande influence sur les décisions de l'assemblée convoquée à Vincennes, en 1329, par Philippe de Valois, pour régler l'exercice de l'autorité ecclésiastique. C'est la première fois qu'il était question des deux pouvoirs. Les prélats promirent une réformation et n'en firent rien. Le zèle que Bertrand avait montré pour les intérêts du clergé fut récompensé par le chapeau de cardinal qu'il reçut en 1331. Il mourut le 24 juin 1349 à Avignon, avec la réputation d'un savant canoniste. On lui dut la fondation à Paris d'un collége qui porta quelques temps le nom de *Cardinal-Bertrand*. La *Relation* de la conférence de Vincennes, ou plutôt le plaidoyer qu'y prononça Bertrand en faveur du clergé, a été imprimé pour la première fois avec exactitude en 1731, par Brunet, dans son *Recueil* des libertés gallicanes. On lui doit aussi : *Tractatus de jurisdictionum origine*, etc., Paris, 1551, in-8°.

BERTRAND (Antoine de), musicien, né à Fonteges en Auvergne, dans la première moitié du 16e siècle. On a de lui : *Les Sonnets, ou Amours de Ronsard*, à 4 voix, Paris, 1576, 1578.

BERTRAND (Étienne), jurisconsulte, né en Dauphiné au 16e siècle, a laissé un *Recueil de conseils*, imprimé en 1552, 6 vol. in-fol., avec des notes du célèbre Dumoulin.

BERTRAND (François), avocat d'Orléans, au seizième siècle, a laissé un livre d'*Églogues* et de *Mélanges*, Orléans, 1599, in-8°; *Priam*, tragédie, ibid., 1611.

BERTRAND (Philippe), sculpteur, né à Paris en 1664, travailla pour les églises et les maisons royales, fut reçu à l'Académie sur un groupe en bronze de l'*Enlèvement d'Hélène*, et mourut en 1724. On voit encore deux bas-reliefs de cet artiste, *la Force* et *la Justice*, dans le chœur de Notre-Dame.

BERTRAND (Alexandre), né à Paris au milieu du 17e siècle, mort en 1740, fut un mécanicien habile. En 1690, il dirigeait à la foire St.-Germain un théâtre de marionnettes. Il imagina de faire représenter dans sa loge, par de petits enfants, une comédie. Les comédiens français obtinrent la démolition du théâtre de Bertrand, qui s'en tint alors aux danseurs de corde et aux marionnettes. En 1697, lors de l'expulsion des comédiens italiens, Bertrand et les autres entrepreneurs de jeux forains crurent pouvoir s'emparer de leur répertoire. Sur de nouvelles plaintes des comédiens français, il fut interdit aux acteurs forains de donner aucune *comédie par dialogue*. Ceux-ci eurent recours aux scènes en monologue. Les comédiens français se plaignirent de nouveau. Les poursuites continuaient, et, pendant ce temps, les acteurs parodiaient dans leurs pantomimes non-seulement les pièces du Théâtre-Français, mais les acteurs français eux-mêmes, qu'ils désignaient sous le nom de *Romains*, et dont ils imitaient le geste et le débit, en prononçant d'un ton tragique des mots sans aucun sens, mais qui se mesuraient comme des vers alexandrins. En 1710, on imagina les écriteaux. Il paraît qu'en 1712 Bertrand se retira de ses entreprises, et les céda à Bienfait son gendre.

BERTRAND (Jean-Baptiste), médecin, né à Martigue le 12 juillet 1670, déploya un grand zèle dans la peste de Marseille en 1720, fut atteint lui-même de ce fléau auquel il eut le bonheur d'échapper, en publia la *Relation*, 1721, in-12, obtint une pension pour son dévouement, et mourut le 10 septembre 1752. Outre quelques *lettres* sur le mouvement des muscles et sur la trituration, dans le *Journal de Trévoux*, on a de lui : *Dissertations sur l'art maritime*, 1724, in-4°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits.

BERTRAND (Thomas-Bernard), médecin, né à Paris le 22 octobre 1682, et mort le 19 avril 1751, a composé plusieurs *Thèses* estimées; une *Pharmacie*, une *Chimie*, et plusieurs *Vies* d'hommes illustres. — Nicolas, son fils, né à Paris en 1715, mort en 1780, est auteur d'*Éléments de physiologie*, Paris, 1756, in-12; et d'*Éléments d'ornithologie*, Neufchâtel, 1770.

BERTRAND (François-Séraphique), avocat, né à Nantes le 30 octobre 1702, quitta le barreau pour cultiver les lettres, et mourut le 15 juillet 1752. On a de lui des *Poésies diverses*, 1749, in-16. Il est l'éditeur des *Ruris deliciæ*, 1736, in-12.

BERTRAND (Jean), agronome, naquit en 1708 à Orbe. Après avoir achevé ses études dans les académies de Lausanne et de Genève, il se rendit en Hollande pour y perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Il n'avait que vingt ans lorsqu'il soumit sa traduction des *Nouveaux sermons* de Tillotson au jugement de Barbeyrac. Pendant son séjour en Hollande, Bertrand publia successivement diverses traductions de l'anglais. On lui doit celle de *Léonidas*, poëme de Glover, la Haye, 1739, in-12; de *l'Amitié après la mort*, ou *Lettres des morts aux vivants*, par mistriss Rowe, Amsterdam, 1740, 2 vol. in-12; et enfin du *Voyage de Kolb au cap de Bonne-Espérance*, ibid., 1741, 3 vol. in-12. A son retour dans sa patrie, il fut attaché d'abord à l'église de Grandson, et quelque temps après nommé pasteur d'Orbe. Dès lors il consacra tous ses loisirs à l'agronomie; Bertrand mourut le 28 décembre 1777, dans sa 69e année. Outre les traductions dont on a déjà parlé, on lui attribue encore celle des *Nouveaux sermons* de Doddrige, Genève, 1769, et celle de la *Théologie astronomique*, de Derham, ibid., 1760. On lui doit une édition, considérablement augmentée, de la *Théorie et pratique du jardinage*, in-4°. Enfin on a de lui : *Traité de l'irrigation des prés*, Avignon et Lyon, 1764; Paris, 1801, in-8°; traduit en allemand, Nuremberg, 1765; *Essai sur l'esprit de la législation favorable à l'agriculture*, etc., Berne, 1766, in-8°; *Éléments d'agriculture fondés sur les faits, à l'usage des gens de la campagne*, ibid., 1775, in-8°; traduit en allemand, ibid., 1785; l'*Encyclopédie économique*, Yverdun, 1770-71, 16 vol. in-8°.

BERTRAND (Élie), naturaliste distingué, frère du précédent, né à Orba en Suisse, en 1712, remplit les fonctions du pastorat dans un village, puis à Berne, fut revêtu du titre de conseiller privé du roi de Pologne, admis dans les Académies de Berlin, Stockholm, Florence, etc., et mourut vers 1790, dans un âge très-avancé, laissant un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on citera : *Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse, et principalement du pays de Vaud*, Genève,

1758, in-8°; *Recueil de divers traités sur l'histoire naturelle de la terre et des fossiles,* Avignon, 1766, in-8°; *Dictionnaire universel des fossiles propres et des fossiles accidentels,* la Haye, 1763, 2 vol. in-8°.

BERTRAND (Philippe), géologue et ingénieur, né vers 1730 près de Sens au château de la commanderie de Launay, fut admis jeune dans le corps du génie civil et employé successivement dans l'Auvergne, les Alpes et les Pyrénées; en 1769 il fut nommé ingénieur en chef de la Franche-Comté. Il présenta un plan de canalisation du Doubs à la Saône, dont la première idée appartenait à Lachiche, et, malgré les réclamations de ce dernier, fut chargé de la direction des travaux de ce canal. Nommé en 1787 inspecteur général des ponts et chaussées, il profita de sa position pour proposer la jonction du Rhône au Rhin, déjà proposée par Lachiche en 1765, et fut encore chargé de cette entreprise qu'il n'eut pas la satisfaction de voir exécuter. Il mourut à Paris en 1811. On a de lui : *Projet d'un canal de navigation pour joindre le Doubs à la Saône,* 1777; *Lettre à M. de Buffon,* ou *critique et nouvel essai sur la théorie générale de la terre,* 1780; *Mémoire sur le projet de jonction du Rhône au Rhin,* 1790; *Nouveaux principes de géologie,* 1798, in-8°, 2e édition, 1804, in-8°.

BERTRAND (Louis), géomètre distingué, naquit à Genève le 3 octobre 1731. A 21 ans il se présenta pour disputer la chaire que la retraite de Jallabert laissait vacante; Trembley, l'un de ses concurrents, lui fut préféré. Peu de temps après, il se rendit à Berlin, attiré par la réputation d'Euler. Ce grand homme l'admit au nombre de ses élèves, et bientôt s'en fit un ami. L'Académie de Berlin s'associa Bertrand en 1754. En quittant Berlin, Bertrand visita la Hollande, l'Angleterre, et revint à Genève. En 1761, il se mit de nouveau sur les rangs pour la chaire devenue vacante, l'obtint et la remplit avec succès pendant plus de trente ans. Lors de la révolution de Genève, il se démit de sa chaire, et se retira dans une vallée paisible de la Suisse. Il revint à Genève en 1799, et consacra ses dernières années à perfectionner ses *Éléments de géométrie,* ouvrage devenu classique à Genève. Bertrand mourut le 15 mai 1812, âgé de 81 ans. Outre plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie de Berlin, on a de lui : *De l'instruction publique,* Genève, 1774, in-12; *Développements nouveaux de la partie élémentaire des mathématiques, prise dans toute son étendue,* ibid., 1778, 2 vol. in-4°; *Renouvellements périodiques des continents terrestres,* Hambourg, 1799; deuxième édition, Genève, 1803, in-8°; *Éléments de géométrie,* Genève, 1812, in-4°.

BERTRAND (Jean-Élie), parent du précédent, naquit à Neufchâtel en 1737. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut appelé à Berne pour y remplir les fonctions de premier pasteur de l'Église française. Nommé professeur de belles-lettres à l'académie de Neufchâtel et l'un des fondateurs de la société typographique établie dans cette ville, en 1770, il se chargea de surveiller l'impression des ouvrages. On lui doit en particulier la nouvelle édition des *Descriptions des arts et métiers,* Neufchâtel, 1771-83, in-4°, 19 vol. Bertrand mourut à Neufchâtel le 26 février 1779. Il était membre de l'Académie des sciences de Munich et de la Société des curieux de la nature de Berlin. On lui doit une édition d'Eutrope (*Breviarium hist. romanæ*), corrigée sur les manuscrits de la bibliothèque de Berne, 1762 ou 1768, in-8°, et une édition du *Voyage* de Lalande *en Italie,* Yverdun, 1769. On connaît encore de Bertrand : *Sermons sur différents textes de l'Écriture sainte,* Neufchâtel, 1773 et 1779, in-8°; *Morale évangélique,* ou *Discours sur le sermon de N. S. J. C. sur la montagne,* ibid.; *Sermons pour les fêtes de l'Église chrétienne,* Yverdun, 1776, 2 vol. in-8°, etc.

BERTRAND (l'abbé), astronome, né vers 1755 à Autun, se distingua de bonne heure par ses dispositions pour les sciences et les lettres. L'évêque d'Autun l'envoya continuer ses études à Paris, où il fut reçu bachelier en théologie. Après qu'il eut embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé vicaire à Braux, près de Semur, dans l'Auxois. Son goût pour l'astronomie lui avait attiré déjà plusieurs réprimandes de la part de son curé, lorsque, en 1782, l'abbé Fabaret, grand chantre de la Sainte-Chapelle de Dijon, le fit venir dans cette ville et mit à sa disposition l'observatoire qu'il avait récemment établi dans la tour du logis du roi. Sur la recommandation de son protecteur, l'abbé Bertrand fut pourvu de la chaire de physique au collége de Dijon. Admis à l'Académie de Dijon, il seconda Guyton de Morveau dans ses travaux aérostatiques; et il l'accompagna le 25 avril 1784 dans son voyage aérien, le cinquième dans l'histoire de cette science alors nouvelle. Dès 1786 il avait déterminé la position des principales villes de Bourgogne : il réduisit les étoiles du catalogue de Mayer, et commença le calcul de leurs longitudes. A sa sollicitation, Lalande le fit comprendre comme astronome au nombre des savants qui devaient accompagner d'Entrecasteaux dans son voyage à la recherche de la Pérouse. Arrivé au cap de Bonne-Espérance le 17 janvier 1792, il donna sa démission à raison du mauvais état de sa santé, et fut remplacé par M. de Rossel. Malgré sa faiblesse, il gravit au sommet de la montagne de la Table pour en mesurer la hauteur et faire des observations météorologiques; mais en descendant il tomba de rocher en rocher de plus de cinquante pieds de hauteur. Aucune de ses blessures ne se trouva dangereuse; mais son mal empira, et il mourut dans le mois d'avril 1792. Les recueils de l'Académie de Dijon, 1784-90, contiennent de Bertrand des *Mémoires,* des *Rapports,* des observations physiques et astronomiques, des *Considérations sur les étoiles fixes,* et l'*Éloge* de Guéneau de Montbeillard. Il a publié séparément : *Table astronomique à l'usage de l'observatoire de Dijon,* 1786, in-8°.

BERTRAND (Charles-Ambroise), connu sous le nom de *Bertrand de la Hodiesnière,* né à la Corneille (département de l'Orne), était procureur du roi près le bailliage de Falaise lorsque la révolution éclata. Il y prit une part très-active, et fut, en 1792, nommé, par le département de l'Orne, député à la Convention nationale. Il y vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis à l'exécution. Il fut ensuite l'un des membres de la commission des Douze, et donna sa démission quelques jours avant la révolution du 31 mai. Cette démarche le rendit suspect au parti vainqueur, et Bourdon de l'Oise fit décréter son arrestation dans la séance du 2 juin; mais, Saint-Just lui-même ayant pris sa défense, il fut rendu à la liberté, compris dans le tiers des députés que le sort exclut du corps législatif après la fin de la

session en 1795; se retira dans le département du Calvados, dont il devint un des administrateurs, et qui le nomma en 1798 député au conseil des Cinq-Cents, où on le désigna sous le nom de Bertrand du Calvados. Après le 18 brumaire, il fut exclu du corps législatif et vécut dans l'obscurité, jusqu'à ce que la loi du 12 janvier 1816, contre les conventionnels régicides, l'obligea de sortir de France. Il se rendit alors à Bruxelles; mais il revint bientôt dans sa patrie, par une exception ministérielle, et il mourut à la Corneille en 1819.

BERTRAND (Antoine-Marie), négociant à Lyon, à l'époque où Chalier et son parti dominaient, se montra l'un de ses plus ardents sectaires, et fut nommé maire en février 1793. Après la mort de Chalier, Bertrand vint à Paris, fut membre du club des Cordeliers, figura dans l'affaire de Babeuf et dans l'attaque du camp de Grenelle. Arrêté par suite de cette dernière affaire, il fut condamné à mort par une commission militaire, et exécuté le 9 octobre 1796.

BERTRAND (Jean-Baptiste), né à Cernay-lès-Reims, en Champagne, le 8 septembre 1764, entra dans la congrégation de l'Oratoire. Lorsque la révolution éclata, il vint à Paris, où il fut employé assez longtemps à la bibliothèque du Louvre, puis correcteur d'épreuves dans plusieurs imprimeries. Professeur à l'école centrale de Limoges, il fut nommé en 1803, au lycée de Rennes, où il exerçait en même temps la profession de libraire. Membre de la Société académique de cette ville, il y lut plusieurs dissertations grammaticales. Au bout de quelques années, il vendit son fonds et quitta Rennes. Revenu à Paris il donna ses soins à un grand nombre d'éditions et se retira ensuite à Ste-Périne de Chaillot, où il est mort le 11 octobre 1830. On a de lui : *Il y a des cas dans toutes les langues, et c'est une erreur de croire qu'il n'y en a point dans les noms français,* 1797, in-8°; *Raison de la syntaxe des participes dans la langue française,* 1809, in-8° de 35 p.

BERTRAND D'ALAMANON, troubadour et poëte provençal, mort en 1295, fit, selon Nostradamus, des vers satiriques et des sirventes contre les souverains de son temps, et composa un poëme intitulé : *les Guerres intestines.* Raynouard a publié 3 *sirventes* de ce poëte dans le *Choix de poésies,* IV, 218-24.

BERTRAND DE BORN. *Voyez* **BORN.**

BERTRAND DE GORDON, troubadour du treizième siècle, d'une famille du Quercy, est connu par un *tenson* ou dialogue entre un jongleur et un grand seigneur, dans le genre de la scène de Vadius et Trissotin de Molière.

BERTRAND DE MOLLEVILLE (Antoine-François, marquis de), né à Toulouse en 1744, fut d'abord, par la protection du chancelier Maupéou, intendant de la Bretagne; chargé, en 1778, de dissoudre le parlement de Rennes, il faillit perdre la vie dans l'accomplissement de cette mission. Sa nomination au ministère de la marine, en 1791, fut accueillie avec défaveur par l'opinion et par l'assemblée législative. Bertrand de Molleville était homme de bien, mais attaché aux idées anciennes, et craignant les innovations. Il fut obligé de donner sa démission, mais Louis XVI lui conserva sa confiance et le chargea de la direction d'une police secrète destinée à surveiller les jacobins, et à procurer à la cour quelque influence sur la garde nationale parisienne. Dénoncé à la tribune comme auteur d'un complot contre-révolutionnaire, il parvint à se soustraire à la condamnation prononcée contre lui, et alla débarquer en Angleterre où il resta jusqu'en 1814. Il s'y occupa de travaux littéraires jusqu'à ce qu'il rentra en France, où il vécut dans la retraite. Il mourut à Paris le 19 octobre 1818. On a de lui : *Lettre à l'auteur de l'Éloge du chancelier de l'Hôpital,* (Cordorcet), Paris, 1778, in-8°; *Lettre au président de la Convention nationale* (sur le procès du roi), 1792, in-8°; *Histoire de la révolution de France,* Paris, 1800-03, 14 vol. in-8°; *Réfutation du libelle contre la mémoire du roi Louis XVI, publié par Mlle Helena Williams; Costumes des États héréditaires de la maison d'Autriche,* etc., 1804, in-fol.; *Mémoires particuliers pour servir à l'histoire de la fin du règne de Louis XVI,* Paris, 1816, 2 vol. in-8°; *Histoire d'Angleterre, depuis la première invasion des Romains jusqu'à la paix de* 1763, *avec tables généalogiques et politiques,* Paris, 1815, 6 vol. in-8°.

BERTRAND DE RANS. *Voyez* **RANS.**

BERTRAND, ou **BERTRANDI** (Jean), d'une des plus anciennes maisons de Toulouse, capitoul en 1519, second président du parlement en 1533, premier président en 1536. François Ier, à la sollicitation d'Anne de Montmorency, le nomma, en 1538, troisième président du parlement de Paris, et, en 1550, premier président. Diane de Poitiers, lors de la disgrâce du chancelier Olivier, lui fit, le 22 mai 1551, donner la commission de garde des sceaux, charge qu'il exerça jusqu'à la mort de Henri II, arrivée le 10 juillet 1559. Bertrand, devenu veuf, avait embrassé l'état ecclésiastique. D'abord évêque de Comminges, il fut fait archevêque de Sens en 1555, et cardinal en 1559. Il se trouva à Rome à l'élection du pape Pie IV, à la fin de 1559, et mourut à Venise en revenant en France, le 4 décembre 1560, à 90 ans.

BERTRAND (Jean), sieur de Catourze, neveu du précédent, fut aussi premier président au parlement de Toulouse, et mourut le 1er novembre 1594. — François Bertrand, son fils, a écrit sa Vie à la tête de son livre, intitulé : *De vitis jurisperitorum,* Toulouse, 1617; Leyde, 1675.

BERTRAND (Nicolas), de la même famille, avocat au parlement de Toulouse, et professeur en droit en 1527, a laissé : *De Tholosanorum gestis,* Toulouse, 1515, in-fol., traduit en français, Toulouse, 1517, in-4°.

BERTRANDI (Jean-Ambroise-Marie), célèbre anatomiste, né à Turin le 18 octobre 1723, se destinait à la prêtrise; mais un chirurgien de sa connaisssance l'en dissuada et lui fit étudier la médecine; il n'avait que 22 ans lorsqu'il lut une excellente dissertation sur l'ophtalmographie. En 1747, il fut associé au collége de chirurgie, et la même année il publia une dissertation sur le foie. Nommé membre de l'Académie de médecine de Paris en 1754, il se rendit à Londres, et, à son retour à Turin, le roi fonda pour lui une nouvelle chaire de chirurgie, et fit bâtir un amphithéâtre dans l'hôpital. Bertrandi fut aussi professeur de chirurgie et premier chirurgien du roi. Il mourut en 1765. Son principal ouvrage est : *Trattato delle operazione di chirurgia,* 2 vol. in-8°. Tous ses ouvrages ont été publiés en 13 vol. in-8°.

BERTRANS CLERC, ainsi surnommé à cause de sa profession, composa à Bar-sur-Aube, au 13e siècle,

le roman de *Gérard de Viane* ou *de Vienne,* dont M. Em. Bekker a donné un extrait de 4,060 vers.

BERTRATIUS ou **BERTRUCCIUS** (Nicolas), médecin de Bologne dans le 14e siècle, est auteur des ouvrages suivants : *Collectorium artis medicæ*, Lyon 1509, et Cologne 1537 ; *In medicinam practicam introductio,* Strasbourg, 1533 ; *Methodus cognoscendorum morborum,* Mayence, 1534, in-4°.

BERTUCCIO (François), minime sicilien au 16e siècle ; on a de lui un *Traité sur les êtres surnaturels et la conception.*

BERTUCH (Frédéric-Justin), littérateur allemand, né à Weimar le 30 septembre 1747, étudia la théologie, puis la jurisprudence et les sciences naturelles. Nommé précepteur des enfants du baron Bachof d'Echt, ancien ambassadeur de Danemark à Madrid, Bertuch conçut un goût très-vif pour la littérature espagnole, traduisit l'*Histoire de Fra Gerundio de Campazas,* le *Don Quichotte*, et divers ouvrages dramatiques pour le théâtre du château de Weimar. En 1779, Bertuch devint secrétaire intime du grand-duc, et six ans plus tard il fut nommé conseiller de légation. Il forma en 1784 le plan de la *Gazette littéraire universelle d'Iéna,* qui fut d'abord rédigée par Wieland et Schutz de Halle ; ce journal fut imité ensuite à Vienne, à Leipzig, à Munich, etc. Il donna naissance aux nombreuses feuilles littéraires de l'Allemagne. Bertuch fut encore le créateur du *Journal des Modes,* en 1786, du *Journal pomologique,* du *Magasin d'horticulture,* des *Éphémérides géographiques,* des *Archives pour l'Ethnographie et la linguistique;* de *Londres et Paris;* de la *Bibliothèque des francs-maçons;* de la *Némésis;* de la *Gazette d'opposition de Weimar.* Vers 1797, il imagina de faire graver des cartes chorographiques qu'il put vendre à très-bas prix, et publia dans le cours de trois années plusieurs ouvrages remarquables. Il fonda près de Weimar une pépinière où venaient s'instruire les élèves du séminaire normal, et mourut le 3 avril 1822.

BERTUCH (Jean-George), docteur en droit à Kiel, né le 19 janvier 1668, à Helmershausen en Franconie, soutint une thèse sur l'opéra, imprimée à Kiel en 1693. Bertuch prit du service comme auditeur et quartier-maître dans l'armée danoise, et, après 45 ans de service, obtint le grade de général-major de cavalerie. Il vivait encore en 1739.

BERTUCH (Charles-Volkmar), un des plus habiles organistes de l'Allemagne, né à Erfurt vers 1730, mort à Berlin en 1790, fut élève d'Adlung, et jouait admirablement les compositions pour l'orgue de Jean-Sébastien Bach dont il avait les traditions.

BÉRULLE (Pierre de), cardinal, naquit le 4 février 1575, au château de Sérilly, dans les environs de Troyes. A l'âge de 18 ans il composa un traité de *l'Abnégation intérieure.* Avant d'être prêtre et après qu'il le fut devenu, il s'appliqua fortement à la conversion des hérétiques ; il entra souvent en controverse avec eux, et servit de second au cardinal Duperron, dans la conférence de Fontainebleau. Le crédit qu'avaient en cour les Séguier, ses oncles maternels, pouvait le faire aspirer aux grandes prélatures ; mais il y renonça par esprit d'humilité et de désintéressement, refusa plusieurs évêchés, et n'accepta, sur la fin de sa vie, que deux abbayes, dont les revenus furent jugés nécessaires pour soutenir les dépenses qu'occasionna sa dignité de cardinal. L'établissement des carmélites en France, qui fut son ouvrage, lui coûta de longs et pénibles embarras, d'abord de la part des carmes espagnols, qui mirent les plus grands obstacles au départ de la colonie que Bérulle était allé chercher en Espagne ; puis de celle des carmes français, qui, jaloux de le voir chargé de la direction générale de ces religieuses, tentèrent toutes sortes de moyens pour s'en emparer. La fondation de la congrégation de l'Oratoire lui suscita des contradictions plus sérieuses encore. Il prit pour modèle la congrégation de l'Oratoire d'Italie, nouvellement érigée par saint Philippe de Néri. Paul V l'approuva par une bulle de 1613 ; Louis XIII et la reine mère la prirent sous leur protection, et elle se répandit en peu de temps dans un grand nombre de diocèses, pour y occuper des collèges ou des séminaires. Jusqu'alors les jésuites lui avaient donné toute leur confiance ; mais quand ils le virent ériger une congrégation destinée à remplir les mêmes fonctions qu'eux, dès lors commença cette guerre interminable qui s'est prolongée au delà de l'existence des deux sociétés rivales. Les soins que Bérulle donnait aux affaires de l'Église ne l'empêchèrent pas de se livrer avec succès à celles de l'État. Il parvint à réconcilier Louis XIII avec la reine mère, malgré l'astuce du Florentin Ruccelaï, les intrigues de Richelieu, et le crédit de Luynes, qui entretenaient la désunion dans la famille royale ; il prévint par là une guerre civile près d'éclater. La paix de Mouçon, entre la France et l'Espagne, lui coûta deux ans de négociations. Chargé d'aller négocier à Rome la dispense pour le mariage d'Henriette de France avec le prince de Galles, il eut à combattre les difficultés qui naissaient de la différence de religion, et les intrigues des Espagnols qui venaient d'échouer dans le projet de donner une infante pour épouse à l'héritier de la couronne d'Angleterre. Deux mois lui suffirent pour faire expédier la dispense pure et simple. Il suivit la princesse en Angleterre, en qualité de son confesseur, et dressa l'avis que la reine mère fit à sa fille au moment de son départ. Tant de services rendus à l'État valurent, en 1627, à Bérulle, le chapeau de cardinal, qu'Urbain VIII lui conféra à la prière du roi et de la reine mère. Cette faveur lui fit des jaloux dans l'épiscopat. Elle ne changea rien à sa manière de vivre ; il continua à porter des habits de laine, à coucher sur la dure, et se borna à très-peu de domestiques. Le cardinal de Richelieu avait toujours eu une secrète jalousie contre le cardinal de Bérulle. Cette jalousie se changea en une haine déclarée, lorsque le cardinal de Bérulle fut créé ministre d'État sous Marie de Médicis, régente du royaume, pendant l'absence de Louis XIII, et son principal ministre, partis pour la guerre d'Italie ; il lui sut mauvais gré d'avoir réconcilié Gaston d'Orléans avec sa mère ; il le rendit responsable de l'évasion de ce prince ; ses intrigues l'obligèrent enfin à se retirer de la cour et à consacrer à des exercices de piété les derniers moments de sa carrière. Bérulle tomba en défaillance pendant qu'il célébrait la messe, au moment où il prononçait les paroles de l'oblation, et il expira entre les bras de ses disciples, le 2 octobre 1629. Richelieu fut soupçonné de l'avoir fait empoisonner. Ses *OEuvres* de controverse et de spiritualité ont été publiées par les PP. Bourgoin et Gibieuf, 1644, in-fol. Son meil-

leur ouvrage est le *Discours de l'état et des grandeurs de J. C.,* Paris, 1623, in-8°. Sa *Vie* a été écrite par Habert de Cérisy, Paris, 1646, in-4°, et par Caraccioli, 1754, in-12. Tabaraud en a publié une nouvelle qui est bien supérieure aux précédentes, 1817, 2 vol. in-8°.

BÉRURIA, femme juive du 2e siècle de l'ère chrétienne, est le sujet d'une thèse soutenue en 1714 à l'Académie d'Altdorf : *De Beruriâ Judæorum doctissimâ fœminâ præside* G. G. Y. Zeltner, in-4°.

BERVIC (JEAN-GUILLAUME BALVAY), célèbre graveur en taille-douce, né à Paris le 23 mai 1756, mort le 23 mars 1822. Ses véritables prénoms étaient Charles-Clément, mais une erreur de copie aux registres de l'état civil lui ayant donné ceux de *Jean-Guillaume,* il les conserva pour éviter les difficultés qu'il aurait éprouvées pour opérer le changement. Bervic fut élève de George Wille, fut reçu à l'Académie de peinture en 1784, et passa à l'Institut dans la section de gravure. On a de lui *le Repos, la Demande accordée, le Portrait de Louis XVI, saint Jean dans le Désert* d'après Raphaël, *l'Éducation d'Achille, l'Enlèvement de Déjanire, Laocoon,* etc.

BERVILLE. *Voyez* **GUYARD.**

BERWICK (JACQUES-FITZ-JAMES, duc DE), était fils naturel du duc d'York, depuis Jacques II, et d'Arabelle Churchill, sœur du duc de Marlborough. Il naquit le 21 août 1670, et porta d'abord le nom de *Fitz-James.* Envoyé en France dès l'âge de sept ans, il fut élevé à Juilly, puis au collége du Plessis, et ensuite à celui de la Flèche. Le duc d'York ayant succédé à son frère Charles II, en 1685, Berwick alla cette même année apprendre l'art de la guerre sous le célèbre Charles, duc de Lorraine, général de Léopold Ier, et il fit ses premières armes en Hongrie. Il se trouva au siége de Bude, à la bataille de Mohatz. Vers 1697, le roi Jacques créa son fils duc de Berwick. La révolution d'Angleterre arriva peu de temps après; Berwick suivit son père dans l'expédition d'Irlande : il y fut blessé assez grièvement dans un combat, en 1689, et il était à la bataille de la Boyne. En 1692, le duc de Berwick accompagna son père sur les côtes de Normandie. Il vit, comme lui, du rivage, Tourville battu, et quarante-quatre vaisseaux aux prises avec les flottes combinées d'Angleterre et de Hollande, et toutes les espérances de Jacques II ruinées par le désastre de la Hogue. Il alla ensuite servir en Flandre, sous le maréchal de Luxembourg, et se trouva à la journée de Steinkerque et à celle de Neerwinden, où il fut fait prisonnier. En 1702 et 1703, le duc de Berwick servit sous le duc de Bourgogne, et ensuite sous le maréchal de Villeroi : il se fit alors naturaliser Français. En 1704, il alla commander en Espagne, et en 1705, en Languedoc, contre les Camisards. Bassville, intendant de cette province, et lui, faillirent être pris par les rebelles, dans la ville de Nîmes; mille conjurés avait gardé le secret; un seul trahit et découvrit le complot quelques heures avant son exécution. Berwick fit périr dans les supplices presque tous ceux qui étaient soupçonnés d'y avoir trempé. Devenu maréchal de France en 1706, il fut renvoyé en Espagne pour rétablir les affaires qui paraissaient désespérées. L'année suivante, il gagna la bataille d'Almanza, qui rendit le royaume de Valence à Philippe V. En 1708, le vainqueur d'Almanza se trouva, dans l'espace de quatre mois, tour à tour à la tête des armées du roi de France en Espagne, en Flandre, sur le Rhin, sur la Moselle, jusqu'à ce qu'il fût appelé en Dauphiné. Il couvrit cette province dans les années 1709, 1710, 1711 et 1712. En 1713, il retourna commander en Catalogne; il assiégea et prit Barcelone. En 1716, il fut nommé commandant en Guienne; et en 1718 et 1719, il dut servir contre le même Philippe V, qu'il avait si glorieusement secouru. Un long intervalle de tranquillité succéda à cette guerre de famille; celle de 1743 vint tirer Berwick de l'inaction. Il conseilla le siége de Philipsbourg, où il fut tué d'un coup de canon le 12 juin 1734. Lord Bolingbroke appelle le maréchal de Berwick le *meilleur grand homme* qui ait jamais existé. En 1699, il épousa en secondes noces une Bulkeley, dont il eut le premier maréchal de Fitz-James. En 1700, le roi de France érigea la terre de Warthi, près de Clermont en Beauvoisis, en duché-pairie, pour le maréchal de Berwick et ses héritiers mâles du second lit. Le nom de *Warthi* fut changé en celui de *Fitz-James.* Margon a donné, en 1737, des *Mémoires* informes *du maréchal de Berwick,* 2 vol. in-12. Le duc de Fitz-James, petit-fils du maréchal, a publié, en 1778, 2 vol. in-12, les véritables *Mémoires de Berwick,* revus par l'abbé Hook.

BERWICK (FRANÇOIS DE FITZ-JAMES), fils du précédent, né en 1709 et mort en 1764, fut abbé de Saint-Victor et évêque de Soissons en 1739. On a publié ses *OEuvres posthumes,* 1769-70, 3 vol. in-12, avec sa *Vie.*

BÉRYLLE, évêque de Bostres en Arabie, vers l'an 240, soutint que J. C. n'avait été dieu qu'en naissant de la Vierge. Mais Origène le réfuta, et, convaincu par ses raisons, il se rétracta.

BERZE OU **BERSIL** (HUGUES DE), poëte français du 13e siècle, était seigneur de Berze-le-Châtel, bailliage de Mâcon. Il parle comme témoin oculaire de la chute de l'empire grec et de la fin déplorable des Comnènes. Il nous apprend aussi qu'il assista à la prise de Constantinople par les Latins, en 1204. Cette expédition terminée, Hugues revint en France; et ce fut alors qu'il composa le poëme qu'à l'exemple de Guyot il intitula *Bible*, et qui, comme celui de son modèle, offre un tableau réel des désordres du siècle. Ce poëme est écrit en vers de huit syllabes, et en contient 838. Méon a publié *la Bible au seignor de Berze,* à la suite de celle de Guyot de Provins, dans son édition des *Fabliaux,* connus sous le nom de Barbazan, qui en fut le premier éditeur.

BERZEWICZY DE **BERZEWICZ** ET **KAKAS LOMNITER** (GRÉGOIRE DE) naquit le 15 juin 1763, à Kakas-Lomnitz ou grand Lomnitz, comitat de Lips, en Croatie. Il s'appliqua aux sciences politiques, à la jurisprudence, et il obtint en 1785 le diplôme d'avocat. L'année suivante il alla passer six mois à l'université de Gœttingue pour s'y perfectionner dans ses études, et voyagea ensuite dans les pays étrangers, en Angleterre, en France, et dans divers États de l'Allemagne. Revenu à Vienne, en 1787, Berzewiczy fut nommé pratiquant (employé subalterne), et ensuite commis près de l'administration supérieure gouvernant la Hongrie. Fatigué de vaines promesses et d'interminables délais, il renonça en 1795 à la carrière administrative et se fixa dans ses domaines du comitat de Lips, où il partagea ses loisirs entre les travaux philosophiques et littéraires, et les fonc-

tions gratuites dont l'honorait la confiance de ses concitoyens. A la mort d'Émeric Horwatz, il fut nommé à l'unanimité, par la surintendance de la Theiss, inspecteur des églises et des écoles de district. Plus tard il fut assesseur de plusieurs tribunaux. Berzewiczy mourut le 22 février 1822. La plus grande partie de ses travaux se trouve éparse dans les journaux de la Hongrie ou de l'étranger. Parmi ces morceaux nous citerons les fragments de son voyage à Varsovie et à Dantzick, publié dans le *Libéral* et dans les *Annales de la littérature et de l'art* de Vienne. On lui doit : *De commercio et industria Hungariæ*, Leutschau, 1797 ; *De conditione indoleque rusticorum in Hungaria*, 1806 ; *Tableau du commerce entre l'Asie et l'Europe*, Pesth, 1808, in-8° ; Notice sur l'état *actuel de la religion évangélique en Hongrie*, Leipzig, 1822, in-8°.

BESANÇON (Étienne-Modeste), littérateur, naquit en 1730, à Lavotte, bailliage de Baume, embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé desservant de la chapelle des Fontenottes, près de Morteau, et employa ses loisirs à composer de petites pièces de vers dont il adressait des copies à ses amis. Encore simple chapelain à l'âge de 60 ans, il embrassa les principes de la révolution, mais il fut obligé peu de temps après de quitter sa cure, et de chercher un asile dans les hautes montagnes du Jura où il se tint caché pendant la terreur. En 1802, il fut nommé succursaliste à Fessevillers, arrondissement de Montbéliard. Il y mourut, le 18 mai 1816, à l'âge de 86 ans. On a de lui : *Le vieux Bourg*, poëme héroï-comique en cinq chants, 1779, in-8° ; *Blanc-Blanc*, ou le chat de mademoiselle de Cliton, poëme héroï-comique en quatre chants, 1780, in-8° ; *le Curé savoyard*, poëme en cinq chants, 1782 ; *Dictionnaire portatif de la campagne*, contenant les vrais noms de tous les instruments d'agriculture, de leurs parties, de leurs usages, etc., 1786, in-8° de 469 pag. et un Supplément de 27 pages.

BESARD (Jean-Baptiste), né à Besançon vers 1576, étudia la jurisprudence et la médecine, voyagea dans presque toutes les parties de l'Europe, exerça la médecine à Cologne, et publia *Antrum philosophicum*, etc., Augsbourg, 1617, in-4° ; *Thesaurus harmonicus*, Cologne, in-fol. ; *Arcana chimica*.

BESARD (Raimond), médecin, né à Vesoul vers la fin du 16e siècle, est auteur d'un *Discours sur la peste*, Dôle, 1630, in-8°, estimé.

BESBORODKO (Alexandre), ministre d'État russe sous les règnes de Catherine II et de Paul Ier, mort à Pétersbourg en 1799, dut son avancement à la promptitude extraordinaire avec laquelle il rédigeait les actes du cabinet. Il porta cette activité dans l'administration, et eut toute la confiance de Catherine II. Paul Ier le fit prince et le chargea en 1797 de négocier le traité conclu cette même année entre la Russie et l'Angleterre contre la France.

BESCHEFER (Louis-François-Xavier), chanoine de Châlons-sur-Marne, né en 1708, est auteur d'un *Mémoire* en forme de lettres sur le jeu d'arquebuse, 1754, in-4°.

BESCHI (Constantin-Joseph), jésuite italien, missionnaire dans le royaume de Madura, arriva à Goa en 1700, d'où il se rendit à Avour dans le district de Tritchinopoly, pour y apprendre la langue tamule, le sanscrit et le télougou, ainsi que l'indoustani et le persan. En 1736 il était *divan* ou conseiller de Tchenda-Saïb. Beschi se conformait en tout aux mœurs et aux usages des Indous. Il fonda une église sous l'invocation de la Vierge, et composa à cette occasion le poëme intitulé *Tembavani*, aussi volumineux que l'*Iliade*. En 1740, Tritchinopoly fut conquise par les Marattes et Tchenda-Saïb fait prisonnier. Beschi se réfugia à Gayalpatanam qui appartenait alors aux Hollandais ; il y mourut en 1742. On a imprimé de lui *Grammaire latine-tamule*, Tranquebar, 1736 ; Madras, 1813. Il a laissé aussi des poëmes, des dictionnaires *tamul-français, tamul-portugais, tamul-latin*, etc.

BESCHITZY (Élie), surnommé *le Byzantin*, parce qu'il passa la plus grande partie de sa vie à Constantinople, est auteur d'un ouvrage intitulé le *Manteau d'Élie*, fameux parmi les juifs Caraïtes qui le regardent comme le code et la règle de leurs croyances. Né vers 1420 à Andrinople, Élie visita la Palestine et les différentes contrées de l'Asie dont il est parlé dans la Bible ; et s'établit à Constantinople, où il devint l'oracle de ses coreligionnaires. A la prière de ses disciples, il entreprit de rassembler tous les documents qu'il avait recueillis sur les usages civils ou religieux des caraïtes ; mais il mourut en 1490, avant d'avoir pu terminer cet ouvrage qui fut achevé, en 1497, par Kaseb Aphendopol. Le *Manteau d'Élie* a été imprimé à Constantinople, sous le règne de Soliman (1531), in-folio.

BESCHITZY (Moïse), arrière-petit-fils du précédent, né vers 1554 à Constantinople. Il visita les principales synagogues de l'Orient pour recueillir des manuscrits grecs, arabes et espagnols. Il mourut en 1572, à 18 ans, regardé par ses coreligionnaires comme un prodige d'esprit et d'érudition. Le rabbin Mardochée dit que Moïse avait laissé 245 ouvrages ; mais presque tous furent détruits dans un incendie qui réduisit en cendres une partie de Constantinople. Parmi ceux qui subsistent encore, Wolf cite *la Verge de Dieu*, et *Sacrificium Paschale*.

BESCLÉEL, fils d'Uri et de Marie, sœur de Moïse, qui l'employa avec Ooliab au ciselage des métaux du tabernacle, travail dans lequel ils excellaient.

BESENVAL (Jean-Victor), mort en 1736, avait été lieutenant général et colonel des gardes suisses ; il fut envoyé extraordinairement auprès de Charles XII, et montra quelque habileté dans cette mission.

BESENVAL (Pierre-Victor, baron de), fils du précédent, lieutenant général au service de France, né à Soleure en 1722, entra à l'âge de 9 ans dans le régiment des gardes suisses, dont son père était colonel. Son nom, sa valeur, sa belle figure et son esprit, le firent parvenir assez rapidement aux premiers emplois militaires. Il était en 1789 lieutenant général, inspecteur général des Suisses et Grisons, et commandant des troupes réunies autour de Paris. Dans ce dernier poste, il ne prit que des mesures timides, ne donna que des ordres vagues, et finit par s'éloigner avec des passe-ports qu'il s'était ménagés. Arrêté dans sa fuite et traduit au tribunal du Châtelet, il fut déclaré innocent, et resta oublié dans Paris, où il mourut tranquillement le 27 juin 1794. Le vicomte de Ségur a publié les *Mémoires de Besenval*, 1805-1807, 4 vol. in-8° ;

mais cette publicité a été désavouée par la famille du baron.

BESIERS (Michel), chanoine du St.-Sépulcre à Caen, des Académies de Caen et de Cherbourg, né à St.-Malo, mort à Caen en décembre 1782, a publié : *Chronologie historique des baillis et des gouverneurs de Caen*, 1769 ; *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, 1773, etc.

BESLER (Basile), botaniste, né à Nuremberg en 1561, et mort en 1629, a publié : *Hortus Eystettensis*, Nuremberg, 1613, in-fol. C'est l'édition la plus recherchée de cet ouvrage, le plus beau qui eût paru jusqu'alors sur la botanique. Il y a des exemplaires dont les figures sont enluminées. *Fasciculus rariorum et aspectu digniorum varii gener.*, ibid., 1616, in-4° oblong. C'est un recueil de planches représentant les principaux objets de son musée.

BESLER (Michel-Robert), neveu du précédent, habile médecin, né à Nuremberg en 1607, et mort en 1661, fut quatre fois doyen du collége. On lui doit : *Admirandæ fabricæ humanæ mulieris partium delineatio*, Nuremberg, 1640, in-fol. ; *Observ. anatomico-medicæ*, ibid., 1642, in-4° ; *Gazophylacium rerum naturalium*, ibid., 1642, avec des planches. et Leipzig, 1716, in-fol. ; *Mantissa ad viretum Stirpium Eystettense*, ib., 1646-1648, etc.

BESLER (Manuel), né en Silésie le 15 décembre 1574, chantre du séminaire en 1599, recteur du collége du St.-Esprit à Breslau en 1605, mort le 19 juillet 1625, est auteur d'une grande quantité de compositions pour l'église, conservées manuscrites dans la bibliothèque Saint-Bernardin à Breslau. — BESLER (Simon), frère cadet du précédent, chantre à Strechlen et à Liegnitz, est mort en 1638.

BESLY (Jean), historien, né en 1572 à Coulonges-les-Royaux, avocat du roi à Fontenay-le-Comte, mort en 1644, s'était distingué aux états de 1614, par son opposition à la réception du concile de Trente. Ses ouvrages sont : *Histoire des comtes de Poitou et des ducs de Guienne*, Paris, 1647, in-fol. ; *Des évêques de Poitiers*, 1647, in-4°.

BESME. *Voyez* **BÊME**.

BESNARD (François-Joseph), médecin alsacien, né le 20 mai 1748, à Buschweiler, pratiqua son art à Strasbourg, fut 1er médecin de Maximilien, comte palatin, proposa en 1785 de renoncer au traitement par le mercure des maladies vénériennes. La révolution vint interrompre le cours de ses travaux. Il retourna, en 1790, dans le Palatinat, exerça d'abord la médecine à Manheim, et fut ensuite mis à la tête des hôpitaux militaires de Munich. C'est surtout à son influence et à son activité que la Bavière est redevable des bienfaits de la vaccine. Il est mort le 16 juin 1814, laissant les ouvrages suivants : *Theses ex universa medicina*, Strasbourg, 1775, in-4° ; *Organisation sanitaire des hôpitaux militaires du Palatinat* (en allemand), Munich, 1801, in-fol. ; *Contre l'emploi du mercure dans diverses maladies* (en allemand), Munich, 1808, in-8° ; *Exposé analytique de l'organe, de la nature et des effets du virus vénérien* (en allemand), Munich, 1811, in-8°.

BESNARD (Pierre-Joachim), inspecteur général des ponts et chaussées, naquit à Rennes en 1741. Après avoir fait de bonnes études, il fut admis à l'école des ponts et chaussées, de la province de Bretagne. Il fut successivement nommé sous-ingénieur, ingénieur ad interim à Vannes, puis en titre à Landerneau. Un de ses plus remarquables travaux fut le redressement de la tour de St.-Louis à Brest. On lui doit la construction de la belle église de St.-Martin de Morlaix ; plusieurs projets pour perfectionner la navigation de la Vilaine. Après la révolution de 89 il fut nommé l'un des inspecteurs généraux des ponts et chaussées et chargé spécialement de l'inspection de sa province natale. Un grand amour de l'étude, un sage emploi de ses moments lui permirent d'allier la culture des lettres à celle des sciences et aux devoirs de son état. Il mourut le 27 février 1808.

BESNECKER (Jean-Adam), docteur en droit et professeur à Prague au commencement du 17e siècle, passait pour un des plus grands organistes de son temps. Il y a des pièces d'orgue de sa composition, manuscrites, à l'église de la Sainte-Croix, à Prague.

BESNIER (Pierre), jésuite, né à Tours, en 1648, mort à Constantinople le 8 septembre 1705, a laissé : *La réunion des langues, ou l'art de les apprendre toutes par une seule*, Paris, 1674, in-4° ; Liége, 1674, in-12 ; *Discours sur la science des étymologies*, Paris, 1694, in-12. Besnier a travaillé avec les pères Bouhours et le Tellier à la traduction du *Nouveau Testament*, suivant la Vulgate, Paris, 1697 et 1703, 2 vol. in-12 ; réimprimés à Paris, 1754, in-12.

BESNIER (Pierre-Charles-Louis), né en 1668 à Souzay dans la Touraine, se fit recevoir docteur à Montpellier, et vint pratiquer son art à Caen, où il mourut en 1761, à 93 ans. On lui doit : *le Jardinier botaniste*, Paris, 1705, in-12 ; *Abrégé curieux touchant les jardinages*, 1706, in-12. Il a publié le *Traité de la matière médicale*, de Tournefort, et la 5e édition de la *Nouvelle maison rustique*, de Liger, 1721, 2 vol. in-4°.

BESOIGNE (Jérôme), docteur de Sorbonne, né à Paris en 1686, mort le 25 janvier 1763, se distingua par son opposition à la bulle *Unigenitus*. Parmi ses ouvrages il suffit de citer l'*Histoire de l'abbaye de Port-Royal*, 1756, 8 vol. in-12.

BESOLD (Christophe), historien, né à Tubingue en 1577, se convertit à la foi catholique, devint conseiller à la cour d'Autriche, puis professeur de droit à Ingolstadt, et mourut le 15 septembre 1638. Ses principaux ouvrages sont : *Synopsis rerum ab orbe condito gestarum*, 1598 ; *Dissertationes philologicæ*, 1642, in-4° ; *Documenta rediviva monasteriorum*, etc., Wurtemberg, 1636, in-4° ; *Ecclesiæ Stuttgard et Backenang*, in-4°, Tubingue, 1636, très-rare, etc. ; *Historia imperii Constantinopolitani*.

BESOMBES DE SAINT-GENIÈS (Pierre-Louis de), conseiller à la cour des aides de Montauban et de l'académie de cette ville, mort à Cahors, sa patrie, le 20 août 1785, est auteur du *Transitus animæ revertentis ad jugum sanctum Christi Jesu*, 1787, traduit en français, ibid., 2 vol. in-12. Il a laissé une traduction de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, non publiée.

BESOZZI (Joseph), musicien, né à Parme, eut quatre fils qui se sont fait une grande réputation sur le basson et le hautbois.

BESOZZI (Alexandre), fils aîné du précédent, né à Parme en 1700, mort à Turin en 1775, fut attaché comme

hautbois à la chambre et à la chapelle du roi de Sardaigne. Plusieurs de ses compositions de musique instrumentale ont été gravées à Paris et à Londres.

BESOZZI (Jérôme), frère du précédent, né à Parme en 1712, fut attaché à la même cour, et jouait du basson avec une grande supériorité.

BESOZZI (Antoine), frère du précédent, né à Parme en 1707, fut longtemps attaché, comme hautbois, à la chapelle de Dresde, et mourut à Turin en 1781.

BESOZZI (Charles), fils du précédent, né à Dresde en 1745, surpassa son père, et obtint les plus grands succès en France, en Italie et en Allemagne.

BESOZZI (Gaetan), quatrième fils de Joseph, né à Parme en 1727, n'eut pas moins de réputation sur le hautbois, et alla successivement à la cour de Naples et à celle de France.

BESOZZI (Jérôme), fils du précédent, entra au service du roi de France en 1770, se fit remarquer comme hautbois, et mourut en 1785.

BESOZZI (Ambroise), peintre et architecte, né à Milan en 1648, mort en cette ville en 1706, excella dans les bas-reliefs et les décors, et grava aussi à l'eau-forte.

BESPLAS (Joseph-Marie-Anne GROS de), grand vicaire de Besançon, né le 13 octobre 1734 à Castelnaudary, mort à Paris le 26 août 1783, montra de très-bonne heure un grand zèle pour les devoirs de son état. Il composa un livre intitulé : *Rituel des esprits forts,* pour prouver que les incrédules démentaient ordinairement dans ce dernier moment la hardiesse des sentiments irréligieux qu'ils avaient témoignés durant leur vie. Ce premier ouvrage fut suivi, en 1763, d'un *Discours sur l'utilité des voyages* et du *Traité des causes du bonheur public,* 1768, in-8°; réimprimé en 1774, 2 vol. in-12, et d'un *Essai sur l'éloquence de la chaire,* réimprimé en 1778. Dans un sermon de la Cène qu'il prêcha devant Louis XV, le tableau qu'il fit des prisons émut toute la cour, et il en résulta un ordre de faire combler les cachots, pour leur en substituer de plus sains et de moins incommodes : c'est de cette époque que date l'établissement de la maison de la *Force.*

BESSARION (Jean), l'un des restaurateurs des lettres, né à Trébizonde en 1395, fut d'abord religieux de l'ordre de St.-Basile, et passa 21 ans dans un monastère du Péloponèse. L'empereur Jean Paléologue ayant en 438 formé le projet de se rendre au concile de Ferrare, pour réunir l'Église grecque à l'Église latine, tira Bessarion de sa retraite, le fit évêque de Nicée, et l'emmena en Italie avec plusieurs autres savants. L'union fut prononcée, et le pape Eugène IV, pour récompenser le zèle de Bessarion, le fit cardinal. Les Grecs schismatiques conçurent une telle aversion pour lui, qu'il fut obligé de rester en Italie. Il fixa son séjour à Rome, et sa maison fut le rendez-vous de tous ceux qui cultivaient les lettres. Pie II lui conféra le titre de patriarche de Constantinople ; à la mort de Nicolas V et de Paul II, il eut un grand nombre de voix pour la tiare. La cour de Rome lui donna quatre légations importantes, mais il ne réussit pas dans celle de France, où Sixte IV l'avait envoyé pour obtenir des secours contre les Turcs, et pour réconcilier Louis XI avec le duc de Bourgogne. Il reprit le chemin de Rome, et mourut à Ravenne le 19 novembre 1472. Les écrits de ce cardinal sont nombreux, et tiennent un rang parmi ceux qui marquèrent la renaissance des lettres. La plupart de ses ouvrages de théologie sont restés manuscrits. On a imprimé ses cinq livres *Adversus calumniatorem Platonis* (George de Trébizonde), Rome, 1469 (*circà*), in-fol., rare ; Venise, 1503 et 1516, in-fol. ; *Orationes de bello Turcis inferendo*, Paris, 1471, in-4° ; *Traduction* latine des quatre livres de Xénophon sur Socrate, Louvain, 1533, in-4° ; *De la Métaphysique d'Aristote,* Paris, 1516, in-fol. ; et quelques autres écrits insérés dans la *Bibliothèque des Pères,* et dans les *Conciles* des PP. Labbe et Hardouin,

BESSASIRI, esclave persan, s'éleva par son courage au commandement des armées du sultan Boha-Eddaulah, et le rendit maître de Bagdad en 454 de l'hégire.

BESSE (Pierre de), docteur de Sorbonne, né dans le Limousin vers 1550, fut d'abord principal d'un collége de Paris, puis chanoine de St.-Eustache, prédicateur de Louis XIII, et mourut en 1639. Ses *Sermons,* 6 vol. in-8°, estimés de son temps, ne sont pas plus lus aujourd'hui que son *Démocrite* et son *Héraclite chrétien.* On ne consulte pas davantage ses *Concordantiæ bibliorum,* Paris, 1611, in-fol.

BESSE (Jean de), médecin, né à Peyrusse, dans le Rouergue, disciple de Chirac, reçu docteur à Paris en 1704, est connu par ses démêlés avec le médecin Helvétius, contre lequel il publia : *Lettre critique sur l'idée générale de l'économie animale,* Paris, 1723, in-12 ; *Réplique* au sujet de la critique du livre de l'*Économie animale et de la petite vérole,* etc., ibid., 1726, in-12.

BESSE (Guillaume), avocat, né à Carcassonne dans le 17e siècle, mort en 1680, composa l'histoire de cette ville en un volume in-4°, qu'il fit imprimer à Béziers, en 1645, sous le titre d'*Histoire des comtes de Carcassonne,* autrement appelés *princes des Goths, ducs de Septimanie,* et *marquis de Gothie.* En 1669 il donna une nouvelle édition de cet ouvrage, qu'il intitula *Histoire des ducs, marquis et comtes de Carcassonne.*

BESSÉ ou **BESSET** (Henri de), inspecteur des bâtiments royaux sous Louis XIV, a publié : *Relation des campagnes de Rocroy et de Fribourg,* en 1643 et 1644, imprimée à la suite des *Mémoires pour servir à l'histoire du grand Condé,* 1693, 2 vol. in-12.

BESSEL (Godefroid de), savant abbé du couvent des Bénédictins de Gottwich, en Autriche, né le 5 septembre 1672 à Buchheim, dans l'électorat de Mayence. L'archevêque de Mayence, Lothaire-François, de la famille des comtes de Schœnborn, l'employa dans diverses ambassades à Rome, à Vienne, à Wolfenbüttel, et l'admit dans son conseil privé. En 1714, il fut élu abbé de Gottwich, et en 1720, l'empereur Charles VI l'envoya à Kempten pour y accommoder les différends qui s'y étaient élevés. Un incendie ayant consumé son couvent en 1718, il en sauva la bibliothèque, et fit reconstruire le couvent avec beaucoup de magnificence. On lui a attribué longtemps l'ouvrage intitulé : *Chronicon Gottwicense,* Tegernsée, 1732, in-fol. ; mais il paraît que le véritable auteur de ce livre est François-Joseph de Hahn, qui fut ensuite évêque de Bamberg, et dont Bessel parle dans la préface, comme de son collaborateur. Bessel a publié les *Lettres* de St. Augustin à Optat de Milève : *De pœnis parvulorum*

qui sine baptismate decedunt, Vienne, 1755, in-fol. Il mourut le 20 janvier 1749.

BESSENYEI DE BESSENYE ET GALANTHA (George), littérateur hongrois du 18e siècle, avait servi dans la garde impériale, et consacra ses loisirs à publier dans sa langue nationale quelques *tragédies* estimées, une traduction de l'*Essai sur l'homme* de Pope, et un *Discours sur la vérité de la religion chrétienne.*

BESSER (Jean de), poëte, né à Frauenberg dans la Courlande en 1654, fut conseiller intime de l'électeur de Prusse Frédéric-Guillaume, du roi Frédéric Ier qui l'anoblit, et de Frédéric-Auguste II, électeur de Saxe. Il mourut à Dresde, le 11 février 1729. J. U. Konig a publié ses *poésies,* Leipzig, 1732, 2 vol. in-8o. On a encore de lui : *Relation du couronnement de Frédéric Ier,* Berlin, 1722, in-fo.

BESSI. *Voyez* **FRENICLE.**

BESSIÈRES (le maréchal Jean-Baptiste), duc d'Istrie, était né à Preissac, en Languedoc, le 6 août 1768, d'une famille obscure et dénuée de fortune. Il entra, en 1792, comme simple soldat dans la garde constitutionnelle de Louis XVI. Dévoué à ce prince, il resta dans la capitale après le licenciement, et fit tous ses efforts pour défendre le trône dans la journée du 10 août. Obligé de se tenir caché, ce ne fut que trois mois après (1er novembre) qu'il rentra au service dans la légion des Pyrénées, devenue plus tard le 22e régiment de chasseurs à cheval. Bessières parvint successivement dans ce corps aux grades d'adjudant sous-officier et de capitaine, et se distingua dans la guerre contre les Espagnols. Après la paix de Bâle, en 1795, il passa à l'armée d'Italie, et se fit encore remarquer dans plusieurs occasions, notamment à Roveredo, où il prit deux pièces de canon, et à Rivoli, où le général en chef Bonaparte, témoin de ses exploits, le nomma chef d'escadron, commandant de ses guides, et l'envoya à Paris pour présenter au Directoire les drapeaux pris sur l'ennemi. Dès ce moment Bessières ne se sépara plus de Napoléon. Déjà il était colonel lorsqu'il partit pour l'Égypte, en 1798 ; et il commanda encore dans cette expédition le corps des guides à pied et à cheval. Compris dans le petit nombre des amis les plus intimes qui revinrent en France avec le général en chef, il le seconda merveilleusement dans son audacieuse entreprise du 18 brumaire. A Marengo, il eut une grande part à la dernière charge où quelques escadrons décidèrent la victoire, en enfonçant l'immense ligne de la cavalerie autrichienne. Il fut nommé général de brigade le mois suivant. Dès ce moment les honneurs de toute espèce vinrent pleuvoir sur sa tête. Promu au grade de général de division le 13 septembre 1802, il fut créé maréchal d'empire le 19 mai 1804, puis grand-aigle de la Légion d'honneur, et enfin duc d'Istrie. A la journée d'Austerlitz, Bessières culbuta la garde impériale russe et enleva son artillerie ; il assista aux batailles d'Iéna et d'Eylau. Il accompagna l'empereur à l'entrevue de Tilsit sur le Niémen, et, dès que la paix fut conclue, il partit pour l'Espagne, où Napoléon lui donna le commandement d'un corps d'armée. Arrivé dans cette contrée au moment où le roi Joseph, forcé de se retirer, allait être coupé de sa capitale, le maréchal Bessières, à la tête d'un corps de douze mille hommes, obtint sur le général Cuesta une victoire décisive à Medina de Rio Seco, et rétablit complétement les communications. Le maréchal reprit alors le commandement de la garde impériale, et conduisit cette formidable troupe à Landshut, à Elsberg, et à Wagram. La campagne terminée, le duc d'Istrie alla remplacer Bernadotte dans le commandement de l'armée qui devait reprendre Flessingue sur les Anglais ; et, par ses bonnes dispositions, il parvint rapidement à ce but. Revenu dans la capitale, il assista à toutes les solennités du mariage de Napoléon. Il retourna bientôt après en Espagne, où il commanda pour la seconde fois l'armée du Nord, et fut gouverneur de la Vieille-Castille et du royaume de Léon. Il demanda son changement, l'obtint, et suivit l'empereur dans l'expédition de Russie. Il commanda encore dans cette campagne la garde impériale, qui se trouva cette fois presque tout entière réunie sous ses ordres. Aucune puissance humaine ne semblait capable de vaincre une pareille troupe. Mais l'âpreté du climat, l'immensité des déserts, étaient des ennemis bien autrement redoutables que le canon des Russes. La garde perdit peu de monde sur le champ de bataille, et ceux qui eurent la force de résister au froid, à la fatigue et à toutes les privations, restèrent constamment auprès de Napoléon, qu'ils sauvèrent à Wiasma, où six mille Cosaques furent près de l'enlever à son quartier général. Bessières ne s'éloigna pas un instant, dans cette longue marche, de la personne de l'empereur ; et lorsque celui-ci eut quitté l'armée, après le passage de la Bérézina, il resta en Allemagne pour y rallier les débris de cette garde naguère si redoutable. Il ne fit au commencement de 1813 qu'une courte apparition à Paris, et il retourna bientôt en Allemagne, pour commander encore la garde impériale dans cette campagne de Saxe, qui pour lui devait être la dernière. Le 1er mai, veille de la bataille de Lutzen, il fut tué d'un coup de canon, comme Turenne, lorsqu'il allait reconnaître la position de l'ennemi, et non loin des lieux où avait péri Gustave-Adolphe.

BESSIÈRES, frère aîné du précédent, était parvenu, en 1794, au grade de général de division, et commandait, à cette époque, à Metz, la troisième et la quatrième division militaire. Il obtint sa retraite sous le gouvernement impérial à cause de ses infirmités, et mourut à Montauban, le 22 septembre 1825, à l'âge de 71 ans.

BESSIÈRES (Georges), naquit en 1785, dans les environs de Montpellier, d'une famille obscure. Il quitta la France pour échapper à la conscription, et passa en Espagne ; il se trouvait à Barcelone, lorsque le général Duhesme le prit pour domestique. Admis dans l'armée française comme soldat, il déserta à l'ennemi, et s'enrôla dans la légion espagnole de Bourbon, où il parvint au grade de lieutenant-colonel. A la paix, il revint à Barcelone, et retomba dans la détresse. Au rétablissement du règne constitutionnel, en 1820, il n'obtint point d'emploi ; alors il embrassa le parti des *exaltados*, et s'en montra l'un des plus fougueux. Il organisa un complot dont le but était de renverser la monarchie pour lui substituer la république. Ce complot fut découvert, et Bessières condamné à mort. On le conduisait déjà à l'échafaud, lorsque sa peine fut commuée en bannissement. Bessières se rendit à Perpignan. Peu de temps après, la régence d'Urgel l'admit au nombre de ses défenseurs, et lui donna le brevet de colonel. Ses nouveaux services

dans l'armée de la Foi furent récompensés par le grade de maréchal de camp, qu'il reçut de Ferdinand. Le 14 août 1825, il leva l'étendard de la révolte, et proclama l'infant don Carlos à Brihuega dans l'Aragon. Bientôt il fut joint, et fait prisonnier par le comte d'Espagne, capitaine général de la Catalogne. Il fut fusillé, le 26 août, avec sept de ses complices.

BESSIN (dom Guillaume), naquit à Glos-la-Ferté; au diocèse d'Évreux, le 27 mars 1654, prononça ses vœux dans l'ordre des bénédictins le 27 janvier 1674, enseigna la philosophie et la théologie dans les abbayes du Bec, de Séez et de Fécamp, fut official de cette dernière ville, et syndic des monastères de Normandie. Il mourut à Rouen le 18 octobre 1726. On a de lui : *Réflexions sur le nouveau système du R. P. Lami,* 1697, in-12. Bessin a publié sous son nom : *Concilia Rotomagensis provinciæ,* 1717, in-fol., dont la première édition avait été donnée en 1677 par dom Pommeraye, et que dom Julien Bellaise avait augmentée des trois quarts pour en faire une nouvelle édition. Dom Bessin a eu part à l'édition des *OEuvres de St. Grégoire le Grand,* 1705, 4 vol. in-fol.

BESSON (Jacques), mathématicien, né à Grenoble, professeur de mathématiques à Orléans, en 1569, est auteur de *Theatrum machinarum,* publié après sa mort, Lyon, 1578, in-fol., fig., et traduit en plusieurs langues. On lui doit encore un *Traité* sur la manière d'extraire les huiles et les eaux des médicaments simples, 1557, in-8° ; *Description et usage du compas d'Euclide,* Paris, 1571, in-4°. Quelques biographes lui attribuent l'*Art de trouver les eaux souterraines.*

BESSON (Joseph), jésuite missionnaire, né à Carpentras en 1607, mort à Alep en Syrie, le 17 mars 1691, a publié plusieurs ouvrages, entre autres la *Syrie sainte,* Paris, 1660, in-8°.

BESSON, historien, naquit au commencement du 18e siècle à Flumel, petite ville du haut Faucigny. Après avoir achevé ses études au séminaire d'Annecy, il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé directeur du couvent de la Visitation, fondé par la mère de Chantal. Il employa ses loisirs à compulser les archives de l'évêché, et ayant découvert une *Histoire du diocèse de Genève,* écrite en latin par un chanoine de la cathédrale nommé Boniface Dumonal de Cherasson, il s'occupa de compléter l'ouvrage de Cherasson, qui finissait à l'année 1666, et étendit ses recherches à toute la Savoie. Besson mit au jour son travail, sous ce titre : *Mémoire pour l'histoire ecclésiastique des diocèses de Genève, Tarentaise, Maurienne, Aoste et du Décanat de Savoie,* Nancy (Annecy), 1759, in-4°. On doit en outre à l'abbé Besson la *Table généalogique de la maison de Savoie,* in-folio ; et il a laissé manuscrites les *Généalogies* de cent vingt familles nobles de Savoie.

BESSON (Alexandre), conventionnel, était né vers 1757 au village d'Amancey, près d'Ornans. Ayant embrassé la cause de la révolution avec chaleur, il fut élu maire de sa commune et, en 1790, membre du directoire du département du Doubs. Député par le district d'Ornans à l'assemblée législative, il n'y joua qu'un rôle secondaire. Réélu à la Convention, il vota la mort du roi sans appel et sans sursis. Après le 18 brumaire il fut nommé président du conseil général du département du Doubs et inspecteur général, puis un des administrateurs de la régie intéressée des salines, qui fut supprimée en 1806. Il se livra dès lors à des spéculations commerciales importantes, et devint un des actionnaires pour l'exploitation des houillères de Grand-Denis. Ayant, en 1815, assisté comme électeur au Champ de Mai, il fut compris dans la loi du bannissement contre les régicides. Cependant il parvint à se soustraire à tous les mandats d'arrêt lancés contre lui, en se tenant caché dans sa maison d'Amancey, où il avait pratiqué une chambre souterraine, dont sa femme avait seule le secret. Il y mourut d'apoplexie le 29 mars 1826, à 70 ans, ne laissant aucune fortune.

BESSON-BEY, né à Rochefort, en 1782, fut admis jeune dans la marine royale, et parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Propriétaire d'un bâtiment de commerce, ce bâtiment se trouvait sur la rade de Rochefort, lorsque Napoléon, après sa seconde abdication, arriva dans cette ville, se disposant à quitter la France. Besson offrit à l'empereur de le conduire aux États-Unis sur son vaisseau. Napoléon accepta cette proposition ; mais, au moment de s'embarquer, il changea d'avis, et Besson partit seul pour l'Amérique. Rayé des contrôles de la marine française, il se vit obligé de naviguer pour le commerce. Se trouvant en 1820 à Alexandrie, il proposa ses services à Méhémet-Ali. Chargé de surveiller la construction des vaisseaux que le pacha faisait construire en France, il ne tarda pas à obtenir le commandement d'une frégate de 64 canons. Dans peu d'années Besson devint vice-amiral et major général, c'est-à-dire, ministre de la marine. Ce fut alors qu'il prit le nom de Besson-Bey. Sous sa direction, la marine égyptienne prit un rapide accroissement. Il est mort au Caire, dans le mois d'octobre 1837.

BESSUS, satrape de la Bactriane, amena à Darius, pour la bataille de Gaugamèle, des forces considérables de la Bactriane, de la Sogdiane et de la partie de l'Inde soumise aux rois de Perse. Darius, après sa défaite, s'enfuit avec lui, comptant se retirer par l'Hyrcanie dans la Bactriane. Bessus et quelques autres, désespérant de l'état des affaires de Darius, le firent prisonnier dans l'espérance d'obtenir des conditions plus avantageuses d'Alexandre, en le lui livrant. Mais ce prince se mit à leur poursuite avec encore plus d'activité qu'auparavant, pour sauver Darius, si cela était possible. Alors Bessus, se voyant serré de trop près, prit le parti de tuer Darius pour qu'il ne l'embarrassât pas dans sa fuite, et se donna le titre de roi : il fut bientôt après livré par ses propres complices ; Alexandre le fit battre de verges, et l'envoya à Bactres, où il fut jugé par les Macédoniens et les Persans réunis, et ensuite conduit à Ecbatane où il fut attaché à deux arbres qu'on avait courbés l'un contre l'autre, et qui, en se redressant, l'écartelèrent.

BEST (Guillaume), jurisconsulte hollandais, né à Amersfort en 1683, obtint à vingt et un ans le titre de docteur en droit, et se distingua au barreau. Choisi pour enseigner le droit civil à l'université d'Harderwyck, il en fut quelque temps le recteur. Il mourut en 1719. Les écrits que Best a publiés sont : *De ratione emendandi leges,* Utrecht, 1707, in-8° ; *Oratio de æquitate juris,* Harderwyck, 1717, in-8° ; *Oratio de pactuum et contractuum secundum jus gentium et Romanorum, natura et æquitate,* ibid., 1719.

BESTIA (Lucius-Calpurnius), tribun du peuple vers l'an de Rome 631, obtint le rappel de Popilius, exilé à la demande de Caïus Gracchus, pour avoir, pendant son consulat, fait punir les complices de Tibérius Gracchus. Bestia devenu consul se laissa corrompre par Jugurtha, et conclut avec ce prince un traité honteux pour les Romains, dont il fut puni par un exil perpétuel.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Alexis, comte de), chancelier et sénateur de Russie, naquit à Moscou en 1693. Dès l'année 1712, il fit son entrée dans la carrière diplomatique, en accompagnant l'ambassade envoyée par Pierre I[er] au congrès d'Utrecht. Peu de temps après, il entra au service de la cour de Hanovre. Lorsque l'électeur Louis-George fut parvenu au trône d'Angleterre, ce prince envoya Bestucheff à Pétersbourg, en ambassade solennelle. Bestucheff retourna auprès de George I[er], et resta en Angleterre jusqu'en 1717. Revenu en Russie, il se fit bientôt remarquer par son activité et ses talents, et il obtint une mission diplomatique en Danemark. Nommé envoyé extraordinaire près le cercle de la basse Saxe, par l'impératrice Anne, et, en 1740, conseiller privé et ministre d'État, Bestucheff s'attacha à la fortune de Biren, fut disgracié avec le régent et mis aux arrêts. Élisabeth étant montée sur le trône, il recouvra la liberté, devint sénateur, chevalier de St.-André, et obtint la place importante de chancelier de l'Empire. Antagoniste décidé de Frédéric II, Bestucheff fit conclure, entre la Russie et l'Autriche, une alliance, dont les effets se développèrent en 1756. Une armée russe, commandée par le général Apraxin, entra en Prusse, pour seconder les opérations des puissances coalisées. Le 30 août 1757, les Russes remportèrent un avantage sur les Prussiens ; mais, au lieu d'avancer, ils se replièrent sur la Courlande. Cette retraite, qui étonna l'Europe entière, eut pour cause une lettre écrite au général en chef par Bestucheff, qui, en faisant rétrograder l'armée, voulait s'assurer en Russie un appui contre Pierre, ou gagner ce prince, dont il connaissait le dévouement aux intérêts de la Prusse. Mais Élisabeth se rétablit, demanda des nouvelles de l'armée ; et ayant appris que cette armée, malgré l'avantage qu'elle avait remporté, était en pleine retraite, elle ordonna des recherches qui firent découvrir le mystère de la lettre. Bestucheff fut arrêté, et transféré l'année suivante, avec sa famille, dans un village qu'il possédait à une distance considérable de la capitale. Logé d'abord dans une cabane de paysan, il lui fut permis ensuite de construire une habitation plus commode, qu'il appela la *Maison de l'Affliction*. Rappelé le 14 juillet 1762, il rentra au sénat, mais ne prit part à aucune affaire importante. Peu avant sa mort, arrivée le 21 avril 1766, il fit imprimer en plusieurs langues le recueil des passages de la *Bible* et des prières qui avaient fait sa consolation dans son exil.

BESTUCHEFF-RIUMIN (Michel, comte de), frère du précédent, s'appliqua comme lui à la politique, et fut principalement employé dans les ambassades. Il obtint celle de Suède peu après la mort de Charles XII, au moment où se formaient les partis connus sous le nom de *chapeaux* et de *bonnets ;* favorisé par ceux-ci, qui, dès leur naissance, penchèrent pour la Russie, Bestucheff fit renouveler, en 1734, l'alliance conclue avec la cour de Pétersbourg en 1723, alliance qui avait été peu favorable à la Suède, et que le parti des chapeaux voulait remplacer par une union étroite avec la France. Bestucheff quitta Stockholm lorsque, le système politique de la Suède ayant changé, la guerre éclata entre ce pays et la Russie, en 1741. Plusieurs autres ambassades lui furent confiées depuis, et il fut envoyé successivement en Prusse, en Pologne, en Autriche et en France. Il resta en France de 1756 à 1760, année de sa mort. Il avait épousé la veuve d'un seigneur russe très-riche et très-puissant ; accusée d'avoir trempé dans une conspiration contre Élisabeth, sa femme fut reléguée en Sibérie, après avoir reçu le knout et avoir eu la langue coupée.

BESTUCHEFF-RIUMIN, arrière petit-fils du chancelier, lieutenant au régiment de Pultava, fut l'un des agents les plus actifs de la conjuration qui éclata lors de l'avénement à la couronne de l'empereur Nicolas, le 14 décembre 1825. Les rebelles ayant été mitraillés et mis en fuite, Bestucheff-Riumin et quatre autres chefs, condamnés à être écartelés, furent, par commutation de peine, pendus sur un des bastions de la citadelle de St.-Pétersbourg, le 13 juillet 1826.

BÉSUCHET (Élisabeth), femme poëte, née à Paris en 1704, morte en 1784, est auteur de quelques pièces fugitives et de stances sur le *Miserere*, publiées dans les recueils du temps.

BETBEDER (Jean), professeur à l'université de Bordeaux, membre de l'académie et médecin de l'hôpital St.-André de cette ville, mort vers 1789, est auteur d'une *Dissertation* sur les eaux minérales de Mont-de-Marsan, Bordeaux, 1750, in-12 ; d'une *Histoire de l'hydrocéphale* de Bègle, ib., 1755, in-12, et de quelques autres opuscules, notamment d'un *Mémoire* sur un enfant monstrueux, inséré dans le tome V des savants étrangers de l'Académie des sciences.

BETENCOURT (Pierre-Louis-Joséph de), né le 16 juillet 1745, dans l'Artois, embrassa l'état ecclésiastique. Le 2 août 1816, élu membre honoraire de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, il publia, mais en gardant l'anonyme : *Noms féodaux, ou noms de ceux qui ont tenu des fiefs en France depuis le douzième siècle jusque vers le milieu du dix-huitième, extrait des archives du royaume,* Paris, 1826, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage n'a point été terminé. L'abbé de Betencourt mourut à Paris en 1829.

BÉTHENCOURT (Jean de), baron de St.-Martin-le-Gaillard, dans le comté d'Eu, et chambellan du roi Charles VI. Les troubles de la France le décidèrent à former un établissement aux îles Canaries, qui n'étaient alors fréquentées que par des marchands ou pirates espagnols. Ayant réuni un corps d'aventuriers, il descendit dans une de ces îles, s'y établit, et entreprit la conquête des autres ; mais n'ayant pas assez de monde pour effectuer cette entreprise, il vint demander des secours au roi d'Aragon, Henri III, qui lui concéda la souveraineté des Canaries, à condition qu'il en ferait hommage à la couronne d'Aragon. Au moyen de ces renforts il soumit les trois principales de ces îles. Mais pour achever sa conquête, il eut encore besoin de recourir à la France. Il y réunit une nouvelle troupe d'individus de toutes les classes, avec leurs femmes et leurs enfants, qu'il emmena dans ses nouveaux États, et réussit à s'emparer de la totalité des îles. Son dessein étant de finir ses jours en France, il

distribua les terres à tous ceux qui l'avaient aidé dans sa conquête, nomma son neveu Maciot de Béthencourt gouverneur général, en qualité de son lieutenant; lui enjoignit de rendre la justice suivant les coutumes de France et de Normandie, et partit en 1405, pour se rendre d'abord en Espagne, où il renouvela son hommage, et ensuite à Rome, où il obtint du pape un évêque pour les Canaries. Il revint en 1406 dans ses terres de Normandie, et y mourut en 1425. Son frère Regnauld fut son seul héritier; après lui la seigneurie des Canaries resta à Maciot de Béthencourt, que Jean, comme on l'a vu, en avait nommé gouverneur.

BÉTHENCOURT (JACQUES DE), médecin, né à Rouen au 16e siècle, est regardé comme le premier Français qui ait écrit sur le mal vénérien. C'est le sujet de son ouvrage intitulé : *Nova pœnitentialis quadragesima*, Paris, 1527, in-8°.

BETHENCOURT Y MOLINA (AUGUSTIN DE), descendant de Jean de Bethencourt, naquit en 1760 dans l'île de Ténériffe, fit ses études à Madrid, entra dans le corps des ponts et chaussées, parvint rapidement au grade d'inspecteur général, et fut décoré de l'ordre St.-Jacques. Étant à Paris, en 1807, il soumit à l'Institut, le plan d'une nouvelle *écluse* applicable aux canaux de petite navigation. Resté sans emploi, en 1808, il passa au service de la Russie avec le grade de général major, fut fait lieutenant général l'année suivante et décoré de l'ordre de Saint-Alexandre Newski. Il a exécuté en Russie d'immenses travaux et fait construire à Nischnei-Novogorod les bâtiments de la foire. On lui doit la création du corps des ingénieurs hydrauliciens et une école pour les sciences exactes. Il est mort à Saint-Pétersbourg, le 26 juillet 1826. On lui doit des *Mémoires Sur la force expansive de la vapeur de l'eau,* 1790; *sur un nouveau système de navigation intérieure,* 1805; un *Essai sur la composition des machines,* 1808 et 1818.

BÉTHISAC (JEAN), conseiller et favori de Jean de France, duc de Berri, frère de Charles VI, né à Béziers, obtint la confiance de ce prince dont il était secrétaire, et s'enrichit promptement en rançonnant les habitants du Languedoc au nom de son maître qui était gouverneur de cette province. Charles VI l'ayant fait arrêter, un faux ami lui conseilla de se déclarer hérétique, pour être renvoyé à la justice des évêques, dont le duc de Berri le délivrerait plus facilement. Il donna dans le piége, et, condamné à être brûlé vif, fut exécuté en décembre 1389, à Toulouse.

BÉTHISY (JEAN-LAURENT DE), né à Dijon, le 1er novembre 1702, et maître de musique à Paris, est auteur de l'*Exposition de la théorie et de la pratique de la musique,* Paris, 1754, in-8°; d'une *Ode sur la campagne du prince de Conti,* en italien; et d'une réfutation du discours de Rousseau sur l'origine de l'inégalité. Il a fait aussi la musique de l'*Enlèvement d'Europe.*

BÉTHISY (le comte EUGÈNE-EUSTACHE), général français, naquit à Montière, le 5 janvier 1739, entra au service comme enseigne, dans le régiment de son cousin le prince de Rohan-Rochefort, en 1750, et se trouva au premier siége du fort St.-Philippe, en 1756, sous le duc de Richelieu. Il fit ensuite les campagnes de la guerre de sept ans en Allemagne. A la paix de 1763, le comte de Béthisy rentra au corps des grenadiers de France; il obtint peu après le régiment de Cambrésis; et, en 1770, celui de Poitou. Maréchal de camp en 1781, commandeur de St.-Louis en 1787, il était commandant temporaire à Toulon en 1789, émigra au commencement de 1791, et fit à l'avant-garde du corps de Condé, comme inspecteur et brigadier de la brigade de Hohenlohe, les campagnes de 1792, 1793, 1795 et 1796. Lorsque l'armée de Condé se rendit en Russie, en 1797, le comte de Béthisy entra comme général major au service de l'Autriche, revint en France en 1814, fut créé lieutenant général à partir de 1801, et nommé gouverneur de la 12e division militaire, puis gouverneur des Tuileries. Il mourut à Paris le 14 juin 1823.

BÉTHISY (le vicomte JULES-JACQUES-ÉLÉONORE DE) frère du précédent, né en 1747, entra en 1764 dans la marine, passa dans le régiment de Royal-Auvergne, où il devint colonel en second, et fit avec ce corps la guerre d'Amérique. Il se trouva, sous les ordres du comte d'Estaing, à l'affaire de Savannah, et y reçut cinq blessures graves; il en reçut encore deux en revenant en France, dans un combat de mer. Nommé à son retour colonel des grenadiers royaux de Picardie, il refusa le grade de maréchal de camp qui lui fut offert au commencement de la révolution. Alors il émigra; fit toutes les campagnes des armées des princes; fut créé lieutenant général le 1er juin 1814, et mourut à Paris des suites de ses blessures à la fin de 1816.

BÉTHISY DE MÉZIÈRES (HENRI-BENOÎT-JULES DE), évêque d'Uzès, frère des précédents, naquit au château de Mézières, diocèse d'Amiens, le 28 juillet 1744. Dès qu'il eut achevé ses études, il s'engagea dans les ordres sacrés, fut nommé abbé de Bazzelles, et devint un des vicaires généraux de M. de Talleyrand, archevêque de Reims. Il fut nommé, par Louis XVI, à l'évêché d'Uzès, et sacré le 16 janvier 1780. Député par le clergé de la sénéchaussée de Nîmes et Beaucaire, aux états généraux de 1789, ce prélat n'approuva point l'abandon que la députation du clergé fit de ses dîmes dans les fameuses séances des 4 et 11 août 1789. Obligé de quitter la France en 1792, Béthisy se retira à Bruxelles, puis en Allemagne, à la fin de la même année, chassé par les armées françaises. Les événements militaires lui permirent, quelque temps après, de se rendre en Hollande; et de là, il rentra dans Paris, en 1793, quatre jours après la mort de Louis XVI, revint à Bruxelles, passa en Angleterre, et ne cessa jamais de gouverner son Église, malgré la distance et la persécution. M. de Béthisy fut chargé de l'administration des secours accordés aux émigrés et aux ecclésiastiques exilés. En 1814, l'évêque d'Uzès revint à Paris; il parut un instant aux Tuileries; mais les affaires ecclésiastiques n'avaient pas encore pris la marche qu'il eût désirée; il retourna bientôt à Londres, où il mourut à la fin de 1817.

BÉTHISY (CHARLES, comte DE), fils d'Eugène, naquit en 1770, entra en 1785 au service, fut fait capitaine en 1788, émigra en 1791, fit la campagne de 1792 au corps de Condé, devint colonel en second d'un des régiments de Hohenlohe en 1793, reçut diverses blessures, entre autres deux à Bergstein, et obtint à 23 ans la croix de St.-Louis. Il fit, en 1794 et 1795, les campagnes de

Hollande, comme lieutenant-colonel des hussards de Rohan; successivement maréchal de camp à la rentrée de Louis XVIII en 1814, aide de camp du duc de Berri, chargé d'un commandement sur la frontière du Nord, en 1815, député du département du Nord, et commandant d'une brigade de la garde royale, il fut créé marquis, pair de France, et gouverneur des Tuileries après la mort de son père. En 1823, il fut, après l'affaire du Trocadero en Espagne, nommé lieutenant général, revint à Paris; tomba malade et languit jusqu'au 5 octobre 1827, jour de sa mort.

BÉTHISY (Richard, marquis de), fils du précédent, lui avait succédé à la pairie, et mourut à Paris, le 25 septembre 1830, âgé de 21 ans, à son retour d'Alger, où il avait servi comme officier de cavalerie.

BETHLEM-GABOR, vaivode de Transylvanie, fils d'un gentilhomme pauvre et calviniste, avec l'aide des Turcs, chassa le prince Gabriel Battori, son bienfaiteur, et se fit proclamer à sa place en 1613. Ayant fait ensuite plusieurs conquêtes en Hongrie, il prit le titre de roi en 1618. L'empereur Ferdinand II fit marcher contre lui une armée commandée par le comte de Tilly, qui le força de demander la paix. Il l'obtint à condition qu'il renoncerait au titre de roi de Hongrie. Il allait reprendre les armes contre l'Empereur lorsqu'il mourut en 1629. Après sa mort, la principauté de Transylvanie passa à la maison d'Autriche.

BETHLEN (Wolfgang, comte de), chancelier de Transylvanie, massacré par les Tatars en 1679, est auteur de l'ouvrage intitulé : *Historiarum pannonico-dacicarum lib. X*, 1690, in-fol. Cette 1re édition est très-rare; mais l'ouvrage, qui est très-précieux, à raison des documents authentiques dont il est enrichi, a été réimprimé vers 1796, par M. Hochmeister, avec une continuation et des notes.

BETHLEN (Jean de), chancelier de Transylvanie, parent du précédent, mort en 1678, a donné un *Abrégé de l'Histoire de Transylvanie*, de 1629 à 1663, Amsterdam, 1664, in-12.

BETHLEN (comtesse de), de la même famille, morte vers 1760, a laissé en langue hongroise un ouvrage intitulé : *le Bouclier du chrétien*, et des *Mémoires* sur sa vie.

BETHSABÉE, femme d'Urie, enlevée par David qui donna l'ordre à Joab de faire périr son mari, fut la mère de Salomon.

BÉTHUNE (Philippe de), comte de Slully et de Charost, frère puîné du célèbre Sully, 'et 6e fils de François, baron de Rosny, s'acquit de la réputation par ses ambassades en Écosse, à Rome, en Savoie et en Allemagne sous les règnes de Henri IV et de Louis XIII, fut gouverneur de Gaston, duc d'Orléans, et mourut en 1649, à 88 ans. On a de lui : *Diverses observations et maximes politiques pouvant utilement servir au maniement des affaires publiques*, imprimées à la suite de l'*Ambassade* de monseigneur le duc d'Angoulême, publiée par Henri, comte de Béthune, en 1667, in-fol., réimprimée plusieurs fois sous ce titre : *le Conseiller d'État*.

BÉTHUNE (Hippolyte de), fils du précédent, né à Rome en 1603, suivit Louis XIII dans ses plus importantes expéditions, servit avec distinction aux siéges des places de sûreté que tenaient les protestants, et mourut le 24 septembre 1665 à 62 ans, léguant à Louis XIV, outre un grand nombre de statues et de bustes antiques, 200,500 manuscrits, dont 1,200 relatifs à l'histoire de France, qui furent tous déposés à la bibliothèque royale.

BÉTHUNE (Quesnes ou Coesnes de), un des ancêtres de Sully, naquit en 1150. Son frère aîné Guillaume était avoué de la ville de Béthune. Quant à lui, il passa une grande partie de sa vie hors de son pays. Il vint à la cour de France vers 1180, et ce fut là qu'il put voir la comtesse de Champagne, qui, quoique plus âgée d'au moins dix ans, lui inspira une véritable passion. Quesnes, avec Antoine de Béthune, arbora le premier l'étendard sur les murs de Constantinople, lorsque Baudouin, comte de Flandre, emporta cette capitale sur Alexis Comnène; il gouverna plusieurs fois en l'absence de l'empereur, ainsi que pendant l'interrègne, et ne se rendit pas moins célèbre par ses vers que par sa bravoure et ses talents politiques. Il composa des pièces satiriques, genre dans lequel il réussit complétement. M. Paulin Paris a ressuscité en quelque sorte Quesnes de Béthune; et dans son *Romancero*, Paris, 1833, pages 77-110, a inséré neuf chansons très-remarquables sous son nom, avec des notes et une notice sur sa vie.

BÉTHUNE-CHAROST (Armand-Joseph, duc de), pair de France et gouverneur de Picardie, né à Versailles le 1er juillet 1728, employa sa vie entière à des œuvres de bienfaisance. Peu occupé de politique et peu attaché à ses dignités, il échappa aux proscriptions révolutionnaires, créa dans sa terre de Meillant, en Berri, une société d'agriculture et d'économie rurale; publia en 1799 le *Résumé des vues et des premiers travaux de cette société*, fut, à l'établissement du gouvernement consulaire, nommé l'un des douze maires de Paris, et mourut dans l'exercice de cette fonction le 27 octobre 1800. On a encore de lui des *Vues générales sur l'organisation de l'instruction rurale*, Paris, in-8°.

BÉTHUNE-CHAROST (Louis-François de), de la famille du précédent, ayant élevé des prétentions sur la souveraineté de Brabant en 1790, fut condamné à mort par un tribunal de ce pays comme perturbateur du repos public, et se réfugia en France où il ne put éviter la faux révolutionnaire. Il fut décapité en 1794, à l'âge de 23 ans.

BÉTHUNE. *Voyez* **SULLY**.

BÉTIS ou **BATIS**, gouverneur de Gaza pour Darius, défendit courageusement cette place contre Alexandre. Quinte-Curce dit que ce prince, s'étant rendu maître de la ville, fit attacher Bétis à un char par les pieds et le traîna autour des murs, 332 ans avant J. C.; mais de Sainte-Croix n'admet point ce fait, qui n'est rapporté par aucun autre historien.

BETOUW (Jean in de), savant antiquaire hollandais, né en 1731, mort à Nimègue le 11 novembre 1819, membre de la Société des lettres de Zélande et correspondant de l'Institut royal des Pays-Bas. On a de lui des *Mémoires* estimés sur les antiquités du pays.

BETTA (François dal TOLDO), jurisconsulte, né à Roveredo en 1526, employé dès sa jeunesse à réformer les statuts municipaux de sa patrie, obtint divers emplois honorables, fut en 1561, nommé comte palatin par le

pape, et mourut conseiller à Parme en 1599. Il a laissé 4 volumes de *consultations* qui n'ont jamais été imprimés.

BETTA (Félix-Joseph), parent du précédent, archiprêtre de Roveredo, mort sexagénaire le 11 novembre 1765, cultiva les lettres ; ses poésies latines et italiennes sont conservées dans les archives de l'académie des Agiati de cette ville.

BETTA (Jean-Baptiste), de la même famille et de la même académie, a publié divers morceaux en prose intitulés : *Journées pastorales*, où il s'attache à imiter l'*Arcadie* de Sannazar.

BETTERTON (Thomas), l'un des plus célèbres acteurs du théâtre anglais, naquit à Westminster, en 1635. Son père était employé dans les cuisines du roi Charles Ier. Il entra, en qualité d'apprenti, chez le libraire Jean Holden, où il eut occasion de connaître sir Guillaume Davenant, dont Holden avait publié un poëme intitulé *Gondibert*. Le puritanisme régnant en Angleterre sous Cromwell avait interdit toute espèce de représentation dramatique. Cependant, en 1656, sir Guillaume Davenant ayant obtenu, avec beaucoup de peine, la permission de faire représenter des espèces d'opéras, engagea dans sa troupe le jeune Betterton. Après la restauration, la cour de Charles II rapporta de France le goût des spectacles ; il s'éleva à Londres, sous la protection du gouvernement, deux troupes d'acteurs, dont l'une s'établit à Drury-Lane, sous le nom de *Compagnie du Roi*, et l'autre à Lincoln's Inn, sous celui de *Compagnie du Duc*. Betterton fut envoyé en France, par Charles II, pour y acquérir de nouvelles lumières sur les moyens de perfectionner les représentations théâtrales, et en rapporta, dit-on, l'usage des décorations mobiles et analogues au sujet, qu'on substitua aux tapisseries. Ce fut aussi à cette époque que les femmes montèrent pour la première fois sur le théâtre. En 1675, on représenta chez le roi l'opéra de *Caliste ;* Betterton y joua un rôle avec plusieurs hommes de la cour et avec les filles du duc d'York, à qui mistress Betterton, sa femme, avait donné des leçons. En 1686, la première passion du public, étant un peu ralentie, ne suffisait plus à soutenir deux théâtres : les deux compagnies se réunirent, et ce fut alors que Betterton s'éleva à son plus haut degré de réputation. On voit qu'il a chanté dans l'opéra, et il doit avoir joué aussi la comédie, mais il paraît s'être fait remarquer principalement dans la tragédie, et surtout dans Hamlet de Shakspeare. C'était surtout, à ce qu'il paraît, par l'expression et le jeu passionné de sa physionomie, qu'il savait rendre, de la manière la plus terrible ou la plus imposante, les passions violentes ou profondes. Betterton, à la fin de sa vie, se trouva réduit à une situation assez malheureuse ; on donna au théâtre royal une représentation à son bénéfice, faveur très-rare alors, et qu'on promit de renouveler tous les ans ; mais l'année d'après, Betterton, attaqué d'un accès de goutte qui l'empêchait de se tenir sur ses pieds, et ne voulant pas faire manquer cette représentation dans laquelle il devait jouer, usa de quelques remèdes qui le mirent effectivement en état de paraître sur la scène. Il joua avec un talent et une vivacité extraordinaires, et fut couvert d'applaudissements ; mais la goutte étant remontée par suite des remèdes mêmes qu'il avait employés, il mourut peu de jours après, le 20 mai 1710, âgé de 75 ans, et fut enterré avec beaucoup de solennité, à l'abbaye de Westminster. Betterton a fait deux ou trois comédies. L'une de ces pièces, *la Veuve amoureuse*, ou *l'Épouse libertine* (the Wanton Wife), est une imitation de *George Dandin*.

BETTI (Antoine-Marie), médecin, né à Modène, professa la logique à Bologne, puis la philosophie et enfin la médecine, et mourut dans cette ville en 1562. Il est auteur d'un *Commentaire* sur Avicenne, et d'un traité *de Causâ conjunctâ deque bilis coctione in febribus*, Bologne, 1566, in-8°.

BETTI (Zacharie), poëte italien, né à Vérone le 16 juillet 1732, et mort en 1788 dans cette ville, où il fonda l'académie d'agriculture, était membre des Géorgophiles de Florence. Son poëme du *Ver à soie*, en IV chants, Vérone, 1756, in-4°, est l'ouvrage qui a le plus contribué à sa réputation.

BETTINELLI (Xavier), célèbre littérateur italien, né à Mantoue le 18 juillet 1718, entra chez les jésuites, professa les belles-lettres à Brescia, s'y fit connaître par quelques poésies composées pour les exercices scolastiques, et fut admis à l'Académie de Bologne, récemment fondée, passa professeur de rhétorique à Venise, où il se lia avec tout ce que l'État possédait de plus illustre, eut la direction du collége des nobles à Parme, voyagea en Italie, en Allemagne, en France, à la cour du roi Stanislas, et visita Voltaire aux Délices. A la suppression des jésuites il revint à Mantoue, qu'il ne quitta que pendant le siége qu'en firent les Français en 1796. Dès que cette ville se fut rendue, il y retourna pour s'occuper d'une édition complète de ses *OEuvres*, qu'il avait eu le bonheur de terminer lorsqu'il mourut le 13 septembre 1808. Les *OEuvres* de Bettinelli, Venise, 1801, 24 vol. in-12, contiennent des discours philosophiques qui forment un cours de morale religieuse ; un discours sur l'enthousiasme pour les beaux-arts chez les différents peuples ; des *Dialogues* sur l'amour et un *Éloge de Plutarque ;* des morceaux d'histoire littéraire à la gloire de Mantoue, sa patrie ; des *Lettres sur Virgile*, ouvrage qui fit du bruit, lui attira beaucoup d'ennemis et le brouilla avec Algarotti ; des *poésies* diverses ; les tragédies de *Xercès*, *Jonathas*, *Démétrius-Poliorcète*, et *Rome sauvée*, traduite de Voltaire ; des *Lettres* à Lesbie et un *Discours* sur la tragédie italienne et sur les tragédies d'Alfiéri ; un *Essai sur l'éloquence* ; enfin l'*Éloge du P. Granelli, jésuite*.

BETTINI (Antoine), l'auteur du plus ancien livre connu où l'on trouve des planches en taille-douce, naquit en 1396 à Sienne, embrassa la vie religieuse en 1439, et fut tiré de son couvent en 1461, pour occuper le siége épiscopal de Foligno. Il se distingua surtout par son zèle pour le soulagement des pauvres. Il établit un mont-de-piété pour diminuer le fléau de l'usure, et le dota de la plus grande partie de ses revenus. Il se démit de son siége à raison de son grand âge, et se retira dans un couvent à Sienne, où il mourut le 22 octobre 1487. Celui de ses ouvrages auquel il doit sa réputation est intitulé : *Il monte santo di Dio*, Florence, 1477, in-4°, orné de trois estampes gravées sur cuivre, que l'on croit du même artiste à qui l'on attribue celles du Dante de 1481. On a encore de Bettini : *De divina præordinatione vitæ et mortis humanæ*, 1480, in-4° ; *Esposizione della*

dominicale orazione, Brescia, 1586, in-12; Gênes, 1690, même format.

BETTINI (Mario), jésuite, né à Bologne le 6 février 1582, professeur de morale, de mathématiques et de philosophie à Parme, composa en latin des drames ou tragédies pastorales, des poésies lyriques et des ouvrages savants, tels que : *Apiaria universæ philosophiæ mathematicæ,* etc.; *Euclides explicatus; Ærarium philosophiæ mathematicæ,* et mourut le 7 novembre 1657.

BETTINI (Dominique), peintre, né à Florence en 1644, mort à Bologne en 1705, a excellé dans la représentation des animaux et des fruits.

BETTINI (Sébastien), peintre, né à Florence en 1707, enrichit sa patrie de ses ouvrages, parmi lesquels on cite un *saint François de Paule,* un plafond du palais Salviati, où il a peint *l'Aurore précédant le char du Soleil,* et une *Vie du prophète Élie,* dans le cloître des carmes.

BETTINI (Étienne), surnommé *il Fornarino* (le boulanger), fut un contrapuntiste distingué du 16e siècle. Il eut pour maître Goudimel, et fut condisciple d'Animuccia, de Palestrina, etc. Ses compositions sont restées manuscrites. — BETTINI (Girolamo), compositeur italien du 17e siècle, a publié des *messes* à 5 voix, Venise, 1647.

BETTONI (Charles, comte), né à Bugliaco sur le lac de Garde, le 26 mai 1735, s'occupa surtout d'agriculture et des arts mécaniques, et propagea de tout son pouvoir les découvertes utiles. Il a écrit beaucoup de mémoires, entre autres sur la tourbe, les engrais, les vers à soie, la culture des oliviers, des vignes, etc. Il avait fondé divers prix pour des découvertes en agriculture, et d'autres pour perfectionner la morale publique. Ce philanthrope éclairé est mort le 31 juillet 1786. Il avait publié : *Pensieri sul governo de' Fiumi,* 1782, in-4°; l'*Uomo volante per aria,* etc., 1784, Venise; dans ses loisirs, il avait composé des pièces de théâtre pour l'instruction de la jeunesse; on cite entre autres : *le Milord philanthrope.*

BETTONI (l'abbé Barthold), savant ital., a publié : *Osservazioni sopra i Salmi,* Bergame, 1786, 2 vol. in-8°.

BETTS (Jean), médecin anglais, né à Winchester, fut expulsé de son collége, en 1648, par les commissaires du parlement, à cause de son attachement au catholicisme. Reçu docteur en 1654, il pratiqua son art avec une grande célébrité à Londres, et finit par être nommé médecin ordinaire du roi Charles II. On a de lui : une Dissertation assez mauvaise *De ortu et naturâ sanguinis,* Londres, 1669, in-8°; et *Anatomia Thomæ Parri,* dans laquelle on trouve l'histoire de la dissection de cet individu, qui vécut 152 ans et 9 mois.

BÉTULÉE (Sixte), en allemand *Birck,* en latin *Betula,* né le 2 février 1500 à Memmingen en Souabe, enseigna la philosophie et les belles-lettres, fut principal du collége d'Augsbourg, où il fonda la bibliothèque devenue depuis célèbre par ses manuscrits, composa divers ouvrages en prose et en vers, dont les principaux sont : des *Notes sur Lactance,* Bâle, 1563, in-fol.; des commentaires sur le traité *de Naturâ deorum* de Cicéron, ibid., 1550, in-8°; quelques pièces dramatiques, telles que *Suzanne, Judith, Joseph,* et mourut le 19 juin 1554.

BETUSSI (Joseph), célèbre littérateur italien, né à Bassano, publia dès sa première jeunesse des poésies qui lui firent une réputation précoce. Ses mœurs, qu'il régla sur celles du fameux Pierre Arétin, son guide dans ses études, furent toujours un obstacle à son avancement. Il mourut après 1573. On de lui : *Dialogo amoroso e rime,* Venise, 1543, in-8°; des traductions italiennes de trois ouvrages latins de Boccace : *De casibus virorum et fœminarum illustrium; De claris mulieribus; De genealogiâ deorum,* cette dernière a eu treize éditions; une *Vie de Boccace* en italien, Venise, 1546, in-8°; *La Leonora,* 1557, in-8°; *Ragionamento sopra il Catajo, luogo del signor Pio Eneà Obizzi,* Padoue, 1567, in-4°, Ferrare, 1669; *l'Immagine del tempio di Dorina Giovanna d'Aragona,* Venise, 1557, in-8°.

BEUCKELS (Guillaume), pêcheur hollandais, trouva, au commencement du 15e siècle, l'art de saler et d'encaquer les harengs, de manière à les conserver longtemps et les rendre transportables au loin; art précieux, qui fut le principe du commerce et le fondement de la grandeur d'Amsterdam. Il était né à Biervliet, dans la Flandre hollandaise, et il y mourut en 1449. Sa patrie lui éleva une statue. Charles-Quint et la reine de Hongrie, sa sœur, avaient conçu pour lui tant d'intérêt, qu'étant dans les Pays-Bas, en 1556, ils allèrent voir son tombeau, comme pour rendre hommage à l'auteur d'une découverte si utile.

BEUF. *Voyez* **LEBEUF.**

BEUGHEM (Corneille de), libraire à Emmerich, a publié divers ouvrages de bibliographie : *Bibliographia juridica et politica,* Amsterdam, 1680, in-12; *Bibliographia medica et physica,* 1696; *Bibliographia eruditorum critico-curiosa,* 1689; *la France savante,* 1683; *Incunabula typographiæ,* 1688, in-12, etc.

BEUGHEM (Charles-Antoine-François-de-Paule, de), né à Bruxelles en 1744, obtint en 1765, à l'université de Louvain, le grade de bachelier de la faculté de théologie, et cinq ans après reçut les ordres sacrés. Il fut d'abord professeur de poésie à Turnhout, et passa ensuite au collége de Courtrai, qu'il dirigea pendant quatre années. Il réclama, un des premiers, la répression des désordres de la mendicité, question qui donna occasion au vicomte de Vilain XIIII, de publier à Gand, en 1775, in-4°, son *Mémoire sur les moyens de corriger les malfaiteurs et fainéants.* De Beughem obtint la place de principal du collége de la ville de Gand, qu'il ne quitta, douze ans après, que pour remplir les fonctions de secrétaire du siége vacant de l'évêché de Tournai. Son attachement aux principes de la révolution brabançonne le fit choisir en 1790, par le cardinal de Frankemberg, archevêque de Malines, pour occuper le même poste auprès de sa personne. Le prélat prit la fuite, quand l'armée française envahit la Belgique en 1792. De son côté de Beughem n'ayant pas voulu prêter serment de haine à la royauté, fut arrêté à Malines, détenu sept mois dans cette ville, conduit ensuite à Versailles, et condamné à être déporté à l'île d'Oléron. Mais le mauvais état de sa santé ne le permit pas; et, après avoir passé deux ans dans la prison de Versailles, il obtint la permission de se promener quelques heures de la journée dans la ville, et même, plus tard, celle de s'y choisir une habitation sous la responsabilité du maire. Il partageait son temps entre la culture des lettres et la visite des hôpitaux. A la chute de Napoléon, il revint dans sa patrie. Il était alors

question du sort de la Belgique et de sa réunion à la Hollande. De Beughem considérait cet événement comme la perte de la religion catholique. Il voulait le rétablissement des jésuites et le gouvernement conçu par Vander Noot. En 1814, il publia plusieurs brochures et déclara surtout la guerre à van Boeckhout, qui se portait l'avocat de la réunion de toutes les anciennes provinces belges. Ce fut cette année qu'il imprima le *Bouclier, l'Unité, l'Antidote contre le somnambulisme.* Il mourut à Bruxelles le 21 décembre 1820, âgé de soixante et dix ans. La plupart de ses vers latins, flamands et français ont été recueillis sous ce titre : *Documenta e variis testamenti historiis petita,* Malines, 1797, in-8°. On cite de lui : *Fructus suppressâ Cortraci mendicitate exorti,* Courtrai, 1776, in-12 ; traduit en flamand par M. Wolf, échevin de Courtrai ; *Oratio in funere Mariæ-Theresiæ,* Gand, 1781, in-4°, traduit en français par J. B. Lesbroussart, qui traduisit encore un autre discours scolastique du même, sur l'*Homme, œuvre de la Providence.*

BEUGNOT (Jacques-Claude), né en 1761 à Bar-sur-Aube, était, avant la révolution, lieutenant général au présidial de cette ville. Nommé en 1790 procureur général syndic du département de l'Aube, il fut député l'année suivante à l'assemblée législative. Beugnot se tint à l'écart après la catastrophe du 10 août. Mais découvert dans sa retraite en 1793, il fut arrêté comme suspect, ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor, et continua de vivre dans l'isolement. Après le 18 brumaire, Lucien Bonaparte, devenu ministre de l'intérieur, chargea Beugnot de l'organisation des préfectures, et lui fit obtenir celle de Rouen, qu'il occupa jusqu'en 1806. A cette époque, nommé conseiller d'État, on lui confia, l'année suivante, le soin d'organiser le nouveau royaume de Westphalie ; et le roi Jérôme le fit ministre des finances. En 1808, Beugnot fut mis à la tête du grand-duché de Berg et reçut le titre de comte. Rappelé en France par les événements de 1813, il fut nommé par le préfet du Nord. En 1814, après la déchéance de Napoléon, il reçut du gouvernement provisoire le portefeuille de l'intérieur, et, la même année, fut nommé par le roi directeur général de la police, place qu'il échangea peu de temps après contre le ministère de la marine. Après la seconde restauration, il fut fait directeur général des postes, puis ministre d'État et membre du conseil privé. Député du département de la Marne à la chambre de 1815, il y vota avec la minorité, et réélu après l'ordonnance du 5 septembre, continua de siéger au côté gauche, donna sa démission en 1821, et vécut depuis dans la retraite à Bagneux, près de Paris, où il mourut en 1835. Il a laissé des *Mémoires* dont on trouve des extraits dans la *Revue française,* 1838.

BEULAN, en latin **BEULANUS**, étudia laborieusement les généalogies des familles étrangères, introduites par les invasions saxonne et anglaise dans la Grande-Bretagne, et en consigna les résultats dans son *De Genealogiis gentium.*

BEULAN, fils du précédent, moine, né dans le Northumberland, vécut au milieu du 7e siècle, fut élève de l'évêque Elbode, et a laissé en latin : *Description de l'île de Wight; Annotations sur Nonnius; Histoire du roi Arthur en Ecosse ; itinéraire historique.*

BEUMLER (Marc) naquit en 1555, à Volketswyl, village du canton du Zurich, et mourut de la peste à Zurich, en 1611. Il étudia à Genève et à Heidelberg, et, après avoir occupé pendant quelques années des emplois ecclésiastiques en Allemagne, il revint à Zurich en 1594 pour être fait professeur en théologie au gymnase de cette ville. Sa *Grammaire,* Zurich, 1592, et sa *Rhétorique* Zurich, 1629, ont été souvent réimprimées. Il a traduit et commenté différents Traités de Cicéron, de Démosthène et de Plutarque : *De liberorum educatione, gr. et lat.*, Spire, 1584. Il rédigea un Catéchisme en allemand et en latin, Zurich, 1609, in-8°, dont on s'est servi longtemps à Zurich pour l'enseignement public.

BEUNINGUE (Gérard van), capitaine d'un vaisseau de la flotte que les Hollandais envoyèrent par le détroit de Magellan dans la mer du Sud, pour y faire la guerre aux Espagnols. La flotte partit le 27 juin 1598, et ne sortit du détroit que le 3 septembre de l'année suivante. Beuningue, séparé de la flotte par les tempêtes, atteignit le Japon le 19 avril 1600 avec le pilote Adams, fut emprisonné avec son équipage, resta cinq ans au Japon, partit sur une jonque japonaise pour les Moluques, et chargé du commandement d'un vaisseau hollandais, fut tué peu après dans un combat livré aux Portugais près de Malaca.

BEURÉE (Denis), homme d'État, né en France dans le 16e siècle, fut chargé de l'éducation d'Éric, fils aîné de Gustave Wasa. A l'avénement de son élève au trône, il fut anobli, admis au sénat du royaume et au conseil du roi ; mais Éric, dans un accès de démence, le fit poignarder par ses gardes en 1557.

BEURHUSIUS (Frédéric), né à Menertsau, était correcteur à Dortmund, en 1573. On a de lui : *Erotematum musicæ,* etc., Nuremberg, 1551.

BEURNONVILLE (Pierre RIEL, comte de), maréchal de France, né à Champignoles près de Bar-sur-Aube, le 10 mai 1752, s'embarqua jeune avec Suffren, et fit ses premières armes dans l'Inde où il se maria richement. Nommé major de l'île de Bourbon, puis injustement destitué, il revint en France, et se fit remarquer dès les premières années de la révolution. Parvenu au grade de lieutenant général, il servit sous Dumouriez, mais ne fut pas heureux contre les Autrichiens. En 1793, chargé du portefeuille de la guerre, il n'échappa aux séides des jacobins qu'en escaladant les murs de son hôtel. Envoyé près de Dumouriez soupçonné de vouloir renverser la Convention, Beurnonville fut arrêté avec quatre membres de cette assemblée, incarcéré à Olmutz jusqu'en novembre 1795, et de là conduit avec ses compagnons à Bâle, où ils furent échangés contre Madame, fille de Louis XVI. A son retour en France, il eut le commandement des armées de Sambre-et-Meuse, puis de la Hollande, et fut nommé, sous le consulat, inspecteur général, ambassadeur à Berlin et à Madrid, et sous l'empire, grand officier de la Légion d'honneur, comte et sénateur. Il vota la création d'un gouvernement provisoire et l'expulsion de Napoléon, et parla pour le rappel des Bourbons. Créé pair de France et ministre d'État par Louis XVIII, Beurnonville le suivit à Gand dans les *cent jours,* fut rétabli dans ses dignités à son retour, et présida la commission chargée d'examiner les titres des anciens officiers. Le roi le nomma, en 1816, commandeur de l'ordre de

Saint-Louis, et lui donna le bâton de maréchal. Il mourut le 25 avril 1823.

BEURRER (Jean-Ambroise), pharmacien, né à Nuremberg, en 1716, mort en 1754, a fourni plusieurs mémoires sur la minéralogie et les fossiles, imprimés dans les *Transactions philosophiques*, dans le *Magaz.* de Hambourg, dans les *Mémoires* de l'Académie des curieux de la nature, etc.

BEURRIER (Louis), religieux célestin, né à Chartres, mort le 8 avril 1645, outre des ouvrages de dévotion, a publié l'*Histoire du monastère des Célestins de Paris,* 1634, in-4°; *L'histoire des fondations et réformations des ordres religieux,* 1658, in-4°.

BEURRIER (Vincent-Toussaint), supérieur du grand séminaire de Rennes, né à Vannes, le 1er novembre 1715, fit des missions dans la Normandie, la Bretagne, les diocèses de Chartres, Paris, etc., et mourut à Blois en 1782. On a de lui : *Conférences ecclésiastiques,* Paris, 1779, in-8°; des *Sermons,* 1784, 2 vol. in-8°.

BEURS (Guillaume), peintre hollandais, né à Dordrecht, en 1656, élève de Drillenburg, était très-habile dans le portrait et le paysage.

BEUTHER (Michel), philologue, né à Carlstadt en 1522, professeur d'histoire à Strasbourg, où il mourut en 1581, a publié plusieurs traités historiques, entre autres : *Animadversiones histor. et chronolog.; Fasti antiq. Roman., Hebr. Athen.; Animadversiones in Tacit., Sallust., Velleium Paterculum,* etc.

BEUTLER (Clément), peintre de Lucerne, bon paysagiste, a laissé dans sa patrie plusieurs tableaux, parmi lesquels on cite comme ses chefs-d'œuvre *le Jardin d'Éden ;* une *Chute des Anges rebelles ; Saint Antoine prêchant au bord de la mer.*

BEUVELET (Mathieu), prêtre du séminaire St.-Nicolas du Chardonnet, dans le 17e siècle, est auteur d'un *Manuel* pour les ecclésiastiques, de *Méditations sur les vérités chrétiennes,* nouvelle édit., Besançon et Paris, 1819, 5 vol. in-8°; du *Symbole des Apôtres expliqué,* de *Sermons,* etc.

BEVER (Thomas), légiste anglais, né à Mortimer, comté de Berks, en 1725, fit ses études à l'université d'Oxford, y professa la législation, fut nommé juge des Cinq-Ports et chancelier de Lincoln et de Bangor, et mourut à Londres le 8 novembre 1791. Il a publié : *Discours sur l'étude de la jurisprudence et des lois civiles,* 1766, et une *Histoire de l'origine, des progrès et de l'extension des lois dans l'État romain,* Londres 1781.

BEVERIDGE (Guillaume), savant évêque de St.-Asaph, né en 1638, à Barrow, dans le comté de Leicester, s'appliqua surtout aux langues orientales, et le premier fruit de ses travaux en ce genre fut un traité publié lorsqu'il n'était encore âgé que de 20 ans, sous ce titre *De linguarum orientalium præstantiâ et usu, cum grammaticâ syriacâ,* Londres, 1658, 1684, in-8°. Son mérite lui valut, en 1672, la cure de St.-Pierre de Cornhill à Londres, une prébende de St.-Paul, en 1674, l'archidiaconé de Colchester, en 1681, un canonicat de Cantorbéry, en 1684, et la place de chapelain du roi à l'avénement de Guillaume III. En 1704, il accepta l'évêché de St.-Asaph, sur la nomination de la reine Anne; il n'en jouit que trois ans et quelques mois, étant mort le 5 mars 1708. Il était en correspondance avec Bossuet. Ses principaux ouvrages sont : *Synodicon, sive Pandectæ canonum apostolorum, et concil. ab Ecclesiâ græcâ receptorum,* Oxford, 1672, 2 vol. in-fol. Il n'existe que cette édition, et par conséquent elle est rare; *Institutionum chronologic. libri IV,* Londres, 1669, in-4°; Utrecht, 1734, in-8°. Ce livre renferme d'excellents principes de chronologie. On a encore de lui : *Pensées sur la religion,* Londres, 1799, in-12, traduites en français, Amsterdam, 1731, 2 vol. in-12; des *Sermons,* 1708, in-8°; *Thesaur. theologicus,* 1711, 4 vol. in-8°.

BEVERINI (Barthélemi), l'un des plus savants littérateurs italiens du 17e siècle, né à Lucques, le 5 mai 1629, avait, dès l'âge de 15 ans, fait sur les principaux poëtes du siècle d'Auguste des commentaires qui méritèrent l'approbation des savants. Entré dans la congrégation dite de la Mère de Dieu à Rome, il y professa la théologie, puis la rhétorique à Lucques, fut en correspondance avec d'illustres personnages, entre autres la reine Christine qui lui demandait souvent des vers, et mourut le 24 octobre 1686. On a de lui un grand nombre d'ouvrages tant en latin qu'en italien; les principaux sont : des *Poésies dédiées à Christine, reine de Suède,* Rome, 1666, in-12; une traduction de l'*Énéide,* Lucques, 1680, in-12; *Syntagma de ponderibus et mensuris,* ibid., 1711, in-8°; suivi d'un *Traité des comices des Romains; les Annales de la ville de Lucques,* conservées dans cette ville, manuscrites.

BEVERINI (François), médecin du 15e siècle, est auteur d'un Mystère de la *Conversion de St. Paul,* représenté à Rome, en 1480.

BEVERLAND (Adrien), avocat, né à Middelbourg en 1654, fit paraître en 1680, à Leyde, son livre *De stolatæ virginitatis jure,* et travaillait en même temps à un ouvrage plus licencieux intitulé : *De prostibulis veterum,* que ses amis l'empêchèrent de publier. Il avait précédemment mis au jour *Peccatum originale philologicè elucubratum,* Eleutheropolis, 1678, in-8°, traduit ou plutôt imité en français par le libraire J. Fr. Bernard, 1714. Le bruit que fit cet ouvrage força les curateurs de l'université de Leyde de citer l'auteur à leur tribunal; il fut enfermé dans une prison, et ne recouvra la liberté qu'après avoir promis par serment de ne plus rien écrire de semblable. Méprisé dans sa patrie, il passa en Angleterre, où il publia une espèce d'amende honorable, intitulée : *De Fornicatione cavendâ,* Londres, 1697. Il se rendit à Utrecht, où il publia sous le nom d'Alard Uchtman une satire violente contre les professeurs de Leyde, intitulée : *Vox clamantis in deserto,* et mourut en démence vers 1712.

BEVERLEY (Jean de), en latin *Joannes Beverlacius,* archevêque d'York dans le 8e siècle, naquit à Harpham, dans le Northumberland. Il fut d'abord moine, et ensuite abbé du monastère de St.-Hilda. Alfred, roi de Northumberland, le fit, en 685, évêque d'Hexam, et archevêque d'York en 687. Il se montra le protecteur des études, surtout de celle des saintes Écritures, et il fonda, en 704, à Beverley, un collége pour les prêtres séculiers. Après avoir occupé le siége archiépiscopal pendant trente-quatre ans, il se retira à Beverley, où il mourut en 721. Ce prélat a écrit : *Pro Luca exponendo ; Homiliæ in Evangelia; Epistolæ ad Hildam abbatissam ; Epistolæ ad Herebaldum, Andenum et Bertinum.*

BEVERLEY (R. B.), Américain, est auteur d'une *Histoire de la Virginie,* Londres, 1705, traduite en français, 1707, in-12, fig.

BEVERNING (Jérôme), né à Tergau, en Hollande, le 25 avril 1614, d'une famille originaire de Prusse. Après avoir exercé plusieurs fois des fonctions publiques dans son pays, il conclut, en qualité d'ambassadeur extraordinaire, la paix entre la Hollande et l'Angleterre, le 28 avril 1654. Il fut aussi un des négociateurs que la Hollande chargea de traiter avec les Français, les Espagnols, l'électeur de Cologne, et l'évêque de Munster, et alla enfin, comme plénipotentiaire, à Nimègue, où il eut part à la paix générale, signée le 10 août 1678 : depuis ce temps, il se retira dans une de ses terres, à une lieue de Leyde, et y mourut d'une fièvre violente, le 30 octobre 1690, à 76 ans. Il se délassait de ses travaux politiques, et des soins de la direction de l'université de Leyde, dont il était curateur, par la culture des plantes, et contribua puissamment aux progrès de la botanique.

BEVERWICK (Jean van), dit **BEVEROVICIUS**, médecin, né à Dordrecht, le 17 septembre 1594, étudia successivement à Leyde; en France, à Caen, Paris et Montpellier; à Padoue, où il se fit recevoir docteur, et à Bologne. Il revint à Dordrecht pratiquer la médecine, et professa la chirurgie dans l'université de cette ville; mais, en 1627, il abandonna la médecine pour ne plus remplir dans sa patrie que des fonctions administratives. Il mourut le 19 janvier 1647. Très-versé dans les langues grecque et latine, il a écrit: *De vitæ termino fatali an mobili,* Dordrecht, 1634, in-8°; Leyde, 1636, 1639, 1651, in-4°; *Refutatio argumentorum quibus Michael de Montaigne impugnat necessitatem medicinæ,* Dordrecht, 1639, in-12; *De excellentia fœminei sexûs,* Dordrecht, 1636, 1639, in-12; en holl., Dordrecht, 1643, in-13; *Idea medicinæ veterum,* Leyde, 1637, in-8°; un *Traité du scorbut,* en holl., Dordrecht, 1642, in-12; un *Discours sur l'anatomie,* un *Éloge de la Chirurgie,* une *Instruction sur la peste; Introductio ad medicinam indigenam,* Leyde, 1644, in-12; 1664, in-12; ses *OEuvres médicales* ont été publiées en hollandais, Amsterdam, 1656.

BEVIN (Elway), un des plus célèbres musiciens du 16e siècle, florissait sous le règne d'Élisabeth et de Jacques Ier. Gallois de naissance, il eut Tallis pour maître, et c'est sur sa recommandation qu'il fut nommé, en 1589, gentilhomme extraordinaire de la chapelle. A cette place, il joignit dans la suite celle d'organiste de la cathédrale de Bristol. Il garda ces deux emplois jusqu'en 1637, époque à laquelle il fut dénoncé comme secrètement catholique. On a de lui beaucoup de musique sacrée, de services funéraires, d'antiennes, de chœurs concertants. Mais ce qui recommanda surtout son nom aux compositeurs et même aux simples exécutants contemporains, ce fut sa Brève et courte explication de l'art musical : *A brief and short instruction of the art of musick,* etc., 1631, in-4°.

BEVIS, secrétaire de la Société royale de Londres, un des plus habiles astronomes d'Angleterre, naquit dans le comté de Wills le 31 octobre 1695, et mourut en 1771, des suites d'une chute qu'il avait faite en se tournant trop rapidement pour regarder son pendule, dans une observation astronomique. Ayant pris le grade de docteur en médecine, il exerça cette profession pendant quelques années; mais sa passion pour l'astronomie l'emporta. Il fit un grand nombre d'observations, d'après lesquelles il entreprit une *Uranographie britannique,* qui fut gravée dans le temps, mais non publiée. Bevis contribua à la publication des Tables de Halley, son ami : il y ajouta des Tables auxiliaires. On a de lui une règle mobile pour trouver les immersions des satellites de Jupiter. Il a publié plusieurs ouvrages anonymes ou pseudonymes.

BÉVY (dom Charles-Joseph), né à Saint-Hilaire, près d'Orléans, le 4 novembre 1738. Bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, et historiographe du roi pour la Flandre et le Hainaut, il s'occupa pendant toute sa vie de recherches sur la maison royale de France et sur la noblesse de l'Europe. Il a publié : *Histoire des inaugurations des rois, des empereurs et des autres souverains de l'univers,* etc., avec gravures, Paris, 1776, in-8°. La révolution l'ayant privé de ses prieurés, il se retira en Angleterre, où il fit imprimer son *Histoire de la noblesse héréditaire,* etc., tome Ier, Londres, 1791, in-4°; réimprimé à Liége même année et même format. On a aussi de lui : *Mémoires sur huit grands chemins militaires construits par Marcus Vipsanius Agrippa, qui conduisaient de Bavay, capitale des Nerviens, aux huit principales villes de la seconde Belgique,* dans le tome V du recueil de l'Académie de Bruxelles. En 1797. Le gouvernement d'Angleterre chargea Bévy de mettre en ordre les papiers d'État, comme il y avait mis ceux de la chambre des comptes à Paris. Rentré en France vers 1802, il fut mis en prison, pour avoir eu des relations avec les Bourbons, puis on l'exila, et quatre mois après il obtint de revenir à Paris. Lors de la restauration, il publia : *Unique origine des rois de France, tous issus d'une même dynastie,* etc., Paris, 1814, in-8°. Outre ses ouvrages imprimés, Bévy a composé des généalogies, principalement de familles nobles de Flandre, du Hainaut et de l'Irlande. Le duc de Feltre l'avait nommé aumônier et bibliothécaire du ministère de la guerre. Bévy était membre de la Société royale de Londres, de l'Académie de Bruxelles et de plusieurs autres sociétés savantes de l'Europe. Il est mort à Paris, dans sa quatre-vingt-douzième année, le 20 juin 1830.

BEWICK (Thomas), célèbre graveur anglais, naquit le 12 août 1753, à Cherry-Burn, dans le comté de Northumberland. Son père était propriétaire d'une mine de houille à Mickley-Bank. Dès l'enfance, il montra les plus heureuses dispositions pour le dessin. Son passe-temps favori était de dessiner au charbon ou à la craie, sur les portes et sur les volets, des animaux et tous les objets qui souriaient à sa jeune imagination. Le graveur Ralph Beilby, de Newcastle, en passant dans le hameau de Cherry-Burn, fut frappé du talent qu'annonçaient les croquades de Bewick, et le demanda à ses parents, qui le lui confièrent en qualité d'apprenti. Le jeune graveur n'avait pas encore terminé ses années d'apprentissage, lorsque Charles Hutton, préparant la publication de son *Traité d'arpentage,* pria Beilby d'exécuter pour lui, sur des planches de cuivre, les figures nécessaires à l'intelligence de l'ouvrage (1770). Beilby pensa qu'il serait mieux de les graver sur bois, et il confia l'exécution de cette tâche à Bewick. Celui-ci s'en acquitta de manière à ce que Hutton, son maître, et le public fussent également charmés et de l'idée et du tra-

vail. En effet, grâce à ce procédé, les figures, au lieu d'être réunies en une masse et pêle-mêle, refoulées à la fin du volume, se trouvent isolément, chacune à la place qui lui convient, à côté du théorème ou du problème dont elles rendent la démonstration facile. Cet essai pour faire revivre un art en quelque sorte éteint depuis un siècle et demi, l'art de la gravure sur bois, ne demeura pas infructueux. Bewick, à la sollicitation ou d'après le conseil de son patron, s'y livra spécialement. A l'expiration de son noviciat, il alla visiter Londres et y séjourna quelques mois. Il alla ensuite en Écosse, vint à Newcastle, et s'associa avec son ancien maître. Son jeune frère, Jean Bewick devint le disciple commun des deux graveurs. Un grand nombre d'ouvrages sortirent de leurs mains, mais principalement de celles de notre artiste; il poussa enfin l'art de la gravure sur bois à un tel point, qu'il en fut presque considéré comme l'inventeur. Bewick mourut près de Windmill-Hills le 8 novembre 1828, dans sa 76e année. Voici la liste de ses principales productions : les planches du *Traité d'arpentage* de Hutton, 1772 ; des *Éléments de géométrie* de Rossignol ; traduction anglaise du docteur Enfield ; des *Fables de Gay*, 1779, à Newcastle ; des *Fables choisies*, 1784 ; *Histoire générale des quadrupèdes*, 1790 ; un magnifique *Taureau sauvage*, d'après nature ; les planches de l'*Ermite* de Parnell, du *Voyageur* et du *Village abandonné*, de Goldsmith, chefs-d'œuvre de gravure sur bois ; l'*Histoire des oiseaux de la Grande-Bretagne*, 2 vol., 1797 et 1800, etc.

BEWICK (Jean), frère du précédent, né en 1760, à Cherry-Burn, fut élève de Beilby et de son frère, quitta Newcastle pour aller s'établir à Londres et y acquit en peu d'années un grand renom. Une affection pulmonaire l'emporta en 1795. On n'a de lui que quelques planches de l'*Ermite*, du *Voyageur* et du *Village abandonné*, plus les dessins des planches de la *Chasse*, poëme de Somerville.

BEXON (Gabriel-Léopold-Charles-Amé), né à Remiremont au mois de mars 1748, mourut à Paris le 15 février 1784. D'abord chanoine, puis grand chantre de la Ste.-Chapelle, il dut son élévation à une *Histoire de Lorraine*, 1777, in-8°., dont il n'a paru que le premier volume. Il avait publié précédemment : *Système de la fermentation ; Catéchisme d'agriculture ; Oraison funèbre d'Anne Charlotte de Lorraine, abbesse de Remiremont*. Bexon était l'un des collaborateurs de Buffon à l'*Histoire naturelle*.

BEXON (Scipion-Jérôme), jurisconsulte, frère du précédent, né à Remiremont en 1753, acheva ses études à Nancy, et revint dans sa ville natale exercer la profession d'avocat. En 1787 il fut un des commissaires élus pour rédiger les cahiers du bailliage, publia en 1790 une apologie de l'abbaye de Remiremont, sous ce titre : *Cri de l'humanité et de la raison* ; fut nommé commissaire du roi près la municipalité de Remiremont, et vint à Paris où il remplit successivement diverses fonctions judiciaires. Élu président du tribunal criminel de la Seine, en 1796, il publia plusieurs ouvrages sur l'application du code criminel, et fut nommé en 1800 vice-président du tribunal de 1re instance. Invité par le roi de Bavière à rédiger un code criminel pour les États de ce prince, il envoya le projet à Munich en 1805, et le publia en 1807, sous le titre : *Application de la théorie de la législation pénale*, 2 vol. in-folio. Bexon ne fut pas compris dans la réorganisation des tribunaux en 1808, reprit ses fonctions d'avocat, se retira à Chaillot, et y mourut le 17 novembre 1825. On remarque parmi ses ouvrages nombreux : *Sur la forme de la procédure par jurés*, 1799 ; *Parallèle du code pénal d'Angleterre, avec les lois pénales françaises*, 1800 ; *Du pouvoir judiciaire en France*, 1814 ; *De la liberté de la presse*, etc., 1814, etc.

BEY DE BATILLY. *Voyez* **LEBEY.**

BEYER (Georges), né à Leipzig en 1665, mort en 1714, est le premier, dit Camus, qui ouvrit à Wittenberg en 1698, un cours de bibliographie de droit. Ses principaux ouvrages sont : *Notitiæ auctorum juridicorum*, etc. Leipzig, 1698-1705, et 1726 ; *Declinatio juris divini naturalis et positivi universalis*, Wittenberg, 1712, in-4°. ; Leipzig, 1716, 1726, in-4°.

BEYER (Jean de), peintre, né à Arau en Suisse en 1705, vint très-jeune en Hollande, où il se fixa. Il rendit avec talent les vues de quelques villes, châteaux, etc.

BEYER (Jean de), né à Bâle, porta très-loin le goût et la connaissance des médailles, et mourut à Berne, en 1738, dans un âge très-avancé.

BEYER (Auguste), savant bibliographe, né à Friedberg, le 21 mai 1707, pasteur à Zorbig près de Dresde, où il mourut en 1741, a publié : *Memoriæ historico-criticæ libror. rariorum*, Dresde, 1734, in-8° ; *Arcana sacra Bibl. Dresdensium*, ibid., 1738, 1740, 5 parties in-8°.

BEYER (Jean-Samuel), né à Gotha vers 1680, directeur de musique à Freyberg, mort en 1744, fut compositeur et écrivain didactique pour la musique. On cite de lui : *Primæ lineæ musicæ vocalis*, en allemand, Freyberg, 1703 ; *Musikalischer Vorrath, Geistlich-musikalischer Seelenfreude*, etc.

BEYER, physicien allemand, inventa à Paris, en 1785, un instrument composé de lames de verre frappées par des marteaux, dont on se servit à l'Opéra pour remplacer la flûte enchantée des *Mystères d'Isis*. C'est cet instrument qui, dépouillé de clavier et frappé par un marteau de liége, est devenu populaire sous le nom d'harmonica.

BEYERLINCK (Laurent), d'une famille originaire de Berg-op-Zoom, naquit au mois d'avril 1578, à Anvers, où son père était apothicaire. Après avoir fait sa rhétorique chez les jésuites, il alla étudier la philosophie à Louvain. Professeur en poésie et en rhétorique au collége de Vaulx (*Vaulxianum, vulgò Gandense*), il eut, peu de temps après, la cure de Hérent, près de Louvain, fut appelé, en 1605, à Anvers, pour avoir la direction du séminaire, et eut ensuite un canonicat gradué dans la cathédrale, l'archiprêtré du district, puis celui de la ville d'Anvers, où il mourut, le 7 juin 1627. On a de lui : *Apophthegmata christianorum*, Anvers, 1608, in-8° ; *Biblia sacra variarum translationum*, 3 vol. in-folio, Anvers, 1616 ; *Promptuarium morale super evangelia communia*, trois parties in-8° ; *Magnum theatrum vitæ humanæ* ; une continuation de la *Chronique* d'Opmeer, etc.

BEYGTACH (Hadjy), surnommé *Vély* (*le saint*), était un religieux musulman du temps d'Amurath Ier. Il fonda l'ordre de derviches appelés de son nom *Beygta-*

chys. Ce fut lui qu'Amurath appela pour bénir le drapeau de la milice fameuse des janissaires, qu'il institua l'an de l'hégire 763 (1361-2). Il mourut à Quere-Chehr en 769 de l'hégire (1367-8).

BEYMA (Jules de), jurisconsulte, né à Doekum, en Hollande, vers l'an 1539, prit les degrés de licencié en droit à Orléans, et exerça à Leeuwarde, en Frise, les fonctions d'avocat; mais, devenu suspect au gouvernement espagnol à cause de son attachement au luthéranisme, il fut obligé de quitter cette ville, se retira en Allemagne, et enseigna le droit à Wittenberg pendant dix ans. De retour dans sa patrie, il obtint une chaire de droit à l'université de Leyde, fut appelé en 1596, à Franeker, pour y professer la même science; mais l'année d'après il quitta l'enseignement, et passa, en qualité de conseiller, à la cour de Frise. Il mourut en 1598. Beyma a écrit plusieurs dissertations sur le droit, recueillies en un volume in-4°, Louvain, 1645.

BEYS (Gilles), imprimeur à Paris dans le 16e siècle, a le premier employé dans l'imprimerie les consonnes *j* et *v*, que le grammairien Ramus avait déjà distinguées.

BEYS (Charles de), né à Paris vers 1610, cultiva de bonne heure la poésie. A quatorze ans, il avait déjà composé un grand nombre de vers latins et français qui lui firent une réputation parmi les beaux esprits. Il fut mis à la Bastille, comme l'auteur de la *Miliade*, l'une des plus violentes satires qui aient paru contre le cardinal de Richelieu. Beys, rendu à la liberté, reprit son train de vie épicurienne, perdit presque la vue, et mourut le 26 septembre 1659, âgé d'environ quarante ans. On a de lui trois tragi-comédies : le *Jaloux sans sujet*, 1635; l'*Hôpital des fous*, représenté en 1635; *Céline*, en 1636; une comédie intitulée les *Illustres Fous*, jouée en 1652; un recueil de ses *OEuvres poétiques*, Paris, 1651, in-8°; en tête est un *Poëme latin sur les victoires de Louis XIII*, imprimé avec les *Triomphes de Louis le Juste*, 1649, in-fol., orné de gravures de Jean Valder, Liégeois.

BEYSSER (Jean-Michel), général français, né à Ribauvilliers, en Alsace, en 1754, chirurgien de marine, puis capitaine au service de la Hollande, major des dragons de Lorient en 1792, parvint rapidement au grade de général en chef de l'armée des côtes de la Rochelle, obtint d'abord d'assez brillants succès contre les Vendéens; mais ayant essuyé deux déroutes complètes, il fut condamné à mort, et exécuté le 13 avril 1794, par le tribunal révolutionnaire, comme complice de Danton.

BEYTS (le baron Joseph-François), né à Bruges, obtint en 1782 le titre de primus à l'université de Louvain, nommé substitut du procureur général au conseil de la Flandre autrichienne, puis conseiller pensionnaire et greffier en chef du magistrat de Bruges. La Belgique ayant été réunie à la France, Beyts fut élu, en 1797, au conseil des Cinq-Cents comme représentant du département de la Lys. Au 18 brumaire, lorsque Bonaparte entra dans la salle du conseil, Beyts s'élança à la tribune et proposa de mettre le général hors la loi. Contraint de s'éloigner de Paris, Beyts ne tarda cependant pas à être nommé préfet du département de Loir-et-Cher; il demanda et obtint la place de commissaire du gouvernement près le tribunal d'appel de Bruxelles, place qui, aussitôt après la nouvelle organisation judiciaire, fut transformée en celle de procureur général impérial. En 1804, il fut décoré de la croix de la Légion d'honneur. Vers la fin de 1810, il partit pour la Haye comme procureur général près la cour impériale établie en cette ville. En avril 1811, il fut nommé premier président de la cour impériale de Bruxelles. Il portait alors les titres de baron et de commandant de la Légion d'honneur. En 1813, il fut chargé de présider la *cour spéciale* formée à Hambourg par suite des troubles qui avaient éclaté dans les villes hanséatiques. En 1814 il resta sans emploi et se livra à l'étude. A la révolution de 1830, il fut appelé au congrès, vota l'exclusion des Nassau, et fit ensuite partie du sénat. Mais l'âge avait affaibli sa tête, et, par une longue inaction, il était devenu presque étranger aux affaires publiques. Il mourut au commencement de l'année 1832. Ses manuscritse achetés pour la bibliothèque de Bourgogne, sont des recueils de notes et de dissertations sur l'astronomie, la physique et le système planétaire. Parmi ses essais, qui occupent les nos 1286-1292 du Catalogue de sa bibliothèqne, il en est un intitulé *Manethon restitué*, et un autre, *Histoire ancienne et critique de l'ouvrage* (de M. de Grave) *qui a pour titre : la République des Champs-Élyséss.* Il avait conçu, en 1813, et fait exécuter à Paris, en 1825, un globe céleste destiné à vérifier les dates et à constater ou à combattre la haute antiquité des monuments sur lesquels l'histoire écrite des nations manque de renseignements suffisants. Il avait été inspecteur général des écoles de droit, spécialement chargé de celles de Bruxelles, de Strasbourg et de Coblentz, et chancelier de la troisième cohorte de la Légion d'honneur.

BEYTS (Pierre), frère du précédent, fut professeur de chimie et de physique expérimentale à l'école centrale du département de l'Escaut. On a de lui : *Discours inaugural sur les progrès récemment faits dans les sciences physiques et chimiques*, etc., Bruxelles, an X (1802), 57 pages in-12.

BEZBORODKO. *Voyez* **BESBORODKO.**

BÈZE (Théodore de) naquit à Vezelai, petite ville du Nivernais, le 24 juin 1519, et passa à Paris les premières années de sa vie, chez son oncle, Nicolas de Bèze, conseiller au parlement, qui l'envoya à Orléans, avant l'âge de dix ans, pour faire ses études. Volmar son maître ayant quitté Orléans pour aller remplir à Bourges une chaire de professeur, Théodore de Bèze l'y suivit, et y demeura avec lui jusqu'en 1535. Il n'avait alors que seize ans, et avait déjà fait de grands progrès dans les lettres et dans les langues anciennes. Il retourna à Orléans pour étudier en droit, et y reçut des grades en 1539. Ce fut dans cet intervalle qu'il composa la plupart des pièces dont il forma quelques années après un recueil, sous le titre de *Poemata juvenilia.* De retour à Paris, il fut pourvu du prieuré de Lonjumeau et d'un autre bénéfice. Attaché depuis longtemps à une femme d'une naissance très-inégale, mais à qui il avait promis secrètement de l'épouser, en 1548, à la suite d'une maladie grave, il abandonna ses bénéfices, ses espérances et sa famille, pour se rendre à Genève, où il épousa cette femme, aux instances de laquelle il résistait depuis quatre ans. Il embrassa en même temps la religion réformée. Bèze fut nommé, l'année suivante, professeur de langue grecque à

Lausanne. Il y passa près de dix ans, pendant lesquels il publia quelques ouvrages qui étendirent sa réputation. Sa tragédie française d'*Abraham sacrifiant*, fut traduite en latin et répandue partout. Il fit imprimer, en 1556, sa version du *Nouveau Testament*, dont il donna depuis un grand nombre d'autres éditions, avec beaucoup de changements; mais de tous les ouvrages de Bèze, pendant son séjour à Lausanne, le plus remarquable est sans contredit son petit Traité intitulé : *De hœreticis à civili magistratu puniendis*. C'est une apologie du jugement et du supplice de Servet, condamné au bûcher, comme hérétique. Bèze fit un voyage, en 1558, pour solliciter l'intercession de quelques princes d'Allemagne, auprès du roi de France, en faveur des protestants de ce royaume, qui étaient alors vivement persécutés. L'année suivante, il quitta Lausanne pour venir s'établir à Genève, et y fut reçu bourgeois, à la sollicitation de Calvin. On cherchait dans cette petite république tous les moyens de perfectionner les études et de répandre le goût des sciences. Une académie venait d'être formée; Calvin refusa le titre de recteur pour lui-même; il voulut que Théodore de Bèze fût élu à cette place, et il s'engagea à se charger en même temps de l'enseignement de la théologie. A cette époque, les grands du royaume qui avaient embrassé la réforme, jetèrent les yeux sur Bèze pour convertir le roi de Navarre, et conférer avec lui sur des choses importantes. Sa mission obtint un succès complet; la réforme fut prêchée publiquement à Nérac, où résidaient Antoine de Bourbon et Jeanne de Navarre. Un temple y fut bâti, et l'esprit de prosélytisme, on pourrait presque dire d'intolérance, fut poussé à tel point, que, dans le courant de l'année suivante, 1560, la reine de Navarre ordonna la démolition de toutes les églises et de tous les monastères de Nérac. Théodore demeura dans cette ville jusqu'au commencement de 1561, où il fut appelé au colloque de Poissy. Bèze, qui y joua un des principaux rôles, fut plutôt rhéteur que théologien. Oubliant le respect dû à une assemblée dans laquelle se trouvait le roi, la reine mère et tous les princes du sang, il employa, sur la présence réelle, des expressions inconvenantes qui soulevèrent contre lui tous les catholiques, et contribuèrent à envenimer la dispute, et à rendre inutiles toutes les intentions de paix. Il ne retourna point alors à Genève, et fut retenu en France par le roi de Navarre et le prince de Condé. L'édit de janvier 1562 ayant permis aux réformés l'exercice public de leur culte, Bèze prêcha souvent à Paris. La guerre civile recommença, et Bèze se trouva à la bataille de Dreux, où les protestants furent défaits, et le prince de Condé fait prisonnier. Il ne cessa ensuite de prendre une grande part aux affaires des protestants, jusqu'à la paix de 1563. Ce fut alors seulement qu'il retourna prendre sa place dans l'académie de Genève. Calvin étant mort en 1564, Théodore de Bèze succéda à tous les emplois de son ami et de son maître, et fut dès lors regardé comme le chef des réformés, en France comme à Genève. Des affaires de famille l'appelèrent à Vezelai en 1568. De retour à Genève, peu de temps après, il ne revint en France qu'en 1570, pour le synode de la Rochelle. Sur la demande de la reine de Navarre et de l'amiral de Coligny, le conseil de Genève permit à Bèze de s'y rendre. L'honneur de présider cette assemblée générale de toutes les Églises réformées de France, lui fut unanimement déféré. Bèze fut encore plusieurs fois obligé d'abandonner pour quelques moments les fonctions qu'il remplissait dans l'académie de Genève. Il fut employé à une négociation importante en Allemagne, en l'année 1574, et assista à différentes époques à des conférences tenues en Suisse ou en Allemagne, pour l'éclaircissement de quelques points de doctrine. Il perdit sa femme en 1588, et, quoique âgé de soixante et dix ans, se remaria peu de mois après avec une jeune personne qu'il appelait sa *Sunamite*. On a même dit, sans fondement, qu'il s'était marié trois fois. Il conserva jusqu'après quatre-vingts ans une grande activité d'esprit et une santé robuste, et ne discontinua ses leçons qu'en 1600. Il vécut encore cinq années, affaibli par l'âge et les infirmités; mais toujours plein de zèle et de dévouement pour son parti, et le servant encore par ses conseils. Il mourut le 13 octobre 1605. Ses principaux ouvrages sont : *Poemata juvenilia*, Paris, 1548; *le Sacrifice d'Abraham*, tragédie, 1550, 1553; *Confessio christianœ fidei; De hœreticis puniendis*, 1554; *Histoire de la Mappemonde papistique; Histoire des Églises réformées en France*, etc. Bèze a eu part à la traduction de la *Bible* corrigée sur l'hébreu et sur le grec par les pasteurs de l'Église de Genève, 1588.

BÈZE (le P. DE), jésuite français, missionnaire aux Indes, a consigné ses observations sur la physique et l'histoire naturelle du pays des Malais, dans un écrit intitulé : *Description des arbres et des plantes de Malacà*, inséré dans les mémoires de l'Académie des sciences, 1666 à 1699, in-4°.

BEZIERS (MICHEL). *Voyez* **BESIERS**.

BEZONS (CLAUDE BAZIN, seigneur DE), conseiller d'État ordinaire, membre de l'Académie française, naquit à Paris, en 1617. Avocat général au grand conseil, à 22 ans; nommé intendant du Languedoc, il en exerça les fonctions 20 ans. De retour à Paris, en 1673, il reprit son service ordinaire de conseiller d'État, jusqu'à sa mort arrivée le 20 mars 1684. Il avait remplacé à l'Académie française, le 3 février 1643, le chancelier Séguier, devenu protecteur de cette compagnie. Il fut le premier qui, à l'exemple de Patru, prononça un discours de réception. On a de lui : *Discours sur le traité de Prague fait, le* 30 (20) *mai* 1635, *entre l'Empereur et le duc de Saxe, translaté du latin; Discours prononcés en* 1666, aux *États de Carcassonne*, comme intendant *de la province du Languedoc*. Il eut quatre fils, dont l'aîné, d'abord conseiller au parlement de Metz, mourut intendant de Bordeaux; le second devint maréchal de France; le troisième, chevalier de Malte, périt sur le vaisseau le *Conquérant*, en 1679.

BEZONS (ARMAND BAZIN DE), 4e fils du précédent, né en 1635, agent général du clergé, successivement évêque d'Aire, archevêque de Bordeaux et ensuite de Rouen, fut député aux assemblées générales du clergé qui se tinrent de 1685 à 1715. Après la mort de Louis XIV, il fit partie du conseil de régence, et fut chargé de la direction des économats. Il mourut le 8 octobre 1721, dans son château de Gaillon. On a de lui des *Ordonnances synodales du diocèse de Bordeaux*, Bordeaux, 1704, in-8°; et le *Procès-verbal de l'assemblée du clergé, tenue en* 1685, *à St.-Germain en Laye.*

BEZONS (Jacques BAZIN de), fils de Claude et frère du précédent, servit à l'âge de 22 ans en Portugal, sous le maréchal de Schomberg, l'an 1667. L'année suivante, il accompagna le duc de la Feuillade à l'expédition de Candie. Devenu capitaine de cuirassiers, il se trouva, en 1671, au passage du Rhin, et en 1674, à la bataille de Seneffe, où il fut blessé grièvement. Fait brigadier en 1688, il commanda en 1692 le corps de réserve, sous les ordres du duc d'Orléans, à la bataille de Steinkerque. A celle de Neerwinden, on le chargea du même commandement, et il fut toujours en activité jusqu'à la paix de Riswick, en 1697. Le roi récompensa alors ses services par le gouvernement de Gravelines. En 1701, il eut ordre d'aller combattre en Allemagne, sous le maréchal de Villeroi. La même année, il passa en Italie, et se trouva au combat de Chiari. En 1702, il devint lieutenant général, et fit la guerre sous le duc de Vendôme. En 1704, Bezons se trouva au passage du Pô, aux siéges de Verceil, d'Ivrée et de Verrue. En Espagne, sous le duc d'Orléans, il assista à la prise de Tortose. Nommé maréchal de France en 1709, il fut envoyé de nouveau en Espagne. Le maréchal de Bezons fut chargé, en 1711, du commandement de l'armée française en Allemagne. Il termina sa carrière le 22 mai 1733, à l'âge de 88 ans.

BEZOUT (Étienne), mathématicien, membre de l'Académie des sciences, examinateur des gardes de la marine et des élèves du corps de l'artillerie, né à Nemours le 31 mars 1730, mort le 27 septembre 1783 dans une petite terre qu'il possédait en Gatinois, se fit connaître de bonne heure par plusieurs *Mémoires scientifiques*. Placé en 1763 par M. de Choiseul à la tête de l'instruction de la marine royale, il composa pour les gardes du pavillon un cours complet de mathématiques, qui fit époque par sa profondeur et sa clarté; l'auteur y aborde les questions les plus difficiles. Ce fut en 1768 que Bezout prépara pour les élèves du corps de l'artillerie une édition de son *Cours*, dans laquelle il substitua des applications tirées du service de cette arme, à celles qui concernaient la marine. Il publia enfin en 1779 sa *Théorie générale des équations algébriques*. Se renfermant dans l'exercice de ses fonctions et dans la société de sa famille, Bezout mena une vie paisible, jouit d'une considération méritée et d'une réputation que les nombreuses éditions de ses cours avaient rendue populaire. Ses ouvrages sont: *Cours de mathématiques* à l'usage des gardes du pavillon et de la marine, Paris, 9 vol. in-8°, y compris un *Traité* de navigation; *Cours de mathématiques* à l'usage du corps royal de l'artillerie, Paris, in-8°, 4 vol. La première édition fut faite à l'imprim. royale dans les années 1770-72.

BIACCA (François-Marie), littérateur italien du 18e siècle, naquit à Parme le 12 mars 1673. Il embrassa l'état ecclésiastique, et entra, en 1702, dans la maison Sanvitali, où il remplit la double fonction de chapelain et de précepteur des deux jeunes fils du chef de cette famille. Un de ses ouvrages le fit sortir de cette maison; il défendait dans ce livre l'historien Josèphe contre la critique d'un Père César Calino, jésuite. L'aîné des jeunes Sanvitali, resté maître de ses biens par la mort de son père, et qui était très-attaché aux jésuites, fit entendre à son ancien maître que la publication de cet ouvrage lui serait désagréable. Biacca confia son manuscrit au célèbre Argelati, à Milan, et, soit avec ou sans le consentement de l'auteur, l'ouvrage fut imprimé en 1728. Sanvitali signifia à Biacca de sortir de chez lui. Biacca fut recueilli par d'autres maisons distinguées, qui lui offrirent successivement un asile. Après avoir habité Milan quelques années, il mourut à Parme, le 15 septembre 1735. Ses principaux ouvrages sont: *Ortografia manuale*, Parme, 1714, in-12; un *Traité* historique et chronologique, Milan, 1728, 2 vol. in-4°, où il soutient la concordance des histoires des antiquités judaïques de Josèphe avec l'Écriture; des traductions de Catulle, des *Sylves* de Stace, des *Satires* et des *Épîtres* d'Horace, insérées dans les tomes III, IX et XXI de la grande collection des traductions en vers italiens.

BIAGI (Jean-Marie de'), savant grammairien et professeur d'éloquence à Roveredo, sa patrie, né en 1724, mourut en 1777 avec la réputation d'un bon poëte latin. On lui doit la préface d'une édition de *St. Jean Chrysostôme*, Roveredo, 1753; quelques livres de piété, et un petit traité *de Situ Austriæ subjectarumque regionum*, 1772.

BIAGI (le P. Clément), camaldule, savant archéologue, né vers 1740 à Crémone, fut professeur de théologie au collége de la Sapience à Rome, et chargé de la continuation du *Diario ecclesiastico*. Ayant obtenu la sécularisation, il se démit de sa chaire, et vint habiter Milan où il mourut en 1804. Outre les notes de la traduction italienne de l'*Argonautique* de Val. Flaccus, par Flangini, et une traduction du *Dictionnaire théologique* de Bergier avec de nombreuses additions, on connaît de Biagi: *Monumenta græca ex musæo J. Nanii illustrata*, 1785; *Tractatus de decretis atheniensium*, 1787, 3 vol. in-4°, etc.

BIAGIOLI (Nicolas-Josaphat), littérateur, né en 1768, à Vezzano, près Sarzana, mourut à Paris, le 13 octobre 1835. Professeur de rhétorique à l'université d'Urbin lorsqu'il n'avait encore que 17 ans, il se distingua par le talent avec lequel il savait faire apprécier les beautés d'Homère et de Virgile. A la création de la république romaine, il obtint une préfecture; en 1798, les revers de l'armée française le forcèrent de quitter l'Italie. Réfugié en France, le gouvernement lui confia une chaire d'italien au prytanée français. Lorsqu'elle fut supprimée, il se vit réduit à ses propres ressources, et se livra tout entier à l'enseignement. Parmi ses ouvrages, où l'on remarque du goût et de l'érudition, nous citerons sa *Grammaire* italienne, qui a eu six éditions; ses *Commentaires* sur *Dante, Pétrarque, Michel-Ange*. Il laissa en manuscrit un *Commentaire littéraire sur le Décaméron de Boccace*; une 2e édit. de son commentaire sur Dante; un *Dictionnaire italien-français et français-italien* sur un plan nouveau, etc.

BIALOBOCKI, poëte polonais, a traduit du latin quelques *Hymnes*, Cracovie, 1648, et composé un *Poëme* sur la guerre des Cosaques, ibid., 1653; un *Recueil* de vers sur les rois et princes de Pologne, 1661.

BIAMONTI (l'abbé Joseph-Louis), philologue et poëte distingué, né vers 1730, à Vintimille, fit l'éducation de quelques enfants de famille noble, devint conservateur de la bibliothèque privée du prince de Khevenhüller, quitta ces fonctions pour occuper la chaire d'éloquence de Bologne, d'où il passa bientôt à celle de Turin, et, après avoir pris sa retraite, vint se fixer à Milan où il mourut le 13 octobre 1824. On lui doit plusieurs *Dis-*

cours prononcés dans des occasions solennelles. Une *Grammaire italienne;* un *Traité sur l'art oratoire; Iphigénie en Tauride,* tragédie; *Sophonisbe*, tragédie, etc. Il traduisit du grec, en prose italienne, quelques *morceaux* d'Eschyle, les *OEuvres* de Sophocle, la *Poétique* d'Aristote, l'*Iliade* d'Homère, les *Odes* de Pindare; *il Camillo*, poëme, Milan, 1814 et 1817, in-8°. La *Version* qu'il avait entreprise *du Livre de Job* est demeurée inachevée.

BIANCA, femme du gouverneur de Bassano, tué à la prise de cette ville en 1253 par le tyran Accciolino, eut le malheur d'attirer ses regards et devint bientôt victime de sa brutalité. Mais ne pouvant supporter sa honte, elle s'ensevelit toute vivante dans la tombe de son époux.

BIANCANI (Joseph), jésuite, né à Bologne en 1566, cultiva les mathématiques et l'astronomie avec beaucoup de zèle, et mourut à Parme le 7 juin 1624. Ses ouvrages les plus importants sont : *Aristotelis loca mathematica ex omnibus ejus operibus collecta,* Bologne, 1615; *Brevis introductio ad geographiam; Sphera mundi, seu cosmographia demonstrativa,* ibid., 1620.

BIANCARDO (Ugolotto), l'un des bons généraux de l'Italie, à la fin du 14e siècle, élève du comte Albéric de Barbiano, fut longtemps au service de François de Carrare, seigneur de Padoue ; mais celui-ci fut obligé de le céder, en 1387, à Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. Il contribua puissamment à la ruine des maisons de Carrare et de la Scala.

BIANCHI (Pierre-Antoine), compositeur, né à Venise vers 1450, fut chanoine de Saint-Sauveur dans cette ville et ensuite chapelain de l'archiduc Ferdinand d'Autriche. On a de lui : *Canzoni napolitane a tre voci,* 1572; *Sacri concentus octo vocibus,* 1609.

BIANCHI (François FERRARI), dit *il Frari,* peintre et sculpteur modénois, florissait en 1481, et mourut en 1510 ; il passe pour avoir été le maître du Corrége. ses tableaux se voient encore dans les églises de Modène. Le musée royal à Paris possède de cet artiste *la Vierge et l'enfant Jésus.*

BIANCHI (Marc-Antoine), avocat, né en 1498 à Padoue, se rendit célèbre au barreau par son éloquence, fut nommé professeur de droit à l'université, et mourut le 8 octobre 1548. Il a laissé : *Tractatus de indiciis homicidii ex proposito commissi,* Venise, 1545, in-fol. ; *Practica criminalis aurea,* ibid., 1547, in-8°; *Tractatus de compromissis,* etc., ib., 1547, in-8°. — Un cardinal du même nom, envoyé légat en Sicile par le pape Martin IV, s'y trouvait à l'époque des Vêpres siciliennes, et mourut à Rome en 1302.

BIANCHI (André), né à Sarzana dans le pays de Gênes vers 1580, organiste de la collégiale de Chiavari, a fait imprimer *Motetti a messe à otto voci,* Venise, 1611. On a de lui : *Motelli* à 2, 3 et 4 voix, Anvers, 1626.

BIANCHI (Jules-César), compositeur italien du 17e siècle, a publié *Motetti de beata Virgine,* Venise, 1620.

BIANCHI (Christophe), compositeur, né à Rome, a fait imprimer vers 1650 un traité de composition sous ce titre : *Tavola d'imparare a formare passagi e fughe,* etc.

BIANCHI (Eusèbe), cordelier, né à Milan, mort vers 1725, était savant en mathématiques, en architecture, en astronomie et possédait une grande connaissance des langues hébraïque, grecque, allemande, française et espagnole. Parmi ses ouvrages on cite : *Regole per fabbricar un organetto,* etc.

BIANCHI (Jean), compositeur de musique instrumentale, né à Ferrare vers 1660, vécut à Milan. Il a publié : *Dodici sonate a tre, sei concerti a quattro stromenti, sei sonate a tre.*

BIANCHI (Jean-Baptiste), célèbre anatomiste, né à Turin le 12 septembre 1681, reçu docteur à 17 ans, professa dans sa patrie avec le plus grand succès la médecine, la chirurgie et la pharmacie, fut comblé d'honneurs par son souverain, et mourut le 20 janvier 1761. Ses deux principaux ouvrages sont : *Historia hepatica,* Genève, 1725, 2 vol. in-4°; *De naturali in humano corpore vitiosâ morbosâque generatione historiâ,* Turin, 1741, in-8°.

BIANCHI (Jean-Antoine), frère mineur, né à Lucques le 2 octobre 1686, professa la théologie et la philosophie, fut l'un des conseillers de l'inquisition, examinateur du clergé romain, et mourut le 18 janvier 1758. Dans ses loisirs, il cultiva les belles-lettres. Admis à l'académie Arcadienne, il y fit plusieurs lectures. On a de lui des *Tragédies* sacrées en prose et en vers ; plusieurs comédies, un écrit dans lequel il défend les théâtres, qui avaient été attaqués par le P. Concina, comme contraires à la religion et aux mœurs, et un ouvrage composé par ordre de Clément XII, dans lequel il prétend réfuter les opinions de Pierre Giannone, contraires au pouvoir temporel de la cour de Rome.

BIANCHI (Jean), naturaliste, né le 3 janvier 1693 à Rimini, plus connu sous le nom latin de *Janus Plancus,* étudia à Bologne la botanique, l'histoire naturelle, les mathématiques et la physique, y reçut le laurier doctoral en médecine, se dévoua au service des pauvres, refusa les offres avantageuses qui lui furent faites pour le fixer à Padoue et à Sienne, fit revivre à Rimini l'académie des *Lincei* qui le nomma son secrétaire et dont il écrivit l'histoire, et mourut le 3 octobre 1775. Il a donné des éditions augmentées des *Phytobasanos* et des *Conchæ min. cognitæ* de Fabio Colonna. Ses écrits roulent sur la médecine et sur l'anatomie. Dans les premiers on distingue son discours *soprà il vitto pitagorico,* Venise, 1752, in-8° de 94 pp. On a de lui divers *Mémoires* dans les *Actes de l'Académie de Sienne, de l'institut de Bologne,* et dans le *Journal littéraire de Florence.*

BIANCHI (Vendramino), noble de Padoue, fut secrétaire du sénat de Venise au commencement du 18e siècle. Nommé résident de sa république à Milan, à la mort de Charles II, roi d'Espagne, il fut envoyé en Suisse, en 1705, pour traiter de l'alliance des cantons de Zurich et de Berne, qui fut conclue par ses soins le 12 janvier 1706. Le 3 février suivant, il passa chez les Grisons, et y conclut un autre traité d'alliance le 17 décembre de la même année. Après son retour à Venise, le sénat l'envoya ministre en Angleterre, où il résida pendant vingt ans. Enfin, le procurateur Carlo Rusini ayant été choisi pour intervenir au traité de Passarowitz, Bianchi lui fut donné pour secrétaire au congrès par le sénat. Cette mission et celle qu'il avait remplie chez les Suisses lui ont fourni le sujet des deux ouvrages suivants : *Relazione del paese de' Svizzerri e loro alleati,* Venise, 1708, in-8°; *Istorica relazione della pace di Passarowitz,* Padoue, 1718 et 1719, in-4°.

BIANCHI (Pierre), peintre, né à Rome en 1694 mort en 1759, obtint des succès dans tous les genres, l'histoire, les paysages, les portraits, les marines, les animaux. L'église de St.-Pierre de Rome possède de cet artiste un *Trait de l'histoire de la Vierge*, la galerie du roi de Prusse, une *Vénus couchée sur le dos*, dans le style du Corrége.

BIANCHI (Antoine), poëte, né vers 1710 à Venise, simple gondolier, n'avait jamais fait d'études, et cependant composa deux poëmes dans lesquels les règles de la grammaire ne sont pas toujours observées, mais où l'on trouve de l'imagination, de la verve et de la poésie : *Il Davide, re d'Israele,* Venise, 1751, in-fol. ; *Il Tempio, ovvero il Salomone,* ib., 1753, in-4°. Bianchi vivait en 1760, mais on ignore la date de sa mort.

BIANCHI (le P. Isidore), historien et archéologue, né en 1733 à Crémone, embrassa jeune la règle des camaldules, enseigna la philosophie et la rhétorique dans l'abbaye de Classe à Ravenne, et fut ensuite relégué dans le monastère de l'Avellana d'où l'archevêque de Montréal en Sicile, le tira pour le nommer professeur de philosophie au collége de sa ville épiscopale. Il passa en Danemark en 1775 comme secrétaire du prince Raffadale, ambassadeur de Naples ; puis s'étant mis en route pour accompagner ce prince en Portugal, il s'arrêta à Paris, y visita les littérateurs les plus distingués, et eut un entretien avec J. J. Rousseau, à la suite duquel ils se séparèrent peu satisfaits l'un de l'autre. Le P. Bianchi, tombé malade, ne poursuivit son voyage que jusqu'à Madrid, revint en Italie, fut retenu à Milan où il professa la philosophie morale au collége de Brera. N'ayant pu obtenir sa sécularisation, il reprit l'habit monastique, revint à Crémone où il professa jusqu'à la suppression de son couvent. Il mourut à Crémone en 1807. Il s'occupait d'un ouvrage important sur l'histoire de cette ville. Il a publié : *Meditazioni su vari punti di felicita pubblica et privata,* Palerme, 1774 ; *Discours sur le commerce de la Sicile,* ib. ; *Lettres sur l'état des sciences et des arts en Danemark,* Crémone, 1779 ; *I marmi Cremonesi,* etc.

BIANCHI (François), compositeur dramatique et maître de chapelle à Crémone, naquit dans cette ville en 1752, vint à Paris en 1775 et y fut attaché au Théâtre-Italien comme claveciniste. Il y donna cette année *la Réduction de Paris* et *le Mort marié* en 1777. Trois ans après il quitta son emploi pour aller composer à Florence *Castor et Pollux;* alla successivement à Naples, à Venise, à Rome, à Londres, écrivant une trentaine d'opéras, dont le meilleur est *Mérope,* joué en 1798 à Londres. Bianchi est mort à Bologne le 24 septembre 1811.

BIANCHINI (Barthélemi), biographe, né vers 1470 à Bologne, élève de Philippe Beroaldo, montra beaucoup de goût pour la peinture, se rendit très-habile dans la numismatique, et mourut avant 1528, dans un âge peu avancé. Il n'a laissé que deux opuscules : la *Vie d'Antoine Codrus Urcéus* et celle de *Philippe Beroaldo,* son maître.

BIANCHINI (Dominique), célèbre luthiste du 16e siècle, surnommé *il Rossetto*, parce qu'il était roux. On a de lui : *Intabolatura di lauto*, Venise.

BIANCHINI (François), savant italien, né à Vérone le 13 décembre 1662, fut élève de Montanari, qui lui légua son cabinet, entra dans la carrière ecclésiastique, mais sans abandonner ses travaux, se lia à Rome avec les savants les plus distingués, ajouta à ses connaissances celles du grec, de l'hébreu, du français et des antiquités ; il dessinait avec habileté tous les monuments, et assistait à toutes les fouilles. Les papes Alexandre VIII, Clément XI et Innocent XII, le protégèrent constamment ; le sénat l'agrégea, lui, toute sa famille et les descendants qu'elle pourrait avoir, à la noblesse romaine et à l'ordre des patriciens. Secrétaire de la commission pour la réforme du calendrier, il fut chargé de tirer une ligne méridienne, et de dresser un gnomon dans l'église de Ste.-Marie-des-Anges, afin de fixer avec la plus grande exactitude les points équinoxiaux pour régler avec précision le cours de l'année. Nommé président des antiquités, il proposa au pape de former une collection d'antiquités sacrées, destinée à fournir les matériaux d'une histoire ecclésiastique par les monuments. L'épuisement du trésor pontifical força d'ajourner ce projet. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il offrit à l'Académie des sciences, dont il était associé étranger, une machine destinée à corriger dans les lunettes du plus grand foyer les imperfections des tubes dont la courbure avait paru jusqu'alors inévitable. Il mourut le 2 mars 1729, laissant un grand nombre d'ouvrages savants, parmi lesquels, outre une belle édition des *Vitæ roman. pontificum,* par Anastase, Rome, 1718-28, 4 vol. in-fol., on distingue : *Astronomicæ et observat. selectæ,* Vérone, 1737, in-fol. ; *Del palazzo de' Cesari,* ibid., 1738, in-fol. ; *Circi maximi et antiqui imperat. romanor. palatii iconographia,* 1728, grand in-fol. ; *Camera ed inscrizioni sepolcrali de' liberti, servi ed ufficiali della casa di Augusto,* 1727.

BIANCHINI (Joseph), neveu et héritier du précédent, né à Vérone, le 9 septembre 1704, acheva ses études à Rome, quitta son canonicat et la place de bibliothécaire pour entrer dans la congrégation de l'Oratoire, se consacra tout entier à l'étude de l'histoire et des antiquités ecclésiastiques, composa plusieurs ouvrages, donna ses soins à des éditions estimées, tant des productions de son oncle que de celles de quelques autres écrivains, et mourut vers 1770.

BIANCHINI (Joseph-Marie), littérateur, né à Prato dans la Toscane, le 18 novembre 1685, se fit recevoir docteur en droit à l'académie de Pise, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de quelques bénéfices, partagea son temps entre ses devoirs et la culture des lettres, et mourut le 17 février 1749. Outre des opuscules récités à l'académie Florentine, et publiés dans les *Prose florentine,* on a de lui : *Dei granduchi di Toscana della reale casa di Medici, ragionamenti istorici*, Venise 1741, in-fol.

BIANCHINI (Jean-Fortunat), médecin, né en 1720, à Chieti, dans le royaume de Naples, exerça son art à Venise, puis à Udine, fut nommé professeur de médecine pratique à l'université de Padoue, et mourut le 2 septembre 1779. On a de lui plusieurs *opuscules* qui prouvent beaucoup d'érudition et de savoir.

BIANCIARDI (François), musicien, né à Casola, château de Sienne, fut académicien *intronato* et maître de chapelle de la cathédrale de Sienne. Il mourut à l'âge de 35 ans. Ses principaux ouvrages sont : 3 livres de *Motets*, Venise, 1596-1607 ; 4 livres de *Motets*, 1599-

1608 ; 3 livres de *Motets* sans orgue, 1600 ; 2 livres de *Messes,* 1604-1605 ; *Salmi,* 1604.

BIANCO ou **BIANCHO** (André), géographe du 15e siècle, n'est connu que par des *Cartes hydrographiques,* conservées à la bibliothèque de St.-Marc, portant en tête : *Andreas Biancho de Venet. me fecit,* 1436.

BIANCO (Barthélemi), architecte, né à Côme, mort en 1656, fut appelé à Gênes, environna cette ville d'une nouvelle enceinte, fortifia le môle, et bâtit, avec le collége des jésuites, le palais Balbi.

BIANCO (Jean-Baptiste), fils du précédent, mort de la peste en 1657, non moins habile dans l'architecture, fut aussi sculpteur et peintre distingué. On cite de lui comme son chef-d'œuvre à Gênes un *Groupe d'anges et de la Vierge,* en bronze.

BIANCOLELLI. *Voyez* **DOMINIQUE.**

BIANCOLINI (Jean-Baptiste-Joseph), littérateur, né le 10 mars 1697 à Vérone, mort en 1780, travailla toute sa vie, malgré ses occupations commerciales, à l'étude de l'histoire et à la recherche des monuments historiques. On lui doit la publication de la *Chronique de la ville de Vérone,* par Pierre Zagata, 1745-49, 2 vol. in-4°, avec des notes et une continuation de l'éditeur ; *Notice historique sur les églises de Vérone,* 1749 et années suivantes, 6 vol. in-4° ; *Dissertation sur les évêques et les gouverneurs de Vérone,* 1757, in-4°. Il eut part à la collection des traductions des historiens grecs, publiée à Rome en 1789, par Charles Fea, in-fol. avec 20 planches et la traduction française.

BIANCONI (Jean-Baptiste), né à Bologne en 1698, acheva ses études au séminaire de Padoue, accompagna à Rome le P. Gotti son maître de théologie, promu au cardinalat, et revint à Bologne où il fut curé pendant 6 ans. En 1741 il devint professeur de grec et d'hébreu à l'académie, en 1746 conservateur des antiques de l'Institut, et, en 1762, envoyé en mission à Milan où il passa plusieurs années, et découvrit un manuscrit d'une ancienne chronique ecclésiastique qu'il publia avec une version latine et des notes, sous ce titre : *Anonymi scriptores historiæ sacræ ab orbe condito ad Valentinianum et Valentem, imp.,* Bologne, 1779. Bianconi mourut à Bologne le 17 août 1781 ; on a de lui : *De antiquis litteris Hebræorum et Græcorum,* Bologne, 1748 et 1763.

BIANCONI (Jean-Louis), neveu du précédent, né à Bologne le 30 septembre 1717, fut à 19 ans médecin assistant d'un des hôpitaux de sa patrie, reçu docteur en 1742 et l'année suivante élu membre de l'académie annexée à l'institut des sciences. Il publia en 1743 et 1744, une excellente traduction italienne de l'*Anatomie* de Winslow, 6 vol. Le landgrave de Hesse-Darmstadt l'appela auprès de lui en qualité de médecin. Six ans après, il se rendit à Dresde où le roi de Pologne Auguste III le nomma conseiller aulique, l'admit dans son intimité, l'employa dans diverses missions importantes et le nomma enfin son ministre résident à Rome, où Bianconi se livra avec ardeur à son goût pour les études littéraires. Il mourut subitement à Pérouse le 1er janvier 1781. On cite de lui : *Dissertation sur l'électricité,* Amsterdam, 1748 ; *Lettres sur la Bavière et sur l'Allemagne,* Lucques, 1763 ; *Lettres sur Celse,* 1779 ; *Dissertation sur le cirque de Caracalla,* 1789. Ses *Œuvres* ont été recueillies à Milan, 1802, 4 vol. in-4°.

BIANDRATE (Benvenuto), seigneur de San-Giorgio, mort à Casal, en 1527, fut d'abord chevalier, puis commandeur de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem ; ensuite président du sénat de Casal, et chargé après la mort du marquis Boniface IV, en 1473, de la tutelle de ses enfants et du gouvernement du Montferrat. Il fut député à Rome vers le pape Alexandre VI, vers l'empereur Maximilien et autres princes. Il a laissé : *Oratio obedientalis,* Rome, 1493 ; *Historia marchionum Montisferrati,* Asti, 1515 ; Turin, 1521 ; *Chronique du Montferrat,* 1639.

BIANDRATE (Jean-Antoine), frère du précédent, évêque de Parme et cardinal, a laissé divers ouvrages sur le droit canonique.

BIARD (Pierre), sculpteur et architecte, né à Paris en 1559, mort le 17 septembre 1609, fut employé par Henri IV qu'il avait représenté à cheval dans un bas-relief placé sur la grande porte de l'hôtel de ville, et qui a été détruit en 1793.

BIARD (Paul), jésuite, né à Grenoble, envoyé l'un des premiers dans les missions de l'Amérique, fut à son retour professeur de théologie à Lyon, et mourut en 1622. On a de lui : *Relation de la Nouvelle France et du voyage que les jésuites y ont fait,* Lyon, 1616, in-12.

BIAS, fils de Teutamus, naquit à Priène, une des principales villes de l'Ionie, vers l'an 570 avant J. C. Il se livra à l'étude de la philosophie, s'occupant principalement de la morale et de la politique ; il avait coutume de dire que nos connaissances sur la Divinité se bornent à savoir qu'elle existe, et qu'on doit s'abstenir de tout raisonnement sur son essence. Il fit une étude particulière des lois de sa patrie, et consacra ses connaissances en ce genre à rendre service à ses amis, soit en plaidant pour eux devant les tribunaux, soit en se faisant leur arbitre. Favorisé des dons de la fortune, il en faisait un noble usage : des filles de la Messénie ayant été prises par des pirates, il les racheta, et, les ayant élevées comme s'il eût été leur propre père, il les dota et les renvoya à leurs parents. La défaite de Crésus, et la conquête de la Lydie par Cyrus, ayant donné beaucoup d'inquiétude aux Ioniens, qui craignaient de se voir attaqués par le vainqueur, Bias leur conseilla de s'embarquer, avec tout ce qu'ils possédaient, et d'aller s'établir dans l'île de Sardaigne ; mais son avis ne fut pas suivi, et les Ioniens, après une vaine résistance, furent subjugués par les généraux de Cyrus ; les Priéniens eux-mêmes, assiégés par Mazarès, se décidèrent à quitter leur ville en emportant ce qu'ils avaient de plus précieux, et ce fut à cette occasion que Bias répondit : « Je porte tout avec moi, » à quelqu'un qui s'étonnait de ce qu'il ne faisait aucune disposition pour son départ. Bias resta dans sa patrie, où il mourut à un âge très-avancé, en plaidant pour un de ses amis. Après avoir fini son discours, il posa sa tête sur son petit-fils, qui était auprès de lui, et il cessa de vivre sans qu'on s'en aperçût. On ne connaissait pas de lui d'autre ouvrage qu'un poëme en deux mille vers sur les moyens de rendre l'Ionie heureuse et florissante. On cite un grand nombre de ses maximes et de ses apophthegmes. Il disait qu'il faut vivre avec ses amis comme si on devait les avoir un jour pour ennemis. Se trouvant sur un vaisseau avec des impies, il les entendit implorer le ciel au

milieu d'une tempête furieuse : « Taisez-vous, leur dit-il, de peur que les dieux ne sachent que vous êtes ici. » Bias était un des sept sages de la Grèce.

BIAUZAT (Jean-François GAULTIER de), avocat à Clermont en Auvergne, député du tiers état aux états généraux de 1789, embrassa avec chaleur la cause de la révolution, et prit une part active aux délibérations de l'assemblée. Après la session de 1791, il retourna à Clermont reprendre ses fonctions d'avocat, revint en 1795 à Paris comme orateur d'une députation à la Convention, siégea comme juré dans le procès de Babeuf à Vendôme, et fut nommé député, en 1798, mais son élection fut annulée par le Directoire. Un peu plus tard, Biauzat fut nommé juge au tribunal de cassation, conseiller à la cour d'appel de Paris sous le gouvernement impérial, et mourut le 22 février 1815. Il a publié : *Doléances sur les surcharges que les gens du peuple supportent en toutes espèces d'impôts,* 1789 ; *Projet motivé d'articles additionnels à la loi sur l'organisation des ponts et chaussées,* 1791.

BIBARS, surnommé *el Bondoucdary,* 4e sultan de la dynastie des Mamcluks Baharites, était un esclave du Captchac, amené en Syrie, acheté par le général des arbalétriers (bondoucdar) de Mélik el Saleh ; affranchi par son maître, il passa au service de Mélik, s'éleva aux premières charges de l'empire, assassina le sultan Kothous, fut élu à sa place, le 17 de djoul-caadah, 658 de l'hégire (24 octobre 1260), et prit le surnom de *Al-Mélik Al-Dhaher.* Il réduisit à l'obéissance Damas et Alep, qui s'étaient révoltées, donna une forme stable à l'empire des Mamcluks, repoussa les Tatars, rétablit la puissance du Musulmans, et combattit les Francs avec succès. Il enleva à ces derniers Laodicée, Césarée, Antioche, Tibériade, etc., mais échoua à deux reprises devant Saint-Jean d'Acre. Une éclipse de lune ayant eu lieu, les astrologues prédirent la mort d'un grand personnage. Bibars craignant que ce pronostic le regardât, fit prendre du poison à un prince de la maison de Saladin, sur lequel il voulait détourner le malheur qui lui paraissait pouvoir menacer sa personne. On oublia d'enlever le vase qui avait contenu le poison, Bibars s'en servit lui-même, le poison eut encore assez de force, et Bibars mourut le 27 de moharrem 676 (30 juin 1277).

BIBARS II, 12e sultan des Mamcluks Baharites, succéda à Mohammed fils de Kalil, privé du trône pour la 3e fois. Il fut élu, le 23 de chewal 708 (26 mars 1309). Des séditions s'élevèrent bientôt parmi le peuple, toujours attaché à Mohammed. Abandonné de ses troupes, Bibars prit la fuite, fut arrêté près de Gaza, et conduit au Caire, où il fut étranglé en présence de Mohammed. Il avait régné près de onze mois.

BIBAUCIUS ou **BIBAUT** (Guillaume), 35e général des chartreux, était natif de Thielt en Flandre. Ses progrès étonnants, pendant qu'il étudiait à Louvain, le firent regarder comme un prodige de science ; il devint professeur à Gand, et s'y distingua par son éloquence et son érudition. Le tonnerre étant tombé un jour au milieu de sa classe, et ayant blessé plusieurs de ses écoliers, Bibaucius fit vœu de se faire chartreux, et accomplit ce vœu environ l'an 1500. Quoique déjà avancé en âge, son mérite le fit bientôt parvenir aux premières charges de son ordre, dont il fut fait général en 1521. Il gouverna avec beaucoup de sagesse, et mourut le 24 juillet 1535. Josse Hess, prieur de la chartreuse d'Erfurt, publia, en 1559, sous le titre de *Orationes capitulares*, etc., les discours que Bibaucius avait prononcés dans le chapitre de ses religieux ; ils furent réimprimés à Anvers en 1610 et 1654, in-4o. On trouve à la fin de *la Vie de Jésus-Christ,* de Ludolphe, Paris, 1534, in-fol., deux petits poëmes latins de sa façon, en l'honneur de saint Joachim. Sa *Vie* a été publiée par Levin Ammon, chartreux de Gand.

BIBBIENA (Bernard DOVIZI, connu sous le nom de), né de parents obscurs à Bibbiena, petite ville du Casentin, en 1470, dut à l'un de ses frères, secrétaire de Laurent de Médicis, l'entrée dans cette maison, et donna des leçons de littérature à l'un des fils de Laurent. L'élève, devenu pape sous le nom de Léon X, fit son maître cardinal en 1513, et l'envoya cinq ans après légat en France pour engager François Ier à se croiser contre les Turcs. Bibbiena se flattait de réussir, lorsque les différends survenus entre les deux cours rompirent la négociation ; il revint à Rome à la fin de l'année suivante, et fut enlevé par une mort imprévue en 1520, au moment où il avait lieu d'espérer de nouvelles récompenses. Paul Jove dit qu'il mourut de poison qui lui fut donné dans des œufs frais. Bibbiena est compté parmi les restaurateurs du théâtre en Italie. Sa comédie intitulée *Calandria* est la première pièce composée en italien à l'imitation et suivant les règles des anciens. Sa *Vie* a été publiée par Bandini : *Il Bibbiena ossia il ministro di stato,* Livourne, 1758.

BIBBIENA (Ferdinand GALLI, dit), peintre et architecte, né à Bologne en 1657, se distingua de bonne heure par son talent pour les décorations théâtrales et la perspective, fut employé par l'empereur Charles III, et mourut dans sa patrie en 1743. On lui doit des *Traités d'architecture et de perspective,* Parme, 1711, in-8o, et reproduits par l'auteur en 1731, avec des planches très-supérieures à celles qu'avait gravées Buttognotti pour la première édition.

BIBBIENA (François GALLI), frère du précédent, né à Bologne en 1659, et mort en 1739, fut également bon peintre d'architecture, et réussit comme lui dans les décorations théâtrales. Attaché à l'empereur Joseph II, ce prince lui permit de voyager en France, où son mérite fut apprécié. On lui doit les belles salles de spectacle de Vienne, de Vérone, de Nancy, le manége de Mantoue, etc.

BIBBIENA (Jean GALLI de), romancier, né vers 1709 à Nancy, fils du précédent, cultiva les lettres, et vint encore jeune à Paris, où il publia des romans, maintenant oubliés. Bibbiena fit jouer, en 1762, sur le Théâtre-Italien, la *Nouvelle Italie,* comédie héroï-comique en trois actes et en prose, mêlée de chants. Convaincu de tentatives de viol sur une fille de trois ans, il fut condamné à mort par un arrêt du Châtelet du 25 octobre 1765. Bibbiena, qui s'était soustrait dans les premiers moments aux recherches dirigées contre lui, n'attendit pas l'issue de l'affaire pour prendre la fuite. Il est assez vraisemblable qu'il se retira en Italie, où il mourut vers 1779. Les romans de cet écrivain sont : *Mémoires de M. De...,* traduit de l'italien, in-12 ; *Histoire des amours de Valérie et du noble Vénitien Barbarigo*, Lausanne, 1741 ; *Le petit Toutou,* Amsterdam, 1746 ; *La Poupée,*

la Haye, 1748; *La force de l'exemple,* ibid. 1748; *Triomphe du sentiment*, ibid. 1750.

BIBER (François-Henri de), écuyer tranchant et maître de chapelle de l'archevêque de Salzbourg, naquit vers 1638 à Wartenberg, sur les frontières de la Bohême, et mourut en 1698. Il fut anobli par Léopold Ier, charmé de son talent sur le violon. On a de Biber : *Six sonates* pour violon, 1681, Salzbourg; *Fidicinium sacro profanum* (12 sonates), *Harmonica artificiosa-ariosa,* Nuremberg; *Sonatæ duæ,* Salzbourg, 1676; *Vespera longiores ac breviores*, Salzbourg, 1693.

BIBERSTEIN (le baron MARSCHALL de), conseiller d'État russe, né dans le Wurtemberg, en 1768, entra au service militaire de la Russie, en 1792. Encouragé par le célèbre Pallas qu'il avait connu en Crimée, il vint à St.-Pétersbourg, en 1795, fut envoyé à l'armée de Perse pour faire des recherches géologiques dans les provinces de la mer Caspienne; et, lorsque cette armée fut rappelée à l'avénement de Paul, il fut nommé inspecteur général pour l'éducation des vers à soie dans les provinces méridionales de l'empire. Il est mort en 1828. Il a publié : *Flora Taurico-Caucasica.*

BIBERSTEIN (Ernest-François-Louis MARSCHALL de), né le 9 août 1770 à Wellertein, prit, en 1791, du service dans les troupes de Nassau-Usingen, entra ensuite dans la carrière civile, et devint, en 1806, ministre d'État. Il améliora les finances, et établit l'égalité dans la répartition des impôts. Il est mort à Francfort, le 22 janvier 1834.

BIBIANE (Ste.), vierge, né à Rome dans le 4e siècle, souffrit le martyre sous Julien l'Apostat.

BIBILIA (François), né vers 1590 à Catanzaro, dans la Calabre Ultérieure, chanoine de Ste.-Marie-Majeure en 1620, fut fait en 1631 évêque d'Isola dans le royaume de Naples, et mourut en 1634, après avoir publié : *Discorso soprà la moneta e cambi di regno di Napoli,* 1621, in-4°.

BIBLIANDER (Théodore), en allemand *Buchman,* fameux théologien, né près de St.-Gall en 1504, remplaça Zwingle en 1532 dans la chaire de théologie à Zurich, et mourut de la peste en 1564, avec la réputation d'un homme très-savant dans les langues orientales. Son principal ouvrage est intitulé : *Mahometis Saracenorum princip. ejusque Vitæ, doctrina, ac ipse Alcoran*, etc., Bâle, 1643, in-fol. Ce recueil curieux est rare.

BIBULUS (Marcus-Calpurnius), gendre de Caton, consul avec César l'an 59 avant J. C., ne put empêcher son redoutable collègue d'usurper toute l'autorité, eut pendant la guerre civile le commandement de la flotte de Pompée, et mourut sur mer l'an 48 avant J. C.

BICAISE (Honoré), médecin, né à Aix en 1590, rendit de grands services à sa patrie pendant les deux pestes de 1629 et 1649, et mourut vers 1652, laissant un fils héritier de ses talents et de sa chaire. On a de lui : *Manuel medicorum ex aphorism. Hippoc.*, Londres, 1659, Paris, 1739, in-12.

BICHAT (Marie-François-Xavier), médecin physiologiste, né à Thoirette en Bresse le 11 novembre 1771, fit ses études élémentaires et ses premiers cours de médecine à Lyon, sous Marc-Antoine Petit. Les troubles de 1793 l'amenèrent à Paris, où Desault le distingua bientôt de la foule d'élèves qui suivaient sa clinique chirurgicale à l'Hôtel-Dieu. Il en fit son disciple et son émule, et à sa mort Bichat continua les travaux de son maître. C'est lui qui a fait une science de l'anatomie pathologique. Professeur en 1797, il joignit à l'exposition orale de ses découvertes et à ses vues nouvelles des mémoires non moins utiles, sur les *membranes synoviales*, sur *les membranes en général*, sur *les organes symétriques*, ouvrages fondus depuis dans son beau *Traité des membranes,* publié en 1800, et où il est déjà le Bichat de l'*Anatomie générale appliquée à la physiologie et à la médecine.* Ce vaste travail en 4 vol. in-8°, 1801, est le vrai titre de gloire de Bichat; il avait été précédé des *Recherches physiologiques sur la vie et la mort*, un vol. in-8°, qui suffirait seul à sa réputation comme physiologiste. Ardent à la recherche de nouveaux faits, Bichat multipliait ses expériences, enrichissait la médecine d'observations nouvelles, lorsqu'il succomba le 22 juillet 1802 à une fièvre putride maligne, suite peut-être de ses nombreuses dissections anatomiques, et que fit déclarer une chute sur l'escalier de l'Hôtel-Dieu. Il expira dans les bras de la veuve de Desault qu'il n'avait jamais abandonnée. Sa mort causa un deuil général. Son *Anatomie descriptive,* qu'il laissa incomplète, a été achevée par Roux et Buisson, 5 vol. in-8°.

BICKERTON (Richard), contre-amiral anglais, fut nommé lieutenant en 1745, capitaine en second en 1756, commodore en 1786, et plus tard commandant de Portsmouth, et membre du parlement pour Rochester. Il prit part le 20 juin 1783, au combat de sir E. Hughes contre Suffren.

BICKERTON (sir Richard HUSSEY), fils du précédent, né le 11 octobre 1759, fut à 12 ans midshipman à bord du *Marlborough*, lieutenant en 1777, commandant en 1779, contre-amiral en 1799, vice-amiral le 9 novembre 1805, et, le 31 juillet 1810, amiral de la flotte bleue, commandant en chef de Portsmouth en 1812, et mourut le 9 février 1832. Bickerton avait assisté aux combats qui amenèrent la conquête de l'île de St.-Eustache en 1771; il prit part au blocus des côtes de France, à celui de Cadix, à celui d'Alexandrie; il présida à l'embarcation des débris des troupes françaises, après la capitulation en Égypte, et commanda en 1804 la station Méditerranéenne en l'absence de Nelson.

BICTAS. *Voyez* **BEYGTACH.**

BIDDLE (Jean), théologien anglais, né en 1615 à Wotton, fut un des écrivains distingués de la secte des unitaires, en faveur de laquelle il publia de nombreux écrits sous le protectorat de Cromwell et le règne de Charles II. Plusieurs fois emprisonné pour ses opinions, il mena la vie la plus agitée, fut quelque temps pasteur d'une congrégation d'indépendants à Londres, et finit par mourir en prison en 1662. Son *Traité contre le Saint-Esprit* et son *Double Catéchisme,* Londres, 1647 et 1654, furent brûlés par le bourreau.

BIDÈNE. *Voyez* **BÉDÈNE.**

BIDERMANN (Jacques), jésuite, né dans la Souabe, enseigna la philosophie à Dilingen, la théologie à Rome, et mourut le 20 août 1639. Ses ouvrages théologiques sont depuis longtemps oubliés; mais les amateurs recherchent encore ses poésies lat. : *Epigrammat. lib. III,*

1619; *Heroum epistolæ et Sylvulæ hendecasyllabarum lib. III*, Lyon, 1636, in-12.

BIDERMANN (Jean-Théophile) naquit à Naumbourg le 5 avril 1705. Il étudia dans l'université de Wittenberg, et obtint en 1717 la place de bibliothécaire de la ville. Il retourna à Naumbourg en 1732, pour y diriger l'école publique; et, en 1747, il passa à Friedberg, en qualité de recteur. Il mourut en 1772. Il est auteur d'un grand nombre de *Dissertations philologiques;* des *Acta scholastica,* 8 vol., 1741; des *Otia litteraria,* Freib., 1751, etc.

BIDERMANN (Jean-Godefroid), curé à Aufsess dans l'évêché de Bamberg, a donné : *Généalogie des comtes de Franconie,* Erlangen, 1746; id. *de la noblesse du Voigtland,* Culmbach, 1752, in-fol., et *Tables généalogiques*, etc.

BIDLAKE (Jean), théologien et poëte, né à Plymouth, en 1755, mort en 1814, a publié des *sermons*, deux vol. de *discours*, une *Introduction à l'étude de là géographie; Eugénio*, ou *préceptes de Prudentius*, conte; *Virginie*, tragédie; et quatre poëmes intitulés : *la Mer*, *la Soirée d'été*, *la Jeunesse*, et *l'Année*.

BIDLOO (Godefroid), médecin et anatomiste hollandais, naquit à Amsterdam le 12 mars 1649, s'appliqua d'abord à la chirurgie, la pratiqua avec succès dans les armées, et se fit ensuite recevoir docteur en médecine. Il fut nommé professeur d'anatomie à la Haye, en 1688; plus tard, médecin du roi d'Angleterre, Guillaume III; et, en 1694, professeur d'anatomie et de chirurgie à la faculté de Leyde, où il mourut en avril 1713, âgé de 64 ans. Son plus grand titre à la célébrité est son recueil de planches, intitulé : *Anatomia corporis humani*, Amsterdam, 1685, in-fol., avec 105 planches dessinées par G. de Lairesse; Leyde, 1739, in-fol., format d'atlas, avec cent quatorze planches, Utrecht, 1750, in-fol., avec un supplément. On a encore de lui : *Observationes de animalculis in ovillo hepate*, Leyde, 1698, in-4°; *De anatomes antiquitate oratio*, ibid., 1694; *Exercitationum anatomico-chirurgicarum decades duæ,* ibid., 1708, in-4°. Ces divers ouvrages ont été réunis : *Opuscula omnia*, Leyde, 1715, 1725, in-4°, avec figures.

BIDLOO (Lambert), frère du précédent, apothicaire à Amsterdam, a composé des poésies hollandaises, et a laissé quelques écrits sur l'histoire, sur les anabaptistes, et sur la botanique, notamment une dissertation *De re herbariâ,* imprimée à la suite du *Catalogue du Jardin d'Amsterdam,* de Commelin, Leyde, 1709, in-12.

BIDLOO (Nicolas), fils du précédent, devint premier médecin de Pierre Ier, et inspecteur de l'hôpital de Pétersbourg.

BIDPAY. *Voyez* **VICHNOU-SARMA.**

BIE (Jacques de), graveur et antiquaire, né à Anvers en 1581, fut élève de Collaert, dont on trouve qu'il a bien saisi la manière, devint antiquaire du duc d'Aerschot et conservateur de ses médailles, dont il a gravé la suite des empereurs en or, s'établit depuis en France, et mourut vers 1650. Outre quelques estampes, telles que le *Portrait de François Ier* d'après Raphaël, et le *Lazare,* d'après de Vos, on a de lui différentes suites : la *France métallique,* Paris, 1636, in-fol.; les *Portraits* des rois de France pour l'*Histoire* de Mézeray; les planches de l'*Iconologie* de Baudouin.

BIE (Adrien de), peintre, naquit à Lierre, petite ville du Brabant, en 1594, et fut élève de Vautier Abts, peintre médiocre. Il se rendit à Paris à 18 ans, resta deux années chez Rudolf Schoof, peintre de Louis XIII, et passa huit années à Rome. Plusieurs cardinaux lui firent exécuter, sur des plaques d'or et d'argent, et sur des pierres précieuses, de petits sujets, qu'il traitait avec une grande pureté. En 1623, il revint à Lierre, où il fit plusieurs bons tableaux et portraits. On regarde comme le plus beau, celui qui représente *saint Éloi,* qui fut placé dans l'église principale de la ville, dédiée à saint Gommaire.

BIE (Corneille de), fils du précédent, notaire, et auteur d'une *Vie des Peintres, Sculpteurs, Architectes et Graveurs,* en vers flamands et avec portraits, 1661.

BIEGO (Paul), compositeur dramatique, né à Venise, est auteur des opéras suivants : *Ottone il Grande,* 1688; *Fortunatrale disgrazie* et *Pertinace*, 1689.

BIEL (Gabriel), théologien allemand, né à Spire, prêchait avec réputation à Mayence, lorsque Eberhard, duc de Wittemberg, qui avait fondé l'université de Tubingue, l'y appela pour être professeur de théologie, en 1477 : Biel s'en acquitta avec succès. Vers la fin de ses jours, il se retira dans une maison de chanoines réguliers, où il mourut en 1495. C'était un des meilleurs scolastiques du 15e siècle. On a de lui : *Collectorium super lib. sententiarum G. Occani,* Tubingue, 1501, in-fol.; *Lectura super canonem Missæ*, Rutlingue, 1488, in-fol.

BIEL (Jean-Christian), prédicateur, né à Brunswick en 1687, mort en 1745, a laissé un grand nombre de dissertations théologiques, insérées dans le *Thesaurus antiquitatum sacrarum* d'Ugolin, et un ouvrage important publié après sa mort, par E. H. Mutzenbecher, sous le titre de : *Novus Thesaurus philologicus,* la Haye, 1779-1780, 3 vol. in-8°.

BIEL (Louis), professeur de philosophie à Vienne, a donné *Utilitates rei nummariæ,* Vienne, 1733, in-8°.

BIELFELD (Jacques-Frédéric de), publiciste, né à Hambourg le 31 mars 1717, fut d'abord secrétaire de la légation prussienne à Londres; mais Frédéric II, le reconnaissant peu propre à la carrière diplomatique, le nomma précepteur du prince Ferdinand, son frère, puis curateur des universités, et enfin son conseiller privé. Il quitta la cour sur la fin de sa carrière, et se retira à Trebau dans le pays d'Altenbourg, où il mourut le 5 avril 1770. Son meilleur ouvrage est *Institutions politiques*, 3 vol. in-8°, en français, réimprimé plusieurs fois. On a encore de lui : *Lettres familières,* 1763; *Progrès des Allemands dans les belles-lettres,* 1768, etc.

BIELING (François-Ignace), né à Viel, organiste du chapitre de Kempten en 1710, mort en 1757, a composé beaucoup de musique d'église estimée de son temps en Allemagne. On a imprimé de lui : *six Ariettes dans le style moderne*, 1720; *six Litanies* et *deux Te Deum,*

BIELING (Joseph), fils du précédent, né à Kempten en 1734, succéda à son père en 1755 dans les fonctions d'organiste et fut nommé ensuite directeur de la chapelle du chapitre. Il avait un talent distingué pour l'orgue, et a laissé beaucoup de musique manuscrite.

BIELINSKI (François), noble polonais, s'attacha d'abord à la fortune du roi Stanislas qu'il suivit à Dantzig, se soumit ensuite au roi Auguste III, qui le nomma

grand maréchal de Pologne; réorganisa la police de Varsovie et de tout le royaume, et mourut en 1766. On a de lui la *traduction* en polonais d'une pièce concernant les prétentions de la Pologne sur la Livonie et la Courlande, Varsovie, 1751.

BIELINSKI (Pierre), sénateur palatin, né en 1754 dans la grande Pologne, fut à diverses reprises élu nonce aux diètes, membre de la commission des finances en 1782, et en 1812, lors de la création du grand-duché de Varsovie, président du nouveau gouvernement à Kalisch. Lorsque, à la suite du congrès de Vienne, le royaume de Pologne fut constitué d'un fragment du duché, Bielinski resta sénateur, mais fut privé en 1821, de la présidence du sénat qui lui appartenait par rang d'ancienneté. A l'occasion de la mort d'Alexandre une émeute éclata à St.-Pétersbourg le 26 décembre 1825, et il s'ensuivit un mémorable procès de conspiration à la suite duquel de nombreuses arrestations eurent lieu en Pologne, et 8 des principaux accusés furent renvoyés, après trois ans de détention, devant le tribunal de la diète présidé par Bielinski. Le 17 octobre 1828, le sénat tout entier, moins une voix, celle de Vincent Krazinski, y prononça l'acquittement des accusés. Bielinski est mort le 9 mars 1829.

BIELKE (Sténon-Charles, baron de), savant suédois, né à Stockholm en 1709, vice-président du tribunal d'Abo, se montra très-zélé pour le progrès des sciences et surtout de l'histoire naturelle dont il étendit le domaine par ses observations curieuses et savantes, insérées dans les *Mémoires* de l'Académie de Stockholm, et mourut en 1754.

BIELKE (Nicolas, comte de), de la même famille, fut, en 1782, nommé sénateur, directeur des mines, déploya dans cette place une grande activité, s'en démit en 1789, et mourut peu de temps après. Membre de l'Académie de Stockholm, protecteur éclairé des sciences, il possédait une riche bibliothèque et une précieuse collection de minéraux.

BIELKE, Suédois de la même famille, impliqué dans l'assassinat de Gustave III, s'empoisonna après avoir avoué son crime. Son corps fut traîné sur la claie, et exposé aux regards du public.

BIELSKI (Martin), historien polonais du 16e siècle, a publié : *Chronicon rerum polonicarum, ab origine gentis ad* 1587.

BIELSKI (Joachim), fils du précédent, écrivit en polonais les *Annales de Pologne*, et des épigrammes en latin.

BIENAIMÉ (Pierre-Théodore), architecte, né le 11 janvier 1765 à Amiens, fils d'un entrepreneur de bâtiments, apprit dans la maison paternelle la pratique de toutes les professions relatives à l'architecture, alla à Paris pour se perfectionner, emporta divers prix à des concours, reconstruisit la salle du théâtre Favart en 1797, et exécuta plusieurs travaux remarquables. Il suivit en 1808 Élisa Bonaparte dans la principauté de Lucques et Piombino, puis à Florence, revint à Paris où il fut chargé de divers projets; fut nommé en 1823 inspecteur des bâtiments civils, et mourut le 14 décembre 1826. Membre depuis 20 ans de l'Athénée des arts, il y fut chargé d'une foule de rapports et de travaux académiques parmi lesquels on remarque son *Éloge de Soufflot.*

BIENAYMÉ (Pierre-François), savant ecclésiastique et naturaliste instruit, fut d'abord chanoine à Montbard sa ville natale, et vécut longtemps dans la familiarité de Buffon et de Daubenton. Nommé ensuite chanoine à Évreux, il vint à Paris pendant les troubles de la révolution, visita souvent le Jardin des plantes et y rencontra quelquefois le jeune Bonaparte qui, à son avénement, lui offrit la chaire épiscopale de Metz. Bienaymé, installé le 27 juin 1802, mourut le 9 février 1806. Il a publié : *Mémoire sur les abeilles,* 1780; Metz et Paris, 1804.

BIENNAISE (Jean), chirurgien, né à Mazères dans le comté de Foix en 1601, mort le 25 décembre 1681, acquit une grande réputation, et donna son nom à un bistouri dont on fait usage dans l'opération de la hernie. On a de lui un ouvrage posthume intitulé: *Opérations de chirurgie par une méthode courte et facile,* Paris, 1688 et 1693, in-12.

BIENNASSIS (Paul), médecin, né à Poitiers, a traduit du latin d'Eucher Roeslin ou Rhodion, un traité de l'*Accouchement*, Paris, 1540, in-16. On lui attribue un *Commentaire sur Dioscoride.*

BIENNÉ (Jean), *Benè natus,* imprimeur de Paris, succéda en 1566 à G. Morel, imprimeur du roi pour le grec, se distingua par la beauté et la correction de ses éditions, et mourut le 15 février 1588. Parmi les ouvrages sortis de ses presses, on cite *Démosthène,* 1570, in-fol.; *Lucrèce,* in-4°; le *Nouveau Testament* syriaque, grec et latin, in-4°; etc.

BIENVENU (Jacques), écrivain protestant, a traduit du latin de J. Foxus en rimes françaises *le Triomphe de J. C.*, drame apocalyptique, Genève, 1562. On lui doit encore une *Satire* contre les divers états et les médecins surtout, ibid., 1558, sous ce titre : *la Comédie du monde malade et mal pansé,* etc.

BIENVILLE (D. T. de), médecin français, exerçait à la Haye, où il mourut vers 1780, après avoir publié *la Nymphomanie,* Amsterdam, 1771, in-8°; *le Pour et le contre de l'inoculation de la petite vérole,* 1770; *Recherches sur la petite vérole,* 1772; *Traité des erreurs populaires sur la santé,* 1775, in-8°.

BIERBRAUER (Jean-Jacob), né dans Hesse en 1705, conseiller et juge criminel à Cassel, où il mourut en 1760, avait un grand talent pour interroger les criminels et découvrir leurs complices. Il contribua puissamment à délivrer la Hesse des fameuses bandes de brigands qui l'infestaient, et dont il publia des *Descriptions,* 1755 et 1758, in-fol.

BIERKANDER (Claude), pasteur à Grefback en Westrogothie, né en 1735, mort en 1795, est auteur de plusieurs ouvrages suédois sur l'*Histoire naturelle,* entre autres de la transpiration des plantes, 1775; de l'action du froid sur les végétaux, 1778, etc.

BIERLING (Gasp.-Théophile), médecin, né à Leipzig, fit ses études à Padoue, pratiqua son art avec succès à Magdebourg, où il mourut en 1695. On a de lui les ouvrages suivants : *Adversar. curiosorum centuria prima,* Iéna, 1679, in-4°; *Consilium pestifugum*, Magdebourg, 1680; *Problema pharmaceutico-medicum*, etc., 1684, in-4°; *Thesaurus theoretico-practicus,* Magdebourg, 1693, in-4°; Iéna, 1697, in-4°.

BIERLING (Frédéric-Guillaume), savant théologien, né à Magdebourg en 1676, professa la théologie à l'académie de Rinteln dont il publia l'*Histoire* à l'occasion

de son jubilé séculaire, 1721, in-fol., et mourut en 1728. Il était en correspondance avec Leibnitz. Outre l'ouvrage cité, on a de lui plusieurs dissertations : *de Pyrrhonismo historico,* Leipzig, 1724, in-8°; *Observationum specimina in Genesim,* Rinteln, 1722, etc.

BIERLING (Conr.-Fréd.-Ern.), fils du précédent, né en 1709, mort en 1755 à Rinteln, où il était professeur de théologie, de logique et de métaphysique, a publié : *Fasciculus dissertat. logic.*, Rinteln, 1740, et un grand nombre d'écrits insérés dans la collection des dissertations historiques relatives à l'histoire d'Allemagne.

BIESELINGHEN (Chrétien-Jean van), peintre, né à Delft en 1560, réussit dans le portrait et en peignit un grand nombre en Hollande, ceux entre autres de Guillaume, prince d'Orange, et de Balth. Gérard, son assassin. Ayant accompagné quelques amis en Espagne, avec sa femme et ses deux enfants, il s'établit à Madrid et fut nommé peintre du roi. Devenu veuf, il revint à Middelbourg, et y mourut à 42 ans.

BIESIUS (Nicolas), médecin, philosophe et poëte, né à Gand le 27 mars 1516, mort le 28 avril 1572, fut professeur de médecine à Louvain, et médecin de l'empereur Maximilien II. Il a publié : *Theoreticæ medicinæ lib. VI,* Anvers, 1558, in-4°; *In artem medicam Galeni comment.,* ib., 1550, in-8°; *De Methodo medicinæ ;* ib., 1560, in-8°; Louvain, 1564, in-8°; *De naturâ lib. V,* Anvers, 1572-73, 1613, in-8°.

BIESTER (Jean-Éric), philologue, né en 1749 à Lubeck, devint secrétaire intime du baron de Zedlitz, ministre de l'instruction publique à Berlin, se lia d'amitié avec Gedicke, s'associa avec lui pour la rédaction d'une *Revue* mensuelle qu'il continua seul depuis 1790, et mourut à Berlin en 1816. Outre une édition des *Quatre dialogues de Platon,* Berlin, 1780, on connaît de Biester des traductions allemandes du *Discours de réception du baron de Zedlitz à l'Académie de Berlin*, 1777; du *Voyage du jeune Anacharsis,* 1792, 6 vol., etc. Il était membre de l'Académie de Berlin.

BIET (René), chanoine régulier, abbé de St.-Léger-de-Soissons, mort le 29 octobre 1767, a laissé : *Éloge du maréchal d'Estrées,* 1739, in-8°; *Dissertation sur la véritable époque de l'établissement fixe des Francs dans les Gaules,* 1736, in-12. Biet eut pour successeur, à l'abbaye de St.-Léger, le célèbre bibliographe Mercier.

BIET (Antoine), supérieur de la mission de Cayenne, était né vers 1620 dans le diocèse de Senlis. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il remplit les fonctions de vicaire, et fut ensuite pourvu de la cure de Ste.-Geneviève, à Senlis. En 1651, une compagnie obtint du gouvernement la cession de Cayenne, abandonnée depuis la mort du malheureux Bretigny. Les associés choisirent pour chef de la nouvelle colonie Royville, gentilhomme normand, homme de tête et d'action, qui d'ailleurs avait eu le premier l'idée de former cet établissement. La direction de la partie ecclésiastique fut confiée à l'abbé de l'Isle-Marivault, qui s'adjoignit plusieurs jeunes prêtres, et décida Biet à quitter sa cure pour le suivre; les colons s'embarquèrent près du Pont-Rouge, le 18 mai 1652, sur des bateaux qui devaient les conduire au Havre, ou deux bâtiments avaient été nolisés pour les transporter en Amérique. Au moment du départ, l'abbé de l'Isle-Marivault ayant voulu passer d'un bateau dans un autre, tomba dans la Seine et se noya. Biet, désigné tout d'une voix pour le remplacer, n'accepta qu'avec une extrême répugnance une charge qu'il jugeait au-dessus de ses forces. Un séjour de 3 semaines au Havre avait diminué les provisions des colons; et lorsqu'on mit à la voile, le 2 juillet, ils n'avaient plus de vivres que pour trois mois. Royville n'en commit pas moins la faute de s'arrêter devant Madère pendant plusieurs jours. Il descendit seul dans l'île avec une partie de ses gardes, et reçut du gouverneur des fêtes magnifiques, qu'il lui rendit à son bord aux dépens de l'équipage. Dans cette circonstance il traita ses associés avec tant de mépris, qu'ils résolurent de s'en venger à la première occasion. Royville étant tombé malade voulut rester la nuit couché sur le tillac pour y respirer le frais. Pendant qu'il dormait, quelques-uns des conjurés se jetèrent sur lui, et après l'avoir percé de coups de baïonnette, le précipitèrent dans la mer. Ce fut le 29 septembre, jour de la fête de saint Michel, que les nouveaux colons débarquèrent à Cayenne. La division qui régnait parmi les associés ne leur permettant pas de se concerter pour la défense commune, ils eurent le chagrin de voir plusieurs habitations dévastées et brûlées par les sauvages. Cependant les colons eurent moins à souffrir de leurs ennemis que du manque de vivres. Une fièvre maligne ne tarda pas à se déclarer. Dans quelques jours elle enleva les médecins et les ecclésiastiques. Biet resta seul pour soigner et consoler les malades. Les colons se décidèrent enfin à quitter Cayenne, et s'embarquèrent le 26 décembre 1653, sur un bâtiment hollandais qui se rendait à Surinam, où ils trouvèrent un capitaine anglais, avec lequel ils traitèrent pour leur transport à la Barbade. Biet se rendit vers la fin d'avril 1654 à la Martinique, puis à la Guadeloupe dont le gouverneur, obligé de faire un voyage en France, offrit à Biet de l'y ramener. Biet arriva sur les côtes de Normandie le 25 août 1654, il rapportait des notes dont il se servit pour rédiger le *Voyage de la France équinoxiale, ou l'île de Cayenne, entrepris par les Français en* 1652, Paris, 1664, in-4°. Le volume se termine par un *Dictionnaire de la langue galibi.*

BIET (Claude), pharmacien, né vers 1668 à Chauvot, près de Verdun-sur-Saône, premier apothicaire du roi à Versailles, mort le 18 juillet 1728. On a de lui quelques opuscules insérés dans les *Mémoires de Trévoux,* sur la *thériaque*, 1704; sur les *pilules de longue vie,* même année; sur le *quinquina,* 1707; sur les *gouttes d'Angleterre*, 1713.

BIÈVRE (George MARÉCHAL, marquis de), bel esprit, né à Paris en 1747, mousquetaire, écuyer de *Monsieur,* maître de camp de cavalerie, est moins connu par son mérite militaire que par ses reparties ingénieuses et ses calembours. De Bièvre a donné au théâtre, en 1783, *le Séducteur,* comédie en cinq actes et en vers, pièce restée au répertoire. *Les Réputations,* autre comédie de Bièvre, jouée en 1788, n'eut qu'une seule représentation. Les autres ouvrages de ce facétieux auteur sont : *Lettre écrite à Mme la comtesse Tation, par le sieur de Bois flotté, étudiant en droit fil,* Paris, 1770, in-8°; *Lettre sur cette question :* Quel est le moment où Orosmane est le plus malheureux? etc., réimprimée dans le *Cours de littérature*

de *la Harpe*, à la suite de l'analyse de *Zaïre; Vercingétorix,* tragédie burlesque en un acte, 1770, in-8°; *les Amours de l'ange Lure et de la fée Lure,* 1772, in-32, très-rare; *Almanach en calembours,* 1771, in-18. Bièvre sollicita vivement une place vacante à l'Académie : on lui dit qu'il avait été prévenu par l'abbé Maury : « En ce cas, répondit-il, *Omnia vincit amor, et nos cedamus amori* (à Maury). » M. A. Deville a recueilli en 1800, sous le titre de : *Bievriana,* les calembours de Bièvre, in-18. Bièvre alla, en 1789, aux eaux de Spa, pour y rétablir sa santé. Il y mourut en conservant, à ce que l'on prétend, le goût des calembours jusqu'au dernier instant. « Mes amis, disait-il, je m'en vais de ce pas (de Spa). »

BIEZ (OUDART DU), maréchal de France, né dans le 15e siècle, d'une ancienne maison de l'Artois, doit être compté parmi les grands capitaines qui illustrèrent les règnes de François Ier et de Henri II. Après avoir servi avec une haute distinction en Italie, il reçut le bâton de maréchal en 1542. Sa réputation était telle, que le Dauphin, depuis Henri II, voulut être armé chevalier de sa main, comme François Ier l'avait été de celle de Bayard. Du Biez partagea avec le connétable de Montmorenci la gloire d'avoir déconcerté les projets de Charles-Quint. Il battit deux fois les Anglais; mais une faute de son gendre, Jacques de Coucy-Vervins, qui rendit à ces mêmes Anglais la place de Boulogne, lui fit perdre la confiance du roi. Mis en jugement avec Coucy, ils furent condamnés l'un et l'autre à perdre la tête. Coucy subit sa sentence. Henri II fit grâce au maréchal, qui, après une détention de trois ans au château de Loches, mourut de chagrin à Paris en 1551. Sa mémoire et celle de son gendre furent réhabilitées en 1575.

BIFFI (JEAN), poëte latin, né dans le Milanais le 21 juin 1464, eut une école, fut curé de Mezago, sa patrie, et mourut vers 1515. Il a publié : *Miraculorum vulgarium B. Virginis Mariæ in carmen heroicum trad., ad Sixtum IV,* Rome, 1484, in-4°; *Carmina in laudem B. Virginis Mariæ,* Milan, 1493, in-4°; d'autres poésies latines adressées à Laurent de Médicis, ibid., 1512, etc.

BIFFI (JEAN-AMBR.), poëte, né à Milan, fils d'un marchand de drap, quitta le commerce pour reprendre ses études, vint à Louvain, où il donna des leçons d'italien, et mourut en 1618. Il a laissé : *il Dolore del peccatore pentito*, etc., Milan, 1605, in-12; *la Risorgente Roma,* ibid., 1610, 1611, in-12; *Versi,* ibid., 1616, in-12.

BIFFI (JOSEPH), compositeur, né à Cesano dans le Milanais, vers le milieu du 16e siècle, fut d'abord maître de chapelle du cardinal André Battori, et ensuite compositeur de la cour du duc de Wurtemberg. Il a fait imprimer des *Madrigali a quattro voci*, Brescia, 1582; *Cantiones sex vocum*, Nuremberg, 1596; *Madrigali a cinque voci,* Venise, 1599, etc.

BIFFI (dom ANTONIO), maître de chapelle à l'église de Saint-Marc à Venise, et du conservatoire *dei Mendicanti,* a donné à Venise un opéra: *Il Figliuolo prodigo* en 1704. — BIFFI (le P. EGIDE-MARIE), grand cordelier, a laissé manuscrit un traité de composition intitulé : *Regole per il contrapunto*.

BIFFIDA (JEAN), compositeur, né à Sienne, vivait vers la fin du 16e siècle. On connaît de lui : *Canzonette a tre,* Nuremberg, 1596.

BIGAGLIA (le P. DIOGENIO), bénédictin au monastère de St.-George-le-Majeur, naquit à Venise vers la fin du 17e siècle. Il a composé un opéra intitulé : *Giaele*, représenté en 1731. On a publié de sa composition : *Dodici sonate a violino solo ossia flauto*, Amsterdam, 1725.

BIGARRÉ (AUGUSTE-JULIEN, comte), lieutenant général, né en 1775 à Belle-Isle-en-Mer, fils du sénéchal de la juridiction royale de cette ville, s'embarqua dès l'âge de 14 ans comme marin pour les Antilles, fit 4 voyages de suite à St.-Domingue, et guerroya en 1788 et 1791 contre les nègres révoltés de cette colonie. De retour en France, il fut nommé sous-lieutenant du 9e régiment d'infanterie, fit en cette qualité la guerre de l'Ouest, et fut blessé d'un coup de feu à Quiberon. Nommé capitaine par le général Hoche en 1796, il fit partie, l'année suivante, de l'expédition d'Irlande, à bord du vaisseau *les Droits de l'homme,* et, après un combat de 12 heures contre un vaisseau anglais et une frégate, échoua dans la baie d'Audierne, d'où il eut le bonheur de se sauver à la nage. Employé successivement à l'armée d'Allemagne et en Suisse, en 1802 il entra dans la garde des consuls, fut fait en 1804 major du 4e régiment de ligne, dont Joseph Bonaparte était colonel, et commanda ce corps à la bataille d'Austerlitz, où sa conduite lui valut la croix d'officier de la Légion d'honneur. Joseph, devenu roi de Naples en 1806, le choisit pour un ses aides de camp, et l'emmena en Espagne. Nommé général de brigade, il eut le commandement de l'infanterie de la garde, et se trouva aux diverses affaires commandées par le prince. Après la débâcle de Vittoria, il rejoignit l'empereur sur le Rhin, fit la campagne de 1813, à la tête d'une brigade du corps de Macdonald, et, créé lieutenant général, obtint le commandement d'une division de la jeune garde, avec laquelle il fit la campagne de 1814. Après l'abdication de l'empereur, il sollicita la place de gouverneur d'une des Antilles; mais, en attendant qu'il pût être transporté en Amérique, il fut désigné pour commander le département d'Ille-et-Vilaine. A son retour de l'île d'Elbe, Napoléon lui confia le commandement de la 13e division militaire. Remplacé dans son commandement après la bataille de Waterloo, il cessa d'être employé et fut mis à la retraite en 1825. A la révolution de 1830, il s'occupa de réorganiser la garde nationale de Rennes, et prit le commandement de la division, dans lequel il fut maintenu par le roi. Il mourut à Rennes le 19 mai 1838.

BIGELOT (FRANÇOIS-EMMANUEL-SIMÉON), homme de lettres, né le 18 février 1789 à Nancy, occupa de 1810 à 1818 divers emplois administratifs à Paris, et retourna dans sa ville natale, où il racheta une étude de notaire qu'avait possédée son père. Il mourut le 14 juillet 1830. Bigelot a travaillé pour le *Mercure* de 1816 à 1818, et publié entre autres opuscules : *Ode sur la Poésie,* etc., Paris, 1816; *Satire sur le dix-neuvième siècle,* 1817, in-8°.

BIGEOT (CLAUDE-ÉTIENNE), publiciste, était fils de François Bigeot, avocat général au parlement de Dôle. Avant 1646, il remplissait la charge de lieutenant général du bailliage de Pontarlier. Employé, dès cette époque, par la cour d'Espagne dans diverses missions, il fut autorisé à se choisir un suppléant. Après la conquête de la Franche Comté et sa réunion définitive à la France, Bigeot se retira dans les Pays-Bas, et y mourut en 1675.

Il est auteur de plusieurs ouvrages, tous anonymes, écrits les uns en français et les autres en espagnol, contre les projets de Louis XIV. Celui qui fit le plus de bruit dans le temps est le *Bourguignon intéressé,* Cologne, 1668, in-12. On peut lui attribuer aussi le *Bon Bourguignon,* in-12, que d'autres bibliographes donnent à Boyvin.

BIGET. *Voyez* **MARTHE.**

BIGEX (François-Marie), archevêque de Chambéry, né en 1751, à la Balme de Thuy, dans le pays de Genève, mort en 1827. A l'époque de l'invasion des Français en Savoie (1792), il se retira à Lausanne. En 1818, il devint évêque de Pignerol, et adressa aux fidèles de son diocèse une *Lettre pastorale* qui a été imprimée en France. Après la démission de Dessoles, il passa à l'archevêché de Chambéry, où il se distingua par ses vertus. Ses principaux ouvrages sont : *Étrennes catholiques,* qu'il publia pendant douze ans de suite, et que Bonaparte supprima en 1810, parce que l'auteur avait pris la défense de Pie VII, alors prisonnier; *le Missionnaire catholique,* ou *Instructions familières sur la religion,* 1796, in-8°; *Instruction à l'usage des fidèles de Genève,* Lausanne, 1795, in-8°; *De la sanctification des fêtes et dimanches,* 1799, in-8° ; *Oraison funèbre de M. de Biord, évêque de Genève,* Annecy, 1796, in-8°.

BIGI (Louis). *Voyez* **PITTORIO.**

BIGLAND (Jean), historien anglais, né à Skirlaugh, dans le comté d'York, en 1750, passa la plus grande partie de sa vie dans les humbles fonctions de maître d'école de village. A l'âge de plus de cinquante ans, il publia un petit volume intitulé : *Réflexions sur la résurrection et l'ascension de Jésus-Christ,* 1805. Il obtint un grand succès; les témoignages d'approbation qu'il reçut de diverses parts l'engagèrent à persévérer et insensiblement il devint auteur de profession. Il publia encore successivement *Lettres sur l'étude et l'usage de l'histoire ancienne et moderne,* 1804 ; *Lettres sur l'histoire moderne et sur l'aspect politique de l'Europe,* 1804; *Essai sur divers sujets,* 2 vol. 1805; *Lettres sur l'histoire naturelle,* 1805 ; *Système de géographie et d'histoire,* 5 vol., 1809; *Histoire d'Espagne,* 1809-1824 ; *Précis de l'histoire politique et militaire de l'Europe, depuis la paix de* 1783, 1814-1819, 3 vol. in-8°; *Les voyageurs philosophes,* 1811 ; *Le comté d'York,* 1812 ; *Histoire d'Angleterre,* 1812 ; *Lettres sur l'histoire naturelle ; Système de géographie à l'usage des écoles,* 1816 ; *Explication historique et effets des causes physiques et morales sur le caractère et les vicissitudes des nations,* 1817 ; *Lettres sur l'histoire de France,* 1818 ; *Lettres sur l'histoire d'Angleterre ; Histoire des Juifs.* Bigland travaillait aussi à quelques *Magazines.* Ses travaux littéraires ne lui firent point quitter sa province. Il menait dans son jardin à Finningley, près de Doncaster, la vie d'un sage et d'un patriarche. C'est là qu'il mourut, âgé de 82 ans, le 22 février 1832. — Un autre Bigland a publié : *Collection historico-monumentale et généalogique du pays de Glocester,* Kent, 1791, 2 vol. in-8°.

BIGLIA (André), né à Milan en 1375, entra dans l'ordre des ermites de St.-Augustin, se fit connaître de 1420 à 1435, par quelques ouvrages, et par ses connaissances profondes dans les langues grecque, latine et hébraïque. Il assista au chapitre général de son ordre, tenu à Bologne en 1425, et y prononça, en latin, un long discours qui fut trouvé très-éloquent. Il mourut à Sienne en 1435. Il écrivit plusieurs ouvrages sur différents sujets; deux seuls ont été imprimés : *De ordinum eremitarum propagatione,* Parme, 1601, in-4°; *Historia rerum Mediolanensium.*

BIGNE (GACÉ de la), né en Normandie vers 1428, chapelain de Philippe de Valois et du roi Jean, avec lequel il passa en Angleterre après la malheureuse journée de Poitiers, mort postérieurement à 1473, est auteur du *Roman des Oyseaulx,* poëme imprimé, mais avec des retranchements, à la suite de l'ouvrage de Phœbus G. de Foix.

BIGNE (MARGUERIN de la), de la même famille que Gacé, haut doyen de l'église du Mans, né vers 1546, à Bernières-le-Patry en Normandie, publia de 1575 à 1578 une *Bibliothèque des Pères* en 8 vol. in-fol., la première qui ait paru. Député du chapitre de Bayeux en 1581 au concile provisoire de Rouen, il soutint vivement les droits des chanoines contre l'évêque. Le prélat l'ayant cité devant l'official, il s'ensuivit un procès si long, que la Bigne aima mieux abandonner ses bénéfices que ses études, et se retira à Paris, où il mourut vers 1590.

BIGNICOURT (Simon de), né à Reims, le 15 mai 1709, mort à Paris en 1775, était conseiller au présidial de Reims, sa patrie, et fut très-versé dans la littérature ancienne et moderne. On a de lui : un *Recueil de poésies latines et françaises,* 1754, 1767, in-12 ; *Nouvelles pensées détachées,* 1750, in-12, réimpr. sous le titre de *Pensées et Réflexions philosophiques,* 1755, in-12, et la troisième édition sous le titre de *l'Homme du monde et l'Homme de lettres,* Orléans, 1774, in-12.

BIGNON (Jérôme) naquit à Paris, le 24 août 1589. Rolland Bignon, son père, lui enseigna les langues, les humanités, l'éloquence, la philosophie, les mathématiques, l'histoire, la jurisprudence et la théologie. Le jeune Bignon fit de tels progrès, qu'à dix ans il publia la *Chorographie,* ou *Description de la terre sainte,* Paris, 1600, in-12. Il donna, peu de temps après, *Discours de la ville de Rome, principales antiquités et singularités d'icelle,* Paris, 1604, in-8° ; *Traité sommaire de l'élection du Pape; plus le Plan du conclave,* Paris, 1605, in-8°. Henri IV, ayant entendu parler de Jérôme Bignon, voulut le voir, et le choisit pour être, en qualité d'enfant d'honneur, auprès du Dauphin, depuis Louis XIII. Bignon parut à la cour avec des manières aisées et polies. L'étude ne l'avait pas rendu étranger au monde; la cour ne le rendit pas étranger à l'étude; il publia en 1610, un *Traité de l'excellence des rois et du royaume de France.* Après la mort de Henri IV, il quitta la cour; il y revint bientôt, à la sollicitation de Nicolas Lefebvre, nouveau précepteur de Louis XIII, et y demeura jusqu'à la mort de cet ami, arrivée en 1612. Bignon fit un voyage en Italie en 1614, reçut des marques d'estime de Paul V et des plus illustres savants. Fra Paolo le retint quelque temps à Venise. De retour en France, il se livra tout entier aux exercices du barreau. Son père le fit pourvoir, en 1620, d'une charge d'avocat général au grand conseil, et le roi le nomma, quelque temps après, conseiller d'État, puis avocat général au parlement, en 1625. En 1641, Bignon céda cette charge à Briguet, son gendre, et fut, en 1642, après la mort de

de Thou, nommé grand maître de la bibliothèque du roi. Il refusa dans la suite la place de surintendant des finances. Son gendre étant mort en 1645, Bignon fut obligé de reprendre sa charge pour la conserver à son fils. Il avait été employé dans plusieurs affaires importantes pour l'État. Anne d'Autriche, pendant sa régence, l'appela quelquefois au conseil. Il mourut à Paris, le 7 avril 1656. Outre les ouvrages dont nous avons parlé, il a laissé : *Mareulfi monachi Formulæ*, 1613, in-8°., Strasbourg, 1655, in-4°, réimprimé par les soins de son fils, Paris, 1666, in-4° ; *La Grandeur de nos rois et de leur souveraine puissance*, 1615, in-8° ; une édition du *Voyage de François Pyrard*, 1615, 2 vol. in-8°.

BIGNON (Jérôme), fils du précédent, avocat général, conseiller d'honneur au parlement en 1673, conseiller d'État en 1678, avait succédé à son père dans la charge de maître de la librairie. Louvois le força de s'en démettre pour la donner à son neveu l'abbé de Louvois, âgé de 8 ans. Il mourut en 1697.

BIGNON (Jean-Paul), quatrième fils du précédent, connu sous le nom de l'*abbé Bignon*, né à Paris en septembre 1662, mort à l'Isle-Belle près de Melun, le 14 mai 1743, bibliothécaire du roi, membre de l'Académie française, de celle des sciences et de celle des inscriptions, cultiva et protégea les lettres. On a de lui une *Vie de François Lévesque, prêtre de l'Oratoire*, Paris, 1684, in-12; un roman intitulé : *les Aventures d'Abdalla*, ouvrage achevé par Colson, 1773, 2 vol. in-12. L'un des collaborateurs du *Journal des savants*, il eut part aux *Explications des médailles de Louis le Grand*, à la *Description du sacre de Louis XV*. Tournefort, dont il fut le protecteur, a donné le nom de *Bignonia* à un genre de plantes, arbres et arbustes exotiques, remarquables par la beauté de leurs fleurs.

BIGNON (Armand-Jérôme), neveu du précédent, né le 27 octobre 1711, mort le 8 mai 1772, maître des requêtes et intendant de Soissons, obtint, en 1722, la survivance de la charge de bibliothécaire du roi ; occupa cette place, en 1741, lors de la démission de son oncle, et s'en démit lui-même en 1770, en faveur de son fils.

BIGNON (Jean-Frédéric), fils du précédent, né à Paris le 11 janvier 1747, devint conseiller au parlement, et, sur la démission de son père, fut, en 1770, nommé bibliothécaire du roi. Sous son administration on acheva la construction du salon commencé en 1731, où sont les deux énormes globes que Vincent Coronelli avait faits pour Louis XIV. Reçu à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, en 1781, Bignon est mort le 1er avril 1784.

BIGNON (Louis-Édouard), né en 1771 à la Meilleraye (Normandie), fit ses études à Paris, au collége de Lisieux, et venait de les terminer lorsque éclata la révolution de 1789. Atteint par la loi sur la réquisition, il partit comme simple soldat ; mais le général Huet l'attacha bientôt à son état-major, et le fit son secrétaire particulier. Il ne tarda pas à être employé dans la diplomatie. Secrétaire de légation en Prusse en 1799, il obtint en 1802 le titre de chargé d'affaires, et quitta Berlin en 1803 pour aller à Cassel remplir les fonctions de ministre plénipotentiaire. Après la campagne de 1807, il fut nommé intendant de Berlin, puis l'un des admininistrateurs généraux de l'Autriche, et enfin ministre de France près le grand-duc de Bade. Envoyé en 1810 résident à Varsovie, il fut plus tard chargé d'organiser l'insurrection des Polonais, et parvint à retarder la marche des Russes. Lors de la retraite de l'armée française, enfermé dans Dresde, il n'en sortit qu'après la capitulation. Retiré à la campagne pendant la première restauration, il revint à Paris, au mois de mars 1815, offrir ses services à l'empereur, et fut nommé sous-secrétaire d'État au ministère des affaires étrangères. Le département de la Seine-Inférieure l'élut membre de la chambre des représentants. Le 8 juillet il remit son portefeuille et quitta momentanément la scène politique. Renvoyé par le département de l'Eure, en 1816, au corps législatif, il fit entendre dans la chambre quelques paroles en faveur des bannis. Il demanda l'établissement du jury pour les délits de la presse. Nommé député du Haut-Rhin en 1820, il ne fut point réélu en 1824 ; mais en 1827, les électeurs de Rouen le choisirent pour remplacer Stanislas de Girardin. A la révolution de 1830, chargé du ministère des affaires étrangères, par la commission municipale, il passa quelques jours après à celui de l'instruction publique qu'il ne conserva pas non plus, parut à la chambre, et fut élevé à la pairie en 1838. Bignon mourut en janvier 1841. On a de lui différents ouvrages de circonstance : *Du système suivi par le Directoire exécutif, relativement à la république cisalpine*, 1799 ; *Exposé comparatif de l'état de la France et des principales puissances de l'Europe*, 1824 ; *Coup d'œil sur les démêlés des cours de Bavière et de Bade*, 1818 ; *Des proscriptions*, 1820 ; *Du congrès de Troppau*, 1821 ; *Histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815* ; *Histoire de France depuis le 18 brumaire jusqu'à la paix de Tilsitt*, Bruxelles, Meline, 2 vol. in-8°, à 2 colonnes, 1839-1842. Bignon entreprit ce dernier ouvrage sur l'invitation de Napoléon, qui lui légua par son testament 100,000 fr. en l'engageant à écrire cette histoire ; la mort l'a empêché de le terminer.

BIGNOTTI (Vincent), né à Verceil, en 1764, mort en 1831, fut docteur en théologie, puis chanoine de la métropole de Verceil. Orateur distingué, il fut chargé, en 1806, d'un *Discours sur le rétablissement de la religion par l'empereur Napoléon*, imprimé à Verceil, in-8°. Il a publié en latin : *Collection de poésies diverses*, 1784 et 1787 ; *Le baume salutaire* ou *Réflexions philosophiques et morales ; Éloge du bienh. Amédée duc de Savoie*, Verceil, 1823, in-8°.

BIGONI (Louis), poëte italien, né à Brescia le 29 juin 1712, membre de l'académie des *Agiati* de Roveredo, mourut à Chiari, petite ville du Brescian, le 10 avril 1785, à 72 ans. Outre une traduction en vers italiens du poëme *de Partu Virginis* de Sannazar, Brescia, 1765, in-8°, et celle des Coutumes (*Statuti*) de Brescia, ib., 1776, in-4°, on lui doit un recueil de vers (*Rime*), ibid., 1763.

BIGONNET (Jean-Adrien), né en 1755, était président de l'administration municipale de Mâcon en 1798, lorsqu'il fut nommé député au conseil des Cinq-Cents par le département de Saône-et-Loire. Après le 18 brumaire, où il interpella Bonaparte, Bigonnet se retira dans son département jusqu'en 1815, où Napoléon le nomma maire de Mâcon. Nommé deux mois après député à la chambre des représentants, Bigonnet retourna dans sa patrie après la dissolution des chambres, et mourut en mai 1832, d'une attaque du choléra. On a de lui : *Coup*

d'État du 18 brumaire, Paris, 1819, in-8°; *Napoléon Bonaparte considéré sous le rapport de son influence*, Paris, 1821.

BIGOT (Guillaume), né en 1502, à Laval, dans la province du Maine, poëte français et latin. Sa vie ne fut qu'une suite d'événements malheureux; il faillit mourir de la peste étant encore au berceau. Une querelle qu'il eut pendant qu'il faisait à Angers son cours de philosophie, l'obligea de se sauver pour éviter les poursuites qu'on dirigeait contre lui. Il se retira à la campagne où il apprit, sans le secours d'aucun maître, la langue grecque, et fit des progrès rapides dans la philosophie, l'astronomie, l'astrologie et la médecine. Il suivit en Allemagne du Bellay de Langey, qui était chargé d'une mission secrète. En 1535, il professait la philosophie à l'université de Tubingue. Ce fut dans la même ville qu'il composa son poëme latin, intitulé : *Catoptron*, ou le *Miroir*, qu'il fit imprimer avec quelques autres pièces, à Bâle, en 1536, in-4°. Il s'était réfugié à Bâle pour se soustraire aux persécutions des disciples nombreux de Mélanchthon, dont il avait combattu le système. De là, il revint en France, où on lui avait promis une chaire de professeur, qu'il n'obtint pas. On lui offrit une place à l'université de Padoue; mais il la refusa pour en accepter une à l'université de Nîmes. Il ne l'occupa pas tranquillement; il fut même obligé de faire plusieurs fois le voyage de Paris, pour obtenir des arrêts qui le maintinrent dans ses priviléges. Sa femme, qu'il avait laissée à Toulouse, se conduisit mal; et le complice de ses débauches ayant été mutilé, on accusa Bigot d'être le premier auteur de ce crime, exécuté par un de ses anciens domestiques. Il fut mis en prison, où il resta longtemps. Cette malheureuse affaire n'était pas encore terminée en 1549. Il publia, cette même année, un poëme latin, dans lequel il se plaint amèrement de son sort. Il est probable que le chagrin abrégea sa vie. On ignore l'époque de sa mort. Outre son *Catoptron*, il est encore auteur d'un poëme latin, intitulé : *Somnium in quo imperat. Caroli describitur ab regno Galliæ expulsio*, Paris, 1537, in-8°. Il a fait imprimer à la suite son *Catoptron*, corrigé, *Christianæ philosophiæ præludium*, Toulouse, 1549, in-4°.

BIGOT (Émery), érudit, né en 1626 à Rouen, mort le 18 octobre 1689, doyen de la cour des aides de Normandie, avait fait, en Hollande, en Angleterre, en Allemagne et en Italie, différents voyages qui le mirent en correspondance avec tous les savants de l'Europe. Il découvrit dans la bibliothèque Laurentienne de Florence le texte grec de la *Vie* de St. Chrysostôme par Palladius, et c'est à lui qu'on en doit l'édition (1680) en grec et en latin. Son père lui avait laissé une bibliothèque de plus de 6,000 volumes, parmi lesquels il y avait environ 500 manuscrits, que l'abbé de Louvois acheta pour la bibliothèque du roi.

BIGOT DE PRÉAMENEU (Félix-Julien-Jean), ministre des cultes sous le gouvernement impérial, né à Redon en 1750, d'abord avocat au parlement de Paris, puis juge au quatrième arrondissement de Paris (1790), fut envoyé commissaire du roi à Uzès pour apaiser quelques troubles religieux, et nommé député de Paris à l'assemblée législative, disparut après le 10 août de la scène politique. Appelé par le gouvernement consulaire, il passa bientôt au conseil d'État, section de législation, dont il devint président. Élu en 1804 par le département d'Ille-et-Vilaine candidat au sénat, il reçut plus tard la croix de grand officier de la Légion d'honneur, fut créé comte, eut part à la rédaction du projet du code civil, succéda en 1808 à Portalis dans le ministère des cultes; ces fonctions difficiles lui furent retirées lors de la première restauration. Il les reprit pendant les *cent jours*, avec le titre de directeur général des cultes, fit partie de la chambre des pairs de cette époque, fut définitivement écarté des affaires par la deuxième restauration et mourut le 31 juillet 1825. Il cultiva les lettres et les sciences; mais bien qu'il fût de l'Académie française, il n'a rien publié. On ne connaît de lui que des *lettres* dans les journaux, adressées d'Italie en 1805 à l'archichancelier Cambacérès, et dans lesquelles il décrit une éruption du Vésuve.

BIGOT (Marie KIÉNÉ), pianiste célèbre, né le 3 mars 1786 à Colmar, où ses parents professaient la musique, montra de bonne heure les dispositions les plus heureuses, et s'adonna avec ardeur à l'étude du piano. Sa famille quitta l'Alsace pour s'établir à Neufchâtel en Suisse. Marie Kiéné y fit la connaissance de M. Bigot qui l'épousa en 1804 et la conduisit peu de temps après à Vienne en Autriche, où elle vit Haydn, Salieri Beethoven et se livra entièrement à son art. En 1089 elle se rendit en France avec son mari, étudia la composition sous Chérubini et Auber et fit de sa maison le rendez-vous des artistes et amateurs les plus distingués. En 1811, M. Bigot fit partie de l'expédition de Russie, resta prisonnier à Wilna et perdit ses places. Sa femme, resté sans ressources, s'en fit une de son talent et donna des leçons de piano. Elle est morte le 16 septembre 1820 âgée de 34 ans. Elle a publié *Études pour le piano*, Paris; *Rondo*, ibid., etc.

BIGOT de MOROGUES. *Voyez* **MOROGUES**.

BIGOT de SAINTE-CROIX. *Voyez* **SAINTE-CROIX**.

BIGOTIER ou **BIGOTHERIUS** (Claude), poëte latin, né dans la Bresse au commencement du 16e siècle, professeur de rhétorique au collége de la Trinité de Lyon, pendant plus de vingt ans, s'amusa dans ses loisirs à composer une apologie de la rave, sous ce titre : *Rapina seu raporum encomium*, Lyon, 1540, petit in-8°. On trouve à la suite : *Alectryomachia, id est Gallorum certamen cum pompa scholasticorum Lugduni acta*, petit poëme de deux à trois cents vers; *De adventu Cæsaris in Galliam*, autre poëme, que l'auteur donne comme une traduction de Clém. Marot, et deux *Hymnes*, l'une adressée aux saints patrons de la Bresse, et l'autre à sainte Catherine, patronne des philosophes.

BIGOTIÈRE (René PERCHAMBAULT de la), président aux enquêtes, mort à Rennes, sa patrie, en 1727, était un magistrat laborieux et intègre. Son *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, 1702, in-4°, a été réimprimé plusieurs fois.

BIGOTIÈRE (PERCHAMBAULT de la), né à Rennes, de la même famille que le précédent, quitta la France plusieurs années avant la révolution, avec son père qui avait figuré dans les troubles de la Bretagne et dans les actes de résistance du parlement. A l'époque de l'émigration, il se rendit à Coblentz, passa en Vendée, assista à

la bataille de Bois-du-Moulin-aux-Chèvres, où il eut un bras fracassé par un boulet. La Bigotière fut pris à la déroute du Mans en 1794, et fusillé quelques jours après.

BIHERON (Marie-Catherine), née le 17 novembre 1719, fille d'un apothicaire de Paris, apprit le dessin de Madeleine Basseporte, se livra ensuite à l'étude de l'anatomie, et réussit à faire un corps entier de femme dont on pouvait déplacer à volonté les parties intérieures. Elle avait formé un cabinet de personnages en cire qui fut acheté par l'impératrice Catherine II.

BIHLER (Grégoire), moine bénédictin de l'abbaye de Ste.-Croix et compositeur à Donawerth, vers la fin du 18e siècle, a fait imprimer *Deux petites pièces faciles pour clavecin*, Londres, 1796.

BIKHAM (George), graveur anglais, né à Lincoln en 1722, a gravé, d'après Rembrandt et Rubens, *la Paix et la Guerre, l'Age d'or, l'Age de fer,* etc.

BILAIN (Antoine), avocat, né à Fismes, diocèse de Reims, et dont le véritable nom était *Vilain*. Son père ayant eu l'honneur de complimenter Louis XIII à son passage à Fismes, le roi lui demanda son nom, et l'autorisa à le changer contre celui de Bilain. Antoine, après avoir fait de bonnes études, plaida pendant plusieurs années avec assez de succès. A l'époque de la guerre de la succession, il fut chargé d'établir les droits de la reine Marie-Thérèse d'Autriche sur les Pays-Bas et la Franche-Comté, et il publia à ce sujet, en 1667, un *Traité* qui a été traduit en latin par Duhamel, et dans presque toutes les langues de l'Europe. Bilain a encore publié quelques *Mémoires* dans des affaires importantes, entre autres, dans le procès de la comtesse de St.-Géran avec la duchesse de Ventadour, 1653, in-4°. Il mourut à Paris, en 1672.

BILBERG. *Voyez* **BILLBERG**.

BILCHILDE, née esclave, fut achetée par la reine Brunehaut, qui lui fit épouser son fils Théodebert, roi d'Austrasie. Ce dernier, après en avoir eu deux fils et une fille, la fit assassiner en 709.

BILD (Vitus), né en 1481 à Hochstett en Bavière, entra en 1503 dans l'ordre de St.-Benoît au couvent d'Augsbourg, reçut les ordres l'année suivante, eut en 1511 l'autorisation d'aller au couvent de Tegernsée, dont il sortit par suite de différends avec le supérieur, se retira dans une solitude de l'Autriche, retourna en 1512 à Hochstett où il se livra à des travaux sur les sciences, et mourut le 1er août 1529. Il a laissé 3 vol. de manuscrits où l'on trouve des Traités de morale, d'histoire, de mathématiques, des poésies, des ouvrages ascétiques, etc. Il a fait imprimer : *Stella musicæ juvenibus*, etc., Augsbourg, 1508.

BILDERBECK (Christophe-Laurent de), jurisconsulte, né à Schwerin en 1682, mort en 1749, avait été nommé conseiller à Zell. Il a traduit en allemand le traité d'Abbadie : *De la vérité de la religion chrétienne*. On lui doit aussi quelques ouvrages de jurisprudence, imprimés à Leipzig en 1707 et 1720, in-4°.

BILDERDYK (Guillaume), poëte hollandais, né à Amsterdam en 1756, mort à Harlem le 18 décembre 1831, étudia la jurisprudence à l'université de Leyde. Il recherchait la solitude et travaillait avec une ardeur qui fit craindre pour sa santé. La poésie était son délassement d'études plus sérieuses, et, en 1776, il remporta le prix proposé par la Société littéraire de Leyde pour le meilleur poëme sur l'*Influence de la poésie sur le gouvernement d'un État;* l'année suivante il fut couronné deux fois pour un poëme en deux chants intitulé : *le Véritable amour de la patrie,* et pour une ode sur le même sujet. La profession d'avocat qu'il alla exercer à la Haye, nuisit à ses travaux littéraires. Lié avec le poëte Feith, Bilderdyk ne tarda pas à rompre avec lui pour opinions politiques ; il était partisan de la maison d'Orange et Feith était opposé au stathoudérat. La guerre civile fut suivie de la guerre étrangère, et Bilderdyk chercha une retraite en Angleterre où il ouvrit des cours de poésie dans lesquels il se servit de la langue française contre laquelle il professait la haine la plus ardente. Depuis 1806 il était revenu dans sa patrie. Louis Napoléon le choisit pour maître de langue hollandaise, et le nomma président de la 2e classe de l'Institut d'Amsterdam. Vers cette époque il perdit presque tous ses enfants et devint en proie à une profonde mélancolie qui influa sur ses ouvrages. L'abdication du roi Louis fit perdre à Bilderdyk la pension dont il jouissait. Le poëte, dans une position critique, obligé de chercher des ressources dans sa plume et ne trouvant pas à Amsterdam de libraires qui voulussent imprimer ses ouvrages, se rendit à Groningue où il publia un *Voyage aérostatique* et un *Traité de géologie*. La Hollande étant redevenue libre, Bilderdyk et sa femme Wilhelmine donnèrent l'essor à leur amour pour la famille d'Orange et publièrent des chants de triomphe et d'allégresse. En 1814 et 1815 diverses productions de sa plume féconde virent le jour ; d'autres parurent en 1817 après deux ans de silence. A cette époque Bilderdyk alla se fixer à Leyde. En 1813, le gouvernement l'avait nommé *auditeur militaire!* Bilderdyk ne garda pas longtemps cette place, renonça à son fauteuil académique, et tomba avec l'âge dans une noire misanthropie. Il finit sa carrière littéraire par la composition du poëme : *la Destruction du premier monde,* dont il écrivit cinq chants. Les ouvrages de Bilderdyk sont, ses poëmes couronnés en 1776 et 1777 ; *Elius*, romance ; la traduction d'*OEdipe roi*, de Sophocle, 1779, et d'*OEdipe à Colone*, 1789; *Loisirs; Petites fleurs*, 1785; *Poésies diverses*, 1799, 1803, 1807 ; une imitation de l'*Homme des champs* de Delille ; *Mélanges*, 1804, 3 vol. ; *Fingal*, 1805 ; *Nouveaux mélanges*, 1806, 2 vol., *les Maladies des savants*, poëme, 1807 ; *Guillaume Ier de Hollande*, *Cormak*, *Cinna*, tragédies, 1808 ; *Fleurs d'automne ;* un poëme sur le *Désastre de Leyde ;* une traduction des *Hymnes* de Callimaque ; *Floris V*, tragédie ; *Fleurs d'hiver*, *Asphodèles*, poésies; *Nouveaux rejetons*, 1817 ; *Nouveaux mélanges* (avec sa femme), 1819; *Fustigations morales*, 1820; la *Guerre des souris et des grenouilles*, 1821, etc. Bilderdyk s'est fait un nom comme grammairien par ses *Variétés grammaticales et poétiques*, par ses *Observations sur Huydecooper*, 1828, par son traité sur le *Genre des substantifs dans la langue hollandaise*, 1805-1818, par son *Tableau des genres*, 1822.

BILDERDYK (Catherine-Wilhelmine), seconde femme du précédent, a contribué à la publication de divers ouvrages de son mari ; elle est auteur de deux tragédies *Elfride* et *Iphigénie en Aulide*, imprimées en 1808 avec celles de Bilderdyk. Elle s'est fait connaître en outre

par ses poëmes : *De overstrooming* (l'inondation), 1809, et *la Bataille de Waterloo*, 1816. Il existe d'elle un recueil de *Poésies pour les enfants*, et une traduction du *Rodrigue* de Southey. Cette dame est morte à Harlem le 16 avril 1830.

BILDSTEIN (Jérôme), compositeur allemand du 17e siècle, a publié sous ce titre : *Orpheus christianus*, Augsbourg, 1624, des motets à 5 et à 6 voix.

BILFINGER (George-Bernard), savant universel, écrivain et homme d'État, né à Canstadt dans le Wurtemberg, le 23 janvier 1693, professa la philosophie à Pétersbourg, remporta le prix sur la cause de la pesanteur des corps, à l'Académie des sciences de Paris en 1726, revint à l'académie de Tubingue, où sa réputation attira un grand nombre d'élèves, fut nommé conseiller privé du duc de Wurtemberg, et mourut à Stuttgard le 18 février 1750, après avoir rendu les plus grands services au commerce, à l'instruction publique, à l'agriculture. C'est un des plus grands hommes qu'ait produits le Wurtemberg, et un excellent modèle pour les gens de lettres et les hommes d'État. Il a laissé, outre plusieurs *Dissertations théologiques et morales,* imprimées à Tubingue de 1720 à 1730 : *Dilucidationes philosophicæ,* etc., Tubingue, 1725, in-4o ; *Elementa physices,* Leipzig, 1742, in-4o ; quelques écrits sur l'art des fortifications, auquel il fit faire un grand pas, etc.

BILGUER (Jean-Ulric de), chirurgien, né à Coire en 1720, servit dans les armées prussiennes en qualité de chirurgien en chef, fut reçu, sur la présentation d'une thèse très-remarquable : *De membrorum amputatione rarissimè administrandâ, aut quasi abrogandâ,* Berlin, 1761, in-4o, traduite en français par Tissot, 1764, in-12, et mourut en 1796. Il a laissé en allemand des *Instructions sur la pratique de la chirurgie dans les hôpitaux militaires,* Leipzig, 1763, in-8o ; *Conseils aux hypocondriaques,* Copenhague, 1767, in-8o ; des *Mémoires* sur les fièvres malignes, sur les blessures à la tête; etc.

BILHON (Jean-Joseph-Frédéric), né à Avignon le 2 février 1759, vint faire ses études de droit à Paris : il y publia une *Dissertation sur l'état du commerce des Romains*, 1788, 1803 ; *Éloge de Jean-Jacques Rousseau,* 1788, 1799. Bilhon entra le 1er janvier 1790 au ministère des finances, où il devint en peu d'années chef de bureau du contentieux, fut mis à la retraite le 1er juillet 1814 et mourut à Paris le 8 avril 1834. Outre les ouvrages cités, on a de lui : *De l'administration des revenus publics chez les Romains,* Paris, 1803 ; *Le gouvernement des Romains considéré sous le rapport de la politique, de la justice, des finances et du commerce,* ibid., 1807 ; *Principes d'administration et d'économie politique des anciens peuples, appliqués aux peuples modernes,* Paris, 1819.

BILIOTTI (Ivo), d'une famille patricienne de Florence, le dernier défenseur de la liberté de sa patrie, et l'un des meilleurs capitaines de son temps, n'ayant pu résister aux armes de Charles-Quint en Italie, passa au service de France avec Strozzi, et fut tué au siége de Dieppe en 1560.

BILIOTTI (Joseph-Joachim, marquis de), chef de cette famille, chevalier de Saint-Louis, âgé de 70 ans, fut la dernière victime du tribunal révolutionnaire d'Orange, le 29 juillet 1794.

BILING. *Voyez* **BYLING.**

BILISTEIN (Charles-Léopold ANDREU, baron de), conseiller de commerce en Russie, naquit en 1724 en Lorraine, d'une ancienne famille hollandaise originaire de Delft. Un séjour de dix années qu'il fit à Nancy, lui donna l'occasion de recueillir sur l'agriculture, la population et le commerce de sa province, un grand nombre d'observations qu'il mit à profit en publiant successivement : *Essai sur la ville de Nancy, capitale du duché de Lorraine; Essai sur les duchés de Lorraine et de Bar,* Amsterdam, 1762 ; *Essai sur la navigation lorraine,* Amsterdam, 1764 ; *Institutions militaires de la France* ou *le Végèce français,* Amsterdam, 1762, 2 vol. in-8o. Il avait épousé en secondes noces la fille du prince moldave Jean Rosetto, dont il eut deux filles mariées à des officiers généraux russes. Cette femme, après avoir tenté vainement de le faire changer de religion, le fit périr victime de son attachement à sa croyance.—Il avait eu d'un premier mariage, avec une dame d'honneur de l'impératrice, un fils nommé Paul, qui fut colonel aux gardes d'Ismaïloff, et une fille nommée Catherine, du nom de l'impératrice Catherine II, sa marraine. Elle épousa le comte d'Arimont, d'une branche cadette des comtes de Spanheim.

BILKINE ou **BELKME**, prince sage et guerrier, succéda à son père dans le gouvernement de la province de Sunich (Perse orientale), obtint de grands avantages sur l'armée persane, commandée par Omar, en 1428 remporta la victoire la plus complète sur les troupes de Skander, et mourut en 1458.

BILL (Robert), mécanicien anglais, né en 1754, d'une bonne famille du comté de Stafford, avait été destiné à la profession militaire. La mort de ses parents le laissa, jeune encore, possesseur d'une fortune indépendante. Bill ne voulut se livrer, pour l'accroître, à aucune profession, à aucune espèce de commerce. Doué d'un esprit très-inventif, formé par les expériences de physique auxquelles il consacrait une partie de son temps, il se plaisait surtout à faire passer les résultats de l'observation ou de la science dans le domaine de la vie usuelle, à imaginer des améliorations positives. Les murailles de son jardin à Stone étaient construites non-seulement d'après un plan économique, mais encore de manière à concentrer plus fortement et à retenir plus longtemps que d'autres la chaleur du soleil. Son pavillon de bains, son pressoir étaient chauffés par un mode particulier à l'aide de cylindres de fer. Une méthode aussi ingénieuse que nouvelle maintenait sa maison à une température très-douce, et distribuait à volonté de l'air chaud dans toutes ses parties. En 1795, il publia un traité sur les dangers de la circulation du papier-monnaie. En 1820 il prit une patente pour faire des mâts en fer à l'usage de la navigation. Mais la découverte qui doit le mieux recommander son nom à la postérité, c'est celle d'un procédé pour donner aux planches du bois le plus commun, le hêtre, le frêne, l'orme, le peuplier, etc., toute la solidité des bois les plus durs et les plus forts, et cela au meilleur marché possible. Ses échantillons de merrain ainsi préparés furent huit ans de suite soumis par le gouvernement aux épreuves les plus sévères sans qu'ils fussent aucunement altérés. L'administration de la marine demeura tellement convaincue de l'excellence de la méthode

de Bill qu'elle lui permit de construire un vaisseau avec ses merrains, dans les chantiers de Deptfort. Bill n'eut pas le plaisir de mettre cette œuvre à exécution, car il mourut le 23 septembre 1827 à Birmingham. Parmi ses autres inventions plus ou moins ingénieuses, nous ne pouvons passer sous silence ni son nouveau moyen pour mesurer exactement le chemin fait sur mer, ni ses ressorts élastiques pour faire indéfiniment garder l'accord aux pianos.

BILLAINE (Louis), habile imprimeur de Paris, mort en 1681, savait le grec, le latin, l'italien, l'espagnol et le flamand. Parmi les ouvrages sortis de ses presses on distingue : *le Glossaire de Ducange; les Familles byzantines; la Diplomatique du P. Mabillon,* etc.

BILLARD (Claude), sieur de Courgenay, né à Sauvigny, petite ville de la province de Bourbonnais, vers 1550, fut élevé dans la maison de la duchesse de Retz. Il prit d'abord le parti des armes, obtint ensuite la place de conseiller et celle de secrétaire des commandements de la reine Marguerite de Valois. Il mourut vers 1618, âgé d'environ 67 ans. On a de cet auteur les tragédies suivantes : *Polixène, Gaston de Foix, Mérovée, Panthée, Saül, Albouin et Genèvre,* Paris, Huby, 1610; *Henri le Grand, tragédie avec des chœurs,* Paris, 1612. Billard est un des premiers poëtes français qui mirent sur la scène des événements pris dans l'histoire nationale. Il a composé aussi : *L'Église triomphante, poëme héroïque en treize chants,* Lyon, 1618. On lui attribue encore : *Carmina græca et latina in obitum ducis Joyosiæ* (le duc de Joyeuse), Paris, 1587, in-8°.

BILLARD (Pierre), né à Ernée dans le Maine, le 13 février 1653, entré en 1671 dans la congrégation de l'oratoire, mort en mai 1726, à Charenton, chez son neveu, qui en était seigneur, est auteur de *la Bête à sept têtes,* 1693, ouvrage dirigé contre les jésuites, et pour lequel l'auteur fut conduit à la Bastille, de là à St.-Lazare, et ensuite à St.-Victor : il fut mis en liberté en 1699. Il avait, avant sa détention, fait imprimer *le Chrétien philosophe*, qui ne parut qu'en 1701.

BILLARD (Jean-Pierre), médecin, né en 1726 à Vesoul, mourut dans la même ville, le 29 janvier 1790, membre correspondant de la Société royale de médecine de Paris et de l'Académie d'Arras. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres un *Traité complet des fièvres.* Il y a encore de lui cinq opuscules qui font partie du recueil de *Dissertations françaises et latines sur les points les plus importants de l'art de guérir,* publié par son fils, Vesoul, 1820.

BILLARD (François-Gabriel), fils aîné du précédent, mort à Genevreuil près Vesoul, le 29 avril 1824, à l'âge de 60 ans, est auteur d'un *Cours théorique et pratique sur les prairies artificielles,* 1809, 2e édition augmentée, 1810.

BILLARD (Étienne), receveur des finances de Lorraine, né à Nancy vers le milieu du 18e siècle, avait composé pour le Théâtre-Français plusieurs comédies, mais il ne put les faire jouer, et s'en dédommagea en les livrant à l'impression et en lançant des épigrammes et des satires contre les membres du comité qui les avaient refusées. A la Comédie-Française, le 30 novembre 1772, avant la représentation, Billard monta sur une banquette de l'orchestre, et, haranguant le parterre, lui fit connaître que les comédiens avaient refusé sa comédie intitulée : *le Suborneur;* qu'il en appelait au public assemblé et le priait d'entendre la lecture de sa pièce. Le parterre consentit à l'écouter; mais Billard avait à peine commencé, qu'un sergent lui vint mettre la main sur le collet. Il tira son épée, qui lui fut arrachée. On le mena au corps de garde : il voulut prendre les soldats pour juges entre les comédiens et lui. L'inspecteur de police, devant lequel il fut ensuite conduit, ne put parvenir à le calmer qu'en subissant la lecture du *Suborneur.* Le parterre, entre les deux pièces, accueillit par des huées Molé, qui s'était présenté pour annoncer, et redemanda à grands cris l'auteur du *Suborneur.* On fit envahir cette partie de la salle par la force armée, et les plus mutins allèrent partager le sort de Billard. Celui-ci fut transféré, le lendemain, à Charenton, où il ne resta que quelques jours. Renvoyé à Nancy dans le sein de sa famille, il n'y devint pas plus sage. Ses parents furent obligés à plusieurs reprises de solliciter contre lui des lettres de cachet. Il mourut en 1785, ayant hâté sa fin par ses déportements. On connaît de lui : *Du théâtre et des causes de sa décadence,* satire, Londres et Paris, 1771; *Le joyeux moribond,* comédie, Genève, 1779; *Le Suborneur,* comédie en cinq actes et en vers, Amsterdam, 1782. La bibliothèque publique de Nancy possède les œuvres manuscrites de Billard, 3 vol. in-4°. Elles sont composées de comédies, d'épîtres, etc. Parmi les premières on remarque *Archiloque,* ou *Le poëte aux petites maisons.*

BILLARD (Charles-Michel), médecin, naquit le 16 juin 1800 à Pelouaille près d'Angers. Il commença ses études à Laval et alla les terminer à Angers, où peu de temps après il obtint une place dans le service de l'hôpital. Il se rendit à Paris pour compléter son éducation médicale dans la fréquentation des hôpitaux, il parvint en peu de temps à recueillir une grande suite de faits qui lui permirent de mettre au jour un ouvrage estimé, sous ce titre : *Traité de la membrane muqueuse gastro-intestinale* ou *Recherches d'anatomie pathologique sur les divers aspects sains et morbides que peuvent présenter l'estomac et les intestins,* Paris, 1825. En même temps il traduisait de l'anglais les *Principes de chimie* de Thomson (Paris, 1825, 2 vol. in-8°), et donnait une édition du *Précis de l'art des accouchements* de M. Chevreul (Paris, 1826, in-12), à laquelle il ajoutait une histoire rapide des vices de conformation du fœtus. Ayant obtenu au concours une place d'interne à l'hospice des Enfants-Trouvés, il ne tarda pas à sentir vivement le manque d'un ouvrage complet sur les maladies des nouveau-nés, et résolut de remplir cette lacune. Un voyage dans la Grande-Bretagne lui fournit l'occasion de publier des documents d'un haut intérêt sur les hôpitaux, les établissements de charité et l'instruction médicale tant en Angleterre qu'en Écosse; et, à son retour, il se hâta de livrer à l'impression son *Traité des maladies des enfants nouveau-nés,* Paris, 1828, seconde édition, 1833. A cet ouvrage, il joignit un *Atlas d'anatomie pathologique,* Paris, 1828. La même année il prit le grade de docteur, et soutint à cette occasion une *Dissertation médico-légale sur la viabilité* (Paris, 1828). Peu de temps après il alla demeurer à Angers. Il y traduisit les *Leçons sur les maladies des yeux* de Lawrence (Paris, 1830, in-8°), augmentées d'un Précis de l'anatomie pathologique de l'œil. Il publia quelques opuscules d'un in-

térêt purement local, et mourut le 31 janvier 1832.

BILLARDAN. *Voyez* **SAUVIGNY.**

BILLARDIÈRE (Jacques-Julien HOUTON de la), membre de l'Institut, chevalier de la Légion d'honneur, né à Alençon en 1755, mort en 1834 à Paris, était un savant laborieux. Ses travaux ont pour objet la science spéciale à l'étude de laquelle il s'était consacré.

BILLAUD-VARENNES (Jacques-Nicolas), né à la Rochelle en 1762, entra de bonne heure à l'Oratoire, fut très-jeune préfet des études à Juilly, quitta la congrégation, se fit recevoir avocat à Paris et se maria. Membre de la commune en 1792, il fut l'un des plus ardents instigateurs des massacres de septembre; porté ensuite à la Convention, non-seulement il y vota la mort du roi, mais il s'opposa à ce qu'on lui donnât des défenseurs, entra dans le comité de salut public, dont il partagea les fureurs. Après le 9 thermidor, il fut déporté à Cayenne avec Collot-d'Herbois. Échappé du lieu de sa captivité, il se rendit dans le Mexique, entra profès sous le nom de Polycarpe Varénas dans le couvent des dominicains de Porto-Rico, embrassa le parti des colons insurgés contre la métropole, et plus d'une fois faillit partager le sort destiné à leurs chefs lorsqu'ils étaient prisonniers. Obligé de fuir le continent, il alla demander un asile à Pétion, alors président d'Haïti, qui le nomma son secrétaire. Après la mort de Pétion, Boyer, son successeur, qui méprisait Billaud-Varennes, refusa de l'employer. Il vint alors habiter Philadelphie, où il vécut de la pension que lui avait assurée Pétion, et mourut en 1819. On a publié en 1821, sous le nom de cet homme odieux, des *Mémoires* (2 volumes in-8°) qui ne sont pas de lui. Outre ses *Rapports* à la commune et à la Convention, Billaud-Varennes a fait paraître : *Le dernier coup porté aux préjugés et à la superstition*, Londres (Paris), 1789; *Le peintre politique*, 1789; *Le despotisme des ministres de France*, 1790, 3 vol.; *Plus de ministres, ou point de grâces*, 1790; l'*Acéphalocratie, ou le gouvernement fédératif démontré le meilleur de tous pour un grand empire*, Paris, 1791; *Éléments de républicanisme*, 1793; *Mes opinions politiques et morales*, 1794, in-8°; *Questions du droit des gens; Les républicains d'Haïti possèdent-ils les conditions requises pour obtenir la ratification de leur indépendance? par un observateur philosophe*, Port-au-Prince, 1818.

BILLAUDEL (Jean-Baptiste), né en 1754 à Servion près Sainte-Menehould, mort en 1827, reçut les ordres en 1779, quitta la France à la révolution, et voyagea dans les Pays-Bas et la Westphalie. Il revint en 1795 exercer en secret son ministère dans les diocèses de Cambrai, d'Arras, de Noyon et de Laon, se livra ensuite au travail des missions, et faillit plusieurs fois être arrêté. En 1797, il forma le séminaire de Menneville, qui fut dirigé par l'abbé Labrusse; il créa à Laon un pensionnat qu'il dirigea quelque temps lui-même; et s'occupa beaucoup de l'établissement des écoles ecclésiastiques. Devenu curé de Liesse, il ne discontinua point l'œuvre des missions.

BILLAUT (Adam), connu sous le nom de *Maître Adam*, naquit à Nevers, où il exerçait l'état de menuisier. Sans études, mais doué d'une sorte de génie naturel, il s'amusait à faire des vers. Les princes de Gonzague, qui allaient de temps en temps dans leur duché de Nevers, en ayant vu quelques-uns, récompensèrent l'auteur. Celui-ci étant venu à Paris pour un procès, adressa une ode au cardinal de Richelieu, qui lui fit une pension. Ce fut un signal; les présents des grands seigneurs, et les éloges des beaux esprits plurent sur lui. Le grand Condé fut du nombre de ses Mécènes, et le grand Corneille du nombre de ses panégyristes. On ne l'appelait que le *Virgile au rabot*. Il fit trois recueils de ses poésies, auxquels il donna des noms tirés de sa profession, les *Chevilles*, le *Vilebrequin* et le *Rabot*. Ce dernier n'a point été imprimé; les *Chevilles* ont été imprimées à Paris, 1644, in-4°; à Rouen, 1654, in-8°; *le Vilebrequin*, 1662 et 1663, in-12, fut publié par Bertier, prieur de Saint-Quaize. M. Pissot a fait imprimer en 1806 un vol. in-12, sous le titre d'*OEuvres de Maître Adam*. Billaut mourut dans sa patrie, le 19 mai 1662.

BILLBERG (Jean), professeur de mathématiques à Upsal, en 1679, fut envoyé par Charles XI à Tornéo, pour y observer le phénomène qu'y présente le soleil au solstice d'été. S'étant appliqué depuis à la théologie, il fut fait évêque de Strengnes, et mourut en 1717. On a de lui : *Tractatus de cometis*, Stockholm, 1682; *Elementa geometriæ*, Upsal, 1687; *Iter in septentr. Sueciæ regni provincias*, Londres, 1698, in-8° (en anglais); *Tractatus de reform. calend. Jul. et Gregor.*, 1699, in-4°, contre la réforme du calendrier.

BILLE (Steen-Andersen), amiral danois, naquit le 22 août 1751, à Assense, en Fionie. Voué à la marine dès son plus jeune âge, il navigua beaucoup dans les mers de l'Europe et des deux Indes, fut nommé capitaine de vaisseau, en 1789, fut chargé du commandement de la station de la Méditerranée, en 1796, et, par un exploit brillant contre la flottille tripolitaine, décida le pacha à signer la paix. Il termina avantageusement un autre différend avec la régence d'Alger, et, en 1801, combattit contre Nelson à l'attaque de Copenhague. Nommé, en 1803, membre du collége royal de l'amirauté, et, en 1804, commandeur, Bille étant chargé, en 1807, de la défense de Copenhague du côté de la mer, voulut détruire la flotte pendant qu'il ferait une sortie sur les Anglais, et refusa de signer la capitulation à laquelle la ville fut contrainte. Contre-amiral en 1809, vice-amiral en 1824, amiral en 1829, et enfin ministre d'État et conseiller intime du roi en 1831, Bille mourut à Copenhague, le 15 avril 1834.

BILLECOCQ (Jean-Baptiste-Louis-Joseph), avocat, chevalier de la Légion d'honneur, né à Paris, le 31 janvier 1765, s'acquit une réputation méritée par sa modération et par son talent. Dans le procès de George Cadoudal, il défendit le marquis de Rivière, accusé d'attentat à la vie du premier consul. Élève distingué du collége du Plessis, rival de Barbier en vers latins, il a passé ses plus belles années à traduire Salluste et Lucain, des ouvrages anglais, etc. Lorsque les occupations du palais et des causes plus ou moins célèbres l'enlevaient à la littérature, il trouvait encore des loisirs pour composer diverses brochures ministérielles, notamment celle de *la Charte et de sa durée*. Mais celui de ses ouvrages le plus important, c'est le livre : *De la Religion chrétienne dans ses rapports avec l'intérêt des familles et de l'État*. Il est mort, le 15 juillet 1829, dans un âge assez peu avancé, victime de travaux trop assidus.

BILLEMAZ (François), né vers 1750, à Belley, acheta la charge de greffier civil et criminel à Lyon, qu'il exerçait en 1787. Malgré la perte de son emploi, par la suppression des tribunaux, il montra le plus grand zèle pour la révolution. Dans un voyage qu'il fit à Paris, il vit les principaux chefs des jacobins; et dès qu'il fut de retour à Lyon, il organisa un club, qui s'ouvrit le 30 mai 1790. Ce fut le premier qui s'établit dans cette ville, et il fut appelé depuis le club central. Billemaz fut nommé juge de paix en 1791. Après le siége de Lyon, arrêté comme agent des Girondins, il périt sur l'échafaud, le 5 décembre 1793. On connaît de Billemaz : *Discours de l'âne de F*** Naboth*, 1787; *Le grand bailliage de Lyon*, Lyon, pièce satirique devenue rare.

BILLERBEK (Constantin de), lieutenant général prussien, né à Janikow, le 19 novembre 1713, entra en 1727 dans l'école des cadets, fut placé en 1737 dans le nouveau régiment du prince Henri, y devint successivement lieutenant, capitaine, major, lieutenant-colonel; se distingua au siége de Prague, à Pirna, aux batailles de Reichenberg, de Kollin et de Cunnersdorf, à l'affaire de Nimbourg, où il reçut l'ordre du Mérite; fut nommé major général en 1772, chef du régiment de Kosen, en 1784, lieutenant général et chevalier de l'Aigle-Noir, et mourut le 27 novembre 1785.

BILLEREY (Claude-Nicolas), médecin, né vers 1667 à Besançon, mort en 1759, professeur à l'université de cette ville, a laissé : *Traité sur la maladie pestilentielle qui dépeuplait la Franche-Comté en* 1707, Besançon, 1721, in-12; *Traité du régime*, 1748, in-12; et un *Traité* (en latin) *sur les médicaments*, manuscrits à la bibliothèque de Besançon.

BILLET (Pierre), poëte latin, né en 1656, ami et condisciple d'Hersan, se livra comme lui à l'instruction publique, fut professeur de rhétorique au collége du Plessis, recteur de l'université, et mourut en 1719, après avoir fait dans l'enseignement des améliorations sensibles.

BILLI (Lucio), moine camaldule, né à Ravenne, vers 1575, a publié de sa composition *Missæ et Motteti*, des *Canzonette*, des *Madrigali* à 5 voix, et des chansons italiennes sous ce titre : *Gli amorosi affetti*, Venise.

BILLI (Jacques de). *Voyez* **BILLY**.

BILLIARD. *Voyez* **BILLARD**.

BILLICHIUS (Antoine-Gunth.), chimiste allemand, gendre et élève d'Angelus Sala, le premier écrivain clair et précis qui se soit occupé de chimie, vivait au commencement du 17e siècle. Ses ouvrages sont : *Responsio ad animadversiones in Angeli Salæ aphorismos chimiatricos*, 1622; *Exercitatio de naturâ et constitutione spagyrices emendatæ*, 1623; *Exercitium chimicum ultimum*, Brunæ, 1625, etc.

BILLICK (Éverard), religieux carme, né dans le diocèse de Munich, professeur à l'université de Cologne, se distingua par son zèle contre les nouvelles doctrines, parut avec éclat dans différents colloques, accompagna l'archevêque de Cologne au concile de Trente, où il prononça un *Discours* imprimé séparément en 1552, et dans les recueils du P. Labbe, et mourut en 1757, laissant en manuscrit une *Histoire du concile de Trente*. On a de lui quelques ouvrages de controverse.

BILLINGSLEY (sir Henri), mathématicien et lord maire de Londres sous le règne d'Élisabeth, avait pour père Roger Billingsley de Canterbury, de très-médiocre naissance. Cependant il fut placé à l'université d'Oxford, et là il inspira de l'attachement à un ex-augustin de la ville, Whitehead, mathématicien profond pour l'époque où il vivait. Les parents de Billingsley, ne se souciant pas qu'il parcourût la carrière des sciences, le mirent en apprentissage chez un armurier. La fortune de Billingsley finit par être une des plus considérables de Londres : il fut successivement nommé shérif, alderman, membre de la commission des douanes, et enfin, en 1597, lord maire de cette capitale. Ses richesses et ses honneurs ne l'empêchèrent point de se livrer à ses premiers goûts. Il retira chez lui Whitehead que la suppression des maisons religieuses sous Henri VIII avait réduit à un état précaire; il continua sous ce maître l'étude des mathématiques, hérita de ses manuscrits et de tous ses papiers. Parmi ceux-ci étaient des notes sur Euclide; Billingsley les publia à la suite d'une traduction d'Euclide dont lui-même était l'auteur, sous ce titre : *The elements of geometry*, Londres, 1570, in-fol. Billingsley mourut le 22 novembre 1606. Il étoit un des premiers membres de la société des Antiquaires.

BILLINGTON (Élisabeth WEICHSELL), cantatrice célèbre, fille de Weichsell, musicien allemand de Freyberg en Saxe, naquit à Londres, en 1765. Sa mère, élève de Jean-Chrétien Bach, parut en Angleterre, en 1763, et se fit entendre dans plusieurs concerts. Élisabeth, à peine âgée de 7 ans, exécutait des concertos de piano au théâtre de Haymarket. Elle fit, peu de temps après, des essais de composition, à 14 ans chanta en public à Oxford, et, à l'âge de 16 ans, épousa Billington, musicien du théâtre de Drury-Lane, qui avait été son maître de vocalisation, et qui l'emmena à Dublin, où elle débuta dans l'opéra d'*Orphée*. Elle revint à Londres, débuta dans l'*Amour au Village*, à Covent-Garden, en 1785. Dès lors sa réputation ne fit que croître. Mistress Billington était de tous les concerts, et chantait aux grandes réunions de Westminster pour la commémoration de Handel. Elle était allée, dans l'été de 1785, passer quelque temps à Paris et suivre les leçons de Sacchini. Ses dépenses extravagantes, la légèreté de sa conduite l'obligèrent à peu près à quitter Londres en 1794. Elle parcourut l'Italie en donnant des concerts qui contribuaient à élever sa réputation et sa fortune. Elle fut introduite à la cour de Naples par lady Hamilton, qui l'avait prise sous son patronage. Sur ces entrefaites, son mari fut frappé d'apoplexie, et on fit courir le bruit qu'il était tombé sous le coup de poignard d'un nouvel amant qui voulait se venger de la brutalité du mari. En 1797, elle épousa M. de Felissent, fournisseur à la suite de l'armée française, conserva le nom de Billington, lorsque 2 ans et demi après elle abandonna sa retraite et son mari pour reparaître à Covent-Garden, et à Drury-Lane où elle attira la foule. Pendant 6 années, elle chanta à l'Opéra-Italien, au concert du roi, à celui d'Hanover-square, et dans une foule de concerts particuliers. Enfin, ayant amassé une fortune de plus d'un million et demi, elle se retira en 1809, et ne chanta plus qu'une fois en public, dans un concert donné au profit des pauvres à Whitehall. Dans sa résidence de Hammer-

smith elle vivait splendidement, réunissant l'élite de la haute société, et accueillant les hommages de nombreux adorateurs. En 1817, M. de Felissent parut tout à coup en Angleterre, emmena sa femme sur le continent, traversa la France et se dirigea vers Venise dans l'intention de visiter leur villa, puis Rome, et d'aller se fixer à Naples. La mort vint mettre un terme aux voyages de mistress Billington ; elle expira, le 25 août 1818, d'une attaque d'apoplexie.

BILLINGTON (Thomas), mari de la précédente, contrebassiste et compositeur, mort à Naples, en mai 1794, a laissé 12 *canzonets for 2 voices; 6 Songs; Celadon and Amelia; Gray's elegies; Eloisa to Abelard; Pope's Elegy; Young's night thougts*, etc.

BILLON (François de), auteur du 16e siècle, suivit, en qualité de secrétaire, le cardinal Jean du Bellay à Rome, où il composa un ouvrage bizarre intitulé : *le Fort inexpugnable de l'honneur du sexe féminin*, Paris, 1555, in-4°, reproduit en 1564, sous un nouveau titre.

BILLOT (Jean), curé du diocèse de Besançon, né en 1709, mort en 1767, a publié : *Prônes réduits en pratique pour les dimanches et fêtes de l'année*, Lyon, 1785, 5 vol. in-12, estimés.

BILLUART (Charles-René), dominicain, né à Revin, près de Rocroy, le 18 janvier 1685, professeur de philosophie à Douai, prêcha avec succès à Liége et à Maestricht, fut élu prieur du couvent de Revin, où il mourut le 21 janvier 1757. Il a laissé, sous le titre de *Summa sancti Thomæ*, un *Cours de théologie*, Liége, 1751, 19 vol. in-8°; et un *Abrégé* de ce grand ouvrage, ibid., 1754, 6 vol. in-8°. Ce cours a été réimprimé à Venise et à Wurtzbourg, 5 vol. in-fol. Il est encore auteur de divers ouvrages de controverse.

BILLY (Jacques de), né en 1535 à Guise, fils du gouverneur de cette ville, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et mourut à Paris, le 25 décembre 1581. Il a donné des *traductions* latines des *OEuvres* de St. Grégoire de Nazianze, d'Isidore de Peluze, de Jean Damascène, et de quelques opuscules de St. Jean-Chrysostôme; des *poésies* françaises, 1579; *Observationes sacræ*, 1585, in-fol.

BILLY (Jacques de), jésuite astronome, né à Compiègne, le 18 mars 1602, ami de Fermat, professeur de philosophie puis de mathématiques, mort à Dijon le 14 janvier 1679, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, de l'*Opus astronomicum*, Paris, 1661, in-4°, etc. Jacques de Billy eut six frères, *Claude*, tué à la bataille de Jarnac ; *Louis*, blessé à la défense de Poitiers, et qui mourut de ses blessures ; deux qui furent tués à la bataille de Dreux, le 19 décembre 1562 ; *Godefroy*, ou *Geoffroy*, évêque de Laon, mort le 28 mars 1612, et qui traduisit du latin et de l'espagnol en français, quelques ouvrages de dévotion ; *Jean*, abbé de St.-Michel-en Lerm et de Notre-Dame-des-Châtelliers, qui résigna ces abbayes à son frère *Jacques* pour se faire chartreux, et qui ne vivait plus en 1585. On a de ces deux derniers quelques traductions d'ouvrages de piété.

BILLY (Nicolas-Antoine LABBEY de), né en 1753 à Vesoul, admis à 15 ans à l'école du génie, quitta Metz, en 1770, pour aller étudier la théologie à Besançon, et l'année suivante abandonna la théologie pour le droit. Reçu avocat, il reprit l'étude de la théologie, alla continuer ses cours à St.-Sulpice à Paris, et revint à Besançon recevoir les ordres sacrés, en 1782. Il retourna à Paris cette même année, se fit agréger à la communauté des prêtres de St.-Roch et ne tarda pas à se distinguer par son talent pour la prédication. Lors de la révolution, il était grand vicaire de l'évêque de Langres ; ayant refusé de prêter le serment, Billy émigra, parcourut l'Allemagne et l'Italie, revint en France et fut nommé professeur d'histoire à la faculté de Besançon, où il est mort le 21 mai 1825. On lui doit une édition de l'*Histoire du père d'Aubusson*, une *Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, Besançon, 1814, 2 vol. ; des *Sermons*, ibid., 1817.

BILON ou **PILON**, écrivain arménien, né à Dirag, en 645, conseiller de Nerseh, qui en était gouverneur général, a traduit en arménien et continué l'*Histoire ecclésiastique* de Socrate jusqu'au 2e concile d'Éphèse. On a aussi de lui une *Histoire des Patriarches d'Arménie*.

BILON (Hippolyte), médecin, secrétaire de la faculté des sciences et professeur de sciences physiques à l'académie de Grenoble, né dans cette ville, en 1780, y mourut le 29 octobre 1824. On lui doit : *Dissertation sur la douleur*, Paris, 1803 ; Un *Éloge historique de Bichat*, 1802, in-8° ; plusieurs articles dans le *Dictionnaire des sciences médicales*, ainsi que différents *Mémoires*, *Dissertations* ou *Rapports* lus aux sociétés des sciences et de médecine de Grenoble dont il faisait partie. Il a laissé manuscrits : des *Essais sur l'influence des passions dans la production des maladies*, et *sur l'amour considéré physiologiquement*.

BILOTTA (Scipion), jurisconsulte, mort en 1581, a laissé des *Conclusions sur des questions féodales*, imprimées longtemps après sa mort (1657).

BILOTTA (Jean-Baptiste), jurisconsulte, mort en 1636, occupa plusieurs charges importantes, et entre autres celle de commissaire général dans le royaume de Naples. On a de lui : *Communes conclusiones ex quæstionibus feudalibus*, etc., Naples, 1657 ; *Decisiones causarum civitatis Beneventi*, etc., Naples, 1645, in-fol.

BILOTTA (Octave), fils du précédent, jurisconsulte et avocat à Naples, mourut vers le milieu du 17e siècle, et laissa : *Discorso istorico circa la patria di S. Gennajo martire*, Rome, 1636, in-fol. ; *Vita Bartholomæi Camerarii*, Naples, 1645.

BILOTTA (Jean-Camille), frère de Scipion, jurisconsulte, né à Bénévent en 1537, juge criminel et avocat fiscal de la cour et de la chambre royale. Il mourut le 4 juin 1588. Il avait composé, en 1562 : *De juramenti absolutione tractatus*, imprimé à Naples, 1610, in-fol.

BILOTTA (Vincent), duc de Lentace et de Mancusio, avait épousé une Valois, descendante de l'ancienne maison royale de France.

BILOTTA (Vincent), fils du précéd., cultiva la poésie, et voulut être appelé le *Thyrsis de Bénévent*. Après avoir été à Rome secrétaire et camérier intime du pape Paul V, il retourna dans sa famille, partagea sa vie entre Mancusio et Bénévent, et mourut dans cette dernière ville, au commencement du 17e siècle. On a imprimé de lui : deux odes ou *canzoni*, pour deux mariages, 1598 et 1602, in-4° ; *Paride, tragi-comédie*, Naples, 1638, in-12.

BILOTTA (Barthélemy), gentilhomme bénéventin, publia dans le 17e siècle, sous le nom de *Allessandro Michele Sannito*, un poëme singulier, intitulé : *Pianto di Theone con 550 descrizioni dell' Aurora*, Naples, 1660, in-8°.

BILPAY. *Voyez* **VICHNOU-SARMA.**

BILS ou **BILSIUS** (Louis de), anatomiste hollandais du 17e siècle, s'est donné pour avoir découvert une méthode de disséquer les animaux vivants, et un secret pour préserver les cadavres de la corruption; mais les préparations qu'il fit pour l'université de Louvain ne subsistèrent pas longtemps dans leur entier. On a de lui entre autres écrits : *Epist. ad omnes veræ anat. studiosos*, Rotterdam, 1660, in-4°; *Specimina anat.*, ib., 1665, in-4°; *Auditûs organi anat.*, ibid., 1661, in-4°. Tous ont été recueillis et publiés à Amsterdam, 1692, in-4°.

BILSON (Thomas), savant prélat anglais des 16e et 17e siècles, né à Winchester, fut successivement maître de l'école de Winchester, chanoine de l'église et gardien du collége de cette même ville. En 1585, il publia son livre de *la Véritable différence entre la sujétion chrétienne et la rébellion antichrétienne;* et, en 1593, un ouvrage intitulé : *le Gouvernement perpétuel de l'Église du Christ*, etc. Ces deux traités lui valurent, en 1596, l'évêché de Worcester, d'où il fut transféré, l'année suivante, à celui de Winchester, avec une place dans le conseil privé. Un traité en forme de sermons, qu'il fit imprimer en 1599, sur l'*Effet de certains Sermons touchant l'entière rédemption du genre humain par la mort et le sang de J. C.*, alarma les puritains, qui répondirent par l'organe d'un savant théologien de leur parti. Bilson reprit la plume, par l'ordre exprès d'Élisabeth, et composa à cette occasion le plus célèbre de ses ouvrages, publié à Londres, in-fol., en 1604, sous le titre de *Tableau des souffrances de J. C. pour la rédemption de l'homme.* Bilson prêcha à Westminster, en 1603, devant le roi Jacques et la reine, le jour de leur couronnement, un sermon qui fut imprimé à Londres la même année. Ce fut à lui, conjointement avec le docteur Miles Smith, que fut confiée la révision de la traduction anglaise de la *Bible*, faite sous le règne de ce prince. En 1604, il se montra, dans la conférence d'Hamptoncourt, un des plus ardents champions de l'Église anglicane. Il fut, en 1613, un des commissaires qui prononcèrent et signèrent la sentence de divorce entre Robert Devereux, comte d'Essex, et lady Françoise Howard. Il mourut en 1616. On a conservé de lui en manuscrit des poëmes et des discours latins.

BIMARD. *Voyez* **LABASTIE.**

BIMET, chirurgien de Lyon, a publié un *Traité d'ostéologie*, en vers français, Lyon, 1664, in-8°.

BINASCO (Philippe), poëte, né dans le Milanais, mort à Pavie en 1576, fut un des fondateurs de l'académie des Affidati de cette ville. Le volume de ses *Rime* ou *poésies diverses*, parut à Pavie en 1588 et 1589, in-8°.

BINCHOIS (Gilles ou Égide), contrapuntiste français vers 1420, né en Picardie, est cité comme ayant eu pour élèves quelques-uns des plus grands musiciens du 15e siècle. Binchois était vers les dernières années du 15e siècle à Dijon, à la cour du duc de Bourgogne, comme chanteur ou maître de chapelle. On a conservée de lui un *fragment* à deux parties, rapporté par Tinctor, et trois *chansons* manuscrites dans un recueil intitulé : *Chansons italiennes, provençales et françaises.*

BINCK (Jacques), graveur, qui tient un rang distingué parmi les petits maîtres, né à Nuremberg en 1504, élève d'Albert Durer, mort à Rome en 1560, est principalement connu par une estampe allégorique, représentant *des femmes qui forgent un cœur.* Huber cite de lui 76 p. dans le *Manuel des Curieux*, I, 178.

BINDERNAGEL (Joseph), musicien à Dorf en Thuringe, mort en 1803, a composé une année entière de musique d'église sans accompagnement, et un oratorio : *La Résurrection de Jésus.*

BINER, jésuite allemand, mort en 1778, est auteur d'un *Apparatus eruditionis ad jurisprudentiam præsertim ecclesiastic.*, dont la dernière édition est d'Augsbourg, 1776, 7 vol. in-4.

BINET (François), premier général des minimes, né en 1472 à Tours, mort à Rome en 1520, d'abord bénédictin, fut ensuite disciple de St. François de Paule, dont il imita les vertus et qu'il contribua à faire canoniser.

BINET (Claude), avocat au parlement, né à Beauvais, fut l'admirateur et l'ami de Ronsard, qui le choisit pour donner une édition complète de ses œuvres. On a de lui une foule de petites pièces de vers mentionnées dans les bibliothèques de Duverdier et Lacroix du Maine; un *Discours de la vie de P. Ronsard*, Paris, 1586, in-4°. Il a encore traduit du latin de Dorat *les Oracles des douze Sibylles*, Paris, 1586, in-fol. — Jean Binet, son oncle, et jurisconsulte comme lui, faisait passablement des vers latins et français. — Pierre, frère de Claude, mort vers 1548, est auteur de quelques *sonnets*, d'un *Poëme sur la truite;* du *Vœu du pêcheur à Neptune*, et de quelques autres pièces insérées dans l'ouvrage de son frère intitulé : *les Plaisirs de la vie rustique*, Paris, 1583.

BINET (François-Isidore), né à Niort en 1620, entra dans l'ordre des capucins, et fut successivement provincial de la province de Touraine et gardien du couvent de Poitiers. Il se fit remarquer comme un habile prédicateur, parcourut les provinces voisines du Poitou, et composa : *Le Missionnaire controversiste*, ou *Cours entier de controverses*, Poitiers, 1686. Binet mourut à Poitiers, dans un âge avancé, vers la fin du 17e siècle.

BINET (Isidore), neveu du précédent, né aussi à Niort, entra dans le même ordre et fut deux fois provincial. Il fut appelé par plusieurs évêques pour prêcher le carême ou l'avent, et se rendit à Rome, comme prédicateur du chapitre général de l'ordre. Il avait écrit son voyage d'Italie, mais avant de mourir il exigea qu'on brûlât son manuscrit. Il mourut à Poitiers en 1774, à l'âge de 81 ans.

BINET (Étienne), jésuite, né à Dijon en 1569, mort à Paris le 4 juillet 1639, recteur du collége de Clermont, a publié, sous le nom de René-François : *Essai sur les merveilles de la nature*, Rouen, 1621, in-4°, qui a eu plus de 20 éditions; les *Vies de plusieurs saints*, Anvers, 1634, in-4°; *Quel est le meilleur gouvernement, le rigoureux ou le doux*, 1636, in-8°, 1776, in-12.

BINET (Nicolas), avocat à Paris au 17e siècle, est auteur de plusieurs traductions qui eurent une certaine vogue, notamment celles des *Méditations* du P. Busée,

jésuite, Paris, 1669 ; de la *Perfection chrétienne* de Rodriguez, Paris, 1674, 2 vol. in-4°, revue par Alexandre Varet.

BINET (Benjamin) est auteur d'une *Histoire des dieux et des démons du paganisme,* Delft, 1696, in-12.

BINET (Étienne), chirurgien-major des hôpitaux d'armée, mort au siége de la Rochelle en 1628, a recueilli et publié en français les *Leçons anatomiques* de Germain Courtin, Paris, 1612.

BINET (Nicolas-Joseph), recteur de l'université, a publié la *Rhétorique des prédicateurs,* traduit de l'espagnol de dom L. de Grenade, Paris, 1678 ; les *Sermons,* traduits du même, Paris, 1698, 5 vol. etc.

BINET (René) naquit le 23 janvier 1732 à Notre-Dame-du-Thil, près de Beauvais. Nommé professeur à l'école militaire et ensuite au collége de Plessis, il y enseignait la rhétorique lors de la suppression de cet établissement, en 1792. A cette époque, il remplissait les fonctions de recteur de l'ancienne université. A la création des écoles centrales, professeur de grammaire latine à l'école du Panthéon, et plus tard nommé proviseur du lycée qui prit le nom de Bonaparte, dans les courts loisirs que lui laissaient ses pénibles fonctions, il s'était occupé à faire passer dans la langue française quelques-uns des chefs-d'œuvre de la littérature latine. Il mourut à Paris le 31 octobre 1812, à 80 ans. Outre une traduction de l'allemand de l'ouvrage de Meiners, *Histoire de la décadence des mœurs chez les Romains,* Paris, 1795, in-8°, on a de Binet les traductions suivantes : *OEuvres d'Horace,* avec le texte en regard, Paris, 1783, 2 vol in-12 ; sixième édition, 1817 ; *Valère-Maxime,* ibid., 2 vol. in-8° ; *OEuvres de Virgile,* ibid., 1805, 4 vol. in-12 ; cinquième édition, 1833 ; *Oraisons de Cicéron.* Cette traduction, terminée avant 1796, était restée inédite. Revue par Lemaire, elle a été imprimée dans la collection des *OEuvres de Cicéron,* Paris, Fournier, 1816, in-8°, 31 volumes.

BING (Isaïe-Beer), né à Metz en 1759, d'une famille juive, passa une grande partie de sa jeunesse à étudier la langue hébraïque et la théologie juive. A 25 ans il traduisit en hébreu l'ouvrage de Mendelsohn intitulé : *Phédon* ou *de l'immortalité de l'âme.* Il plaida ensuite la cause de sa nation outragée dans une *lettre* à Aubert-Dubayet, Metz, 1787. Cette brochure eut du retentissement, et fut citée par Mirabeau. Bing se lia avec Grégoire, Lafayette, Rœderer et Emery, devint conseiller municipal, et quitta cette place honorifique ainsi que sa ville natale, pour venir à Paris chercher des ressources plus solides, afin de subvenir aux besoins de sa famille. Il était administrateur général des salines de l'Est, lorsqu'il mourut le 21 juillet 1805. La *Décade philosophique* contient plusieurs morceaux litéraires de sa composition, et, entre autres, un fragment de *Nathan le sage,* traduit de Lessing.

BING. *Voyez* **BYNG.**

BINGHAM (Joseph), savant ecclésiastique anglais, né en 1668, mort en 1723, curé de Headbourn-Worthy, près de Winchester, est auteur des *Origines ecclésiastiques,* Londres, 1708-22, 8 vol. in-8° ; ibid., 1726, 2 vol. in-fol. ; traduit du latin par J. H. Grischow, Halle, 1724-38, 11 vol. in-4°, ouvrage estimé et d'un travail immense. On lui doit encore des *sermons* et différents *écrits* de controverse.

BINGHAM (Joseph), le plus jeune des fils du précéd., mort à 22 ans d'un excès de travail, avait préparé une édition de la *Thébaïde* de Stace qui parut après sa mort.

BINGHAM (George), théologien anglais, né en 1715, mort en 1800, recteur à Pimpern, a laissé des *sermons* et des *dissertations* sur l'Apocalypse, Londres, 1804, 2 vol. in-8°, remarquables par les opinions singulières qui y règnent.

BINGLEY, né à Rotterdam en 1755, de parents anglais, destiné au commerce, se fit acteur à 18 ans, dans la troupe de Corver, et débuta à Amsterdam à 24 ans, où d'abord il fut écouté avec peu de faveur, mais il força les applaudissements dans le rôle d'*Achille,* d'une tragédie de ce nom, et dès lors ne cessa d'obtenir le suffrage du public. En 1796 il se mit à la tête d'une compagnie qui exploitait les théâtres d'Amsterdam et de la Haye, et parcourait le reste de l'année une partie de la Hollande. Il est mort en 1818, à la Haye.

BINGLEY (Guillaume), né dans le comté d'York, mort à Bloomsbury le 11 février 1823, commença l'étude des lois, mais préférant bientôt la carrière ecclésiastique, il se rendit au collége de Saint-Pierre à Cambridge, et y prit ses degrés. C'est à l'époque de son baccalauréat qu'il publia : *Voyage dans le nord du pays de Galles pendant l'été de* 1798, 2 vol. in-8°, 1800. Il donna ensuite sa *Biographie animale,* ou *Anecdotes sur la vie, les mœurs et l'économie du règne animal,* 1802, 3 vol. in-8°, réimprimée plusieurs fois (4e édition 1813), et traduite en allemand et en français. On a encore de lui : *Économie de la vie chrétienne,* 1808, 2 vol. ; *Mémoires sur les quadrupèdes de la Grande-Bretagne,* 1809 ; *Dictionnaire biographique des compositeurs de musique des trois derniers siècles,* 1813, 2 vol. Il avait composé une *Histoire du comté de Hamp ;* mais elle n'a pas été publiée.

BINI (Severin), en latin *Binius,* né à Randelraidt, dans le pays de Juliers, fut chanoine et professeur de théologie à Cologne, où il mourut en 1641. Il est connu par une *Collection des Conciles,* Cologne, 1606, 4 vol. in-fol. ; 1618, 9 vol. ; et Paris, 1636, 10 vol.

BINI (Pasqualino), né à Pesaro vers 1720, un des meilleurs élèves de Tartini pour le violon, fut appelé à Rome, où il étonna les professeurs par la hardiesse et la pureté de son jeu, et passa à Stuttgard comme maître de chapelle du duc de Wurtemberg ; on ignore l'époque de sa mort.

BINKES (Jacques), marin hollandais, commandant en 1676 le fort de Tabago, résista aux forces supérieures de l'amiral d'Estrées, et continua, malgré ses pertes, à défendre sa position ; mais une bombe ayant éclaté dans le magasin à poudre, Binkes périt avec toute la garnison.

BINNING (Hugues), théologien écossais, mort en 1654, fut professeur de philosophie au collége de Glascow. On a de lui des *sermons* et des *traités,* publiés à Édimbourg, 1735, 1 vol. in-4°.

BINNINGER (Jean-Nicolas), médecin, né à Montbéliard en 1628, fut professeur à la faculté de cette ville, et premier médecin du duc son souverain. On lui doit : *Observat. et curat. med. centuriæ quinque,* Montbéliard, 1673, in-8°.

BINOS (l'abbé DE), né vers 1730, à Saint-Bertrand de Comminges, chanoine de la cathédrale, parti en 1777 pour l'Orient, publia en 1786 son *Voyage par l'Italie en Égypte, au mont Liban et en Palestine,* 2 vol. in-12, qui ont été traduits en allemand, et mourut en 1803, curé de sa ville natale, âgé de 74 ans.

BINSFELD (PIERRE), chanoine et grand vicaire de Trèves, mort en 1606, est auteur de l'*Enchiridion theolog. pastoralis,* in-8°, souvent réimprimé, et d'autres ouvrages théologiques.

BINTINAYE (AGATHON-MARIE-RENÉ DE LA), officier de marine, né à Rennes le 24 mars 1758, servait comme enseigne au combat d'Ouessant le 7 octobre 1779, où il eut un bras cassé, et n'en continua pas moins ses services; il était parvenu par son talent et son courage au grade de major de vaisseau, et périt en mer en décembre 1792.

BIOERN. Quatre rois de Suède ont porté ce nom. Les deux plus connus sont : BIOERN Ier, *Côte de Fer,* qui régna dans le 8e siècle, et fit plusieurs expéditions par terre et par mer. — BIOERN III, qui, au 9e siècle, envoya des ambassades à Louis II, roi de France, relativement à l'introduction du christianisme en Suède, et accueillit saint Anschaire, l'apôtre de la Scandinavie.

BIOERNER (ÉRIC-JULES), antiquaire, né en 1696, interprète du roi de Suède en 1719, puis assesseur de la chancellerie mort en 1750, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages latins et suédois sur l'histoire et la géographie du Nord, les monuments scandinaves, les monnaies suédoises, etc., peu connus en France.

BIOERNKLOW (MATTHIEU), savant suédois, né en 1607, professa la logique à Upsal, puis devint successivement secrétaire de légation, ambassadeur près plusieurs cours, enfin sénateur, et mourut en 1671, avec la réputation d'un habile politique. On cite de lui, entre autres écrits : *Oratio de revolutâ periodo bellor. Goth. extra patriam sub Gustavo Adolpho.*

BIOERNSTAHL (JACOB-JONAS), voyageur suédois, né en 1731, parcourut la Hollande, l'Allemagne, la France, l'Italie, et fut à son retour nommé professeur de langues orientales à Lund. Il entreprit ensuite, par ordre de Gustave III, un voyage en Grèce, qu'il ne put terminer, étant mort à Salonique le 12 juillet 1779. La relation de ses voyages, publiée en allemand à Stockholm en 1778, sous le titre de *Lettres de Biœrnstahl,* 3 vol. in-8°, est très-curieuse.

BIOLCO. *Voyez* **BEOLCO.**

BION, mathématicien d'Abdère, 400 ans environ avant Jésus-Christ, assura le premier, au rapport de Diogène Laërce, qu'il est un lieu sur le globe où l'année se partage en un seul jour et une seule nuit d'égale durée. Il ne reste aucun écrit de ce mathématicien astronome.

BION, poëte grec, de Smyrne, fut contemporain de Théocrite et ami de Moschus, qui, dans une *Idylle* consacrée à la mémoire de son ami, nous apprend que Bion mourut empoisonné. Il ne nous reste de lui que quelques pièces : Idylle sur l'*Enlèvement d'Europe;* le *Tombeau d'Adonis.* Aussi souvent traduit que Théocrite, il l'accompagne dans toutes les éditions qui jouissent d'une estime méritée. Nous signalerons entre autres celles de Walckenaer, Leyde, 1779; de Jacobs, Gotha, 1795, et celle de M. Boissonade, dans la jolie collection in-32 des poëtes grecs, Paris, Lefèvre, 1823, traduit en français par Gail, 1795, in-18.

BION, philosophe grec, embrassa d'abord la secte cynique, puis reçut les leçons de Théodore l'Athée, de Théophraste, et finit par se créer un système propre de philosophie, ce qui lui attira beaucoup d'ennemis. Par une réponse franche et hardie, il plut à Antigone Gonatas, dans l'esprit duquel on avait cherché à lui nuire; et ce prince lui donna deux esclaves pour le servir pendant la maladie dont il mourut. Il avait composé plusieurs ouvrages, dont les fragments conservés dans Stobée font regretter la perte. On cite de lui quelques mots ingénieux et plusieurs plaisanteries sur les dieux de la mythologie, qui lui attirèrent la réputation d'athée.

BION, de Soli en Cilicie, a écrit sur les plantes et sur leurs usages : on ignore le siècle où il vécut; Pline en fait mention, mais ses ouvrages ne sont pas arrivés jusqu'à nous.

BION (NICOLAS), cosmographe et marchand de globes et de sphères, était né vers le milieu du 17e siècle. Il publia plusieurs ouvrages estimables, et reçut le titre d'ingénieur du roi pour ses instruments de mathématiques. Il mourut à Paris en 1733, âgé de plus de 80 ans. On a de lui : *Usage des globes céleste et terrestre et des sphères,* 1699, 1751, in-8°; *Traité de la construction et des principaux usages des instruments de mathématiques,* Paris, 1725, 1752, in-4°; *Description et usage d'un planisphère nouvellement construit,* Paris, 1727, in-12.

BION (JEAN), ministre de l'Église anglicane, naquit à Dijon, en 1668. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu de la cure d'Ursy, sollicita son changement, et obtint la place d'aumônier sur la galère *la Superbe*, qui servait de prison aux protestants. La patience et la résignation de ces malheureux le touchèrent; et il ne tarda pas à partager la croyance de ceux qu'il était chargé de convertir. S'étant démis de son emploi, Bion se retira vers 1704 à Genève, où il embrassa le calvinisme. Il passa depuis en Angleterre; et, après y avoir rempli quelque temps les fonctions de recteur d'une école, il fut fait chapelain d'une église anglaise en Hollande. Bion vivait encore en 1751, mais on ignore la date de sa mort. On cite de lui : *Relation des tourments que l'on fait souffrir aux protestants qui sont sur les galères de France.* Londres, 1708; *Essais sur la Providence et sur la possibilité de la résurrection,* la Haye, 1719, in-12; Amsterdam, 1751 et 1771; *Relation exacte et sincère du sujet qui a excité le funeste tumulte de la ville de Thorn,* traduit de l'anglais, Amsterdam, 1725, in-8°; *Traité dans lequel on approfondit les funestes suites que les Anglais et les Hollandais ont à craindre de l'établissement de la compagnie d'Ostende,* Amsterdam, 1726, in-4° de 42 pages; *Recherches sur la nature du feu de l'enfer et du lieu où il est situé,* traduit de l'anglais de Swinden, Amsterdam, 1728, petit in-8°; *Traité des morts et des ressuscitants,* traduit du latin de Th. Burnet, Rotterdam, 1731.

BION (JEAN-MARIE), avocat à Loudun, fut nommé député du tiers état de ce bailliage aux états généraux; puis député à la Convention nationale par le département de la Vienne. Dans le procès de Louis XVI il vota pour la détention et le bannissement. Après la constitution de

l'an III, il fut nommé au conseil des Cinq-Cents, et en fut élu secrétaire le 19 avril 1796. Bion cessa de faire partie du corps législatif en 1798, et se retira dans son pays, où il est mort quelques années après.

BIONDI (Jean-François), écrivain, né dans la Dalmatie en 1572, s'attacha à Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui le fit chevalier et le nomma gentilhomme de sa chambre. Lors des troubles qui éclatèrent sous Charles Ier, il se retira dans le canton de Berne, et mourut en 1644. Son *Histoire des guerres civiles des maisons d'York et de Lancastre*, écrite en italien, Venise, 1637, in-4°, estimée pour la correction du style, ne l'est point pour l'exactitude des noms, traduction anglaise, Londres, 1724. Un de ses romans, *Éromène*, a été traduit en français, 1633, 3 vol. in-8°.

BIONDI (Angélique-Lucie), née en Piémont en 1771, fille de l'architecte Zucchi, établi à Verceil depuis plusieurs années, reçut des leçons de littérature italienne du chanoine Biondi, épousa jeune encore Étienne Biondi neveu du chanoine, devint bientôt veuve, s'occupa de poésie, et mourut à Voghera en 1805. Parmi ses compositions on remarque : l'*Anacreontica sopra il sogno*.

BIONDO ou **BLONDUS** (Michel-Ange), né à Venise le 4 mai 1497, pratiqua son art à Naples, où il eut le malheur d'épouser une femme si méchante qu'elle faillit le réduire au désespoir. Il a raconté ses chagrins dans un ouvrage fort rare, intitulé : *le tre Furie del mondo*. Après son mariage, il revint à Venise, où il se lia avec le fameux Arétin, et s'établit ensuite à Rome, où ses talents lui firent une assez grande réputation. Délivré de sa femme qui se tua en tombant d'une fenêtre, malgré ses déclamations, il ne laissa pas de se remarier à Venise, où il mourut vers 1565. Mazzuchelli donne les titres de 33 ouvrages de Biondo. Les plus connus sont : *Epitome ex libris Hippocratis*, Rome, 1528, in-4° ; *Libellus de morbis puerorum*, Venise, 1539, in-8° ; *De origine morbi gallici*, Venise, 1542, Rome 1559 ; *De canibus et venatione liber*, Rome, 1544, in-4°, très-rare.

BIONDO. *Voyez* **BLONDUS** et **FLAVIO.**

BIONI (Antoine), compositeur dramatique, né à Venise en 1698, donna en 1721 l'opéra de *Climène*, et en 1722 celui d'*Udine*. Directeur de musique attaché à une troupe italienne à Breslau, il écrivit en neuf années vingt et un opéras, dont quelques-uns et particulièrement celui d'*Endimione* eurent beaucoup de succès. En 1730 il prit la direction générale de ce théâtre, reçut en 1731 le titre de compositeur de la chapelle de l'électeur de Mayence, et quitta Breslau 2 ans après, pour retourner en Italie.

BIORDI (Jean) compositeur, né à Rome, dans la 2e moitié du 17e siècle, obtint au concours la place de maître de chapelle de Saint-Jacques des Espagnols, et l'emporta sur Porpora. On a de lui beaucoup de musique sacrée manuscrite, et on en exécute encore à la chapelle pontificale.

BIORN ET LEIF. *Voyez* **ZENO.**

BIRAGO (François), héraldiste, né en 1562 à Milan, fut de son temps l'arbitre des discussions chevaleresques dans la Lombardie, et mourut vers 1640. Les ouvrages qu'il avait publiés sur la matière de ses études ont été réimprimés à Bologne, 1686, in-4°, sous ce titre : *Opere cavalleresche distinte in IV lib.; Discorsi, consigli, lib. I et II, e decisioni.*

BIRAGO AVOGADRO (Jean-Baptiste), historien, né à Gênes, mort vers 1660, a laissé différents ouvrages sur l'histoire et la jurisprudence, entre autres : *Storia africana della divisione dell' imp. degli Arabi dall' anno* 770 *fin al* 1007, Venise, 1650, in-4°, traduit en français par l'abbé de Pure ; *Istoria della disunione del regno di Porto-Gallo e della corona di Castiglia*, Amsterdam, 1647, in-8°.

BIRAGO (Lapo, diminutif de Jacopo), philologue, était neveu de Lapo Castiglionco, célèbre canoniste, avec lequel la plupart des biographes l'ont confondu. Il naquit, comme son oncle, en Toscane, et peut-être à Florence, fut disciple de François Philelphe, dont il resta constamment l'ami, et s'attacha principalement à l'étude des langues anciennes. Il professa la littérature et ensuite la philosophie à Bologne, et vécut jusqu'en 1470. On a de Birago : Quatorze *Vies des hommes illustres de Plutarque*, traduites en latin : *Dionysii Halicarnassii antiquitatum libri*, Trévise, 1480, in-fol., etc.

BIRAGUE (René de), chancelier de France, né le 3 février 1507 à Milan, hérita de l'attachement de sa famille pour la France, échappa au ressentiment de Louis Sforce, duc de Milan, en se réfugiant près de François Ier, qui le fit conseiller au parlement de Paris, surintendant de la justice et commandant de Lyon. Devenu garde des sceaux sous Charles IX, il fit partie de l'atroce conseil qui décida la St.-Barthélemy, fut récompensé de son lâche acquiescement par la charge de chancelier qu'il conserva sous Henri III, et son élévation au cardinalat par Grégoire XIII, et mourut le 24 novembre 1583 avec la réputation d'un politique habile, mais pour qui rien n'était sacré, se servant au besoin du poison pour se débarrasser de ses ennemis et de ceux de la reine mère. — Deux autres Birague servirent, l'un, neveu du cardinal, sous le marquis de Brissac, et l'autre, surnommé *Sacremore*, sous Mayenne, qui le tua de sa propre main.

BIRAGUE (Flaminio de), neveu du cardinal René, gentilhomme ordinaire du roi, cultiva, quoique Italien, la poésie française, et prit pour modèle Ronsard, dont il copia les défauts. Ses premières œuvres poétiques, dédiées à son oncle, ont été publiées à Paris en 1581, in-12. On lui attribue l'*Enfer de la mère Cardine*, 1597, satire réimprimée en 1793 par Didot l'aîné.

BIRAGUE (Clément), graveur italien en pierres fines au 16e siècle, est l'inventeur de la gravure sur le diamant. Son essai fut le portrait de don Carlos, fils de Philippe II. Cet artiste, fort considéré à la cour d'Espagne, vivait en 1580.

BIRCH (Thomas), historien, né en 1705 à Londres, fils d'un artisan, embrassa l'état ecclésiastique, obtint plusieurs bénéfices, fut admis à la Société royale, qui plus tard le choisit pour secrétaire, et mourut le 9 janvier 1766. Il est l'un des collaborateurs de la traduction anglaise du *Dictionnaire* de Bayle, avec des additions, 1741, 10 vol. in-fol. Ses autres ouvrages les plus importants sont : *Esquisses biographiques de personnages distingués*, avec leurs portraits, 1743-1752, 2 vol. ; *Mémoires du règne d'Élisabeth*, 1754, 2 vol. in-4° ; *Histoire de la Société royale de Londres*, 1756-1757 ; la *Vie de l'archevêque de*

Tillotson, 1753; id. *du prince de Galles, fils de Jacques Ier*, 1760, etc.

BIRCHENSHA (Jean), musicien, né en Irlande, se rendit d'abord à Dublin dans la maison du comte de Kilnarc, mais après la rébellion de 1641 il se rendit à Londres où il enseigna à jouer de la viole. Il a publié en 1664 la traduction anglaise de l'*Elementale musicum* d'Alsted, sous ce titre : *Templum musicum*. Il a placé une préface en tête de l'*Essay to advancement of music* de Salmon, Londres, 1672.

BIRCHERODA (Jean), professeur de théologie, naquit à Bircherod dans l'île de Séeland, en 1625, et mourut à Copenhague en 1686. Il est auteur de *Exercitatio de ludis gymnicis*, etc., Copenhague, 1655 et 1664.

BIRCK. *Voyez* **BÉTULÉE.**

BIRD (William), habile compositeur anglais, fut organiste de la reine Élisabeth, et mourut en 1625, âgé de 80 ans. On a de lui un ouvrage sur la musique, en société avec Tallis, son maître, Londres, 1571.

BIRD (A. A.), peintre anglais, mort en 1820 après une maladie de six ans qui avait fini par le mettre hors d'état d'exercer son art. Il fut protégé par le marquis de Stafford, reçut le titre de peintre de la princesse de Galles, fut membre du club royal de l'Hospitalité de Sussex et membre élu de l'Académie. On cite de lui le *Débarquement* et l'*Embarquement du roi de France*, les *Chantres de psaumes d'une église de campagne*.

BIRÉ (Pierre), sieur de la **DOUCINIÈRE**, avocat du roi au présidial de Nantes, a publié, sous le titre de *Gazette d'Aletin le Martyr*, son *Épisemasie*, ou *Relation contenant l'origine, l'antiquité et la noblesse de l'ancienne Armorique, et principalement des villes de Nantes et de Rennes*, ouvrage curieux et savant, imprimé petit in-4°, à Nantes, en 1580, et réimprimé dans la même ville en 1637. — Un autre Biré, aussi Breton, a donné une *Histoire de la Ligue en Bretagne*, Paris, 1739, 2 vol. in-12.

BIREN (Jean-Ernest de), duc de Courlande et de Semigalle, était, dit-on, petit-fils d'un palefrenier de Jacques, duc de Courlande, et fils d'un paysan courlandais, nommé *Bühren*. Il naquit en 1687, et chercha de bonne heure à faire oublier son origine. Inutilement il brigua une place à la cour de la grande-duchesse, femme du jeune Alexis, fils de Pierre Ier. Il fut plus heureux auprès d'Anne, duchesse de Courlande, nièce du czar. Son extérieur agréable et son esprit orné lui captivèrent la faveur intime de cette princesse, cependant il ne put alors se faire admettre parmi la noblesse de Courlande, qui le rejeta avec dédain. Lorsqu'Anne, en 1730, monta sur le trône, une des conditions que lui imposa le parti qui l'appelait à régner, fut de ne pas amener Biren en Russie, et ce fut une des premières conditions auxquelles manqua la nouvelle impératrice. Biren, comblé d'honneurs, prit, en s'installant à la cour de Russie, le nom et les armes de la maison des ducs de Biron en France, et régna sous le nom de sa souveraine. Il se livra à toutes les fureurs de la haine contre ses rivaux d'ambition. Les Dolgoroucki furent ses premières victimes; il fit périr, dans les supplices, 11,000 personnes, et en exila deux fois autant. On assure que l'impératrice se mettait souvent à ses genoux pour l'adoucir, sans que les prières ni les larmes de cette princesse fussent capables de le toucher. En 1737, Anne força les Courlandais à élire pour duc son favori, à qui elle avait déjà fait épouser une Courlandaise de la maison de Treden. Cette élection fut confirmée par le roi de Pologne, et, sans quitter la cour de Russie, Biren fut reconnu souverain par la noblesse de Courlande et par toutes les cours étrangères. A sa mort, en 1740, Anne lui donna la régence, en désignant pour lui succéder sur le trône le prince Yvan, son petit-neveu. Biren se fit prêter serment par les armées. Il écarta tous ceux qui lui faisaient ombrage, et laissa entrevoir le projet de faire passer le trône dans sa famille, en faisant épouser son fils à la princesse Élisabeth, et sa fille au jeune duc de Holstein, depuis empereur sous le nom de *Pierre III*. Mais un complot vint renverser ce plan. Le maréchal Munich, un de ceux à qui Biren devait la régence, le fit arrêter dans son lit. La commission nommée pour le juger lui fit grâce de la vie, en le privant de ses biens et de la liberté. Il fut conduit en Sibérie; l'année suivante, 1741, une révolution nouvelle ayant placé la princesse Élisabeth sur le trône, Munich fut exilé à son tour en Sibérie, et Biren rappelé. Ils se rencontrèrent à Casan, et se saluèrent sans se dire un mot. Biren eut la permission de s'établir à Jaroslaw. Catherine II, à son avénement au trône de Russie, rendit à Biren le duché de Courlande. Instruit par le malheur et l'expérience, l'ancien favori de l'impératrice Anne ne s'occupa que de gouverner avec modération un peuple qu'il avait autrefois opprimé. Six ans après sa réinstallation, en 1766, il remit le pouvoir souverain à son fils Pierre, et mourut à Mittau, le 28 octobre 1772. Quatre ans après, le duc Pierre fut dépossédé par la Russie, et la Courlande réunie à l'empire.

BIRGER DE BIELBO, comte du palais et régent de Suède, naquit vers l'an 1210, d'une famille puissante dans laquelle la charge de comte ou maire du palais était héréditaire. Beau-frère du roi Éric XI, il sauva la ville de Lubeck, assiégée par les Danois, et acheva la conquête ainsi que la conversion au christianisme de la Finlande. A la mort d'Éric, Birger fut nommé régent pendant la minorité de son propre fils, élu roi par les états, et mourut dans l'exercice de cette autorité en 1266.

BIRGER, roi de Suède, petit-fils du précédent, monta sur le trône en 1284, à l'âge de 4 ans. On lui donna pour tuteur Thorkel Canutson, maréchal du royaume, qu'une cabale puissante fit condamner à mort comme traître à la patrie et à l'Église, après plusieurs années d'une administration sage, pendant lesquelles la Suède, jouissant du calme et de la paix, avait vu croître sa prospérité. Depuis cette condamnation, les ennemis de Canutson, à la tête desquels se trouvaient deux des frères du roi, se montrèrent plus exigeants; et Birger ayant refusé de souscrire à de nouvelles prétentions de leur part, fut emprisonné ainsi que la reine son épouse. Il parvint à recouvrer la liberté, et se vengea de ses frères, en les faisant mourir de faim dans un cachot. Mais ce prince fut bientôt forcé de chercher un asile en Danemark, où il mourut en 1321.

BIRINGUCCIO (Vanuccio), mathématicien, né à Sienne, fut successivement au service des ducs de Parme et de Florence, et de la république de Venise, s'occupa surtout de l'art de fondre et de couler les métaux et des divers emplois de la poudre, et mourut vers 1560. Sa

Pyrotechnia, Venise, 1540, in-4°, traduite en latin, 1572, et en français, Rouen, 1627, un des premiers ouvrages qui traite de l'usage et des effets de la poudre, n'est plus aujourd'hui recherchée que comme curiosité.

BIRKENHEAD, ou **BERKENHEAD** (sir John), écrivain politique anglais, né vers l'an 1615, dans le Cheshire, entra, en qualité de secrétaire, au service du docteur Laud, archevêque de Cantorbéry. Lorsque, pendant la guerre civile, Charles Ier se réfugia à Oxford, Birkenhead fut choisi pour écrire une espèce de journal en faveur de la cause royale, imprimé sous le titre de *Mercure aulique*. Charles Ier lui fit obtenir la place de professeur de philosophie morale, qu'il conserva jusqu'en 1648, qu'il fut expulsé de l'université par les commissaires du parlement. Il vint ensuite à Londres, où il vécut du fruit de son travail. Persécuté et emprisonné à diverses reprises, rien ne put l'empêcher de publier, contre les hommes alors en autorité, un grand nombre d'écrits, qui furent dans le temps singulièrement goûtés, et qui, aujourd'hui devenus très-rares, sont encore recherchés des curieux. Après la restauration, sur la recommandation de Charles II, il fut créé, en 1661, docteur en droit civil, par l'université d'Oxford. Il fut élu, vers la même époque, membre du parlement, créé chevalier, et nommé maître des requêtes. La Société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres; et il continua d'être en faveur à la cour jusqu'à sa mort, arrivée à Westminster, en 1679. Outre ses ouvrages en prose, il a écrit quelques poésies estimées. Il a publié l'ouvrage de Robert Waring, intitulé : *Effigies amoris, sive quid sit amor efflagitanti responsum,* Londres, 1649, in-12.

BIRNBACH (Charles-Joseph), né au village de Kœpernick près de Neisse en 1751, mort le 29 mai 1805. Pendant ses études au gymnase de Neisse, il avait amassé à l'âge de 15 ans, et en donnant des leçons de musique, une somme suffisante pour faire reconstruire la petite maison de ses parents détruite par un incendie. Ce trait de piété filiale lui mérita la protection du maître de chapelle Dittersdorf qui se chargea de perfectionner les talents du jeune artiste. Après avoir quitté le gymnase, Birnbach se rendit à Breslau et entra à la cour de l'archevêque jusqu'en 1795; il perdit sa place à cette époque, se rendit à Berlin où il donna des leçons de musique et fut admis à la chapelle royale. En 1803 il alla s'établir à Varsovie qu'il quitta bientôt pour être directeur de musique au théâtre allemand de Breslau. Il a écrit beaucoup de musique : 20 *quatuors* pour violon, des *quintette,* des *concertos*, des *solos*, des *symphonies*, des *cantates*, etc., deux opéras *Saphire* et *la Femme du pêcheur*.

BIRNBAUM (Jean-Abraham), magister à Leipzig vers le milieu du 18e siècle, a publié des *Observations* sur un passage du *Musicien critique* de Scheibe, sous ce titre : *Unpartheyische anmerkungen*, etc., 1738.

BIROAT (Jacques), jésuite, né à Bordeaux, ensuite prieur de Beussan, de l'ordre de Cluny, et prédicateur du roi, mort en 1666, a publié des *Sermons* et des *Panégyriques*, in-8°.

BIROLI (Jean), professeur de botanique à Novarre, d'agriculture à Pavie jusqu'en 1814, puis de botanique et de matière médicale à l'université de Turin, né à Novarre en 1772, mort le 1er janvier 1825. On a de lui : *Del riso,* Milan, 1807; *Flora agoniensis,* Vigevano, 1808, 2 vol. in-8°; *Trattato d'agricoltura,* Novare, 1809, 4 vol. in-8°; *Georgica del dipartimento dell' Agogna,* ibid., 1809; trois lettres sur la culture du coton, du *Ciperus esculentus* et du *Sedum novariensis*, adressées à la société géorgique de l'Agogna.

BIRON (Armand de GONTAUT, baron de), naquit vers l'an 1524, et fut d'abord élevé parmi les pages de Marguerite, reine de Navarre, et sœur de François Ier. Il se signala dans les guerres du Piémont, où le maréchal de Brissac lui donna le guidon de la compagnie de cent hommes d'armes. Il reçut un coup d'arquebuse au siége du fort Marin, dont il resta toute sa vie estropié et boiteux. Pour récompense, le roi le fit gentilhomme de sa chambre. La première guerre civile ayant éclaté, il se trouva à la bataille de Dreux, en 1562, et servit le parti de la cour quoiqu'il eût une affection secrète pour le parti des huguenots. Lors de la seconde guerre civile, il se signala aux journées de St.-Denis, en 1567, et de Moncontour, en 1569. Il fut nommé, la même année, grand maître de l'artillerie. L'année suivante, il conclut, avec de Mesme, seigneur de Malassise, la paix de St.-Germain avec les huguenots; ce qui fit appeler cette paix *boiteuse et mal assise*. Dans la terrible nuit de la St.-Barthélemy, il se renferma à l'Arsenal, où il commandait : il ne dut sa sûreté qu'à sa contenance ferme, et à deux coulevrines qu'il fit pointer contre la ville pour repousser les assassins. Ce fut chez lui que se réfugia le jeune Caumont de la Force, échappé si miraculeusement du massacre. Maréchal de France, en 1577, il fit rentrer sous l'obéissance royale toutes les places de la Guienne et du Languedoc. Le roi Henri III, en rappelant le maréchal de Biron de la Guienne, en 1580, le fit chevalier du Saint-Esprit. Il fut envoyé dans les Pays-Bas, avec le duc d'Alençon, en 1583; mais ses conseils et ses exploits n'empêchèrent pas le duc de Parme de chasser les Français de la Flandre. En 1586, Henri III envoya Biron commander en Saintonge, où il reçut une blessure au siége de Marans : il traita dans le même temps avec le roi de Navarre, au nom de la cour, ce qui lui attira le mécontentement des Guises et des ligueurs. A la mort de Henri III, le maréchal de Biron rendit le plus signalé service à son successeur, d'abord en le reconnaissant, et lui prêtant serment un des premiers; ensuite, en retenant les Suisses sous ses drapeaux. Le maréchal de Biron commandait l'armée de Henri IV, à la journée d'Arques; il y reçut le premier choc des ligueurs, et eut un cheval tué sous lui au milieu du feu. Enfin, au premier siége de Paris, en 1589, il était à la tête du corps de bataille de l'armée, où il s'empara des faubourgs St.-Victoire et de St.-Marceau, qu'il était chargé d'attaquer. En 1590, à la bataille d'Ivry, il dirigea les attaques, plutôt qu'il ne les conduisit. Le maréchal de Biron mourut le 26 juillet 1592, à 68 ans : il eut la tête emportée d'un coup de canon, au siége d'Épernay, en Champagne.

BIRON (Charles de GONTAUT, duc de), fils du précédent, naquit vers l'an 1562. A 16 ans, il avait changé deux fois de religion, et se moquait également des deux partis. Son goût dominant était pour les armes. Son père l'emmena avec lui, dans son expédition de Guienne. Quatre ans après, il tua en duel Carency,

qui lui disputait la main de l'héritière de la maison de Caumont, fut obligé de se cacher, et ne reparut que quand Henri III lui eut accordé sa grâce, à la sollicitation du duc d'Épernon. Lorsque, en 1589, Henri de Bourbon eut été reconnu roi de France, Biron le servit, à l'exemple de son père, avec autant de dévouement que d'intrépidité, se couvrit de gloire à la journée d'Arques, en 1589, à la bataille d'Ivry, l'année suivante, aux siéges de Paris, de Rouen, au combat d'Aumale, en 1592. Dès l'âge de quatorze ans, colonel des Suisses, ensuite maréchal de camp, lieutenant général, le roi le nomma amiral de France en 1592, maréchal de France en 1594, lui donna en 1595, le gouvernement de Bourgogne, et, dans la même année, lui sauva la vie au combat de Fontaine-Française. Biron servit sous Henri IV, à la reprise d'Amiens, en 1598, et fut fait duc et pair la même année. Comblé des faveurs de son maître, Biron s'irritait de ce que le roi le laissait manquer d'argent; et il vantait ses services, qui, selon lui, n'étaient pas assez payés. Le parti espagnol, qui, depuis la paix de Vervins, ne pouvait plus nuire à Henri IV que par des manœuvres secrètes, recueillit avidement ces plaintes. Le fameux Beauvais la Nocle, sieur de Lafin, agent secret des Espagnols, s'insinua dans l'esprit de Biron, que Henri envoya à la cour de Bruxelles faire jurer la paix de Vervins à l'archiduc. La cour espagnole l'enivra à dessein de fêtes, de spectacles, d'acclamations et de marques d'honneur, et le faible Biron promit que, si les catholiques remuaient, il se joindrait à eux, et permit que, dans ce cas, on vînt en France le sommer de sa parole. Il entra en traité avec le duc de Savoie et le comte de Fuentès, gouverneur du Milanais, avec l'engagement de prendre les armes contre son bienfaiteur. En 1601, la guerre fut déclarée au duc de Savoie, et Biron se trouva obligé de le combattre et de le vaincre. Fuentès et le duc proposerent au maréchal de leur livrer le roi; il s'y refusa; mais au siége du fort Ste.-Catherine, près de Genève, se doutant bien que Henri, qui se trouvait dans le voisinage, viendrait visiter la tranchée, le duc de Biron fit avertir le gouverneur de pointer du canon sur un endroit indiqué; cependant il empêcha le roi de se rendre à l'endroit convenu. En 1601, la paix se fit avec la Savoie. Le roi, informé d'une partie de cette intrigue, prit un jour à part le maréchal, et lui demanda ce que c'était que le complot en entier, promettant de lui pardonner. Biron fit des aveux imparfaits, déclarant qu'il ne se serait pas écarté de son devoir, si le roi ne lui avait pas refusé le gouvernement de la citadelle de Bourg en Bresse; Henri l'embrassa, et lui dit : « Bien, maréchal, ne te souvienne jamais de Bourg, et je ne me souviendrai jamais aussi de tout le passé. » Mais le maréchal continua ses pratiques secrètes. Henri l'en avertit encore, et néanmoins l'envoya en ambassade, en 1601, auprès de la reine Élisabeth, pour lui faire part de son mariage avec Marie de Médicis. Les menées secrètes de Biron n'en continuèrent pas moins; mais Lafin, commençant à craindre pour lui-même, découvrit tout le complot, et les complices étrangers ou français furent nommés par lui à Henri IV. Le duc, mandé à Fontainebleau, arriva sans soupçonner qu'il fût trahi, et sans savoir que son maître était encore disposé à lui pardonner. « Bon courage, mon maître! ils ne savent rien, » lui dit à l'oreille le perfide Lafin. Biron persista dans ses orgueilleux désaveux. Henri IV se décida alors à abandonner le duc de Biron à la sévérité des lois; le malheureux ayant refusé avec hauteur la grâce que cet excellent prince lui offrait encore, sous la condition de tout avouer, il fut arrêté au milieu de la nuit, en sortant de la chambre du roi, conduit à la Bastille, jugé et condamné; il fut décapité dans l'intérieur de la Bastille, à l'âge de 40 ans, le 31 juillet 1602.

BIRON (Charles-Armand de GONTAUT de), petit-neveu du précédent, né le 5 août 1663, maréchal de France, mourut en 1756.

BIRON (Louis-Antoine de GONTAUT de), fils du précédent, né le 2 février 1701, introduisit dans le régiment des gardes françaises, dont il était colonel, une discipline sévère que son successeur le duc de Châtelet ne sut point maintenir; il mourut en 1788.

BIRON (Armand-Louis GONTAUT, duc de), né le 13 avril 1747, neveu et héritier du précédent, fut connu jusqu'en 1788, sous le nom de *duc de Lauzun*. Entouré de tous les prestiges de la naissance et de la fortune, il joignait à ces avantages une figure noble, un esprit facile et orné par la lecture, un caractère doux, une générosité sans bornes, enfin une ardeur extraordinaire pour le métier des armes. Il fut marié jeune et contre son gré; l'inquiétude de son esprit et la légèreté de ses affections le firent courir pendant plusieurs années en Angleterre, en Russie, en Pologne, à la suite de chaque beauté qui attirait son hommage, genre de vie qui plongea ce jeune seigneur dans un abîme de dettes. En 1777, n'ayant plus de ressources, il céda tous ses biens au prince de Guéménée, à la charge de payer ses dettes et de lui faire 80,000 livres de rente viagère. Il partit pour la guerre d'Amérique, et s'y fit remarquer par sa valeur et sa conduite chevaleresque. A la mort du maréchal de Biron, il prit le titre de *duc de Biron;* mais il resta colonel des hussards de Lauzun. Par ressentiment de son attente déçue, le nouveau duc de Biron, élu député de la noblesse aux états généraux, embrassa avec chaleur les principes de la révolution de 1789. Il fut accusé d'avoir pris part, avec le duc d'Orléans, dont il était l'ami, aux événements des 5 et 6 octobre de cette même année. En 1792 il fut employé à l'armée de Flandre, où il courut le risque d'être massacré par ses soldats avec Th. Dillon, remplaça le général Anselme à l'armée de Nice, et passa de là au commandement d'un corps d'armée dans la Vendée. Ayant donné sa démission au moment où son titre de noble allait le faire destituer, il fut mis en prison et bientôt traduit au tribunal révolutionnaire, qui le condamna à mort le 31 décembre 1793. On a publié les *Mémoires de Lauzun*, Paris, 1822, in-8° et 2 vol. in-18.

BIROTEAU (Jean-Baptiste), né à Perpignan, député des Pyrénées-Orientales à la Convention, vota dans le procès de Louis XVI pour l'appel au peuple, et s'opposa ensuite, mais en vain, à l'établissement du tribunal révolutionnaire. Arrêté au 31 mai lors du triomphe des montagnards, auquel il avait coopéré, il s'échappa, et se rendit à Lyon, dont il exaspéra les malheureux habitants et ne les abandonna pas moins pendant le siége pour se cacher dans les environs de Bordeaux, où le décret contre les proscrits l'atteignit et le conduisit à l'échafaud le 24 octobre 1793.

BIRR (Antoine), médecin, né en 1693 à Bâle, professeur de grec à l'université de cette ville, mort en 1762, a publié un *Essai sur l'histoire helvétique,* en latin, Bâle, 1730, in-4°, et corrigé l'édition du *Trésor de la langue latine,* de Robert Étienne, ib., 1741, 4 vol. in-fol.

BISACCIONI (Jérôme MAJOLINO), poëte italien, professeur de rhétorique et de poésie à l'université de Ferrare, a laissé une comédie en vers, intitulée : *I Falsi pastori,* Vérone, 1605, in-12, et des poésies lyriques éparses dans divers recueils.

BISACCIONI (le comte MAJOLINO), fils du précédent, naquit à Ferrare, en 1582, fit ses études à Bologne, et y fut reçu docteur en droit. Il prit d'abord l'état militaire, entra à 16 ans au service de la république de Venise, et eut une affaire d'honneur avec le capitaine Cresti. En 1605, après une campagne en Hongrie, il se battit en duel avec Alexandre Gonzague, sous les ordres de qui il servait, ce qui l'obligea de sortir des États de l'Église. Il se mit alors à exercer la profession d'homme de loi dans le duché de Modène. Nommé podestat de Baïso, il fut accusé, auprès du duc, d'avoir tiré un coup d'arquebuse contre un particulier, et mis provisoirement en prison ; mais cette accusation étant reconnue fausse, le duc lui donna, comme une réparation, une *podestaterie* supérieure. Le prince de Corrège lui confia la régence de son État. Bisaccioni reprit ensuite l'état militaire, fut lieutenant général du prince de Moldavie, et se trouva, en 1618, au siége de Vienne, où il défendit, seul avec le comte de Buquoy, et cinq autres officiers généraux, le pont de cette ville, vivement attaqué par les troupes de Bohême. On le voit, en 1622, à Rome, traitant, auprès du pape, des intérêts de plusieurs princes ; puis gouvernant, au nom du prince d'Avellino, son petit État ; employé ensuite à la cour de Savoie, par le duc Victor-Amédée, servant dans l'armée piémontaise, sous le nom de *Comte de St.-Georges,* et se battant encore en duel avec un officier du duc de Mantoue. Enfin, il alla chercher le repos à Venise, où il écrivit la plus grande partie de ses ouvrages, et mourut le 8 juin 1663. Ses principaux ouvrages sont : *Mémoires sur les guerres d'Allemagne,* publiés de 1633 à 1642 ; *Istoria delle guerre civile di questi tempi : cioè d'Inghilterra, Catalogna, Francia,* etc., Venise, 1653-55, in-4° ; des *drames* en musique, ibib., 1650-1651 ; des *Romans* et *nouvelles,* ibid., 1638 à 1670, in-12 ; des traductions italiennes de *Clélie*, de Mlle Scudéry, et de *Cassandre*, de la Calprenède, ibid., 1656, etc.

BISAGNI (François), chevalier de Malte, né à Messine, a publié en italien un *Traité de la peinture,* Venise, 1642, in-8°.

BISCAINO (Barthélemi), peintre et graveur génois, né en 1632, fils d'André, peintre médiocre, s'était déjà fait remarquer par des morceaux d'une belle exécution, et donnait les plus grandes espérances, lorsqu'il périt à 25 ans, de la peste, à Gênes, avec toute sa famille, en 1657. On voyait de lui au Musée royal à Paris, une *Adoration des bergers.* Ses estampes sont très-rares.

BISCHOFF (Melchior), né à Possneck, le 20 mai 1547, maître d'école à Rudolstadt en 1565, chanteur à Altenbourg, diacre à Possneck, puis pasteur ; ensuite prédicateur de la cour à Cobourg, surintendant spécial à Eisfeld en 1597, surintendant général à Cobourg en 1599, et mort le 19 décembre 1614, est compté parmi les bons compositeurs de l'Allemagne au 16e siècle. Il y a un *motet* de lui dans les *Florilegii* de Bodenschatz.

BISCHOFSBERGER (Barthélemi), né en 1622, dans le canton d'Appenzell, mort en 1678. Il était ministre à Trogen et doyen du clergé de son canton. Il a donné une *Histoire du canton d'Appenzell*, estimée dans son temps, St.-Gall, 1682.

BISCHOFSWERDER, gentilhomme saxon, ministre de Prusse sous Frédéric II et Frédéric Guillaume, tout-puissant à la cour de Berlin, fut plénipotentiaire au congrès de Sistowo, puis aux conférences de Pilnitz, ambassadeur à Francfort en 1794, et mourut près de Berlin en 1803.

BISCHOP (Nicolas), en latin *Episcopius,* naquit à Weissembourg en Alsace, vers la fin du 15e siècle. Très-versé dans les langues grecque et latine, il cultiva la typographie avec le plus grand succès. Bischop s'accocia avec Jérôme Froben, son beau-frère, et ils entreprirent la *Collection des Pères grecs,* 1529. Il est sorti un grand nombre d'ouvrages de ses presses, et tous sont remarquables par la sévérité de la correction, la netteté du caractère, et la beauté du papier.

BISCHOP (Jean), jésuite, né à Bruxelles le 12 juin 1586, se distingua par ses écrits mystiques et par ses soins à propager la foi. Il mourut de la peste, le 14 mai 1636, à Courtrai, victime de son zèle à secourir les malades. On a de lui : *Der Lof der Suyverheydt,* Anvers, 1625, in-12.

BISCIOLA (Lelio), jésuite, né à Modène, professa dans différents colléges, et mourut à Milan en 1629. Il a publié plusieurs ouvrages ascétiques, des *Commentaires* sur les évangiles de saint Mathieu et de saint Jean, et sur les épîtres de saint Paul, et un grand ouvrage d'érudition : *Horarum subcesivarum libri XX,* Cologne, 1611, 2 vol. in-fol.

BISCIOLA (Jean-Gabriel), frère du précédent, jésuite, mort à Ferrare en 1613, a donné l'*Abrégé des annales ecclésiastiques* de Baronius, Cologne, 1601, 2 vol. in-4°.

BISCIONI (Antoine-Marie), littérateur italien, né à Florence le 14 août 1674, entra dans les ordres, se livra à la prédication, fut ensuite curé de Saint-Laurent, puis garde de la bibliothèque Laurentienne, enfin bibliothécaire royal en 1741, et mourut le 14 mai 1756, sans avoir pu terminer plusieurs travaux littéraires importants. Les plus remarquables consistent en *notes, commentaires, préfaces, dissertations*, les éditions de *Dante*, de *Boccace*, Florence, 1713, 1728, in-4° ; de *Lippi*, de *Grassini*, etc. Il a laissé en manuscrit une *Histoire de la famille des Panciatichi,* de Florence, et deux satires contre ses ennemis. Il avait commencé l'impression du catalogue de la bibliothèque Laurentienne, dont le premier vol., Florence, 1752, in-fol., contient les manuscrits orientaux.

BISET (Charles-Emmanuel), peintre, naquit à Malines en 1633. On ignore quel fut son maître : jeune encore, il se rendit à Paris, où quelques seigneurs occupèrent son pinceau ; il retourna dans les Pays-Bas, où le comte de Monterey, gouverneur, le nomma son peintre. Peu de temps après, Biset alla s'établir à Anvers, s'y maria, et fut nommé, en 1674, directeur de l'académie.

Une conduite crapuleuse et une extrême paresse furent cause que cet artiste, dont les tableaux étaient recherchés, mourut misérable à Breda. Ses tableaux représentaient des bals, des assemblées galantes, des concerts, etc. Ses compositions sont abondantes et spirituelles, mais trop libres. Le plus considérable des tableaux de Biset fut fait pour la confrérie des arbalétriers d'Anvers. Il représente *Guillaume Tell abattant d'un coup de flèche une pomme sur la tête de son fils.* L'architecture du fond a été peinte par Herderberg; le paysage est d'Emelraet.

BISHOP (Guillaume), vicaire apostolique en Angleterre, sous le titre d'évêque de Chalcédoine, né en 1555 dans le comté de Warwick, fut député à Rome par suite de la dispute élevée entre les catholiques anglais relativement à la promotion de Blackwell à la dignité d'archiprêtre; mais il y fut confiné dans le couvent des jésuites, et n'y put rien terminer. A son retour en Angleterre il fut de nouveau renfermé pour avoir refusé le serment d'allégeance exigé des catholiques par Jacques Ier à l'occasion de la conjuration des poudres. Dès qu'il eut recouvré sa liberté, il se rendit à Paris, où le clergé le jugeant propre à rétablir le régime épiscopal dans l'Église catholique d'Angleterre, il fut sacré en 1623 sous le titre d'évêque de Chalcédoine à 70 ans. Il travaillait avec zèle à donner une organisation régulière à l'Église catholique anglaise, lorsqu'il mourut le 16 avril 1624. On a de lui : *Défense de l'honneur du roi et de son titre au royaume d'Angleterre; Protestation de loyauté des treize ecclésiastiques la dernière année du règne d'Élisabeth,* et d'autres *écrits* contre l'élection de l'archiprêtre Blackwell.

BISHOP (Corneille), né à Anvers en 1630, peintre d'histoire et de paysage, élève de Ferd. Dol. Louis XIV et le roi de Danemark faisaient grand cas de ses tableaux.

BISHOP (Samuel), professeur et poëte anglais, naquit à Londres au commencement d'octobre 1731. A l'âge de neuf ans il expliquait le Nouveau Testament en grec. Envoyé au collége dit *Merchant Taylor's School,* à l'âge de douze ans, il en devint l'élève le plus distingué. En 1750, il fut admis au collége de St.-Jean à Oxford. Entré dans les ordres, il fut envoyé à la cure de Headley (Surrey), partagea son temps entre l'université, ses devoirs sacerdotaux et ses délassements poétiques, jusqu'en 1758. Il se fit alors recevoir maître ès arts, quitta Headley, fixa sa résidence à Londres, obtint la cure de Sainte-Marie-Abchurch, ainsi que la place de lecteur à Saint-Christophe. En janvier 1783, il fut choisi pour maître en chef de Merchant Taylor's School; et mourut à la fin de novembre 1795. L'année suivante furent publiées par souscription ses *OEuvres poétiques*, Londres, 1796, 2 vol. in-4°. Il avait aussi du talent pour la poésie latine, et il le prouva par la publication de ses *Feriæ poeticæ,* 1763-64. Enfin on a de lui des *Sermons,* sur des sujets de morale pratique, 1798.

BISHOP (Jean), musicien anglais du 18e siècle, organiste de la cathédrale de Winchester en 1750, puis chanteur du collége royal à Cambridge, a laissé : *Harmonia brevis*, airs pour deux flûtes; *Psalms*, Londres, sans date.

BISI (Bonaventure), Bolonais, élève de Massari, prit l'habit de Saint-François et continua de peindre, ce qui lui valut le surnom de *Padre Pittorino*, réduisit à la dimension de miniatures les principaux ouvrages du Guide, grava d'après le Parmesan, et mourut en 1662.

BISOGNO (Gennaro del), philosophe et médecin du 17e siècle, né à Naples, et professeur de médecine dans cette ville, est auteur de *Doctrinæ morborum particularium censura sceptica.*

BISOT ou **BIZOT** (Jean-Louis), gnomoniste, né en 1702 à Besançon, était fils du procureur du roi à la maîtrise des eaux et forêts. Ayant acheté la charge de conseiller au bailliage, il en remplit les fonctions avec zèle et intégrité. Dans ses loisirs il cultivait les sciences, et s'attacha particulièrement à la pyrotechnie et à la gnomonique. Il imagina une nouvelle espèce de bombes à fusée. En 1757 il construisit dans un des faubourgs de Besançon un cadran solaire très-ingénieux. Un ange peint contre la muraille est abrité par un toit incliné, sur lequel sont découpées les heures et les demi-heures, depuis 11 jusqu'à 5, et c'est le doigt de l'ange qui montre l'heure. Bisot mourut le 14 septembre 1781, âgé de 79 ans, lorsqu'il se proposait de publier un *Traité des feux d'artifice sur l'eau.* Il a composé dans le patois de Besançon des chansons et de petits poëmes pleins de malice et de gaieté. On a imprimé de lui : l'*Arrivée dans l'autre monde d'une dame en paniers*, 1755; *la Jacquemardade,* poëme épicomique, Dole, 1753.

BISSARO ou **BISSARI** (Pierre-Paul), gentilhomme de Vicence, joignit à la science du droit la science appelée *chevaleresque*, et composa un grand nombre de pièces de théâtre, entre autres *la Torilda*, Venise, 1650; *Bradamante*, ib.; *la Romilda*, Vicence, 1659, etc. On lui doit en outre deux recueils, l'un en prose et l'autre en vers, Venise, 1650, in-12.

BISSCHOP ou **BISKOP** (Jean de), dessinateur au lavis, né à la Haye en 1646, abandonna le barreau pour se livrer à son goût pour les arts, fit des copies très-estimées des tableaux de Paul Véronèse, Tintoret, Rubens, Vandyck, et commença de graver à l'eau-forte des *Principes de dessin* d'après les maîtres d'Italie, mais mourut avant d'avoir terminé cette utile entreprise en 1686.

BISSE (Thomas), prédicateur célèbre, membre du collége du Christ à Oxford, prédicateur en 1715, chancelier d'Hereford l'année suivante, prébendier de la cathédrale, recteur de Crudley et de Weston, et chapelain ordinaire du roi, mourut le 22 avril 1731. On a de lui deux *sermons* sur la musique, 1727, 1729; *La défense de l'épiscopat*, 1711; l'*Usage chrétien du monde,* 1717; *Huit sermons,* 1731; *Latina carmina,* 1716.

BISSE (Philippe), frère du précédent, fut évêque de Saint-David, puis d'Hereford en 1715.

BISSEL ou **BISSELIUS** (le P. Jean), jésuite, né en 1601 à Babenhausen, en Souabe, professa la rhétorique et la philosophie dans plusieurs colléges, se voua à la prédication, et remplit trente ans les principales chaires de l'Allemagne. Sur la fin de sa carrière, il rentra dans l'enseignement. En 1676, il était au collége d'Amberg. On a de Bissel : *Icaria,* Ingolstadt, 1636, in-16, réimp. en 1766; *Vernalia,* ibid., 1638; Munich, 1640; *Deliciæ æstatis,* ibid., 1644; *Argonauticon Americanorum,* Munich, 1647, réimprimé; Amsterdam, 1698; c'est une traduction de l'ouvrage espagnol de Pierre de Victoria, qui se fit jésuite au Pérou; *Illustrium ab orbe condito ruinarum*

Decades IV, Amberg et Dillingen, 1656-1664; 2e édition, Dillingen, 1679; *Palæstina, seu terræ sanctæ topothesis*, Amberg, 1659; *Reipublicæ romanæ veteris ortus et interitus*, Dillingen, 1664, in-8°; *Antiquitatum Evangelicarum Veteris Testamenti libri tres*, Amberg, 1668; *Medulla historica*, ibid., 1675, 5 vol.

BISSENDORFF (Jean), pasteur de Godringen, publia en 1614 le *Solatium jesuiticum*, en vers allemands, et, en 1624, *Nodi Gordii solutio*, également en vers, in-8°, dans lesquels il se déchaîne contre l'Église romaine. Arrêté et jugé à Cologne, il fut condamné au feu et exécuté le 26 mars 1629.

BISSET (Robert), élève de l'université d'Édimbourg, né vers 1759, se consacra entièrement à l'instruction publique et à la culture des lettres, et mourut en 1805. On a de lui : *Essai sur la démocratie*, 1796, in-8°; *Vie d'Edmond Burke*, Londres, 1800, in-8°, estimée; quelques romans, entre autres *Douglas*, 4 vol. in-12. Il a donné une édition du *Spectateur* d'Addison, avec des notices biographiques.

BISSET (Charles), médecin et ingénieur dans les armées anglaises, mort en 1791, âgé de 75 ans, a laissé : *Essai sur la théorie des fortifications*, 1751, in-8°; *Essais et observations de médecine*, Londres, 1767, en anglais.

BISSET (Jacques), né à Perth en 1752, vint à Birmingham où il établit un cabinet de curiosités qu'il transporta en 1813 à Leamington où il mourut le 17 août 1832. Il avait obtenu en 1814 le titre de modeleur du roi, et écrivait avec facilité en prose et en vers. On cite de lui : *Chants sur la paix*, 1802; *Clairon patriotique*; le *Conducteur de Birmingham*, 1808; le *Guide à Leamington*, 1814; *Voyage autour de Birmingham*, 1800; ces *vade-mecum* entremêlés de prose et de vers eurent du succès dans le monde fashionable.

BISSETT (Guillaume), recteur de Whiston dans le comté de Northampton, se fit, au commencement du 18e siècle, une réputation par ses pamphlets religieux, publiés dès 1704 sous les titres du *Franc Anglais*, du *Bon averti*, du *Moderne fanatique*, etc.

BISSO (François), médecin, né à Palerme, se délassait par la culture des lettres, s'acquit la réputation d'un bon poëte et d'un habile orateur, fut nommé par Philippe II premier médecin du royaume de Sicile, et mourut le 20 janvier 1598. On a de lui quelques ouvrages, entre autres *Epistola medica de erysipelate*, Messine, 1589, in-4°; et des poésies dans le recueil des *Accesi* de Palerme.

BISSON (le comte P. F. J. G.), général français, né à Montpellier le 25 août 1767, chef de bataillon en 1793, se distingua à la défense du Catelet, à l'affaire de Neissenheim, fut en 1800 nommé général de brigade, en 1805 général de division et en 1806 grand officier de la Légion d'honneur avec le titre de comte. Le 20 mai il fut pourvu du commandement de la 6e division, devint gouverneur des États de Brunswick, et plus tard de la Navarre, du Frioul et du pays de Goritz. Bisson mourut à Mantoue le 20 juillet 1811.

BISSON (Louis-Charles), évêque constitutionnel de Bayeux, naquit le 10 octobre 1742 à Geffosses, près de Coutances. Il fut, dès l'âge de 27 ans, pourvu de la cure de Saint-Louis-sur-Lozon; il prêta le serment exigé par l'assemblée constituante, et devint l'un des grands vicaires du nouvel évêque de Coutances (Becherel). Détenu pendant dix mois, pour avoir refusé de remettre ses lettres de prêtrise, il sortit de prison après le 9 thermidor. En 1799, il fut nommé évêque de Bayeux, assista en 1801 au concile de Paris, et la même année donna la démission de son siége entre les mains du cardinal Caprara. Nommé chanoine honoraire de Bayeux, il y passa les dernières années de sa vie, partageant son temps entre la culture des lettres et les exercices de piété. Bisson mourut le 28 février 1820. Il a rédigé l'*Almanach de Coutances* de 1770 à 1776, et l'*Almanach du Calvados* pour l'an XII (1803-1804). Outre des *Mandements*, des *Lettres pastorales*, et deux opuscules en faveur des prêtres constitutionnels, on lui doit : *Instructions sur le Jubilé*, Caen, 1802, in-18; *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne*, ibid., 1807, in-12. Il a laissé manuscrits l'*Éloge du général Dagobert*; *Pensées chrétiennes pour tous les jours de l'année*; l'*Année chrétienne*; *Histoire ecclésiastique du diocèse de Bayeux pendant la révolution*; *Dictionnaire biographique des départements de la Manche, du Calvados et de l'Orne*.

BISSON (Hyppolite) naquit à Guémené le 3 février 1796. Placé d'abord au collége d'Avranches, puis à l'école de la marine à Brest, fut promu, le 1er mars 1820, au grade d'enseigne, et fit en cette qualité plusieurs voyages de long cours. Devenu lieutenant il était en 1827 à bord de la frégate *la Magicienne*, qui faisait partie de la croisière de l'amiral Rigny dans l'Archipel. Le 4 novembre, cette frégate ayant capturé le brick *le Pancioty*, Bisson fut chargé d'en prendre le commandement avec quinze matelots sous ses ordres. Un coup de vent sépara le brick de la flotte française; et Bisson se trouva dans la nécessité de chercher un abri sous les rochers qui bordent l'île de Stampalie. Quelques-uns de ses prisonniers profitèrent du voisinage de la terre pour s'évader, et donnèrent avis aux pirates que l'équipage français était trop faible pour résister en cas d'attaque. Environné presque aussitôt d'une foule de barques, Bisson est sommé d'amener son pavillon; mais il déclare qu'il fera sauter le bâtiment plutôt que de se rendre à des forbans. Le brick est alors attaqué par deux mistics, portant chacun soixante hommes. Au premier feu, le courageux lieutenant voit tomber neuf de ses compagnons, et reçoit lui-même une blessure grave. Il descend alors, une mèche à la main, dans la chambre des poudres; et, après avoir ordonné à son pilote Trémintin de se jeter à la mer avec le reste de l'équipage, il accomplit sa généreuse résolution. Le bâtiment saute; Trémintin est lancé vivant sur le rivage qu'atteignirent les quatre autres matelots. Ainsi périt glorieusement Bisson. Le 17 mai suivant, une pension de quinze cents francs fut accordée à sa sœur, et sa statue en bronze décore la place principale de Lorient.

BISSY. *Voy.* **THIARD.**

BISTAC (François), grammairien, né à Langres en 1677, et mort en 1752, recteur du collége de cette ville, fit paraître, en 1745, avec des corrections et des augmentations, la sixième édition des *Rudiments de la langue latine*, connus sous le nom de *Rudiments de Langres*, réimprimés à Lyon en 1810, à Avignon en 1824, et traduits en italien, Pérouse, 1815.

BITAUBÉ (Paul-Jérémie), né à Kœnigsberg le 24 novembre 1732, d'une famille de réfugiés français, se livra de bonne heure au ministère évangélique, fut admis à l'Académie de Berlin, et, dans un premier voyage qu'il fit à Paris, obtint le titre d'associé de l'Académie des inscriptions, fut autorisé par son souverain à s'établir en France; fut jugé suspect et mis en prison pendant la terreur; membre de l'Institut à sa création, fut fait chevalier de la Légion d'honneur, et mourut le 22 novembre 1808. Outre quelques opuscules qui n'offrent que peu d'intérêt, on lui doit des traductions en prose de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère, qui eurent un grand succès, mais que la traduction de Dugas-Montbel doit faire oublier; d'*Hermann et Dorothée,* poëme de Gœthe; *Joseph*, poëme en prose; *les Bataves*, ou *Guillaume de Nassau.* Ces divers ouvrages ont été recueillis sous le titre d'*OEuvres* de Bitaubé, Paris, 1804, 9 vol. in-8°.

BITHNER (Victor), médecin polonais, mort en 1664, prit ses degrés en Angleterre et exerça la médecine à Bambridge. On lui attribue : *Syra prophetica Davidis regis, sive analysis psalmorum.*

BITON, mathématicien grec, écrivit, vers l'an 335 avant J. C., un *Traité* des machines de guerre qu'on trouve dans les *Mathematici veteres,* Paris, 1693, in-fol.

BITUITUS, roi de Vernes, vivait 2 siècles environ avant notre ère. L'an 121 avant J. C., à la tête de 100,000 hommes, il s'opposa aux Romains commandés par Fabius Maximus qui le défit entièrement en Dauphiné. Après cette défaite, il alla à Rome, y fut arrêté, et relégué à Albe par le sénat.

BIUMI (Paul-Jérôme), médecin, professeur d'anatomie à Milan en 1699, mort dans cette ville en 1731, est auteur de plusieurs ouvrages d'anatomie et de médecine vétérinaire, imprimés de 1701 à 1717; celui auquel il dut sa réputation fut : *Esamina di alcuni canaletti chiliferi,* etc., Milan, 1717, in-8°.

BIVAR (François), procureur général de l'ordre de Cîteaux à Rome, né à Madrid dans le 16e siècle, mort dans la même ville en 1636, est auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels on distingue : un *Traité* des hommes illustres de l'ordre de Cîteaux; un *Commentaire* sur la philosophie d'Aristote; un *Commentaire* sur la *Chronique* qui porte le nom de Flavius-Lucius-Dexter, mais que l'on sait être d'un écrivain plus récent.

BIVERO (Pierre de), ou **BIVER**, jésuite, né en 1572, à Madrid, professa d'abord la rhétorique, la philosophie et la théologie dans divers colléges de l'Institut. Ses talents pour la chaire le firent envoyer en 1616 à Bruxelles, pour y remplir les fonctions de prédicateur des infants Albert et Isabelle, gouverneurs des Pays-Bas. Il ne revint en Espagne qu'après la mort de ces princes, fut nommé recteur du collége de Madrid, et mourut en cette ville, le 26 avril 1656. Outre plusieurs sermons en espagnol, on a du P. Bivero des ouvrages ascétiques en latin dont nous nous contenterons de citer les trois suivants que les gravures dont ils sont ornés font encore rechercher : *Emblemata in psalmum Miserere; Sacrum sanctuarium crucis,* Anvers, 1634, in-4°; *Sacrum oratorium piarum imaginum immaculatæ Mariæ,* etc., ib., 1634, in-4°.

BIZARDIÈRE (Michel-David de la), auteur français du 17e siècle, a publié : *Histoire des diètes de Pologne pour les élections des rois,* Paris, 1697, in-12; *Histoire de la scission et division arrivée en Pologne en* 1697, 1699, in-12; *Caractères des auteurs anciens et modernes,* 1704, in-12; *Histoire de Louis le Grand*, 1712; id. d'*Érasme,* 1721, etc., etc.

BIZAS, sculpteur grec de l'île de Naxos, tailla le premier le marbre en forme de tuile pour couvrir les temples. Mort 560 ans avant J. C.

BIZET (Martin-Jean-Baptiste), théologien, né près de Bolher, fut successivement prieur à Beaugency, à Châteaudun, et curé de Nantouillet. A l'époque de la révolution, il alla chercher un asile en Angleterre, revint en France, fut, après le concordat de 1801, nommé vicaire de la paroisse de Saint-Étienne-du-Mont; et, à la mort de Leclerc de Bradin, lui succéda dans cette cure. Il mourut à Paris le 8 juillet 1821. On a de lui : *Discussion épistolaire entre G. W., protestant de l'Église anglicane et M. J. B. B., catholique et romain,* Paris, 1801, in-12.

BIZOT (Pierre), chanoine de St.-Sauveur d'Hérisson au diocèse de Bourges, mort en 1696 à l'âge de 66 ans, a laissé : *Histoire métallique de la république de Hollande,* Paris, 1687, in-fol., effacée par celle de Gérard van Loon.

BIZOT (Denis), prêtre, mort à Paris en 1752, est auteur d'une *traduction* en vers latins des chants Ier et Ve du *Lutrin* de Boileau, 1737, et dans la traduction latine de Boileau, par Godeau, 1768, in-8°.

BIZZARI (Pierre), né Sassoferato dans l'Ombrie en 1530, vint jeune à Venise et y donna des leçons de littérature; en 1565 il alla en Angleterre, retourna en Italie, se rendit ensuite dans les Pays-Bas où il embrassa les principes de la réforme et obtint de l'électeur de Saxe un traitement par la protection d'Hubert Languet. En 1573 Bizzari se trouvait à Bâle, où il faisait imprimer sa traduction latine de l'*Histoire de la Hongrie ;* il séjourna peu de temps après à Anvers, passa à Leyde en 1581, retourna en Allemagne, où il vivait encore en 1583. On a de lui : *Varia opuscula*, Venise, Alde, 1565, dédié à la reine Élisabeth; *Delle guerre fatte in Ungheria,* Lyon, trad. en latin, Bâle, 1573; *Epitome insigniorum Europæ historiarum ab anno* 1564; *Cyprium bellum,* 1573; *Senatus populique genuensis annales,* 1579, Anvers; *Historiæ rerum persicarum,* Francfort, 1601.

BJERKEN (Pierre de), né à Stockholm, le 2 janvier 1765, fit ses premières études sous les yeux de son père, Pierre de Bjerken, assesseur, et fut envoyé à Upsal en 1781, pour les terminer; il y obtint le grade de docteur, après avoir soutenu deux thèses brillantes intitulées : *Museum naturalium academiæ upsaliensis ; De indole et curatione febris puerperalis.* En 1793, il se rendit à Londres. Après un séjour de trois ans, il revint en Suède, et fut nommé médecin de l'hôpital vénérien de Stockholm, reçut, en 1802, le titre de médecin ordinaire du roi, et fut six ans plus tard promu au grade de chirurgien major de l'armée finoise. Dans les diverses expéditions contre les Russes, Bjerken se fit remarquer par son activité à soigner les blessés, et reçut en récompense l'ordre de Wasa et la décoration d'une médaille en or. La guerre étant terminée en 1809, il fut attaché à l'hôpital de l'ordre du Séraphin, comme chirurgien-major. En 1812, le collége de médecine le compta au nombre de ses asses-

seurs. Deux ans après, il fut nommé chirurgien en chef et décoré de l'ordre de l'Étoile Polaire. Il mourut le 2 février 1818. On a de lui : *Sur l'opération d'un prolapsus linguæ ; De l'effet spécifique de l'arsenic sur les chancres, etc.,* dans les Annales de la société de médecine de Stockholm.

BLAARER (Jean de WARTENSÉE de) naquit à Zurich en 1685, et y mourut en 1757. Pour continuer ses études, il se rendit d'abord à Genève, et de là à Paris. Il y suivit des cours de physique et de médecine. Il passa ensuite en Hollande, puis en Allemagne, et resta quelque temps à l'université de Marpurg, pour suivre des cours de jurisprudence. Revenu à Zurich en 1707, il s'y voua aux travaux de la chancellerie d'État, et composa des mémoires sur les causes de la décadence des lettres. Ces mémoires firent sensation, et présentèrent des plans de réforme qui ont été réalisés plus tard. D'autres travaux de Blaarer furent dirigés vers l'agriculture et l'exploitation des mines ; son pays lui doit l'ouverture d'une mine de houille assez riche, et l'emploi de ce combustible, dont on n'avait point fait usage jusqu'alors. En 1724, il entra au conseil d'État, et se trouva à peu près le directeur des longues négociations occasionnées par les différends qui s'élevèrent entre le prince-abbé de St.-Gall et le pays de Toggenbourg. Ce fut aussi par lui qu'un régiment zurickois entra au service de France en 1752.

BLACAS (le duc de), né vers 1770 à Aulps en Provence, entra fort jeune au service, et parvint au grade de capitaine de cavalerie. Il émigra l'un des premiers, et servit à l'armée des princes, puis dans la Vendée. Plus tard il rejoignit en Italie Louis XVIII. Chargé d'une mission particulière en Russie, il obtint de Paul Ier un asile à Mittau pour la famille des Bourbons, et, lorsque Louis XVIII fut obligé de quitter la Russie, il l'accompagna dans sa retraite en Angleterre, et remplaça M. d'Avary dans les fonctions de ministre et dans l'intimité du roi. Revenu en France en 1814, il jouit d'un crédit immense. Les charges de grand maître de la garde-robe et d'intendant des bâtiments furent réunies en sa faveur au titre de la maison du roi. Au 20 mars 1815, il quitta les Tuileries avec le roi, qu'il suivit dans son nouvel exil ; mais le roi se vit forcé de se séparer de son favori, en l'envoyant comme ambassadeur à Naples, où il négocia le mariage du duc de Berri avec la princesse Caroline. Chargé depuis de l'ambassade de Rome, il eut la plus grande part aux concordats avec le saint-siége. Une intrigue de cour le fit rappeler à Paris pour opposer son influence à celle du nouveau favori ; mais toutes les tentatives pour le faire rentrer dans la faveur du roi furent inutiles. A la révolution de 1830, il se hâta de rejoindre Charles X en Angleterre, et le suivit dans ses diverses résidences. Le duc de Blacas mourut à Prague en 1839, léguant une partie de sa fortune au duc de Bordeaux. Il avait une belle collection de livres rares, et un cabinet de médailles.

BLACAS, chevalier et troubadour du 13e siècle, était originaire d'Aragon selon Nostradamus. Il reste de lui quelques poésies qui ne donnent qu'une faible idée de ses talents. S'il faut en croire le troubadour Sordel, ce poëte avait d'ailleurs de grandes qualités et un courage à toute épreuve.

BLACASSET, fils du précédent, suivit Charles d'Anjou à la conquête de Naples, et a laissé quelques poésies insignifiantes. Il avait écrit sur la manière de guerroyer un petit *Traité* qui s'est perdu.

BLACHE (Antoine), né à Grenoble le 28 août 1655, embrassa la profession des armes, mais étant resté estropié d'une blessure reçue à l'assaut de Valence en Italie, il entra dans l'état ecclésiastique, devint curé de Ruel, directeur des Calvairiennes du Luxembourg et visiteur de la congrégation. Il fit beaucoup de bruit d'une confidence qu'on lui aurait faite d'un complot ayant pour but d'empoisonner le roi Louis XIV et le Dauphin. Il fut enfermé en 1679 à St.-Lazare comme atteint d'aliénation mentale. Sorti par la protection du cardinal de Noailles, Blache écrivit : *Anecdote ou Histoire secrète des menées sourdes du cardinal de Retz,* etc. Ce manuscrit fut mis au nombre des pièces de conviction contre les jésuites le 27 février 1768. Blache fit courir des extraits de son ouvrage, présenta au roi un placet pour l'exhorter à bannir une seconde fois les jésuites, fut arrêté de nouveau en 1709, conduit à la Bastille, puis à Charenton et enfin à la Bastille où il mourut le 29 janvier 1714.

BLACK (Joseph), célèbre chimiste, né en 1728 à Bordeaux, professeur de médecine à Glascow, et de chimie à Édimbourg, où il mourut en 1799, s'est rendu célèbre par ses découvertes. Sa dissertation *de Humore acido à cibis orto et magnesiâ albâ,* est regardée comme le germe de toutes celles qui depuis ont été faites sur la magnésie et les autres alcalis. Il éclaircit la théorie de la chaux et contribua surtout à répandre la science par les nombreux élèves qu'il forma. Ses *leçons de chimie* ont été publiées par le docteur Robinson en 1803, 2 vol.

BLACKALL (Offspring), théologien anglais, né à Londres en 1654, fut fait recteur de Ste.-Marie-Aldermary à Londres, chapelain du roi Guillaume, et en 1707 évêque d'Exeter, où il mourut en 1710. Son *Sermon* pour l'anniversaire de l'avénement de la reine Anne en 1708 passe pour son chef-d'œuvre ; il a été imprimé dans le recueil de ses *OEuvres,* Londres, 1723, 2 vol. in-fol.

BLACKBOURN (Guillaume), architecte anglais, né en 1750, membre de la Société royale, fut particulièrement employé à la construction des prisons et maisons de correction pour lesquelles ses plans furent constamment préférés, et mourut en 1790.

BLACKBOURNE (Jean), né en 1683, était membre du collége de la Trinité à Cambridge. Ayant, après la révolution, refusé de prêter le serment politique, il fut obligé de résigner sa place, et pour vivre il se mit comme correcteur d'épreuves au service de l'imprimeur Bowyer. Lord Winchelsea le recommanda au roi Jacques, et peu de temps après Blackbourne en reçut une commission de consécration ; mais le siége n'était pas plus vacant que le trône de Jacques, alors occupé par Guillaume III. Aussi le pouvoir épiscopal de Blackbourne fut-il borné au plaisir de donner de temps à autre sa bénédiction à ceux qui lui faisaient celui de la demander. Il mourut le 17 novembre 1741. On a de lui une excellente édition des œuvres de Bacon, Londres, 1740, et une édition de la *Chronique* concernant sir Jean Oldcastle, avec un appendice, Londres, deux éditions dont la seconde est de 1729, in-8°.

BLACKBURNE (François), théologien anglican,

né à Richmond dans le comté d'York en 1705, mort en 1787, fut d'abord chapelain du docteur Huston, archevêque d'York, qui le nomma chanoine de Bilton, et archidiacre de Cleveland; c'est alors qu'il se fit connaître comme défenseur de la liberté religieuse. En 1766 parut le plus célèbre de tous ses ouvrages : *le Confessionnal,* ou libre examen du droit, de l'utilité de l'établissement de professions de foi ou de doctrine dans les églises protestantes. Les opinions de l'auteur parurent tellement opposées à la doctrine de l'Église anglicane, qu'une congrégation de dissidents voulut le prendre pour pasteur; mais il s'y refusa. On lui doit encore une *Notice* sur l'état intermédiaire, dans laquelle il soutient que l'âme reste dans le sommeil de l'insensibilité jusqu'à la résurrection.

BLACKE. *Voyez* **BLAKE.**

BLACKET (Joseph), poëte anglais, né dans le Yorkshire en 1786, mort à Seaham le 23 août 1810, était le plus jeune des douze enfants d'un simple ouvrier. Appelé à Londres par son frère, cordonnier, il y vint à l'âge de douze ans, consacra ses loisirs à la lecture, réussit dans sa profession, perdit sa femme en 1807, après une longue maladie, et vendit tout ce qu'il possédait pour acquitter les dettes qu'il avait été obligé de contracter. Il se retira alors dans la solitude, continua son métier de cordonnier et dans les moments qu'il prenait sur son repos, il confiait ses pensées au papier. On a publié en 1811 : *Remains of J. Blacket* (Ce qui reste de J. Blacket).

BLACKETT (Marie DAWEC), Anglaise, a publié en 1789 un poëme intitulé : *le Suicide,* Londres, in-8°.

BLACKLOCK (Thomas), poëte écossais, né en 1721, à Annan, dans le comté de Dumfries, était fils d'un maçon. Il perdit la vue, par l'effet de la petite vérole, six mois après sa naissance. Son père, plus instruit qu'on ne l'est communément dans son état, prit soin, à l'aide de quelques amis, de cultiver les dispositions que son fils avait manifestées de bonne heure. A douze ans, Blacklock avait déjà composé quelques ouvrages de poésie, qui ont été imprimés après sa mort, et qui sont remarquables pour un enfant de cet âge, aidé de si peu de secours. A dix-neuf ans, il perdit son père par un accident. Un savant médecin d'Édimbourg, le docteur Stephenson, qui se trouvait alors par hasard à Dumfries, ayant vu quelques-unes de ses productions, l'emmena dans la capitale de l'Écosse. Blacklock vint à Édimbourg en 1741, et, après avoir étudié quelque temps dans une école de grammaire, fut admis dans l'université de cette ville, où il resta jusqu'en 1745. Les troubles civils de cette époque l'obligèrent à se retirer à Dumfries. Lorsque la tranquillité fut rétablie, il retourna à Édimbourg pour continuer ses études. Il y fit connaissance avec plusieurs écrivains recommandables, entre autres, avec David Hume. Un recueil de ses poésies avait été publié, pour la première fois, à Glascow, en 1745; une seconde édition in-8° parut à Édimbourg en 1754; une troisième, in-4°, publiée par souscription, à Londres, en 1756, le mit en état de vivre agréablement dans l'université. Il prit les ordres dans l'Église d'Écosse, vers l'année 1759, et se fit de la réputation comme prédicateur. Il se maria en 1762. Il fut nommé, cette même année, ministre de Kircudbright; mais les habitants s'étant montrés prévenus contre lui, il résigna ses prétentions à cette cure, et accepta à la place une rente peu considérable. Il vint, en 1764, se fixer à Édimbourg, où il ouvrit une espèce de pension pour de jeunes élèves de l'université, dont il aidait les études. Il mourut en 1791, âgé de 70 ans. Parmi les ouvrages qu'il a publiés, outre le recueil de ses poésies, on remarque : *Paraclesis,* ou *Consolations tirées de la religion naturelle et révélée,* in-8°, 1767; *Deux discours sur l'esprit et les preuves du christianisme,* trad. du français de Jacques Armand, in-8°, 1768; *Panégyrique de la Grande-Bretagne* (pièce satirique), in-8°, 1773; *Graham, ballade héroïque en 4 chants,* in-8°, 1774; *Remarques sur la nature et l'étendue de la liberté,* etc., en réponse au docteur Price, in-8°, 1776; *De l'éducation des aveugles,* traduit du français de M. Haüy, et imprimé dans l'*Encyclopédie britannique,* 1783.

BLACKLOE (Thomas) fut d'abord professeur de théologie au collége anglais de Douai, puis chanoine du chapitre de Londres, fondé par Bishop. C'était un homme savant, mais d'un caractère inquiet et turbulent. Il forma dans le chapitre un parti contre Richard Smith, successeur de Bishop, intéressa le gouvernement dans sa querelle, et finit par obtenir, en 1628, l'expulsion du prélat. Après la mort de Smith, en 1657, il suscita les mêmes tracasseries à Gage, son successeur, et l'obligea de se désister de sa dignité de vicaire apostolique. Dans ces querelles, Blackloe publia plusieurs écrits qui furent condamnés par l'inquisition romaine, tels que *Sonus Buccinæ; Appendicula ad Sonum Buccinæ; Tabulæ suffragales; Monumethes excantatus,* contre Robert Pugh. Il dédia, en 1660, ses *Institutiones ethicæ,* aux évêques des Pays-Bas. Les jésuites firent censurer l'ouvrage par la faculté de théologie de Douai. Blackloe est encore auteur d'un traité singulier : *De medio animarum statu,* qui fit beaucoup de bruit dans le temps. Il avait composé, en faveur de Cromwell, un ouvrage intitulé : *De obedientiæ et gubernationis fundamentis,* qui fut condamné par le parlement de 1661.

BLACKMORE (sir Richard), médecin et poëte, né dans le Wiltshire, passa en Italie au sortir de l'université, et prit le grade de docteur en médecine à Padoue. Il parcourut la France, l'Allemagne et les Pays-Bas. A son retour, il fut nommé membre du collége des médecins et commença à pratiquer à Londres. Le roi Guillaume le fit son médecin ordinaire et le nomma chevalier; il fut aussi médecin de la reine Anne, et mourut en 1729. Ses principaux ouvrages, jadis trop vantés et depuis trop décriés, sont : *le Prince Arthur,* poëme héroïque; *Paraphrase du livre de Job; Satire sur l'esprit; la Création,* poëme; c'est le meilleur de ses ouvrages.

BLACKSTONE (Jean), apothicaire de Londres et botaniste, mort en 1753, a publié en latin : un *Fascicule des plantes* qui croissent spontanément aux environs de Harefield, dans le comté de Middlesex, Londres, 1737, in-12, de 118 pages; *Essai de botanique* sur plusieurs plantes rares qui sont indigènes de l'Angleterre, avec l'indication du lieu natal, Londres, 1746, in-8°, de 106 pages; *Plantæ rariores Angliæ;* Londres, 1737, in-8°.

BLACKSTONE (Guillaume), né à Londres en 1723, fit ses études à l'université d'Oxford, où il se distingua par son application. Il montra même du goût et du talent pour la poésie et pour les beaux-arts. A l'âge de vingt

ans, il composa pour son propre usage un *Traité sur les éléments de l'architecture,* qui n'a point été publié. Malgré le penchant qui le portait vers la littérature, il y renonça pour se livrer à l'étude des lois, et publia alors une pièce de vers, intitulée : *Adieu du légiste aux muses.* Il commença à suivre le barreau en 1746. Découragé par le peu de succès qu'il obtint dans les sept premières années de sa pratique, il se détermina à quitter le barreau de Londres pour se retirer à Oxford, où il obtint une place d'associé dans un collége. Le système d'éducation qu'on suit dans les universités d'Angleterre ayant été établi dans des temps d'ignorance et de superstition, où l'on n'avait pour but que l'instruction des ecclésiastiques catholiques, on n'y avait aucune fondation pour l'enseignement des lois constitutionnelles et civiles du pays. Blackstone se proposa de remédier à ce défaut, en faisant un cours de leçons publiques sur la constitution et les lois d'Angleterre. Ce cours, commencé en 1753, attira une grande affluence d'auditeurs, et se répéta plusieurs années de suite. Un savant jurisconsulte, M. Viner, laissa, par son testament, une somme considérable destinée à fonder une chaire pour l'enseignement du droit commun. Le fondateur étant mort au mois d'octobre 1758, son plan fut mis à exécution sans délai, et Blackstone fut choisi à l'unanimité pour remplir la nouvelle chaire. Dans le même mois, il prononça, devant les chefs de l'université, un discours qui devait servir d'introduction à son cours. Les leçons qu'il donna pendant une assez longue suite d'années, formèrent les matériaux du grand ouvrage qui a fait sa réputation, et qu'il intitula : *Commentaires sur les lois d'Angleterre.* Il en publia, en 1765, un premier volume, qui fut suivi de trois autres. L'auteur n'y est pas seulement jurisconsulte ; il ne s'y borne pas à recueillir les lois, à en rappeler l'origine, et à en donner une interprétation claire et précise ; il remonte aux principes de la législation, il entre dans l'esprit des lois, il en discute les effets, et, dans cette grande entreprise, il traite la jurisprudence en philosophe, et relève les connaissances positives par des vues générales. Les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* ont été réimprimés plusieurs fois, in-4° et in-8°, avec des corrections et des additions successives, qui rendent les dernières éditions préférables aux premières. Aux quatre volumes des *Commentaires*, on en joint d'ordinaire un cinquième, composé de plusieurs traités relatifs à l'histoire de la jurisprudence anglaise. Blackstone a publié encore quelques écrits moins considérables sur différentes questions de droit, mais qui ont peu d'intérêt hors des îles Britanniques. L'auteur obtint plusieurs places honorables et lucratives, et il en refusa quelques-unes. Il exerça jusqu'à sa mort celle de juge au tribunal des *Plaids-communs.* En 1761, il avait été élu membre de la chambre des communes, où il siégea pendant plusieurs parlements ; mais il y parla peu, et n'y exerça aucune influence. La vie sédentaire et trop laborieuse que mena Blackstone altéra sa santé de bonne heure : il mourut d'hydropisie le 4 février 1780. Les *Commentaires sur les lois d'Angleterre* ont été traduits en français, Bruxelles, 1774, 6 vol. in-8°. La partie qui concerne la justice criminelle a été traduite plus exactement par l'abbé Coyer, 1775, 2 vol. in-8°, la dernière traduction est celle de Chompré, 1823, 6 vol. in-8°.

BLACKWAL (Antoine), critique anglais, né en 1674 dans le comté de Derby, dirigea l'école de cette ville avec succès, et mourut en 1730. Outre une traduction latine des *Sentences morales* de Théognis, il a publié : *Introduction à la Lecture des classiques ;* une *Grammaire* latine, et les *Classiques sacrés défendus et éclaircis,* 1728-1731, 1 vol. in-8°.

BLACKWELL (George), né en 1545 dans le comté de Middlesex, fut, après la mort du cardinal Alan, nommé par le crédit des jésuites, dont il était la créature, protecteur de la nation anglaise à Rome, et supérieur du clergé sous le titre d'archiprêtre d'Angleterre, se laissa gouverner par le fameux Garnet, provincial des jésuites, et lança des interdits contre ses adversaires. Sa conduite dans l'affaire du serment d'allégeance lui fit plus d'honneur. En 1605, à l'occasion de la conspiration des poudres, il adressa aux catholiques anglais une lettre pastorale pour leur déclarer que toute atteinte portée au roi, à la famille royale, à ses ministres était un scandale digne des censures de l'Église. Bientôt après Jacques Ier exigea des catholiques le serment d'allégeance qui excita une grande fermentation. Blackwell ne fit pas difficulté de le prêter, et la plupart des catholiques suivirent son exemple. Le cardinal Bellarmin lui écrivit pour l'engager à se rétracter ; sur son refus, il fut destitué de sa dignité d'archiprêtre, et mourut subitement le 13 juin 1613. On a de lui plusieurs pièces relatives à sa juridiction.

BLACKWELL (Alexandre), médecin, né à Aberdeen, en Écosse étudia la médecine à Leyde sous Boerhaave, alla exercer son art en Suède, où il était déjà connu pour un ouvrage sur la manière de dessécher les marais et de mettre en valeur les terrains improductifs. Mais ayant trempé dans une conspiration qui avait pour but de changer l'ordre de la succession au trône, il fut décapité à Stockholm le 9 août 1746.

BLACKWELL (Élisabeth), femme du précédent, étudia la botanique, dessina, grava et coloria un grand nombre de plantes qui ont été recueillies sous le titre de *Curious herbal* (herbier curieux), Londres, 1737, 2 vol. in-fol., contenant 500 planches. Cet ouvrage était alors le plus complet et le mieux exécuté que l'on eût dans ce genre. Il en existe des exemplaires avec les dates de 1739 et de 1751. Chr.-Jacques Trew corrigea et augmenta ce *Recueil de planches,* et le publia sous le titre : *Herbarium Blackvellian.,* en latin et en allemand, Nuremberg, 1757-1773, 6 vol. in-fol., dont le sixième contient une centurie supplémentaire.

BLACKWELL (Thomas), savant écrivain écossais, né à Aberdeen en 1701, y fut professeur de langue grecque, et mourut en 1757. On a de lui : *Mémoires de la cour d'Auguste,* Édimbourg, 1752-55-57, 3 vol. in-4°, traduit ou plutôt abrégés en français par Feutry, 1759, 4 vol. in-12 ; *Recherches sur Homère,* Édimbourg, 1737, in-8°, trad. en français par Quatremère de Roissy, Paris, 1799, in-8° ; *Lettres sur la mythologie,* Édimbourg, 1748, traduites en français par Eidous, Leyde, 1779, 2 vol. in-12.

BLACKWOOD (Adam), né en 1539 à Dumferline en Écosse, suivit en France Marie Stuart qui le fit conseiller au présidial de Poitiers et son conseiller secrétaire. Il passa et repassa souvent la mer pour lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir, et mourut à Poitiers

en 1613. Ses œuvres latines et françaises ont été publiées par Gabriel Naudé, Paris, 1644, in-4°. La pièce la plus curieuse de ce recueil est la *Relation* du martyre de Marie Stuart, où il déclare aux rois de l'Europe qu'ils sont indignes de régner s'ils ne vengent point sa mort. Il en existe plusieurs éditions séparées ; celle d'Anvers, 1588, in-8°, est recherchée des amateurs.

BLACKWOOD (Henri), médecin, neveu du précédent, né à Paris, y professa la médecine au collége royal en 1624 à 1626, se démit de sa chaire, fit le voyage de Rome où il fut accueilli par le souverain pontife, n'eut pas moins de succès à Venise, et, de retour en France, y mourut presque subitement à Rouen le 17 octobre 1634. On a de lui : *Hippocratis quædam cum MSs collata,* 1625. Il eut un fils qui portait ses deux noms et fut aussi médecin.

BLACKWOOD (Henri), né en 1770, mort le 13 décembre 1832, à Ballyliedy, comté de Down, entra fort jeune dans la marine, fut lieutenant en 1790, et, resté sans service, vint en France en 1791, où il se trouva compromis comme agent d'une correspondance contre-révolutionnaire, emprisonné et traduit à la barre de la Convention. Au commencement des hostilités il reprit du service en Angleterre, se signala en diverses rencontres, notamment au blocus de Malte, à la bataille de Trafalgar. En 1806, capitaine de l'Ajax, il accompagna lord Duckworth dans l'expédition contre Constantinople. Le feu prit à son navire, qui périt avec la moitié de l'équipage, le 14 février 1807, et, Blackwood, traduit par-devant une cour d'enquête et une cour martiale, et acquitté honorablement, passa en qualité de volontaire à bord du vaisseau amiral. Revenu en Angleterre, il eut le commandement d'un autre vaisseau qu'il garda six ans, employé dans les flottes de la mer du Nord, de la Manche, de la Méditerranée. En 1813, il donna sa démission ; en 1814, il fut chargé de conduire Louis XVIII en France, et désigné pour transporter les souverains alliés de France en Angleterre. A cette occasion il fut créé baronnet, contre-amiral et aide de camp de marine du prince régent. En 1819, nommé au commandement des forces navales dans les Indes orientales ; il faillit faire naufrage devant Madère, revint en Angleterre, fut en 1827 nommé grand amiral et commandant de la station de Chatham, qu'il garda 3 ans, et se retira du service actif, en 1830.

BLACONS (le marquis de), député de la noblesse de Dauphiné aux états généraux de 1789, fut un des premiers de son ordre à se réunir au tiers qui demandait l'abolition des priviléges et des ordres, et resta constamment lié au parti de l'opposition. Rentré en France de l'émigration, il ne put faire honneur à ses nombreux créanciers, et se suicida en 1805.

BLADEN (Martin), écrivain anglais du temps de la reine Anne, servit d'abord en qualité de lieutenant-colonel sous le duc de Marlborough, auquel il dédia une traduction des *Commentaires de César* encore estimée en Angleterre ; fut membre de cinq parlements, contrôleur de la monnaie en 1714, et mourut en 1746. Il est auteur de : *Orphée et Euridice,* opéra, et *Solon,* tragi-comédie, 1705.

BLAES (Gérard), médecin flamand, né à Oostvliet, près de Bruges, étudia la médecine successivement à Copenhague et à Leyde, fut reçu docteur dans l'université de Leyde, en 1646 ; vint ensuite se fixer à Amsterdam, en 1660 ; fut nommé professeur de médecine à l'université de cette ville, puis médecin de l'hôpital et bibliothécaire ; enfin, en 1682, année de sa mort, membre de l'académie impériale des Curieux de la nature, sous le nom de *Podalire II.* Il a laissé sur son art beaucoup d'ouvrages, dont les principaux sont : *Anatome medullæ spinalis,* Amsterdam, 1666, in-12 ; *Anatome contracta,* ibid., 1666 ; *Observation. anatom. selectior.,* 1667 ; *Observata anatom. in homine, simiâ, equo,* Leyde, 1674, in-8° ; *Anatome animalium,* Amsterdam, 1681, in-4°, fig., le seul de ses ouvrages qui soit encore recherché ; *Medicina generalis,* ibid. 1661, in-12 ; un *Traité* en flamand sur le moyen de guérir la peste, ib., 1663, in-12 ; *Institut. medic. compendium,* 1667, in-12, etc.

BLAES (Abraham), fils du précédent, né à Amsterdam vers 1650, fut également médecin, et traduisit du flamand en latin les *Observations médico-chirurgicales* de Job van Meeckeren, Amsterdam, 1682, in-8°.

BLAESING (David), professeur de mathématiques à Kœnigsberg, né dans cette ville, le 29 octobre 1660, mort le 9 octobre 1719, membre de la Société royale des sciences de Berlin, a publié *De Sphærarum cœlestium symphonia,* Kœnigsberg, 1705, in-4°.

BLÆSUS (Caius-Sempronius) fut deux fois consul, l'an de Rome 501, avec Cn.-Serv. Cæpio, et 9 ans après avec A.-Man. Torquatus. Pendant son premier consulat, il fit voile pour la Sicile avec 260 galères, fut repoussé par Amilcar Barcas, et perdit dans une tempête 160 galères et un grand nombre de bâtiments de transport. Les Romains, attribuant cet échec à la volonté des dieux, lui accordèrent les honneurs du triomphe à l'exclusion de son collègue, et le sénat décréta qu'on n'entretiendrait plus qu'une flotte de 50 galères.

BLAEUW (Guillaume), imprimeur, éditeur et auteur de cartes géographiques, né à Amsterdam, en 1571, et mort dans la même ville, le 21 octobre 1638, âgé de 67 ans. Disciple et ami de Tycho-Brahé, il savait faire de bonnes observations astronomiques qu'il appliquait à ses cartes géographiques ; il essaya même de mesurer un arc du méridien entre le Texel et la Meuse. On a de G. Blaeuw : *Instruction astronomique de l'usage des globes et sphères célestes et terrestres,* Amsterdam, 1642, in-4° ; 1169, in-4° ; et un *Theatrum urbium et munimentorum,* ou *Atlas de plans de villes et de forteresses.*

BLAEUW (Jean), imprimeur, éditeur et auteur des cartes géographiques, fils du précédent. C'est des presses de Blaeuw que sont sorties tant de belles éditions des auteurs classiques, éditions qui ne le cèdent en élégance qu'aux Elzevirs. On a le catalogue des livres publiés par J. Blaeuw, Amsterdam, 1659, in-8°, et deux autres comprenant aussi les cartes géographiques et sphères, 1655, 1661, in-8°. On a de Jean : *Novum ac magnum theatrum civitatum totius Belgii,* 1649, 2 vol. in-fol. ; *Théâtre d'Italie* (dressé sur ses dessins), Amsterdam, 1704, in-fol., 4 vol. ; la Haye, 1724, 4 vol. ; l'original latin est de 1663, 2 vol. in-fol. ; *Théâtre du Piémont et de la Savoie,* traduit par Jacques Bernard, la Haye, 1735, 2 vol. in-fol. C'est Jean Blaeuw, et non pas Guillaume, qui est l'éditeur du *Grand Atlas, ou Cosmographie*

blaeuwienne, Amsterdam, 1661-66, 14 vol. in-fol., que l'incendie de son imprimerie en 1673 a rendu fort rare, mais que les progrès de la géographie empêchent de regretter, si ce n'est pour la beauté de l'exécution.

BLAEUW (Corneille), frère du précédent, homme de grand talent, était mort avant l'an 1650, et avait partagé les travaux de son frère.

BLAGDEN (sir Charles), savant anglais, né vers 1740, embrassa de bonne heure la carrière de la médecine, et la fit marcher de front avec celle de l'histoire naturelle et de la physique. Ses études le lièrent avec les principaux savants de la Grande-Bretagne et principalement avec Joseph Banks. Ses belles expériences sur la chaleur et sur la glace, divers travaux de physique et de chimie enrichirent la science de faits nouveaux. Arrivé après de longs services au poste de médecin en chef des armées, il jouissait d'un revenu honorable; depuis Cavendish lui légua une somme de seize mille livres sterl. (quatre cent mille francs). Il avait beaucoup voyagé en Amérique, en Italie, en Allemagne; mais la France était sa terre de prédilection. Dès que 1814 eut rouvert aux Anglais la route de Paris, il alla invariablement passer six mois chaque année dans cette capitale. Il mourut presque subitement à Arcueil, chez Berthollet, le 26 mars 1820, d'un épanchement au cerveau. Sir Charles Blagden était membre de la Société royale de Londres.

BLAGRAVE (Jean), savant mathématicien anglais, naquit vers le milieu du 16e siècle, dans le comté de Berk, et étudia à Reading et à l'université d'Oxford. Il se retira ensuite à Southcote-Lodge, où il passa le reste de sa vie dans l'étude et la méditation. Il a composé, sur les mathématiques, plusieurs ouvrages ayant pour objet de rendre l'étude de cette science plus facile et plus générale. Il mourut à Reading, le 9 août 1611. Les ouvrages de Blagrave sont : *Bijou mathématique*, etc., Londres, 1582 ou 1585, in-fol.; *De la construction et de l'usage du bâton géométrique,* ibid. 1590; *Astrolabium Uranicum generale*, ib., 1596; *L'Art de faire les cadrans solaires,* ib. 1609, in-4°.

BLAGRAVE (Joséph), parent du précédent, se distingua par son enthousiasme pour les études astrologiques. Il était né à Londres en 1610, et il y mourut en 1675. On a de lui : *Introduction à l'astrologie*, 1682, in-8°; *Supplément à l'herbier de Culpepper; La Médecine astrologique.*

BLAINVILLE (Charles-Henri), violoncelliste et maître de musique à Paris, naquit dans un village près de Tours, en 1711, et mourut à Paris, en 1769. Il a publié : *Essai sur un troisième mode*, Paris, 1750, qui provoqua une polémique à laquelle prirent part J. J. Rousseau et Serre de Genève; *Harmonie théorico-pratique,* Paris, 1751; l'*Esprit de l'art musical*, 1754; *Histoire générale, critique et philologique de la musique,* 1767. Il a composé la musique de *David et Jonathas*, et de *Midas,* ballets non représentés à l'Opéra; *Bouquet à la marquise de Villeroy;* les *Plaintes inutiles,* cantatille; des *Symphonies* à grand orchestre; les *Grandes sonates de Tartini,* arrangées en 7 parties.

BLAIR (Jean), auteur écossais et chapelain du chevalier Wallace, avait été le témoin de presque tous les exploits de ce guerrier, dont la mort a imprimé une tache ineffaçable sur la mémoire du roi d'Angleterre Édouard Ier. Après la bataille de Bannockburn, en 1312, Thomas Randolph, comte de Murray, appela Blair auprès de lui, et lui fit obtenir une cure, où il passa le reste de ses jours dans la retraite et l'aisance. Il mourut sous le règne de Robert Bruce, laissant un poëme latin sur la mort de Wallace, dont Hume a donné une belle traduction dans son *Histoire des Douglas.* Il avait aussi écrit en latin les mémoires de son héros; mais le temps a détruit cet ouvrage.

BLAIR (Patrice), né à Dundée, vers la fin du 17e siècle, mort vers 1728, exerça la médecine et la chirurgie à Dundée, se fit connaître en 1706 par la dissection d'un éléphant qui était mort dans les environs, dont il fit le sujet de deux mémoires à la Société royale de Londres. Son attachement à la maison des Stuarts lui attira quelques désagréments : en 1715, lors de la rébellion, il fut mis en prison, comme suspect. Il se retira par la suite à Londres, et fut reçu membre de la Société royale. Il publia, en 1718, un volume de *Mélanges et Observations sur la pratique de la médecine, de l'anatomie,* etc. En 1720, il publia un autre ouvrage sous le titre d'*Essai de botanique.* Après un court séjour dans la capitale, il se retira à Boston dans le comté de Lincoln, où il exerça la médecine le reste de sa vie; il y travailla à un ouvrage qui parut par livraisons, sous ce titre : *Pharmaco-Botanologie,* etc., ou *Dissertation de toutes les plantes indigènes de la Grande-Bretagne*, etc., Londres, 1723 à 1728.

BLAIR (Jacques), théologien écossais, fut d'abord placé dans l'Église épiscopale d'Écosse, mais ayant éprouvé quelques dégoûts, il passa en Angleterre, vers la fin du règne de Charles II. L'évêque Compton l'envoya, en qualité de missionnaire, dans la Virginie, et le nomma ensuite son commissaire pour cette colonie, Blair forma le projet de fonder à Williamsburgh, qui en est la capitale, un collége pour la propagation des lumières et de l'Évangile. Il occupa pendant 50 ans la place de principal de ce collége, et fut en outre recteur de Williamsburgh et président du conseil de la colonie. Il mourut en 1743, dans un âge avancé. On a de lui : *Explication du divin sermon prononcé par notre Sauveur sur la montagne,* etc., Londres, 1742.

BLAIR (Robert), poëte écossais, né à Édimbourg en 1699, fit le tour de l'Europe, entra dans les ordres, et obtint une petite cure dans le *Lothian oriental.* Il mourut en 1746, dans la 47e année de son âge. Il avait du talent comme prédicateur et comme poëte. On ne connaît guère d'autre ouvrage de lui qu'un poëme intitulé : le *Tombeau*, Londres, 1743; Édimbourg, 1747; très-souvent réimprimé depuis. Blair avait fait aussi des recherches et des expériences sur l'optique, et beaucoup d'observations microscopiques.

BLAIR (Jean), ministre et professeur de théologie au collége de New-Jersey en Pensylvanie, mort en 1771, a publié quelques *Traités théologiques* et des *sermons.*

BLAIR (Jean), savant chronologiste écossais, mort en 1782, membre de la Société royale de Londres, et de celle des antiquaires, avait été chapelain de la princesse douairière de Galles et précepteur du duc d'York pour les mathématiques. Ses *Tables chronologiques,* dont il a publié trois éditions, 1754, 1756 et 1758, successivement

améliorées, ont été réimprimées avec des additions en 1790, 1803 et 1815, in-fol. Il en existe une traduction française par Chantreau, 1795, in-4°. On doit encore à Blair des *Leçons sur les canons de l'Ancien Testament*, ouvrage posthume.

BLAIR (HUGUES) naquit à Édimbourg, le 7 avril 1718. Jean Blair, son père, était un négociant considéré de cette ville. Hugues, destiné dès son enfance à l'état ecclésiastique, fut placé, en 1730, dans la classe des humanités de l'université d'Édimbourg. Il étudiait encore la logique, lorsqu'il composa un *Essai sur le beau*, dont les professeurs furent si frappés qu'ils le désignèrent pour être lu publiquement à la fin de la session. Sa réputation se répandit bientôt par le succès de ses premiers sermons, qui parurent destinés à faire révolution dans la manière des prédicateurs écossais, qui ne cherchaient guère à se distinguer que par un mélange de trivialité et de mysticisme. En 1742, il entra dans les ordres sacrés, et fut aussitôt nommé ministre à Collesie, dans le comté de Fife, puis ministre de Cannongate à Édimbourg; et, enfin, en 1758, premier ministre de ce qu'on appelle *la haute Église*, l'une des plus éminentes dignités de l'Église anglicane. A peu près dans le même temps, l'université de St.-André lui conféra le titre de docteur. En 1761, il fut nommé professeur dans cette université; il y fit un cours de leçons sur les principes de la composition littéraire, le premier qui eût jamais été fait en Écosse. Bientôt après, le roi créa, dans l'université d'Édimbourg, une chaire de rhétorique et de belles-lettres, dont Blair fut nommé professeur. Ses leçons que, durant vingt années, il continua tous les hivers, furent suivies avec un empressement toujours croissant. Le premier ouvrage qu'il ait fait imprimer est une *Dissertation critique sur les poëmes d'Ossian*, qui parut en 1763. En 1777, Blair fit imprimer un premier volume de ses *Sermons*, suivi bientôt de plusieurs autres, et traduits en français par Froissart, Lausanne, 1791, et par l'abbé de Tressan, 1807, 5 vol. En 1783, son grand âge l'obligea de cesser ses fonctions de professeur, dont il conserva cependant les émoluments. Ce fut à cette époque qu'il s'occupa de publier son *Cours de littérature*, dont il s'était répandu dans le public plusieurs copies imparfaites. Cet ouvrage a été réimprimé six fois en Angleterre (pour la dernière, Londres, 1803, 3 vol.), plusieurs fois en Amérique et en Irlande, et traduit dans plusieurs langues de l'Europe; il y en a en français deux traductions, l'une par M. Cantwell, 1797, la seconde par M. Prévost, de Genève, 1808, 4 vol. in-8°. Agé de 82 ans, Blair corrigea et prépara pour l'impression un volume des sermons de sa jeunesse, qui n'a été imprimé qu'après sa mort, arrivée le 27 décembre 1800.

BLAIR (JEAN), juge assesseur de la cour suprême des États-Unis, mort en 1800, fut membre de la Convention générale qui détermina la constitution de l'Amérique.

BLAISE (S.), évêque de Sébaste, en Arménie, fut martyrisé par les ordres d'Agricola, gouverneur de Cappadoce et de la petite Arménie, vers l'an 316. C'était le patron titulaire de la république de Raguse. L'Église latine le fête le 3 février; l'Église grecque, le 11 du même mois.

BLAISE (PIERRE), dit *Chevalier de St.-Blaise*, né à Remiremont en 1717, mort en 1790, membre de l'Académie des *Arcadi* de Rome, a donné: *OEuvres de mathématiques*, 1704, in-12°; *Nouveaux éléments d'algèbre et de géométrie*, 1743, in-4°; *Traité de gnomonique*, 1744; id. *d'agriculture*, 1788, in-8°, etc.

BLAISE, basson de la Comédie Italienne à Paris, mort en 1772, entra à l'orchestre de ce théâtre en 1737, fut chargé de la composition des divertissements, écrivit en 1738 les ballets d'*Orphée* et des *Filets de Vulcain*, suivies du *Pédant*, des *Amours de Cupidon*, etc. En 1759 il composa la musique d'*Isabelle et Gertrude* et d'*Annette et Lubin*, opéras de Favart. Il est encore auteur du *Trompeur trompé*, opéra en un acte.

BLAISE (BARTHÉLEMI), sculpteur, né à Lyon, en 1738, mort à Paris en avril 1819, fut, à son retour d'Italie, chargé d'exécuter les statues en marbre de saint Étienne et de St. Jean-Baptiste, dans le chœur de la cathédrale de Lyon. Il se rendit ensuite à Paris, se retira à Poissy pendant la révolution, et fut associé à l'Institut lors de sa création. On a de lui les bustes de *Jules Romain*, et du *Poussin*, celui de *Frédéric II*, un bas-relief dans l'intérieur de Ste.-Geneviève, représentant le *commerce et la navigation*.

BLAKE (ROBERT), amiral anglais, né en 1599, à Bridgewater, fut membre du parlement de 1640. Cette assemblée dissoute, Blake entra au service et prit parti pour le long parlement contre le gouvernement royal. Blake fut nommé en 1648 membre du conseil de marine, et investi du commandement de la flotte, avec Deane et Popham. La flotte royale aux ordres du prince Rupert menaçait les côtes d'Angleterre; Blake eut bientôt chassé cette flotte, la poursuivit jusque dans la Méditerranée, et intimida tellement l'Espagne et le Portugal, que ces deux puissances n'osèrent se déclarer contre le parlement. En 1652, Blake soumit à l'autorité du parlement les îles de Guernesey et Jersey. Le 14 mai, le commodore Young avait forcé, après un vif combat, une division hollandaise à baisser pavillon devant la bannière de St.-Georges. Le 20, Tromp se présente avec son escadre devant celle Blake sur la rade des Dunes. Celui-ci tire plusieurs coups de canon sur l'amiral hollandais qui, après avoir fait feu du côté opposé en signe de mépris, riposte par toute sa bordée. Voyant le combat inévitable, il se détache de son escadre dans le dessein de proposer à Tromp un combat particulier, afin d'éviter l'effusion du sang et de guerre entre les deux nations. Accueilli par une nouvelle bordée il soutint seul le feu des Hollandais jusqu'à ce que l'escadre aux ordres de Bourne vint le rallier au bruit du canon. Le combat, devenu général et très-animé, se prolongea jusqu'à la nuit. Les États-Généraux envoyèrent à Londres Paw, négociateur habile, pour prévenir une rupture. Mais le parlement, excité par Cromwell qui ne leur pardonnait pas l'appui qu'ils avaient accordé au prétendant, se montra peu disposé à la conciliation. Le 8 juillet la guerre fut déclarée. Resté dans la Manche, Blake avait augmenté et si bien dirigé ses forces, que les Hollandais n'osaient plus s'y montrer même sous escorte. Leurs cargaisons, débarquées dans les ports de France, arrivaient aux Pays-Bas par terre et par eau. Non content d'avoir ainsi paralysé le commerce des États, il voulut porter un dernier coup à leur puissance navale en

détruisant les pêcheries de hareng qui employaient annuellement un quart de leur population et plus de 5,000 bâtiments. Il laissa la défense des Dunes à sir G. Ayscue récemment arrivée de la Barbade, et fit voile au nord. Malgré la belle défense de l'escadre chargée de protéger les pêcheries, Blake s'en rendit maître ainsi que du convoi. Tandis que Blake s'emparait des pêcheries hollandaises, Tromp se présenta à l'entrée de la Tamise avec une flotte de 70 voiles pour y surprendre le vice-amiral Ayscue. Ne l'ayant pas trouvé, il fit route au nord pour intercepter l'amiral à son retour. Les deux flottes se rencontrèrent en vue des côtes d'Écosse et se préparaient au combat lorsqu'elles furent séparées par une violente tempête. Cinq frégates hollandaises, restées de l'arrière, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Tromp se vit remplacé par Ruyter qui livra peu de temps après à l'amiral Ayscue le sanglant combat de Plymouth. Une escadre française aux ordres du duc de Vendôme s'avançait au secours de Dunkerque assiégé par les Espagnols. Cromwell ordonna à Blake de détruire l'escadre. Vendôme fut surpris, défait, et Dunkerque dut se rendre à l'archiduc. La lutte entre les deux républiques d'Angleterre et de Hollande s'étendit du détroit à toutes les mers. Une nouvelle flotte, aux ordres de Witt, fut promptement équipée et fit jonction avec celle de Ruyter, entre Dunkerque et Nieuport, le 2 octobre 1652. Witt prit le commandement en chef des deux flottes réunies, et, après s'être débarrassé de son convoi, fit voile à la recherche des Anglais qu'il atteignit le 28 septembre. Blake prit l'initiative de l'attaque, coula plusieurs vaisseaux hollandais, poursuivit les autres jusqu'à Gorée, et revint triomphant aux Dunes. En moins de six semaines, les États mirent à la mer une flotte de 80 voiles aux ordres de Tromp, pour escorter un immense convoi. Blake n'avait aux Dunes que 37 bâtiments. Malgré cette infériorité, il accepta le combat que Tromp vint lui présenter le 29 novembre, et dut se retirer devant son ennemi. Le parlement équipa une nouvelle flotte. Le commandement fut partagé entre Blake, Deane et Popham. Le 11 février 1654, les deux escadres se réunirent sous le cap Bévéziers; puis Blake alla attendre les Hollandais devant Portland. Les flottes, au dire des deux amiraux, étaient de 70 voiles chacune. Blake et Deane montaient le *Triumph* qui fondit le premier sur l'ennemi et fut extrêmement maltraité. Un même coup blessa Blake et faillit tuer son collègue; leur capitaine de pavillon et le commissaire d'escadre tombèrent morts à leurs côtés. Plus de cent hommes de l'équipage furent tués, et le vaisseau était tellement criblé qu'il ne prit qu'une faible part aux combats des jours suivants. Les deux flottes profitèrent de la nuit pour se réparer, et le combat recommença le lendemain en vue de l'île de Wight. Le combat dura toute la nuit et recommença le lendemain près de Boulogne. Tromp profitant de la nuit alla mouiller aux dunes de Calais, et fit route pour la Hollande faiblement poursuivi par les Anglais. Les deux nations s'attribuèrent la victoire. Cette lutte mémorable ne se termina qu'en avril 1654, par le traité d'union entre les deux républiques, traité par lequel la Hollande vaincue se soumit à l'hommage du pavillon. Dès que la paix fut signée, Cromwell voulut exiger de l'Espagne ce qu'il venait d'obtenir de la Hollande. Il équipa deux flottes considérables : l'une, commandée par le vice-amiral Penn, fit route pour les Indes occidentales; l'autre, aux ordres de Blake, eut pour mission d'établir dans la Méditerranée la prépondérance navale de l'Angleterre. Après avoir exigé une indemnité considérable du grand-duc de Toscane pour le commerce anglais, après avoir obtenu satisfaction des pirateries commises par les Algériens, bombardé Tunis et forcé à la paix le dey de Tripoli, il entra dans Cadix avant l'époque convenue de la prise de la Jamaïque par Penn. Les Espagnols, justement indignés de la surprise de cette colonie si importante par sa situation à l'entrée du golfe du Mexique, séquestrèrent tous les biens des sujets anglais. Le protecteur envoya un renfort à Blake et l'ordre de bloquer Cadix, afin d'empêcher la sortie de l'escadre qui devait aller à la rencontre du convoi des Indes occidentales. Tandis qu'il était allé se ravitailler sur les côtes du Portugal, ce convoi parut et fut pris ou détruit par le contre-amiral Stayner. Blake continua de croiser devant Cadix et dans le détroit jusqu'en avril 1657. Informé de l'arrivée de 8 galions et de dix autres bâtiments richement chargés dans le port de Sainte-Croix de Ténériffe, il força le 20 l'entrée de la baie, les brûla ou coula tous, et ressortit malgré le feu des batteries. Il voulut continuer sa croisière; mais se sentant atteint du scorbut, il fit voile pour l'Angleterre, et mourut dans la traversée le 17 août 1657, âgé de 59 ans.

BLAKE (Jean Bradley), naturaliste, né à Londres le 4 novembre 1745. En 1766, la compagnie anglaise des Indes orientales l'envoya en qualité de subrécargue, à Canton en Chine. Il consacra tout ce qui lui restait d'instants à former une collection des graines de tous les végétaux de la Chine qui peuvent être de quelque utilité pour la médecine, pour les arts ou pour l'alimentation, et il les envoya en Europe, afin d'en introduire la culture. Blake mourut le 16 novembre 1773, à Canton.

BLAKE (Guillaume), graveur anglais, né vers 1759, avait été l'élève du célèbre Basire. A un talent incontestable il joignait une telle naïveté, une telle incurie des affaires de la vie, qu'il ne sortit jamais d'une position voisine de la misère. Blake mourut le 13 août 1827. On a de cet artiste : *Les Portes du Paradis,* petit vol. in-12, 1793, avec 15 planches d'emblèmes; *Chants de l'Expérience,* 1793, avec des planches; *l'Amérique,* prophétie, in-folio; *l'Europe,* prophétie, in-folio. Ces deux estampes sont maintenant fort rares; Planches pour les *Nuits d'Young,* 1797; *Illustrations* pour les Tombeaux de Blair; *Catalogue descriptif de peintures, sujets de poésie et d'histoire exécutés à l'aqua-tinta,* etc. Suite d'*Illustrations pour le livre de Job.*

BLAKE (Joachim), général espagnol, né à Velez-Malaga, d'une famille originaire d'Irlande, se trouvait capitaine dans le régiment d'Amérique lorsque la guerre éclata en 1793 entre la France et l'Espagne. Il passa en qualité de major au régiment des volontaires de Castille et à la fin de cette guerre, fut nommé lieutenant-colonel, puis colonel du régiment de la Couronne. Investi en 1808 du commandement des troupes levées en Galice pour repousser l'invasion de Napoléon, il les mena au secours du général Cuesta dans la Castille, et fut battu avec lui à Rio-Seco par le général Bessières; mais il réorganisa son armée à Bénavente, et, après que Castanos, en s'em-

parant de Madrid, eut forcé les Français à se concentrer sur l'Èbre, il occupa la ville de Bilbao, se renforça des corps amenés du nord par le marquis de la Romana, et se dirigea vers les frontières de la France pour opérer sa jonction avec Castanos. Il en fut empêché par Napoléon, qui venait d'entrer en Espagne, fut repoussé jusqu'à Espinosa, mais se replia en assez bon ordre. Élevé au grade de lieutenant général et chargé du commandement des provinces d'Aragon, de Valence et de Catalogne, il se porta sur Saragosse, obtint d'abord quelques succès; puis, défait en deux rencontres, retourna dans la Catalogne, secourut Girone par une habile manœuvre, entra dans le royaume de Valence, où il n'eut que des engagement partiels avec les Français. En 1810, les cortès l'admirent dans la nouvelle régence. Son absence ne tarda pas à être remarquée dans les opérations de l'armée, et par une exception au réglement des cortès qui défendait qu'un commandant militaire fît partie de la régence, on le nomma capitaine général. L'affaire la plus importante à laquelle il ait pris part depuis cette époque est celle d'Albuera, où il céda à Castanos le commandement des forces anglo-espagnoles. Défait à Murviedro à la tête de l'armée de Valence, il se renferma dans cette capitale, capitula après une longue résistance, et fut conduit prisonnier en France, où il resta jusqu'en 1814. De retour en Espagne à la paix, il fut nommé, sous le ministère de Ballesteros, à la direction générale du corps des ingénieurs militaires, qu'il quitta en 1820, lorsque la constitution eut été rétablie, pour entrer au conseil d'État. Depuis la contre-révolution de 1823, il cessa d'être employé, et n'obtint qu'avec peine, quelques mois avant sa mort, arrivée à Valladolid en 1827, la garantie de la *purification*. On le considère comme l'un des meilleurs généraux qu'ait fait connaître la guerre de l'indépendance espagnole.

BLAKE (Jacques), prédicateur de Dorchester au Massachusett, mort en 1711 à peine âgé de 21 ans; ses *sermons* ont été publiés après sa mort.

BLAMONT (François COLIN de), surintendant de la musique du roi, né à Versailles le 22 novembre 1690, mort le 14 février 1760. Après avoir mis en musique, avec un grand succès, la célèbre cantate de *Circé*, de J. B. Rousseau, il composa successivement la musique des opéras suivants : les *Fêtes grecques et romaines*, en trois actes, paroles de Fuselier, 1723; le *Caprice d'Érato*, en un acte, du même, 1730; *Endymion*, pastorale en cinq actes, de Fontenelle, 1731; la *Fête de Diane*, de Fuselier, en un acte, etc.

BLAMONT (Hyacinthe COLIN de VERMONT), frère du précédent, né en 1693, membre de l'académie de peinture, mort en 1761, a exécuté plusieurs tableaux, entre autres la *Présentation au temple*, que l'on voit dans l'église Saint-Louis, à Versailles.

BLAMPIN (Dom Thomas), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Noyon en 1640, fut choisi par ses supérieurs pour continuer la belle édition de saint Augustin, commencée sous la direction de dom Delfau. Les onze volumes qui composent cette collection furent publiés de 1679 à 1700. Dom Blampin, successivement prieur de Saint-Remi, de Saint-Nicaise de Reims, et de Saint-Ouen de Rouen, visiteur de la province de Bourgogne, mourut dans l'abbaye de Saint-Benoît sur-Loire ou de Fleury, le 13 février 1710.

BLAMPOIX (Jean-Baptiste), évêque constitutionnel du département de l'Aube, était né le 16 octobre 1740, à Mâcon. Il professa d'abord la philosophie au collége de sa ville natale, et fut ensuite pourvu de la cure de Vandœuvres, près de Troyes. L'abbé Blampoix prêta le serment. Élu évêque de Troyes, il assista en cette qualité au concile national de 1801, et donna sa démission par suite du concordat. Depuis, il occupa quelque temps la cure d'Arnay, dans le diocèse de Dijon; se retira dans sa famille à Mâcon, et y mourut en juin 1820. Outre des *Mandements* et des *Lettres pastorales*, il a publié quelques articles dans les *Annales de la religion*.

BLANC (Jean-Denis-Ferréol), avocat, naquit à Besançon en 1744, publia plusieurs *Mémoires* dans l'affaire de l'enlèvement de Mme de Mounier par Mirabeau, et contribua beaucoup à faire condamner le ravisseur. A l'assemblée des états de Franche-Comté, Blanc fut un des commissaires chargés de rédiger les cahiers du tiers état. Il fut ensuite élu député aux états généraux; mais, déjà souffrant à son départ des suites d'une chute de voiture, il ne prit qu'une faible part aux premières délibérations des trois ordres; et mourut à Versailles, le 3 juillet 1789.

BLANC DE GUILLET (Antoine), né à Marseille en 1730, professa pendant 10 ans la rhétorique dans la congrégation de l'Oratoire, qu'il abandonna pour venir à Paris embrasser la carrière des lettres, et travailla d'abord au *Conservateur*. En 1761, il publia les *Mémoires du comte de Guines*, roman, et plusieurs tragédies. En 1788, il était dénué de ressources, accepta en 1793, un secours de 2,000 fr., et la place de professeur de langues anciennes dans une des écoles centrales de Paris. En 1798, il devint membre de l'Institut, et mourut le 2 juillet 1799. On a de lui : *Manco-Capac*, tragédie, 1763; *les Druides*, ib., 1772; l'*Heureux événement*, comédie; une traduction du poëme de Lucrèce, etc.

BLANC, mécanicien, mort en 1801, fut entrepreneur de la manufacture d'armes à Roanne, et confectionna le fusil *modèle* 1777 encore usité aujourd'hui.

BLANC (le). *Voyez* **LEBLANC.**

BLANCARD. *Voyez* **BLANCKAERT.**

BLANCARD (Pierre), navigateur, né à Marseille, le 21 avril 1741, entra de bonne heure dans la marine marchande. Il avait déjà fait dix campagnes en Amérique, lorsqu'en 1769 le privilége exclusif de l'ancienne compagnie des Indes orientales fut supprimé. Alors les différentes villes de commerce s'empressèrent de faire des armements pour ces contrées, et Blancard fut chargé, en 1770, des opérations commerciales de la frégate *la Thétis*, que le gouvernement avait accordée à une maison de Marseille qui en fit l'armement. Pour son début, Blancard alla jusqu'à Batavia en 1772. A Moka, en 1774, il força le gouverneur à se conformer aux clauses du traité conclu pour la France en 1737 par la Garde-Jazier. En 1777, la frégate *le Duras*, qu'il commandait, fit naufrage le 12 avril, sur les écueils qui bordent les Maldives. C'est sur ce vaisseau qu'était embarqué Barras, depuis directeur de la république française. La guerre qui éclata en 1778 entre la France et l'Angleterre, puis

le rétablissement de la compagnie des Indes, après la paix, obligèrent Blancard à naviguer sous les pavillons toscan et autrichien et à effectuer son retour à Livourne et à Ostende. Dans une période de vingt ans, il visita tous les marchés de l'Asie sur la mer des Indes, où les Européens vont commercer, depuis Moka jusqu'à Canton, où il était en 1792. Il se rendit aux États-Unis de l'Amérique septentrionale, et y vendit sa cargaison et son vaisseau. De retour à Marseille, quand la paix intérieure y reparut, il fut nommé syndic des classes, et membre du conseil de commerce. Au déclin de l'âge, il chercha une retraite à Aubagne, et il y mourut le 16 mars 1826. On a de lui : *Manuel du commerce des Indes orientales et de la Chine*, Paris, 1806, in-folio, avec une carte de Lapie.

BLANCAS (Jérôme de), historiographe, né à Saragosse, fut le successeur du célèbre Zurita dans la charge d'historiographe, et mourut en 1590. Ses ouvrages les plus estimés sont : *Arragonensium rerum commentarii*, Saragosse, 1588, in-fol., et *Coronaciones de los reyes de Aragon*, etc., 1641, in-4°, publié longtemps après sa mort par Jérôme Martel.

BLANCAS DE SAINT-JOSEPH (François), dominicain, né à Tarragone en 1560, fut en 1594 envoyé missionnaire aux îles Philippines, y publia, d'après les procédés typographiques des Chinois, l'*Art d'apprendre la langue tagala*, et dans cette langue divers livres de piété, à l'usage des Indiens convertis, et mourut en 1614, sur le point de repasser en Europe.

BLANCHA (Juan) était consul de Perpignan lorsque, en 1474, les Français mirent le siége devant cette ville pour la 3e fois. Son fils étant tombé, dans une sortie, au pouvoir des assiégeants, ils crurent ébranler la constance du consul en le menaçant d'égorger le prisonnier sous ses yeux, si les portes de la place ne leur étaient ouvertes. Blancha répondit que sa religion, son roi et sa patrie lui étaient plus chers encore que son fils, et les Français accomplirent leur menace. Cette cruauté, loin d'abattre le courage de ce père malheureux, ne servit qu'à l'animer. Malgré l'autorisation du roi d'Aragon de rendre la place plutôt que de l'exposer aux dernières extrémités, il y tint encore 8 mois. Cette défense l'immortalisa, et valut à Perpignan le titre de *très-fidèle*.

BLANCHARD (Alain), habitant de Rouen, commandait une partie de la population de cette ville lors du siége mémorable qu'elle soutint en 1418 contre Henri V, roi d'Angleterre. Ce dernier, lors de la capitulation, exigea qu'on lui livrât un certain nombre de victimes, parmi lesquelles se trouvait Blanchard. Ces malheureux rachetèrent leur vie à prix d'argent; mais Blanchard, qui était sans fortune, fut décapité.

BLANCHARD (Jacques), peintre, né à Paris en 1600, reçut les premières leçons de son art de Bellori, son oncle maternel, étudia quelque temps à Lyon, et alla, en 1624, à Rome avec son frère, nommé *Jean*, qui ne s'est point élevé au-dessus de la médiocrité. Deux ans après, Jacques Blanchard se rendit à Venise, où il étudia les ouvrages du Titien et des autres grands coloristes de cette école. Plusieurs tableaux qu'il fit à Venise même, à Turin et à Lyon, lui acquirent une réputation qui l'avait précédé lorsqu'il revint à Paris. Il était alors d'usage que, le 1er mai de chaque année, la confrérie des orfèvres offrît à l'église de Notre-Dame un tableau, connu sous le nom de *Mai*; et on n'employait à ces travaux que des artistes déjà célèbres. Blanchard peignit deux de ces tableaux : *la Descente du St.-Esprit*, et *St. André à genoux devant sa croix*. Ce dernier est le chef-d'œuvre de Blanchard, et l'un des meilleurs tableaux de l'école française. Ce peintre exécuta encore à Paris deux galeries, dont l'une était celle de l'ancien hôtel de Bullion, un plafond à Versailles, etc. Il n'avait que trente-huit ans lorsqu'il fut attaqué d'une fluxion de poitrine, et mourut à Paris en 1638, laissant un fils, nommé *Gabriel*, qui cultiva comme lui la peinture.

BLANCHARD (François), avocat de Paris, mort en 1660, a publié : *Éloges des premiers présidents du parlement de Paris*, 1645; *Les présidents à mortier*, 1647; *Les maîtres des requêtes*, 1670, in-fol.

BLANCHARD (Guillaume), fils du précédent, avocat au parlement de Paris, mort le 24 septembre 1724, a laissé une *Compilation chronologique des ordonnances des rois de France*, 1715, 2 vol. in-fol.

BLANCHARD (Élie), né à Langres le 8 juillet 1672, élève d'André Dacier, admis en 1714 à l'Académie des inscriptions, a publié trois *Dissertations* dans les *Mémoires* de cette compagnie; il est mort à Paris en 1756.

BLANCHARD (Charles-Antoine), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Rhétel le 20 janvier 1737, mort à Caen le 19 mars 1797, a laissé manuscrit une *Histoire de l'abbaye de Saint-Étienne* de Caen, qui renferme des matériaux précieux sur l'origine et les mœurs des peuples de l'Armorique.

BLANCHARD (Jean-Baptiste), jésuite français, né à Turteron, dans le département des Ardennes, en 1731, mort le 15 juin 1797, a laissé : *le Temple des Muses*, ou *Recueil des meilleures fables des fabulistes français*, 1766, 2 vol. in-12; *l'École des mœurs*, Lyon, 1782, 3 vol. in-12, réimprimés en 6 vol. in-12.

BLANCHARD (Jean-Pierre), aéronaute, né au petit Andely en 1753, était fils d'un tourneur. Il s'appliqua dès son enfance à la mécanique; ayant conçu l'idée de s'élever dans les airs, il étudia la conformation et la manière de voler de plusieurs espèces d'oiseaux. Il imagina une machine qui, contenant assez d'air pour se soutenir, pût fendre cet élément, comme un navire fend les eaux. Désespérant de recevoir en France des dédommagements suffisants, il était sur le point de porter son industrie dans les pays étrangers; un abbé Deviennay, chez lequel il était logé à Paris, au commencement de 1782, le retint dans sa patrie. C'est chez lui que les curieux allaient voir la machine. Il avait eu aussi l'idée de montrer à Long-Champ une voiture allant sans chevaux; mais le temps ne lui permit pas de l'exécuter. Ses essais n'avaient produit aucun résultat connu, lorsque le marquis de Causans tenta l'expérience de l'appareil à l'aide duquel il s'élança du Pont-Royal dans la Seine. Blanchard était oublié, lorsque le moteur qu'il avait cherché en vain fut trouvé par Montgolfier, inventeur des aérostats. Blanchard se flatta de les diriger en y adaptant sa voiture aérienne; il fut autorisé à ouvrir une souscription à trois francs le billet, qui lui produisit quarante à cinquante mille francs. Le 2 mars 1784, tout était préparé au Champ-de-Mars pour son ascension. Il était embarqué avec le physicien dom

Pech, bénédictin, lorsqu'un élève de l'école militaire, nommé Dupont, voulut partir avec les aéronautes. Furieux d'être refusé, il tira l'épée, brisa le parachute et les ailes, et blessa le mécanicien à la main. Dom Pech descendit alors; et Blanchard s'éleva seul, passa et repassa la Seine, et descendit, au bout de deux heures, près de la manufacture de Sèvres. N'ayant pu obtenir de répéter son expérience dans la capitale, il alla faire sa deuxième ascension à Rouen, le 25 mai. Recevant peu d'encouragement en France, il partit pour l'Angleterre et fit à Londres, le 6 octobre, une nouvelle ascension avec des ailes perfectionnées. Ayant annoncé le projet de traverser la Manche en ballon, il trouva un rival dans Pilâtre qui entreprit de le précéder dans ce voyage. Mais, tandis qu'il faisait construire à grands frais deux ballons à Boulogne, d'où il se proposait de partir, Blanchard le devança. Il s'éleva de Douvres, le 7 janvier 1785, avec le docteur Jefferies, et descendit, en moins de trois heures, sans accident, à une lieue de Calais, au delà de la forêt de Guines. On lui rendit les plus grands honneurs à Calais, et une colonne de marbre fut érigée pour perpétuer le souvenir de cet événement. Arrivé à Paris, trois jours après, il dîna, le 16, chez le baron de Breteuil, ministre, qui lui annonça que le roi lui accordait une gratification de 12,000 francs et une pension de 1,200. Blanchard alla recueillir à Londres les mêmes tributs d'éloges. A la Haye, il fit, le 12 juillet, sa 12e ascension. A la veille de tomber dans le *Bies-Bosch,* à 6 lieues de la ville, il ouvrit la soupape et alla descendre à cent pas du bord de l'eau, dans une prairie, dont le propriétaire exigea dix ducats de dommages-intérêts. Il eut beaucoup de peine à se tirer des mains des paysans hollandais, qui l'accueillirent avec des bâtons et des fourches, brisèrent la nacelle et emportèrent la gaze d'or et la toile qui l'entouraient. Sa 14e ascension eut lieu à Lille. Après diverses expériences du parachute, qu'il avait ajouté à son appareil, comme il ne remplissait pas sa promesse de monter en ballon le 25 août, les magistrats le firent comparoir et garder à vue jusqu'au lendemain; alors il s'éleva avec un chevalier de Lespinar; laissa d'abord tomber en parachute un chien, qui ne se fit aucun mal; et, après sept heures de voyage aérien, il alla descendre à soixante-trois lieues de là, à Sevon, en Clermontois. Dans sa 16e ascension, qu'il fit à Gand, le 19 novembre, Blanchard courut de grands dangers. Ne pouvant résister à la froide température jusqu'à laquelle son ballon s'était élevé, il le creva, laissa tomber sa nacelle, s'accrocha aux cordes et descendit sans se faire de mal, mais en causant quelques dégâts. La 17e ascension de Blanchard eut lieu à Douai, le 18 avril. Il descendit à 32 lieues de cette ville, où il revint le surlendemain. Au mois de mai 1786, il perdit à Bruxelles un superbe ballon qui, aux trois quarts plein, rompit les cordes qui le retenaient, s'éleva rapidement et retomba en lambeaux. Blanchard fit, le 10 juin, devant l'archiduc et l'archiduchesse des Pays-Bas, sa 18e ascension avec deux ballons. Il était dans la nacelle du plus grand, et à l'autre était attaché un parachute dont il coupa la corde et qui retomba sans accident avec un mouton. Il répéta la même expérience à Hambourg, le 25 août, sans innovations, et sans progrès dans sa manœuvre. Il voulait porter son industrie dans toutes les cours de l'Europe; mais il ne trouva point partout les mêmes facilités. Cependant il attirait partout la même affluence; partout il excitait le même enthousiasme; partout on lui rendait les mêmes honneurs, on lui payait les mêmes tributs. Son vingt-huitième voyage eut lieu, au mois d'octobre, à Nuremberg. En 1788, il traversa encore le Pas-de-Calais en ballon et descendit en Angleterre. Mais au mois de mai 1793, il fut arrêté parcourant le Tyrol, et renfermé dans la forteresse de Kustein, comme soupçonné d'avoir voulu propager les principes de la révolution française. Il recouvra bientôt la liberté et alla porter son industrie hors de l'Europe. En août 1796, il fit à New-York son quarante-sixième voyage aérien; mais les succès de son rival Garnerin excitèrent alors sa jalousie et l'engagèrent à revenir en France. Au mois d'août 1798, il s'éleva à Rouen avec seize personnes dans une flotte aérienne, et alla descendre à Bazancourt, près de Gournay. Piqué contre Garnerin, qui lui avait dérobé l'invention du parachute, mais qui, au lieu d'y attacher un chien ou un mouton, avait osé faire lui-même cette descente périlleuse, Blanchard, défié par son adversaire, ne put se dispenser de l'imiter : en juillet 1799, il fit une ascension à Tivoli, traversa la Seine, la retraversa; puis, ayant coupé la corde de son parachute, descendit dans un jardin, au village de Boulogne. Dans les premiers jours de février 1808, Blanchard, ayant fait sa 60e ascension, au château du Bois, près de la Haye, fut frappé d'apoplexie : hors d'état d'entretenir le feu de son fourneau, il tomba de plus de soixante pieds et reçut de Louis Bonaparte, roi de Hollande, tous les secours qu'exigeait sa position. Transporté en France, il retomba bientôt dans un état de névralgie complète, et mourut à Paris, le 7 mars 1809.

BLANCHARD (Marie-Madeleine-Sop. ARMANT), femme du précédent, naquit le 25 mars 1778, à Trois-Canons, près de la Rochelle. Elle avait à peu près vingt-six ans lorsqu'elle fit avec son mari sa première ascension aérostatique. A la mort de son mari, madame Blanchard fonda son existence sur les produits du métier d'aéronaute. Elle multiplia ses voyages aériens, et acquit une telle intrépidité qu'il lui arrivait souvent de s'endormir pendant la nuit dans sa frêle et étroite nacelle, et d'attendre ainsi le lever de l'aurore pour opérer sa descente avec sécurité. Après s'être montrée dans les principales villes de France et dans quelques capitales de l'Europe, elle fit, à l'ancien Tivoli de Paris, sa 67e ascension, le 6 juillet 1819, à dix heures et demie du soir, dans une nacelle pavoisée, brillamment illuminée et supportant un artifice. Son ballon trop chargé peut-être s'étant accroché aux arbres qui bordaient l'enceinte, elle le dégagea en jetant du lest, et renversa en s'élevant quelques cassolettes d'esprit-de-vin. A une certaine hauteur elle lança des fusées romaines; mais bientôt, soit que l'une de ces fusées eût percé le ballon, ou que la mèche eût enflammé le gaz qui sortait par l'appendice, une vive lumière annonça l'incendie du ballon. L'infortunée tomba avec sa nacelle sur une maison dont elle enfonça le toit, au coin des rues Chauchat et de Provence. Son corps n'était pas défiguré, quoique fracassé; la tête et les jambes étaient entières, on a supposé que l'asphyxie avait d'abord occasionné la mort.

BLANCHARD (Pierre-Claude-Toussaint), ancien eudiste, né dans le diocèse de Coutances, mort en 1830,

dirigeait le petit séminaire de Rennes à l'époque de la révolution. Il ne prêta point le serment, resta d'abord caché dans le diocèse, passa ensuite à Jersey et en Espagne, rentra en France avant le concordat, forma un séminaire à Rennes, et devint proviseur du collége, puis recteur de l'académie. Privé de ses fonctions rectorales, il continua de s'occuper de l'instruction de la jeunesse, et surtout de celle des élèves du sanctuaire. La maison d'éducation qu'il avait établie au Pont-Saint-Martin reçut de grands développements. Il y réunit, le 9 juin 1826, les eudistes qui avaient survécu, et en fut nommé supérieur général. Chanoine de la cathédrale, il fut aussi grand vicaire des trois derniers évêques de Rennes.

BLANCHE DE CASTILLE, fille du roi Alphonse IX, épouse de Louis VIII, roi de France, et mère de St. Louis, fut amenée en France l'an 1200, étant à peine dans sa 14e année; Louis VIII n'était pas plus âgé qu'elle; et l'histoire a remarqué qu'ils vécurent ensemble pendant 26 ans, sans s'éloigner l'un de l'autre, et sans que leur union eût été altérée un seul instant. Blanche, aussi séduisante par sa beauté qu'étonnante par son esprit et la fermeté de son caractère, prit un grand ascendant sur son époux; elle assistait avec lui au conseil, et le suivait dans ses expéditions militaires. Louis VIII étant mort en 1226, Blanche se hâta de faire sacrer Louis IX, l'aîné de ses fils, et s'empara de l'autorité, sans attendre le consentement des grands. On vit bientôt se former un parti des plus puissants seigneurs, dont quelques-uns réclamaient la régence, comme parents du jeune roi; ils prirent les armes, mais Blanche déconcerta toutes leurs mesures, assembla une armée; et, par la promptitude de ses démarches, par sa fermeté et son adresse, elle rompit l'association formée par les seigneurs avant qu'elle eût eu le temps de devenir formidable. Elle fit en personne le siége de Bellesme au Perche, au milieu d'un hiver extrêmement rigoureux, et s'en rendit maîtresse, malgré les efforts du duc de Bretagne, soutenu par les Anglais; elle poursuivit sa condamnation avec la plus grande sévérité, le fit déclarer coupable de lèse-majesté et de félonie, et lui accorda ensuite sa grâce. Elle était secrètement servie par Thibaut, comte de Champagne, qui, se piquant d'une grande passion pour elle, ne s'était lié aux mécontents que pour l'instruire de leurs desseins. Quand sa trahison leur fut connue, ils voulurent s'en venger en lui faisant la guerre; mais Blanche marcha à son secours, montrant toujours le roi à la tête de l'armée; et, dès qu'elle n'eut plus rien à redouter, elle se chargea elle-même d'abaisser cette maison de Champagne, depuis si longtemps redoutable à la couronne, par l'étendue et la position de ses domaines. Le comte Thibaut poussa la galanterie jusqu'à se plaindre bien plus amèrement des rigueurs de Blanche, que de la politique de la régente, qui lui enlevait une partie de son héritage. Dans le temps même où elle prévoyait qu'elle aurait à dissiper une grande faction, elle osa renouveler la guerre contre les Albigeois, guerre qui durait depuis Philippe-Auguste. Elle eut la gloire de la terminer, et maria Louis IX à Marguerite, fille du comte de Provence. Lorsque, à la suite d'une maladie violente dont il fut attaqué en 1244, saint Louis fit vœu de marcher à la conquête de la terre sainte, on vit la reine mère employer les larmes, les prières, lui opposer le sentiment des ecclésiastiques les plus respectables, pour l'engager à renoncer à cette résolution. Elle l'accompagna jusqu'à Marseille, et perdit connaissance en recevant ses adieux. De retour à Paris, elle s'occupa de l'administration du royaume avec une assiduité qui ne se démentit jamais. Elle maintint les seigneurs dans le devoir, les étrangers dans le respect des traités; et, lorsque les paysans se révoltèrent, en apprenant la captivité du roi; que, sous le nom de *Pastoureaux,* ils se livrèrent aux plus grands excès, Blanche retrouva, pour les soumettre, l'activité de sa jeunesse. La longue absence de St. Louis, le bruit répandu qu'il voulait se fixer dans la Palestine, lui causèrent une douleur qui contribua à abréger ses jours; elle mourut à Melun le 1er décembre 1252, dans sa 65e année

BLANCHE D'ARTOIS, reine de Navarre, fille de Robert, comte d'Artois, frère de St. Louis, épousa, en 1270, Henri Ier, qui succéda, la même année, à son frère Thibaut II, roi de Navarre. Ce prince étant mort quatre ans après, Blanche prit les rênes du gouvernement, comme tutrice de sa fille Jeanne, âgée alors de trois ans; mais les états de Navarre ayant nommé don Pedro Sanche de Montaigu, pour gouverner conjointement avec la reine mère, ce choix occasionna des divisions et de grands déchirements politiques. Blanche, alarmée, enleva sa fille, et vint à Paris, implorer le secours du roi de France, Philippe le Hardi, contre ses propres sujets. La France envoya des troupes, qui, sous les ordres de Robert d'Artois, ravagèrent et soumirent enfin la Navarre. La reine Blanche épousa en secondes noces, par le conseil du roi de France, Edmond, comte de Lancastre, frère du roi d'Angleterre. Elle négociait en même temps le mariage de sa fille, héritière de la Navarre, avec Philippe de France, deuxième fils de Philippe le Hardi, qui devint bientôt l'aîné, par la mort de Louis, son frère. Le traité fut conclu en 1275, mais le mariage ne s'accomplit que neuf ans après. Blanche mourut vers l'an 1300.

BLANCHE DE BOURBON, reine de Castille, fille de Pierre, duc de Bourbon, épousa, en 1353, à l'âge de 15 ans, Pierre, roi de Castille, surnommé *le Cruel*. Pierre ne se rendit qu'avec répugnance à Valladolid, où son mariage fut célébré le 3 juin de la même année; mais, dès le lendemain, il quitta brusquement son épouse pour aller se jeter dans les bras de sa rivale, Maria de Padilla. Le ressentiment de la reine l'ayant portée à s'unir en secret à la faction des frères du roi qui troublaient la Castille, la haine de Pierre contre son épouse ne connut plus de bornes; il déclara que son mariage était nul; qu'il ne l'avait point consommé, jura la perte de Blanche, la fit arrêter et transférer, en 1354, à l'alcazar de Tolède. En traversant la ville, Blanche trouva moyen de s'échapper des mains de ses gardes, et de se réfugier dans la cathédrale. Sa beauté, ses larmes, ses malheurs attendrirent le peuple, qui se souleva en sa faveur. Mais Tolède fut prise d'assaut, et Blanche tomba au pouvoir de Pierre le Cruel, qui la fit transférer au château de Médina-Sidonia. Elle y périt, dit-on, empoisonnée en 1361, à peine âgée de 24 ans.

BLANCHE, reine de Navarre, fille de Charles III, auquel elle succéda sur le trône, épousa, en 1402, Martin, roi de Sicile, et, en secondes noces, Jean, fils de

Ferdinand Ier, roi d'Aragon, qui lui fut redevable, en 1425, de la couronne de Navarre. Blanche mourut le 3 avril 1441, après un règne de 16 ans, laissant la couronne à don Carlos, son fils; mais cette princesse avait fait, deux ans auparavant, un testament par lequel elle recommandait à don Carlos de ne point prendre possession de la royauté, sans l'agrément de Jean d'Aragon, son père : ce qui occasionna, dans la suite, de grands démêlés entre le père et le fils.

BLANCHE DE NAVARRE, fille aînée de la précédente et de Jean d'Aragon, épousa, en 1440, don Henri, prince des Asturies, depuis roi de Castille, dont elle n'eut point d'enfants. On soupçonnait ce prince d'impuissance. Quelques historiens assurent que Blanche sollicita elle-même son divorce; mais il paraît certain que la demande en fut suggérée à Henri par le marquis de Villena, le plus accrédité de ses favoris. L'évêque de Ségovie en prononça la sentence. Blanche fut aussitôt congédiée, et arriva presque sans suite, en 1453, à la cour du roi, son père, où la haine et l'ambition de sa belle-mère, Jeanne Henriquez, lui attirèrent bientôt de plus grands malheurs. Devenue héritière du royaume de Navarre par la mort tragique de son frère don Carlos, elle fut arrêtée par l'ordre de son père, en 1462, pour être livrée, sous l'escorte de Péralta, à la comtesse de Foix, sa sœur cadette, qui, malgré les liens du sang, était sa plus mortelle ennemie. Enlevée de force, conduite au delà des Pyrénées, et vouée à la mort, elle trouva moyen, malgré la vigilance de ses gardes, de laisser une protestation contre la violence dont elle était victime, et d'écrire au roi de Castille, dont elle avait été l'épouse, pour lui céder ses droits au royaume de Navarre. Péralta, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du roi, la remit au captal de Buch, qui l'enferma dans le château d'Orthez. Deux années d'abandon et de souffrance n'ayant pu terminer la malheureuse destinée de cette princesse, la comtesse de Foix la fit empoisonner par une des femmes qu'elle avait mises auprès d'elle pour la servir.

BLANCHE, comtesse DE LA MARCHE, morte vers l'an 1340, avait épousé Charles le Bel, alors 2e fils de France et comte de la Marche. Renfermée pour ses désordres au château Gaillard, près des Andelys, en Normandie, elle fut ensuite répudiée par son mari, sous prétexte de parenté, et ne sortit de prison que pour prendre le voile à l'abbaye de Maubuisson, où elle finit ses jours dans la pénitence.

BLANCHE, ou **BIANCA CAPELLO**. *Voyez* **CAPELLO**.

BLANCHELANDE (PHILIBERT-FRANÇOIS ROUXÉE DE), maréchal de camp, né à Dijon en 1735, fut en 1789 nommé par le roi gouverneur de l'île Saint-Domingue. Après avoir fait de vains efforts pour maintenir la paix et le bon ordre dans cette colonie, il fut destitué, renvoyé en France, incarcéré, traduit au tribunal révolutionnaire, et condamné à mort le 11 avril 1793. Son fils, arrêté comme complice des prétendus délits de son père, dont il avait été l'aide de camp, subit le même sort le 20 juillet 1794, à l'âge de 20 ans.

BLANCHEROSE (CLAUDE), né en Franche-Comté, médecin de la princesse d'Orange, est auteur d'un ouvrage intitulé : *Salutifère et utile conseil, avec un régime bien bref pour pourvoir aux maladies ayant cours en l'an* 1531, Lyon, in-12.

BLANCHET (PIERRE), né à Poitiers en 1459, suivit d'abord le barreau, puis à 40 ans embrassa l'état ecclésiastique, sans cesser de cultiver la poésie. Il avait composé dans sa jeunesse plusieurs pièces; mais il ne reste de lui que la farce si spirituelle de *Pathelin,* 1490, in-4° gothique, rajeunie par Brueys en 1715, et restée au théâtre; traduite en latin par Al. Connibert, Paris, 1512, in-12.

BLANCHET (THOMAS), peintre, né à Paris en 1617, fit le voyage d'Italie, y reçut d'utiles conseils du Poussin, à son retour s'établit à Lyon, où il exécuta plusieurs beaux ouvrages qui le firent admettre à l'académie de peinture, et mourut en 1689, laissant une réputation fondée sur un assez grand nombre de tableaux qui presque tous ont été détruits au sac de Lyon en 1793.

BLANCHET (l'abbé FRANÇOIS), né à Angerville, près de Chartres, le 26 janvier 1707, parcourut avec honneur la carrière de l'éducation et fit d'excellents élèves, se démit d'un canonicat qu'il avait à Boulogne pour se livrer plus librement à la culture des lettres, fut nommé interprète à la bibliothèque du roi, censeur-garde des livres du cabinet du roi à Versailles, quitta toutes ces places pour s'ensevelir dans la retraite à Saint-Germain en Laye, et mourut le 29 janvier 1784. On a de lui : *Variétés morales et amusantes,* 1784, 2 vol. in-12; *Apologues et contes orientaux,* 1785; *Vues sur l'éducation d'un prince*, 1784, in-12; quelques *poésies* qui n'ont pas été imprimées. Il possédait à un degré supérieur l'art de raconter avec grâce et de donner du prix aux moindres bagatelles.

BLANCHET (JEAN) naquit à Tournon, le 10 septembre 1724. Après avoir professé à la Flèche pendant quelques années, il se rendit à Paris, s'y livra sans réserve à l'étude des sciences, et cultiva surtout la médecine. Il mourut en 1778. On a de lui : l'*Art,* ou les *Principes philosophiques du chant,* en société avec Bérard, Paris, 1750, in-12; *Idée du siècle littéraire présent, réduit à six vrais auteurs; l'Homme éclairé par ses besoins; Logique de l'Esprit et du Cœur*, Paris, 1760, in-12.

BLANCHETTI (JEANNE), savante Italienne, née à Bologne dans le 16e siècle, a composé divers ouvrages cités par Léandre Alberti qui a écrit son éloge.

BLANCHON (JOACHIM), poëte, né à Limoges en 1553, a dédié à Henri II, roi de France, ses *Premières œuvres poétiques,* Paris, 1583, in-8°.

BLANCKHOF (ANTOINE), peintre, né à Alkmaar, en 1628, eut pour maître César van Everdingen, alla plusieurs fois à Rome, s'embarqua sur la flotte destinée pour Candie, y étudia la mer dans ses divers aspects, et fut reconnu comme un bon peintre de marine. Blanckhof mourut en 1670, âgé de 42 ans.

BLANCMESNIL. *Voyez* **POTIER**.

BLAND (ÉLISABETH), née à Londres en 1660, était très-versée dans la langue hébraïque : la Société royale a conservé quelques-uns de ses écrits.

BLAND (RICHARD-THOMAS), écrivain politique de la Virginie au 18e siècle, a publié : *Essai sur les droits des colonies,* 1780.

BLAND (THÉODORE), homme d'État et médecin, né

en Virginie, prit une part active à la révolution des colonies anglaises, parvint au rang de colonel, et se signala par des actions brillantes, fut en 1780, membre du congrès des États-Unis, ensuite de la législature de Virginie, et mourut à New-York en 1790, âgé de 89 ans.

BLANDINE (sainte) souffrit le martyre à Lyon dans le 4e siècle.

BLANDINIÈRE (J. P. COTELLE DE LA), curé de Soulaines en Anjou, né à Laval en 1709, de l'Académie d'Angers, second supérieur des prêtres du Mont-Valérien, fut en 1784 chargé de continuer les *Conférences d'Angers,* rédigées par Babin, en publia 10 nouveaux vol. qui furent vivement attaqués par Maultrot, et mourut en 1795 dans l'exil. On cite de lui : *Discours* académiques, 1749.

BLANDRATA (GEORGE), né dans le marquisat de Saluces au 16e siècle, médecin de Jean Sigismond et d'Étienne Battory, roi de Pologne, abandonna de bonne heure la religion catholique, et embrassa successivement le luthéranisme, le calvinisme, le socinianisme, l'arianisme, etc. Sa manie de dogmatiser l'exposa plus d'une fois à perdre la vie dans les prisons de l'inquisition ; son avarice causa enfin sa perte : un neveu qu'il avait menacé de le déshériter l'étrangla dans une rixe, vers 1590.

BLANENSTEIN (NICOLAS), dit *Gerung,* chapelain du chapitre de Bâle vers 1460, est auteur d'une *Chronique abrégée des évêques de Bâle,* et de 3 vol. sur la *Guerre des Suisses contre Charles le Hardi, duc de Bourgogne,* conservés à la bibliothèque de Bâle.

BLANES (HENRI-BARTHÉLEMI DE), mestre de camp de cavalerie, né dans l'Auvergne en 1707, mort en 1754, est auteur de *Néraïr et Méthoé,* roman oriental, Paris, 1753, 2 vol. in-12.

BLANKAART (NICOLAS) naquit à Leyde, le 11 décembre 1624. Il n'avait pas tout à fait vingt ans, lorsque la chaire d'histoire du gymnase de Steinfurt lui fut offerte. Il la quitta, en 1650, pour aller professer l'histoire et les antiquités dans le gymnase de Middelbourg, qui venait d'être fondé ; mais bientôt cet établissement fut négligé, et Blancard, qui y était resté seul, l'abandonna en 1666, pour se retirer à Heerenveen, en Frise, où il exerça la médecine. Au mois de novembre 1669, il fut nommé à la chaire de langue et d'histoire grecque, vacante dans l'université de Franeker, par la mort de Pierre Moll. Ses principaux ouvrages sont : une édition de *Quinte-Curce,* avec des notes, Leyde, 1649, in-8° ; un *Florus,* ibid., 1650, in-8° ; 1690, Franeker, in-4° ; une édition de l'*Histoire d'Alexandre,* par Arrien, Amsterdam, 1668, in-8° ; *Arriani Tactica, Periplus, de Venatione ; Epicteti Enchiridion,* etc., Amsterdam, 1683, in-8° ; *Harpocrationis Lexicon,* Leyde, 1683, in-4° ; *Philippi Cyprii Chronicon Ecclesiæ græcæ,* Franeker, 1679, in-4° ; *Thomæ Magistri dictionum atticarum eclogæ,* Franeker, 1690, in-8°, réimprimé en 1698. Il avait commencé à travailler sur Thucydide et sur le Glossaire de Cyrille ; mais les graves et nombreuses infirmités dont il fut attaqué vers 1690 le forcèrent d'abandonner toute occupation littéraire. Il mourut le 15 mai 1703, âgé de 78 ans.

BLANKAART (ÉTIENNE), fils du précédent, né à Middelbourg, embrassa la médecine, fut reçu docteur à Franeker, puis alla pratiquer son art à Amsterdam. Il est auteur d'écrits qui, pour la plupart, ont eu de nombreuses éditions et ont été traduits en plusieurs langues, entre autres : *Anatomie réformée,* en hollandais, 1686, en latin, 1695, in-8°, avec 84 planches ; en allemand, Leipzig, 1691, in-4° ; en français, Amsterdam, 1688 ; en anglais, Londres, 1690 ; *Lexicon medicum græco-latinum,* etc., Amsterdam, 1679, in-8°, dont la meilleure édition est celle de Leyde, 1756 ; *Anatomia practica rationalis,* Amsterdam, 1688, in-12. C'est sa production la plus remarquable. On a recueilli ses principaux ouvrages sous le titre d'*Opera medica, theoretica, practica et chirurgica,* Leyde, 1701, in-4°.

BLANKENBURG (QUIRIN VAN), né en Hollande vers 1660, mort en 1739, organiste de la nouvelle église réformée à la Haye, est auteur de : *Elementa musica,* la Haye, 1739 ; *Clavicimbel en orgelboek der gereformeerde psalmen,* etc., ib., 1772.

BLANKENBURG (CHRÉTIEN-FRÉDÉRIC DE), littérateur, né à Colberg le 24 janvier 1744, servit comme lieutenant dans l'armée prussienne pendant la guerre de 7 ans. Sa mauvaise santé lui fit solliciter sa retraite qu'il obtint après 21 ans de service. Il vint alors habiter Leipzig, où il cultiva les lettres et mourut le 4 mai 1796. Outre plusieurs traductions allemandes d'ouvrages anglais et français, on a de lui : *Essai sur le roman,* Leipzig et Liegnitz, 1774, in-8° ; *Supplément à la théorie universelle des beaux-arts de Sulzer,* Leipzig, 1792-1794, 4 vol. in-8° ; *Essai sur la langue et la littérature allemande,* dans *le Magasin d'Adelung.*

BLANKENSTEIN (ERNEST, comte DE), général autrichien, né à Reinsdorff en Thuringe en 1733, entra au service comme cornette dans les cuirassiers de Schmerzing, se distingua à la bataille de Kollin et fut nommé lieutenant ; il devint successivement capitaine, colonel, lieutenant feld-maréchal, fit la guerre contre les Turcs, celle de la révolution française en 1793 et 1794, se retira l'année suivante et mourut le 12 juin 1816 à Battelau en Moravie.

BLANPAIN (JEAN), religieux prémontré, né au Vignot près de Commercy, le 21 octobre 1704, professa successivement la rhétorique, la philosophie, la théologie et le droit canon dans l'abbaye d'Ensival dont il devint prieur ; il aida l'abbé Hugo à achever ses *Annales des prémontrés,* et lui fournit des matériaux pour son recueil *Sacræ antiquitatis monumenta ;* mais il se brouilla avec son chef, se retira à Nancy et y publia : *Jugement des écrits de M. Hugo,* etc., 1736. Après la mort de l'abbé Hugo, le P. Blanpain revint à Ensival où il fut curé et official jusqu'à sa mort arrivée en 1765. Parmi les morceaux dont il enrichit le recueil des *Monuments* de Hugo, on remarque la *Chronique* de Baudouin de Ninove, et celle de l'abbaye de Vicogne. Il a fourni pour la *Bibliothèque de Lorraine* de dom Calmet, des Mémoires sur la vie et les écrits des religieux de l'ordre des prémontrés et la *Vie du B. Louis, comte d'Arnstein* pour la *Bibliothèque des prémontrés* du P. Pagi.

BLANQUET (SAMUEL), médecin et naturaliste, né dans le diocèse de Mende vers la fin du 17e siècle, fut un des médecins appelés à combattre la peste dans le Gévaudan en 1722, fit imprimer ses observations dans une *lettre* à Dodart, et mourut avant 1750. On a de lui :

Examen des eaux du Gévaudan, 1728; *Discours pour servir de plan à l'histoire naturelle du Gévaudan; De aqua quæ in Saxa obrigescit*, 1751.

BLANQUET (Antoine-Athanase), petit-fils du précédent, né à Mende le 15 septembre 1754, mort le 11 décembre 1805, fut subdélégué de l'intendance du Languedoc où il introduisit des méthodes améliorées de culture. Dans ses loisirs il cultivait les muses latines. On cite de lui trois poëmes : *Oporotheca mimatense* (le verger de Mende); *Ludicra stirpium gebanensis; Psyche seu hortorum origo.*

BLANQUET DU CHAYLA (Armand-Simon-Marie), né le 9 mai 1759 à Marvejols (Lozère), se destina de bonne heure à la marine et naviguait déjà depuis plusieurs années quand éclata la guerre d'Amérique. Il prit part aux différents combats, servit après la paix dans les escadres d'évolution de la Manche et de la Méditerranée, fut destitué comme noble en 1793, réintégré dans son grade après la chute de Robespierre et nommé contre-amiral en septembre de cette année. Il montait *le Franklin* au combat d'Aboukir, reçut presque à bout portant le feu de cinq vaisseaux ennemis et se rendit à Nelson après une belle défense. Admis à la retraite en 1803, il reparut sur les cadres à la première restauration, fut créé chevalier de Saint-Louis, officier de la Légion d'honneur et vice-amiral honoraire, mais il ne put obtenir d'être remis en activité et mourut à Versailles le 29 août 1826.

BLANQUI (Jean-Dominique), né à Nice en 1759, fils d'un cultivateur aisé du village de Drap, embrassa les principes de la révolution française, fut nommé député des Alpes maritimes à la Convention, signa la protestation du 6 juin et fut emprisonné pendant dix mois. Il publia alors : *Mon agonie de dix mois*, Paris, 1794. Rentré à la Convention après le 9 thermidor, Blanqui se consacra aux finances et à l'administration, devint membre du conseil des Cinq-Cents, fut, après le 18 brumaire, nommé sous-préfet de Paget-Thénières, se retira en 1814 dans un petit village du département d'Eure-et-Loir, fut en 1815 nommé sous-préfet à Marmande, mais destitué après le deuxième retour de Louis XVIII, il vécut à Paris occupé de littérature et de sciences et mourut du choléra, le 1er juin 1832.

BLARU (Pierre de), en latin, *Petrus de Blarrorivo*, chanoine de St.-Diez, en Lorraine, naquit le 6 avril 1437, dans une abbaye de l'ordre de Citeaux, du diocèse de Bâle, nommée *Paris* ou *Peris*. Il est auteur d'un poëme latin, intitulé : *Insigne Nanceidos opus*, etc., 1518, in-fol., fig. Le sujet de ce poëme est le siége de Nancy par le duc de Bourgogne, Charles le Téméraire, tué devant cette ville, en 1476. Blaru le composa sur les Mémoires de René II, duc de Lorraine : il était resté manuscrit; ce fut Jean Basin de Sandancourt qui le fit imprimer par Pierre Jacobi, ou Jacques, curé du bourg de St.-Nicolas. Le poëme de Blaru a été traduit en vers français par Nicolas-Claude Romain. Aveugle dans sa vieillesse, Blaru mourut à St.-Diez, le 23 décembre 1505. On a encore de lui une élégie en vers latins, sur *la chasse à la pipée*, qu'il aimait, dit-on, beaucoup.

BLASCO NUNÈS VÉLA. *Voyez* **VÉLA**.

BLASI, avocat de Palerme, condamné à mort et décapité le 24 mai 1795 comme chef d'un complot contre le roi et le gouvernement napolitain.

BLASIUS. *Voyez* **BLAES**.

BLASSET (Nicolas), sculpteur et architecte du roi, né à Amiens au 17e siècle. On cite comme son chef-d'œuvre l'*Enfant pleureur*, dans la cathédrale de sa ville natale.

BLASTARES (Mathieu), moine grec de l'ordre de Saint-Basile au 14e siècle, est auteur d'un recueil de *Consultations ecclésiastiques*, publié pour la première fois par Beveridge, évêque de Saint-Asaph, dans le *Synodicon, sive pandecta canonum*, et qui peut servir à faire connaître la discipline de son temps.

BLASTIUS, hérétique du 2e siècle, professa les opinions des gnostiques; sa doctrine avait pour objet le rétablissement du judaïsme.

BLAU (Félix-Antoine), professeur de théologie à Mayence, né en 1754, est auteur d'un des ouvrages les plus forts qui aient jamais été écrits contre l'Église romaine, intitulé : *Histoire critique de l'infaillibilité ecclésiastique*, Francfort-sur-le-Mein, 1791, in-8°, en allemand. La part qu'il prit, dans Mayence, à la révolution française, le fit enfermer, en 1793, dans la forteresse de Kœnigstein; il en sortit, fut nommé juge au tribunal criminel de Mayence, et mourut le 23 décembre 1798. Son dernier ouvrage fut une *Critique des ordonnances relatives à la Religion, rendues en France depuis la révolution, fondée sur les principes du droit politique et ecclésiastique*, Strasbourg, 1797, in-8°. On a aussi de lui un *Essai sur le développement moral de l'homme*, Francfort, 1795, in-8°.

BLAURER (Ambroise), théologien, disciple de Luther, né en 1492, prêcha sa doctrine à Constance, sa patrie, à Ulm, et au duché de Wurtemberg, et mourut en 1567, laissant des ouvrages de piété peu lus même par les luthériens.

BLAVET (Michel), musicien, né à Besançon, le 13 mars 1700. Son père était tourneur, et le destinait à suivre la même profession. Une flûte étant tombée par hasard entre ses mains, il apprit à en jouer sans maître; et, en très-peu de temps, il acquit une grande supériorité sur cet instrument. Le duc de Lévis l'engagea à se rendre à Paris, où il fut accueilli par tous les amateurs, et obtint une place de musicien à l'orchestre de l'Opéra. Quelques morceaux qu'il publia accrurent sa réputation. Le roi de Prusse, Frédéric II, voulut entendre Blavet, et il en fut si charmé qu'il l'engagea à rester dans ses États, mais Blavet résista aux propositions du monarque, et revint à Paris. Le prince de Carignan lui accorda un logement dans son hôtel et une pension; le comte de Clermont se l'attacha ensuite, et le fit surintendant de sa musique. Il avait en outre le titre de musicien ordinaire du roi. Blavet a mis en musique plusieurs pièces pour le théâtre du comte de Clermont, entre autres, *Églé*, pastorale de Laujon; *les Jeux olympiques*, ballet du comte de Senneterre; *la Fête de Cythère*, opéra du chevalier de Laurès, et *le Jaloux corrigé*, de Collé. Il est mort à Paris, en 1768.

BLAVET (l'abbé Jean-Louis), fils du précédent, bibliothécaire du prince de Conti, censeur royal, et écrivain économiste, né à Besançon le 6 juillet 1719, a donné :

Essai sur l'agriculture moderne; et traduit de l'anglais la *Théorie des sentiments moraux* d'Ad. Smith; l'*Histoire d'Écosse* de Robertson; les *Contes* de Hakerworth, et les *Mémoires historiques et politiques de la Grande-Bretagne*, de J. Dalrymple; *Recherches sur la nature et la cause de la richesse des nations,* de Smith, Paris, 1800, 4 vol. in-8°, version surpassée par celle de M. Garnier.

BLAVIER (Jean-Antoine), né à Liége en 1620, mort le 9 juillet 1699, entra chez les frères mineurs conventuels de la province de Liége à l'âge de 19 ans, fit ses études de philosophie à Cologne, et celles de théologie à Munster; de retour à Liége, il enseigna la théologie depuis 1647, succéda à son frère Jean-Eustache dans la charge de provincial, fut nommé suffragant le 30 janvier 1654 par Maximilien Henri, prince évêque de Liége, et créé évêque titulaire de Dionysie par Innocent X.

BLAYNEY (Benjamin), habile hébraïsant, était chanoine de l'église du Christ, professeur royal d'hébreu à l'université d'Oxford, recteur de Polshot. Il fut aussi pendant plusieurs années un des prédicateurs de Whitehall. Il mourut à Polshot, le 20 septembre 1801. Il publia entre autres ouvrages : *Dissertation tendant à fixer le véritable sens et l'application de la vision relatée dans Daniel,* 1775, in-4°; des traductions des *Prophéties et Lamentations de Jérémie* et *de Zacharie,* 1784. Il a laissé aussi une *Traduction nouvelle des Psaumes,* 2 vol. in-4°; un *Commentaire critique* sur le même ouvrage, 3 vol. in-4°; des *Notes sur Isaïe,* 3 vol. in-4°; des *Remarques sur les petits Prophètes,* etc., etc. Blayney surveilla la correction de la Bible anglaise vulgaire, sortie en 1769, in-4°, des presses de Clarendon.

BLAZE (Henri-Sébastien), né à Cavaillon dans le comtat Venaissin en 1763, vint achever ses études à Paris en 1779, s'y livra à sa passion pour la musique, et rapporta cette passion à Cavaillon où il reprit l'étude de notaire de son père. A la révolution, il fut poursuivi pendant la terreur; membre de l'administration départementale de Vaucluse après le 9 thermidor, il profita de son séjour à Paris en 1799 pour se livrer à son art favori, alla s'établir à Avignon en 1805 et y exerça la profession de notaire jusqu'à sa mort arrivée à Cavaillon, le 11 mai 1833. On a de Blaze 2 œuvres de *sonates* pour piano; des *duos* pour piano et harpe; des *messes*, des *motets,* un *requiem;* il a publié en outre : *De la nécessité d'une religion dominante en France,* et *Julien ou le prêtre,* roman, 1805.

BLAZON. *Voyez* **BLIZON**.

BLEAMIRE (Guillaume), écrivain anglais, mort à Londres le 7 septembre 1803, a donné : *Remarks on the poor laws and the maintenance of the poor,* 1800.

BLEDA (le P. Jaime), né vers 1550 à Algemese, petite ville du royaume de Valence, fut établi curé dans un canton habité par les descendants des anciennes familles maures qui s'étaient fait baptiser pour échapper à la prison ou à l'exil. Convaincu que ces chrétiens ne l'étaient que de nom, le P. Bleda travailla à les faire expulser de l'Espagne, fit plusieurs voyages à Rome dans ce but, et de concert avec l'évêque de Valence, obtint l'expulsion des Maures en 1609. Le P. Bleda vivait encore en 1622, on ignore l'époque de sa mort. On lui doit : *Defensio fidei in causa neophytorum regni Valentini,* 1610; *Tractatus de justâ Moriscorum ab Hispania expulsione,* ibid.; *Coronica de los moros de Espana,* 1618.

BLEDDIN, barde anglais du 13e siècle, a laissé quelques pièces insérées dans l'*Archéologie welche.*

BLEEK (Pierre van), peintre hollandais, mort à Londres en 1764, a gravé de beaux portraits à la manière noire. On cite dans le nombre ceux de Johnson et de Griffin, acteurs célèbres.

BLEFKEN (Dithmar), voyageur et historien du 16e siècle. On croit qu'il naquit en basse Saxe. En 1563, il s'embarqua sur l'Elbe pour se rendre en Islande, où il s'arrêta quelque temps à recueillir les matériaux d'une description géographique et historique de cette île. En 1565 il fit un voyage à Lisbonne, et passa en Afrique, dont il parcourut plusieurs contrées. Revenu en Europe, il s'engagea à la cour des comtes de Schaumbourg, et fit, avec le comte Othon, un séjour à Vienne. Ayant quitté cette ville pour aller à Bonn, à l'invitation de l'électeur de Cologne, il tomba, sur la route, entre les mains d'une bande de voleurs, qui lui firent vingt-trois blessures, le dépouillèrent de tous ses effets, et lui enlevèrent le manuscrit de sa *Description d'Irlande.* On n'a point de renseignements sur le reste de sa carrière, qu'il termina probablement au service de l'électeur de Cologne. Son manuscrit, retrouvé à Bonn, en 1588, fut imprimé, en 1607, sous ce titre : *Islandia, sive Populorum et mirabilium quæ in eâ insulâ reperiuntur accuratior descriptio,* Leyde, 1607, in-8°, traduit en allemand, Leipzig, 1613, rare.

BLÉGNY (Nicolas de), chirurgien empirique, né à Paris dans le 17e siècle, exerça d'abord la profession de bandagiste herniaire, et publia en 1679 un recueil périodique contenant les *Nouvelles découvertes en médecine.* Ce journal ayant été supprimé en 1682, il en fit paraître la suite en 1684, à Amsterdam, sous le titre de : *Mercure savant.* Il était parvenu par ses intrigues à se faire nommer médecin du roi; mais s'étant rendu coupable d'escroquerie, il fut dépouillé de ses charges en 1693, et conduit au château d'Angers, où il resta détenu 8 ans. Retiré depuis à Avignon, il y mourut en 1722. On a de lui plusieurs ouvrages peu estimés, quoique souvent réimprimés; le plus connu est : l'*Art de guérir les maladies vénériennes,* qui a eu 5 éditions, de 1673 à 1693, in-12.

BLEISWICK (Pierre van) naquit à Delft, en 1724, acheva ses études à Leyde, où il reçut le titre de docteur en philosophie en 1745; il publia alors une excellente dissertation sur les digues, intitulée : *De aggeribus,* Leyde, 1745, in-4°; traduite en hollandais, par Esdré, Leyde, 1778. Bleiswick fut d'abord conseiller pensionnaire de Delft; en 1772, il fut nommé grand pensionnaire des États-Généraux, et il en a rempli les fonctions jusqu'en 1787, où commencèrent les troubles de la Hollande. Il est mort à la Haye, en 1790.

BLEISWICK (Théodore van) né à Delft, mort en 1671, âgé de 30 ans, a laissé en hollandais une *histoire* de sa ville natale, 1667, 2 vol. in-4°.

BLEKER (Jean-Gaspard), peintre et graveur flamand, né à Harlem vers 1600. Il a gravé d'après Poelenbourg trois pièces capitales : *le Partage des troupeaux entre Jacob et Laban; les Lystriens voulant sacrifier à saint Paul et saint Pierre,* et *le Calvaire.*

BLEKERS, peintre, né à Harlem vers 1635; son meilleur ouvrage est le *Triomphe de Vénus*.

BLEMMIDAS. *Voyez* **NICÉPHORE BLEMMIDAS.**

BLENDE (Barthélemi de), né à Bruges le 24 août 1675, fit ses études chez les jésuites de Malines, se consacra aux missions de l'Amérique, s'embarqua à Cadix avec l'archevêque de Lima et fut pris en mer par les Hollandais, alors en guerre avec l'Espagne. Ayant recouvré la liberté, Blende repartit pour Buenos-Ayres, visita les Guaranis, et fut chargé de remonter le Paraguay, pour découvrir une route plus courte vers les missions des Chiquitos. Le P. Blende et son compagnon le P. de Arce s'embarquèrent le 24 janvier 1715, remontèrent le fleuve pendant près de cent lieues, rencontrèrent une barque remplie de Layaguas qui feignirent de se mettre sous leur protection, profitèrent d'un moment favorable pour massacrer l'équipage, et ensuite le P. Blende luimême qu'ils avaient épargné d'abord, le chef de ces sauvages l'ayant pris sous sa protection.

BLES (Henri de), peintre, né à Bouvignes, près de Dinant, en 1480. Il se forma sans maître, et devint habile paysagiste. Il peignit une *chouette* dans presque tous ses tableaux, qui reçurent leur dénomination de cette particularité bizarre; ils furent recherchés en Italie. On cite de lui : *Porte-balle endormi sous un arbre* tandis qu'une troupe de singes s'emparent de sa boutique, et les *Pèlerins d'Emmaüs.* Cet artiste mourut en 1550, à l'âge de 70 ans.

BLESSEBOIS. *Voyez* **CORNEILLE.**

BLÉSUS (Junius), oncle de Séjan, était lieutenant de Germanicus en Pannonie, quand éclata la sédition de Pescennius. Envoyé quelques années après proconsul en Afrique, il défit Tacfarinas, obtint à Rome le triomphe par le crédit de Séjan, mais fut enveloppé dans la disgrâce de ce favori.

BLÉSUS. *Voyez* **BLÆSUS.**

BLETTERIE (J. P. René de la), littérateur, né à Rennes le 25 février 1696, entra dans la congrégation de l'Oratoire, y professa la rhétorique, puis fut appelé à Paris pour y faire un cours d'histoire sacrée. Un règlement de discipline l'ayant fait sortir de l'Oratoire, il se chargea d'une éducation particulière, et fut peu de temps après nommé professeur au collége royal et membre de l'Académie des inscriptions. Il mourut le 1er juin 1772. Son *Histoire de Julien l'Apostat*, Paris, 1735, 1746, in-12, et celle de *l'empereur Jovien,* sont des modèles d'impartialité, de précision, d'élégance et de jugement. Sa traduction de *quelques ouvrages de Tacite,* Paris, 1755, 2 vol. in-12, avec une *Vie* de ce grand historien, est aussi élégante que fidèle. On estime moins sa traduction des six premiers livres des *Annales de Tacite,* Paris, 1768, 3 vol. in-12. On a encore de lui quelques *Dissertations* très-estimées dans les Mémoires de l'Académie des inscriptions.

BLEULAND, médecin hollandais, mort jeune, a donné : *De sanâ et morbosâ œsophagis structurâ*, Leyde, 1787, in-4°, et *Difficulté du passage des aliments dans le duodenum,* 1787, in-4°.

BLÉVILLE (Jean-Baptiste-Thomas), né à Abbeville, le 11 novembre 1692, mort le 2 juillet 1783, a laissé : *Traité des changes ou comptes faits,* 1754, in-8°; *Traité du toisé,* 1758, in-12; *Le Banquier et le Négociant universel,* 1760, 2 vol. in-4°.

BLEWITT (Jonas), organiste à Londres, mort en 1805, est auteur du premier traité de l'orgue publié en Angleterre, sous ce titre : *Treatise on the organ with explanatory voluntaries.* On a encore de lui : *Ten voluntaries or pieces for the organ,* et *Twelve easy and familiar movements.*

BLEYER (Nicolas), musicien de ville à Lubeck pendant 57 ans, mort le 3 mai 1658, âgé de 68 ans, a publié : *Neue paduanen, Gagliarden, Canzonen und Sinfonien,* Leipzig, 1624.

BLIGH (Guillaume), navigateur anglais, né en 1753 à Farningham, dans le comté de Kent, servit sous les ordres de Cook dans son troisième voyage autour du monde et parvint au grade de lieutenant de vaisseau. Envoyé en 1787 avec le vaisseau *the Bounty* dans les îles du grand Océan pour y chercher des arbres à pain et d'autres végétaux utiles pour les Antilles, Bligh découvrit les îles du *Bounty,* débarqua à Taïti, se fit une cargaison de 1015 pieds d'arbres à pain et de beaucoup d'autres arbres, et partit le 4 avril 1789. Le 28 avril, l'équipage se révolta contre son capitaine à cause de sa brutalité; Bligh et dix-huit hommes furent forcés de descendre dans une chaloupe et abandonnés à la dérive. Après une navigation périlleuse, poursuivis par les insulaires, battus par la tempête, tourmentés par la faim, les navigateurs arrivèrent le 14 juin devant Coupang, dans l'île de Timor. Bligh acheta une goëlette avec laquelle il arriva à Batavia, d'où il retourna en Angleterre. La frégate *la Pandore* avait été envoyée à Taïti pour y rechercher les révoltés du *Bounty,* et était parvenue à en saisir dix. Bligh fut de nouveau expédié vers les îles de la Société en 1791, fit diverses découvertes, remplit sa mission avec succès et revint en 1793 en Angleterre, où il continua de servir dans la marine royale. On le nomma gouverneur de la Nouvelle-Galles du Sud, en récompense de ses services, mais ses rigueurs, sa tyrannie provoquèrent un soulèvement général le 26 janvier 1808, et Bligh, arraché de dessous son lit par les insurgés, fut embarqué pour l'Angleterre. Parvenu au grade de contre-amiral il mourut à Londres, le 7 décembre 1817. On a de Bligh *A narrative of the mutinery on board of H. M. ship Bounty,* Londres, 1790, traduit en français par Lescallier, Paris, 1790; *A Voyage to the South sea,* Londres, 1792, traduit par Soulès, Paris, 1792. Les révoltés du Bounty qui ne furent pas capturés par la Pandore allèrent habiter l'île Pitcairn. (*Voyez* à l'art. ADAMS (John), patriarche de l'île Pitcairn.)

BLIN DE SAINMORE (Adrien-Mic.-Hyacinthe), conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal, né à Paris, le 15 février 1733, de parents dont le système de Law avait occasionné la ruine, se vit dénué de ressources et d'appui, dès le début de sa carrière. Il se consolait, dans la retraite, des disgrâces de la fortune, et s'essayait au travail de la composition. Il débuta, en 1752, par *la Mort de l'amiral Byng,* poëme. Lorsque l'*Héloïse* de Colardeau parut, le succès de cet ouvrage produisit une foule d'imitateurs, parmi lesquels on distingua Blin de Sainmore, qui publia successivement : *Sapho à Phaon,* 1760; *Biblis à Caunus*, 1760; *Gabrielle d'Estrées à*

Henri IV, 1764; *Calas à sa femme et à ses enfants*, 1765, réunis en un volume, 1767, réimprimés en 1768, puis en 1774. Dans cette dernière édition, on ajouta une *Épître à Racine*, et *la Duchesse de la Vallière*, héroïde. Encouragé par ce succès, Blin s'essaya dans le genre dramatique, et l'on vit, en 1773, *Orphanis* paraître avec un assez grand éclat. En 1776, la fortune cessa de lui être contraire. Nommé censeur royal, il obtint en outre une pension sur la *Gazette de France*. Trois ans après, il fut l'un des fondateurs, et devint le secrétaire perpétuel de la *Société philanthropique*. Les lettres que Blin de Sainmore publia dans le *Journal de Paris* donnèrent beaucoup d'éclat à cette société, et grossirent considérablement le nombre de ses souscripteurs, parmi lesquels on comptait Louis XVI, qui témoigna à Blin de Sainmore sa satisfaction et son estime, en le nommant, en 1786, garde des archives, secrétaire et historiographe décoré des ordres de St.-Michel et du St.-Esprit. La révolution le dépouilla de ses places et du fruit de ses économies; et il était dans un état voisin de la misère, lorsqu'il reçut deux mille écus de la grande-duchesse de Russie, dont il avait été 14 ans le correspondant littéraire. Il commençait à recouvrer une partie de son aisance, depuis que l'empereur l'avait nommé conservateur de la bibliothèque de l'Arsenal. Outre ses *Héroïdes*, son *Épître à Racine*, sa tragédie d'*Orphanis*, Blin de Sainmore est encore l'auteur de diverses traductions de psaumes, d'odes de Sapho, d'Horace, d'idylles de Bion, de Gessner, insérées dans les recueils et dans les journaux du temps. Nous lui devons encore : *Joachim*, ou *le Triomphe de la piété filiale*, drame en trois actes et en vers, suivi d'un choix de poésies fugitives, 1775; *Histoire de Russie depuis l'an* 862 *jusqu'au règne de Paul Ier, représentée par figures, gravées par David*, 1798-99, 2 vol. in-4°; *Éloge historique de G. L. Phelippeaux d'Herbault*, archevêque de Bourges, et d'excellentes notices sur MM. de Charost, Molé, Jean Rotrou, etc. Il a laissé dans son portefeuille une tragédie, intitulée : *Isimberge*, ou *le Divorce de Philippe-Auguste*, en cinq actes et en vers, reçue à la Comédie-Française en 1786; *OEdipe roi*, tragédie de Sophocle, traduite en français; et un *Traité sur la poésie ancienne et moderne*. C'est à Blin de Sainmore qu'on doit l'*Élite des poésies fugitives*, 1769, 3 vol. in-12. Enfin, on attribue à Blin de Sainmore les *Commentaires sur Racine*, publiés sous le nom de *Luneau de Boisjermain*. Blin de Sainmore s'apprêtait à donner une édition complète de ses œuvres en 4 forts volumes in-8°, lorsque la mort vint le frapper, le 26 septembre 1807.

BLIN (M. S.), organiste de la cathédrale de Paris, né à Beaune le 9 juin 1757, mort le 9 février 1834, a laissé en manuscrit beaucoup de pièces d'orgue, et a publié quelques morceaux dans le journal de Leduc. Son véritable nom était *Lacodre;* resté orphelin à l'âge de 4 ans, il fut confié aux soins d'un parent, organiste des Dominicains de Lyon, nommé Blin, qui l'éleva et lui donna son nom.

BLIN (Pierre), né à Rennes en 1758, fit ses études à Paris et exerçait la médecine à Nantes lors de la révolution. Député aux états généraux en 1789, il revint à Nantes après la session reprendre l'exercice de la médecine, fut en 1815 nommé conseiller de préfecture de la Loire-Inférieure, se retira en 1830 et mourut à la fin d'octobre 1834. Il a publié : *Opinion sur les réclamations relatives aux colonies*, Paris, 1790.

BLIN (Joseph), frère du précédent, né à Rennes en 1763, s'enrôla à l'âge de 16 ans et servit pendant 4 ans aux Antilles. Il revint en France après la paix de 1783, et entra dans les aides. En 1792, il fit la campagne contre les Prussiens comme capitaine de volontaires et fut nommé à son retour directeur de la poste aux lettres. Blin partit en 1793 à la tête d'une compagnie de garde nationale, pour combattre les Vendéens, résista à Carrier en 1794 et sauva Rennes des excès du féroce proconsul; en 1798 député aux Cinq-Cents, il combattit le Directoire, s'opposa à la révolution du 18 brumaire et alla reprendre ses fonctions de directeur de la poste de Rennes. Le 25 avril 1815 il fut élu président de la fédération des cinq départements de la Bretagne, et reçut la croix d'honneur qu'il perdit avec sa place après la deuxième rentrée des Bourbons. En 1830 on lui offrit la direction de la poste de Caen, mais il se contenta de la pension de retraite, et mourut à Rennes le 12 juillet 1834.

BLIOUL (Jean du), cordelier et docteur en théologie, né dans le Hainaut, au 16e siècle, fit un voyage à Jérusalem, au retour duquel il vint se fixer à Besançon, où il publia sa relation, sous le titre de *Voyage de Hiérusalem*, 1602, in-16. On lui attribue encore : *Oratio Philippica quâ inter hujus sæculi tenebras veritatis domicilium demonstratur*, Liége, Hovius, 1597; et *Tractatus de libero arbitrio*.

BLITILDE, reine de France, femme de Childéric II, fut massacrée ainsi que son époux et l'aîné de ses fils par un parti de mécontents, à la tête desquels se trouvait Bodillon, seigneur qui, par les ordres du roi, avait été battu de verges pour lui avoir adressé des remontrances.

BLITTERSWYCK (Guillaume de), né à Bruxelles, échevin de cette ville, nommé en 1643 membre du conseil supérieur de Gueldre et vice-chancelier, abandonna ces dignités en 1662 pour venir siéger au grand conseil de Malines où il mourut en 1680. Il traduisit de l'espagnol : *Symbola politica christiana* de Didace de Saavedra, Bruxelles, 1649, Amsterdam, 1652; on a encore de lui : *Dissertatio de rebus publicis* et *Ruremonda vigens, ardens, renascens*, Bruxelles, 1666. Blitterswyck dédia ce dernier ouvrage au pape Alexandre VII, parrain de son 7e fils, lequel, entré dans la compagnie de Jésus avec son frère Charles, l'un des premiers prédicateurs de son temps, mourut à Anvers le 14 avril 1705.

BLITTERSWYCK (Jean de), né à Bruxelles, entra le 22 janvier 1605 chez les chartreux comme sacristain, fut envoyé à Bruges en 1637, afin d'administrer les biens d'un couvent de religieuses de son ordre et y mourut le 28 juillet 1661. Il a publié : *Soupirs spirituels vers Dieu*, Bruges, 1629; *Trésor de prières à la Vierge avant et après la confession*, et un grand nombre d'ouvrages de dévotion écrits en flamand et traduits soit du français, soit du latin, soit de l'espagnol.

BLIZON (Thibaut de), troubadour du 13e siècle, dont on trouve trois pièces dans les manuscrits de la bibliothèque du roi à Paris, ne doit pas être confondu avec Thiébaut de Blizon, autre troubadour attaché à la cour de Thibaut, comte de Champagne et roi de Navarre. Une

pastourelle qui porte son nom dans les manuscrits, a été publiée par Raynouard, *Choix de poésies*, II, 230.

BLOCH (Jean-Érasme), jardinier danois, est connu par un ouvrage intitulé : *Horticultura Danica*, 1647, in-4°.

BLOCH (George-Castaneus), évêque de Ripen en Danemark, né en 1717, cultiva la botanique sous les rapports de la littérature sacrée et de l'érudition, fit une *Dissertation latine* sur le palmier-dattier de la Palestine et de l'Idumée, dont il est souvent parlé dans la Bible, Copenhague, 1767, in-8°, et mourut en 1773.

BLOCH (Marc-Éliézer), naturaliste, né à Anspach en 1723, se livra à l'étude de l'anatomie et de toutes les branches de l'histoire naturelle, exerça la médecine à Berlin, fut membre de la société des *Curieux de la nature*, et mourut le 6 août 1799. On a de lui une *Histoire naturelle générale et particulière des poissons* avec 432 planches, traduit en français par Laveaux, Berlin, 1785-88, 12 vol. grand in-fol., avec 432 planches coloriées ; c'est un des plus beaux ouvrages de ce genre. Un *Traité* sur la génération des vers des intestins, et sur les moyens de les détruire, lui valut un prix proposé par la Société royale de Danemark. Il a fait aussi un *Traité* sur les eaux médicales de Pyrmont.

BLOCHWITZ (Martin), médecin allemand, mort avant 1631, est auteur de : *Anatomia sambuei*, etc., Leipzig, 1631 ; Londres, 1650, in-12 : c'est la même édition.

BLOCK (Benjamin), peintre, né à Lubeck en 1631, voyagea en Hongrie, en Saxe, en Italie, et y fut recherché pour son talent dans le portrait. Il fit entre autres celui du P. Kircher, du duc et de la duchesse de Saxe. De retour dans sa patrie, il y épousa Anne-Catherine Fischer de Nuremberg, qui peignait habilement les fleurs. Block était le plus jeune des quatre fils de Benjamin Block, peintre, originaire d'Utrecht, et qui mourut de chagrin de ce que toute sa fortune avait péri dans un incendie.

BLOCK (Jacques-Rengers), né à Gouda vers l'an 1580, étudia dans sa jeunesse en Italie. La connaissance des mathématiques le mit en état de peindre l'architecture et la perspective. Le roi de Pologne le nomma directeur de ses fortifications ; mais Block, sachant qu'il excitait l'envie des courtisans, obtint son congé, et revint dans sa ville natale. Il entra peu de temps après au service de l'archiduc Léopold, qui lui fit une pension. Block le suivit dans ses campagnes ; mais un jour, observant les fortifications de Berg-Saint-Vinox, il tomba de son cheval, qui avait fait un faux pas sur une planche en passant un ruisseau, et mourut de cette chute. Son fils, qui le remplaça, fut blessé peu de temps après, et mourut de ses blessures.

BLOCK (Jeanne Koerten) naquit à Amsterdam, le 17 novembre 1650. Dès sa jeunesse, elle modelait et coloriait des figures et des fruits en cire, et gravait avec le diamant sur le cristal et le verre avec une extrême délicatesse ; elle copia ensuite des tableaux avec de la soie et des couleurs ; enfin, elle s'adonna exclusivement à la découpure, genre de travail dans lequel elle acquit une grande réputation. A l'aide seulement de ses ciseaux, elle exécuta des paysages, des marines, des animaux, des fleurs et même des portraits parfaitement ressemblants. Elle mourut le 28 décembre 1715, à l'âge de 65 ans.

BLOCK (Magnus-Gabriel de), savant médecin, né en 1669 à Stockholm, après avoir achevé ses études, visita l'Italie, et remplit quelque temps la charge de secrétaire du grand-duc de Toscane ; à son retour en Suède, il fut membre du conseil de médecine, et mourut en 1722. Il a laissé en suédois : *Traité des phénomènes de la rivière de Motala et du lac Veter*, Stockholm, 1708 ; *Observations sur les prédictions des astrologues et des enthousiastes*, Linkoping, 1708.

BLOCKLAND. *Voyez* **BROCKLAND.**

BLOEMAERT (Abraham), peintre, né à Gorcum en 1564, se perfectionna à Paris, fut nommé architecte de la ville d'Amsterdam, et s'établit ensuite à Utrecht, où il mourut en 1647. Il peignit les sujets historiques et le paysage. Le musée de Paris possède de lui *les Noces de Thétis et de Pélée*. Bloemaert s'est aussi distingué dans la gravure à l'eau-forte et au burin. Son œuvre est considérable. Bohwert a gravé, d'après lui, *Sylva anachoretica Ægypti et Palestinæ*, 1619, in-4° ; et B. Picart, *Principes de dessin*, 1740, in-fol. Ses meilleurs morceaux sont : *une sainte Famille*, d'après A. Carrache ; *une Adoration des Bergers*, d'après Cortone ; *Méléagre*, d'après P. Rubens, etc.

BLOEMAERT (Frédéric), deuxième fils du précédent, né à Utrecht vers 1600, élève de son père, a presque toujours travaillé d'après les dessins de son maître, dont il imita la manière au point de mettre en défaut les connaisseurs.

BLOEMAERT (Henri et Adrien), frères du précédent, se distinguèrent par leur talent dans la peinture.

BLOEMAERT (Corneille), troisième fils d'Abraham, né à Utrecht en 1603, quitta la peinture pour se livrer entièrement à la gravure dont Crispin de Passe lui donna des leçons. Il vint à Paris en 1630, y grava plusieurs estampes pour le *Temple des Muses*, et se rendit ensuite à Rome, où il devint chef de l'école des Natalis, des Rousselet, etc., et mourut en 1680. On vante le moelleux de son burin et la savante dégradation des ombres.

BLOEMEN (Jean-François van), peintre, né à Anvers en 1656, se fixa en Italie, peignit les sites admirables de la campagne de Rome, et mourut dans cette ville en 1740, membre de l'académie de St.-Luc. Ses tableaux sont très-recherchés, surtout pour la savante dégradation des plans. Le musée de Paris possède de ce peintre *trois paysages ornés de fabriques et de ruines*.

BLOEMEN (Pierre van), frère du précédent, cultiva la peinture avec succès, et fut également admis à l'académie de St.-Luc. De retour à Anvers, il fut nommé directeur de l'école des arts, et mourut en 1699.

BLOEMEN (Norbert van), frère des précédents, né à Anvers en 1672, passa en Italie, où il fut également agrégé à l'académie de Rome, et revint à Amsterdam où il mourut. Il a peint des portraits et des scènes familières.

BLOIS. *Voyez* **BLOSIUS.**

BLOM (Charles-Magnus), médecin suédois, né à Kafsvik en Smolandie, le 1er mars 1737, était destiné à l'état ecclésiastique, mais préféra l'étude de la médecine et de l'histoire naturelle et eut pour maître l'illustre Linné. Blom voyagea en divers pays surtout en Hollande, obtint à Upsal, en 1765, le bonnet de docteur, pratiqua la médecine pendant 4 ans en Dalécarlie, introduisit la vaccine en Suède, et mourut le 4 avril 1815. Il a laissé :

Descriptiones quorumdam insectorum ad Aquisgranum anno 1761 *detectorum; Essai de l'aconitum napellus en médecine; Remèdes contre la dyssenterie,* etc.

BLOMBERG (Barbe), d'une famille distinguée de Nuremberg, maîtresse de Charles-Quint, passa pour avoir donné le jour à don Juan, qui la regardait en effet comme sa mère; mais il est certain qu'elle ne fit que se prêter aux désirs de Charles-Quint et d'une grande princesse, véritable mère de don Juan.

BLOND (Jehan le), seigneur de Branville, mort vers 1550, publia des poésies qu'il opposa à celles de Marot; mais la postérité a mis une grande différence entre ces deux poëtes. Son recueil, intitulé : *le Printemps de l'humble espérant,* Paris, 1536, in-12, est très-rare.

BLOND (Jacques-Christophe le), peintre en miniature, né en 1670, passe pour l'inventeur de la manière de graver en couleur. Il mourut en 1741.

BLOND (Jean-Baptiste-Alexandre le), architecte français, né en 1679, auteur des *Dessins de la théorie et pratique du jardinage* de d'Argenville, mourut en 1719, architecte du czar Pierre le Grand.

BLOND (Guillaume le), né à Paris en 1704, maître de mathématique des enfants de France en 1751, mort à Versailles en 1781, a composé plusieurs ouvrages estimés : *Essai sur la Castramétation*, Paris, 1748, in-8°; *l'Arithmétique et la géométrie de l'officier,* ibid., 1768, 2 vol. in-8°; *Éléments de la guerre des siéges, des fortifications,* etc., ibid., même année. Tous les articles de stratégie de l'*Encyclopédie* lui appartiennent.

BLOND (Auguste-Savinien le), petit-neveu du précédent, mort à Paris en 1811, professeur de mathématiques et d'histoire naturelle, a laissé, entre autres ouvrages : *le Portefeuille des enfants*, Paris, 1784-98, 22 cahiers in-4°; *Barème métrique,* Versailles, 1801, in-12; *Dictionnaire abrégé des hommes célèbres de l'antiquité et des temps modernes,* ibid., 1802, 2 vol. in-12.

BLOND (Gaspard-Michel le), né à Caen en 1738, bibliothécaire du collége Mazarin, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la commission des monuments, instituée par l'assemblée constituante, fut chargé du dépouillement des diverses bibliothèques supprimées, et enrichit la bibliothèque Mazarine de plus de 50,000 vol. On a de lui des *Observations sur les médailles du cabinet de Pellerin,* in-4°, Paris, 1771; avec l'abbé Lachau, la *Description des pierres gravées du cabinet du duc d'Orléans,* 2 vol. in-fol., ibid., 1780-84, et plusieurs *Mémoires* dans le recueil de l'Académie. Il mourut à l'Aigle en 1809.

BLONDE (André), né à Auxerre en 1734, oratorien, professeur de philosophie, puis avocat, se vit contraint en 1771 de se réfugier en Hollande où il publia une traduction des *Fondements de la jurisprudence naturelle* de Pestel, Amsterdam, 1774; et les *Maximes du droit public français* de Mey et Maultrot. Rentré dans son pays après l'avénement de Louis XVI, Blonde reprit le cours de ses travaux, fut un des signataires du *Mémoire à consulter* sur la compétence de la puissance temporelle relativement aux siéges épiscopaux, travailla aux *Nouvelles ecclésiastiques, ou Mémoires pour servir à l'histoire de la constitution civile du clergé,* recueil commencé le 15 septembre 1791, par Jobineau, suppléa ce dernier pendant sa maladie et le remplaça après sa mort en juillet 1792. Blonde mourut à Paris le 5 avril 1794. On a de lui : *Lettre à M. Bergier sur son ouvrage :* le Déisme réfuté par lui-même, 1770; *Lettre à M. Baudeau,* 1775; c'était une critique du système des économistes, qui valut à son auteur une incarcération à la Bastille.

BLONDEAU (Claude), chanoine de Besançon, est auteur du *Triomphe de la charité*, etc., Besançon, 1664, in-12.

BLONDEAU (Charles), avocat au Mans, mort le 31 décembre 1680, a publié : *Portraits des hommes illustres de la province du Maine,* le Mans, 1666, in-4°.

BLONDEAU (Jacques), né à Langres en 1649, fit le voyage d'Italie, et grava beaucoup à Rome, d'après plusieurs maîtres, surtout Piètre Cortone. Il vivait en 1686.

BLONDEAU (Claude), avocat, né à Paris, entreprit en 1672, avec Guéret, le *Journal du Palais,* qu'il continua jusqu'en 1700. En 1689, il publia, sous le titre de *Bibliothèque canonique,* une nouvelle édition de *la Somme bénéficiaire* de Laurent Bouchel, enrichie de notes, d'arrêts et de règlements, Paris, 2 vol. in-fol.

BLONDEAU (Antoine-François-Raimond), général français, né le 7 janvier 1747, à Baume-les-Dames, petite ville de la Franche-Comté, entra jeune au service, comme simple soldat dans les chasseurs d'Afrique, parvint au grade de capitaine, et reçut la croix de Saint-Louis en 1791. Nommé, l'année suivante, chef du second bataillon des volontaires du Doubs, il fit en cette qualité la campagne de 1793 sur le Rhin; fut fait adjudant général puis maréchal de camp. Il servit, en 1794, à l'armée du Nord, sous les ordres de Pichegru, et commanda une des brigades qui s'emparèrent de la Hollande. En 1795, il se trouvait à Paris lors de la révolte des sections; il contribua à la victoire de la Convention. Il prit, en 1799, une part glorieuse à l'attaque du camp retranché devant Mantoue, et fut blessé à la bataille de Trébia. Nommé officier de la Légion d'honneur en 1804, il prit sa retraite deux ans après, et vint habiter Clerval, petite ville non loin de Baume, où il mourut le 8 mai 1825.

BLONDEAU DE CHARNAGE (Claude-François), écrivain, né à Châtelblanc près de Pontarlier, le 12 mai 1710, mort à Paris le 20 octobre 1776, a publié diverses brochures sur la littérature et l'histoire, réunies en 2 vol. in-12, sous le titre de : *OEuvres du chevalier Blondeau*, Avignon, 1745, et l'inventaire des titres de son cabinet, 1764 et années suivantes, 5 vol. in-12.

BLONDEL ou **BLONDIAUS**, surnommé *de Nesles*, du lieu de sa naissance, a été l'un des chansonniers les plus féconds et les plus estimés du 12e siècle. Il passa en Angleterre, où il fut attaché à Richard Ier, surnommé *Cœur-de-Lion*, devint le favori de ce prince, et l'accompagna en Palestine. Richard ayant fait naufrage à son retour près d'Aquilée, s'engagea imprudemment dans les États de Léopold, duc d'Autriche, qu'il avait offensé au siége d'Acre, et y fut arrêté déguisé en pèlerin. Blondel se déguisa en pèlerin, parcourut l'Allemagne pour tâcher d'apprendre de ses nouvelles, et découvrit enfin que l'on gardait un prisonnier de distinction dans l'une des tours du château de Lowenstein. Après avoir examiné cette forteresse, Blondel en fit le tour, chantant la moitié d'une chanson qu'il avait composée avec Richard; aussi-

tôt ce prince acheva la chanson. Blondel, assuré de l'endroit où était son maître, se hâte de partir pour l'Angleterre, et d'instruire la cour de la découverte qu'il avait faite. Une ambassade envoyée à l'Empereur obtint la liberté de Richard, moyennant 250,000 marcs. Cette petite anecdote a fourni à Sedaine le sujet d'un opéra-comique, dont Grétry a fait la musique. On conserve une vingtaine de chansons manuscrites de Blondel à la bibliothèque de Paris.

BLONDEL (Pierre-Marin), médecin, né à Loudun, pratiquait à Londres dans le 16e siècle. On a de lui un *Commentaire* en latin sur les *Pronostics* d'Hippocrate, Paris, 1575, in-4°. Il mourut vers 1584.

BLONDEL (Jacques), chirurgien de Lille, a traduit la *Chirurgia militaris* de Nicolas Godin, Anv., 1558, in-8°.

BLONDEL (François), médecin, né à Liége en 1615, fut premier médecin de l'électeur de Trèves, alla en 1652, après la mort du prince, s'établir à Aix-la-Chapelle où il fut nommé médecin pensionné de la ville et surintendant des bains, et mourut le 9 mai 1703. On a de lui : *Lettres sur les eaux minérales d'Aix et de Borset,* Bruxelles, 1662, in-12 ; traduites en latin, en allemand et en français.

BLONDEL (David), ministre protestant, né à Châlons-sur-Marne en 1591, fut appelé en 1650 à Amsterdam pour succéder à Vossius dans la chaire d'histoire, et mourut dans cette ville le 6 avril 1655, ayant perdu la vue par l'insalubrité du climat. Ses nombreux ouvrages annoncent une vaste érudition ; il suffira de citer : *Familier éclaircissement de la question si une femme a été assise au siége papal de Rome,* 1647, in-8° ; il l'a résolue négativement ; *Des sibylles célèbres,* in-4° ; *De formulæ regnante Christo in monumentis usu,* Amsterdam, 1646, in-4° ; c'est un traité curieux sur la puissance des rois ; *Amandi Flaviani commonitorium adversùs Innocentii X bullam in tractatum Monasteriensem,* Eleutheropolis (Amsterdam), 1651, in-4°. C'est un ouvrage assez rare en faveur de la liberté de conscience.

BLONDEL (Moïse), frère aîné du précédent ministre à Meaux, puis à Londres, est auteur d'un livre intitulé : *Jérusalem au secours de Genève,* Sédan, 1624.

BLONDEL (François), né à Paris, et mort en 1682, fut docteur en médecine de la faculté de cette ville, dont il devint doyen en 1658 ; c'est à lui qu'on doit la publication des trois derniers volumes des *Commentaires* de Chartier sur Hippocrate. On lui doit en outre : *Epistola de curâ carcinomatis, absque ferro et igne,* Paris, 1666, in-4°.

BLONDEL (François), l'un des hommes qui contribuèrent le plus à la gloire de l'architecture française, né à Ribemont, dans la Picardie, en 1617, accompagna dans ses voyages le jeune comte de Brienne, fut employé dans diverses négociations, réussit à tirer des Sept-Tours l'ambassadeur français, et fut récompensé par le brevet de conseiller d'État, enseigna les belles-lettres et les mathématiques au Dauphin, fils de Louis XIV, fut aussi professeur de mathématiques au collége de France. Ayant fait en 1665 connaître ses talents pour l'architecture, il fut l'année suivante admis à l'Académie des sciences, et le roi ordonna qu'à l'avenir les ouvrages publics de Paris seraient exécutés sur les plans de Blondel. A la création de l'académie d'architecture, il en fut nommé directeur et professeur, reçut en 1675 le titre de maréchal de camp, et mourut en février 1686. Le principal monument construit sur ses plans est l'arc triomphal connu sous le nom de porte St.-Denis. Il a publié : *Cours d'architecture enseigné dans l'académie royale,* 1675, in-fol., 5 parties qui se relient en un ou 2 vol. ; *Résolution des quatre principaux problèmes d'architecture,* 1673, grand in-fol. Parmi ses autres écrits, on distingue : l'*Histoire du calendrier romain,* 1682, in-4°, réimprimée en Hollande ; cet ouvrage curieux est peu commun ; des *Notes sur l'architecture de Savot ; l'Art de jeter les bombes ; Nouvelle manière de fortifier les places.*

BLONDEL (Jacques-François), neveu du précédent, né le 8 janvier 1705 à Rouen, vint à Paris, y ouvrit en 1739 une école d'architecture dont il est sorti plusieurs bons élèves, fut admis en 1755 à l'académie, y donna des leçons pendant 30 ans avec un zèle infatigable, et mourut le 9 janvier 1774. Il a construit l'archevêché de Cambrai, le portail de la cathédrale de Metz, son évêché, ses casernes, son hôtel de ville, etc. L'un des collaborateurs de l'*Encyclopédie,* à laquelle il a fourni les articles relatifs à son art, il a publié séparément : *De la distribution des maisons de plaisance et de la décoration des édifices,* 1737, 2 vol. in-4°, figures ; *Architecture française, ou recueil des plans des édifices le plus considérables de Paris,* 1752, 4 vol. grand in-fol., ouvrage non terminé ; *Cours d'architecture civile,* 1771, 9 vol. in-8°, achevé par Patte, l'un de ses élèves.

BLONDEL (Laurent), agiographe, né à Paris en 1671, ouvrit une école à Chaillot pour les enfants, dirigea ensuite l'imprimerie de Duprez, et sur la fin de sa vie se retira dans le diocèse d'Évreux, où il mourut le 25 juillet 1748. Outre quelques livres ascétiques et de nouvelles éditions de bons ouvrages devenus rares, il a donné les *Vies des saints pour chaque jour de l'année, tirées des auteurs originaux,* 1722, in-fol.

BLONDEL (Pierre-Jacques), parent du précédent, né à Paris en 1674, mort le 30 août 1730, a fourni de 1702 à 1710, aux *Mémoires de Trévoux,* l'analyse des séances de l'Académie des sciences et de l'Académie des inscriptions, et publia quelques ouvrages, entre autres : les *Vérités de la religion enseignées par principes,* 1705, in-12.

BLONDEL (Jacques-Auguste), médecin du 17e siècle, membre du collége royal de Londres, est fameux par ses discussions avec Daniel Turner, relativement à l'influence que l'imagination des femmes enceintes peut avoir sur le fœtus. On écrivit de part et d'autre, et l'on a, en anglais, Londres, 1727, un petit traité de Blondel sur ce sujet, qui a été traduit en français, par Albert Brun, sous ce titre : *Dissertation physique sur la force de l'imagination des femmes enceintes sur le fœtus,* Leyde, 1737, in-8°, et où il se déclare contre les effets de cette influence.

BLONDEL (Jean), fils d'un boulanger, naquit à Reims, en avril 1733, et mourut à Paris en 1810, président de la cour impériale. Il s'était fait recevoir avocat en 1760, débuta dans le procès du maréchal de Richelieu contre madame de Saint-Vincent, et prit ensuite la défense de la d'Oliva dans l'affaire du Collier. Nommé en 1787 secrétaire du sceau, il obtint du roi une pension qu'il perdit en 1791. Blondel se prononça fortement contre la révolution, et subit une longue détention. Sous le gouvernement impérial, en 1803, il devint membre et

ensuite président de la cour d'appel, et fut un des rédacteur du Code criminel. Blondel a publié : *Loisirs philosophiques ou étude de l'homme,* Londres et Paris, 1756, in-12 ; *Notes sur ce qu'on voit dans le monde social,* 1757, in-12 ; *Les hommes tels qu'ils sont et tels qu'ils doivent être,* Londres et Paris, 1750, in-12 ; Hambourg, 1160 ; *Introduction à l'ouvrage intitulé* De l'administration des finances, par Necker, *avec de petites notes,* 1785, in-8° ; *Discussion des principaux objets de la législation criminelle,* Paris, 1789, in-8°.

BLONDET (Abraham), chanoine et maître de musique de Notre-Dame de Paris, né vers 1570, est auteur de la musique d'un ballet intitulé : *Ceciliade,* et d'un recueil intitulé : *Officium D. Cæciliæ,* Paris, 1611.

BLONDIN (Pierre), botaniste, né à Vaudricourt dans le Vimeu en Picardie, le 18 décembre 1682, fut élève de Tournefort, qu'il suppléait dans sa place de démonstrateur au jardin royal, enrichit ce jardin d'un grand nombre de nouvelles espèces et forma des herbiers fort amples, fut admis à l'Académie des sciences en 1712, et mourut le 15 avril 1713, à 31 ans. Fontenelle a fait son *éloge.*

BLONDIN (Jean-Noel), né à Paris en 1753, entra dans l'ordre des feuillants, où il professa la théologie, et devint secrétaire interprète à la bibliothèque royale. Pendant la révolution, Blondin ouvrit gratuitement, au Louvre et à l'Oratoire, des cours de grammaire. Il est mort à Paris, le 13 mai 1832. Sa *Grammaire française démonstrative* lui mérita un des prix décernés en 1790, par le jury des livres élémentaires. Nous citerons encore de lui : *Nouvelle grammaire pour apprendre le français aux Anglais ; Précis de la grammaire française,* 1788, 1816, 6e édition ; *Précis de la grammaire anglaise,* ibid., 1790, 1800 ; *Précis de la grammaire italienne,* ibid., 1791, 1800 ; *Grammaire polyglotte, française, latine, italienne, espagnole, portugaise et anglaise,* Paris, 1811, 1825 ; *Le flambeau des participes,* Paris, 1828, in-8°, etc.

BLONDUS (Flavius), en italien *Biondo,* né en 1388 à Forli, fut envoyé fort jeune à Milan pour quelques affaires, et dans ce voyage ayant découvert le manuscrit unique du dialogue de Cicéron, *De claris oratoribus,* en fit, de sa main, une copie qu'il s'empressa de communiquer aux savants, et contribua de cette manière à répandre cet ouvrage en Italie. En 1430, il accepta la place de chancelier de Fr. Barbaro, nommé préteur à Bergame. Quelque temps après, le pape Eugène l'envoya son légat à Florence et à Venise pour solliciter des secours, et sa mission eut un plein succès. Secrétaire d'Eugène, il remplit le même emploi sous ses trois successeurs, et mourut à Rome en 1463, laissant plusieurs *ouvrages* qui ont été recueillis et imprimés à Bâle en 1531 et 1559, in-fol. Les principaux sont : *Roma instaurata.* C'est la description des monuments de l'ancienne Rome, il en existe une rarissime édition in-fol., sans date, que l'on croit de 1471 ; *Roma triumphans.* L'auteur a rassemblé dans cet ouvrage tout ce qui concerne l'administration de la république romaine, et fait voir, autant qu'il le pouvait, comment les lois des Romains ont influé sur leur grandeur. L'édition principale, également sans date, mais imprimée vers 1472, est aussi très-rare. ; *Italiæ illustratæ lib. III, sive descriptio XIV region. Italiæ,* Rome, 1472, in-fol., 1re édition publiée par Gasp. Blondus ou Biondo, fils de l'auteur.

BLONDUS (Michel-Ange). *Voyez* **BIONDO.**

BLONDY, habile danseur et compositeur de ballets, fit longtemps les délices de l'Opéra de Paris, et mourut en 1747.

BLONKEBYLE (Jérôme), charpentier de navires, né vers 1680 à Flessingue, a publié : *Aanmerkingen op het selvstandig bestaan des Satans,* Flessingue, 1715.

BLOOD (Thomas), homme entreprenant et audacieux, communément appelé *le colonel Blood,* était un officier licencié de l'armée de Cromwell. Son premier exploit remarquable fut le projet d'un complot pour surprendre le château de Dublin, et que fit échouer la vigilance du duc d'Ormond. Blood se sauva en Angleterre, et, résolu de faire payer au duc son mauvais succès, arrêta un soir sa voiture, et se saisit de sa personne, dans l'intention de l'aller pendre lui-même à Tyburn ; mais ce raffinement de vengeance fut ce qui sauva la vie du duc : il fut délivré par ses domestiques. Peu de temps après, Blood conçut le dessein d'enlever de la Tour de Londres la couronne et les autres attributs de la royauté. Déguisé en ecclésiastique, il était près de réussir, et s'échappait chargé de son butin, lorsque sa pitié envers le concierge, dont il épargna la vie, fut cause qu'il fut surpris et arrêté, ainsi que plusieurs des siens. Il avoua tout, excepté les noms de ses complices. Charles II eut la curiosité de le voir. Blood lui déclara que, voyant la tyrannie qu'il exerçait sur les consciences, il avait eu un jour le dessein de le tuer d'un coup de fusil, mais qu'il s'était senti arrêté par l'impression de respect que la majesté royale lui fit éprouver. Charles II lui accorda sa grâce, et donna à Blood, en Irlande, un bien de 500 livres sterling de revenu. Blood jouit de sa fortune pendant dix années, au bout desquelles ayant imputé au duc de Buckingham une action scandaleuse, il fut arrêté, et mis en prison, où il mourut en 1680.

BLOOMFIELD (Robert), poëte anglais, né le 3 décembre 1766, au hameau d'Honington, dans le comté de Suffolk, n'avait que six mois lorsque son père, pauvre tailleur de village, laissa sa femme veuve avec six enfants, et sans autre ressource que la petite école qu'elle tenait à Honington. Peu de temps après, cette femme se remaria, eut d'autres enfants, et l'éducation de Robert fut totalement abandonnée. Il avait onze ans lorsqu'un oncle par alliance, M. William Austin, offrit de le prendre dans sa ferme, sans imposer à la mère d'autre condition que de lui fournir un léger trousseau. Sa demande excédait encore les facultés de la pauvre mère, elle écrivit en conséquence à deux aînés de Robert (George et Nathaniel), ouvriers cordonniers à Londres, les priant de contribuer pour quelque chose à l'équipement de leur frère. Ceux-ci répondirent en invitant leur mère à rompre son engagement avec Austin et à leur envoyer Robert : ils se chargeaient, l'un de le nourrir et loger, l'autre de le vêtir. Arrivé à Londres, Robert leur parut si chétif, si maigre qu'ils ne lui imposèrent pas de rudes travaux. C'est lui qui faisait leurs petites commissions, qui allait chercher leurs repas, et qui le plus souvent lisait aux ouvriers cordonniers la gazette de la veille, où lecteur ni éditeurs ne comprenaient pas grand' chose. Cependant Robert éprouvait un vif désir de tout comprendre, et posséder un dictionnaire eût été pour lui le comble de la félicité.

Son frère George finit par lui en acheter un, tout usé, relégué avec la vieille ferraille et la faïence ébréchée sur le pavé des quais de Londres. Ce trésor coûtait quatre pence (huit sous). Bloomfield le mit largement à contribution, et grâce à ce vénérable *Vade-mecum*, en vint à suivre aisément les débats du parlement et à comprendre d'un bout à l'autre ce que disaient les Burke, les Fox, les Wilberforce. Il l'expliquait à l'atelier émerveillé. Un dimanche, le hasard le conduit au quartier de la Vieille-Juiverie, dans une maison destinée au culte non conformiste. Le prédicateur, nommé Fawcett, était un homme éloquent, peut-être un peu emphatique. Bloomfield, alors âgé de quinze ans, se mit à phraser son débit comme le prédicateur; dans quelques occasions solennelles il allait au théâtre de Covent-Garden. Tels sont les seuls maîtres qui formèrent l'éducation de Robert Bloomfield. On peut y joindre une Histoire d'Angleterre, un vieux traité abrégé de géographie, le *British Traveller*, et quelques livres dépareillés, enfin ce qui pouvait former le fond de bibliothèque d'un ouvrier cordonnier. Un jour Robert se trouva, sans qu'il sût comment, avoir composé, sur un vieil air, un chant dont il répétait souvent les paroles, et dont il finit, à la grande surprise de son frère George, par se déclarer l'auteur. George fut d'avis d'essayer si le directeur du *London Magazine* insérerait ses vers; Robert, en vrai fils des muses, se laissa persuader : la pièce fut accueillie et parut dans un des premiers numéros; c'est celle qui a pour titre : *la Laitière* ou *le Premier de mai*. Encouragé par ce succès, Bloomfield composa le *Retour du tailleur* et envoya au journal ce morceau qui fut publié comme le premier. Il était dans sa dix-septième année. A cette époque la dissension se mit à Londres dans l'association des cordonniers. Bloomfield, par suite de ces débats, auxquels il ne voulait point prendre part, retourna dans le comté de Suffolk, et reçut un cordial accueil à la ferme de M. Austin. Au bout de quelques mois d'absence, Bloomfield revint à Londres, entra en qualité d'apprenti chez le cordonnier Dudbridge, et choisit pour spécialité la chaussure de dames. Bientôt assez habile pour suffire à son existence, il étudia la musique, et devint bon violoniste. Pendant ce temps, son frère George s'était marié à Woolwich; Robert l'imita et prit femme dans la même ville, mais il retourna à Londres. Il eut longtemps à lutter contre les circonstances difficiles qui assiègent si souvent les ouvriers : le manque d'ouvrage, le bas prix de la main-d'œuvre, le peu d'espace et de salubrité du local. C'est en travaillant ainsi dans une chambre, au milieu de six ou sept ouvriers cordonniers, ses compagnons, que Bloomfield composa son beau poëme du *Garçon de ferme*. Il termina son œuvre en 1798. Désirant en donner connaissance à sa mère, il s'adressa à divers libraires de Londres, mais toujours en vain. Enfin le libraire Hood se chargea d'éditer l'ouvrage; et le traité assura au poëte cinquante livres sterling, plus une part dans les bénéfices. Cette part devint importante; car en peu de temps Hood vendit 40,000 exemplaires du *Garçon de ferme;* et Bloomfield reçut 200 livres sterling indépendamment de la somme fixe qui lui avait été allouée. L'apparition du *Garçon de ferme* influa sur le sort de Bloomfield. Le duc d'York lui accorda une gratification. Le vieux duc de Grafton lui fit une pension d'un schelling par jour, pension que lui continua le nouveau duc, après la mort de son père, et deux ans plus tard, il obtint pour lui un emploi. Cependant il travailla encore, quelques années après la publication de son poëme, à sa première profession. Il se mit ensuite à faire d'admirables harpes éoliennes. Beaucoup de personnes du grand monde achetèrent à très-haut prix ces instruments, profitant ainsi de l'occasion pour lui faire des présents, sans que sa délicatesse pût les refuser. Vers 1815, sa santé s'affaiblit. Il abandonna sa place, quitta Londres et se retira dans le comté de Bedford, aux environs de Shefford. En 1819, il devint incapable de supporter le moindre travail. Il eut ensuite le malheur de perdre presque entièrement la vue. Des embarras pécuniaires vinrent ajouter à ces causes de souffrances. Malgré les soins pieux de sa fille, Bloomfield eut donc une fin presque aussi malheureuse que l'avait été sa jeunesse. Il mourut le 19 août 1823. On a de lui, outre le *Garçon de ferme* et les deux premières pièces que nous avons mentionnées : *Contes, Ballades et Chants de campagne*, 1802; *Heureuse annonce* ou *Nouvelles de la ferme*, 1804; *Fleurs sauvages* ou *Poésies pastorales et locales*, 1806; *Les bords de la Wye*, 1811; *Le premier du mois de mai avec les Muses*, 1822; *Hazlewood Hall*, pastorale en trois actes : la préface est datée du 12 avril 1823.

BLOOT (Pierre), peintre flamand, mort en 1667, peignit avec beaucoup de vérité les animaux et les réunions de villageois.

BLOSIUS, ou **DE BLOIS** (François-Louis), d'une maison alliée à plusieurs souverains, né au château de Donstiennes, au pays de Liége, en 1506, prit l'habit de St.-Benoît à Liessies dans le Hainaut, en devint abbé en 1530, refusa l'archevêché de Cambrai et l'abbaye de Tournay, introduisit la réforme dans son monastère, auquel il donna des règles approuvées par Paul III en 1545, et y mourut en 1565. La meilleure édition de ses *Ouvrages ascétiques* est celle qu'a publiée Ant. de Winghe, Anvers, 1632, in-fol. Parmi ces ouvrages on distingue le *Speculum*, etc., où il déplore le relâchement des religieux. Le P. de la Nauze, jésuite, en a donné une bonne traduction française sous ce titre : le *Directeur des âmes religieuses*, Paris, 1726. On en doit une nouvelle à M. de la Mennais, Paris, 1809, in-18, et dans la *Bibliothèque des dames chrétiennes*.

BLOT, baron de Chauvigny, gentilhomme de Gaston, duc d'Orléans, frère de Louis XIII, poëte et chansonnier agréable, surnommé l'*Esprit*, mort à Blois, le 15 mars 1655, se fit une réputation momentanée par ses *poésies*, dont Lancelot, de l'Académie des inscriptions, possédait un manuscrit. Oublié du cardinal de Mazarin, à l'élévation duquel il avait contribué, il s'en vengea par des épigrammes et des couplets satiriques. Une pension de ce ministre le fit taire.

BLOT (Maurice), graveur, né à Paris en 1754, élève de Saint-Aubin, a gravé des portraits et différentes compositions d'après le Brun, Aubry, Fragonard, etc. Il est mort vers 1829.

BLOT, architecte, mort du choléra à Chartres, en 1832, a fait exécuter dans cette ville ainsi que dans le département un grand nombre d'ouvrages d'architecture.

BLOTELING (Abraham), graveur, né en 1634 à

Amsterdam, fréquenta l'école de Visscher, et se fit une grande réputation par ses belles estampes à l'eau-forte et à la manière noire. A l'entrée des Français en Hollande, il alla en Angleterre où il fut très-occupé, revint à la paix dans sa patrie, et mourut après 1690. On a de lui plusieurs suites de paysages, les portraits des amiraux hollandais, et une foule de sujets d'après Rubens et d'autres maîtres.

BLOUET (Jean-François-Nicolas), né à Metz le 21 mars 1745, fils d'un procureur au parlement de la même ville et reçu avocat en 1764, était devenu, au moment de la révolution, propriétaire-rédacteur du *Journal de la Moselle*. Enfermé à l'ancienne abbaye de Saint-Vincent en 1793, il ne sortit de prison qu'après la chute de Robespierre. Lorsqu'il fut rendu à la liberté, il continua la publication de sa feuille périodique. Il a été imprimé de lui un *Mémoire* relatif à la navigation des trois évêchés, couronné à l'académie de Metz en 1772. Il est encore auteur de différents mémoires relatifs à l'agriculture et au commerce, et mourut le 3 août 1809.

BLOUNT (Jean), théologien du 13e siècle, chancelier de la cathédrale d'York, fut nommé, en 1232, archevêque de Cantorbéry, mais le pape ne voulut pas approuver sa nomination. Blount se retira à Oxford, où il mourut; il a écrit : *Summarium sacræ facultatis*, etc.

BLOUNT (sir Henri), écrivain anglais, né le 15 décembre 1602, à Tittenhanger, dans le comté de Hertford, reçut son éducation à l'école de St.-Alban et à l'université d'Oxford. Il se livra ensuite à l'étude du droit, partit pour ses voyages, en 1634, et fit à Venise la connaissance d'un janissaire avec lequel il passa en Turquie. De retour en Angleterre, il y publia, en 1636, in-4°, *Voyage dans le Levant*, qui eut au moins huit éditions, et fut traduit en français. Charles Ier créa l'auteur chevalier en 1639; pendant la guerre civile, il suivit la fortune de ce monarque, se trouva à la bataille d'Edgehill, et c'est, dit-on, à lui que fut confié le soin des jeunes princes. Après la mort du roi, il vint à Londres, et fut même employé par le parlement et par Cromwell dans plusieurs affaires importantes. Cela n'empêcha pas qu'après la restauration, Charles II ne le nommât grand shérif du comté de Hertford. Il mourut le 9 octobre 1682. Il a publié, outre la relation de ses voyages, *six comédies, écrites par Jean Lilly, sous le titre de Comédies de Cour*, Londres, 1632, in-8°; *la Promenade de la Bourse*, satire, 1647; et une *Épître à la louange du tabac et du café*. On croit qu'il eut beaucoup de part à l'ouvrage intitulé : *Anima mundi*, publié par son fils, Charles Blount.

BLOUNT (sir Thomas POPE), fils aîné du précédent, naquit, en 1649, à Upper-Holloway, dans le comté de Middlesex. Charles II le créa baronnet en 1679. Il siégea dans deux parlements sous le règne de ce prince, comme député de la ville de St.-Alban; et, après la révolution, il représenta, dans trois parlements successifs, le comté de Hertford. Il se montra constamment l'ami de la liberté de son pays, et le protecteur des lettres. Il mourut à sa terre de Tittenhanger, le 30 juin 1697, âgé de quarante-huit ans, et père de quatorze enfants. Ses ouvrages sont : *Censura celebriorum authorum*, Londres, 1690, in-fol.; Genève, 1694 et 1710, in-4°; *Essais sur différents sujets*, Londres, in-8°; ces Essais, au nombre de sept, ont été comparés, par quelques auteurs anglais, aux fameux *Essais* de Montaigne, sous les rapports du jugement et de la liberté des pensées; *Histoire naturelle, contenant nombre d'Observations rares, tirées des meilleurs auteurs modernes*, 1693, in-12; *De re poeticâ*, ou *Remarques sur la Poésie*, etc.

BLOUNT (Charles), frère du précédent, et déiste célèbre, né en 1654, publia, en 1679, un livre intitulé *Anima mundi*, ou *Exposé historique des opinions des anciens, concernant l'âme humaine après la mort, conformément aux simples lumières de la nature*, in-8°. Cet ouvrage, qui excita un soulèvement général contre l'auteur, fut réfuté dans plusieurs pamphlets, et condamné par l'évêque de Londres. Ce fut en 1680 que parut le plus célèbre de ses écrits, les *Deux premiers Livres de Philostrate, concernant la vie d'Apollonius de Tyane*, etc. Ce livre fut supprimé dès qu'il parut, comme la plus dangereuse attaque qui eût jamais été tentée en Angleterre contre la religion révélée. Dans la même année, Charles Blount éleva contre lui de nouvelles clameurs, par la publication d'un autre livre, où, sous le prétexte de démasquer la superstition, il attaqua de nouveau la doctrine de l'Écriture. Ce livre a pour titre : *Grande est la Diane des Éphésiens*, ou *Origine de l'idolâtrie et institution politique des sacrifices des Gentils*, 1680, in-8°. Il publia, en 1683, in-12, mais sans y mettre son nom, *Religio laici*, et, en 1684, *Janua scientiarum*. Blount écrivit ensuite en faveur de la liberté de la presse, un traité qui a été regardé comme un de ses meilleurs ouvrages. Partisan de la révolution qui plaça le prince d'Orange sur le trône d'Angleterre, il composa un pamphlet où il établit que le roi Guillaume et la reine Marie sont parvenus au trône par le droit de conquête. Cette opinion, déjà soutenue par l'évêque Burnet, blessa tellement la chambre des communes, que le pamphlet fut condamné à être brûlé. Après un premier mariage, Blount, resté veuf, devint amoureux de la sœur de sa femme; celle-ci opposa à ses désirs des scrupules fondés sur sa première union. Blount prit alors la plume, et écrivit sur ce sujet une lettre remplie d'érudition et d'adresse; mais l'archevêque de Cantorbéry et quelques théologiens s'étant déclarés contre son opinion et ses vœux, et la femme qu'il aimait s'étant montrée déterminée à suivre leur décision, le désespoir lui fit perdre la raison, et il se tira un coup de pistolet : il survécut trois jours à sa blessure, et mourut dans le mois d'août 1693. Un grand nombre de ses lettres furent publiées la même année sous le titre d'*Oracles de la raison*. C'est une apologie du suicide. Elles ont été reproduites en 1695, avec quelques opuscules de Blount. Ses *Notes* sur la vie d'Apollonius de Tyane par Philostrate, ont été traduites en français par Castilhon, Berlin, 1774, 4 vol. in-12.

BLOUNT (Thomas), savant anglais, né en 1619, fréquenta d'abord la société des avocats d'Inner-Temple; mais la plaidoirie lui étant interdite comme catholique, il quitta l'étude du droit pour celle des lettres, suppléa par son génie au défaut d'éducation littéraire, et revint dans sa province, où ses connaissances dans les lois le rendirent très-utile à ses voisins. Poursuivi lors de la conspiration des poudres, quoiqu'il y fût complétement étran-

ger, il prit la fuite, et mourut de fatigue, le 26 décembre 1679. On a de lui : l'*Académie de l'éloquence ; Glossographie* ou *Dictionnaire des mots hébreux, grecs, latins, italiennes,* etc., *les plus difficiles,* 5e édition, augmentée, Londres, 1681 ; *Dictionnaire des lois,* ib., 1691 ; *Histoire de l'évasion de Charles II après la bataille de Worcester,* Londres, 1660, et plusieurs ouvrages en faveur des catholiques anglais.

BLOW (Jean), musicien, né en 1648 dans le comté de Nottingham, fut après la restauration, attaché à la chapelle du roi Jacques II, maître des chœurs de la cathédrale de St.-Paul, organiste de l'abbaye de Westminster, et mourut le 1er octobre 1708. On a de Blow beaucoup de musique d'église répandue dans la *Cathedral music* de Boyce, la *Sancred music* de Stevens, etc. ; et en outre *Amphion anglicus,* Londres, 1700 ; *A set of lessons for the harpsichord*, etc.

BLOWER (Élisabeth), romancière anglaise, a donné : *Maria* ou *Lettres d'un gentilhomme anglais à une religieuse,* traduit en français, Paris, 1787, in-12 ; *George Bateman,* 3 vol. in-12, 1782, traduit par Durand, Paris, 1804 ; *Tableaux d'après nature,* 1788, traduit par la Montagne, Paris, 1788, 2 vol. in-12, etc.

BLOWERS (Thomas), né à Cambridge, en 1677, pasteur de Beverley en Massachusset, mort en 1729, a laissé un *Sermon* sur la mort du révérend Joseph Green, 1745.

BLOXIUS (Pierre), maître d'école à Leyde, en 1562, natif de Dieghem, a composé en latin : *Instruction familière conforme à l'Écriture sainte,* traduite en flamand, Kempen, 1566.

BLUCHER (Gerhard-Leberecht von), prince de Wahlstædt, naquit à Rostock, dans le duché de Mecklenbourg-Schwerin, le 16 décembre 1742. Sa famille était ancienne et son père possédait, à Gross-Renzow, une terre où il faisait sa résidence habituelle. Il avait cinq fils dont les trois aînés avaient pris service sous les drapeaux de la Russie, de la Prusse et du Danemark. Lorsque la guerre de sept ans éclata (1756), il envoya ses deux plus jeunes fils chez une parente, Mme de Krakwitz, dans l'île de Rugen. L'éducation de ces enfants y fut, comme elle avait été déjà, fort négligée. En revanche, les deux frères eurent et saisirent, sur terre et sur mer, de nombreuses occasions de se perfectionner dans les exercices du corps. Le régiment des hussards suédois de Moërner fixa surtout leur attention ; et ils s'engagèrent dans cette troupe en 1757. Gerhard fut pris à l'affaire de Suckow par les hussards de Belling ; le colonel le pressa de prendre du service dans l'armée de Prusse. Blücher résistait depuis un an, lorsqu'on se décida, pour l'avoir sans qu'il pût passer pour déserteur, à renvoyer un lieutenant suédois prisonnier. Alors il entra cornette dans le régiment des hussards noirs (20 décembre 1760) et fut fait sous-lieutenant, et lieutenant dès l'année suivante. Ce régiment prit une part très-active à la guerre de sept ans ; Blücher se fit remarquer aux batailles de Kunersdorff et de Freyberg, et fut blessé au pied à la dernière. Ses duels fréquents lui firent aussi une réputation de bravoure ; mais s'étant un jour avisé de provoquer Belling, son ancien colonel, alors général, il dut passer du premier escadron, ou escadron du colonel, dans celui du major. La longue paix qui régna en Europe, à partir du traité d'Hubertsbourg (1763), satisfit peu le jeune lieutenant. La table, les femmes et le jeu se disputaient ses instants ; et l'on sait qu'il a conservé tant qu'il a pu toutes ces habitudes jusqu'à la fin de sa vie. Sept ans se passèrent ainsi pendant lesquels Blücher devint capitaine. En 1770, commencèrent les événements de Pologne. Les hussards noirs firent partie du cordon que l'on établit sur les frontières de ce pays. Bientôt Blücher trouva moyen de se brouiller avec le général de Lossow, chargé du commandement de ce cordon ; et il eut en même temps le tort de se porter pour opposant au système de douceur et de ménagement que la Prusse affectait de garder à l'égard des malheureux Polonais. Le premier escadron, qui vint à vaquer, fut donné à un de ses cadets. Blücher se plaignit de ce passe-droit au général, qui n'en tint compte. Alors il écrivit au ministre de la guerre, pour solliciter son congé définitif. Frédéric, qui avait déjà reçu un rapport défavorable, répondit en ordonnant de mettre le turbulent capitaine en prison et de l'y garder jusqu'à ce qu'il devînt plus raisonnable. Mais le prisonnier s'obstina ; et le monarque impatienté finit par accepter sa démission en ces termes : « Le capitaine Blücher est congédié et peut aller au diable. Janvier 1773. » Ainsi rendu à la vie civile, Blücher épousa la fille de M. de Mehling, colonel saxon et fermier général, prit à ferme une des terres de son beau-père, et en peu de temps il y fit des bénéfices assez considérables pour pouvoir lui-même devenir propriétaire d'une terre près de Stargard, en Poméranie. Ses voisins le nommèrent membre du conseil de la noblesse. Enfin il eut le bonheur d'attirer l'attention du roi, qui lui prêta des sommes considérables pour le mettre à même de réaliser des plans nouveaux, et plus tard lui fit don de tout l'argent prêté. Ainsi pendant quatorze années la fortune de Blücher alla sans cesse s'améliorant. En 1786, à la mort du grand Frédéric, il se rendit à Berlin, où Bischoffswerder le fit rentrer presque aussitôt en qualité de major dans le même régiment qu'il avait quitté avec le titre de capitaine. Sa femme, qui s'était vainement opposée à ses desseins, mourut l'été suivant. Dans la même année, 20,000 Prussiens ayant été dirigés sur la Hollande, le régiment de Blücher fit partie de cette armée. En 1788, il fut promu au grade de lieutenant-colonel ; et, après avoir obtenu l'ordre du Mérite, il devint colonel des hussards noirs en 1790. Deux ans après il fit partie de l'invasion de la France, et joua un des principales rôles dans le petit nombre d'affaires de postes qui eurent lieu. La paix de Bâle, signée le 5 avril 1795, mit fin aux hostilités. Blücher resta non loin des frontières ; il eut même quelque temps le commandement des forces destinées à maintenir l'intégrité de la ligne de démarcation. Sa résidence était alors dans l'Ost-Frise. C'est à cette époque qu'il épousa en secondes noces Mlle de Kolomb, fille d'un président de chambre d'Aurich. Remplacé ensuite par le prince de Brunswick dans le commandement du corps destiné à garder les frontières, Blücher n'eut plus que celui de l'avant-garde, dont le quartier général fut établi à Munster. Frédéric-Guillaume III, devenu roi (1797), le nomma lieutenant général en 1801. La paix de Lunéville rendit bientôt superflu le cordon militaire qui observait la limite du Rhin ; mais

une partie des pays qu'obtint la Prusse comme indemnité de ce qu'elle perdait sur la rive gauche du Rhin, fut occupée au nom du roi par Blücher, et, le 10 février 1805, il devint gouverneur de Munster. Aucune autre circonstance de sa vie ne fut importante jusqu'à la guerre de 1806. On lui donna d'abord le commandement d'une avant-garde sous Rüchel. Dans la fameuse journée du 14 octobre, signalée par deux batailles, celle d'Iéna et celle d'Auerstædt, il ne prit part qu'à la dernière; ce fut lui qui commença l'attaque, en marchant à la tête de vingt-cinq escadrons contre les Français, que commandait Davoust. Après s'être réuni au prince de Hohenlohe et à Kalkreuth, qui ralliaient les débris de l'armée, tandis que le premier signait la capitulation de Prenzlau, Blücher eut l'art de persuader au général français Klein qu'on venait de signer un armistice, et par cette ruse il échappa avec dix mille hommes. Son projet était de se jeter dans le Mecklenbourg et de manœuvrer sur les derrières de l'armée victorieuse, qui marchait vers l'Oder. Chemin faisant, il rallia environ dix mille hommes des troupes du duc de Weimar, qui erraient sous les ordres du général de Winning, et qui se trouvaient alors près de Sandow, sur l'Elbe, réunis à d'autres débris des corps de Brunswick-OEls et du duc de Wurtenberg. Ces forces montaient à vingt-cinq mille hommes. Le 1er novembre, Blücher combattit entre Wahren et Vieux-Schwérin, et il fit quelques prisonniers, mais sans avantage réel. Bientôt, traqué par les corps de Bernadotte, de Soult, et de Murat, il dut s'avouer l'impossibilité d'arriver jusqu'à l'Oder, et n'eut d'autre parti que de marcher de plus en plus au nord, ou de se rendre aux Français, dont le cercle se resserrait autour de lui. Voulant à tout prix prolonger sa résistance, il força les portes de la ville libre de Lubeck, également neutre, et s'y mit à la hâte en état de défense. En même temps, il envoya un corps le long de la Trave, pour occuper Travemunde. Le 6 novembre les Français parurent devant Lubeck, et n'eurent pas de peine à entrer dans une ville démantelée; mais il leur fallut combattre dans l'enceinte des murailles. La troupe de Blücher en désordre se retira sur Schwartau, laissant quatre mille prisonniers, un grand nombre de morts et presque toute son artillerie. Le lendemain, les Français se préparant à l'attaquer en plaine, il reconnut l'impossibilité de résister, et devint leur prisonnier, ainsi que le duc de Brunswick-OEls, dix généraux, seize mille officiers et soldats, dont quatre mille de cavalerie. Lubeck paya cruellement cette tentative. Pendant trois jours la soldatesque s'y livra à tous les excès dont les villes prises d'assaut sont le théâtre. Ce sanglant épisode de la campagne de 1806 a été fréquemment reproché à Blücher par les Allemands eux-mêmes. Napoléon donna l'ordre de traiter Blücher avec beaucoup d'égards, et l'envoya prisonnier sur parole à Hambourg. Mais ce séjour lui déplut bientôt et il demanda qu'on le transférât à Spandau. Ce fut alors que le maréchal Victor ayant été fait prisonnier, on consentit à son échange contre Blücher; et ce général parut bientôt à la cour de Kœnigsberg, où il reçut l'accueil le plus flatteur. On l'envoya presque aussitôt dans la Poméranie suédoise, pour défendre Stralsund. Son avant-garde seule eut quelques affaires à soutenir contre la cavalerie espagnole du général la Romana. La paix de Tilsitt vint mettre fin à ces insignifiantes hostilités, et Blücher, laissant les Anglais et les Suédois soutenir seuls la lutte contre les Français, établit son séjour à Kolberg, dont il fut nommé commandant. Dans cette nouvelle position, il dirigea sans ordre ostensible les travaux des fortifications de la ville avec assez d'activité pour que Napoléon s'en inquiétât. Le gouvernement prussien s'empressa de désavouer son général, et même en apparence de le mettre hors de service. Blücher vécut dès lors tantôt à Berlin, tantôt à Stargard, Treptov, etc., toujours s'exprimant avec amertume sur le compte des Français. Enfin eut lieu la désastreuse campagne de Russie. Les défections commencèrent; et l'exemple d'York, de Massenbach fut bientôt suivi par toute l'armée prussienne. Blücher sortit alors de sa retraite, et fut chargé du commandement de l'armée de Silésie, destinée à former l'aile droite des forces coalisées. Il avait alors 71 ans. Il s'avança à la tête de 40,000 Prussiens et Russes, par Neumarkt, Liegnitz, vers les frontières de la Saxe. Le 30, il était dans Dresde, et quelques jours après il traversa Freiberg et Chemnitz; il atteignit Altenbourg le 14 avril, et détacha quelques troupes sur Gotha et sur Eisenach. Toutefois, les Russes n'avançant pas avec la même rapidité, il reçut l'ordre d'attendre que réunis ils pussent l'appuyer. La jonction opérée, il se trouva sous les ordres de Wittgenstein, commandant en chef de toutes les troupes alliées, et ne se soumit qu'avec peine à cette nouvelle organisation. Le 1er mai, il soutint dans la plaine de Lutzen quelques engagements, préludes de la grande bataille du lendemain. Ses Prussiens y formaient la première ligne. Cinq villages, occupés en force par les Français, furent attaqués, défendus, pris, et repris avec acharnement. A l'attaque de celui de Kaïa, Blücher blessé légèrement ne quitta point le combat. En définitive, l'avantage resta aux Français, que Napoléon commandait en personne. Le 21 eut lieu la bataille de Bautzen, perdue encore par les Russes et les Prussiens, mais où la victoire ne fut pas moins disputée qu'à Lutzen. Blücher fit sa retraite sur Schweidnitz. Le 25 mai, Wittgenstein remplaça dans le commandement en chef de toutes les troupes alliées Barclay de Tolly, qui prit le commandement des Russes, tandis que Blücher reçut celui de toute l'armée prussienne. L'armistice qui eut lieu sur ces entrefaites trouva les troupes de Blücher distribuées de Strehlin à Breslau, et lui-même occupant Schweidnitz. Lors de la dénonciation de l'armistice (10 août), Blücher se trouvait à la tête de 70,000 hommes, dont deux corps russes sous Langeron, et il avait Gneisenau pour chef d'état-major. Schwarzenberg était devenu général en chef. Blücher qui, en conséquence de sa position à Schweidnitz, devait occuper successivement les lieux évacués par l'ennemi, mais en évitant toute action importante, se dirigea sur Bunzlau, tandis que l'armée de Bohême marchait sur Dresde, et s'avança jusqu'à la Bober; mais là, pressé par les corps de Ney et de Marmont, il se retira sans beaucoup de perte derrière la Katzbach, et, le 26, il attaqua les corps français qu'il avait en présence (Macdonald et Sébastiani). La Katzbach, qui a donné son nom à cette bataille, fut passée entre Goldberg et Liegnitz. Cette victoire de Blücher, jointe au succès de Kulm, obtenu sur Vandamme, compensa fort à propos pour les alliés l'échec qu'ils venaient d'é-

prouver sous les murs de Dresde. Tandis que l'armée silésienne, passant la Neisse, profitait de sa victoire, Napoléon en personne dirigea contre elle les forces qui lui restaient. Blücher alors prit position derrière le Lobauer-Wasser. Attaqué le 5, il fut forcé de repasser la Neisse et le Queiss. Mais l'impossibilité où l'empereur des Français se trouvait, par suite des événements de Kulm, de reprendre l'offensive, rendit bientôt Blücher à même de marcher de nouveau en avant. Dès le 13 septembre Bubna, commandant d'un corps autrichien, étant venu se réunir à lui, il reprit l'offensive, porta ses avant-postes à un mille de Dresde, et se mit en rapport avec le prince royal de Suède, qui jusqu'à ce moment n'avait agi qu'avec mollesse. Napoléon, arrivé le 25 à Bischoffswerda, sembla vouloir tenter une attaque contre les Silésiens. Mais les dispositions de Blücher le forcèrent à reprendre la route de Dresde. Blücher passa l'Elbe, la Mulde, la Saale; et chaque jour fut marqué de sa part par quelque nouvelle entreprise. Bien que les succès de tant de combats fussent très-variés, il en résulta pour les Français des pertes d'autant plus sensibles qu'ils étaient hors d'état de les réparer. Le 14, en avançant sur la route de Leipzig, Blücher rencontra leurs 4e, 6e et 7e corps et une grande partie de la garde, sous les généraux Ney, Marmont et Bertrand, tenant une ligne à droite sur Freiroda, et une autre à gauche sur Lindenthal. Malgré l'absence de l'artillerie légère et de la cavalerie du prince royal de Suède, il ordonna le combat; et quelque opiniâtre que fut la résistance des Français, les alliés l'emportèrent. Le village de Mockern, pris et repris jusqu'à cinq fois, resta enfin au général York. Les Français se concentrèrent alors autour de Leipzig; tous les corps des alliés se dirigèrent vers cette ville et tout annonça une bataille importante et décisive. Le 16, Napoléon en personne attaqua toute la ligne des alliés et, mettant sa cavalerie au centre, il parvint à s'ouvrir un passage avant que celle des ennemis pût s'y opposer; mais bientôt il perdit le terrain qu'il avait gagné. La journée du 17 se passa de part et d'autre en nouveaux préparatifs. Blücher confia au prince royal 30,000 hommes, pour attaquer les hauteurs de Taucha, tandis que lui-même restait devant Leipzig prêt à se mettre en mouvement dès qu'il apercevrait la grande armée engagée. Le village de Schneefeld ayant été repris par les Français, il le fit enlever de nouveau à la baïonnette; et la défection de treize bataillons westphaliens et saxons, qui passèrent aux alliés pendant la bataille, compléta la défaite des Français. Malgré leur résistance désespérée, le succès le plus complet couronna les efforts de leurs ennemis, et ceux-ci bivouaquèrent sur le champ de bataille. Vers le soir, Blücher reçut ordre de se porter sur Weissenfels et Naumbourg, direction dans laquelle les Français opéraient leur retraite, et il fit fermer par le prince royal la route de Wittenberg, ce qui ne laissait plus à Napoléon d'autre ligne que celle de la Saale pour gagner le Rhin. Le lendemain 19, Leipzig, après une courte résistance, fut emporté par Blücher et le prince royal, Bennigsen et la grande armée. C'est le lendemain de cette grande bataille *des Nations* que Blücher fut créé, par le roi son maître, feld-maréchal. De tous les généraux confédérés, c'est lui qui pressa le plus vivement les Français dans leur retraite. Cependant il se trompa sur leur direction; et s'étant engagé dans les montagnes impraticables de la Thuringe, il leur fit peu de mal, et ne les rejoignit réellement qu'à Eisenach où il s'empara d'un millier de prisonniers et de quelques caissons d'artillerie. Il se dirigea ensuite vers Fulde, puis sur Wetzlar et Coblentz. Enfin il arriva devant le Rhin. L'invasion était résolue. Les 1er, 2 et 3 janvier 1814, Blücher passa le Rhin sur trois points, Coblentz, Kaub et Manheim, et s'avança jusqu'à Kreuznach, poussant devant lui le maréchal Marmont. Le feld-maréchal prussien passa la Sarre, fit occuper Trèves, entra le 17 dans Nancy, ordonna au corps de Sacken de prendre Toul; et du 16 au 18 opéra sa jonction avec la grande armée entre la Moselle et la Meuse, tandis que les Français se retiraient derrière cette rivière. Bientôt 160,000 hommes, appartenant à l'armée de Schwarzenberg et à celle de Silesie, se trouvèrent réunis autour de Trannes, Brienne et la Rothière. Napoléon les attaqua le 1er février, à la tête d'une armée moitié moins nombreuse, et après des efforts réitérés il donna le signal de la retraite. Le succès de cette bataille fut dû en grande partie à la valeur de Blücher. Enflée de ce succès, chaque armée des alliés se croyait capable désormais de triompher seule de Napoléon; et le feld-maréchal prussien, voulant arriver le premier à Paris, se sépara de Schwarzenberg sans s'inquiéter de la dispersion de ses différents corps. Napoléon surprend, le 10, à Champ-Aubert le corps russe d'Alsufiev, le fait prisonnier avec deux mille hommes, atteint Sacken et York à Montmirail et remporte sur eux une victoire pareille. Le 14 au soir, il entoure de ses colonnes victorieuses l'armée de Blücher à Vauchamp, enfonce ses lignes, lui tue ou prend 12,000 hommes. Le 16, il revient se mettre en position sur la Seine et se réunit à Victor et à Oudinot qu'il avait quittés huit jours auparavant. Blücher, dans cette semaine, perdit près de 20,000 hommes. L'arrivée du corps russe Winzingerode de la Belgique, et sa jonction avec Schwarzenberg, qui lui ordonna de se rendre à Méri et à Épernai, lui donnèrent la facilité de se réorganiser. Il était alors d'avis de passer la Seine et de livrer bataille à Napoléon. Le feld-maréchal autrichien refusa, et s'avança vers Coulommiers, tenant toujours son armée réunie. Le 22, Blücher fut attaqué à Méri et se retira non sans perte. Ses communications avec la grande armée devinrent très-difficiles. Il était acculé à l'Aisne, et sa position était critique. La prise ou plutôt la reddition de Soissons diminua ce danger. Il s'établit dans une forte position sur les hauteurs de Laon avec 80,000 hommes. Napoléon vint l'y attaquer les 9 et 10 mars. De cette bataille peut-être dépendit l'événement de la campagne. Si Blücher n'eût pas été vainqueur, il se serait vu forcé de se retirer dans les Pays-Bas, et tous les plans des alliés étaient rompus. Le succès de Laon les encouragea à reprendre l'offensive. Une bataille générale eut lieu à la Fère-Champenoise et Arcis, les 20 et 21; le 22 les deux armées (silésienne et grande armée) se joignirent dans l'ouest; et, par une marche excessivement rapide, Blücher, après avoir suivi divers corps français que Napoléon dirigeait vers l'ouest, revint manœuvrer sur la Marne. Le 26, après une autre marche de vingt-six lieues en deux jours, il combattait à la Ferté-Gaucher, et le lendemain, toutes les armées se con-

centraient autour de Paris. Blücher commanda le centre des alliés dans l'attaque de cette ville, le 30 mars 1814, et il eut encore une grande part à leur triomphe. Mais la capitulation lui déplut singulièrement; il fallait, selon lui, entrer de vive force dans cette capitale, afin d'y dicter des lois; il fallait brûler cette Sodome, cette Babylone. On pense que ce fut par dépit de n'avoir pu faire prévaloir de pareilles idées qu'il n'entra pas à Paris, le 31 mars, en même temps que les souverains alliés; et qu'il se tint, pendant que ceux-ci faisaient leur entrée solennelle, sur les hauteurs de Montmartre. Ce ne fut que le lendemain qu'il vint se loger à l'hôtel de Fouché. Le 2 avril, il se démit du commandement, alléguant le besoin de rétablir sa santé. En effet, le mal d'yeux et la fièvre le minaient. Le titre de prince de Wahlstædt, que lui donna le roi de Prusse, fut pour lui un moyen de consolation. Simple particulier, Blücher vécut sans grand éclat à Paris. La paix signée, il s'embarqua pour l'Angleterre, dans la compagnie des souverains. A peine eut-il touché le rivage de Douvres, que la foule le porta de main en main jusqu'aux portes de la ville. A Londres, les démonstrations ne furent pas moins vives. Après avoir passé quatre jours à Londres, les monarques se rendirent aux universités d'Oxford et de Cambridge. Blücher qui les accompagnait reçut de celle-là le titre un peu facétieux à son égard de membre honoraire de la faculté de droit, et de celle-ci le titre non moins plaisant de docteur. Des hommages moins splendidement exprimés, mais probablement plus sincères, l'accueillirent en Allemagne. L'ancien comté de la Mark, et Brunswick, se distinguèrent surtout par leur enthousiasme. Une pompe triomphale et l'inauguration de la statue de la Victoire qui, huit ans auparavant, avait été emportée à Paris, signalèrent l'entrée de Blücher dans la capitale de la Prusse. L'université de Berlin ne voulut point rester au-dessous de celle de Cambridge, et elle lui délivra un diplôme de docteur en philosophie. Vers le commencement de l'automne Blücher fit un voyage en Silésie; puis revint à Berlin, d'où il observa avec un intérêt très-vif tout ce qui se passait au congrès de Vienne. Lors du débarquement de Bonaparte à Cannes, Blücher reprit son épée et endossa l'uniforme. Nommé général en chef de l'armée destinée à opérer entre le Rhin et la Moselle, il partit de Berlin le 10 avril; et huit jours après il se trouvait à Liége. Il y manda les autorités à l'hôtel de ville, et leur adressa de vifs reproches sur le mauvais esprit des habitants, qui regrettaient la domination française. Les troupes saxonnes, qui n'avaient reçu d'autre prix de leur dévouement à Leipzig et en Flandre que le démembrement de leur patrie au profit de la Prusse, devinrent décidément hostiles. Le 5 mai quelques-uns de leurs grenadiers se portèrent en tumulte à l'hôtel du maréchal, qui s'échappa par une fenêtre. Les séditieux assouvirent leur ressentiment sur des meubles, des vitres qu'ils brisèrent. Les troupes prussiennes, s'étant aussitôt rassemblées, entourèrent les Saxons, et se saisirent des plus mutins. Blücher livra ensuite les chefs du mouvement à une commission militaire, qui en condamna deux à être fusillés. Le régiment des grenadiers fut dissous et l'on brûla publiquement ses drapeaux. A la fin de mai, Blücher se porta sur la Sambre. Il avait près de cent mille hommes. Le 15 juin, Napoléon commença les hostilités en repoussant un corps de troupes qui occupait Charleroi. Celles-ci se retirèrent avec beaucoup d'ordre sur Fleurus, et Blücher les recevant se concentra sur Sombreffe. Le lendemain 16, les Français passèrent la Sambre et marchèrent contre les Prussiens étendus en amphithéâtre sur toute la largeur d'un coteau qui défendait un ravin profond garni de bouquets boisés. La droite prussienne était appuyée au village de Saint-Amand, le centre à Ligni, la gauche, dont à peine on apercevait l'extrémité, à Sombreffe. La cavalerie prolongeait la gauche fort avant sur la route de Namur. Ces fortes positions furent enlevées par la vieille garde impériale; et à dix heures du soir, Blücher, après une résistance opiniâtre, après s'être continuellement exposé au feu le plus vif, et avoir été culbuté par la chute de son cheval, fit sa retraite sur Gembloux et Namur, toujours poursuivi jusqu'à ce que les ténèbres et la fatigue forçassent enfin l'armée française à prendre quelque repos. Napoléon, dans cette sanglante journée, tua ou prit aux Prussiens quinze mille hommes. Il est positif que Blücher lui-même, engagé sous son cheval, au milieu des cuirassiers français, serait resté prisonnier, si la rapidité de ceux-ci ne les eût empêchés de l'apercevoir. Pendant ce temps, Ney tombait sur l'avant-garde de Wellington et lui faisait perdre six mille hommes. Intrépide et infatigable, au moment même de sa défaite, et tandis que Napoléon faisait courir le bruit de sa mort, Blücher s'occupa toute la journée du 17 à concentrer ses troupes sur Wavre, et parvint à dérober une marche au général Grouchy. Grâce à cette circonstance, il apparut dans la soirée du 18 aux champs de Waterloo, sur le flanc gauche de Wellington, à l'instant même où les deux armées, après une lutte terrible, mais sans avantage décisif de part ni d'autre, recommençaient à combattre avec une nouvelle fureur. Ce fut comme l'arrêt du destin. Les Prussiens se chargèrent de la poursuite et firent toute la nuit des prises incalculables en hommes, en artillerie et en équipages. Napoléon n'ayant tenté aucune résistance, aucune diversion, et s'étant rendu en toute hâte à Paris, où les chambres, loin de le soutenir, lui imposèrent la loi d'abdiquer pour la seconde fois, rien ne s'opposa plus à la marche des Anglo-Prussiens. En moins de dix jours les deux généraux furent aux portes de Paris. Peu de jours après Blücher passa la Seine au Pecq, et seul ainsi, sur la rive gauche de ce fleuve, tourna la capitale avec son armée par Saint-Germain, Versailles et Meudon. Chassé de Versailles par le général Excelmans qui écrasa sa cavalerie à Roquencourt, il fut heureux d'en être quitte à si bon marché. La convention de Saint-Cloud (3 juillet) ouvrit aux deux généraux alliés les portes de Paris. En attendant que la capitale fût évacuée, le quartier général de Blücher resta dans Saint-Cloud. Lorsqu'il fut enfin dans la capitale, il s'y livra à toute sa haine contre les Français. Enfin il lui vint à l'idée de faire sauter le pont d'Iéna, sous prétexte qu'il portait un nom injurieux à la nation prussienne. Heureusement les ingénieurs prussiens ne surent pas miner le pont avec la rapidité nécessaire, et la ville ayant porté trois cent mille francs au général, il les accepta et fit cesser les travaux de destruction. Bientôt l'arrivée des souverains, et particulièrement de l'empereur de Russie, mit fin, au moins dans

la capitale, à ces actes de vandalisme. Blücher se dédommagea dans les départements de ce qu'il ne pouvait faire dans la capitale. La paix définitive n'étant pas encore conclue, il transporta son quartier général à Rambouillet, à Chartres, continuant la guerre contre les forteresses et espérant avoir à se battre contre l'armée de la Loire ; mais celle-ci se soumit au roi de France et fut licenciée. Alors Blücher répandit ses troupes dans l'Eure, Eure-et-Loir, la Sarthe, l'Orne, Loir-et-Cher, le Loiret, et en un mot dans tous les pays en deçà de la Loire, où elles vécurent à discrétion et commirent des désordres de tout genre, en présence de leur général. Il leva lui-même de fortes contributions, fit arrêter et envoya prisonniers en Prusse beaucoup d'individus, autorisa tacitement les voies de fait et de pillage contre ceux qui lui étaient dénoncés. Personne, parmi les chefs des alliés, n'approuvait la conduite de Blücher; et son roi lui-même tenta en vain d'adoucir ce caractère indomptable. Il l'honora même d'un ordre créé exprès pour lui, c'était une croix de fer entourée de rayons d'or. Blücher quitta la France en automne. Sa santé depuis longtemps délabrée languissait de plus en plus : il se rendit deux fois à Carlsbad en 1816 et en 1817. Du reste il passait son temps moitié dans ses terres, moitié dans les villes de Breslau et de Berlin. Il fit aussi quelques excursions à Hambourg, à Dobberau, etc. Sa vie était redevenue obscure, comme avant les guerres de 1806 et de 1813, mais il était plus riche. En 1819 il devint mélancolique, irascible, jaloux des honneurs qu'il se croyait dus. Atteint d'une hydropisie de poitrine et d'une inflammation, il fit un nouveau voyage à Carlsbad où il passa quelques jours auprès du prince de Schwarzenberg. En revenant dans ses terres, il tomba malade à Krieblowicz et mourut le 12 septembre 1819.

BLUM (Jean), architecte de Zurich, est auteur d'*Éléments d'architecture*, 1596, in-fol., souvent réimprimés et traduits en français et en anglais.

BLUM (Joachim-Christian), littérateur et poëte, né le 17 novembre 1739, à Rathenau, dans la Marche de Brandebourg, mort le 28 août 1790, a publié des *poésies lyriques, des épigrammes*, des *idylles*, Leipzig, 1776; *la Délivrance de Rathenau*, drame, ib., 1775 ; *Mes promenades*, ib., 1784-85 ; *Dictionnaire des proverbes allemands*, ib., 1782. La pureté de son style et la sagesse de son esprit l'ont mis au rang des classiques de sa nation.

BLUMAUER (Aloys), poëte satirique et burlesque, né à Steyer en Autriche le 21 décembre 1755, entra dans l'ordre des jésuites, et, après sa suppression, vécut des leçons de grammaire qu'il donnait à quelques élèves, fut ensuite chargé de l'examen des livres soumis à la censure, puis libraire, et mourut en 1798. Avec une imagination originale et une gaieté piquante, il ne sut point se garantir du mauvais goût et de la trivialité. Ses œuvres complètes ont été imprimées à Leipzig, 8 vol. in-8°, 1801 ; dans le nombre, on distingue : l'*Adresse au diable ;* l'*Éloge de l'âne ;* l'*Énéide travestie,* fort répandue en Allemagne, et traduite en russe, Pétersbourg, 1791-93.

BLUMBERG (Chrétien-Gotthelf), théologien luthérien, né en 1664, à Ophausen, aumônier d'un régiment, puis pasteur en Saxe, mort à Zwickau en 1735, a publié un grand nombre d'ouvrages. Les plus remarquables sont : *Fundamenta linguæ copticæ,* Leipzig, 1716, in-8° ; *Grammatica turcica ; Institut. ling. arab. ; Diction. hebr. ;* une *Bible* complète avec des remarques.

BLUMENSTEIN (François de), né à Strasbourg en 1678, mort en 1759, obtint en 1717 la permission de faire usage d'un nouveau procédé pour l'exploitation des mines du Forez, et dans peu de temps en porta le produit annuel de 100 quintaux de minerai à 3,000. Louis XV lui accorda des lettres de noblesse.

BLUMENTROST (Laurent), docteur en médecine de la faculté de Leyde, premier médecin du czar et président de l'académie de Saint-Pétersbourg, mort à Moscou en avril 1755, est auteur de *Medicus castrensis exercitui Moscovitarum præfectus,* Konigsberg, 1700 ; *Dissertatio de secretione animali,* Leyde, 1713.

BLUNTHLI (Jean-Henri), écrivain suisse, né en 1656, mort à Zurich en 1722, est auteur de : *Memorabilia Tigurina*, ou *Description topographique du canton de Zurich,* en allemand, ouvrage curieux et estimé, dont Buliger a donné une bonne édition, 1740, in-4°.

BLUTEAU (dom Raphael), théatin, né le 4 décembre 1638 à Londres, de parents français, acquit rapidement des connaissances dans les lettres, fut prédicateur de la reine Marie, épouse de Charles Ier ; lorsqu'elle retourna en Angleterre après la restauration, la suivit en France, et de là se rendit à Lisbonne, où ses talents lui procurèrent des emplois importants et son admission à l'académie d'histoire. Il y mourut en 1734, à 96 ans. Outre des *sermons* en portugais, 1685, in-4°, on lui doit : *Vocabulario portuguez e latino,* Coimbre, 1712-21, 8 vol. in-fol. ; *supplément*, 1727-28, 2 vol. Ce dictionnaire très-rare a été corrigé et abrégé par Ant. de Moraïs-Silva, 1789, 2 vol. in-4°.

BLUTEL (Charles-Auguste-Esprit-Rore), né à Caen, le 29 mars 1757, était avocat à Rome avant la révolution. Il fut nommé juge de paix en 1790, et en 1792, député à la Convention ; il vota l'appel au peuple dans le procès du roi, puis la reclusion et le bannissement à la paix ; fut envoyé en mission vers la fin de 1794, dans les départements de la Charente-Inférieure, de la Gironde, des Landes, des Basses-Pyrénées ; en 1796, député au conseil des Cinq-Cents par son département et la colonie de Cayenne, il fit décréter la prohibition des marchandises anglaises, présenta, en février 1797, un rapport lumineux sur les douanes, et donna sa démission peu de temps après. L'administration des douanes lui offrit une place de directeur de correspondances à Paris ; en 1798, le Directoire le nomma un des régisseurs généraux. Blutel passa à la direction de Rouen, puis à celle d'Anvers, où il mourut le 1er novembre 1806.

BLYENBURG (Damase van), poëte latin, né en 1558 à Dordrecht, remplit après son père la charge de garde de la monnaie de Hollande, et fut dans la suite premier conseiller du vice-roi de Virginie. Le chagrin qu'il éprouva de la mort de sa femme fut si violent, qu'on lui conseilla de voyager pour se distraire. Il se mit en route, en 1616, pour la Bohême, et comme on n'entendit plus parler de lui, on conjecture que la douleur termina ses jours. On a de lui : *Cento ethicus ex ducentis poetis hinc inde contextus,* Leyde, 1599, petit in-8°, Dordrecht, 1600, in-8° ; *Veneres Blyenburgicæ, sive amorum*

hortus, Dordrecht, 1600, petit in-8°; *B. Fulgentii sententiæ sacræ*, Amsterdam, 1612, in-8°.

BLYENBURG (Adrien van), neveu du précédent, né en 1560, à Dordrecht, y mourut le 25 février 1599. On a de lui : *Poemata varia*, Leyde, 1582, petit in-8°. Ce recueil est estimé. On trouve plusieurs pièces d'Adrien dans les *Deliciæ poetar. Belgar.*, I, 587.

BNINSKI (Alexandre, comte de), né à Cracovie en 1788, parcourut divers pays et entra, en 1807, comme volontaire dans la légion polonaise au service de France. Il parvint rapidement au grade de capitaine, signala sa bravoure dans la guerre d'Espagne; devint major, et suivit, en 1812, les troupes françaises en Russie. Lors du désastreux passage de la Bérésina, il concourut à suspendre pendant quelques heures la marche des ennemis. Napoléon apprécia ce service et le nomma major général. Bientôt après, il accepta son congé et retourna en Pologne. Depuis cette époque, Bninski vécut à Varsovie dans une profonde retraite. Il se trouvait dans une terre de sa femme, sur les frontières de la Lithuanie, lorsqu'il reçut la nouvelle de l'insurrection du 29 novembre 1830; il quitta à l'instant même sa famille; et, malgré le froid excessif et la hauteur de la neige, il alla à pied à Varsovie. Arrivé dans cette ville, il fut élu sénateur et se chargea spontanément de la difficile mission de pourvoir l'armée de vivres. Accompagnant un convoi pendant la nuit, il fut atteint du choléra, qui mit un terme à sa vie, le 15 juin 1831. On a de lui plusieurs ouvrages écrits en polonais, entre autres : *Traité sur l'exercice de l'infanterie polonaise*, Varsovie, 1810, in-8°; *Traité sur la cavalerie*, ibid., 1811, in-8°; *Tables de logarithmes*, ibid., 1818, in-4°; *Traité d'arithmétique*, Plotsko, 1822, in-8°.

BO (Jean-Baptiste), médecin à Mur-de-Barrez, département de l'Avignon, député à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel ni sursis, se fit remarquer parmi les plus effrénés révolutionnaires, provoqua les plaintes des départements dans lesquels il fut envoyé en mission, et fut enfin décrété d'accusation, le 9 août 1795, pour vexations et cruautés commises pendant sa mission. A l'amnistie du 4 brumaire an IV, il recouvra sa liberté, fut placé comme chef du bureau des émigrés au ministère de la police, perdit sa place à la fin de 1799, reprit ses fonctions de médecin et alla se fixer à Fontainebleau, où il mourut en 1812. On a de lui : *Topographie médicale de Fontainebleau*, Paris, 1811.

BOABIL ou **ABOUABOULLAH**, dernier roi maure de Grenade, fils de Mulei-Hassem, se révolta contre son père en 1481, le chassa de sa capitale et prit le titre de roi. Mais ayant été fait prisonnier par Ferdinand d'Aragon, il racheta sa liberté à des conditions honteuses, et tourna de nouveau ses armes contre son père, qui en mourut de douleur. Sa tyrannie l'ayant rendu odieux à ses sujets, il livra Grenade à Ferdinand en 1491, et passa en Afrique, où il périt en combattant pour le roi de Fez contre celui de Maroc.

BOACK. *Voyez* **BOCK**.

BOADICÉE était femme de Prasutagus, roi des Icènes, peuples de la côte orientale de l'Angleterre. Son mari avait en mourant institué Néron son héritier conjointement avec ses filles, dans l'espoir d'assurer à sa famille la protection de ce prince. Mais les officiers romains, maîtres de son palais, firent fouetter sa veuve et outragèrent ses filles. Aussitôt Boadicée, à la tête de 120,000 hommes, s'empara de Colchester et fit massacrer les Romains au nombre, dit-on, de 80,000. Mais le gouverneur Suetonius Paulinus mit bientôt les Bretons en déroute, l'an 61. Boadicée en mourut de douleur.

BOAISTUAU ou **BOISTUAU** (Pierre), surnommé *Launay*, écrivain, né à Nantes, mort à Paris en 1566, passait de son temps pour bon orateur. On a de lui : *Histoires prodigieuses*, extraites de divers auteurs, 1561; *Théâtre du monde*, Paris, 1598, 6 vol. in-16; *Histoires tragiques*, traduites de l'italien de Bandel, ib., 1616. Ces différents recueils, quoique imprimés plusieurs fois sont devenus très-rares. Il est assez probable que le fond en est le même, et que les libraires n'ont fait que changer les titres pour donner un air de nouveauté à l'unique ouvrage de Boaistuau.

BOARETTI (l'abbé François), né en 1748, dans un village près de Padoue, professeur d'éloquence sacrée en 1785, au gymnase ecclésiastique de Venise, exerça cette charge pendant dix ans, de la manière la plus brillante. Le chagrin que lui causa la suppression de cette école, en 1795, fut si vif que peu de jours après il eut une attaque d'apoplexie. Le sénat, informé de sa situation, s'empressa de lui confirmer son traitement par un décret. Boaretti ne fit que languir et mourut à Venise, le 15 mai 1799, à 51 ans. Outre des thèses (*Assertiones philosophicæ*), Padoue, 1783, in-8°, et des poésies dans les *Raccolte*, on a de Boaretti : Les *Trachiniennes* de Sophocle; l'*Électre*, l'*Hécube*, l'*Iphigénie en Tauride* et la *Médée* d'Euripide, traduites *in versi sciolti*, publiées séparément, in-8°; l'*Hymne à Cérès* d'Homère, *in versi sciolti*, Padoue, 1784, in-8°; l'*Iliade* d'Homère, *in ottava rima*, Venise, 1788, in-8°; les *Psaumes* de David, ibid., 1788, 2 vol. in-8°; *Dottrina de' padri greci*, 1791, 2 vol. in-8°; l'*Ecclésiaste* de Salomon traduit en prose, ibid., 1792, in-8°; le *Livre de la Sagesse*, ibid., 1792, in-8°; *Pensieri sulla trisezione dell' angolo*, ib., 1793, in-4°.

BOATE (Gérard), médecin hollandais, s'établit en Irlande, publia l'histoire naturelle de cette contrée sous le titre de *Ireland's natural history*, etc., Londres, 1652, traduite en français par P. Briot, Paris, 1666.

BOATON (Pierre-François de), né à Longiraud près d'Aubonne, pays de Vaux, en 1754, capitaine dans les troupes du roi de Sardaigne, fut gouverneur à l'école militaire de Berlin, puis maître de pension et précepteur, et mourut en juin 1794. On a de lui : *Essais* en prose et en vers, Berlin, 1782; *Oberon*, poëme, traduction libre de Wieland, ib., 1784; une traduction libre en vers de *la Mort d'Abel* de Gessner, ibid., 1785, in-8°; Hambourg, 1791.

BOBART (Jacques), médecin et botaniste, né à Brunswick, surintendant du jardin botanique de l'université d'Oxford, dont il publia le catalogue, Oxford, 1658, in-8°, mourut le 4 février 1679, âgé de 81 ans.

BOBART (Jacques), fils du précédent, lui succéda dans sa place, acheva la dernière partie de l'*Histoire universelle des plantes* de Morison, Oxford, 1699, in-fol., et mourut vers 1704.

BOBOLINA, héroïne de la Grèce moderne, appartenait à une riche famille albanaise. Son mari, officier dans le corps des Armatolis au service de la Porte, fut

exécuté en 1812. Bobolina, à la révolution grecque, arma trois vaisseaux et envoya ses deux fils à l'avant-garde de l'armée de terre. Elle assista, comme guerrière, au siége de Tripolizza, essaya de faire cesser les divisions parmi les Grecs, appuya avec une division navale le blocus de Naupli de Romanie, et s'opposa à la capitulation que demandaient les Turcs. Bobolina ne cessa de prendre part aux opérations des Grecs, et périt, en 1825, victime d'une de ces rixes qui prouvent combien la civilisation est restée en arrière dans certains pays. Son frère avait séduit une jeune fille : les parents et amis de cette dernière courent aux armes pour venger leur injure, et viennent en tumulte devant la maison de Bobolina ; celle-ci ouvre la fenêtre, les harangue en termes assez hautains et tombe aussitôt frappée d'un coup de fusil.

BOBROF (Simon-Sergeievitsch), poëte russe assez distingué, mort à St.-Pétersbourg en 1810, imita plus que tout autre de ses compatriotes le genre de la littérature anglaise. Son meilleur ouvrage est le poëme de *la Chersonide*, ou *un Jour d'été en Tauride*, Saint-Pétersbourg, 1803. On remarque aussi *l'Aveugle voyageur*, ib., 1807-1809. Ses *OEuvres lyriques* ont été réunies et imprimées à St.-Pétersbourg, 1804, en 4 vol.

BOBROWSKI. *Voyez* **ALI-BEY.**

BOBRUN (Henri et Charles), d'Amboise, cousins, furent deux peintres habiles dans le portrait et travaillèrent toujours en commun et aux mêmes tableaux, sans qu'on pût distinguer qu'ils étaient de deux mains. Ils peignirent Louis XIV, Anne d'Autriche, un grand nombre de personnages de cette cour brillante, où ils étaient recherchés à cause de leur goût et de leur talent pour diriger les fêtes. Les Bobrun était de l'académie de peinture. Henri, né en 1603, mourut en 1677, et Charles, né en 1604 mourut en 1692.

BOCAGE. *Voyez* **DUBOCAGE.**

BOCARRO. *Voyez* **BOCCARO.**

BOCAUD (Jean), médecin de Montpellier au 16e siècle, a publié : *Tabulæ curationum et indicationum*, etc., Lyon, 1554.

BOCCACCINI (Antoine), chirurgien de Comacchio, vivant en 1720, a publié : *Cinque disinganni chirurg. per la cura delle ferite, delle ulcere, de seni*, Venise, 1713-14 et 1715, in-8°.

BOCCACE (Jean) naquit à Paris en 1313. Son père était marchand à Florence, et sa famille originaire de Certaldo, village situé à vingt milles de Florence, c'est pourquoi il joignit toujours à son nom ces mots : *da Certaldo*. Boccace fut le fruit illégitime d'une liaison que son père eut à Paris, où il était venu pour des affaires de commerce. Amené de bonne heure à Florence, il y commença ses études, et montra, dès ses premières années, un goût déclaré pour la poésie ; mais il avait à peine dix ans, que son père le plaça chez un autre marchand, pour apprendre le commerce. Ce marchand le conduisit quelques années après à Paris, le garda six ans chez lui, et le renvoya enfin à son père. A Florence, Boccace fut, comme à Paris, partagé entre des occupations pour lesquelles il n'avait que de la répugnance, et son goût pour les lettres qui allait toujours en augmentant. Ce goût prit encore des accroissements à Naples, où son père l'envoyait pour l'en distraire, et pour l'attacher définitivement à la profession du commerce. Il y resta huit ans, et au lieu de n'y voir que des négociants, il se lia d'amitié avec plusieurs savants, soit napolitains, soit florentins, que la faveur du roi Robert, ami des lettres, y avait attirés. Il obtint les bonnes grâces d'une fille naturelle de Robert, pour qui il composa plusieurs ouvrages en prose et en vers, et qu'il y désigne souvent sous le nom de *Fiammetta*. Après un séjour de deux ans qu'il alla faire à Florence, auprès de son père, de retour à Naples, il y fut favorablement accueilli par la reine Jeanne, et l'on croit que ce ne fut pas moins pour complaire à cette jeune reine, qu'à sa chère Fiammetta, qu'il commença le *Décaméron*, ou le *Recueil de cent Nouvelles*, qui le place, sans rival, au premier rang des prosateurs italiens. Ayant perdu son père, et maître de suivre son penchant, il alla se fixer à Florence, et n'eut plus d'autre distraction dans ses études, que le plaisir, et quelques missions honorables dont il fut chargé par ses concitoyens. Il fut choisi pour aller à Padoue, porter à Pétrarque la nouvelle de son rappel et de la restitution qui lui était faite du bien de son père, banni autrefois de Florence, et mort dans l'exil. C'est là qu'il s'unit avec lui d'une amitié qui dura toute leur vie. Quelques années après, ayant dérangé entièrement sa médiocre fortune par les dépenses qu'il faisait pour se procurer des livres, et par son goût pour le plaisir, il trouva dans Pétrarque les secours les plus généreux ; il y trouva aussi les meilleurs conseils pour ses ouvrages et pour sa conduite. De nouveaux troubles qui s'élevèrent à Florence, l'engagèrent à se retirer à Certaldo, où il possédait un petit bien de campagne, pour y continuer paisiblement ses travaux. Il n'avait, jusqu'à ce moment, écrit qu'en langue vulgaire, et des ouvrages de pur agrément : ce fut alors qu'il en composa plusieurs d'érudition et d'histoire ; il les écrivit en latin ; et l'un de ces traités a été le premier ouvrage moderne où l'on ait rassemblé toutes les notions mythologiques qui sont éparses dans les écrits des anciens. Il savait assez bien le grec, et avait amené, à ses frais, de Venise à Florence, Léonce Pilate de Thessalonique, qu'il entretint chez lui pendant trois ans, pour apprendre de lui cette langue, expliquer avec lui l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et même les lui faire traduire en latin tout entières. Il eut la gloire de faire venir le premier de Grèce, à ses frais, des copies de ces deux ouvrages. L'autorité qu'il avait acquise le fit charger de deux ambassades importantes pour la république de Florence, auprès du pape Urbain V. Il les remplit, et revint à Certaldo reprendre ses douces études ; mais il y éprouva une longue maladie, qui le laissa dans un état de langueur et d'abattement. Les Florentins, voulant honorer et venger la mémoire de Dante, instituèrent, par un décret du sénat, une chaire publique destinée à l'explication de son poëme, rempli de choses sublimes, mais aussi d'obscurités et de difficultés qui s'augmentaient à mesure qu'on s'éloignait du temps où l'auteur avait écrit. Ce fut à Boccace qu'ils conférent ce nouveau professorat. Les efforts qu'il fit pour le remplir retardèrent sa convalescence ; et il reçut alors un coup si sensible, qu'il lui fut, depuis, impossible de se rétablir. Il apprit subitement la mort de Pétrarque, son maître et son plus cher ami ; il ne lui survécut qu'un peu plus d'une année, et s'affaiblissant tous les jours de plus en

plus, il mourut à Certaldo, le 21 décembre 1375. Voici la liste de ses ouvrages : *De genealogiâ Deorum libri XV; De montium, sylvarum, lacuum, fluviorum, stagnorum et marium nominibus, liber; De casibus virorum et fœminarum illustrium libri IX; De claris mulieribus; Eclogæ; la Teseide; Amorosa visione; Il Filostrato,* poëme romanesque en octaves; *Nimfale Fiesolano; Rime,* ou *Poésies diverses; Il Filocopo, ovvero amorosa fatica; L'Amorosa Fiammetta;* l'*Urbano; Ameto,* ou *Nimfale d'Ameto; Il Corbaccio, o sia Laberinto d'amore; Origine, vita et costumi di Dante Alighieri; Commento sopra la commedia di Dante Alighieri;* enfin, *il Decamerone,* le premier titre de Boccace à l'immortalité. Les libertés qu'on y trouve circulèrent sans obstacle en manuscrit pendant plus d'un siècle ; ce livre fut prohibé par les papes Paul IV et Pie IV; des académiciens furent chargés de réformer le *Décameron;* mais les éditions complètes se multiplièrent tellement depuis la fin du 16e siècle, qu'on ne parla plus ni de prohibition ni de réforme. La Fontaine a imité un grand nombre de ces nouvelles. Les *OEuvres diverses* de Boccace ont été recueillies à Florence ou plutôt à Naples en 1723 et 1724, 6 vol. in-8° ; il faut y joindre le *Décameron,* dont l'édition la plus ancienne est celle de Venise, 1471, in-fol., et la plus précieuse celle de Florence, 1527, in-4°. On peut se contenter de l'édition de Paris, 1768, 3 vol. in-12, ou de Milan, 1803, 4 vol. in-8°. On recherche encore l'ancienne traduction française de Jean Martin, réimprimée à Paris en 1757, 5 vol. in-8°; l'abbé Sabatier de Castres en a rajeuni le style, 1779, 10 vol. in-18, réimprimé en 1804. Une traduction publiée sous le nom de Mirabeau, Paris, 1802, 4 vol. in-8°, n'a pas eu de succès.

BOCCADIFERRO (LOUIS), noble Bolonais, né vers 1482, fut un savant médecin et philosophe, professa la logique et la philosophie dans l'université de Bologne, puis à Rome, et mourut le 3 mai 1545, avec la réputation du premier professeur de son temps. On a de lui des *Commentaires latins sur les principaux ouvrages d'Aristote.*

BOCCADIFERRO (JÉRÔME), neveu du précédent, né à Bologne, en 1552, y fut professeur en droit et mourut le 1er mars 1623. Il a laissé : des *Consultations,* Bologne, 1645, in-fol. ; des *Leçons sur toutes les matières de droit civil.*

BOCCAGE (MARIE-ANNE LEPAGE, épouse de FIQUET DU), née à Rouen, le 22 octobre 1710, morte le 8 août 1802, réunit aux charmes de la figure les agréments de l'esprit et du caractère. De la couronne qui lui fut décernée par l'académie de Rouen pour une pièce de vers date sa réputation, qui s'accrut bientôt par la publication du *Paradis perdu,* poëme en VI chants, imité de Milton, 1748 ; de *la Mort d'Abel,* de *la Colombiade.* Sa tragédie des *Amazones,* représentée avec succès en 1749, des traductions de Pope, et d'autres de l'italien, etc., complètent ses *œuvres,* imprimées à Lyon, 1702, 3 vol. in-8°.

BOCCAGE (PIERRE-JOSEPH FIQUET DU), mari de la précédente, né en 1700, mort en août 1767, receveur des tailles à Dieppe, cultiva aussi la littérature. On a de lui : *Oronoko* ou *le Prince règne,* et *l'Orpheline,* comédies traduites de l'anglais et insérées dans *Mélanges de pièces traduites de l'anglais,* Berlin et Paris, 1751, 3 vol. in-12.

BOCCAGE (MANUEL-MARIA BARBOSA DU), poëte portugais de la même famille que le précédent, né à Sétuval en 1771, entra dans les gardes marines, et ayant offensé le ministre par une repartie très-piquante, fut embarqué pour Goa après avoir été expulsé du corps. Du Boccage fut bien accueilli par ses compatriotes dans l'Inde, mais sa verve satirique lui fit de nombreux ennemis. Obligé de fuir de Macao dont il avait offensé le premier magistrat, il retourna à Goa où il trouva un protecteur, un ami dans Joaquim Pereira d'Almeida, riche négociant, qui le ramena à Lisbonne, et mit sa maison et sa bourse à la disposition du poëte. Celui-ci se voua entièrement à l'improvisation, et se vit bientôt entouré d'une foule d'admirateurs. Les vers jaillissaient de son cerveau avec plus de rapidité que la parole ne pouvait les reproduire, et sa mémoire prodigieuse lui permettait de répéter à volonté une pièce quelconque de celles qu'il venait d'improviser. Il savait à fond le latin, le français, l'italien, l'espagnol ; savait par cœur Corneille, Racine, Voltaire, Crébillon, Molière, le Tasse, l'Arioste, Virgile Ovide, Horace, Tibulle, etc. Vers 1797, il composa une épître philosophique dans laquelle il niait l'immortalité de l'âme; des copies de cette pièce circulèrent ; et l'auteur, arrêté par ordre de l'inquisition, languit quelque temps dans les prisons du saint office. Il en sortit par la protection du ministre de l'intérieur Scabra, du duc de Lafoês, et du marquis de Pombal, mais la terreur inspirée par le séjour du cachot, fit sur son esprit une impression si profonde qu'elle abrégea ses jours. Il mourut en 1826. Ses *OEuvres* ont été imprimées, Lisbonne, 6 volumes ; elles se composent de sonnets, d'épîtres, d'idylles, d'élégies, d'odes, de satires, de cantates, d'épigrammes, etc. Il a fait paraître à Paris la traduction des poëmes de Rosset sur *l'Agriculture,* de *Plantes,* de Castel, des *Jardins,* et de *l'Imagination* de Delille, et *de la Colombiade* de Mme du Boccage ; il a aussi traduit du français le roman de Gil-Blas. Il avait ébauché trois tragédies, *Viriatus, Alphonse Henriquez* et *Vasco de Gama.*

BOCCALINI (TRAJAN), écrivain satirique, né à Lorette en 1556, fut successivement gouverneur de plusieurs villes dans l'État de l'Église ; obligé de quitter Rome, où la liberté de ses écrits lui avait fait de nombreux ennemis, et craignant le ressentiment de l'Espagne, il se retira à Venise, où il mourut le 16 novembre 1613. On a de lui : *Ragguaglj di Parnasso,* Amsterdam, 1669, 2 vol. in-12, jolie édition, mais qui ne passe pas pour correcte ; traduite en français par Fougasse, Paris, 1615 ; *Pietra del paragone politico,* Amsterdam, 1653, traduction française, Paris, 1629, satire violente contre le gouvernement espagnol ; *Commentari soprà Corn. Tacito,* Genève, 1669, in-4° ; et dans la *Bilancia politica di tutte le opere di Traj. Boccalini,* Castellane, 1678, 3 vol. in-4° ; *Secretaria d'Apollo,* Amsterdam, 1665, in-24.

BOCCANERA (GUILLAUME), d'une famille illustre de Gênes, s'étant mis à la tête du parti démocratique, fut, en 1257, choisi par le peuple pour chef, et placé pour dix ans à la tête du gouvernement. Mais devenu odieux par sa tyrannie, il fut déposé de la seigneurie en 1262.

BOCCANERA (SIMON), petit-fils du précédent, premier doge de Gênes, élu en 1339, eut à combattre les Spinola, les Doria, qui depuis longtemps exerçaient tous les droits de la souveraineté, et trouva dans Grimaldi et Fieschi, chefs du parti guelfe, des adversaires non moins

jaloux de son élévation. Cette lutte acharnée ne l'empêcha pas d'équiper des flottes qui remportèrent de grands avantages sur les Turcs, les Tatars et les Maures d'Espagne. Réduit à traiter avec les nobles, il abdiqua sa dignité en 1344, et vécut à Pise dans un honorable exil. Rentré dans sa patrie en 1351, il en expulsa les Visconti, de Milan, que, pendant son absence, les Génois avaient appelés à leur secours, et fut de nouveau créé doge. Il mourut par le poison en 1363.

BOCCANERA (Gille), frère du précédent, envoyé par lui au secours d'Alphonse XI, roi de Castille, contre les Maures, remporta deux victoires signalées sur l'armée du roi de Maroc, contribua ensuite à la prise d'Algésiras, et mérita par ses services le titre d'amiral de Castille avec le comté de Palma. Il ne se distingua pas moins sous Henri II, par ses victoires sur les Portugais, les Anglais, et mourut vers 1372, avec la réputation du plus grand homme de mer du 14e siècle.

BOCCANERA (Baptiste), fils du précédent. Les Génois, après s'être soumis volontairement au roi de France, se révoltèrent, en 1400, contre Colard de Calleville, qu'il leur avait donné pour gouverneur. Ils mirent à sa place Baptiste Boccanera. Charles VI envoya Boucicault, maréchal de France, à Gênes ; et celui-ci, le surlendemain de son entrée dans cette ville, ayant fait saisir Baptiste Boccanera, lui fit trancher la tête sur un échafaud, en novembre 1401.

BOCCANERA (Martin), architecte, de la même famille, a construit des aqueducs à Gênes dans le 14e siècle, agrandi le port et achevé l'arsenal des Galères.

BOCCANGELINO (Nicolas), né à Madrid de parents génois, médecin de Philippe III, roi d'Espagne, a publié en espagnol un ouvrage sur les fièvres, Madrid, 1600, in-4°; traduit en latin, ibid., 1604, in-4°.

BOCCARDO. *Voyez* **PILADES**.

BOCCARRO (Antoine), historien portugais, a voulu continuer l'ouvrage de Jean de Barros, intitulé : l'*Asie portugaise ;* il en fit la 13e Décade.

BOCCARRO (Emmanuel), portugais du 17e siècle, a écrit *Anacephalæosis indicæ historiæ,* 1624. On attribue à Bocarro, ou du moins à un auteur du même nom : *Quinta essentia Aristotelica,* 1632 ; *Fœtus astrologicus,* Rome, 1626, réimprimé avec des augmentations, Hambourg, 1643; *Carmen intellectuale,* Amsterdam, 1659.

BOCCHERINI (Louis), célèbre compositeur, né à Lucques, le 14 janvier 1740, alla se perfectionner à Rome, puis revint dans sa patrie. Quelques-unes des productions qu'il y exécuta ne tardèrent pas à se répandre, et sa réputation l'avait devancé à Madrid, où l'accueil qu'il reçut du roi d'Espagne l'engagea de se fixer. Attaché à l'Académie royale sous la condition de composer annuellement neuf morceaux, il publia successivement 58 *OEuvres* de symphonies, sextuors, quintetti, qui l'ont placé au premier rang parmi les auteurs de musique instrumentale. Admirable surtout dans les *adagio,* son chant, toujours noble, suave et gracieux, a quelque chose de céleste; ce qui a fait dire que si Dieu voulait entendre de la musique, il se ferait jouer celle de Boccherini. On n'a cependant de lui en musique religieuse qu'un *Stabat mater* gravé. Ce grand musicien mourut à Madrid, en 1806.

BOCCHI (Achille), litterateur bolonais, né en 1488, professa les lettres grecques et latines dans sa patrie, y construisit un palais où il établit une académie, appelée de son nom *Bocchiana,* et une imprimerie dont il est sorti de belles éditions; fut nommé, par le sénat, historiographe de Bologne, et mourut le 6 novembre 1562. Indépendamment d'une *Apologie* de Plaute et de quelques pièces de vers latins, on a de lui : *Symbolicarum quæstionum libri V,* Bologne, 1555, in-4°, réimprimé en 1574, ouvrage très-estimé pour les estampes gravées par Jules Bonasone, et retouchées pour la seconde édition par le célèbre Carrache. Une de ces estampes représente l'instrument de supplice qui porte le nom de Guillotin, son introducteur en France. Il a laissé en manuscrit l'*Histoire de Bologne,* en 17 livres. La bibliothèque du roi à Paris en possède une copie.

BOCCHI (François), écrivain fécond, né à Florence en 1548, mort en 1618, a laissé un grand nombre d'écrits en latin et en italien; les principaux sont des *discours* sur différents sujets; une *Description des beautés de la ville de Florence,* 1592, in-8°, réimprimée avec des *additions* en 1677 et 1678 ; les *Éloges des hommes illustres de Florence,* 1607 ; une *Histoire de Flandre,* des *Lettres,* etc.

BOCCHI (Faustino), peintre, né à Brescia en 1659, élève d'Ange Everard, dit *il Fiamminghino*, grand peintre de batailles, se fit connaître par des tableaux d'un goût bizarre. Il se plaisait à composer des figures de nains et les introduisait dans des compositions d'une assez grande dimension. Un de ses tableaux, représentant une *fête populaire* en l'honneur d'une idole, se voit à Bergame. Pour faire juger la petitesse de ses pygmées, Bocchi a placé près d'eux un *cocomero* (espèce de melon) de grandeur naturelle, qui paraît comme une colline à côté de ces nains. Il mourut vers 1742.

BOCCHORIS, roi d'Égypte, 781 avant J. C., fut, dit-on, le législateur des Égyptiens, dont il encouragea l'industrie. Trogue-Pompée et Tacite attribuent à ce prince l'expulsion des Juifs de l'Égypte. Ainsi, selon toute apparence, il serait le Pharaon dont parle Moïse dans le Pentateuque.

BOCCHUS, roi de Mauritanie, se ligua avec Jugurtha, son gendre, qui lui promit un tiers de la Numidie, s'il l'aidait à chasser les Romains de l'Afrique. Bocchus joignit ses forces à celles de Jugurtha ; mais, vaincu deux fois par Marius, il rechercha son amitié, et lui écrivit de lui envoyer un officier de confiance auquel il livrerait Jugurtha. Sylla, alors questeur de Marius, eut cette mission. Après bien des incertitudes, Bocchus fit ses conditions avec Sylla, et lui livra Jugurtha, l'an 103 avant J. C. Le traître eut en récompense le pays des Massæsyliens qu'il réunit à ses États.

BOCCONE (Paul-Sylvius), né à Palerme en 1633, fut nommé botaniste du grand-duc de Toscane. Dégoûté du monde, il prit à Florence, en 1682, l'habit de l'ordre de Cîteaux, sous le nom de *Sylvius,* se retira dans un couvent de son ordre près de Palerme et y mourut le 22 décembre 1704. Il a publié un petit nombre d'ouvrages qui traitent des plantes de la Sicile, de la France, de l'Italie, de l'île de Malte, de la Corse, du Piémont et de l'Allemagne. On a encore de lui des *Recherches* sur le corail, la pierre étoilée, l'embrasement du mont Etna ; et il a fourni quelques obser-

vations à l'Académie des curieux de la nature dont il était membre.

BOCCONIO (Marin), né à Venise, entreprit de renverser dans sa patrie l'aristocratie héréditaire, et de rétablir l'ancienne égalité; mais, prévenu par la vigilance du doge Gradenigo, il périt sur l'échafaud avec ses complices en 1299.

BOCERUS (Jean BOEDEKER ou BOCKER, plus connu sous le nom de), né en 1525 à Hausberge, près de Minden dans la Westphalie, suivit à Wittenberg les leçons de Melanchton, et à Franfort-sur-l'Oder, celles de G. Sabinus qui passait pour le meilleur poëte du temps. Ses précoces dispositions ne le garantirent pas de la misère. Errant et sans ressource, il éprouva plus d'une fois la faim, et a décrit lui-même sa triste situation dans un livre d'*Élégies* touchantes. Enfin, il devint poëte lauréat, fut pourvu d'une chaire de droit à Rostock, et put se livrer à son penchant pour la poésie. Il mit en vers la généalogie et l'histoire des ducs de Mecklenbourg et des rois de Danemark. Il avait entrepris de célébrer dans un poëme intitulé : *Francias,* les belles actions des rois de France, lorsqu'il mourut de la peste, le 6 octobre 1565. On a de Bocerus, en latin, la *Description de Freyberg*, Leipzig, 1553; *Élégies,* 1554; *De origine ducum Megapolensium,* 1556; *De origine regum Daniæ,* 1557; *Brevis illustratio urbis Hagensis*, Rostock, 1560; *De origine, etc., urbis Mindæ,* 1565; *Sacrorum carminum libri quatuor,* 1565.

BOCH (Jean), né à Bruxelles, le 27 juillet 1555, se distingua tellement par ses talents poétiques, que ses compatriotes l'ont surnommé le *Virgile Belgique*. Attaché au cardinal Radziwill, il étudia quelque temps la théologie, et fut le disciple du jésuite Bellarmin, depuis cardinal. Il parcourut ensuite l'Italie, la Pologne, la Livonie, la Russie et autres pays. Boch, de retour dans son pays, ne vécut que pour les muses, et mourut le 13 janvier 1609. Ses *Poésies* ont été recueillies par Fr. Swert, fils, et imprimées à Cologne en 1615.

BOCH (Jean-Ascagne), fils du précédent, né à Anvers, s'adonna avec succès à la philosophie et à la jurisprudence, voyagea en France et en Italie, et mourut en Calabre, à la fleur de son âge. Ses *Poésies* se trouvent à la suite de celles de son père.

BOCHART (Samuel), ministre protestant, né à Rouen en 1559, neveu par sa mère du célèbre Pierre Dumoulin, obtint une place de pasteur à Caen, et devint bientôt célèbre par ses conférences avec le P. Véron. Sa *Géographie sacrée* augmenta sa réputation au point que Christine, reine de Suède, lui écrivit de sa propre main, pour l'engager à venir à Stockholm. Bochart fit ce voyage avec Huet, en 1652. De retour à Caen, il s'y maria, et n'eut de son mariage qu'une fille qui fut attaquée d'une maladie de langueur. Le chagrin qu'il en ressentit lui glaça le sang, et il mourut d'aploplexie, le 16 mai 1667, dans une dispute avec Huet en pleine académie. Il possédait la plupart des langues orientales; mais, comme tous les érudits enthousiastes de la langue qui fait l'objet de leurs études, il ne voyait que du phénicien partout, même dans les mots celtiques; de là le grand nombre d'étymologies chimériques dont fourmillent ses ouvrages qui ont été recueillis à Leyde, 1712, 3 vol. in-fol.

BOCHART DE SARON (Jean-Baptiste-Gaspard), né le 16 janvier 1730, premier président du parlement de Paris, en fut un des membres les plus distingués par ses vertus et sa profonde connaissance des lois, à laquelle il réunissait la culture des sciences; il s'occupa spécialement du calcul des comètes, et fut reçu à l'Académie des sciences en 1779. On lui doit l'édition de l'ouvrage de Laplace, *la Théorie* du mouvement elliptique et de la figure de la terre, 1784, in-4°. Son mérite éminent ne put le sauver des fureurs révolutionnaires. Il périt le 20 avril 1794 avec les autres membres de la chambre des vacations du parlement.

BOCHAT (Charles-Guillaume-Loys de), philologue et antiquaire, né à Lausanne en 1695, y professa le droit et l'histoire, se démit de sa chaire pour remplir les places de lieutenant baillival et de contrôleur général, et mourut le 4 avril 1754. On a de lui : *Mémoires* sur le différend entre le pape et le canton de Lucerne, Lausanne, 1727, in-8°; *Traité pour et contre les services étrangers,* ibid., 1738, in-8°; *Mémoires critiques sur l'histoire ancienne de la Suisse,* ibid., 1747, 3 vol. in-4°, ouvrage plein de recherches et fort estimé.

BOCK ou le **BOUCQ** (Jérôme), botaniste célèbre, plus connu sous le nom de *Tragus,* doit être regardé comme un des fondateurs de la botanique chez les modernes. Né en 1498 à Heidesbach, il reçut une éducation soignée, fut d'abord maître d'école, puis médecin, et, ayant embrassé la réforme, ministre à Hornbach, où il mourut en 1554. Son ouvrage sur les plantes qui croissent en Allemagne, 1539, in-fol., fig., avec des *additions,* 1546, et traduit en latin, 1552, in-4°, fit le fondement de sa réputation. Il est le premier qui, comparant les plantes entre elles, les distingua par des notes caractéristiques tirées de leurs formes, et détermina les noms qu'elles portent dans les écrits des anciens.

BOCK (Jean ou Jérôme), peintre suisse du 16e siècle, est faussement regardé comme l'auteur de la fameuse *Danse des morts,* qu'on voyait à Bâle et qui était bien réellement du peintre Holbein.

BOCK (George), né à Arlon au 16e siècle, a laissé : *Lucubrationes, videlicet elegiæ, epigrammata*, etc., Bâle, 1540, in-4°.

BOCK (Frédéric-Samuel), professeur de théologie et de grec à l'université de Kœnigsberg, né dans cette ville, le 20 mai 1716, mort en 1786, a publié de nombreux ouvrages sur la théologie, l'instruction, et l'histoire naturelle. Les plus remarquables sont : *Specimen theologiæ naturalis,* Zullichau, 1743, in-4°; *Histoire abrégée de l'ambre de Prusse,* Kœnigsberg, 1767, in-8°, en allemand; *Manuel d'éducation,* ibid., 1780, in-8°; *Essai d'une histoire naturelle de la Prusse orientale et occidentale,* Dessau, 1782-83-84, 4 vol.; *Essai sur l'histoire naturelle et le commerce de harengs,* Kœnigsberg, 1769, in-8°.

BOCK (le baron Jean-Nicolas-Étienne de), né à Thionville, le 4 janvier 1747, fils d'un lieutenant des maréchaux de France, embrassa la carrière des armes, parvint au grade de capitaine de cavalerie, et quitta cette profession pour exercer l'emploi de son père dont il avait obtenu la survivance. Fixé à Metz, quoique sa juridiction regardât Thionville, Saint-Avold et Boulay, Bock s'occupait de travaux littéraires et de l'éducation de ses en-

fants. Lors de la convocation des états généraux, Block fit partie de l'assemblée pour l'ordre de la noblesse, regagna bientôt son asile, émigra en Allemagne, séjourna longtemps à Anspach, y dirigea plusieurs éducations particulières, et se livra à l'étude de la langue allemande. Bock est mort à Arlon en 1809. On a de lui : *Recherches philosophiques sur l'origine de la pitié*, 1787 ; *La vie de Frédéric baron de Trenck*, traduite de l'allemand, Metz, 1787 ; *Mémoire sur Zoroastre et Confucius, et essai sur l'hist. du Sabéisme*, 1787 ; *OEuvres diverses*, 1788-1789, 4 vol. ; *Tableau de l'armée prussienne avant et pendant la guerre de sept ans ; Hermann d'Unna*, roman, 1791 ; *Le Tribunal secret*, drame ; *Les chevaliers des sept montagnes*, 1800, 3 vol. ; *Histoire du tribunal secret*, Metz, 1801 ; *La vie du feld-maréchal baron de Laudon ; Erminia ; De la fièvre*, par le docteur Reisch, *Mémoire sur la peste* du même ; *Le mensonge généreux*, drame de Kotzebue, etc., traduit de l'allemand.

BOCK (Auguste-Charles), né à Magdebourg en 1782, fit ses études classiques à Genthin, et suivit ensuite les leçons du célèbre médecin Rosenmüller à Leipzig, leçons dont il profita si bien qu'il devint, en 1814, professeur à la faculté. Cet anatomiste, mort dans cette dernière ville en 1833, s'était distingué par deux écrits, l'un *sur les nerfs de la 5e paire*, et l'autre *sur ceux de la moelle épinière*.

BOCKEL (Jean), médecin, né à Anvers, le 1er novembre 1535, fut professeur d'anatomie à Helmstadt, et vint ensuite exercer son art à Hambourg, où il mourut le 21 mars 1605. Il a laissé plusieurs ouvrages dont les plus importants sont : *De philtris*, etc., 1599 ; *Synopsis novi morbi*, etc., 1580, in-8° ; *De peste Hamburgi anni* 1565, 1577, in-8°.

BOCKENBERG (Pierre van), né à Gouda en Hollande, en 1548. Après avoir été successivement professeur de théologie à Loo, près d'Ypres, curé à Saint-Nicolas de Cassel, jésuite, chapelain de Guillaume, duc de Bavière, curé de Varick en Hollande, il abjura la religion catholique, et épousa la fille d'un maître d'école ; ce qui lui attira une foule d'épigrammes de la part de Janus Douza et de Dominique Baudius. Il devint historiographe des États de Hollande et de West-Frise, et mourut à Leyde le 17 janvier 1617. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages. Les principaux sont : *Catalogus, genealogia et brevis historia regulorum Hollandiæ, Zelandiæ et Frisiæ*, 1584, in-12 ; *Historia et genealogia Brederodiorum*, 1587, in-12 ; *Egmondanorum historia et genealogia*, 1589, in-12 ; *Prisci Batavicæ et Frisiæ reges*, 1589, in-12.

BOCKHORST (Jean van), surnommé *Langen-Jan* (Jean le Long), peintre, né à Munster en 1610, fut l'élève de Jacques Jordaens. Ses principaux tableaux ont été exécutés pour les églises d'Anvers, de Lille, de Gand, de Bruges, etc. ; on l'a comparé, pour le coloris, à Rubens et à Vandyck.

BOCKHORST (Jean van), né à Dentekoom en 1661, passa fort jeune à Londres, travailla chez Kneller, peintre de portraits, fit plusieurs tableaux pour le duc de Pembroke, se rendit en Allemagne, exerça son talent pour le portrait à la cour de Brandebourg, et mourut en 1724.

BOCKLER (George-André). *Voyez* **BOECKLER**.

BOCKSBERGER (Jean), peintre allemand, né à Saltzbourg dans le 16e siècle, a peint des batailles et des sujets de chasse ; il gravait aussi très-bien sur bois. On a de lui 122 planches d'après les dessins de J. Amman, pour une Bible imprimée en 1569 à Francfort, et d'autres pour un Tite-Live allemand, d'après les dessins de T. Stimmer.

BOCQUET DE CHANTERENNES (Jean-Joseph), avocat au conseil, mort en 1775, a publié un *Traité* des lois sur la chasse, intitulé : *Plaisirs, Varennes, et Capitaineries*, Paris, 1744, in-12.

BOCQUILLOT (Lazare-André) naquit à Avallon le 1er avril 1649, de parents pauvres, qui lui donnèrent une bonne éducation. En 1670, il suivit Nointel, ambassadeur à Constantinople. Revenu en France, il se fit recevoir avocat à Bourges, et se livra d'abord à la dissipation avec l'emportement de son âge. Il finit par embrasser l'état ecclésiastique, et fut curé de Chatelux, ensuite chanoine d'Avallon, où il mourut le 22 septembre 1728. On a de lui plusieurs vol. d'*Homélies*, Paris, 1688, in-12 ; un *Traité* de la liturgie sacrée ou de la messe, 1701, in-8°, livre intéressant pour les amateurs des antiquités ecclésiastiques ; *Nouvelle histoire du chevalier Bayard*, 1702, in-12, sous le nom de Lonval ; des *Lettres* et des *Dissertations*, in-12.

BOCRISIUS (Jean-Henri), professeur de philosophie à Schweinfurt, né à Eberbach le 19 novembre 1687, mort le 17 octobre 1716, auteur d'une *dissertation* sur la musique des Hébreux, dans le *Thes. antiq. sacrar.* d'Ugolini.

BOCTHOR (Ellious), né à Syout dans la haute Égypte, le 12 avril 1784, fut attaché à l'armée française d'Orient en qualité d'interprète. Revenu avec elle en Europe, il eut beaucoup de succès dans l'étude de la langue et de la littérature française ; succéda à don Raphaël dans la place de professeur d'arabe vulgaire à la bibliothèque du roi, où ses cours très-suivis furent malheureusement de peu de durée, et mourut le 26 septembre 1821. On lui doit un *Alphabet* arabe accompagné d'*exemples*, Paris, 1820, in-4° ; *Dictionnaire français et arabe vulgaire*, publié par M. Caussin de Perceval, 1828, 2 part. in-4° ; la *Notice* des livres turcs, persans, arabes, coptes, composant la bibliothèque de Bocthor, Paris, 1821.

BOCTONER ou **BUTONER**, médecin, historien et mathématicien anglais au 15e siècle, a écrit un *livre* des antiquités d'Angleterre ; quelques *traités* d'astrologie et d'autres de médecine peu estimés.

BODARD DE TEZAY (Nicolas-Marie-Félix), littérateur, né à Bayeux en 1757, mort à Paris le 13 janvier 1823. Destiné au barreau, Bodard le négligea pour le culte des Muses, publia quelques poésies fugitives et donna à divers théâtres de la capitale des pièces d'un genre léger. Il entra ensuite dans les bureaux de l'administration générale et devint, en 1792, chef de division à la caisse de l'extraordinaire. Dénoncé pendant la terreur, comme modéré, il fut incarcéré et ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor. Lorsque Laumond fut nommé consul général à Smyrne, Bodard l'y suivit en qualité de vice-consul. En 1799, on le nomma commissaire civil à Naples, d'où il fut envoyé à Gênes vers la fin de la même année, avec le double titre de consul général et de chargé d'affaires, et il se trouva dans cette ville pendant le fameux siége que Masséna y soutint. Gênes, réunie à la

France, en 1805, perdit son existence politique, et les fonctions de Bodard cessèrent immédiatement. Il se livra alors entièrement aux lettres. Nous citerons de lui : une *Ode sur l'électricité; le Siècle des Ballons*, satire; *le Ballon, ou la Physicomanie,* comédie en un acte et en vers, Paris, 1785; le *Rival par amitié,* ou *Frontin quaker; les Trois Damis; Arlequin, roi dans la lune; les Saturnales modernes; le Duc de Montmouth; Pauline et Valmont,* comédies; *Spinette* et *Marine,* opéra-comique en un acte.

BODASCH (Jean), professeur de botanique et d'histoire naturelle à Prague, mort en 1772, est auteur d'une *Description* de plusieurs plantes utiles pour l'économie domestique et la teinture en Bohême, Prague, 1755-58. On lui doit encore *De quibusdam animalibus marinis,* Dresde, 1701, in-4°.

BODDAERT (Pierre), poëte hollandais, né à Middelbourg en Zélande en1694, mort en 1760, débuta par une traduction de l'*Atrée et Thyeste* de Crébillon. En 1717, il publia en société avec deux de ses compatriotes. Jean Steengracht et Pierre de la Rue, un recueil de *Récréations poétiques,* réimprimé en 1728. Ses *Poésies sacrées et édifiantes* eurent un grand succès à leur apparition. Boddaert publia aussi les poésies posthumes d'Anne Rethaan, sa belle-mère, et celles de Jean Moorman, avocat de Hulst en Flandre, qui vécut de 1696 à 1743.

BODDAERT (Pierre), savant médecin et naturaliste, de la même famille que le précédent, né dans la Zélande vers 1730, s'établit à Flessingue et partagea son temps entre la pratique de son art et la culture des sciences naturelles. Nommé membre du conseil de cette ville, il se démit bientôt de sa place pour se livrer plus tranquillement à l'étude; et visita les principales villes de Hollande. Pendant son séjour à Amsterdam, il se lia avec Jean-Albert Schlosser qui, jeune encore, avait déjà formé une collection précieuse d'histoire naturelle. Schlosser étant mort en 1769, Boddaert se chargea, par attachement à sa mémoire, de continuer la description des objets les plus curieux de son cabinet. Boddaert habitait Utrecht en 1770, et il demeura deux ans dans cette ville. Outre des *Dissertations,* dans les mémoires des académies des Curieux de la nature de Harlem et de Zélande, dont il était membre, on connaît de lui : la traduction en hollandais de l'*Elenchus zoophitorum,* de Pallas, Utrecht, 1768; *Mélanges de zoologie;* la *traduction* en latin et en hollandais de la première partie de l'*Histoire naturelle des dents*, par Jean Hunter, Dordrecht, 1773, in-4°; *Elenchus animalium,* Rotterdam, 1785, in-8°; l'*Histoire géographique de l'homme et des quadrupèdes*, par Zimmermann, traduite en hollandais, Utrecht, 1787, in-8°.

BODE (Christophe-Auguste), savant orientaliste, né en 1722 à Wernigerode, étudia à Leipzig l'arabe, le syriaque, le chaldéen, le samaritain, l'éthiopien, l'hébreu des rabbins, l'arménien, le turc et le copte; fut en 1754 nommé professeur extraordinaire, et en 1763 professeur ordinaire de langues orientales à l'université d'Helmstadt, et mourut d'apoplexie le 7 mars 1796. Ses principaux ouvrages sont : une *traduction* éthiopienne de St. Mathieu, Halle, 1748, in-4°; des *traductions* persanes de St. Mathieu, mises en latin; de St. Marc, de St. Luc, de St. Jean, Helmstadt, 1750, in-4°; une *traduction* arabe de St. Marc, Lemgow, 1752, in-4°; le *Nouveau Testament* éthiopien, traduit en latin, 2 vol. in-4°, Brunswick, 1753-55; et un écrit intitulé : *Pseudo-criticà Millio-Bengeliana,* Halle, 1767, in-8°, ouvrage indispensable à tous ceux qui s'occupent de la critique des livres saints.

BODE (Jean-Joachim-Christophe) naquit à Brunswick le 16 janvier 1730. Son père, ancien soldat, après avoir obtenu son congé, se retira dans un village, où il gagnait péniblement sa vie, en fabriquant des tuiles. Le jeune Bode apprit à lire et à écrire avec les autres enfants du village. Son père ne pouvant, à cause de la faiblesse de sa santé, l'employer à de rudes travaux, l'envoya chez son grand-père, qui le chargea du soin de garder les troupeaux. L'enfant se montra tout à fait inhabile aux occupations rustiques de tout genre, et dans la famille on ne l'appelait pas autrement que Christophe l'*imbécile.* Cependant Bode avait un goût prononcé pour la musique; et, à l'âge de 15 ans, il obtint d'être mis en pension chez Kroll, musicien de Brunswick, aux frais d'un oncle maternel. En sept années, son talent musical se développa tellement qu'il jouait avec facilité de tous les instruments à vent et à cordes, et qu'on lui accorda une place de hautbois à Brunswick. Alors il se maria; mais cette union le jeta dans des embarras de fortune. Pour se perfectionner dans l'étude du basson, et dans celle de la composition, il sollicita un congé, et se rendit à Helmstadt, (1749), auprès de Stolze, basson célèbre. En même temps, un de ses amis, Schlabeck, lui enseignait les langues française, italienne et latine. Le professeur Stockausen l'initiait à la théorie des beaux-arts et à la connaissance de la langue anglaise. Revenu à Brunswick, et trompé dans l'espoir d'être admis à la chapelle de la cour, il alla se fixer à Celle, au service de Hanovre, en qualité de hautbois. Là, il s'occupa de musique et de composition. Il publia deux recueils lyriques, sous le titre d'*Odes et chansons plaisantes et sérieuses.* La mort lui ayant ravi sa femme et son enfant, il partit en 1757 pour Hambourg, où son esprit et ses talents achevèrent de prendre l'essor. Il traduisit plusieurs romans et pièces de théâtre, soit de l'anglais, soit du français; et, pendant les années 1762 et 1763, il fut chargé de la rédaction du journal le *Correspondant Hambourgeois.* Bode avait été reçu franc-maçon, et il parcourut l'Allemagne, visitant les loges maçonniques, et cherchant à pénétrer les mystères qu'on ne lui avait pas encore révélés. Le fameux Weisshaupt venait de fonder la société des *Illuminés.* Bode voulut en faire partie; après la fuite de Weisshaupt, il devint même le véritable chef de l'illuminisme, et continua de l'être jusqu'à l'entière extinction de cette secte. Les travaux littéraires de Bode ne l'avaient pas détourné de la musique; il dirigeait des concerts, conduisait des orchestres, donnait des leçons. Une de ses anciennes écolières, jeune, belle et riche, voulut l'épouser; mais elle mourut dans la première année de son mariage. Sa femme lui avait fait une donation considérable; il en rendit la plus forte part. Néanmoins, ce qui lui restait de bien pouvait lui assurer une existence agréable et indépendante : il l'employa à réaliser un projet qu'il nourrissait depuis longtemps : il se fit imprimeur : la *Dramaturgie* de Lessing fut le premier ouvrage qui sortit de ses presses. S'étant marié, en troisièmes noces, avec la fille d'un libraire, Bode s'associa avec Lessing pour ouvrir une librairie spécialement des-

tinée aux gens instruits : l'entreprise échoua. Bode en revint aux travaux qu'il avait quittés : ce fut Lessing qui l'engagea à traduire le *Voyage sentimental* et *Tristram Shandy*. Bode traduisit encore le *Vicaire de Wakefield,* les *Essais de Montaigne,* les *Ineas* de Marmontel, *Tom Jones, Humphrey Klinker,* plusieurs ouvrages périodiques, entre autres : *the World,* journal anglais, et le *Pensador* de Clavijo. Dans l'espace de dix ans, Bode perdit sa femme et les quatre enfants qu'elle lui avait donnés. La comtesse de Bernsdorf, veuve du célèbre ministre danois, qu'il avait connue à Hambourg, le choisit pour son homme d'affaires, et l'emmena à Weimar en 1778. Il fut successivement honoré des titres de conseiller de la cour de Saxe-Meinungen, de conseiller de légation du duc de Saxe-Gotha, et de conseiller privé du margrave de Hesse-Darmstadt. En 1787, Bode avait fait un voyage à Paris comme député par les loges maçonniques de l'Allemagne, auprès de la loge des *Philalèthes,* pour s'occuper de recherches sur l'origine et le but de la franc-maçonnerie. A son retour, il fut chargé d'examiner un projet d'association proposée par le docteur Barhdt pour éclairer le peuple; il n'y vit qu'une spéculation déguisée sous l'apparence du bien public, et dévoila ce charlatanisme dans un écrit intitulé : *Mehr noten als text* (plus de notes que de texte). Peu de temps avant sa mort, relevant d'une maladie, Bode était venu en basse Saxe dire un dernier adieu aux lieux où il avait passé sa jeunesse. A son retour à Weimar, ayant recouvré ses forces, il se disposait à commencer une traduction de Rabelais, lorsque sa dernière heure sonna le 13 décembre 1793. Il a laissé de nombreuses compositions musicales, *solos, concertos, symphonies.*

BODE (Jean-Elert), astronome, naquit le 19 janvier 1747 à Hambourg, où son père tenait un pensionnat pour les jeunes gens qui se destinaient au commerce. Il y fit ses premières études et, dès l'âge de 17 ans, fut en état d'aider son père dans ses fonctions d'instituteur. Il consacrait à l'étude de mathématiques, de la géographie et de l'astronomie les moments destinés à la récréation et, à l'âge de 18 ans, il calculait la marche des planètes et les éclipses. Le professeur Busch, auquel on avait communiqué un travail de Bode, fit venir chez lui ce jeune astronome, et mit à sa disposition ses livres et ses instruments. Bode fit paraître bientôt après une *Introduction à la connaissance du ciel étoilé,* Hambourg, 1768, devenue classique et parvenue à sa 20e édition. Pendant 7 ans, de 1770 à 1777, il publia des feuilles mensuelles connues sous le titre d'*Introduction à la connaissance de la situation et du mouvement de la lune et des autres planètes.* En 1772, il fut appelé à Berlin par Frédéric II, et reçu membre titulaire de l'Académie des belles-lettres, en 1782. Outre les *Annales astronomiques,* Bode a publié son *Uranographie* ou *Grand atlas céleste* en 20 cartes. Membre des académies des principales villes de l'Europe, il fut décoré de divers ordres, comblé d'honneurs, et mourut le 23 novembre 1826. On a encore de Bode : *Représentation des astres sur 34 planches*, Berlin, 1805 ; *Système planétaire du soleil,* 1788, et un grand nombre de *dissertations* en français, dans les Mémoires de l'Académie de Berlin.

BODEKKER, né en 1760, au pays de Clèves, mort à Amsterdam, en 1727, se fit une réputation comme peintre de portraits.

BODEL ou **BODIAUS** (Jean), trouvère, né à Arras au 13e siècle, vivait sous le règne de saint Louis. On connaît de lui des *Chansons,* les *Adieux à la ville d'Arras,* imprimés dans la nouvelle édition de Barbazan, tome I; une pièce dramatique intitulée : le *Jeu de St. Nicolas,* dont Legrand d'Aussy a donné un extrait dans le *Recueil* de ses fabliaux, tome Ier.

BODEN (Jean), prêtre catholique, né à Bois-le-Duc, a composé *Conciones morales,* etc., Anvers, 1621 à 1631, 3 vol. in-12.

BODENBURG (Joachim-Christophe), recteur du collége du Cloître à Berlin, né en 1691, mort le 5 février 1759, a fait imprimer en allemand : *De la musique des anciens*, 1743; *De la musique du moyen âge et des temps modernes*, 1746.

BODENSCHATZ (Magnus-Erhardt), né vers 1570, à Lichtenstein en Misnie, mort en 1636, pasteur à Osterhausen a publié une *Collection de motets* des meilleurs compositeurs de la fin du 16e et du commencement du 17e siècle, Leipzig, 1603-1606 ; *Psalterium Davidis,* etc. 1605 ; *Harmonia angelica,* 1608 ; *Bicinia 90 selectissima,* 1615 ; *Florilegium selectissimorum hymnorum,* etc., 1624.

BODENSCHATZ (Jean-Christophe-George), orientaliste distingué, né à Hof le 25 mars 1717, mort le 4 octobre 1797, avait étudié surtout les antiquités judaïques, et s'en est servi pour expliquer les livres sacrés. On a de lui, en allemand : *Constitution ecclésiastique des Juifs modernes*, etc., Erlangen et Cobourg, 1748-1749, 4 parties in-4o ; *Explication des livres saints du Nouveau Testament, d'après les antiquités judaïques,* Hanovre, 1756, in-8o.

BODENSTEIN (André), plus connu sous le nom de *Carlstadt,* né dans cette ville vers 1480, chanoine, archidiacre et professeur de théologie à Wittenberg, fut le maître et l'ami de Luther, et le premier ecclésiastique en Allemagne qui se maria publiquement. Il se brouilla depuis avec Luther, fut chassé de l'Allemagne comme séditieux, et vint mourir misérablement à Bâle le 25 décembre 1541. On a de lui beaucoup d'*ouvrages* de controverse, qu'on ne lit plus maintenant.

BODENSTEIN (Adam), médecin spagyrique, né en 1528, à Wittenberg, fils du précédent, n'avait que 21 ans à la mort du fameux Paracelse, en sorte qu'il ne put recevoir longtemps ses leçons; cependant il embrassa ses principes avec beaucoup de chaleur, et les propagea le premier dans toute l'Allemagne. Héritier des secrets de son maître, il se flattait aussi de posséder, avec le talent de faire de l'or, celui de prolonger la vie humaine bien au delà des bornes naturelles. Néanmoins il vécut pauvre et mourut, aussi jeune que Paracelse, vers la fin de février 1577, à 49 ans. Outre des traductions latines de quelques *écrits* de Paracelse, on a de Bodenstein : *Epistola ad Fuggeros in qua argumenta alchymiæ infirmantia et confirmantia adducuntur ; De Podagræ præservatione ; De Herbis duodecim Zodiaci signis dicatis ; Isagogen in rosarium chymicorum Arnoldi de Villanova*, réunis en un vol. in-fol., Bâle, 1581.

BODERIE (LEFÈVRE de la). *Voyez* **LEFÈVRE.**

BODICÉE. *Voyez* **BOADICÉE.**

BODIN (Jean) naquit à Angers, vers l'an 1530. Quelques-uns ont prétendu qu'il fut moine dans sa jeunesse; d'autres l'ont nié. Il paraît, par ses ouvrages, qu'il avait acquis de grandes connaissances dans les langues et dans les sciences. Il fit ses premières études en droit à Toulouse, y professa quelque temps, et alla à Paris, dans l'intention d'y suivre le barreau. Sans talent pour la plaidoirie, il ne put lutter contre les Brisson, les Pasquier, les Pithou, qui y tenaient le premier rang. Il ne réussit pas, et s'adonna uniquement à la composition des livres. Ses premiers ouvrages lui firent une grande réputation. Henri III admit Bodin dans ses conversations familières. L'opposition qu'il montra aux états de Blois, en 1576, contre les projets du roi, lui fit perdre ses bonnes grâces. Il trouva un asile auprès du duc d'Alençon, le 4e des enfants de Henri II, qui voulait se faire déclarer souverain des Pays-Bas, et prétendait à la main d'Élisabeth, reine d'Angleterre. Bodin l'accompagna, et fut son conseiller dans tous les voyages qu'il fit pour tenter ces aventures. Ce prince le fit en outre son secrétaire des commandements, maître des requêtes de son hôtel, et son grand maître des eaux et forêts. Ces faveurs furent perdues pour lui, par la mort prématurée de son protecteur. Il se retira, en 1576, à Laon, où il épousa la sœur d'un magistrat; il y occupa même la place de procureur du roi. Député aux états-généraux de 1576, par le tiers état du Vermandois, il s'y opposa aux desseins de ceux qui voulaient faire révoquer les édits de pacification. Il empêcha qu'on mît obstacle à l'aliénation du domaine, qu'il regardait comme une opération funeste. Cette fermeté contribua à le perdre entièrement dans l'esprit du roi. Bodin continua à demeurer à Laon, et, par l'influence qu'il exerçait dans cette ville, il la fit déclarer pour la Ligue, en 1589. Il répara cependant, en partie, sa faute, en ramenant la ville de Laon à l'obéissance de Henri IV. Il y mourut de la peste, en 1596. Le premier ouvrage qu'il publia fut un *Commentaire sur les livres de la Chasse d'Oppien,* et une Traduction en vers latins de ces mêmes livres, Paris, 1555, in-4°. Il donna ensuite *Methodus ad facilem historiarum cognitionem,* Paris, 1566, in-4°. L'ouvrage qui contribua le plus à faire une grande réputation à Bodin fut ses *Six livres de la république.* Avant lui, plusieurs avaient déjà écrit sur la politique, mais personne ne l'avait fait avec autant d'étendue. Son livre parut un code complet sur cette matière; et c'est ce qui fit sa prodigieuse fortune. La première édition est de Paris, 1577, in-fol. Il en parut ensuite trois autres, en 1577, 1578 et 1580; mais on préfère les éditions de Lyon, 1593, et de Genève, 1600, in-8°, parce qu'on y a joint quelques traités de Bodin sur les monnaies. Il traduisit lui-même cet ouvrage en latin, Paris, 1586, in-fol. La *Démonomanie,* autre ouvrage de Bodin, parut à Paris, en 1581, in-4°, et fut traduite en latin par François Junius, caché sous le nom de *Lotavius Philoponus,* Bâle, 1581, in-4°. Il y en a une édition française, sous le titre de *Fléau des démons et sorciers,* Niort, Duterroir, 1616, in-8°, et une traduction italienne par Hercule Cato, Venise, Alde, 1589, in-4°. Cet ouvrage fut suivi d'un autre, intitulé : *Universæ naturæ theatrum,* Lyon, 1596, in-8°; traduit en français, par Fougeroles, ibid., 1597, in-8°. On a encore de lui : *Paradoxes, doctes et excellents discours de la vertu, touchant la fin et souverain bien de l'homme,* Paris, 1604, in-12; *Oratio de instituendâ in republicâ juventute, ad S. P. Q. Tolosatem,* Toulouse, 1559, in-4°. Le dernier ouvrage de Bodin qui mérite qu'on en fasse mention, est celui intitulé : *Colloquium heptaplomeron de abditis rerum sublimium arcanis.*

BODIN (Henri), jurisconsulte allemand, mort à Halle en 1720, a composé un grand nombre de *Dissertations* de jurisprudence, qui ne sont connues qu'en Allemagne.

BODIN (Pierre-Joseph-François), chirurgien dans le bourg de Limeray en Touraine, fut en 1790 maire de Gournay, député à la Convention en 1792, et vota la reclusion du roi et ensuite le sursis à l'exécution; le 2 octobre 1794, il parla en faveur des *suspects* dont les prisons étaient remplies, fit décréter la liberté des entreprises des voitures publiques, fit partie du conseil des Cinq-Cents, et fut, après le 18 brumaire, nommé commandant de la gendarmerie du département de Loir-et-Cher. Bodin est mort à Blois en 1809. Il avait publié, en 1757, un *Essai sur les accouchements.*

BODIN (Laurent), médecin, né à Saint-Paterne en 1762, a publié des *Réflexions* contre le système de Gall, et une *Bibliographie analytique* de la médecine.

BODIN (Jean-François), ancien receveur particulier de Saumur et député de Maine-et-Loire, né le 26 septembre 1766 à Angers, mort en 1829, correspondant de l'Institut et de la Société royale des antiquaires de France, entré de bonne heure dans la carrière administrative, cultiva aussi quelques branches des arts, notamment l'architecture, pour laquelle il avait un goût particulier, et concourut, en 1796, à l'Institut national, pour le plan d'un monument triomphal qui devait être érigé en l'honneur des armées françaises. Ses opinions politiques lui firent perdre en 1815 l'emploi de receveur, et ce ne fut pas sans beaucoup d'opposition de la part du ministère qu'il arriva en 1820 à la chambre élective. Outre quelques morceaux imprimés dans le recueil de l'Académie celtique et le tome III (1821) des *Mémoires* de la Société royale des antiquaires de France, on a de lui : *Recherches historiques sur la ville de Saumur* (haut Anjou), *ses monuments et ses deux arrondissements*, Saumur, 1812-1815, 2 vol. in-8°, avec planches dessinées par l'auteur; *Recherches historiques sur l'Anjou et ses monuments* (Angers et le bas Anjou), ib., 1821-22, 2 vol. in-8°. Il a publié de plus trois *Lettres à ses commettants sur les sessions de* 1820 *à* 1822, Paris, 1821-22, grand in-8°.

BODIN (Félix), fils du précédent, né à Saumur en décembre 1795, publia sous la restauration quelques pamphlets politiques, et le *Résumé de l'histoire de France,* traduit en différentes langues. Il fit en 1823 le *Cours d'histoire* à l'athénée, concourut à la rédaction de plusieurs journaux politiques et littéraires, et fut quelque temps directeur du *Mercure du 19e siècle.* Après la révolution de juillet 1830, il fut nommé par le département de Maine-et-Loire membre de la chambre des députés, et mourut à Paris, d'une maladie de langueur, le 6 mai 1837, âgé de 42 ans.

BODLEY (Thomas), gentilhomme anglais, né en 1544 à Exeter, fut chargé par la reine Élisabeth de plusieurs

négociations diplomatiques ; mais ayant éprouvé quelque disgrâce, il quitta la cour, s'occupa du rétablissement de la bibliothèque d'Oxford, qu'il enrichit d'une immense quantité de livres, et à laquelle il légua aussi ses biens. Cette bibliothèque, une des plus belles de l'Europe, porte le nom de bibliothèque Bodléienne. Créé chevalier par Jacques I[er], Bodley mourut en 1612. Hearne a recueilli quelques écrits de cet ami des lettres sous le titre de *Reliquiæ Bodleianæ*, Londres, 1703, in-8°.

BODLEY (Laurence), chanoine d'Exeter, né dans cette ville en 1546, et mort en 1615, est auteur d'une *Élégie* sur l'évêque Gwel.

BODLEY (Jean), médecin anglais du 18[e] siècle, a publié un *Essai de critique sur les ouvrages des médecins*, Londres, 1741.

BODMER (Samuel), boulanger à Berne, s'appliqua à la géométrie, fut chargé de lever une carte de l'État de Berne et les différentes parties de la Suisse, dirigea les travaux de construction d'un nouveau lit qu'on donna au torrent de Cander, au-dessus de Thun, opération qui préserva une contrée étendue des inondations et de l'infection des marais, et mourut en 1721. On conserve dans les archives de Berne les ouvrages de Bodmer.

BODMER (Jean-Jacques), naquit à Zurich, le 19 juillet 1698, et y mourut le 2 janvier 1783. Destiné par son père, qui était curé, à l'état ecclésiastique, et ensuite au commerce, il y renonça pour se livrer à son goût naturel, qui le portait à cultiver la poésie et les sciences historiques. Il avait observé de bonne heure l'imperfection de la littérature et de la poésie allemandes. A peine eut-il atteint sa 20[e] année, qu'il conçut le projet de corriger le goût de sa nation. Il avait trouvé dans son ami Breitinger le meilleur aide qu'il pût souhaiter ; et tous les deux ils débutèrent dans le monde littéraire (en 1722) par une feuille périodique, où ils osèrent citer au tribunal de leur critique quelques poëtes allemands qui jouissaient alors d'une grande réputation. Gottsched, ce célèbre aristarque, qui lui-même passait pour le réformateur de la littérature allemande, et qui d'abord s'était prononcé pour les jeunes Suisses, en fut bientôt mécontent, et, peu ménagé par eux, se mit à la tête de leurs adversaires. C'est de cette lutte qu'est sortie la période la plus brillante de la littérature allemande. En 1725, Bodmer obtint la chaire d'histoire dans sa patrie : il l'a occupée pendant cinquante ans avec distinction. Il a publié un grand nombre d'ouvrages relatifs à l'histoire de la Suisse ; ils respirent l'amour le plus ardent de la liberté, de la république, et des institutions qui sont propres à affermir et à garantir l'une et l'autre. Aidé de son ami Breitinger, Bodmer déterra et publia, d'après un manuscrit de la bibliothèque royale de Paris, en 1748 et en 1758, deux collections des poëtes allemands du moyen âge, connus sous le nom des *Minnesinger*, ou *Chantres d'amour*. L'une est intitulée : *Fables du temps des Minnesinger*, in-4°, 1758 ; l'autre, *Collection des Minnesinger*, in-4°, 1759. Les succès brillants qu'obtenait alors le jeune Klopstock dans la poésie sacrée, paraissent avoir engagé Bodmer, déjà âgé de cinquante ans, à composer des poëmes épiques. Le plus connu est celui qui parut sous le titre de la *Noachide*, Zurich, 1752, 1765, 1772 ; ce poëme est en douze chants. Il traduisit *Homère* et *Milton*, et, dans un âge très-avancé, il donna des tragédies patriotiques. On a aussi de lui des *Principes de la langue allemande*, 1768 ; et un *Essai de Grammaire allemande* ; le *Paradis perdu* de Milton, 1732, 1742 et 1769 ; *Bibliothèque helvétique*, 1735, 1741, 6 cahiers ; *Lettres critiques*, 1746 et 1763.

BODOEUS van de STAPEL (Jean), médecin hollandais, a préparé une édition de l'*Histoire des plantes* de Théophraste, publiée après sa mort par Egbert Bodœus son père, Amsterdam, 1644.

BODONI (Jean-Baptiste), célèbre imprimeur, naquit le 16 février 1740, à Saluces, dans les États du roi de Sardaigne. Dès son enfance il montra du goût pour le dessin, et dans ses loisirs il gravait sur bois de petites vignettes que les curieux recherchent encore. A 18 ans, le désir de se perfectionner dans son état lui fit entreprendre le voyage de Rome. Il partit de Saluces avec son condisciple Dominique Costa, qui se flattait qu'un de ses oncles, secrétaire d'un prélat romain, leur faciliterait les moyens de vivre, en attendant qu'ils eussent trouvé de l'ouvrage. Les deux amis, encore éloignés du terme de leur voyage, avaient épuisé toutes leurs ressources. En vendant quelques-unes de ses tailles de bois aux imprimeurs, Bodoni se procura l'argent nécessaire pour continuer sa route ; mais, à leur arrivée à Rome, l'oncle de Costa déclara qu'il ne pouvait rien pour eux, et leur conseilla de reprendre le chemin de Saluces. Découragé par cette réception inattendue, peu s'en fallut que Bodoni ne suivît ce conseil ; mais, avant de quitter Rome, il voulut voir l'imprimerie de la Propagande qu'il avait entendu vanter tant de fois à son père. La politesse de ses manières et la vivacité de son esprit plurent à l'abbé Ruggieri, surintendant et directeur de l'établissement, et il y fut admis comme ouvrier. Il montra dans les différents travaux dont il fut chargé tant de goût et d'habileté, que le cardinal Spinelli se déclara son protecteur. D'après les conseils de ce prélat, il suivit les cours de langues orientales à l'université de la Sapience ; et, dès qu'il fut en état de lire facilement l'arabe et l'hébreu, il remplaça les compositeurs pour ces deux langues. Ayant été chargé de l'impression du *Missel arabe-cophte* et de l'*alphabet thibétain*, du P. Giorgi, il s'acquitta de cette tâche avec un tel succès que Ruggieri fit mettre son nom dans la suscription avec celui de sa ville natale. La fin tragique de Ruggieri lui rendant le séjour de Rome insupportable, Bodoni accepta les propositions qui lui furent faites pour l'attirer en Angleterre ; mais arrivé à Saluces pour prendre congé de ses parents, il y tomba malade. Sur ces entrefaites, le marquis de Félino, premier ministre de Parme, lui fit offrir par le P. Paciaudi la direction de l'imprimerie qu'il se proposait d'établir sur le modèle de celle du Louvre. Bodoni se rendit à Parme en 1768. Il s'occupa sur-le-champ de la construction des presses ; et, ayant fait venir de Paris des caractères de Fournier, il imprima dès la même année un opuscule poétique qu'avait composé l'abbé Frugoni. Ne voulant pas se servir plus longtemps de caractères étrangers, il en grava lui-même d'après les beaux modèles laissés par les imprimeurs italiens du 15[e] siècle, et il en publia les épreuves en 1771, sous ce titre : *Saggio tipografico di fregi e majuscole*, in-8°. Il serait inutile d'indiquer ici les divers ouvrages sortis chaque année des

presses de Bodoni; mais on doit citer le *Couronnement* de la célèbre Corilla Olimpia (Morelli-Fernandez), 1779, petit in-4°; les *OEuvres* de Mengs, 1780, 2 vol.; la traduction italienne, par Annibal Caro, de *Daphnis et Chloé*, de Longus, avec le texte grec, 1786, et enfin son *Manuale tipografico*, 1788, in-4°. Cette même année, Bodoni, cédant aux instances d'Azara, ambassadeur d'Espagne, fit un second voyage à Rome où il reçut l'accueil le plus distingué des savants et des membres du sacré collége, ainsi que du pape Pie VI. Il était de retour à Parme dans les premiers mois de 1789. Azara, qui n'avait point abandonné son projet de donner de belles éditions de ses auteurs favoris, le pressait de revenir à Rome pour en diriger l'impression. Le duc de Parme qui l'aurait vu s'éloigner avec peine, voulant concilier avec le désir d'Azara son désir de conserver Bodoni, l'autorisa à établir une imprimerie particulière, mettant pour cet objet à sa disposition un immense bâtiment. C'est de cette imprimerie que sortirent successivement les *Edizioni Bodoniane*, savoir : *Horatii Flacci opera*, 1791, 1 vol. in-fol.; *Virgilii opera*, 1793, 2 vol. in-fol.; *Catulli, Tibulli, Propertii opera*, 1794, 1 vol. in-fol.; *Taciti Annales*, 1795, 3 vol in-4°. Le roi d'Espagne Charles III lui avait, dès 1782, conféré le titre de son imprimeur particulier; en le lui confirmant, Charles IV joignit à ce titre honorifique une pension de six mille réaux. Bodoni offrit à ce prince, par reconnaissance, la dédicace de sa belle édition de la *Gerusalemme liberata*, 1789, deux vol. in-folio. En 1793, il donna deux éditions, in-fol. et in-4°, du *Traité du sublime*, de Longin, en grec; avec une dédicace au pape Pie VI. Cette même année 1793, il publia l'édition in-fol. de l'*Imitation de Jésus-Christ*; il reproduisit aussi dans le même format l'*Aminte* du Tasse, dont il avait donné une édition in-4°, en 1789, et mit au jour l'*Anacréon*, grec et latin, un de ses chefs-d'œuvre. Ses magnifiques éditions, en répandant son nom dans toute l'Europe, avaient inspiré le désir à chaque imprimeur de pourvoir ses ateliers des beaux types avec lesquels on avait produit de tels chefs-d'œuvre. Avec ses bénéfices il se trouva bientôt en état d'acheter, près de Borgo-San-Donnino, une riche propriété, dans une situation délicieuse. C'est dans cette charmante retraite, appelée *il Pozzetto*, qu'il se proposait de se retirer dès qu'il aurait achevé son *Manuale tipografico*. Des affaires de famille l'ayant appelé en 1798 à Turin, il y fut accueilli de la manière la plus distinguée par les savants et par le roi Charles-Emmanuel; mais rien n'égala la réception qui lui fut faite à Saluces où il avait annoncé qu'il se rendrait de Turin. Invité en 1806, à envoyer pour l'exposition des produits de l'industrie française quelques-uns des ouvrages sortis de ses presses, Bodoni fit passer quatorze ouvrages, dont le plus récent était l'Oraison dominicale en 155 langues orientales et latines. Bodoni obtint le premier prix. Cette même année, il avait commencé l'impression de l'Iliade; mais, par la lenteur des savants chargés d'en corriger les épreuves, elle ne fut terminée qu'en 1808. Cette magnifique édition, en trois vol. in-fol., est dédiée à Napoléon. Un exemplaire, sur vélin, lui en fut présenté le 21 janvier 1810, dans la galerie de Saint-Cloud. L'empereur fit expédier à l'imprimeur le brevet d'une pension de trois mille francs. Depuis que l'Italie était sous la domination française, Bodoni avait reçu les offres les plus avantageuses. Le prince Eugène lui avait proposé la direction de l'imprimerie royale de Milan, et Murat, celle de Naples. En 1811, Bodoni reçut de Murat la croix de l'ordre des Deux-Siciles; et, voulant témoigner sa reconnaissance, lui proposa de publier, pour l'éducation du prince royal, une suite de classiques français. Une maladie grave ne permit au célèbre typographe de commencer l'exécution de ce projet qu'en 1812, par l'impression du *Télémaque* in-fol. Le *Racine*, qui devait suivre, ne fut terminé qu'après la mort de Bodoni, en 1814, par sa veuve, Mme Marguerite dell' Aglio. Dans les derniers mois de sa vie, Bodoni reçut de nouvelles marques de la bienveillance de Napoléon; il fut nommé chevalier de la Réunion et reçut une gratification de 18,000 francs pour l'aider dans la publication des classiques français. La fièvre s'étant jointe à ses autres maux, il succomba le 20 novembre 1813. Le *Manuale tipografico* de Bodoni, terminé par Louis Orsi, parut en 1818, 2 vol. grand in-4°. Il offre des échantillons de plus de deux cent cinquante caractères différents. Le manque de correction que l'on reproche aux éditions de Bodoni en a fait baisser le prix en France et en Angleterre; mais son *Anacréon*, son *Aminte*, son *Horace* in-fol., son *Oraison dominicale*, ses *Classiques français*, et surtout son *Homère*, conserveront toujours un rang très-distingué parmi les chefs-d'œuvre de la typographie. Bodoni joignait à ses talents, comme typographe, des connaissances très-variées. On a de lui des *sonnets* très-agréables. Ses *Lettres*, dont plusieurs sont imprimées, formeraient une collection intéressante pour l'histoire littéraire de son temps.

BOE. *Voyez* **DUBOIS** DE LE **BOE.**

BOÈCE (Anicius-Manlius-Torquatus-Sévérinus), philosophe latin, né vers 470 à Rome, y fit de brillantes études qu'il alla continuer à Athènes. De retour dans sa patrie, il fut élevé aux plus hautes dignités par Théodoric, roi des Visigoths, qui lui accorda longtemps toute sa confiance. Élevé trois fois au consulat, en 487, 510 et 511, il vit le même honneur accordé en 522 à ses deux fils jeunes encore, et, dans la cérémonie de leur installation, fut proclamé prince de l'éloquence. Mais des ennemis secrets trouvèrent le moyen de le perdre dans l'esprit de Théodoric. Des remontrances qu'il eut le courage d'adresser à ce prince, au sujet des exactions des receveurs des deniers publics, furent le prétexte de sa disgrâce. Un décret du sénat le déclara coupable de trahison; renfermé dans un château écarté, il fut mis à mort le 23 octobre 526. On lui serra la tête avec une corde attachée à une roue qui en tournant lui fit sortir les deux yeux; on l'étendit sur une poutre où deux bourreaux le frappèrent avec des bâtons, et enfin ils l'achevèrent à coups de hache. Ses biens, dont la confiscation avait été prononcée, furent rendus à sa veuve par la reine Amalasonte qui fit relever ses statues. Boèce, si admirable par son courage et par ses vertus, fut aussi l'écrivain et le philosophe le plus distingué de son temps. Il avait embrassé la doctrine d'Aristote, et commenté ses ouvrages; il avait aussi composé des traités de théologie. Mais parmi les écrits qui nous restent de ce grand homme, et qui ont été recueillis en un vol. in-fol., Bâle, 1570, bonne édition, le seul qu'on lise aujourd'hui est la *Consolation de la philosophie*,

dont la meilleure édition est celle de Leyde, *cum notis variorum*, 1671, in-8°. Il en existe plusieurs traductions françaises; la plus estimée est celle de l'abbé Colesse, Paris, 1671, in-12. On a l'*Histoire de Boèce*, par D. Gervaise, 1715, in-12.

BOÈCE (Christian-Frédéric), graveur, né à Leipzig en 1706, mort à Dresde en 1778, a gravé plusieurs sujets d'après Téniers, Rubens, Wouwermans, etc.

BOECKER (Philippe-Henri), médecin, né à Strasbourg en 1718, mort en 1759, se distingua à la fois dans la pratique de la médecine et de la chirurgie, et surtout dans l'art des accouchements. On a de lui plusieurs *Dissertations académiques*.

BOECKH (Christian-Godefroid), diacre à Nordlingen, né à Memmingen le 8 avril 1752, mort le 31 janvier 1792, s'est distingué par son zèle et par ses nombreux écrits pour l'éducation et l'instruction publique. Il était le principal rédacteur de la *Bibliothèque universelle pour l'éducation publique et particulière*, 11 vol. in-8°, Nordlingen, 1774-1786. Ses principaux ouvrages sont : *Journal hebdomadaire pour améliorer l'éducation de la jeunesse*, Stuttgard, 1771-72, 4 vol. in-8°; *Des principales difficultés de la discipline des écoles*, Nordlingen, 1766, in-4°; *Gazette des enfants*, 14 petits volumes, Nuremberg, 1780-83. Il s'était aussi occupé de l'histoire littéraire de l'Allemagne, et publia, de concert avec F. D. Græter, un Journal sur l'ancienne littérature allemande, 1791-92, 2 vol. in-8°.

BOECKHOUT (Jean-Joseph van), né à Bruxelles, s'était montré dans sa première jeunesse partisan des principes de Van Eupen et de Van der Noot; après la révolution française il devint un des adeptes les plus ardents de la philosophie du 18e siècle; il se trouvait, en 1814, chef de division à l'administration départementale de la Dyle, puis directeur des prisons du même ressort. Il se montra grand partisan de la réunion de la Belgique à la Hollande, par la raison que celle-ci était protestante. Il publia plusieurs factums, tels qu'une *Renonciation de la souveraineté des Pays-Bas, faite prétendument par Van der Noot en faveur de l'empereur d'Autriche*, une *Lettre de S. E. Pierre Van Eupen à S. E. Henri Van der Noot, ci-devant père de la patrie; La réunion de la Belgique à la Hollande sera-t-elle avantageuse ou désavantageuse? Le réveil d'Épiménide*, etc. Quand le royaume des Pays-Bas fut constitué, Van Boeckhout fut nommé inspecteur de l'enregistrement et des domaines. En 1815, il publia les *Éphémérides de l'opinion*, ou *Observations politiques, philosophiques et littéraires sur les écrits du temps*, Bruxelles, in-8°. Van Boeckhout est mort à Bruxelles en 1827.

BOECKLER (George-André), architecte de la ville de Nuremberg, publia en allemand un *Recueil* de moulins et autres inventions de mécanique, qui fut traduit en latin par H. Schmitz, Cologne, 1662, in-fol., figures. On lui doit encore l'*Architecture hydraulique*, Nuremberg, 1665, in-fol., trad. en latin par J. Chr. Sturm, 1664, sous le titre d'*Architectura curiosa*, avec 200 planches; l'*École de l'économie domestique et rurale*, ornée de planches, Francfort, 2 parties in-4°, réimprimée en 1683 et 1699.

BOECKMANN (Jonas), médecin suédois, né le 16 décembre 1716 à Windberg, près de Falkenberg, petite ville de la province de Halland, s'était destiné à l'état ecclésiastique qu'il abandonna pour l'étude de la médecine, alla s'établir à Stockholm, obtint en 1747 une chaire à l'université de Greifswald, où il mourut en 1760, laissant : *Dissertatio de cardine novatorum sine de erroribus stoicorum fundamentalibus; De fanatismo stoicorum; De conscientiâ suî; De venæ sectione corroborante*, etc.

BOECLER (Jean-Henri), historiographe, né en 1611 à Cronheim en Franconie, obtint à 20 ans la chaire d'éloquence à l'académie de Strasbourg; plus tard il fut nommé professeur à Upsal, puis historiographe de Suède, avec une pension que la reine Christine lui conserva lorsqu'il fut obligé pour sa santé d'aller habiter un climat moins rigoureux. Rappelé à Strasbourg pour y occuper la chaire d'histoire, il devint bientôt conseiller de l'électeur de Mayence, et de l'Empereur qui le créa comte palatin. Il mourut en 1692. On a de lui des *Commentaires* sur Hérodien, Suétone, Manilius, Térence, Cornélius Népos, Polybe, Tacite, Velléius Paterculus, Virgile, Hérodote, Ovide; des discours oratoires, des poésies et des programmes académiques, recueillis par J. Alb. Fabricius, 1712, 4 vol. in-4°, et quelques ouvrages d'histoire et de politique oubliés aujourd'hui.

BOECLER (Jean-Wolfgang), théologien luthérien, remplit plusieurs fonctions ecclésiastiques dans la Livonie et l'Esthonie, vint à Cologne abjurer et se fit prêtre catholique, publia divers écrits en faveur de sa nouvelle communion, et mourut en 1717. Son ouvrage intitulé : *Rites superstitieux, mœurs et coutumes des Esthoniens*, Cologne, 1691, est recherché.

BOECLER (Jean), né à Ulm, le 20 octobre 1651, exerçait avec succès la médecine à Strasbourg, où il mourut le 19 avril 1701.

BOECLER (Jean), né en 1681, professeur de médecine, de botanique et de chimie à Strasbourg, est auteur de quelques *dissertations*, parmi lesquelles on distingue celle sur le *Fenouil*; mais il est connu surtout par une édition de la *Matière médicale* de Paul Hermann, Strasbourg, 1726, in-4°, qu'il augmenta successivement d'un second, puis d'un troisième vol. en 1729 et 1731. On a encore de lui des *Observations* sur la peste de Marseille de 1721, in-8°. Cet habile médecin mourut en 1733.

BOECLER (Jean-Philippe), fils du précédent, né en 1719, professeur de chimie, de botanique et de matière médicale à l'académie de Strasbourg, mort le 7 juin 1759, a donné une nouvelle édition de la *Matière médicale* de Hartman, 1745-1754, 3 vol. in-4°, et laissé plusieurs *Dissertations* de chimie.

BOECOP (Arnold), né à Zutphen vers 1585, mort en 1622, empoisonné dans sa prison à Arnhem, est auteur de *Justus Lipsius catholicus*, etc., 1615.

BOEDIKER (Jean), grammairien, né dans la Poméranie en 1641, fit ses études à Berlin, au gymnase dont il devint recteur, cultiva la poésie latine, composa des vers allemands estimés, et mourut en 1695. On a de lui : *Principes de la langue allemande*, souvent réimprimé; *Vestibulum linguæ latinæ, epigrammata juvenilia*, et un *Recueil* de mélanges intitulé : *Boedikeri opuscula*.

BOEGERT (Jean-Baptiste), directeur des hautes études classiques du séminaire de Molsheim, né à Kayser-

berg en 179..., mort à Mulhausen en 1832, a publié en 1823, à Strasbourg, chez Levrault, un ouvrage intitulé : *Méditations philosophiques, ou la philosophie conduisant l'homme à la religion et au bonheur ;* vers la même époque : *Réflexions amicales d'un chrétien catholique sur une lettre adressée à M. l'abbé Macearthy ;* et depuis la révolution de juillet 1830, un écrit intitulé : *Cri de la vérité et de la justice,* où il expose les véritables rapports du clergé avec l'État.

BOEHM (Jacob), fondateur de la secte des Bœhmistes, naquit en 1575, dans un petit village près de Gœrlitz, dans la haute Lusace. Ses parents, qui étaient pauvres, lui firent apprendre le métier de cordonnier, et il l'exerça à Gœrlitz. Au milieu de son travail, Walther lui ayant donné quelques notions de chimie, Bœhm se créa un système philosophique tout nouveau, s'abandonna à des extases mystiques, se crut appelé de Dieu, eut des visions, des révélations, et écrivit, en 1612, un livre intitulé *Aurora,* que le clergé de Gœrlitz fit saisir et défendre. En 1619, parut son traité *De tribus principiis.* Il alla ensuite à Dresde, où il fut examiné par quelques théologiens plus indulgents qui le trouvèrent irréprochable. De retour à Gœrlitz, il y mourut en 1624, laissant un grand nombre de traités mystiques *du Mystère céleste et terrestre, de la Vie intellectuelle,* etc. Saint-Martin a traduit en français trois ouvrages de Bœhm, savoir : *l'Aurore naissante, les trois Principes* et *la Triple vie.* Boehm a fait aussi une *Métallurgie* en allemand, Amsterdam, 1695, in-12. Son *Miroir temporel de l'éternité, ou de la signature des choses,* est traduit en français, Francfort, 1669, in-8°. Tous ses ouvrages ont été réimprimés à Amsterdam, en 1730, in-8°, sous le titre de *Theosophia revelata.*

BOEHM (George), jésuite, né à Prague vers 1616, enseigna successivement les humanités, la philosophie, les mathématiques et la théologie, et mourut à Znaïm le 7 novembre 1666. Il a publié : *Propositiones mathematico-musurgicæ,* Prague, 1650.

BOEHM (André), professeur de philosophie et de mathématiques à Giessen, né à Darmstadt le 17 novembre 1720, mort le 6 juillet 1790, fut disciple du célèbre Wolff. On a de lui : *Logica ordine scientifico,* etc., Francfort, 1749-1762-1769, in-8° ; *Metaphysica,* Giessen, 1763-1767, in-8° ; *Nouvelle bibliothèque militaire* en allemand, Marbourg, 1790, 4 vol. ; *Magasin pour les ingénieurs et les artilleurs,* Giessen, 1777-1785, 12 vol. in-12.

BOEHM (Wenzel-Amédée), né à Prague en 1771, mort le 1er mai 1823 à Leipzig, où il était établi depuis 1786. Élève de Schumzer et de Kuhl, qui faisaient école dans la ville de Prague, Bœhm fut un des artistes sur lesquels ils comptèrent le plus pour soutenir les bonnes doctrines. A 16 ans, il gravait déjà pour les principaux libraires de l'Allemagne qui achevèrent de gâter son burin, en l'obligeant de faire vite et beaucoup, le *Portrait du roi de Danemark,* et un *saint Paul* d'après Screta, sont ses plus beaux ouvrages.

BOEHME (Jean-Eusèbe), professeur d'histoire et historiographe de l'électeur de Saxe, né à Wurtzen le 20 mars 1717, mort à Leipzig le 30 août 1780 ; est auteur de plusieurs *Dissertations* latines, écrites avec élégance, et qui renferment des recherches précieuses sur le culte, les mœurs et le commerce des anciens Germains ; et de *Matériaux pour servir à l'histoire de Saxe,* en allemand, Augsbourg, 1782, in-8°, etc.

BOEHMER (Juste-Henning), savant jurisconsulte, né en 1674 à Hanovre, professeur, puis directeur de l'université de Halle, dont il contribua beaucoup à étendre la réputation, a publié d'importants ouvrages sur le droit canonique de l'Allemagne, et mourut le 11 août 1749, laissant une grande réputation.

BOEHMER (Jean-Samuel), fils du précédent, né à Francfort-sur-l'Oder, le 29 décembre 1704, professa le droit à Halle, fut conseiller intime de Frédéric II, dont il reçut des lettres de noblesse, et mourut le 20 mai 1772. Il a laissé un grand nombre d'écrits en latin *sur le droit criminel.*

BOEHMER (Georges-Louis), frère du précédent, né à Halle, le 18 février 1715, fut professeur ordinaire à Gœttingue, conseiller aulique, doyen de la faculté de jurisprudence, s'occupa beaucoup du droit canonique et du droit féodal, dont ses ouvrages facilitèrent l'étude, et mourut le 17 août 1797.

BOEHMER (Philippe-Adolphe), frère des précédents, né en 1717 à Halle, où il professa la médecine et l'anatomie, se distingua dans l'art des accouchements, composa plusieurs *Dissertations* recueillies par Haller dans les *Disputat. selectæ,* et publia une nouvelle édition de l'*Art des accouchements* par Manningham, qu'il enrichit de l'*Examen* critique des instruments employés alors. Il mourut le 1er novembre 1789.

BOEHMER (Jean-Benjamin), professeur d'anatomie et de chirurgie à Leipzig, né à Liegnitz en Silésie, le 14 mars 1719, mort en 1755, pour avoir usé sans modération de remèdes violents, a donné une nouvelle édition de l'*Introduction à la chirurgie* de Platner, 2 vol., Leipzig, 1749, in-8°. On a de lui : *Bibliotheca medico-philosophica,* ibid., 1755, in-8° ; *De ossium callo,* ib., 1748, in-4° ; *De radicis Rubiæ tinctoriæ effectibus in corpore animali,* ibid., 1751, in-4° ; *De cortice cascarillæ,* Halle, 1658, in-4°.

BOEHMER (Georges-Rodolphe), né à Liegnitz en Silésie le 1er octobre 1723, professeur de botanique et d'anatomie à Wittenberg, publiaun grand nombre d'ouvrages sur diverses parties de la physique végétale et de la botanique théorique et littéraire, et mourut le 4 avril 1803. On citera de lui : *Biblioth. scriptor. histor. naturalis,* Leipzig, 1785-89, 9 vol. in 8° ; *Histoire technique des plantes qui sont employées dans les métiers, les arts et les manufactures* (en allemand), 1794, in-8°.

BOEL (Pierre), peintre, né à Anvers en 1625. On conjecture qu'il reçut des leçons de Pierre Snayers, et qu'il imita sa belle manière de peindre les animaux, les fruits et les fleurs. Boël voyagea en Italie, et s'y fit remarquer par ses talents. A son retour en Flandre il passa par Paris, et il n'eût tenu qu'à lui d'y avoir une existence très-agréable ; mais le désir de revoir sa patrie lui fit abandonner des ouvrages commencés.

BOEL (Corneille), frère du précédent, né à Anvers en 1634, a gravé les *Batailles de Charles-Quint,* d'après Tempesta, et quelques autres sujets d'après Michel-Ange.

BOENER (Jean), de Ruremonde, a publié *Waerachtige en levende figuren van de H. Martelaers van Gorcom,*

Bois-le-Duc, 1625, et *Delineatio historica fratrum minorum provinciæ Germaniæ inferioris, à Geusis in odium fidei crudeliter occisorum*, Anvers, 1755, in-4°.

BOERHAAVE (Hermann) naquit le 31 décembre 1668, dans le petit bourg de Voorhout, attenant à la ville de Leyde. Son père, qui était ministre de ce bourg, et fort versé dans les lettres grecques, latines, hébraïques, dans l'histoire, destina son fils à le remplacer, et s'appliqua, de bonne heure, à lui donner une éducation convenable; le jeune Hermann, avant onze ans, savait le grec et le latin. En 1682, il fut envoyé à Leyde, pour y continuer ses études, qui furent brillantes. A peine y était-il arrivé, qu'il perdit son père, et resta sans fortune; heureusement, un ami de sa famille le recommanda à Van Alphen, qui le soutint. Il se livra dès lors avec ardeur à l'étude; à la connaissance du grec, du latin, il joignit bientôt celle du chaldéen, de l'hébreu; celle de l'histoire universelle, ancienne et moderne, de l'histoire ecclésiastique, de la philosophie, etc. Dès 1687, il se livra aussi avec zèle à l'étude des mathématiques. Continuant ses études théologiques, dans le dessein d'obéir aux dernières volontés de son père, son peu d'aisance le contraignit à donner d'abord des leçons de mathématiques; quelque temps après, on lui confia le soin de collationner le catalogue de la bibliothèque de Vossius, que la ville de Leyde venait d'acheter. Ce fut alors que, âgé de vingt-deux ans, il commença l'étude de la médecine : Drelincourt fut son premier et unique maître; il en reçut peu de leçons, et Boërhaave apprit seul une science sur laquelle il devait exercer un si grand empire. Il se fit recevoir, à Harderwyck, docteur en médecine en 1693. De retour à Leyde, des doutes calomnieux élevés sur son orthodoxie le dégoûtèrent de la profession de ministre, et l'attachèrent tout à fait à la médecine. En 1701, l'université de Leyde l'associa, comme lecteur ou répétiteur, à la chaire de théorie de la médecine de Drelincourt; et ce fut alors qu'il prononça son premier discours de médecine : *Oratio de commendando studio Hippocratico*, Leyde, 1701. Il fut bientôt le professeur le plus remarquable de toute l'Europe, et on accourut de toutes parts pour l'entendre. En 1605, l'académie de Groningue voulut l'attirer à elle; mais Boërhaave resta fidèle à celle de Leyde, quoiqu'il n'y fût pas encore professeur en titre; et, dans cette même année, se chargeant, à la sollicitation des élèves, de répéter aussi les cours de pratique et de chimie, il prononça un autre discours : *De usu ratiocinii mechanici in medicinâ*, Leyde, 1703, in-4°. Boërhaave voulut fondre dans une même théorie, et la philosophie vitale d'Hippocrate, et les principes chimiques de Sylvius, et le mécanisme de Bellini, etc., accordant cependant bien plus aux forces mécaniques et chimiques, qui ne doivent être qu'accessoires, qu'aux puissances plus profondes et plus secrètes de la vie, qui sont les principales. C'est ainsi que le calibre des vaisseaux coordonné au calibre des globules composant nos liquides, fut, selon lui, le rapport hydraulique qui présida à la circulation de nos humeurs, à leur séparation du sang dans les divers organes sécréteurs, à la congestion morbifique de celui-ci dans les différentes fluxions maladives, dans les tumeurs, les inflammations, etc.; que toutes les vues du médecin, dans le traitement des maladies, tendirent à établir ce rapport, cet équilibre mécanique, et qu'on appela les médicaments *incisifs, désobstruants*, etc. C'est encore ainsi qu'à ces hypothèses mécaniques, il en ajouta d'autres chimiques, en admettant, pour expliquer les causes et les phénomènes des maladies, la formation de prétendues acrimonies dans le sang, qu'on devait avoir en vue de neutraliser, acrimonies qui furent longtemps fameuses dans le langage des écoles. En 1709, l'université de Leyde le nomma professeur de médecine et de botanique, en remplacement de Hotton. La chaire de botanique, que Boërhaave joignait à celle de médecine, ne servit pas moins à son illustration. En 1714, Boërhaave fut nommé recteur de Leyde, et, à la fin de son rectorat, il prononça un de ses meilleurs discours : *Oratio de comparando certo in physicis*, Leyde, 1715, in-4°. A la fin de cette même année, Boërhaave fut encore chargé, en remplacement de Bidloo, de la chaire du collége pratique, dont il faisait déjà le cours depuis plus de dix années. Ce fut là que, voulant faire concorder l'enseignement théorique et l'enseignement pratique, il fit rouvrir un hôpital, où, deux fois la semaine, le tableau des maladies sous les yeux, il exposait aux élèves les différents traits de leur histoire. Enfin, malgré les travaux qu'exigeait ce triple enseignement, médecine théorique, médecine pratique et botanique, en 1718, l'université lui confia encore, à la mort de Lemort, la chaire de chimie, dont il donnait aussi des leçons depuis 1703. On venait le consulter de toutes les parties de l'Europe. Aussi sa fortune, si modique d'abord, devint-elle colossale, et s'élevait-elle, à sa mort, à plus de deux millions de florins. Le czar Pierre, à son passage en Hollande, crut se devoir à lui-même le plaisir de l'entretenir. Son système médical acquit bientôt une prépondérance universelle, et fut généralement adopté. En 1722, une forte attaque de goutte, jointe à une paralysie, le força d'interrompre ses travaux. De nouvelles rechutes, en 1727 et 1729, le forcèrent à se démettre des chaires de botanique et de chimie, après plus de vingt ans d'exercice. Enfin, dans l'année 1738, les symptômes de son mal s'aggravèrent, et, après quelques mois de souffrances, il succomba le 23 septembre de cette année, âgé de soixante et dix ans. La musique et le jardinage avaient été ses seuls amusements. Son jardin, près de Leyde, était rempli de tous les végétaux exotiques qu'il avait pu se procurer. Ses restes furent déposés dans la grande église de Leyde, sous une urne de marbre, qui portait cette inscription : *Salutifero Boerhaavi genio sacrum*. Ses principaux ouvrages sont : *Institutiones medicæ in usus exercitationis annuæ domesticos*. Cet ouvrage, traduit dans toutes les langues, et même en arabe, a eu l'honneur d'être commenté par Haller; *Aphorismi de cognoscendis et curandis morbis in usum doctrinæ medicinæ*, Leyde, 1715, in-12, commenté par van Swieten, traduit en français par la Mettrie, 1745, in-12; *Index plantarum quæ in horto academico Lugduno-Batavo reperiuntur*, 1727, 2 vol. in-4°, figures; *Libellus de materiâ medicâ et remediorum formulis*, Londres, 1718, in-8°; *Epistola ad Ruischium pro sententiâ Malpighianâ de glandulis*, 1724, in-8°; *Atrocis nec descripti prius morbi historia secundum medicæ artis leges conscriptæ*, 1720, in-8°; *Atrocis rarissimique morbi historia altera; Elementa chimiæ quæ anniversario labore docuit in publicis, privatisque scholis*,

Leyde, 1752, in-4°, traduit en français par Allamand, augmenté par Tarin, 1754, 6 vol. in-12. Boërhaave publia des *éditions* d'un grand nombre d'ouvrages; plusieurs ont été imprimés sous son nom.

BOERHAAVE (Abraham-Kaw), neveu du précédent, né à la Haye en 1715, se rendit en 1740 à St.-Pétersbourg, où il fut professeur de médecine et membre de l'Académie. Il mourut en 1753. On a de lui : *Perspiratio dicta Hippocrati*, 1738; *Impetum faciens dictum Hippocrati*, etc., 1745.

BOERIO (Joseph), jurisconsulte italien, né à Lendinara en 1754, étudia le droit à Padoue, fut juge dans divers tribunaux, assesseur au tribunal de Venise en 1797, juge à la cour de justice de l'Adriatique en 1800, puis enfin conseiller à Venise, obtint sa retraite après 50 ans de service et mourut le 25 février 1832. On a de lui : *Raccolta delle leggi Venete*, 1761; *La pratica del processo criminale*, 1815; *Repertorio del Codice criminali austriaco*, Venise, 1815; *Dizionario del dialetto veneziano*, 1827.

BOERNER (Christian-Frédéric), professeur de théologie à Leipzig, né à Dresde le 6 novembre 1685, fit ses études à Leipzig et à Wittenberg, parcourut la Hollande, l'Angleterre, et revint à Leipzig, où il mourut le 19 novembre 1753. Son érudition était prodigieuse. Parmi ses nombreux écrits, on estime : *De doctis hominibus gr. litter. græc. in Italiâ instauratoribus*, Leipzig, 1750, in-8°, réimprimé en 1782; *De ortu et progressu philosophiæ moralis*, ib., 1707; *Institutiones theologiæ symbolicæ*, 1751, in-4°; *Dissertat. sacræ*, ibid., 1752. On lui doit une édition corrigée et augmentée de la *Bibliothèque sacrée*, du P. Lelong, Anvers, 1709, 2 vol. in-8°; et une édition complète des *OEuvres de Luther*, 1728-34, 22 vol. in-fol.

BOERNER (Frédéric), fils du précédent, né à Leipzig le 17 juin 1723, étudia à Torgau, à Halle, s'adonna à la théologie et apprit l'hébreu; en 1744, il se rendit à Wittenberg où il se consacra à la médecine, et deux ans après s'établit à Brunswick où il pratiqua son art avec succès. Il alla ensuite se fixer à Wolfenbuttel, où il accepta une chaire de médecine. La guerre ayant éclaté il se réfugia à Leipzig où il mourut le 30 juin 1761. On a de lui : *Relationes de libris medico-physicis antiquis, raris*, etc., Wittemberg, 1756; *Instructiones medicinæ legalis*, ibid., 1756, in-8°, et beaucoup de dissertations intéressantes; *De arte gymnasticâ novâ; De tabe siccâ lethali*, etc. Il fut le principal rédacteur des *Notices sur la vie et les écrits des médecins et des naturalistes vivants les plus distingués*, 3 vol. in-8°, Wolfenbüttel, 1748-68, en allemand.

BOERNER (Nicolas), né à Schmieritz dans la Thuringe, le 27 janvier 1693, perdit son père de très-bonne heure, entra comme apprenti chez un apothicaire de Frauenbourg, parcourut successivement diverses officines à Francfort, Strasbourg, Landau, Spire, Worms et Coblentz. A la mort de sa mère, il recueillit son petit héritage et se rendit à Iéna où il étudia la médecine, pratiqua d'abord à Frankenthal, puis à Giefser et enfin à Neustadt où il mourut vers 1770. Il a publié : *Dissertatio exhibens rorem marinum*, Iéna, 1725; *Traité rationnel des sciences naturelles* (en allemand), Leipzig, 1735; *Le médecin de soi-même*, Leipzig, 1744-1748; *Manuel des maladies des enfants*, 1752, 2 vol.

BOERS (Charles), né en Hollande en 1746, professeur de théologie à l'université de Leyde, mort en 1824, a publié un *Manuel pour les jeunes prédicateurs*.

BOESCHENSTEIN (Jean), savant orientaliste, né en Autriche en 1471, fut un des restaurateurs de la langue hébraïque en Allemagne. Il l'enseignait à Augsbourg, lorsque, sur sa réputation, le duc Frédéric le nomma en 1518 professeur à Wittenberg. Il vivait encore en 1530, mais on n'a pu découvrir la date de sa mort. On a de lui : *Grammaire hébraïque*, Augsbourg, 1514; Corrections et additions au *Rudiment hébreu* du rabbin Mosche Kinchi, ibid., 1520; Version allemande et latine des *Psaumes de la pénitence* d'après le texte hébreu, ibid., 1526, in-4°.

BOESSET (Antoine), sieur de Villedieu, surintendant de la musique du roi de France Louis XIII, né vers 1585, conseiller du roi et son maître d'hôtel, mort en 1643, a publié 9 recueils d'*Airs de cour à 4 et 5 parties*, 1617 à 1642, réimprimés en 1689. Il a écrit aussi la musique de beaucoup de ballets pour la cour.

BOESSET (Jean-Baptiste), fils du précédent, né en 1612, gentilhomme ordinaire du roi et de la reine, maître et surintendant de la chambre, en survivance de son père, mort le 25 décembre 1685, a composé la musique des ballets suivants : *Ballet du Temps* (1654), *Alcidione; la Mort d'Adonis; le Triomphe de Bacchus*.

BOESSET (Claude-Jean-Baptiste), fils du précédent, né vers 1636, surintendant de la musique du roi, mort le 10 septembre 1667, a composé *Alphée et Aréthuse*, ballet; *Divertissement* pour le retour du roi à Versailles en 1687, et un recueil d'airs à 2 voix, les *Fruits d'Automne*, Paris, 1684.

BOETHE. *Voyez* **BOETHUS.**

BOETHIUS (Hector), historien écossais, né vers 1740 à Dundée, fit ses études à Paris, où il remplit depuis une chaire de philosophie, fut ensuite chanoine et principal du collége d'Aberdeen, et mourut vers 1550. Il a publié les *Vies* des évêques d'Aberdeen et quelques autres écrits historiques; mais il est principalement connu par son *Histoire d'Écosse*, Paris, 1526, in-fol., traduite en écossais par J. Bullanden, 1536. Cet historien est crédule; mais comme écrivain, son style ne manque ni de force ni de pureté.

BOETHIUS (Jacob), écrivain suédois, né en 1647, professa le grec et la théologie à Upsal, puis fut nommé pasteur et archidiacre de Mora en Dalécarlie. La hardiesse de ses sermons causa sa perte. Arrêté pour avoir dit, en faisant allusion à la jeunesse de Charles XII : « Malheur au pays gouverné par un enfant! » il fut condamné à une détention perpétuelle; il eut cependant en 1710 la permission de rejoindre sa femme à Vesteras, où il mourut en 1718.

BOETHIUS (Chrétien-Frédéric), habile peintre d'histoire, de l'académie de Dresde, né à Leipzig en 1706, exécuta plusieurs beaux ouvrages qui sont un des ornements de la galerie royale de Saxe.

BOETHUS, nom de quatre philosophes de l'antiquité : le premier, stoïcien, cité par Cicéron et Diogène Laërce; le deuxième, péripatéticien, né à Sidon, disciple

d'Andronicus, fut l'un des plus célèbres philosophes de son temps ; le troisième, Flavius, né à Ptolémaïs, contemporain de Gallien, et disciple d'Alexandre de Damas ; le quatrième, épicurien et mathématicien, est l'un des interlocuteurs du dialogue de Plutarque sur l'*Oracle de la Pythie*. — Un sculpteur célèbre de Carthage porta le même nom.

BOÉTIE (Étienne de la), né à Sarlat dans le Périgord le 1er novembre 1530, fut conseiller au parlement de Bordeaux, vers 1550. Dès l'âge de seize ans, il avait déjà traduit plusieurs ouvrages de Xénophon et de Plutarque, et il n'avait pas dix-huit ans lorsqu'il composa son *Discours de la servitude volontaire*. Il fut l'ami de Montaigne, à qui il légua ses livres et ses écrits, et qui parle de lui dans son beau chapitre *de l'Amitié*. La Boétie mourut à Germignat près Bordeaux le 18 août 1563, âgé de près de 33 ans, sans avoir mis au jour aucun ouvrage. C'est à son légataire que l'on doit ce qui nous reste de cet auteur; savoir : *la Ménagerie de Xénophon; les Règles de mariage de Plutarque; Lettre de consolation de Plutarque à sa femme*, 1571, 1572, in-8°; *Vers français de feu Étienne de la Boétie*, 1571, in-8°; Paris, 1572; *vingt-neuf Sonnets* insérés dans plusieurs éditions des *Essais de Montaigne*. On a encore de cet auteur : *Historique Description du solitaire et sauvage pays de Médoc*, 1593, in-12.

BOÉTON, chargé avec Diognète de diriger et préparer la marche des armées d'Alexandre, en avait écrit l'*Itinéraire*, qui ne nous est pas parvenu.

BOETTCHER (Jean-Frédéric) naquit dans la dernière moitié du 17e siècle, à Schleiz dans le Voigtland. Placé d'abord chez un apothicaire à Berlin, il s'occupa d'alchimie, et passa pour avoir trouvé la pierre philosophale; forcé de s'enfuir de Berlin, il alla en Saxe, et l'électeur, roi de Pologne, Frédéric-Auguste II, le fit venir à Dresde pour lui demander s'il était vrai qu'il sût faire de l'or. Bœttcher répondit que non ; le roi le fit enfermer dans la forteresse de Kœnigstein, avec ordre de chercher ce grand secret. Bœttcher, en y travaillant, trouva la composition de la porcelaine dite de Saxe. Ce fut, dit-on, en 1702 ou 1703 qu'il fit cette découverte ; on exécuta d'abord sa porcelaine à Dresde ; en 1710, une grande fabrique fut établie à Meissen, et Bœttcher s'occupa du perfectionnement de ses procédés jusqu'à sa mort, survenue le 14 mars 1719. Le roi, pour le récompenser, lui avait donné des lettres de noblesse.

BOETTCHER (Ernest-Christophe), négociant, né le 18 juin 1697, dans le pays d'Hildesheim, consacra sa fortune à la fondation d'une école gratuite à Hanovre, d'un séminaire d'instructeurs, et d'autres établissements utiles.

BOETZLAER (le baron de), général hollandais, né vers 1720, mort dans les dernières années du 18e siècle, commandait comme général major la place de Willemstadt au commencement de 1793, lorsque Dumouriez voulut envahir la Hollande. Boetzlaer soutint un bombardement de près de deux mois, repoussa deux assauts, et fit plusieurs sorties. Délivré le 16 avril par la retraite des Français, il fut nommé lieutenant général, et reçut des États de Hollande une lettre extrêmement flatteuse, avec une épée à poignée d'or, et une pension de mille florins pour chacune de ses filles.

BOETZLAER DE LANGROCK, parent du précédent, avait été condamné en 1789 à un bannissement perpétuel et à la confiscation de ses biens, pour avoir pris part à l'insurrection qui éclata contre la maison d'Orange.

BOEUF (Daniel le), dominicain, né à Ypres, mort le 14 septembre 1613, a laissé en manuscrit deux ouvrages sur l'art de guérir qu'il pratiqua avec succès parmi ses confrères.

BOFFRAND (Germain), architecte, né à Nantes le 7 mai 1667, neveu de Quinault, se rendit à Paris, étudia la sculpture pendant l'hiver chez Girardon, et l'été, l'architecture ; finit par gagner l'amitié de Mansard, qui le chargea de suivre les travaux de la place Vendôme ; fut reçu en 1719 à l'académie ; lutta tant qu'il le put contre le mauvais goût de l'époque, et mourut le 18 mars 1754, doyen de l'académie, et 1er ingénieur des ponts et chaussées. Entre les édifices qu'il a construits, on remarque à Paris l'hôpital des Enfants-Trouvés, et le puits de Bicêtre. On a de lui des remarques sur ce qui a été pratiqué pour fondre en bronze d'un seul jet la statue équestre de Louis XIV, élevée par la ville de Paris en 1699, et un *Livre d'architecture* renfermant les principes généraux de cet art, 1745, in-fol., fig.

BOGAERT (Adam), né à Dordrecht en 1413, nommé sept fois recteur de l'université de Louvain, y occupa pendant 36 ans une chaire de médecine et mourut en 1483.

BOGAERT (Jacques), fils du précédent, né à Louvain en 1440, professa aussi pendant 36 ans dans cette ville, et fut plusieurs fois recteur de l'université. Il est mort le 17 juillet 1520, laissant 5 vol. de commentaires sur Avicenne, conservés manuscrits dans la bibliothèque d'Anvers.

BOGAERT (Adam), fils du précédent, né à Louvain, en 1486, reçu docteur en 1512, tout à la fois professeur de médecine et chanoine comme son père et son aïeul ; recteur de l'université en 1524, auteur d'une épître sur la goutte : *Epistola ad Petrum Bruhesium*, mort le 25 mars 1550, après s'être fait religieux.

BOGAERT (van den). *V.* **DESJARDINS** (Martin).

BOGAN (Zacharie), philologue, né en 1625 dans le Devonshire, mort en 1659, est surtout connu par son *Homeri comparatio cum scriptoribus sacris*, Oxford, 1658, savant, mais systématique. On lui doit aussi des *Additions à l'archéologie attique de Rous*, en anglais, Londres, 1685, in-4°.

BOGDAN, fils d'Étienne le Grand, souverain des deux Moldavies, qui retiennent encore de lui le nom général de *Bogdanie* chez les Turcs, régnait vers l'an 1529. Étienne, qui avait prévu la grandeur de Soliman Ier, conseilla en mourant à son fils de renoncer à une indépendance imaginaire, et de se soumettre à l'empire ottoman sous des conditions honorables et protectrices. Bogdan vint offrir l'hommage de ses États à Soliman, dans le moment où ce prince retournait à Constantinople, après la levée du premier siége de Vienne. Soliman n'exigea de lui et de ses successeurs que d'envoyer à la Sublime Porte, tous les ans, des boyards ou nobles chargés de présenter quatre mille écus, quarante juments et vingt-quatre faucons à titre de présent. En 1714, à la mort de Constantin Brancovani, décapité aux Sept-Tours, la Porte

Ottomane retira aux Moldaves le droit d'élire leurs souverains.

BOGDANOVITSCH (Hyppolyte-Féodorovitsch), membre de l'Académie russe, et l'un des littérateurs les plus distingués du siècle de Catherine, naquit le 23 décembre 1743, à Pérévolotchno, bourg de la Petite-Russie, de parents nobles. A l'age de 15 ans, enflammé par la lecture des pièces dramatiques et la fréquentation du théâtre de Moscou, il voulut s'engager comme acteur. Le poëte Kherascof le détourna de ce projet, dirigea son goût et ses études vers les sciences et la littérature, et lui fit ouvrir la carrière diplomatique, puis celle de l'administration intérieure. Bogdanovitsch obtint en 1795 une honorable retraite; il mourut à Koursk le 6 janvier 1803. On regarde comme son chef-d'œuvre le poëme romantique intitulé : *La bonne Amie* (Douschenka), St.-Pétersbourg, 1778 : c'est une imitation du conte de *Psyché*, de la Fontaine. Ses autres ouvrages sont : une *Traduction* des *Révolutions de Rome*, par Vertot, 3 vol. ibid., 1771-75; le 1er volume d'un *Tableau historique de la Russie*, ibid., 1777; *Proverbes russes*, ibid., 1785, 3 vol.; les *Slaves*, drame, ibid., 1782. Il a publié de plus en 1763 un journal intitulé : *Divertissement innocent*, et, de 1778 à 1779, le *Courrier de St.-Pétersbourg*, recueils dans lesquels il inséra plusieurs de ses compositions.

BOGDANUS (Martin), médecin, né à Driessen dans le Brandebourg en 1630, tenta vainement d'assurer à Th. Bartholin la découverte de quelques vaisseaux lymphatiques reconnus par Rudbeck; publia la traduction latine du traité de Siméon Seth, médecin grec, des *Aliments*, et composa, d'après la doctrine d'Hippocrate, un *Traité* latin sur les *Rechutes dans les maladies*, Bâle, 1660, in-8°.

BOGERMAN (Jean), ministre réformé, né à Oplewert dans la Frise orientale, prêcha l'Évangile dans plusieurs villes, fut délégué en 1618 pour assister au synode de Dordrecht, et élu président le 14 novembre; il mourut en 1687. On lui doit : *van het Ketter straffen*, Franeker, 1601, traduit de Bèze; *Spieghel der Jesuiten*, Leeuwarde, 1608; *Het christelyk overlyden van Mauritius van Nassau*, Utrecht, 1625, et plusieurs ouvrages de théologie.

BOGÈS ou **BUTÈS**, Persan, était commandant d'Eïoné, ville de Thrace, pour Xercès, après que ce prince eut été vaincu par les Grecs. Ayant été assiégé dans cette place par Cimon, fils de Miltiade, général des Athéniens, il refusa de la rendre et de retourner en Asie. Il résista jusqu'à la dernière extrémité; et, lorsqu'il ne lui resta plus de vivres, il fit allumer un bûcher, égorgea sa femme, presque tous ses enfants, toute sa famille et ses amis, et les fit jeter dans les flammes. Il ramassa ensuite tout l'or et l'argent qu'il possédait et qui était dans la ville, le jeta du haut des murs dans le Strymon, et se précipita lui-même dans le bûcher.

BOGIN (Jean-Baptiste), né à Turin le 21 juillet 1701, grand chancelier de Victor-Amédée, puis ministre d'État de Charles-Emmanuel, roi de Sardaigne, rendit d'importants services à ce prince pendant la guerre avec la France en 1742, et depuis par son habileté dans les négociations. Plus tard, il eut le département de la Sardaigne, où il fit fleurir le commerce, l'agriculture et les lettres. Après la mort de Charles-Emmanuel, il tomba dans la disgrâce qu'il supporta courageusement, et mourut à Turin le 9 février 1784. Le Piémont lui dut le rétablissement des écoles de génie et d'artillerie, et la fondation d'une école de minéralogie.

BOGOENBERGER, professeur de physique à l'université de Tubingen, mourut dans cette ville en 1831, à l'âge de 69 ans. Il a publié dans divers recueils périodiques des *Mémoires* sur la science qu'il professait.

BOGORIS, roi des Bulgares, voulut faire la guerre à l'impératrice Théodora; mais cette princesse réussit à le détourner de ce projet injuste, et lui envoya un évêque qui le convertit au christianisme vers 841.

BOGSCH (Jean), né en 1745 à Deutschendorf, maître d'école à Leutschau pendant 16 ans, puis organiste et maître de grammaire à Presbourg en 1785, mort le 18 janvier 1821, a publié deux ouvrages d'agronomie estimés, sur l'*Art de faire croître les arbres fruitiers et les plantes indispensables à la cuisine*, Vienne, 1794, et sur l'*Éducation des abeilles*, 1795.

BOGUD, roi de la Mauritanie Tingitane, unit ses forces à celles de César, eut part à son triomphe sur Pompée, prit ensuite le parti d'Antoine, et fut tué après la bataille d'Actium : ses États devinrent alors une province de l'empire romain.

BOGUET (Henri), jurisconsulte, né dans le 16e siècle à Pierrecourt, bailliage de Gray, grand juge de la terre de St.-Claude, puis conseiller au parlement de Dôle, mourut le 23 février 1619. On a de lui : *Discours sur les sorciers*, Paris, 1603, in-8°, réimprimé plusieurs fois. L'auteur s'y montre excessivement crédule; *Les actions de la vie de St. Claude*, Lyon, 1609, in-8°; *In consuetudines generales comitatûs Burgundiæ observationes*, Lyon, 1604; Besançon, 1725, in-4°.

BOGUPHALUS, évêque de Posnanie, mort en 1253, est auteur d'une *Chronique de Pologne* jusqu'en 1252, continuée jusqu'en 1271 par Godisias Basko, custode de l'Église de Posnanie. Elle a été imprimée en 1729, dans les *Scriptores rerum silesiacarum*; et séparément, Varsovie, 1752.

BOGUSLAS BARANOWSKI, gentilhomme polonais, profita des troubles survenus en 1696, après la mort de Jean Sobieski, pour exciter l'armée polonaise à la révolte, se fit proclamer général et causa d'affreux dégâts en Russie et en Pologne, que les Tartares ravageaient d'un autre côté; mais l'amnistie proclamée par la diète ayant ramené les révoltés dans leur devoir, il rentra lui-même dans l'obscurité.

BOGUSLAWSKI (Albert), auteur dramatique polonais, né en 1752, mort à Varsovie en 1829. Dès sa jeunesse il joua la comédie avec beaucoup de succès, traduisit d'abord *les Fausses infidélités* qu'il fit représenter à Varsovie, puis composa l'*Amant auteur et serviteur* qui fut très-bien accueilli. Devenu directeur des théâtres allemand et polonais en 1784, Boguslawski donna des représentations à Grodno, à Wilna et à Léopol, rentra à Varsovie en 1790, où il imprima au théâtre un élan prodigieux. Les événements politiques le forcèrent de se retirer à Cracovie; il revint ensuite donner des représentations à Léopol, puis à Varsovie, où il fit en neuf mois représenter trente pièces nouvelles. Ses opinions lui suscitèrent des persécutions, et le reste de sa vie ne fut plus qu'une succession de contrariétés. Il a publié : ses *OEu-*

vres dramatiques, 10 vol. in-8°, 1819 à 1821, dont le 1er vol. contient l'*Histoire du théâtre polonais*. Comme acteur il excellait également dans la tragédie et dans la comédie.

BOHADIN ou **BOHA-EDDYN**, célèbre historien arabe, né à Mossoul en 539 de l'hégire (1145 de J. C.), fut cadilesker ou juge de l'armée sous Saladin, et très en faveur auprès de ce prince dont il écrivit la *Vie* ou plutôt le *panégyrique*, publié en arabe et en latin, à Leyde, 1732, par Schultens. Il avait rétabli les études à Alep, et fondé un collége où il enseigna jusqu'à sa mort, arrivée en 633 de l'hégire (29 octobre 1235).

BOHADSCH (Jean-Baptiste), professeur d'histoire naturelle et de botanique à Prague, mort en 1772, a publié quelques ouvrages d'économie domestique en allemand, entre autres : *Description des plantes de la Bohême qui peuvent être utiles dans la teinture*, Prague, 1755, in-8°; mais il doit sa réputation comme naturaliste à l'ouvrage suivant : *De quisbusdam animalibus marinis*, Dresde, 1761, in-4°, figures.

BOHA-EDDAULAH, prince de la dynastie des Déliémites, succéda en 989 de J. C. (389 de l'hég.) à son frère Cherf-Eddaulah dans le gouvernement de Bagdad, accrut sa puissance par la conquête du Farès, du Kerman et de l'Ahwaz, et mourut en 1015 de J. C. (405 de l'hég.)

BOHAIRE (Dutheil de), auteur dramatique et satirique, né à la Ferté-sous-Jouarre en 1750, mort en 1825, est auteur d'*Eulalie*, drame en prose non représenté, imprimé en 1777; *le Siége de Paris*, tragédie, *la Nouvelle Héloïse*, id., 1792 et *la Passion de Jésus-Christ*; deux *Épîtres*, une à Chénier, l'autre à Bonaparte; des *poëmes*, des *satires* et des *opuscules* imprimés de 1815 à 1824, parmi lesquels on cite le *Zélateur du régime monarchique*, 1823, et le *Royaliste philosophe* (en vers), 1824.

BOHAN (François-Philippe LOUBAT, baron de), lieutenant général, né à Bourg-en-Bresse, département de l'Ain, le 22 juillet 1751, fut successivement officier dans royal-Pologne, capitaine des dragons de la Rochefoucauld, colonel des dragons de Lorraine, et aide-major général de la gendarmerie. Reçu membre de la société littéraire de sa ville natale, il y lut plusieurs *Mémoires*, fut très-utile à cette même ville dans diverses circonstances, et mourut à Bourg le 12 mars 1804. Nous citerons de lui : *Examen critique du militaire français*, Genève, 1781, 3 vol. in-8°; *Mémoires sur les haras, considérés comme une nouvelle richesse pour la France*, publié par Lalande avec une *Notice* sur l'auteur, Paris, 1805, in-8°.

BOHAN, frère du précédent, officier de cavalerie, général dans la révolution, fit toutes les campagnes de cette époque, et, parvenu à un âge très-avancé, obtint sa retraite et mourut vers 1830.

BOHEM (Antoine-Guillaume), théologien allemand, mort en 1752, chapelain du prince George de Danemark à Londres et ministre de la chapelle allemande à Saint-James, a publié des *Sermons* qui ont été traduits en anglais.

BOHÉMOND (Marc), fils de Robert Guiscard, aventurier normand, duc de la Pouille et de la Calabre, s'embarqua avec Tancrède à la tête des croisés, vers 1096, et se distingua par son habileté et son courage impétueux. Chargé de la conduite du siége d'Antioche, il s'en empara par ruse en 1097, et en fit la capitale d'une principauté qui, dans une suite de neuf princes, subsista 190 ans. Il en reçut à Jérusalem l'investiture des mains du patriarche Daimbert. Étant tombé au pouvoir des Turcs, il demeura deux ans leur prisonnier, et ne fut pas plus tôt libre qu'aidé du secours de Tancrède, il étendit ses États par de nouvelles conquêtes, entreprit de renverser l'empire grec, se fit passer pour mort, parcourut l'Europe, et rassembla des forces considérables qui firent trembler l'empereur Alexis. Mais la peste et la famine, combattant pour les Grecs, rendirent inutiles tous ses efforts. Il mourut en 1111, tandis qu'il préparait contre Alexis un nouvel armement.

BOHIER (Nicolas), en latin *Boerius*, savant jurisconsulte, né à Montpellier en 1470, fut successivement avocat à Bourges, conseiller au grand conseil, président à mortier à Bordeaux, et mourut le 10 mai 1579. Son ouvrage le plus estimé est : *Decisiones in senatu Burdigalensium discussæ ac promulgatæ*, Lyon, 1567, in-fol.

BOHL (Jean-Chrétien), médecin du roi de Prusse et professeur à l'université de Kœnigsberg, naquit dans cette ville le 19 novembre 1703, alla terminer ses études à Leipzig et à Leyde, et mourut le 29 décembre 1785. On a de lui : *Dissertatio de morsu*, Leyde, 1726, in-4°; *De usu novarum cavæ propaginum in systemate Chylopœo*, Amsterdam, 1727, etc.

BOHLEN (Adrien), né le 19 octobre 1679 à Aurich, Firse orientale, étudia la théologie à Wittenberg en 1697, et trois ans après fut nommé *cantor* de sa ville natale. En 1702 directeur de musique à Hambourg, en 1705, chantre à Jever, il y est mort le 17 mars 1727, laissant en manuscrit plusieurs années complètes de musique d'église.

BOHM (Léopold, comte de), né à Berlin en 1802, mort à Paris en octobre 1824, a laissé une traduction de la *Conjuration de Catilina et de la guerre de Jugurtha* de Salluste, Paris et Strasbourg, 1816; *Le droit des gens européen*, traduit de l'allemand de Schmalz, 1815.

BOHN ou **BOHNIUS** (Jean), médecin, né à Leipzig en 1640, y professa l'anatomie et la thérapeutique, et mourut en 1718. On a de lui, entre autres ouvrages : *De acide et alcali insufficientiâ*, Leipzig, 1675, in-8°; *Circulus anatomicus physiologicus, seu œconomia corporis humani*, ibid., 1680, in-4°; *De officio medici duplici, clinici nimirùm ac forensis*, 1689; *De renunciatione vulnerum lethalium examen*, 1689, in-4°, réimprimé plusieurs fois, notamment en 1710, avec *préface* de Heister. Ces deux ouvrages de médecine légale peuvent encore être consultés utilement aujourd'hui.

BOHTORI (Alvalid), poëte arabe, de la tribu de Tay, naquit en Syrie, à Manbedj (l'ancienne Hiérapolis), vers l'an 206 de l'hégire, 821 de J. C. Il fut dirigé dans son goût pour les vers par le célèbre Abou-Temam, mari de sa mère, et se rendit ensuite à Bagdad pour y chercher fortune. C'est là qu'admis dans les bonnes grâces du calife Motavakkel et de son vizir Fath, il composa la plus grande partie de ses ouvrages. Il mourut en Syrie vers la fin du 9e siècle de notre ère. Il nous reste de Bohtori : un *divan*, où ses poésies sont rangées d'après l'ordre alphabétique des rimes; un recueil d'anciennes poésies arabes, à l'imitation de celui d'Abou-Temam, et intitulé également *Hamasa*.

BOHUN (Edmond), écrivain anglais au temps de la reine Anne, a laissé un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont : *Défense de la déclaration de Charles II; Histoire de la désertion, ou Récit de toutes les affaires publiques de l'Angleterre*, 1689 ; *Grand Dictionnaire historique, géographique et poétique; Caractère de la reine Élisabeth.*

BOHUSZ (Xavier), historien polonais, naquit en Lithuanie le 1er janvier 1746, voyagea dans presque toute l'Europe, et laissa trois énormes volumes d'observations recueillies pendant ses voyages. Frère d'Ignace Bohusz, secrétaire de la confédération de Bar, Xavier Bohusz écrivit l'histoire de cette confédération ; mais en 1794 les Russes l'enlevèrent à Wilna, et l'emmenèrent en Sibérie. Ses papiers furent égarés. Après une longue captivité, Bohusz rentra dans sa patrie et fut nommé juge de paix du premier arrondissement de la ville de Varsovie, et membre de la société royale des Amis des sciences de cette ville. En 1786, il fit imprimer à Wilna un ouvrage intitulé : *Le philosophe sans religion ;* mais son ouvrage capital, ce sont ses *Recherches sur les antiquités de l'histoire et de la langue lithuaniennes*, publiées en 1808, et réimprimées en 1828. Bohusz mourut à Varsovie en 1825, âgé de 79 ans.

BOIARDO. *Voyez* **BOJARDO.**

BOICEAU (Jean), seigneur de la Borderie, jurisconsulte, né dans le Poitou, cultiva dans ses moments de loisir la poésie latine et française, et mourut le 14 avril 1589. On cite de lui : le *Monologue de Robin,* Poitiers, 1555, plaisanterie spirituelle contre les plaideurs; *Commentaire latin sur l'article* 54 *de l'ordonnance de Moulins de* 1566, *concernant la preuve par témoins*, 1582, in-4°, augmenté et réimprimé en 1715. Son *Commentaire sur la coutume de Poitou,* terminé par J. Constant, son neveu, a été publié en 1659.

BOICHOT (Guillaume), sculpteur, né à Châlons-sur-Saône en 1758, alla fort jeune se perfectionner en Italie, revint exécuter divers travaux dans sa patrie, se rendit plus tard à Paris, fut admis à l'Académie royale de sculpture en 1789 ; nommé professeur de dessin à l'école centrale d'Autun, il revint à Paris, et y mourut pauvre le 9 décembre 1814. Il a laissé à Paris entre autres morceaux : l'*Hercule assis*, le grand *bas-relief* du porche de Sainte-Geneviève, la statue du patron de St.-Roch, et les *bas-reliefs* du grand portique de l'arc de triomphe du Carrousel.

BOIE (Henri-Chrétien), né à Meldorp, dans le Holstein, en 1745, mourut conseiller d'État en 1806. Il fut avec Frédéric-Guillaume Gotter le père et le créateur des Almanachs des Muses en Allemagne, et publia celui de Gœttingue avec cet écrivain, de 1770 à 1775. On a un recueil des poésies de la jeunesse de Boie, intitulé : *Gedichte,* Brême, 1770.

BOIELDIEU (Adrien), célèbre compositeur, né le 15 décembre 1775 à Rouen, fils d'un secrétaire à l'archevêché, reçut les premières leçons de musique d'un organiste de cette ville, nommé Broche. A 18 ans il composa un petit opéra qui obtint un tel succès qu'on lui conseilla de le porter à Paris. Malheureusement pour le jeune artiste, il venait de s'opérer dans cette capitale une sorte de révolution musicale, dont les chefs étaient Méhul et Chérubini, et la pièce ne put être jouée. Boïeldieu se trouva donc obligé de recommencer son éducation ; mais comme il fallait vivre d'abord, il se fit accordeur de pianos. Accueilli dans la maison d'Érard, il ne tarda pas à se trouver en rapport avec les maîtres, dont les utiles conseils devaient le diriger dans la nouvelle voie où il venait d'entrer. La musique délicieuse qu'il composa sur quelques romances commença sa réputation. Vinrent ensuite des duos de piano et de harpe qui ne réussirent pas moins, et Saint-Just lui confia enfin l'opéra de *Zoraïme et Zulnare ;* mais il ne put le faire représenter qu'après s'être essayé sur un petit acte intitulé : *La Famille suisse.* Il donna ensuite successivement *Montbreuil et Verville, la Dot de Suzette, les Méprises espagnoles, Beniowski,* et *le Calife de Bagdad.* Professeur alors au conservatoire, il eut la modestie de demander des leçons à Chérubini, et l'opéra de *Ma tante Aurore* prouva combien il en avait profité. On lui offrit et il accepta peu de temps après la place de maître de chapelle de l'empereur de Russie. Pendant qu'il était à Pétersbourg, il composa la musique de *Télémaque et* d'*Aline, reine de Golconde*. De retour à Paris en 1811, il donna successivement *Rien de trop, la Jeune femme colère, Jean de Paris, la Fête du village voisin, le Nouveau seigneur, le petit Chaperon, les Voitures versées, la Dame blanche*, et les *Deux Nuits,* sa dernière production. Sa santé, depuis longtemps altérée, lui commandait le repos le plus absolu. Son médecin lui conseilla les eaux ; mais elles ne lui procurèrent pas le soulagement qu'il y cherchait. Rapporté presque mourant à Bordeaux, et de là à Jarcy, il y expira le 8 octobre 1834. Il avait remplacé Méhul à l'Institut en 1817.

BOIER. *Voyez* **BOHIER** et **BOYER.**

BOIGNE (le général Benoît LEBORGNE, comte de), né le 8 mars 1741 à Chambéry, où son père était marchand de pelleteries, était destiné à l'étude du droit; mais il préféra l'état militaire et entra dans un régiment irlandais au service de France, suivit ce corps à l'île de France et revint en Europe au bout de dix-huit mois. Il demanda son congé et alla rejoindre à Naxos l'amiral russe Orloff qui se disposait à aller assiéger Ténédos. Boigne fut admis comme capitaine d'un régiment grec au service de Catherine ; dans une sortie de la garnison, sa compagnie fut presque entièrement détruite et lui-même, conduit prisonnier à Chio, puis à Constantinople, ne recouvra sa liberté qu'à la paix au bout de sept mois. Il donna sa démission et se rendit à Smyrne où il conçut l'idée de chercher fortune dans l'Inde. Après avoir surmonté de graves obstacles il parvint à sa destination, donna des leçons d'escrime à Madras, reçut un brevet d'enseigne dans un bataillon de cipayes qui fut presque entièrement détruit dans une affaire partielle contre Hyder-Ali. Boigne demanda son congé et résolut d'effectuer son retour en Europe par terre. Il partit avec des lettres de créance du gouverneur Hastings pour toutes les autorités anglaises et les princes alliés de la Compagnie ; fut bien accueilli par le nabab de la province d'Oude à Lucknow, où il se perfectionna dans les divers dialectes indous, et se rendit à Dehli vers la fin de 1783. Il renonça alors publiquement à son retour en Europe, offrit ses services au rajah de Gohed contre Scindiah, puis au rajah de Djipour et enfin à Scindiah lui-même,

maharajah des Marattes. Il rendit de grands services à ce prince qui le nomma général commandant de son infanterie, le combla d'honneurs et de richesses, et enfin le créa gouverneur et administrateur du pays conquis avec part au tribut. Scindiah étant mort le 12 février 1794, Boigne songea à retourner en Europe, quitta l'Inde, vint se fixer en Angleterre où il épousa la fille du marquis d'Osmond, ancien ambassadeur de France près de la cour de Londres. Cette union ne fut pas heureuse et Boigne alla chercher le repos dans son pays natal. Il s'établit près de Chambéry, combla cette ville de bienfaits, la dota d'un théâtre, d'un collége, d'un hospice de vieillards, d'un refuge aux personnes sans travail, et d'un établissement pour les aliénés. Boigne fut créé comte, lieutenant général, grand'croix de l'ordre militaire de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Louis XVIII l'avait nommé maréchal de camp et chevalier de Saint-Louis et de la Légion d'honneur. Boigne mourut le 21 juin 1830, laissant une fortune évaluée à 37,678,000 francs.

BOILE. *Voyez* **BOYLE.**

BOILEAU (Gilles de BULLION), écrivain du 16e siècle, né en Flandre, a traduit de l'espagnol les *Commentaires de don Loys d'Avila et de Cuniga,* Paris, 1551, in-8o; et le 9e livre d'*Amadis de Gaule,* Paris, 1551, in-fol.; du latin, le livre d'*Albert Durer sur la fortification,* et l'ouvrage de Sleidan sur *le siége de Metz* par les Impériaux en 1552. On a encore de lui : *Traité des causes criminelles,* extrait des lois impériales, Anvers, 1555, et Lyon, 1570; et sous le nom de Darinel : la *Sphère des deux mondes,* avec un épithalame sur les noces de D. Philippe, etc., Anvers, 1555, in-4o, figures, volume rare.

BOILEAU (Étienne). *Voyez* **BOYLEAUX.**

BOILEAU (Gilles), greffier de la grand' chambre du parlement de Paris, naquit à Paris le 28 juin 1584. Il était fils de Jean Boileau, trésorier provincial de l'extraordinaire des guerres, et sortait d'une ancienne et noble famille issue d'Étienne Boileau, prévôt de Paris, sous le règne de saint Louis. Il eut de sa première femme, Charlotte de Brochart, cinq enfants, qui suivirent la même carrière, et une fille. Gilles Boileau, devenu veuf, épousa en secondes noces, Anne de Nielle, qui mourut en 1637, à vingt-trois ans. De ce second mariage naquirent Gilles, Jacques et Nicolas Boileau. Gilles Boileau mourut le 2 février 1657.

BOILEAU (Gilles), fils aîné du précédent, d'abord avocat au parlement, payeur de rentes de l'hôtel de ville, puis contrôleur de l'argenterie du roi, et membre de l'Académie française, naquit à Paris l'an 1631, et mourut en 1669. On a prétendu que ce fut lui qui relégua son cadet dans une guérite, au-dessus du grenier; d'autres ont rejeté sur Despréaux la cause de la brouillerie des deux frères. Ils s'étaient réconciliés depuis quelque temps, et Gilles, ayant laissé fort avancée une traduction de la *Poétique d'Aristote,* Despréaux se proposait d'y mettre une préface, où il aurait relevé le mérite de son aîné. On ignore ce qu'est devenu ce manuscrit. Nous avons de cet auteur : le *Tableau de Cébès,* avec une petite pièce en prose, intitulée : la *Belle Mélancholie,* 1653, in-8o; la *Vie d'Épictète* et l'*Enchiridion,* ou *l'Abrégé de sa philosophie,* 1655, in-8o, Paris, 1657, 1667, in-8o; Amsterdam, 1709, in-12; *Diogène Laërce, de la Vie des philosophes,* Paris, 1668, 2 vol. in-12; *Avis à M. Ménage, sur son Églogue, intitulée* Christine, *avec un remercîment à M. Costar,* 1656, in-4o; *Réponse à des critiques de M. Costar,* 1659, in-4o; *OEuvres posthumes,* Paris, 1670, in-12; Despréaux en fut l'éditeur; elles contiennent des *Poésies diverses,* des *Lettres,* son *compliment à l'Académie française,* et la *traduction en vers français du quatrième livre de l'Énéide;* des *Poésies* dans le *Ménagiana* et dans les recueils du temps.

BOILEAU (Jacques), docteur de Sorbonne, frère puîné du précédent, né à Paris le 16 mars 1635, nommé doyen et grand vicaire de Sens, remplit ces deux places pendant plus de 20 ans, en 1694 fut pourvu d'un canonicat à la Sainte-Chapelle, et mourut le 1er août 1716, dans sa 82e année. Parmi ses ouvrages assez nombreux, on recherche encore : *Historia confessionis auricularis,* Paris, 1684, in-8o; *Historia flagellantium, sive de recto et perverso flagellorum usu apud christianos,* Paris, 1700, in-12. Cet ouvrage, réfuté par Thiers, a été traduit en français par l'abbé Granet. On lui attribue : *De l'abus des nudités de gorge,* Bruxelles, 1675, in-12; édition augmentée, Paris, 1677 et 1680, in-12, ouvrage singulier et peu commun.

BOILEAU-DESPRÉAUX (Nicolas), frère cadet des deux précédents, né le 1er novembre 1636 à Crône, ou, suivant d'autres biographes, à Paris, n'annonça pas dès son enfance ce qu'il devait être un jour. La faiblesse de sa constitution, les maladies qu'il essuya, ne contribuèrent pas peu à retarder ses études. Il les avait commencées au collége d'Harcourt; mais ce ne fut qu'à celui de Beauvais, étant à sa troisième, qu'il se fit remarquer par sa passion pour la lecture des grands poëtes de l'antiquité. Après avoir suivi quelque temps le barreau et s'être fait recevoir avocat, il abandonna Cujas et Alciat, au grand scandale de sa famille et surtout de son beau-frère Dongois, le greffier, qui jugea dès lors qu'il ne serait qu'un sot toute sa vie. La scolastique n'eut pas plus d'attraits pour ce disciple d'Horace, et il se livra dès lors tout entier aux lettres. Sa première satire parut dans un temps où, malgré les chefs-d'œuvre de Corneille et de Molière, Chapelain était encore l'oracle de la littérature. Mais avant Boileau personne n'avait encore si bien écrit en vers, ni développé comme lui toutes les ressources de la langue poétique; les sept premières satires qui parurent en 1666, obtinrent un succès prodigieux, qu'accrut encore la haine maladroite des auteurs que le jeune poëte avait critiqués. Il leur répondit par la 9e satire *à son esprit,* chef-d'œuvre dans lequel il se surpassa lui-même, et où se trouve réunie à l'élégance continuelle du style une plaisanterie piquante et toujours de bon ton. Il fut moins bien inspiré dans la satire *contre les femmes,* qui pèche par la monotonie, et dans celles de *l'équivoque* et de *l'homme,* ses deux plus faibles. Ce fut dans la maturité de l'âge qu'il composa ses *épîtres,* qui l'ont mis au-dessus d'Horace, auquel il est inférieur pour les *satires.* Mais il reprit sa supériorité dans l'*Art poétique,* où, surmontant de nombreuses difficultés, il s'élève plus haut qu'on ne devait l'attendre d'un tel sujet. Le *Lutrin* suivit bientôt l'*Art poétique,* et ce charmant badinage, que l'auteur entreprit sur un défi du président de Lamoignon, devint un autre chef-d'œuvre. Des productions d'un si

haut mérite, et la pureté de ses mœurs, lui valurent la protection de Louis XIV. Une pension de 2,000 livres, le privilége pour l'impression de ses ouvrages, et l'honneur d'être associé à Racine pour écrire l'histoire du grand règne, furent la récompense de ses travaux. Les deux grands poëtes suivirent quelque temps Louis dans ses triomphes, mais ne laissèrent rien d'important sur les événements dont ils furent témoins. Après la mort de Racine, Boileau ne revint que rarement à la cour. Dégoûté du monde, il ne sortait plus guère de sa retraite d'Auteuil, et n'y recevait que des amis. Il supporta courageusement les infirmités de l'âge et le dépérissement d'une santé qui avait toujours été délicate, et fut enlevé aux lettres le 13 mai 1711, à la suite d'une hydropisie de poitrine, à l'âge de 75 ans. Il laissa en mourant presque tous ses biens aux pauvres. En 1684, l'Académie française et celle des inscriptions et belles-lettres lui ouvrirent leurs portes. Comme poëte, Boileau mérite à jamais la reconnaissance de la postérité pour avoir achevé d'expulser le mauvais goût, et fixé d'une manière invariable les lois et les ressources de la véritable poésie. Les principales éditions des *OEuvres de Boileau* sont celles de Brossette, son ami, publiée par Souchay, Paris, 1740; de Didot, à l'usage du Dauphin, Paris, 1789, 2 vol. in-4°; de P. Didot, 1819, 2 vol. in-fol.; de M. Daunou, Paris, 1809, 3 vol., et 1825, 4 vol. in-8°; de M. Amar, Paris, 1825, 4 vol. in-8°. Cependant l'édition de 1747, 5 vol. in-8°, avec les remarques de Lefèvre de Saint-Marc, est encore recherchée.

BOILEAU (Charles), abbé de Beaulieu, membre de l'Académie française, prédicateur de Louis XIV, né à Beauvais, mort à Paris en 1704, est connu par des *homélies,* des *sermons* et des *panégyriques*, imprimés après sa mort. D'Alembert dit qu'on y trouve sinon de l'éloquence, au moins de l'esprit.

BOILEAU (Jean-Jacques), prêtre, né près d'Agen en 1649, chanoine de Saint-Honoré à Paris, où il mourut le 10 mars 1735, a publié des *Lettres sur différents sujets de piété,* 2 vol. in-12; les *Vies de Mme de Liancourt* et *de Mme de Combé*. Il a laissé manuscrit une *Vie de Mme d'Épernon,* carmélite, qui contient, dit-on, des matériaux intéressants pour l'histoire contemporaine.

BOILEAU (Jacques-René), né à Amiens en 1715, mort en 1772, directeur de la manufacture de porcelaine de Sèvres, contribua beaucoup à la réputation de cet établissement.

BOILEAU (Jacques), né en 1752, juge de paix à Avalon, député à l'assemblée législative, puis à la Convention, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis, fut mis hors la loi après le 31 mai 1793, et périt sur l'échafaud, avec les girondins, le 31 octobre même année, à 41 ans.

BOILEAU (Marie-Louis-Joseph de), jurisconsulte, né à Dunkerque en 1741, mort à Paris le 7 avril 1817, est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont les principaux sont: *les Embarras du père de famille,* comédie en 5 actes et en vers, Paris, 1787; *Entretiens critiques, philosophiques et historiques sur les procès,* 3e édition, 1806, in-12; *Histoire du droit français,* 1806, in-8°; *Code des faillites,* 1806; *Histoire ancienne et moderne des départements belges,* 1807, 2 vol. in-12.

BOILEAU DE MAULAVILLE (Edme-François-Marie), archéologue, né à Auxerre le 21 décembre 1759, s'établit dans sa terre de Mont-Regnault, près de Tours, où sa fortune lui permit de se livrer à son goût pour l'étude; il était maire de sa commune lors des deux invasions de la France. Afin de compléter le travail d'Étienne Boyleaux *sur les métiers au XIIIe siècle,* il se rendit à Paris où il est mort le 25 septembre 1826. On a de lui quelques articles dans la *Biographie universelle* de Michaud; des *Mémoires* d'archéologie dans les *Mémoires de l'académie celtique* et le *Recueil de la société des antiquaires*.

BOILLOT (Joseph), architecte, né à Langres, vers 1550, fut employé comme ingénieur à l'armée de Henri IV, et depuis il contribua de tout son pouvoir à maintenir sa ville natale dans l'obéissance de ce prince. En récompense il obtint le modeste emploi de contrôleur du grenier à sel, et la direction du magasin des poudres et salpêtres. Il vivait en 1603; mais on ignore la date de sa mort. On a de lui: *Nouveaux portraits et figures de thermes pour user en l'architecture, et composez et enrichis de diversité d'animaux et représentez au vrai selon l'antipathie et contrariété naturelle d'iceulx*, Langres, Jehan Desprey, sans date, in-fol. de 60 feuillets non chiffrés. Ce volume est très-rare. Boillot l'a dédié au duc de Nevers par une épître datée du 1er janvier 1592, traduit en allemand par Jean Brantz, Strasbourg, 1604, in-fol; *Modèles d'artifices de feu et de divers instruments de guerre,* etc., Chaumont, 1598, in-4°, fig., très-rare, réimprimé avec la traduction allemande de Brantz, Strasbourg, 1603, in-folio.

BOILLOT (Jean), minime, né à St.-Mémin en Auxois, en 1658, mort à Semur, le 16 mars 1728, a laissé: *Lettres sur le secret de la confession,* Cologne (Dijon), 1703, in-12; *la Vraie Pénitence,* Dijon, 1707, in-12.

BOILLOT (Philibert), oratorien, né à Beaune en 1668, professa la philosophie à Dijon, et préparait ses *cours* pour l'impression, lorsqu'il mourut le 25 décembre 1729. Il est auteur d'un poëme latin, *Passeres* (les moineaux), et d'une pièce de vers français, insérée au t. VIII des *Mémoires de littérature* du P. Desmolets.

BOILLOT (Henri), jésuite franc-comtois, né le 29 septembre 1698, professa la théologie dans diverses maisons de son ordre, fut recteur du collége de Grenoble, puis de Dole, et mourut le 5 juillet 1753. On a de lui: *Explication latine et française du 2e livre des Épîtres d'Horace; Le Noyer,* élégie d'Ovide, expliquée en français, avec une traduction en vers, Lyon, 1712; *Maximes chrétiennes et spirituelles,* extraites des œuvres du P. Nieremberg, ib., 1714; *Sermons sur divers sujets*, ib., etc.

BOINDIN (Nicolas), né à Paris le 29 mai 1676, fils d'un procureur du roi au bureau des finances auquel il succéda, fut reçu en 1706 à l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et mourut le 30 novembre 1751. L'athéisme qu'il professait publiquement l'empêcha d'entrer à l'Académie française. Quoique maltraité dans les fameux couplets attribués à J. B. Rousseau, il refusa de croire que ce grand poëte en était l'auteur. Ses *OEuvres,* publiées à Paris en 1753, 2 vol. in-12, contiennent ses pièces de théâtre, *les trois Gascons; le Bal d'Auteuil; le Port de Mer*, folie très-spirituelle restée au théâtre; *le Petit Maître de robe;* et des *dissertations académiques*.

BOINEBOURG (Jean-Christian de), conseiller intime de l'électeur de Mayence, né le 12 avril 1622 à Eisenach, siégea dans la diète de Ratisbonne, acquit une réputation méritée d'habile négociateur, et mourut en 1673. Il cultivait les lettres, avait une correspondance très-étendue, entre autres avec Leibnitz, et possédait une riche bibliothèque chargée de notes de sa main.

BOINEBOURG (Philippe-Guillaume de), fils du précédent, s'illustra dans la même carrière ; devenu gouverneur d'Erfurt, il y fonda une chaire d'histoire et de droit politique, enrichit la bibliothèque de précieux ouvrages, et mourut en 1717.

BOINVILLIERS (Jean-Étienne-Judith FORESTIER de), laborieux grammairien, naquit à Versailles, le 3 juillet 1764. Désigné par le département de la Seine comme élève de l'école normale, il y suivit les leçons de Garat et de Sicard. Lors de la création des écoles centrales, il fut nommé professeur de belles-lettres à Beauvais ; puis censeur du lycée de Rouen. Il remplit ensuite les mêmes fonctions à Orléans ; et, en 1809, il fut fait inspecteur de l'académie de Douai. Admis à la retraite en 1816, il revint à Paris avec le projet de s'y fixer pour surveiller la réimpression de ses ouvrages. En 1819 il se mit sur les rangs pour remplacer l'abbé Morellet à l'Académie française ; mais il n'eut pas une seule voix, se retira peu de temps après à Ourscamp, département de l'Oise, et y mourut le 1er mai 1830, à 66 ans. Comme éditeur, il a publié les *Dictionnaires français et latin* de Boudot et de Lallemand, le *Gradus ad Parnassum*, le *Dictionnaire des synonymes*, le *Dictionnaire des antiquités* de Furgault, les *Comédies* de Térence, les *Fables* de Phèdre, celles de Faërne, le *De viris illustribus* de Lhomond, et il a donné des traductions de ces trois derniers ouvrages. On lui doit en outre les *abrégés* du *Dictionnaire* de Boudot, à l'usage des commençants, de l'*Histoire* et des *Antiquités romaines* ; et de plus il a composé les *Dictionnaires* des mots qui se trouvent dans *Cornélius Népos*, *Phèdre* et l'*Appendix* du P. Jouvency. Enfin, on a de cet infatigable grammairien : *Avantage de l'étude approfondie de la langue française, et moyens de la perfectionner*, Paris, 1796, in-8° ; *Manuel latin*, ibid., 1797 ; 16e édit., 1824, 2 vol. in-12. ; *Grammaire élémentaire et latine*, réduite à ses vrais principes, ibid., 1798, in-12 ; *Apollineum opus*, ibid., 1801, in-12 ; *Grammaire raisonnée*, ou cours théorique et analytique de la langue française ; ibid., 1803, 2 vol. in-12 ; 1818, 2 vol. in-12 ; *Cacographie*, ou Recueil de phrases dans lesquelles on a violé à dessein l'orthographe, ib., 1803 ; *Corrigé* de la cacographie, 1803, 7e éd., 1822, 2 v. in-12 ; *Cacologie*, ou Recueil de locutions vicieuses ; avec le *Corrigé*, ib., 1807, 6e édit., 1824, 2 vol. in-12 ; *Grammaire latine théorique et pratique*, 9e édit., 1815, in-12, etc.

BOIORIX, roi des Boïens, dans la Gaule Cisalpine, se souleva contre les Romains, vers l'an 194 avant J.C.

BOIREL (Antoine), chirurgien, né en 1625, à Argentan en Normandie, est auteur d'un *Traité des plaies de tête*, Alençon, 1677, in-8°, d'après la doctrine d'Hippocrate, de Galien et d'Ambroise Paré.

BOIREL (Nicolas), frère du précédent, médecin d'Argentan, a donné *Nouvelles observations sur les maladies vénériennes*, Paris, 1711, in-12.

BOIS (du). *Voyez* **DUBOIS**.

BOIS (Jean), en latin *Boisius*, théologien anglais. *Voyez* **BOYSE**.

BOIS DE LA PIERRE (Louise-Marie de LANFERNAT, épouse de N. de), née près de Verneuil en Normandie en 1665, eut quelque réputation dans son temps par son talent pour la poésie, fut en correspondance avec Fontenelle, avec le P. de Montfaucon, auquel elle fournit beaucoup de documents pour son *Histoire de la monarchie française*, ainsi qu'au P. Simplicien pour l'*Histoire généalogique de la maison de France*, et mourut le 14 septembre 1730, laissant manuscrite : la *Chronologie historique des prieures de la Chaise-Dieu*.

BOISARD (Jean-Joseph-François-Michel), fabuliste, né à Caen, en 1743, était membre de l'académie des belles-lettres de cette ville et secrétaire de l'intendance de Normandie, depuis 1768, lorsqu'il fut nommé, en 1772, secrétaire du conseil des finances de Monsieur, comte de Provence, puis, en 1778, secrétaire du sceau et de la chancellerie de ce prince. La révolution ayant obligé le frère de Louis XVI à faire des réformes dans sa maison en 1790, Boisard perdit sa place et obtint une modique pension qui cessa bientôt de lui être payée, par suite de l'émigration de son ancien maître. Il passa quelques années à Paris. Il vécut oublié, malheureux, et enfin retourna dans sa ville natale, où il est mort presque nonagénaire dans les derniers mois de 1831. Dès l'année 1764, il fit des vers ; et il publia en 1769, dans le *Mercure de France*, quatre fables lues à l'académie de Caen. Il continua d'en insérer dans ce recueil jusqu'en 1773 que parut le tome Ier de ses *Fables*, Paris, in-8°. Il en publia un second, ibid., 1777, in-8°, réimprimé sous ce titre : *Mille et une Fables*, 1re partie, Caen, 1806, in-12.

BOISARD (Jean-François), neveu du précédent, né aussi à Caen, vers 1762, cultiva la peinture et fut élève de Regnault, de l'académie royale. Il émigra au commencement de la révolution, rentra en 1792, fut arrêté, condamné à mort, et sauvé. Il paraît que Boisard est mort dans la misère. Il a publié : *Fables* dédiées au roi, Paris, 1817, in-8°, 2e partie, 1822.

BOISARD. *Voyez* **BOIZARD**.

BOISBAUDRON (le baron de LOYNES de), frère du marquis de la Coudraye, député de la noblesse d'Anjou aux états généraux de 1789, servit dans la marine jusqu'en 1791, émigra, fit les campagnes de l'armée de Condé jusqu'en 1795, se rendit à Jersey, d'où il s'embarqua pour la Bretagne, où il fut blessé et fait prisonnier par les républicains. Remis en liberté par suite du traité de la Mabilais, il se rendit aux eaux d'Aix-la-Chapelle, puis à Orléans, où il fut traduit devant une commission militaire comme prévenu d'émigration. Échappé à ce danger, Boisbaudron se rendit à Paris d'où le renvoya le décret du 18 fructidor contre les émigrés. Il passa en Angleterre, puis en Danemark, et revint mourir dans sa patrie en septembre 1801.

BOIS-BERENGER (la marquise Charlotte-Henriette TARDIEU-MALESSY de), née à Paris en 1767, fut une des victimes de la Terreur. Son mari ayant émigré, elle resta à Paris, feignit de vouloir se séparer de son mari, fut arrêtée comme suspecte, comprise dans une

accusation de conspiration et exécutée le 14 juillet 1794 avec toute sa famille. Elle mourut avec le plus grand courage.

BOISGELIN (Jean-de-Dieu-Raymond de CUCÉ), né à Rennes le 27 février 1732, archevêque d'Aix en 1770, a laissé dans ce diocèse des souvenirs qui ne périront jamais. La Provence lui doit la construction d'un canal, une maison d'éducation pour les demoiselles pauvres, qui subsiste encore à Lambesc, et plusieurs autres établissements utiles. En 1765, il avait prononcé l'*oraison funèbre* du Dauphin; en 1766, celle de Stanislas, roi de Pologne; en 1769, celle de Mme la Dauphine. Désigné pour prononcer le discours d'usage, en 1774, dans la cérémonie du sacre de Louis XVI à Reims, il fut interrompu deux fois par de nombreux applaudissements. En 1776, il remplaça l'abbé de Voisenon à l'Académie française. Député aux états généraux, il sortit de France à la fin de la session pour aller en Angleterre, d'où il ne revint qu'à l'époque du concordat. Nommé archevêque de Tours, il obtint bientôt après le chapeau de cardinal, et mourut le 22 août 1804. Outre ses *lettres pastorales* et ses *discours académiques,* nous avons de ce prélat la traduction en vers des *Héroïdes d'Ovide,* Philadelphie (Paris), 1784, in-8°, très-rare, réimprimée en 1825 dans la collection des *OEuvres d'Ovide,* traduction de Saint-Ange; *le Psalmiste,* traduction des *Psaumes* en vers français, précédé d'un *Discours sur la poésie sacrée,* Londres, 1799, in-12. L'auteur la publia pour venir au secours de quelques familles d'émigrés.

BOISGELIN (le comte Louis-Bruno de), frère du précédent, né à Rennes en 1733, entra comme enseigne dans les gardes-françaises en 1748, fut dix ans plus tard cornette dans les mousquetaires avec rang de colonel, et chevalier de Saint-Louis en 1761, colonel des gardes-lorraines l'année suivante, brigadier et maréchal de camp en 1780. Il était en même temps maître de la garde-robe du roi, ministre de France à Parme, chevalier du Saint-Esprit et baron des états de Bretagne. Il se tint à l'écart pendant les premiers orages de la révolution. Cependant il n'émigra pas. Il fut arrêté en 1794, traduit au tribunal révolutionnaire et condamné à mort le 19 messidor an II (7 juillet 1794).—Sa femme, sœur du chevalier de Boufflers, dame d'honneur de Madame Victoire, subit le même sort.

BOISGELIN (Gilles-Dominique vicomte de), cousin du précédent, ancien colonel du régiment de Béarn, commandait ce corps dans les premières années de la révolution. Il fut ensuite fait maréchal de camp, donna sa démission et se retira en 1792 au Havre, où il fut arrêté comme suspect, et périt sur l'échafaud avec ses parents.

BOISGELIN (l'abbé de), frère du précédent, agent général du clergé de France, et grand vicaire de l'archevêque d'Aix, périt dans les massacres de l'abbaye de Saint-Germain, en septembre 1792.

BOISGELIN DE KERDU (le chevalier Pierre-Marie-Louis de), frère des précédents, né à Plélo, diocèse de Saint-Brieux, en 1758, fut destiné à l'état ecclésiastique, mais quelques changements survenus dans sa famille le décidèrent à entrer dans la carrière des armes, et il fut nommé officier dans le régiment du roi, infanterie, où il se lia d'une étroite amitié avec M. de Fortia de Piles, alors lieutenant dans le même corps. Ils visitèrent ensemble le nord de l'Europe de 1790 à 1792. Admis dans l'ordre de Malte, il se trouvait dans cette île en 1793, et il se rendit à Toulon, lorsque cette place fut occupée par les Anglais au nom de Louis XVII. Il y commanda un régiment qui fut levé pour le service du roi, et qu'après l'évacuation il conduisit en Corse. Il passa ensuite en Angleterre et ne retourna point à Malte. Il fit pendant la révolution plusieurs voyages sur le continent; et plus tard il a fait connaître ses judicieuses observations sur le commerce, l'administration et les forces militaires de divers États. Le chevalier de Boisgelin ne revint en France qu'après le retour des Bourbons; en 1814, et il mourut à Pleubihan, département des Côtes-du-Nord, le 10 septembre 1816. Il fut un des auteurs ou éditeurs de la *Correspondance* de Mesmer. On a de lui: *Ancient and modern Malta,* Londres, 1804, 3 volumes in-8°; *Travels through Denmark and Sweden,* Londres, 1810, 2 vol. grand in-4°; *Histoire des révolutions de Portugal, par l'abbé de Vertot, continuée jusqu'au temps présent,* Londres, 1809, in-12.

BOISGELOU (François-Paul ROUALLE de), conseiller au grand conseil, né à Paris, le 10 avril 1697, mort le 19 janvier 1764, s'est adonné à la haute analyse et à la théorie de la musique; il appliquait le calcul aux intervalles, entre lesquels il voulait trouver des rapports symétriques. J. J. Rousseau s'est occupé de lui à l'article *Système* de son Dictionnaire de musique.

BOISGELOU (Paul-Louis ROUALLE de), fils du précédent, né le 27 juin 1734, mort le 16 mars 1806, capitaine de cavalerie dans les mousquetaires noirs à la réforme de cette compagnie, fut un violoniste habile; on lui doit *six duos* pour 2 violons, et un *catalogue général* de la partie musicale de la bibliothèque du roi à Paris.

BOISGÉRARD (Marie-Anne-Franç. BARBUAT de), né le 8 juillet 1767, à Tonnerre. Il sortit des écoles militaires, en 1791, avec le grade de capitaine du génie. En 1793, il fit partie de la garnison qui défendait Mayence, et la suivit dans la Vendée. Il fut ensuite employé aux siéges de Charleroi, de Landrecies, du Quesnoi, de Valenciennes et du fort St.-Pierre à Maestricht. Ayant reçu ordre de rétablir Kehl et la tête de pont d'Huningue, il donna l'idée de former des ponts-radeaux, au moyen desquels on entretint constamment des communications entre tous les ouvrages des îles du Rhin. Peu de temps après, nommé général de brigade et commandant en chef du génie, il fut employé à l'armée d'Angleterre, et quitta bientôt cette armée pour se rendre en Italie, où il joignit l'armée du général Championnet sous les murs de Capoue. Il y reçut une blessure dont il mourut peu de temps après, âgé de 32 ans. Il a laissé divers manuscrits, notamment: *Journaux d'attaque devant la citadelle de Valenciennes, du siége de Maestricht, du fort St.-Pierre;* des *Mémoires militaires sur divers sujets; Exposé sommaire sur la nature des différents pays situés sur la rive droite du Rhin, de Bâle à Coblentz,* etc.; *Précis des entretiens entre les généraux Desaix et Boisgérard;* un *Journal d'un voyage à Genève.*

BOIS-GUILLEBERT (Pierre le PESANT de), lieutenant général au bailliage de Rouen, neveu, à la mode de Bretagne, du maréchal de Vauban, mort en 1714,

a traduit du grec en français l'*Histoire de Dion Cassius de Nicée, abrégée par Xiphilin,* Paris, 1674 ; et l'*Histoire d'Hérodien,* ib., 1675. On lui doit en outre : *Marie Stuart,* nouvelle historique, ib., 1675 ; *Détail de la France sous Louis XIV,* Rouen (Hollande), 1707, réimprimée sous le titre de *Testament politique de Vauban,* 1712.

BOIS-GUILLEBERT (Jean-Pierre-Adrien-Augustin le PESANT de), né à Rouen, petit-neveu du grand Corneille, est auteur d'un *poëme* sur la sédition d'Antioche, couronné par l'académie de *l'Immaculée Concept.* de Rouen, 1770, in-8°.

BOISHARDY (le chevalier Charles de), ancien officier au régiment de Royal-marine, quitta le service à la révolution, prit part à la première conspiration vendéenne, se joignit à Puisaye en 1794, commanda les royalistes des Côtes-du-Nord, fit des ouvertures de paix en octobre, reprit l'offensive peu après la pacification, et fut tué le 15 juin 1795.

BOISIUS. *Voyez* **BOYSE.**

BOISJOLIN (Jacques-François-Marie VIELH de), né à Alençon le 29 juillet 1760, mort du choléra à Paris en 1832, se fit connaître de bonne heure par des poésies fugitives. Le poëme intitulé : *Les Fleurs,* un fragment sur *la Pêche,* imité de Thompson, et une traduction de *la Forêt de Windsor* de Pope, lui avaient acquis déjà une certaine réputation quand la révolution éclata. Il avait aussi publié en 1778, *l'Amour et l'Amitié ermites,* comédie en trois actes, qui ne fut pas admise au théâtre. Dès lors il fournit plusieurs *articles* à divers recueils périodiques, et particulièrement au *Mercure* et à la *Décade.* En 1799, il composa un *Hymne à la souveraineté du peuple,* et un *Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt.* Après douze ans de repos, il fit imprimer dans *le Mercure* une pièce intitulée : *L'affermissement de la quatrième dynastie, par la naissance du roi de Rome.* Boisjolin a été quelque temps professeur d'histoire à l'école centrale du Panthéon. Il a aussi remplacé plusieurs fois la Harpe dans la chaire du lycée de Paris, mais non comme professeur, car c'était des cahiers mêmes de la Harpe qu'il faisait la lecture. Après la révolution du 18 brumaire, Boisjolin siégea au tribunal pendant deux ans, et depuis, il fut nommé sous-préfet à Louviers, et remplit même pendant quelque temps les fonctions de chef de division au ministère des relations extérieures.

BOISJOLIN (Claude-Augustin-Charles VIELH de), fils du précédent, né à Paris le 24 février 1788, mort le 25 juin 1852. Dans sa jeunesse, Augustin de Boisjolin se livra à l'étude des mathématiques. Il se destinait à l'école polytechnique ; des revers de famille le forcèrent à entrer prématurément dans l'arme du génie en qualité de simple soldat ; et il fit en Espagne les campagnes de 1808, 1809 et 1810. Nommé caporal dans les sapeurs, il assista au siége de Saragosse. Ses protecteurs lui firent avoir l'emploi d'adjoint au payeur général de l'armée. Mais, des revers ayant contraint les Français d'évacuer l'Espagne en 1813, Boisjolin revint en France, blessé, après avoir perdu tout ce qu'il possédait à la journée de Vittoria. Boisjolin fut près d'être nommé secrétaire particulier de la grande-duchesse de Toscane, lorsque les événements de 1814 détruisirent encore pour lui cette nouvelle chance de fortune. Après avoir été sur le point d'obtenir, par le crédit de Fontanes, la place de secrétaire d'ambassade en Espagne, il se décida à entrer dans la maison du roi, où ses goûts littéraires le singularisèrent un peu, et où il fut signalé comme *mal-pensant,* et réformé sans traitement. Il embrassa alors le commerce de la librairie, qu'il quitta pour la direction d'une imprimerie. La mort d'Alphonse Rabbe, en rendant vacante la direction de la *Biographie portative des contemporains,* lui ouvrit une carrière plus conforme à ses goûts et à ses talents. Cette entreprise touchait à sa fin, mais un *Supplément* était nécessaire : ce fut la tâche à laquelle Boisjolin se consacra tout entier. On a de lui, outre ses notices biographiques : *Sur l'éducation des femmes,* Paris, 1818, in-4° ; la *Préface* du *Dictionnaire de médecine d'Auboui,* la *Préface* placée en tête du livre *de l'Amour* par Senancour.

BOISLANDRY (Louis de), né en 1749, négociant à Versailles, député du tiers état de Paris aux états généraux de 1789 ; il ne s'occupa guère que d'objets de finances et d'administration. Il essuya quelques persécutions pendant la terreur ; et il est mort à Paris en novembre 1834. On a de lui : *Vues impartiales sur l'établissement des assemblées provinciales,* Paris, 1787, in-8° ; *Considérations sur le discrédit des assignats,* Paris, 1791, in-8° ; *Examen des principes les plus favorables aux progrès de l'agriculture,* Paris, 1815, 2 vol. in-8° ; *Des impôts et des charges des peuples en France,* Paris, 1824, 1 vol. in-8°.

BOISLÈVE (Pierre), né à Saumur le 12 septembre 1745, embrassa l'état ecclésiastique, se fit recevoir docteur en droit ; fut nommé vicaire de Saint-Michel d'Angers, et pourvu d'un canonicat de la collégiale de Saint-Martin, fut en même temps nommé vice-promoteur du diocèse, place qu'il remplissait à l'époque de la révolution. Son refus de prêter le serment l'obligea de quitter Angers. Il vint à Paris, et se tint caché pendant la terreur à Passy. Après le concordat, l'abbé Boislève fut nommé chanoine honoraire de Notre-Dame. Napoléon voulant faire casser son mariage sans l'intervention du pape, alors captif, rétablit l'officialité de Paris ; et Boislève, comme jurisconsulte, fut revêtu du titre d'official. La cause ayant été portée devant lui, après l'instruction préliminaire, il prononça, le 9 janvier 1810, la sentence de divorce, qui ne fut point publiée. On croit que l'abbé Boislève fut également chargé d'annuler le mariage de Jérôme Bonaparte avec mademoiselle Paterson. Devenu chanoine titulaire et vicaire général, il était en même temps directeur des religieuses de l'Hôtel-Dieu et des dames de la Congrégation. Il mourut à Paris le 5 décembre 1830.

BOIS-MESLÉ (Jean-Baptiste TORCHET de), avocat au parlement de Paris, mort vers 1755, a publié avec le P. Théodore de Blois, *Histoire générale de la marine,* Amsterdam (Paris), 1744-46 ; et seul, l'*Histoire du chevalier du Soleil,* 1749, 2 vol. in-12. L'*Histoire de la marine* a été continuée par Richebourg, qui fit paraître un 3e vol. en 1758, et reproduisit les 2 premiers avec de nouveaux frontispices en 1759.

BOISMONT (Nicolas THYREL de), prédicateur du roi, né en 1715, dans un village près de Rouen, fut admis en 1755 à l'Académie française, à la place de l'évêque de

Mirepoix, et prit pour sujet de son discours de réception, *De la nécessité d'orner les vérités évangéliques*. Le sermon qui lui fit le plus d'honneur est celui qu'il prononça en 1782, dans une assemblée des dames de la charité. Depuis quelques années, des personnes bienfaisantes sollicitaient l'établissement à Paris d'un hospice pour les militaires en grade et les ecclésiastiques délaissés dans leurs maladies. La quête faite à la suite de ce discours rapporta 150,000 livres, qui servirent à construire l'hospice de Montrouge. De Boismont mourut à Paris le 20 décembre 1786. On a publié ses *OEuvres*, Paris, 1805, in-8°.

BOISMORAND (Claude-Joseph CHÉRON de), jésuite, né vers 1680 à Quimper, quitta la société, quoique prêtre, et rentra dans le monde, où il fut connu sous le nom de l'abbé Sacre-Dieu, son jurement ordinaire. Joueur déterminé, les hôtels de Gesvres et de Carignan, alors privilégiés pour les jeux de hasard, étaient ses galeries. Il vendait volontiers sa plume à qui voulait la payer. On lui attribue la traduction du *Paradis perdu*, de Dupré de St.-Maur, ainsi que la plupart des ouvrages de Mlle de Lussan. Cet homme singulier mourut sous la haire et le cilice en 1740. On a de lui plusieurs *Mémoires*, entre autres ceux pour les jésuites dans l'affaire de la Cadière et du P. Girard, et une *Histoire amoureuse et tragique des princesses de Bourgogne*, 1720, in-12.

BOISMORTIER (Joseph BODIN de), compositeur de musique, né à Perpignan en 1691, mort en 1765, était attaché à l'Opéra. Outre plusieurs motets, parmi lesquels on cite son *Fugit nox*, il est connu par la musique de trois opéras : les *Voyages de l'Amour*, ballet en 4 actes, paroles de la Bruère, 1736; *Don Quichotte chez la Duchesse*, ballet comique en trois actes, paroles de Favart, 1743; *Daphnis et Chloé*, pastorale, paroles de Laujon, 1747. Ce dernier, qui a eu plusieurs reprises, est son meilleur ouvrage.

BOISMORTIER (Suzanne BODIN de), fille du précédent, morte à Paris en 1799, a laissé deux romans : *Mémoires historiques de la comtesse de Marienberg*, 1751; *Histoire de Jacques Féru*, 1766.

BOISOT (Jean-Baptiste), né à Besançon, en juillet 1638, avait achevé sa philosophie à l'âge de 13 ans, et son cours de droit à 17 ans; il alla passer ensuite quelque temps à Paris, où il se lia avec Pélisson et d'autres beaux esprits de ce temps-là. De Paris, il se rendit à Rome, où son mérite lui valut la protection de plusieurs personnages distingués, entre autres du cardinal Azzolini et de la reine Christine de Suède. A la recommandation de cette princesse, il obtint du pape quelques bénéfices en Franche-Comté, où il revint après avoir parcouru l'Allemagne et les Pays-Bas, en savant et en observateur. Député par le clergé aux états de sa province, il fut chargé d'une négociation très-délicate près du gouverneur de Milan. Ne voulant prendre aucune part aux troubles qui agitaient la Franche-Comté, il se retira en Espagne, et il y demeura jusqu'en 1678, où cette province fut cédée à la France par le traité de Nimègue. De retour en Franche-Comté, il fut nommé à l'abbaye de St.-Vincent de Besançon, et, dès ce moment, il se livra entièrement à sa passion pour les lettres. Il avait acquis dans ses voyages un grand nombre de tableaux, de médailles, de bronzes et d'autres raretés; il les céda aux religieux de son abbaye, avec la bibliothèque du cardinal de Granvelle, qu'il avait achetée du comte de St.-Amour, et y joignit un fonds de deux mille écus pour son entretien, à condition qu'elle serait ouverte au public deux fois la semaine. Cette bibliothèque, qu'il avait beaucoup augmentée, était considérable, et riche surtout en manuscrits précieux, parmi lesquels on distinguait la fameuse collection en 80 vol. in-fol., connue sous le nom de *Mémoires du cardinal de Granvelle*. L'abbé Boisot l'avait formée lui-même, après avoir sauvé les papiers du cardinal des mains d'un épicier à qui ils venaient d'être vendus. Il passa dix ans à les déchiffrer et à les mettre en ordre. Il avait le projet d'écrire l'histoire du cardinal de Granvelle d'après ces mémoires. L'abbé Boisot avait appris l'hébreu et le grec, pour étudier l'histoire ecclésiastique dans ses sources. Il parlait presque toutes les langues de l'Europe, entre autres l'italien et l'espagnol, et il était en correspondance avec les savants les plus distingués de France, d'Italie et d'Allemagne. Le *Journal des Savants* contient quelques pièces de l'abbé Boisot assez curieuses, et qui ont été traduites en latin, et réimprimées dans les *Acta eruditorum*. La charité de l'abbé Boisot surpassait encore son savoir. En 1694, la disette ayant été générale, il fit faire aux pauvres des distributions avec si peu de ménagement, qu'il se vit contraint ensuite d'emprunter une somme modique pour ses besoins particuliers. Il mourut le 4 décembre de la même année, âgé de 56 ans.

BOISOT (Louis de), amiral de Zélande, né à Bruxelles, échappé à la St.-Barthélemy, alla servir sous le prince d'Orange, et se distingua à la défense du fort de Rammekes, à la bataille navale de Romerswaal en 1574, et contribua à la capitulation de Middelbourg. La levée du siége de Leyde est l'acte le plus glorieux de sa vie. Voulant porter quelques secours à Zierickzee le 15 juin 1576, son navire toucha la digue de Borndam et creva. Boisot chercha à se sauver à la nage, mais il périt dans les flots.

BOISOT (Charles de), frère du précédent, devint en 1573, gouverneur de Flessingue, et fut envoyé en 1574 en Angleterre pour déjouer les intrigues des Espagnols auprès de la reine Élisabeth. Boisot fit lever le siége de Bauren, d'Oudewater, de Schoonhoven, de Vaart, et fut tué à la défense de l'île de Schouwen.

BOISROBERT (François METEL de), né à Caen, vers 1592, d'un père avocat, porta lui-même quelque temps ce titre. Étant à Rome, en 1630, le pape Urbain VIII, sur sa réputation d'esprit et de talent, voulut le voir, le goûta, et lui donna un petit prieuré en Bretagne, ce qui l'obligea de quitter l'épée pour prendre la soutane; de retour en France, il entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat à Rouen, dont les devoirs lui étaient fort à charge, et qu'il ne conserva pas longtemps. Les agréments de sa conversation l'avaient déjà introduit auprès du cardinal de Richelieu. Son talent devint tellement nécessaire au cardinal, que Citois, son premier médecin, lui disait : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé; mais toutes nos drogues seront inutiles, si vous n'y mêlez une ou deux dragmes de Boisrobert. » Boisrobert ayant encouru la disgrâce de son patron, ce même médecin mit en forme d'ordonnance, au bas d'une requête de l'abbé : *Recipe Boisrobert*, et l'ordonnance fut suivie par le cardinal.

Pour prix de ses bons mots, l'abbé obtint de riches et nombreux bénéfices, entre autres l'abbaye de Châtillon-sur-Seine; de plus, il fut fait conseiller d'État ordinaire. C'est lui qui fut cause que Richelieu eut l'idée de fonder l'Académie française, et il en fut l'un des premiers membres; ce qui ne l'empêcha point de s'égayer de temps en temps aux dépens de la compagnie, sur la lenteur qu'elle mettait dans la rédaction du *Dictionnaire*. Richelieu étant mort, Boisrobert fut une seconde fois exilé de la cour, pour avoir souvent juré le nom de Dieu, en perdant son argent contre les nièces du cardinal Mazarin. C'était un étrange ecclésiastique; il aimait avec fureur le jeu et la table. Il était tellement occupé de bons dîners, qu'un jour, passant dans une rue de Paris, et appelé pour confesser un malheureux qui venait d'être blessé à mort, il lui dit : « Mon camarade, pensez à Dieu, et dites votre *Benedicite*. » Il excellait dans la déclamation, et était passionné pour la comédie, ce qui lui valut le sobriquet d'*abbé Mondori* (Mondori était le plus fameux comédien du temps). Il mourut, après une courte maladie, le 30 mars 1662. Il était un des cinq auteurs qui travaillaient aux pièces de théâtre du cardinal de Richelieu. Il en a fait, pour son compte, dix-huit, dont les titres mêmes sont oubliés, quoique sa *Belle Plaideuse* ait fourni à Molière, suivant quelques auteurs, deux belles scènes de l'*Avare*. Ses autres ouvrages sont des *Épîtres*, imprimées en 1647 et 1659, in-4° et in-8°; un roman intitulé : *Histoire indienne d'Anaxandre et d'Orasie*, 1629, 1636, in-8°; *le Sacrifice des Muses*, adressé à Richelieu, Paris, 1635, in-4°; des *Nouvelles héroïques et amoureuses*, 1657, in-8°; une *Paraphrase en vers des Psaumes de la Pénitence*, Paris, 1627, in-12, et quelques autres pièces dans les recueils du temps. Il a été l'éditeur du *Parnasse Royal, où les immortelles actions du roi Louis XIII, sont publiées par les plus célèbres poëtes de son temps, en latin*, Paris, 1635, in-4°. Boisrobert a aussi été l'éditeur des œuvres de Théophile, Rouen, 1627, in-8°.

BOISSARD (JEAN-JACQUES), antiquaire et poëte latin, né à Besançon en 1528, avait, pendant un long séjour en Italie, formé de riches collections d'antiquité, qui furent pillées pendant les guerres de la Franche-Comté. Il quitta sa province pour aller à Metz, où il mourut le 30 octobre 1602. On a de lui : *Romanæ Urbis topograph. et antiquitates*, Francfort, 1597, 6 part. in-fol.; *De divinat. et magic. præstig.*, in-fol.; *Parnassus biceps*, 1627, in-fol.; *Poemata*, Bâle, 1574, in-16; Metz, 1589, in-8°; *Emblemata*, 1593, in-4°; *Icones viror. illustr. cum eorum Vitis*, 5 part. in-4°; *Vitæ et icones sultanor.*, 1596, in-4°. Tous ces ouvrages, peu communs, sont recherchés.

BOISSAT (PIERRE DE) de Vienne en Dauphiné, qui vivait sous le règne de Henri III, fut un savant jurisconsulte, et un profond helléniste. Il n'a laissé aucun ouvrage.

BOISSAT (PIERRE DE), fils du précédent, né à Vienne en Dauphiné, vice-bailli de cette ville, mort en 1613, a laissé une *Histoire des chevaliers de l'ordre de St.-Jean de Jérusalem*, traduite en partie de l'italien de Bosio; une *Histoire généalogique de la maison de Médicis*, et des *Recherches sur les duels*.

BOISSAT (PIERRE DE), fils du précédent, naquit à Vienne en Dauphiné, en 1603. Il prit d'abord le petit collet, qu'il quitta pour suivre le barreau, lequel à son tour fut abandonné pour le parti des armes. Il fit quelques campagnes sous Lesdiguières. Il fut bientôt gentilhomme de la chambre de Gaston d'Orléans, et membre de l'Académie française, nouvellement établie. Gaspard Lascaris, vice-légat d'Avignon, le créa comte palatin, et fit le même honneur à Chapelain. Boissat était homme du monde. Dans un bal, à Grenoble, étant déguisé en femme, il se permit quelques propos libres avec Mme de Sault, depuis duchesse de Lesdiguières, qui s'en courrouça, et le fit maltraiter le lendemain par les gardes et les valets de son mari, lieutenant de roi en Dauphiné. Après treize mois de pourparlers, la noblesse du pays arrangea cette affaire. Boissat, après sa disgrâce, s'était retiré à Vienne, où il se maria. Sur la fin de ses jours, il se livra à des excès de dévotion, négligea ses cheveux, se vêtit d'habits grossiers, et catéchisa dans les carrefours. Boissat mourut le 28 mars 1662. On a de lui : *Histoire négrépontique, contenant la vie et les amours d'Alexandre Castriot, arrière-neveu de Scanderberg, et d'Olimpe, la belle Grecque de la maison des Paléologues*, Paris, 1631, in-8°; *Les Fables d'Ésope, illustrées de discours moraux, philosophiques et politiques*, 1633, in-8°; ces deux ouvrages ont été publiés sous le nom de *Jean Baudouin*; *Relation des miracles de Notre-Dame de l'Ozier*, en latin et en français; *Opera et operum fragmenta, historica et poetica*, in-fol., sans indication de lieu ni d'année, dont les exemplaires sont de la plus grande rareté.

BOISSEL DE MONVILLE (le baron THOMAS-CHARLES-GASTON), pair de France, naquit à Paris au mois d'août 1763, d'une famille honorable, originaire de Normandie. Reçu conseiller au parlement en 1785, il prit part aux délibérations de ce corps jusqu'à sa suppression. A l'époque de la terreur, ne se croyant pas en sûreté à Paris, il se fit employer comme ingénieur. Maniant avec beaucoup d'habileté la lime et la varlope, il exécuta différentes machines utiles, entre autres une faux à moissonner le blé. Il s'occupa aussi quelque temps à perfectionner les moulins à vent. Après le 9 thermidor, se trouvant sur les bords du Rhône, il résolut de descendre ce fleuve depuis le fort l'Écluse jusqu'à Seissel, partie réputée non navigable. Lorsque le calme fut rétabli, Boissel vint habiter Rouen avec sa famille. Quelque temps après, une partie des gardes nationales ayant été mobilisée pour la défense des côtes, il entra volontairement dans la légion de la Seine-Inférieure, dont il fut nommé major, et il reçut en 1810 la croix d'honneur. A la restauration, nommé pair de France par Louis XVIII, il fut en 1819 l'un des fondateurs de la société des prisons. Boissel mourut au mois d'avril 1832. On a de lui : *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône non navigable*, Paris, an III (1795), in-4°; *Description des atomes*, Paris, 1813; *Développements*, etc., 1815, 2 vol. in-8°. C'est une nouvelle théorie de l'univers; *Peut-être*, ibid., 1825, in-8°; *De la législation sur les cours d'eau*, février 1818, in-4°.

BOISSET (JOSEPH DE), né à Montélimart vers 1750, député à la Convention, vota la mort de Louis XVI, poursuivit avec acharnement celle de la reine Marie-Antoinette, fut un des députés proscrits au 31 mai, fit partie des assemblées législatives jusqu'en 1799, et mourut dans l'obscurité vers 1816.

BOISSET (N. SÉGUR DE), frère du précédent, émigra en 1791, entra au service de l'Espagne, défendit le fort Lamalgue, à Toulon, contre Bonaparte, rentra en France après le 18 brumaire, fut mis en surveillance dans le département du Gard et mourut à Lyon en 1814.

BOISSIER (HENRI), né à Genève, où il mourut en 1827, laissa une somme de 11,800 fr. pour être répartie entre diverses classes de pauvres, par les bureaux de bienfaisance du canton; 2,500 fr. au canton de Vaud, pour les écoles d'instruction primaire et pour les incurables; 12,000 fr. à la confédération suisse pour les travaux d'utilité publique; 5,000 pour le quai du Rhône, et 245,000 fr. à un comité d'utilité cantonale fondé par des dispositions jointes à son testament.

BOISSIER DE SAUVAGES. *Voyez* **SAUVAGES.**

BOISSIÈRE (CLAUDE), mathématicien du 16e siècle, né dans le diocèse de Grenoble, est auteur d'un *Traité d'arithmétique*, de *Principes d'astronomie et cosmographie*, et d'un ouvrage curieux sur un ancien jeu mathématique appelé *Rhythmomachie*.

BOISSIÈRE (SIMON HERVIEUX DE LA), prêtre janséniste, né à Bernay en 1707, mort en 1777, a écrit plusieurs ouvrages pour la défense de la religion. Les principaux sont: *Traité des miracles*, 1763, 2 vol. in-12; *Contradictions du livre intitulé:* De la philosophie de la nature, 1775, in-12.

BOISSIEU (DENIS SALVAING DE), né le 21 avril 1600 à Vienne en Dauphiné, quitta la carrière des armes pour la magistrature, accompagna M. de Créqui à Rome en 1633, et fut chargé de haranguer le pape. Employé depuis par le cardinal de Richelieu dans des négociations avec la république de Venise, il fut récompensé par le titre de conseiller d'État, fut ensuite nommé président de la chambre des comptes en Dauphiné, et mourut le 10 avril 1683. On a de lui quelques écrits sur *les merveilles du Dauphiné*, sur les *droits seigneuriaux*, et un recueil de pièces en vers et en prose.

BOISSIEU (BARTHÉLEMI-CAMILLE), médecin, né à Lyon en 1734, connu par deux dissertations couronnées par l'académie de Dijon, l'une en 1767, sur les *antiseptiques*, l'autre en 1769, sur les *méthodes échauffante et rafraîchissante*, et mourut prématurément en 1770.

BOISSIEU (JEAN-JACQUES DE), né à Lyon en 1736, de parents nobles, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour le dessin; ses parents, qui le destinaient à la magistrature, forcés de céder à sa vocation, après lui avoir donné pendant quelque temps un maître de dessin, le placèrent sous la direction de Frontier, peintre d'histoire en réputation. Désirant perfectionner ses talents, il se rendit à Paris à l'âge de 24 ans; il s'y lia avec Vernet, Greuze, Soufflot, et autres artistes célèbres. De retour à Lyon, il se livra à la gravure à l'eau-forte, à laquelle il joignit par la suite un mélange de pointe sèche et de roulette qui lui réussit très-bien. Le duc de la Rochefoucauld, qui l'avait connu et apprécié lors de son voyage à Paris, vint le prendre à Lyon pour l'emmener en Italie. Boissieu fit une ample moisson de tous les chefs-d'œuvre qui se rencontrent à chaque pas dans cette terre classique des arts. De retour dans sa patrie, il peignit plusieurs tableaux; mais l'usage de l'huile devenant nuisible à sa santé, il fut obligé de se fixer à la gravure et à la composition des dessins lavés. L'œuvre de ce maître monte à 107 pièces, parmi lesquelles on distingue surtout *le Charlatan*, d'après le tableau de Carle Dujardin. Plusieurs de ses estampes, dans le genre de Rembrandt, sont d'un effet très-piquant. Boissieu est mort le 1er mai 1810.

BOISSIN DE GALLARDON (JEAN), poëte dramatique du Vivarais, a publié, de 1617 à 1618, ses *Tragédies et Histoires saintes*, Lyon, in-12, rare. Ce vol. contient: *les Urnes vivantes; Andromède; la Conquête du sanglier de Calydon*, etc.

BOISSY (JEAN-BAPTISTE THIAUDIÈRE DE), membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, né à Paris le 20 octobre 1666, fut chargé de l'éducation de deux princes de la maison de Soubise-Rohan. Admis à l'Académie des inscriptions en 1710, il y lut quelques mémoires, entre autres: *Sur les expiations en usage chez les anciens; Sur les sacrifices de victimes humaines dans l'antiquité*. L'abbé Boissy a empêché la dispersion de la fameuse bibliothèque de de Thou, dont il détermina le cardinal de Rohan, son protecteur, à faire l'acquisition, et qu'il disposa ensuite d'une manière convenable. Il mourut le 27 juin 1729, dans sa 63e année.

BOISSY (LOUIS DE) naquit à Vic en Auvergne, le 26 novembre 1694. Ses parents, sans fortune, le destinèrent à l'état ecclésiastique, et il en porta quelque temps l'habit. Il vint de bonne heure à Paris, et composa, pour vivre, des satires, qui lui valurent peu d'argent et beaucoup d'ennemis. Il se mit à travailler pour le théâtre. Dans l'espace d'environ trente années, il donna près de quarante comédies, tant aux Français qu'aux Italiens. Les seules qui soient restées au théâtre, sont: le *Français à Londres*, le *Babillard*, le *Sage étourdi*, l'*Époux par supercherie*, et enfin l'*Homme du jour*, ou *les Dehors trompeurs*, l'une des meilleures comédies du 18e siècle. Un nombre si prodigieux d'ouvrages ne put tirer Boissy de la misère; il l'aggrava encore en faisant un mariage d'inclination et en s'efforçant de cacher son indigence aux yeux du monde sous un extérieur d'opulence. L'infortune des deux époux en vint à tel point, qu'un jour, les aliments leur manquant pour satisfaire leur faim, ils prirent le parti de se laisser mourir; des voisins charitables vinrent à temps les détourner de cet affreux dessein. La fortune se lassa enfin de le persécuter. En 1754, il obtint à l'Académie française la place vacante par la mort de Destouches, et, quelque temps après, fut chargé de la rédaction de la *Gazette de France* et de celle du *Mercure*. Parvenu à une sorte d'opulence, il en usa sans modération, et mourut le 19 avril 1758 dans sa 63e année. Son théâtre a été imprimé à Paris, en 1758, 9 vol. in-8o. On attribue à Boissy: *l'Élève de Terpsichore*, ou *le Nourrisson de la satire*, 1718, 2 vol. in-12; *les Filles femmes et les Femmes filles*, 1751, in-8o, publié sous le nom de *Simien*.

BOISSY (LOUIS-MICHEL), fils du précédent, se jeta par une fenêtre dans un accès de fièvre et de désespoir, en 1788. Il avait publié: *Histoire de la vie de Simonide*, 1755, in-12; *Dissertation historique et critique sur la vie du grand prêtre Aaron*, 1761, in-12; *Dissertations critiques sur l'histoire des Juifs avant et depuis Jésus-Christ*, 1784, 2 vol. in-12.

BOISSY (Charles DESPREZ de), avocat, né à Paris vers 1730, mort le 29 mars 1787, a donné : *Lettres sur les spectacles*, suivies du *Catalogue raisonné des ouvrages écrits pour et contre les spectacles*, 4e édition, Paris, 1777, 2 vol. in-12. Cet écrit le fit admettre dans plusieurs académies de France et d'Italie.

BOISSY-D'ANGLAS (François-Antoine, comte de), né le 8 décembre 1756 à Saint-Jean-Chambre, près d'Annonay, maître d'hôtel ordinaire de Monsieur, quoique inscrit sur la liste des avocats, s'occupa exclusivement de littérature. Député aux états généraux par la sénéchaussée d'Annonay, le premier il déclara que le tiers état seul constituait la véritable *assemblée nationale*. Après la session, nommé procureur général syndic de l'Ardèche, il sut maintenir la tranquillité dans ce département. Député à la Convention, dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple, la détention et le sursis. Après le 9 thermidor, il saisit toutes les occasions de faire réparer les nombreuses iniquités du pouvoir qui venait de tomber. Membre du comité de salut public, il s'occupa avec zèle des approvisionnements de la capitale; mais il n'en passa pas moins aux yeux, du peuple abusé, pour le premier auteur de la disette que l'on redoutait. Une première irruption de la populace dans la Convention fut sans résultat; mais un mois après (le 1er prairial 1795), la foule se précipita de nouveau dans cette assemblée, en poussant des cris horribles. Vernier et André furent l'un après l'autre obligés d'abandonner le fauteuil de la présidence. Boissy-d'Anglas alors s'en empara, et, quoique vingt fusils fussent dirigés contre lui, quoique la tête de son collègue Ferraud lui fût présentée toute sanglante, il conserva une attitude calme, et imposa à cette multitude forcenée, qui, bientôt repoussée par la force armée, finit par évacuer la salle. Le lendemain, quand il parut dans l'assemblée, redevenue paisible, d'unanimes applaudissements l'accueillirent, et Louvet fut chargé de lui voter des remercîments au nom de la patrie. Cette même année, il prononça sur la situation politique de l'Europe un *Discours* éloquent dont l'assemblée ordonna l'impression et la traduction dans toutes les langues. Il fit ensuite passer à l'ordre du jour sur la proposition de faire arrêter certains députés et d'examiner leur conduite. Quelque temps après, des soupçons s'élevèrent sur son patriotisme, parce que son nom se trouva dans la correspondance interceptée de Lemaître. Cependant il entra au conseil des Cinq-Cents, dont il devint bientôt secrétaire, et où il défendit constamment le principe de la liberté de la presse dans sa plus grande extension. Il s'honora véritablement par le courage avec lequel il plaida pour la liberté des cultes, pour les émigrés rentrés, et pour l'abolition des jeux et de la loterie. Compris par le Directoire dans la déportation du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), il eut le bonheur de se soustraire à cette persécution, et ne reparut qu'après la révolution du 18 brumaire pour entrer au tribunat, dont il fut élu président en 1803. Nommé sénateur et commandant de la Légion d'honneur, en 1805, il fut, lors de la première invasion de la France, chargé de prendre les mesures de salut public qu'il jugerait convenables dans la 12e division militaire, dont le chef-lieu est là Rochelle. Il s'acquitta de cette mission pénible avec sagesse, et fut un des premiers à donner son adhésion aux actes du sénat pour le rétablissement de la maison de Bourbon. Créé pair en 1814, par le roi, il accepta dans les cent jours une mission dans les départements méridionaux et une place à la nouvelle chambre des pairs, réorganisée par Bonaparte; mais il se conduisit dans toutes les circonstances avec beaucoup de modération. Il fut d'abord éliminé de la chambre des pairs convoquée au second retour du roi; mais il ne tarda pas à y être réintégré. En 1816, appelé à l'Académie des inscriptions, il fut en 1818 un de ceux qui demandèrent l'application du jury aux délits de la presse, et qui combattirent la proposition de M. Barthélemi, tendant à modifier la loi sur les élections. En 1819, il fit un *Rapport* plein d'intérêt sur le droit d'aubaine, et fit prononcer l'abolition de ce droit exceptionnel. Il mourut à Paris, le 20 octobre 1826. Parmi ses écrits nous citerons : *Essai sur les fêtes nationales, suivi de quelques idées sur les arts et sur la nécessité de les encourager, adressé à la Convention nationale*, an II (1794), in-8°; *Discours préliminaire au projet de constitution pour la république française, prononcé au nom de la commission des onze*, Paris, 1795, in-8°; Leipzig, 1795, in-8°; *Recueil de discours sur la liberté de la presse, prononcés dans diverses assemblées législatives et à diverses époques*, Paris, 1817, in-8°; *Essai sur la vie, les écrits et les opinions de M. de Malesherbes, adressé à mes enfants*, 1818, 2 vol. in-8°; 3e *partie : Supplément contenant une réponse à la Biographie universelle*, ibid., 1821, in-8°; *Études littéraires et poétiques d'un vieillard*, 1825, 6 vol. in-12.

BOISTE (Pierre-Claude-Victorin), avocat, littérateur et lexicographe, né à Paris en 1765, mort à Ivry-sur-Seine, le 24 avril 1824, a publié l'*Univers*, poëme en prose, 1801, in-8°, 2e édit., 1805, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage n'eut pas de succès. *Dictionnaire de géographie universelle*, 1806, in-8°; *Dictionnaire universel de la langue française* (avec son beau-père J. F. Bastien), 1800, in-8°, oblong et in-4°; 6e édit., 1823, 2 vol. in-8° et in-4°; *Nouveaux principes de grammaire*, 1820, in-8°; *Dictionnaire des Belles-Lettres*, tome Ier, 1821; il n'a paru que 3 vol. de ce dictionnaire qui devait en avoir 5. Le meilleur ouvrage de Boiste est son *Dictionnaire de la langue française*, où il a eu l'heureuse idée de placer une espèce de concordance de l'orthographe de l'Académie française et de celle de Richelet.

BOISVILLE (Jean-François-Martin de), né en 1755 à Rouen; chanoine de la cathédrale, il émigra pendant la révolution, fut en 1801 un des vicaires généraux de l'archevêque Cambacérès, donna sa démission en 1812 pour raison de santé, se retira dans une terre près du Havre, et accepta, en 1822, l'évêché de Dijon, où il est mort le 27 mai 1829. Il est auteur d'une traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, Paris, 1818, in-8°.

BOISY (Artus de GOUFFIER de), comte d'Étampes, était frère de l'amiral Bonnivet; enfant d'honneur de Charles VIII, il suivit ce prince à la conquête de Naples, et depuis accompagna dans le Milanais Louis XII, qui le fit gouverneur de François Ier. A son avénement au trône, son royal élève le récompensa de ses soins en le nommant grand maître de sa maison. Il conclut en 1516 un premier traité entre le roi et Charles-Quint, et

il était sur le point d'en terminer un plus avantageux pour la France, lorsqu'il mourut en mai 1519.

BOIT (Charles), Suédois, peintre sur émail au 18e siècle, a, sur un plateau d'or que l'on voit au garde-meuble à Vienne, exécuté en émail les portraits de la famille royale.

BOITEL D'WELLEZ (Jean-Baptiste-Robert), trésorier de France à Amiens, a publié deux tragédies *Antoine et Cléopâtre*, 1741; *Irène*, 1762; des *poésies*, une *Épître à Racine*, 1756; une *Ode à M. Turgot*.

BOITEL (Pierre), sieur de Gaubertin, a publié: les *Tragiques accidents des hommes illustres depuis le 1er siècle jusqu'en* 1616, in-12; Le *Théâtre du malheur*, 1621, in-12; *Tableau des merveilles du monde*, 1617; *Histoire de ce qui s'est passé en France depuis la mort de Henri le Grand jusqu'à l'assemblée des notables*, Rouen, 1617; etc.

BOITET DE FRAUVILLE (Claude), avocat, né en 1570 à Orléans, mort en 1625, a traduit du grec de Nonnus *les Dyonisiaques*, ou *les Voyages, les amours et les conquêtes de Bacchus aux Indes*, Paris, 1625, in-8°; il avait précédemment donné une traduction de l'*Odyssée* d'Homère, 1619, in-8°, suivie de l'*Histoire* de la prise de Troie, d'après les auteurs grecs, et *le Fidèle historien des affaires de France*, ib., 1623.

BOIVIN (François de), baron du Villars, bailli de Gex, conseiller et maître d'hôtel des reines douairières Élisabeth et Louise de France, accompagna, en 1550, Charles de Cossé-Brissac, maréchal de France, qui allait prendre le commandement de l'armée française en Piémont, et le suivit, pendant près de neuf ans, dans toutes ses campagnes, en qualité de conseiller et de secrétaire intime. Après la bataille de St.-Quentin, le maréchal et tous les seigneurs qui servaient sous ses ordres envoyèrent Boivin à Paris, pour offrir à Henri II leurs services et les secours de toute l'armée. Le roi lui donna audience, et s'entretint familièrement avec lui. En 1559, le maréchal de Brissac, instruit qu'on traitait de la paix avec l'Espagne, dépêcha de nouveau Boivin à la cour, avec des instructions sur tout ce qui concernait la guerre d'Italie, afin d'engager Henri II à garder ses conquêtes. Le roi envoya Boivin à Guise pour assister aux négociations, et, après la signature de la paix, il lui fit donner une gratification de 500 écus, et le renvoya en Italie. Boivin nous a laissé les détails de ces campagnes, sous le titre de *Mémoires sur les guerres démêlées tant dans le Piémont qu'au Montferrat et duché de Milan*, etc., Paris, in-4°, 1607; et in-8°, Lyon, 1610. Les mêmes, 3e édition, avec une continuation, depuis 1562 jusqu'en 1629, par Claude Malingre, historiographe, Paris, 1630, 2 vol. in-8°. Boivin a encore donné une *Instruction sur les affaires d'État, de la guerre, et des parties morales*, Lyon, 1610, in-8°. Il mourut en 1618, dans un âge fort avancé.

BOIVIN (Louis), né le 20 mars 1649, à Montreuil-l'Argilé, dans l'ancien diocèse de Lisieux, se livra à l'étude de la théologie, de la jurisprudence et de la médedecine, et devint en 1701, membre de l'Académie des inscriptions. Ses ouvrages imprimés se réduisent aux *Mémoires* qu'il lut à l'Académie des inscriptions; ils roulent presque tous sur des matières de chronologie. Il mourut le 22 avril 1724, âgé de soixante et quinze ans. Sa mort interrompit l'impression de trois petits *Traités chronologiques*, en vers français, auxquels il voulait joindre l'*Évangile*, traduit également en vers. On doit regretter qu'il n'ait pas terminé un travail sur Josèphe, dont il s'occupa pendant trente ans. Ses notes, fort nombreuses et fort étendues, sont écrites sur les marges d'un exemplaire de l'édition de 1544, que possède aujourd'hui la bibliothèque royale de Paris.

BOIVIN (Jean) **DE VILLLENEUVE**, frère du précédent, naquit à Montreuil-l'Argilé, le 28 mars 1663. L'abbé de Louvois, qui était maître de la librairie et bibliothécaire du roi, commença la fortune du jeune Boivin, en lui accordant un appartement à la bibliothèque; peu de temps après, en 1692, une place vint à y vaquer, et elle lui fut donnée. Il signala cette première année de ses nouvelles fonctions par la découverte d'un manuscrit palimpseste, qui contenait la Bible, cachée sous une copie des homélies de St. Éphrem. A force d'application, il parvint à déchiffrer une partie de l'écriture primitive, qui était onciale et de douze à treize siècles d'antiquité. L'année suivante, parut la belle édition, in-folio, des *Mathematici veteres*, laissée imparfaite par Thévenot. Boivin y ajouta le recueil des *testimonia*, et des notes sur les *Cestes* de Jules Africain. Il s'occupa ensuite de Nicéphore Grégoras, et, en 1702, il en donna les deux premiers volumes in-fol. Admis, en 1705, dans l'Académie des inscriptions, Boivin fut nommé, trois mois après, professeur de grec au collége royal. En 1721, l'Académie française le choisit pour succéder à Huet. Boivin mourut le 29 octobre 1726, dans sa 64e année. Outre les ouvrages que nous avons indiqués, on connaît encore de lui: une traduction en vers français du *Santolius Pœnitens*, 1696; quelques remarques sur Longin, dans la traduction de Boileau; *Apologie d'Homère et Bouclier d'Achille*, Paris, 1715, in-12; *Vies de P. Pithou et de Cl. le Pelletier*, en latin, 2 vol. in-4°, Paris, 1716; *la Batrachomyomachie d'Homère*, en vers français, Paris, in-8°, 1717; une traduction de l'*OEdipe roi* de Sophocle, et des *Oiseaux* d'Aristophane, Paris, 1729, in-12, etc.

BOIVIN (Jacques-Denis), maréchal de camp, commandeur de la Légion d'honneur, né à Paris le 28 septembre 1756, mort dans cette ville en 1832, doyen des généraux français, avait fait ses premières armes sous le règne de Louis XV. Entré au service en 1771 comme simple dragon dans le régiment du roi, il demanda et obtint son congé en 1779, mécontent de n'avoir obtenu aucun avancement, reprit du service en 1789 dans les volontaires de la garde nationale de Paris, passa dans la ligne en 1793, et combattit dans l'Ouest comme chef de bataillon sous le général Biron. En 1794, il commandait la place de Nantes, où il sut mériter l'estime de tous les partis, servit ensuite sous Kellermann en Italie. Au 18 brumaire, se trouvant à Paris, il se prononça pour Bonaparte, qu'il suivit à St.-Cloud. En 1814, comptant 56 ans de service, il obtint sa retraite avec une pension.

BOIZARD (Jean), conseiller à la cour des monnaies de Paris, chargé de commission pour les monnaies, de la part de la cour, consulta d'habiles gens, et, sur leurs mémoires, rédigea un *Traité des monnaies, de leurs circonstances et dépendances*, 1711, ou 1714, 2 vol. in-12;

1725, idem. Boizard mourut au commencement du 18e siècle.

BOIZOT (Louis-Simon), sculpteur, né à Paris en 1745, remporta le grand prix à 19 ans; à son retour de Rome fut admis à l'académie en 1778; fut chargé de la statue de *Racine* que l'on voit à l'Institut, nommé professeur en 1785; et plus tard à l'école supérieure, et mourut le 10 mars 1809. Son chef-d'œuvre est la *Victoire dorée* qui couronne la fontaine de la place du Châtelet à Paris.

BOJARDO (le comte Mathieu-Marie) naquit à Scandiano, l'une des terres seigneuriales de sa famille, près Reggio de Modène, vers l'an 1434, de Jean Bojardo et de Lucie Strozzi, sœur du célèbre poëte Tite-Vespasien Strozzi. Le jeune Bojardo fit d'excellentes études dans l'université de Ferrare. Il apprit les langues grecque et latine, même les langues orientales, et fut reçu docteur en philosophie et en droit. Attaché d'abord au duc de Ferrare, Borso d'Este, il le fut ensuite à Hercule Ier, son successeur. Revêtu dans cette cour de plusieurs emplois honorables, il fut nommé gouverneur de Reggio, charge qu'il exerçait en 1478. Trois ans après, il fut élu capitaine de Modène, redevint ensuite gouverneur de la ville, et de la citadelle de Reggio, et mourut dans cette ville, dans la nuit du 20 au 21 décembre 1494. C'est pour l'amusement du duc Hercule et de sa cour qu'il composa presque tous ses ouvrages, et principalement son grand poëme de l'*Orlando innamorato*, l'un des poëmes les plus importants de toute la littérature italienne, puisqu'il a offert le premier exemple de l'épopée romanesque qui méritât d'être suivi, et qu'il a produit l'*Orlando furioso*. Ce poëme, que le Bojardo n'acheva pas, fut imprimé l'année qui suivit sa mort, à Scandiano même, par les soins du comte Camille, son fils. Le titre du livre est sans date, mais une lettre latine d'Antoine Caraffa de Reggio, imprimée au-devant du poëme, est datée des calendes de juin 1495. Nicolo degli Agostini, poëte médiocre, osa continuer l'action commencée par le Bojardo, et y ajouta trois autres livres, qu'il fit imprimer avec les trois premiers, à Venise, 1526, 1531, in-4°. Le Berni refit, en 1541, le poëme tout entier, et le roman épique de Bojardo ne se lit plus que dans Berni. Nous en avons une ancienne traduction en prose, faite par Jacques Vincent, et imprimée à Lyon, 1544; Paris, 1549 et 1550, in-fol.; 1574, in-8°; une seconde, par François de Rosset, Paris, 1619, in-8°; et une troisième de le Sage, Paris, 1717, 1720 et 1721, 2 vol. in-12. On doit encore à Bojardo : *Il Timone*, comédie traduite du *Timon* de Lucien, Scandiano, 1500, in-4°, réimprimée à Venise, 1504, 1515 et 1517; *Sonetti e Canzoni*, Reggio, 1499, in-4°; Venise, 1501, in-4°, deux éditions très-rares; *Carmen bucolicon*, Reggio, 1500, in-4°; *Cinque Capitoli in terza rima; Apulejo dell' asino d'oro*, etc., Venise, 1516, 1518, in-8°, 1519, in-12, etc.; l'*Asino d'oro di Luciano, tradotto in volgare; Erodoto Alicarnasseo istorico*, etc., *tradotto di greco in lingua italiana*, Venise, 1533 et 1538; etc.

BOJOCALUS, chef des Ansibariens, peuple de Germanie, qui, ayant été chassés de leur pays par les Causses, vinrent, sous sa conduite, s'établir sur des terres que les Romains s'étaient réservées. Bojocalus, pour engager le général romain, Avitus, à approuver leur établissement, employa les raisons les plus fortes. Il allégua qu'il avait servi pendant cinquante années dans les armées romaines, avec une inviolable fidélité, et que son intention était de rendre sa nation tributaire de l'empire. Il ajouta que le pays était presque désert, et que ce serait une cruauté que de refuser aux hommes, des terres que l'on abandonnait aux bêtes. Avitus fit valoir la grande raison de Rome, le droit du plus fort. Il fallut alors recourir aux armes; et les malheureux Ansibariens, poursuivis par les soldats de Néron, périrent presque tous.

BOKELSON. *Voyez* **JEAN DE LEYDE**.

BOKHARY (Abou-Abdallah-Mohammed, surnommé), théologien musulman, né à Bokhara en juillet 810, mort près de Samarcande en 870 (256 de l'hégire), doit surtout sa célébrité à un *Recueil* des sentences et paroles de Mahomet, intitulé : *Al-djam al-sabyh*, dont l'autorité est presque égale à celle du Coran.

BOL ou **BOLL** (Hans ou Jean), peintre, né à Malines le 16 décembre 1534, voyagea en Allemagne, se fixa 2 ans à Heidelberg, et, de retour dans son pays, peignit des paysages en détrempe; il quitta sa patrie ravagée par la guerre en 1572, et se rendit à Anvers où ses petits ouvrages à la gouache lui procurèrent quelque argent; il habita depuis Berg-op-Zoom, Dordrecht, Delft, et finit par se fixer à Amsterdam, où il mourut le 29 novembre 1583. Son chef-d'œuvre est un petit livre d'heures in-24 qu'il fit pour le duc d'Alençon et d'Anjou, 5e fils de Henri II : il contient onze grandes miniatures et quarante et une petites : on peut les voir à la bibliothèque royale de Paris. On a de Bol un ouvrage intitulé: *Venationis, piscationis et aucupii typi*, in-4° oblong, 48 pièces.

BOL (Ferdinand), peintre, né à Dordrecht en 1611, élève de Rembrandt dont il saisit souvent la manière, fit des tableaux d'histoire et des portraits, et mourut en 1681, à Amsterdam où il était venu avec sa famille dès l'âge de trois ans. Le musée de Paris possède quatre tableaux de ce maître : *deux portraits; un philosophe méditant dans son cabinet*, et des *enfants traînés par des chèvres;* la galerie de Dresde en contient cinq; le musée de la Haye, deux: *l'amiral de Ruyter*, et *son fils*.

BOLANA (Laurent), médecin de Catane au 16e siècle, a publié une *Dissertation* sur les éruptions du mont Gibel.

BOLDETTI (Marc-Antoine), né à Rome, le 10 novembre 1663, étudia les antiquités, et apprit si parfaitement l'hébreu, qu'il fut élu, pour l'écrire dans la bibliothèque du Vatican, sous le pontificat d'Innocent XII. Il fut aussi chargé d'assister à la prédication que l'on faisait aux juifs, tous les samedis, dans une église de Rome, et fut choisi, par la congrégation du saint-office, pour revoir tous les écrits relatifs à la langue hébraïque. Clément XI le nomma gardien des saints cimetières de Rome. Il fut, pendant plus de quarante ans, chanoine de Ste.-Marie d'au-delà du Tibre. Boldetti mourut à 86 ans, le 4 décembre 1749. On a de lui : *Osservazioni sopra i cimiterj de' santi martiri ed antichi cristiani di Roma*, etc., ouvrage divisé en trois livres, Rome 1720, in-fol.

BOLDONI (Sigismond), noble milanais, philosophe et médecin, naquit vers 1597 à Milan, termina ses études à Padoue, passa ensuite à Urbin, et de là à Rome, où il fu

reçu de l'académie des Humoristes. De retour dans sa patrie, en 1623, il y fut agrégé au collége de médecine, et fut nommé, à 25 ans, professeur de philosophie à l'université de Pavie. Il y mourut d'une maladie contagieuse, le 3 juillet 1630. Il a laissé les ouvrages suivants : *Apotheosis in morte Philippi III regis Hispaniarum, poema*, Pavie et Anvers, 1621, in-4° ; *la Caduta de' Longobardi, poema eroico* (*canti* 20), Bologne, 1656, in-8° ; *Epistolarum tomi II*, Milan, 1651 et 1651, in-8° ; *Larius*, Padoue, 1617, in-8° ; Lucques, 1660 (description du lac du Côme) ; *Orationes academicæ XXIII*, Lucques, 1660, in-12.

BOLDONI (Nicolas), frère du précédent, barnabite, a corrigé et publié, après la mort de son frère, *la Caduta de' Longobardi*, et ses *Épîtres*. Il est auteur de quelques poésies sacrées et profanes.

BOLDUC (Jean), peintre et graveur en médailles, né à Uri en Suisse au 15e siècle, est un des premiers qui aient gravé sur l'acier.

BOLDUC (Jacques), capucin, né à Paris en 1580, bon prédicateur pour son temps, est auteur d'ouvrages théologiques, imprimés de 1620 à 1640, pleins de paradoxes et d'idées singulières, de *Commentaires* sur l'épître de St. Jude, Paris, 1620, et sur le livre de *Job*, 1638, en latin.

BOLESLAS LE GRAND, premier souverain de la Pologne qui ait porté le titre de roi, était fils du duc Miecislas, de l'illustre maison des Piast, si chère aux Polonais, et lui succéda en 999. Il parvint insensiblement à établir le christianisme, que son père avait commencé d'introduire en Pologne. Il contribua beaucoup aux progrès de la civilisation, et soumit l'armée polonaise à une discipline inconnue jusqu'alors. L'empereur Othon III en conçut de l'inquiétude ; il vint à sa cour, sous prétexte de visiter le tombeau de St. Adalbert, dont le roi de Pologne avait fait publier les miracles. Ce prince, qui aspirait en secret au titre de roi, reçut l'Empereur avec magnificence, et le toucha tellement par sa déférence et par les honneurs qu'il lui rendit, qu'Othon lui plaça lui-même la couronne sur la tête, l'an 1001, en l'exemptant de tout tribut et hommage envers l'Empire ; il reçut aussi, du pape Silvestre II, le titre de roi. Boleslas environna le trône du plus grand éclat, et devint bientôt redoutable. Après avoir repoussé l'agression du duc de Bohême, il pénétra dans ses États, en fit la conquête en 1003, s'empara également de la Moravie, et ternit ses victoires en faisant crever les yeux au vieux duc de Bohême. C'est la seule action cruelle que l'histoire reproche à Boleslas. Il attaqua les Russes, qui, dans les précédentes guerres, avaient toujours été les agresseurs, et, après avoir remporté plusieurs victoires sur Jaroslaw, leur duc, il s'empara de Kiovie, et rétablit Swiatopelk, que Jaroslaw avait dépouillé. Les Russes, frappés de l'air menaçant de Boleslas, le nommèrent, dans leur langue, *Chrobry*, qui veut dire *Intrépide*, surnom que les historiens lui ont conservé. A peine avait-il soumis les Russes, qu'il entreprit de reprendre tout ce que ses prédécesseurs avaient possédé en Saxe. L'empereur d'Allemagne, le duc de Bohême et le marquis d'Autriche, effrayés des progrès de Boleslas, formèrent une ligue contre lui, et l'attaquèrent en Silésie, en 1012. Ils eurent d'abord quelques succès ; mais Boleslas surprit les Impériaux et les tailla en pièces. Il accepta enfin la paix, que l'Empereur lui offrit, en 1018, mais se vit obligé de reprendre les armes contre les Russes, dont il soumit de nouveau les principales provinces, à la suite d'une grande victoire qu'il remporta sur les bords du Bug. Boleslas mourut en 1025, après vingt-six ans de règne. Son fils, Miecislas, qu'il avait désigné lui-même pour son successeur, fut aussitôt proclamé roi.

BOLESLAS II, surnommé *le Hardi*, monta sur le trône de Pologne en 1058, à l'âge de seize ans. Ses vices et ses cruautés le rendirent odieux à la nation polonaise, qui, déliée par le pape Grégoire VII du serment de fidélité, le déposa, le força de s'enfuir en Hongrie, et de là en Carinthie, où il entra dans un couvent, et mourut en 1090. Ce ne fut qu'à sa mort qu'il révéla le secret de sa naissance et de ses malheurs ; il avait tué de sa propre main l'évêque de Cracovie, Stanislas, mis depuis au rang des saints.

BOLESLAS III devint souverain de la Pologne en 1103 ; mais il ne prit que le titre de duc pour ne pas déplaire au pape, qui, depuis l'excommunication de Boleslas II, avait interdit le titre de roi en Pologne. Il mourut en 1139, de chagrin d'avoir vu son armée complétement défaite par les Moscovites.

BOLESLAS IV, duc de Pologne, 2e fils du précédent, parvint au trône en 1147, après la déposition de son frère Uladislas, auquel il donna pour domaine la Silésie, qui, depuis cette époque, ne rentra plus sous la domination des rois de Pologne. Boleslas mourut le 30 octobre 1173 à Cracovie.

BOLESLAS V, dit *le Chaste*, duc de Pologne en 1227, ne monta cependant sur le trône qu'à sa majorité, en 1237, à l'âge de 17 ans. Il mourut le 20 décembre 1279, méprisé de la noblesse, et détesté du peuple pour n'avoir pas su défendre la Pologne de l'invasion des Tatars, qui la pillèrent et la ruinèrent à deux reprises différentes sous ce règne honteux.

BOLEYN. *Voyez* **BOULEN** (Anne de).

BOLGENI (Jean-Vincent), jésuite, né à Bergame le 22 janvier 1733, enseigna la philosophie puis la théologie à Macerata. A la suppression de la société, il fut mandé à Rome par Pie IV, qui le nomma son théologien pénitencier. Il combattit tous ceux qui attaquaient les principes qu'il avait puisés chez les jésuites, se prononça avec emportement contre la nouvelle Église de France en 1794, et mourut le 3 mai 1811. Parmi ses ouvrages on cite : *Esame della vera idea della santa sede*, Macerata, 1785 ; c'est une réfutation de l'ouvrage du fameux P. Tamburini ; *Il critico corretto*, 1786 ; *Fatti dommatici*, etc., Brescia, 1788, 2 vol., Rome 1795, 3 vol. ; *Della carità o amor di Dio*, Rome, 1788, 2 vol. ; *Il vescovado*, Rome, 1789 ; *L'Economia della fede cristiana*, 1790 ; *Il possesso*, 1796.

BOLINGBROKE (Henri SAINT-JEAN, vicomte de), naquit en 1672, dans le comté de Surry, à Batersea. Il se fit remarquer de bonne heure par la vivacité de son esprit, la fécondité de son imagination, la douceur, l'énergie, la variété de son style. Il entra dans le monde, précédé d'une réputation peu commune, et il y porta, en même temps que ces précieuses facultés de son esprit, un extérieur doué de tout ce qui peut séduire, une beauté

de figure, une élégance de manières, un mélange de noblesse et d'affabilité, un charme d'élocution, auxquels tous ses contemporains ont dit qu'il était impossible de résister. Malheureusement les passions de sa jeunesse vinrent retarder les élans de son génie : déjà il avait atteint vingt-huit ans, et tout ce qui devait servir à faire un grand homme n'avait encore produit qu'un *parfait roué* (*a complete rake*). Ses parents imaginèrent que le mariage pourrait opérer en lui une réforme. On lui fit épouser, en 1700, une riche héritière, qui joignait à un extérieur agréable un esprit distingué. Mais à peine les deux époux eurent-ils vécu ensemble quelque temps, qu'on vit se manifester entre eux une discorde irréconciliable. Le père de St.-Jean, après l'avoir marié, l'avait fait élire, par le bourg de Wotton-Basset, membre de la chambre des communes, où lui-même siégeait pour le comté de Wilts; Saint-Jean fit preuve d'un torrent d'éloquence et d'une profondeur de vues et de raisonnements qui frappèrent tous les esprits. Son père, son aïeul, tous les *whigs* avaient compté sur lui : il se déclara *tory* par principe, et s'attacha, dès le premier jour, à Robert Harley, alors l'un des chefs les plus éminents de ce parti. Lorsqu'en 1704, Harley fut fait secrétaire d'État, Saint-Jean, qui l'avait suivi dans trois parlements, fut nommé secrétaire de la guerre et de la marine. Ce poste l'établit dans des rapports directs et continuels avec le duc de Marlborough. Les plus grands exploits de Marlborough, leurs effets prodigieux, leurs magnifiques récompenses eurent lieu pendant que l'administration de la guerre était entre les mains de St.-Jean. Les *whigs* reprirent le dessus en 1708; Harley fut renversé. St.-Jean donna sa démission. Il put consacrer deux années entières à l'étude : on l'a souvent entendu dire que ces deux années avaient été les plus actives de sa vie. Elles le furent d'autant plus que, même au milieu de ses études, il ne resta cependant pas aussi étranger aux affaires qu'il paraissait l'être. La reine Anne eut souvent chez lady Masham, la nouvelle favorite, tantôt avec Harley, tantôt avec St.-Jean, des conférences ignorées du public. En 1710, le ministère *whig* tomba subitement en pièces. Harley fut chancelier de l'échiquier, et ne devait pas tarder à être grand trésorier avec le titre de comte d'Oxford : St.-Jean, secrétaire d'État, eut le département des affaires étrangères, et la paix d'Utrecht devint l'objet de ses travaux, le miracle de ses talents, et l'orgueil de sa vie. Il eut à vaincre, pour y parvenir, les *whigs* et les pairs, la banque et la compagnie des Indes, Marlborough, Eugène, l'Empereur, la Hollande, les jalousies de toutes les puissances, la faiblesse de sa propre souveraine, l'indécision, l'imprudence, et jusqu'à l'envie de ses collègues. Il fallut trois ans pour préparer et consommer ce grand ouvrage. Dans le mois d'août 1712, St.-Jean, qui venait d'être créé pair, sous le titre de vicomte de Bolingbroke, alla en France fixer définitivement le traité préparé, pendant sept mois, sous sa direction, par son ami Prior. Louis XIV reçut à Versailles cet ambassadeur, comme il eût reçu la souveraine même dont il était le représentant. A Paris, la première fois que lord Bolingbroke parut à l'Opéra dans tout l'éclat de sa personne et de son caractère, tout le monde se leva par un mouvement imprévu et spontané. Cette pacification tant désirée fut signée le 5 avril 1713. A peine la paix d'Utrecht était-elle signée, que, du parti des *torys*, se détacha aussitôt la section de ceux qui furent appelés *les Bizarres* ou les *Torys-Hanovre*. Si jamais ministère avait eu besoin d'une parfaite union, c'était celui que menaçaient tant d'agresseurs. Mais Harley et St-Jean s'étaient aimés dans la chambre des communes : le comte d'Oxford et le vicomte de Bolingbroke se jalousaient dans le ministère. Contenue avec peine par l'intérêt commun d'arriver à la paix, cette jalousie sourde devint une guerre ouverte dès que cette paix eut été signée. La reine Anne, accablée de malaise et de chagrin, destitua le comte d'Oxford et nomma Bolingbroke premier ministre, quatre jours avant de mourir. La reine était à peine entrée dans le tombeau, et déjà tous ses ministres étaient dénoncés dans la chambre des communes. Oxford, qui réclamait le mérite d'avoir trompé la cour de St.-Germain par ses promesses clandestines, fit tête à l'orage et finit par le surmonter. Bolingbroke, qui n'avait pu en imposer à la cour de Hanovre par ses protestations ostensibles, Bolingbroke, aussi envié que haï, insulté à Londres par le conseil de régence, destitué par George en Allemagne, instruit enfin que les chefs du parti voulaient le conduire à l'échafaud, se réfugia en France. Invité aussitôt par Jacques III, dit le chevalier de St.-George ou le prétendant, à venir le trouver en Lorraine, il attendit, pour se décider, des nouvelles de Londres; vit à Paris lord Stairs, ambassadeur du roi George, et lui promit solennellement de n'entrer dans aucune faction jacobite; apprit en Dauphiné que le parlement d'Angleterre le proscrivait, partit pour la Lorraine, et fut secrétaire d'État jacobite. Son nouveau maître projetait alors une invasion en Écosse, et Louis XIV vivait encore. Louis mourut, et Bolingbroke, en cessant d'espérer, se repentit d'avoir entrepris. Le duc d'Ormond arriva d'Angleterre, et Bolingbroke supporta ce premier ministre de Jacques aussi impatiemment qu'il avait supporté le premier ministre d'Anne. Jacques, qui à son retour d'Écosse avait reçu Bolingbroke à bras ouverts, le destitua sévèrement au sortir d'une conférence particulière avec le régent; il envoya le duc d'Ormond lui redemander les sceaux de son office; et telle fut alors la bizarre destinée de Bolingbroke, qu'il se vit tout à la fois accusé de trahison envers le roi effectif et envers le roi titulaire de la Grande-Bretagne. Lord Stairs reçut immédiatement de George l'ordre de traiter avec Bolingbroke. On lui proposa des révélations à faire, des articles à signer : il refusa de rien souscrire, déclara que sa probité lui défendait de révéler soit les projets, soit les noms qui lui avaient été confiés; mais elle lui permit de s'engager à *porter un coup décisif à la cause jacobite*, si on lui accordait sa réhabilitation, en se fiant à lui pour le reste. Lord Stairs le cautionna, et fut autorisé à lui promettre le pardon royal à l'expiration du parlement qui l'avait frappé d'*attainder*. Mais ce parlement qui venait de naître avait sept ans à vivre. Pour calmer l'impatience de Bolingbroke, on créa son père baron de Battersea, et vicomte Saint-Jean. Lui, de son côté, fut jaloux de préluder à l'accomplissement de ses promesses, et, dans une espèce de manifeste adressé à tout le parti *tory*, sous le titre de *Lettre au chevalier Wyndham*, il répandit à pleines mains l'odieux et le ridicule sur la personne, les conseils, les amis du prince, dont il se prétendait dispensé de

respecter le malheur. Ces premiers gages une fois échangés entre la cour de Londres et lord Bolingbroke, le chevalier Walpole, que les *torys* avaient emprisonné et que les *whigs* venaient de faire ministre, laissa, tant qu'il put, dans l'exil, un ambitieux formidable à ses pareils. L'année 1723 vint dissoudre le parlement de 1716, et une première grâce du roi autorisa l'illustre fugitif à rentrer dans sa patrie, mais non encore dans ses biens : ce ne fut qu'au bout de deux ans qu'un acte du parlement lui rendit la qualité de propriétaire. Pendant quelque temps, Bolingbroke parut goûter sans distraction ce plaisir de la propriété, qu'on avait rendu nouveau pour lui. Il fit l'acquisition d'une campagne appelée *Dawley*, dans le comté de Middlesex. La trompette de l'opposition sonna, et Bolingbroke courut à Londres. Pendant huit années entières, tandis que Pulteney battait en ruine le ministère dans la chambre basse, Bolingbroke, pour qui la chambre haute ne s'était pas rouverte, accusa sans relâche les ministres au tribunal de la nation, sur laquelle il avait retrouvé tout son ascendant. Et les écrits détachés qu'il publia, et la suite de lettres dont, sous des noms supposés, il remplit la feuille hebdomadaire appelée le *Craftsman*, furent reçus du public avec une avidité toujours croissante. Bolingbroke se brouilla encore une fois avec ses associés, reprocha aux uns leur perfidie, aux autres leur ignorance ; ramassa toute sa vigueur pour lancer dans le public une *Dissertation sur les partis*, regardée comme son chef-d'œuvre, et retourna en France chercher une retraite isolée, l'oubli des débats politiques, et la tranquillité des travaux littéraires. A peine fixé dans la terre de Chanteloup en Touraine (9 novembre 1735), le noble réfugié eut la plume à la main. Il écrivit d'abord ses *Lettres sur l'étude de l'histoire*, adressées au petit-fils de l'illustre Clarendon. Il ne tarda pas à s'ennuyer à Chanteloup, revint en Angleterre, et y écrivait en décembre 1738 son *Idée d'un roi patriote*, sous les yeux et presque sous la dictée du prince de Galles que Walpole avait fait exiler loin des yeux de son père. Bolingbroke passait sa vie, tantôt à Twickenham, dans la maison de son ami Pope, tantôt à Kew, lieu où le prince était relégué, avec défense de paraître à la cour. Il fallut enfin que Walpole succombât, et Bolingbroke, qui lui avait porté les coups les plus terribles, dut prendre sa part de la victoire. Ce fut son dernier combat. Le prince de Galles vola dans les bras de son père. Bolingbroke vécut encore pendant neuf années dans son château patrimonial de Battersea, et mourut le 25 novembre 1751. Il avait légué tous ses manuscrits au poëte écossais David Mallet, qui, dès l'année 1753, se hâta de faire imprimer les *OEuvres complètes de Henri Saint-Jean, vicomte de Bolingbroke,* Londres, 5 vol. in-4° ou 9 in-8°. Nous avons en français de lord Bolingbroke : *Lettres sur l'esprit de patriotisme,* etc., traduites par de Bissy, Londres (Paris), 1750, in-8°; *Lettres sur l'Histoire*, etc., traduites par Barbeu-Dubourg, Londres (Paris), 1752, in-12, 3 vol. ; *Mémoires secrets sur les affaires d'Angleterre, depuis* 1710 *jusqu'en* 1716, traduits par Favier, Londres (Paris), 1754, in-8°, 3 vol. ; *Politique des deux partis par rapport aux affaires du dehors*, la Haye, 1734, in-12 ; *Essai d'une traduction des dissertations sur les partis qui divisent l'Angleterre* (par Silhouette), Londres (Paris), 1739, in-12 ; *Testament politique*, ou *Considérations sur l'état présent de la Grande-Bretagne,* Londres (Paris), 1754, in-8°.

BOLIVAR (Grégoire de), cordelier espagnol, parcourut le Mexique, le Pérou et des régions alors inconnues pour y prêcher l'Évangile, passa ensuite aux îles Moluques, où il continua ses missions, et mourut vers 1660. Il avait publié à Madrid en 1626 : *Memorial de Arbitrios para la reparacion de Espana.*

BOLIVAR (Simon), général en chef de l'armée indépendante de Vénézuéla, etc., né le 24 juillet 1783, à Caracas, d'une famille noble extrêmement riche, fut envoyé de bonne heure en Espagne, pour y terminer son éducation, et se rendit ensuite à Paris. Avide d'instruction, il suivit avec exactitude les leçons des professeurs, et s'instruisit dans toutes les découvertes modernes. Ami de Humboldt et de Bompland, avec lesquels il voyagea longtemps, il parcourut successivement la France, l'Angleterre, l'Italie, la Suisse et une grande partie de l'Allemagne. A son arrivée à Madrid, il épousa la fille du marquis d'Ustaris, qui mourut peu d'années avant la révolution de Caracas. Ayant été dès sa première jeunesse officier de milice, il fut, à l'époque de l'établissement de la république de Vénézuéla, en 1810, élevé au grade de colonel ; puis chargé, auprès de la cour de Londres, d'une mission importante, qu'il remplit à ses frais. A son retour, nommé par le général Miranda commandant de Puerto-Cabello, il s'y trouvait encore au moment du funeste tremblement de terre qui désola Caracas en 1812, et qui donna sans doute aux prisonniers espagnols l'idée de briser leurs fers. Bolivar, hors d'état de leur résister, gagna Caracas. Lors de la capitulation du général Miranda avec le vice-roi Monteverde, il résolut d'émigrer aux colonies pour ne pas tomber entre les mains des Espagnols ; et, voyant que Miranda, qui voulait s'échapper seul, s'opposait à son départ, il le fit prisonnier dans un château fort, où ce général resta depuis au pouvoir des Espagnols, qui le conduisirent à Cadix. Pendant ce temps Monteverde entrait à Caracas, et ses troupes marchaient, sous la conduite d'un autre chef, vers la Guyane. Bolivar, qui s'était rendu à Curaçao, y forma le projet de délivrer la république ; il partit en conséquence pour Carthagène, où il se mit à la tête d'une division, et obtint un renfort du congrès de la Nouvelle-Grenade. Ses armes lui ayant ouvert la route de Caracas, il y fit son entrée en 1813, et assiégea ensuite Puerto-Cabello. Des murmures s'étant élevés contre son gouvernement, Bolivar convoqua, en janvier 1814, une assemblée générale, dans laquelle il résigna son autorité ; mais, sur la proposition du gouverneur don Hurtado de Mendoza, on décida unanimement que le *libérateur de Vénézuéla* serait investi de nouveau du pouvoir dictatorial et nommé chef suprême de la république. Le parti royaliste ayant armé les esclaves, Bolivar sut rendre cette mesure inutile ; mais alors la guerre devint terrible, les prisonniers furent impitoyablement massacrés, et Bolivar lui-même en fit fusiller une fois jusqu'à 800. Au milieu de ces exécrables désordres, il battit plusieurs chefs royalistes ; défait à son tour dans les plaines de Cura, il reparut dans la province de Barcelone, mais succomba encore dans la journée d'Areguita. Il s'embarqua pour Carthagène, qu'il quitta lorsque le général Morillo arriva en Améri-

que avec une nouvelle armée. Voyant Carthagène assiégée par les Espagnols, il se hâta d'aller à la Jamaïque pour y chercher des renforts. Saint-Domingue lui ayant envoyé des secours, il s'empare de l'île Marguerite, où il convoque les représentants de Vénézuéla dans un congrès général, et institue un gouvernement provisoire à Barcelone. Nommé chef suprême de Vénézuéla, il établit son quartier général à Angostura, y règle toutes les affaires de la république, remonte l'Orénoque, et va continuer la lutte à la Cabrera, à Maracay et à la Puerta, à Sebanos et à Coxedo. En février 1819, il ouvre le congrès de Vénézuéla, y présente un plan de constitution républicaine, et se démet du pouvoir suprême, qu'on le presse aussitôt de reprendre. Dès lors il se remet en campagne, franchit les Cordilières, derrière lesquelles le général Santander avait refoulé les Espagnols ; ceux-ci sont vaincus près de Tunja et de Boyaca. Les portes de Santa-Fé sont ouvertes à Bolivar ; la Nouvelle-Grenade, livrée à son pouvoir, se réunit à la province de Vénézuéla. Le vainqueur revint à Angostura : le congrès, qui s'y réunit, donna au nouvel État le nom de *Colombia*, et décida que l'on y construirait une capitale, qu'on appellerait *Bolivia*. Connaissant la révolution qui avait éclaté en Espagne le 1er janvier 1820, Bolivar fit proposer à Morillo de cesser une guerre malheureuse, et un armistice fut conclu, ainsi qu'un traité par lequel l'Espagne devait reconnaître Bolivar président de la république de Colombia. Ce traité ne fut pas ratifié. Pendant qu'un congrès fixait à Cucuta les bases du nouvel État, Bolivar assurait définitivement contre les généraux de la métropole l'indépendance de la Colombie, encourageait même par sa présence le soulèvement du Pérou, et devenait le centre de la révolution américaine. En mai 1826, il fut encore nommé président par 583 suffrages sur 608 votants, et Santander vice-président à une moins forte majorité. Ces deux hommes ne tardèrent pas à être séparés par la plus fâcheuse mésintelligence. La conduite de Paez, commandant de la province de Vénézuéla, l'ayant fait destituer par le congrès, un soulèvement sépara l'administration de Vénézuéla de celle de Bogota : et, en attendant l'arrivée de Bolivar, qui était allé envahir le haut Pérou, Paez eut tous les pouvoirs. Bolivar, proclamé président perpétuel de la Bolivia (car la nouvelle république du haut Pérou avait pris son nom), retourna dans la Colombie, où l'appelait l'insurrection de Paez. Après 5 ans d'absence il rentra à Bogota, en 1826, s'investit lui-même de l'autorité dictatoriale, et approuva la conduite de Paez. Santander, indigné, offrit sa démission : Bolivar, informé qu'on l'accusait de tendre au despotisme, offrit aussi la sienne. Ces deux démissions ne furent point acceptées. Alors on apprit la nouvelle d'une insurrection dans le Pérou : la constitution bolivienne y avait été détruite. Le congrès colombien se réunit. Bolivar demanda que les affaires politiques du pays fussent terminées par une *convention :* Santander s'y opposa, mais le congrès décida comme le désirait Bolivar. Ces deux personnages représentaient chacun un système particulier : Bolivar voulait l'unité de la république ; Santander un État fédératif, comme dans l'Amérique du Nord. La convention convoquée pour le 2 mars 1828 se constitua le 9 avril, et ne fit rien : Bolivar en renvoya les membres. Les assemblées municipales le prièrent alors de prendre le pouvoir suprême, et Santander fut obligé de se retirer. Blessé par l'affront que recevaient les Colombiens, chassés du Pérou, Bolivar déclara la guerre à cette république, mais apprit qu'une armée espagnole se formait à la Havane, et semblait être destinée contre la Colombie. Dans ces circonstances il publia, le 27 août 1828, en qualité de *président libérateur,* un *décret organique,* qui était une nouvelle constitution provisoire de la république et qu'on devait exécuter jusqu'en 1830. Tout paraissait soumis, lorsque éclata une conspiration parmi des hommes qui lui semblaient dévoués. La bonne contenance de ses fidèles soldats fit manquer cette insurrection, à laquelle le peuple ne prit aucune part. Le danger qu'il avait couru lui fit prendre le pouvoir dictatorial. Plusieurs conjurés furent arrêtés et fusillés. Santander fut condamné à mort, mais sa peine commuée en une déportation perpétuelle. Bolivar comprima encore une autre insurrection dans le Popayan. Cependant la guerre avec le Pérou devenait plus active. Bolivar, par un armistice, rentra en possession de Guayaquil, dont les Péruviens s'étaient emparés, et le traité du 22 novembre 1829 rendit à la Colombie ses limites primitives, stipula l'égalité des deux pays, et sépara les dettes. Deux mois avant la signature de ce traité qui détruisait des rêves si brillants, un autre fédéraliste, Cordova, dans Rio-Negro, avait levé l'étendard de la révolte : un fort parti le seconda, puis l'abandonna ; il mourut en combattant le 17 octobre, à Santuario ; mais ce triomphe de Bolivar devait être le dernier. Sentant que son étoile pâlissait, le libérateur voulait en finir, c'est-à-dire qu'il voyait la nécessité de devenir maître ou de s'exiler. Il tenta un dernier effort. Une circulaire invita les citoyens à exprimer avec franchise les modifications qu'on désirait faire à la constitution. Cinq cents notables assemblés à Caracas répondirent à cet appel ; et un nombre à peu près égal de généraux et de fonctionnaires publics signèrent une résolution portant séparation du gouvernement de Bogota et de Vénézuéla, qui néanmoins devaient conserver la dénomination commune de Colombie. Une députation présenta ce décret à Paez, et sollicita son adhésion à celle de Vénézuéla ; mais, secondé par Arismendi il demanda une séparation totale. Le sénat répondit à Paez par un refus formel ; et tandis que cette réponse ajoutait au mécontentement de Vénézuéla, l'insurrection se préparait sur d'autres points. Bolivar se mit en route et se convainquit par ses yeux des symptômes toujours croissants du mécontentement public et du découragement de ses amis. Pour sonder la pensée publique jadis effrayée de l'idée de son absence, il donna de nouveau sa démission. Nommé alors à la présidence, il quitta néanmoins la ville de Bogota, laissant le pouvoir exécutif par intérim au général Calcédo, et encore une fois il fit répondre aux manifestes de Paez que le congrès était décidé aux mesures les plus vigoureuses pour empêcher le démembrement de la Colombie, et que la guerre en déciderait. Effectivement, vers la fin de mars 1830, il se mit à la tête de huit mille hommes, prit Cucuta révoltée, se dirigea vers la province de Maracaïbo, où Paez l'attendait avec douze mille hommes, dans une forte position, et se renforçant tous les jours. Lorsqu'il fut informé de ces

dispositions, Bolivar, déconcerté, ne sut plus quel parti prendre. Il voulut alternativement se soumettre à Paez, dissoudre le congrès; et il écrivit à Calcédo, puis se prépara à partir pour l'Europe. Et pendant ce temps les ministres anglais, anglo-américain et brésilien, notifièrent officiellement au général Calcédo (et non au congrès) que la séparation des deux parties intégrantes de la Colombie et la convocation d'assemblées provinciales mettraient à leurs yeux un terme à l'existence de la république, et les forceraient à demander leurs passe-ports. A cette déclaration, du 25 avril, il fut répondu que, par la convocation des assemblées provinciales, le congrès voulait, autant qu'il le pourrait, prévenir le démembrement redouté. Un instant le bruit courut que le congrès se rattachant plus que jamais à l'unité nationale, conférait au libérateur la présidence à vie, et que désormais le seul point incertain, c'était de savoir s'il l'accepterait. Mais ce dénoûment n'était plus possible : l'influence et la puissance des amis de Bolivar allaient sans cesse s'affaiblissant. Après plusieurs négociations évasives, il adressa, le 27 avril, au congrès un message où, en renouvelant l'offre de son abdication, il fit à cette assemblée quelques modestes demandes. Cette fois le congrès promit de prendre en considération tous les vœux du libérateur, et nomma (4 mai) président de la Colombie don Joachim Mosquera, et vice-président Calcédo; il vota une constitution nouvelle, et, pour le général Bolivar, des remercîments et une pension annuelle de cent cinquante mille francs, payable soit en Colombie, soit hors de la Colombie. Il se retira d'abord dans sa maison de campagne aux environs de Bogota, où il reçut la visite et les félicitations des autorités et des citoyens les plus honorables. Lorsqu'il prit congé de ses anciens compagnons d'armes, l'émotion du général Urdaneta et des officiers qui l'accompagnaient fut telle, que des larmes coulèrent des yeux de tous les assistants. Le 10, il quitta Bogota, dans la compagnie de son aide de camp le colonel Wilson, et de quelques officiers. Sur sa route, il reçut des adresses de diverses villes et corporations. Il s'avança le plus lentement qu'il put, et resta dans Carthagène sous prétexte d'attendre de Bogota ses passe-ports. Le jour même de son départ, les troupes se révoltèrent, demandant sept mille dollars qui leur étaient dus, et se retirèrent dans le Vénézuéla. Plusieurs tentatives eurent lieu en faveur du général absent. Florez se déclara chef suprême du Sud, et notifia au gouvernement de Bogota qu'il ne se soumettrait que lorsqu'il aurait cédé la place à Bolivar. Le général Infante, appuyé des colonels Panégo, Armas, Tamora, Austria, se révolta dans le district d'Oritico. Le général Machado agit dans le même sens en Vénézuéla. Enfin, les troupes du gouvernement furent complétement battues par les insurgés de Calloa, et les vainqueurs occupèrent Bogota le 28 août. Une députation se rendit à Carthagène où Bolivar était encore. Après avoir attendu ses passe-ports, il avait attendu un vaisseau, balançant sur le pays où il fixerait son séjour. Au milieu de ces tergiversations, il tomba malade, et bientôt on désespéra de ses jours. Est-ce le poison qui en abrégeait le cours si à propos pour les fédéralistes? Certes, on a cru à des empoisonnements sur moins de vraisemblance : mais les preuves n'existent point encore pour l'histoire. Quoi qu'il en soit, il reçut la nouvelle de sa fin prochaine avec calme et résignation; légua ses croix de diamants et autres magnifiques décorations qui lui avaient été données par divers États et villes de Pérou et de Bolivie, aux donateurs; écrivit le 11 décembre 1830 une adresse aux Colombiens, adresse où il leur recommande l'inestimable bien de l'union, et que l'on peut regarder comme son testament politique. Il mourut le 17 du même mois. Son activité avait augmenté dans les dernières années de sa vie. Il avait appris la guerre. Sa générosité n'avait pas de bornes, il en résulta qu'il était souvent gêné; malheureusement il porta ce vice dans son administration, où du reste, il faut l'avouer, tout était à créer lorsqu'il commença comme lorsqu'il finit sa carrière politique. Bolivar n'a pas, comme Washington, laissé un État pour trophée au jour de ses funérailles. L'histoire ne gardera pas moins un grand souvenir du fondateur de la Colombie, qui, née à sa parole, a semblé trouver dans le cercueil du libérateur des germes de mort. On a publié sur Bolivar, dans toutes les langues, un grand nombre d'écrits. Le plus important qui existe en français est l'*Histoire de Bolivar*, par le général Ducoudray-Holstein, continuée jusqu'à sa mort, par Viollet, Paris, 1831, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage d'un officier qui servit longtemps sous le dictateur, et qui eut ensuite à se plaindre de lui, semble trop souvent dicté par d'injustes ressentiments.

BOLLAN (Guillaume), agent du conseil de la province de Massachusett (États-Unis), mort en Angleterre en 1776, a publié : *Coloniæ anglicanæ illustratæ*, 1742; *Considérations sur les intérêts mutuels de la Grande-Bretagne et des colonies*, 1765, etc., et quelques autres écrits politiques moins importants.

BOLLANDUS (Jean) naquit à Tirlemont, en Belgique, le 13 août 1596. Le Père Héribert Rossweide d'Utrecht, jésuite de la maison professe d'Anvers, avait conçu le projet de faire une collection des *Actes des vies des saints*, mais il mourut en 1629, avant d'avoir commencé son ouvrage, dont il n'avait publié que le projet; et Bollandus entré dans la compagnie de Jésus, y travailla dès l'année suivante. Godefroid Henschen lui fut associé, et ces deux laborieux écrivains publièrent, à Anvers, en 1643, les deux premiers volumes des *Acta sanctorum quotquot toto orbe coluntur*, in-fol., qui contiennent les vies des saints du mois de janvier. Les trois volumes pour février parurent en 1658. Bollandus mourut le 12 septembre 1665, dans sa 70e année, avant que le mois de mars fût en état de paraître. Daniel Papebroch, qui avait été adjoint aux deux collaborateurs, continua le travail avec le survivant. Les autres continuateurs furent Fr. Baert, Conrad Jauning, J. Pinius, Guill. Cuper, N. Rayæus, J. B. Sollier, P. Bosch, J. Stilting, J. Limpenus, J. Veldius, Const. Suyskhen, J. Perier, Urb. Sticker, J. Cleus, Corn. Bye, J. Bue, Jos. Ghesquière, J. B. Fonson et Hubens, tous jésuites. Le P. Berthod, bénédictin, S. Dyck, Cypr. Goorius, Heylen, et M. Stalsius, prémontrés, y ont aussi coopéré. On nomme ces écrivains les *Bollandistes*, du nom du premier d'entre eux. Les travaux des *Bollandistes*, interrompus lors de la destruction des jésuites, repris en 1779, ont été de nouveau interrompus en 1794, à l'entrée des troupes françaises dans

la Belgique ; ils ont été repris depuis sous la protection du roi des Belges. La collection des *Acta sanctorum* se compose actuellement de 52 vol. in-fol., qui finissent au 14e jour d'octobre. Bollandus avait fait des notes latines sur la vie de Charlemagne par Eginhart ; elles se trouvent dans l'édition de cet ouvrage, donnée par Schminck, 1711, in-4°. Il avait d'abord fait imprimer sans son nom ou sous un faux nom, quelques vers, quelques discours et quelques opuscules traduits de l'italien en latin ; on croit aussi qu'il a publié, de concert avec Tollenar et Henschen, le recueil intitulé : *Imago primi sæculi societatis Jesu,* Anvers, 1640, in-fol.

BOLLANDUS ou **DE BOLLANDT** (Sébastien), né à Maestricht, dans le 16e siècle, fut récollet, et professa la philosophie et la théologie. Il mourut à Anvers le 15 octobre 1645. Il a été éditeur des ouvrages suivants: *Historica, theologica et moralis terræ sanctæ elucidatio, auctore Francisco Quaresmio,* Anvers, 1639, 2 vol. in-fol. ; *Sermones aurei fratris Petri ad Boves* (Pierre aux Bœufs, cordelier de Paris au 15e siècle), *in Dominicas et festa per annum,* Anvers, 1643, in-fol.

BOLLANDUS ou **BOLANDUS** (Pierre), qu'on croit natif de Boland, village du duché de Limbourg, florissait en 1485 et 1495, et fit sa principale occupation de la poésie latine.

BOLLANI (Candiano), né à Venise en 1415, est auteur d'un *Commentaire* sur la Rhétorique de Cicéron, d'un *Éloge* de François Sforze, d'un *Traité* d'astronomie, et d'*Observations* sur les *Météores* d'Aristote.

BOLLEMONT, né en 1749 au village d'Arrancy (Meuse), servait depuis 17 ans dans l'artillerie lorsqu'il fit sa première campagne en 1792 à l'armée des Alpes où il commanda l'artillerie de l'avant-garde ; l'année suivante il dirigea le parc d'artillerie de l'armée du Nord. Nommé général de brigade, il concourut à la défense de Maubeuge en octobre 1793, et plus tard passa à l'armée de Sambre-et-Meuse où il dirigea un corps d'artillerie à Fleurus, devant Charleroi et devant Maestricht. En 1797, il eut le commandement de la forteresse de Wurtzbourg qu'il rendit aux Autrichiens le 4 septembre après une défense opiniâtre. Fait prisonnier et bientôt échangé, il fut nommé inspecteur général de l'artillerie par le Directoire, entra en 1802 au corps législatif, fut créé officier de la Légion d'honneur le 22 novembre 1804, et mourut quelques années plus tard dans la retraite.

BOLLET (Philippe-Albert), député du Pas-de-Calais à la Convention, vota la mort de Louis XVI sans appel au peuple et sans sursis, fut commissaire près de l'armée du Nord en 1794 ; adjoint à Barras pour marcher au 9 thermidor contre la maison commune, puis envoyé en Bretagne pour terminer la guerre civile ; membre du conseil des Cinq-Cents, puis du corps législatif, il se retira en 1803 à Violaines dont il était maire et y mourut en 1811.

BOLLIOUD-MERMET (Louis), né à Lyon le 15 février 1709, fut longtemps secrétaire de l'académie de cette ville, et mourut en 1793. On a de lui : *De la corruption du goût dans la musique française*, 1745 ; *De la bibliomanie*, 1761 ; *Discours sur l'Émulation*, 1763 ; *Essai sur la Lecture*, 1765.

BOLMA (Abraham), médecin napolitain du 16e siècle, se livra à l'étude de l'hébreu, et publia en cette langue une *Grammaire,* traduite depuis en latin.

BOLOGNA (Antoine), chevalier napolitain, né à Palerme, fut conseiller d'Alphonse Ier d'Aragon, président de la chambre royale et poëte lauréat en 1449. On a imprimé de lui 5 livres d'épîtres, de harangues et de poésies latines, Venise, 1553, in-4°.

BOLOGNA (Antoine), de Palerme, savant jurisconsulte, mort le 6 mars 1633, a laissé des *Allégations* et des *Sentences.*

BOLOGNANO (Basile), né dans l'Abruzze ultérieure, au 18e siècle, a publié 2 ouvrages latins sur la *Métaphysique* de Raimond Lulle, et un *commentaire* sur le même auteur.

BOLOGNE (Laurenzo SABBATINI dit Lorenzino ou Laurentin de), peintre du 16e siècle, eut un pinceau fin et délicat. Ses *Saintes Familles* sont recherchées. Il se distingua dans les fresques, visita Rome sous le pontificat de Grégoire XIII, et fut chargé de présider aux peintures du Vatican. Il est mort jeune en 1577.

BOLOGNE (Jean de), sculpteur, né à Douai en 1524, alla jeune en Italie, eut le bonheur d'y recevoir les conseils de Michel-Ange, dont il sut profiter, fut employé à Rome par le cardinal de Médicis pour lequel il exécuta le beau *Mercure,* le plus connu de ses ouvrages, parce qu'il en reste des réductions en bronze et en marbre dans les cabinets des amateurs ; s'établit ensuite à Florence, où l'on voit encore plusieurs de ses chefs-d'œuvre, entre autres *le Groupe du soldat romain enlevant une Sabine ;* un *Neptune* et *Jupiter pluvieux*, statues colossales ; il mourut dans cette ville en 1608, à 84 ans. On possède en France de ce grand artiste un *Esculape* à Meudon, et un *Groupe de l'Amour et de Psyché* à Versailles. Il avait commencé la statue équestre de Henri IV, que l'on voyait à Paris sur le Pont-Neuf, et qui a été détruite à la révolution.

BOLOGNE (Jean de), peintre, né à Liége, apprit les principes du dessin et les premiers éléments de la peinture de Pierre Dufour. Il partit ensuite pour l'Italie, où il étudia les grands modèles, revint dans sa patrie où il peignit *la Piscine* dans l'église des Dominicains, acheva en 1603 plusieurs tableaux pour l'abbaye du Val-Saint-Lambert, laissa tout son bien aux religieuses du St.-Sépulcre par testament du 23 octobre 1654 et mourut peu d'années après dans un âge fort avancé.

BOLOGNE (Pierre de), poëte lyrique, né à la Martinique, en 1706, fut amené jeune en France, entra dans les mousquetaires, fit toutes les campagnes du Rhin et des Pays-Bas ; mis à la réforme en 1748, il se retira à Angoulême, et y mourut vers 1789. Il était membre des académies de la Rochelle, d'Angers, de Marseille et des *Inestricati* de Bologne. Après Pompignan c'est celui des poëtes français du 18e siècle qui a le mieux réussi dans l'ode sacrée. On a de Bologne *Poésies diverses,* Angers et Paris, 1746 ; *Odes sacrées,* ibid., 1758 (ces deux recueils réunis en 1769 sous le titre d'*OEuvres de Bologne*) ; *Amusements d'un septuagénaire*, Paris, 1786.

BOLOGNÈSE (le). *Voyez* **GRIMALDI** (Jean-François).

BOLOGNETTI (François), sénateur bolonais, et poëte italien du 16e siècle. Il fut dans sa patrie l'un des

quarante en 1555, et gonfalonier l'année suivante. Il était d'une académie qui portait le titre de *Convivale*. Les académiciens, après un dîner modeste, partageaient entre eux des cartes, sur lesquelles étaient écrites des questions de galanterie, de littérature ou de philosophie; chacun était obligé d'y répondre sur-le-champ par une pièce de vers, ou par un discours oratoire. Bolognetti eut pour amis la plupart des hommes célèbres de son temps, entre autres, Paul Manuce, Bernardo Tasso, J. B. Giraldi, les Flaminio, etc. Il est mort après 1576. On a de lui : *Il Constante,* poëme héroïque, Venise, 1565, en huit livres, in-8°; Bologne, 1566, en seize livres, in-4°; Paris, 1654, ib., in-4°; *Rime,* Bologne, 1566; *La Cristiana vittoria maritima ottenuta a tempo di Pio V,* lib. III, Bologne, 1572.

BOLOGNETTI (Pompée), médecin, de la même famille que le précédent, reçu docteur en 1611, professa successivement à Bologne la philosophie, la médecine théorique et la médecine pratique, et mourut après 1650. Il a publié : *Consilium de præcautione ab insultibus contagii,* etc., Bologne, 1630, in-fol.; *Remora senectutis,* 1650, in-4°.

BOLOGNI (Jérôme), poëte latin, né à Trévise le 26 mars 1454, fut d'abord avocat, puis chancelier du podestat de Bellune, et secrétaire du patriarche d'Antioche avec lequel il se trouva en 1482 à la prise de Città di Castello par les troupes papales. Il avait précédemment donné des soins aux éditions des auteurs classiques imprimées par Manzolo de Trévise, et par là s'était fait un nom parmi les érudits. La mort de ses parents et de ses enfants, et quelques autres sujets de chagrin le décidèrent à chercher des distractions dans les voyages; il reçut à Milan un accueil distingué des littérateurs; et l'empereur Frédéric III l'honora de la couronne poétique. Il mourut à Trévise le 23 septembre 1517. On a de lui : *Apologia pro Plinio,* Trévise, 1479, in-fol., en tête de l'édition de l'*Histoire naturelle,* qu'il avait corrigée; *Mediolanum, sive itinerarium, carmen epicum,* 1626, in-4°, publié par Barth. Burchelati, petit-neveu de la femme de Bologni. Cet écrivain a laissé plusieurs autres ouvrages, entre autres un *Recueil* considérable de poésies latines dont il n'a été publié que le poëme d'*Antenor,* 1625, par le même Burchelati.

BOLOGNINI (Louis), né à Bologne en 1447, fut admis, dès l'âge de 22 ans, parmi les jurisconsultes, enseigna le droit civil dans sa patrie, et ensuite dans l'université de Ferrare. Il retourna en 1470 à Bologne; il y fut nommé juge, et spécialement chargé, quelques années après, de décider des causes auprès du pape Innocent VIII, qui était son parent. Il reçut le titre de chevalier, et fut nommé conseiller du roi de France, Charles VIII, par un diplôme daté du 19 juin 1494. Il remplit le même emploi auprès du duc de Milan, Louis Sforce. Il fut juge et podestat à Florence, sénateur de Rome, et avocat consistorial, nommé par Alexandre VI en 1499. Ce pape l'envoya en ambassade auprès du roi Louis XII. Après avoir rempli cette mission, il retournait de Rome dans sa patrie, lorsqu'il fut attaqué à Florence d'une maladie dont il mourut le 10 juillet 1508. Il fut, après Politien, un des premiers jurisconsultes qui entreprirent de corriger le texte des *Pandectes.* Il intitula son travail *Emendationes juris civilis.* Ces *Emendationes,* qu'il avait laissées manuscrites, furent publiées à Lyon, dans le *Corpus legum,* imprimé en 1516. Il donna lui-même au public : *Interpretationes novæ in jus civile,* Bologne, 1494; *Interpretationes ad omnes fermè leges,* Bologne, 1495; *Epistolæ decretales Gregorii IX,* etc., Francfort, 1590; *Collectio florum in jus canonicum,* Bologne, 1496; *Consilia,* Bologne, 1499; Lyon, 1556, etc.; *De quatuor singularitatibus in Galliâ repertis.*

BOLOGNINI (Barthélemi), fils du précédent, jurisconsulte et littérateur, laissa, outre quelques ouvrages relatifs à sa profession, un abrégé des *Métamorphoses* d'Ovide, Bologne, 1492, in-4°.

BOLOGNINI (Ange), médecin, né dans le Padouan vers 1470, reçut le laurier doctoral à Padoue, et professa la chirurgie à Bologne, de 1508 à 1517, avec beaucoup de réputation. Il se démit de sa chaire pour retourner dans sa patrie; content de sa modeste fortune, il refusa toutes les offres qui lui furent faites, et mourut en 1636. C'était un zélé partisan de la doctrine d'Avicenne. Son traité *de Curâ ulcerum,* Bologne, 1514, in-fol., a été réimprimé plusieurs fois, notamment avec d'autres pièces, Bâle, 1536, in-4°.

BOLOGNINI (Jean-Baptiste), peintre, élève du Guide, né à Bologne en 1612, mort en 1689, marcha sur les traces de son maître. On cite de lui un *St. Ubald,* dans l'église de St.-Jean in Monte, à Bologne.

BOLOGNINI (Jacques), neveu et élève du précédent, né en 1651, mort en 1734, a laissé quelques tableaux moins estimés que ceux de son oncle.

BOLOMIER (Guillaume de), seigneur de Villars, chancelier de Savoie, d'abord secrétaire d'Amédée VIII, devint ensuite maître des requêtes, et s'éleva, par son propre mérite, au rang de premier ministre. Il prit, sur Félix V, un grand ascendant, dont il se servit pour le dissuader de se démettre du pontificat, ce qui le fit regarder comme le principal auteur de la continuation du schisme, et le rendit odieux au duc Louis, fils d'Amédée. A la mort d'Amédée on l'accusa de concussions. Il fut condamné à mort, et jeté vivant dans le lac de Genève, avec une pierre au cou, en 1446.

BOLOT (Claude-Antoine), conventionnel, né vers 1740 à Gy, petite ville de la Franche-Comté, se fit recevoir avocat au parlement, mais ne fréquenta pas le barreau, et s'établit à Vesoul où il fut élu procureur de la commune à la révolution, et député à la Convention, vota la mort du roi sans l'appel au peuple, mais avec sursis. Après la session il entra au conseil des Anciens, fut nommé juge à Vesoul, se retira dans son domaine de la Chapelle-Saint-Quillain et y mourut le 28 juin 1812, âgé de 70 ans.

BOLSEC (Jérôme-Hermès), natif de Paris, après avoir été carme et aumônier chez la duchesse de Ferrare, apostasia et exerça la profession de médecin à Ferrare, où il se maria. Il vint à Genève en 1551, se lia d'abord avec Calvin, puis se brouilla avec lui, pour s'être hautement élevé, à l'exemple de Pélage, contre la doctrine des décrets absolus, sur la prédestination. Emprisonné, puis banni de Genève, il se retira à Berne, puis à Thonon en Savoie, où le zèle ardent du chef de la réforme le poursuivit. Il rentra en France, alla faire abjuration à Autun, et exercer la médecine à Lyon, où il mourut en 1585, après s'être marié deux fois. On a de lui l'*Histoire* de

J. Calvin, Paris, 1564, in-8°, et celle de Théodore de Bèze, ibid., 1582, pleines d'invectives et de fiel. Elles ont été traduites en latin et en allemand.

BOLSWERT ou **BOLWERT** (Schelte de), graveur, né dans la Frise vers 1586, s'établit à Anvers où il reçut des leçons de Rubens, qui l'honora de son amitié. Il a gravé, d'après ce maître et d'après Vandyck, une foule d'estampes dont Huber a donné la liste dans le *Manuel du curieux*, tome V, et parmi lesquelles on cite la *Ste. Cécile* d'après Rubens. Son *Christ au roseau*, d'après Vandyck, est très-recherché, ainsi que le *Christ à l'éponge* et la *Chasse au lion* d'après Rubens.

BOLSWERT (Boèce de), frère aîné du précédent, grava également d'après Rubens; on cite comme ses chefs-d'œuvre *la Cène* et *la Résurrection du Lazare*, d'après ce grand maître.

BOLTINE (Jean-Nikititsch), général-major et membre de l'Académie russe, né en 1735, à St.-Pétersbourg, où il mourut le 6 octobre 1792, n'avait commencé à se faire connaître comme écrivain qu'en 1782, par une *Chorographie des eaux minérales de Sarepta*. Six ans après parurent (St.-Pétersbourg, 1788, 2 vol. in-4°) ses *Remarques* sur la grande *Histoire de la Russie*, par Leclerc, imprimées à Paris, 1787; ces *Remarques* furent aussi traduites en français, et provoquèrent une polémique entre Boltine et le prince Tscherbatof. Catherine II employa fréquemment Boltine à des travaux littéraires, et ce fut par son ordre qu'il publia à St.-Pétersbourg, en 1792, des *Remarques sur le tableau historique de la Vie de Rurick*, composé par cette impératrice. Après sa mort, on trouva chez lui, en manuscrit, une *Traduction* de l'*Encyclopédie* jusqu'à la lettre *K*; la lettre *A* d'un *Dictionnaire raisonné slavo-russe*, ainsi que beaucoup de matériaux pour la continuation de cette grande entreprise; enfin des *Notes* explicatives des anciennes chroniques, des noms de lieux ou autres qui sont mentionnés et qui sont aujourd'hui hors d'usage. Ces ouvrages n'ont pas été publiés.

BOLTON ou **BOULTON** (Edmond), antiquaire anglais du 17e siècle, était catholique romain, et attaché au célèbre George Villiers, duc de Buckingham. Il a composé divers ouvrages, dont le plus considérable a pour titre : *Nero César*, ou la *Monarchie corrompue*, Londres, 1624, ouvrage curieux pour l'histoire de la Grande-Bretagne depuis l'invasion de César; *Éléments de blason*, Londres, 1610; *Hypercritica*, ou *Règles du jugement pour écrire ou pour lire l'histoire d'Angleterre*, Oxford, 1722; une *Vie de Henri II*, inédite, et un ouvrage manuscrit sur les antiquités de Londres, intitulé : *Vindiciæ Britannicæ*.

BOLTON (Robert), théologien de la secte des puritains, né en 1571, professa la philosophie naturelle à l'université d'Oxford, composa plusieurs ouvrages ascétiques, entre autres un *Traité sur le bonheur*, souvent réimprimé, et mourut en 1631.

BOLTON (Robert), théologien anglais, doyen de Carlisle en 1735, puis vicaire de Ste.-Marie de Reading, mort à Londres en 1763, a publié plusieurs écrits, dont le meilleur est l'*Emploi du temps*, 1750, in-8°.

BOLTS (Guillaume), né en Hollande vers 1740, passa en Angleterre à l'âge de 15 ans, partit pour Lisbonne où il se trouva lors du tremblement de terre de 1755, et se rendit au Bengale où il fut employé par la compagnie des Indes. Il s'établit à Calcutta, où il fut élu alderman. Victime des injustices du gouverneur et conduit prisonnier en Angleterre, il publia pour sa défense *Considerations of Indian affairs*, 2 vol. in-4°. Cette lutte, qui dura 7 ans, absorba sa fortune. Bolts passa alors au service de Marie-Thérèse comme colonel avec des pouvoirs sur les établissements projetés dans les Indes orientales. Il en avait déjà formé six sur les côtes de Malabar et de Coromandel, lorsque la mort de l'impératrice renversa ses espérances. Bolts vint tenter la fortune en France, et créa un établissement près de Paris; la guerre avec l'Angleterre vint de nouveau entraver ses efforts. Il mourut pauvre à Paris le 28 avril 1808. Son *État civil, politique et commercial du Bengale* a été traduit en français, Paris, 1775, 2 vol.

BOMBARDINI (Antoine), gentilhomme, né à Padoue en 1666, obtint à 25 ans la chaire de droit canonique à l'université, et 3 ans après celle de droit criminel. Il avait embrassé l'état ecclésiastique et fut pourvu d'un canonicat de la cathédrale. Nommé professeur de droit civil en 1725, il mourut l'année suivante. On a de lui : *De carcere et antiquo ejus usu*, etc., Padoue, 1715, in-8°. Cet ouvrage devait avoir une suite qui n'a pas paru.

BOMBASIO (Gabriel), poëte et orateur, né vers 1540 à Reggio, s'attacha au duc de Parme Octave Farnèse, qui l'employa dans diverses affaires importantes, et lui confia l'éducation du jeune Farnèse, depuis cardinal. On lui doit *Alidoro*, pièce jouée à Reggio devant la duchesse de Ferrare, et l'*Oraison funèbre* d'Octave Farnèse, Parme, 1587, in-8°.

BOMBELLES (Siméon de) couvrit de son écu le roi saint Louis, dans une mêlée pendant la croisade. Philippe le Hardi, fils et successeur de ce prince, auprès duquel Siméon avait été dangereusement blessé, fit à ce gentilhomme, à son retour d'Afrique, la concession de la baronnie de la Mothe-Saint-Lié, sise en la forêt d'Orléans.

BOMBELLES (Henri-François, comte de), né le 29 février 1681, entra au service en 1696, en qualité de garde de la marine; il se trouva, l'année suivante, au siége de Barcelone; en 1699, il fit la campagne des côtes d'Afrique. En 1700, il fut commandé pour aller à Cadix et à Naples, où Philippe V fut reconnu roi d'Espagne. Ayant quitté le corps de la marine en 1701, il entra dans le régiment de Vendôme, et se distingua à la bataille de Friedlingen, au combat de Munderkirchen, et au siége d'Augsbourg. Il se signala aussi dans plusieurs autres affaires, notamment à Audenarde et à la bataille de Malplaquet. Il fut fait colonel du régiment de Boufflers, et ce fut en cette qualité qu'il fit la campagne de Hongrie contre les Turcs, et se trouva au siége et à la bataille de Belgrade en 1717. En 1718, ayant été choisi par le régent pour donner des leçons de l'art militaire au duc de Chartres, son fils, il composa plusieurs ouvrages de tactique, qui augmentèrent sa réputation. En 1727, il fut nommé gouverneur de Louis-Philippe d'Orléans, alors duc de Chartres (petit-fils du régent). Brigadier des armées du roi, et ensuite maréchal de camp, il se distingua dans l'armée du maréchal de Coigny, et fut choisi pour commander à Bitche, et sur la frontière de la Lor-

raine allemande. En 1744, le roi le fit lieutenant général, et commandeur de l'ordre de Saint-Louis. Il mourut le 29 juillet 1760. On a du comte de Bombelles : *Mémoires pour le service journalier de l'infanterie,* 2 vol., 1719; *Traité des évolutions militaires,* 1754.

BOMBELLES (le marquis Marc-Marie de), fils du précédent, naquit le 8 octobre 1744, dans la place de Bitche. Il servit dans les mousquetaires dès l'âge de treize ans, fit les dernières campagnes de la guerre de sept ans dans le régiment de Colonel-général cavalerie, et comme aide de camp du marquis de Béthune. Après la paix de 1763, il passa comme capitaine dans le régiment des hussards de Berchiny. Deux ans plus tard, il entra dans la diplomatie, d'abord avec le titre de conseiller d'ambassade à la Haye, ensuite à Vienne et à Naples; puis comme ministre de France à la diète de l'Empire. Chargé de différentes missions, il se rendit en Angleterre, en Écosse, en Irlande et en Allemagne. Le 27 juin 1785, il fut nommé ambassadeur en Portugal, et reçut à Lisbonne le brevet de maréchal de camp en 1788. Au commencement de l'année suivante, il fut envoyé en ambassade à Venise. En 1790, ne voulant pas prêter le serment exigé des fonctionnaires publics, il déposa le caractère d'ambassadeur. Le roi de France le chargea de traiter secrètement pour lui d'abord avec l'empereur d'Autriche, ensuite avec les cours de Russie, de Stockholm et de Copenhague. Au commencement de l'année 1800, il rentra dans la carrière militaire et fit à l'armée de Condé, comme officier général, toutes les campagnes qui précédèrent le licenciement. Ce fut dans ce temps-là qu'il perdit sa femme Mlle de Mackau. Résolu de renoncer au monde, il entra dans un couvent à Brunn en Moravie. Nommé ensuite chanoine de Breslau, puis prélat d'Ober-Glogau, il rentra en France en 1814, en sortit l'année suivante lors du retour de Napoléon, et y revint avec le roi Louis XVIII. Il fut sacré évêque d'Amiens le 3 octobre 1819, puis nommé aumônier de la duchesse de Berri, et mourut à Paris le 5 mars 1822. On a de lui : *la France avant et depuis la révolution,* 1799.

BOMBELLI (Raphael), savant mathématicien de Bologne, a donné le premier une méthode uniforme pour résoudre les équations, et fait d'autres découvertes exposées dans son *Traité d'algèbre,* Bologne, 1572 et 1579.

BOMBELLI (Sébastien), peintre, né à Udine en 1635, élève du Guerchin et grand imitateur de Paul Véronèse, excella dans le portrait, visita les cours d'Allemagne, de Danemark, etc., fut dignement récompensé par les princes qui l'employèrent, et, riche de leurs bienfaits, revint dans sa patrie, où il mourut en 1716. — Raphaël, son frère, fut un peintre médiocre.

BOMBERG (Daniel), célèbre imprimeur en caractères hébreux, naquit à Anvers dans le 16e siècle, et alla s'établir à Venise, où il mourut en 1549. Il ne commença à étudier la langue hébraïque qu'en 1515. Félix de Prato, juif italien, qui fut son maître, l'engagea à imprimer, en caractères hébreux, une *Bible,* qui parut à Venise en 1518, avec la *Masore* et les *Targums*, 4 vol. in-fol. Les juifs chargèrent le rabbin Jacob Ben Haiim d'en publier une nouvelle qui parut en 1526, dans le même format, et chez le même imprimeur. Bamberg a imprimé plusieurs autres *Bibles* hébraïques, in-4°, in-8°, in-16, toutes estimées pour la beauté des caractères et la pureté du texte. C'est encore à ce savant imprimeur que l'on doit la première impression de la *Concordance hébraïque* du rabbin Isaac Nathan, 1524, in-fol. Il entreprit, en 1520, la publication du *Talmud* de Babylone, qui lui prit quinze ans de travail, et dont il fit trois éditions, qui lui coûtèrent, dit-on, chacune cent mille écus. Le *Talmud,* avec ses commentaires, forme 12 vol. in-fol. Bomberg employait un certain nombre de juifs des plus savants à la correction et à l'impression de tous ces ouvrages, et il y dépensa plus de trois millions; ces frais excessifs le ruinèrent.

BOMBINO (Bernardin), jurisconsulte, né à Cosence en 1525, reçut les premières leçons de son père, très-savant dans la science du droit, et, forcé par quelque aventure fâcheuse de quitter sa patrie, visita successivement Venise, Rome et Ferrare, où il donna des preuves de sa capacité. De retour à Cosence, il s'y maria, devint un avocat très-accrédité, et mourut en 1588. Il a publié, outre des avis de droit (*Consilia*), *Discorsi intorno al governo della guerra*, etc., Naples, 1566, in-8°.

BOMBINO (Pierre-Paul), théologien, né comme le précédent à Cosence vers 1575, d'abord jésuite et professeur de philosophie au collége romain, entra depuis dans la congrégation de Somasque, dont il devint supérieur général, et mourut à Mantoue en 1648. On a de lui des *Oraisons funèbres* de Philippe III et de Marguerite d'Autriche, roi et reine d'Espagne, de Cosme II, grand-duc de Toscane, etc.; *Vie de St. Ignace de Loyola,* Rome, 1622, en italien; *Vie d'Edmond Campian,* Mantoue, 1620, etc.

BOMILCAR, général carthaginois, fut mis en croix par ses concitoyens pour avoir voulu usurper l'autorité pendant qu'Agathocle assiégeait Carthage, vers 308 avant J. C.

BOMICAR, amiral carthaginois, chargé de secourir Syracuse contre les Romains, prit la fuite à la vue de la flotte commandée par Marcellus et gagna Tarente vers l'an 209 avant J. C.

BOMILCAR, favori de Jugurtha, fit périr par son ordre le petit-fils de Massinissa; mais ayant voulu assassiner Jugurtha lui-même, ce prince le fit mettre à mort ainsi que ses complices, vers l'an 107 avant J. C.

BOMMEL (Henri), religieux hiéronymite, né dans la Gueldre, directeur des filles de Ste.-Madeleine à Utrecht, mort en 1542, est auteur de *Bellum ultrajeet. inter Geldriæ ducem Carolum et Henricum Bavarum, episcopum, ultrajectinum,* Marbourg, 1542, in-8°.

BOMPART (Marcellin-Hercule), conseiller-médecin du roi Louis XIII à Clermont, est auteur des ouvrages suivants : *Nouveau chasse-peste,* Paris, 1630; *Conférences d'Hippocrate et de Démocrite,* traduit du grec en français, ibid., 1632; *Miser homo,* ibid., 1633.

BOMPART DE SAINT-VICTOR, l'un des descendants du précédent, a laissé des *Mémoires* sur la vie et les ouvrages du médecin de Louis XIII; sur la vie et les œuvres de Savarron, et une *Ode* à l'honneur de la ville de Clermont conservée dans les registres de la société littéraire de cette ville, dont il était membre.

BOMPART (Jean) a donné : *Provinciæ regionis Galliæ vera descriptio,* Anvers, 1694, in fol.

BOMPIANO (Ignace) naquit à Frosinone le 29 juillet 1612, et entra chez les jésuites en 1627. Après avoir enseigné, dans le collége romain, les belles-lettres et l'hébreu, il mourut le 1er janvier 1675, laissant entre autres ouvrages imprimés: *Elogia sacra et moralia,* Rome, 1651; *Historia pontificatûs Gregorii XIII,* Rome, 1655; *Seneca Christianus,* Rome, 1658; *Historia rerum christianarum ab ortu Christi,* Rome, 1665; les *Oraisons funèbres de Philippe IV,* roi d'Espagne, et d'*Anne d'Autriche,* reine de France, en latin, Rome, 1666 et 1668.

BON (Jean-Philippe), littérateur, né dans le 16e siècle à Piazza en Sicile, docteur en philosophie et en médecine, professa, dit-on, à l'université de Padoue, et mérita la couronne poétique pour ses vers. On a de lui : *De concordantiis philosophiæ et medicinæ,* Venise, 1575, in-4°.

BON (Florent), jésuite au collége de Reims, est auteur d'un *Recueil* de vers sur la réduction des Rochellois par Louis le Juste, Reims, 1629, in-4°.

BON (Jean le), médecin du roi Henri III, né dans le Bassigny, a publié : *Therapeia puerperarum,* Paris, 1577, avec le *Thesaurus sanitatis; Les bâtiments, érections et fondations des villes et cités des Gaules,* Lyon, 1590, in-16; *Abrégé* des propriétés des eaux de Plombières et de Lorraine, Paris, 1616, in-12.

BON (Louis-André), né à Romans en Dauphiné le 25 octobre 1758, s'enrôla jeune encore dans le régiment de Bourbon-infanterie, avec lequel il passa aux colonies et fit une partie de la guerre d'Amérique. Revenu dans sa patrie, il s'y trouvait en 1792 chef d'un bataillon de volontaires qu'il conduisit à l'armée des Pyrénées sous le général Dugommier. Un brillant exploit lui valut le titre de général de brigade : il passa à l'armée d'Italie, se distingua dans toutes les batailles, notamment à Mantoue, au pont d'Arcole, au passage du Tagliamento. Après la paix de Campo-Formio il eut le commandement de la 8e division militaire dont Marseille était le chef-lieu et rétablit le calme dans le pays. Nommé général de division il accompagna Bonaparte en Égypte, se fit remarquer à Alexandrie, à Rosette, au Caire, à la bataille d'el-Arisch, à celle du Mont-Thabor, et au siége de St.-Jean-d'Acre. Au quatrième assaut livré à cette dernière ville, Bon tomba mortellement blessé à la tête des grenadiers de sa division, le 10 mai 1799.

BON DE SAINT-HILAIRE (François-Xavier), premier président de la cour souveraine de Montpellier, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, de la Société royale de Londres, né le 15 octobre 1678, apprit des meilleurs maîtres la jurisprudence, les mathématiques, les belles-lettres, les beaux-arts, les cultiva toute sa vie, et mourut le 18 janvier 1761. On a de lui quelques *Mémoires* sur des objets d'antiquité dans les recueils de l'Académie des inscriptions; des *Observations* astronomiques dans le recueil de l'Académie des sciences, et des *Mémoires* d'histoire naturelle dans le recueil de l'académie de Montpellier; mais son écrit le plus remarquable est la *Dissertation sur la soie de l'araignée,* traduit en italien, 1710, en latin, 1748, et en chinois par le célèbre P. Parennin.

BONA (Valerio), né à Brescia dans la deuxième moitié du 16e siècle, moine de l'ordre des conventuels de St.-François ou grands cordeliers, fut maître de chapelle à la cathédrale de Verceil, puis à Mondovi. Il a publié un *Traité* du contrepoint, Cazale, 1595; des *Exemples de consonances et dissonances,* Milan, 1596; des motets, des madrigaux, etc.

BONA (Jean), savant cardinal, naquit en octobre 1609, à Mondovi en Piémont, entra, en 1625, dans l'ordre des feuillants, dont il devint général en 1651. Clément IX le fit cardinal en 1669. Il entretint un commerce de lettres avec les savants de l'Europe, revit ses ouvrages, et mourut le 25 octobre 1674. Ses œuvres furent recueillies et imprimées à Paris en 1677, 3 gros volumes in-8°, et à Anvers, 1677, in-4°; mais la meilleure édition est celle de Turin, 1747, 4 vol. in-fol., revue par Robert Sala. On cite entre autres ses traités *De rebus liturgicis,* et *De principiis vitæ christianæ,* traduit en français par le président Cousin et l'abbé Goujet.

BONA (Jean de), né en 1712 dans le Véronais, reçut en 1735 le laurier doctoral à la faculté de Padoue, s'établit à Vérone où il pratiqua son art avec succès, fut en 1764 nommé professeur de clinique à Padoue, obtint la création d'une chaire à l'hôpital, et la remplit jusqu'à sa mort en 1786. On a de lui : *Historiæ aliquot curationum, mercurio sublimato corrodente perfectarum,* etc., Vérone, 1758, in-8°; *Tractatus de scorbuto,* ibid., 1761; *Dell' uso e dell' abuso del caffe,* etc., Venise, 1766; *Observationes medicæ,* Padoue, 1766.

BONAC (Jean-Louis d'USSON, marquis de), conseiller d'État et lieutenant général au gouvernement du pays de Foix, d'abord mousquetaire, puis capitaine de dragons, obtint par ses talents la confiance de Louis XIV, fut successivement envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire en Hollande, à Brunswick, en Saxe, près de Stanislas Leczinski, qu'il reconnut roi de Pologne, et de Philippe V, roi d'Espagne, qu'il détermina à faire sa paix avec l'Angleterre. Nommé en 1716 ambassadeur à Constantinople, il devint médiateur entre Achmet III et le czar Pierre Ier, et conclut en 1724 un traité qui fixa les limites entre la Porte et la Russie. Comblé des faveurs et des présents de ces deux cours, Bonac quitta l'ambassade de Constantinople pour celle de la Suisse; mais le délabrement de sa santé le força de revenir en France, et il mourut à Paris le 1er septembre 1738, à l'âge de 66 ans.

BONAC (Jean-Louis d'USSON de), évêque d'Agen en 1779, député du clergé de son diocèse aux états généraux de 1789, vota avec le côté droit, et donna le premier à la tribune l'exemple du refus de prêter serment à la nouvelle constitution du clergé. Émigré, il se fixa à Munich, fut à son retour en France nommé premier aumônier du roi, et mourut en 1821.

BONACCIUOLI (Louis), célèbre médecin, né dans le 16e siècle à Ferrare, d'une noble famille, professa la médecine à l'université de cette ville, dont il fut un des réformateurs; acquit par ses succès dans la pratique, avec une grande réputation, d'immenses richesses; cultiva dans ses loisirs la poésie grecque et latine, et mourut avant 1540. On a de lui : *Enneas muliebris,* in-fol., sans date, mais imprimé vers 1510. C'est un traité de la génération, dédié à la fameuse Lucrèce Borgia, duchesse de Ferrare, dont Bonacciuoli était le médecin. Cet ouvrage a été réimprimé sous différents titres : *De uteri partiumque*

ejus confectione, Strasbourg, 1537, in-8°; *De conceptionis indiciis*, etc., 1538. On lui doit encore des notes sur Galien.

BONACCIUOLI (Alphonse), savant helléniste de la même famille que Louis, fut maître d'hôtel du duc Hercule II, et mourut avant 1590. On lui doit des traductions italiennes des *Noces de Mercure* de Mart. Cappellanus, de la *Géographie* de Strabon et de la *Description de la Grèce* de Pausanias, qui passent pour plus exactes que les traductions latines de ces deux auteurs.

BONACINA (Martin), célèbre théologien, né vers 1585 à Milan, d'une ancienne famille, professa d'abord le droit canonique au séminaire de sa ville natale, puis fut recteur du collége des nobles, et se fit agréger à la congrégation des oblats. Ses talents lui méritèrent l'affection de l'empereur Ferdinand II, qui le créa comte palatin et chevalier doré (*equus auratus*). Il s'établit à Rome en 1619, devint référendaire du pape Urbain VIII, fut nommé par ce pontife évêque d'Utique, puis suffragant de l'archevêché de Prague, et, comme il se rendait en Bohême, mourut près de Vienne en 1631. On a de lui : *De morali theologiâ,* Lyon, 1624, in-fol., souvent réimprimé; la meilleure édition est celle de Venise, 1754, 3 vol. in-fol.; divers *Traités* en latin de l'élection des papes, des bénéfices, etc.

BONACORSI (Barthélemi), médecin, né à Bologne, y enseigna d'abord la logique, puis la médecine théorique. Ses principaux ouvrages sont : *De humano sero seu de urinis liber,* Bologne, 1656, in-4°; *De malis externis,* etc., ibid., 1656, in-4°.

BONACOSSI (Pinamonte), préfet de Mantoue avec Zanicalli, en 1272, fit assassiner son collègue et resta seul au pouvoir. Après avoir écrasé le peuple révolté contre lui, Pinamonte passa du parti guelfe au parti gibelin; s'allia avec les seigneurs de Vérone de la maison de Scala et remporta divers avantages sur les Bressans, les Padouans et les Vicentins. Il régna dix-huit ans et mourut en 1293.

BONACOSSI (Bardellone), fils du précédent, jaloux de Taino, son frère, séduisit les gardes du palais, s'empara de son père et de son frère en 1292, les enferma dans une étroite prison et se fit proclamer seigneur de Mantoue. Il rappela les exilés guelfes, persécuta le parti gibelin, et chassé de sa ville en 1299, par le seigneur de Vérone et Bottesella, il se retira à Padoue où il mourut trois ans après.

BONACOSSI (Bottesella), neveu du précédent, s'unit au seigneur de Vérone pour usurper la seigneurie de Mantoue, s'associa ses deux frères Passerino et Beccirone, s'allia plus étroitement au parti gibelin qu'il dirigea jusqu'à l'entrée de Henri VII en Italie. Bottesella mourut vers 1310.

BONACOSSI (Passerino), frère du précédent, lui succéda, et fut constitué vicaire impérial par Henri VII. Ce fut un des meilleurs politiques et des meilleurs capitaines d'Italie, et le chef du parti gibelin. L'insolence de son fils François causa la perte de tous les deux. Les Gonzague offensés soulevèrent le peuple en 1328, et Passerino fut tué en se défendant. Son indigne fils fut massacré dans la tour de Castellero où il avait laissé mourir de faim, en 1319, Pic de la Mirandole et deux de ses fils.

BONACOSSUS ou **BUONACOSSA** (Hercule), noble Ferrarais, professa la philosophie et la médecine dans sa patrie, où il jouissait de la confiance des princes d'Este, et s'étant fait recevoir citoyen de Bologne, y remplit la chaire de médecine et de chirurgie jusqu'à sa mort, en 1578. Ses principaux ouvrages sont : *De affectu quem Latini tormina appellant,* 1552; *De humorum exuperantium signis,* etc., Bologne, 1553; *De curatione pleuritidis,* ibid., 1553, in-4°.

BONACURSI (Jean), religieux franciscain, ayant, sous le règne de Louis XII, écrit que le pape était au-dessus du roi dans les affaires temporelles, fut condamné par le parlement à être dépouillé de ses habits religieux, et à faire amende honorable devant l'image de la Vierge de la Ste.-Chapelle, et banni du royaume.

BONAERT (Nicolas), né à Bruxelles en 1563, entra chez les jésuites, enseigna la philosophie à Douai et la théologie à Louvain; étant passé en Espagne il mourut à Valladolid le 9 mars 1610. Parmi ses ouvrages on distingue : *Mare non liberum,* contre le traité de Grotius *Mare liberum.*

BONAFIDE (François), de Padoue, né vers 1474, botaniste, fondateur et premier directeur du jardin de botanique de Padoue, y professa cette science depuis 1533 jusqu'en 1549, où l'âge l'obligea de prendre sa retraite, et mourut en 1558, à l'âge de 84 ans. On a de lui un petit traité : *De pleuritidis curâ per venæ sectionem;* 1535, in-4°.

BONAFOND D'ALBRET (Madeleine), femme poëte, morte à la fin du 18e siècle, a publié dans les journaux diverses poésies et entre autres un conte allégorique intitulé *Tanastès.*

BONAIR (Henri STUARD, sieur de), historiographe du roi de France et gentilhomme de la garde écossaise, est auteur d'ouvrages dont le plus considérable est le *Sommaire royal de l'Histoire de France,* Paris, 1682, traduit du *Florus Franciscus* du P. Berthault, avec une continuation de vingt années; et de *Factums* et *Mémoires* pour la maison de Vendôme, dont il était serviteur.

BONAL (François de), évêque de Clermont, né le 9 mai 1734 au château de Bonal, diocèse d'Agen, député aux états généraux, se prononça fortement contre le plan de spoliation du clergé, la suppression des ordres monastiques; il refusa de prêter serment, signa la protestation du 12 septembre 1791, passa en Flandre et de là en Hollande, fut arrêté au Texel, jugé à Breda et condamné à la déportation. Il se rendit à Altona, habita ensuite diverses parties de l'Allemagne et mourut à Munich le 5 septembre 1800. On a de lui : *Testament spirituel,* qu'il avait dicté avant de mourir.

BONALD (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte de), né en 1753, d'une des plus anciennes familles du Rouergue, servit d'abord dans la maison du roi. Il s'essaya de bonne heure à combattre les idées qu'avaient mises en crédit les philosophes du 18e siècle. Lorsque éclata la révolution, nommé président de l'administration centrale du département de l'Aveyron, il ne tarda pas à se démettre de ses fonctions, et quitta la France en 1791. Après la campagne des princes, il s'établit à Heidelberg, et ce fut dans une obscure chaumière qui lui servait d'asile ainsi qu'à sa famille, qu'il composa sa *Théorie du pouvoir politique*

et religieux. Cet ouvrage est devenu très-rare, parce que la plus grande partie de l'édition ayant été envoyée en France, y fut saisie et détruite par ordre du Directoire. Après le 18 brumaire, Bonald, rayé de la liste des émigrés, put revoir sa patrie. Il concourut en 1806, avec M. de Chateaubriand, à la rédaction du *Mercure* et de quelques autres journaux. Ses articles ont été en partie recueillis dans le *Spectateur français au XIX*e *siècle*. Nommé en 1808 conseiller de l'université, il n'accepta cette place qu'après deux ans. Il rejeta constamment toutes les offres qui lui furent faites pour l'attacher au service de l'empereur, et ne voulut pas même accepter l'emploi de gouverneur du fils du roi de Hollande. Après la restauration, nommé membre du conseil royal de l'instruction publique, il n'en exerça les fonctions que jusqu'au 20 mars, et ne voulut pas les reprendre. Membre de la chambre des députés, il prit une part active à tous les grands débats de cette époque. Il concourut par son éloquence à faire prononcer l'abolition du divorce, au rétablissement de la censure, et au projet conçu pour la répression du sacrilége. A la chambre des pairs comme à celle des députés, il se montra constammment l'adversaire inflexible de toutes les idées, de toutes les innovations qui devaient finir par triompher. Ayant donné sa démission de tous ses emplois en 1830, il vécut dès lors dans la retraite, et mourut au mois de décembre 1840, à 87 ans. Il était depuis 1816 membre de l'Académie française. L'édition qu'il a donnée lui-même de ses *OEuvres*, mais qui ne comprend pas la *Théorie du pouvoir*, a été imprimée de 1817 à 1840, en 12 vol. in-8°, et se compose des ouvrages suivants : t. I, *Essai analytique sur les lois sociales*; II-IV, *Législation primitive*; V, *du Divorce*; VI et VII, *Pensées et Discours*; VIII et IX, *Recherches philosophiques*; X et XI, *Mélanges*; XII, *Démonstration philosophique du principe constitutif de la société*, suivie de méditations politiques tirées de l'Évangile.

BONAMI (François), médecin et botanite, né le 10 mai 1710 à Nantes, y entretint à ses frais depuis 1735 un jardin des plantes, et donna gratuitement des leçons; il fut l'un des fondateurs de la société d'agriculture de Bretagne, la première établie en France, et mourut en 1786. Vicq d'Azyr a fait son éloge. On a de lui : *Floræ nannetensis prodromus*, Nantes, 1782, suite 1785, in-12.

BONAMY (Pierre-Nicolas), savant littérateur, né en 1694 à Louvres, sous-bibliothécaire à St.-Victor, fut reçu en 1727 à l'Académie des inscriptions dont il enrichit les Mémoires d'un grand nombre de *Dissertations*. Plus tard il fut nommé historiographe de la ville de Paris, place créée pour lui; il y joignit celle de bibliothécaire et de commissaire au trésor des chartres, et mourut le 8 juillet 1770. Parmi ses dissertations les plus estimées sont celles sur l'introduction de la langue latine dans les Gaules, les antiquités et la topographie de Paris, la langue tudesque, etc. Ce savant, estimé sous tous les rapports, était depuis 1749 chargé de la rédaction du *Journal de Verdun*.

BONAMY (Charles-Auguste-Jean-Baptiste-Louis-Joseph), né en 1764 à Fontenay-le-Comte, s'enrôla en 1791 dans le premier bataillon de volontaires nationaux de la Vendée, et vint en 1792 dans l'armée de Lafayette à la frontière du Nord. Il fit la campagne contre les Prussiens sous Dumouriez, et plus tard celle de la Belgique. En 1793 adjoint à l'état-major de Dampierre, puis chef d'état-major de Kléber, il passa en 1795 à la division de Marceau qui tomba à ses côtés en 1796; Bonamy, resté sans emploi pendant près de deux ans, suivit Championnet à l'armée de Rome et fut nommé général de brigade; arrêté avec son général et enfermé à l'Abbaye, la révolution du 18 juin 1799 les rendit à la liberté. Bonamy publia à cette époque : *Coup d'œil sur les opérations de la campagne de Naples*. Bonamy passa à l'armée du Rhin, et cessa d'être employé après Marengo; il se retira dans son département, devint maire du village qu'il habitait, parut en 1809 en présence de Napoléon à la tête d'une députation, fut réinstallé dans son grade de général de brigade et fit en 1812 partie de la grande armée. A la bataille de la Moscowa il enleva une redoute armée de 40 pièces de canon, fut laissé pour mort sur le champ de bataille et prisonnier, pendant 22 mois, revint en France en 1814, où il resta sans emploi. Il est mort en 1830.

BONANI (Antoine et Vincent), deux frères, que le père Cupani avait pris pour l'aider à composer un grand ouvrage sur les plantes de la Sicile, qui devait paraître sous le titre de *Panphyton siculum*. Il était sous presse lorsque Cupani mourut, en 1711. Antoine Bonani, voulant se l'approprier, supprima tout ce qui était imprimé. Déjà cent quatre-vingt-dix-huit planches étaient tirées. Il n'y eut qu'un très-petit nombre d'exemplaires qui échappa à sa jalousie. Ensuite, il fit paraître l'ouvrage sous son nom, à Palerme, en 1713; et il annonça qu'il donnerait incessamment seize volumes, qui devaient en former la totalité. Antoine Bivona Bernardi et Bernardino Ucria ont dévoilé l'ingratitude et la perfidie de Bonani envers le père Cupani, et ont prouvé que ce dernier était le véritable auteur de l'ouvrage.

BONANNI. *Voyez* **BUONANNI.**

BONAPARTE (Charles), père de Napoléon, naquit à Ajaccio en 1744, d'une des familles appelées *dei cittadini* qui occupaient le premier rang de *la cité* dans l'île de Corse. Il fut envoyé à l'université de Pise, en Toscane, pour y étudier la science des lois; et, après son retour en Corse, il épousa Lætitia Ramolino qui le rendit père de treize enfants, huit desquels, cinq garçons et trois filles, lui ont survécu et ont occupé, au commencement du 19e siècle, les trônes de nations puissantes. En 1768, Charles Bonaparte se rendit à Corte auprès du général Paoli, pour défendre l'indépendance de sa patrie menacée par les Français. Il emmena avec lui sa jeune famille, sa sœur Maria-Gertrude, et son oncle Napoléon décédé dans cette même année à Corte. Après la sanglante défaite de Ponte-Nuovo, Charles Bonaparte fut du nombre des patriotes qui accompagnèrent Clemente Paoli, frère du général, à Niolo, dans l'espoir de soulever la population. Mais ce voyage ne produisit aucun résultat. Clemente Paoli, toujours accompagné de Charles Bonaparte, passa de Niolo à Vico pour engager une nouvelle et dernière lutte : mais la marche rapide des événements rendit encore inutiles d'aussi louables efforts, et Clemente Paoli fut contraint de s'éloigner, avec son frère, d'une patrie qu'ils avaient voulu arracher au joug de l'étranger et aux fureurs de l'anarchie. Pendant ces malheureuses expédi-

tions de Niolo et de Vico, Charles Bonaparte fut toujours accompagné de sa femme. Au moment où Paoli abandonnait le rivage de l'île pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis, Charles Bonaparte, qui de Vico s'était retiré au petit village d'Apietto, rentrait paisiblement dans ses foyers avec son épouse enceinte, de sept mois environ, de l'enfant qu'elle mit au monde deux mois après, et à qui l'on donna le nom de Napoléon en souvenir de l'oncle de Charles, décédé à Corte dans l'année qui avait précédé la catastrophe. Après l'établissement du nouveau gouvernement, Charles Bonaparte, reconnu noble par arrêt du conseil supérieur du 13 septembre 1771, fut mis au nombre de ceux qui devaient avoir le plus de part aux faveurs de l'administration française, et, par l'influence du comte de Mabœuf, gouverneur de l'île, il fut nommé, en 1773 ou 1774, conseiller du roi et assesseur de la ville et province d'Ajaccio; en 1777, député de la noblesse de Corse à la conr, et enfin, en 1781, membre du conseil des douze nobles de l'île. En 1785 il se rendit à Montpellier pour consulter les gens de l'art sur une maladie grave, et mourut dans cette ville d'un ulcère à l'estomac, le 24 février 1785.

BONAPARTE (Marie-Lætitia RAMOLINO), née en 1750 à Ajaccio, fut mariée, à 17 ans, à Charles Bonaparte. Mme Bonaparte vécut avec la plus grande simplicité jusqu'en 1804, où Napoléon, en montant sur le trône, la fit venir à sa cour et lui donna le titre de Madame mère. Après la chute du trône impérial, elle alla chercher un asile à Rome, qu'elle habita constamment depuis 1814. Une chute qu'elle fit à la villa Borghèse, en la privant de l'usage des jambes, la força de garder le lit; à ce premier accident se joignit la perte de la vue; elle ne vécut plus dès lors qu'au milieu d'un petit nombre d'amis intimes, se faisant lire les journaux par son secrétaire, ancien officier de la vieille garde, et causant avec son beau-frère le cardinal Fesch, qui lui a prodigué jusqu'au dernier moment les soins les plus affectueux. Elle mourut dans son palais, place de Venise, le 2 février 1836, âgée de 86 ans.

BONAPARTE. *Voyez* **NAPOLÉON**.

BONAPARTE (Marie-Anne-Élisa). *Voyez* **BACIOCCHI**.

BONAPARTE (Marie-Pauline, princesse BORGHÈSE). *Voyez* **BORGHÈSE**.

BONAPARTE (Lucien), prince de CANINO, frère puîné de l'empereur Napoléon, né en 1775 à Ajaccio, vint en 1793 en France avec sa famille, et remplit d'abord des emplois subalternes à l'armée des Alpes-Maritimes. Deputé en 1797 par le département du Liamone au conseil des Cinq-Cents, ses discours lui acquirent, avec une certaine popularité, une grande influence dans le conseil. Il en était président au 18 brumaire, cette circonstance décida le résultat de cette journée. Membre du tribunal, il remplaça, peu de temps après, Laplace au ministère de l'intérieur, organisa les préfectures, et se signala surtout par l'éclatante protection qu'il accorda aux arts et aux lettres. Des discussions un peu vives qu'il eut avec son frère ayant amené sa disgrâce, il accepta l'ambassade d'Espagne. A la fin de sa mission, il rentra au tribunat. En 1802 il fit adopter le projet de loi portant création de la Légion d'honneur. A la réorganisation de l'Institut en 1803, il devint membre de la classe de la langue et de la littérature française. La même année il se rendit dans les départements du Rhin pour y prendre possession des biens affectés à la Légion d'honneur. De retour à Paris, il épousa en secondes noces Mme Jouberthon, veuve d'un agent de change. Ce mariage, contracté à l'insu de son frère, fit éclater entre eux de nouvelles mésintelligences. Il partit en 1804 pour l'Italie, avec l'intention de s'y fixer, et s'établit à Rome. En 1807 il eut à Mantoue avec Napoléon une entrevue qui ne produisit pas le rapprochement que l'un et l'autre semblaient désirer. Ennuyé du séjour de Rome, il vint alors habiter la terre de Canino près de Viterbe, érigée pour lui en principauté par le pape. Ne s'y croyant pas en sûreté contre la vengeance de Napoléon, qui l'avait menacé de le faire arrêter, il résolut de passer en Amérique. Il s'embarqua dans le mois d'août 1810 à Civita-Vecchia, sur un bâtiment que son beau-frère Murat avait mis à sa disposition. Enlevé dans le trajet par deux frégates anglaises en croisière, il fut conduit à Malte, et transporté de là en Angleterre. Il y fit venir sa famille, et, ayant acquis une belle propriété près de Ludlow, il y passa trois années. C'est dans cette retraite qu'il mit la dernière main à son poëme de *Charlemagne*, auquel il travaillait depuis longtemps. Les événements de 1814 lui permirent de revoir Rome, où l'amitié de Pie VII s'efforça de le fixer. Mais les malheurs de Napoléon avaient réveillé la tendresse de Lucien pour son frère, et il lui écrivit plusieurs fois à l'île d'Elbe. Napoléon étant remonté sur le trône impérial, Lucien vint à Paris solliciter de l'empereur l'ordre de faire évacuer les États du pape, dont les troupes napolitaines s'étaient emparées. Sa mission finie, il voulut retourner à Rome; mais arrêté sur la frontière, il fut forcé de reprendre le chemin de Paris, où il arriva le 9 mai. Appelé à la chambre des pairs, il y soutint avec chaleur les intérêts de son neveu, et, après l'abdication qui suivit le désastre de Waterloo, proposa de reconnaître Napoléon II. Vers la fin de 1815 il retourna en Italie, où, grâce à la protection du souverain pontife, il continua de vivre paisiblement, se livrant à ses goûts littéraires. Après la révolution de 1830 il rejoignit son frère Joseph en Angleterre, et s'établit à Londres, où il s'occupa de la rédaction de ses mémoires. Il est mort le 29 juin 1840. Ses ouvrages principaux sont : *Sellina*, 1799, roman plein d'intérêt; *Charlemagne, ou l'Église délivrée*, poëme en XXIV chants, 1815, 2 vol. in-4 et in-8; *la Cyrnéide, ou la Corse sauvée*, 1819, 2 vol. in-8° Lucien fut le premier protecteur de Béranger, qui lui a dédié une édition de ses *Chansons*.

BONARDI (Jean-Baptiste), né à Aix, vers la fin du 17e siècle, mort à Paris en 1756, fut docteur de Sorbonne, et bibliothécaire du cardinal de Noailles. Il était fort opposé à la bulle *Unigenitus*, et fit imprimer quelques brochures sur des matières théologiques; il a laissé en manuscrit : *Histoire des écrivains de la faculté de théologie de Paris; Bibliothèque des écrivains de Provence, Dictionnaire des écrivains anonymes et pseudonymes*.

BONARELLI della ROVERE (Guidubalde), littérateur et diplomate, né à Urbin le 25 décembre 1563, s'annonça de bonne heure par de brillantes études; s'attacha successivement aux ducs de Ferrare et de Modène



Isabey pinx　　　Schubert delin　　　Lith. de Lux.

BONAPARTE.

Biographie univ. ALBUM

qui le chargèrent d'importantes négociations dont il se tira bien ; fut un des fondateurs de l'académie des *Intrepidi* à Ferrare, et mourut le 8 janvier 1608, majordome du cardinal d'Este. Sa *Filli di Seiro* (*Philis de Sciros*), pastorale, Ferrare, 1607, et Amsterdam, Elzevir, 1678, est placée en Italie après l'*Aminta* et le *Pastor fido*. Nous en avons en français cinq traductions, dont la dernière est de Dubois de Saint-Gelais, Bruxelles, 1707, 2 vol. in-12.

BONARELLI DELLA ROVERE (PROSPER), frère du précédent, poète dramatique, né vers 1588, fut l'un des gentilshommes du grand-duc de Toscane, et, pendant son séjour à Vienne, où il fit représenter quelques-unes de ses pièces, s'insinua dans les bonnes grâces de l'archiduc Léopold. Retiré dans Ancône, sa patrie, il y fonda l'académie des *Caliginosi*, dont il fut le président perpétuel, et mourut le 9 mars 1659. On a de lui : *Il Solimano*, tragédie, Florence, 1620, une des meilleures de son temps ; neuf *drames* en musique, Ancône, 1647 ; des *comédies* en prose, Macerata, 1646 ; des *lettres*, *poésies* et diverses autres pièces éparses dans les recueils.

BONARELLI DELLA ROVERE (PIERRE), fils aîné du précédent, cultiva aussi la poésie dramatique, fut très-utile aux cardinaux Barberini et Mazarin avec lesquels il vint en France, soutint après son père l'académie des *Caliginosi*, et mourut en 1669. On a de lui : *Poesie drammatiche*, Ancône, 1615, in-4° ; *Poesie liriche*, 1651 ; *Discorsi academici*, Rome, 1658.

BONART (JEAN), chirurgien, prévôt de l'ancien collége de Paris, mort en 1658, est auteur de la *Semaine des médicaments*, Paris, 1629, dans laquelle il donne l'idée des connaissances alors nécessaires pour la maîtrise dans la communauté de St.-Côme.

BONASIO (BARTHÉLEMI), sculpteur, né à Modène, travaillait le bois et la marqueterie avec une grande habileté. On admirait de lui les stalles du chœur des dominicains et des augustins de cette ville, mais elles ne subsistent plus depuis longtemps. Nommé en 1508 architecte de Modène, il donna les plans de quelques édifices publics, et mourut en 1527.

BONASONI (JULES), peintre et graveur, surnommé *le Bolognèse*, né vers 1498 à Bologne, élève du célèbre Marc-Antoine, grava dans la manière de Raphaël Michel-Ange, Jules Romain, mais surtout d'après ses propres compositions. Cet artiste mourut vers 1564 à Rome.

BONATI, **BONATO** ou **BONATTI** (GUI), astronome ou plutôt astrologue florentin du 13ᵉ siècle, en réputation dans son temps, fut en faveur auprès du duc de Montferrat, se retira sur la fin de sa vie chez les franciscains, et mourut vers 1300. Ses ouvrages d'astrologie ont été publiés à Augsbourg, 1491, in-4°, sous le titre de *Liber astronomicus*.

BONATI (THÉODORE-MAXIME), né à Bondeno dans le Ferrarais, le 8 novembre 1724, se livra à l'étude des mathématiques, sous la direction de Battaglia, se rendit à Rome avec ce dernier pour traiter la question du dessèchement des marais Pontins, obtint la place de consulteur de la congrégation des travaux publics de la province ferraraise, et fut nommé professeur de mécanique et d'hydraulique de l'université de Ferrare. Honoré de la confiance des ducs de Modène et de Parme, du prince de Piombino, et de la plupart des villes de l'État romain, il fut appelé aux premiers emplois de la république cisalpine, un des premiers membres de l'Institut national d'Italie, inspecteur général honoraire des eaux en 1806, et mourut le 2 janvier 1820. Il a laissé *Memoriale idrometrico*, Rome, 1765 ; *Essai sur une théorie du mouvement des eaux*, Pavie, 1785 ; *Lettera sull' affare del Reno*, Ferrare, 1803, etc.

BONAVENTURA (FRÉDÉRIC), philosophe, né à Ancône en 1555, mort en mars 1602, fut élevé à la cour du duc d'Urbin, qui le chargea de diverses missions auprès de Grégoire XIII et de quelques princes d'Italie. Il obtint sa retraite et cultiva les sciences avec ardeur. On a de lui : *De naturâ partûs octomestris*, Urbin, 1600, Francfort, 1612 ; *Divers opuscules réunis*, Urbin, 1627. On lui doit une bonne édition de l'ouvrage de Ptolémée : *Apparentiæ incessantium stellarum*, Urbin, 1592, et un traité de Météorologie intitulé *Anemologia*, Venise, 1594.

BONAVENTURE (SAINT), célèbre docteur de l'Église, né en 1221 à Bagnaréa en Toscane, se nommait Jean FIDENZA. Reçu dans l'ordre de St.-François, en 1243, il vint étudier à Paris, professa successivement la philosophie et la théologie, et fut élu général de son ordre en 1256. Il y rétablit la discipline, et se concilia tellement l'estime générale, qu'après la mort de Clément IV, les cardinaux s'engagèrent à élire pape celui qu'il désignerait. Il indiqua l'archidiacre de Liége Thibaut, qui prit le nom de Grégoire X. Ce pontife le créa cardinal en 1273, et l'emmena l'année suivante au concile de Lyon, pendant la durée duquel il mourut le 14 juillet 1244. On a de St. Bonaventure des *Commentaires* sur le maître des sentences et des *ouvrages* de piété qui lui ont valu le surnom de *Docteur séraphique*. Ses *ouvrages*, recueillis pour la première fois, Rome, 1588-1596, en 7 vol. in-fol., ont été réimprimés, Lyon, 1668, in-fol., et Venise, 1751, 14 vol, in-4°. Quelques-uns ont été traduits en français : l'*Aiguille de l'amour divin*, par le célèbre Gerson ; *les Tentations de l'ennemi*, in-4° goth. ; et *le Psautier de la Vierge*, par le P. Gallifet, jésuite.

BONAVENTURE (le baron NICOLAS), légiste distingué, naquit à Thionville le 7 octobre 1751. On le nomma, en 1784, membre du conseil aulique de Tournay ; trois années plus tard, lors de la révolution du Brabant, il fut un des plénipotentiaires envoyés à la Haye pour traiter de la paix avec le stathouder. Élu, en 1797, député du département de la Dyle au conseil des Cinq-Cents, il y prit plusieurs fois la parole. Un arrêté du premier consul (6 juillet 1800) le nomma juge à la cour d'appel de la Dyle, et président du tribunal criminel de Bruxelles. Décoré, en 1804, de la croix de la Légion d'honneur, il devint, le 25 avril 1806, membre du conseil de discipline et d'enseignement de l'école de droit de Bruxelles, fut présenté à l'empereur, le 10 février 1811, comme député du collége électoral de la Dyle, et obtint, dans le cours de la même année, les titres de baron et d'officier de la Légion d'honneur. Ayant pris sa retraite peu de temps après, il s'établit à Jette, près de Bruxelles, au centre d'immenses propriétés que lui avait laissées un oncle maternel. Il mourut en 1831. Bonaventure n'a rien publié. Il était dans sa jeunesse le premier violoncelliste des Pays-Bas.

BONAVENTURE (le Père). *Voyez* **GIRAUDEAU**.

BONAVENTURE DE SAINT-AMABLE, carme déchaussé, né à Bordeaux, prit l'habit à Toulouse en 1653, et mourut à Limoges en 1691, après avoir rempli plusieurs emplois dans son ordre, qu'il édifiait par ses vertus. Il a publié sous le titre de *Vie de St. Martial*, etc., l'*Histoire ecclésiastique et civile du Limousin*, la plus complète qu'il y ait, Clermont et Limoges, 1676-1685, 3 vol. in-fol.

BONAVENTURE DE SISTERON, capucin, a composé une *Histoire* de la ville et principauté d'Orange, Avignon, 1741, in-4°, tome Ier, le seul qui ait paru.

BONAVERA (DOMINIQUE-MARIE), graveur, né vers 1660 à Bologne, élève de Canuti, son oncle, se distingua surtout par ses eaux-fortes. Ses deux pièces capitales sont *le Baptême de Jésus-Christ* d'après l'Albane, et *la Prédication de St. Jean* d'après Carrache.

BONAVIDIUS ou **BONAVITI**. *Voyez* **BENAVIDES.**

BONCERF (PIERRE-FRANÇOIS), né à Chasot, en Franche-Comté, vers 1745, fut reçu avocat au parlement de Besançon en 1770. Son mérite seul lui valut une place dans les bureaux de Turgot; et ce fut avec l'approbation de ce ministre qu'il fit imprimer, en 1776, sous le nom de *Francaleu*, une brochure intitulée : *les Inconvénients des droits féodaux*. Cet ouvrage fut dénoncé au parlement par le prince de Conti, et condamné à être brûlé par un arrêt du 23 février. Les principes qui y sont établis ont servi de base aux décrets rendus, le 4 août 1789, par l'assemblée constituante. Lorsque Turgot eut quitté le ministère, Boncerf se retira dans la vallée d'Auge, en Normandie, où il s'occupa du desséchement des marais. Le duc d'Orléans nomma ensuite Boncerf son secrétaire, et il était encore attaché à ce prince à l'époque où la révolution commença, et il accepta la place d'officier municipal de la commune de Paris. En cette qualité, il fut chargé d'installer le tribunal civil dans le même local où le parlement avait autrefois condamné son livre, et, le 11 octobre 1790, il mit les scellés sur les greffes qui renfermaient la procédure criminelle faite contre lui. Pendant le régime de la terreur, sous le prétexte de ses anciennes liaisons avec le duc d'Orléans, il fut traduit au tribunal révolutionnaire, et n'échappa à la mort que d'une seule voix. Le chagrin que lui causa cette persécution altéra sa santé, et il mourut au commencement de 1794. On a encore de Boncerf : un *Mémoire* sur cette question : « Quelles sont les causes les plus ordinaires de l'émigration des gens de la campagne vers les grandes villes. *De la nécessité et des moyens d'occuper avantageusement tous les ouvriers*, Paris, 1789, in-8°, etc.

BONCERF (CLAUDE-JOSEPH), littérateur, né en 1724, à Chasot, bailliage de Baume, en Franche-Comté, frère du précédent, embrassa l'état ecclésiastique, vint à Paris dans l'espoir de s'y placer. La Roche-Aymon, archevêque de Narbonne, l'emmena dans son diocèse, et lui conféra la dignité d'archidiacre, avec un canonicat de sa cathédrale. A la révolution, il se retira chez un de ses neveux à Étampes, et il y mourut le 22 janvier 1811, dans un âge très-avancé. On connaît de lui : *Le citoyen zélé*, 1757; *Le vrai philosophe*, Paris, 1762; *La poétique* ou *épître à un poëte sur la poésie*, ibid., in-8°.

BONCHAMP (CHARLES-MELCHIOR-ARTHUR DE), général vendéen, né à Jouverdeil, dans l'Anjou, le 10 mai 1760, servit d'abord avec distinction dans la guerre que la France soutint pour l'indépendance des États-Unis, fut en 1793, avec d'Elbée, mis à la tête des armées de la Vendée, contribua beaucoup à la prise de Bressuire, de Thouars, de Fontenai, et se distingua constamment par son zèle et sa valeur, malgré l'injustice qui lui fit préférer d'Elbée pour le commandement en chef de cette armée qu'il mena presque toujours à la victoire, jusqu'au moment où la mésintelligence entre les chefs lui fut si funeste. Le 17 octobre, Bonchamp tentait d'effectuer le passage de la Loire lorsqu'il fut assailli par des forces supérieures et blessé mortellement ainsi que d'Elbée. Il expira 24 heures après comme on le descendait de la barque, dans laquelle on lui avait fait traverser le fleuve.

BONCIARIO (MARC-ANTOINE), savant littérateur, né le 9 février 1555 à Antria, près de Pérouse, fit ses premières études au séminaire de cette ville, et, conduit à Rome, y reçut des leçons de Muret, fut ensuite directeur du séminaire de Pérouse, puis y professa les belles-lettres avec beaucoup de succès, malgré ses infirmités et la cécité qui l'atteignit de bonne heure, et mourut le 9 janvier 1616. On lui doit un grand nombre d'ouvrages estimés pour la composition et le style. Les principaux sont : *Grammatica*, Pérouse, 1603, in-8°; *Epistolæ*, ib., 1604; *Pia poemata*, ib., 1606; *Idyllia*, ib., 1607; *Opuscula decem*, ib., 1607, in-12, etc.

BONCOMPAGNI (IGNACE), cardinal, secrétaire d'État sous Pie VI, se signala par son esprit novateur et ses galanteries, et mourut à Lucques en 1790, des suites de ses excès.

BONCORE (THOMAS), docteur en médecine et en droit à Naples, est auteur d'un ouvrage latin sur une *maladie épidémique* qui venait de désoler cette ville et une partie du royaume, 1622, in-4°.

BOND (JEAN), médecin et philologue, né dans le Somerset en 1550, consacra plus de 20 années à l'instruction publique, quitta cette carrière pour se livrer à la pratique de la médecine et mourut le 3 août 1612. Il est principalement connu par une édition des *OEuvres d'Horace*, accompagnée de petites notes marginales assez faibles, qui néanmoins ont été reproduites dans une foule d'éditions. Son *Commentaire* sur Perse, publié en 1614, n'a pas eu le même succès.

BOND (OLIVIER), né à Dublin, vers 1720, accusé d'avoir conspiré contre la vie de George III, roi d'Angleterre, et d'avoir engagé le gouvernement français à faire une descente en Irlande, fut, malgré l'intérêt de ses compatriotes, condamné au dernier supplice; mais il mourut subitement dans sa prison, quelques jours avant celui qui avait été fixé pour son exécution.

BOND (THOMAS), médecin et professeur de clinique à Philadelphie, au 18e siècle, est auteur de mémoires assez importants dans les *Recherches médicales*, Londres, 2 volumes.

BONDAM (PIERRE), jurisconsulte, né en 1727 à Campen, professa successivement le droit à l'université d'Harderwick, puis à celle d'Utrecht, et mourut le 6 février 1800. On a de lui : *Specimen animadv. critic. ad*

loca quædam juris civilis depravata, Francker, 1747 ; des *Dissertations* sur la nécessité pour les jurisconsultes de connaître le grec, Zutphen, 1755 et 1765 ; *quatre Harangues académiques*, 1762-1779.

BONDE (Gustave, comte de), né à Stockholm en 1682, parvint assez jeune à la dignité de sénateur. Des voyages dans les principaux pays de l'Europe lui avaient fait acquérir de vastes connaissances ; il était versé dans la théologie, la chimie, l'histoire et les antiquités, et il fut longtemps chancelier de l'université d'Upsal, et président de la société littéraire établie dans la même ville. Sorti du sénat pendant les troubles de la diète de 1758, il y rentra en 1760. Il mourut en 1764, âgé de quatre-vingt-trois ans. On a du comte de Bonde plusieurs ouvrages en suédois, dans lesquels il met en avant quelques opinions singulières sur l'origine des peuples du Nord, et en particulier des Finois, qu'il fait descendre des dix tribus dispersées d'Israël. Il a laissé en manuscrit des *Mémoires sur la Suède, pendant le règne de Frédéric Ier*, qui renferment des détails intéressants, et dont il a paru un extrait à Stockholm, en 1779.

BONDI (Clément), jésuite et professeur de belles-lettres, né à Mezzano Superiore, territoire de Parme, en 1742, publia, lors de la suppression des jésuites, un *canzone* où la cour d'Espagne crut voir des allusions. Le poëte chercha un asile dans le Tyrol autrichien, vint ensuite à Venise, puis à Mantoue où il publia son poëme *le Conversazioni*, 1783, et enfin à Milan, à la cour de l'archiduc Ferdinand, qui, en 1797, le nomma son bibliothécaire à Brunn. Il mourut le 21 juin 1821. Il a publié les *Bucoliques*, les *Géorgiques*, et l'*Énéide* de Virgile en vers *sciolti*, Parme, 1790-1797 ; les *Métamorphoses* d'Ovide ; *Petits poëmes*, Venise, 1785, 1799 ; *Poésies*, Nice, 1795 ; *La journée champêtre*, etc. ; Ses *OEuvres complètes* ont été publiées à Vienne, 1808, 5 vol.

BONDIOLI (Pierre-Antoine), né à Corfou en 1765, fut envoyé à l'université de Padoue, et fit des progrès rapides dans l'étude des sciences. Il adressa divers mémoires à l'Académie et se livra à la médecine qu'il alla pratiquer à Venise, puis à Constantinople où il accompagna le doge de Venise. Il vint ensuite à Paris, fut attaché à l'armée d'Italie depuis la bataille de Marengo, et, en 1803, nommé professeur de matière médicale à l'université de Bologne. En 1806 il était professeur de clinique à l'université de Padoue et mourut le 16 septembre 1808. On lui doit : *Sulle vaginali del testicolo*, Vicence, 1789, Padoue, 1790 ; *Ricerche sopra le forme particulari delle malattie* et *Memoria dell' azione irritativa*.

BONDT (Nicolas) naquit en 1732, à Voorburg, en Hollande et mourut en 1792. En 1754, il donna à Utrecht une édition très-soignée des *Lectiones variæ* de Vincent Contareni. Son *Histoire de la confédération des Provinces-Unies* parut à Utrecht en 1756. Cette même année il publia une dissertation *De Polygamiâ*, qui lui mérita le degré de docteur en droit. On a encore de lui un *Recueil des Harangues* de Burmann (*senior*), la Haye, 1759, in-4°.

BONELLI (George), botaniste, né à Vico près de Mondovi, professa la médecine à Rome, et conçut le projet de publier la description des plantes du jardin pontifical ; il en fit paraître le 1er vol. sous ce titre : *Hortus romanus juxta systema Tournefort*, Rome, 1772, in-fol. Les 7 autres vol., dont les planches sont d'une exécution médiocre, ont été publiés par Martelli.

BONELLI (François-André), né à Cuneo en Piémont, en 1785, et mort le 18 novembre 1830, à Turin, à l'âge de 45 ans, avait manifesté dès sa plus tendre enfance un goût décidé pour l'ornithologie et l'entomologie. Il était encore jeune lorsqu'il fut appelé à Turin pour y occuper la chaire de zoologie de l'université, et la place de directeur du Musée zoologique, dont il sut faire disparaître en peu de temps le désordre. Ce fut au milieu de ces travaux qu'il publia sa *Monographie des Carabes*, ouvrage rempli d'observations neuves, où l'on remarque une heureuse classification et un assez grand nombre d'espèces nouvelles. Elle fut suivie du *Specimen faunæ subalpinæ*, où il décrit une foule d'insectes nouveaux ou rares, utiles ou nuisibles à l'agriculture. Bonelli a publié un grand nombre de *Mémoires* ornithologiques et une *Notice* sur l'hippopotame, tous remplis d'intérêt.

BONELLO (André), professeur de jurisprudence au 15e siècle, et conseiller du roi de Naples, est auteur d'un *Commentaire* sur les lois lombardes.

BONELLO (Michel), né en 1541, mort évêque d'Albe en 1598, était dominicain et cardinal légat sous Pie IV, son oncle ; il parcourut l'Espagne, le Portugal et la France, pour engager les princes chrétiens à une nouvelle croisade. Il a laissé Mss. l'histoire de ses légations.

BONER, poëte allemand du 15e siècle, passe pour l'auteur d'un *Recueil de fables rimées*, tirées des auteurs latins, Bamberg, 1461, petit in-fol., 1re édition très-recherchée. Il en existe une foule d'autres du 15e et du 16e siècle. La plus rare est celle qu'a donnée le savant Oberlin, Strasbourg, 1782, in-4°. C'est peut-être ce qui nous reste de plus précieux des minnesinger.

BONESI (Benoît), né à Bergame, vers le milieu du 18e siècle, mort à Paris au commencement de 1812, étudia la composition pendant 10 années, sous la direction d'André Fioroni, maître de chapelle de la cathédrale de Milan, vint à Paris en 1779, et fut employé comme maître de chant à la Comédie-Italienne. On lui doit : *Pygmalion*, duodrame, 1780 ; *Judith*, oratorio, 1781 ; la *Magie à la mode*, le *Rosier*, opéras ; *Amasis*, ballet, et *Traité de la mesure et de la division du temps dans la musique et la poésie*, Paris, 1806.

BONET ou **BONT** (St.), en latin *Bonus*, *Bonitus*, naquit en France, d'une famille distinguée, et fut référendaire ou chancelier de St. Sigebert III, roi d'Austrasie. Il jouit de l'estime publique sous quatre rois. Après la mort de Dagobert II, Thierri III réunit l'Austrasie à la monarchie française, et nomma St. Bonet gouverneur de la province de Marseille, en 680. St. Avit, son frère aîné, évêque de Clermont, l'ayant demandé pour successeur, il prit, en 689, le gouvernement de cette Église ; mais après dix ans d'épiscopat, ayant eu quelques scrupules sur la canonicité de son élection, St. Bonet se démit de son évêché, et se retira à l'abbaye de Marlieu, où il vécut quatre ans dans les pratiques d'une austère pénitence. Il revenait de Rome, où il avait fait un pèlerinage, lorsqu'il mourut de la goutte, à Lyon, le 15 janvier 710, à l'âge de 86 ans.

BONET (Nicolas), religieux franciscain du 14e siècle, surnommé *le Docteur profitable*, fit du bruit par ses opi-

nions singulières. On lui doit *Interpretationes in præcipuos libros Aristotelis, præsertim metaphysicam*, Venise, 1505, etc.

BONET (Jean-Paul), Aragonais attaché au service secret de Charles II, s'occupa avec zèle des moyens de rendre la parole aux muets, et publia : *Reduccion de las letras y artes para ensenar a hablar u los mudos*, Madrid, 1620, in-4°, rare.

BONET DE LATES, médecin et astrologue provençal au 15e siècle, est l'inventeur d'un *anneau astronomique* pour mesurer la hauteur du soleil et des étoiles, dont il donna la description, en indiquant ses divers usages, dans un *Traité* latin, Rome, 1493, in-4°, et réimprimé plusieurs fois dans le 16e siècle.

BONET DE TREYCHES (Antoine-Joseph), juge-mage de la sénéchaussée de Valey, fut successivement député aux états généraux de 1789, président du tribunal criminel de son département, se fit remarquer par sa modération et ses lumières, dut son salut à la révolution du 9 thermidor, fut de nouveau persécuté en 1798, et mourut quelque temps après.

BONFADIO (Jacques), littérateur italien, né à Gazzano dans le Brescian au 16e siècle, fut secrétaire du cardinal Mérinos, à Rome, obtint en 1545 une chaire de philosophie à Gênes, et fut chargé de continuer l'histoire de la république. Il en composa 5 livres *ab anno* 1528 *ad annum* 1550. Sa mort interrompit ce travail. Accusé d'un crime honteux, dont la peine était le feu, il obtint, par grâce, d'avoir la tête tranchée avant d'y être jeté, le 19 juillet 1550. Les *Annales de Gênes* furent imprimées, Pavie, 1586, in-4°, très-rare. On lui doit encore : 43 *lettres* familières, une traduction italienne du discours de Cicéron *pro Milone*, et un petit nombre de vers latins et italiens publiés par Mazzuchelli, Brescia, 1746, in-8°.

BONFANTE (Ange-Mathieu), poëte, philosophe et botaniste de Palerme, mort en 1676, a laissé quatre ouvrages imprimés : un *poëme héroïque*, un *poëme lyrique*, un *recueil* de vers, une *Épître sur la botanique*. Ses ouvrages restés manuscrits sont : des *Discours académiques*; un *Vocabulaire botanique*, et quelques autres écrits. Il était l'ami de Boccone, célèbre botaniste.

BONFINI (Antoine), historien latin, né à Ascoli en décembre 1427, fut élève d'Hénoc d'Ascoli, occupa la chaire de littérature ancienne à Recanati, fut ensuite appelé en Hongrie par Mathias Corvin, qui le chargea d'instruire dans les lettres Béatrix d'Aragon, sa femme, et mourut en 1502. On a de lui : *Rerum hungaricarum decades tres*, Bâle, 1568, in-fol., Cologne, 1690, in-fol., ouvrage estimé pour l'exactitude des faits; *Symposiæ Beatricis, sive dialogi tres de pudicitiâ conjugali*, etc., Bâle, 1572, in-8°. Il a de plus traduit en latin les *Vies des sophistes* par Philostrate, et les *Traités de rhétorique* d'Hermogène et d'Aphtonius, et laissé des *Commentaires* sur Horace.

BONFOS (Manahem), juif de Perpignan, est auteur d'une espèce de manuel lexique intitulé *Michal-Jofi* (*perfection de beauté*), Salonique, 1567, in-4°.

BONFRÈRE (Jacques), jésuite, né en 1575 à Dinant, professa la philosophie, la théologie et l'hébreu à Douai, et mourut à Tournai le 9 mars 1643. On a de lui des *Commentaires sur le Pentateuque*, Anvers, 1625, in-fol.; sur *Josué, les Juges* et *Ruth*, 1631, in-fol.; sur *les Rois* et *les Paralipomènes*, 1643, 2 vol. in-fol.; *Onomasticon ou Description des lieux et des villes de l'Écriture sainte*, Paris, 1707, in-fol., estimée.

BONGARS (Jacques), habile critique, né en 1546 à Orléans, fut conseiller et maître d'hôtel de Henri IV, qui l'employa dans différentes négociations en Allemagne, et auquel il rendit de grands services; fit en 1585 un voyage à Constantinople dont il écrivit le journal, forma dans ses courses une collection très-précieuse de manuscrits qui passa dans la bibliothèque de Berne dont elle est l'ornement, et mourut à Paris en 1612, laissant la réputation d'un savant distingué et d'un très-honnête homme. Ses ouvrages imprimés sont : *Gesta dei per Francos*, etc., Hanau, 1611, 2 tom. in-fol. C'est le Recueil des historiens originaux des Croisades; *Collect. hungaric. rerum scriptorum*, Francfort, 1600, in-fol.; *Epistolæ*, Leyde, 1641, in-12, traduit en français par l'abbé de Brianville, Paris, 1668, in-12; une édition de Justin avec des notes, Paris, 1581; des *Notes* sur Pétrone; des *Variantes* de Paul Diacre, etc.

BONGARS (Jean-François-Marie de), né le 11 mars 1758, entra dans les pages du roi le 10 mai 1770, puis comme sous-lieutenant dans le régiment de Noailles en 1774. Il fut fait capitaine en 1779, et chef d'escadron en 1788. Émigré en 1791, il fit avec les princes la campagne de l'Argonne, passa à l'armée de Condé, entra lors du licenciement au service du prince de Hohenrollern-Hechingen qui le fit grand écuyer et le nomma colonel en 1806. Bongars fit la campagne de Prusse et passa en 1808 au service du royaume de Westphalie. Nommé aide de camp du roi, inspecteur de la gendarmerie, puis général de brigade, il marcha contre Schill, et battit le duc de Brunswick-Oels. En 1812, Bongars fut fait général de division, rentra en France après les malheurs de Leipzig et fut mis à la retraite en 1815, avec le titre de général de brigade. Il a traduit de Végèce les *Institutions militaires*, Paris, 1772, in-12; et de l'espagnol de Clavijo, l'*Éloge de Philippe V, roi d'Espagne*, 1785, in-8°.

BONGARS (le vicomte de), colonel, né en 1762, mort en 1833, âgé de 71 ans, remplit dans sa jeunesse les fonctions d'écuyer auprès de Louis XVI. Il fit toutes les campagnes de Napoléon, et subit à la Corogne une longue et dure captivité dont le maréchal Soult le délivra. La croix d'honneur lui fut donnée sur le champ de bataille de Friedland, et le grade de colonel à Moscou. Après l'abdication de l'empereur, il fut rappelé aux fonctions d'écuyer, puis nommé commandant des écuries de Charles X.

BONGARTEN (Anichius), gentilhomme allemand, rassembla au milieu du 14e siècle, un grand nombre de ces aventuriers qui se mettaient à la solde des puissances belligérantes et qui les quittaient ensuite pour vivre de pillage aux dépens des peuples. Bongarten, en 1358, se mit à la solde des Siennois avec un corps de 1,200 gendarmes, pour faire la guerre aux Pérousins. L'année suivante, il se réunit à une bande plus redoutable, connue sous le nom de *grande compagnie*, et commandée par le comte Laudo. Avec elle, il dévasta une grande partie de l'Italie. Malgré ses brigandages, Bongarten rentra de nouveau au service de différents princes d'Italie; il vendait

ses services au plus offrant, et il trahissait ses serments dès qu'il y trouvait quelque avantage.

BONGIOVANNI (Antoine), littérateur, né dans le Véronais en 1712, aida Zanetti dans la rédaction du catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens de la bibliothèque St.-Marc de Venise, et reçut du sénat, à titre de récompense, une médaille d'or de grand poids. Il a publié les traductions du grec en latin, avec de savantes notes d'un ancien scoliaste, de l'*Iliade*, de quelques opuscules du moine Léonce, relatifs à l'histoire ecclésiastique, de dix-sept discours inédits de Libanius, et de deux opuscules de Théodoret, tirés comme les précédents, des manuscrits de Venise.

BONGO, en latin *Bungus* (Pierre), chanoine et chantre de la cathédrale de Bergame, sa patrie, dans le 16e siècle, mort le 24 septembre 1601, était savant dans les langues, les belles-lettres, la musique, les mathématiques, la philosophie, la théologie, l'histoire, l'Écriture sainte, l'astronomie, et aussi dans l'astrologie et la cabale. Il a laissé un traité curieux : *De mysticâ numerorum significatione*, Bergame, 1583, 1584, Venise, 1585, 3e édition, Bergame, 1585, sous le titre de *Numerorum mysteria ex abditis plurimarum disciplinarum fontibus hausta*, réimprimé en 1599, et enfin, Paris, 1617 ou 1618, in-4o. Cette dernière édition mérite la préférence.

BONGUYOD (Marc-François), conventionnel, né en 1751 à Moirans près de St.-Claude, avocat au parlement de Besançon, vota dans le procès du roi pour l'appel au peuple et le sursis, cessa de prendre part aux discussions jusqu'à la chute de Robespierre, réclama des mesures en faveur du commerce et de l'agriculture, fut nommé membre du conseil général de son département. Après le 18 brumaire, il donna des marques d'aliénation mentale, et, le 28 octobre 1805, on retrouva son corps dans une mare, sans qu'on ait pu savoir si c'était par suite d'accident ou de sa volonté.

BONHOMIUS (Pierre), chanoine de l'église de Ste.-Croix à Liége au commencement du 17e siècle, a publié *Melodiæ sacræ*, etc., Francfort-sur-le-Mein, 1603; *Missæ 12 vocibus*, Anvers, 1617.

BONHOMME DUPIN (Pierre-Jean-Baptiste), conseiller au parlement de Toulouse, né en cette ville en 1737, fut traduit avec quelques membres de ce parlement au tribunal révolutionnaire de Paris en 1793 et condamné à mort en juin 1794.

BONI (Gabriel), né à St.-Flour, maître des enfants de chœur à St.-Étienne de Toulouse, a mis en musique les sonnets de Pierre Ronsard, Paris, 1579; on a aussi de lui : *Les quatrains du sieur de Pibrac* mis en musique, 1582; et *Psalmi Davidici novis concentibus*, ibid.

BONI (Gaetano), compositeur, auteur d'un opéra de *Tito Manlio*, représenté à Rome en 1720.

BONI (le Père Mauro), jésuite, archéologue et bibliographe distingué, né à Gênes le 3 novembre 1746, mort à Reggio le 4 janvier 1817. Il professa la rhétorique dans un collége d'Allemagne, se rendit à Raguse en 1771 pour classer le musée du comte Purazzo, fut professeur de littérature au seminaire de l'évêque de Crémone, précepteur des enfants du prince Giustiniani, reprit en 1814 l'habit de St.-Ignace et vint occuper au collége de Reggio les fonctions de bibliothécaire et de maître des novices. Boni fut un des principaux coopérateurs de l'édition italienne du *Dictionnaire des hommes illustres* de dom Chaudon; on lui doit l'édition des *OEuvres latines et italiennes* du P. Cordara, Venise, 1805, et des *OEuvres* de Métastase, Padoue, 1811; il a traduit en italien l'ouvrage de Laharpe *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire;* on a encore de lui *Sulla pittura di un gonfalone*, etc., *da G. di Udine*, Venise, 1790; *Degli autori classici.... biblioteca portatile*, 1793, 2 vol.; *Lettere su i primi libri a stampa di alcune città e terre dell' Italia superiore*, 1794; *Series monetæ romanæ*, 1801, etc.

BONI (Onufre), architecte, né en 1743, mort en 1818, fut surintendant des travaux publics en Toscane et l'ami de Lanzi auquel il consacra un monument dans l'église de Sainte-Croix, et dont il publia l'*éloge*, Pise, 1816. Il est auteur en outre de plusieurs mémoires dans les *Efemeredi intorno all' architectura*, et d'une *Défense* de Michel-Ange contre les critiques de Fréard.

BONICHON (François), oratorien, professeur de belles-lettres, puis curé de St.-Michel d'Angers, mort en 1662, est connu par les deux ouvrages suivants : *Pompa episcopalis*, Angers, 1650, in-fol.; l'*Autorité épiscopale défendue contre les entreprises de quelques religieux mendiants*, ib., 1658, in-4o.

BONIFACE, général des armées romaines d'Occident, né en Thrace, s'éleva par son mérite aux premières dignités de l'empire. En 413 il se distingua à la défense de Marseille assiégée par Ataulfe roi des Goths. Chargé par l'empereur Honorius d'un commandement en Afrique, il préserva cette province des incursions des ennemis. Il aida l'impératrice Placidie à soutenir l'éclat de son rang et obtint toute sa confiance lorsqu'elle devint maîtresse des affaires en 424. Tombé en disgrâce, il voulut punir l'ingratitude de Placidie en appelant les Vandales en Afrique, sous la conduite de Genseric qui fonda une nouvelle monarchie sur les débris de la grandeur romaine. Boniface reconnut sa faute, et voulut détruire son ouvrage, mais il fut complétement battu. Aétius, son rival, furieux de voir Boniface recouvrer la faveur de Placidie, marcha contre lui en Italie avec les troupes de la Gaule. Boniface, à la tête des légions de Ravenne, le défit après un combat acharné, mais blessé mortellement de la main de son rival, il expira peu après l'an 432.

BONIFACE (St.), né en Angleterre vers 680, enseigna d'abord dans un monastère, puis, résolu de prêcher l'Évangile aux nations barbares, parcourut, vers 716, plusieurs pays de l'Allemagne, la Thuringe, la Hesse, la Frise et la Saxe, où il fit un grand nombre de conversions; vint à Rome, où il fut sacré évêque par Grégoire II en 723, retourna en Allemagne, convertit les Bavarois, et fut massacré en 755 par les barbares. On a de Boniface des *Lettres* recueillies par Serrarius, 1605, in-4o; des *Homélies* insérées dans le tome IX du *Thesaurus anecdotorum* de D. Martenne, et dans le *Thesaurus novissimus* de Bern. Pez, et le *Recueil* de ses canons dans le *Spicilége* de d'Achery.

BONIFACE Ier, pape, élu en décembre 418, fut maintenu dans la chaire pontificale par l'empereur Honorius contre son compétiteur Eulalius, et mourut le 25 octobre 422. Saint Jérôme mourut sous son pontificat, et c'est à Boniface que St. Augustin dédia son ouvrage contre les Pélagiens.

BONIFACE II, Romain, élu pape en octobre 430, eut pour compétiteur Dioscore, dont la mort fit promptement évanouir la crainte d'un schisme ; il tenta d'en prévenir le retour en faisant élire d'avance Vigile pour son successeur, et mourut le 8 novembre 532. On a de lui une *Lettre à St. Césaire d'Arles* dans les *Epistolæ rom. pontificum.*

BONIFACE III, né Romain, fils de Jean Candiote, fut élu pape le 15 février 606. Il avait été nonce à Constantinople, du temps de Phocas. Il obtint de cet empereur que le saint-siége de Rome conserverait la primauté sur celui de Constantinople. Boniface assembla un concile à Rome, dans lequel il fut défendu, sous peine d'anathème, que, du vivant du pape, ou de quelque autre évêque, on parlât de son successeur ; mais, trois jours après ses funérailles, on devait s'assembler pour procéder à l'élection. Boniface III mourut le 12 novembre 606.

BONIFACE IV (St.), né à Valérie, au pays des Marses, fils de Jean, médecin, fut élu pape le 8 septembre 607, après la mort de Boniface III, et une vacance de plus de dix mois. Il obtint de l'empereur Phocas le Panthéon, que Boniface consacra à tous les martyrs et à la Vierge, sous le nom de *Ste.-Marie de la Rotonde.* Boniface IV mourut l'an 614, au bout de six ans et huit mois de pontificat. Il avait fait de sa maison un monastère, et lui avait donné de grands biens. L'Église honore sa mémoire le 25 mai.

BONIFACE V, né à Naples, élu pape le 23 décembre 617, après la mort de Deusdedit. Il tint le saint-siége sept ans et dix mois, et mourut le 25 octobre 625.

BONIFACE VI, Romain, fils d'Adrien, élu pape après la mort de Formose, le 11 avril 896. Boniface avait été déposé du sous-diaconat, et ensuite de la prêtrise, et il fut nommé par une faction populaire ; mais il mourut de la goutte au bout de quinze jours.

BONIFACE VII, antipape, appelé *Francon,* fils de Ferratius, et diacre de l'Église romaine, élu pape en 974, du vivant même de Benoît VI. Francon fut chassé de Rome, soupçonné d'avoir participé à la mort de ce même Benoît, et se réfugia à Constantinople. Il revint sur la nouvelle de la mort de Benoît VII, mais il trouva Jean XIV élevé au saint-siége. Sa faction en usa de même qu'avec Benoît VI ; Jean fut arrêté, déposé, et jeté en prison, où il mourut de faim et de misère. Francon fut reconnu pape et se maintint dans son intrusion pendant onze mois, et mourut subitement en décembre 985.

BONIFACE VIII (Benoît CAIETAN), élu pape le 24 décembre 1294, était né à Anagni, d'une famille originaire de Catalogne. Appliqué dès sa jeunesse à l'étude du droit, il fut successivement chanoine de Paris et de Lyon, puis avocat et notaire du pape à Rome. Élevé au rang de cardinal par Martin IV, en 1281 il exerça les fonctions de légat en Sicile et en Portugal, et fut chargé de différentes négociations auprès de plusieurs souverains. L'élection de Boniface se fit à Naples, dix jours après l'abdication de Célestin V. Ce mode inusité fit naître des murmures, surtout de la part des *Colonne.* Boniface voulut dissiper les doutes et les orages, il ramena avec lui Célestin à Rome ; mais celui-ci, pendant la route, parvint à s'échapper, avec le dessein de se retirer à Sulmone, dans son ancienne cellule. On le joignit à Vesti, ville de la Capitanate, où il était près de s'embarquer. Ramené à Rome, Boniface le traita avec douceur, lui persuada de se retirer volontairement au château de Fumone, en Campanie, où il mourut dix mois après, âgé de plus de 80 ans. Délivré de cet embarras, Boniface ne négligea point de se venger des *Colonne*, qu'il excommunia, et songea ensuite à l'établissement de sa puissance. Son installation fut magnifique et fastueuse. Les rois de Sicile et de Hongrie tenaient la bride de son cheval lorsqu'il se transporta à Saint-Jean-de-Latran ; ils le suivirent à table, au festin solennel, la couronne en tête. Cependant, Boniface ne fut pas heureux dans les premiers essais de sa puissance ; il ne put obtenir l'exécution du traité fait entre Charles, roi de Sicile, et Jacques, roi d'Aragon. On lui refusa l'hommage de la Sicile ; les peuples couronnèrent Frédéric, et s'embarrassèrent peu de l'excommunication lancée contre eux. Le pape ne réussit pas mieux dans sa médiation entre la France et l'Angleterre. Aux propositions de paix que ses légats firent à Londres, on répondit que rien ne pouvait se faire sans la participation d'Adolphe de Nassau, roi des Romains. Boniface ordonna entre les trois puissances une trêve qui ne fut point acceptée. Il crut parvenir à son but par une autre voie ; et, comme la guerre exige toujours de nouveaux tributs, il voulut la faire cesser, en affranchissant le clergé de toute contribution, ou, ce qui revient au même, en établissant pour principe qu'aucun ecclésiastique ne pouvait être imposé sans le consentement du saint-siége ; tel est l'esprit de la bulle : *Clericis laïcos*, qu'il fulmina en 1296. Cette bulle fut applaudie unanimement par le clergé d'Angleterre ; mais celui de France n'osa pas l'approuver, intimidé par la violente opposition de Philippe et des seigneurs. Ici commencent les fameux démêlés entre Philippe et Boniface, qui occupèrent si longtemps la scène politique, et qui finirent par une affligeante catastrophe. Le pape avait déjà toléré quelques modifications à sa bulle, et par un acte agréable à la nation française, il consacra en 1297 la mémoire de saint Louis ; mais ces liens de rapprochement furent bientôt brisés, et l'affaire de l'évêché de Pamiers réveilla tous les ressentiments. Le nouvel évêque, Bernard de Saisset, s'était permis des propos injurieux contre la personne du roi. Philippe l'avait fait arrêter, et remettre à la garde de l'archevêque de Narbonne, jusqu'au jugement de son procès. Boniface réclama le prisonnier comme justiciable de lui seul, et enjoignit à Philippe de lui rendre sa liberté et ses biens. Il lui adressa en même temps la bulle *Ausculta, fili,* dans laquelle il développa de la manière la plus hardie et la plus offensante les principes de cette suprématie absolue qu'il s'attribuait. Philippe, après avoir convoqué une assemblée d'ecclésiastiques et de seigneurs, fit brûler en leur présence cette bulle, qui lui reprochait en outre l'altération des monnaies, et contenait une sommation au clergé de France de se trouver au concile que le pape se proposait d'assembler. Le conseil de Philippe s'animait à l'exemple du maître, qui, dans une réponse à Boniface, lui avait écrit : *Sciat fatuitas vestra.* Pierre Flotte, garde des sceaux, Guillaume de Nogaret, avocat du roi, un gentilhomme nommé *Guillaume de Plasian,* se faisaient remarquer par la véhémence de leurs injures. Ils accusaient Boniface de duplicité, de simonie,

d'intrusion, d'hérésie, d'impudicité. Il fut bientôt arrêté que l'on convoquerait à Lyon un concile général, où Boniface serait jugé, et pourrait être déposé, le roi et la nation entière appelant du tout au concile futur et au futur pape. Boniface ne demeura pas tranquille, ni insensible à ces attaques ; il y répondit par la bulle *Unam sanctam*, où il fait la distinction des deux glaives, et en attribue la puissance exclusive à l'autorité spirituelle. Il chercha à se rapprocher d'Albert d'Autriche, roi des Romains, dont il avait précédemment désapprouvé l'élection, parce qu'il lui imputait la mort d'Adolphe de Nassau. Boniface travailla en même temps à gagner l'amitié de Frédéric, roi de Sicile, en favorisant son parti contre les prétentions de Charles de Valois. Le pape fit aussi au roi d'Angleterre des propositions d'alliance. Cependant Philippe avait fait arrêter les bulles qui prononçaient son excommunication, et chasser honteusement les messagers qui les apportaient. Il avait envoyé Nogaret en Italie, pour se saisir de la personne de Boniface, et l'amener au concile de Lyon. Nogaret trouva en Toscane un homme bien capable de seconder son entreprise : c'était Sciarra Colonne, qui se souvenait d'avoir été excommunié et proscrit avec toute sa famille. Ces deux hommes réunirent bientôt leurs intérêts et leurs moyens ; ils séduisirent les esprits, achetèrent des soldats, et disposèrent tout pour un coup de main. L'imprudent Boniface, qui n'avait pas su conjurer l'orage, abandonna Rome, et se réfugia dans Anagni avec ses richesses et une partie de sa cour. Le 8 septembre 1303, il devait publier contre Philippe la dernière bulle d'excommunication, par laquelle il déliait ses sujets de leur serment de fidélité ; mais la veille, Nogaret et Colonne entrèrent dans Anagni avec trois cents chevaux et quelques gens de pied, aux cris répétés de : *Meure le pape Boniface ! Vive le roi de France !* Après avoir forcé la maison du marquis de Caïetan, neveu du pape, et pillé les trésors et les meubles qui tombèrent sous leurs mains, ils se dirigèrent vers la demeure du pontife, s'emparèrent de sa personne, et le retinrent prisonnier dans sa propre maison. Deux jours après, les compatriotes du pape prirent les armes, en criant : *Vive le pape, et meurent les traîtres !* Ils dissipèrent ou massacrèrent les troupes commises à la garde de Boniface. Le pape, devenu libre, se fit transporter à Rome, où il se proposait d'assembler un concile ; mais il mourut le 11 octobre 1303, au bout de près de neuf années de pontificat. Boniface était un homme fort instruit pour le siècle où il vivait ; il fit recueillir en 1298, les décrétales appelées *le Sexte*, parce que ce recueil fait suite aux cinq livres des *Décrétales* de Grégoire IX ; l'édition la plus rare est celle de Mayence, 1465, in-fol. ; mais ses ouvrages les plus marquants, ce sont ses bulles.

BONIFACE IX (PIERRE TOMACELLI), Napolitain, nommé cardinal en 1381 et élu pape à Rome le 2 novembre 1389, après la mort d'Urbain VI, et pendant le schisme d'Occident. Il soutint Ladislas de Hongrie dans ses prétentions au royaume de Naples, contre Louis d'Anjou, protégé par le pape avignonais Clément VII. Il eut des démêlés avec le roi d'Angleterre, Richard II, au sujet de la collation des bénéfices qu'il enlevait aux évêques et aux patrons. Il établit les annates perpétuelles, dont Clément V avait déjà donné l'exemple. Quelques écrivains ont loué sa chasteté ; le plus grand nombre l'accuse de simonie, de cupidité pour enrichir sa famille, et d'exactions pour soutenir son gouvernement. Il mourut le 1er octobre 1404, après quatorze ans et onze mois de pontificat.

BONIFACE Ier, Bavarois d'origine, comte de Lucques et duc de Toscane en 812, présida aux plaids publics de Pistoia et de Lucques. Il mourut vers 823.

BONIFACE II, fils du précédent, duc de Toscane en 823. Chargé, par Louis le Débonnaire, de défendre la Corse contre les invasions des Sarrasins, il fit, en 828, une descente entre Utique et Carthage. Il contribua, en 834, à remettre en liberté l'impératrice Judith, que Lothaire retenait prisonnière à Tortone, et, s'étant ainsi attiré la haine de cet empereur, il fut obligé de se retirer en France, auprès de Louis le Débonnaire. Il y mourut avant 847.

BONIFACE III, duc de Toscane, fils du marquis Théodald, porta lui-même, dès l'an 1004, le titre de marquis. Il gouvernait alors Mantoue, et il fut un des premiers à se déclarer avec Henri II contre Ardoin. La Toscane fut soumise à Boniface III en 1027, après la mort de Renier. Boniface eut deux femmes, dont la seconde, Béatrix, fut mère de la fameuse comtesse Mathilde ; il fut tué en 1052, avec des flèches empoisonnées, dans un bois, entre Mantoue et Crémone. Mathilde, sa fille, recueillit son immense héritage.

BONIFACE. *Voyez* **MONTFERRAT** (BONIFACE, marquis DE), et SAVOIE (maison DE).

BONIFACE (HYACINTHE), célèbre avocat au parlement d'Aix, né à Forcalquier le 14 octobre 1612, mort le 28 juillet 1699. Syndic des avocats en 1670, recteur de l'université d'Aix en 1677, procureur des trois états de Provence en 1680, il est connu par une compilation recherchée des jurisconsultes, intitulée : *Recueil des arrêts notables du parlement de Provence*, Paris, 1670 et suiv., 5 vol. in-fol., ou Lyon, 1708, 5 vol. in-fol.

BONIFACIO (JEAN), littérateur, né le 6 septembre 1547 à Rovigo, y suivit quelque temps le barreau, puis s'établit à Trévise dont il écrivit l'histoire, et, après avoir rempli différentes magistratures, se retira dans sa ville natale, où il mourut le 23 juin 1635. On a de lui : *Storia Trivigiana, divisa in libri XII*, Trévise, 1591, in-4° ; deuxième édition augmentée, Venise, 1748 ; l'*Arte de cenni* (l'art des signes), Vicence, 1616, in-4°, rare et curieux ; *De Epitaphiis componendis*, Rovigo, 1629, in-4° ; l'*Arti liberali e mecaniche dagli animali agli uomini dimostrati*, ibid., 1624, in-4° ; *la Republica degli api*, ibid., 1627, in-4° ; *Componimenti poetici*, ibid., 1625, in-4° ; des *Discours* académiques, des *Lettres*, etc.

BONIFACIO (BALTHAZAR), littérateur, neveu du précédent, né à Crème vers 1584, fut employé jeune à des négociations en Allemagne, obtint à son retour des bénéfices, fut en 1637 le premier recteur du collège des nobles à Padoue, puis en 1653 évêque de Capo-d'Istria, et mourut en 1659. Ses principaux ouvrages sont : *Stichidicon, lib. VIII*, Venise, 1619, in-16 ; *Musarum pars prima*, ibid., 1646, in-8° ; *Amata*, tragédie estimée, ibid., 1622, in-8° ; *Historia ludicra*, Bruxelles, 1656, in-4° ; des *Discours*, des *Lettres*, des *Harangues*, des *Panégyriques*, etc.

BONIFACIO (GASPARD), frère jumeau du précédent,

cultiva la poésie par délassement. On a de lui : *Amor venale, favola boschareccia,* Venise, 1616; *Il vaticinio delle muse, opera scenica*, Rovigo, 1631, in-4° ; des *Rime* et *Rime piacevoli,* éparses dans les recueils.

BONIFAZIO BEMBO, peintre de Crémone, florissait vers 1461.

BONIFAZIO (François), peintre, né à Vérone en 1491, mort en 1543, fut élève de Palma ou du Titien, auquel on a quelquefois attribué ses ouvrages. Les plus connus sont : *les Marchands chassés du temple*, au palais ducal à Venise; *les Triomphes*, d'après Pétrarque, en Angleterre; une *Ste. Famille* à Rome, etc.

BONIFAZIO (François), peintre, né à Viterbe en 1637, élève de Pietro de Cortone, marcha sur ses traces, et composa un assez grand nombre de tableaux estimés.

BONINGTON (Richard-Parkes), peintre de genre, né à Nottingham le 25 octobre 1801, mort à Londres, le 23 septembre 1828. Son père, d'abord gouverneur de la prison du comté, destitué pour ses opinions politiques, s'était fait peintre de portraits; c'était un artiste médiocre, mais un bon professeur. Il ouvrit, de concert avec sa femme, une école de dessin et de peinture; mais il négligea bientôt son école pour les *meetings* populaires, et sa famille, traquée par les créanciers, fut obligée de partir pour la France, où elle vécut pauvrement d'un petit commerce de dentelles. Le jeune Bonington visita le Louvre, y copia les tableaux des diverses écoles, suivit les leçons du baron Gros, mais quitta son atelier à 16 ans pour aller étudier les grands modèles de l'Italie, qu'il choisit surtout dans l'école vénitienne. Lorsqu'il revint en France, il avait acquis assez d'habileté pour se soutenir par ses propres forces. Il se rangea néanmoins encore parmi les élèves de son ancien maître, qui revint des préventions que lui avait fait concevoir d'abord l'imagination trop fougueuse du jeune artiste. Plein de sensibilité et de goût, Bonington réussit particulièrement dans les compositions, où, libre du joug de l'école, il s'inspirait des émotions que lui avait fait ressentir le spectacle de la nature. C'est surtout dans ces tableaux qu'on reconnaît la mélancolie toute poétique qui faisait le type de son caractère. Il avait essayé tous les genres, excepté celui de l'histoire : il réussit également dans la marine, le paysage, l'architecture et les *intérieurs*. On cite la magnifique *Vue du grand canal de Venise*. Ce jeune artiste avait formé le projet d'emprunter au moyen âge les sujets d'une suite de tableaux, où il eût combiné avec le style anglais, la vigueur de l'école vénitienne et la finesse des Hollandais. Les *Vues pittoresques d'Écosse*, Paris, 1826, renferment douze planches lithographiées par Bonington.

BONINI (Pierre-Marie), né à Florence vers la fin du 15e siècle, est auteur de : *Acutissimæ observationes nobilis disciplinarum omnium musices*, Florence, 1520.

BONINI (Sévère), moine de Vallombrosa, né à Florence et compositeur au commencement du 17e siècle, a publié : *Lamento d'Ariana*, cantate; *Serena celeste*, Venise, 1615.

BONIVENTI (Joseph), Vénitien, compositeur dramatique, est auteur d'une douzaine d'opéras dont voici quelques titres : *Il grand Macedone*, 1690; l'*Almerinda*, 1691; l'*Almira*, 1691; l'*Endimione*, 1709; *Arianna abbandonata*, 1719; *Bertarido*, 1727, etc.

BONIZONE, évêque de Putri et de Plaisance, est auteur d'un *Abrégé de l'histoire des papes*.

BONJOUR ou **BONJOURS** (Guillaume), savant mathématicien et orientaliste, né en 1670 à Toulouse, entra jeune dans l'ordre de St.-Augustin, fut appelé en Italie pour prendre la direction du séminaire de Montefiascone, puis en 1710, sur sa demande, envoyé missionnaire à la Chine; concourut à dresser la carte de ce vaste empire, et mourut en février 1714 dans la province de l'Yun-Nan. On a de lui des *Dissertations* en latin sur le nom imposé à Joseph par Pharaon, sur les monuments coptes de la bibliothèque du Vatican, sur différents passages de l'Écriture sainte, sur le calendrier perpétuel, etc. Il a laissé manuscrite une *Histoire des dynasties d'Égypte; Grammaire, Lexique, Psautier copte-arabe*, etc. ; *Traité des cérémonies chinoises*.

BONJOUR (les frères), chefs de la secte des *fareinistes*, qui prit naissance à Farcins village près de Trévoux vers la fin du 18e siècle, étaient originaires du Pont-d'Ain en Bresse. L'aîné fut d'abord curé d'une paroisse dans le Forez où il commença à répandre une doctrine peu différente de celle prêchée par Pierre de Valdo sur la fin du 12e siècle. L'archevêque Montazet le rappela, lui fit une mercuriale et l'envoya en 1775 à Farcins comme curé avec son frère pour vicaire. Au bout de huit ans de pratiques de vertu et de piété, l'aîné cessa de célébrer la messe, céda sa cure à son frère qui eut pour vicaire un nommé Furlay. Tous trois vécurent ensemble, opérant de prétendus miracles, et se créèrent des adeptes, surtout parmi les filles et les femmes, auxquelles ils distribuaient d'amples fustigations. Un des principaux opposants à ces désordres étant mort presque subitement d'une piqûre d'aiguille trouvée dans son lit, des plaintes furent portées à l'archevêque et aux magistrats. Bonjour aîné fut exilé avec Furlay, et Bonjour cadet enfermé au couvent de Toulay, d'où il parvint à s'évader. A la révolution de 1789, le curé Bonjour crut trouver l'occasion de reprendre sa cure, réunit ses partisans, pénétra dans le jardin curial et déclara qu'il n'en sortirait que par la force. La maréchaussée de Trévoux eut bientôt dissipé l'attroupement. Le curé retourna à Paris où il continua sa correspondance avec ses affidés, jusqu'à l'époque où Bonaparte fut nommé premier consul. Les deux frères Bonjour furent alors exilés à Lausanne où ils sont morts dans un état voisin de l'indigence.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

